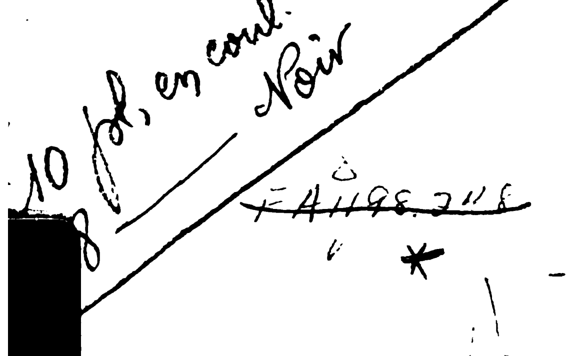
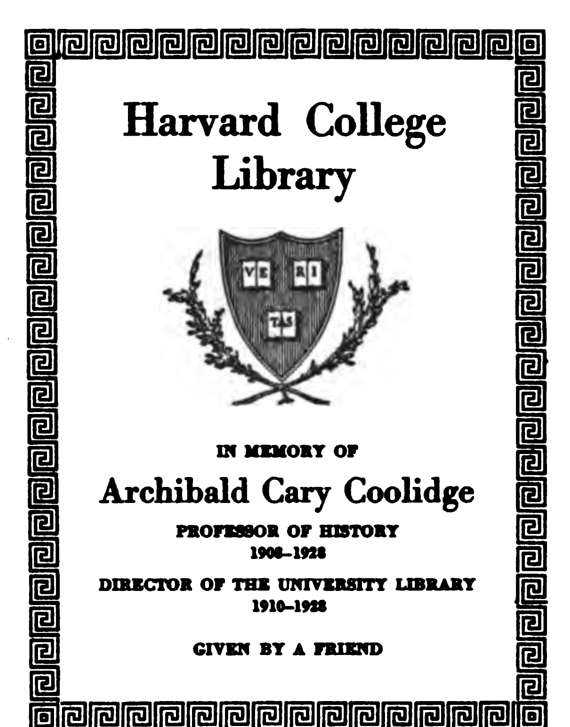




JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 103

1867

TABLE

DU TRENTE-CINQUIÈME VOLUME

IMITATIONS D'AQUARELLES; TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS, TRAVAUX EN COULEUR, SURPRISES, etc.

JANVIER. Tapisserie coloriée: bande pour ameublement. — Calendrier de 1867, représentant l'Exposition universelle.

FÉVRIER. Imitation d'aquarelle, Colin-Maillard, d'après Beaumont. — Planche bleue : N° 1, dessin pour aube ou nappe d'autel; N° 2, carré pour voile de fauteuil; N°s 3 et 4, ronds pour pelote; N°s 5 et 6, entre-deux ou encadrements; N° 7, fond pour rideau ou dessus de lit; N° 8, entre-deux; N° 9, fond pour rideau. — Tapisserie par signes : N° 1, rond pour ameublement, pouff, tabouret de piano, etc.; N° 2, fond pour chaise, escabeau ou sac de voyage; N° 3, fond pour pantoufles, coussin, tabouret, etc.; N°s 4 et 5, petit dessin pour pochette à ouvrage, pantoufles, etc. — Œillets en papier.

MARS. Complément des œillets en papier. — Sachet a mouchoir.

AVRIL. Imitation d'aquarelle : Un bouquet. — Tapisserie par signes : Fond pour chaise, tapis de table, coussin, etc. — Tricographie : Explication. — Pelote violette.

MAI. Tapisserie coloriée : coin de coussin.

JUIN. Imitation d'aquarelle : Chacun son tour, d'après Beaumont. — Tapisserie coloriée : Coin pour coussin. — Planche bleue : Carré pour voile de fauteuil, dessus de coussin, etc. — Tapisserie par signes : Sac chemin de fer.

JUILLET. Travaux en couleur : Pochette à ouvrage. — Première partie d'une lanterne chinoise.

AOUT. Tapisserie coloriée : Pouff. — Planche bleue : N° 1, dessin de guéridon; N° 2, angle pour bordure; N° 3, carré pour pelote ou dessus de lit; N° 4, angle pour bordure; N° 5, carré pour voile de fauteuil; N° 6, entre-deux ou dentelle; N° 7, fond pour serviette à œufs ou à marrons; N°s 8 et 9, lambrequin et angle pour tablette d'encoignure; N°s 10 et 11, entre-deux; N° 12, angle pour dentelle. — Tapisserie par signes : N° 1, première partie d'un prie-Dieu; N° 2, bande pour ameublement. — Deuxième partie de la lanterne chinoise.

SEPTEMBRE. Tapisserie coloriée : bande de boutons de roses. — Troisième partie de la lanterne chinoise.

OCTOBRE. Quatrième partie de la lanterne chinoise.

NOVEMBRE. Tapisserie coloriée : Bande pour ameublement. — Planche bleue : Rond au crochet pour voile de fauteuil ou dessus de guéridon. Entre-deux au crochet. — Tapisserie par signes : Moitié du dossier du prie-Dieu donné en août. — Cinquième partie de la lanterne chinoise.

DÉCEMBRE. Tapisserie coloriée : Coin pour coussin ou escabeau. — Sixième partie de la lanterne chinoise.

BRODERIES ET PATRONS.

Douze *grandes planches* dont sept *doubles*, toutes imprimées recto et verso.

Deux planches *quadruples*, donnant :

1° Les patrons, grandeur naturelle, de quatre confections.

2° Les patrons, réduits au dixième, de six autres confections, tant d'hiver que d'été.

Une planche de patrons de confection à pièces indépendantes et à découper; patrons de grandeur naturelle et de cinq grandeurs.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article Correspondance.

MUSIQUE.

JANVIER. *Les Larmes*, mélodie par Paul Henrion, *Alceste*, ballet de Gluck.

MARS. *Alceste*, suite et fin du ballet de Gluck. — *Quadrille* sur Don Juan, par H. Marx.

JUILLET. *Le Procès*, opérette en un acte, paroles de Mme A. Boisgontier, musique d'Albert Grisar.

SEPTEMBRE. *Hymne à la Paix*, musique de V. Bonetti. — *Edeghem*, polka par Mlle Sabine de Lisle.

NOVEMBRE. *Le Soir*, rêverie pour piano, par Félicien David.

Paris. — Typ. Morris et Cie, rue Amelot, 64.

JOURNAL

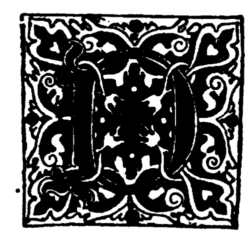
DES

DEMOISELLES



MARIE DE FRANCE

I



'ou ce nom lui venait-il ? Marie était-elle donc de sang royal, et le souffle inspirateur avait-il transformé en muse quelque arrière-petite-fille de Hugues Capet ?

Non, Marie ne devait au hasard de la naissance d'autre supériorité que celle du génie, dont la nature avait allumé en elle le feu vivifiant. Mais le surnom qui la distingue de tant d'autres Maries, semées dans l'histoire ou dans le monde, servait, sur une terre étrangère, à rappeler son origine et sa patrie.

C'est en Angleterre que Marie avait fixé son séjour; c'est là qu'elle composait et répandait les œuvres qui ont fait sa renommée. Depuis plus d'un siècle, tout une petite France avait passé la mer, à la suite du vainqueur de Hastings; elle occupait palais et châteaux, courbant, sous la verge de fer de la conquête, les fils des anciens conquérants saxons de la Bretagne; France cadette, toujours en armes contre sa sœur aînée, et dite Angleterre, parce que la couronne du grand Alfred brillait sur la tête de ses chefs normands ou angevins, mais qui, restée de sa famille par le langage non moins que par les qualités et par les défauts, faisait résonner, en paroles impérieuses, aux bords de la Tamise, les dialectes romans des rives de la Seine, de la Loire, et même de la Garonne. Marie avait donc trouvé au delà de la Manche un public aussi capable de comprendre ses œuvres, d'en apprécier l'esprit et la forme agréable, que le public qu'elle laissait en deçà. Elle vivait honorée à la cour des *Plante-Genêt,* qu'animait encore, comme un rayon du soleil méridional, le souvenir, cher aux poètes, d'Éléonore de Guyenne et de Richard Cœur-de-Lion, Richard, le plus Français par l'humeur de tous ces rois français d'Angleterre, le troubadour couronné, ami des faiseurs de vers, et capable d'en faire lui-même d'assez bons, comme le prouve sa plaintive chanson de captivité :

> Or, sai-je bien de voir certainement
> Ke mort ne pris n'a amins ne parent, etc.

« Je commence à voir combien il est vrai que mort ou prisonnier n'a ni amis ni parents. »

C'est à un prince de ce même sang, et sans doute de caractère analogue, Guillaume Longue-Épée, comte de Salisbury, qu'est dédié le *Dict d'Ysopet.*

Mais pourquoi Marie avait-elle quitté la France ? Sur le sol où la poésie des peuples nouveaux avait tout d'abord déployé ses ailes, n'était-il pas des princes plus puissants que les *Plante-Genêt,* et d'une race plus anciennement royale que la leur, près de qui elle eût pu trouver aussi protection et faveur ?

A vrai dire, au milieu du mouvement littéraire de l'époque, ce n'est pas à la cour des rois de France que nous voyons s'abriter le plus de trouvères. Ces monarques, sans rester entièrement étrangers aux récits et aux chansons de leur temps, avaient néanmoins beaucoup d'autres choses à faire qu'à les écouter : celui-ci réunissait la Normandie au domaine de la couronne, ou écrasait à Bouvines la première coalition qu'eût à repousser la grandeur

française au berceau ; celui-là, après avoir, à son tour, abattu par les armes l'orgueil des incorrigibles feudataires, les domptait par l'autorité de ses vertus; mais il semble qu'une ombre de majesté sévère enveloppât leurs palais à sombres tourelles, où la politique et la guerre laissaient peu de place aux ébats du gai savoir. On le voyait fleurir plus à l'aise dans des cours secondaires. Il y pouvait prendre un ton plus dégagé du respect et de la crainte, et vivre en rapports plus familiers avec le seigneur du lieu. C'est ainsi que les petits souverains féodaux de Flandre, de Champagne, ou même hors du territoire français, les ducs de Brabant et les princes d'Angleterre, s'honoraient par l'accueil que chanteurs ou conteurs obtenaient d'eux.

Mais une autre raison peut-être avait déterminé l'émigration de Marie.

II

Un bâtiment léger descend le cours de la Seine, poussé rapidement sur les eaux par le souffle favorable du vent d'est, qui s'engouffre dans ses blanches voiles. Quelques passagers, rassemblés sur le pont, regardent, pensifs, courir les rives du fleuve, en sens inverse de leur propre fuite. Parmi eux, est un vieillard, au visage sombre, à l'allure austère et martiale. Une jeune fille s'appuie sur son bras. Les yeux du vieillard sont fixés sur le point de l'horizon vers lequel se dirige le navire ; les yeux profonds de la jeune fille sur celui d'où il s'éloigne. La ville de Rouen s'enfonce de plus en plus dans les vapeurs de la Seine. Les rayons du couchant décorent de leurs reflets empourprés la grande tour de la cathédrale et sa digne sœur, celle de l'abbaye de Saint-Ouen ; manteau superbe que ces deux reines semblent revêtir pour tenir leur cour du soir. La brume s'épaissit, l'éloignement augmente ; — Rouen a disparu.

Les regards de la jeune fille se reportent sur les verts pâturages qui déroulent, à droite et à gauche, leurs immenses tapis le long de la Seine, majestueusement élargie, et quelques larmes, détachées goutte à goutte de sa paupière, descendent silencieusement sur sa joue.

« Ma fille, dit sévèrement le vieillard, ne pleurez pas. A quoi servent les pleurs ? Oublions ce beau pays qui fut le nôtre, car il a cessé d'exister pour nous. Ce n'est plus aujourd'hui le domaine de notre seigneur légitime, le duc de Normandie, que la force et la perfidie en ont dépouillé ; c'est celui du roi de France. Parcourez des yeux ces prairies; où sont les grands troupeaux qui d'ordinaire y paissaient? Ces chaumières, voyez-vous monter la fumée, qui annonce un foyer entouré de ses maîtres? Ces clochers, envoient-ils à notre oreille l'appel accoutumé de la prière? Non : le silence, la solitude, la terreur sont là. Les paysans ont fui ces cabanes, ils ont caché leurs enfants, avec leurs bœufs et leurs brebis, au fond des bois, car les routiers et les Brabançons à la solde du roi Philippe seront demain dans ces campagnes consternées, et malheur à qui se trouve sur leur passage !

— Mon père, dit la jeune fille, le roi Philippe n'est que l'instrument de la justice divine. Pourquoi le duc Jean a-t-il souillé sa main du sang de sa propre famille, en immolant le fils de son frère aîné, le jeune prince de Bretagne, dont il devait protéger l'adolescence et reconnaître les droits? Vous le savez, ma mère était Bretonne; j'ai appris sur ses genoux la langue et les chants de sa race héroïque. Combien de fois les antiques prouesses du grand Artus, et la merveilleuse histoire de ses chevaliers n'ont-elles pas charmé mon imagination et gonflé mon cœur d'enthousiasme ! Hélas ! pauvre jeune duc ! ce glorieux nom d'Artus était aussi le sien, et peut-être l'eût-il à son tour illustré par ses exploits. Mais parce qu'il osait réclamer son héritage, ses beaux fiefs de France, son beau royaume d'Angleterre, voilà qu'un oncle déloyal et cruel l'a frappé dans la nuit, et ces mêmes eaux de la Seine, que fend le bâtiment qui nous emporte, ont roulé sous leur vert linceul le corps sanglant de la victime. Oh ! quand je songe au triste sort de ce noble enfant et au deuil de sa mère, je ne puis retenir mes larmes. »

La jeune fille essuie ses yeux. Le vieillard, la tête baissée, garde un sombre silence.

« Mon père, reprend-elle, le bien mal acquis ne saurait profiter à l'acquéreur. Le suzerain, vers qui est monté le cri du meurtre, devait faire justice ; il l'a faite. Mais la possession de ces domaines, due à un si grand crime, ce n'est pas l'arrêt seul du roi et des pairs de France qui l'enlève au duc Jean, c'est l'arrêt de Dieu. La couronne d'Angleterre lui reste; hé bien ! cette couronne, soyez-en sûr, dans peu il la perdra. »

Le vieillard se découvre le front, et levant les yeux au ciel :

« Dieu veuille, dit-il d'une voix solennelle, que son âme aussi ne soit pas perdue, et que le repentir arrive à temps pour la sauver ! J'ai vu la plante de genêt fleurir glorieuse au bord de la Loire, projetant ses fertiles rejetons au nord et au midi, et, transportée au delà des mers, y changer sa verte guirlande en couronne royale; et voici que le crime et le malheur l'ont presque déracinée. N'importe, je n'ai pas deux serments. Je n'irai pas déposer auprès du roi de France celui que j'ai prêté aux héritiers du conquérant Guillaume et du vaillant Rollon. Tant qu'une goutte de leur sang animera un être vivant sur terre, c'est lui seul qui sera pour moi duc de Normandie ; c'est à lui seul qu'appartiendront mes services et ma foi. »

La jeune fille étendit la main vers un point de la vallée où se dressait un clocher vaporeux presque perdu dans les ombres croissantes du soir.

« Mon père, dit-elle lentement et d'une voix contenue, là est le tombeau de ma mère.

— Ma fille, répliqua le vieillard après un long silence, vous pouvez choisir, il en est encore temps. Ici est le tombeau de votre mère; là-bas, de l'autre côté des flots, sera l'exil de votre père. »

La jeune fille, sans répondre, fléchit le genou devant le vieux chevalier. Quels que fussent les sentiments qui se partageaient son cœur, elle n'avait pas à hésiter.

« Espérons des jours meilleurs, dit plus doucement son père en la relevant. Nous reviendrons. »

La rive anglaise reçut les exilés, et les exilés ne revinrent pas. La Normandie demeura unie à la couronne de France, et, loin de recouvrer ses fiefs

confisqués, Jean, resté roi d'Angleterre, vit tomber sa propre couronne devant la colère des barons, indignés de sa tyrannie et de sa lâcheté.

Les cheveux gris du fidèle chevalier avaient pris la teinte de la neige; son front chauve s'était sillonné de rides multipliées; il attendait encore le jour qui ne devait pas venir.

« Dieu est équitable, dit-il quand il apprit la mort de Jean si bien surnommé *Sans terre*. Sa justice a frappé le meurtrier d'Artus; mais elle protégera l'enfant qui n'est pas coupable des crimes paternels. Ma fille, souvenez-vous que le jeune Henri d'Anjou est non-seulement le roi d'Angleterre, mais le duc de Normandie. »

La fille sourit et secoua la tête. Depuis douze ans, comprimant sur ses lèvres les plaintes de l'exil, elle ne vivait que pour consoler son père et lui adoucir par ses soins les sombres ennuis de la vieillesse; mais, quand elle était seule, maint rêve du passé venait errer dans sa pensée. Quelquefois, immobile et les yeux vaguement plongés dans les profondeurs bleuâtres de l'horizon, elle semblait chercher, au delà de ce cercle visible, je ne sais quels mirages ou quels fantômes, que son regard seul y découvrait. D'autres fois elle errait lentement sur les bords de la Tamise, en murmurant, dans la langue de sa mère, quelques fragments des légendes merveilleuses qui avaient bercé son enfance, puis elle se taisait et rêvait encore.

Et le lendemain, ses rêves s'étaient transformés en beaux récits, qu'assise auprès de son père infirme, elle se plaisait à lui lire, pour le distraire des souffrances du corps et des tristesses de l'âme; récits qu'il se plaisait, de son côté, à écouter, tantôt fier du savoir de sa fille, que le savoir d'aucun clerc n'effaçait, tantôt charmé de la beauté de ses vers, que ceux d'aucun trouvère ne surpassaient en harmonie.

Les années s'écoulèrent ainsi. Le jour de la séparation suprême entre le père et la fille arriva.

« Ma fille, dit le vieillard mourant, vous avez pieusement rempli votre tâche auprès de moi. Que la bénédiction du Seigneur soit sur vous! Puisse-t-elle, dès que Henri Plante-Genêt, aujourd'hui roi d'Angleterre, sera rentré en possession de son duché de Normandie, vous ramener heureusement près du tombeau de votre mère! »

La fille orpheline demeura près du tombeau de son père, sur la terre d'exil; elle ne prit point d'époux. Elle y vécut comme l'oiseau de passage, qui, sur la branche où il s'arrête, se pose seulement pour respirer sans y bâtir son nid, et quelquefois y chante. Les œuvres poétiques enfantées par son génie lui tinrent lieu de famille. Elles lui firent des amis parmi leurs lecteurs, peut-être aussi des envieux; mais que son nom fût répété par la bouche de l'admiration ou par celle de l'envie, toujours on y ajoutait, comme un complément inséparable, le nom de la patrie qu'elle ne revit et n'oublia jamais.

....

Pourquoi cette expatriée ne serait-elle pas Marie de France?

III

Sans doute; mais pourquoi aussi ne serait-ce pas une autre?

L'un des érudits qui se sont occupés de Marie, conjecture, il est vrai, que, née en Normandie, elle avait passé la mer avec sa famille, lorsque cette province fut réunie à la couronne; mais cette conjecture ne s'appuie sur aucun fondement certain. Marie était Française, elle a vécu en Angleterre; les bibliothèques de ce pays possèdent encore aujourd'hui la majeure partie de ses écrits; les productions de sa plume féconde ont été en grande faveur parmi ses contemporains : c'est là tout ce qu'on sait de sa personne, et tout ce qu'en peut raconter un scrupuleux biographe. Exhumer du passé un livre célèbre pour en revêtir une individualité imaginaire, l'associer à des paroles, à des actes, à des sentiments fictifs, que le personnage réel désavouerait probablement, s'il pouvait reparaître sur la scène de ce monde, c'est profaner l'histoire, et presque violer la sainteté des tombeaux. Restons dans la vérité; pour les esprits droits, le peu qu'on en sait offre toujours plus d'intérêt que les inventions romanesques ou les anecdotes apocryphes.

Marie de France paraît n'avoir attiré d'abord l'attention de son pays natal que par *le Dict d'Ysopet*. Ce n'était pas pourtant son coup d'essai; l'empreinte qu'on y trouve d'un talent ferme, déjà mûri par la réflexion et le travail, suffirait pour l'attester. Avant de porter les fruits de raison, les intelligences douées de la séve productive portent d'ordinaire ceux de l'imagination. Ces premières inspirations de la jeunesse avaient dicté à Marie une suite de lais ou récits chevaleresques qui servirent de fondement à sa réputation. Mais cette réputation, de même que les compositions qui la lui avaient méritée, disparut dans l'oubli universel et méprisant, où la Renaissance plongea, hormis pour quelques rares savants, les œuvres imparfaites, il est vrai, mais si vivaces et si originales de nos premiers temps littéraires. Cependant, parmi les grands génies du dix-septième siècle, ceux qu'on peut regarder comme le plus essentiellement français, tels que Molière et La Fontaine, ne dédaignaient pas d'aller parfois fouiller, en cachette sans doute de Boileau, dans cette mine abandonnée où gisait

... L'art confus de nos vieux romanciers.

Ils en retiraient çà et là quelque trésor ignoré, diamant brut, qu'ils taillaient à merveilleuses facettes, et transformaient en brillant d'une inappréciable valeur. Bien que La Fontaine ne cite en aucun endroit Marie de France, on peut soupçonner, à voir leur air de parenté, qu'il s'est souvent inspiré de son français naïf, plus que du latin élégant et concis de Phèdre, ou du grec simple et nu d'Ésope. Il n'est pas sans intérêt de voir comment le fabuliste du grand siècle et celui du treizième ont traité, chacun à sa manière, les mêmes sujets.

Tout le monde sait par cœur l'histoire du *Loup et de la Cigogne*. L'enseignement qui en ressort ne de-

vait certes pas manquer d'application à une époque où les gens amplement pourvus de dents et de griffes se piquaient, en général, assez peu d'équité envers ceux qui n'en avaient pas. Aussi le retrouvons-nous dans le recueil de Marie de France sous le titre *Dou Leu et de la Grue ki li osta l'os de la goule* (du Loup et de la Grue qui lui ôta l'os de la gueule).

Le début est un peu lourd et se ressent de la diffusion ordinaire à nos anciens conteurs :

Einsi avint qu'un leus runja
Un os ke il col li entra,
Et quand el col li fu entré,
Mult en fu durement gréveit.

« Il avint qu'un loup rongea un os qui lui entra » dans le gosier ; et quand cet os y fut entré, il en » éprouva une très-vive souffrance. »

Mais bientôt le récit s'anime.

« Il assembla toutes les bêtes, et appela à lui » tous les oiseaux ; puis leur fit demander à tous » si nul ne pouvait apporter remède à son mal. Ils » tiennent conseil entre eux, et chacun en dit son » avis. Hors la grue, concluent-ils avec raison, au» cun d'eux n'y peut rien. Long est son cou, gros » est son bec ; ainsi pourrait-elle bien retirer l'os. »

Le loup a donc recours à la grue, et lui promet de rétribuer libéralement le service qu'il attend d'elle. La grue plonge profondément le bec dans cette gueule, coupable de tant de sanglants méfaits.

Dedans la goule au mal-faisant,

dit l'auteur.

Elle en retire l'os, puis requiert le loup d'acquitter sa promesse.

Oserai-je le confesser? La mise en scène me paraît ici supérieure en intérêt à celle de La Fontaine, qui se borne, comme on le sait, à la rencontre fortuite de deux acteurs :

De bonheur pour ce loup qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne,
Il lui fait signe, elle accourt.

Dans la fable de Marie de France, cette convocation de tous les animaux, leur consultation solennelle, donnent du mouvement à la narration ; et une importance plus grande encore au service que la grue seule est en état de rendre au mal-faisant, selon l'expression si vivement colorée du poète. Mais à partir de là, le maître reprend tout l'avantage. Le loup du treizième siècle, aussi ingrat et plus déloyal encore que celui du dix-septième, puisque la récompense réclamée avait été positivement promise par lui, se montre tout autrement verbeux. Son discours prolixe paraît bien faible auprès de cette ironie cruelle que le dernier lance, pour tout paiement, à la face de sa libératrice :

Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate ;
Ne tombez jamais sous ma patte.

Le bienfaiteur transformé ainsi non-seulement en obligé, mais en ingrat ! C'est là un de ces traits lumineux qui n'appartiennent qu'au génie.

Cependant, il y a chez Marie de France trois vers qui ne manquent pas non plus de sel mordant et de nerf :

Tu es, fist-il, fole pruvée,
Kant de moi es vive escapée,
Et tu requiers autre loyer ?

« Tu es folle à n'en pas douter, quand, échappée » vivante de mes griffes, tu demandes un autre sa» laire. »

Mais son loup aurait dû en demeurer là.

Quel que soit le mérite du *Dict d'Ysopet*, c'est à ses *Lais* pourtant que Marie de France dut ses plus beaux succès, dans le grand monde d'Angleterre, où les dames, surtout, en faisaient leur lecture préférée. Beaucoup moins longs que les interminables romans du douzième siècle, ils offrent une narration plus nette, plus rapide, et où l'auteur a su répandre un véritable intérêt, non-seulement par l'enchaînement des aventures, mais par le charme des sentiments, des caractères et des détails. Le choix du sujet parle souvent à l'imagination, et quelquefois au cœur.

Tantôt c'est un vaillant chevalier qu'enlève une fée éprise de ses nobles qualités ;

Tantôt c'est une épouse dévouée qui brise volontairement les liens les plus chers et va s'ensevelir au fond d'un monastère, pour donner à l'époux qu'elle aime la liberté de s'unir par un nouveau mariage à une jeune et belle princesse, disposée à lui donner sa main. Quelques années après, cette seconde épouse suit l'exemple de la première, qu'elle vient rejoindre dans les murs du même cloître, et qui, toujours généreuse, l'accueille avec la tendresse d'une sœur. L'époux ne reste pas au-dessous de tant d'héroïsme pieux, et tous les trois finissent leur vie dans les œuvres de la charité.

La plupart du temps, Marie aime à placer en Bretagne le lieu des scènes qu'elle raconte. La langue et les légendes populaires du pays lui étaient évidemment familières, et plus d'un de ces chants à la fois si poétiques et si naïfs que nous a fait connaître M. de la Villemerqué (1), avaient, dès le treizième siècle, envoyé quelques échos aux œuvres de Marie de France.

Cette femme remarquable paraît d'ailleurs avoir eu, pour le temps où elle vivait, et l'on peut dire aussi qu'elle aurait pour le nôtre, un savoir exceptionnel. Non-seulement elle possédait le latin, mais ce qui était plus rare alors, elle n'avait pas dédaigné d'étudier les langues vivantes, et même l'anglais, cet idiome méprisé du peuple conquis. A l'occasion, elle ne manque pas de le montrer :

Une aventure vous dirai,
Dont les Bretons ont fait un lai.
Eostik a nom, ce m'est avis,
Si l'appellent en leur païs.
Ce est *rossignol* en français,
Et *nightingale* en droit anglais.

« Je vous dirai une aventure dont les Bretons ont fait un lai. *Eostik* en est, je pense, le nom; ainsi

---

(1) *Chants populaires de la Bretagne.*

l'appellent-ils dans leur pays. Cela veut dire *rossignol* en français, et *nightingale* en bon anglais. »

De là résultait, sans doute, dans son style une certaine souplesse qu'on y distingue, qualité qui doit nécessairement se développer par l'étude des formes de langage que l'idée peut emprunter au génie des différents peuples.

IV

Dans le siècle précédent, siècle brillant des troubadours, le midi de la Loire avait vu, à côté de ses poëtes chevaliers, fleurir aussi plusieurs poëtes féminins. A vrai dire, on pouvait signaler là, de leur part, une dérogation. Les fictions sociales de l'époque faisaient de la femme une reine, ou plutôt une divinité inspiratrice de tout ce que l'homme accomplissait d'héroïque et de beau; vers elle montait sans cesse un culte poétique d'hommages, de louanges, de respect. Descendre de ce piédestal, où elle aspirait l'encens de ses adorateurs, pour venir se mêler à leur foule, c'était d'idole se faire simple mortelle. Cependant les nobles dames qui abdiquaient ainsi leurs priviléges se font pardonner cette erreur par le charme que la plupart ont répandu dans leurs courtes mais gracieuses compositions.

De même qu'un troubadour, sous peine se de déconsidérer entièrement, ne devait dédier ses vers qu'à une dame dont les vertus ne fussent pas moins éclatantes que les grâces, les dames, de leur côté, ne devaient adresser les leurs qu'à un illustre chevalier, modèle accompli d'honneur, de vaillance et de loyauté. L'une de ces muses romanes, la comtesse de Die, pourrait nous donner à croire que leur choix, en cela, ne se montrait pas toujours très-judicieux.

C'était une fort grande dame par le sang et par les alliances; elle possédait à la fois esprit et beauté, comme elle prend soin de nous le faire savoir; mais on peut avoir beaucoup de l'un et de l'autre, et manquer de bon sens, qualité bien préférable à tous les deux. Elle eut la malheureuse idée de prendre pour héros de ses chants Rambaud d'Orange, troubadour lui-même, mais troubadour des plus médiocres, et, qui pis est, chevalier discourtois. Pour se distinguer entre tous, il n'avait su trouver d'autre moyen que d'affecter dans ses vers, comme dans ses paroles et dans ses manières, autant de rudesse à l'égard des dames que ses pareils leur témoignaient de soumission et d'aveugle dévouement. Entre autres procédés indiqués par lui pour les ranger à une subordination convenable et surtout réprimer en elles l'esprit de contradiction, il en conseille un, assez peu poétique, mais d'une incontestable efdcacité.

« Donnez-leur, dit-il, du poing par le milieu du nez. »

L'invention, du reste, n'était pas neuve. Elle paraît même avoir appartenu à tous les temps, depuis les premiers âges de l'humanité jusqu'à nos jours, où maint ivrogne, rentrant le soir du cabaret, la met encore volontiers en pratique à l'égard de sa moitié, sans qu'il ait besoin pour cela de lire les préceptes de notre troubadour.

Le siècle de Rambaud d'Orange était pourtant celui de l'élégiaque Bernard de Ventadour, qui, sur un ordre de sa dame, s'en allait, de pays en pays, vivre, loin du lieu de sa naissance, de la vie si triste de l'exilé; celui du belliqueux Bertrand de Born, qui plaçait sous l'invocation d'une *beauté de haut parage*, également *sage en dits et en faits*, ses beaux chants guerriers, tout retentissants du bruit des combats, du choc des armures, du hennissement des coursiers, de la chute des hommes morts et des murs écroulés; — celui de l'enthousiaste Geoffroy Ruddel, qui traversait les mers au milieu des tempêtes et au prix de sa vie, rien que pour venir en Palestine vérifier de ses yeux si un portrait qu'il avait vu de la belle comtesse de Tripoli était conforme à l'original; — de tant d'autres enfin dont les œuvres charmantes et le caractère chevaleresque font honneur aux dames qu'ils ont célébrées, mais qui, à la vérité, ne faisaient point de vers.

Ceux de la comtesse de Die et de ses émules en gloire, quelque agréables qu'ils soient, n'élèvent pourtant pas leurs auteurs au-dessus du niveau général des bons poëtes provençaux, et ne font d'aucune d'entre elles l'un de ces types prononcés où se caractérisent une langue et une époque. C'étaient de jolis oiseaux qui unissaient leur gazouillement au concert universel, mais sans y faire entendre un son dominant et particulier. Il n'en est pas de même de l'autre côté de la Loire.

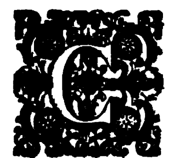
Marie de France est la première femme qui ait écrit en français, ou plutôt dans le langage destiné à devenir le français. Elle appartient au très-petit nombre de celles à qui des circonstances favorables, jointes au talent, ont permis de prendre une place éminente et spéciale dans l'histoire générale de la littérature. A part les défauts d'une langue qui n'était pas faite, elle mariait dans ses œuvres le sérieux de la pensée et l'art du style, fruit de l'étude et d'un goût cultivé, à la fécondité d'invention et aux grâces du sentiment, fruit de l'inspiration naturelle. Si on la compare aux trouvères de son temps, on ne la voit inférieure à aucun; elle est supérieure à beaucoup. Voilà bien des titres de gloire; mais il en est un pour l'auteur du *Dict d'Ysopet* qui, certes, efface tous les autres : c'est de pouvoir, dans ses apologues, soutenir parfois la comparaison avec ce conteur charmant, avec ce poëte vrai, avec cet observateur terrible, que nous nommons le bon La Fontaine.

Aphélie Urbain.



BIBLIOGRAPHIE.

Mlle MARIA DE LA FRUGLAYE (1)



Ce nom, très-connu sans doute de nos lectrices bretonnes, n'a pas rayonné au delà de cette province si chère à tous ces cœurs catholiques, et, nous l'avouons, le nom de mademoiselle Maria de la Fruglaye ne nous était connu que par quelques lignes de M. Violeau, dans un de ses récents ouvrages. C'était assez pour nous y intéresser, et la biographie très-complète de cette admirable personne nous a inspiré pour elle un sentiment profond de respect et de sympathie. Cette biographie étendue, rédigée sur des papiers de famille, a été écrite par la plume spirituelle et pieuse d'une religieuse des Oiseaux, dont le nom n'a pas été révélé au public.

Mademoiselle de la Fruglaye appartenait par son père et par sa mère à deux anciennes et nobles familles de Bretagne, distinguées par leurs vertus, leur charité, et qui avaient toujours vécu dans leurs terres, au milieu de leurs paysans qu'elles aimaient et dont elles étaient fidèlement aimées. La Révolution n'épargna pas cependant ces vrais amis du peuple, et Maria fut bercée à la fois par le récit des souffrances de ses pères et du dévouement passionné de leurs serviteurs. Elle perdit sa mère de bonne heure, et elle fut élevée par une vieille bonne, nommée Thérèse Gaubert, qui, non-seulement avait aussi élevé madame de la Fruglaye, mais l'avait sauvée et nourrie au temps de la terreur; l'attachement de Maria pour cette servante héroïque, dont elle écrivit l'histoire pour la léguer à ses neveux, eut toujours quelque chose de filial, comme ses rapports avec les autres serviteurs avaient quelque chose de fraternel, inspiré par le plus pur christianisme.

Maria fut élevée avec une sévérité que nous ne connaissons plus; elle était aimée, mais ses parents n'aimaient ni ses défauts ni ses caprices, et plus on l'aimait, plus on demandait à son intelligence et à son cœur. Cette éducation austère, reçue par un grand cœur et un esprit hors ligne, produisit les fruits les plus rares; à vingt ans, Maria avait une piété éclairée et profonde, un caractère ardent, ferme, mais toujours disposé à se surmonter et à se vaincre, une sensibilité extrême et pour sa famille et pour les pauvres; une instruction étendue, des talents charmants, et Dieu avait ajouté à tous ces dons les grâces extérieures les plus attrayantes. Avec son nom et sa brillante fortune, elle aurait pu contracter une belle alliance et jouir de tout ce que le monde appelle le bonheur : elle préféra se consacrer tout entière à Dieu, à son père et à ses pauvres compatriotes. Le goût qu'elle avait pour la vie religieuse fut subordonné à ses devoirs de famille, et c'est surtout la tendre fille, la sœur dévouée, la maîtresse de maison, la compatissante amie des pauvres que nous désirons vous faire connaître et proposer à votre imitation.

Les deux sœurs de Maria se marièrent; elle resta seule auprès de son père, résolue à ne pas le quitter et à lui donner toute sa vie, remplaçant la vie du cloître par les bonnes œuvres les plus multipliées. « La tenue de sa maison, l'assiduité auprès de son père, l'apostolat intérieur et extérieur, tout se tint dans sa vie sans que l'un nuisît à l'autre, grâce aux inventions de son esprit, aux ressources de son cœur et à l'incroyable activité qu'elle sut déployer sans relâche, malgré la délicatesse de sa santé et ses souffrances habituelles. » Ce qui fixa d'abord l'attention de Maria, ce fut la conduite des domestiques; elle y apporta un soin tout scrupuleux, sans toutefois leur rendre à charge sa surveillance, persuadée que c'est un des plus importants devoirs d'une maîtresse de maison, l'un de ceux dont la négligence amène les plus grands maux, et attire les plus sévères jugements de Dieu. « Elle surveillait ses gens, mais comme elle les aimait! Thérèse Gaubert, sa bonne comme elle aimait à la nommer, mourut entre ses bras, soignée, veillée, pleurée comme une mère, et ses ossements furent réunis à ceux de deux autres fidèles servantes de la famille; on les déposa dans le caveau de la Fruglaye, à Kéranroux, et la reconnaissance de leurs maîtres trouva dans l'Évangile cette touchante épitaphe : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis.....* » Tous ceux qui servaient Maria avaient droit à sa sollicitude; elle leur venait en aide dans leurs maux, dans leurs afflictions, avec une ingénieuse charité, sans reculer devant les infirmités du cœur et de l'esprit, ni devant celles du corps. Si quelqu'un tombait malade au château, elle s'en constituait la principale infirmière. La femme de charge étant atteinte d'un cancer, elle voulut tous les jours panser cette pauvre affligée; elle s'acquittait de ce soin avec un zèle admirable, lavant, nettoyant la plaie, sans témoigner la

(1) Un beau volume in-8°, chez Lhuillier, 23, rue Cassette, Paris.

moindre répugnance. Il arrivait quelquefois à sa femme de chambre, qui l'assistait dans ce courageux exercice, de détourner la tête, à l'aspect de cette plaie dont l'infection égalait l'horreur, et Maria l'en réprimandait comme d'une faute contraire à la charité, lui demandant si la pauvre créature n'avait pas déjà bien assez de souffrir son mal.

« Cette femme de chambre reçut elle-même de sa sainte maîtresse des soins du même genre. Elle s'était brûlé le pied et avait négligé jusqu'au soir d'apporter remède à ce cuisant mal. Maria, l'ayant appris, lui en fit d'affectueux reproches, voulut absolument voir le pied malade, le baisa avec respect comme si elle eût baisé le pied blessé du Sauveur, le pansa elle-même, et continua ce bon office jusqu'à complète guérison; c'était par des attentions, des exemples et des soins d'un autre genre encore, que Maria gagnait le cœur de ses domestiques : combien de fois ne trouvaient-ils pas une partie de leur ouvrage achevée sans pouvoir douter de la main qui leur avait rendu ce bon office! C'était avec cette douceur charmante et de vrais égards qu'elle traitait tous les domestiques de la maison. S'il lui arrivait quelquefois de laisser prendre le dessus à la vivacité naturelle de son caractère, aussitôt la réparation suivait avec tant d'humilité qu'on l'en aimait deux fois plus. Et qu'on ne croie pas que l'autorité perdît à tant de condescendance : Maria gagnait en ascendant moral ce qu'elle semblait perdre en dignité mondaine. »

Nous avons insisté sur les rapports de mademoiselle de la Fruglaye avec ses domestiques, parce que de nos jours, rien n'est devenu plus rare que cet esprit chrétien, qui, laissant chacun dans sa condition, égalise cependant et rapproche les âmes. Mais si Maria était si tendre pour les femmes qui la servaient, que ne fut-elle pas pour son père, pour sa famille? M. de la Fruglaye disait lui-même : Je suis obligé de m'observer, car le plus léger de mes désirs devient aussitôt un ordre pour ma fille. Voici comment une amie décrivait sa vie intérieure, toute consacrée à ce père chéri, toute gouvernée par ses moindres désirs, qu'elle savait deviner, alors même qu'il ne les exprimait pas.

« Son père était homme du monde, il aimait à recevoir, à faire des visites. Le voisinage de Morlaix et les nombreux amis qu'il y comptait faisaient que le salon de Keranroux se remplissait toutes les après-dînées. Maria, un ouvrage à l'aiguille à la main pour utiliser le temps, faisait les honneurs avec une gaieté, une bonne grâce qui lui suggéraient pour chacun les mots les plus aimables et les plus heureux. Le charme de sa conversation manquait rarement son effet, même sur les gens les plus prévenus. Et comme elle savait s'en prévaloir à la plus grande gloire de Dieu, but unique de toute sa vie et de tous ses instants! J'ai toujours remarqué en elle une admirable complaisance pour les moindres désirs de son père : ainsi, jamais une observation sur les lectures qu'il désirait faire, jamais sur les personnes qu'il engageait à dîner, et, en même temps, la plus grande soumission à la régularité, à l'exactitude presque militaire que M. de la Fruglaye avait établie dans sa maison..... Son amabilité pour son père, ses tendres soins quand il était malade, la tenue parfaite de sa maison auraient suffi à remplir une vie ordinaire; et quand on pense qu'elle trouvait encore moyen d'être à la tête de toutes les bonnes œuvres, de soigner les pauvres, de répondre à tous ceux qui la consultaient, de jouer avec les enfants de sa sœur, ou avec les miens, quand ils étaient auprès d'elle, vraiment l'étonnement devenait de l'admiration... Ce qui m'a toujours le plus frappée en elle, c'était le mélange de cette piété fervente qui lui faisait suivre exactement tous les exercices de la vie religieuse, et en même temps cette gaieté franche et sincèrement aimable avec laquelle elle acceptait tout ce qui pouvait amuser les autres. Ainsi la musique, le dessin, les travaux manuels des jeunes filles, les enfantillages les plus puérils, elle partageait tout cela et l'encourageait chez les autres de la meilleure grâce du monde. Je me rappellerai toujours que, pour me faire rire, dans un moment où la distraction était le meilleur remède à ma santé chancelante, elle avait entrepris de me donner une représentation des passe-pieds de Ploujean, en faisant danser devant moi deux de ses servantes bretonnes..... Toute la fortune de Maria, trente mille livres de rentes, passait en œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles, car elle prélevait à peine le strict nécessaire pour ses dépenses personnelles. A Paris, sa toilette était assez soignée; à Keranroux, elle était plus que simple. Elle possédait en tout deux robes de laine noire; un grand tartan remplaçait invariablement châle et manteau. Sa coiffure n'induisait pas en grands frais non plus; le chapeau noir se renouvelait tous les deux ans, il ne servait que le dimanche; les autres jours, elle avait une sorte de capeline faite chez elle, et qui avait l'avantage de servir tout à la fois de parapluie et de parasol. Ses bonnets étaient de mousseline ou de tulle uni, tout ce qu'il y avait de plus simple, sans rubans, souvent chiffonnés à force *d'embrasser à la bretonne;* lorsque je lui en faisais l'observation, elle me remerciait et s'empressait d'aller réparer le dommage pour ne pas contrarier son père..... »

Voilà certainement le portrait d'une personne aimable et parfaite; ajoutons que cette jeune fille, si gracieuse dans un salon, si tendre avec son père et ses sœurs, si bonne maîtresse et si fidèle amie, était en même temps pour les pauvres d'une charité héroïque. Non-seulement, elle leur prodiguait les secours et leur donnait tout ce qu'elle ne donnait pas à sa parure, mais elle les soignait elle-même, dans des maladies affreuses et dégoûtantes, elle les pansait, elle faisait leurs lits, elle peignait et lavait les infirmes, et quand le choléra éclata en Bretagne, au printemps de 1832, *elle fit vœu de soigner* les cholériques des trois paroisses de Plœmeur, Bodou et Ploujean. Ce vœu fut accompli avec la plus infatigable générosité. » Chaque jour, tant que dura le fléau, elle parcourait à pied, dans la compagnie d'une sœur garde-malade, toute la paroisse; ne quittant guère le chevet des cholériques, et s'attachant de préférence aux plus pauvres, aux plus abandonnés. Rien ne la rebutait, ni la malpropreté, ni l'infection, ni les soins pénibles qu'exigeait ce mal... Maria faisait face à toutes ces nécessités, avec autant d'empressement

que de bonne humeur et de dextérité. En Bretagne, les lits sont forts élevés et se rangent les uns sur les autres, de sorte qu'il faut littéralement monter, et quelquefois à l'échelle, pour arriver à ces singulières couchettes. Maria montait donc dans ces réduits pour y soigner les pauvres malades; quand elle redescendait, on juge bien que ses vêtements n'étaient pas intacts, mais elle ne se déconcertait pas pour si peu... Dès que quelques-uns de ses chers malades avait expiré, elle prenait pour la famille les plus exactes précautions. Elle répandait des parfums dans la chaumière, et faisait arroser d'eau chlorurée le linge et le mobilier de la maison, afin d'arrêter l'épidémie. Le vin vieux et les aliments sains ne faisaient pas faute aux convalescents. Maria eût donné sa vie pour sauver celle de ces braves gens; mais sa grande sollicitude était celle de leurs âmes. Il fallait entendre les vives et pénétrantes exhortations qu'elle leur adressait, les encourageant à recevoir leurs maux de la main de Dieu, à lui sacrifier cette vie courte et misérable pour les splendeurs et l'éternelle joie du paradis. « Le rôle et la charité de Maria, dans tout l'éclat de sa jeunesse, méprisant pour les pauvres de Jésus-Christ l'attrait du repos et de la fortune, exposant sa santé et sa vie, stimulèrent le dévouement de tous ceux dont elle était entourée..... de pauvres filles de la campagne se firent inscrire pour soigner les cholériques avec elle, et, par une Providence spéciale, Maria, sa famille et ses coopérateurs furent préservés du fléau. »

Ce fut ainsi que vécut mademoiselle de la Fruglaye jusqu'à l'âge de quarante ans, époque où elle perdit son père, qu'elle avait tant aimé. Ce qu'elle fut pour lui dans ses dernières années et sa dernière maladie, il n'est pas besoin de le dire. Après la mort de celui qui la retenait seule dans le monde, elle eut le désir d'obéir à la vocation de sa jeunesse et de se faire religieuse. La congrégation de Notre-Dame (maison des Oiseaux) la reçut au nombre de ses filles; elle y vécut douze ans, dans l'exercice des plus rares vertus; elle mourut en 1862, fidèle par le souvenir à sa Bretagne chérie, car à ses derniers moments, elle répétait encore : Adieu, toutes, adieu pour toutes... je m'en vais... mon Ploujean, Saint-Malo... ma chère Bretagne... j'ai toujours un cœur pour aimer mon Ploujean et mon pays.....»

Nous n'avons pas suivi cette belle âme dans la vie du cloître; nous n'avons cité d'elle que les sentiments et les actions applicables à toutes les existences, mais les personnes qui ont lu ce livre tout entier, y ont trouvé un agrément extrême, une douceur exquise et les enseignements les plus pénétrants. Nous parlons d'après leur expérience, et nous nous en autoriserons pour recommander à nos lectrices la vie de mademoiselle de la Fruglaye.

LETTRES D'ESPAGNE (1)

Elles sont charmantes, ces lettres datées de Séville, de Grenade et de Malaga; une jeune fille du meilleur monde les a écrites pour une amie digne d'elle, elle y a semé ce qu'elle possède : l'esprit, la grâce, le ton exquis; et, communiquées par mademoiselle Charlotte de Gr... à quelques amis indiscrets, lues dans quelques salons où l'on sait encore apprécier ce qui est fin, ce qui est bien, elles sont, pour la plus grande joie du public, arrivées jusque chez un imprimeur. Telle n'avait pas été cependant leur destination; l'auteur ne les avait pas écrites pour être vues et lues par tout le monde, mais il s'est trouvé une bonne œuvre en route, des orphelins à élever, une grande et honorable misère à secourir, et le prix des *Lettres d'Espagne* profitera à ces pauvres petits enfants. Le public, celui qui aime les jolies lectures, acquittera la lettre de change que mademoiselle de R... tire sur lui.

Pour vous donner envie de lire cet aimable livre, je copie ici une des lettres, prise au hasard :

« De Séville, carissima.

» Après je ne sais combien de jours et combien de nuits passées en chemin de fer, et surtout en diligence, me voilà enfin à Séville, la merveille des Espagnes! Pour m'y faire arriver, dix mules ont rué, ont reçu des coups de bâton, ont galopé, se sont emportées dans des gorges admirables, privées de bandits.

» On n'en trouve plus que dans les églises, tout comme à Paris, et là, dans la plus belle cathédrale du monde, des brigands m'ont volé ma bourse, mais bourgeoisement, en secret, sans me demander la vie.

» En route, on n'a le temps ni de manger ni de boire que de loin en loin, *el chocolate* et du vin épicé de poivre et de canelle, qui vous met en train de voyager jusqu'aux colonnes d'Hercule, si bien que je suis tombée sans fatigue dans les bras de mes cousines. Elles vont à merveille, avec un train de prince et me promènent à quatre chevaux.

» Que tu aurais été aise de passer toute la journée et toute la soirée avec elles, et quelle soirée! En plein air, ma très-chère, avec des senteurs enivrantes de jasmins et d'orangers, une lune admirable et un doux zéphyr, qui soulève à peine le coin de la mantille!

» Les rues sont blanches, étroites, enlacées, moresques, peintes à la chaux; elles me rappellent le grand Béguinage de Gand. Mais je m'arrête court, comme une poupée à ressort. Des descriptions, cela ennuie tout le monde. Causons. Point d'insectes, grande, grande propreté partout. Quel temps fait-il à Paris? il me semble que Paris c'est la Sibérie. Je vais tout à l'heure au combat de taureaux : je suis assez calme.

» Parle, parle, j'attends ta lettre. Je suis donc

(1) Chez Victor Palmé, 22, rue Saint-Sulpice, Paris. — Prix : 3 francs.

en Espagne, à Séville, la reine des Mores! quel rêve! pense à moi dans ton Alcazar de la rue de Babylone. Je t'aime, je me souviens et je suis à toi! »

Pourtant, elle décrit quelquefois, *à preuve* cette page sur la cathédrale de Séville :

« Hier, j'y allai au déclin du jour, la nef où j'étais agenouillée s'inonda d'une lumière qui, en passant à travers les vitraux, devint de la poussière d'or; les autres nefs, plongées dans l'ombre, semblaient avoir des profondeurs sans fin. Quelques femmes voilées étaient assises sur les dalles, un homme priait les bras en croix. Le silence, un silence sublime régnait dans l'immense espace. Mon visage s'est inondé de larmes. Jamais je n'ai mieux senti la puissance et la bonté de Dieu; jamais je n'ai mieux vu ma profonde misère. Mais ces larmes avaient de la douceur; ce sont celles qu'on verse dans le sein d'un ami au moment où il pardonne et où il encourage. »

Autre description, celle d'une route de Tanger; car d'Espagne la voyageuse est allée en Afrique :

« Je n'ai rien vu de plus splendide; je n'ai jamais été à une fête où je t'aie plus regrettée. Le soleil s'était un peu voilé, d'immenses écharpes de vapeur ondulaient aux crêtes de l'Atlas. J'avançais avec ravissement dans ce parc dessiné à traits immenses et fait de la main seule de Dieu. Pendant des lieues entières, il y a des parterres de mauves rouges et blanches, des palmiers-nains, des bois de lauriers-roses, des aloès. Les ruisseaux et les rivières, ombragés de hautes bruyères, contiennent beaucoup de tortues; j'en ai pris une, je l'ai confiée à Xiste. Arrivée à la halte, je m'écrie avec des sentiments déjà tout maternels : La tortue? Xiste, qui a l'esprit juste de Sancho Pança, me répond : — Madame, je l'ai jetée! — Et pourquoi, s'il vous plaît? — Eh ben, madame n'aurait fait de rien avec cela.

» Le vice-consul de Tétuan m'avait donné son soldat pour escorte. Avec son fusil damasquiné, sa selle turque, son beau cheval arabe, son turban, son haïck blanc qui flottait, son air de paladin, il faisait un effet tel que je m'arrêtais parfois pour en jouir. Dans un de ces moments où j'admirais le tableau dont il était la principale figure, hélas! il s'est mouché avec ses doigts... Un scherif de la montagne nous a rejoints à la halte. Il était âgé, sa figure avait un calme et une majesté singulière; son burnous bleu, éclatant comme le beau ciel, flottait autour de lui. Nous nous remîmes en route ensemble : tout l'avantage fut à l'Orient. Quelle piteuse figure nous faisions au milieu de cette caravane pittoresque! »

On pourrait citer beaucoup pour faire connaître ce joli esprit, poétique et pratique, aventureux et sensé; quant au cœur, il se laisse deviner, affectueux et un peu triste (le cœur est rarement gai), mais pour faire plus ample connaissance avec madame ou mademoiselle de R..., lisez, lisez son livre.

M. B.



LUDVINNE

Histoire vraie.

I



Il y a sur les côtes de la Manche un petit bourg encore presque entièrement ignoré des touristes; et pourtant nulle part, peut-être, la mer ne se déroule plus grandiose que devant les falaises sur lesquelles le bourg d'Ault est bâti.

A sa droite et à sa gauche s'élèvent les phares du Tréport et de Cayeux. Des flottilles de bateaux pêcheurs sillonnent la mer, mais ne se dirigent jamais vers Ault. Les anciens du pays affirment que jadis la pêche se faisait là mieux qu'ailleurs. Maintenant le port est détruit, les flots, en s'avançant toujours, ont élevé un rempart de galets contre lequel ils viennent se briser en mugissant.

Aussi nul mouvement de commerce ne vient y troubler le rêveur. Le soir, dans les rues silencieuses, la plainte monotone de la vague déferlant sur la rive est le seul bruit qui se fasse entendre.

Les crêtes des falaises sont les promenades préférées des habitants. Ils aiment la mer comme les montagnards aiment leurs montagnes. Ils l'étudient avec soin, en connaissent tous les aspects, l'analysent pour ainsi dire, et ne sont jamais blasés sur le splendide spectacle qu'elle varie sans cesse.

Avec quel plaisir ils viennent s'asseoir auprès du voyageur que le hasard pousse quelquefois vers leurs côtes! Ils épient dans ses regards l'admiration que leur pays doit nécessairement faire éprouver.

« Jamais vous ne trouverez rien de plus beau qu'ici, lui disent-ils avec un naïf orgueil. » Et ils ont raison. Les arbres croissent avec vigueur dans ce petit coin de terre; la brise saline ne les dessèche pas, comme elle le fait généralement. Lorsque l'ardeur du soleil force à déserter la plage, on peut se réfugier dans un joli bois situé sur la hauteur. Les pieds foulent



alors une herbe touffue, les oiseaux chantent, cachés dans le feuillage épais, et devant soi, aussi loin que la vue peut s'étendre, on aperçoit la mer avec son horizon sans bornes.

II

La grosse horloge sonnait huit heures; la messe était finie depuis longtemps, et pourtant, dans l'église d'Ault, alors déserte, une jeune fille en grand deuil semblait ne pouvoir s'arracher à sa prière : une profonde tristesse se lisait visiblement sur son visage aux traits fins et délicats; des larmes silencieuses filtraient goutte à goutte à travers ses longues paupières demi closes.

Enfin, elle sembla faire un violent effort, quitta l'église, et, traversant le cimetière, elle alla s'agenouiller sur une tombe fraîchement comblée.

« Oh! tante Simonne, dit-elle, en baisant la croix contre laquelle elle avait appuyé ses mains jointes, je ne pourrai plus venir ici; je m'en vais si loin! mais je ne vous oublierai pas. »

Profondément recueillie, elle pria longtemps encore, jusqu'au moment où l'horloge, sonnant de nouveau, lui rappela qu'elle devait partir.

« Il faut pourtant que je voie encore M. le Curé, pensa-t-elle en se levant, et elle se dirigea vers le presbytère.

— Eh bien, ma chère Ludvinne, lui dit le prêtre en la faisant asseoir auprès de la table où il prenait son frugal déjeuner, vous voilà donc au jour du départ! pauvre petite!

— Ah! monsieur le curé, répondit la jeune fille, dont les larmes à peine séchées recommencèrent à couler, je n'ai plus du tout de courage. J'ai certainement bien du bonheur à penser à me retrouver avec mes parents; s'ils étaient venus me rejoindre ici au lieu de m'appeler là-bas, nous aurions tous été bien plus heureux, il me semble. Mais peut-être, ajouta-t-elle, en hésitant un peu et en rougissant, il vaut mieux pour moi que je m'en aille, il me sera plus facile de vous obéir.

— Vous avez raison, mon enfant, reprit le curé, ce sera préférable pour vous et pour lui. Lui avez-vous dit adieu? »

Ludvinne secoua négativement la tête, mais ne répondit pas : son cœur était trop plein.

« Dieu vous tiendra compte de ce sacrifice, continua le prêtre, si ce n'est pas dans ce monde, ce sera dans l'autre. Et les affaires d'intérêt sont-elles terminées? la succession de votre tante ne devait pas être embrouillée.

— Tout est fini, dit Ludvinne. Le notaire m'a parlé de beaucoup de choses auxquelles je n'ai rien compris. Si, pourtant, ajouta-t-elle en souriant mélancoliquement, j'ai compris que ma tante avait été bonne jusqu'à la fin, et que sa fortune se réduisait à une bien petite somme, parce qu'elle est beaucoup venue en aide à mon père dans ces derniers temps. »

— Je le savais bien, pensa le curé, il a mangé son blé en herbe; toujours le même! »

Dans les villages, le prêtre est l'ami et le confident de ses paroissiens; il prend part à leurs joies, et leur enseigne à porter le lourd fardeau des peines.

Le curé d'Ault connaissait de longue date les antécédents de la famille de Ludvinne, mieux que la jeune fille elle-même, chez qui on n'avait pas voulu affaiblir le respect qu'elle devait, quand même, à ses parents. Simonne, pour ne pas les blâmer, n'en parlait guère.

Seulement, lorsqu'une lettre de Paris arrivait à Ault, Ludvinne remarquait un nuage sombre sur le front de sa tante; quelques paroles acerbes lui échappaient; puis elle allait conférer avec le curé et avec le notaire. Mais insoucieuse comme on l'est assez dans la jeunesse, Ludvinne ne se préoccupait qu'un instant de ces légers incidents. Elle priait pour ses parents, qu'elle connaissait à peine, et vivait heureuse sans penser à l'avenir.

La mort de sa tante fut son premier chagrin réel. Simonne fut emportée en quelques heures, sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de se reconnaître. Le père de Ludvinne était son héritier naturel : il écrivit au notaire d'Ault pour le charger de liquider la succession, et rappela en même temps sa fille auprès de lui.

Ludvinne était une charmante jeune fille; élevée avec le plus grand soin par sa tante, aidée en cela par les conseils du curé, elle avait tout à fait répondu à leurs espérances; elle était l'ornement et l'édification de la paroisse. Tout en regrettant beaucoup de voir partir Ludvinne, le curé ne lui permit pas le plus léger murmure. Il lui démontra qu'il y avait pour elle un impérieux devoir à accomplir. Elle n'hésita pas un instant, et fit avec courage tous ses préparatifs de départ. Le sacrifice fut accompli généreusement. Peut-être même dans les premiers moments se cacha-t-il dans le cœur de la jeune fille un sentiment de curiosité qui la poussait vers cet inconnu qu'elle allait affronter. Bien des fois la pensée de la vie nouvelle qui se présentait à elle l'avait fait rêver. Elle était aussi soutenue par le désir de soigner son père, dont la santé était fort ébranlée, lui avait-on dit; mais au moment de se séparer, peut-être pour toujours, de tout ce qu'elle connaissait, et de tout ce qu'elle aimait depuis son enfance, elle sentit son cœur défaillir. Il fallut les exhortations du curé pour ranimer son courage. Fortifiée par ses conseils paternels, après avoir reçu sa bénédiction, Ludvinne quitta le presbytère.

Elle devait aller prendre la patache qui faisait alors le service entre Ault et Abbeville. Escortée par presque tous les habitants du village, pour lesquels son départ était un véritable deuil, elle monta à pied la côte qui conduit à Bellevue. Elle eût voulu retenir le temps qui s'enfuyait et promenait son regard plein de tristesse sur le ravissant paysage dont elle emportait dans son cœur l'image ineffaçable.

Ses yeux remplis de larmes se fixèrent longtemps sur une jolie ferme, à moitié cachée derrière un rideau d'arbres, mais elle fit encore un effort, se détourna vivement, monta dans la voiture et se couvrit le visage de son mouchoir pour ne plus voir le pays où elle avait été si heureuse.

III

Ludvinne était la fille d'un frère de Simonne, frère qu'elle avait aimé d'un amour presque maternel, et pour lequel aucun sacrifice ne lui avait coûté. Malheureusement ces sacrifices faits en vue de l'avenir n'avaient pas abouti à grand'chose. D'un caractère

faible et indécis, Lucien n'avait jamais su s'arrêter à une idée fixe. Il formait avec sa sœur le plus frappant contraste. Elle, ferme dans ses convictions, adoptant un plan et le réalisant à l'instant même, active, serviable, prodiguant sans compter les secours et les conseils, péchant peut-être par trop d'assurance; lui, timide et toujours incertain, se promettant d'agir, mais n'accomplissant jamais ses bonnes résolutions. Il avait ainsi erré aux abords de toutes les carrières sans en embrasser aucune. Son enfance avait été souffreteuse et lui avait laissé une disposition rêveuse et mélancolique.

Volontiers il eût passé sa vie dans une oisive contemplation.

Intelligent, il avait fait de très-bonnes études, mais les années passées au collége lui avaient semblé des siècles. Il aspirait toujours avec ardeur au temps des vacances qui le ramenaient dans son cher village. Avec quel bonheur il se retrouvait libre d'aller rêver sur la plage, de s'asseoir pendant de longues heures sur les galets, de s'enivrer de la brise marine, de voir les rayons du soleil se réfléchir dans les vagues qui venaient mourir à ses pieds !

Cette vie inactive avait été soufferte par Simonne tant que Lucien était encore un adolescent; mais lorsqu'elle vit la jeunesse arriver, malgré son ardente affection, elle se prononça d'une manière formelle, fit honte à Lucien de sa paresse, et en vint même à le menacer de lui retirer tout secours d'argent et de se brouiller avec lui, s'il n'essayait pas au moins de se suffire à lui même. Lucien promit de secouer son apathie et entra comme clerc d'avoué dans une étude d'Abbeville. Mais les journées lui parurent d'un ennui insupportable. C'était au-dessus de ses forces de rester confiné dans une pièce noire et enfumée, penché sur un pupitre, à griffonner des paperasses auxquelles il ne comprenait rien. Le dégoût le prit; il abandonna l'étude de l'avoué et s'adonna entièrement à la musique, pour laquelle il avait une assez grande aptitude. Ses succès d'enfant dont Simonne était très-fière, et pour lesquels elle ne lui avait pas ménagé les louanges, lui avaient fait croire à un talent réel. Quelques amis imprudents l'encouragèrent dans cette pensée et lui conseillèrent même d'aller tenter fortune à Paris.

Mais Simonne, qui jusqu'alors avait consenti à tout, qui jamais ne s'était lassée de lui venir en aide, jeta les hauts cris à la seule pensée de le voir aller si loin. Lucien renonça facilement à ce projet; il s'établit à Abbeville, et Simonne put croire un instant qu'enfin il avait trouvé la voie qui lui convenait.

Il paraissait heureux. Le frère et la sœur, dans leurs réunions fréquentes faisaient ensemble de riants plans d'avenir, lorsque Lucien les détruisit tous par un mariage que Simonne désapprouva hautement. Il épousa la fille d'un musicien, fille élevée sans mère, dans un ménage d'artiste.

Simonne avait d'abord juré que jamais elle ne reverrait son frère; mais son courroux ne tint pas longtemps contre les prières de Lucien, qui insistait pour lui présenter sa jeune femme; elle était réellement charmante, possédait une assez jolie petite fortune; à tout prendre, ce mariage ne semblait pas devoir être si mauvais que Simonne l'avait craint d'abord. Aussi elle fut aimable et bonne pour sa belle-sœur, et se montra, comme toujours, fort généreuse. Grâce à elle, Pauline se vit à la tête d'un ménage parfaitement monté, ce dont elle parut ravie.

Les premiers temps se passèrent bien; mais Simonne ne tarda pas à reconnaître l'incapacité absolue de la jeune femme.

Pauline était foncièrement paresseuse; élevée librement, sans contrôle, elle ignorait entièrement ce qu'est une vie sérieusement occupée. Les promenades, les visites, les commérages remplissaient ses journées. Elle ne savait pas même commander à sa servante, et trouvait toujours tout bien, pourvu qu'on la laissât tranquille. Insouciant par nature, Lucien ne songeait pas même à se plaindre du désordre qui régnait chez lui. Que lui importait que les repas fussent bien ou mal préparés si Pauline les égayait d'un sourire?

Simonne avait d'abord fait quelques représentations avec douceur; n'étant pas écoutée et croyant avoir droit sur tout ce qui concernait son frère, elle réprimanda sévèrement. Pauline pleura, et Lucien, voulant pardessus tout la paix dans son ménage, et voir sa femme heureuse, eut pour la première fois, vis-à-vis de sa sœur, un éclair de colère. Il lui signifia qu'il voulait laisser agir Pauline à sa guise. Simonne, blessée au vif, se le tint pour dit; elle ne vint plus à Abbeville. La plus grande froideur s'établit entre elle et sa belle-sœur.

IV

La naissance d'une petite fille modifia encore une fois les résolutions de Simonne. Par amour pour l'enfant de son frère, elle oublia ses griefs envers Pauline. D'ailleurs, la jeune femme avait alors un prétexte plausible pour vivre dans une inaction complète : les soins à donner à sa fille absorbaient, disait-elle, en ayant l'air de s'en plaindre, toutes ses journées. Simonne s'abstint de tout reproche, seulement elle ne put se défendre de laisser percer une certaine inquiétude, un jour que Lucien vint lui faire part des embarras financiers dont il commençait à s'apercevoir :

« Je ne sais pas comment se dépense l'argent, lui disait-il, nous sommes toujours à court, et pourtant il me semble que nous vivons aussi économiquement que possible. »

Simonne hocha la tête : « J'avais bien juré de ne plus te faire d'observations, mais, puisque tu me parles, le premier, de tes soucis, impossible à moi de ne pas te dire ce que je pense. Tant que tu laisseras ta femme acheter sans compter et sans, par conséquent, qu'elle puisse calculer jour par jour ce qu'elle dépense, jamais vous ne parviendrez à faire une bonne maison. Si, maintenant que tu travailles, que vous n'avez qu'un enfant, et qu'enfin je suis souvent là, vous ne pouvez pas joindre les deux bouts ensemble, que sera-ce plus tard? Je t'aime trop, j'aime trop ta fille, pour n'avoir pas réfléchi bien souvent à ce que je te dis. Crois-moi, il en est temps encore : reprends d'une main ferme les rênes de ton ménage. Ta femme est une enfant sans éducation; par éducation j'entends celle qui vous enseigne la route du devoir et la manière de l'accomplir. Cette éducation, elle ne l'a pas. C'est un malheur pour vous tous, mais qui peut se réparer. Sois très-bon avec elle, rien de mieux, mais par faiblesse ne cède pas à toutes ses fantaisies. Aujourd'hui, elle pleurera pour avoir une

robe aussi belle que celle d'une femme plus riche qu'elle; demain ce sera pour un bijou ou une autre fanfreluche. Vous vous endetterez, vous sacrifierez l'avenir de votre enfant.

— La perspective n'est pas gaie, dit Lucien en souriant mélancoliquement, mais il vaut mieux ne pas s'appesantir sur tout cela, puisque nous n'y pouvons rien changer, du moins à présent. »

Et les prudents avis de Simonne furent perdus. Pauline avait pris un tel ascendant sur l'esprit de son mari qu'il n'agissait plus que d'après son impulsion.

La jeune femme caressait toujours l'idée de quitter Abbeville, où elle s'ennuyait, et où elle se trouvait trop rapprochée de Simonne. Bien des fois, au moment de faire quelque emplette inutile, elle s'était arrêtée rien que par la pensée du regard que lui jetterait sa belle-sœur. La nécessité de ne pas lui déplaire, nécessité qu'elle sentait elle-même malgré sa légèreté, lui était une gêne désagréable; et puis, elle aurait voulu que son mari sortît de l'obscurité dans laquelle il végétait. Elle lui en voulait presque de la position modeste à laquelle il l'avait condamnée, et qui lui pesait.

Avec un peu d'énergie, pourquoi Lucien ne pourrait-il pas lui donner dans l'avenir de quoi satisfaire enfin ses goûts? Ces pensées revenaient sans cesse à l'esprit vide et inoccupé de la jeune femme. Mais où aller?

Une lettre d'une de ses cousines établie à Paris vint fixer ses irrésolutions.

Après avoir fait un tableau séduisant des plaisirs qu'on pouvait si facilement se procurer à Paris, cette cousine ajoutait : « D'après ce que vous nous avez dit de la capacité et du talent de votre mari, nous sommes sûrs qu'il trouverait bien facilement à s'occuper et d'une manière bien plus lucrative que dans le fond de votre province, et vous, ma pauvre amie, vous seriez au moins placée dans le milieu où vous étiez appelée à vivre.

Cette lettre donna matière à bien des débats orageux. Lucien repoussa d'abord énergiquement l'idée de partir.

Que feraient-ils là-bas, inconnus, avec leurs modestes revenus? N'était-ce pas folie à eux d'échanger volontairement leur vie libre et indépendante, exempte au moins de soucis bien réels, pour une existence toute de privations?

Mais Pauline ne se découragea pas. Elle combattit les arguments de son mari, qu'elle taxa d'exagération, employa tour à tour les larmes et les caresses, et finit par triompher des répugnances du trop faible Lucien. Il fut décidé que l'on partirait pour Paris.

Au moment du départ, Lucien dut encore se résoudre à un grand sacrifice. Il consentit à laisser sa fille à Simonne jusqu'au moment du moins où sa femme et lui seraient convenablement établis.

Ludvinne avait alors quatre ans.

V

Les commencements du séjour à Paris avaient d'abord été un enchantement perpétuel. Profitant des facilités qu'elle trouvait à acheter à crédit, Pauline s'était laissée aller à son goût de dépense, comptant toujours sur l'avenir pour éteindre les dettes contractées journellement.

Lucien avait tout naturellement joui de cette existence douce et agréable; mais il s'aperçut enfin de la pente dangereuse sur laquelle il glissait; il essaya de faire quelques représentations, auxquelles Pauline répondit en riant, et en lui prouvant que les brèches, déjà faites à leur petite fortune pour payer les notes qui arrivaient de tous côtés, seraient réparées dès qu'il voudrait s'en donner la peine en travaillant un peu.

La nature sans énergie de Lucien se prêtait admirablement à espérer toujours sans jamais agir. Il lui fallait le calme et la paix à tout prix.

Cependant la gêne commença à se faire sentir. Lucien secoua son apathie et son horreur pour toute espèce de sollicitations, et il parvint à trouver d'assez bonnes leçons. Mais cela ne servit qu'à repousser, pendant quelque temps, la misère qui s'avançait à grands pas.

Trois enfants malingres et chétifs étaient venus aggraver les soucis. Les pauvres petits n'avaient paru sur la terre que pour y souffrir, languir et s'éteindre, laissant le désespoir après eux. Ces pertes successives, profondément ressenties par Pauline, qui, malgré ses défauts, aimait les siens à sa manière, n'eurent d'autre effet que d'aigrir son caractère. Elle se répandit en plaintes amères contre sa malheureuse destinée, et ajouta, par son irritation constante, une douleur de plus à celles qui déjà dévoraient son mari.

Ludvinne leur restait encore; Lucien aurait voulu la faire revenir; mais il avait fallu ménager Simonne, à laquelle on avait si souvent recours dans les embarras d'argent qui se présentaient sans cesse. Elle consentait toujours à les aider, non pourtant sans se faire prier, et ne leur ménageant pas les reproches. Ludvinne était le lien qui les unissait.

Bien des fois Simonne avait engagé son frère à revenir dans son pays; mais Pauline, au commencement de son séjour à Paris, n'avait pas voulu renoncer aux plaisirs qu'elle y trouvait, pour aller de nouveau s'enterrer en province; et plus tard, elle refusa de retourner pauvre là où elle avait connu des jours meilleurs.

Les années avaient passé, pesant de tout leur poids sur la tête de Lucien et de Pauline, réduits pour vivre à toutes sortes d'expédients.

Les dettes criardes s'étaient amoncelées sur le pauvre ménage. Les meubles coquets avaient d'abord été portés au Mont-de-Piété, les plus utiles suivirent peu à peu.

La petite fortune de Simonne fut un secours providentiel qui servit à les éteindre en partie; mais cet argent, si soigneusement conservé par sa sœur, fondit entre les mains de Lucien comme la neige aux premiers rayons du soleil; et lorsque, après la mort de sa tante, Ludvinne revint prendre sa place au foyer de sa famille, elle trouva ses parents aux prises avec la plus complète misère.

VI

Que de souffrances dut éprouver cette jeune fille, élevée à l'air libre, ayant toute sa vie aspiré les vivifiantes senteurs de la mer, en se trouvant tout à coup transportée dans une chambre étroite et mal-

saine, n'ayant vue que sur une cour humide et puante, qui envoyait jusqu'à son son sixième étage des vapeurs méphitiques !

Habituée à une existence large et facile, n'ayant jamais connu la gêne, Ludvinne eut d'abord une répulsion instinctive pour cette pauvreté hideuse qui l'étreignait de toutes parts. Mais elle avait été douée par Dieu d'une de ces natures généreuses et énergiques qui ne savent pas se replier sur elles-mêmes.

Elle connaissait à peine ses parents, et elle sentit pourtant s'éveiller subitement pour eux une affection vivace, en les retrouvant si malheureux.

Ses souvenirs d'enfance la reportaient au moment de leur départ d'Ault. Elle revoyait alors son père, avec sa belle figure mélancolique, la presser avec passion dans ses bras, sans pouvoir se résoudre à la quitter. On parlait dans le pays de sa mère que l'on se rappelait gaie, aimable et charmante; et maintenant ils étaient tous les deux vieillis, usés par les privations et le chagrin! Ludvinne eut comme un remords des années heureuses qu'elle avait passées loin d'eux. Il lui sembla qu'elle avait une dette à acquitter, et elle se mit bravement à l'œuvre.

La pauvre fille eut à lutter contre des difficultés sans nombre, surtout vis-à-vis de sa mère, dont le caractère, devenu ombrageux et susceptible, s'alarmait facilement de la moindre atteinte portée à ses droits. Les efforts de Ludvinne pour lui venir en aide étaient presque toujours mal accueillis. Bien des fois elle se sentit sur le point de perdre courage, et fut tentée de se prendre en pitié; mais elle repoussait ces pensées qu'elle taxait d'égoïstes, et parvenait à s'oublier entièrement pour ne s'occuper que de son père, auquel elle se sentait réellement utile. Elle savait adoucir pour lui toutes les amertumes; seulement elle était venue trop tard.

La santé du malheureux Lucien était altérée profondément. Sa femme, peut-être pour ne pas prévoir un nouveau chagrin, se refusait seule à le croire.

Cependant Ludvinne avait obtenu un changement de logement. Il fallait absolument un air plus pur au malade. A force de peines et de courses, elle finit par découvrir une chambrette d'un prix assez modique, tout en haut d'une maison de la rue de l'Ouest. Le Luxembourg s'étendait à leurs pieds; la Pépinière leur envoyait le parfum de ses fleurs; un grand horizon se déroulait devant eux.

Que de fois, le soir, accoudée avec son père sur l'appui de la petite fenêtre, ils oubliaient tous deux, pour un instant, la réalité de leur triste situation, plongés qu'ils étaient dans de vrais ravissements! Ils aimaient à se reporter par la pensée vers leur cher village. Les bruits de la grande ville arrivaient à eux comme un murmure lointain dans lequel ils cherchaient en souriant à établir un rapport avec le murmure de l'Océan. Lucien retrouvait alors, pour exprimer son enthousiasme, un peu de l'animation poétique des jours de sa jeunesse. Il faisait des plans d'avenir; formait le projet de retourner à Ault pour y ouvrir une école, et y oublier ses souffrances dans une vie paisible. Ludvinne avait l'air d'approuver ces idées; mais son cœur se serrait, ses yeux se voilaient de larmes, quand elle regardait la figure amaigrie de son père, son front chauve, ses yeux creux et brillants de fièvre, et qu'elle entendait une toux sèche et fréquente s'échapper de sa poitrine.

Il avait renoncé à donner des leçons. C'était un travail fatigant et qui lui était de toutes manières excessivement pénible. Les enfants, souvent impitoyables, se moquaient de leur pauvre professeur toujours si mal vêtu. Il passait ses journées à écrire des copies. C'était bien peu lucratif, mais il avait été heureux de trouver ce travail qui le laissait chez lui.

Ludvinne avait deviné ses susceptibilités maladives, et elle lui épargnait la nécessité de se montrer avec ses vêtements râpés, en se chargeant d'aller chercher et de rapporter elle-même son ouvrage.

Elle n'était pourtant pas élégamment mise non plus. Toute sa garde-robe avait été vendue ou mise en gage. Peut-être souffrait-elle intérieurement d'avoir à se présenter avec son chétif costume; mais jamais elle n'en laissa rien paraître. C'était en souriant qu'elle revêtait sa robe de laine noire, usée en maints endroits, qu'elle s'enveloppait dans un vieux châle sillonné de reprises, et qu'elle cachait sa chevelure soyeuse et son gracieux visage sous un chapeau fané, auquel la mode, même la moins exigeante, eût trouvé beaucoup à redire. Chaque fois, elle avait à lutter avec sa mère, qui ne comprenait pas son courage.

« Laisse aller ton père, crois-moi, lui disait-elle. Les hommes sont moins remarqués. Personne ne fera attention à lui. Et, d'ailleurs, n'est-ce pas sa faute, s'il n'a pas des habits meilleurs? Ah! quand je pense que maintenant, je n'ai pas non plus une robe à me mettre, moi qui avais été habituée à de si fraîches toilettes! Lucien peut bien dire quel trousseau j'ai apporté en me mariant. Et penser que c'est parce qu'il n'a pas voulu se donner la moindre peine que nous avons été obligés de nous défaire de tout! Comment ma dot a-t-elle pu s'en aller si vite? C'est là ce que je ne peux pas comprendre. Il faut avoir eu bien du malheur. Jamais je n'aurais pu prévoir que mon mariage me préparait une telle vie. »

Ces plaintes et ces récriminations, revenant sans cesse avec très-peu de variantes, étaient une véritable torture infligée au pauvre malade. Ludvinne le sentait; mais elle avait beau implorer sa mère du regard pour la supplier de se taire, elle n'y réussissait jamais. Une fois la digue rompue, c'était un flux de paroles qui ne s'arrêtaient que pour être remplacées par des sanglots. Pauline accusait tout le monde de son malheur, sans jamais penser qu'elle avait été le principal auteur de la ruine de tous les siens.

VII

Malgré les soins incessants de Ludvinne pour son père, la maladie de celui-ci prit un caractère plus grave; il fallut bien reconnaître que le terme des souffrances du pauvre Lucien était proche.

Pauline ne put plus se faire d'illusion, et alors elle ne mit pas le moindre ménagement dans l'expression de sa douleur. Sa tendresse égoïste ne sut pas épargner un seul moment de tristesse à son mari. Elle lui reprochait presque comme un crime sa sereine résignation.

Ludvinne, dont le cœur débordait de chagrin, fut pour le moribond un ange consolateur. Assise auprès de lui, pendant ses longues nuits d'insomnie, la main dans sa main, elle lui parlait de Dieu, cal-

mait ses terreurs, lui lisait, dans l'*Imitation*, ces chapitres, qui semblent avoir été dictés par l'Esprit-Saint lui-même pour consoler et fortifier les cœurs souffrants.

« Ah ! que Dieu te bénisse et te récompense ! lui dit-il un jour en l'attirant contre son cœur et en l'embrassant avec une sorte de passion, chère fille, tu m'as été envoyée pour être la joie de mes derniers jours. Hélas ! ta pauvre mère t'aura-t-elle aussi pour lui fermer les yeux ? Tu es jeune encore, qui sait où te conduira ta destinée ? C'est un grand souci qui m'étreint parfois le cœur quand je pense à ces choses ! Le malheur a changé tout à fait le caractère de ta mère. Elle était si charmante quand je la vis pour la première fois ! Elle a été ma joie et mon orgueil au temps de ma jeunesse, ne l'oublie pas. Son mariage avec moi ne lui a apporté que des chagrins ; et maintenant je la laisse vis-à-vis de la misère, qu'elle ne saura jamais vaincre ! son éducation ne l'avait pas préparée à lutter avec les difficultés ; ce n'est pas sa faute. Elle n'en est que plus à plaindre. Ludvinne, tu te souviendras, n'est-ce pas, de mes dernières paroles ? Sois toujours bonne pour ta mère, d'abord pour elle, et aussi par amour pour moi. Je m'en irais si tranquille si j'avais ta promesse de ne jamais la quitter !

Exalté par son émotion, par la fièvre qui lui donnait des forces, Lucien s'était soulevé sur son lit. Ludvinne le replaça doucement sur son oreiller et baisa son front moite :

« Calme-toi, lui dit-elle en essayant de sourire à travers ses larmes, tant que je vivrai, je ne me séparerai jamais de ma mère, quoi qu'il arrive.

Peu de jours après, un corbillard bien modeste vint chercher le corps du pauvre professeur. Pauline vendit sa bague d'alliance pour payer les frais de l'enterrement de son mari.

VIII

Ludvinne ne se laissa pas abattre par le chagrin : la vie de sa mère et la sienne dépendaient maintenant de son courage. Toutes leurs ressources étaient épuisées. Les reconnaissances du Mont-de-Piété encombraient le tiroir de l'unique commode qui leur restait. Il n'était plus possible d'écouter la fausse honte qui jusqu'alors les avait empêchées de demander de l'ouvrage dans les endroits où l'on emploie des ouvrières. Il fallait bravement faire face à la pauvreté pour tâcher de la vaincre.

Ludvinne n'essaya pas de démontrer à sa mère la nécessité de sa résolution : d'un esprit étroit et borné, Pauline ne voyait jamais les questions sous leur véritable jour. Elle adoptait une idée, et une fois cette idée acceptée, impossible de la déloger de son cerveau. Une triste expérience l'avait appris à Ludvinne ; aussi crut-elle plus sage d'agir seule. Une personne habitant la même maison, et qui connaissait son dévouement, s'intéressa à elle, et l'adressa à plusieurs grandes maisons. Bien recommandée, la jeune fille eut bientôt assez d'ouvrage pour remplir utilement ses journées.

Tout en gémissant sans cesse sur sa position perdue, sur la tristesse de sa vie, sur ses fatigues, Pauline se sentait parfois gagner par le désir d'aider sa fille. Elle s'asseyait alors auprès d'elle, cousait un moment, et croyait ensuite fermement avoir tout fait. Mais cela importait peu à Ludvinne. Elle ne tenait pas à se faire un mérite de ce qu'elle regardait simplement comme un devoir rigoureux. Il lui suffisait d'avoir la satisfaction de faire disparaître insensiblement l'horrible gêne dans laquelle elles vivaient depuis si longtemps.

L'argent si difficilement gagné, Ludvinne n'eût voulu l'employer qu'à racheter des objets de première nécessité, et en réserver une partie pour l'avenir ; mais sa mère avait un plaisir d'enfant à se passer certaines petites fantaisies, pas bien coûteuses il est vrai, et pourtant toujours trop chères dans leur position. La douloureuse expérience du passé avait glissé sur l'esprit de Pauline sans laisser de traces, et n'avait pas su la rendre économe. Les bien légères observations de Ludvinne étaient presque toujours regardées comme des reproches ; aussi la respectueuse jeune fille trouvait mieux de se taire, et elle rejetait dans le sein de Dieu ses tristesses du présent et ses inquiétudes pour l'avenir ; sa vie était rude, et sans autre distraction que les offices le dimanche. Réellement pieuse elle ne murmurait pas ; le souvenir de son père la faisait encore pleurer bien souvent ; mais ses larmes étaient sans amertume. — Ayant la foi qui fortifie, et l'espérance qui console, elle éprouvait une sorte de jouissance à se le représenter heureux, goûtant la paix et le repos qui lui avaient été refusés pendant la fin sa vie.

La jeune fille accomplissait religieusement la promesse qu'elle lui avait faite à son lit de mort, en ne négligeant rien pour rendre sa mère heureuse. Ses efforts pour lui procurer un peu de bien-être avaient été bénis. Elle s'était adjoint une petite apprentie et pouvait à peine suffire à l'ouvrage qu'elle avait à faire.

Le caractère de sa mère s'était sensiblement adouci. La tranquillité dont elle jouissait avait rendu à Pauline un peu de son entrain d'autrefois. Elle se chargeait bien volontiers des emplettes à faire pour l'entretien du ménage. Ce lui était même une distraction. Elle s'arrêtait à causer avec les marchandes, et venait rapporter à Ludvinne une foule de petits commérages que celle-ci écoutait d'un air d'intérêt, pour plaire à la conteuse, qui ne pensait plus à se plaindre de son sort.

Dorothée de Boden.

(*La suite au prochain Numéro.*)



ANNE MARIE



I

LE CHATEAU

u dix-huitième siècle, dans cette partie du Cambrésis qui avoisine le pays d'Avesnes et qui emprunte à cette Suisse flamande quelques-unes de ses beautés agrestes, on voyait, sur une petite colline que baignait une rivière, appelée la Selle, un ancien manoir qui se nommait le château d'Andreville. Les voyageurs admiraient sa masse imposante et sa forte structure, que ni la guerre ni le temps n'avaient entamée, ses dix tours percées d'étroites meurtrières et reliées les unes aux autres par des murs crénelés, le haut et sombre donjon qui s'élevait au-dessus de la porte d'entrée, le clocher de la chapelle castrale qui montait léger dans les nues, comme une pensée céleste domine tous les intérêts humains; les artistes avaient reproduit maintes fois ce type d'architecture féodale; Sanderus, l'historien des châteaux flamands, l'avait décrit et gravé, en ayant soin de faire sortir des cheminées une fumée hospitalière (1); les antiquaires vénéraient ces lieux où les Romains avaient campé et qui avaient vu tant de siéges et tant de combats. Les comtes d'Andreville occupaient depuis les temps les plus reculés, dans l'histoire de leur pays, une place glorieuse; mais le présent comparé au passé n'était plus que l'ombre comparée au soleil, la plante rampante comparée au cèdre, le squelette tombant en poussière comparé au corps dans sa jeune vigueur. Les comtes d'Andreville étaient nobles et pauvres; aussi pauvres que nobles, et, on le sait, qui, dans les temps modernes, dit ruine dit aussi déchéance.

Le château qui appartenait depuis dix siècles à leur antique race, n'avait pas cependant passé en d'autres mains. Fidèle à la fortune de ceux qui l'avaient bâti, il était, comme eux, un noble représentant du passé, mais comme eux aussi, il était atteint dans sa splendeur et dans sa fierté, et, glorieux au dehors, il portait au dedans les traces de la pauvreté et de l'abandon. Lorsqu'on avait dépassé les premiers murs d'enceinte et les douves remplies d'herbes, où les chèvres paissaient en paix, on pénétrait par le pont-levis, toujours baissé, sous une voûte sombre où pendait encore une herse rouillée, et de là on arrivait dans la première cour, entourée d'un carré de vastes bâtiments qui remontaient jusqu'au douzième siècle et qui, depuis trois cents ans, n'étaient plus habités. Leur aspect était singulièrement triste et abandonné, et de quelque côté qu'on se tournât, on ne voyait que des murs noircis, percés de baies étroites, le donjon et les tours jetant sur le pavé leur ombre éternelle et ne réveillant que des idées de guerre, de meurtre et de captivité. Une seconde porte ornée d'un écusson, de *sinople au cygne d'argent*, conduisait dans une seconde enceinte, qu'on appelait encore la cour d'honneur : elle avait vu de brillantes cavalcades, les pages avaient peut-être joûté dans ce vaste préau, sous les yeux des dames; des chevaliers partant pour les croisades ou pour les guerres contre les Armagnacs avaient reçu là, peut-être, les derniers adieux de leurs femmes et de leurs filles; les chasses bruyantes étaient revenues là, le soir, à la lueur des flambeaux, mais maintenant, tout était silence et solitude. L'herbe poussait entre les pavés; le long des murs rampait l'ortie couleur de plomb, la mousse couvrait les montoirs de pierre, et les araignées filaient dans ces grands éteignoirs de bronze où les piqueurs éteignaient leurs torches, à la fin de la curée. Au fond de cette cour s'élevait un bâtiment de plus récente construction que les murs et les tours; il ne datait guère que de la paix des Dames, en 1529. C'était une vaste et noble demeure, mais où rien n'était changé depuis deux siècles et demi, et sur laquelle pesait une incurable mélancolie. On entrait d'abord dans un spacieux vestibule, où pendaient quelques tableaux noircis par les ans et par l'humidité de ces vieilles murailles; de là on pénétrait dans une salle à manger, bâtie pour des banquets immenses, pour des repas de noces qui rassemblaient cent convives, pour des soupers de chasse où festoyaient tous les cavaliers du canton. Maintenant elle était déserte et depuis longtemps inoccupée. Un voile de poussière s'étendait sur les dalles de marbre blanc et noir; les tapisseries d'Audenaerde qui couvraient les lambris pendaient en lambeaux; l'habile tisserand avait représenté avec des laines l'histoire de Ruth et de Noëmi, et l'on distinguait encore, sous les outrages du temps, la figure svelte de la belle Moabite et les traits sévères du vieux Booz; les palmiers de la Judée avaient jauni, et l'or des moissons où glanait la jeune veuve, se cachait sous la moisissure. Un salon suivait cette pièce sombre et froide; il était vaste aussi, quoique de moindres dimensions; on y avait réuni quelques meubles pour le rendre plus habitable; mais combien ce mobilier antique, qui avait servi à cinq ou six générations, différait des élégances raffinées mises à la mode sous

(1) Sanderus, qui a décrit et gravé les villes et les châteaux de la Flandre, faisait fumer les cheminées des maisons où il avait dîné. Les châteaux inhospitaliers ont un foyer éteint.

Louis XV! Le cuir doré qui cachait les murs disparaissait presque sous les vieux portraits de famille qui assistaient, impassibles, à la ruine de leurs descendants; un bahut de chêne d'une grande valeur, mais négligé et détérioré, occupait un des côtés de cette pièce; la cheminée, très-élevée, était soutenue par deux figures d'hommes armés, portant chacun sur leur bouclier le cygne nageant sur les eaux de sinople; au-dessus du chambranle on voyait un vieux tableau, un paysage représentant Andreville dans sa splendeur, et les quatre dessus de portes représentaient les quatre fiefs mouvants de la seigneurie; une portière, brodée par les mains patientes d'une des châtelaines, offrait, avec leurs couleurs et leurs émaux, tous les quartiers de cette noble famille. On avait rassemblé dans cette salle, comme à dessein, les souvenirs du passé, qui semblaient conseiller et fortifier les derniers héritiers de cette grandeur disparue.

Au moment où s'ouvre notre histoire, une lampe, semblable à celle dont se servent les paysans, éclairait, ou, pour mieux dire, laissait voir les ténèbres de cette chambre. Près de la cheminée, on avait formé comme un cabinet à l'aide d'un paravent, et là se tenait assise une dame âgée, vêtue de deuil et qui avait devant elle une table couverte de papiers. Dans l'ombre, un homme se promenait, les mains derrière le dos et la tête penchée. Cette dame se nommait la comtesse douairière d'Andreville.

Au milieu d'une pauvreté trop apparente, sous les crêpes d'un long veuvage, parmi les délaissements que la mauvaise fortune entraîne avec elle, il était difficile d'avoir une tournure et une physionomie plus imposantes que celles de madame d'Andreville. L'orgueil de sa race, la conscience de ses droits éclataient sur son large front, dans ses yeux bleu-clair, dans ses gestes rares, dans le son un peu bref de sa voix. La tristesse même qui pesait sur elle ne parvenait pas à voiler cette fierté indestructible qui prenait sa source, non dans le sentiment de son excellence propre, mais dans le prestige d'un grand nom, dans de nobles souvenirs que l'indigence ne pouvait effacer : — Rien au monde, disait-elle souvent, ne peut empêcher nos ancêtres d'avoir combattu, et avec gloire, à Tibériade, à Bouvines, à Pavie et à Rocroy!

Elle semblait, en ce moment, absorbée par les plus amères réflexions. Elle prit sur la table une lettre, la relut en hochant la tête, et se tournant enfin vers le compagnon de sa solitude : — Eh bien, mon fils? dit-elle, que résolvez-vous ?

Le comte Léonce d'Andreville, qu'elle interpellait ainsi, revint vers elle, et la lumière tremblotante de la lampe laissa voir sa taille haute et dégagée, la plus charmante figure du monde, et un fort grand air, un air de grand seigneur, comme on disait en ce temps-là.

« Vous demandez, ma mère? dit-il d'un ton de déférence.

— Je demande ce à quoi vous êtes décidé. Nous ne pouvons plus hésiter, Léonce.

— Je ne le sais que trop, et n'en suis pas moins embarrassé. Ah! ma mère, que ne m'avez-vous laissé partir pour l'Amérique, avec M. de la Fayette !

— Pour aller servir des révoltés; fi donc ! M. de la Fayette et ses compagnons ont forligné le jour où ils sont allés mettre leur épée au service de ces insurgents.

— Et le roi qui les approuvait, ma mère !

— Vous verrez où cela le conduira. Mais revenons à nos tristes affaires : ce que vous offre maître Leberquier est la seule voie de salut...

— Nous en sommes donc réduits là! dit Léonce d'un ton mêlé de hauteur et de tristesse ; mettre du fumier sur nos terres !...

— Hélas ! mon fils, dit-elle, personne n'en souffre plus que moi, mais considérez votre position, car moi, je ne compte plus que par vous et en vous... Vous n'avez plus rien : depuis longtemps les terres immenses qui formaient l'apanage des d'Andreville ont passé en d'autres mains, presque tous vos droits seigneuriaux sont aliénés; ce château même, qui porte votre nom, est menacé par nos impitoyables créanciers, et peut être saisi et vendu du jour au lendemain. Plût à Dieu que vos biens eussent été substitués ! nous aurions au moins un toit pour reposer notre tête et cacher notre déchéance; mais vos ancêtres n'ont pas eu cette prudence, et les guerres, la mauvaise administration, les alliances plus nobles que riches, nous ont réduits à ce degré que votre vieille mère peut être chassée demain de cette maison où vous êtes né et où tous les siens ont vécu... Songez-y, mon enfant !

Il lui baisa la main et lui dit:

« Je vous obéirai, j'épouserai mademoiselle Janson...

— Soyez sûr, Léonce, qu'il faut que la nécessité soit bien pressante pour que je vous donne un semblable conseil... Mademoiselle Janson sera la première alliance roturière qu'ait faite un Andreville. »

Comme pour appuyer cette réflexion de sa mère, le comte Léonce ouvrit le bahut et en tira un registre, relié en cuir fauve, fortifié par des coins et des clous de cuivre, et dont la reliure portait sur le plat l'écusson au cygne d'argent. C'était le *livre de famille*, où toutes les alliances se trouvaient inscrites. Il l'ouvrit : sur le vélin de chaque page éclataient l'azur, les gueules, le sable, le vair et les bizarres figures de l'art héraldique : c'étaient les blasons des femmes qui avaient eu l'honneur de devenir dames d'Andreville. Il parcourut rapidement ces pages, en nommant à demi-voix les noms illustres qui passaient devant ses yeux : — Oda de Frioul, alliée à Charlemagne... Anne de Saint-Omer... Béatrix de Landast...

« Il n'est pas dans nos contrées de plus nobles noms... Alise de Morbecque, tante de ce Morbecque à qui le roi Jean rendit son épée... Aliénor de Béthune... Madeleine de Stavele, qui descendait des ducs de Bretagne... Isabeau de Montmorency... Mathilde de Lannoy... Florence de Basserode... Marguerite d'Harcourt de Créquy, et vous enfin, ma mère, qui étiez aussi une Andreville. Quel nom à inscrire ici, après tant de grands noms, que celui de mamzelle Janson ! »

La douairière soupira : « Elle est riche, mon fils, dit-elle, elle vous rendra cette fortune qui devrait toujours accompagner un rang élevé; je ne verrai pas votre jeunesse se consumer dans l'indigence, vous ne souffrirez plus les insultes de nos créanciers : vous irez à la cour, votre place y est marquée, vous y achèterez une charge, ou, si la vie de seigneur vous plaît, vous vivrez royalement ici, et vos enfants

au moins auront devant eux une belle carrière et une existence noble comme leur nom.

— Et cette jeune fille, cette demoiselle Janson ?

— Elle aura droit à vos égards, et j'espère qu'elle comprendra tout ce qu'elle vous doit.

— Et à vous, ma mère !

— Leberquier dit qu'elle a été bien et pieusement élevée chez les Ursulines : il vous presse beaucoup, mon fils, de consentir à ce mariage, et vous savez, il est un bon serviteur et un véritable ami de notre famille.

— Vous pensez donc, ma mère, que je ferai bien de suivre son conseil ?

— C'est mon avis, Léonce : il le faut. Et si vous le vouliez, j'écrirai ce soir même à Leberquier. »

Le jeune homme hésita encore : l'orgueil de sa naissance et le désir de sortir de la plus gênante pauvreté combattaient en lui ; il ferma enfin avec un geste désespéré le livre de famille, et s'écria :

« Le dé en est jeté ! faites, ma mère, selon votre volonté. »

II

A CAMBRAI

Le même soir, dans le salon d'une belle maison de la rue des Chanoines, à Cambrai, deux hommes jouaient au trictrac, jeu qui n'admet guère la conversation. Ils étaient tous deux sur le retour de l'âge : le plus âgé, qui paraissait le maître du logis, était grand, fortement constitué, et avait une figure pleine de bonté, de franchise et de bonne humeur, l'air d'un homme heureux et parfaitement content de son sort. Peut-être devait-il à la chance favorable qui l'avait suivi toute sa vie l'expression placide de son visage et la constante facilité de son caractère, car ceux qui le connaissaient bien savaient qu'il était né vif, impétueux, ce dont témoignaient son teint sanguin et ses yeux brillants, et qu'il avait fallu l'extrême douceur de sa femme et le succès constant de ses affaires pour que jamais cette violence latente n'eût éclaté au dehors. On ne connaissait de lui que la bonté de son cœur, la gaieté obligeante de ses manières, sa main ouverte et libérale, et toute la ville l'appelait l'heureux Janson.

Son compagnon était un homme maigre, solide, d'une figure réfléchie et un peu mécontente ; quand on lui parlait, les objections se pressaient sur ses lèvres et ses amis l'appelaient volontiers M. l'Obstacle. En ce moment, sa partie n'était pas belle, et il jetait les dés avec un mouvement sec qui annonçait de l'humeur.

La chambre où ils se trouvaient était fort belle, elle révélait la richesse et ces habitudes de luxe qui, depuis longtemps, avaient pénétré dans les demeures de la bourgeoisie flamande. Une tapisserie de haute-lice, qui représentait des scènes villageoises, couvrait les murs ; de beaux rideaux de quinze seize, en vert clair broché de blanc, tombaient devant les larges fenêtres ; les grands fauteuils, les chaises profondes étaient garnis de même, la cheminée de marbre blanc portait des girandoles et une pendule de cuivre, et à ses deux bouts, deux vases de Chine d'une dimension exceptionnelle. Les joueurs étaient éclairés par des bougies, portées par des flambleaux d'argent, et à côté d'eux, une vieille bouteille couverte de respectables toiles d'araignées, deux grands verres à pied, une assiette de biscuits étaient posés sur un plateau de laque digne de servir à un mandarin de première classe. La richesse, l'ordre, l'abondance semblaient régner dans cet intérieur, et l'aspect de M. Janson, assis carrément le visage ouvert, l'air enjoué, ajoutait encore à ce bien-être, qui s'attache à certains lieux, et fuit obstinément certains autres.

La partie de trictrac finit ; M. Janson s'écria triomphant :

« J'ai gagné ! une victoire de plus, mon cher Fernaux !

— C'est votre habitude ; je m'y fais, on se fait à tout.

— Allons ! un verre de Côte-rôtie pour oublier votre défaite.

— Donnez, il est excellent.

Ils se tournèrent du côté de l'âtre, où brûlait un feu de roi qui laissait voir les beaux carreaux de faïence bleue, à sujets, les *azulejos*, dont toutes les cheminées flamandes étaient ornées à cette époque. Fernaux regarda longtemps d'un œil rêveur et comme s'il les voyait pour la première fois, les bergères, les pêcheurs à la ligne, les arlequins et les colombines, les vaisseaux et les maisons peints sur ces carreaux, et, prenant enfin la parole, il dit, en s'adressant à son ami :

« Et vous êtes toujours décidé, Janson ?

— Parbleu ! si je le suis ! Leberquier est venu encore aujourd'hui, et nous avons à peu près réglé les articles.

— Vous voilà bien pressé de faire une folie ! »

Janson rougit et s'écria :

« Vous allez voir que je ne suis pas maître de marier à mon gré ma propre fille !

— Si vous le prenez sur ce ton-là, vous êtes maître, archi-maître de vous, de votre fille et de votre coffre-fort, mais vos amis sont maîtres aussi de contrôler vos actes, et d'en gémir parfois...

— Mais enfin, que voyez-vous de blâmable dans le mariage de ma fille avec le comte d'Andreville ?

— Je vous l'ai dit : je crains que cette pauvre petite ne soit pas heureuse.

— Et moi, je crois tout le contraire ! Tenez, Fernaux, je vais vous expliquer ma position, et vous me comprendrez. Vous savez combien mon commerce de batistes a prospéré ; je me trouve avoir en ce moment la plus belle fortune du pays ; je n'ai qu'une fille : je veux la marier, et je ne serais pas un vrai père si je n'ambitionnais pour elle un sort brillant. Je n'ai pas besoin d'argent, Anne-Marie en aura assez : je veux qu'un mari lui donne ce qu'elle n'a pas : le rang, le titre.

— Et vous avez choisi le comte d'Andreville pour cela ?

— Je ne l'ai ni cherché ni choisi : c'est le notaire Leberquier qui a eu cette idée, et elle m'a souri. N'est-ce pas la famille la plus noble de notre pays ?

— Cela n'est pas douteux, et aussi pauvre que noble.

— C'est ce que je veux ! répondit Janson en se frottant les mains ; oui, ils sont pauvres, ces dignes gens, et ma fille leur apportera dans son tablier de quoi les rétablir au rang de leurs aïeux : ils l'aimeront à cause de cela, ils verront en elle la source de leur prospérité, et commme elle est bonne, douce,

un agneau enfin ! ils l'aimeront de plus en plus à mesure qu'ils la connaîtront mieux.

— Vous comptez sur la reconnaissance en général, et sur celle d'un gentilhomme en particulier ? demanda Fernaux d'un ton ironique.

— Oui, j'y compte ; je compte aussi sur ma bonne fortune qui ne m'a jamais abandonné ; je compte sur l'honneur et la délicatesse du comte et de sa mère : la douairière est une femme des plus respectables ; elle sera une mère pour Anne-Marie !

— Ma foi, Janson, votre bonne fortune vous a abandonné le jour où votre femme a quitté ce monde pour la gloire : elle vous aurait empêché de faire une pareille bêtise.

— Elle qui révérait la noblesse ! allons donc !

— Vous verrez ; souvenez-vous du vieux proverbe

On ne doit mettre sur son doigt
Que de l'herbe que l'on connoît. »

Janson, à bout de patience, se leva :

« Je connais mes affaires, ma fille et mon futur gendre, dit-il, et je dispense mes amis de prendre souci à mon égard. Tenez, Fernaux, n'en parlons plus. Un verre de vin ?

— Merci ; je vais vous donner le bonsoir, et je vous attends, mon cher, dans six ans d'ici.

— J'espère qu'alors je serai grand' père, et très-content.

— Bonsoir.

— A demain, votre revanche ?

— Soit, à demain ! »

III

AUX URSULINES

Les Ursulines de Cambrai chantaient les premières vêpres de la vierge-martyre, que leur fondatrice, sainte Angèle, leur a donnée pour patronne. Debout dans leurs stalles, ou, légèrement appuyées sur ce petit siége qui s'appelait une *miséricorde*, elles psalmodiaient à deux chœurs les psaumes choisis dans l'œuvre de David, le poète de tous les âges, pour célébrer la victoire des êtres faibles, et les délices réservées à l'héroïsme et à la pureté, et tout en répétant les versets sacrés, elles surveillaient du regard l'innocent troupeau confié à leur vigilance. Les pensionnaires s'étageaient comme la flûte de Pan, depuis les grandes qui avaient leur place près de l'autel, jusqu'aux toutes petites, qui remplissaient le chœur jusqu'à la grille : les plus âgées suivaient l'office à demi-voix, les enfants laissaient errer leurs yeux sur l'autel paré de bouquets blancs, sur la statue de sainte Ursule, tenant à la main une flèche d'or, et sur les tableaux en grisaille qui représentaient d'un côté du chœur les actes de la sainte martyre de Cologne, de l'autre la vie calme et employée aux bonnes œuvres de sainte Angèle. Bientôt les petites fermaient les yeux et allaient voir en rêve des saintes et des anges, et l'office pendant ce temps s'achevait : une voix seule chantait le verset : *O quam pulchra est casta generatio !*

En ce moment, une des jeunes filles qui se trouvaient sur la première ligne baissa la tête sur son livre, et ses compagnes remarquèrent qu'elle pleurait tout bas. Elle demeura à la chapelle après le départ des religieuses et des pensionnaires ; elle priait, elle soupirait, il semblait qu'elle se plaignît à Dieu d'une violence intérieure, et il fallut qu'une de ses bonnes amies, qui se nommait Clémence Fernaux, vînt la chercher pour qu'elle se décidât à quitter enfin ce lieu de refuge où elle se confiait à l'Ami qui ne trompe jamais.

« Anne-Marie, qu'as-tu donc ? lui dit son amie en l'emmenant sous les cloîtres où elles avaient permission de se promener. Tu n'as fait que pleurer pendant les vêpres ; c'est donc vrai que ce beau mariage te fait si grand' peur ?

— Ah ! Clémence, plus le moment approche, et plus j'ai le cœur serré. Songe donc que c'est demain qu'on va me présenter M. le comte d'Andreville et que je serai présentée à sa mère, cette grande dame !

— Et tu trembles pour cela ? demanda Clémence en relevant sa tête mutine de manière à faire voir qu'elle aurait été brave en pareille occasion.

— Juge ! dit Anne-Marie d'un ton humble. Je ne saurai rien leur dire, non pas même répondre à une question, je le sens ; et puis le mariage se fera tout de même, et je quitterai le couvent, Cambrai, mon père, toi, tout ce que j'aime, tout ce que je connais.

— Pourquoi ne dis-tu pas à ton père que tu ne veux pas ?

— Je n'oserai jamais ; et puis, si tu savais comme il est content de me marier ! Ah ! vois-tu, Clémence, si j'avais eu la vocation, si j'avais pu dire : Dieu m'appelle ! j'aurais résisté ; mais mon confesseur et ces dames sont convaincus que je ne suis pas conviée à la vie religieuse, à la voie des conseils évangéliques ; je n'ai donc rien de mieux à faire que d'obéir à mon père.

— Et de devenir une grande dame ! cela n'est pas si malheureux.

— Tu trouves ?

— Moi, à ta place, je serais folle de joie : tu passeras ta vie en fêtes et en plaisirs, tu iras à Paris, à la cour, tu auras toujours du monde au château quand tu y viendras passer l'été, et des robes, et des diamants et des parures ! Anne-Marie, tu ne comprends pas ton bonheur. »

Anne-Marie baissa la tête, convaincue qu'elle n'était pas à la hauteur de sa position, et elle dit :

« Je préférerais vivre toujours à Cambrai, sans me marier, comme quelques demoiselles dévotes ; je tiendrais compagnie à mon père, je prierais le bon Dieu, je travaillerais, et, le soir, Clémence, j'irais te voir un moment avec mon père, qui aime tant le tien.

— Tu n'as pas d'ambition, cela est certain, répondit Clémence ; eh bien ! mère Joséphine dirait que tu n'en honoreras que mieux ta position future, et elle nous citerait je ne sais combien de saintes princesses et duchesses, humbles dans les grandeurs : sainte Élisabeth, sainte Hedwige, sainte Marguerite d'Écosse... ce seront là tes modèles ! »

Anne-Marie sourit un peu, elle embrassa sa compagne, et lui dit :

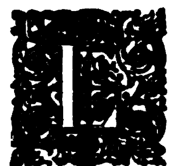
— Tu resteras toujours mon amie, n'est-ce pas ? et tu prieras bien pour demain, ce terrible jour de demain !

— Oh ! oui, tu sais combien je t'aime, ma bonne Anne-Marie, ma petite reine, et le soir, tu me diras tout ce qui s'est passé ? .. »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

UNE FÊTE SOUS CHARLES VI



Les premières années du règne de Charles VI, lorsqu'il se fut débarrassé de la tutelle de ses oncles, faisaient présager d'heureux jours. La France voyait avec joie, dans ce prince, à peine majeur, les précieuses qualités qu'une cruelle maladie devait rendre plus tard stériles pour ses peuples et pour lui-même. C'est au court espace de temps qui s'écoula entre sa prise réelle de possession du royaume et l'époque de sa démence que nous empruntons l'épisode qui est le sujet de ce récit.

En 1389, Charles avait vingt-un ans. Dans cette fleur de sa jeunesse, et maître enfin de tous ses actes, il aimait la représentation et les fêtes. Une occasion des plus brillantes s'offrit de donner à sa cour un spectacle et des divertissements extraordinaires.

Depuis la mort de Louis Ier d'Anjou, roi titulaire des Deux-Siciles et l'assassinat de Charles de Duras, son compétiteur, la veuve de ce dernier (1) ne cessait de s'agiter pour ressaisir la couronne échappée à son ambition; mais les partisans du feu duc s'étant réunis dans Naples, proclamèrent roi le jeune Louis II son fils, résidant alors à Paris avec sa mère et son frère Charles, comte du Maine. De son côté, le pape Clément VII faisait demander au roi Charles VI d'envoyer en toute hâte le jeune prince en Italie, avec de l'argent et des troupes pour qu'il pût rentrer dans ses droits. Le roi de France souscrivit à cette requête, non toutefois sans s'attrister du départ de jeunes cousins qu'il aimait. Avant de se séparer d'eux, il voulut resserrer les liens d'amitié réciproque en leur conférant l'ordre de la chevalerie avec une pompe et une magnificence inouïes. Cette fête surpassa par son luxe tout ce qu'on avait vu en ce genre.

Par l'ordre du roi, des courriers et des messagers parcoururent l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, les autres États de l'Europe et tout le royaume de France pour en inviter toute la noblesse aux solennités qui allaient avoir lieu à Saint-Denis, près Paris. L'abbaye fut réservée pour le logement des deux reines, des princes du sang et des officiers de la cour, mais il ne s'y trouva aucune salle assez vaste pour le banquet. Les menuisiers et les charpentiers les plus expéditifs et les plus habiles furent donc requis de construire dans la cour d'honneur du monastère une salle de soixante-quatre pas de long sur douze de large; elle surgit en quelques heures, comme sous la baguette d'un enchanteur, et l'on put se croire, en en touchant le seuil, transporté dans la résidence royale. En effet, le plafond et les parois étaient revêtus, à l'extérieur, de draperies blanches, à l'intérieur de draperies mi-partie blanc et vert qui descendaient du faîte au sol. Au haut bout, se voyait sur une estrade un vaste et magnifique dais, orné de draperies de laine et de soie, et meublé de tapis somptueux. C'est là que devait être dressé le couvert du roi. Le reste de la salle n'était pas moins resplendissant : elle était, dans tout son pourtour, tapissée d'immenses tentures sur lesquelles étaient brodés en or et en soie de toutes couleurs des fabliaux et des histoires dignes de piquer la curiosité et d'intéresser les regards.

Ce n'était encore pourtant qu'une partie des préparatifs. Le roi avait fait aussi disposer hors des remparts de l'abbaye une lice pour les tournois qui devaient se renouveler pendant trois jours, et être suivis chaque nuit de grands banquets, d'un bal splendide et de spectacles de jongleurs et de scènes historiales. Les chevaliers seuls devaient figurer dans les joûtes et les carrousels du premier jour; le second était réservé aux faits d'armes des écuyers, et le troisième enfin devait montrer en lice les vainqueurs qui auraient remporté les prix des deux jours précédents. On avait aplani un espace de cent vingt-cinq pas qui devait être fermé de rubans en guise de barrières. A l'extrémité du champ clos s'élevait une haute estrade simulant une forteresse munie de créneaux et de tours; là, siégeraient les dames invitées à la fête et chargées de décerner, comme juges du combat, le prix offert « au mieux faisant. »

Le 1er mai, après le coucher du soleil, le roi se rendit à l'abbaye de Saint-Denis. — Peu d'instants après, arriva dans un char couvert la reine de Sicile, duchesse d'Anjou, escortée des princes du sang et d'un long cortége de ducs, de barons et de chevaliers. On voyait aux côtés du char les deux jeunes princes d'Anjou, en costume et en équipage d'écuyers, montés sur des destriers fringants; ils portaient une robe large et traînante d'un gris foncé, et aucun joyau ni ornement d'or ne brillait sur leur personne ni sur leurs chevaux; à la selle de ceux-ci, derrière les princes, était attaché, selon le cérémonial, un rouleau d'étoffe pareille à celle de leur robe.

Après avoir conduit la reine leur mère dans l'abbaye, les jeunes princes se retirèrent au prieuré de l'Estrée, dépendance du monastère, ensevelie dan

(1) Marguerite, cousine germaine de Jeanne Ire, reine de Naples, veuve de Charles de Duras, dit *de la Paix*.

ses jardins, à l'ouest de la ville de Saint-Denis, où on leur avait préparé des bains et où leurs parrains les suivirent. Ils vinrent de là saluer le roi, puis furent conduits en cérémonie à la basilique pour faire la veillée des armes.

Le lendemain, tout l'éclat des splendeurs du culte fut déployé à la grand'messe, célébrée par messire Ferry Cassinel, évêque d'Auxerre, au milieu des religieux qui concoururent à la pompe. Le trésor de l'abbaye livra libéralement ses magnificences ; la basilique rayonnait des feux d'un nombreux luminaire et de ceux de l'or et des pierreries qui étincelaient de toute part. Après l'office, les deux jeunes princes, qui allaient être armés chevaliers, furent conduits aux pieds de Charles VI, le jeune Louis, roi de Sicile, par les ducs de Bourgogne et de Touraine; et son frère, Charles, comte du Maine, par le prince de Navarre et le duc de Bourbon. Le roi reçut leur serment, leur ceignit le baudrier de chevalerie, leur donna l'accolade et commanda au sire de Chauvigny de leur chausser les éperons. La bénédiction de l'évêque termina la cérémonie.

Le dîner et le souper occupèrent, comme la veille, une grande partie de la journée, et le soir vit s'ouvrir le bal, varié de toute sorte de divertissements et des plus splendides réjouissances. Les accords sans doute bruyants mais harmonieux de l'orchestre, les splendeurs d'une belle nuit, ce que l'élite de la cour comptait de plus jeune, de plus brillant et de plus beau, la décoration grandiose que prêtaient à ce bal étrange l'abbaye et la basilique opposant à ces vives joies leur immobile austérité, le contraste du voisinage d'un cloître avec ce déploiement de luxe et cette expansion de plaisirs, prêtèrent à cette fête nocturne quelque chose d'insolite et d'inattendu.

Vers les neuf heures, s'ouvrit le spectacle des joûtes. Vingt-deux chevaliers, choisis par le roi, tous d'une valeur éprouvée, parurent, montés sur des destriers empanachés ; tous étaient revêtus d'armures étincelantes d'or et toutes pareilles, avec des écus verts ornés des emblèmes du prince. Ils étaient suivis de leurs écuyers portant leurs lances et leurs casques. Ils trouvèrent auprès du roi, dans la grande cour abbatiale, la plus brillante réunion; c'était l'essaim des nobles dames qu'il avait désignées lui-même pour les conduire dans la lice, suivant les coutumes de l'ancienne chevalerie. Ruisselantes de pierreries, dans un appareil tout royal et montées sur des haquenées caparaçonnées avec luxe, elles portaient uniformément des robes vert foncé brochées d'or, et éblouissaient peut-être moins encore par cet apparat que par l'éclet de leur beauté. Elles déployèrent de longs rubans à leurs couleurs, que chacune passa au cou du chevalier placé à sa gauche et qu'elle devait, selon la règle du tournoi, mener en laisse au champ d'honneur. On lit dans les chroniques du temps qui nous ont été conservées, les noms de ces nobles champions et de cette élite des femmes ; ce sont ceux des princes, des grands seigneurs et des dames les plus qualifiées du royaume.

Le cortége fendit la foule, escorté d'une multitude de ménestrels et d'un chœur nombreux d'instruments et de voix d'une remarquable harmonie. Les joutes et les passes d'armes se succédèrent jusqu'au soir avec une ardeur extrême. Captivée par ces beaux spectacles, l'assemblée oublia la fuite des heures, et la nuit mit fin au tournoi avant que personne se fût aperçu de la déclinaison du jour. Le festin succéda aux joûtes ; ensuite les dames et les demoiselles adjugèrent le prix de la valeur aux chevaliers qui avaient montré le plus de prouesse, et le roi combla de présents ces braves champions. Les danses et les mascarades vinrent après les carrousels : « Le roi, les barons et les chevaliers sautaient au son des vielles, des musettes et des *chifonies.* »

Le même cérémonial fut observé sur tous les points pendant les deux autres jours.

Le matin qui suivit la quatrième nuit mit fin aux danses et aux plaisirs de ces trois journées. Le roi voulant que cette fête laissât une trace durable dans les cœurs de ses invités, distribua aux chevaliers et aux écuyers des présents et de grands éloges; prodigua aux dames et aux demoiselles les marques de sa royale munificence, et leur offrit, en souvenir, des pièces de riches étoffes de soie, des objets de goût et de prix et des joyaux d'or et d'argent. Après cela, selon l'usage, il donna le baiser de paix aux plus nobles d'entre elles, et congédia ensuite sa cour.

Quand les portes de l'abbaye furent refermées sur le dernier page de cette noble réunion, le silence et la solitude vinrent reprendre leur empire dans ses murailles. Les devanciers des religieux contemporains de cette fête, avaient entendu raconter à ceux qu'ils laissaient en arrière la pompe, pareille d'objet et égale en magnificence, mais d'un ordre plus imposant, qu'ils avaient vue sous saint Louis, dans la basilique et l'abbaye mêmes, en 1257. Le lendemain du saint jour de la Pentecôte, où il avait conféré l'ordre de la chevalerie à Philippe, son fils aîné, au comte d'Artois, son neveu, et à plus de soixante autres jeunes seigneurs, il les avait tous amenés à la basilique ; prosterné au pied de l'autel parmi cette fleur de ses nobles, il venait appeler, par l'intercession des martyrs dont les cendres y reposaient, la bénédiction du ciel sur leurs armes.

Cependant, l'intérêt du roi Charles VI envers ses deux jeunes parents ne se borna pas au déploiement de réjouissances qui avait précédé leur départ, il voulut les conduire lui même jusqu'à la dernière limite de son royaume, et en passant à Avignon, les présenta à Clément VII, qui donna l'investiture au jeune Louis et le couronna roi de Naples.

Bientôt, confiés à la mer en quittant le port de Marseille, les princes saluent avec joie l'heureuse terre de labour. Soutenu par l'or du pontife, par une armée qu'on lui fournit et par un parti que le comte Sanseverin lui a ménagé au cœur du pays, Louis voit s'ouvrir devant lui les portes de sa capitale et y fait une entrée brillante. Les cinq *places* ou assemblées de la noblesse, les barons de son parti et le peuple s'empressent de lui rendre hommage, et tout lui sourit. Néanmoins, il faut qu'il conquière, et il réduit par la famine les trois châteaux-forts de la ville, à savoir le château Saint-Elme, le château de l'Œuf et le château Neuf, no-

blement et vaillamment défendus contre lui par leurs garnisons. Alors, ses troupes se dispersent. Lui-même, content d'avoir fait retrancher provisoirement le comte du Maine, son frère, sa suite, sa cour et ses officiers dans les fortes murailles du château Neuf, il perd en hésitations, en indolence, en plaisirs même, un temps que Ladislas son compétiteur sait mettre à profit (1).

A l'approche de son rival, Louis II s'éveille, s'étonne, et comme saisi de vertige, sort précipitamment de Naples; au moment où il franchit, en se retirant, la porte du sud qui s'ouvre vers *Torre del Greco*, Ladislas entre dans la ville par celle du nord, appelée *porte de Capoue*; prend possession de la place restée sans maître, verse les faveurs et les grâces sur la noblesse confondue et la population tremblante, et par sa générosité gagne en un seul jour tous les cœurs. En vain le souverain pontife et les amis de Louis II lui offrent de l'argent, des troupes et le pressent de se montrer; il résiste opiniâtrément, n'aspire qu'à regagner son comté (2) et sollicite seulement de Ladislas, désormais roi, la liberté du prince Charles et celle de toute sa cour.

En conséquence, l'un des jours qui suivirent ces rapides événements (en 1393), on vit un détachement de la flotte de Louis II, naguère souverain de Naples, fendre la mer enchanteresse qui baigne le pied du Vésuve et la marge du Pausilipe : les galères se rangèrent près du rivage sous les remparts du château Neuf; la porte de la forteresse tourna bruyamment sur ses gonds; la grande bannière angevine déboucha alors la première, déroulée et flottante au vent, puis le jeune comte du Maine sur son grand cheval de combat; un long cortége de barons, de gentilshommes angevins, les chevaliers, les écuyers, pennons et bandes déployés, puis le nombreux essaim des pages défilèrent jusqu'aux vaisseaux, escaladèrent les bordages et bientôt couvrirent les ponts. Alors un signal fut hissé sur la galère principale; toute la flotte s'ébranla; les vents, cette fois favorables, protégeaient la traversée, et la population de Naples la vit bientôt voguer au loin, puis s'amoindrir, puis disparaître dans l'horizon.

Quinze ans plus tard, Ladislas chancelait à Naples sur son trône mal affermi. Louis d'Anjou fut rappelé. Il traversa l'Italie, Rome, engagea au pied de la *Rocca secca* une chaude et brillante action et demeura victorieux. Mais une destinée fatale s'attachait aux pas de ce prince; à cette heure où il touche au but, son armée, mal payée, refuse de le suivre à Naples et se débande sous ses yeux. Louis se précipite à Bologne pour se procurer des ressources, mais ne peut trouver assez d'or pour lever de nouvelles troupes.

C'est la dernière des secousses qui troublèrent son existence. Las de tant de vicissitudes, il abandonna tout à coup les droits qu'il s'était crus sur Naples; il jugea que cette couronne lui avait déjà trop coûté, et retourna ensevelir dans sa cour lettrée de Provence une vie que n'agita plus l'ambition. Ses dernières années y furent sereines.

Il laissa après lui trois fils, prédestinés à des traverses aussi variées que les siennes; Louis III, d'Anjou, comme lui roi titulaire de Naples : René d'Anjou, ce roi poëte connu sous le nom du *bon roi René*, et Charles, comte du Maine.

Mme Félicie d'Ayzac.

(1) Ladislas était fils de Charles de Duras et de Marguerite, cousine de Jeanne Ire, reine de Naples.

(2) Louis II, d'Anjou, fils de Jean le Bon, roi de France, adopté par Jeanne Ire, était en même temps comte de Provence.

REVUE MUSICALE



COMPOSITIONS LYRIQUES DE L'ANNÉE 1866.

LA SOURCE, ballet en 3 actes.

En l'honneur de l'illustrissime année 1867, je souhaite à mes chères lectrices d'être longtemps belles et d'être toujours bonnes, de faire des études musicales sérieuses et persévérantes, de choisir, parmi les compositions qui servent à leur enseignement, les œuvres du répertoire classique, admirables et précieux modèles de l'art vrai, de l'inspiration et du bon goût. Enfin, je leur souhaite une avalanche de bonbons, de cadeaux, de parures et de dentelles; après quoi je vais passer, si elles veulent bien me le permettre, à l'analyse du libretto de *la Source*, très-brillant ballet, exécuté d'après un joli conte dont elles liront les péripéties avec plaisir.

Un ballet, quelque remarquable qu'il soit, par la musique et les décors, a grand' peine à soutenir, trois actes durant, l'intérêt du spectateur. Mille détails lui échappent au milieu de cette profusion de gestes dont se servent les mimes pour exprimer leurs sentiments, et initier le public au mouvement dramatique de l'action. L'imagination se torture à vouloir saisir ce que l'intelligence ne discerne pas. Il s'ensuit une extrême fatigue qu'on accepte pen-

dant un temps donné, mais qui devient excessive quand elle se prolonge. Le ballet de *la Source* eût été mieux accueilli s'il n'eût contenu que deux actes; néanmoins, c'est un succès et non une défaite que nous avons à constater.

Le décor du premier acte est charmant : un défilé au milieu de hautes montagnes. Des flancs d'un rocher la source qui s'échappe en murmurant; des plantes agrestes fleurissant partout, et des lianes pourprées, s'enroulant au tronc des chênes, pour retourner en grappes, sur des tertres baignés de lumière. Ce tableau est plein d'une grâce calme et poétique.

Le jour commence à peine; les nymphes des bois, les sylphes et les lutins, tous ces hôtes mystérieux du monde fantastique, les papillons de nuit, des insectes aux ailes métalliques voltigent autour des fleurs et vont boire la rosée dans leurs calices. Mais le soleil se lève, et tous les enfants de l'ombre se sauvent dans leurs obscures demeures. Alors apparaît Djémil le chasseur, qui s'arrête quelques instants pour se désaltérer aux eaux pures de la source. En ce moment, une bohémienne du nom de Morgab, savante dans l'art des sortiléges, se met à cueillir des plantes vénéneuses qu'elle s'apprête à jeter dans le ruisseau, pour en empoisonner les eaux limpides. Djémil l'arrête, lui défend de commettre cette mauvaise action et foule à ses pieds la moisson dangereuse. Morgab semble se soumettre; mais la colère se lit sur son visage, et la haine entre dans son cœur.

En ce moment, une caravane s'avance. « Regardez, dit la Bohémienne; voici une jeune fiancée que l'on conduit à son époux. On ne pourrait rêver une beauté plus parfaite. Tu en seras épris, et ton amour causera ton malheur. »

Sur ces mots, Morgab s'éloigne, Djémil, curieux de voir cette perle précieuse, se cache et observe. Nouredda, couverte d'un voile, est à cheval, ainsi que son frère Mozdock; une suite nombreuse l'accompagne. La caravane va camper dans ce lieu tranquille. Nouredda écarte son voile, et Djémil est frappé de sa beauté. La jeune fille, prenant une guzla, commence une danse orientale lente d'abord, puis vive et accentuée. La bohémienne reparaît. Elle vient offrir à Nouredda des fruits sauvages cueillis dans la montagne. La fiancée les accepte et s'éloigne avec sa suite. Passant devant la source, elle aperçoit une fleur d'un éclat merveilleux et d'une forme inconnue. Elle voudrait la posséder; mais comment la cueillir? Aucun de ceux qui composent l'escorte n'ose se hasarder sur le rocher où pousse la fleur. Djémil s'élance, grimpe au sommet de la roche, et saisit la plante; mais la liane à laquelle il s'est accroché cède sous son poids, et le chasseur tombe dans un abîme. On le croit perdu; tout à coup Djémil reparaît et apporte la fleur. Mozdock veut le récompenser en lui offrant une bourse; le jeune homme repousse le présent avec fierté. Ce n'est pas ce que veut Djémil; il approche humblement de Nouredda et soulève son voile. La jeune fille s'indigne, et son frère Mozdock fait garrotter le téméraire avec les lianes de la source, puis la caravane se met en marche.

Tout est redevenu calme. Djémil, attaché, ne peut briser ses liens. Seul dans ce lieu solitaire, il pressent une mort horrible. Il a soif et ne peut atteindre l'eau du ruisseau. Soudain la source s'élargit et vient à lui, les lianes s'assouplissent, et dans un nuage de vapeurs humides, apparaît Naïla, la divinité de la source. Elle fait un geste et Djémil est libre. Le chasseur a préservé sa demeure des poisons de la bohémienne, c'est à quoi il doit sa délivrance. Cependant Naïla lui reproche d'avoir cueilli la fleur que Nouredda désirait et qu'elle a rejetée. Cette fleur est un talisman auquel le sort de Naïla est attaché. A ce talisman obéissent tous les êtres fantastiques qui peuplent cette vallée.

Djémil ne sait s'il rêve. Naïla élève la fleur magique avec un geste de commandement. Aussitôt nymphes, sylphes et lutins accourent et dansent autour de Djémil, prêts à exécuter ses ordres.

« Que veux-tu? lui demande Naïla.

— Rejoindre Nouredda, lui répond-il, et être vengé.

— Pars, lui dit Naïla, ton vœu sera exaucé. »

Et donnant le rameau magique à son lutin favori, Zaël, elle lui ordonne de veiller sur lui.

« Va, lui dit-elle, tu seras riche et puissant; mes sylphes seront tes esclaves, et c'est à genoux que la fière Nouredda implorera ta pitié. »

Aussitôt Djémil s'éloigne, suivi par Zaël.

Tel est le premier acte.

Le deuxième acte représente les jardins du palais du khan de Ghend-jeh. On attend Nouredda, la future épouse du khan. Le prince, qui ne paraît ni beau ni aimable, est entouré d'une cour nombreuse. Auprès de lui est Sindjar, son fidèle serviteur. Un appel de trompe retentit au loin; c'est Nouredda qui arrive accompagnée de son frère Mozdock. Le khan est ébloui de sa beauté. Au moment où commence la fête qu'il a ordonnée en son honneur, un bruit se fait entendre; l'on vient annoncer au prince qu'un étranger demande à le voir et, sur un ordre du khan, Djémil paraît. Le chasseur de la montagne s'est transformé en un noble seigneur au costume étincelant. Auprès de lui se tient un serviteur qui n'est autre que Zaël, le lutin chargé par la fée de le protéger en tous lieux. Derrière eux, sont entrés deux esclaves qui portent des coffrets remplis des plus rares présents. L'étranger vient offrir au khan son hommage et son tribut. Il ordonne d'offrir à Nouredda des colliers de pierres précieuses. Parmi les diamants et les perles, la jeune fille aperçoit la fleur qu'elle avait désirée et rejetée près de la source. Elle se prépare à la saisir, quand Djémil l'avertit que c'est un talisman qui ne peut appartenir qu'à lui. Pour le prouver, il jette la fleur dans un bosquet. Tout à coup les fleurs s'agitent, la source jaillit, et Naïla apparaît dans un nuage de vapeurs. La bohémienne Morgab, qui a suivi Nouredda et ne la quitte pas, observe avec défiance ce qui se passe. Le khan, naguère épris de Nouredda, admire avec enchantement l'inconnue. Il n'a plus désormais de regards que pour elle, il se jette à ses pieds et lui dit qu'elle sera sa reine et sa femme. Naïla accepte à condition d'être l'unique affection du khan. Aussitôt Nouredda est priée de se retirer. Le frère de Nouredda est furieux, la jeune fille humiliée et triste. La bohémienne s'approche d'elle, l'entraîne sous sa tente et lui jure de la venger.

Le troisième acte représente la tente de la bohémienne. Il fait nuit. On aperçoit au fond une idole faiblement éclairée par les lueurs du foyer qui s'éteint. Nouredda, son frère Mozdock et la sorcière sont réunis. Cette dernière jette aux pieds de l'idole une poignée d'herbes qui brûlent en projetant une lueur bleuâtre. Le feu jaillit, c'est le signe que l'idole accepte la participation de la vengeance qu'on médite. Nouredda est prévenue qu'il faut attirer le chasseur par de faux témoignages de tendresse. Djémil, auquel on a jeté un sort, arrive et pénètre sous la tente. De part et d'autre des reproches, mais de part et d'autre aussi l'oubli de la colère et les tendres sentiments. Tout à coup les parois de la tente se déchirent et s'entr'ouvrent. Au milieu d'une lumière douce, apparaît la fée de la source; Naïla aime aussi le chasseur qu'elle a sauvé, et voit avec désespoir qu'il s'est épris de la jeune fille étrangère. Cependant elle veille sur lui. Il ne craint plus rien, il est sans arme, mais qu'a-t-il à redouter, puisque Nouredda l'aime? Mozdock arrive, aperçoit Djémil aux pieds de sa sœur et se précipite sur lui. Djémil est sans défense, il va périr, car Naïla, l'âme jalouse et désolée, a disparu. Mais Zaël se montre, tenant à la main la fleur magique; il l'agite, et soudain tous les assistants demeurent immobiles. Délivré de son agresseur, Djémil s'éloigne en entraînant Nouredda, qui semble n'avoir pas conscience de ce qui vient de se passer.

Le deuxième tableau du troisième acte représente le paysage de la source. Les fleurs sont fanées, l'eau est tarie, de brunes vapeurs montent de la terre aride.

Naïla, accablée par la douleur, est penchée sur le rocher. Elle lève les mains, Djémil et Nouredda arrivent. D'un geste, Naïla les domine et les plonge dans le sommeil. Tous deux sont en la puissance de la fée; elle va se venger de l'ingratitude de celui qui la dédaigne. Déjà les sylphes et les lutins se préparent à les frapper. Naïla les arrête; la compassion la retient. Elle réveille Djémil, lui déclare que Nouredda ne l'aime pas et qu'il ne peut devenir son époux. Alors Djémil implore Naïla et la supplie, à l'aide de la fleur magique, de faire naître l'amour dans le cœur de Nouredda.

« Je le puis, dit tristement la fée; mais à l'heure où ce miracle s'accomplira, je mourrai. Le veux-tu? »

Djémil reste immobile et baisse les yeux. La fée voit le combat qui se livre dans le cœur du jeune homme. Naïla prend une suprême résolution : elle fait un signe, et Nouredda, transportée de tendresse pour Djémil, lui prend la main et lui exprime son amour. Naïla contemple son ouvrage, mais ses forces la trahissent, elle se penche sur la source et meurt.

La musique a été faite par M. Léo Delibes et par M. Minkous, musicien hongrois. Le premier acte, malgré quelques jolis détails harmoniques, a paru un peu pâle. Le second acte est brillant et parfaitement orchestré. Le dernier tableau contient de suaves et charmantes mélodies, Le ballet a été remarquablement exécuté. Les costumes et les décors sont splendides.

La place nous manque pour parler aujourd'hui de *Mignon*, opéra comique d'Ambroise Thomas, et de la reprise de *Freyschütz*; nous en donnerons l'analyse dans le prochain numéro:

.·.

Voici les compositions et les représentations les plus remarquées de l'année 1866 : *Martha* — *la Fiancée d'Abydos* — *le Voyage en Chine* — *les Bergers* — *le Roi d'Yvetot* — *Leonora* — *Fior d'Aliza* — *Don Juan*, de Mozart — *les Joyeuses Commères de Windsor* — *Zilda* — *la Colombe* — *les Dragées de Suzette* — *le Sorcier* — *Bettina* — *Jose-Maria* — *l'Alceste*, de Gluck — *la Source* et *Mignon*.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



es détails que nous t'avons, à plusieurs reprises, donnés sur cette prochaine grande Exposition qui préoccupe tous les esprits, ne suffisent ni à toi, ni à tes amies de province, ma chère Florence, et tu insistes pour que je t'en envoie de plus circonstanciés, prétendant que les travaux doivent être assez avancés maintenant pour que l'on sache au juste à quoi s'en tenir.

Soit, je vais consacrer la correspondance d'aujourd'hui à essayer de vous satisfaire, mes aimables curieuses; mais comme mes lumières seules seraient insuffisantes pour vous éclairer, vous me permettrez bien de puiser, çà et là, dans les divers journaux qui s'occupent de ces questions d'actualité, les choses que je croirai pouvoir le plus vous intéresser.

Je lis d'abord dans l'un d'eux — et le splendide

calendrier de 1867 qui accompagne ce numéro, en t'aidant à comprendre mes explications, te suggérera probablement pareille observation, — que : « Le palais de l'industrie figure assez exactement un œuf au milieu d'un large carré. — L'intérieur de la grande galerie de cette ellipse, ajoute M. Léon Noël, le signataire de l'article dont je reproduis des fragments, présente un aspect grandiose et imposant; mais la forme extérieure prête à quelques critiques, et l'on aurait pu, peut-être, donner au monument un aspect moins froid et plus architectural. Ce palais n'occupe guère que le quart du champ de Mars; le reste est disposé en un immense parc, dont l'examen offrira aux visiteurs un intérêt au moins égal à celui des galeries du palais.

» Dans ce palais, dit toujours le journal que nous citons, on trouvera des spécimens de la plupart des industries, qui fabriqueront et vendront les produits obtenus sous les yeux mêmes du public. — D'abord, une boulangerie, où, du matin au soir, chacun pourra voir et apprendre comment on fait du pain — ce que beaucoup ignorent dans notre Paris civilisé. — On assistera à la monture du blé, au blutage ou séparation de la farine et du son; et une fois le pétrissage mécanique accompli, le visiteur pourra choisir le morceau de pâte qui, à sa volonté, sous ses propres yeux, mis au four, deviendra galette ou petit pain.

» Plus loin, c'est une fabrique de porcelaine. La terre à porcelaine préparée, tournée, séchée, décorée et enfin mise au four, se transformera en vase de fleurs, en coupe ou simplement en assiette, toujours sous les yeux mêmes du public qui suivra pas à pas la marche de l'opération.

» A côté, s'élèvent les constructions d'une verrerie; en se dirigeant vers le centre, c'est une fabrique de bougies; en face, c'est une église ogivale, qui doit être affectée à une exposition d'objets du culte. — En se rapprochant du palais, d'immenses cheminées d'usines s'élancent dans les airs. Près de là, plusieurs grandes compagnies font édifier des maisons modèles, destinées au logement des ouvriers; dans l'une de ces maisons, se trouvera une fabrique d'horlogerie. »

Un autre article du même auteur et du même journal parle d'un *Cercle International* établi dans le parc, tout près de l'Exposition, et contenant des salles à manger, des salles de lecture, de conversation, des fumoirs, décorés et meublés avec un luxe extrême. Là, les négociants des quatre parties du monde pourront se rencontrer, se réunir et traiter de leurs affaires comme sur un terrain neutre. — Autour de ce cercle s'étend une galerie vitrée, haute et large à peu près comme le passage Jouffroy. — Elle sera bordée de quarante-quatre boutiques, dans lesquelles on verra les spécimens les plus curieux de l'industrie du monde : des bijoux de Paris auprès des porcelaines du Japon, des soieries de Lyon et des châles de Kachemyr, des cristaux de Bohème et des ivoires chinois, l'Amérique près de l'Asie; en un mot l'univers rassemblé et résumé en quarante-quatre boutiques rivalisant de splendeur et d'éclat.

. . . .

« Deux puissances, l'Égypte et le Maroc représentent l'industrie de l'Afrique. — L'Égypte, pour sa part, construit trois bâtiments; le palais qu'occupera son vice-roi — pavillon dont l'ameublement sera fait par des tapissiers venus exprès du Caire. — Une habitation de fellahs (paysans de la haute Égypte), avec les instruments de labour employés au bord du Nil, et peut-être aussi les animaux dont on se sert en Égypte pour les travaux de la terre. — Enfin une copie exacte du temple de Karnack, où seront exposées une foule d'antiquités précieuses ou curieuses, qui font partie du musée d'Alexandrie . . . .

L'Amérique installe une école modèle, bâtiment singulier qui donnera une idée de l'enseignement primaire au delà de l'Atlantique, et un spécimen de campement militaire avec hôpital, ambulance, armes, canons, caissons, harnachement des bêtes, habillements des hommes, cantines, fourgons, etc.

. . . .

Pour l'Angleterre, outre le contingent considérable qu'elle apporte au palais proprement dit, elle édifie, avec une rapidité admirable sur le terrain qui lui est alloué, deux arsenaux et un modèle de cottage, un bijou, une de ces petites habitations charmantes comme celles que les anglais seuls savent bâtir : chaude, commode, bien distribuée, plaquée intérieurement en faïence, et meublée avec cette science raffinée du confort et du bien-être, qui constituent le *home*. — Vous verrez que ce cottage va tourner la tête des Parisiens, et que la banlieue dans un an, se couvrira de copies plus ou moins inexactes de cette délicieuse habitation. »

Ce cottage nous ramène tout naturellement au jardin particulier qui coûtera cinquante centimes d'entrée, sans qu'aucun droit supplémentaire soit perçu, en outre, à l'intérieur. Pour mieux vous le faire admirer, empruntons quelques détails au *Journal des Travaux publics*, où M. Eugène Morand publie chaque semaine des lettres sur les préparatifs de cette Exposition universelle :

« Supposez, dit ce monsieur, que nous sommes en 1867, et veuillez bien me suivre dans une promenade à travers le jardin réservé.

» J'entre par la grille monumentale dite de Tourville, parce qu'elle se trouve en face du débouché de l'avenue qui porte ce nom. J'ai devant moi un splendide panorama. Je ne vois ni les usines ni les annexes légères de l'Exposition industrielle; mais au fond, à l'extrémité d'une belle pelouse, un vaste lac; au-dessus, une masse énorme de rochers, avec une grande cascade. La plate-forme est couverte d'une tente, servant de vestibule à un beau palais de cristal, de 37 mètres de large et de 20 mètres de haut. C'est dans ce jardin d'hiver qu'auront lieu tous les quinze jours les concours de plantes exotiques.

» Aux deux côtés de cet ensemble monumental, je vois deux gorges profondes. Au fond de chacune le sol se relève, et sur ces plates-formes j'aperçois deux belles serres, précédées de bassins à gerbes d'eau.

» Fermant l'entrée de ces gorges, s'élèvent à droite et à gauche deux imposantes masses de rochers avec de grandes cascades. Au pied de ces rochers, s'étendent de petits lacs. Derrière la nappe transparente qui tombe de leur sommet sur des brisants, j'entrevois des grottes sombres qui sem-

blent mener vers des régions inconnues. Ce sont les grandes surprises que je vous réserve.

» A droite, s'ouvre une large allée. C'est par là que je commence ma promenade. — A l'entrée, je trouve une belle serre hollandaise où l'on voit les plantes nouvellement introduites en France.

» Un peu plus loin, à droite, ce jardin d'hiver est une serre froide. A gauche, une grande serre hollandaise est consacrée aux orchidées.

» Puis partout, des deux côtés de toutes les allées, grandes et petites, je vois des espaces ronds ou ovales, occupés chacun par un groupe de plantes de pleine terre. C'est l'exposition d'horticulture proprement dite.

» A droite de la serre des orchidées, s'élève un vaste bâtiment semi-circulaire, adossé au mur de clôture. Il est décoré d'une élégante colonnade et d'un portique d'arcades : c'est le diorama.

» Il était impossible de réunir à Paris toutes les plantes du monde. Aussi a-t-on songé à compléter la collection des végétaux connus, en ayant recours au diorama. Grâce au concours des 1,800 agents diplomatiques de France, on a pu faire photographier dans toutes les régions les objets intéressants. On a réuni ainsi environ 4,000 vues de plantes, que cinquante objectifs permettent d'apprécier à leur grandeur naturelle. Autant que faire se peut, au pied de chaque plante se trouve un naturel du pays. Au-dessous de chaque objectif est placée une manivelle. Le spectateur, sans quitter l'objectif, fait défiler lui-même tous ces types curieux des deux règnes.

....

« Je continue ma promenade. Vient ensuite une grande galerie destinée aux végétaux de serre chaude.

» Cette galerie, qui s'étend sur une longueur de 70 mètres jusqu'au bâtiment des jurys, c'est l'exposition des fruits et des légumes.

» En suivant la limite du parc, je rencontre une belle serre de 30 mètres. C'est l'exposition des palmiers. A deux pas, coule une rivière.

» Les sinuosités de la rivière nous conduisent au pied d'une cascade. Par un chemin hérissé de difficultés apparentes, nous pénétrons dans une grotte qui s'étend sous la cascade. Ce ne sont pas des roches comme nos ingénieurs nous ont habitués à en rencontrer dans nos promenades, mais des falaises; ici, toute description est impossible. On marche dans des couloirs de roche qui semblent sombres, et on y voit très-clair ; les anguilles glissent sous vos pieds, et vous n'avez pas les pieds mouillés. A côté de vous, les truites gravissent leurs échelles et remontent les torrents dont les cascatelles que vous croyez toucher ne vous éclaboussent même pas. Vous voici dans une serre de plantes aquatiques et exotiques. Cette serre est en roches de falaises. Tout à l'heure, du dehors, vous voyiez le jour à travers ses fissures. Ici, vous trouvez un banc d'huîtres. Il vous semble que vous êtes dans un inextricable dédale, et vous allez toujours d'étonnement en étonnement.

....

» Le lac qui s'étend au pied de la cascade est peuplé des plus beaux poissons d'eau douce et bordé des plantes d'eau les plus curieuses. Toute la rivière est divisée en compartiments par des cloisons invisibles de toile métallique. C'est une exposition aquatique complète.

» En suivant cette rivière, nous arrivons à ce grand lac de 1,000 mètres dans lequel tombe la cascade principale. Là encore, un nouvel étonnement. Ces gros poissons que nous voyons par centaines, ce sont les fameuses carpes de la pièce d'eau de Fontainebleau, que la renommée prétend plusieurs fois séculaires. L'Impératrice, qui a pris le jardin réservé sous son auguste patronage, a permis leur émigration.

» Après le deuxième pont qu'on rencontre au sortir du grand lac, le spectacle change. Aux fleurs des rives de nos fleuves succèdent les algues. La rivière est un bras de mer. Voici les poissons qui vivent sur nos côtes ; là, un lac. Des phoques battent la rive de ces petites nageoires qui ressemblent tant à des mains. C'est la pleine mer en miniature.

» Suivons l'un des sentiers qui bordent le lac ; il nous conduit à un chemin que la nature semble avoir creusé dans le roc. Ce chemin nous mène à une vaste grotte. Les reflets de cristallisations étranges nous éclairent et nous montrent les stalactites de la voûte et les stalacmites du sol. Par ces crevasses, un jour faible semble pénétrer. Quels sont ces êtres bizarres, ces petits monstres étoilés? Voici des actynies, des anémones, des étoiles de mer. Cet escalier nous descend dans une autre grotte plus sombre, que des cristallisations éclairent encore de leurs singuliers reflets. Remontons cet autre chemin, et nous voici tout à coup dans une vaste salle, longue de 12 mètres, large de 7 et demi.

» La mer est partout; elle nous environne et nous couvre.

» Les chevaux marins se livrent par myriades à leurs étonnantes gambades au-dessus de nos têtes. Tous les hôtes de la mer nous entourent. Il semble qu'il n'y a aucune issue. Cet abîme qui enveloppe cause une certaine terreur, même aux plus braves. Pour quiconque n'est pas descendu au fond de la mer dans une cloche à plongeur, il y a une première impression de crainte que le raisonnement ne peut faire éviter ; car, vous le pensez bien, les précautions ont été prises. Il n'y a que 80 centimètres d'eau au-dessus de vos têtes, et on pourrait sans danger en mettre dix fois plus.

» Mais, pour rendre l'illusion plus complète, on a placé un nombre énorme de poissons là-haut, et on a choisi les plus remuants. Tout autour de la salle, dans ces vastes bacs d'un mètre et demi cubes, les gros poissons sont moins nombreux. Vers la sortie, voici une grande huîtrière. Au-dessus, vous trouvez une serre, couvrant le bassin supérieur, tout bordé de plantes marines.

....

» Près de la grille, ouvrant sur le Champ-de-Mars, s'élève un kiosque très-élégant. Sous cet abri seront placés les bouquets à la main.

» Plus loin, voici la serre monumentale où sont exposés les grands végétaux de serre chaude.

» En face, cette élégante rotonde est le palais des colibris. C'est un édifice tout en glaces dont le centre est également en glace et forme salon. Les

charmants oiseaux prennent leurs ébats entre ces deux murs transparents, au milieu des végétaux de leur pays et au degré de chaleur qui leur convient, tandis que le visiteur respire l'air du dehors. C'est un délicieux spectacle, et cependant j'espérais mieux. J'avais entendu dire au Champ-de-Mars qu'il y aurait une volière qui serait la merveille de ce jardin merveilleux. Mais le génie propose et le budget dispose.

....

» En face de la galerie des plans de jardins, s'élève un kiosque en bois découpé, où toutes les après-midi aura lieu un concert de musique militaire. A proximité se trouve la tente de S. M. l'Impératrice, très-richement décorée par un tapissier dont toute l'ambition est de faire plus beau que le pavillon impérial de la section française du parc.

» Outre les établissements que j'ai cités, on trouvera, dans le jardin réservé, une douzaine de kiosques de toute nature.

» Il y a encore sept ponts et passerelles sur la rivière, tous objets exposés, ainsi que des bancs et des siéges de jardin.

» Des grilles monumentales, ouvertes ou fermées, sont placées sur la ligne séparative du jardin réservé et du parc. »

Voilà les seuls détails que j'aie pu réunir pour l'instant. J'espère, ma chère petite exigeante, qu'aidée de notre calendrier, ils te suffiront cette fois... Veux-tu que je t'apprenne ou te rappelle encore quelque chose, cependant ? « C'est que la première de toutes les expositions a eu lieu, en France, en 1798 ; la gloire en revient à François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur sous le Directoire.

» C'était au moment où l'Angleterre, non contente de nous fermer les mers, aspirait à expulser nos produits du continent, que ce ministre eut la pensée de mettre au grand jour toutes les ressources du pays.

» La paix devait faire fructifier plus tard les germes féconds que renfermait cette grande innovation à laquelle avait donné naissance une des mesures les plus hostiles que l'histoire contemporaine ait eues à enregistrer. Les temps ont bien changé! et les expositions, heureusement, ne sont plus actuellement un moyen mis en avant pour prouver qu'une nation peut se suffire..... Elles sont devenues la constatation des progrès accomplis, en même temps qu'une sorte de programme des améliorations à réaliser; une excellente occasion de provoquer l'invention et le perfectionnement par l'émulation. »

Cette véridique appréciation est due à une feuille de province dont le nom m'échappe.

Maintenant, ma Florence, que tous ces emprunts sont terminés, admire mon abnégation et dis-moi que tu me trouves une amie bien dévouée, d'avoir ainsi sacrifié le plaisir de t'écrire — sans compter mon amour-propre *d'auteur*! — pour reproduire, dans l'espoir de t'être agréable, la prose des autres, alors que ces autres étaient plus compétents et mieux informés que

Ta très-humble servante,

JEANNE.

MODES

Tu me parles, ma chère Laure, de l'atteinte assez sensible que la fortune de ton père vient de subir et de la nécessité où il a été de restreindre ton budget particulier. Tu me demandes comment rester élégante avec la somme minime que tu peux désormais consacrer à ta toilette.

Ma chère, beaucoup d'ordre, un peu de réflexion et d'ingéniosité, et tu seras sauvée. Je m'engage à me mettre à l'affût pour toi, et à te dévoiler toutes les ruses parisiennes; je t'enverrai non-seulement mes propres découvertes, mais aussi celles de mes amies. De ton côté, tu n'achèteras que *le strict nécessaire.* — Rassure-toi, le strict nécessaire d'une femme comporte toujours un peu de superflu. Il y a un écueil dont il faut te garder : tu te jetais un peu trop dans la mêlée des nouveautés; maintenant, il s'agira de laisser passer le flot. Intervertis le proverbe normand : *Paye le plus tard que tu pourras*, et dis : *Achète le plus tard que tu pourras, peut-être bien que tu n'achèteras pas.*

D'ailleurs, cette année, on pourrait dire que la mode est faite de *pièces* et de *morceaux*; elle permet le mélange de plusieurs couleurs; elle autorise les corsages qui diffèrent des robes ; en un mot, elle ouvre une carrière illimitée au bon goût... et au mauvais, hélas! mais aussi à la fantaisie et à l'économie.

Décidément les *costumes* sont tout à fait adoptés pour la ville ; ils le seraient plus généralement encore, j'en suis sûre, si bon nombre de femmes n'en faisaient presque un déguisement ; c'est dommage, car l'économie y trouverait son compte ; grâce aux fourreaux courts, une robe peut avoir plusieurs éditions : telle jupe mise à la retraite, reparaît transformée en tunique.

Tu seras sans doute charmée d'apprendre, ma gentille Laure, que la crinoline agonise, et pour mourir cette fois!

Hélas ! elle a trop *largement* vécu !

C'est ainsi qu'en exagérant la mode, nous finissons par l'user.

Je vais t'apprendre une bonne nouvelle : la robe de soie noire sera en grande vogue cet hiver; on l'avait mise un peu de côté, mais elle reparait plus triomphante que jamais. On la verra garnie, admise, là où on l'avait repoussée comme trop négligée. O sainte robe de soie noire ! — pour employer l'expression d'un auteur si en vogue aujourd'hui, — c'est elle aussi qui est l'amie des femmes raisonnables et des bourses en peine. Madame S*** en avait hier une de la dernière élégance.

Cette robe, forme princesse, était garnie sur le devant de brandebourgs en anneaux de satin perlés de jais qui allaient en s'élargissant sur la poitrine, se rétrécissaient à la taille, et continuaient en tablier pour s'arrêter en bas sur chaque couture des lès du devant. A partir de ces coutures, des dents d'environ 5 centimètres, bordées d'un biais de satin perlé aussi, s'enchaînaient les unes dans les autres et tournaient autour de la jupe. Les brandebourgs, comme ceux des hussards, n'étaient pas coupés au milieu du corsage pour se rejoindre par une rangée de boutons; ils partaient d'un côté du corsage, et s'attachaient de l'autre par des agrafes posées en

dessous. Les anneaux s'élargissaient sur le milieu de la poitrine et du devant de la jupe, et allaient en diminuant de grandeur vers chaque couture des lés.

Mais avant de causer chiffons, parlons raison.

Voici le nouveau procédé que tu m'as demandé pour nettoyer les dentelles noires. On passe un brin de soie sur chaque côté de la dentelle, comme si l'on voulait la froncer; on fait une boucle à chacune des extrémités de ces brins de soie qui doivent être de moyenne grosseur; on plie la dentelle sur elle-même, de façon à former un ou plusieurs paquets, que l'on traverse à chaque extrémité avec une très-longue aiguille enfilée de fil blanc assez fin. On prépare une eau de savon, on la laisse refroidir; lorsque cette eau est encore légèrement tiède, on y met les paquets de dentelle, on les frotte doucement, on ajoute un peu d'eau chaude, on change l'eau de savon en la prenant plus chaude, et l'on répète cette opération jusqu'à ce que l'eau assez chaude, *sans savon*, ne conserve aucune trace du passage des dentelles; on laisse égoutter les dentelles sur un linge blanc, on les met dans de la bière, et on les y laisse pendant quelques heures. On a préparé une planche habillée avec une couverture de laine; on y étend la dentelle *en tendant* autant que possible les brins de soie qui ont été passés dans les bords de la dentelle; pour cela, on place une épingle dans chaque boucle de brin de soie; on met des épingles à la pointe de chaque *dent* du bord inférieur de la dentelle, et aussi dans le brin de soie qui a été passé dans le bord supérieur, de façon que la dentelle ne forme nulle part aucun rempli. On recouvre la dentelle ainsi préparée avec un morceau de calicot, sur lequel on passe des fers brûlants; on enlève ensuite les brins de soie. Si l'on veut que la dentelle ait beaucoup *d'apprêt*, on la repasse pendant qu'elle est encore très-mouillée; son *infusion* dans la bière lui communique du *brillant*, et la dentelle, nettoyée en suivant exactement ce procédé, est entièrement remise *à neuf*.

Pour nettoyer un voile, il suffira de l'étendre sur la planche ci-dessus indiquée et de l'y épingler de façon qu'il ne forme aucun pli; on mouillera ensuite un morceau de calicot avec de la bière, on l'épinglera sur le voile et on le repassera avec des fers brûlants.

Si la dentelle est trop chargée de poussière, il ne faut pas la rouler en paquets, mais se borner (après y avoir passé un brin de soie) à la rincer dans plusieurs eaux de savon dont on élève graduellement la température.

Puisque nous en sommes aux *recettes*, voici la manière de faire toi-même ton chapeau-catalane :

Tu prends un morceau de tulle gommé de 22 centimètres de long sur 18 de large; du côté le plus long, tu coupes l'une des extrémités en lui donnant la forme Marie-Stuart, et en arrondissant un peu les deux angles du bord — c'est le devant du chapeau.

Tu passeras *dans la longueur* et à distances égales dans les réseaux du tulle, trois petits laitons à barrettes. Tu feras ensuite la même chose *dans la largeur*, c'est-à-dire que tu y passeras aussi, et à distances égales, trois petits laitons à barrettes. Tu les arrêteras ensemble aux points où ils se rencontrent; tu borderas ensuite le tour d'un gros laiton; tu feras boire un peu ton tulle vers le milieu, sur les côtés, afin que cela puisse donner un peu de creux pour recevoir la tête. Tu recouvriras ta forme ainsi préparée d'un autre tulle gommé; tu recouvriras ton laiton de bordure d'un biais d'étoffe quelconque. Ta forme achevée, tu mettras dessus un bouillonné de velours — une de mes amies a eu l'ingénieuse idée de prendre un filet perlé de jais et l'a placé sur un tulle illusion. Son chapeau s'est ainsi trouvé fait sans beaucoup de travail.—Au bord, tu mets un effilé ou une dentelle; tu places les brides à la distance que tu juges convenable; et sur les côtés, une fleur.

Tu peux garnir ta robe de soie marron sur le devant, d'un rouleau de jais mat ou de petits brandebourgs faits avec ce même rouleau. — Voici la manière de le faire :

Tu achètes des petites perles noires mates et très-fines, tu les passes dans un fil de fer extrêmement fin. Tu prends ensuite un laiton mou assez gros, et tu tournes ton enfilage de perles un peu en biais sur ledit laiton, en serrant, pour que les perles se trouvent bien près les unes des autres. — Avec ce rouleau, tu peux varier à l'infini les garnitures, et à très-bon marché.

La fureur du jais est à son comble; la fourrure, délaissée les années précédentes, se porte beaucoup en garniture de robe, les plumes aussi. Notre jeune madame *** avait pour ses visites de noces une robe de satin bleu — toujours jupe-empire, très-longue traîne, — garnie sur le devant de trois bandes de grèbe d'environ 3 centimètres chacune, posées à 3 centimètres d'intervalle. Petit paletot court pareil, bordé de grèbe. Chapeau Marie-Louise, calotte un peu haute, en satin bleu bordé de grèbe. Manchon idem.

J'ai vu aussi toute une toilette : jupe, paletot et chapeau en velours marron, bordés de petit-gris.

L'astrakan, coupé par bandes très-étroites, peut être employé pour garniture par les jeunes filles.

Je te recommande beaucoup la robe de gaze de Chambéry blanche. Cette étoffe, très-solide, très-seyante, a le mérite de se teindre parfaitement. Tu pourras la *finir* comme toilette d'été. Les manches habillées commencent à se porter larges : elles ont 1 mètre de long et s'ouvrent à 10 centimètres de la saignée.

Je te conseille de faire faire le corsage de ta robe de taffetas bleu décolleté en carré; pour ornement, deux bretelles de ruban pareil, d'environ 12 centimètres, qui prennent en haut du corsage et ont l'air de *passer dessous*. A la taille, large nœud de ruban avec grands pans, qui semblent la continuation des bretelles.

Puisque tu veux faire servir ton manteau de velours de l'année dernière, perle-le de jais; tu cacheras ainsi ton étoffe défraîchie. Les formes de confection, d'ailleurs, sont à peu près les mêmes : paletots courts et casaques demi-ajustées.

Ce que j'ai vu de plus nouveau est un mantelet à la vieille, en velours, grands pans et capuchon de dentelle. Pour les jeunes filles, mantelet de velours à pattes croisées, Marie-Antoinette. Mais ce man-

telet, étant décolleté, ne saurait aller dans la rue sans un autre vêtement, et ne se met que pour visites de cérémonie.

Marguerite s'est commandé une robe en fayé grise. La jupe, devant, se termine par un volant plissé d'environ 20 centimètres, qui s'arrête aux lés du devant par des choux, et tient une largeur de près de 80 centimètres. Ce volant est surmonté de trois rouleaux de satin gris. A partir de chaque lé du devant, la jupe se termine par des dents liserées de satin. Sur les entournures, trois rouleaux assez gros formant tout à fait épaulettes, arrêtés par des choux. Le bas des manches est orné de rouleaux remontant jusqu'aux coudes.

Garniture de robe de jeune fille : nœuds de rubans pareils à la robe, terminés par des aiguillettes.

Quant aux chapeaux, il faudrait avoir une modiste électrique pour être vraiment à la mode ; j'aurais déjà à te signaler plusieurs innovations.

Je conseille à ta tante, pour sa robe maïs, une garniture de feuilles de jais. On fait ces ornements soi-même, en brodant ces perles sur du papier métallique, qu'une fleuriste découpera selon le feuillage que l'on veut imiter.

EXPLICATIONS

Planche I

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Taie d'oreiller d'enfant — 2, *Jenny*, avec guirlande pour taie d'oreiller — 3 et 4, Capote de baby — 5 et 6, Bonnet d'enfant — 7, J. Y. — 8 et 9, Parure — 10, *Isabelle* — 11, *Agathe* — 12, *Appoline* — 13, B. V. — 14, Dessus de sachet avec A. R. — 15, M. M. — 16, L. H. — 17, M. F. — 18, Voilette — 19, *Thaïs* — 20, *Cécile* — 21, *Blanche* — 22, *Élise* — 23, M. L. V. — 24, P. M. — 25, L. S. — 26, J. K. — 27, B. V. pour drap.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 7, Robe décolletée pour jeune fille — 8 à 13, Paletot pour petite fille — 14 à 18, Pantalon pour petit garçon — 19 et 20, Capote de baby — 21 à 24, Corbeille en osier — 25, Bande en appliques pour ameublement — 26 et 27, Écran bannière — 28, Bande en crochet tunisien — 29 à 31, Capeline tricotée pour enfant.

COTÉ DES BRODERIES

1, Taie d'oreiller pour enfant, feston. La garniture est faite d'un seul morceau avec la taie d'oreiller, le trait plein placé à l'intérieur du patron indique l'endroit où l'on coud l'autre morceau qui sert à enfermer l'oreiller.

2, *Jenny*, plumetis, cordonnet et feston, pour la taie d'oreiller ; on place le chiffre au-dessus de l'endroit où repose la tête.

3 et 4, Capote de baby, soutache sur piqué.

3, Bavolet.

4, Fond de la capote.

(Voir, pour les explications, les numéros 19 et 20, côté des patrons.)

5 et 6, Bonnet d'enfant, feston, plumetis et cordonnet.

7, *J. Y.*, romaine, plumetis.

8 et 9, Parure, plumetis, cordonnet et œillets.

10, *Isabelle*, anglaise, plumetis et cordonnet.

11, *Agathe*, anglaise, plumetis et cordonnet.

12, *Appoline*, plumetis et cordonnet.

13, *B. V.*, romaine, pour linge de table, plumetis.

14, Dessus de sachet, avec *A. R.*, application de batiste sur tulle ; le chiffre qui est brodé sur la batiste est en plumetis, cordonnet, point de sable et jours.

15, *M. M.*, enlacés à l'impériale, plumetis et cordonnet.

16, *L. H.*, romaine enlacés, plumetis et pois.

17, *M. F.*, romaine enlacés, plumetis.

18, Moitié de voilette, broderie en reprise sur tulle grenadine noir avec de la soie floche ; le milieu des étoiles est rempli par une perle ; on peut garnir la voilette d'une petite blonde très-basse ou tracer une dent à une petite distance de chaque feuille, en reprise également, découper un peu au-dessus du tracé et coudre un picot.

19, *Thaïs*, anglaise, plumetis, feston, cordonnet et pois.

20, *Cécile*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

21, *Blanche*, anglaise, pois et cordonnet.

22, *Élise*, anglaise, plumetis et cordonnet.

23, *M. L. V.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

24, *P. M.*, anglaise enlacés, plumetis et cordonnet.

25, *L. S.*, anglaise pour linge de table, plumetis et cordonnet.

26, *J. K.*, enlacés, plumetis et feston.

27, *B. V.*, anglaise pour drap, plumetis, pois et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 7, Corsage décolleté pour jeune fille.
1, Devant.
2, Petit côté du dos.
3, Moitié du dos.
4, Moitié de la garniture du corsage.
5, Emmanchure.
6, Quille pour le bas de la robe.
7, Croquis de la robe.

L'ornement dentelé de la robe est en étoffe pareille à la robe si elle est unie, et en taffetas uni si la robe est à dessin; les dents sont bordées d'un petit rouleauté en satin; les quilles de la robe et la berthe sont traversées par un biais maintenu par des boutons *cabochons* en imitation de perle fine; l'emmanchure n° 5 est croisée sur l'épaule; placez la lettre J d'une des extrémités sur la lettre J de l'autre extrémité, le devant rabattant sur le dos, en suivant les lettres de raccord du corsage pour le dessus d'épaule; les dents de cette emmanchure sont bordées du rouleauté en satin. Vous posez un bouton dans chaque dent. Les quilles diminuent graduellement de grandeur en arrivant au lé de devant; vous les faites de trois grandeurs. Le patron n° 6 est celui de la plus grande; vous diminuez une dent du bas pour le premier lé de côté. deux dents pour le second et trois dents pour le lé de devant.

8 à 13, Paletot pour petite fille.
8, Devant.
9, Moitié du dos.
10, Moitié du biais pour le tour du cou.
11, Manche, dessus.
12, Manche, dessous.
13, Croquis du vêtement.

Ce paletot se fait en drap garni de galon perlé, ou en velours garni d'un effilé en petit-gris ou astrakan.

14 à 18, Pantalon pour petit garçon.

Ce pantalon descend un peu plus bas que le genou, et il est très-étroit du bas; on taille le côté droit du devant comme le patron n° 14; pour le côté gauche, on supprime la patte qui est en dehors de la ligne ponctuée placée à côté de la lettre H et qui sert à poser les boutons; on coupe une autre patte de la même largeur pour les boutonnières, et on la fixe à l'envers du côté gauche de ce même patron, mais un peu en arrière; cette patte ne doit pas dépasser le bord du patron n° 14; on fait la couture du devant depuis E jusqu'à la patte des boutons. La poche, qui se taille sur le patron n° 16, reste ouverte de C à B. Au patron n° 15 on fait une pince indiquée au haut du patron entre les lettres A et G. Le pantalon est garni dans le bas et autour des poches, de galon de soie et de petits boutons ronds.

19 et 20, Capote de baby. (Voir les numéros 3 et 4, côté des broderies.)
19, Passe. — 20, Croquis.

Les traits intérieurs du patron de la passe indiquent l'endroit où l'on fait chacun des plis qui doivent recevoir les laitons; on place aussi un laiton dans les ourlets du bord, devant et derrière; ces laitons sont plus gros que ceux du milieu.

Le fond est plissé sur la passe par des plis plus ou moins creux, suivant la grosseur de la tête,

21 à 24, Corbeille en osier, avec appliques.
21, Applique pour les anses de la corbeille.
22, Applique pour le tour.
23, Bande pour le bas.
24, Croquis de la corbeille.

Cette corbeille est en osier à jour; de petits espaces en osier plein sont disposés de distance en distance pour recevoir les petites appliques en drap que l'on découpe à dents sur les côtés. On fait quatre appliques en drap ponceau sur le modèle n° 21, pour en placer deux sur chaque anse. — Les petites branches sont brodées au passé en soie, les feuilles sont vertes, la fleurette bleue avec point noué blanc, la tige noire, le bouton bleu, les dents intérieures de chaque côté sont en points lancés maïs.

L'applique n° 22 est bleue, les feuilles sont vertes, la fleurette ponceau avec point noué maïs, le bouton ponceau, la tige noire, les dents qui sont tracées de chaque côté sont en soie maïs.

La bande n° 23 est en drap bleu brodé en point lancé maïs, et en point de chausson ponceau; on la place en bas autour de la corbeille, elle est retenue de chaque côté par un point lancé en soie ponceau qui passe sur les cercles en osier; le cercle en osier du haut est orné de la même soie. La corbeille est doublée de satin bleu piqué; une petite chenille bleue couvre la couture du fond; le haut, et bordé d'une ruche en ruban de satin avec une petite chenille passant au milieu.

25, Bande en drap avec appliques, pour ameublement.

Ce dessin doit être reproduit sur drap de nuance gris feutre, l'encadrement est composé d'une petite corde ponceau fixée par des points maïs, d'une soutache verte et d'une lézarde noire fixée par des points maïs; la nuance des appliques ou des points lancés ou noués est indiquée sur le dessin. Pour les appliques de plusieurs nuances, il faut les placer les unes sur les autres; ainsi, pour le médaillon ovale vous placez d'abord la grande applique violette, puis dessus vous placez l'applique blanche, qui est un peu moins grande; puis enfin, sur l'applique blanche, l'applique verte.

26 et 27, Écran bannière.
26, Détail du travail.
27, Croquis.

Le dessin de ce charmant objet est brodé au passé sur satin ponceau, les marguerites sont blanches avec cœur formé par des points noués en cordonnet d'or; le feuillage est vert, les tiges sont en gros cordonnet marron que vous posez comme de la soutache; le nœud est en cordonnet d'or posé de même; la soutache figurée entre les deux soutaches noires de l'encadrement est une soutache algérienne en or; les points extérieurs sont des points noués en cordonnet d'or. Pour monter l'écran, vous enfermez entre la doublure, qui est en taffetas léger blanc et le dessus, une mousseline raide; vous bordez l'écran d'une fine chenille ou d'une petite corde. On trouve l'écran échantillonné et la monture chez mademoiselle Ribaut, rue de Rohan, ainsi que la corbeille n° 24.

28, Bande en crochet tunisien, pour coussin ou dessus de lit.
Laine de Saxe blanche.
Montez 24 mailles.

Vous faites la grecque en crochet bouclé, en redescendant chaque rang. Nous ne donnerons donc le détail du travail que pour redescendre les rangs; nous désignerons les mailles ordinaires par le mot *maille*; et par le mot *boucle* la boucle formée de 5 mailles-chaînettes, à la cinquième maille on tire la laine dans la quatrième maille-chaînette et dans une maille montée du crochet tunisien, chaque boucle devant redescendre une maille.

1er RANG. — 3 mailles — 9 fois : (1 boucle — 1 maille) — 3 mailles.

2e RANG. — 4 mailles — 8 fois : (1 boucle — 1 maille) — 4 mailles.

3e RANG. — Comme le 1er.

4e RANG. — 4 mailles — 1 boucle — 19 mailles.

5e RANG. — 3 mailles — 2 fois : (1 boucle — 1 maille) — 17 mailles.

6e RANG. — Comme le 4e.

7e RANG. — Comme le 5e.

8e RANG. — Comme le 4e.

9e RANG. — Comme le 5e.

10e RANG. — Comme le 4e.

11e RANG. — Comme le 1er.

12e RANG. — Comme le 2e.

13e RANG. — Comme le 1er.

14e RANG. — 18 mailles — 1 boucle — 5 mailles.

15e RANG. — 17 mailles — 2 fois : (1 boucle — 1 maille) — 3 mailles.

16e RANG. — Comme le 14e.

17e RANG. — Comme le 15e.

18e RANG. — Comme le 14e.

19e RANG. — Comme le 15e.

20e RANG. — Comme le 14e.

Retournez au 1er rang et recommencez le dessin autant de fois qu'il est nécessaire pour la longueur de la bande, suivant l'objet auquel vous la destinez. Vous brodez en points croisés en soie d'Alger, dans le creux des grecques, le dessin représenté par des points croisés, c'est-à-dire 1 point — 5 points — 7 points — 5 points — et 1 point. —Vous avez donc de chaque côté de ce petit dessin 1 rang uni sur lequel retombent un peu les boucles; vous alternez 1 dessin bleu — 1 ponceau — 1 vert — 1 violet. L'extérieur du dessin est bordé de points lancés en cordonnet maïs.

Vous bordez les deux côtés de la bande en soie d'Alger ponceau par + 1 demi-bride prise dans 1 maille du bord — 1 demi-bride prise dans la maille suivante, mais le crochet piqué de manière à enfermer toute l'épaisseur d'une maille pour former une pointe avançant sur la bande. Retournez au signe +. Vous terminez par 2 rangs de crochet-boule de chaque côté de la bande. — Consultez le *Petit Manuel*, page 7, pour le crochet-boule.

29 à 31, CAPELINE tricotée pour enfant.

29, Détail du tricot.

30, Bord en crochet.

31, Croquis.

Il faut, pour faire cette capeline, 50 grammes de laine cachemire très-fine et deux aiguilles en acier très-grosses.

Ce tricot est fait par rangs à l'endroit et à l'envers qui forment des côtes de huit rangs chacune.

Montez 20 mailles.

1er RANG. — A l'endroit.

2e RANG. — Comme le 1er.

3e RANG. — 1 maille simple sans tricoter — 1 passe — 18 fois : (1 maille simple — 1 passe) — terminez par 1 maille simple. Vous aurez 39 mailles.

4e RANG. — Comme le 1er.

Ici l'on commence les 8 rangs qui forment les côtes; on les répétera 9 fois pour la partie qui fait le fond de la capeline.

1er RANG. — A l'endroit.

2e RANG. — A l'envers.

3e RANG. — A l'endroit.

4e RANG. — A l'envers.

5e RANG. — A l'envers.

6e RANG. — A l'endroit.

7e RANG. — A l'envers.

8e RANG. — A l'endroit.

Lorsque le fond est terminé, on relève les mailles qui forment la lisière de chaque côté, il y en a 20 sur chaque lisière. Vous aurez 79 mailles sur l'aiguille. Vous continuerez les côtes sur la passe comme vous venez de faire celles du fond: il y a cinq côtes pour cette partie de la capeline, ce qui fait 40 rangs. A la première côte de la passe, il faut augmenter tous les deux rangs d'une maille de chaque côté, à l'endroit où le tricot tourne pour redescendre le long des lisières; on fait ces augmentations en prenant une maille à l'endroit et une maille à l'envers dans la même maille; elles servent à arrondir le fond de la capeline sur le sommet de la tête. Les augmentations terminées, vous aurez 87 mailles. Lorsque vous aurez terminé les 40 rangs de la passe, vous fermerez par un rang de mailles rabattues que vous aurez soin de faire sans les serrer.

Pour la pèlerine, il faut relever toutes les mailles du bas de la capeline, qui sont au nombre de 60; au premier rang, vous tricoterez toutes les mailles à l'endroit, en faisant une augmentation toutes les 3 mailles, vous aurez à la fin du rang 80 mailles. Vous recommencerez les côtes comme celles de la capeline, et vous formerez les pointes de la pèlerine en faisant des augmentations placées régulièrement; ces augmentations se font tous les deux rangs de 8 mailles, à chaque rang pair. — 2e rang — 1 augmentation au commencement, c'est-à-dire après la maille sans tricoter — 17 mailles — 2 mailles avec augmentations — 18 mailles — 2 mailles avec augmentations. — Ces deux dernières forment la pointe du milieu du dos — 18 mailles — 2 mailles avec augmentations — 17 mailles — 1 maille avec augmentation — terminez par 1 maille à l'envers (88 mailles).

3e RANG. — A l'endroit.

4e RANG. — A l'envers.

Vous recommencerez, au 4e rang, les 8 augmentations que vous placerez au-dessus de celles du 2e rang et qui se trouveront éloignées de 2 mailles de plus qu'au 2e rang. Vous continuerez ainsi et vous ferez 7 côtes, c'est-à-dire 56 rangs.

La garniture qui est figurée au no 30 est en crochet tunisien. Montez 9 mailles et faites une bande assez longue pour faire le tour de la capeline et de la pèlerine; faites une pince à tous les endroits où vous rencontrerez les pointes, puis vous ferez sur le crochet tunisien un travail en crochet imitant l'astrakan. Passez le crochet dans les 9 mailles verticales en tirant la laine à chaque maille; vous



Lalpuin fils imp. r. des Fossés St J. 3 Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

35e année Janvier 1867 — N° 1

S.B. Fuller ... London ... Desterbeco ...



E. PREVAL

Gilquin fils imp. r. des Fossés St J. 3 Paris.

A. Carrache

Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.

Travestissements

Les Quatre Saisons.

33e année. Janvier 1866. N° 1

...Oesterberg ... S.B. Kuller ... London ... Oesterberg ...

voyez au n° 30 la position du crochet, puis vous redescendez en faisant 4 mailles-chaînettes et en tirant la laine dans la dernière maille-chaînette et dans une des mailles du crochet; recommencez les 4 mailles-chaînettes à chaque maille, et couvrez entièrement cette bande. On met un petit nœud sur le côté gauche, un ruban derrière pour serrer la capeline, s'il est nécessaire, et un devant pour nouer.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement. Tout le maïs doit être exécuté en cordonnet. — Cette charmante bande grillage sera d'autant plus élégante que l'on y mettra plus de soie; le fond, en cordonnet blanc, est d'un effet délicieux.

CALENDRIER

Voici, mesdemoiselles, un aperçu de cette *huitième merveille du monde,* dont tout l'univers se préoccupe en ce moment. Nous avons pensé vous être agréable en vous donnant par avance une idée de ce gigantesque monument, que la plupart d'entre vous viendront certainement visiter. Alentour une innombrable quantité de constructions de toutes sortes, édifiées par chaque nation sur l'emplacement qui lui est dévolu : théâtre, restaurants, cottages, usines, pagodes et mosquées; puis, les jardins avec leurs pelouses, leurs massifs, leurs pièces d'eau — ensemble véritablement merveilleux — dont vous venez de lire tout à l'heure une le description plus détaillée—et qui certes présente coup d'œil le plus grandiose, le plus pittoresque et le plus saisissant.

GRAVURE DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de jeune fille. — Robe en tarlatane blanche bordée d'une ruche chicorée en taffetas bleu. — Tunique peplum bordée de la même ruche, glands aux pointes, nœuds d'épaule en taffetas. — Chemisette en gaze bouillonnée en long, les bouillonnés séparés par des velours bleus. — Cordon de feuillage en velours bleu.

Toilette de jeune femme. — Robe en taffetas rose avec volant plissé surmonté d'un entredeux en dentelle blanche. — Tunique en dentelle, les lés sont bordés d'une guirlande de roses et réunis par des barrettes en taffetas. — Corsage plat avec dentelle remontant sur le devant. — Cordon de roses dans les cheveux.

Costume de petit garçon de huit à douze ans. — Costume complet en velours noir, orné de pattes en galon noir avec boutons. — Chemise avec col à la Colin et poignets droits. — Cravate en foulard. — Souliers en cuir verni.

DEUXIÈME GRAVURE.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

COSTUMES ALLÉGORIQUES DES QUATRE SAISONS.

L'Été, *toilette de jeune femme.* — Robe en taffetas gris avec semé d'abeilles, appliques en taffetas couleur paille, brodées de noir, figurant des ruches. — Seconde jupe en gaze blanche avec semé de petites étoiles en paille. — Corsage suisse en velours noir. — Chemisette russe, en batiste, décolletée à manche courte, avec large agrafe en fleurs des champs. — La seconde jupe est relevée sur le côté droit et maintenue par une agrafe pour soutenir la faucille et la gerbe, dans laquelle sont mélangées des fleurs des champs. — Dans les cheveux, guirlande de fleurs des champs. — Boucles d'oreilles épis de blé. — Bottes courtes fermées par un épi.

L'Automne, *costume de petit garçon.* — Tunique en drap cramoisi. — Jaquette en drap vert, le bord est découpé et bordé d'un galon de même nuance. — Peau de tigre retenue sur l'épaule par une longue épine. — Guirlande de pampre et de raisin muscat. — Bottines en peau de tigre avec revers en drap cramoisi. — Thyrse.

L'Hiver, *toilette de jeune fille.* — Robe en taffetas bleu de ciel semé d'étoiles en perles de cristal. — — Tunique et berthe en tulle bouillonné semé de petites perles en cristal, bordées d'un effilé en cygne; la berthe est maintenue par un rang d'une passementerie en perles avec grelots de perles longues en cristal. — Voile en tulle bleu lamé d'étoiles. — Coiffure, boucles d'oreilles et bracelets assortis à la garniture de la berthe. — Bottines en taffetas bleu ornées de la passementerie à grelots.

Le Printemps, *toilette de petite fille.* — Robe bouillonnée en tulle rose; les bouillonnés sont séparés par des guirlandes de feuillage. — L'encolure et le bas des manches sont bordés d'un bouillonné en tulle blanc. — Touffes de roses et nid avec oiseau dans les cheveux. — Collier et boucles d'oreilles en marguerites. — Souliers en satin rose avec marguerite formant bouffette.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront, au 15 janvier, les patrons suivants :

Peplum.
Veste et gilet pour petit garçon.
(Ces deux patrons sont de la première gravure du 1er janvier.)
Sortie de bal.
Capuchon.
Gilet d'homme.



Mosaïque.

Quand Fernand Cortez entra, pour la première fois, conduit par Montezuma, dans le grand temple de Mexico, il vit, dans cent coupes d'or, cent cœurs humains fumant devant les idoles. Saisi d'horreur et de pitié, le conquérant leva les yeux au ciel, et jura qu'il détruirait ce culte impie. — Montezuma, sans comprendre les paroles, en comprit le sens, et lui dit : « Je vais demander pardon à mes dieux de la patience que je vous ai témoignée. »

Le serment de Cortez fut acccompli : peu d'années après, la magnifique cathédrale de Mexico, dédiée à la sainte Vierge, s'élevait à la place de ce temple abominable.

—

LE LAURIER.

Le laurier, que les Grecs appelaient *Daphné*, était fort en honneur chez les anciens. Ils s'en servaient dans leurs cérémonies divinatoires : quand ses feuilles, jetées dans un brasier, crépitaient vivement, c'était un présage heureux. Si l'on voulait avoir des songes prophétiques, on cachait sous son chevet un rameau de laurier. Le laurier était consacré à Apollon et à son fils Esculape; on ornait de branches de laurier les portes des maisons où venait de s'accomplir un événement heureux ; on en entourait aussi les lettres qui annonçaient une victoire; et les faisceaux, portés devant les triomphateurs, en étaient également couronnés. Jules César obtint du sénat la permission de porter une couronne de laurier qui cachait sa tête chauve. Le laurier est resté l'emblème de la victoire; les martyrs sont représentés cependant portant la palme de l'Idumée au lieu du laurier de la Grèce.

—

LOGOGRIPHE.

Sur six pieds, de Lutèce étant premier pasteur,
Je fus victorieux d'un fléau destructeur ;
— Mais de mon cœur faites ma tête,
De ma tête faites mon cœur,
Je deviens le séjour d'un antique prophète.
— Sur quatre pieds, vois en moi du Sauveur
Un interprète ainsi qu'un disciple de Pierre ;
— Sur cinq, quelquefois douce et plus souvent [amère,
Ma source est toujours dans le cœur.
Sur trois pieds j'anime ton être,
Depuis ton premier souffle à ton dernier soupir,
Du néant le ciel m'a fait naître,
Et je ne dois jamais mourir.

Mme J. DE GAULLE.

RÉBUS





Paris. — Typ. Morris et Cie, rue Amelot, 64.

LES PEUPLES ÉTRANGES (1)

II



La première journée de voyage en compagnie du docteur Magnus m'avait vivement intéressé, aussi me retrouvais-je le lendemain de bonne heure devant mon rosier, où m'attendaient d'autres merveilles. Mes stoïques pucerons continuaient à sucer la séve de l'arbuste et à se multiplier outre mesure, tandis que, de leur côté, les larves de coccinelle et d'hémérobe, installées au beau milieu du troupeau, comme le loup dans la bergerie, s'efforçaient de les maintenir dans de justes limites, et s'engraissant à leurs dépens.

Plus bas sur les feuilles, étaient des mouches de toutes couleurs, dont quelques-unes le disputaient en éclat aux pierres précieuses. En admirant cette variété infinie de formes et de couleurs, mes yeux tombèrent sur un objet singulier. Vers l'extrémité d'une jeune branche était fixée une petite touffe de mousse d'un rouge de brique, de forme arrondie mais un peu irrégulière, et de la grosseur d'une noix. En examinant de près cette production étrange, je vis qu'elle était composée d'une immense quantité de filaments très-serrés et fins comme des cheveux; on eût dit de la perruque rouge d'un Jeannot lilliputien.

« Qu'est-cela? dis-je au docteur. Est-ce un fruit, une mousse ou un champignon?

—Ce n'est rien de tout cela, me répondit le docteur en riant, c'est simplement une galle produite par la piqûre d'un insecte.—Mais faisons comme les enfants, voyons ce qu'il y a dedans. »

Et, à l'aide de son couteau, il coupa la portion de la branche à laquelle était fixée la pelote chevelue; puis, en ayant enlevé les filaments rougeâtres avec le doigt, il me montra un noyau vert, de forme irrégulière et noueuse. Il le fendit ensuite par la moitié, et non sans peine, car ce noyau paraissait plus dur que le bois, et me fit voir que, dans son intérieur, étaient creusées cinq ou six petites cellules, dont quelques-unes renfermaient un petit ver blanc.

« Cette galle singulière, me dit-il, a la même origine que celle du chêne, qui ressemble à une petite pomme d'api, et sert, sous le nom de *noix de galle*, dans la confection de l'encre et des teintures noires; toutes deux proviennent de la piqûre d'une petite mouche que l'on nomme cynips. Et tenez, en voici justement une qui, fort probablement, est sortie, nouvellement éclose, de notre galle de rosier. »

J'examinai l'insecte que le docteur m'indiquait du doigt, c'était une petite mouche à quatre ailes, dont le dos bossu, la tête inclinée en avant, l'abdomen renflé et attaché au corselet par un fil, faisaient un petit être assez difforme. Ses couleurs n'étaient guère plus remarquables que ses traits; il était noir, avec les pattes et le ventre couleur de rouille.

« Quoique disgracié de la nature, dit le bon docteur, le cynips possède des instincts et des instruments merveilleux qui doivent nous le rendre plus intéressant qu'une foule d'insectes remarquables seulement par la beauté de leur habit. A l'extrémité de son abdomen, il porte une espèce de tarière roulée en spirale comme un tire-bouchon; cet instrument, extrêmement délié et flexible, est soutenu, sur les côtés, par deux lames plus solides, à l'aide desquelles l'insecte le dirige aussi facilement que le meilleur ouvrier pourrait diriger son outil. Lorsque le cynips veut pondre ses œufs, il déroule sa tarière, qui est creusée, dans toute sa longueur, d'un canal imperceptible, l'enfonce dans l'écorce du rosier et y pousse un œuf. Il distille en même temps dans l'ouverture qu'il vient de faire une liqueur douée d'une vertu particulière, si l'on en juge par les phénomènes qui se manifestent dans la plante. En effet, la séve ne tarde pas à affluer en abondance à l'endroit blessé, et à y causer une véritable tumeur, comparable à celle que déterminent sur le corps des animaux les piqûres des cousins et des taons. La séve se durcit à l'extérieur par son contact avec l'air, et forme une pellicule qui sert d'enveloppe; mais le liquide surabondant filtre bientôt à travers les pores de cette enveloppe et se projette en longs filaments fibreux dont l'ensemble forme cette pelote moussue, au milieu de laquelle est enfermée la galle. Et voyez combien est admirable la prévoyante sagesse qui a ordonné cette curieuse structure; les petits vers ou larves, qui sortent des œufs renfermés dans la galle, doivent y passer l'hiver et sont, par conséquent, exposés à toutes les rigueurs de la saison. Cette enveloppe moussue dont le nid est entouré, non conductrice et chaude comme une toison, forme pour les délicates larves qu'il abrite une protection assurée contre le froid de l'hiver ou l'humidité de l'automne. Et ces petits êtres y trouvent non-seulement un asile, mais encore des provisions inépuisables; car, comme ce rat du bon La Fontaine qui s'était retiré dans un fromage de Hollande, elles

(1) Voir le numéro d'Octobre 1865, page 280.

mangent les murailles de leur maison. Certes il n'est pas rare de voir de fous dissipateurs manger leur maison avec ses dépendances, mais, moins heureux que ces larves, ils se ruinent sans retour; l'insecte, au contraire, à mesure qu'il assouvit sa faim, voit repousser les murs de son habitation, qui se renouvelle par l'afflux de la séve, comme l'herbe des prairies sous la dent des moutons. Aux approches de l'hiver, lorsque les larves bien repues cessent de manger pour se transformer en nymphes, la galle cesse aussi de croître. Elle se durcit pour leur prêter un abri plus sûr pendant leur sommeil léthargique, qui dure toute la saison rigoureuse; et quand la douce haleine du printemps vient réveiller la nature, elles se métamorphosent en mouches, et percent leur maison pour aller voltiger sur les arbustes, où elles déterminent par leurs piqûres de nouvelles galles. On employait autrefois la galle du rosier sous le nom de *bédéguar* comme un remède héroïque contre plusieurs maladies graves, mais, hélas! ce topique a perdu, de nos jours, toutes ses vertus.

Cependant, si le cynips du rosier n'est pas pour nous d'une utilité réelle, il en est d'autres qui rendent à l'homme de véritables services.

» Vous voyez de tous côtés les abeilles et les bourdons se plonger dans la corolle embaumée des fleurs pour y puiser le nectar, cette liqueur sucrée dont ils fabriquent leur miel. Mais ne croyez pas que les fleurs prodiguent ainsi gratuitement aux insectes leurs trésors. Regardez-les lorsqu'ils sortent repus de la liqueur des nectaires; leur corps hérissé de poils se trouve chargé de la poussière fécondante des étamines, au milieu desquelles ils ont dû passer pour atteindre le fond de la corolle. Ils reprennent leur vol et vont butiner sur d'autres plantes; en pénétrant dans de nouvelles fleurs, ils déposent sur le stigmate quelques grains de la poussière dont ils sont couverts, et cette poussière va féconder les graines qui se développent, mûrissent et constituent le fruit. — Chaque espèce d'insecte préfère une espèce particulière de fleur qu'il reconnaît de loin à sa corolle; celle-ci est pour lui l'enseigne de l'hôtellerie où il sait qu'il trouvera un repas succulent. — Les plantes à fleurs complètes pourraient à la rigueur se passer de l'intervention des insectes; mais pour un grand nombre de végétaux, les étamines et les pistils sont renfermés dans des fleurs différentes et même sur des pieds distincts, souvent situés à de grandes distances l'un de l'autre. C'est surtout pour ces dernières plantes que les insectes, messagers ailés, sont des intermédiaires précieux; cela est si vrai, que ces plantes restent stériles dans les serres où ne pénètrent pas les insectes.

» Eh bien, c'est un service de ce genre que rend, en Orient, une espèce de cynips fort répandue, en concourant à la fécondation des figuiers.

» Le figuier offre une exception curieuse parmi tous les végétaux; ses fleurs sont renfermées dans l'intérieur du fruit, tout au contraire des autres plantes, dont le fruit est communément environné des parties de la fleur. Dans l'intérieur de nos figues de Provence se trouvent réunies des fleurs à pistil et des fleurs à étamines, et ainsi elles peuvent se passer du secours étranger des insectes. Mais en Grèce et dans toute l'Asie-Mineure, l'espèce de figuiers qu'on y cultive renferme une très-petite quantité de fleurs à étamines, tandis que les fleurs à pistil y sont très-abondantes. Il résulte de là qu'abandonnés à eux-mêmes, le plus grand nombre de ces fruits ne mûriraient pas. Le figuier sauvage, au contraire, renferme une grande quantité de fleurs à étamines. — Que font les habitants? — Ils recueillent les figues sauvages, dans lesquelles les cynips ont déposé leurs œufs et les suspendent en chapelets aux branches des figuiers cultivés. Les petits cynips en sortent au temps où cette figue est intérieurement en fleur, et la poussière fécondante qu'elle contient s'attache aux poils du corps de l'insecte. De sorte que, lorsqu'il pénètre à son tour dans les figues cultivées, il leur transmet en les perçant le pollen vivifiant. Dès ce moment, ces fleurs se développent, deviennent très-grosses, très-belles, très-sucrées, et tel figuier qui aurait à peine donné quelques livres de ces fruits, en porte jusqu'à 150 ou 200 kilogrammes. C'est le pain quotidien, la nourriture vulgaire des Grecs de l'Archipel et des peuples de l'Asie mineure; cette pratique, nommée *caprification*, du nom de caprifiguier qu'ils donnent au figuier sauvage, remonte à la plus haute antiquité.

— Quelle chose admirable que cet enchaînement de tous les êtres dans la nature, m'écriai-je; comme leurs rapports réciproques sont merveilleusement assortis à leur mutuelle existence. — Allons, docteur, je vois que vous tenez plus que vous ne promettiez, et si toutes les plantes de votre jardin sont aussi riches en merveilles que ce rosier, il faudrait, en effet, des années pour le visiter en détail.

» Mais que vois-je encore là? que signifient ces feuilles percées de trous ronds ou ovales, aussi nettement découpés que s'ils avaient été faits à l'aide d'un emporte-pièce? »

Sans me répondre, le docteur allongea le doigt, et, suivant des yeux la direction indiquée, je vis une espèce de petite abeille grise se poser devant moi sur une feuille intacte du rosier. — Elle se plaça au bord de la feuille qu'elle saisit par la tranche, de façon que celle-ci passa entre ses pattes, puis, courbant la tête, elle se mit à couper dans la feuille, à l'aide de ses mandibules, une pièce circulaire aussi facilement que nous le pourrions faire avec une paire de ciseaux. A mesure qu'elle avançait dans son travail, elle détournait avec ses pieds la partie coupée, afin qu'elle ne gênât pas son opération. Puis, quand la pièce fut presque entièrement détachée, craignant sans doute que le poids de son corps l'entraînât et fît déchirer la feuille, ce qui aurait pu nuire à la régularité de sa coupe, elle agita ses ailes avec rapidité, de manière à se soutenir en l'air.

Lorsque la pièce fut complètement détachée de la feuille, elle la plia par le milieu et l'emporta entre ses pattes.

Je la suivis des yeux sans bouger, et la vis disparaître à quelques pas de là en un point que je remarquai bien. Je m'avançai alors, avec autant de précaution qu'un Indien suivant la trace d'une piste, et, sur un des côtés de l'allée, là, où le terrain était un peu en pente, je découvris un petit trou rond de la grosseur du petit doigt. — Au bout de quelques instants, j'en vis sortir l'abeille, qui se dirigea de nouveau vers le rosier.

» C'est là le nid de l'abeille coupeuse de feuilles, me dit le docteur, et l'habileté qu'elle déploie dans

cette construction dénote chez cet insecte un instinct pour le moins aussi merveilleux que celui des abeilles sociales. — J'ai souvent déterré de ces nids, et je suis parfois resté des heures entières à étudier les procédés de ces ingénieux insectes. — Lorsque l'abeille coupeuse ou *mégachile*, comme l'appellent les naturalistes, veut construire un nid pour y déposer ses œufs, elle cherche d'abord un terrain sec et compacte, un peu élevé, afin que l'eau n'y séjourne pas; puis, à l'aide de ses pattes et de ses robustes mâchoires, elle y creuse, en enlevant la terre grain à grain, une espèce de trou cylindrique ou puits de huit à neuf centimètres de profondeur. L'abeille n'amoncelle pas la terre autour de son trou, comme fait la taupe; elle la disperse au loin avec le plus grand soin, sans doute pour ne pas attirer l'attention de ses ennemis, et elle y met tant d'ardeur qu'une seule journée lui suffit pour accomplir ce gigantesque travail, sans autre instrument que ses mâchoires. Mais ce tube une fois creusé, il s'agit de l'aménager et de le tapisser à l'intérieur, de manière à en faire une habitation commode et sûre pour ses petits. L'abeille vole vers le rosier le plus prochain, ou, à son défaut, sur un sorbier ou un bouleau; là elle choisit une belle feuille, et y découpe, comme vous l'avez vue faire, des pièces ovales ou rondes suivant ses besoins. Elle tapisse d'abord le tube dans toute sa longueur, profitant ingénieusement du ressort même de la feuille pour la faire adhérer aux parois du trou; puis, au moyen d'autres pièces, elle fabrique une sorte de godet de la forme d'un dé à coudre, en ayant bien soin que chaque pièce déborde sur l'autre, de façon à la maintenir et à fortifier les joints. Chaque dé est formé de trois pièces : deux ovales pour le cylindre et une ronde pour le fond concave du dé, et pour que sa solidité ne laisse rien à désirer, l'abeille renforce son godet de trois ou quatre doubles; les vases doivent, en effet, être bien clos, car ils sont destinés à contenir le miel qui servira à la nourriture des petits. Lors donc que l'abeille a terminé l'une de ces jarres, elle la remplit, jusqu'aux trois quarts environ, d'un miel parfumé, au milieu duquel elle dépose un œuf; puis elle en ferme l'entrée en y superposant trois ou quatre pièces rondes. Ces pièces sont si régulièrement circulaires que nous ne pourrions en faire de semblables sans l'aide du compas, et, ce qui est plus admirable encore, c'est qu'elles s'adaptent si exactement à l'ouverture du godet et en bouchent si hermétiquement l'entrée que le miel n'en peut sortir. Assurément nous tenterions sans succès de tailler à vue d'œil une pièce propre à s'ajuster exactement dans un tuyau, même lorsque nous aurions celui-ci sous les yeux. Ce premier godet sert de support à un second dont le fond, appuyé sur le couvercle du premier, entre dans la partie supérieure du dé restée vide et y est enchâssé. La mégachile remplit ce second vase de miel, y dépose un œuf et le bouche avec autant de soin que le premier. Et elle dispose ainsi à la file six ou sept cellules emboîtées les unes dans les autres, dont l'ensemble constitue un étui cylindrique divisé en autant d'étages ou compartiments. — De l'œuf déposé dans chacune de ces cellules, sort un petit ver, qui trouve à sa portée une nourriture appropriée à ses besoins, et qui, lorsqu'il a épuisé ses provisions, subit les deux transformations dont la dernière le rend abeille. »

J. Pizetta.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

LES PETITES VERTUS ET LES PETITS DÉFAUTS DE LA JEUNE FILLE.

Par un Aumônier (1).

Ce bon petit livre ne porte pas de nom d'auteur, mais celui qui l'a écrit connaît la jeunesse et n'a travaillé que pour lui faire du bien. Ses conseils, simples de style, facilement applicables, méritent non-seulement d'être lus, mais d'être médités par les jeunes filles. On aurait envie de citer de longues pages, mais nous n'en extrairons que deux qui serviront à montrer combien cette plume modeste a su aller jusqu'au fond des choses :

« *Peut-on acquérir la douceur ?*

» Tout le monde a ouï dire que saint François de Sales était né avec un caractère violent et emporté, mais ce qu'on sait moins, c'est que la réforme de ce caractère lui a coûté vingt-deux ans de vigilance, de combats, de victoires. « C'est, dit-il, à force de prendre ma colère au collet, de la gourmander, de la fouler aux pieds, que, depuis que je suis berger, e

(1) Un joli volume, prix : 50 centimes. Chez Félix Girard, à Paris, rue Cassette, 5.

n'ai pas dit une parole passionnée à mes brebis. »

» Une jeune fille écrivait, il y a quelques années : On m'a donné de l'instruction, des talents, mais on ne m'a pas enseigné à me dominer, je suis restée l'esclave de mes caprices, et l'on m'avait appris à m'excuser en disant devant moi : *Elle est née comme cela.* Quelle folie ! si j'étais née avec une infirmité corporelle, on eût essayé de tous les remèdes pour me guérir !

» Les défauts de caractère, qui sont les infirmités de l'âme, ne méritent-ils pas plus de soin, puisque nos vertus nous donnent le bonheur du ciel et celui de la terre. Efforcez-vous de vaincre vos emportements et vos caprices, et méritez qu'on dise, à propos de votre douceur, ce que saint Vincent de Paul disait en pensant à saint François de Sales : O mon Dieu ! si monseigneur de Genève est si bon, qu'il faut donc que vous le soyez vous-même !

» *Caractères de la douceur.* Elle est polie, car elle sait écouter sans ennui, ou du moins sans ennui trop apparent, les récits fatigants par leur peu d'importance et leur longueur ; elle n'interrompt jamais dans la conversation, et réprime un sourire qui pourrait blesser.

» *Elle est patiente et bonne,* supporte les prétentions de la sottise, les caprices d'un malade, les redites et les lenteurs de la vieillesse, les importunes questions de l'enfance.

» *Elle est modeste,* soutient son opinion sans aigreur, et n'irrite jamais une opinion contraire à la sienne.

» Elle unit enfin les avantages de la prudence au mérite de la bonté. »

Après avoir parcouru les belles vertus du cœur, la bonté, la douceur, la charité, la modestie, l'auteur arrive à ces qualités qui sont elles-mêmes des demi-vertus, et sans lesquelles une femme est incomplète, sans lesquelles une destinée est souvent manquée. Voici comment il parle de *l'ordre.*

« L'ordre embrasse surtout : 1° la toilette et les soins domestiques ; 2° l'accomplissement des devoirs du cœur.

» L'ordre demande un costume toujours propre et complet, plutôt simple que trop éclatant ; la fraîcheur des vêtements est une condition de leur élégance. N'inventez pas les modes, mais suivez-les ; les fous les inventent, les sages les suivent.

» L'ordre veut une chambre que l'œil parcoure sans éprouver une sensation désagréable, soit à cause de la poussière qui obscurcit les meubles, soit à cause de l'entassement des objets ; une chambre dans laquelle on ne voie pas, par exemple, sur des chaises tournées dans tous les sens, des vêtements qui devraient être pliés et renfermés.

» L'ordre veut que l'intérieur des armoires soit arrangé de manière à ce que le linge puisse être facilement sorti, et que ce linge lui-même, toujours compté et sans déchirures, ait sa place bien désignée ; que chaque chose soit à l'endroit le plus commode, remise à sa place dès qu'elle a servi, et qu'elle ne reste jamais détériorée, ni en lambeaux.

» L'ordre exige qu'on ne laisse jamais sans réponse une lettre qu'on a reçue, même ces petites lettres d'amitié qui font tant de bien quelquefois et qui empêchent presque le cœur de mourir, comme une goutte d'eau empêche le gosier de se dessécher. Qu'on profite de toutes les occasions pour se montrer reconnaissante, le premier jour de l'an, la veille d'une fête, et qu'on sache deviner ces prévenances, ces soins qu'une jeune fille trouve tout naturellement dans son cœur. »

L'auteur a publié un second volume : *La Science du ménage,* dont nous rendrons compte un peu plus tard. Nous souhaitons à ces excellents livres le succès réel et durable qu'ils méritent.

M. B.

MADEMOISELLE DE NEUVILLE

PAR Mme MATHILDE BOURDON

Il en est des bons livres comme des bonnes actions ; pour leur laisser tout leur prix, on ne les loue pas, on les raconte.

Nous sommes sous la Terreur, au lendemain des excès populaires, aux jours lugubres des excès du pouvoir...

Le marquis de Neuville, alors âgé de cinquante ans, habite le château de ses pères sur les confins de la Picardie. La Révolution le surprend là en contemplation d'une jeune femme et d'une enfant qui sont toute sa vie. Il faut fuir ; Vincent, son fidèle intendant, l'en conjure, pour échapper à la rage des forcenés qui marchent sur le château. Sa femme et son enfant sont jetées en prison, le château est pillé, saccagé, et de tout ce bonheur d'hier, il ne reste plus rien. Le marquis est en Angleterre, plus tard en Amérique ; il travaille, il lutte, il espère qu'après tant d'épreuves, Dieu permettra qu'il revoie les êtres qui lui sont chers. La marquise et sa fille Charlotte sont venues à Paris sous la protection de Vincent, qui a consacré tout son bien à les faire sortir de prison, et qui va maintenant travailler pour leur donner le pain de chaque jour. La marquise est touchée du dévoûment de Vincent, mais elle n'a pas la résignation, le courage que donne la foi, et bientôt le vide se fait dans son âme. Elle s'ennuie, cette marquise qu'une éducation superficielle et mondaine n'a pas préparée aux austères devoirs que lui imposent les événements ! Elle attend son mari sans le pleurer, elle regarde son enfant sans songer à l'instruire. Heureusement, Vincent est là : le temps que lui laissent ses occupations, il le consacre à cette jeune âme à laquelle il inspire, par son exemple autant que par ses préceptes, le goût du bien et l'amour de son Dieu. « Il n'ose pas blâmer la marquise, mais il désire que Charlotte ne lui ressemble pas, et qu'elle trouve dans une foi sincère la force et la paix qui ne sont pas le lot de sa mère. »

Le temps s'est écoulé, Charlotte a grandi, on est toujours sans nouvelles du marquis, et aucune circonstance n'est venue troubler le paisible intérieur de Vincent et de sa famille d'adoption, si ce n'est le

retour de son neveu Marcel, dont les guerres de la République ont fait un brillant officier. A ce moment du récit la situation devient déchirante : Marcel n'a pu voir la marquise avec indifférence, il lui dit qu'elle est veuve, elle le croit, et consent à l'épouser.

Ai-je besoin de vous le dire, le pauvre exilé rentre enfin dans sa patrie. Il va toucher, pense-t-il, au terme de ses souffrances ; l'espoir de retrouver ceux qu'il aime chasse tous les tristes souvenirs, — et la plus cruelle déception lui est réservée. Il revoit son village sans reconnaître la demeure de ses pères, il retrouve Vincent, mais il ne retrouve plus que lui. Le retour du proscrit dans ce pays qui n'offre plus aucune trace des anciens jours, est rendu avec un rare bonheur : on le sent à l'émotion qui la domine, à la vérité de ses peintures, madame Bourdon a le culte des traditions, le pieux respect du passé, la douce religion du souvenir.

Dans le tourbillon de sa nouvelle existence, au milieu du luxe et des fêtes, la marquise est heureuse. Seule, Charlotte est triste ; *Dieu et mon père*, est la devise de sa vie ; elle attend, elle n'ose plus espérer.

« Tu seras donc toujours triste, Charlotte ? — Je le crains, ma mère. »

Quand M. de Neuville se présente chez celle qui avait porté son nom, il la trouve indigne et lâche, et lui dit un éternel adieu.

« Vous ne partirez pas seul, mon père, s'écrie Charlotte en courant à lui et en l'enlaçant de ses bras. Mon père, ma mère, pardon ! j'ai tout entendu! Je veux vous suivre, mon père, pour jamais. »

Et tous deux s'éloignent sans retourner la tête.

« Où allons-nous, mon père ? dit-elle en lui souriant avec douceur. — A Neuville, lui répondit-il. La maison de Vincent nous attend ; mais lui, chère enfant, n'y est plus. Dieu t'envoie pour le remplacer : un ange après un saint. »

Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire. Lisez avec votre cœur et vos généreux instincts, les derniers chapitres du livre de madame Bourdon : je ne pourrais, en vous racontant ces pages touchantes, que vous en gâter l'émotion. Elles m'ont remis en mémoire une des bonnes pensées d'Eugénie de Guérin :

« Une fille doit être si douce à son père ! Nous leur devons être à peu près ce que les anges sont à Dieu. »

Assistez à la vie commune du vieillard et de l'enfant, voyez leur mutuelle tendresse, les respects, les soins affectueux de Charlotte, les douces joies de son père, et dites ensuite de quoi se compose le vrai bonheur ? Pour moi, qui suis pourtant un vieux routier de livres, j'ai vu ces deux âmes se séparer, et des larmes me sont venues dans les yeux.

« Mon enfant, dit-il en lui tendant la main, il le faut ! Bénissons Dieu ! bénissons Dieu dans la mort comme dans la vie ! »

Elle ne put répondre, et s'agenouilla près du lit en pleurant amèrement. Il posa sur sa tête inclinée une main tremblante :

« Du courage ! dit-il, mon enfant : Dieu ratifiera mes bénédictions sur toi, les plus tendres bénédictions ! Jamais père n'aima autant et ne fut autant aimé... Je te remercie, ma fille, de tant d'amour, de tant de sacrifices : tu m'as embelli la vie, tu m'adoucis la mort. Sois forte maintenant, et avertis M. le curé ; il est temps...

— Mon père, répondit-elle en lui baisant la main, mon père, si j'ai pu vous témoigner mon respect et mon amour, si vous êtes satisfait de moi, pardonnez à ma pauvre mère ! bénissez-la aussi !

Le marquis hésita : ce nom venait de réveiller dans cette âme calmée un orage de souvenirs. Il regarda tour à tour le crucifix et sa fille ; et ce pardon, que tant de fois, en chrétien, il avait accordé tout bas au pied du tabernacle, il le donna enfin tout haut.

» Je lui pardonne, dit-il, du fond de mon âme ; je prie Dieu pour elle, et je désire qu'elle soit sauvée et bénie... Seulement, mon enfant, ne retourne pas dans cette maison, sous le toit de cet homme...

— Je vous le jure, mon père ! j'aurai un autre asile. »

Charlotte revoit sa mère. La femme du général, veuve alors, avait éprouvé les bienfaits de la religion ; la pensée d'une bonne œuvre lui avait été inspirée, et sa fille venait lui prêter sa pieuse assistance : elle était sœur de charité.

Madame Bourdon, en écrivant *Mademoiselle de Neuville*, a mis une fois de plus en lumière les désastreuses conséquences du divorce. A celle qui a plaidé toujours avec tant d'autorité la cause de la religion, du devoir et de la famille, il appartenait de s'élever contre le divorce. L'homme ne sépare pas ceux que Dieu a unis.

A la moralité que madame Bourdon a tirée de son intéressant récit, je lui demanderai la permission d'en ajouter une autre : c'est que la pire de toutes les mésalliances est celle du cœur. La marquise de Neuville, élevée avec frivolité, était mal placée sans doute pour comprendre dans toute leur étendue ses devoirs d'épouse et de mère ; mais le sentiment de ces devoirs, loin de s'effacer en elle, se serait développé de plus en plus au milieu des cruels événements qui étaient venus la frapper, si son mari, au lieu d'être seulement pour elle un appui, un protecteur, avait rempli toute son âme. Madame de Neuville estimait profondément le marquis, elle l'admirait, elle l'honorait, mais elle ne l'aimait pas comme on doit aimer le compagnon de toute sa vie, celui avec lequel on doit mettre tout en commun, joie et tristesse, plaisirs et chagrins, bonne et mauvaise fortune.

« J'ai vu pendant mon séjour en Angleterre, dit madame de Staël, un homme du plus rare mérite uni depuis vingt-cinq ans à une femme digne de lui. Un jour, en nous promenant ensemble, nous rencontrâmes des gypsies errant au milieu des bois, dans la situation la plus déplorable ; je les plaignais de réunir ainsi tous les maux physiques de la nature.

— Eh bien, me dit alors, M. L***, si, pour passer ma vie avec elle, il avait fallu me résigner à cet état, j'aurais mendié depuis trente ans, et nous aurions encore été bien heureux.

— Oh ! oui, s'écria sa femme, nous aurions encore été les plus heureux des êtres. »

Si ce trésor de sympathies avait été dans l'âme de madame de Neuville, elle y eût puisé la force nécessaire pour accomplir une tâche difficile, pour se dé-

vouer à son enfant, pour se conserver, de cœur et de pensée, à son mari absent. N'unissons pas ce qui commence avec ce qui finit; il faut marcher d'un pas égal dans la vie; il faut, pour se comprendre et s'aimer toujours, avoir les mêmes sentiments et les mêmes croyances.

Je ne terminerai pas sans rendre à madame Bourdon un hommage qui lui est si légitimement dû. Les Anglais ont le mérite d'avoir fait et de faire encore des romans pour leurs femmes et pour leurs filles : les livres de cette sorte sont trop rares chez nous. Remercions madame Bourdon d'avoir donné l'exemple, et félicitons-la de l'avoir donné avec un sentiment si vrai et un goût si sûr. Je dois ajouter que ce livre est plutôt écrit pour les jeunes femmes que pour les jeunes filles. CHARLES ROZAN.

LUDVINNE

(Fin.)

IX



n matin que sa mère était allée au marché, Ludvinne mettait la dernière main à l'arrangement de la chambre, lorsqu'un pas lourd se fit entendre dans l'escalier; on s'arrêta devant sa porte, et on frappa.

La jeune fille courut ouvrir, et faillit tomber à la renverse en reconnaissant le visiteur.

« Vous ici, monsieur le curé! s'écria-t-elle en joignant les mains. Entrez, entrez bien vite, pour vous reposer. Comme vous êtes essoufflé! »

Et elle avançait une chaise, et regardait avec des yeux pleins de larmes de joie le vieux prêtre, qui, tout hors d'haleine, se contentait de lui sourire sans pouvoir prononcer un mot.

« Hé! ma chère enfant, lui dit-il enfin quand son oppression fut calmée, savez-vous que vous êtes logée bien près du ciel! Jésus Maria! J'ai cru que mes vieilles jambes resteraient en route. Ma pauvre petite brebis du bon Dieu, vous êtes donc bien étonnée de me voir, que vous en tremblez si fort? C'est qu'il y a un bon bout de chemin d'Ault ici. Mon voyage s'est décidé si brusquement! Il y a bien des années, j'avais promis à un de mes confrères, chanoine à Amiens, de lui pousser une petite visite, et je retardais toujours, soit pour une raison, soit pour une autre. Mais ce pauvre vieil ami a été bien malade. Il m'a écrit pour me rappeler ma promesse de ne pas le laisser mourir sans aller l'embrasser. Je suis parti tout de suite. J'ai passé quelques jours chez lui. Son médecin lui a conseillé de venir consulter à Paris, il m'a engagé à l'accompagner, et j'y ai consenti d'autant plus volontiers que je tenais à vous voir, chère petite. »

Le vieux prêtre était le curé d'Ault, M. le doyen, comme on l'appelle dans le pays. Les lettres de Ludvinne lui avaient appris toutes les épreuves par lesquelles il avait plu à Dieu de la faire passer.

« Oui, oui, continua le doyen, me voilà en chair et en os. Mais comme je comprends bien maintenant, ma fille, ce que vous me disiez au commencement de votre séjour ici, que votre tête bourdonnait quand vous étiez dans les rues, comme, lorsque enfant, vous grimpiez dans le clocher avec le carillonneur pour lui voir mettre la grosse cloche en branle! Quel bruit, grand Dieu! dans cette ville! et quel mouvement! je n'en avais pas même l'idée. Toutes ces voitures qui s'entrecroisent me donnent le vertige. Si je restais, je crois que je finirais par être écrasé.

» Paris est cependant bien beau et bien curieux à voir. Comme il y a de belles églises! Eh bien! tout de même, je me retrouverai avec plaisir dans la mienne, où, — il vous en souvient bien, n'est-ce pas? — le vent et la grande voix de la mer se mêlent à nos chants les jours de tempête. Que diriez-vous, là, franchement, petite, si je venais vous proposer de retourner là-bas? »

Ludvinne ouvrit de grands yeux et ne parut pas comprendre le sens des paroles du curé.

Il s'amusa un instant à jouir de son anxieuse curiosité.

« Peut-être avez-vous tout à fait oublié Gaspard? » lui dit-il enfin avec un malin sourire.

Un flot de sang monta subitement aux joues de Ludvinne et leur donna une teinte écarlate.

Gaspard avait été le compagnon et l'ami de son enfance. Devenus grands, ils s'étaient mutuellement promis d'être toujours tout l'un pour l'autre. Le curé avait reçu leurs confidences réciproques et approuvé cet attachement.

Simonne aurait vu ce mariage avec grand plaisir. Malheureusement elle ne sut pas tenir sa langue en bride. Fâchée contre son frère, elle dévoila sa misère et exagéra les torts de sa femme.

Les parents de Gaspard étaient de petits propriétaires aisés, s'occupant eux-mêmes de la culture de leurs terres. Ludvinne leur convenait parfaitement, et ils l'auraient acceptée avec joie, même sans fortune, si elle eût été orpheline; mais ils retirèrent leur consentement dès qu'ils eurent appris, par Simonne, la

position de Lucien ; ils ne voulurent pas risquer de voir tomber à leur charge la famille de leur bru.

Gaspard se révolta d'abord contre cette décision. Le curé fit cesser toute pensée de rébellion en rappelant au jeune homme le commandement de Dieu qui ordonne aux enfants la soumission envers leurs parents.

Gaspard avait conservé sa foi vive et intacte. Il baissa la tête sous l'arrêt du doyen, et cessa de rechercher Ludvinne. Elle, de son côté, avait aussi compris quel était son devoir.

Sur ces entrefaites, Simonne était morte et Ludvinne avait dû partir pour Paris. Si le souvenir de son affection pour Gaspard faisait souvent battre son cœur, elle le chassait comme une pensée coupable. Mais les paroles du doyen l'avaient prise au dépourvu. Il put croire au premier coup d'œil que la mission dont il s'était chargé serait facile.

X

Le curé allait de nouveau aborder la question, lorsqu'une clef grinça dans la serrure et la porte en s'ouvrant livra passage à Pauline.

« Maman, M. le doyen d'Ault, qui a eu la bonté de penser à venir nous voir, » dit Ludvinne en ôtant des mains de sa mère le panier qu'elle portait, et en lui avançant une chaise.

Une expression de vive contrariété se peignit à l'instant sur le visage de Pauline. Elle éprouvait une véritable humiliation d'avoir été surprise dans ses fonctions de ménagère. Elle balbutia cependant quelques paroles banales de politesse.

Ludvinne s'était aperçue de cet embarras, et croyant le faire cesser en détournant l'attention du curé, elle lui demanda en riant s'il serait disposé à partager leur modeste déjeuner.

Un regard tout chargé de reproches que lui lança sa mère lui apprit que rien n'était plus mal imaginé que cette invitation. Comment Ludvinne n'avait-elle pas deviné qu'il lui serait pénible d'étaler sa pauvreté devant les yeux d'un étranger, surtout vis-à-vis de quelqu'un qui l'avait connue dans des jours meilleurs ? Quelquefois le curé était venu voir Lucien à Abbeville, et Pauline avait tenu à honneur de le recevoir chez elle. Mais alors elle avait du linge fin, de la porcelaine, de l'argenterie, et une domestique pour les servir, tandis qu'à présent elle devait se contenter d'assiettes de faïence, de couverts de fer, et n'avait pas même à étendre une nappe sur la table de bois blanc. N'était-elle pas assez malheureuse d'être tombée si bas ! d'avoir à supporter tant de privations ! fallait-il encore que sa fille infligeât à son orgueil un tel supplice !

Toutes ces pensées étaient contenues dans le rapide coup d'œil que Pauline jeta à sa fille, et qui fut compris par le curé.

« Merci, merci, se hâta-t-il de répondre, je suis attendu par mon ami le chanoine. Ce sera pour une autre fois.

— Comptez-vous demeurer encore longtemps à Paris? demanda Pauline avec inquiétude.

— Trois ou quatre jours tout au plus, dit-il. J'ai hâte d'aller retrouver mes ouailles et la tranquillité de mon presbytère. Et, chère dame, j'espère bien vous revoir chez moi. Au moment où vous êtes entrée, je commençais à parler à Ludvinne d'une chose qui me tient bien au cœur, puisqu'elle touche directement à l'avenir de cette bonne petite. Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas, que dans le temps, il y avait eu quelques projets de mariage entre elle et un jeune homme nommé Gaspard ?

— Ma belle-sœur l'avait écrit à son frère, répondit Pauline avec froideur. Mais de toute manière, ce mariage eût été une chose infaisable ; ni mon mari ni moi surtout n'y aurions consenti. Il me semble pourtant, ajouta-t-elle en souriant avec dédain, que ces bonnes gens ont cru que la rupture venait de leur côté. Ils auraient peut-être pensé nous faire encore beaucoup d'honneur, parce que nous n'étions pas aussi riches qu'eux.

— Là, là, ma chère dame, il ne faut pas que votre vanité blessée vous rende injuste. Il est très-vrai que les difficultés sont venues de la part de la mère de Gaspard. C'est une femme un peu attachée aux biens de la terre, je le reconnais ; mais enfin chacun a ses défauts, et elle avoue qu'elle a eu tort. Quant à Gaspard, il a fait preuve de beaucoup de vertu : il a renfermé son amour dans son cœur, est resté un fils soumis et respectueux et ne s'est jamais plaint qu'à moi. Aussi ai-je été tout heureux quand, l'autre jour, il est arrivé au presbytère avec une figure joyeuse que je ne lui avais pas vue depuis longtemps.

» — Monsieur le doyen, m'a-t-il dit en entrant, j'ai à vous prier de vous charger d'une commission que je ferais bien moi-même si je l'osais ; mais vous saurez mieux expliquer les choses que moi.

» — Parle, mon garçon, lui ai-je répondu.

» — Eh bien! si c'était un effet de votre bonté, je vous prierais d'écrire à Paris. Si Ludvinne n'a pas changé de sentiments, ce qui me semble impossible, elle pourrait à présent devenir ma femme. Ma mère est un peu infirme. Il lui serait bien nécessaire d'avoir une bru, et comme elle sait bien que je ne lui en donnerai jamais d'autre que Ludvinne, elle m'a parlé la première de la possibilité de renouer l'affaire. Elle regrette ce qui a été fait, et ne met plus le moindre obstacle à ce que Ludvinne nous amène sa mère. La ferme est assez grande pour la loger, m'a-t-elle dit ; elle fera ce qu'elle voudra ici, rien, si ça lui convient. Les vieux se tiendront compagnie pendant que les jeunes travailleront.

» Je vous répète textuellement les paroles de Gaspard, dit le doyen en souriant à Ludvinne, qui, la tête penchée en avant, les yeux ardemment fixés sur le vieux prêtre, ne perdait pas une seule syllabe de ce qu'il disait.

» — Le pauvre garçon, continua-t-il, doit être bien impatient de me voir revenir. Je voulais vous écrire d'abord tout de suite ; puis les préparatifs de mon départ si précipité m'en ont empêché. Je comptais ensuite le faire dès mon arrivée à Amiens ; mais mon voyage ici s'est décidé ; et j'ai retardé, préférant vous voir et vous parler. Par lettre on ne dit jamais bien tout. Dès qu'il me saura de retour, il ne tardera pas à arriver chez moi, j'en suis sûr, pour savoir votre réponse. Je ne vous la demande pas aujourd'hui, ma petite. J'espère, pour Gaspard, qu'elle sera favorable ; mais dans une affaire aussi grave que le mariage, il ne faut pas agir à la légère. Vous avez aussi besoin de causer de tout cela avec votre mère. Avant de rien décider, priez bien le Seigneur pour qu'il vous

éclaire. Adieu, enfant, dit-il en se levant, et en traçant avec son doigt une croix sur le front de Ludvinne. Que Dieu vous bénisse et vous ramène parmi nous. Et vous aussi madame, continua-t-il en saluant Pauline, qui paraissait plongée dans de sombres et amères réflexions !

» Je reviendrai probablement avant de partir, ajouta encore le doyen ; mais j'ai hâte de connaître votre réponse, ainsi donc, Ludvinne, venez me trouver demain matin, après ma messe, à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. »

XI

Il partit ; et ses pas pesants retentissaient encore dans l'escalier, que déjà Ludvinne s'était jetée dans les bras de sa mère.

« Que je serai heureuse, lui disait-elle en l'embrassant, quand je pourrai enfin te voir bien installée, sans souci de l'avenir et pouvant te reposer tout à ton aise ! »

« Jamais, répondit Pauline, je n'irai volontairement manger le pain des autres. Mais qu'à cela ne tienne. Tu es libre d'accepter le mari qui se présente. J'avais, je l'avoue, espéré que nous continuerions à vivre ensemble, que ma vieillesse serait soignée par toi. Je me suis trompée. Ce sera une nouvelle épreuve à ajouter à toutes celles dont j'ai été accablée. J'ai tout sacrifié pour mon mari et pour mes enfants, et c'est au moment où tu me restes seule de tous ceux que j'ai aimés, lorsque ta présence me serait si nécessaire pour m'indemniser un peu de ce que j'ai souffert, que tu m'abandonnes ! C'est cruel à toi. Va porter ton affection à des étrangers. J'ai encore mes bras, Dieu merci ! je travaillerai, et plus tard il se trouvera peut-être bien quelque asile où l'on consentira à recevoir la pauvre veuve délaissée !

— Oh ! ne parle pas ainsi ! dit Ludvinne, dont le visage s'était couvert d'une pâleur mortelle. Tu n'as pas réfléchi, bien sûr, qu'en étant chez moi, tu serais chez toi. Gaspard ne sera-t-il pas ton fils ? Tu as bien entendu M. le doyen, lui qui est si éclairé, si saint, il m'engage à consentir ; ce doit donc être bien.

— L'amour t'aveugle, ma fille. Vraiment je n'aurais pas cru cela possible à ton âge, où tu devrais être plus raisonnable. Mais, bah ! pourquoi ne ferais-tu pas une folie ? J'en ai bien fait une, moi, en me mariant ; seulement j'avais pour excuse d'être jeune, inexpérimentée et sans mère. Il ne me semblait pas possible pourtant que quelqu'un de mon sang pût jamais s'abaisser si bas. Miséricorde ! accepter, sans mourir de honte, un homme qui vous a repoussée parce que vos parents étaient pauvres ! et qui ose venir offrir l'abri de son toit comme une aumône à votre mère ! rien que cette pensée me fait bondir d'indignation. Cependant ne viens pas me reprocher plus tard d'avoir mis obstacle à ton bonheur. Tu es majeure depuis longtemps. Tu agis assez d'après tes idées, marie-toi. Je ne t'en empêcherai pas. Seulement n'espère pas m'avoir jamais auprès de toi.

« A présent tu connais mon sentiment, n'en parlons plus. Aussi bien, voilà ton apprentie qui arrive. »

Ludvinne s'essuya vivement les yeux, alla s'asseoir près de la fenêtre, à la place qu'avait affectionnée son père, et prit son ouvrage sans ajouter un mot. Sa mère se mit à vaquer aux soins du ménage, mais ses sourcils froncés, et sa brusquerie en parlant à sa fille, prouvaient assez à celle-ci que ses sentiments n'avaient pas changé.

XII

La pauvre fille eut alors à soutenir un terrible combat avec elle-même. Il y avait des moments où elle se sentait résolue à se marier quand même. Elle laisserait sa mère dans leur petit logement avec une servante ; s'arrangerait avec Gaspard, qui, elle en était certaine, ne demanderait pas mieux, pour lui faire passer régulièrement de quoi vivre. La solitude l'effrayerait vite, et alors elle viendrait les rejoindre à Ault, où tous les bonheurs l'attendraient. C'était folie que de repousser ce que Dieu mettait à leur portée.

Et l'instant d'après tous ces beaux plans chimériques s'évanouissaient pour laisser la place à la grande idée du devoir.

Que deviendrait la promesse faite à son père sur son lit de mort ? Et même, n'eût-elle rien promis, pourrait-elle goûter une seule minute de repos en sachant sa mère triste et isolée ? alors elle ne reculait plus devant l'idée de tous les sacrifices. Il lui semblait qu'elle ne devait pas même attendre au lendemain pour instruire le curé de sa résolution irrévocable, et puis elle défaillait de nouveau et retombait dans ses cruelles perplexités.

Pas un mot à ce sujet ne fut prononcé entre la mère et la fille.

Toute la nuit Ludvinne fut encore en proie à de cruelles perplexités : si, succombant à la fatigue, elle tombait dans un demi-sommeil, ses rêves l'emportaient alors dans la jolie ferme de Gaspard. Elle gravissait avec lui les pentes gazonnées contre lesquelles la maison est adossée pour la préserver des vents du Nord. Comme aux jours de son enfance, elle secouait en riant les pommiers en fleurs pour en faire tomber sur leurs têtes une pluie de pétales parfumés. Elle entendait le chant du coq, le beuglement des vaches couchées mollement sur l'herbe épaisse des prairies. Elle aspirait avec délices la brise de mer qui lui arrivait à travers le feuillage.

Mais si un brusque mouvement de sa mère, étendue à ses côtés, la réveillait en sursaut, les rayons de la lune entrant par la petite fenêtre lui montraient la mansarde dans toute sa triste nudité.

Jamais le plafond ne lui avait paru si bas ! Jamais elle ne s'était sentie si à l'étroit entre ces quatre murailles délabrées.

Cependant il fallait opter.

Alors, du fond de son cœur, la jeune fille jeta un appel de détresse à celui de qui seul vient la force. Père vigilant, il ne se fit pas attendre. Le secours d'en haut imploré avec tant de ferveur, descendit vers Ludvinne, et lui donna le courage dont elle avait besoin.

Aux premières lueurs du jour elle se leva, s'habilla, et se dirigea vers l'église de Saint-Thomas-d'Aquin.

Lorsque Ludvinne rentra chez elle, ses yeux rougis par les larmes, ses traits défaits apprirent à sa mère que le sacrifice était accompli. Elles ne se dirent rien. Seulement Pauline, qui, elle aussi, avait passé une terrible nuit d'insomnie, embrassa sa fille avec

une effusion de tendresse à laquelle elle ne l'avait pas accoutumée.

Ludvinne reprit son travail et sa vie ordinaire. La blessure de son cœur saigna-t-elle longtemps? Dieu seul le sut; car la pauvre fille ne se plaignit jamais et montra toujours à sa mère un visage souriant.

XIII

Deux ans plus tard, Ludvinne, par son travail, son économie et sa persévérance, avait presque remis leur petite barque à flot, mais les forces de la courageuse ouvrière étaient à bout. Elle avait constaté avec terreur divers symptômes dans sa santé, qui lui faisaient appréhender d'être prise par la maladie qui avait emporté son père.

Souvent, comme lui, elle ressentait dans la poitrine des élancements aigus; une lassitude générale, des moments de faiblesse suivis d'une excitation fébrile. Une petite toux convulsive ramenait parfois une fugitive rougeur sur ses joues creuses et pâlies.

Pendant bien des mois, elle avait repoussé ces craintes, et n'en avait jamais parlé à sa mère. Celle-ci était tout heureuse de se retrouver en possession de quelque aisance.

« Encore quelque temps de cette vie laborieuse, à laquelle je me suis faite comme toi, lui disait-elle, et nous aurons vaincu la mauvaise chance. Tu pourras alors te donner du loisir, vivre à ta guise, et moi aussi. »

Il est vrai qu'elle ignorait qu'à la suite de ces journées d'excessives fatigues succédaient des nuits fiévreuses et agitées. Comme la pauvre fille ne se plaignait jamais, sa mère, peu clairvoyante par nature, ne soupçonnait même pas ses malaises.

Un jour, Ludvinne, après un accès de toux assez violent, porta son mouchoir à ses lèvres et l'en retira maculé de sang. Elle eut peur; non pas pour elle, sa première pensée fut pour sa mère. Que deviendrait-elle s'il lui fallait vivre avec des étrangers?

« J'ai besoin de vivre pour elle, pensa Ludvinne, il faut donc que je me soigne. Une maladie prise à temps peut souvent guérir. »

Elle alla chez un médecin.

Après l'avoir examinée attentivement, il hocha la tête d'un air très-peu rassurant et lui reprocha presque durement d'avoir tant tardé à venir le consulter. Puis il lui donna quelques prescriptions insignifiantes, et l'engagea à se bien nourrir, à éviter le froid, à se reposer à la campagne si elle le pouvait. Mais tout cela fut dit d'un ton peu convaincu de l'efficacité de l'ordonnance.

Ludvinne le quitta plus triste qu'elle ne l'était en entrant chez lui, regrettant presque l'argent déposé sur la cheminée pour cette consultation si inutile, et regrettant surtout la perte de ses dernières illusions.

Elle ne parla pas à sa mère de cette démarche. A quoi bon l'affliger d'avance? pensa-t-elle.

XIV

Tout le courage, toute l'abnégation de Ludvinne ne purent vaincre le mal qui la dévorait et qui bientôt fut le plus fort. Il fallut renoncer au travail, l'aiguille tombait des doigts sans forces de l'ouvrière. Son pèlerinage touchait à son terme, elle le sentit. Alors sa pensée se reportant en arrière, elle évoqua les souvenirs du passé. Elle glissa rapidement sur la période heureuse de sa vie pour s'arrêter aux dernières années si tristes qui venaient de s'écouler. A quoi lui avaient servi tous ses sacrifices? avaient-ils été inutiles? oh! non! pas pour elle, du moins; car ils l'avaient fait jouir d'un bonheur qu'elle n'eût pas échangé pour toutes les satisfactions de ce monde. Sa conscience, que le souffle le plus léger du remords n'avait jamais ternie, lui disait qu'elle avait accompli son devoir, et cette assurance lui tenait lieu de toutes les joies qui semblaient avoir manqué à sa vie. L'amertume de la souffrance, volontairement acceptée, avait eu pour elle une saveur vivifiante. Elle jeta un regard sur la route parcourue et se dit que, s'il fallait recommencer, elle agirait de même.

Sans doute, comme toute créature humaine, elle avait eu des défaillances et des découragements. Bien des fois, voyageur fatigué, elle s'était assise sur le bord du chemin, et avait pleuré de lassitude et d'angoisse; mais ces accès de faiblesse avaient été courts. Ravivée par la pensée du but qu'elle voulait atteindre, elle s'était levée, s'humiliant de sa lâcheté, et avait gravi son calvaire, chargée de sa lourde croix, sans jamais murmurer. Maintenant elle entrevoyait le repos et la récompense promise au serviteur fidèle. Elle eût été complètement heureuse, sans la poignante anxiété qui lui étreignait le cœur en pensant à l'isolement dans lequel allait être sa mère.

Pendant longtemps Pauline se fit encore illusion, mais enfin la triste réalité se fit jour dans son esprit, et alors, mais trop tard, elle eut des transports de farouche désespoir. Elle voulut disputer sa fille à la mort, et y mit l'énergie d'un avare défendant son trésor. Ludvinne se soumit à tout ce qu'elle voulut, reconnaissante et triste à la fois de cette tendresse jusqu'alors engourdie et qui devait rendre pour toutes les deux la séparation encore plus douloureuse.

La maladie fut longue, et le gouffre de la misère s'ouvrit de nouveau devant les malheureuses femmes. Les ressources s'épuisaient. Ludvinne se fût résignée à aller à l'hospice pour ne pas dépenser, pendant sa lente agonie, le peu qui restait encore; mais cette proposition émise par elle avec les plus grands ménagements provoqua chez sa mère une telle explosion de chagrin que la pauvre fille se reprocha comme une faute cette pensée, pure pourtant de tout égoïsme. Seulement elle pria Dieu de la reprendre vite, puisqu'elle ne devait pas guérir.

L'été passa, puis l'hiver, et au printemps suivant, Ludvinne s'éteignit doucement, calme comme un enfant qui s'endort.

XV

Bien des fois le gazon a reverdi sur la tombe de Ludvinne, et pourtant sa vieille mère vit encore et elle traîne dans Paris sa misérable existence.

Le prêtre qui dirigeait Ludvinne, et qui a adouci ses dernières angoisses en lui promettant de veiller sur sa mère, a intéressé à son sort quelques personnes charitables.

Et vraiment elle est digne de pitié.

« Dieu semble, dit-elle, l'avoir oubliée sur cette terre pour lui faire expier ses fautes. »

Sa fierté, qui a dû fléchir devant la nécessité, se

réveille encore aussi vivace que jamais, quand on lui propose de la faire entrer dans une maison de charité, où du moins elle serait en sûreté et à l'abri du besoin. Alors elle pleure, et les larmes des vieillards sont si tristes à voir couler qu'on ne peut s'empêcher de pleurer avec elle.

Son égoïsme et son imprévoyance ont fait son malheur et celui de tous les siens. Elle le reconnaît et s'en accuse; aussi le reproche s'arrête-t-il tout naturellement sur les lèvres. On se borne à lui venir en aide, autant que possible; on la console et on la plaint.

DOROTHÉE DE BODEN.

ANNE-MARIE

(SUITE.)

IV

L'ENTREVUE



Le lendemain, l'heureux Janson arrivait en carrosse à la porte des Ursulines, et, mettant pied à terre, il offrit la main à madame d'Audreville et la conduisit en triomphe au parloir, où la première entrevue des fiancés devait avoir lieu. Le comte Léonce suivait sa mère, et regardait avec une certaine curiosité, qu'elles lui rendaient bien, les figures de la vieille tourière et de deux sœurs converses, députées pour leur montrer à tous le chemin. Le parloir était fort sombre, car une grille derrière laquelle tombait un rideau noir le partageait en deux; les visiteurs s'assirent presque à tâtons, et après une courte attente, on entendit des pas derrière la grille, une main tira le rideau et la lumière pénétra vive et douce dans la chambre.

« Voici ma fille! madame la comtesse, dit M. Janson d'un ton de confiance et de joie. »

La grille s'ouvrit à son tour; Anne-Marie était accompagnée de la supérieure du couvent; elle se tenait debout et toute tremblante; la douairière s'avança d'un air d'empressement :

« Je dois des actions de grâces, dit-elle, à madame la supérieure et à M. votre père qui ont permis cette entrevue, et je vous assure, mademoiselle, que je la désirais depuis longtemps. »

Anne-Marie fit une humble révérence sans pouvoir parler, et, pour répondre à un mouvement de madame d'Audreville, elle s'avança un peu et la douairière lui baisa la joue. La supérieure invita la compagnie à s'asseoir. Anne-Marie fut placée à côté de la grille, séparée seulement par un mur à hauteur d'appui du comte Léonce; elle n'osait lever les yeux et l'on voyait trembler ses mains, posées sur ses genoux. Pour ce jour solennel, elle avait quitté la robe noire et la coiffe de linon des pensionnaires, elle portait une robe de taffetas blanc, rayée de rose, des pompons de velours rose ornaient ses cheveux poudrés, et au lieu du ruban noir dont les jeunes filles entouraient leur cou, elle portait un collier de perles : c'était là une belle parure, mais Anne-Marie n'était pas belle : son teint était très-blanc, il est vrai, mais sans aucune animation; ses yeux gris n'avaient point d'éclat, ses traits étaient trop gros pour son petit visage, et il semblait heureux que la poudre cachât le blond fauve de sa chevelure. Son père la regardait pourtant avec complaisance; la douairière l'examinait, et le comte Léonce, après l'avoir attentivement considérée, venait de reporter ses regards sur un saint Laurent, martyr, pendu au mur en face de lui, qu'il parut étudier avec soin. La conversation s'engageait difficilement et la supérieure en faisait les frais, elle parla de la fête de sainte Ursule, que le couvent venait de célébrer, et elle dit à M. Janson :

« Et nous nous sommes servies pour la première fois du beau linge d'autel que vous avez bien voulu nous envoyer. Il était superbe, et nous vous devons, monsieur, de grands remercîments.

— C'est tout plaisir, ma mère; j'ai fourni de cette même batiste, même numéro, à la cathédrale de Reims pour le sacre de notre bon roi, et mes livres de commerce constatent que mon défunt père en avait fourni également pour le sacre du feu roi Louis XV.

— Ce commerce est ancien dans votre famille, monsieur, demanda la douairière.

— Mon père et moi nous l'avons exercé, madame, mais nous sommes les premiers citadins de notre famille : mon grand-père et ses pères étaient, de temps immémorial, tenanciers des archevêques de Cambrai, ils ont prospéré, car vous savez, mesdames, qu'il fait bon vivre sous la crosse. »

L'aveu de cet humble origine ne troubla point la comtesse : elle s'attendait à tout, mais le comte Léonce rougit d'impatience; on ne s'en aperçut pas heureusement, et la conversation continua à se traîner dans les banalités : un regard impérieux de la douairière rappela son fils au sentiment de sa situation. Il profita d'un moment où sa mère et la supérieure entamaient une discussion sur les mérites respectifs des deux derniers archevêques de Cambrai,

et, se penchant vers Anne-Marie, il lui dit d'un ton respectueux :

« Vous savez, mademoiselle, dans quel dessein M. Janson a permis cette entrevue ? »

Elle baissa les yeux et n'osa répondre :

« Puis-je espérer que vous ne désapprouvez ni les projets de votre père, ni les vœux que j'ose former ? dites, mademoiselle, puis-je persévérer ?

— Mon père ordonnera, monsieur, répondit-elle d'une voix très-basse. »

Il s'inclina en signe de reconnaissance : il ne demandait rien de plus à Anne-Marie que son consentement, et il pensait avoir fait acte de gentilhomme en le sollicitant. Elle demeurait pâle et confuse, mais sans oser dire un mot, car en ce temps-là, se tenir droite et se taire étaient les marques d'une fille bien élevée. La conversation continuait, elle s'animait ; on parlait des affaires publiques, qui, toujours en France, ont eu le privilége de passionner les esprits. Les trois États se trouvaient représentés dans ce petit cercle : la supérieure plaidait les droits du clergé, la comtesse et son fils défendaient ceux de la noblesse, l'heureux Janson demandait place au soleil pour la bourgeoisie, mais la discussion demeurait calme et presque cordiale, car chacun des interlocuteurs avait intérêt à ménager les opinions et même les préjugés des autres.

Au bout d'une demi-heure, la douairière dit en se levant :

« Nous abusons des moments de la révérende mère.

— Je m'oubliais, dit Janson, mais je vais avoir l'honneur, madame, de vous offrir la main.

— Adieu donc, ma mère ; nous nous recommandons à la charité de vos prières. Mademoiselle, je suis comblée d'avoir eu l'honneur de vous connaître. Allons, monsieur Janson... »

Le comte, à son tour, salua profondément les deux dames ; Janson donna un gros baiser à sa fille ; le rideau tomba, et Anne-Marie poussa un soupir :

« Eh bien ! ma très-chère fille, vous devez être satisfaite : M. d'Audreville et madame sa mère, sont des personnes tout à fait honorables et bien pensantes. Vous n'aurez pas de contradictions pour votre piété, et en ce malheureux siècle, combien de femmes sont crucifiées sous ce rapport !

— Il est vrai, ma mère, répondit docilement Anne-Marie.

— M. votre père a fait là un choix fort excellent. Mais vous me semblez un peu triste : qu'avez-vous donc ?

— Ma mère, répondit-elle, ce que je ne connais pas me fait peur, et j'aurais pris bien plus volontiers le voile de novice que le voile de mariée.

— On se sauve partout, ma chère Anne-Marie, et j'espère qu'en vous sauvant, vous entraînerez aussi les autres. Vous entrez dans le mariage, non par passion humaine, mais pour obéir à Dieu et à votre père : c'est la bonne manière et vous serez bénie. »

En dépit de ces augures favorables, Anne-Marie pleurait en quittant la bonne supérieure ; elle rencontra sous le cloître Clémence qui la guettait, et qui, voyant ses yeux rougis, s'écria :

« Tu pleures ! il est vieux ! il est affreux ! comme ce vieux bailli de Solesmes que Cécile a épousé, qui est borgne et goutteux ! Il est horrible, ton comte d'Audreville ?

— Mais non.

— Il est bien ?

— Je crois qu'oui.

— Et tu pleures ? tu ne pourras donc pas l'aimer ?

— Mais si, je crois.

— Alors pourquoi pleures-tu, ma pauvre Anne-Marie ?

— Je ne sais pas : j'ai peur. »

V

LE MARIAGE

La chapelle des Ursulines, ouverte ce jour-là au public, était pleine de monde, et les dames curieuses montaient sur les chaises pour voir les mariés. Ils étaient debout devant l'autel ; on ne voyait dans l'ombre qu'un long voile blanc, la silhouette d'un homme à la taille élevée, et au-dessus d'eux, debout sur les degrés, un vieillard couvert de la mitre qui unissait leurs mains. La bénédiction nuptiale fut donnée, les époux baisèrent la table de l'autel, et le cortége se mit en marche. On remarqua qu'Anne-Marie se retourna, et jeta un dernier regard vers la grille derrière laquelle priaient ses maîtresses et ses compagnes, puis, la main posée dans celle du comte, elle s'avança d'un pas timide et les yeux baissés. Elle paraissait calme cependant, elle ne pleurait plus, car des larmes lui eussent semblé une offense au mari qu'elle venait d'accepter, et, pour obéir à la grâce du sacrement, elle tâchait de paraître tranquille et même satisfaite.

Le comte Léonce avait une grande dignité, sous laquelle perçait un certain contentement intérieur : la situation dont il avait souffert était à jamais changée, le joug qui pesait sur lui n'existait plus, et il reprenait avec l'orgueil de son rang, la vivacité et les goûts de la jeunesse. Janson semblait au comble de ses vœux, il conduisait glorieusement la douairière d'Audreville, et on pouvait lire sur son front ouvert et joyeux :

« Si mon grand-père le fermier me voyait ! et s'il avait vu monseigneur mariant ma fille ! »

Un magnifique vis-à-vis, attelé de deux chevaux de prix, présent de M. Janson à son gendre, reçut les mariés ; les autres voitures les suivirent et le cortége partit aux cris des enfants cambraisiens, qui répétaient de toute la force de leurs poumons : — *Mariage! mariage!* et se culbutaient pour recueillir les pièces de quinze sous que M. Janson leur jetait. On arriva chez lui, dans sa maison parée et superbe, et, selon l'usage flamand, on servit le vin d'honneur ; puis, la douairière prenant sa bru par la main, la présenta à ses parents, à ses alliés, que M. Janson avait eu soin d'inviter aux noces, et lui-même présentait son gendre à ses cousins et à ses vieux amis. Les chevaliers de Saint-Louis, les barons, les graves magistrats, parents des d'Audreville, baisaient la main d'Anne-Marie, en murmurant quelques mots flatteurs ; leurs femmes lui baisaient la joue, et les gros marchands, les banquiers, les tabellions, secouaient la main du comte Léonce et lui faisaient de chaudes protestations, qu'il recevait avec un froid sourire et de grands saluts. Le dîner coupa court à

ces présentations, dîner somptueux, dîner digne d'un fermier-général, et dont l'aspect, rempli de promesses, dérida tous les fronts. La cérémonie y régna au début, mais quand tous les plats eurent défilé, quand tous les vins eurent coulé dans les verres profonds, la plupart des convives se trouvèrent à l'unisson; selon l'ancien usage, après avoir bu aux mariés, on cassa gaîment les verres, en criant un long *Vivat!* tous s'y unirent, gentilshommes et bourgeois, tous Flamands d'origine, étaient emportés par la même folie passagère. Seul, le comte d'Audreville avait gardé son entier sang-froid, et quand les coupes volèrent en éclats, il dit en souriant à sa femme :

« C'est une manière comme une autre de prouver qu'on est très-content.

— Ils me font peur! répondit Anne-Marie, en entendant ces *Vivat!* qui ébranlaient les échos de la salle.

— Cependant, il convient de les remercier et de bonne grâce... Voyez ma mère, comme elle fait bonne contenance. »

Anne-Marie sourit faiblement et se leva pour saluer les convives. On applaudit derechef, et M. Janson fit apporter de nouveaux verres pour boire une dernière santé au comte et à la comtesse d'Audreville.

Trois jours après, les époux commencèrent leurs visites de noces; Anne-Marie fut conduite, en pompeux équipage, chez ses nouveaux alliés et chez tous les hauts dignitaires de la ville; on la reçut avec de grandes marques de considération, on la traita en dame et en grande dame, mais la présence de son mari et de sa belle-mère, redoublant sa timidité native, elle parlait à peine, il lui arriva de confondre, dans son embarras, les titres et les noms de ces gens qu'elle voyait pour la première fois, et la douairière lui dit à plusieurs reprises, au sortir de ces terribles visites, avec un ton aigre-doux :

« Mais c'est une enfance de se troubler ainsi : tâchez donc, madame, de prendre l'assurance que doit vous donner votre nouvel état et le nom que vous portez... Vous tremblez! vous balbutiez! vous avez l'air d'une novice devant sa supérieure... Et tout à l'heure, n'avez-vous pas demandé à M. de Troisvilles, un chevalier de Malte! des nouvelles de sa fille!

— Pardon, madame, je le prenais pour son frère, le baron.

— Il ne faut pas prendre, ni croire, il faut savoir, et vous ferez bien d'étudier les visages des gens et leurs alliances... c'est une science nécessaire à une femme du rang que vous occupez aujourd'hui... »

Le comte Léonce approuva d'un signe de tête, et sa femme ne dit mot. Pourtant, quand la liste des visites fut épuisée, quand il ne resta plus à voir ni un chanoine de la métropole, ni une demoiselle ayant l'honneur d'appartenir à quelque noble lignée, ni un des opulents amis de M. Janson, elle osa demander à son mari la permission d'aller voir M. et madame Fernaux :

« Qui? Fernaux?

— C'est un ami de mon père, et je suis l'amie de sa fille.

— N'est-ce pas ce bonhomme qui remplit une petite charge de greffier, de garde-note au tribunal?

— Oui, monsieur, un bien honnête homme.

— Oh! je l'accorde, tout ce que vous voudrez, ma chère, en fait de bonne opinion, mais point de visite, s'il vous plaît. Vous ne pouvez frayer avec ces gens-là.

— Mais, monsieur, dit-elle avec insistance, je le désire si vivement!

— C'est une folle idée, ma chère.

— J'aime tant Clémence!

— Vous ne pourrez plus la voir : quel rapport possible entre la comtesse d'Audreville et mam'zelle Fernaux? laissez donc là cette petite.

— Si vous exigez ce sacrifice...

— Pour votre bien et pour le sien, madame; il n'y a point de relation, ni dans le présent ni dans l'avenir, qui puisse s'établir entre vous... comprenez-le donc! et j'ajoute que ce petit compagnon, Fernaux, donne, je crois, dans les billevesées de la philosophie : raison de plus pour le tenir à distance... »

Anne-Marie se tut, et la visite n'eut pas lieu; mais le soir, elle détacha de son chapeau de fleur d'oranger une belle branche, elle y ajouta un cœur d'améthyste, elle écrivit sur un carré de papier ces mots « Clémence, je t'aimerai toujours, et toi, ne m'oublie jamais, » et elle envoya ce dernier souvenir à son amie.

Quelques jours après, le comte, sa femme et sa mère quittèrent Cambrai, mais avant de retourner au château que l'on arrangeait pour leur arrivée, ils firent une visite de noces et de présentation à la seule personne qu'Anne-Marie eût le désir de connaître. Cette personne était la sœur unique du comte Léonce, Edmée d'Audreville, qui, depuis son enfance, n'avait pas quitté l'abbaye de Notre-Dame de Flines où, à l'âge de seize ans, elle avait fait ses vœux. L'abbaye, fondée par Marguerite de Constantinople, était située près de Douai; elle élevait au-dessus des plaines fertiles et monotones de la Flandre ses hauts clochers et ses bâtiments que le faix des siècles n'avait pas fait plier. Anne-Marie fut émue en entrant dans cette noble demeure, en voyant ces cloîtres gothiques, pavés de tombeaux, ces salles imposantes, pleines de souvenirs, cette superbe église où reposait du dernier sommeil la fille infortunée de Baudouin IX. Ces lieux avaient un langage pour la jeune femme, élevée elle-même dans un monastère, et quoiqu'on n'admît que des femmes nobles à l'abbaye de Flines, quoiqu'on y vît de toutes parts, les noms et les blasons des familles les plus illustres, Anne-Marie s'y trouvait à son aise : la maison de Dieu est une patrie pour chacun de ses enfants.

Madame Edmée d'Audreville, avertie, accourut aussitôt, et en voyant sa mère, elle se jeta à genoux et demanda sa bénédiction, puis, elle embrassa son frère et sa nouvelle sœur, avec une expression si douce et si cordiale qu'Anne-Marie en fut émue jusqu'au fond du cœur. Comme son frère, Edmée possédait les dons extérieurs : le bandeau de lin et le voile noir encadraient harmonieusement le plus bel ovale et des traits aussi fins que réguliers; la robe de laine blanche laissait deviner une taille noble et accomplie. Sa voix était très-douce; il régnait dans son attitude et dans ses gestes un calme si profond qu'il touchait à la mélancolie.

« Vous avez été élevée au couvent, ma sœur? demanda-t-elle à Anne-Marie.

— Oui, madame, oui, ma sœur, aux Ursulines; mais jamais je n'avais vu une maison aussi belle, aussi vaste que celle-ci.

— C'est, en effet, une magnifique demeure : une princesse l'a fondée, des rois et des reines l'ont enrichie; vous verrez les beaux tableaux de notre salle capitulaire, les richesses de notre trésor, les sculptures de notre église, et nos beaux jardins et nos étangs qu'on nomme la mer de Flines, tant ils sont d'une vaste étendue.

— Vous vous plaisez toujours ici, Edmée? demanda la douairière que la vue de sa fille paraissait remplir d'un sentiment confus de joie et de tristesse.

— Toujours, ma mère, répondit-elle simplement. La Sainte Vierge a permis que j'aimasse sa maison : j'y vivrai et j'y mourrai. Et vous, mon frère, me viendrez-vous voir quelquefois en m'amenant ma bonne belle-sœur ?

— Je serai toujours à vos ordres, répondit le comte Léonce, mais il se pourrait, ma sœur, que je prisse parti, soit en allant à la cour, soit en achetant un régiment. Dans tous les cas, madame d'Audreville sera toujours honorée de vous voir quand vous voudrez bien l'y inviter.

— Nous nous entendrons très-bien, dit la jeune religieuse en serrant doucement la main d'Anne-Marie. »

Cette journée passa trop vite, et quand Anne-Marie embrassa madame Edmée au moment des adieux, elles avaient toutes deux des larmes sous les paupières :

« Soyez heureuse !

— Et vous, priez pour moi ! s'écria Anne-Marie en revenant encore sur ses pas pour la voir une dernière fois. »

Lorsqu'ils furent remontés en voiture, la douairière garda quelque temps le silence; elle dit enfin :

« Voilà le refuge des filles pauvres et nobles, un cloître. Ma fille paraît se conformer à son sort, heureusement.

— Madame, ce sort me paraît fort enviable, et madame Edmée a l'air tout à fait content.

— Oui, reprit madame d'Audreville avec amertume : elle n'avait pas d'autre choix : le cloître ou une basse alliance; j'ai choisi pour elle... de même, ajouta-t-elle d'un ton plus doux, que j'ai choisi pour mon fils.

— A voir en ce moment la physionomie de madame d'Andreville, repartit le comte Léonce d'un air de plaisanterie, je crois, ma mère, qu'elle troquerait volontiers son sort contre celui de ma sœur...

— Ne le croyez pas, monsieur, répondit Anne-Marie avec douceur; je suis satisfaite de la situation où Dieu m'a placée. »

Le comte et la douairière la regardèrent d'un air approbatif, et le voyage s'acheva en paix. Le soir, ils arrivèrent au château d'Audreville.

VI

LES FÊTES DE NOËL

La physionomie du manoir était changée : le Pactole qu'Anne-Marie avait apporté dans la maison venait, en peu de temps, d'opérer des prodiges. On avait remeublé à neuf la partie habitable du château; des chevaux frappaient du pied dans les écuries, une belle meute aboyait au chenil, un domestique nombreux remplissait la cuisine, les remises et l'antichambre; des jardiniers retraçaient le parc abandonné et faisaient espérer des merveilles pour le printemps, et pourtant, malgré tant de métamorphoses, Anne-Marie fut frappée de la tristesse sauvage qui régnait dans ce château où elle devait passer sa vie. Il était si vaste qu'on n'avait pu en restaurer à la hâte qu'une très-petite partie, et si empreint du caractère d'un autre âge qu'aucun galant architecte de cour, aucun peintre, aucun décorateur, n'aurait pu lui faire perdre sa mine austère et belliqueuse. Et les grands souvenirs qui le rendaient respectable, les noms chevaleresques qui se rattachaient à ces vieilles courtines, à ces tours sinistres n'agissaient pas sur son imagination; elle ne se sentait rien de commun avec les chevaliers célébrés par Froissard, ni avec l'histoire des grands et des puissants de la terre.

La ferme de son grand-père qu'elle avait visitée un jour, ce rustique logis avec sa couverture de chaume, ses joubarbes et ses mousses, les pommiers de son verger et les tilleuls de sa cour, parlaient beaucoup plus au cœur d'Anne-Marie que l'imposant château dont elle était, malgré tout, châtelaine. Elle ne s'y sentait pas assez aimée pour y être à son aise, pour que son âme jetât ses racines dans les vieux murs, comme ces giroflées qui les paraient, tous les printemps, de leur pâle verdure et de leurs fleurs brunes et dorées.

Sous l'extérieur le plus simple, le plus froid et le plus timide, Anne-Marie cachait une âme singulièrement affectueuse et disposée à se donner tout entière, mais il y avait en elle une humilité si grande, un sentiment si profond de son insuffisance, qu'elle craignait toujours que l'expression de son amour ne fût importune et déplacée. Si ce sentiment existait en elle alors qu'il s'agissait de son père et de ses amies, si elle n'avait jamais osé révéler l'amour filial que par la plus stricte obéissance, l'amitié que par des prévenances silencieuses, combien plus la force d'attachement qu'elle portait dans son cœur demeura-t-elle voilée, obscure, taciturne, devant ces imposants personnages, sa belle-mère si fière, son mari, si hautain, et dont l'amabilité même avait je ne sais quel air d'orgueilleuse condescendance ! Elle aurait pu les aimer, elle les aimait sans doute, puisque le devoir, si puissant sur son âme, le lui commandait, mais elle ne témoignait sa tendresse que par une soumission complète, une adhésion prompte et entière à toutes leurs volontés, paraissant toujours contente et sereine, alors que peut-être au fond de son âme, dans ce sanctuaire intime dont Dieu seul avait l'accès, il y avait des regrets, des larmes et des craintes pour l'avenir. Aussi, la douairière et Léonce s'habituèrent-ils à voir en elle une personne douce, bonne, insignifiante, qu'on pouvait satisfaire d'un mot, qu'on pouvait gronder et contrarier sans qu'elle se plaignît, la plus commode des femmes et celle pour qui on devait le moins se gêner.

Les premières semaines de l'installation à Audreville furent très-occupées : la douairière régentait une armée d'ouvriers qui essayaient

De réparer *du temps* l'irréparable outrage,

en revernissant, en reconstruisant, en décorant quelques-uns des grands salons délaissés du manoir. Le comte, lui, se livrait avec fougue aux plaisirs dont jusque-là il avait été sevré, la chasse, les courses à cheval, et tous ces amusements champêtres qu'il partageait avec ses voisins. Anne-Marie s'installait tout doucement dans l'appartement qu'on lui avait préparé; elle travaillait à une belle chasuble pour l'église, qui lui avait paru fort dépourvue, elle écrivait à son père, elle se promenait un peu et se tenait toujours à la disposition de sa belle-mère, lorsque celle-ci voulait lui montrer quelque changement projeté, ou de son mari, lorsqu'il désirait qu'elle vint recevoir les chasseurs et leur faire les honneurs du souper. Mais ces coups d'œil jetés sur le monde ne l'enhardissaient pas; la conversation des gais compagnons du comte Léonce n'avait rien qui pût l'inviter à l'expansion, et elle se sentait toujours, en dépit de tout, étrangère parmi cette société où les jeunes gens étaient trop dissipés et les vieillards trop orgueilleux pour faire naître la confiance dans cette âme frileuse et qui, pour s'épanouir, aurait eu si grand besoin de bienveillance et de chaleur. Elle se sentait timide et gênée, sentiment pénible dont ceux-là seuls qui l'ont éprouvé peuvent comprendre la secrète amertume.

Les fêtes de Noël arrivèrent, et amenèrent au château grand nombre d'invités, venus de toutes les villes de la province. Le second jour de ces bonnes fêtes, comme on disait jadis, on chassa au loup dans la forêt de Mormal, et un grand souper réunit le soir les chasseurs et les dames. La douairière et Anne-Marie en faisaient les honneurs, mais autant la douairière se montra digne, affable, majestueuse, et dispensant à des degrés divers les attentions et les sourires, autant sa belle-fille parut effarouchée, gauche et silencieuse. Au milieu de cette assemblée, dont les regards curieux pesaient sur elle, son intelligence s'obscurcissait; elle avait un battement de cœur qui étouffait les paroles dans son gosier, et dans les choses les plus simples, sa présence d'esprit l'abandonnait complètement. Quand elle subissait l'empire de cette pénible timidité, il semblait qu'il y eût en elle deux personnes, l'une faible, tremblante, dénuée de tout sang-froid, l'autre qui jugeait et blâmait la première. Mais, hélas! elle n'était pas seule à la blâmer! Quand tous les hôtes furent partis, quand la douairière se retrouva entre son fils et sa bru, elle releva alors avec amertume toutes les fautes commises, et que la jeune femme avait déplorées au fond de son cœur.

« A quoi pensiez-vous donc? M. le Premier vous dit quelques mots de politesse, et vous restez bouche béante : il s'approche de vous pour vous offrir la main et vous conduire à la salle à manger, et déjà vous aviez pris la main du bailli de Marchiennes qui ne devait pas s'attendre à un pareil honneur...

— Il me la présentait, madame, j'aurais craint de lui faire quelque affront.

— Voilà bien une de vos idées! rien de plus bourgeois : sachez que, dans un grand repas, l'étiquette et les préséances doivent tout régler... Et à propos, quelle lubie vous a prise de qualifier de cousin ce bon M. de Toufflers?...

— Je le croyais, votre parent, madame.

— Lui! lisez la généalogie de notre maison, et vous apprendrez à connaître les degrés de parenté.

— Ma mère, je croyais M. de Toufflers cousin à un degré imperceptible, mais cousin, dit le comte Léonce.

— Il y a eu en effet une alliance entre son grand-oncle, Gilles-le-Hideux, seigneur de Marcoing, et une dame d'Audreville, cela constitue l'affinité, mais non la parenté.

— J'en suis fort aise : il ne me plairait pas d'être le proche de Gilles-le-Hideux.

— C'était un brave seigneur, mon fils; et ainsi qualifié par les ennemis, ainsi que son frère qu'on nommait Robert-le-Vilain. Et je vous charge, ma bru, d'arranger les parties; c'est une affaire de tact et de goût, et voilà que vous associez ensemble des gens qui ne peuvent se souffrir : l'intendant et M. le Premier, qui n'ont pas à se louer l'un de l'autre, la chanoinesse d'Arbant et madame de Toufflers, qui se détestent : autant vaudrait marier Sa Sainteté et le Grand-Turc!

— J'ignorais, madame, ces détails...

— Ce qu'il ne faut pas ignorer, c'est qu'on ne doit jamais se lever de table, même pour le bien de ses convives. Cela ne se fait pas dans la bonne compagnie.

— Je voulais, madame, faire servir ce vin de Tokay que mon père nous a donné, et le maître-d'hôtel n'aurait pu le trouver sans une indication précise.

— Oh! vous vous défendez très-bien! Plût à Dieu que vous eussiez autant de présence d'esprit quand il s'agit de faire honneur à nos amis!

— J'y tâcherai, madame, répondit Anne-Marie; veuillez excuser mes ignorances. »

La parole douce désarme la colère, a dit Salomon; celle de la douairière s'apaisa, mais il n'en demeura pas moins prouvé qu'Anne-Marie était une femme très-incapable de gouverner une maison, et on lui retira de plus en plus les pouvoirs qu'on lui avait accordés.

L'hiver se passa assez tristement; la chasse elle-même finit par fatiguer ses plus fervents adorateurs; les ouvriers, tailleurs de pierre, maçons, sculpteurs, peintres, ne travaillaient pas durant la froide saison, et les journées se traînaient un peu languissantes.

Le comte Léonce lisait les livres nouveaux, il riait des comédies de Beaumarchais, il riait même des pamphlets contre la cour qui arrivaient jusqu'au fond des provinces; la douairière relisait le grand Nobiliaire de Flandre et de Hainaut, dont elle possédait un exemplaire très-complet, elle travaillait un peu à une tapisserie commencée depuis dix ans, ou bien elle faisait une interminable patience; Anne-Marie vivait à son ordinaire; ses heures réglées et occupées coulaient comme de coutume, sans lui apporter de grandes jouissances, sans lui laisser de grand ennui. Elle s'affligeait seulement de l'ennui que paraissait éprouver le comte Léonce; elle y aurait de bon cœur cherché un remède au prix de son propre contentement, et elle l'approuvait quand il disait :

« J'irai volontiers faire un tour à Paris au printemps et j'y prendrai l'air de la cour.

— Vous vous ferez présenter, mon fils, disait la douairière; vous avez le droit de monter dans les carrosses du roi et vous pouvez prétendre à toutes les



Rouargue del. Doherty sc.

NUREMBERG

Journal des Demoiselles, 1867.

charges, à toutes les fonctions auprès de la personne royale.

— Eh bien! je verrai, et si je me plais là-bas, madame d'Audreville pourra venir m'y rejoindre. »

Débattu d'abord dans les conversations, le voyage fut enfin réglé, et le troisième jour de Pâques, le comte Léonce partit pour Paris en grand équipage. Il voyageait en chaise de poste, avec un courrier, et ses deux valets-de-chambre le suivaient dans une seconde voiture. Sa mère pleura en le voyant s'éloigner pour un si grand voyage, et Anne-Marie, un peu triste, se dit à elle-même :

« Pourvu qu'il soit heureux ! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro).

LE SABOTIER DE NUREMBERG

I



Du temps que Frédéric Barberousse guerroyait à la croisade, il y avait à Nuremberg, entre deux contreforts de l'église Saint-Sébald, une échoppe de sabotier; une petite échoppe basse, large de quinze pieds, profonde de dix, couverte en bardeaux effilochés, et fermée par un volet ventru qui, le jour, se rabattait contre la muraille.

Du matin au soir, la tarière mordait le noyer dans l'échoppe ; mais les belles dames de Nuremberg ne portant plus les jolis sabots guillochés que leurs mères doublaient en peau de loutre, la tarière s'usait à creuser de gros sabots qui ne valaient que deux kreutzer. Aussi maître Wilhelm n'était pas riche ; des pièces fauves marbraient son tablier de cuir, et son gilet n'avait que des boutons de bois taillés, un hiver, dans une souche de houx. Vous comprenez bien qu'après avoir gagné deux kreutzer dans une journée, Wilhelm ne pouvait pas aller le soir à la brasserie et qu'il avait de trop vilains boutons à son gilet pour oser danser le dimanche au bord de la Pegnitz.

Il était orphelin et il vivait seul avec une mésange à tête noire que des gamins lui avaient échangée contre une toupie.

Cette mésange était plus familière qu'une poule; pendant que les copeaux se tordaient derrière la plane, elle sautillait sur le banc ou cherchait dans les écorces les vers de bois. Elle aimait tant les vers de bois, que Wilhelm achetait plus souvent des billes piquées que des billes saines.

« J'y perdrai une paire de sabots, se disait-il, mais Litchen se régalera. »

Il appelait sa mésange Litchen, parce qu'il aurait volontiers, s'il avait été riche, demandé en mariage Litchen, la fille du forgeron.

La mésange dormait la nuit dans le bonnet de Wilhelm, et les jours de soleil, elle gazouillait devant l'échoppe, dans une cage d'osier. Le sabotier causait avec elle, ou pensait à la fille du forgeron.

Un dimanche, en sortant de la messe, la fille du forgeron entendit chanter la mésange. L'oiseau chantait si bien, qu'elle en eut envie ; et, comme elle était riche, elle entra dans l'échoppe.

« Combien voulez-vous de votre mésange ? dit-elle au jeune homme qui appareillait les sabots faits pendant la semaine.

— Litchen n'est pas à vendre.

— Litchen ?... votre mésange s'appelle Litchen ? »

Wilhelm leva la tête et reconnut celle qu'il aimait. Il se sentit pâlir.

« Ma mésange n'est pas à vendre ; mais si vous la voulez, je vous la donnerai avec plaisir, » balbutia-t-il.

La bourgeoise regarda Wilhelm. C'était un grand jeune homme aux yeux bleus, aux moustaches fines comme de la soie, et aux joues fraîches comme des cerises. Elle le trouva plus beau que les noirs compagnons de son père, et elle lui dit en souriant, parce qu'il avait l'air bon et honnête :

« Vous aimez votre mésange, je ne veux pas vous en priver. Faites-moi une paire de sabots, car l'hiver est proche.

— Je vous ferai des sabots légers comme des plumes ; mais l'hiver sera froid, et ma mésange serait mieux près de la forge que près de mon banc sur lequel soufflent tous les vents. Prenez-la donc, vous la soignerez bien. »

En disant cela, il avait décroché la cage.

Litchen fit quelques façons ; puis, ravie, elle emporta la mésange dans sa cage d'osier et une demi-douzaine de vers de bois dans un copeau.

Les yeux de Litchen avaient la couleur des bleuets, et ses cheveux, la teinte dorée du froment qui mûrit. Ses yeux étaient toujours modestement baissés, et ses cheveux nattés avec une torsade d'argent. Elle savait lire dans tous les livres, et les tartes pétries

par ses doigts roses étaient si feuilletées, que le gros bourgmestre avait coutume de dire, lorsqu'il s'asséyait à la table de maître Fritz, le forgeron :

« Petite, ma femme serait parfaite et je serais parfaitement heureux, si elle pétrissait comme toi. »

Et Wilhelm, qui ne gagnait que deux kreutzer par jour, aimait Litchen. Mais il l'aimait comme on aime une belle étoile.

Le sabotier suivit la blonde enfant jusqu'au détour de la rue, puis il revint s'asseoir sur son banc et se mit à pleurer.

Pendant qu'il parlait à la fille du forgeron, un homme aux épaules voûtées, appuyé contre la maison d'en face, regardait. Dès que Wilhelm fut seul, il entra brusquement dans l'échoppe et dit :

« Maître, avez-vous besoin d'un compagnon ?

— Je fais plus de sabots que je n'en vends, soupira Wilhelm.

— Et moi, si je ne trouve pas des sabots à faire, je ne dînerai pas aujourd'hui. »

Wilhelm se leva, prit, sur un rayon, un pain, et le tendant à l'étranger :

« Moi, je n'aurai pas faim ce soir ; mangez tant que vous voudrez et emportez le reste. »

L'étranger prit le pain, serra la main du sabotier et s'éloigna. Wilhelm se remit à pleurer.

Il pleurait encore à l'heure des vêpres, lorsque la belle bourgeoise revint et lui dit :

« Maître Wilhelm, je vous rapporte la mésange ; elle ne veut pas manger ce que je lui donne, et elle se tape la tête contre les barreaux de sa cage. »

Wilhelm ouvrit la cage sans rien répondre, et la mésange se glissa dans son gilet. Ses yeux encore humides brillaient d'une telle joie, que le vieux Fritz qui accompagnait sa fille grommela :

« C'est drôle ! »

C'était un rude travailleur que maître Fritz le forgeron ; mais comme il avait la barbe poivre et sel, les mains calleuses et la voix rauque, on prétendait à Nuremberg que son cœur était plus dur que son enclume. Quand on disait cela devant le gros bourgmestre, le gros bourgmestre se fâchait ; mais il parlait si souvent des tartes feuilletées de mademoiselle Litchen, que l'on ne croyait pas à son impartialité.

Après avoir grommelé : « C'est drôle ! » le vieux Fritz continua :

« Tu pleures parce que ma fille te rend un oiseau que tu lui avais donné ?... Et pourquoi le lui avais-tu donné ?...

— Parce qu'elle en avait envie, balbutia Wilhelm.

— Oh ! oh ! interrompit le forgeron ; et il regarda si fixement les deux jeunes gens qu'ils rougirent.

— Si j'avais cru vous fâcher, maître Fritz, je n'aurais pas... je n'aurais...

— C'est bon, c'est bon. Que fais-tu de tes soirées ; je ne vois pas de lampe ici ?

— Je me couche à la nuit. L'huile est chère.

— Et tu te rends le sang épais. Viens les soirs à la forge, tu tireras le soufflet en causant avec nous. Le bourgmestre est de mes amis, si tu lui plais, il te donnera sa pratique ; et comme ils sont quatorze chez lui, c'est une bonne pratique.

— Je vous remercie, maître Fritz, répondit Wilhelm de plus en plus rouge, j'irai demain soir à la forge.

— Nous avons une galette, dit en baissant les yeux la fille du forgeron, si vous voulez venir ce soir, vous apporteriez la petite Litchen et elle mangerait peut-être dans ma main.

— Ah ! ah ! ton oiseau s'appelle Litchen !... Il est l'heure des vêpres ; à ce soir, garçon. Perds l'habitude de pleurer pour un rien. »

Et il emmena Litchen en lui disant de sa grosse voix :

« Avec votre sotte envie, vous faites entrer chez moi un homme que je ne connais pas... Son père était un brave homme, mais lui... je ne le connais pas. »

Litchen baissait la tête, mais elle souriait. Wilhelm restait immobile sur le pas de sa porte, son bonnet à la main. Au bout de cinq minutes, il poussa un gros soupir, jeta son bonnet par-dessus son épaule, embrassa sa mésange et ramassa un éclat de hêtre pour se faire un peigne fin.

II

En allant chez maître Fritz, un peu avant la tombée de la nuit, Wilhelm rencontra un héraut aux armes de l'empire qui criait au peuple :

« Bons habitants de Nuremberg, priez pour l'Empereur notre sire et pour les croisés qui sont en terre sainte. »

Wilhelm s'agenouilla au milieu de la rue et dit un *Pater* pour Frédéric Barberousse.

En entrant à la forge, il trouva maître Fritz attablé entre Litchen et le gros bourgmestre. Sur la nappe blanche miroitait une galette dorée et fumait un jambon *mollettement* couché sur des choux et des saucisses. Trois compagnons forgerons étaient déjà assis, et une place était vide à côté de Litchen.

« Allons, allons ! l'endormi ! cria maître Fritz en frappant sur la table, le jambon froid ne vaut rien.

— Et la galette tiède est indigeste, soupira le gros bourgmestre.

— Mettez-vous là, maître Wilhelm, » dit Litchen en montrant la place vide à sa gauche.

Wilhelm s'assit, mais il resta la bouche ouverte ; son voisin était l'étranger qui le matin s'était offert à lui comme sabotier.

« Je suis sabotier, mais je suis aussi forgeron, maître, dit le compagnon en souriant. Je sais même encore deux ou trois autres métiers, ce qui n'empêche pas que, sans toi, je n'aurais guère déjeuné ce matin. Le pain que tu m'as donné m'a porté bonheur, car je le mangeais de si bon appétit lorsque j'ai passé devant la forge, que maître Fritz s'est écrié : Voilà un gaillard qui doit être un fort luron, s'il travaille des doigts comme des dents.

— Et tu as répondu, interrompit le forgeron, si j'avais du brave fer à étirer, vous verriez. Ma foi, ta mine m'a plu et je t'ai engagé sur ta mine. Si j'avais su que tu avais tant de métiers... Mais nous verrons demain. Comment t'appelles-tu ?

— Adler (1).

(1) *Adler*, aigle, en allemand.

— Ma forge doit décidément être une cage. Allons, j'espère que l'aigle s'y plaira mieux que la mésange.

— La galette sera tiède, soupira le gros bourgmestre.

— Litchen, sers M. le bourgmestre, je t'en prie, il regarde si fixement ta galette qu'il en pleure. A vos santés, amis ! »

Les verres se choquèrent et on se mit à parler des affaires de l'Allemagne, comme on doit en parler devant un loyal bourgmestre et un loyal bourgeois d'une loyale ville impériale. La mésange pendant ce temps-là mangeait dans la main de Litchen, et la jeune fille en fut si contente qu'elle dit au sabotier au moment où il prenait congé :

« Viendrez-vous tirer le soufflet demain soir ?

— Certainement, répondit le sabotier. Et en s'en allant, il trébucha contre les deux enclumes.

— Hein ? dit le gros bourgmestre, dès qu'il eut fermé la porte. Hein ? maître Fritz !

— Mangez encore un peu de galette, monsieur le bourgmestre, il vaut mieux avoir une indigestion sur l'estomac, qu'une sottise au bout de la langue, » répondit le forgeron.

III

Le lendemain, Wilhelm revint à la forge et trouva Adler martelant une cuirasse.

« Tu as eu tort de ne pas mettre cet oiseau dans ta cage, lui dit le vieux Fritz ; sous son marteau l'acier chante comme un rossignol. »

Adler était en effet un fameux compagnon, à en juger par la manière dont il tapait sur l'acier. Des gerbes d'étincelles couleur de pourpre jaillissaient du plastron rouge et faisaient comme une auréole à la tête énergique du forgeron.

« Bonjour, ami, dit-il à Vilhelm, ton pain m'a porté bonheur. »

Il inclina le plastron du côté de Litchen, et frappa un coup qui fit trembler la forge. Les étincelles chassées par le vent froid qui venait de la porte tourbillonnèrent autour de la jeune fille, et Adler continua :

« Regardez si notre bourgeoise ne ressemble pas maintenant aux vierges byzantines. »

Litchen sourit et Wilhelm pâlit un peu. Alors le forgeron dit gaîment en tendant sa main maigre et longue comme une main de chevalier :

« Touche là, nous sommes frères ! touchez là aussi, mademoiselle Litchen, votre main est si petite qu'elle tiendra bien dans la mienne avec celle du sabotier. »

Litchen hésitait, mais le vieux Fritz s'approcha gravement, mit la main de sa fille sur celle de Wilhelm et dit en soulevant son feutre :

« L'amitié est une clef qui ouvre toutes les serrures. Soyez amis, enfants, et que Dieu vous aime!

Le gros bourgmestre inclina trois fois la tête en signe d'assentiment et commanda à Wilhelm douze paires de sabots en noyer pour ses douze filles, et une paire de galoches pour madame la bourgmestre. — Les deux compagnons, Johan et Ludwig, chantèrent une chanson du Hartz pour apprendre à Wilhelm à tirer le soufflet en mesure, et cette soirée fut une bonne soirée.

Le lendemain, Wilhelm revint, et le surlendemain et le jour d'après, et tous les soirs jusqu'au printemps. Il avait fait pour Litchen des petits sabots, légers comme des coquilles de noix, sur lesquels il avait ciselé des roses et des violettes, et il tirait le soufflet si régulièrement que le vieux Fritz disait de temps en temps :

« Pourquoi diable as-tu eu l'idée d'apprendre à creuser des bûches? »

Alors Wilhelm devenait triste; mais lorsqu'il n'y avait pas de fer sous le charbon, il sculptait avec son couteau sur le manche du soufflet des petits anges forgerons, et le vieux Fritz les trouvait si drôles, qu'il grommelait :

« Décidément, il n'est pas trop maladroit. »

Alors Wilhelm souriait et Litchen aussi.

Adler était un joyeux compagnon; tout en retournant le fer sur l'enclume, il racontait de curieuses histoires et de beaux liders. Johan et Ludwig aimaient aussi mieux rire que pleurer, et lorsque le vieux Fritz s'asséyait sur l'enclume, les mains sous son tablier, il avait raison de dire :

« Voici une jolie maison ; la fille y est bien venue, le fer y est doux et les hommes y sont contents. Adler, chante-nous le lied des forgerons. »

Alors Adler chantait en faisant tournoyer le lourd marteau :

Un jour Lucifer rencontra Michel,
Le bon chevalier de messire Dieu,
Qui chevauchait seul la lance à la main.
Lucifer dit à monseigneur l'archange :
Tu m'as défendu de porter cuirasse
Et bouclier d'or; j'obéis. Regarde.

Compagnons,
Forgerons,
Frappez! tapez donc!

Tous, jusqu'au gros bourgmestre, répétaient en chœur :

Compagnons,
Forgerons,
Frappez ! tapez donc!

Et Adler continuait en faisant siffler le marteau :

Lucifer avait un casque pointu,
Un plastron épais, un bouclier rond,
Plus durs que le fer, plus brillants que l'or.
L'archange lui dit : Malgré ta malice,
Ton casque brillant demain sera terne.
Le cuivre et l'étain ne font que du bronze.
Compagnons,
Forgerons,
Frappez! tapez donc!

Fais donc encor mieux, répond le maudit.
Alors l'ange mit du fer, du charbon
Dans sa main de flamme, et fit de l'acier.
Voilà, compagnons, pourquoi lorsqu'on trempe,
Il faut vivement agiter la lame,
Et dire trois fois : Oh ! Michel-Archange !

Alors le gros bourgmestre se levait, et, en chaussant sa pelisse fourrée, il criait à tue-tête :

Compagnons,
Forgerons,
Frappez ! tapez donc !

Vous voyez bien que même s'il n'avait pas aimé la galette, il aurait dit à ceux qui prétendaient que le cœur du vieux Fritz était dur comme une enclume : « Si vous veniez un soir à la forge, vous y retourneriez le lendemain. »

Pendant la journée, Wilhelm causait avec sa mésange en taillant ses sabots, et Litchen causait avec ses fuseaux en tordant son lin. La mésange et les fuseaux entendaient peut-être parler de la même chose.

IV

Le jour de Pâques, Wilhelm dînait à la table de maître Fritz, et on avait déjà vidé une sixaine de bouteilles de vin du Rhin, lorsque le forgeron se leva et dit :

« Litchen est d'âge à entrer en ménage.

— Certainement, répondirent à la fois Johan et Ludwig.

— Puisque je vous le dis, il est inutile d'ajouter certainement, interrompit maître Fritz. Donc, Litchen est d'âge à entrer en ménage, et il lui faut un mari ?

— Rien ne presse, soupira le gros bourgmestre qui regardait la galette.

— Gourmand, nous irons dîner chez mon gendre, continua maître Fritz. Dans un an Litchen sera mariée. »

Adler sourit, Jehan et Ludwig essuyèrent leurs mains sur leurs gilets, oubliant qu'ils n'avaient pas leurs tabliers de cuir, Litchen rougit et Wilhem baissa la tête.

Le forgeron les regarda.

« Pourquoi as-tu toujours le nez dans ton assiette ? dit-il à Wilhelm. Quand des hommes causent, ils se regardent. Je veux pour Litchen, continua-t-il, un mari qui lui fasse honneur, et qui l'aime comme elle le mérite. Ne rougis pas, tu es pleine de petits défauts, mais tu mérites d'être aimée, parce que tu n'en as pas un gros. Vous êtes là quatre, braves, vigoureux et honnêtes, il n'y en a pas un qui soit plus joli que les trois autres; pour un rien, monsieur le bourgmestre, je tirerais mon gendre au doigt mouillé.

— Ah ! s'exclama Litchen.

— Taisez-vous, petite sotte, vous ne devez pas comprendre de quoi on parle, et vous prendrez pour mari qui je voudrai, parce que je n'ai pas envie, après avoir eu une fille qui m'a fait enrager pendant dix-huit ans, d'avoir un gendre qui me fasse damner. Donc, cause avec la mésange... Écoutez, vous autres : je me suis laissé dire, hier, que ceux qui aimaient bien faisaient ce qu'ils voulaient, et je me suis dit aujourd'hui que Litchen épouserait celui de vous qui, à la Saint-Jean prochaine, m'apporterait le plus bel ouvrage et le plus de pièces d'or. Vous allez donc vider vos escarcelles sur cette table, partir demain, et dans un an je donnerai ce petit diable à celui qui l'aura le mieux mérité. »

Litchen sourit et regarda Wilhelm qui soupira. Adler et les deux compagnons vidaient leurs escarcelles.

« Et toi, tu ne veux pas du marché ? dit Fritz au sabotier.

— Si, mais je n'ai que deux kreutzer.

— Donne-les comme les autres. Maintenant, jurez, le verre à la main, de lutter loyalement et de rester amis quoi qu'il arrive ! »

Ils choquèrent leurs verres et jurèrent ce que voulait maître Fritz. Alors un héraut cria dans le silence de la nuit :

« Bons habitants de Nuremberg, si le pèlerin a dit vrai, l'empereur Frédéric a été pris par les Sarrazins. Priez pour que le pèlerin n'ait pas dit vrai. »

Le gros bourgmestre faillit étouffer et le vieux Fritz grommela :

« De mon temps, on ne laissait pas prendre un empereur d'Allemagne.

— S'il n'est que prisonnier, nous paierons sa rançon ! s'écria le sabotier.

— Elle sera lourde, soupira le gros bourgmestre.

— J'espère bien qu'on paiera Frédéric plus cher qu'une paire de sabots, dit Wilhelm dont les yeux brillaient.

— Maître, tu aimes donc Frédéric ? demanda Adler.

— Oui, j'aime Barberousse. Comment voulez-vous que je ne l'aime pas ? un jour, dans la forêt, il trouva mon père devant une hutte de ramée et il lui dit : « Mon brave, tu n'as pas là une belle maison. — Messire, répondit mon père, je ne suis pas assez riche pour payer le maçon. » Alors l'empereur me prit dans ses bras, m'embrassa sur les deux joues et dit : « Les hommes ne sont pas faits pour terrer comme des renards. Va trouver l'évêque de Nuremberg et demande-lui en mon nom une échoppe entre les contreforts de l'église Saint-Sébald. » Sans le bon empereur, continua Wilhelm en regardant la fille du forgeron, j'aurais vieilli dans la forêt, et vous voulez que je ne l'aime pas ! Tout ce que j'ai est à lui. »

Le gros bourgmestre comptait sur ses doigts, les deux compagnons regardaient leurs verres, et Adler dit :

« Donnerais-tu aussi ta mésange ?

— Oui, répondit sans hésiter Wilhelm.

— Il faut nous séparer, enfants, dit le vieux Fritz ; quand nous nous reverrons, les temps seront peut-être meilleurs. Embrassez Litchen, et que Dieu vous garde ! »

Wilhelm embrassa le dernier la belle bourgeoise et lui dit :

« La petite Litchen vous connaît maintenant, gardez-la, et si je ne reviens pas... »

Le vieux Fritz, pour ne pas entendre, cria au gros bourgmestre qui comptait toujours sur ses doigts :

« Quand le cœur donne, il ne compte pas.

— Ami, répondit doucement le gros bourgmestre, je calcule ce que je dépense en pâtisseries. Tant que Frédéric sera prisonnier, je n'en mangerai plus, et je donnerai pour sa rançon l'argent que j'économiserai ainsi. »

V

Le lendemain, Adler et les trois jeunes gens quittaient Nuremberg. Jehan et Ludwig allant à Trèves ils partirent ensemble.

Jehan disait :

« Je forgerai une épée avec sa coquille et son fourreau.

— Moi, disait Ludwig, je forgerai un balcon fin comme de la dentelle et solide comme les voûtes de Saint-Sebald. »

Ils ne parlaient pas de l'or qu'ils devaient gagner, les compagnons qui sortaient de la forge du vieux Fritz n'avaient qu'à prouver d'où ils venaient pour être bien payés dans les pays du Mein ; aussi ils marchaient gaîment, à grandes enjambées, pour ne pas perdre un jour.

Wilhelm, sans trop savoir pourquoi, avait, lui aussi, pris la route de Trèves, mais il marchait lentement. Il se disait : « Je n'ai jamais pu économiser un kreutzer en ne mangeant que du pain et en ne buvant que de l'eau, je ne serai pas plus riche dans un an qu'aujourd'hui. Quant à mon chef-d'œuvre, il sera bientôt fait, je n'ai mis qu'un jour pour creuser, tailler et décorer les souliers de Litchen ! »

Au coude de la Pegnitz, à l'endroit où Nuremberg va disparaître derrière les trembles, il s'assit sous un saule. Il était si triste qu'il regarda l'eau profonde. Mais Adler lui frappa sur l'épaule.

« Aurais-tu, par hasard, envie de te jeter à l'eau? lui dit-il gaîment.

— Je ferais peut-être bien. J'aime mademoiselle Litchen, et je n'aurai à lui donner, l'année prochaine, qu'une paire de sabots et deux kreutzer.

— Qui sait ?

— Je n'attends pas d'héritage et je ne peux creuser que du noyer ou du hêtre.

— Tu aimes mademoiselle Litchen ?... Comment l'aimes-tu ?

— Comme l'écorce aime l'aubier ; et d'aujourd'hui en un an je serai mort. »

Là-dessus il se mit à sangloter.

« Voyons, voyons, dit Adler, il n'y a que les lâches qui pleurent en face d'un obstacle ou d'un péril. Les hommes regardent devant eux et marchent le sourire aux lèvres, parce que la gaîté rend fort et vaillant. Tu ne sais donc faire que des sabots ?

— Hélas !

— Eh bien ! moi je te dis que tu épouseras Litchen. Je ne veux pas me marier, je t'aiderai.

— Ce ne serait pas loyal.

— Les autres trouveront bien chez leurs patrons un étau et une enclume. Viens et laisse-moi faire. Nous avons juré à maître Fritz de quitter Nuremberg, continua-t-il en l'emmenant du côté de la forêt, mais nous n'avons pas juré d'aller au bout du monde. Je connais, près d'ici, une colline verte d'où nous verrons fumer la forge. Cette fumée te fera prendre patience. Nous y bâtirons une jolie cabane. Et puis... les jeunes filles aiment parfois à conter leurs chagrins aux grands arbres. »

Wilhelm rougit et suivit son compagnon.

Arrivé sur la colline, Adler ôta son pourpoint et dit :

« Bâtissons là notre maison !

— Mais ce terrain n'est pas à nous.

— Je connais le propriétaire.

— Tu connais donc l'empereur ?

— Que t'importe. Je te promets que personne ne viendra nous dire : Allez-vous-en. Sais-tu lire ?

— Non.

— Eh bien, garde ce parchemin. Si un forestier vient, pendant que je n'y serai pas, tu le lui montreras. »

Ils se mirent à l'ouvrage, et en deux jours ils élevèrent une maison en pierres sèches et la couvrirent avec du gazon. Adler remuait des blocs énormes, et Wilhelm taillait les solives avec sa cognée. Lorsque la maison fut achevée, Adler construisit dans un coin une forge, puis il dit à Wilhelm :

« Va dans la forêt, coupe un gros tilleul, fends-le en bûchettes et apporte-le. Moi, je vais aller chercher un soufflet, du fer et une enclume. »

Deux jours après, un monceau de bûchettes séchaient près de l'âtre, et Adler martelait une barre d'acier pendant que Wilhem tirait le soufflet.

« Mais que vais-je faire ? disait ce dernier.

— Attends, je forge tes outils. »

Le soir, Adler donna à son ami une poignée de râpes et de couteaux, les uns ronds, les autres pointus, puis il alluma la lampe et dit :

« Prends un couteau et fais une enclume en tilleul. »

Wilhelm fit une enclume, puis des pinces, puis un marteau, puis un soufflet. L'enclume n'était pas plus grosse qu'une noisette, et le soufflet pas plus gros qu'une noix.

« Pas mal pour un début, dit le forgeron. Commences-tu à comprendre ?

— Non, répondit Wilhelm. Cela n'est pas joli et se vendrait encore moins cher que des sabots.

— Patience, patience ! Je reviendrai dans une semaine et je parie qu'à mon retour tu auras fait deux petits forgerons qui frapperont sur l'enclume et un apprenti qui tirera le soufflet .. Accompagne-moi jusqu'à la rivière, les étoiles brillent et les feuilles sentent bon. »

Ils descendirent lentement le sentier pierreux, sur lequel le Créateur avait étendu, comme un doux tapis, des mousses et des liserons.

« Tu n'es encore qu'un sabotier, disait le forgeron en s'appuyant sur le bras de son ami, je veux que tu deviennes un artiste.

— Un artiste ?... Je ne sais pas ce que c'est qu'un artiste.

— Les artistes sont des hommes qui savent regarder et comprendre ce que Dieu a créé. Regarde, tout est beau dans la création, depuis cette touffe d'herbe qu'éclaire un ver luisant, jusqu'à la Pegnitz débordée, qui fait ployer comme des joncs les hauts peupliers. Écoute, tout est beau dans la nature, depuis le chant de la fauvette jusqu'aux plaintes du vent dans les futaies. Regarde, écoute, et le jour où tu comprendras, tu créeras toi aussi. Souviens-toi de ce que tu as vu à la forge, et taille-moi trois jolis petits forgerons en tilleul. — A bientôt ! »

Adler serra la main du sabotier et partit sans dire où il allait. Cette nuit était la nuit du samedi au dimanche. Wilhem resta un moment immobile, essayant de comprendre les paroles du forgeron, puis il reprit le chemin de la colline ; alors il crut entendre, sur la route de Nuremberg, le hennissement d'un cheval et un accord de luth.

VI

Lorsque le bourgmestre, Wilhelm et les trois compagnons eurent pris congé de son père, Litchen ploya la nappe, lava les verres, frotta avec une peau les couverts d'argent et monta dans sa chambre. La mésange dormait sous un de ses bandeaux, et de temps en temps, lorsqu'elle s'éveillait, elle lui donnait de petits coups de bec.

La chambre de Litchen était simplement blanchie à la chaux, et elle communiquait avec une tourelle percée de trois fenêtres, d'où l'on pouvait voir dans toute la longueur de la rue. C'était dans cette tourelle que Litchen filait, les après-midi; c'était de là que bien souvent elle avait guetté l'arrivée de Wilhelm. Elle s'assit sur un tabouret, prit la mésange dans sa main, et dit en l'embrassant :

« Petite Litchen, petite Litchen, il est parti. Les oiseaux doivent savoir prier comme les hommes: demande pour lui au bon Dieu la fortune et la gloire. »

La mésange battit de l'aile, enfonça sa tête dans ses plumes et se rendormit. Alors Litchen s'agenouilla devant sa patronne et pria longtemps.

Elle ne dormit guère cette nuit-là, et dès qu'il fit jour elle regarda par la fenêtre du côté de l'église de Saint-Sébald. Mais Wilhelm ne passa pas sous la tourelle, il avait juré de quitter Nuremberg à la pointe du jour.

Lorsqu'elle descendit, elle trouva maître Fritz assis sur l'enclume. Le feu n'était pas allumé.

« Viens m'embrasser, lui dit le vieux forgeron. Tu as les yeux rouges... et pourquoi? Parce qu'ils sont partis?

— Père, c'étaient de braves compagnons.

— Eh! je le sais bien. Je le sais si bien, que d'un an il n'y aura pas un marteau qui tombera sur l'enclume à côté du mien. Il me faudra pourtant un apprenti pour tirer le soufflet.

— Père, je le tirerai, dit Litchen en regardant les anges sculptés par Wilhem.

— Cette année ne sera pas gaie, mais il le fallait. On ne connaît bien les gens que si l'on a été un peu de temps sans les voir. Allumons le feu, petite. Pendant que tu tireras le soufflet, je ne forgerai que ton lit et ton armoire de mariée. »

Fritz alluma le feu et Litchen tira le soufflet. La mésange voltigeait de ci de là, et quand elle chantait, Litchen croyait lui entendre dire : « Wilhelm! Wilhelm! »

Lorsque le gros bourgmestre vint le soir, il regarda autour de lui, s'assit sur tous les escabeaux vides, puis il se leva, serra la main de Fritz, embrassa Litchen et sortit. Il prétendait qu'un magistrat ne doit jamais trahir son émotion.

Le mardi se passa comme le lundi et aussi les autres jours jusqu'au dimanche.

Le dimanche, en revenant de la messe, Litchen trouva sur le pas de sa porte un vieux minnesinger. Il avait une cuirasse bronzée, des chausses amarantes, une longue épée et des éperons d'or. Lorsqu'elle s'approcha de lui, le poète-chevalier souleva sa toque noire et dit en prenant sa viole :

« La poésie est faite pour tous ceux qui peuvent la comprendre. Tu es belle, jeune fille, comme l'aubépine en fleurs, et tes yeux sont purs comme le lac où le glacier baigne ses pieds de neige. Laisse-moi regarder ton âme dans tes yeux bleus, mes pieds ne sont plus assez sûrs pour que je puisse aller regarder le ciel dans le lac azuré des grands monts. »

Le forgeron se découvrit, Litchen s'appuya souriante contre le chambranle de la porte, et le vieux chevalier chanta :

« L'aigle planait dans les nuages, l'aigle, le roi de la forêt.

» Il savait comment les nuages se fondent en pluie, mais il ne savait pas comment les nuages montent de la terre.

» Il ferma ses ailes, et lui qui n'avait jamais touché les sillons, il se mit à courir dans l'herbe comme une perdrix, pour regarder comment les gouttes d'eau se changeaient en nuages.

» L'aigle court dans l'herbe comme une perdrix; l'aigle, le roi de la forêt.

» Si je vois celui qui vous aime, je lui dirai que vous l'aimez. »

Litchen rougit, et le vieux Fritz dit :

« Messire, venez vous asseoir à ma table.

— Je te remercie, camarade, il faut que j'aille loin aujourd'hui, mais si tu veux apporter deux coupes, nous boirons au bonheur de l'Allemagne. »

Litchen courut au buffet et revint avec une cruche et deux gobelets d'argent. Le minnesinger tendit la main à Litchen et dit en soulevant le gobelet plein :

« Fille aux longues tresses, tu ressembles à la muse de l'Allemagne; mets dans la main du forgeron la main du chevalier, et les corbeaux s'envoleront des forêts du Rhin. Que Dieu nous garde tous les trois. »

Il s'éloigna; mais comme Litchen restait sur le pas de la porte, il se retourna et dit en souriant :

« L'aigle court dans l'herbe comme une perdrix, s'il voit celui qui vous aime, il lui dira que vous l'aimez. »

Le vieux Fritz rentra en soupirant :

« Si l'aigle d'Allemagne n'était pas mort? s'il courait dans l'herbe comme une perdrix? Tant qu'on n'a pas un empereur couché dans le tombeau, on ne peut pas dire : Il est mort! »

Le vieux Fritz disait cela parce qu'un héraut avait annoncé le matin que l'empereur Frédéric ayant disparu, on allait lui choisir un successeur.

Litchen ne pensait pas à l'empereur d'Allemagne; elle monta dans sa chambre et se mit à pleurer, parce qu'elle avait passé devant l'échoppe de Wilhelm. Elle pleura un moment, puis elle se leva, passa la main sur son front et s'écria :

« Le minnesinger a les yeux et la voix d'Adler! et s'il voit celui qui m'aime..... Père, père, cria-t-elle au vieux Fritz du haut de l'escalier, le minnesinger est peut-être Adler.

— Tu es, toi, une petite folle, » répondit le forgeron.

Litchen s'assit sur son tabouret, mit la mésange sur ses genoux, et ferma les yeux en murmurant :

« Si je vois celui qui vous aime, je lui dirai que vous l'aimez. »

LOUIS DE LIVRON.

(La fin au prochain Numéro.)

JEUX D'ENFANTS

Je t'admire, forêt superbe,
Nid gracieux ;
Mais ce groupe d'enfants sur l'herbe
Retient mes yeux.

Les deux sœurs amusent leur frère,
Bambin charmant,
Qui de son pied nu bat la terre
Joyeusement.

L'aînée au grave et doux visage
Conduit le jeu,
Et, pour se montrer davantage,
Se cache un peu.

Mais le rusé, qui les épie,
A découvert
Sa grande sœur toute tapie
Sous l'arbre vert.

C'est à son tour : l'enfant commence
A se cacher,
Et longtemps dans le bois immense
Se fait chercher.

Mais les sœurs ont un œil de mère,
Un œil perçant,
Toujours elles trouvent leur frère
Et leur enfant.

Un jour, loin de la droite route,
Loin de son Dieu,
Il voudra se cacher sans doute...
Terrible jeu !

Mais les sœurs trouveront le frère,
Je vous le dis,
Et le conduiront chez son Père,
Au Paradis !

Léon Gautier.



REVUE MUSICALE

MIGNON. — FREISCHUTZ.

C'est un charmant petit poème intime que le livre de *Mignon*. Aussi, MM. Jules Barbier et Michel Carré ont-ils eu une heureuse idée en l'arrangeant pour l'opéra comique. L'intérêt y tient constamment le public en émoi ; les situations sont émouvantes, et plusieurs scènes éminemment dramatiques ont fait couler les larmes et soulevé d'enthousiastes applaudissements.

Enlevée à sa famille par des bohémiens, dressée à des exercices de bateleurs, souvent battue, jamais aimée, la pauvre Mignon rêve à sa patrie, dont elle n'a pourtant gardé qu'un souvenir confus. Un jour, lassée de fatigue et de brutalités, elle se révolte et veut quitter la troupe; le chef des saltimbanques s'y refuse et lève la main pour la frapper, lorsque deux hommes qui ont assisté à cette scène lui arrachent la chétive enfant et l'emmènent avec eux. L'un de ces hommes est un vieux harpiste qui passe pour fou ; l'autre un jeune voyageur possédant quelque fortune, et qu'on appelle Wilhelm Meister.

Wilhelm installe dans sa maison la petite Mignon, qui s'occupe des soins du ménage. Quand il voyage, il l'emmène ; mais ils sont tous deux accompagnés du vieux Lothario, le harpiste, qui s'est attaché à Mignon, avec un sentiment tout paternel. Que se passe-t-il dans le cœur des deux jeunes gens ? Ils sont à l'âge où les illusions de la vie arrivent toutes chaudes et toutes parfumées aux imaginations vivaces. Mignon ne sait pourquoi elle a des gaîtés folles ou des tristesses profondes. Elle aime Wilhelm sans pouvoir s'expliquer la nature de cette affection. Le jeune homme a donné son cœur à une autre, une autre qui n'est pas capable d'en apprécier la candeur et l'élévation. Mignon souffre, Mignon est jalouse; elle se tait, mais elle pâlit; le vieux Lothario, qui suit attentivement les impressions de la jeune fille, devine seul la vérité.

Mignon est malade ; que faire pour la guérir? Un voyage — oui, un voyage en Italie, ce pays du soleil et des beaux-arts. Un domaine est à vendre; c'est le château de Cepriani, situé sur les bords du lac de Garde. Wilhelm l'achète. Ce nom, ces ombrages, ces eaux limpides, remuent un monde de souvenirs dans le cerveau du vieux harpiste et dans l'imagination de la jeune malade. Wilhelm la regarde avec attendrissement; où trouverait-il de si doux yeux, un cœur si bon, un dévoûment si absolu? Et voilà que cette âme légère qui n'avait jamais pensé à l'amour sérieux, s'éveille et s'anime, et voilà que Wilhelm devient sincèrement épris de la petite saltimbanque! Et puis dans ce charmant castel, on trouve une cassette dans laquelle sont enfouis des titres qui prouvent que le vieux harpiste Lothario est le comte de Cepriani, et que la petite Mignon est sa fille. Il va sans dire que le rideau tombe sur le mariage des deux amoureux.

Tout cela est naïf, aimable, charmant.

L'ouverture est une excellente introduction. Vient ensuite ce morceau dont le texte est célèbre :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?

avec un beau récitatif à notes répétées. Il est suivi d'un poétique duetto :

Légères hirondelles,

que chaque soir on fait recommencer. Un chant d'une couleur délicate, par madame Galli-Marié; la romance du ténor :

Adieu, Mignon, courage.

Le récit de la pauvre fille, sur des notes répétées, montant doucement par demi-tons, et finissant par un sanglot; un final où se trouve un grand air à vocalises, enlevé par madame Cabel, tels sont les principaux morceaux des deux premiers actes.

Un chœur dans la coulisse ouvre le troisième acte. Il faut signaler la romance de Wilhelm :

Elle ne croyait pas, dans sa candeur naïve...

Puis un duo :

Je suis heureuse, l'air m'enivre.

Et pour achever, la belle scène trio de la cassette avec sa délicieuse prière :

O Vierge Marie!

dans laquelle le compositeur a mis toute son âme et toute sa science.

C'est un véritable succès que l'opéra de Mignon. M. Ambroise Thomas y a apporté les qualités incontestables qu'on avait remarquées dans ses autres ouvrages; il y a semé, en outre, la poésie suave et le sentiment dramatique que comporte la délicieuse élégie de Gœthe.

* * *

Il faudrait une éloquence que nous n'avons pas pour décrire les magnificences de la musique de *Freischütz*. L'imitation libre du poème allemand, que fit en 1826, M. Castil-Blaze, avait contraint les vulgarisateurs des œuvres de Weber à retrancher les perles les plus rares de ce splendide écrin. Un librettiste français vient de le rétablir dans sa complète authenticité, livrant ainsi au public une suite non interrompue de beautés d'un ordre si élevé qu'il est impossible de les rendre dans un rapide feuilleton.

Certes, il y a dans cet imbroglio les inepties, les exagérations, les puérilités dont est chargé le libretto primitif; mais qu'importe? ce n'est pas le poème qu'on va voir, c'est la musique qu'on va entendre, c'est le génie souverain du compositeur dont on va s'inspirer. L'oreille est ravie, l'âme frissonne, l'exaltation vous gagne, et l'exécution, fût-elle médiocre, n'empêcherait pas le public d'être comme écrasé par la grandeur de cette partition.

Quelle couleur véritablement champêtre dans l'introduction! Le compositeur pouvait-il rendre plus fidèlement la marche grotesque du triomphe de Killian? Tout est dit sur le bel air de Max, éclairé tour à tour du souvenir d'Agathe et des tentations de Samiel. Et cette antithèse de l'ange du démon, éclatant dans une mélodie frémissante, et l'ivresse désespérée de Gaspard, et la chanson de la sœur rieuse, et le récitatif d'Agathe et le finale du poète, ce chef-d'œuvre qui dépasse tous les chefs-d'œuvre! Non, il est impossible d'analyser cette musique. Elle se sent, elle s'aspire, elle ne se peint pas.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



L'autre soir — soir de réception intime de la mère de Lucie et de Marie, — nous nous trouvâmes, sans nous être donné le mot le moins du monde, et sans compter les grands parents qui étaient là en nombre au moins égal au nôtre, douze jeunes filles réunies à la fois chez nos amies.

Que peut-on faire à douze, à moins que l'on ne jase?

Tandis que les gens raisonnables organisaient whist et boston, cette brillante jeunesse se réunit autour d'une table ronde placée à l'une des extrémités du salon, et là, tout en faisant mine de travailler à des ouvrages plus ou moins *à effet*, elle jasa — de quoi?... De la pluie, du beau temps, des cancans et des nouvelles du jour...

C'est très-joli de causer quand on est en petit comité, et que chacune a le droit de penser tout haut, quitte à faire rire les autres des idées saugrenues qui lui peuvent venir; mais causer quand la moitié du cercle connaît à peine l'autre, et pour échanger, d'un air plus ou moins compassé, des banalités qui n'intéressent directement personne; c'est froid... et surtout peu récréatif.

On parla bien... (c'est-à-dire non, on parla beaucoup) sur cet intarissable sujet, qui défraye toutes les conversations actuelles — l'Exposition de 1867. On dit que Paris, avec tous ses appartements meublés en affiche, a, maintenant, l'aspect d'un vaste hôtel à louer; que que ce sera vraiment fabuleux si les travailleurs du Champ-de-Mars peuvent être en mesure pour l'ouverture annoncée le 1er avril; qu'il est question de bâtir une église nouvelle splendide, qui sera affectée au magnifique quartier des Champs-Élysées, dans le voisinage de l'Arc-de-Triomphe.

On critiqua et l'on défendit les chapeaux absurdes que l'on rencontre en ce moment dans la rue; on rit un peu de la tournure japonaise de la plupart de nos élégantes parisiennes. Puis il fût question des poupées naines et pain de sucre, des confiseurs en renom, des baraques des boulevards et des séduisantes vitrines d'étrennes que janvier avait vu paraître et disparaître, de l'*Aquarium* du boulevard des Italiens, de la tête de sphinx à laquelle le prestidigitateur anglais Stodare faisait réciter des vers de Legouvé, dans le théâtre du mystère de la salle Herz, avec un léger accent d'outre-mer.

On frémit d'horreur à la pensée de ce terrible panier où le physicien anglais enfermait un enfant

qu'il transperçait à travers l'osier, de furieux coups d'épée, du sang qui s'échappait de ce panier, avec les cris de détresse de l'infortunée victime... Laquelle victime, on voyait bientôt reparaître toute rose et toute souriante au milieu de ce bon public, qui frissonnait de la tête aux pieds à ses gémissements, mais qui pourtant ne perdait pas de vue une seule goutte de son sang qu'on versait!...

La mort un peu ancienne déjà de notre célèbre caricaturiste Gavarni et celle du violoncelliste belge Servais furent mises ensuite sur le tapis. — On passa de là aux succès d'Adelina et de Carlotta Patti, l'une à Paris, l'autre en province, puis de la reprise de *Freischütz* au Théâtre-Lyrique; on parla de *Mignon*, du ballet de *la Source*, si bien racontée, dans le précédent numéro, par notre chroniqueuse musicale ordinaire. — On me félicita de la bonne pensée qu'a eue l'administration de changer la couverture de nos diverses éditions; on prétendit, pour me taquiner, tout en la déclarant ravissante, que notre dernière gravure de travestissements est un vieux *laissé pour compte* de l'an passé, attendu qu'elle porte, par une erreur du graveur, la date de janvier 1866 au lieu de celle de janvier 1867. — Je nous justifiai aisément, et pour me dédommager de cette petite critique, on s'extasia longuement sur la richesse et le nombre des annexes qui accompagnent cette gravure.

Mais tout cela, en m'étant particulièrement agréable, n'animait pas beaucoup notre cercle, qui, malgré la variété de la conversation, restait d'un froid glacial, — à peine un éclat de rire, tout confus du bruit qu'il faisait, s'en échappait-il de temps en temps.

En vain Lucie et sa sœur s'évertuaient à nous *mettre en train*; en dépit de leurs efforts, cette réunion fortuite,—qui eût pu être si gaie,—continuait à avoir l'air (suivant l'expression favorite de Marie) d'une réunion de *bonnets de nuit*.

Le côté des gens sérieux finit par s'apercevoir de ce calme de mauvais augure; et pour nous aider à en sortir un peu, on nous demanda de la musique. Hélas! ce fut bien pis encore! Ces morceaux, joués sans talent par les unes, avec une timidité paralysant tous moyens par les autres, et se succédant comme en un concours de pensionnat, devinrent un vrai soporifique... ce que voyant et entendant, la marraine de Marie. une aimable dame, dont je t'ai déjà entretenue, se dévoua... et quittant une partie de besigue à laquelle elle paraissait prendre beaucoup de plaisir, elle vint essayer de nous donner un peu d'entrain.

« Ça, mesdemoiselles, nous dit-elle, ce n'est pas ainsi qu'on passe la soirée quand on a votre âge, et qu'un bon hasard vous réunit en nombre suffisant pour s'amuser. — Les jeunes filles ne doivent pas être sérieuses avant le temps; — c'est un peu la mode, je le sais bien, aujourd'hui! mais dans ma jeunesse on agissait tout différemment, et l'on ne s'en trouvait pas plus mal. — C'est si beau d'être au printemps de la vie et de savoir rire! — Ah! je m'y entendais autrefois... Et à organiser des parties donc!... Je connaissais des masses de jeux:—voulez-vous que je tâche de m'en rappeler quelques-uns, afin que nous essayions ensemble de ressusciter ce beau passé?

— Nous ne demandons pas mieux! s'écria avec enthousiasme le plus grand nombre d'entre nous, électrisé par ce petit discours.

— Jouer?... murmura d'un ton superbement dédaigneux le plus petit — jouer!... et à quoi?

— A tout ce qui avait le don d'amuser dans ma jeunesse, mes belles demoiselles, aux petits jeux innocents.

— Oh! à pigeon-vole, au petit bonhomme vit encore, au corbillon!.. firent, avec un rire dont l'ironie était grosse d'impertinence, les deux ou trois demoiselles qui avaient déjà fait de l'opposition. » Par charité, Florence, je ne te dirai pas le nom des jeunes personnes mal élevées, manquant ainsi de convenance avec l'aimable femme qui s'ingéniait avec tant de bonté à les distraire.

Fort heureusement, la marraine de Marie a autant d'indulgence que d'esprit et de bonté.—Elle feignit de ne pas s'apercevoir de ce que cette sortie avait de déplacé, et riposta gaîment:

« Eh! mesdemoiselles, pigeon-vole ne manque pas de charme, petit-bonhomme non plus, et le corbillon encore moins; j'espère trouver une autre fois l'occasion de vous en convaincre; pour aujourd'hui, nous allons chercher quelque chose d'un peu plus neuf... Ah! dame, ce sera toujours du vieux-neuf! car je ne sais pas inventer, moi! et tous les jeux que je vais vous dire sont des ressouvenirs d'autrefois.»

Là-dessus, elle saisit en riant une bobine de cordonnet d'or, dont Lucie se servait pour broder une charmante bourse cerise, et la lançant sur les genoux d'une jeune fille placée en face d'elle:

« A..., commença-t-elle.

— *Mabilité*, acheva la jeune fille qui connaissait le jeu, en adressant un doux et significatif sourire à celle qui l'avait interpellée.

— Trop long! fit cette dernière, en enveloppant toutefois la gracieuse *répondeuse* d'un regard reconnaissant. Dans le jeu des mots partagés, les plus courtes syllabes sont les meilleures. Je recommence. A toi, Lucie. — *Cor...*

— *Sage*, fit Lucie qui rejeta aussitôt la bobine à une autre en disant: *Mé...*

— *Tier!* Et la pelote fit un soubresaut sur de nouveaux genoux. *Pla...*

— *Teau!... Ra...*

— *Dis!...* »

Ainsi de suite, aussi longtemps que l'on trouve des syllabes et que ce jeu amuse. Il faut toutefois le mener le plus vite possible pour l'empêcher de languir.

Quand on eut épuisé tous les mots de deux syllabes connus, Marie, que ce début avait mise en verve, s'empara des ciseaux de sa sœur:

« *Je te vends mes ciseaux croisés*, » lui dit-elle.

Lucie prit les ciseaux et les passa à Thérèse, placée à côté d'elle, en répétant:

« *Je te vends mes ciseaux croisés.*

— Oh! jusqu'ici il n'est pas très-malin, votre jeu, fit Thérèse qui se hâta de dire les mêmes paroles à sa voisine de gauche.

— Cela ne t'empêche pas d'y avoir déjà gagné un gage, fit Marie triomphante.

— Pourquoi cela?

— On te le dira tout à l'heure; donne-le toujours et continuons. »

La personne qui suivit fut obligée de s'exécuter comme Thérèse, et pourtant elle aussi avait exactement répété les paroles de Lucie et de Marie. Il en fut de même de celle qui vint ensuite, puis de moi. Berthe, qui suivait et qui ne dit pas un traître mot différent des nôtres, n'eût rien à payer cependant. Comment cela pouvait-il se faire? On commença à accuser Marie.

« Décidément, Marie, tu abuses de notre confiance, ton jeu est une attrape. Tu fais donner des gages à qui tu veux et pour on ne sait quoi! bien certainement tu te moques de nous, tu nous voles.

— Je vous vole!... par exemple!... exclama la folle en riant à ne plus pouvoir parler.

— Ou tu favorises les autres à notre détriment. La preuve, c'est que Berthe, qui a employé absolument les mêmes mots que nous, n'a pas été prise!

— Elle n'a pas été prise parce qu'elle les a dit comme il fallait les dire.

— Mais enfin, comment?

— Observez, regardez, écoutez! c'est une énigme que je vous propose. »

On recommença le tour. Nous étions tout yeux et tout oreilles, sans que cela nous en fît deviner davantage... Ce qui amusait Marie au superlatif.

Enfin, à force d'attention, nous découvrîmes que celles-là seules ne payaient pas qui, en passant les ciseaux à leur voisine, croisaient ou les mains ou les doigts, ou la jambe. C'était toute la malice de ce jeu — bien puéril, il faut en convenir — mais qui fait plus rire et qui a plus d'intérêt que certains autres très-ingénieux et très-compliqués.

Quand le tour des ciseaux *croisés* est fini, on en commence un autre de ciseaux *décroisés*. Est-il besoin de t'expliquer la finesse de celui-là?

Ceci m'en remet encore en mémoire un du même genre; je ne sais pas comment il s'appelle, mais voici de quelle façon il se joue : *Je viens du marché, ou de Paris, ou de la foire,* dit la joueuse qui commence le cercle à la personne qui se trouve le plus près d'elle. — *Qu'y avez-vous acheté ?* répond celle-ci. — *De la soie*, ou du *drap*, ou une *robe*, ou des *souliers*, ou une paire de *manchettes*, ou un *bijou*, ou quelque objet enfin, soit de la toilette que l'on porte, soit placé au niveau de la main de la joueuse, de telle sorte que tout en répondant, elle puisse, sans éveiller l'attention de la questionneuse, le toucher. — Cette condition, qui paraît si simple, offre des difficultés réelles, surtout lorsque l'on a décidé, en commençant le jeu, que l'on nommerait alternativement un objet masculin et un objet féminin. — Ainsi, dans ce cas, si Marie, ma voisine, répondait, je suppose : *J'ai acheté un corsage,* je serais, moi, obligée de dire : *J'ai acheté de la mousseline*, ou une *broche*, ou de la *dentelle*, ou quelque autre brimborion du genre féminin se trouvant dans mon costume. De plus, pour les personnes qui ne sont pas initiées à cette obligation du jeu et qui croient n'avoir qu'à nommer, au hasard, un objet, quel qu'il puisse être, c'est une source sans cesse renouvelée de gages, provoquant des récriminations et des étonnements fort amusants... pour les habiles. De même que pour ces plus habiles, il y a amende obligée, chaque fois qu'un mot déjà dit se représente dans leur réponse.

Le jeu du gant succéda à celui des ciseaux.

« *Je te jette mon gant*, fit Thérèse en jetant, en effet, un gant sur la personne placée en face d'elle.

— *Pourquoi me jettes-tu ton gant?* répliqua celle-ci.

— *Parce que tu as un caractère excellent*, ou un regard *charmant*, ou un air *séduisant*, ou un esprit *plaisant*, ou quelque qualité ou quelque travers enfin, rimant avec *gant*. Un gage est exigé pour toute répétition.

Après ce dialogue, la joueuse qui a fait la première question : *Pourquoi me jettes-tu ton gant?* envoie le gant à son tour à la voisine de celle qui l'a interpellée, laquelle voisine rejette ce gant après la conversation convenue et la variante de la fin, à la personne qui suit celle qui lui a parlé. Tout cela le plus rapidement possible. C'est une sorte de corbillon renouvelé qui ne manque pas de piquant, surtout lorsque questionneuses et questionnées sont affables et spirituelles.

Quand on fut las des jeux tranquilles, la marraine de Marie proposa une partie de *girouettes*. Ce rôle de girouettes que vous allez avoir à remplir vous sera bien facile, mesdemoiselles, ajoute-t-elle gaîment, puisque l'on prétend que toutes les demoiselles le sont plus ou moins, girouettes! Pour moi, qui n'ai plus l'âge où l'on aime le changement, je ferai le Dieu des vents, Éole, et je vous commanderai la manœuvre. Placez-vous donc en ligne et sur autant de rangs que vous voudrez, derrière moi... Là, très-bien! Les quatre points cardinaux sont représentés par les quatre coins du salon. Cette table est le *nord* — cette jardinière le *sud* — cette console l'*est* — cette encoignure l'*ouest*. Maintenant à nos rôles respectifs... Ah! il faut encore que je vous rappelle une chose : c'est que les girouettes, pour indiquer de quel côté souffle le vent, ont toujours une de leurs extrémités tournées vers le point directement opposé à celui-là. C'est donc une évolution qu'il faut observer avec soin. Ainsi, chaque fois que je crierai *sud*, vous devrez toutes faire volte-face vers le *nord*, et quand je dirai *nord*, vous regarderez le *sud*. Pour l'*ouest*, demi-tour vers l'*orient*; pour le *nord-ouest*, vous tournerez vers le *sud-ouest*, etc. L'important est de ne jamais perdre de vue la désignation convenue des points cardinaux. Au mot *tempête*, après avoir tourné trois fois rapidement sur vous-mêmes, il faudra vous retrouver placées comme vous étiez au point de départ du commandement. Quand j'ordonnerai le *variable*, vous vous balancerez de droite à gauche sans vous arrêter d'aucun côté, jusqu'au moment où je crierai : variable-est, variable-ouest ou tout autre variable, pour vous fixer.

Ces choses expliquées et comprises, nous commençons pour tout de bon. Allons, mesdemoiselles les girouettes, à vos postes.

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois. Chacune — même les dédaigneuses de tout à l'heure! — s'amusait de tout cœur, à ces petits jeux dont elle ne soupçonnait pas d'abord la gaîté.)

Notre Éole, qui était bien le plus capricieux des dieux, multipliait avec tant de malice et de rapidité ses commandements,, que les pauvres girouet-

tes ne savaient où donner de la tête; c'était un va et vient impossible du nord au sud, de l'est à l'ouest, sans compter les *tempêtes* et les *variables* qui venaient encore embrouiller la question. Aussi on se poussait, on se bousculait, on riait... à rendre impossibles les plus graves parties de whist du monde! Cela fit lever la séance aux joueurs, qu vinrent demander la cause de ce joyeux remue-ménage. On leur proposa d'y prendre part, mais s'ils y consentirent, ce fut à la seule condition qu'on choisirait un jeu moins bruyant et dans lequel on pourrait rester en place. Notre complaisant boute-en-train organisa instantanément une partie de *rubans*.

Pour cela, Lucie et Marie lui procurèrent autant de bouts de *faveur* qu'il y avait de personnes dans la société. Alors elle fit asseoir tout le monde en rond, et donna à chacun l'un des bouts de ces rubans. Puis elle réunit les autres extrémités en faisceau dans sa main — ce qui faisait déjà un fort joli coup d'œil — et commanda la manœuvre comme dans le jeu des girouettes; il fallait, sous peine de gage, faire tout le contraire de ce qu'elle disait. Ainsi, lorsqu'elle criait : *Tirez!* chacun devait *lâcher* le ruban qu'il tenait, et, au contraire, quand elle disait : *lâchez!* vite, on le ressaisissait. — Rien de plus bizarre, de plus gai, de plus original que ce jeu. On a beau le connaître et s'y prendre de telle façon que l'on veut, on est toujours tenté malgré soi de suivre le commandement.

Quand on eut fait ainsi ample moisson de gages, on tira et distribua les pénitences; et, comme les papas et les mamans en avaient pour leur grosse part, ils continuèrent à jouer... Aussi cetirage fut-il d'une gaieté folle. Puis on se sépara... à regret! On venait de passer une si excellente soirée, que, quoique l'heure fût très-avancée, personne ne songeait à se plaindre, et que chacun s'en allait le cœur épanoui par ce bon fou rire que l'on ne cultive plus guère de nos jours.

Et ces charmants instants, à qui les devions-nous? A l'entrain spirituel d'une complaisante femme, qui avait su sacrifier son propre plaisir au désir d'amuser de petites maladroites qui ne savaient comment s'y prendre... à l'aimable condescendance de bons parents, heureux de partager un instant la joie franche, naïve, de leurs enfants aimés... Ah! l'amabilité et la bonté sont choses bien précieuses et bien appréciables, Florence!

Je m'endormis en me répétant qu'il faut tâcher de les acquérir à tout prix, et en me disant que s'il y a parfois de tristes jours dans la vie, on y rencontre de temps en temps de bons moments aussi. Mais ces moments-là, ce n'est pas dans les fastueuses réunions mondaines qu'il faut aller les chercher, c'est dans ces bonnes petites fêtes de famille, improvisées, sans prétention, comme celle que je viens de te raconter. JEANNE.

MODES

Tu me demandes, ma chère Laure, comment font les Parisiennes pour donner à la plus simple des toilettes un ensemble élégant? C'est en veillant soigneusement aux détails, c'est en respectant, en cherchant l'harmonie. Point de nuances heurtées chez une véritable Parisienne; elle ne mettra jamais un jupon, un chapeau ou un manteau dont l'élégance ou la simplicité ne sera pas appropriée à celle de la robe; la lingerie, les gants, les bottines, jusqu'au nœud de cravate, tout sera combiné, *fondu*. La toilette de visite qui circule à pied sera toujours foncée ou dans les demi-teintes; celle qui se promène en voiture se permettra les couleurs claires, et pourra laisser le champ plus libre à la fantaisie. Les Parisiennes sont ingénieuses : elles trouvent toujours un moyen quelconque pour utiliser les objets de toilette abandonnés par la mode, tout en suivant la mode nouvelle cependant, et sans pour ainsi dire laisser apercevoir que la composition de leur toilette est due non à leur choix, mais à la judicieuse application d'une économie guidée par le bon goût. La Parisienne, enfin, sait porter le luxe *simplement* : il ne suffit pas, pour être bien mise, d'acheter des objets d'un prix élevé, il faut encore savoir les porter sans prétention : il faut *oublier* leur valeur.

J'aurais encore beaucoup à dire pour répondre à ta question, tu as entamé un sujet inépuisable; mais, sans reproche, ma chère, tu me demandes tant de choses que je ne puis faire droit à toutes qu'un peu brièvement.

Voici, pour le nettoyage des jupons de laine, un procédé bien simple : on les lave avec de l'eau et du savon ordinaire; puis on les dépose dans de l'eau claire avec un *nouet* rempli d'indigo, absolument comme s'il s'agissait de linge; on laisse le jupon pendant deux heures dans cette eau bleue; on le retire, on le repasse.

Je te conseille beaucoup, pour nettoyer ta robe de soie noire, d'employer les feuilles de thé de préférence au miel et au savon qui donnent un apprêt cassant, fort laid et peu durable.

Il y a cette année, comme toujours, beaucoup de noms nouveaux et peu d'étoffes nouvelles. Tu sais qu'on parle beaucoup de soies brochées? Je n'ai pas encore vu qu'elles aient un grand succès. Pour les soies bon marché, la rayure est toujours en vogue. Cependant on présage son déclin. L'uni me paraît toujours préférable à toutes les fantaisies.

On porte beaucoup pour le théâtre, la catalane avec mantille espagnole; tu vois cela d'ici, — c'est tout bonnement un voile de dentelle posé en guise de bavolet.

Tu me demandes quelle est, parmi tant de formes diverses de chapeaux, celle à adopter pour les femmes âgées? La forme boule me paraît la plus convenable. Dans ce cas, on allonge un peu la passe, on développe un peu le fond, et on ajuste derrière, en guise de bavolet, soit une dentelle de dix à douze centimètres, soit le voile dont je viens de te parler. Cette forme boule a tout à fait l'air d'une assiette creuse renversée.

Pour coiffures, les pouffs sont très à la mode. Ta grand' mère devra commander le sien plus grand que ne le porterait par exemple ta cousine Marie. Voici la toilette que je lui conseille pour le contrat : robe de velours vert émeraude, ornée de feuilles de velours noir perlées de jais; coiffure pouff se composant de velours assorti, de blonde, et d'un carré de Chantilly retombant sur le chignon en petit voile; une grappe de raisin de Corinthe couronne cette coiffure d'où retombent des pendeloques de jais.

Tu trouveras un patron de pouff, dit pouff Clo-

tilde, dans la planche de ce mois, n° 23 et 24. Tu le travailleras en tulle gommé, tu le borderas d'un petit laiton ou d'une cannetille. On recouvre cette cannetille, d'un biais de taffetas ou de velours très-étroit. On ruche tout autour une dentelle ou une blonde d'environ cinq à huit centimètres; afin de cacher ce tulle, on dispose dessus soit un chou de velours en biais, soit un chou de feuilles ou de fleurs. On place derrière deux pans de tulle ou de blonde qui se rejoignent, comme tu le verras indiqué au modèle. Il faut que les pans aient à peu près 60 centimètres de long sur trente de large. On les borde d'une petite dentelle et d'un velours si on veut.

Quant au chapeau Marie-Louise que tu trouveras dessiné aussi, n° 18 à 22; il te sera facile de le faire toi-même, en crêpe noir que tu broderas de perles de jais taillées assez grosses. Tu borderas le tour du chapeau d'un biais de velours étroit, sur lequel tu sèmeras, en biais, de longues perles de jais. Tu feras une guirlande de feuilles de jais, d'après le dessin que tu trouveras à la planche des patrons, et d'après les explications que je t'ai données dans ma dernière lettre. Tu le vois, tu poseras tes feuilles une fois faites, sur le rouleau que je t'ai enseigné à faire.

Les garnitures des robes sont toujours aussi variées : pour le soir on porte beaucoup de broderies. Les poches sont très-ornées. Pour les toilettes de dîner et de soirée, les taffetas légers, pourvu qu'ils soient clairs, et les grenadines de soie sont toujours de mise. Les jeunes filles, et même les très-*jeunes* femmes peuvent toujours porter le corsage blanc, si commode, montant ou décolleté.—Un joli costume de ville : jupe courte en drap bleu clair, se terminant par des dents très-aiguës bordées d'astrakan gris, d'une largeur d'un centimètre et demi. Jupon uni, paletot peplum pareil orné de même. Chapeau boule en castor gris, avec une cordelière grise formant nœud sur le côté gauche.

Une toilette de ville et une toilette de bal.— Robe de popeline marron garnie d'une passementerie semée de perles, imitation de grenats, mise en brandebourgs sur le devant du corsage et de la jupe. Casaque peplum demi-ajustée, pareille, ornée des mêmes galons. Chapeau Marie-Louise en velours marron. Une seule rose sur le côté.

Robe en crêpe lisse blanc avec des rouleaux de satin rose formant échelle sur chaque couture de devant, et venant faire le carré sur le milieu du lé du devant, ce qui simule le péplum. Corsage décolleté carré, orné d'une chemisette de tulle bouillonné, diminuant le corsage de moitié; puis, un bouillon Louis XV bien relevé pour la manche, et coupé par des rouleaux de satin.

Une jolie toilette pour ta tante : robe de faye grise ornée, sur chaque lé, d'un ruban de satin blanc d'environ quatre doigts de largeur, recouvert d'un entre-deux de dentelle noire. Corsage à bretelles semblables à l'ornement de la jupe; au bord de ces bretelles de satin une dentelle noire. Coiffure : diadème de velours noir natté, perlé de jais.

Sur le côté gauche, un camélia blanc; carré de Chantilly, assez grand, posé sur le diadème, et formant un peu mantille.

Cette garniture en ruban de satin blanc, avec entre-deux noirs, est très-favorable pour renouveler une robe fanée. On peut remplacer le corsage dé-fraîchi par un canezou en dentelle noire, rayé de ces mêmes rubans, et c'est très-élégant; ce canezou pourra former peplum, et chaque bande de satin se terminera par un nœud.

Puisque ta chère tante me demande mon avis, je lui dirai que les personnes âgées sont fort peu décolletées maintenant, même dans les plus grands bals; voilà une réforme que toute femme sensée, ayant passé du mauvais côté de la cinquantaine, devrait adopter avec enthousiasme. La mère de Marguerite avait, au bal donné par sa fille, une robe de satin gris perle montante; pour ornement au corsage, et tout du long de la jupe, une laçure de point d'Alençon allant en s'élargissant en tablier; manches larges à grands pans, ornées d'une laçure semblable. Pour marquer chaque angle des laçures, nœuds de satin gris et blancs, terminés par des aiguillettes assorties. Coiffure : diadème velours et argent, carré de point d'Alençon, bouquet de géranium sur le côté.

Pour les jeunes femmes, la grande mode est aux coiffures égyptiennes. Le chignon est un entrelacement de torsades. Pour diadème, une tresse; de chaque côté deux nattes, d'environ trente centimètres, accompagnent le visage et retombent sur la poitrine; ce diadème et ces nattes sont tressées soit avec du velours, du galon d'or ou d'argent, soit avec des guirlandes de fleurs. Ces nattes se font aussi en velours seulement, elles sont terminées par un gland; chez beaucoup de modistes, elles remplacent les brides, ce sera une vogue, comme la chaîne *Benoîton*.

Fais faire ta robe de taffetas bleu, avec une garniture de *petits* nœuds de satin, au corsage seulement, et qui simuleront des basques autour de la taille. Les manches, très-étroites, seront garnies de ces nœuds jusqu'au coude et aux épaulettes. Sur l'épaule gauche, un nœud avec un flot de longs rubans de satin bleu étroit; c'est ce qui remplace les guides maintenant; commande ton chapeau forme boule en velours bleu, avec des nattes de satin pour ornement et pour brides. Un paletot de velours ira parfaitement avec cette robe.

Les gants tout à fait *longs* sont très en vogue pour le soir, avec les manches courtes.

Pour costume de petit garçon, je te conseille le paletot *long* en drap bleu garni d'astrakan, et le petit bonnet persan bordé de la même fourrure que celle du costume : petites bottes ornées dans le haut d'une bande d'astrakan.

Puisque tu veux faire cadeau d'un costume à ta cousine Marie, il me semble qu'une robe de velours noir bordée de chinchilla, avec le petit paletot pareil, serait ce qu'il y aurait à choisir, comme élégance et solidité; il y a des velours si bon marché à présent, que, cette étoffe devient presque une économie, quand on songe à sa durée. Toque en velours noir, bordée de chinchilla, — voilà pour la coiffure.

En fait de sorties de bal, rien de bien nouveau. Le manteau espagnol ou le burnous me semblent toujours les formes les plus commodes parce qu'elles sont sans manches.

J'ai vu un manteau espagnol fort élégant en cachemire bleu ciel, orné d'une broderie orientale et de perles de verre assez fines. Cette broderie orientale peut se remplacer par le point de chaînette.

Les bandes de cachemire sont toujours très en vogue pour garnir ces sortes de vêtements.

EXPLICATIONS

Planche II

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Bavoir — 2, E. R. avec couronne — 3, *Irma* — 4, B. C. enlacés — 5, C D. — 6, A. L. — 7, Mouchoir — 8, Garniture — 9 à 11, Chausson — 12, C. B. enlacés — 13, L. A. enlacés — 14, *Françoise* — 15 à 17, Tablier d'enfant — 18, *Joséphine* — 19, Garniture — 20, *Honorine* — 21 et 22, Parure — 23, Bande pour jupon.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 8, Veste d'appartement — 9 à 12, Guêtre d'enfant — 13 à 17, Porte-montre — 18 à 22, Chapeau — 23 et 24, Coiffure — 25 à 28, Dentelle au crochet imitation de guipure — 29 à 31, Dentelle au crochet — 32 et 33, Natte passementerie — 34, Tablier d'enfant.

COTÉ DES BRODERIES

1, Bavoir, plumetis, cordonnet et point à la minute; il faut le doubler et faire une piqûre autour; on ajoute une petite garniture festonnée ou une guipure basse.

2, *E. R.*, avec couronne, anglaise, plumetis et cordonnet.

3, *Irma*, gothique, plumetis et cordonnet.

4, *B. C.*, anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.

5, *C. D.*, gothique, plumetis et cordonnet.

6, *A. L.*, plumetis et cordonnet.

7, Mouchoir, plumetis, cordonnet, pois et feston.

8, Garniture, plumetis, cordonnet, pois, feston et broderie anglaise.

9 à 11, Chausson en piqué anglais pour baby, soutaché en blanc ou en couleur.

9, Bout de pied.
10, Talon.
11, Semelle.

Le patron n° 9 se joint au patron n° 10 par une petite piqûre; on fait un œillet de chaque côté du talon aux deux coins arrondis, pour passer un petit ruban.

12, *C. B.* enlacés, pour linge de table, plumetis.

13, *L. A.* enlacés, pour linge de table, plumetis, cordonnet et feston.

14, *Françoise*, anglaise, plumetis, cordonnet et feston.

15 à 17, Tablier d'enfant.

15, Moitié de la pièce.
16, Bande pour le bas du tablier.
17, Poche.

On le fait en percale avec la pièce en nansouk, formée d'entre-deux séparés par des bouillonnés; on la garnit d'une petite guipure blanche, ainsi que la poche et l'ourlet du bas. On peut aussi faire ce tablier en toile de lin, soutaché en noir et garni en guipure noire, la pièce sera plate et soutachée aux endroits indiqués par les entre-deux. La partie ombrée à la bande n° 16 figure l'ourlet. (Voir le croquis n° 34, côté des patrons.)

18, *Joséphine*, anglaise, plumetis et cordonnet.

19, Garniture, plumetis, cordonnet, pois et feston.

20, *Honorine*, anglaise, plumetis et cordonnet.

21 et 22, Parure, plumetis et point de sable; les chaînons qui traversent d'un anneau à l'autre sont en point de sable, entouré d'un cordonnet léger.

23, Bande pour upon, soutachée au-dessus des plis. Les quatre raies ombrées figurent les plis; les dents soutachées sont sur étoffe double rapportée sur l'ourlet en dessous du dernier pli.

COTÉ DES PATRONS

1 à 8, Veste d'appartement.

1, Devant.
2, Moitié du dos.
3, Moitié du col.
4, Jockey de la manche.
5, Manche, dessus.
6, Manche, dessous.
7, Croquis, devant.
8, Croquis, dos.

Un emploie pour ce petit vêtement 2 mètres 30 centimètres de velours de 60 centimètres de large; si l'on veut tailler le dos sans couture comme le patron, on ajoutera une petite pointe de chaque côté. La manche est droite; on la coud seulement jusqu'à la lettre H, on la laisse ouverte à partir de cette lettre jusqu'en bas, ou bien on la taille avec une pointe dessus et une pointe dessous, en pliant le bas du patron en biais, depuis la lettre H jusqu'au milieu, et l'on obtient alors la manche figurée sur les n°s 7 et 8. Le jockey se fixe à la lettre L, sur l'épaule, et s'arrête de chaque côté sur la couture de l'emmanchure. Le col est à pointe; on peut le remplacer par un biais semblable à ceux des confections. Toute la veste est garnie d'un ef-

filé en perles posé non pas au bord, mais sur le velours même, puis on place au-dessus un galon clouté.

9 à 12, Guêtre d'enfant.

9, Guêtre.

10, Bande pour les boutonnières.

11, Bande pour le dessous du pied.

12, Croquis.

On la fait en drap ; on taille deux morceaux sur le patron n° 9, et on les réunit par une couture derrière la jambe ; la bande pour les boutonnières se taille sur le patron n° 10 et se réunit aux lettres de raccord ; on la double d'une doublure forte. — Dans le haut, on coud un élastique ; le dessous de pied est en drap doublé de cuir.

13 à 17, Porte-montre.

13, Dessous.

14, Côté.

15, Fond.

16, Devant.

17, Croquis.

Le devant n° 16 est en tapisserie en soie d'Alger, avec appliques en cuir ; le petit crochet pour suspendre la montre est en cuivre doré ; les deux côtés n° 14 sont également en tapisserie avec appliques de cuir. On taille tous les patrons en carton et en satin de la nuance de la soie d'Alger pour doubler le porte-montre ; le satin est légèrement ouaté et piqué ; le fond n° 15 est couvert à l'extérieur d'une bande de satin uni ; ces différents morceaux sont réunis par un surjet en enfermant le carton entre le dessus et la doublure ; on pose une chenille sur toutes les coutures extérieures et intérieures.

18 à 24, Chapeau et coiffure. (Voir l'explication à l'article *Modes*.

25 à 28, Dentelle au crochet, imitation de guipure.

25 à 27, Détail du travail grossi.

28, Croquis de la dentelle.

Cette dentelle ne se fait pas par rang, mais par partie. — Vous faites d'abord le milieu de tout un dessin ; puis le haut, puis enfin le pied. On peut la faire de différentes grosseurs ; notre échantillon n° 28 est exécuté en fil d'Irlande n° 150.

Ayez soin de suivre cette explication maille par maille, le crochet en main.

Montez 17 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la 3e maille-chaînette en partant du crochet — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 4e maille.

Pour mieux comprendre l'explication du milieu de la dentelle, consultez le croquis n° 25 auquel les quatre feuilles sont numérotées dans l'ordre où elles sont exécutées.

1re *feuille*. — 4 mailles-chaînettes — tournez le fil trois fois autour du crochet — piquez le crochet dans la première des 4 mailles-chaînettes — tirez le fil — tirez successivement le fil trois fois dans 2 fils, il vous restera 2 fils sur le crochet — tournez le fil deux fois autour du crochet — piquez le crochet dans le fil du bas de la bride (formée en tirant le fil 3 fois dans 2 fils) — tirez le fil — tirez le fil successivement deux fois dans deux fils — tirez le fil dans trois fils. (Fin de la première feuille.)

1 bride double en piquant le crochet dans la 8e maille-chaînette des 17 mailles montées pour commencer la dentelle.

2e *feuille*. — Tournez le fil quatre fois autour du crochet — piquez le crochet dans la 5e maille-chaînette des 17 mailles montées pour commencer la dentelle — tirez le fil — tirez le fil successivement trois fois dans 2 fils, il vous reste trois fils sur le crochet — tournez deux fois le fil autour du crochet — piquez le crochet dans le fil du bas de la bride (formée en tirant le fil trois fois dans 2 fils) — tirez le fil — tirez successivement deux fois dans 2 fils, il vous reste 4 fils sur le crochet — tournez deux fois le fil autour du crochet — piquez le crochet dans le fil du bas de la bride (formée en tirant deux fois le fil dans 2 fils) — tirez le fil — tirez successivement trois fois le fil dans 2 fils — tirez le fil dans 4 fils. (Fin de la 2e feuille.)

Rejetez le crochet en arrière et faites 1 maille passée en piquant le crochet dans la bride double qui sépare les deux feuilles.

3e *feuille*. — Comme la 1re feuille.

4 mailles-chaînettes — 1 bride double en piquant le crochet dans la maille passée prise sur la bride double qui sépare les deux premières feuilles — 4 mailles-chaînettes.

4e *feuille*. — Comme la 2e feuille, en piquant le crochet dans la même maille passée après avoir tourné les 4 fois le fil autour du crochet.

Haut de la dentelle. — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 4e maille-chaînette des 17 mailles montées pour commencer la dentelle — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la première maille de la chaîne du commencement = — 5 mailles-chaînettes — retournez votre ouvrage — 1 demi-bride dans la précédente demi-bride — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 5e maille des 5 mailles-chaînettes faites après la 4e feuille — retournez votre ouvrage — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la précédente demi-bride — 7 mailles-chaînettes — retournez votre ouvrage — 1 demi-bride dans la précédente demi-bride — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 4e maille des 5 mailles-chaînettes faites après la 4 feuille — retournez votre ouvrage — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la précédente demi-bride — 5 mailles-chaînettes — retournez votre ouvrage — 1 demi-bride dans la précédente demi-bride — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 3e maille des 5 mailles-chaînettes faites après la 4e feuille — retournez votre ouvrage — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la précédente demi-bride — 7 mailles-chaînettes — retournez votre ouvrage — 1 bride dans la dernière demi-bride — 1 bride en piquant le crochet à la fois dans la 2e et la 1re maille des 5 mailles-chaînettes faites après la 4e feuille. — (Fin du haut de la dentelle.)

7 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la bride double qui sépare les 3e et 4e feuilles — 10 mailles-chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet au sommet de la 3e feuille — 5 mailles-chaînettes ||.

Pied de la dentelle. — 1 maille passée dans la première des trois mailles-chaînettes précédant au commencement la 1re feuille — 1 maille passée en

piquant le crochet dans la demi-bride précédant les 3 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 demi-bride dans la 17ᵉ maille des 17 mailles-chaînettes montées pour commencer la dentelle * — retournez votre ouvrage — 2 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la maille-chaînette faite avant la précédente demi-bride — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 3ᵉ des 5 mailles-chaînettes faites pour réunir la 3ᵉ feuille au pied de la dentelle — retournez votre ouvrage — 1 maille passée dans la dernière demi-bride — 1 maille-chaînette — 1 demi-bride dans la 2ᵉ maille-chaînette des 2 dernières mailles du bord — retournez votre ouvrage — 2 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la maille-chaînette faite avant la dernière demi-bride — 1 maille passée dans la 8ᵉ maille des 10 mailles-chaînettes venant rejoindre le sommet de la troisième feuille — retournez votre ouvrage — 1 maille passée dans la dernière demi-bride — 1 maille-chaînette — 1 demi-bride dans la 2ᵉ maille des 2 dernières mailles-chaînettes du bord — retournez votre ouvrage — 2 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la maille-chaînette faite avant la dernière demi-bride — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 4ᵉ maille des 10 mailles-chaînettes venant rejoindre le sommet de la 3ᵉ feuille *.

Vous commencez le deuxième dessin pour lequel vous avez seulement quelques changements que nous allons signaler, pour piquer le crochet dans les mailles du précédent dessin que remplacent les mailles-chaînettes montées pour commencer la dentelle. (Consultez, pour mieux comprendre ces explications, les croquis nᵒˢ 25, 26 et 27.)

× 1ʳᵉ *feuille.* — Consultez l'explication déjà donnée pour cette feuille.

1 bride double en piquant le crochet dans la demi-bride prise dans la bride double qui sépare les 3ᵉ et 4ᵉ feuilles du précédent dessin.

2ᵉ *feuille.* — Consultez l'explication déjà donnée pour cette feuille, en piquant le crochet dans la 4ᵉ maille des 7 mailles-chaînettes faites au dessin précédent pour joindre le haut de la dentelle au milieu, et continuez pour les autres feuilles jusqu'à l'endroit où commence *le haut de la dentelle.*

5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3ᵉ des 7 mailles-chaînettes faites au dessin précédent pour joindre le haut de la dentelle au milieu — 3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la 5ᵉ maille des 7 mailles-chaînettes faites avant la 1ʳᵉ bride des 2 brides faites pour terminer le haut de la dentelle au rang précédent — continuez le travail dont l'explication a été donnée entre les deux signes ‖ pour le haut du dessin et pour revenir au pied de la dentelle.

Pied de la dentelle. — 1 maille passée en piquant le crochet dans la première maille des 3 mailles-chaînettes précédant la première feuille — 1 maille passée en piquant le crochet dans la dernière demi-bride du pied du précédent dessin — 1 maille-chaînette — 1 demi-bride dans la 2ᵉ maille des deux dernières mailles-chaînettes du bord du précédent dessin — continuez le travail compris entre les deux signes * — votre dessin terminé, vous reprenez pour le suivant l'explication au signe ×.

29 à 31, Dentelle au crochet pour petite garniture.

29, 1ᵉʳ rang. — 7 mailles-chaînettes — 1 bride en piquant le crochet dans la première maille-chaînette — + 7 mailles-chaînettes — 1 bride en piquant le crochet dans la dernière bride — retournez au signe + et faites la longueur qui vous sera nécessaire.

30, 2ᵉ rang. — + 2 brides prises dans le jour en enfermant la bride du premier rang — 2 mailles-chaînettes — retournez au signe +.

31, 3ᵉ rang. — Attachez le fil dans la 4ᵉ maille-chaînette du premier rang et faites + 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3ᵉ maille-chaînette en comptant en arrière — 2 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la 4ᵉ maille-chaînette de la dent suivante — retournez au signe +.

32 et 33, Natte en passementerie.

On la fait avec une ganse ronde et une ganse carrée, comme l'indique le dessin nᵒ 33; on les réunit par un fil jeté tout du long sur les deux ganses avant de commencer. Cette natte se fait avec cinq brins; on l'orne de perles et on la termine par un gland ou en posant un bouton aux extrémités.

34, Croquis du tablier 15 à 17, côté des broderies.

ŒILLETS EN PAPIER

Nous envoyons aujourd'hui à nos abonnées le commencement d'une collection d'œillets. On peut les monter sur des tiges en fil de fer assez longues pour orner des vases ou une jardinière, ou bien sur une tige très-courte pour les piquer dans une mousse qui servira à garnir l'intérieur d'une cheminée.

Un excellent emploi encore de ces œillets, serait de les disposer avec goût, et en entremêlant bien les couleurs dans un panier ou une corbeille de forme élégante, soit en osier, blanc ou brun, soit en anneaux au crochet marron, et que l'on remplirait aussi de mousse. Les tiges, dans ce cas, seraient courtes, et les feuilles montées en petites branches que l'on piquerait çà et là dans cette mousse, entre les fleurs. Il est essentiel que le panier soit d'une teinte sombre ou uniforme; autrement l'éclat des couleurs qui le composeraient empêcheraient les fleurs de ressortir.

Pour faire ces fleurs, découpez avec soin les modèles coloriés que nous vous envoyons : il faut par œillet 4 ronds de même nuance et un calice vert. — Les bandes, non imprimées, qui doivent servir à confectionner des œillets unis, seront taillées sur le modèle des œillets panachés, et l'on exécutera la fleur de la même manière.

Vous avez donc quatre ronds découpés; pliez chacun de ces ronds en quatre, et roulez-le sur lui-même, entre vos doigts, comme si vous vouliez le chiffonner. — Ouvrez-le ensuite et déchiffonnez. — Vous avez mis un peu de ouate au bout d'un des fils de fer — tournés par vous en crochet à l'extrémité supérieure — qui doivent vous servir de tige. Une rognure de papier de la nuance de l'œillet fixée par un brin de fil tourné, cachera cette ouate. Enfilez alors l'un de vos patrons que vous avez



imp. [illegible] r. des Fossés [illegible] Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

troué et enduit légèrement de colle, vers le milieu. Serrez-le contre le cœur de ouate. Mettez dessous un peu de colle; enfilez un second rond en ayant soin de contrarier les pétales, et ainsi de suite pour vos quatre ronds.

Vous collez alors les deux côtés du calice vert l'un sur l'autre, et vous enfilez ce calice dans la tige de votre œillet, après avoir mis un peu de colle en dessous du dernier rond; vous prenez une laine verte et vous commencez à entourer la tige en enfermant, en dedans de la laine, le bas du calice; vous achèverez de donner un *air naturel* à l'œillet en fixant au milieu, à l'aide d'un peu de colle, deux brins de plume blanche que vous arracherez délicatement à une plume d'oie quelconque et friserez avec le bout de vos ciseaux.

Pour monter les feuilles, on enfile un peu de laiton vert, en bobine, au milieu de chacune de ces feuilles, et l'on attache ce laiton replié sur lui-même, au bas de la partie arrondie, en tournant autour de la laine verte, comme on a fait pour la tige de la fleur. Les petites feuilles se placent en haut des branches, que l'on composera en imitant une branche d'œillet naturel, lorsque toutes les feuilles seront munies de laiton (1).

TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Rond pour ameublement, pouff, tabouret de piano, coffre à bois, tapis, etc.

2, Fond pour chaise, escabeau ou sac de voyage.

3, Fond pour pantoufle, coussin ou tabouret; on peut faire ce dessin en point capitonné.

4 et 5, Petits dessins pour pochette à ouvrage, pantoufle, dessous de flambeau, etc.

PLANCHE DE CROCHET OU FILET BRODÉ

1, Dessin pour aube ou nappe d'autel.

2, Carré pour voile de fauteuil.

3 et 4, Ronds pour pelote.

5 et 6, Entre-deux ou encadrements.

7, Fond pour rideau ou dessus de lit.

8, Entredeux.

9, Fond pour rideau.

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune femme. — Robe en satin de forme princesse, ornée de bouillonnés en tulle noir posés en tablier et tournant autour de la robe, retenus de distance en distance par des nœuds en ruban de satin avec boucles. — Dans les cheveux, oiseau de paradis.

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas broché de raies satinées et pointillées de blanc; le corsage est très-court, à ceinture, orné de traverses et de pattes en passementerie avec jais. — Cordon d'églantier dans les cheveux.

Toilette de petite fille. — Toilette en velours garnie d'un effilé-fourrure. — Robe taillée en pointes. — Corsage décolleté à manches courtes; le haut du corsage et la ceinture sont garnis du même effilé. — Petit paletot découpé à dents comme la robe et garni de même. — Chapeau en velours royal blanc avec bouillonné en velours et orné d'une plume.

—

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront, au 16 février, les patrons suivants :

Paletot de la gravure 3551.

Robe avec tunique pour petite fille de 7 à 8 ans.

Robe décolletée pour jeune fille.

Pantalon lingerie pour fillette de 13 à 14 ans.

(1) Le complément de ce qu'il faut pour achever dix œillets sera donné en mars.

Logogriphe

Je suis pour la famille une seconde mère,
Du bon ange elle voit en moi l'auxiliaire;
Mon rôle est volontaire et tout de dévouement,
Et j'ai droit au respect, à l'amour confiant.
— Mais si je mets mon cœur en place de ma tête,
Je change de nature, et suis un marche-pied,
Je sers de couche au pauvre, et sur moi l'on s'assied;
Je suis le gagne-pain de l'humble anachorète.
— Cependant un volcan fermente dans mon sein,
Menaçant les cités et les plaines fertiles :
C'est ainsi que de Dieu se fait sentir la main
Pour forcer au devoir les peuples indociles.

J. M. de Gaulle.



Mosaïque

LA FÊTE DES ROIS.

utrefois, l'Épiphanie, cette grande fête de la Gentilité, se célébrait en France avec une pompe extraordinaire. A Paris, pendant la grand'messe du jour, le roi lui-même, en habits royaux, allait à l'offrande, portant l'or, l'encens et la myrrhe, dons symboliques offerts par les Mages à l'Enfant-Dieu. Dans d'autres églises, trois prêtres représentaient les rois ; le premier, s'approchant de l'autel, élevait son sceptre, surmonté d'une étoile brillante, et chantait : *Stella fulgore nimio rutilat : Une* étoile brille d'un éclat incomparable. Le second disait le verset : Elle annonce la naissance du Roi des Rois. Le troisième continuait, disant : Dont les prophètes ont annoncé la venue ! Ils s'embrassaient, et marchaient vers l'autel, où ils offraient les trois présents, et le peuple chantait : *Magi venimus!* Les Mages venaient, se formaient en procession avec le clergé, et allaient vers la crèche, adorer l'Enfant-Jésus. C'était à la cathédrale de Reims que cette belle cérémonie s'accomplissait avec le plus d'éclat.

L'AUMONE.

Celui qui donne aux pauvres ne sera pas dans l'indigence ; celui, au contraire, qui rejette la demande du pauvre, endurera la pénurie.

Proverbes.

—

Je note dans un registre ce que je donne à Dieu, et ce que Dieu me donne. Or, je n'ai jamais pu rendre à Dieu ce que je lui dois : plus je donne, plus je reçois.

COSME DE MÉDICIS.

—

Vous tuez ceux que vous ne nourrissez pas. Prenez garde d'enfermer la vie des pauvres avec vos écus.

SAINT AMBROISE.

—

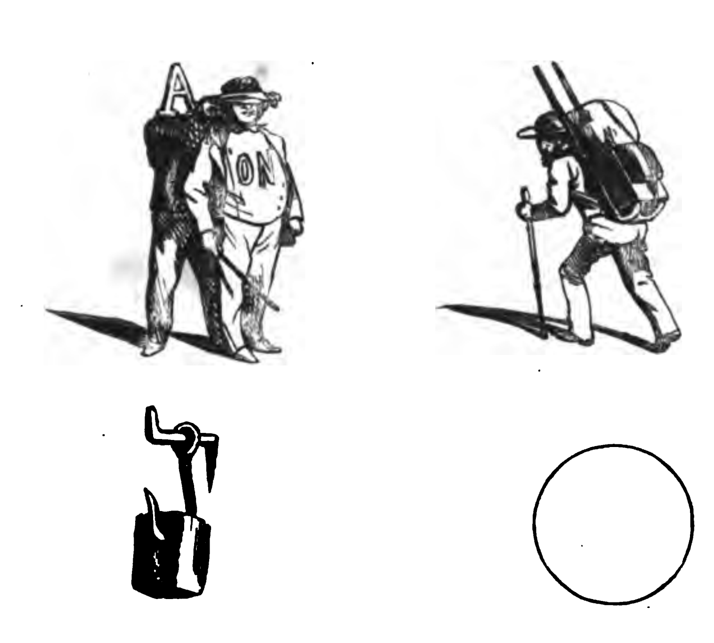
Donne du pain, et prends le paradis.

SAINT GRÉGOIRE.

Le mot du Logogriphe de Janvier est MARCEL, dont on fait : *Carmel, Marc, Larme, Arme.*

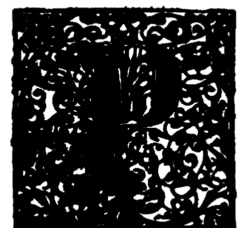
EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : **Il faut garder une oreille pour l'accusé !**

RÉBUS



Paris. — Typographie MORRIS et Comp., rue Amelot, 64.

LES PEUPLES ÉTRANGES [1]



PENDANT que le docteur me donnait ces détails sur l'étonnante industrie de l'abeille coupeuse de feuilles, j'avisai une petite mouche d'une merveilleuse beauté, mais dont l'allure semblait inquiète et indécise. Son corsage était d'un bleu brillant et son abdomen d'un rouge doré resplendissant ; on eût dit deux pierres précieuses soudées l'une à l'autre. Elle arriva près du nid de l'abeille, tourna autour, y introduisit ses antennes comme pour en explorer les profondeurs, puis y entra après quelque hésitation.

« Que va faire là cette jolie mouche, demandai-je au docteur, aurait-elle le projet de piller le miel de l'abeille ?

— Non, me dit-il ; elle médite une action plus noire. Mais voyez le contraste entre cette petite mouche aux formes élégantes et si richement vêtue, et l'abeille, cette laborieuse ouvrière couverte du modeste sarreau gris de l'artisan. La belle mouche, elle, ne sait rien, son industrie est nulle et, avec ses beaux habits, elle n'est seulement pas capable de faire le lit de ses enfants. — Que fera-t-elle alors ? — Il faut cependant bien qu'elle assure l'existence de sa postérité, et elle ne trouve rien de mieux que de profiter du travail de la pauvre abeille. — Vous savez que le coucou ne fait pas de nid, qu'il dépose ses œufs dans celui des autres oiseaux, auxquels il laisse le soin de couver, de nourrir, d'élever sa géniture ; que le nourrisson goulu affame souvent ses frères de lait en s'appropriant exclusivement toutes les subsistances que peut fournir la mère pourvoyeuse. Ainsi fait la chrysis, et bien pis encore ; car sa larve ne se contente pas de partager les provisions de l'enfant de la maison, mais elle le dévore lui-même. »

Pendant cette explication, la chrysis avait sans doute accompli son ténébreux dessein, car je la vis sortir du nid de l'abeille en agitant ses antennes d'un air tout guilleret ; elle allait prendre son vol, lorsque la petite abeille grise reparut au même instant, portant entre ses pattes une rondelle de feuille destinée à boucher sa dernière cellule. Elle aperçut la chrysis, reconnut en elle l'ennemi de sa race, et lâchant sa feuille, elle fondit sur elle tête baissée avant que celle-ci pût s'enfuir. Je vis les deux mouches rouler ensemble sur le sable ; puis l'abeille ayant le dessus et s'acharnant sur le corps de son adversaire ; mais celui-ci, recouvert en dessus d'une armure très-dure et polie, s'était roulé en boule, de sorte que l'aiguillon de l'abeille n'y pouvait pénétrer.

En vain celle-ci cherchait-elle le défaut de la cuirasse, soit que la colère et l'émotion rendissent ses coups incertains, soit que l'armure fût impénétrable, elle ne pouvait la percer ; alors, frémissant de rage, elle lui déchira les ailes avec ses mandibules, puis s'envola pour aller découper les pièces nécessaires à la terminaison de son nid. — Dès qu'elle fut partie, la malheureuse chrysis se remit sur ses pattes, et, privée désormais de ses ailes, elle s'éloigna péniblement. Ainsi mutilée et couverte de poussière, elle avait perdu sa beauté, mais son but était atteint et l'avenir de sa postérité assuré. Pauvre chrysis ! allais-je dire ; mais non, c'est pauvre abeille ! car elle aura perdu en partie le fruit de ses travaux : un vorace affamera son enfant et le dévorera.

« Comme vous voyez, dit le bon docteur, tous ces petits peuples ont leurs mœurs, leurs passions, qui ne le cèdent en rien à celles des nations humaines ; et, pour celui qui les observe, mille nouveautés curieuses viennent chaque jour dévoiler l'industrie et l'intelligence de ces petits êtres.

» Il est une autre espèce d'abeille solitaire qui montre un goût encore plus recherché dans la construction de son nid. Ce sont les pétales écarlates du coquelicot qu'elle choisit pour tapisser sa demeure. Celle-ci est creusée en manière de fiole florentine, et les parois en sont lisses et polies afin que la tapisserie puisse s'y appliquer exactement, comme une tenture d'appartement. L'habile tapissière l'y applique, en effet, si parfaitement, qu'elle ne présente ni un pli ni une aspérité ; et elle n'y ménage pas non plus l'étoffe, car celle-ci dépasse l'orifice du trou tout autour. Lorsque ce beau salon écarlate est terminé, l'abeille tapissière ou *l'osmie*, comme la nomment les naturalistes, en remplit le fond d'une pâtée de miel et dépose douillettement sur ce lit parfumé un seul œuf ; car cette habitation splendide est destinée à loger un seul enfant. Elle replie ensuite en dessus l'extrémité des feuilles de coquelicot, comme lorsqu'on referme un cornet de papier, et recouvre le tout de terre avec tant d'habileté et de soin qu'il serait impossible d'en retrouver la trace.

— Voilà qui est merveilleux ! Qui croirait trouver le goût du luxe développé chez une mouche ?

(1) Voir le numéro d'Octobre 1865, page 289, et Février 1867, page 33.

Mais que se passe-t-il donc là, au milieu de l'allée; voici de nouveaux acteurs qui paraissent sur la scène? »

Je voyais, en effet, un petit insecte de la grosseur d'une mouche commune, mais de formes élégantes et élancées; sa tête fine, ornée de longues cornes effilées, était d'un jaune fauve ainsi que son corsage, ses élytres régulièrement striées étaient d'un bleu foncé, et ses longues pattes fines, de couleur jaune, paraissaient bien taillées pour la course. Il en usait d'ailleurs de toutes ses forces et courait comme un cerf. Derrière lui, et non moins avantagé, arrivait comme le vent, un gros insecte d'un vert doré, à cornes et à jambes brunes, avec les élytres relevées Celui-ci était bien dix fois plus gros que l'autre. Il avait l'air féroce; ses gros yeux saillants et ses fortes mâchoires aiguës dénonçaient un animal vorace et carnassier.

« Vous ne vous trompez pas, dit le docteur, répondant aux observations précédentes que j'avais faites tout haut. Ce gros insecte qui poursuit le petit est, en effet, l'ennemi le plus redouté des autres insectes; car rien n'égale son agilité, sa force et sa voracité. C'est le carabe doré; également connu sous le nom vulgaire de jardinier. L'homme, qui méconnaît presque toujours ses intérêts et que ses instincts destructeurs portent à tuer indistinctement ennemis et amis, en écrase un grand nombre, et cela d'autant plus facilement que les carabes courent toujours à terre, en quête d'une proie qu'ils forcent à la course, et ne font jamais usage de leurs ailes. »

Donc le gros carabe donnait la chasse au petit, et, malgré la rapidité de sa course, celui-ci perdait visiblement du terrain. — Je contemplais de loin cette lutte de vitesse, faisant en moi-même des vœux pour le plus faible, lorsque tout à coup celui-ci s'arrêta court, mais en restant toujours le dos tourné vers l'ennemi. « Ah! le malheureux! m'écriai-je, il est à bout de forces et de courage et se résigne à son sort; sans doute, il veut au moins s'épargner la vue de son meurtrier en lui tournant le dos. »

Le docteur ne disait rien; mais il riait de ce rire silencieux que Cooper prête au vieux trappeur.

Le gros carabe touchait presque sa victime et déjà je lui voyais ouvrir ses terribles mâchoires pour saisir sa proie, lorsque tout à coup une légère détonation se fit entendre, et je vis sortir du corps du petit insecte à élytres bleues, comme un nuage de fumée, Trois explosions semblables se suivirent à de courts intervalles, et le gros carabe doré s'arrêta court comme étourdi et paralysé, tandis que le petit tirailleur, profitant de ce moment de répit, reprenait sa course rapide et disparaissait bientôt au milieu des tiges serrées et entrelacées d'un épais gazon.

« Avouez que vous ne vous attendiez pas à un semblable dénoûment, me dit le docteur en riant, et que la nature a accordé à ce petit insecte un singulier moyen de défense. Ce petit artilleur a reçu le nom de brachine-pétard. Le gaz explosif et caustique qu'il lance est produit par une liqueur corrosive, très-volatile, qui se réduit subitement en vapeur; le brachine tient cette liqueur fulminante en réserve dans une petite vessie, et ne lui donne issue que dans des cas de danger pressant; car sa provision de poudre s'épuise vite, et il lui faut un certain temps pour en reproduire d'autre. Il peut cependant tirer sept à huit coups de suite. Les brachines vivent rassemblés en petites sociétés sous les pierres; lorsqu'on lève celles-ci, la détonation produite par un seul individu pénètre souvent d'une crainte salutaire tous les insectes de la tribu qui suivent son exemple; alors toutes les crevasses de la terre qui les récèle forment et représentent autant de petits volcans. »

J'aurais bien voulu jouir de ce spectacle; mais j'avais perdu de vue le petit artilleur au milieu des tiges serrées du gazon, et, j'avais beau regarder, je n'en voyais pas trace. J'allais me retirer, lorsque ma vue s'arrêta sur une vaste toile blanche tendue comme un hamac, au moyen de nombreux cordages fixés au sommet des tiges de graminées les plus élevées. Je cherchai des yeux la moderne Arachné qui l'avait tissée, et l'aperçus qui se tenait en embuscade dans une petite chambre de soie placée à l'un des angles de sa toile, sous l'abri d'une feuille de sainfoin. Elle était là, ramassée sur elle-même, et toute prête à s'élancer sur la proie qui se serait empêtrée dans les mailles de son filet. C'était une grosse araignée, de celles qu'on appelle *porte-croix*, parce qu'elles ont peinte sur le dos une grande croix blanche.

A ce moment, deux pauvres petits éphémères, charmantes créatures aux yeux d'or, aux ailes de gaze, à peine nées depuis l'aube et qui devaient mourir avec le jour, jouissaient en folâtrant des quelques heures de vie que leur accorda la nature. Folles et étourdies comme tous les enfants, et comme eux insouciantes du danger, les pauvres bestioles ne faisaient nulle attention à cette toile blanche, qui s'étendait sous elles comme un vaste linceul. Elles s'en approchaient peu à peu en s'ébattant, et tout à coup, un mouvement un peu trop brusque les y précipita toutes deux. C'était une maigre proie pour cet ogre ventru, et il eût préféré sans doute quelque gras gigot de mouche ou quelque rable de chenille; mais doué d'un appétit insatiable et ne dînant pas tous les jours, le monstre n'était pas bête à dédaigner cette proie facile que lui envoyait le hasard, et il s'élança hors de sa caverne de soie. Les pauvres éphémères se débattaient en vain au milieu de la toile; chaque effort qu'elles tentaient assurait leur perte, chaque maille brisée par elles était une chaîne de plus qu'elles se rivaient au corps. — Pris de pitié, j'allais intervenir et délivrer les moucherolles, mais la curiosité me retint, et pendant que j'hésitais, le monstre s'élança d'un bond sur celle qui était la plus rapprochée, et d'un coup de ses vigoureuses mâchoires lui broya la tête. Puis il se mit tranquillement à savourer le sang et les chairs de sa victime, sûre que l'autre captive, retenue par de solides liens, ne lui échapperait pas. — Je pus alors examiner à loisir le vampire pendant qu'il consommait son horrible festin. Il avait le ventre obèse et ballonné, indice habituel de gloutonnerie; sa tête petite et déprimée, visible seulement par les organes de la manducation, était enchâssée dans les épaules et portait sur le dessus huit petits yeux ronds et brillants; son torse était large et trapu; signe non équivoque de force brutale; enfin ses membres très-longs, très-ténus, très-nerveux, étaient couverts de poils rudes. Pour costume elle avait une robe d'un jaune roux d'un aspect assez sinistre.

Après avoir épuisé le corps de sa première victime, le monstre se tournait vers son infortunée

sœur qui, étroitement garrottée dans les liens visqueux, ne faisait plus aucun effort et semblait attendre avec résignation le sort qui la menaçait, si tant est qu'elle s'en rendît compte. Tout à coup un bourdonnement sonore retentit à mon oreille, et je vis une grande mouche s'engager courageusement dans les mailles du filet. C'était une espèce de longue guêpe noire, de formes très-élancées, portée sur de longues jambes et munie d'ailes vigoureuses. Son abdomen, rouge à l'extrémité, était armé d'une lance aiguë qu'elle brandissait fièrement. L'attitude de la grande mouche était agressive; il n'y avait pas à se méprendre un seul instant sur ses intentions belliqueuses; c'était un chevalier errant, vrai Don Quichotte au moral et au physique qui, sans doute, courait le monde pour redresser les torts, venger la veuve et défendre l'orphelin. Il s'élance en avant; de ses ailes vigoureuses il déchire la toile de l'araignée qui s'arrête étonnée devant cet audacieux, et frémit de rage et d'effroi; car elle reconnaît qu'elle a affaire à un redoutable adversaire. Elle a peur et veut fuir, mais elle n'en a pas le temps. Le héros ailé se précipite avec fureur sur le monstre à la croix blanche, il lui porte en un instant mille coups mortels, malgré son venin, sa résistance et ses lacets. Enfin après un combat opiniâtre, car si la guêpe était ardente et nerveuse, l'araignée était vigoureuse et de la plus grosse taille, la résistance de cette dernière mollit peu à peu et elle resta bientôt sans mouvement renversée et empêtrée dans ses propres filets. Nouveau Persée, l'insecte ailé venait de délivrer ainsi une jeune et infortunée Andromède. Fier de sa victoire, et la trompettant de son clairon aigu, il saisit son ennemi expirant et l'enlève dans les airs.

Le docteur avait, comme moi, assisté à cet épisode chevaleresque auquel deux choses, je dois le dire, nuisaient dans mon esprit; d'abord cet enlèvement du corps de son ennemi terrassé rappelait bien plutôt une bête féroce emportant sa proie qu'un preux chevalier; puis il avait négligé de délivrer de ses liens la jeune fille innocente et persécutée représentée par l'éphémère qu'il venait de sauver d'un si grand danger; plus galant que lui, je m'empressai de m'acquitter de ce soin, tout en faisant part de mes réflexions au bon docteur, qui me répondit en riant :

« Mon jeune ami, il n'y a parmi les animaux ni chevaliers errants, ni géants félons et méchants; chacun d'eux suit la route que la nature lui a tracée et concourt ainsi dans sa petite sphère à assurer cet ordre admirable qui se manifeste dans le monde. L'araignée est faite pour manger une foule d'insectes dont le plus grand nombre rongent eux-mêmes nos fruits et nos plantes alimentaires; elle nous est donc en réalité plus utile que nuisible. Quant au *sphex*, c'est le nom de la guêpe noire victorieuse, la vérité m'oblige à vous dire que ce n'est nullement pour venger les victimes de l'araignée, non plus que pour délivrer quelque belle persécutée, qu'il l'a attaquée jusque dans sa retraite. Mais, pour être moins romanesque, la raison n'en est pas moins intéressante. Le sphex est par lui-même un insecte fort doux et nullement carnassier; comme les abeilles il voltige parmi les fleurs et se plonge dans leur corolle embaumée pour y puiser le nectar. Il mène pendant la première période de sa vie une existence douce et paisible; mais dès que la femelle sent approcher le moment de pondre ses œufs, ses allures changent aussitôt. Elle devient inquiète et agitée et cherche un endroit propre à construire son nid. C'est toujours dans les lieux sablonneux et exposés au soleil que le sphex creuse une cavité pour y loger sa progéniture. Il travaille avec une ardeur singulière; fait voler autour de lui la poussière avec ses pattes et arrache avec effort les grains de sable les plus volumineux. Enfin, lorsque la galerie est terminée, convenablement élargie et polie au dedans, il y dépose un œuf et s'occupe aussitôt de pourvoir à la nourriture de la petite larve qui doit en sortir au bout de quelques jours. Mais le sphex ne fait pas de miel comme les abeilles, et d'ailleurs sa larve est carnassière et ne se nourrit que de proie vivante. Cependant cette larve est privée de pieds, incapable, par conséquent, de se nourrir elle-même, et elle périrait bientôt si la mère ne s'occupait de procurer à ses petits des provisions en quantité suffisante. L'instinct merveilleux que le Créateur a mis dans chacune de ses créatures, avertit l'insecte que, bien qu'il se nourrisse lui-même du nectar et du pollen des fleurs, cette nourriture ne saurait convenir à son petit. Il sait ce qu'il lui faut et se met aussitôt en campagne pour le lui procurer. Dès qu'il aperçoit une araignée, il s'élance sur elle, la perce de son terrible aiguillon et l'emporte à son nid. L'araignée ne meurt pas malgré ses blessures, mais le venin du sphex l'a plongée dans un état d'engourdissement qui la rend incapable de se mouvoir et, par conséquent, de se défendre. La larve qui éclôt trouve donc à sa portée une nourriture convenable et fait subir à la malheureuse araignée la peine du talion. — N'est-il pas admirable de trouver tant de prévoyance chez un chétif insecte qui prépare ainsi la nourriture de ses enfants qu'il ne verra jamais, car déjà il aura cessé de vivre quand ceux-ci viendront à éclore?

J. Pizzetta.



BIBLIOGRAPHIE.

LES PSAUMES

D'après l'Hébreu.

PAR F. DE LA JUGIE (1).

Il est un livre qui est dans toutes les mains, dans celles des Israélites comme dans celles des chrétiens, dans celles des protestans comme dans celles des catholiques, un livre où la plus sublime poésie se mêle aux prophétiques révélations, un livre tout de flamme, où l'amour de Dieu et le génie éclatent à la fois! ce livre est celui des Psaumes de David. Quelle lecture peut valoir celle de ces cantiques inspirés, où les pensées les plus hautes et les sentiments les plus profonds de l'âme sont rendus avec une simplicité si magnifique? Le psautier n'est pas seulement une poésie, il n'est pas seulement une prière, c'est un livre de dogme et de morale à la fois; il est historique et prophétique, et l'histoire de David, celle du peuple de Dieu, celle de l'Eglise s'y déroulent sous la réalité et sous la figure. David, en chantant les événements de sa propre vie et de celle de son peuple, voit en même temps d'un œil prophétique la vie du Messie et les alternatives d'épreuve et de triomphe de l'Église. Ce livre si ancien est donc le livre de tous les temps.

Les Psaumes ont été traduits en prose et en vers, dans toutes les langues mortes et vivantes. La nouvelle traduction de M. de la Jugie, couronnée par l'Académie française, honorée d'un bref du Saint-Père Pie IX, a été signalée pour sa savante fidélité par les juges les plus compétents; sa noble poésie est faite pour toucher les âmes chrétiennes et les belles intelligences. Ce vaste travail, qui suffit à lui seul à remplir et à honorer une vie, est déjà vivement apprécié, mais nous voudrions qu'il fût plus répandu encore; nous l'indiquons aux familles qui nous lisent, et nous les mettrons à même d'en juger en citant ici le psaume : *Deus, judicium tuum regi da*, dont l'Église se sert dans ses saints offices, et qui annonce à la fois le règne de Salomon et celui du Messie.

Donne en partage au Roi ta sagesse suprême,
Au fils du Roi, grand Dieu! ta suprême équité.
Que tous ses jugements soient la justice même,
Que le droit des petits, de ceux que ton cœur aime,
Triomphe, sous l'abri de son autorité!

(1) Un beau volume, prix 3 fr, 50. Chez Bray, rue Cassette, 20, Paris.

De son règne aux humbles propice
Que ton peuple partout recueille les bienfaits,
Que sur les monts germe la paix,
Sur les collines la justice!
Qu'en lui les malheureux trouvent un défenseur,
Que les enfants du pauvre en lui trouvent un juge,
Qu'il soit des opprimés le fidèle refuge,
Et qu'il écrase l'oppresseur!

Objet d'universels hommages,
Tant que l'astre des nuits, tant que l'astre des jours
Du temps mesureront le cours,
Tu seras révéré dans la suite des âges.
Jours de félicité! voilà qu'il descendra
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Comme la pluie au sein de la terre embrasée;
Le juste par lui fleurira,
La terre se réjouira,
D'un plein repos favorisée,
Aussi longtemps qu'au ciel la lune brillera.

De son royaume au loin reculant la frontière,
Sa puissance atteindra le fleuve et les deux mers;
Elle ne finira qu'où finit l'univers.
A ses pieds tomberont les enfants des déserts;
Ses ennemis tremblants baiseront la poussière.
Je vois venir, chargés des plus riches présents,
Les princes de Tharsis et des îles lointaines;
Les rois des deux Saba portent l'or et l'encens,
Tributs de leurs heureux domaines.
Je vois à ses genoux se courber tous les rois;
Tous les peuples suivront ses lois.

Au pauvre qui gémit son bras est secourable.
Le faible sans défense est par lui protégé;
Doux pour le pauvre et l'affligé,
Il abaisse sur eux un regard favorable.
Contre la ruse infâme et l'outrage odieux
Il sera leur vengeur! le sang du misérable
Devant lui sera précieux.

Qu'il vive! qu'il reçoive avec l'or d'Arabie
Le tribut préféré d'un immortel amour;
Qu'il soit l'objet des vœux de la terre ravie;
Qu'on le bénisse chaque jour!

Alors le blé croîtra jusque sur les montagnes;
Agités par le vent, les épis sur leur front
Comme les cèdres frémiront.
Des fécondes cités les enfants germeront
Comme l'herbe dans nos campagnes.

Son nom, du temps sera vainqueur;
Le soleil s'éteindra plus tôt que sa mémoire;
En lui seront bénis les peuples; tous en chœur
Proclameront sans fin son triomphe et sa gloire.

Béni soit Jéhovah! le Dieu saint d'Israël,
Qui dans Sion rend ses oracles!
Lui seul est puissant en miracles,
Qu'à jamais soit béni le nom de l'Éternel!
Que l'univers entier, du couchant à l'aurore,
Soit rempli de sa gloire! Amen! amen encore!

Nous trompons-nous en pensant que le roi-prophète a trouvé dans son traducteur une âme digne de le comprendre, et un souffle lyrique presque à la hauteur de l'inspiration sublime de David?

LE LIVRE DE MAURICE

PAR Mme DE SILVA (1)

Chaque année voit éclore un grand nombre de livres pour les petits enfants; plus qu'autrefois, ces petits êtres tiennent une grande place dans la famille, et, par contre, dans la littérature, qui est toujours un refletde nos mœurs; mais, parmi ces livres, combien sont dignes de survivre au jour qui les a vus naître? Bien peu assurément, car bien peu sont conçus par une intelligence qui aime le jeune âge et qui sache lui parler. Des gens instruits ont voulu mettre la science au niveau de l'enfance: ils ont démontré, puérilement peut-être, les secrets de la nature, les phénomènes de notre propre existence; ils ont mis l'arithmétique en petits contes et l'histoire naturelle en fabliaux; ils ont réussi à abaisser la science, succès auquel ils n'ont pas prétendu, j'imagine. D'autres ont voulu exposer la morale dans des contes enfantins, mais la niaiserie du langage faisait rire, et quand on rit, on n'est guère édifié ni moralisé. Un livre bon, franc, simple, que l'enfance puisse comprendre et dont l'enfance puisse profiter, est quelque chose de rare, et le vieux Berquin, amusement de nos premières années, n'est pas encore surpassé. Pourtant, le *Livre de Maurice*, écrit par une vraie mère pour un vrai enfant, peut être recommandé à toutes les familles. Mélange de récits de voyage et de petites histoires, naïves et bien dites, ce volume est tout à fait à la portée d'un enfant de huit à dix ans; il lui donnera de bonnes pensées, il l'intéressera, il lui fera passer des heures très-douces; le naturel du style, la simplicité du récit conviennent tout à fait à ces intelligences qui s'éveillent, et le fond du livre est aussi pur que la forme en est agréable. Nous le recommandons aux mères, et nous espérons que leur jugement ratifiera le nôtre.

M. B.

(1) Un volume, prix : 3 francs. Chez Hetzel, 18, rue Jacob, Paris.

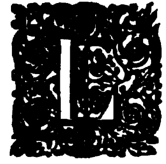


ANNE-MARIE

(SUITE.)

VII

SOLITUDE



Le départ du comte Léonce ne pouvait pas laisser un grand vide dans le cœur ni dans l'existence de sa femme, mais pourtant elle sentit avec chagrin le silence et l'isolement qui se faisaient autour d'elle. Le château redevint solitaire: les joyeux compagnons de chasse ne faisaient plus retentir le cor en montant la colline, il n'y avait plus de brillants déjeuners, ni de soupers prolongés jusqu'à l'aube, mais ce n'étaient pas ces fêtes bruyantes que regrettait Anne-Marie. Elle soupirait quelquefois en se trouvant tout à fait seule; la porte de sa chambre ne s'ouvrait plus sous une main vive et jeune; elle ne voyait plus apparaître le comte, l'air gai, le front haut, et lui disant avec une politesse enjouée:

« Vous plairait-il de descendre? nous allons faire un tour de parc. Ou bien: — Venez-vous voir jeter l'épervier... Ou: — Voulez-vous mettre au net mon livre de chasse? Ou: — Ma mère attend compagnie: descendez-vous au salon? »

C'étaient là de minimes événements, c'étaient là de bien faibles marques d'attention et d'affection, et pourtant Anne-Marie se prenait à les regretter, et à trouver que c'était un temps agréable que celui où la gaieté de son mari animait la vieille maison, où elle voyait soudain apparaître son visage fier et charmant, et où elle pouvait lui rendre parfois un petit service et recevoir de sa bouche un sourire et un remerciment. La douairière, il est vrai, n'avait pas quitté le château, mais, occupée à réaliser le rêve de toute sa vie, elle s'occupait peu de sa belle-fille: toute la journée, elle la passait en consultation avec un architecte, en direction avec des ouvriers: le vieux manoir allait renaître: les salles habitées depuis des siècles par les oiseaux de nuit reprenaient un air d'élégance et de jeunesse: les plafonds laissaient voir leurs blanches rosaces ou les entrelacements de leurs caissons sculptés; les sta-

tues défigurées reprenaient une nouvelle vie; le chêne des lambris redevenait brillant et poli; de précieuses tentures se drapaient à ces profondes fenêtres, où, pendant si longtemps, l'araignée avait filé ses toiles; les portraits de famille, restaurés avec intelligence, reprenaient leur place au foyer; les meubles antiques et rares, restaurés aussi, se mêlaient comme des ancêtres aux nouveautés brillantes venues de Paris; la chapelle voyait relever son autel, et le plancher de la bibliothèque ne fléchissait plus sous le poids des volumes in-folio, entassés par terre, faute de gradins; un immense travail s'accomplissait enfin, et madame d'Audreville le dirigeait seule.

Depuis son enfance, elle n'avait ardemment désiré la richesse que pour rendre à la maison de ses pères son ancienne splendeur: elle était comme identifiée avec ces gothiques murailles; leur abandon la navrait, leur prochaine ruine la consternait, et l'idée que des étrangers, des créanciers rapaces auraient pu s'en emparer l'avait poussée à conseiller au comte Léonce l'opulent mariage qui devait réparer tant d'affronts.

Le vœu de cinquante années s'accomplissait pour elle: chaque marbre que l'on nettoyait, chaque sculpture que l'on relevait, chaque appartement qui reprenait sa physionomie d'autrefois réalisait un de ses désirs: tant de fois, jeune fille, jeune femme déjà éprouvée, jeune mère déjà craintive, veuve accablée de soucis, elle s'était promenée dans ces lieux désolés comme elle et elle s'était dit :

« Si j'avais un peu d'argent, la pluie et le vent du ciel n'abattraient pas ces vieilles murailles! Les oiseaux nocturnes ne nicheraient pas sous ces voûtes, les paysans ne riraient pas en passant devant le vieux manoir qui protégeait leurs pères!... »

L'instant souhaité était arrivé. La douairière, contente de savoir son fils content, ne pensait plus à autre chose qu'à ses plans de restaurations. Elle ne parlait guère que de cela à Anne-Marie, qui approuvait volontiers, et du reste, elle la laissait tout entière à sa solitude et à sa liberté.

Les fourriers d'été sont venus : la campagne se parait de ce vert tendre qui la rend si belle au printemps, et l'horizon que l'on apercevait des fenêtres du château offrait une suite de champs où l'avoine et le blé élevaient leurs tiges verdoyantes, de prairies immenses qui allaient aussi loin que les yeux; seuls, quelques champs de colzas en fleur et peints d'un jaune de soufre interrompaient la douce monotonie de ce paysage, de ces plaines fécondes, de ces plaines nourricières, trop souvent changées en champ de bataille.

Anne-Marie aimait son pays, elle aimait la nature, et elle se plaisait à parcourir la campagne, accompagnée seulement de sa femme de chambre; elle avait un grand plaisir à suivre les petits sentiers tracés entre les blés, et à gagner ainsi quelque village lointain, où elle allait à l'église faire une visite au Saint-Sacrement. Quelquefois, elle posait au pied de l'autel un bouquet de bluets, cueillis dans la promenade. Quand elle était fatiguée, elle s'asseyait dans le cimetière et elle priait tout bas pour les générations laborieuses qui se reposaient là de leurs travaux.

Les cimetières du Cambrésis avaient et ont encore un caractère particulier: dans ce pays ravagé par de si fréquentes guerres, et que tant d'ennemis ont parcouru dans tous les sens, les paysans avaient pris pour lieu de refuge et d'asile la maison de la prière et la demeure des morts. L'église du village était ceinte de tours qui servaient de défense; souvent, sous le porche, on trouvait un four à cuire le pain, et de fortes murailles crénelées entouraient le champ du repos. Là, sur les tombes de leurs ancêtres, les paysans défendaient leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, et aujourd'hui encore, ces souvenirs de guerre et d'alarme, mêlés à ce profond silence des tombeaux, à ce repos incomparable des champs, causent une impression étrange. On se représente ces vaillants métayers, défendant ce que l'homme a de plus cher ici-bas, leur patrie, leur famille et leurs biens; ces prêtres qui avaient fait de la maison du Seigneur une forteresse inaccessible, et qui s'associaient ainsi aux périls et aux triomphes de leurs ouailles : on admire le passé, si fort, et on bénit Dieu d'être né en des jours plus paisibles.

Anne-Marie aimait ces lieux mélancoliques; elle visitait avec soin ces pauvres églises, elle s'arrêtait avec un certain effroi, à l'entrée des vastes souterrains qui traversent tout le pays, et dont la jeune femme de chambre parlait avec terreur. C'était encore un souvenir des guerres d'autrefois : en cas de défaite, ces retraites souterraines, dont l'origine remonte peut-être aux Gaulois, recevaient les paysans, et les cachaient sûrement : leur entrée est ordinairement dans le cimetière, dissimulée, comme celle des catacombes, sous les plantes rampantes et les buissons d'épine. Parfois aussi, Anne-Marie entrait dans une ferme et demandait un verre de lait; les villageois connaissaient tous la *jeune dame* (on ne la nommait pas autrement), et ils la recevaient avec une politesse rustique. Elle surmontait sa timidité, car elle était troublée par un fermier presque autant que par un duc et s'efforçait de causer : elle s'informait discrètement des misères du pays, des pauvres, fort négligés au château, car la douairière, préoccupée de ses plans et de ses travaux, oubliait le mot de Virgile : *J'ai souffert, et je sais compatir aux souffrances*, mais Anne-Marie n'oubliait pas, même les peines qu'elle n'avait pas connues, et les malades, les indigents la voyaient venir vers eux, les mains pleines, et descendant de sa colline, comme une autre Élisabeth, en portant du pain dans les plis de son manteau.

Dans ces visites de charité, elle se montrait tout entière : sa compassion et sa piété débordant de son cœur, trouvaient des paroles, les pauvres la comprenaient, et osaient, à leur tour, lui parler avec cette confiance qui est la plus grande marque de leur amour.

Parmi eux, elle rencontra un vieillard presque centenaire, ancien fermier de la famille d'Andreville, qui vivait avec sa femme, presque aussi âgée que lui, dans une misérable chaumine située à l'extrémité du village.

Anne-Marie fut touchée par le dénûment extrême de ces pauvres gens, en même temps que par leur résignation simple et chrétienne. A la première visite, Druon ne parla point; il regardait

Mais ne regarde pas seulement avec tes yeux, regarde aussi avec ton cœur. A quoi penses-tu pendant que tu travailles?

— Je pense à Litchen et à la mésange.

— Si tu étais encore sabotier, cela suffirait, mais maintenant que tu es en train de devenir un sculpteur aussi habile que celui qui a fouillé les chapiteaux de la chapelle d'Aix, il ne faut pas seulement penser à Litchen et à la mésange.

— Quand je ne pense pas à Litchen, je ne peux pas travailler.

— Aussi, je ne te dis pas de n'y plus penser, mais de traduire tes pensées avec ton couteau, d'en faire l'âme de tes bonshommes en bois. Pour cela, il faut que tes pensées aient d'abord dans ta tête une forme bien arrêtée. Fais pour Litchen et pour la mésange de beaux lieders, puis, au lieu de les écrire, tu les sculpteras. »

Il apprit à Wilhelm les règles des lieders.

« Tu sais donc tous les métiers? demanda Wilhelm stupéfait.

— Oh! pas tous, mais je tâche d'en apprendre le plus possible pour choisir le meilleur. Adieu, il faut que je parte; dans un mois, un marchand viendra qui te payera tes bonshommes en bons ducats. »

Wilhelm conduisit son ami jusqu'à la lisière de la forêt. En revenant, il essaya de faire un lied, et il fit celui-ci :

La fleur du tilleul se fane au mois d'août,
Vous le savez;
Mais la fleur d'amour ne se fane pas...
Je le sais.
La fleur du tilleul n'embaume qu'un mois,
Vous le savez;
Mais la fleur d'amour embaume toujours...
Je le sais.

Puis, le soir, il fit deux petits fiancés en tilleul, et les fiancés en se regardant avaient l'air de chanter ce lied.

VIII

Un mois après le départ d'Adler, un vieillard suivi de deux mules s'arrêta devant la maison de la colline et pria Wilhelm de lui montrer ses sculptures. Wilhelm ouvrit un coffre fait de bûches chevillées et en tira des forgerons, des charbonniers, des hommes d'armes, des chevaux, des ânes, des cerfs, et une foule d'autres jolis animaux hauts d'un demi-pied et si bien faits qu'ils semblaient remuer.

« Combien veux-tu de tout cela? dit le marchand.

— Une pièce d'or, » répondit Wilhelm.

Le marchand donna une pièce d'or et promit de revenir le mois d'après. Wilhelm était fou de joie, il faisait sauter dans sa main le beau ducat neuf, et il s'élança dans la forêt, disant aux arbres et aux buissons :

« J'épouserai Litchen! j'épouserai Litchen! »

A force de courir, il arriva sur les bords de la Pegnitz, en face de la porte de Nuremberg, et il s'assit à l'ombre du saule sur lequel Adler l'avait rejoint le lendemain de la saint Jean. Mais au lieu de pleurer, il regardait miroiter la pièce d'or, et il répétait en souriant :

« J'ai un beau ducat, j'épouserai Litchen! »

Puis il regarda l'eau profonde et il se mit à genoux :

« C'est vous, mon Dieu, dit-il, qui avez envoyé près de moi le forgeron au moment où je doutais de votre bonté, et je ne vous en ai pas encore remercié, je suis un ingrat; pardonnez-moi, Seigneur. Pardonnez-moi, Seigneur, et je fais vœu de sculpter un rétable pour l'autel de la Vierge. »

Alors une aile caressa sa joue; une mésange se posait sur son épaule et poussait de petits cris joyeux! C'était Litchen. Il la prit dans sa main, et après l'avoir couverte de baisers, il la gronda doucement.

« Pourquoi vous êtes-vous envolée de la forge? lui disait-il. Pourquoi vous êtes-vous sauvée dans les bois? »

La mésange balançait sa tête noire et le regardait.

« Vous êtes une vilaine, et votre ami ne vous aimera plus. »

Alors la mésange vola sur un buisson d'aubépines, puis elle revint sur l'épaule de Wilhelm, puis elle revola sur le buisson.

« Son nid est là, se dit le sabotier. Elle doit avoir de jolis petits. Je vais les regarder. »

Il se leva, mais à un pas du buisson, il s'arrêta tremblant, la fille du forgeron était cachée derrière l'aubépine et pleurait.

« Qu'avez-vous? s'écria-t-il.

— Je n'ai rien, répondit Litchen en lui serrant la main.

— Vous avez du chagrin?

— Je n'en ai plus, » soupira la belle enfant.

Et elle rougit.

« Litchen était triste depuis quelques jours, continua-t-elle, j'ai pensé qu'elle avait envie de voir des arbres, et je l'ai apportée ici. Quand je vous ai vu, je me suis cachée, j'avais peur.

— Et pourquoi aviez-vous peur?

— Je ne sais pas. Votre loge est donc dans la forêt?

— Je ne suis plus sabotier. Regardez ce beau ducat, le jour de la Saint-Jean j'aurai douze ducats comme celui-ci.

— Ah! tant mieux! Que faites-vous donc maintenant? »

Wilhelm tira de sa poche un morceau de tilleul dégrossi, qui devait représenter plus tard un paysan monté sur un âne, et répondit :

« Maintenant je suis un sculpteur.

— C'est bien joli.

— Si j'avais espéré vous rencontrer, mademoiselle Litchen, je vous aurais apporté quelque chose de mieux. Comment va maître Fritz?

— Très-bien. Il parle souvent de vous. Mais qui vous achète cela? Je n'ai jamais vu de petits bonshommes en bois dans les boutiques de Nuremberg.

— Un marchand que m'a envoyé Adler.

— Adler est bon, que Dieu le bénisse... Je vous aime, maître Wilhelm, et chaque matin je prie pour vous.

— Jurez-moi de m'aimer toujours.

— Je ne peux pas jurer cela, maître Wilhelm,

tant que mon père ne vous aura pas choisi pour gendre; car j'aurai pour époux celui qu'il choisira. Adieu, ami; si j'avais su que vous étiez dans le voisinage de Nuremberg, je ne serais pas sortie de la forge.

— Oh! soupira Wilhelm.

— Mon père ne veut pas que nous nous voyions. Si je lui désobéissais, nous serions punis par celui qui entend toutes les promesses et n'en oublie aucune. Adieu Wilhelm, travaillez avec courage. »

Elle s'éloigna sans retourner une seule fois la tête, et la mésange la suivit.

Wilhelm cueillit une branche au buisson d'aubépines, la mit à son chapeau et reprit le chemin de la cabane. Sous les premiers arbres il rencontra Adler qui lui cria de loin :

« Eh bien?

— Le marchand m'a donné un ducat!

— Un seul ducat?... un seul?... Il fallait t'en faire donner cinq. Tu as l'air triste!

— J'ai vu Litchen tout à l'heure, sur le bord de la Pegnitz.

— Et elle ne t'aime plus?

— Si, mais elle est partie.

— Elle reviendra peut-être.

— Elle a dit qu'elle ne reviendrait plus.

— Tu auras une gentille femme, maître Wilhem. Viens me montrer ce que tu fais. »

Wilhelm acheva devant Adler le paysan monté sur un âne. Le forgeron le complimenta et lui dit :

« Tu n'as plus besoin de mon aide maintenant, et j'ai promis au vieux Fritz de m'asseoir à sa table le jour de la Saint-Jean; je ne veux pas y arriver les mains vides. Adieu, et demande cinq ducats au marchand, il te les donnera.

— Où vas-tu?

— Devant moi. C'est comme cela qu'il faut aller lorsque l'on veut observer le monde. »

Il partit, et Wilhelm se remit au travail. Il fit de bonne besogne. Lorsqu'il pensait à ce que lui avait dit Litchen au bord de la Pegnitz, le tilleul semblait se pétrir entre ses doigts comme de la cire.

A la fin du mois, le marchand vint comme il l'avait promis, et Wilhelm lui demanda cinq ducats qu'il paya sans se faire prier. Wilhelm mit les cinq pièces d'or dans un sac de cuir à côté de la première, et il partit chercher un poirier dans la forêt; le tilleul n'avait plus le grain assez fin pour rendre sa pensée.

Vous allez peut-être me demander, et avec raison, comment pouvait vivre Wilhelm sans toucher aux ducats du marchand? J'avais oublié de vous dire qu'Adler lui avait aussi appris à tendre des piéges aux lapins et aux chevreuils. « Les lapins et les chevreuils sont de jolies petites bêtes, lui avait dit le forgeron, celui qui les tue pour passer le temps, est un méchant et un fou; mais l'homme a le droit de tuer pour se nourrir et l'artiste pour s'instruire. » Wilhelm était très-adroit et il aurait pu faire d'excellents dîners s'il n'avait pas relâché les trois quarts de ses prises; il n'emportait que les lapins ou les chevreuils qu'il trouvait morts, il caressait les autres et leur rendait la liberté.

Un matin, maître Karl, le marchand de Nuremberg entra dans l'atelier de Wilhelm. Il était tout essoufflé et il dit en se laissant tomber sur un escabeau :

« Pourquoi ne m'as-tu jamais montré tes sculptures, tu sais bien pourtant que je vends et achète des tableaux, des ivoires et autres curiosités? Tu es cause qu'un étranger s'est établi près de moi, et tous les bourgeois de Nuremberg vont chez lui maintenant, ce qui va me ruiner.

— Je ne connaissais pas le marchand qui m'achète mes sculptures avant de l'avoir vu ici, répondit Wilhelm.

— Je t'en fais mon compliment, car ce marchand n'a nullement les allures d'un bon bourgeois; sa boutique n'est ouverte que deux jours par semaine, le reste du temps il va on ne sait où, et il vient... on ne sait pas d'où il vient. Je parie qu'il ne te paye pas tes sculptures la moitié de ce qu'elles valent?

— Il m'a donné en tout six ducats.

— C'est un juif. As-tu quelque chose? »

Wilhelm avait de quoi composer un tournoi. Il avait des chevaliers, des pages, des hérauts, des belles dames, et un prince à la barbe blanche. Le marchand de Nuremberg paya le tout dix ducats.

IX

La veille de la Saint-Jean, Wilhelm avait cent vingt pièces d'or, une toque en velours et un habillement complet en drap fin. Il se coucha la joie dans le cœur et il se leva longtemps avant le jour, parce qu'il n'avait pu fermer l'œil. Il partit à l'aube avec une grosse caisse sur le dos, et il arriva devant la porte de Nuremberg au moment où on levait la herse. En entrant sous la voûte, il trouva un vieil homme d'arme qui marchait avec peine appuyé sur sa pique et qui lui tendit la main.

Wilhem prit dans sa poche quelques kreutzer, les donna au soldat blessé et lui dit :

« Mon brave, vous servez un mauvais maître.

— Jeune homme, répondit l'invalide, je sers le plus généreux des maîtres, je sers Frédéric Barberousse, que ses barons ont laissé blessé entre les mains des Sarrazins.

— Frédéric n'est pas mort?

— Non, et je vais le rejoindre.

— Attendez-moi jusqu'à ce soir et je vous accompagnerai.

— Enfant, la route est longue, et, si tu pars, tu ne reviendras peut-être pas.

— Attendez-moi jusqu'à ce soir.

— Je marche lentement, répondit le vieux soldat, tu me rejoindras sans peine. Je t'attendrai demain jusqu'à midi à la sortie de la forêt.

— J'y serai, » répondit Wilhelm. Et il entra dans Nuremberg.

Comme le jour de la Saint-Jean est un jour de repos et que le soleil se levait à peine, il arriva à son échoppe sans rencontrer personne. Il ouvrit vivement la porte et la referma sans bruit. Une fois la porte fermée, il regarda ses haches. Il prit la plus neuve, l'aiguisa avec soin, lui fit un long manche en cœur de noyer, puis il s'assit sur son banc de sabotier et pleura plus fort que le jour où il avait donné sa mésange.

A la tombée de la nuit, il mit la caisse sur son dos, la hache sous son bras et il se dirigea vers la

forge. Litchen était sur la porte. La mésange vola sur l'épaule de Wilhelm.

« Mais venez donc! lui cria la bourgeoise en courant au-devant de lui. Les autres sont déjà arrivés depuis longtemps! »

Wilhelm prit la main de Litchen et la regarda sans pouvoir parler.

« A table, camarades! à table! criait maître Fritz qui lui tendait les bras.

— A table, Wilhelm! criait Adler en souriant.

— A table, mon garçon, soupirait le gros bourguemestre, le jambon refroidit. »

Wilhelm passa la main sur son front et entra, la tête haute, sans lâcher la main de Litchen. Il embrassa le forgeron, Adler, le gros bourguemestre et Johan et Ludwig, puis il s'assit.

« Mangeons, dit maître Fritz, nous causerons au dessert. »

Le dîner fut triste. Au dessert, le vieux forgeron dit à Johan :

« Montre-nous ce que tu as fait. »

Johan tira d'un étui de serge une longue épée. Maître Fritz examina la garde, essaya la lame, passa la lime sur le fourreau, et dit :

« Voici une bonne épée.

— Et voici cinquante pièces d'or! continua Johan.

— A toi maintenant, Ludwig. »

Ludwig alla chercher derrière l'enclume un balcon léger comme une plume, fin comme une dentelle, et brillant comme une glace. Il déposa aussi sur la table soixante pièces d'or.

« Ludwig, tu as mieux fait que Johan, dit maître Fritz. Je crois qu'il est impossible de marteler du fer plus gentiment. Voyons si Adler s'est laissé battre.

Adler commença par jeter sur la table une lourde sacoche, puis il tira d'un écrin un collier, des boucles d'oreilles et deux anneaux. Ces bijoux étaient en or, mais faits au marteau, sans un coup de lime.

« Litchen portera cela le jour de son mariage, » dit-il en souriant.

Litchen se mit à pleurer. La mésange becquetait ses doigts.

« Que c'est beau! disait le vieux Fritz en approchant de la lampe le lourd collier et les longs pendants d'oreilles. Que c'est beau! Wilhem, si tu n'as pas fait des sabots en diamants, tu n'auras pas Litchen. »

Wilhelm ouvrit la boîte de tilleul et en tira une statuette haute d'un pied.

« Le portrait de mon père! » s'écria Litchen.

La statuette ressemblait en effet au vieux Fritz lorsqu'il se grattait la tête en grommelant : « Le fer d'aujourd'hui est plein de pailles! »

« Très-bien, très-bien! » dit le forgeron.

Wilhelm sortit deux autres statuettes. C'étaient Johan et Ludwig tapant sur l'enclume.

« Décidément, tu n'es pas bête, toi! s'écria maître Fritz, et peut-être...

— Regardez, père! regardez! » interrompit Litchen.

Wilhelm venait de mettre sur la table un petit Adler qui limait devant l'étau, un petit Wilhem qui tirait le soufflet, et une petite Litchen qui faisait tourner un rouet.

« Je n'ai jamais rien vu de plus drôle! non, jamais! disait le vieux Fritz en se tenant le ventre à deux mains.

— J'en ris malgré moi, soupirait le gros bourguemestre les yeux pleins de larmes.

— Attendez encore! » dit tristement Wilhem.

Il arracha quatre chevilles, et la boîte de tilleul s'étendit comme une table. Il posa dessus les statuettes, fit passer des fils par des petits trous, et les attacha tous ensemble. Alors les deux compagnons se mirent à forger, Adler à limer, Wilhelm à tirer le soufflet, pendant que le vieux Fritz se grattait la tête avec rage et que Litchen faisait ronfler son rouet. Les têtes, les bras, les jambes, tout remuait. Un éclat de rire immense fit trembler la forge. Wilhelm ne riait pas, et la mésange effarouchée se cacha dans son gilet.

« Tu viendras avec moi, pauvre petite, dit le jeune homme en défaisant un bouton pour qu'elle fut plus à l'aise.

— As-tu fait beaucoup de ces petits hommes, maître Wilhelm? demanda le forgeron.

— Quelques centaines.

— Alors tu dois être riche.

— Voici cent vingt pièces d'or... mais elles ne sont plus à moi. Adieu, maître Fritz; adieu, Litchen, il faut que je parte.

— Oh! sanglota Litchen.

— Où veux-tu aller, garçon? dit le vieux Fritz en le regardant dans les yeux.

— Je pars ce soir avec un vieux soldat de Frédéric Barberousse. L'empereur n'est pas mort, et puisque les barons l'abandonnent, il faut bien que les sabotiers tâchent de le tirer des mains des Sarrazins. Il a donné une maison à mon père, je n'ai que ma vie, je la lui donne!

— Embrasse-moi, garçon, dit le vieux Fritz. J'aurais voulu que tu fusses mon gendre; mais je n'ai qu'une parole, Adler épousera Litchen. »

De grosses larmes tombaient des yeux de Litchen; mais elle répondit :

« Oui, mon père, j'épouserai Adler. »

Alors Adler redressa sa taille voûtée et déboutonna son gilet gris. Maître Fritz se leva d'un bond, fit voler son bonnet et cria :

« Que Dieu sauve l'empereur Frédéric! »

Sous le gilet gris il y avait une cuirasse damasquinée d'or au milieu de laquelle étincelait un aigle, les ailes déployées.

« Oui, mes amis, je suis Barberousse, j'ai voulu voir ce que les rois ne voient pas. J'ai soulevé le marteau du forgeron, j'ai fait chanter le luth du minnesinger, j'ai tenu la balance du marchand, et j'ai vu que l'Allemagne n'aurait pas encore de longtemps besoin de moi. Ses fils sont assez forts pour la défendre; Wilhelm, je serai demain ton garçon de noce. »

....

On dit que Frédéric dort dans une grotte du Hartz et qu'il se réveillera le jour où l'on touchera à l'Allemagne.

Louis de Lyvron.



LE FILS DU MAUDIT

SOUVENIRS DE VOYAGE (1)

I



Connaissez-vous, sur les bords du Léman, ce merveilleux lac aux eaux bleues, un charmant endroit nommé Saint-Gingolph? Des hauteurs boisées l'entourent d'une ceinture verdoyante, le torrent qui le franchit fait tourner la roue de plusieurs moulins, et tombe en cascade près d'un petit port où cinq ou six embarcations amarrées au rivage dansent joyeusement sous le jeu des flots.

Des maisons qui rappellent moins les villas somptueuses des environs de Genève que d'humbles habitations de pêcheurs, se dressent à quelques mètres de la berge et regardent le lac en face; elles semblent dire aux touristes qu'emporte le bateau à vapeur : « Vous allez bien loin chercher le plaisir, et si vous vous arrêtiez ici, vous auriez des heures délicieuses, heures qui s'écouleraient doucement, comme le rêve heureux qui berce au réveil; vous pourriez contempler et les ondes bleues qui s'étendent comme une mer, et les riants paysages qui se déroulent sur la rive opposée, et les majestueuses montagnes qui s'élèvent du côté du Valais! Demeurez, je vous promets de faire rentrer dans votre âme le calme qui, peut-être, depuis longtemps vous fuit; vous vivrez ici, ignoré, paisible et heureux. »

Mais le plus souvent les touristes ont résolu d'admirer la vallée du Rhône, de faire l'ascension du mont Saint-Bernard ou d'accomplir des excursions dans l'Oberland; ils promènent une minute leurs yeux distraits sur ce pittoresque rivage; la cloche du paquebot résonne, le sifflet jette au vent son cri d'adieu, les palettes des roues soulèvent des montagnes d'écume, et l'on part.

Il y a quelques mois, je me trouvais sur le bateau qui fait le trajet de Genève au Bouveret; le délicieux village de Saint-Gingolph me séduisit tellement, que, sans me soucier de pousser plus loin mon voyage, je descendis rapidement sur le ponton et fus bientôt sur le quai.

Saint-Gingolph est un village béni du ciel; pas de parasite cherchant à vous arracher l'humble valise qui disparaît à moitié sous votre bras; pas d'hôteliers acharnés à vous accorder malgré vous l'hospitalité.

II

Je marchai devant moi, à l'aventure; une petite maison blanche, au-dessus de laquelle se balançait un vieux châtaignier, parut m'envoyer un sourire; j'y entrai, on m'y reçut avec empressement.

Des branches de bois sec furent jetées sur les tisons encore en flamme; et, grâce à la petite fille qui soufflait dans son chalumeau, le feu pétilla aussitôt dans l'âtre.

Une femme au costume de paysanne, mais au langage empreint d'une réelle distinction, me fit asseoir dans un large fauteuil, et bientôt, oubliant que je n'étais qu'un étranger, je me mis à causer librement comme avec d'anciens amis.

La maison était loin d'être riche; ce qui charmait dans cet intérieur, ce n'était ni l'apparence de la joie, ni l'aspect d'une famille jeune et satisfaite de vivre, mais une sorte de délicieux parfum de probité; il n'y avait vraisemblablement que deux personnes : une femme âgée et un enfant; d'autres cependant y avaient vécu, on les avait chéris, on les regrettait; je devinais tout cela en apercevant sur la muraille quelques portraits au crayon, encadrés de bois noir, et en entendant les soupirs douloureux que la pauvre femme ne pouvait retenir à la mémoire du passé.

Un grand crucifix accroché au-dessus de la cheminée semblait dire bien haut : « Ici, la première place est pour Dieu ! » Et un rouet mis à l'écart murmurait plus bas : « Ici, la seconde place est pour le travail. »

L'*Angelus* ayant sonné, la paysanne qui m'avait si complaisamment accueilli, me pria de la suivre; elle me présenta un antique flambeau d'étain et je gravis un escalier qui me conduisit à une petite chambre où je devais passer la nuit; la pièce donnait d'une part sur le Léman, de l'autre sur la montagne. Quelle admirable retraite pour un artiste ! La vue des neiges alpestres et la voix mélancolique d'un beau lac qui frissonne sous la rude caresse du vent ! Que je me félicitais d'avoir suivi cet ordre instinctif que nous donne si souvent la nature, ordre que notre prétendue sagesse condamne et qui nous vient peut-être tout droit de Dieu !

Le lendemain, au lever du jour, j'eus hâte de prendre ma palette et d'aller peindre dans le voisinage; je descendis, et la première personne que je rencontrai fut précisément la respectable paysanne; le rouet tournait déjà sous la pression de son pied. Je lui fis part de mes souhaits d'artiste; elle

(1) Reproduction interdite, excepté pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

voulut elle-même me conduire dans un site peu connu des étrangers, et, comme il est permis de le supposer, peu apprécié de la plupart des habitants; deux minutes après, nous entrions dans une vallée que ne gâtait ni la présence des touristes, ni l'installation de somptueuses villas.

Seule, une chaumière ruinée occupait le flanc d'une colline abrupte, rongée par un torrent. C'était une situation merveilleuse pour un misanthrope, mais horriblement sauvage pour l'esprit qui réclame de la nature de douces impressions.

L'excellente paysanne qui m'accompagnait poussa un long soupir en la regardant; je pressentis un drame ou quelque touchant épisode, et je demandai quelle famille assez dégagée des liens de la société avait pu vivre dans cette demeure.

III

« Monsieur, me répondit la vénérable femme, cette maison fut longtemps un mystère pour le village. Il planait au-dessus d'elle un deuil sans fin. Je fus peut-être la seule personne initiée aux malheurs de ceux qui s'y étaient réfugiés.

» Il y a bien longtemps, un vieillard accompagné d'un fils à peine âgé de trois ans, passa dans le village; d'où venait-il? on l'ignorait. Il était descendu du bateau un soir, sans aucun bagage, et le lendemain on l'avait vu se promener dans la montagne; il n'adressait aucune parole, aucun regard à ceux qui le rencontraient; il demeura pendant quelques heures sur une colline à la base de laquelle roulait un torrent; il tenait sa tête entre les deux mains et semblait abîmé dans ses réflexions. Tout d'un coup il se leva, marcha du côté du village, acheta sur l'heure, moyennant une faible somme, un lopin de terre autour des rochers sur lesquels se dressent encore les derniers pans de muraille, et se fit construire une petite maison. Le travail achevé, M. Delmas (c'était le nom de cet homme étrange) chercha dans le village une femme pour soigner son enfant. Il n'en trouva pas. Certains bruits couraient déjà sur son compte; on le désignait comme n'aimant pas la religion, et naturellement chacun le fuyait.

» Le hasard voulut qu'en me rendant du hameau où je suis née au bourg de Saint-Gingolph, je m'arrêtai à peu de distance d'ici, à côté d'une de ces pierres qui bordent le chemin; un petit enfant sortit de la maisonnette, m'aperçut, courut à moi, se jeta dans mes bras, m'appela sa mère, me couvrit de baisers et me supplia, en son charmant langage, de ne plus le quitter.

» J'admirais sa gentille tête blonde et me prenais à envier le bonheur de ceux qui possédaient un si délicieux petit être, lorsqu'un homme vêtu de noir se présenta tout à coup.

» — Vous allez chercher une condition à Genève? me dit-il après avoir regardé le paquet attaché à l'extrémité de mon bâton.

» — Oui, lui répondis-je, ma famille est pauvre et nous sommes nombreux! Mon devoir est de partir.

» — Votre devoir est peut-être de rester dans ces montagnes, reprit l'inconnu; je vous offre une condition semblable à celle que vous auriez dans la ville; soignez mon fils, remplacez auprès de lui la pauvre mère qui n'est plus... Seulement, ajouta-t-il, j'exige que vous ne parliez, pour ainsi dire, jamais aux gens du bourg; je veux être libre, indépendant, chez moi. Je tiens à ne recevoir aucune visite. J'ai trop vécu au milieu des hommes pour les aimer.

» La rudesse, l'amertume de ces paroles me surprit, mais ne m'effraya pas; car la physionomie de celui qui les prononçait était plutôt empreinte de tristesse que de dureté.

» J'acceptai les propositions qui m'étaient faites, et le même jour je m'installai dans la chaumière. Bientôt j'appris que M. Delmas, qui l'habitait, avait longtemps vécu à Paris, au milieu de la fortune et des honneurs.

» Trompé par ceux qu'il considérait comme des amis, réduit à peu près à la misère, il avait juré une haine éternelle aux hommes. Malheureusement ce fatal mépris du monde ne se bornait pas là. Il ne croyait plus à rien, pas même à Dieu!

IV

» Les années s'écoulèrent; Georges, le fils de M. Delmas, devenait un beau jeune homme; ses yeux révélaient une âme à la fois fougueuse et tendre; une sorte de rêverie errait autour de son front.

» Inséparable compagnon de son père, il le suivait dans de longues courses à travers les montagnes; il s'était pris de passion pour la nature. Aussi faisait-il des collections de fleurs et de pierres, et encombrait-il notre petit asile de toutes les herbes cueillies dans les Alpes. De retour à la maison, les deux solitaires lisaient à haute voix et commençaient des conversations qui ne se terminaient qu'à la nuit close.

» Un jour, après une excursion, M. Delmas tombe gravement malade; l'ange de la mort volait au-dessus de la maison, et je compris qu'il allait frapper à notre porte. Je courus prévenir notre curé, qui arriva aussitôt, je l'annonçai en tremblant au malade, qui, à la vue du prêtre, fut saisi d'une irritation extrême et repoussa du geste et de la voix toute consolation envoyée par Dieu.

» — Que venez-vous, s'écria-t-il, me parler de l'autre vie et de votre prétendu maître! Dieu n'existe pas!

» M. Georges exigea avec douceur que le prêtre sortit; sa vue exaspérait le malade; M. le curé voulut sauver cette âme qui glissait dans l'abîme, il insista, mais ce fut en vain, l'athée mourut sans vouloir entendre sa sainte parole.

» Le jour de l'enterrement, toute la population du village était dehors. Les habitants avaient l'air triste, non de regret, mais ils venaient d'apprendre que M. Delmas ne croyait pas en Dieu; tous demeuraient effrayés en songeant qu'ils avaient vécu si près d'un maudit!

» A la vue du convoi, qui traversa silencieusement le village, les paysans rentrèrent épouvantés; il leur semblait voir le démon assis sur le cercueil et se réjouissant de la proie qu'il venait d'enlever au ciel. Pendant ce lugubre voyage, la cloche du village fut muette, le prêtre ne récitait pas la dernière prière que l'église accorde aux chrétiens.

Les sanglots du fils interrompaient seuls ce silence funèbre.

»Quand la terre eut fait disparaître les restes de cet infortuné, il fallut arracher le pauvre enfant de cette tombe qui venait de se fermer sur le seul être qu'il chérissait. Désormais il allait vivre seul, bien seul, car lui aussi était un athée; pas un ami n'avait pressé sa main, pas un ami n'avait franchi le seuil de sa porte!

»Sa maison lui parut si vide, si triste, qu'il la fuyait une partie du jour; il parcourait la montagne, s'asseyait au bord des précipices. Quelquefois il en mesurait la profondeur d'un œil égaré. « Un pas en avant, se disait-il, et je ne sentirais plus en moi cette souffrance plus horrible cent fois que la mort! »

»Mais il reculait ensuite, épouvanté de l'acte qui semblait le tenter comme le génie du mal.

»Depuis qu'il était connu comme un athée, les paysans s'enfuyaient à son approche; les vieilles femmes qui ne pouvaient pas l'éviter, s'empressaient de faire un signe de croix, et les jeunes filles, tout en se détournant de son chemin, pensaient qu'il était grand dommage de voir à un maudit de si belles manières et un si beau visage. C'était, en effet, un charmant jeune homme que Georges, avec ses grands yeux bleus et mélancoliques, son teint un peu pâle, son air doux et rêveur et ses vingt ans!...

V

»Un jour qu'il parcourait un étroit sentier, bordé d'un côté par un précipice, de l'autre par des rochers inaccessibles, il se trouva tout à coup en face d'une jeune fille qui marchait et chantait. A la vue du jeune homme, elle est saisie d'effroi et s'écrie:

» — Mon Dieu! voilà l'impie, protégez-moi! »

»— Elle veut fuir, mais Georges saisit la branche d'un arbre à moitié suspendu sur l'abîme et lui dit:

»— Passez, jeune fille, passez, vous ne toucherez pas le pauvre maudit! »

»Elle passa émue et tremblante.

»Quand elle fut à quelque distance, elle se retourna; il était revenu sur le sentier et la regardait.

»—Quel malheur! se dit-elle, qu'il soit sous l'empire du démon! sa voix est si douce! »

»Arrivé chez ses parents, elle parla du danger qu'elle avait couru, en passant aussi près de Georges.

«—Ma fille, lui dit sagement sa vieille mère, le pauvre jeune homme est plus à plaindre qu'à redouter. Son père a été bien coupable en ne lui apprenant pas à adorer Dieu! »

»Cécile—ainsi s'appelait la jeune paysanne— Cécile, dont le cœur était rempli d'une douce religion, fut alors prise de pitié pour celui qu'on nommait partout le maudit; chaque soir et chaque matin, elle priait pour lui, et souvent elle regardait le ciel et lui demandait d'éclairer son âme.

»L'image du jeune athée la suivait constamment.

» Que je voudrais le convertir, pensait-elle; si j'osais! Mais comment m'approcher de lui? Comment pourrais-je lui parler maintenant? Et puis, je suis si jeune, il ne voudra pas m'écouter? »

»Une nuit, elle fit un rêve qui lui sembla venir du ciel et la décida à entreprendre son pieux pèlerinage.

»La voilà donc bien résolue; elle cherche à travers la montagne celui qu'elle veut rendre à Dieu, mais lui la fuit; il n'a pas oublié la frayeur dont elle a été saisie à sa vue... s'il fuyait, c'était pourtant en dépit de son cœur; il lui semblait qu'il aurait eu tant de plaisir à causer avec elle!

» Hélas! se disait-il, je ne suis pas méchant, et cependant on me bannit de la société! Les enfants mêmes, quand ils m'aperçoivent, se cachent en criant: « Voilà le maudit! » Quel est donc mon crime? Je ne crois pas en Dieu! Suis-je dans l'erreur? S'il existe, qu'il se manifeste! Je ne demande qu'à aimer!... Implacable fatalité! Mon père ne m'a-t-il pas souvent répété que Dieu n'existait pas; que tout mourait avec l'homme, que cet esprit dont parlent les chrétiens n'est que la flamme de la vie, flamme qui s'éteint avec nous!... Il ne reste donc plus rien de vous que j'ai tant aimé, ô mon père!... Quelle consolation pourtant, si je croyais que, du haut du ciel, vous jetez à votre fils un regard d'amour! Paroles vaines, mensongères! Votre esprit, disparu avec vous, ne peut plus m'entendre... tout est mort autour de moi! »

»Il réfléchissait et regardait le soleil descendre à l'horizon.

«—Quel merveilleux spectacle! s'écriait-il. Quelle harmonie sublime! Est-ce donc le hasard qui commande à tout cela?

»—Non, c'est Dieu, » lui répondit une douce voix qui lui sembla venir du ciel.

»Cette voix, c'était celle de Cécile; de la jeune fille qui, montée sur la pointe d'un rocher, étudiait depuis quelques instants les pensées diverses qui se peignaient sur le visage mobile du jeune homme. — Georges voulut s'éloigner, mais d'un geste gracieux elle le retint; en moins d'une seconde elle se trouvait auprès de lui, et avec une charmante candeur elle se prit à dire:

» Ma mère assure qu'on ne court aucun danger à causer avec vous, et que si l'on pouvait vous parler de Dieu, votre esprit ne serait plus fermé à la lumière; vous m'inspirez une si profonde pitié, que je prie soir et matin pour votre conversion... Tout ignorante que je suis, Dieu m'inspirera cette parole qui doit vous ouvrir le ciel. »

»Pendant qu'elle lui parlait, Georges la regardait avec un étonnement mêlé d'admiration. Cette jeune fille si épouvantée naguère venait maintenant à lui, forte de sa foi; il sentit une larme qui mouillait involontairement ses yeux, car c'était la première marque d'intérêt qu'on lui témoignait... Il surmonta son émotion et lui dit:

« Merci, mille fois merci! tout le monde me repousse, vous seule consentez à vous intéresser à mon sort. Ne craignez rien! Faites-moi entendre cette parole divine. Votre religion sincère, votre douce voix, me persuaderont peut-être! »

Ils se séparèrent avec promesse de se revoir.

nage, disent les bonnes gens ; rien de plus vrai. Et puis, je vous trouve petite mine : vous êtes blanche comme un cierge !

— La chaleur m'a fait mal.

— J'espère que vous êtes heureuse, ma fille ? J'ai tout fait pour cela, au moins.

— Je suis très-satisfaite, mon père.

— Et à quoi passez-vous votre temps ?

— Je me promène, je travaille de mes mains, je lis un peu, j'ai lu toutes les tragédies de Racine et les lettres de notre bon archevêque Fénelon, et puis quelquefois, mon père, je m'en vais voir les pauvres.

— C'est très-bien ; votre digne mère était aussi la mère de tous les pauvres de la paroisse Saint-Géry ; quand on est riche, on ne doit pas l'être seul. Et ces arrangements du château, j'espère qu'ils se font de votre plein gré ?

— Tout à fait, mon père ; on me consulte sur tous les plans.

— C'est qu'il en coûtera plus d'un ducaton pour remettre cette vieille forteresse en état ! Soit ! ce sera le château de vos enfants, et je voudrais bien en tenir un sur les fonts avec ma commère, la douairière d'Audreville ! Ah ! ma fille, donnez-nous cette joie ! »

Anne-Marie sourit faiblement : les questions de son père la mettaient au supplice ; les réponses ambiguës qu'elle devait lui faire contristaient sa tendresse et sa sincérité. Il termina la conversation en répétant :

« Ma fille, engagez votre mari à revenir près de vous, ou bien, prenez maison à Paris et rejoignez-l'y : cela sera dans l'ordre. Je n'entendrai pas, retenez-le bien, que vous ayant donnée, vous et votre fortune, à la famille d'Audreville, vous soyez négligée et sacrifiée. »

L'heureux Janson fronça le sourcil en achevant ces mots ; les réponses de sa fille n'avaient pu le convaincre, et un premier germe de méfiance et de mécontentement était entré dans son âme.

Dès le lendemain, Anne-Marie alla faire quelques visites à ses parents, aux religieuses Ursulines, à quelques vieilles amies de sa mère. Partout, elle fut bien reçue, mais avec des nuances différentes : les uns la traitaient familièrement, comme on traite la jeune femme qu'on a vue enfant, d'autres lui témoignaient le respect qu'imposait son titre et dont les classes moyennes n'étaient pas affranchies ; mais dans toutes ces maisons simples et hospitalières, elle reçut un cordial accueil. Elle témoigna le désir de faire une visite à la famille Fernaux et à son amie, Clémence, qui était sortie du couvent. Son père lui dit :

« Cela ne saurait mal faire, mais je vous préviens que les Fernaux sont un peu changés. Les idées nouvelles leur tournent la tête ; Fernaux ne parle que des États-Généraux, de l'Assemblée des notables, des Vœux que l'on doit présenter au Roi... il a de l'ambition, je crois... et puis, il est mal-content par nature.

— Et Clémence, mon père ?

— Clémence ? elle va épouser un procureur, et elle a l'air fort revêche.

— Ah ! mon père ! Clémence, qui était si bonne !

— Que vous croyiez bonne ! vous ressemblez à votre père, ma fille, vous croyez que les gens sont bons, très-bons, excellemment bons : on se prépare ainsi bien des déconvenues... »

En parlant ainsi, ils étaient arrivés à la porte de la maison où demeurait le greffier Fernaux. Anne-Marie entra seule, et elle fut introduite dans la salle à manger, qui, selon la coutume bourgeoise, servait de salle de réception. Madame Fernaux reprisait du linge auprès de la fenêtre ; son mari, les pieds sur les chenets, lisait une brochure, et Clémence brodait au métier. Tout le monde se leva à l'aspect de la comtesse Léonce ; Clémence vint l'embrasser, M. Fernaux lui offrit un siége et ranima le feu, et sa femme, ayant déposé ses lunettes et son aiguille, dit à Anne-Marie :

« Eh bien ! vous avez donc pu venir voir les vieux amis de votre père ? Votre *baron* (1) n'était plus là pour vous en empêcher ! »

Anne-Marie fut un peu déconcertée à ce mot : elle balbutia quelques excuses.

« Mon Dieu, madame, vous n'avez pas besoin de l'excuser, ni de pallier sa conduite, dit M. Fernaux ; nous connaissons les sentiments de la noblesse à l'égard du Tiers-État.

— Oui, ils nous méprisent, nous ne sommes bons qu'à délier la courroie de leurs souliers, mais ils savent bien venir chercher nos filles, quand elles ont des écus sonnants ! »

Madame Fernaux venait ainsi à la rescousse. Madame Fernaux était une petite femme trapue, de l'aspect le plus vulgaire et qui ne ressemblait pas plus à ces beaux portraits de bourgeoises flamandes, que nous ont légués Rubens et Van Dyck, qu'un affreux chou ne ressemble à une élégante tulipe. Elle contrastait extérieurement avec son mari, elle avait beaucoup moins de monde et d'intelligence que lui, mais leurs idées et leurs sentiments se ressemblaient plus qu'on n'aurait pu le croire. Ils étaient arrivés au même résultat, l'envie de toute distinction, l'antipathie contre les classes élevées, par des voies différentes : lui par la réflexion et par la lecture des livres nouveaux, elle par l'observation maligne de tous les jours.

Anne-Marie se trouvait aussi mal à l'aise devant la terrible madame Fernaux que devant l'orgueilleuse douairière : ici, on la repoussait parce qu'elle était la femme d'un noble, là, on la dédaignait parce qu'elle était la fille d'un marchand. Pourtant, comme madame Fernaux n'avait pas le regard et le geste imposants de sa belle-mère, elle reprit courage et dit avec douceur :

« Je crois, madame, que si la noblesse et la bourgeoisie se connaissaient mieux, elles s'entendraient.. combien de fois se déteste-t-on, faute de se connaître !

— Oh ! il viendra un temps où la connaissance dont vous parlez ne sera plus nécessaire : toutes les classes seront nivelées.

— C'est l'avis de ce grand philosophe, dit M. Fernaux en montrant son livre : *le Contrat social*.

— Je ne saurais juger ces questions, répondit Anne-Marie ; que Dieu permette que tous les bons

(1) *Baron* ou seigneur, synonyme de mari dans la Flandre française.

chrétiens, que tous les bons Français s'entendent!

— Et, pour parler d'autre chose, dit madame Fernaux, voilà notre Clémence qui va faire comme vous : nous la marions le mois prochain.

— C'est ce que j'ai appris, et avec une bien vive joie; ma bonne Clémence, je te félicite de toute mon âme.

— Je reçois tes compliments, répondit Clémence d'un air pincé, et si tu es encore ici, nous irons te faire visite, mon mari et moi.

— J'aurai bien du plaisir à le connaître.

— Oh! ce n'est pas un gentilhomme! c'est un homme de loi, fort bon jurisconsulte, fort âpre au travail, et qui pourra, s'il se fait un changement, devenir quelque chose dans l'État.

— Et en attendant, ajouta madame Fernaux, il ne délaissera pas sa femme pour s'en aller tout seul à Paris, comme tant de maris que nous connaissons ou que nous ne connaissons pas. »

La comtesse Léonce sentit le trait, et quoiqu'il fût décoché par une lourde main, il pénétra toutefois dans son âme. Cet étrange accueil, ces épigrammes, la froideur de Clémence, la mauvaise volonté sourde qu'elle sentait autour d'elle, tout lui serrait le cœur; elle sentait des larmes monter à ses yeux, elle avait envie de crier à ces gens qui l'enviaient en la raillant :

« Si vous saviez ce que c'est que ce bonheur dont vous êtes jaloux! »

Elle se contint, et remit la conversation sur des sujets innocents en témoignant beaucoup d'amitié à Clémence, qui paraissaient à la fois flattée et embarrassée. Mais madame Fernaux ne se laissait pas facilement désarmer; elle revint au mariage de sa fille et dit :

« Nous ne ferons pas les choses aussi grandement que chez votre père; Clémence n'épouse pas un comte! mais pourtant nous ne la marierons pas sous la cheminée, et la famille de notre gendre y sera tout entière, aussi bien que la nôtre, tous les Fernaux, tous les Deledeule, et ce sera mon cousin le chanoine qui fera le mariage.

— Vous avez lu Molière, madame? ajouta M. Fernaux. Eh bien! nous pourrons, comme madame Jourdain, dire au mari de Clémence : Asseyez-vous là, mon gendre, et dînez avec nous!

— C'est un grand bonheur, dit Anne-Marie avec conviction, et je pense que ma chère Clémence aura tout le bonheur qu'elle mérite.

— Nous t'inviterions bien à la noce, mais tu n'accepterais pas, dit Clémence. Nous comprenons la distance qui existe.

— Elle n'existe pas dans mon cœur, répondit Anne-Marie; je ne pourrais pas accepter, en effet, car je ne serai plus à Cambrai à la fin du mois, mais je prierai pour toi, Clémence. »

Ce dernier mot fut dit avec tant de douceur qu'il désarma le trio bourgeois; Clémence embrassa son ancienne amie, et quand la comtesse Léonce prit congé, M. et madame Fernaux la reconduisirent jusqu'à la porte du logis, en la comblant de civilités.

Elle s'en alla triste, avec une illusion de moins.

Mme BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LE SABOTIER DE NUREMBERG

(FIN.)

VII



Au bout de huit jours, lorsque Adler revint, Wilhelm avait taillé dans le tilleul deux petits forgerons qui frappaient sur l'enclume et un apprenti qui tirait le soufflet.

« Tes forgerons sont jolis, dit Adler, mais ils sont trop blancs. »

Il ouvrit une boîte pleine de poudres de toutes les couleurs, de fioles, de pinceaux :

« Je t'apporte de quoi bistrer leurs joues, de quoi leur faire des tabliers bruns et des gilets rouges.

— Tu es donc aussi un peintre?

— Non, mais je sais et tu sauras dans un instant que pour avoir du vert, il faut mêler du bleu et du jaune. Si je ne l'avais pas su, je l'aurais trouvé après quelques tâtonnements; il n'en faut pas savoir davantage pour barbouiller tes bonshommes. Prends un morceau de tilleul, et quand tu voudras faire un gilet rouge, mets d'abord du rouge sur le morceau de bois, puis regarde si la couleur étendue ressemble à ton gilet; si elle est trop pâle ou trop claire, modifie-la jusqu'à ce qu'elle produise sur ton œil la même impression que l'étoffe; lorsque les deux impressions seront identiques, prends le pinceau et peins hardiment.

— Je ne peux pas toujours faire des forgerons en tabliers bruns et en gilets rouges.

— Chaque matin tu te promèneras dans la forêt jusqu'à midi, tu iras le long de la rivière, au bord de la route, tu regarderas de tous tes yeux, et le soir tu tailleras dans le tilleul ce que tu auras vu.

Anne-Marie d'un air attentif : lorsqu'elle revint, apportant une bouteille de vin vieux, du pain blanc, des œufs, du sucre, et que sa femme lui dit :

« Druon, voilà la jeune dame, qui apporte des douceurs pour vous.

— Dieu la bénisse! dit-il; elle est la quatrième.... non, la cinquième dame d'Audreville que je vois.

— Quoi! bon père, demanda Anne-Marie avec douceur, vous connaissez depuis si longtemps la famille de mon mari? »

Il sourit :

« Ma jeune dame, répondit-il, les Druon ont été fermiers des seigneurs d'Audreville pendant deux cents ans et puis deux cents ans encore : les livres de rente sont là pour le dire, et quand les Audreville sont devenus pauvres, les Druon sont devenus pauvres aussi...

« Il y a trente ans, le père de votre mari a dû vendre la ferme que j'avais à bail; c'est cette jolie ferme qui est là-bas, près de la Haute-Borne, vous la connaissez? Le nouveau propriétaire augmenta mon fermage, nous eûmes de mauvaises années, des maladies, une grêle terrible qui coupa et hacha la récolte... Nous fûmes ruinés... je devins journalier... Il y a cinq ans, je travaillais encore, maintenant, le bon Dieu ne le veut plus...

— Et vous souffrez? demanda Anne-Marie avec bonté.

— Je ne me plains pas, ma jeune dame, et puisque nos anciens maîtres sont contents, eh bien! je le suis aussi. J'ai connu le comte Léonce, tout petit : parlez-lui du père Druon, vous verrez?

— Vous l'aimiez bien?

— Oui, je l'aimais, et tous nos maîtres, c'étaient de braves gens, un peu fiers, mais qui avaient de la considération pour l'homme qui travaillait, labourait et suait pour eux; ils allaient à la guerre comme des lions... l'arrière-grand-père du comte Léonce a été tué à une grande bataille, tout près d'ici... je l'ai vu, oui, moi qui vous parle, le jour où il partit en grand équipage, pour cette guerre dont il n'est pas revenu. J'étais sur son passage, tout près de son cheval :

— Prends garde, mon petit gars, dit-il, et crie : Vive le roi! il me jeta un écu que ma mère a longtemps gardé. C'était un bel homme et un grand militaire, et sa femme était comme un ange de piété... elle passait sa vie à l'église et chez les pauvres... Et la bru de celle-là, qui est morte toute jeune, elle ne vivait que pour ses petits enfants... elle les promenait jusqu'à la ferme... Tu t'en souviens, ma femme? »

Elle fit signe que oui; le bonhomme s'était ranimé en parlant de ses anciens maîtres; un peu de sang était remonté à ses joues, il ajouta :

« On peut dire, ma jeune dame, que vous êtes entrée dans une belle famille, et on dit qu'ils sont riches maintenant? Eh bien! tant mieux! le bon Dieu est juste, car les Audreville n'ont épargné ni leur sang, ni leur argent pour le pays. »

Anne-Marie fut vivement touchée; elle serra la main du vieux Druon :

« Puisque nous sommes riches, vous vous en ressentirez, mon bon père! »

Il ne parut pas faire attention à ces paroles; Anne-Marie lui dit adieu et sortit : la bonne femme la suivit, et dit :

« Ma bonne jeune dame, si vous pouvez faire quelque chose pour nous, ce sera charité, nous n'avons rien, nous sommes seuls au monde, et, excepté M. le curé, qui est pauvre lui-même, personne ne nous visite ni ne nous secourt.

— Je ne vous oublierai pas, dit Anne-Marie avec beaucoup d'amitié.

— Mon vieux Druon ne vous demandera jamais rien, il ne pense qu'à ses maîtres et au temps passé; mais moi, je sais ce que nous souffrons, surtout l'hiver : il pleut dans notre maison comme dans les champs.

— J'y penserai, soyez-en sûre... »

Anne-Marie s'éloigna en rêvant à un projet qu'elle venait de concevoir et qui lui souriait beaucoup. La nuit tombait déjà, et elle ne rentra au château que vers l'heure du souper.

VIII

UNE PROPOSITION

La table était mise dans la salle à manger, restaurée et remeublée, et le couvert était de la dernière élégance, quoique deux convives seulement dussent prendre place à ce banquet. Anne-Marie s'était habillée et coiffée à la hâte, car la douairière, très-jalouse de l'étiquette, ne souffrait pas que sa bru se présentât devant elle en robe courte et en coiffure du matin; Anne-Marie s'était pressée de manière à se trouver la première dans la salle à manger, et lorsque madame d'Audreville entra, elle se leva, lui avança un fauteuil, et lui offrit ses respects. Elles se mirent à table, et après quelques propos insignifiants sur la beauté de la saison et la longueur des jours :

« Vous vous êtes promenée, je crois? demanda la douairière.

— Oui, madame. Je me suis promenée entre les blés, j'avais grand chaud, et je suis entrée dans une petite chaumière pour me délasser un peu.

— Ah! c'est fort bien.

— Figurez-vous, madame, que j'ai trouvé dans cette chaumière un vieux couple, si pauvre et si respectable, que j'en ai eu la plus grande pitié : vous les avez connus, je pense?

— Vraiment?

— Le bon vieux Druon, qui était fermier jadis à la Haute-Borne.

— Ah! le bonhomme Druon! je m'en souviens : sa femme apportait des œufs au château, et à la Noël, elle nous offrait toujours un chapon gras. C'étaient de bons serviteurs. L'aïeul de cet homme-là est mort à côté de mon bisaïeul, à la bataille de Malplaquet. »

Anne-Marie se sentit encouragée.

« Ils sont dans une bien affreuse misère, et si vieux! Aussi, madame, m'était-il venu une idée.

— Quoi donc?

— Je pensais... je me proposais...

— Mais parlez, de grâce! vous aurez donc toujours l'air d'un enfant qu'on vient de chapitrer?

— Eh bien, puisque vous m'y engagez, je vous dirai, madame, que je désirerais rebâtir la chau-

mière des Druon, et l'arranger commodément, afin qu'ils y passent en paix leurs derniers jours!... j'ai voulu vous soumettre mon projet... »

La douairière posa sa fourchette, laissa fumante sur son assiette une aile de poulet à la Monglas, et dit d'un air aussi sec qu'étonné :

« Voilà, par exemple, un projet plus admirable qu'exécutable! Quoi! nous dépensons cette année des sommes énormes, des rançons de roi, pour restaurer noblement le château, et vous venez me proposer de bâtir aussi, de votre côté, de bâtir des chaumières commodes, ornées, dans le genre de celles de M. de Florian, sans doute! Convenez que c'est là une idée un peu extravagante! »

L'injustice de ces paroles donna du courage à Anne-Marie; elle rougit beaucoup et lui dit d'une voix assez ferme :

« Je ne saurais être de votre avis, madame. Avec quelques briques et quelques planches, mon idée serait exécutée, mon désir serait satisfait.

— Vous n'y entendez rien, répondit la douairière du ton dont on parle à un enfant. Vous n'avez nulle idée des affaires : il faudrait un plan, un devis, il faudrait acheter le terrain, vous n'irez pas bâtir sur un terrain qui ne serait pas le vôtre?... il faudrait des fondations solides, puisque c'est une belle chaumière que vous voulez, des journées d'ouvriers, des matériaux... nous avons ici un meilleur emploi de notre argent... Voilà les marbres du grand escalier qui vont arriver et qui sont évalués à un prix fabuleux...

— Mais, madame, cet argent enfin dont vous disposez...

— Vous voulez dire qu'il est à vous, dit madame d'Audreville avec un dédaigneux sourire; détrompez-vous, ma bru : il est à votre mari, et j'ai ses pleins pouvoirs.

— Le comte Léonce ne me refuserait pas une chose que je désire et qui intéresse un de ses vieux serviteurs.

— Le comte Léonce sait ce qu'il doit à la dignité de son rang, et il ne vous permettrait pas ces prodigalités fastueuses et insensées.

— Fastueuses! ah! madame!

— Je retire le mot, s'il vous blesse; mais je maintiens que ce sont là des prodigalités insensées. Irez-vous loger, et abriter, et nourrir, et vêtir tous les pauvres des environs?

— Mais le vieux Druon, madame!

— Faites-lui quelques aumônes, et que cela se borne là. Mais brisons, je vous prie, et dînons. »

Anne-Marie se tut et ne mangea guère. Elle était profondément attristée et blessée, et, pour la première fois, son âme si docile se révoltait contre le joug. Elle se retira de bonne heure : la solitude calma un peu son agitation; elle lut, elle pria le bon Dieu, mais en se mettant au lit, sous ce dais magnifique où le cygne d'argent voguait sur son lac de sinople, elle soupira tristement et se dit :

« Ma pauvre mère couchait sous des rideaux de perse, et je suis bien sûre qu'elle n'y a jamais pleuré comme moi! »

Cependant, le lendemain, par un effort de courage, elle montra à sa belle-mère les mêmes égards respectueux, et celle-ci la traita avec plus de douceur. Au bout de la semaine, Anne-Marie lui dit humblement :

« Me permettriez-vous de disposer de ces vieilles boiseries qui garnissaient autrefois l'office et d'un des lits qui se trouvent au garde-meuble?

— Faites, » répondit madame d'Audreville sans en demander davantage.

Peu de jours après, la cabane de Druon était réparée, et il couchait dans un bon lit, appuyé contre un revêtement qui le défendait de l'humidité. Druon bénit la jeune dame et lui répéta à diverses reprises qu'elle ressemblait à toutes les dames d'Audreville. Elle avait pris de l'amitié pour ces bonnes gens, elle les visitait souvent, et la douairière ne se doutait pas que dans cette chaumière dédaignée, sa bru recevait les impressions les plus favorables sur la famille dans laquelle elle était entrée. Druon ne parlait que des vertus de ses anciens maîtres : leur courage, leur charité, leur générosité; la douairière ne parlait que des splendeurs de sa maison : la grandesse, la Toison d'or, les nobles alliances; Anne-Marie n'était nullement sensible à ces antiques magnificences, tandis que la bonté des anciens châtelains parlait à son cœur et la réconciliait avec le nom qu'elle avait accepté.

Ainsi s'écoulait sa vie solitaire; les lettres du comte Léonce étaient peu fréquentes, adressées tour à tour à sa mère et à sa femme; il parlait de la cour, des nouvelles publiques, et surtout de ses plaisirs; presque toujours ses lettres écourtées se terminaient ainsi : « On m'attend : je vais faire une course en phaéton... je cours au Jeu de paume..... j'ai un rendez-vous à Versailles..... je vais voir des expériences de physique... je vous baise les mains et suis tout à vous. »

C'était tout : le comte Léonce était aussi occupé de ses plaisirs que sa mère de son château; et Anne-Marie, qui donc s'intéressait à elle parmi tant de distractions affairées et de graves affaires? Elle sentait son isolement, et les paysans remarquaient que souvent la jeune dame avait les yeux rouges et l'air abattu.

IX

CLÉMENCE

Vers la fin de l'automne, Anne-Marie alla faire visite à son père à Cambrai. Le bon Janson la trouva maigrie et pâlie, et comme il ne gardait pas longtemps sur le cœur les impressions qu'il avait reçues, il lui dit dès le premier soir :

« Votre mari prolonge bien son séjour à Paris, madame la comtesse; j'espère au moins que c'est d'accord avec vous?

— Tout à fait, mon père, dit-elle; le comte Léonce pense à acheter un régiment, et il faut bien des démarches pour arriver à cela.

— Je ne l'en blâme pas, il est d'épée; mais au temps où nous vivons, ma fille, un colonel qui n'a jamais vu le feu, fera un triste colonel. Mais revenons à nos moutons : vous me dites que c'est de votre plein agrément qu'il reste ainsi loin de vous, il faut bien que je vous croie, mais souvenez-vous que c'est un mauvais pli à prendre : *Mariage, mé-*

tements ; il faudrait les renouveler, et ce serait un ennui différent, voilà tout.

— J'ai vu, il me semble, des biberons plus commodes que le vôtre : c'était une sorte de bouteille plate, ayant un trou au milieu, pour verser le lait, et, au lieu du goulot, une sorte de bec arrondi et troué que l'enfant met dans sa bouche. On doit vendre cela chez tous les marchands de faïence et de cristaux, et je suis certaine que ce n'est pas cher.

— Je n'en doute pas... mais, chez nous, il faut calculer toutes choses, même une douzaine de sous employés sans nécessité extrême. Or, puisque ma petite fiole remplit le même but, je fais l'économie de ce que coûterait l'autre bouteille. — Cependant, croyez-le, chère madame, si le bien-être ou la santé de notre enfant exigeait une dépense, fût-elle au-dessus de nos si modestes moyens, je n'hésiterais devant aucun sacrifice, quitte ensuite à nous restreindre sur des choses toutes personnelles. Si vous saviez comme on les aime, ces babies chéris ! On ne se fait pas d'idée de cela avant de les avoir.

— Oh ! que si !... m'écriai-je avec conviction.

— Oh ! que non !... répondit-elle sur le même ton. Vous en conviendrez un peu plus tard, vous verrez ! Et c'est singulier, plus ils vous donnent de peine, ces vilains marmots, plus on s'y attache ! Je suis sûre que ma tendresse pour mon fils est doublée par les soins de tous les instants que je lui donne. Vous, vous pourrez avoir une nourrice, si votre santé ne vous permet pas d'être complètement mère, à vous seule..

— Est-ce que vous croyez que j'aimerais moins mon enfant pour cela, protestai-je avec une chaleur qui la fit sourire.

— Non certes! seulement, je vous plains, par anticipation, de tous les ennuis que vous aurez à subir, cette nourrice fût-elle une vraie perle. Mais ne parlons pas de cela à l'avance. Nous en recauserons, le cas échéant.

— Je vous réponds que si je ne puis nourrir moi-même mon baby, je ne balancerai pas à l'élever comme vous faites.

— Oh ! avant de prendre aucune détermination à ce sujet, il faudra consulter votre médecin ; car il est des constitutions débiles qui exigent un tout autre régime.

— Mais, j'espère bien que mon fils — c'est un fils qui est l'objet de mes rêves ! — sera fort comme le vôtre !

Madame R... se mit à rire.

— Moi aussi !... cependant, pas plus que vous, je n'en puis rien affirmer. Je crois donc prudent de ne pas discuter la question avant de savoir ce que Dieu vous enverra.

— Vous avez raison, je suis folle ! fis-je en riant moi-même de ma vivacité.

— Ah ! baby a fini son repas, dit madame R... en ôtant la fiole à l'enfant qui agita joyeusement vers nous ses petites menottes.

— Quand en refera-t-il un autre ?

— Dans deux heures environ.

— Pas plus tôt ?

— Mais non ; il n'est pas bon de provoquer à chaque instant des digestions nouvelles. C'est si délicat, l'estomac de ces petits êtres !

— Cependant, pour avoir un bel enfant ?

— Ah ! vous voilà comme les bonnes femmes de nos campagnes, qui gorgent de lait leurs nourrissons pour les engraisser plus vite.

— Allons, moquez-vous de moi, je vous le permets, car nulle n'est plus ignorante sur ces sortes de questions ! Laissez-moi encore vous en adresser une, cependant ? S'il vous demandait quelque chose dans l'intervalle des deux heures, le cher ange, vous auriez donc le courage de rester sourde à ses pleurs ?

— Mon Dieu, oui !

— Pourtant...

— Écoutez bien : si je cédais une fois, je dérangerais d'abord avec connaissance de cause son petit estomac, ensuite je l'encouragerais à avoir un autre jour le même caprice... or, les caprices, c'est ce qu'il y a de plus à redouter, de plus à combattre chez les petits enfants.

— C'est égal, ça me coûterait singulièrement une fermeté pareille.

— On en a plus que vous ne pensez, quand on se dit : C'est pour le bien de mon fils !

— Quel âge a-t-il, ce cher mignon ?

— Quatre mois et demi. Aussi, je vais commencer à lui donner des petites panades bien mitonnées, bien claires, des semoules (pas plus d'une par jour) au bouillon gras très-léger...

— Des bouillies ?

— Non, ma chère, pas de bouillies ; car mon médecin m'a affirmé qu'à moins que la farine de froment, servant à les faire, n'ait séché préalablement au four, ces bouillies sont un détestable aliment pour les enfants, auxquels elles donnent souvent des irritations et des inflammations d'entrailles. Quand baby sera encore plus grand, j'ajouterai à son régime des échaudés, de la mie de pain trempée dans du jus de viande, un œuf à la coque de temps en temps, quelques fruits cuits. — Puis, plus tard encore, un peu de poisson léger, des viandes blanches hâchées, en enfin graduellement je l'acheminerai vers l'alimentation ordinaire du ménage : les soupes, les rôtis, les viandes grillées, le mouton surtout. Par exemple, je m'abstiendrai pendant bien longtemps de lui laisser boire de la bière, du café, du vin pur — ce qui peut occasionner des congestions à ces petites têtes faibles — des ragoûts épicés, du porc, des fromages fermentés, et autres aliments trop échauffants pour ces délicates constitutions. En compensation, jusqu'à l'âge de six ou sept ans, s'il le veut, je permettrai à mon fils de boire, chaque soir, un grand verre de lait, avant de s'endormir. J'ai été élevée ainsi, et je m'en suis trouvée à merveille. Toutefois, je ne lui laisserai manger de viande non hachée que lorsqu'il aura une partie de ses dents. Encore une époque bien redoutable, cette première dentition ! Mais le voilà qui s'agite et qui s'ennuie dans son berceau, le cher petit ; permettez que je le lève.

— Certainement, faites comme si je n'étais pas là, puisque j'ai l'indiscrétion de vous embarrasser aussi longtemps de ma personne.

— Indiscrétion dont je vous suis très-reconnaissante, chère madame!

— Bien vrai ?... Alors, pour me le prouver vous allez me permettre de tenir un peu ce joli baby, dis-je d'un ton d'une petite fille qui solliciterait la faveur de porter d'une chambre à l'autre le petit frère qui vient de lui arriver.

— Volontiers, lorsque le désordre de sa petite toilette sera un peu réparé. »

Et en parlant ainsi, madame R... se mit à l'œuvre. Je la regardais de tous mes yeux, avec envie presque... on eût dit qu'elle jouait à la poupée... Toutefois, cette poupée de chair et d'os était, par instants, assez récalcitrante. — Enfin, sa patiente mère parvint à remplacer la petite chemise qu'elle portait par une autre semblable au-dessus de laquelle elle mit une brassière en étoffe peluchée, dont les manches larges n'étaient pas cousues sous les aisselles. Elle ajouta à cela trois langes — l'un en molleton de laine, à cause de l'hiver, et les deux autres en toile, d'une seule pièce, ourlée à points de chausson, pour que leur frottement ne puisse blesser le délicat petit être dans la toilette duquel il n'entre pas une seule épingle pour la même cause. Le lange du dessus était fixé à l'aide d'une coulisse pratiquée dans le bas; coulisse que madame R... nouait sans serrer, autour de la taille de l'enfant, qui se trouvait ainsi dans une espèce de sac où il pouvait agiter, à son gré, ses petites jambes, sans risquer jamais de les découvrir et d'attraper, par suite, froid et rhume.

« Autrefois, me dit à ce propos la jeune femme, on les enfermait, pauvres petites momies vivantes, dans des maillots serrés qui leur comprimaient la poitrine et les jambes. Quel supplice ce devait être !... je suis certaine que les trois quarts sortaient de là avec des membres déformés. Pour moi, je compte, aussitôt qu'il fera plus doux, mettre à baby des petits bas de coton qui me permettront de laisser flotter ses langes, jusqu'au jour où il portera des robes. Comme vous voyez, en toutes choses, je procède par gradation. Vous avez pu vous étonner aussi de trouver le cher enfant en simple bonnet d'étoffe de coton. C'est que les béguins de flanelle, attirent trop le sang à la tête.

Si nous étions en été, je le laisserais tête nue le plus souvent possible, afin de l'empêcher d'être frileux, et de lui fortifier le cuir chevelu. En compensation, lorsqu'il sort maintenant, comme je ne veux pas, par un amour-propre maternel fort mal entendu, l'exposer à être malade, en lui faisant porter ces élégants vêtements décolletés et brodés que l'on met aujourd'hui à tant de petits enfants, je l'habille bien chaudement, puis je recouvre cette prévoyante toilette d'une pelisse ouatée à laquelle j'ajoute une capeline, armée d'un grand voile de gaze. Équipé de la sorte, baby n'a à craindre ni la pluie, ni la bise. Dans quelques mois, la pelisse de cachemire fera place à une pèlerine de piqué à simple ou à double collet, et la capeline, à une capote plus légère. Mais je m'oublie, dans ces coquetteries! Mettons vite la bavette brodée des grands jours en l'honneur de madame et de petit père, qui va rentrer, et courons voir à quoi en est le dîner que Madeleine pourrait bien avoir laissé brûler, tandis que nous jasions. Rendez-moi le service de tenir mon fils pendant quelques instants, chère madame Florence, j'en ai à peine pour cinq minutes. »

Je ne me le fis pas dire deux fois, et toute ravie, en même temps que tout embarrassée d'avoir à porter ce gentil fardeau que je ne savais trop comment tenir, je pris l'enfant des mains de Madame R..., qui souriait de ma gaucherie.

« N'allez pas me le laisser tomber au moins, me dit-elle en s'en allant. »

Le laisser tomber, le précieux trésor !... je n'aurais eu garde !... je le portais avec bien trop de précaution, osant à peine le toucher, tant ses petits membres me paraissaient frêles, à peine l'embrasser, tant j'avais peur de lui faire mal! Il faut croire que ces appréhensions me donnaient une mine très-plaisante, car Madame R..., en rentrant, éclata de rire.

« Franchement, dit-elle, vous n'avez pas encore tout à fait bonne grâce à promener les babies; mais cela s'apprend vite ! Rendez-le-moi, en attendant.

— Oh ! pas encore, je vous en prie ! Cela m'amuse tant de le tenir !

— Eh bien, alors, à votre aise ; je vais profiter de cette bonne volonté pour remettre un peu d'ordre ici, car je tâche toujours que, lorsque mon mari rentre, il se retrouve, comme par le passé, dans ses chères habitudes. C'est assez que les miennes soient dérangées... A quoi sert de troubler aussi les siennes ? Je tiens d'ailleurs à ce que la venue du fils ne puisse être qu'une joie de plus pour le père. N'est-il pas déjà assez malheureux, ce pauvre père, ajouta-t-elle toujours riant et me reprenant des bras l'enfant pour le couvrir de baisers, que désormais ma tendresse n'appartienne plus à lui tout seul ? »

Peu d'instants après, je prenais congé de Madame R..., non pas avant qu'elle m'eût dit, cependant, que ma layette sera économique et très-suffisante en la composant comme suit :

3 douzaines de langes de toile neuve, très-fine et très-douce, ou de toile plus grosse taillée, comme les siens, dans des draps à demi-usés; 6 langes en flanelle ; 6 en molleton de coton; 1 douzaine de brassières plus ou moins chaudes et ornées, de dimensions graduées; 1 douzaine de petites chemises de toile dans les mêmes proportions; 1 douzaine de bonnets, les uns simples, les autres élégants; 6 bavettes en piqué uni ou festonné; 6 petits draps aussi en toile demi-usée; 8 taies d'oreiller, dont 3 garnies; 1 couverture de laine; 1 de coton; 1 demi-douzaine de fichus de nuit en nansouk non empesée; 6 paires de bas de coton, des chaussons en piqué soutaché pour l'été et en laine tricotée pour les jours frais ; une toilette complète de promenade, composée comme il a été dit précédemment. Quant aux blouses longues et à la robe de baptême, inutile de s'en inquiéter sitôt.

Je vais donc me mettre au travail avec ardeur, car je veux que toute couture et broderie soit mon œuvre dans le petit trousseau de mon enfant. Par exemple, malgré les sages conseils de madame R..., et la simplicité prêchée par elle, je crains bien de ne pouvoir m'empêcher de faire ce trousseau aussi coquet et aussi complet que possible. Gronde-moi donc, si tu veux, petite Jeanne, je le mérite... mais que cela ne t'empêche de m'envoyer tout ce qui se fait de plus joli et de plus nouveau pour cette charmante destination. Je t'en remercie par avance et

l'enfant ou le veille dans son berceau, alors que madame R... s'occupe de quelque autre détail d'intérieur; elle qui lave et repasse les mille objets, sans cesse renouvelés, que messire baby ne se fait nul scrupule de salir chaque jour, objets qui coûteraient bien cher de blanchissage, s'il fallait les donner au dehors; elle qui entretient le feu de la cuisine, nettoie, tant bien que mal, les appartements; soigne, comme elle peut, le dîner, tandis que sa maîtresse, esclave heureuse et soumise du petit tyran en maillot, néglige tout, forcément, pour le bercer, le promener, le lever, l'endormir...

Ce fut madame R... elle-même qui m'expliqua ces choses, en écartant avec précaution les rideaux, pour me montrer le héros de tant de sollicitude. Il dormait d'un sommeil d'ange.

— N'est-ce pas, qu'il est beau et bien venant, me dit la jeune mère avec un accent si sûr de son fait, que, n'eussé-je pas pensé comme elle, je n'aurais pu, je crois, m'empêcher de répondre: oui. Depuis que j'en attends un, d'ailleurs, tous les bébés me paraissent jolis à croquer. Il faut que ce soit une grâce d'état, car auparavant je ne m'occupais jamais d'aucun.

Bref, celui de madame R... était réellement superbe: une peau fraîche, ferme; une mignonne bouche rose, des yeux qui devaient être très-beaux, ouverts, à en juger par les longs cils qui déjà les ombrageaient, fermés; quelques petits cheveux blondins s'échappant d'un béguin bien simple, attaché par des cordons noués très-lâches autour d'un cou blanc, et si gras, qu'il avait fallu mettre un collier d'ambre entre les plis qu'il formait, pour l'empêcher de se couper. Un ensemble si charmant, en un mot, que, me penchant avec élan pour l'embrasser:

— Qu'il est gentil! m'écriai-je en oubliant de modérer ma voix.

— Ne le réveillez pas, je vous en prie! fit madame R... m'arrêtant et me rappelant vivement à la situation. Voici une heure, moi aussi, que je retiens mes baisers, car je ne veux pas être une de ces mères égoïstes qui, par des caresses intempestives et ne faisant plaisir qu'à elles, troublent un repos si salutaire: on ne doit jamais réveiller un enfant, pour votre gouverne!

— Pourtant, objectai-je, lorsque, je suppose, cet enfant a, dans son lit, une mauvaise position, ne serait-il pas bon de l'éveiller pour lui en donner une meilleure?

— Non pas! car le remède serait pire que le mal. Toute attitude prise par l'enfant est une attitude naturelle et qui ne peut lui nuire. Le mieux est donc de le laisser dormir, placé comme il l'entend, en ayant soin, toutefois, que ses couvertures, en même temps chaudes et légères, ne lui montent pas trop haut sur le visage, ce qui attirerait le sang à la tête, et pourrait provoquer quelqu'une de ces affections cérébrales si redoutables et si fréquentes chez l'enfance. Pour moi, je me contente, après avoir veillé à ce détail, de tâter de temps en temps ses petits pieds et ses petites mains, pour m'assurer qu'ils ont cette bonne chaleur tiède dénotant un parfait état de santé. Si nous étions en été, je m'attacherais aussi à écarter les mouches qui pourraient tracasser et énerver mon cher petit pendant son sommeil. Je le préserverais à l'aide d'un grand voile de tulle ou de gaze très-claire jeté sur son berceau.

— Dites-moi, pour parler d'autre chose, est-ce que votre enfant dort ainsi toutes les après-midi?

— Toutes sans exception. Et jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt mois, j'espère bien qu'il en sera ainsi; à cette époque, par exemple, je tâcherai de lui faire perdre cette habitude qui pourrait l'affaiblir; mais en attendant, ses heures de repos et ses heures de repas sont réglées comme cette pendule.

— C'est admirable! Et comment êtes-vous parvenue à diriger si bien un si petit enfant?

— L'habitude est une seconde nature, dit-on. J'ai obtenu cette régularité indispensable à la santé présente et future de mon fils, en le faisant manger ou boire et en le couchant toujours aux mêmes heures.

— Vous êtes forcée de l'endormir alors? de le bercer?

— Non, je le dépose tout simplement dans son berceau.

— Et la nuit?

— La nuit, c'est exactement comme le jour.

— Cependant, s'il criait parce qu'il a besoin de quelque chose, le cher petit?

— Oh! dit madame R... avec un sourire dont je ne saurais te rendre l'expression de malice et de tendresse, soyez tranquille! j'ai bien soin, avant de me cuirasser ainsi d'indifférence, de m'assurer que rien ne lui manque. Mais lorsqu'il est couché convenablement, qu'il n'a ni faim, ni soif, ni froid, ni trop chaud, ni besoin de changer de vêtements, oh! alors, je suis inébranlable! C'est qu'il trouverait charmant, le petit tyran en herbe, de se faire promener et bercer toute la nuit! Par malheur, comme cela serait aussi mauvais pour l'enfant que pour la mère, je dois mettre bon ordre à ces exigences précoces, bien que mon cœur saigne chaque fois que je l'entends ainsi pleurer par ma seule faute, le pauvre ange! Vous le voyez, chère madame, dès le berceau, l'œuvre d'éducation est pénible pour les mères!

— N'y aurait-il pas moyen de le forcer à dormir sans le laisser crier de la sorte? En lui faisant boire quelque chose de soporifique, du sirop de pavot, par exemple?

— L'infirmière d'un hospice d'Enfants-Trouvés, eut, une fois, cette lumineuse idée... Savez-vous ce qu'il en est résulté? Sur douze à quinze enfants dont se composait la chambrée dont elle était chargée, neuf furent trouvés morts le lendemain du jour où elle leur administra cette potion, dans le but d'avoir au moins quelques heures de repos complet!

— C'est affreux, dis-je en frissonnant; et tout en disant: C'est affreux! mes yeux et mon esprit erraient vaguement par la chambre.

— Comment donc se fait-il, demandai-je avec cette mobilité d'idées dont je t'ai donné plus d'un exemple, que vous ayez dérangé votre joli bureau pour y placer cette couchette?

— C'est que cette place était la seule de l'appartement qui fût à l'abri des courants d'air et des murs humides, puisqu'il y a un calorifère de l'autre côté, répondit madame R..., tandis que près de

mon lit, la tête de l'enfant eût été exposée continuellement à la chaleur immédiate du foyer, ce qui est excessivement dangereux, cette chaleur pouvant provoquer des convulsions et une foule de maux non moins terribles. D'autre part, le jour de la fenêtre eût ainsi frappé le berceau d'un seul côté, et il n'en aurait pas fallu davantage pour faire tourner le regard de baby. Figurez-vous que, quelques jours après sa naissance, il nous sembla que ses yeux n'étaient pas droits... vous comprenez notre saisissement!... Or, savez-vous à quoi cela tenait? Tout uniment à ce qu'il y avait une grande lumière presque constamment dans ma chambre, alors qu'une simple veilleuse eût suffi. Ce fut notre médecin qui nous donna le mot de cette énigme. Aussi, à partir de ce moment, et pendant une quinzaine entière, on s'arrangea de façon à ce qu'il ne régnât jamais qu'un jour très-doux dans l'appartement, et les yeux de l'enfant se remirent. Mais songez quelle désolation c'eût été, si l'on n'eût pas remédié en temps au mal? On a vu, me disait à ce propos le docteur, nombre d'enfants loucher ou avoir la vue clignotante, rien que parce qu'on les avait placés subitement en face d'un trop grand nombre d'objets se mouvant à la fois, objets qu'ils ne voyaient pas bien distinctement...

— N'y a-t-il donc, en pareil cas, aucune espèce de guérison possible?

— Si. Lorsque l'on parvient à fixer les yeux du baby sur une chose qui captive vivement son attention, on peut avoir bon espoir. Mais c'est quelquefois assez difficile d'arriver à ce résultat avec ces mobiles petites créatures!

— Dites-moi, madame R..., est-ce que cette chambre, si vaste et si aérée, n'est pas un peu froide pour un si jeune enfant?

— Non, elle est excellente de tous points... d'après notre autorité médicale, du moins.

— De quoi donc se compose la literie de votre berceau?

— D'une sorte de petite paillasse en paille d'avoine, autrement appelée *menue paille*, et d'un oreiller semblable; de deux draps taillés dans du linge à demi-usé, afin qu'ils soient plus doux — car je ne puis, moi, acheter à mon enfant des draps en fine batiste! — enfin, d'une ou de deux couvertures, selon la saison. J'ai trois paillasses pareilles à celle-ci, afin de ne jamais me trouver à court, et trois oreillers, dont un garni pour les jours d'apparat. Il en est de même de ce gentil couvre-pieds de laine que j'ai tricoté et assorti aux nuances des rideaux de la couchette. Je ne l'exhibe que dans les grandes occasions.

— En quoi est-elle, votre couchette?

— Je l'ai prise en osier, par raison d'économie, mais je regrette un peu que mes ressources ne m'aient pas permis de l'acheter en fer ou en acajou, car l'osier engendre, dit-on, une foule d'insectes...

— Qui troubleraient encore plus que les mouches le repos de votre cher petit ange.

— Aussi, j'y veille! reprit madame R...

— J'aurais préféré, il me semble — pardonnez-moi l'indiscrétion de cette remarque — le berceau drapé de blanc et ayant des rideaux en mousseline claire.

— Moi aussi, si je n'avais consulté que mon goût pour le joli; mais la mousseline claire eût laissé filtrer trop de jour pour les yeux de mon enfant. Des rideaux en foulard léger ou en marceline seraient plus convenables encore que cette perse qui, par son épaisseur, empêche peut-être un peu la libre circulation de l'air... Par malheur, c'était beaucoup plus coûteux... et dame, quand on est obligée d'y regarder de très-près...

Un mouvement, puis un petit cri de l'enfant, interrompirent la phrase de madame R...

— Le voilà qui s'éveille, le chéri, dit-elle. Je cours chercher son biberon, c'est l'heure de le lui donner.

Et, deux secondes après, elle tendait à maître baby, dont je n'avais pu arrêter les pleurs, bien que je lui eusse dit successivement mes plus douces paroles de ma plus douce voix, une petite fiole remplie d'un liquide blanc, sur laquelle l'enfant se jeta avec avidité. Le goulot de cette fiole était entouré d'une fine éponge, arrondie du bout, et recouverte elle-même d'un linge de batiste : c'était le biberon annoncé.

— Voilà qui m'épargne tous les inconvénients et tous les frais d'une nourrice, puisque je n'ai pas les moyens d'en avoir une chez moi et que ma santé ne me permet pas de nourrir mon enfant moi-même; je ne me résoudrais jamais à l'envoyer au dehors, chez quelque femme de la campagne qui n'en prendrait soin qu'à ses moments de loisir, et peut-être, qui sait? me le laisserait mourir!...

Et en même temps qu'elle disait ces mots avec une émotion dissimulée à grand'peine, madame R... se pencha d'un mouvement passionné vers le petit être qu'elle embrassa sans qu'il daignât se déranger le moins du monde, l'ingrat, de la grave occupation qui le captivait tout entier.

— C'est du lait, demandai-je, ce liquide qu'il boit avec tant de plaisir?

— Du lait de vache, tout simplement. Pendant le premier mois qui suivit la naissance de baby, ce lait fut coupé, aux deux tiers, d'eau tiède ou d'eau d'orge — ce qui est fort rafraîchissant. — Pendant le deuxième, on ne mit plus l'eau qu'à moitié. Pendant le troisième, il y avait les trois quarts de lait; enfin, maintenant, c'est du lait tout pur, du lait non écrémé et autant que possible de la même vache.

— Mais l'enfant ne le prend pas froid, ce lait?

— Non, on le fait tiédir, en plaçant la fiole qui le contient dans une écuelle d'eau chaude.

— Et il ne *tourne* jamais?

— Je vous demande bien pardon. Il tournerait à coup sûr, si l'on n'avait le soin de ne jamais mélanger deux sortes de lait — lait du jour et lait de la veille, par exemple — ou bien si l'on ne nettoyait pas, chaque fois qu'ils ont servi, le vase et l'éponge à l'eau tiède. De plus, on renouvelle souvent le petit linge qui recouvre cette éponge, car si baby sentait le moindre goût sûr à ce linge, il repousserait son lait avec un superbe dédain.

— Si on le faisait boire avec une petite cuiller, on n'aurait pas tous ces embarras?...

— C'est vrai; mais, outre qu'il boirait beaucoup moins volontiers, on en répandrait souvent sur ses vê-

VI

»Pendant qu'elle cherchait à l'instruire, à l'éclairer sur les vérités de la religion, il l'écoutait sans l'entendre, plus occupé à la regarder, à l'admirer, que pressé de recueillir ses paroles.

»—Je vois bien, lui dit-elle un jour, que je ne pourrai jamais ouvrir vos yeux à la lumière; je ne suis qu'une pauvre fille ignorante; ce que je sens, je ne puis l'exprimer; vous ne voulez pas croire à ce Dieu que je distingue partout, à ce Dieu qui a créé tout ce qui nous entoure, à ce Dieu qui a paré la terre de ces montagnes, de ce feuillage, de ce ruisseau qui mugit dans le fond du ravin. — D'un signe, il ferait écrouler ces sommets perdus sous les neiges; d'un mot, il éteindrait les astres! Ne voulez-vous donc point qu'un être puissant gouverne toutes ces merveilles? Tout cela, suivant vous, ne serait donc que l'effet du hasard? Que ne puis-je vous convaincre, vous persuader! Mais la science et l'esprit me manquent...

»—Continuez, Cécile, le cœur parle plus au cœur que la science.

»—Écoutez, reprit-elle, on dirait que ces petits oiseaux, en mêlant leurs chants à ma voix, veulent aussi vous pénétrer de la vérité; réfléchissez à leur instinct, à leurs travaux! Qui leur a appris à construire leurs nids? Qui leur a donné cette tendresse pour leurs petits? Qui a dit à la plupart d'entre eux : Allez chercher un climat plus doux, ou vous succomberez aux froids de l'hiver? Pensez-vous que ce soit le hasard?

»Et ces fleurs, ces fleurs qui semblent animées, puisqu'elles éprouvent des sensations diverses? Les unes, dites-vous, suivent le soleil jusqu'au déclin du jour; d'autres, au contraire, se ferment à ses rayons brûlants, qu'elles ne pourraient supporter sans mourir! Leur histoire, vous me l'avez apprise! Elle m'aurait affermi dans ma foi, si j'avais douté un instant; vous qui lisez si bien dans la nature, pourquoi ne pas comprendre qu'une main puissante la guide? Pourquoi contempler ce qui nous entoure et ne pas croire au sublime auteur de toutes choses...? »

»Mais le soleil commence à baisser, les ombres s'allongent dans la montagne, l'heure approche où je dois rejoindre ma mère. Adieu, monsieur, ou plutôt au revoir; je vous quitte encore sans vous avoir convaincu, puisse Dieu venir à mon aide! Elle s'éloigne rapide et légère, en véritable enfant de la montagne.

»Georges la suit de l'œil avec tristesse; tout à coup un faux pas fait rouler Cécile... elle disparaît dans un précipice.

»Georges pousse un cri terrible, il va s'élancer dans le ravin et mourir au moins avec elle...

»Il aperçoit Cécile arrêtée dans sa chute par un épais buisson, il veut voler à son secours... S'il fait un faux pas il tombera dans le fond de l'abîme, et la jeune fille est à jamais perdue; il regarde avec anxiété autour de lui, appelle au secours, pas une voix ne lui répond, partout un silence de mort!

»—Que vais-je faire? » s'écrie-t-il.

»Et en même temps il porte ses yeux vers le ciel et fléchit les genoux.

»—O Dieu! je t'implore! si tu permets que j'arrive jusqu'à elle, que je la sauve, je suis à toi, je deviendrai le plus fervent des chrétiens. »

»Il se relève. Dieu fait descendre dans son cœur un espoir qui lui donne des forces pour entreprendre son périlleux voyage. Il pose son pied sur une pierre, la pierre glisse et roule avec fracas au fond de l'abîme; ses mains s'accrochent à des buissons, qui parfois le soutiennent, qui parfois l'abandonnent; à chaque pas il trouve un faible appui qui souvent lui échappe; peu à peu il approche, il murmure le nom de la jeune fille, il appelle, mais aucun signe ne lui dit qu'elle l'entend... Il arrive enfin près d'elle... elle n'était qu'évanouie... mais comment l'emporter? En voulant la sauver, ne l'entraînera-t-il pas au fond de l'abîme? Il regarde de nouveau le ciel comme pour lui demander de l'inspirer; sa prière est maintenant ardente, il croit en Dieu, le supplie de venir à son aide. Des larmes baignent son visage, il est à genoux, ses mains sont jointes... tout à coup il se lève :

»—Au secours! au secours! » Et l'écho porte au loin son cri de détresse.

»Cette fois, ce n'est pas en vain, on lui répond, il reconnaît au-dessus de lui plusieurs habitants du village, qu'une bergère, témoin de l'accident, est allée chercher. Les paysans lui jettent une corde dont il s'entoure, il prend entre ses bras la jeune fille qui ouvre les yeux; plus effrayée de se sentir près de l'athée qu'épouvantée du péril, elle veut se dégager.

»—Laissez-moi, dit-elle avec fermeté, je me sauverai sans vous, Dieu m'aidera!

»—Non, Cécile, maintenant je suis chrétien, j'aspire à recevoir le baptême; je vous sauverai. »

»Soutenu, aidé par la corde dont plusieurs hommes tenaient le bout, Georges parvint au port de salut, c'est-à-dire à l'étroit sentier. Une femme éplorée saisit avec empressement Cécile et la couvrit de baisers; vous avez deviné que c'était sa mère. Je me trouvais aussi là; je pleurais et je me réjouissais en voyant sains et saufs le pauvre solitaire et la jeune fille.

»Quand on fut un peu remis de cette vive émotion, Cécile s'écria en se jetant dans les bras de sa mère :

»—Dieu lui a enfin ouvert les yeux! Il devient un de ses enfants! il croit! »

»Un murmure de satisfaction, presque un cri de joie se fit entendre; chacun de ces braves gens voulut presser la main du nouveau chrétien.

»—Mes amis, dit-il, c'est à Cécile que je dois ce bonheur; chaque jour, grâce à elle, je sentais la pensée de Dieu entrer plus avant dans mon âme; si je ne l'avouais pas, si je n'osais me l'avouer à moi-même, c'est qu'un souvenir semblait me reprocher ma faiblesse. Je refoulais alors l'idée consolante d'une seconde vie, j'ordonnais à mon esprit de douter... Aujourd'hui, ce miracle a achevé ma conversion : Dieu m'a écouté, il a sauvé celle que j'aime; car, je l'avoue devant sa mère et devant vous tous, la parole de Cécile a charmé délicieusement mon cœur, elle y a fait naître, en même temps que la pensée du Très-Haut, un sentiment pur et ineffable!... »

VII

«Trois mois après cet événement, une grande joie régnait dans le village; le sentier qui conduisait de la maison de Georges à l'église, était couvert de fleurs et de feuillages; les jeunes filles étaient en blanc et les paysans en habits de fête; tous allaient chercher le jeune homme pour lui faire recevoir le baptême.

»Au premier pas que fit le néophyte, les cloches sonnèrent. Arrivé à la porte de l'église, Georges s'inclina avec respect devant le Christ que le prêtre lui présenta. Son cœur palpitait d'émotion; son âme semblait s'ouvrir à des horizons éclairés d'une douce lumière.

»Quand l'eau sainte en eut fait un chrétien, il se prosterna devant l'autel et pria.

»--Mon Dieu, se dit-il, le ciel est-il donc fermé à ceux qui n'ont pas cru à la vérité?

» — Non, lui répondit une voix, la clémence de Dieu est infinie! »

» Les jeunes filles chantaient alors un cantique, l'encens répandait son parfum dans l'église; l'orgue jouait une mélodie qui rappelait quelque divin concert; un rayon de soleil traversa les vitraux, arriva jusqu'aux pieds de l'autel, effleura un instant le front de Georges et parut à tous un sourire de Dieu.»

....

Quelques années plus tard, la cloche lancée à toute volée annonçait au loin une fête joyeuse. Les jeunes filles, vêtues de robes blanches, causaient gaiement entre elles; les jeunes garçons avaient pris leurs beaux habits et fredonnaient des airs montagnards.

Chacun suivit le chemin de l'église. Cécile était au bras de Georges; tous deux allaient promettre à Dieu de s'aimer toujours. Ils tinrent leur serment; mais, hélas! ils s'aiment aujourd'hui dans le ciel!

RICHARD CORTAMBERT.

L'ANGELUS

Salut! salut! Vierge pleine de grâce!
Qu'à te louer jamais ma lèvre ne se lasse!
En ce désert, sois le rayon de miel,
Après l'exil, sois la porte du ciel!

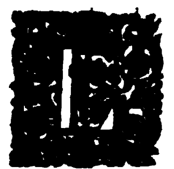
Jésus-Christ descendit dans le sein d'une femme
Et l'univers était plus petit que son âme;
Sur son vieux trône assis, soudain l'ange du mal
Vit frémir en ses mains le sceptre impérial;
Alors on entendit dans l'exil où nous sommes,
Tomber un cri des cieux : Gloire à Dieu! paix aux hommes!
Et le pauvre, l'esclave assis dans sa douleur,
Releva dans l'espoir son regard et son cœur.

Salut! salut! Vierge pleine de grâce!
Qu'à te louer jamais ma lèvre ne se lasse!
En ce désert sois le rayon de miel,
Après l'exil, sois la porte du ciel!

MARIE JENNA.

REVUE MUSICALE

GLUCK. — LE THÉATRE ROSSINI



La reprise d'*Alceste*, à l'Opéra est un événement trop capital, dans l'histoire de la musique, pour que nous négligions l'occasion d'en dire, encore aujourd'hui, quelques mots à nos lectrices. Cet admirable ouvrage, dont un public d'élite a pu seul comprendre toutes les beautés, est précédé d'une préface placée par Gluck lui-même en tête de sa partition. C'est là un document dont il importe aux musiciens de prendre connaissance, et que nous transcrivons littéralement.

« Lorsque j'entrepris de mettre en musique l'opéra d'*Alceste*, écrit le célèbre maître, je me proposai d'éviter tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs avaient introduits dans l'opéra italien, et qui, du plus pompeux et du plus beau des spectacles, en avaient fait le plus ennuyeux et le plus ridicule. Je cherchais à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie, pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus. Je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoutent à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux de l'ombre et de la lumière, qui servent à animer les figures, sans en altérer les contours.

» Je me suis donc bien gardé d'interrompre un acteur, dans la chaleur du dialogue, pour lui faire attendre une ennuyeuse ritournelle ou de l'arrêter au milieu du discours, sur une voyelle favorable, soit pour déployer, dans un long passage, l'agilité de sa belle voix, soit pour attendre que l'orchestre lui donnât le temps de reprendre haleine pour faire un point d'orgue.

» Je n'ai pas cru non plus devoir passer rapidement sur la seconde partie d'un air, lorsque cette seconde partie était la plus importante, afin de répéter quatre fois les paroles de l'air, ni finir l'air où le sens ne finit pas, pour donner au chanteur la facilité de faire voir qu'il peut varier à son gré et de plusieurs manières un passage.

» Enfin, j'ai voulu proscrire tous ces abus contre lesquels, depuis longtemps, se récriaient en vain le bon sens et le bon goût.

» J'ai imaginé que l'ouverture devait prévenir les spectateurs sur le caractère de l'action qu'on allait mettre sous leurs yeux, et leur indiquer le sujet; que les instruments ne devaient être mis en action qu'en proportion du degré d'intérêt et de passion, et qu'il fallait éviter surtout de laisser, dans le dialogue, une disparate trop tranchante entre l'air et le récitatif, afin de ne pas tronquer à contre-sens la période, et de ne pas interrompre, mal à propos, le mouvement et la chaleur de la scène.

» J'ai cru encore que la plus grande partie de mon travail devait se réduire à chercher une belle simplicité, et j'ai évité de faire parade de difficultés aux dépens de la clarté; je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation et liée à l'expression; enfin, il n'y a aucune règle que je n'aie cru devoir sacrifier de bonne grâce, en faveur de l'effet.

» Voilà mes principes; heureusement le poème se prêtait merveilleusement à mon dessein; le célèbre auteur d'*Alceste* (Calzabiji) ayant conçu un nouveau plan de drame lyrique, avait substitué aux descriptions fleuries, aux comparaisons inutiles, aux froides et sentencieuses moralités, des passions fortes, des situations intéressantes, le langage du cœur et un spectacle varié. Le succès a justifié mes idées, et l'approbation universelle, dans une ville aussi éclairée que Vienne, m'a démontré que la simplicité et la vérité sont les grands principes du beau dans toutes les productions de l'art. »

Nous engageons les compositeurs, poètes et musiciens, à lire avec attention cette préface d'un des rois de la belle musique. Elle est un enseignement salutaire, dans un temps où le sentiment de la vraie grandeur tend à s'effacer chaque jour, devant la préoccupation des effets puérils.

Nous terminerons ce qui concerne l'*Alceste* de Gluck, par les lettres ci-dessous que se sont mutuellement écrites les deux hommes éminents qui ont le mieux compris et apprécié cet admirable ouvrage.

M. Hector Berlioz, qui a dirigé, comme on sait, les études d'*Alceste*, recevait, le lendemain de la première représentation, la lettre que voici de M. Fétis, accouru de Bruxelles pour revoir le chef-d'œuvre :

« Cher monsieur Berlioz,

» J'éprouve le besoin de vous parler de l'impres-
» sion qu'a faite sur moi l'œuvre sublime de Gluck,
» à la représentation d'hier soir, et de rendre hom-
» mage à votre sentiment parfait des beautés de

» cette partition. Vous êtes entré profondément » dans la pensée du grand auteur et n'avez pas fai- » bli un seul instant dans son expression. On ne » peut avoir à la fois une plus noble simplicité, » une énergie plus grandiose, une délicatesse plus » suave et plus fine. Dans une semblable interpré- » tation, on ne reconnaît pas seulement un grand » musicien, mais un poète et un philosophe.

» Recevez, pour cette restauration d'un chef- » d'œuvre, les remercîments d'un ami sincère et » dévoué de l'art, ainsi que l'expression de la haute » estime que je professe pour votre personne. Je » serais allé vous voir, si je ne retournais aujour- » d'hui même à Bruxelles.

» FÉTIS.

» Paris, 13 octobre 1866. »

M. Berlioz a adressé la réponse suivante à M. Fétis :

« Paris, le 14 octobre 1866.

» Mon cher monsieur Fétis,

» Je vous remercie de la lettre que vous m'avez » fait l'honneur de m'écrire, à propos de la reprise » d'*Alceste*. Cette lettre m'a rempli de joie, vous » n'en sauriez douter. L'exécution du chef-d'œuvre » vous a paru bonne, parce que j'ai trouvé un di- » recteur et des artistes aussi intelligents que dé- » voués. Je suis pour bien peu dans leur succès. La » hauteur monumentale de l'inspiration de Gluck » qui les avait terrassés d'abord, les a fait ensuite » s'élever et grandir. Pourtant, si quelque chose » pouvait me rendre un courage aujourd'hui inu- » tile, ce serait un suffrage tel que le vôtre.

» Je défends nos dieux.

» Mais dans la petite armée (*nullam, sperante sa-* » *lutem*) qui combat les mirmidons, vous êtes une » lance encore, et je ne suis plus, moi, qu'un bou- » clier.

» Recevez l'assurance de mon respectueux dé- » vouement.

» HECTOR BERLIOZ. »

Et maintenant, chères lectrices, habituées aux bruits sonores de la musique moderne et aux plates poésies des libretti à la mode, relisez avec patience tout ce qui vient de s'écrire sur le chef-d'œuvre de Gluck ; écoutez de toutes vos oreilles ce grand drame lyrique dont le sentiment est à la hauteur de l'expression ; efforcez-vous de comprendre que la majesté, la simplicité, l'élévation, la naïveté, sont les éléments indispensables des productions qui font époque, et surtout, allez entendre *Alceste*, ce fruit substantiel et savoureux d'un temps auquel, en matière d'art, le nôtre ne peut être comparé.

⁂

Pour les rêveurs, les contemplateurs et les poètes, rien ne vaudra jamais la campagne solitaire, c'est-à-dire un petit coin pittoresque, au bord d'une vallée ombreuse, avec une colline sur la gauche, un ruisseau sur la droite et des oiseaux partout. La fleur cueillie dans ce silencieux refuge, a plus de parfum que les autres, et la pensée, mûrie loin du bruit de la foule, prend un essor que le mouvement ne permet pas. Là, nous sommes nous, et à nous; nulle influence, nul intérêt de vanité, nulle coquetterie d'esprit ou de sentiment ne réagit sur l'imagination. Dieu et ses œuvres sont sous nos regards; tout notre être en est comme imprégné. De grandes révélations nous conduisent à de grandes idées. Nous sortons de la solitude meilleurs et plus heureux qu'en y entrant.

Voici notre opinion sur la campagne ; mais elle n'est pas partagée par la plupart des citadins, en recherche pour quelques mois, des plaisirs de la villégiature. Saint-Cloud, Meudon, Asnières, Choisy, Nogent, Vincennes, Sceaux, ont bien leurs charmes; aussi notre amour du silence ne va pas jusqu'à calomnier ces charmants petits pays où l'on se repose des fatigues de la vie parisienne. Je n'ai pas parlé de Passy, parce que c'est de Passy précisément que je veux vous entretenir aujourd'hui. Je n'ai pour cela qu'à jeter les yeux sur la curieuse notice que lui a consacrée M. Édouard Fournier, dans son livre des énigmes des rues de Paris. Je n'y puiserai d'ailleurs que des renseignements généraux.

Tandis que la plupart des banlieues de Paris devenaient autant de faubourgs, où la population économe allait chercher des refuges à bon marché; Passy restait le lieu privilégié de toutes les élégances de bon ton et de haute race.

Franklin, Thiers, Béranger, Lamartine, Helvétius, Balzac, Rachel, Alphonse Royer, Jules Janin, Orfila, Chateaubriand, Rossini, et cent autres qu'il serait trop long de citer, sont venus et viennent encore chaque année demander à Passy le repos, l'ombre et la santé. A côté de ces beaux oiseaux de passage, il y a les oiseaux qui vivent dans cette gracieuse cage en toute saison; ce sont les citoyens de Passy. Tous ces éléments nomades et inamovibles se réunissaient, il y a une dizaine d'années encore, sur les pelouses fleuries du Ranelagh.

Aux soirées d'hiver, on y donnait des bals, des concerts, des spectacles, organisés dans une belle salle qu'avait fait construire un garde du bois de Boulogne protégé par le maréchal de Soubise.

Le Ranelagh a son histoire, sa grandeur et sa décadence. Lisez la notice de l'infatigable chercheur, vous y verrez les noms des hôtes célèbres qu'il a abrités sous son toit de feuillage, depuis Marie-Antoinette et madame de Polignac jusqu'à Trenitz, l'inventeur de la danse qui porte son nom; depuis Franklin jusqu'à la duchesse de Berry. Vous y trouverez la liste des spectacles que l'on y a représentés, *Nanino, l'Ancien quêteur, le Soldat français, la Lingère*, et tant d'autres encore dont le Ranelagh eut les prémices. Sous l'ancienne royauté, on y chantait, raconte M. Gérôme, de *l'Univers Illustré*; on y dansa sous la Terreur, on s'y promenait sous le Directoire, et les muscadins s'y battirent contre la garde directoriale.

Ce fut en 1814 que le Ranelagh courut les plus grands dangers. Les Cosaques qui s'y étaient installés s'imaginèrent de faire du feu avec le mobilier de la maison. Déjà ils s'étaient rués sur les décors du théâtre, lorque le père Herny, propriétaire d'alors, arriva tout essoufflé! Comment! leur dit-il, vous avez sous la main une vraie forêt et vous prenez la mienne! » Le Ranelagh fut sauvé cette fois; les Cosaques s'arrêtèrent. D'un mot le père Herny les avait

désarmés. Que n'en trouva-t-il un autre pour désarmer les démolisseurs de 1859!

Sous l'administration de ce bonhomme, le Ranelagh vit encore de beaux jours. Toutes les fractions du monde féminin, toute la fleur des pois de l'élégance parisienne s'y donnaient rendez-vous. Le père Herny, membre du conseil municipal et du bureau de bienfaisance, se montrait sévère gardien des mœurs; malgré tous ses soins, un certain public aux allures équivoques, se glissait peu à peu dans son domaine. Il en était désespéré, mais il fallait vivre; les habitudes modernes si déplorables, les toilettes extravagantes, les regards effrontés s'y frayaient une voie; mais le jeudi était le jour de la bonne compagnie; une consigne sévère y régnait. On n'y rencontrait que des personnes du meilleur monde, et les habitants paisibles de Passy y dansaient en famille.

Mais le plus vif plaisir de cette petite population, c'était le théâtre installé dans le Ranelagh. Il n'était cependant ni grand ni splendide. Les décors qu'on avait achetés à la vente de la Malmaison, se bornaient à un salon, une forêt, un parc, un palais, une auberge et une prison. Qu'importe! on s'y amusait honnêtement et sans scandale. Les élèves du Conservatoire y chantaient l'opéra comique, et les frères Seveste y venaient jouer leur répertoire; on s'y amusait surtout lorsque les comédiens étaient les amateurs de la localité. Demandez aujourd'hui, à ce chef de bureau des dépôts et consignations, à ce receveur des finances, à cet employé supérieur de l'administration des domaines, à ce brave colonel en retraite, quels ont été les plus beaux moments de leur vie; ils vous répondront: C'étaient ceux où, jeunes et superbes, nous chantions au Ranelagh les opéras de Dalayrac.

Un jour vint, cependant, où tout cela disparut du bois de Boulogne, où l'on supprima d'un coup, bals, concerts et théâtre. Le père Herny en mourut; son Ranelagh, c'était sa vie. Dans ces planches inertes, dans ces parquets poudreux, dans le sable de ces allées, sous ces dômes de verdure; le pauvre homme avait enfoui cinquante années de bonheur! Le premier coup de pioche le frappa au cœur.

Chaque matin, dit Jules Janin, alors habitant de Passy, il se faisait trainer en ce lieu désolé, pour contempler cette ruine sans espoir et cet abandon sans retour. Le dernier jour enfin, celui où ce théâtre ne fut plus que cendre et poussière, M. Herny rentra dans sa maison triste et pensif. Il fit appeler ses enfants et ses petits-enfants pour leur dire un dernier adieu, et il mourut dans la nuit même du 23 février 1859.

Passy pourtant ne pouvait vivre sans théâtre. Un excellent homme qui se livrait volontiers, dans sa retraite, au charme de composer des tragédies en cinq actes, M. Nouguier, le père du conseiller de la Cour de cassation, se mit en tête de combler la lacune. A sa voix, les souscriptions affluèrent. Le capital nécessaire était déjà presque réuni, lorsque la mort vint le frapper à son tour.

Boieldieu entreprit de reprendre son œuvre; muni du privilége ministériel, il avait déjà pris ses mesures pour édifier sa nouvelle salle sur les pelouses mêmes de l'ancien Ranelagh; il avait compté sans le décret de la liberté des théâtres qui vint effrayer ses actionnaires et couper court à sa spéculation. Il était donné à M. Lérat de réaliser les rêves lyriques et dramatiques des habitants de Passy.

Le théâtre qu'il vient de faire construire s'élève sur les terrains de l'ancien hôtel de Portalis. Il est élégant d'aspect, contient douze cents places et est aménagé de manière à pouvoir, par un prompt changement, se convertir en salle de bal, de concert et de conférences. Il s'appellera le *Théâtre Rossini*. Passy y retrouvera son Ranelagh. Le nom seul du parrain est une garantie de succès.

Le grand maître possède sa villa à l'extrémité même des pelouses du Ranelagh, dans le voisinage de tous les élégants hôtels du prince Radziwill, du comte Strogonoff, du duc de Valmy, du général Dumas, de la comtesse de Lagrange et de la princesse Ghika. Ces mêmes pelouses sont aussi bordées à droite par l'admirable château de la Muette, habité par madame Érard, en compagnie de madame Spontini; à gauche, par le parc de Beauséjour, que le cygne de Pesare illustra de sa présence à l'époque où madame Récamier y tenait sa cour.

Que de célébrités ont passé successivement dans ce lieu enchanteur devenu définitivement le pays des arts et des illustrations de tous les genres!

***

— Au nombre des ouvrages remarquables publiés récemment, il faut placer en première ligne les transcriptions pour piano qui ont été faites sur l'*Alceste* de Gluck par MM. Ch. Neustedt et Paul Bernard. Ce sont de belles et bonnes pages où l'on retrouve toute l'élévation de la pensée du maître et tous ses effets grandioses.

— Une valse très-brillante, *Souvenir du Staubbach*, par Mathilde Moreau, a paru chez l'éditeur Petit, ainsi que deux fantaisies charmantes, intitulées: *Sérénade Vénitienne*, par L. Cassi; et *Sérénade du Barbier*, par H. Penaud.

— Chez Marcel Colombier, se trouve un morceau de chant hors ligne, intitulé: *Un beau Rêve*, paroles de M. Lauge, musique de Ch. Le Corbeiller, l'auteur d'un *Ave Verum*, très-beau et qui n'est pas assez connu. Quelques danses nouvelles: *La Chinoise*, polka par A. Barré: *La jeune Bourbonnaise*, valse d'Auguste Grenet; une *Tyrolienne*, de Schiffmacher; *Bondebryllup*, air danois, et *Marche du roi Frédéric*, par A. Talex, sont tout à fait en vogue.

— Il y a aussi de fort belles pages dans la partition inédite *Struensée*, de Meyerbeer, qui est en vente chez Brandus et Dufour. Tous les admirateurs de l'illustre maître allemand voudront connaître la *Marche funèbre*; *la Bénédiction*; *Dernier Moment*; *le Rêve de Struensée*; *le Bal*; *la Révolte*; la *Marche avec chœur*, qui est un des plus beaux morceaux de l'œuvre.

— On annonce, chez Félix Macker, une opérette de salon que l'on dit très-divertissante. Les paroles sont de M. Sorant, et la musique de J. Nargeot. L'ouvrage a pour titre: *Dans le Pétrin*.

— Disons, en terminant cette courte analyse, que la redowa publiée par M. Rocheblave dans notre numéro de novembre dernier et intitulée *Bonsoir*, obtient un véritable succès dans les salons.

Marie Lassaveur.

Correspondance.

FLORENCE A JEANNE

e souviens-tu, ma Jeannette, de cette aimable madame R..., dont je te parlais au mois de juillet dernier? Cette jeune femme modèle, Parisienne comme moi, et, comme moi, transplantée bien loin de Paris, qui me donna, en quelques instants, tant de leçons d'ordre, d'économie et de sagesse, et qui, de plus, me promit de m'initier à tous les intelligents expédients qui l'aident à rendre son intérieur, si humble, un vrai paradis?

Eh bien, je sors encore aujourd'hui de chez elle, et je viens faire profiter de tout ce que j'y ai appris — non pas toi, tu n'as ni petits frères ni petits neveux à élever! — mais celles de mes amies mariées, qui tant de fois m'ont cherché querelle parce que, dans notre Correspondance, jamais je ne dis mot de ce qui intéresse si vivement les jeunes mères : les babies.

Dame! on ne parle bien que de ce qu'on connaît, et moi, qui avais été élevée comme une fille unique, ne voyant que bien rarement des petits enfants, moi à qui, depuis mon mariage, le bon Dieu avait l'air de ne pas vouloir envoyer de famille, j'étais fort étrangère à toutes les questions concernant ce petit monde... mais maintenant que mes regrets sur ce point se sont changés en espérance, et en espérance prochaine, c'est très-différent! Bien mieux, me voilà comme les amies qui m'adressaient des reproches, avide d'apprendre tout ce qui peut toucher le bien-être de ces chères petites créatures que l'on aime de tout son cœur, avant même de les avoir.

Donc, pour ébaucher par avance mon éducation maternelle, je questionne à droite, à gauche, tous ceux qui veulent bien me répondre : mon médecin, la vieille parente de mon mari, — elle a élevé cinq enfants! — ma nouvelle amie, madame R..., surtout, qui m'a précédée de quelques mois dans les devoirs si doux de la maternité. Puis, de tout ce que l'on me dit, je fais une petite provision d'expérience pour le moment où l'ange attendu m'arrivera.

C'est cette expérience... par anticipation, que je veux partager avec nos amies. Je satisferai ainsi à un désir que bien souvent ces dames m'ont exprimé, et, pour cette fois, vous, mesdemoiselles, vous laisserez ma causerie de côté, si elle ne vous intéresse pas. Mais pourquoi ne vous intéresserait-elle pas? Beaucoup d'entre vous seront à leur tour épouses et mères, et en attendant, il en est un grand nombre qui sont déjà sœurs aînées, tantes et marraines...

Ces choses expliquées, revenons à ma visite.

Empêchée par mille et un détails d'intérieur, je n'avais pu voir qu'une seule fois madame R..., depuis qu'elle est maman, et encore, était-ce avant son complet rétablissement; aussi, je fus très-dépaysée en entrant dans son joli logis d'autrefois, maintenant tout transformé.

Comme la venue du petit *étranger*, ainsi que disent les Anglais, modifie nos habitudes et notre existence! Au lieu de cet ordre si parfait, si coquet, si *paisible* — en admettant que, pour bien exprimer ma pensée, je puisse, à cet endroit, employer cette expression — qui régnait chez ma nouvelle amie, c'est un va-et-vient continuel, un pêle-mêle, un désordre plein d'animation et de vie : des langes par-ci, des brassières par-là; ici, un bonnet qui sèche, là-bas des fers préparés pour le repasser ; sur ce fourneau, une petite soupe qui mijote; sur cette veilleuse, un biberon qui chauffe en attendant le réveil de l'enfant. Dans la chambre à coucher, un berceau à la place de la table de jeu-bureau, remplie de brimborions élégants, que j'admirais à toutes mes visites; sur chaque meuble, dans chaque armoire, un objet rappelant le nouveau venu, Sa *Majesté Baby*, qui, par le seul fait de sa naissance, a tout accaparé ici : le cœur aussi bien que les plus petits détails de l'existence du père et de la mère, sur lesquels il règne en souverain absolu, et dont les moindres actes sont désormais subordonnés à son bon vouloir!

Mais combien cette sujétion semble douce et facile, si j'en juge par le visage heureux, par le regard rayonnant que madame R..., debout auprès du berceau du cher petit autocrate, me lance en souriant, lorsqu'elle m'aperçoit sur le seuil de la chambre! car à présent ce n'est plus elle qui ouvre la porte aux visiteurs; le surcroît d'occupations que lui occasionne la venue d'un fils, l'a obligée à prendre une petite bonne qui encombre peut-être autant le logis qu'elle aide à le bien tenir, mais enfin qui rend aussi quelques services. C'est elle qui porte

te prie de m'excuser pour ce bavardage qui, tout en s'adressant à toi, ne te concerne guère.

Ta dévouée, FLORENCE.

P. S. Égoïste que je suis ! Je te parle, des pages durant, de mes préoccupations personnelles et j'oublie de te demander si tu es enfin parvenue à faire comprendre à toutes les abonnées du *Journal des Demoiselles* que, si elles s'attachaient à garder dans un petit coin de leur mémoire ou de leur calepin, le numéro d'ordre de leur abonnement, elles t'épargneraient et s'épargneraient à elles-mêmes, en cas de changement d'adresse ou d'édition, bien des désagréments et des ennuis. Mais ce sont toujours les bonnes choses, les choses utiles que l'on a le plus de peine à faire comprendre ! Au revoir !

F...

MODES

Le récit de tes douleurs, ma chère Laure, m'a vivement émue. — J'allais faire de l'ironie — j'aime mieux te gronder tout franchement. Comment! ma gentille Laure peut-elle redouter la critique de personnes dépourvues de jugement?

S'il est des femmes assez privées de raison pour sacrifier le bien-être intérieur à la vanité, afin de lutter de frivolité et d'extravagance avec des femmes plus riches qu'elles, laisse-les faire et ne les imite pas. En te prêchant, ma chérie, je te parle au nom de la mode saine et vraiment parisienne : « Madame ou mademoiselle une telle a toujours la même robe. » Crois-moi, ni les pères, ni les frères, ni les maris, ne reconnaîtront jamais ce crime-là.

Réponds à tes *critiqueuses* : « Mieux vaut mettre tous les jours la même robe faite à la mode, que d'entasser, dans des armoires, des toilettes qu'on ne peut épuiser, et dont l'emploi plus ou moins tardif condamne tôt ou tard à porter des vêtements démodés. »

Il faut bien le dire, on sacrifie souvent à la vanité de montrer une robe très-coûteuse, le plaisir de porter une toilette simple mais gracieuse dans son ensemble et irréprochable dans ses détails. Garde-toi de ce travers. Puisque ton budget est limité, retranche plutôt sur le prix de ta robe, pour avoir un pardessus frais et un chapeau dont la couleur ne jurera pas avec cette robe.

Je n'achèterai donc ta soie bleue que lorsque tu m'auras répondu.

Ceci dit, voici l'instruction demandée :

Pour *apprêter* un corsage, bien et économiquement, il faut, si l'étoffe est suffisamment large, poser le patron du dos sur le milieu du pli de l'étoffe, puis le devant du côté de l'épaule dans l'échancrure du dos, près du *petit côté* de devant et du *petit côté* de derrière.

Si l'étoffe est étroite, il sera plus avantageux de couper chaque morceau séparément, en utilisant, autant que possible, toutes les échancrures.

Avant de séparer le patron de l'étoffe, qui ne doit jamais être taillée tout à fait juste, mais au contraire dépasser le patron d'un centimètre environ, on tracera à longs points les contours précis du patron ; ceci s'appelle *faufiler*. Si le corsage est doublé, on coupera la doublure sur l'étoffe avant de *faufiler*, par conséquent, avant de détacher le patron, et l'on bâtira étoffe et doublure en même temps. Dessus et doublure doivent être coupés dans le même sens.

On *marque* ensuite le contour des pièces avec du fil, puis on les bâtit en les réunissant de façon à pouvoir essayer le corsage avant de coudre définitivement. En bâtissant le corsage, c'est-à-dire en cousant ensemble les divers morceaux dont il se compose, afin de pouvoir l'essayer, on doit toujours *soutenir* le dos sur le petit côté, et l'épaule sur le dos.

On fait sur chaque devant des remplis assez larges pour y coudre les boutonnières et pour y coudre solidement les boutons.

Il faut toujours laisser sous le bras un *rempli* beaucoup plus large que partout ailleurs, parce que l'augmentation ou la diminution des proportions d'un corsage doit toujours avoir lieu sur la couture qui se trouve sous le bras. Si l'on tentait de le rélargir ou de le rétrécir sur les devants, le corsage serait mal fait et disgracieux; si l'on essayait de le relever ou de l'allonger par les épaules, on formerait des plis fort laids et on décolletterait beaucoup trop l'encolure.

Les coutures du dos et celles des épaules sont piquées à *l'endroit* même de l'étoffe; les autres coutures sont faites à points *arrière*; le bord inférieur du corsage est garni d'un passe-poil; on en met aussi sur l'encolure, et à l'entournure des manches.

Je passe à ta seconde question.

La mode des bottes m'a toujours paru affreuse et mal seyante; je ne puis donc te la conseiller. Je donne, et de beaucoup, la préférence à la bottine à tige *un peu haute*.

Quant au voile, le plus gracieux est le voile *écharpe* en tulle à pois, bordé d'une petite blonde. Ce tulle devra avoir à peu près cinquante-cinq centimètres de largeur, et un mètre cinquante en longueur. Tu le poses par le milieu sur ton chapeau, et tu noues derrière la tête les deux bouts qui retombent en pans.

Je conseille à ta jeune dame une robe de chambre *paletot*. C'est « si tu l'aimes mieux, une sorte de longue casaque flottante. — Cette robe de chambre se porte extrêmement longue derrière. Qu'elle la choisisse en cachemire bleu-ciel, — les devants et le tour de la jupe seront garnis d'un entre-deux de Cluny, d'environ douze centimètres ainsi que les entournures des manches et les poignets — manches à la juive — avec secondes manches étroites dessous, qui se mettent ou se retranchent à volonté. Cet été on portera beaucoup les manchettes ouvertes et larges, que notre fureur de nouveau nous a fait abandonner depuis quelques années. Tu peux donc préparer ta lingerie pour cet été, en prévision de ce changement.

La broderie orientale — c'est le point de chaînette — orne beaucoup de par-dessus et de chemises russes. Cette broderie a l'avantage d'être facile, prompte à exécuter, et peu coûteuse. En choisissant bien le dessin, en mariant avec goût les couleurs, il est possible d'échapper *au commun* qui la menace dès son origine. Ces sortes de vêtements brodés se terminent souvent par des franges de sequins.

Marie s'est commandé un costume que j'aime beaucoup :

Jupon de cachemire noir à dents de scie bordé de neuf rangs de *très-petits galons* cachemire à couleurs éteintes et bien fondues, posés à un demi-centimètre les uns des autres, et suivant l'ondulation de la dent,

robe courte en cachemire noir à dents semblables, garnie d'un même nombre de mêmes galons. Paletot pareil. Chapeau Marie-Louise en castor noir, avec une bordure de plume de faisan doré pour ornement, et un voile écharpe en gaze marron doré, dont les longs pans, derrière, se termineront par un effilé.

Autre costume de jeune fille : Robe et jupon, chaîne anglaise, couleur grisaille bordés de plusieurs rangs de galons à côtelés de soie mate. Le jupon sera à bord droit. La jupe à trois pointes derrière, comme le paletot, aura la forme peplum, et tous deux se termineront par un effilé mat d'environ cinq centimètres. Chapeau en castor gris, forme ronde; voile de tulle noir à longs pans.

Deux toilettes de soirée demi-habillées pour jeunes filles. Robes de gaze de Chambéry blanches forme princesse, décolletées carrées; au corsage et tout du long de la jupe, nœuds de ruban bleu ciel assez étroits, pour que la garniture reste légère et jeune.

Cependant, les nœuds deviendront un peu plus larges vers le milieu et le bas de la jupe. Manches larges, ouvertes à la saignée, et arrêtées par un nœud de ruban. Sur chaque épaulette du corsage, un nœud posé un peu en arrière avec pans. Coiffures de nattes; diadème tressé avec un ruban bleu, chignon très-haut; bracelets de ruban bleu.

(C'est un ruban d'environ trois à quatre centimètres de largeur sur soixante centimètres de longueur, passé dans une petite boucle).

Ces bracelets si simples et si charmants, de mode autrefois, devraient être adoptés par toutes les jeunes filles de préférence à tout autre. Rien n'est plus seyant sur un bras nu.

Robe en poult de soie violet forme princesse, garnie, devant, de pattes allant en s'élargissant dans le bas de la jupe, et arrêtées par des boutons d'ambre. Paletot de velours ou de poult de soie de même couleur, avec effilé de chenille, ou des pattes posées en long et arrêtées par les mêmes boutons d'ambre : Chapeau Marie-Louise en velours ou en crêpe violet, orné d'une large rose jaune avec branchages roux, et dentelle noire. Ta tante pourra faire ajouter, derrière le chapeau, effilé de chenille ou dentelle noire, pour accompagner le chignon ou dissimuler son absence.

Coiffure allant avec cette toilette : carré de Chantilly noir ou point d'Alençon blanc avec traînes de violettes à cœur jaune, — ou traînes de boutons d'or.

Robe de taffetas noir garnie de boutons de corail.

Voici pour Marguerite une coiffure bien simple à faire soi-même. Tu couds ensemble deux dentelles de guipure de dix à douze centimètres de largeur et d'environ un mètre vingt-cinq centimètres, chacune, de longueur. Tu les fronces légèrement sur le milieu de la tête. Tu appliques, sur cet endroit froncé, des coques de ruban ou de velours, ou des fleurs. Tes dentelles, toujours réunies ensemble et à plat à partir du haut des oreilles, retomberont en barbes de chaque côté. Si l'on veut, on pourra relever ces barbes sur le chignon, au moyen d'épingles.

Je conseillerai toujours aux jeunes filles, pour toilette de bal, la double jupe de tulle, soit avec une écharpe de ruban, soit avec une guirlande de fleurs.

Tu peux parfaitement utiliser ta robe de taffetas gris clair pour la soirée de madame D...... Fais-la teindre en cerise et en ponceau (on teint si bien la soie maintenant). Tu la recouvriras d'une jupe de tulle noir brodé de jais ou de chenille. Tu mettras pour ornement des grappes de raisin d'or avec des feuilles de velours noir.

On porte beaucoup de peplums en guirlandes de fleurs pour le bal.

Ton idée de robe de gaze bleue avec une écharpe de gaze d'argent posée en festons et retenue par cinq couronnes de bluets, me semble jolie. Tu piqueras quelques bluets dans tes jolies nattes blondes.

Pour coiffures du soir, toujours la plus grande liberté : traînes de fleurs, pouffs, guirlandes, tout est admis. La seule question, aujourd'hui, c'est de savoir user avec *goût* de cette entière licence que nous donne depuis quelques années la Mode, cette souveraine autrefois si tyrannique en ses décrets.

Je termine en te signalant une jolie toilette de visite : robe de popeline de soie grise, forme princesse, garnie dans toute sa longueur, devant, de boutons de corail rose. Mantelet de velours noir à la vieille, avec capuchon de dentelle. Chapeau de crêpe gris avec guirlandes de feuilles de velours noir et roses roses. Gants gris perle.

Les ceintures brodées de jais se font maintenant avec de longs effilés de jais de quinze à vingt-cinq centimètres qui retombent sur la jupe. Quelquefois, au lieu d'effilés, c'est une résille qui forme basques peplum.

Encore une coiffure pour ta tante : carré de Cluny un peu grand; sur le devant, avançant un peu en Marie-Stuart, un plissé de velours noir d'environ quatre centimètres posé sous le bord du Cluny, — de grands pans en Cluny au milieu desquels un velours noir. Sur le côté, au-dessus de l'oreille, un ou plusieurs choux en velours noir.

Costume habillé pour petite fille de sept à douze ans. Jupon de taffetas violet orné de plusieurs rouleautés d'étoffe pareille à la jupe. Robe de soie à damiers très-petits. Corsage suisse; la partie inférieure en taffetas semblable au jupon. Manches étroites garnies jusqu'au coude, comme aux vestes des hussards, avec rouleautés de soie à damiers. — Épaulettes ornées de trois rangs des mêmes rouleautés un peu plus gros, terminés par des glands. Chapeau de castor gris ou noir, avec voile de gaze violet roulé autour du fond et retombant en longue écharpe derrière. Paletot en peluche violette. — On pourra mettre aussi une toque en velours violet ornée de plumes blanches et noires.

Pour les petites filles, j'approuve beaucoup les bottes; cette chaussure maintenant la jambe et donnant de l'aplomb à la marche.

Costume de petit garçon de sept à treize ans. Blouse large en velours, serrée à la taille par une ceinture de cuir; pantalon large, en velours également. Chapeau en castor noir. — Col et manches à l'anglaise.

EXPLICATIONS

Planche III

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 5, Camisole — 6 à 12, Robe soutachée pour baby — 13, B. P. — 14, Garniture — 15, *Camille* — 16, *Henriette* — 17, *Anna* — 18, J. H. — 19, *Clémence* — 20, *Rose* — 21 et 22, Parure — 23, E. B. pour taie d'oreiller — 24, J. L. G. — 25, Écusson avec L. B. — 26 à 28, Alphabet — 29, J. R. pour taie d'oreiller — 30, Coin de cravate — 31, Écusson avec J. G. — 32, E. M. — 33, Coin de cravate — 34, M. D. enlacés — 35, Écusson avec A. G. — 36, L. P. — 37, Garniture — 38, Mouchoir de deuil — 39, Mouchoir avec V. P.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 6, Jupon et jupon-cage — 7, Dessous de bougeoir — 8 et 9, Pouff carré — 10 et 11, Jardinière — 12, Carré en mignardise — 13, Carré en filet brodé — 14, Petit fond de tapisserie — 15 et 16, Passementerie avec jais.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 5, Camisole.
1, Devant.
2, Moitié du dos.
3, Moitié de la manche.
4, Col.
5, Poignet de la manche.

Taillez, sur la longueur du devant n° 1, une bande de percale de 25 centimètres, plissez cette bande en long en faisant 19 plis de 4 millimètres, séparés par l'intervalle indiqué sur le patron; taillez cette bande plissée en suivant les ondulations du patron; taillez également les ondulations de votre percale brodée, qui doivent se raccorder de chaque côté à cette bande; réunissez la bande à la percale par de petits points *devant*, et couvrez les coutures d'un petit biais piqué des deux côtés; vous fixez également la bande sur le côté droit du milieu du devant par deux petits biais, vous faites les boutonnières sur cette bande et vous placez les boutons sur le côté gauche qui est simplement ourlé. Le col et le poignet de la manche sont bordés du même biais que la bande du devant. Ces biais et la bande plissée suffiront comme ornement *simple* pour la camisole, si l'on ne veut pas entreprendre la broderie.

6 à 12, Robe soutachée pour baby.
6, Devant.
7, Dos.
8, Bas de la jupe.
9, Poche.
10, Ceinture.
11, Jockey de la manche.
12, Manche.

La bande unie, au patron du dos n° 7, est réservée pour placer à droite les boutonnières et à gauche des boutons en percale très-rapprochés. Pour chaque manche, vous soutachez deux morceaux sur le patron n° 11, afin de les placer sur le haut de la manche dans la position indiquée au patron n° 12, les deux pointes remontent sur l'épaule.

13, *B. P.*, plumetis, cordonnet et pois.
14, Garniture, plumetis, feston et œillets.
15, *Camille*, plumetis.
16, *Henriette*, plumetis.
17, *Anna*, plumetis.
18, *J. H.*, plumetis et cordonnet.
19, *Clémence*, plumetis, cordonnet et pois.
20, *Rose*, plumetis et cordonnet.
21 et 22, Parure, plumetis, feston, pois et point de sable; le cordon ondulé peut être fait en cordonnet mat ou en point de sable bordé de cordonnet léger.
23, *E. B.*, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.
24, *J. L. G.*, plumetis et cordonnet.
25, Écusson avec *L. B.*, point de poste et point à la minute.
26 à 28, Alphabet pour mouchoir, plumetis.
29, *J. R.*, pour taie d'oreiller, plumetis, pois et point de sable.
30, Coin de cravate, broderie au passé en soie floche et points lancés en cordonnet.
31, Écusson avec *J. G.*, plumetis, point de sable et œillets.
32, *E. M.* enlacés, plumetis.
33, Coin de cravate, broderie au passé, points lancés et point de sable en soie floche.
34, *M. D.* enlacés, plumetis.
35, Écusson avec *A. G.*
36, *L. P.*, plumetis, cordonnet et pois.
37, Garniture, plumetis, feston et œillets.
38, Mouchoir de deuil, ourlet à jours, plumetis; les parties marquées en noir sont exécutées en cordonnet noir.
39, Mouchoir avec *V. P.*, plumetis, point de sable, cordonnet léger et jours.

COTÉ DES PATRONS

1 à 6, Jupon et jupon-cage.
1, Première pointe, moitié du devant.
2, Deuxième pointe.
3, Troisième pointe.
4, Quatrième pointe.
5, Croquis du jupon-cage.
6, Croquis du jupon.

Ce patron en forme deux; sur le patron intérieur, qui est celui du jupon-cage, la place des ressorts

est indiquée par un double trait; la partie ombrée à chaque lé donne le patron du jupon avec la longueur et la largeur à ajouter; les deux premières pointes sont élargies dans le bas, mais pas dans le haut; les lettres de raccord, qui sont les mêmes aux deux patrons, indiquent, dans le haut, les endroits où l'on doit faire les plis. Le croquis n° 5 donne le modèle du jupon-cage avec la disposition des ressorts, deux dans le bas faisant tout le tour, deux qui s'arrêtent de chaque côté au lé de devant, puis un cinquième qui part du lé de devant, descend presque en bas du jupon, et remonte de l'autre côté à la dernière couture; ce ressort sert à rejeter la crinoline en arrière.— Le jupon est orné, dans le bas, d'une bande plissée à la russe de 20 ou 25 centimètres de hauteur; le modèle n° 6 est orné de carrés plissés interrompus par des carrés avec arabesques en velours. La largeur ordinaire des étoffes pour jupon-cage est de 70 centimètres, on emploie environ 3 mètres; pour le jupon, on emploie 4 mètres d'étoffe ayant 80 centimètres.

7, Dessous de bougeoir.

Taillez sur ce patron, en laissant un large rempli, un rond en drap ou en flanelle ponceau, sur lequel vous posez deux petits galons noirs brochés en blanc, d'un galon à l'autre vous faites de grands points lancés noirs, puis sur ces points vous faites des losanges s'entrecroisant; faites d'abord en bleu ceux figurés par le trait fin, ceux figurés par le trait plein sont verts; les points de jonction sont maintenus par des points blancs, et les pointes par des points maïs; le dessin intérieur est un zigzag noir avec points lancés maïs formant épines; tout le travail est fait avec deux fils de soie d'Alger dédoublée.

Vous taillez deux ronds en carton de même dimension que vous ouatez légèrement, vous jetez un fil à point devant sur le rempli de votre rond en flanelle, vous placez dessous un de vos ronds ouatés, vous serrez le fil, puis vous lancez des fils d'un côté à l'autre pour maintenir le carton, vous posez de même l'autre rond en carton à l'envers d'un rond en percaline de la nuance de la flanelle, vous réunissez vos deux ronds par un surjet; le dessous de bougeoir est bordé d'une corde nervure, à l'intérieur de laquelle vous posez une chenille fine.

8 et 9, Pouff carré.

8, Détail du travail de la bande avec appliques.

9, Croquis du pouff monté.

Voir pour les points et appliques (pages 26 et 29 du *Petit Manuel*).

Le dessin n° 8 est exécuté sur drap ponceau, le fond ponceau reparaît dans l'intérieur des cercles qui sont alternés un bleu et un vert. Le cercle bleu est maintenu par des points lancés en cordonnet blanc (tout le travail en cordonnet est fait en gros cordonnet) traversant sur l'applique, deux points l'un contre l'autre, de distance en distance, comme l'indique le croquis; dans l'intervalle de ces barres formées par deux points blancs vous faites un point noué en cordonnet ponceau. Dans l'intérieur du rond vous faites une étoile en drap vert, maintenue par un point de chausson en cordonnet blanc, le point d'épine dans le milieu des branches est en cordonnet ponceau, le milieu de l'étoile est recouvert d'un petit rond blanc maintenu par un point croisé ponceau, capitonné en cordonnet maïs; quatre ronds blancs, avec point croisé violet capitonné en maïs, sont placés entre les branches, et réunis au centre par un point d'épine en cordonnet maïs. Les lacets maïs sont maintenus des deux côtés par des points lancés blancs séparés par des points noués en cordonnet noir. Le point de chausson fait sur les lacets est en cordonnet violet, et les points droits sont en cordonnet ponceau. La grecque est en soutache noire fixée par des points en cordonnet blanc; les épines dans le creux des grecques sont formées par trois points lancés, alternant un blanc entre deux violets, et un violet entre deux blancs. Le cercle vert est maintenu comme le cercle bleu mais en intervertissant les couleurs, les points lancés sont en cordonnet ponceau et les points noués en cordonnet blanc, au milieu de l'intérieur du rond on pose un losange en drap blanc fixé par des points lancés violets, au milieu vous faites un point noué ponceau. Les quatre branches posées aux angles du losange sont en drap bleu fixé comme le cercle par de doubles points en cordonnet maïs avec points noués ponceau. Les branches en point d'épine formant la tige des petites marguerites, sont alternées violette entre les appliques bleues, blanche dans l'intérieur de l'applique; la marguerite est faite par des points noués en cordonnet, de même nuance que la branche, seul le point noué du milieu formant le cœur de la fleur est violet pour les branches blanches, et blanc pour les branches violettes.

Les appliques formant l'ornement entre les ronds sont en drap noir, les pointes des deux feuilles du milieu viennent se joindre sur le lacet du milieu; ces six appliques sont maintenues comme les cercles par de grands points lancés blancs, traversant l'applique dans sa largeur toujours deux points l'un contre l'autre; les petits points intermédiaires sont également blancs mais formés d'un seul point, les points noués sont en cordonnet ponceau, les 8 petites branches avec marguerites sont toutes en cordonnet blanc avec point noué violet au milieu de la fleur. Ce pouff d'un nouveau modèle est fort élégant: le dessus est un coussin carré à coins francés sur lequel la bande est posée en travers, c'est-à-dire dans le biais du carré, d'un angle à l'autre, le coussin et le lambrequin sont en velours noir, ce qui permet de varier les nuances du dessin ou du fond de la bande, qui peut être remplacée par une bande en tapisserie; la frange est noire soutenue par une corde rappelant les nuances de la bande, une corde semblable sépare le coussin de la monture.

10 et 11, Jardinière brodée en perles.

10, Détail du travail.

11, Croquis de la jardinière.

Vous faites sur la hauteur et la largeur de votre monture en bambou une bande en point ordinaire avec soie d'Alger bleue, groseille, violette ou verte sur canevas, puis sur chaque panneau vous faites avec des perles le travail indiqué au n° 10, en alternant un panneau avec dessin en perles noires et perles d'acier, et un panneau en perles blanches et perles d'or; les dessins étant absolument semblables, on verra par la légende les points qui devront être exécutés en noir sur un panneau et les mêmes points en blanc sur l'autre panneau, et de



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

N° [illegible]

même pour l'or et l'acier; on trouve les montures en bambou et tous les matériaux pour les petits ouvrages chez Mlle Ribaut, 3, rue de Rohan.

12, Carré en mignardise pour voile de fauteuil. Ce travail est de l'exécution la plus facile; il suffit de faire quelques points aux *croisements* de la mignardise, on réunit les carrés également par quelques points aux trois picots du sommet des anneaux, on peut rendre ce travail beaucoup plus beau en y ajoutant *des jours*.

13, Carré filet guipure. (Voir le *Petit Manuel*, page 14).

Les angles du carré sont en point de toile; les quatre dessins du tour sont composés de quatre petits carrés en point de feston avec une petite roue au milieu; le fil qui sert à faire cette petite roue traverse trois mailles du filet en biais, sur les quatre côtés, de manière à réunir ces quatre dessins: on fait une autre petite roue au centre de ce dessin, et le point d'esprit qui sert de fond; le centre du carré est un dessin semblable à ceux de côté. On termine la broderie par des feuilles et de grandes pointes qui sont en relief sur le filet; on commence par les grandes pointes qui se font en point de *feston*, il faut faire six points dans chacun des trois petits carrés du filet, ce qui vous donnera 18 points au bout du rang; vous faites ce point de feston en diminuant d'un point à chaque rang, en ayant soin de ne pas prendre les fils du filet et vous fixez la pointe sur le fil du troisième carré; on peut aussi faire ce point de feston sans jeter le fil, comme le dit l'explication du *Petit Manuel*, en retournant l'ouvrage à chaque rang, ou bien encore en faisant un rang de gauche à droite et le suivant de droite à gauche. On termine le carré par les branches de feuilles qui sont aussi soulevées sur le filet; attachez le fil au centre du carré, c'est-à-dire dans un des angles du petit carré qui occupe le milieu, et faites-le passer en biais jusqu'à l'angle où se joignent les deux grandes pointes et le commencement des deux feuilles. En examinant le dessin, vous voyez que ces feuilles occupent quatre carrés dans la hauteur; jetez un fil que vous fixez à l'extrémité du quatrième carré, ramenez-le à l'endroit d'où il est parti, puis rejetez-le encore une fois au point où vous venez de le fixer, et redescendez sur ces trois fils en faisant le point de *reprise* et en ayant soin de ne pas prendre le fil du filet; cette feuille terminée, vous ferez celle de l'autre côté qui part du même point. Vous faites ainsi trois feuilles de chaque côté de la branche, qui occupent l'espace de quatre carrés, puis une feuille occupant trois carrés; la cinquième n'en occupe que deux, le point de reprise est fait seulement sur deux fils pour faire cette feuille plus étroite, c'est-à dire que l'on prend deux fils d'un côté et un de l'autre; la sixième feuille se fait comme la cinquième, mais sur un seul carré, enfin on termine par la feuille qui fait l'extrémité de la branche, on jette les fils en biais sur deux carrés et on fait le point de reprise sur les trois fils séparément; on redescend le fil au centre du carré pour faire une autre branche; on passe le fil trois fois dans l'intervalle de chaque carré autour du fil qui forme la tige de la branche, et l'on fait la branche qui se trouve vis-à-vis cette dernière; les quatre branches de feuilles terminées, on arrête le fil en faisant une petite roue au centre.

14, Petit dessin de tapisserie pour pantoufle, pochette, coussin, etc. On exécute le maïs en cordonnet ou en soie d'Alger.

15 et 16, Passementerie avec jais.

Il faut, pour cette passementerie, de la ganse de soie carrée, des tubes et des perles ordinaires, vous faites d'abord la première moitié avec deux ganses, — enfilez 3 perles ordinaires — traversez la ganse avec l'aiguille — enfilez 1 perle, 1 tube — 1 perle — + traversez la seconde ganse avec l'aiguille — revenez dans la dernière perle en traversant de nouveau la deuxième ganse — enfilez 1 tube, 1 perle — traversez la première ganse à un centimètre de distance du précédent sur la même ganse — enfilez 3 perles — traversez la première ganse pour ramener l'aiguille dans la perle posée au-dessus du dernier tube, enfilez 1 tube, 1 perle — retournez au signe +.

Pour la seconde partie, vous travaillez de même et vous réunissez les deux parties en faisant cette seconde partie, c'est-à-dire en vous servant de la même deuxième ganse; ce travail est du reste extrêmement facile. Il suffit de consulter les croquis nos 15 et 16 en examinant la position du fil pour l'exécuter rapidement.

ŒILLETS EN PAPIER

Nos abonnées reçoivent avec ce numéro le complément des dix œillets, avec les calices et feuilles pour monter toute la collection.

SACHET A MOUCHOIRS

Ce dessin doit être exécuté sur satin, en soutache algérienne en or; les épines qui entourent le dessin et qui ornent les lettres sont faites en points lancés avec du cordonnet noir, l'intérieur des losanges est orné de croisillons faits par des points lancés en gros cordonnet noir, maintenus sur les *croisements* par des points en cordonnet d'or. Les pois sont formés par une perle noire, entourée de gros cordonnet d'or posé comme une soutache. Si l'on veut remplacer le mot *mouchoirs* par un chiffre on pourra avoir recours à l'alphabet de l'album publié en Juillet 1866.

GRAVURES DE MODES (1)

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de petite fille. — Robe en popeline d'Irlande découpée en festons bordés d'un velours au-dessus duquel sont posés des boutons en velours; le corsage, la ceinture et le devant de la jupe sont ornés de même, avec festons bordés de velours et boutons en velours. — Jupon en cachemire découpé à petites dents rondes bordées de velours. — Chemisette en nansouk avec entre-deux brodés.

Toilette de dîner ou de soirée pour jeune fille. — Robe en taffetas blanc, ornée dans le bas d'un bouillonné en gaze bordé des deux côtés d'un plissé en

(1) Chapeau et coiffures de mademoiselle Tarot. Lingerie de madame Leclerc.

velours bleu. — Tunique en taffetas bleu ornée de carrés en petites blondes séparées par des velours bleus. — Canezou en tulle illusion, avec semé de perles blanches, bouillonnés séparés par des velours n° 0, le haut est bordé d'une blonde maintenue par un plissé en velours, la ceinture est formée par de petites blondes séparées par des velours rappelant l'ornement du bas de la tunique, nœuds d'épaules et de ceinture en velours.

Toilette de jeune femme. — Robe en moire antique nuance Bismark. — Collet-peplum en cachemire, orné d'une broderie avec jais et bordé d'une guipure. — Chapeau en crêpe de nuance assortie à la robe avec guirlande de feuillage en jais et voilette-mantille.

DEUXIÈME GRAVURE.

1, *Toilette de première communiante.* — Robe en mousseline suisse, ornée de biais maintenus par des boutons placés entre deux rouleautés, à l'encolure et au bas de la manche, une ruche en tulle.— Bonnet en tulle orné de petits rubans en gaze. — Voile de mousseline.

2, Camisole ornée de pattes brodées, entourées de valencienne et séparées par des plis.

3, Coiffure en tulle bouillonné, orné de blonde, de rouleautés et rubans en taffetas.

4, Pouff en guipure et velours.

5 et 6, Parure en guipure, carrés en guipure posés sur toile et fixés par de petits biais piqués.

7 et 8, Parure en mousseline brodée, garnie de valencienne.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 16 mars :

Costume de première communion, pantalon, veste et gilet pour petit garçon.

Jupon à pointe avec corsage pour petite fille de 4 à 5 ans.

Corsage blanc avec berthe bouillonnée.

Corsage de dessous.

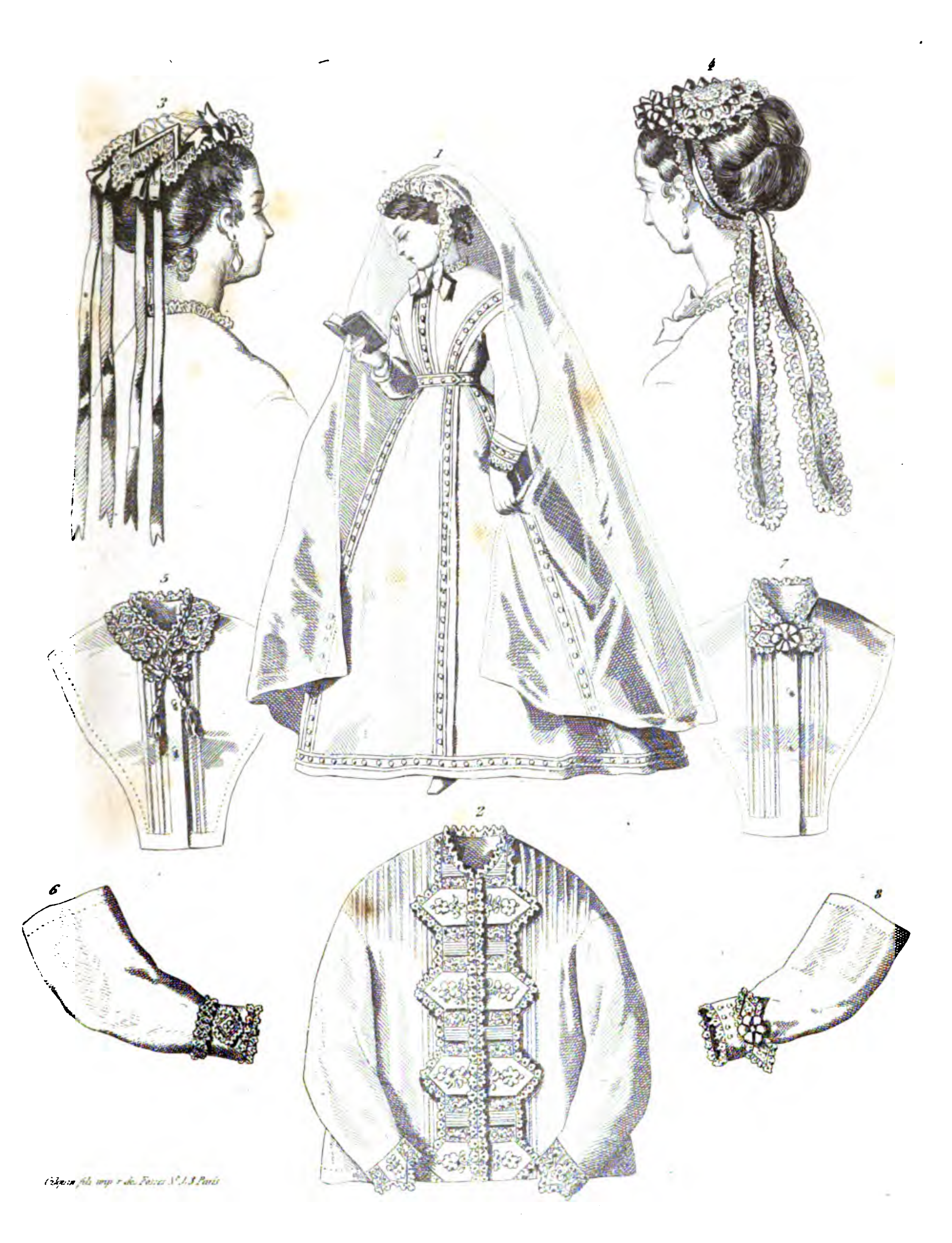
Le mot du Logogriphe de Février est TANTE, dont on peut faire *natte*, en mettant en avant la lettre du milieu, et où l'on trouve *Etna*.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : **Abandon fait larron.**

RÉBUS



Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Chapsin fils imp. r. des Fossés S.t J. B. Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1

MARIE DE BOURGOGNE





CETTE aimable et malheureuse princesse, dont la destinée fut si orageuse, dont la vie fut si courte, était fille de Charles le Téméraire ou le Hardi, duc de Bourgogne, et d'Isabelle de Bourbon. Elle naquit en 1457 et mourut en 1482; rien que vingt-cinq ans d'existence! Et, pendant ce temps si bref, combien Marie vit auprès d'elle s'élever de tumultes et de haines, combien s'ouvrir de tombeaux! combien elle souffrit pour toutes ces larmes et ce sang qui se versaient autour d'elle! L'abandon de son enfance, les terribles événements de sa courte jeunesse lui ont fait payer bien cher l'honneur d'être la fille de Charles le Téméraire et l'aïeule de Charles-Quint.

Le mariage de ses parents eut lieu d'abord dans des circonstances peu favorables. Isabelle de Bourbon n'était point la bien-aimée du fougueux Charles, alors comte de Charolais; il montrait un penchant décidé pour Marguerite d'York, dont le père disputait alors à Henri VI la couronne d'Angleterre. Mais le vieux duc de Bourgogne, Philippe le Bon, *n'avait pas le cœur anglais*, comme il le disait lui-même, et voici en quels termes énergiques il annonçait à son fils sa volonté, au sujet de son inclination pour la princesse Marguerite: « Si je savais que tu » fisses ce mariage, je te bouterais hors de mes pays, » et tu ne jouirais jamais des seigneuries que je » possède. Bien plus, si je croyais que quelqu'un ici » présent te le conseillât, je le ferais mettre dans un » sac et jeter à la rivière. » Le comte de Charolais qui, vraisemblablement, tenait encore plus à son beau duché de Bourgogne et à la faveur de son père qu'à sa chère Marguerite, épousa donc Isabelle. Celle-ci lui donna une fille, qui fut la princesse Marie, et mourut bientôt après, affligée et honteuse, dit un vieux chroniqueur, de ne point se sentir aimée.

Marie fut donc orpheline dès son berceau; il est juste d'ajouter que le duc son père lui témoigna dès lors une vive tendresse. Il la fit élever dans son palais avec beaucoup de soin, et ne se séparait d'elle que pour prendre part aux expéditions guerrières dans lesquelles son humeur hardie et belliqueuse l'entraînait si souvent. Mais la petite Marie avait dix ans à peine, que déjà elle avait vu, tout près d'elle, les ennemis menaçants, des séditieux acharnés et tout un peuple en armes. Immédiatement après la mort du vieux duc (1467), Charles le Téméraire s'était rendu à Gand pour s'y faire reconnaître comte souverain des Flandres.

Mais la bourgeoisie gantoise avait espéré que son nouveau seigneur lui rendrait les anciennes franchises de la ville, perdues après la fatale bataille de Gavres. Il n'en fut rien; les Gantois, révoltés au sujet de l'impôt, dit *de la cueillette*, et marchant sous les bannières des différents métiers, entourèrent le duc qui s'était aveuglément précipité au milieu du péril, suivi seulement de quelques porteurs de lances. Surpris et poussé à bout par cette insolence du populaire, Charles, qui ne voulait pas, disait-il, souiller son épée du sang des manants, frappa vigoureusement d'un coup de bâton un des orateurs de l'émeute. Les Gantois furieux l'auraient infailliblement massacré pour venger leur compagnon, si le sire de Gruthuyse, un des compagnons de Charles, ne les avait apaisés par des promesses et des raisonnements. Mais le duc fut contraint de céder et de souscrire au rétablissement des anciens privilèges; à ce prix seulement, il put quitter cette ville dangereuse, d'où il s'éloigna avec précipitation, emmenant sa fille et ses serviteurs.

L'année suivante (1468) vit encore un changement dans l'existence de la petite Marie.

A peine le duc Charles eut-il achevé de porter le deuil de son père, il épousa sa bien-aimée des anciens jours, Marguerite d'York, qui l'avait patiemment attendu. Marie avait donc une belle-mère, mais Dieu permit qu'elle trouvât dans le cœur de cette nouvelle venue beaucoup d'indulgence et beaucoup d'amour. Marguerite d'York ne devint pas mère, et s'attacha d'autant plus facilement à l'enfant de son maître et seigneur bien-aimé; Marie méritait bien, du reste, cette affection par sa douceur, sa grâce et sa gentillesse.

Elle avait, en effet, de sa mère Isabelle de Bourbon, le caractère timide et tendre, les vertus paisibles et modestes; de son père Charles le Hardi, les traits aristocratiques, avec le goût prononcé pour les beaux arts, pour la musique surtout et pour les exercices fatigants, et même virils, tels que le tir, les voyages, la chasse. Les manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne nous la montrent telle qu'elle fut après son mariage, alors qu'elle était duchesse de Bourgogne, souveraine des Flandres et femme de l'archiduc Maximilien: grande, svelte, brune et fière, vêtue d'une robe de drap d'or à arabesques cramoisies, à bordure et à plastron d'hermine; ses beaux

cheveux noirs tressés le long de ses joues et retenus dans un filet rouge et or; le grand voile de gaze à longs plis, tombant de la pointe élevée de son *henin*, et ressemblant un peu aux amples bonnets des Cauchoises; un large collier d'or au cou; un brillant d'énorme grosseur relevant le bord de son voile, au côté gauche; son joli page blond, bel enfant de treize ans à peu près, marchant devant elle, et taquinant du bout du doigt le faucon favori qu'il porte sur son poing. Mais cette image, toute radieuse et dorée, a été faite durant les jours de bonheur, et Marie, avant de les voir se lever, devait encore verser bien des larmes.

Pendant les dix années qu'il vécut encore, Charles sembla prendre à cœur de préparer un brillant mariage à sa fille. Le duché de Bourgogne, les comtés de Flandre et de Brabant étaient une bien belle proie, et Marie, par conséquent, Marie la future héritière, une conquête bien désirable pour les princes à marier. Les prétendants ne manquèrent donc pas. Charles parut en favoriser trois entre tous les autres. D'abord le duc de Guyenne, frère du roi Louis XI, puis le duc Nicolas de Calabre, descendant de la maison d'Anjou, et l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur d'Allemagne.

Mais les deux premiers moururent, tandis que Charles régnait encore, et peu de temps après, ce prince imprudent, malheureux, l'esprit aigri et troublé, depuis ses défaites de Granson et de Morat, allait mettre le siége devant Nancy, sans avoir encore choisi de protecteur pour sa fille.

Le 5 janvier au matin, le duc Charles montant sur son beau cheval noir nommé Moreau, allait mettre son casque au cimier doré, représentant le lion de Bourgogne, lorsque ce lion se détacha, et tomba dans la neige : « *Hoc est signum Dei* — murmura le duc tristement. » Il s'élança cependant au combat avec son intrépidité ordinaire, mais, malgré tous ses efforts, en moins de quelques heures, son armée était dispersée, les Bourguignons en fuite, René de Lorraine et les Suisses vainqueurs. Dans ce grand désastre, le duc avait disparu. Quatre jours après seulement, on retrouvait son cadavre à demi couvert de boue et de neige dans l'étang Saint-Jean, souillé, défiguré, haché de coups de pique et de lance; et le duc René, en pleurant, lui rendait les derniers honneurs.

Marie, la pauvre orpheline, la triste héritière, habitait Gand lorsque la fatale nouvelle lui parvint. Le sire Hugonet, chancelier de Bourgogne, et le sire d'Imbercourt, chevalier de la Toison d'or, lieutenant du pays de Liége, se chargèrent de lui porter le triste message, ainsi qu'à sa belle-mère, Marguerite d'York.

Les premiers moments du désespoir de Marie furent affreux, mais elle comprit bientôt la nécessité de se résigner en chrétienne et de se dévouer en souveraine loyale à la grande tâche que son père lui laissait; tâche difficile, tâche ingrate, hélas! et bien lourde pour un cœur de vingt ans! Charles léguait à sa fille un trésor vide, des alliés perfides, des ministres d'une fidélité douteuse, des peuples mécontents, toujours prêts à se révolter! La pauvre jeune princesse fit cependant tous ses efforts pour résister à l'orage. D'abord elle forma son conseil secret composé de sa belle-mère Marguerite, du chancelier Hugonet, du sire d'Imbercourt et d'Adolphe de Ravestein, frère du duc de Clèves. Puis elle convoqua les États généraux, qui promirent de lui fournir une armée de cent mille hommes, et de la soutenir contre les prétentions du roi de France, mais qui lui firent signer une charte accordant d'immenses priviléges à diverses parties des Pays-Bas.

Ainsi les séditieux du dedans, les ambitieux du dehors, saisissaient avidement l'occasion, pour profiter de la faiblesse et de l'isolement de la princesse orpheline. Le plus redoutable de tous ses ennemis était Louis de France, Louis le Cauteleux, Louis le Fourbe, qui, tout en affectant de témoigner à Marie « sa chère filleule » une sollicitude paternelle, n'avait en réalité qu'un but, celui de la dépouiller.

Il le montra bien par la conduite qu'il tint bientôt, sans égard pour le deuil de l'orpheline. Après s'être rendu d'abord en pèlerinage à Notre-Dame-du-Puy, en Anjou, pour la remercier de l'avoir délivré de son *beau cousin*, il répandit une forte armée le long des rives de la Somme, et pénétra même jusqu'en Artois. Puis il envoya une ambassade à Marie.

Mais le choix de l'ambassadeur était en lui-même une offense. Ce n'était point un illustre seigneur, ni un sage prélat, ni un vaillant capitaine, que le roi de France envoyait à la noble duchesse, à sa cousine et filleule Marie, c'était un parvenu, un intrigant, un manant, un barbier, Olivier-le-Daim, appelé également Olivier-le-Diable, qui, déchargé pour un moment de l'honorable mission de raser le menton royal, allait porter un message à la triste cour de Gand.

Le choix d'un pareil envoyé était encore dicté à Louis par un fin calcul de sa politique habile et cauteleuse.

Olivier était né à Thielt, près de Courtrai; en sa qualité de Flamand, il connaissait à merveille la langue et le caractère des habitants du pays, et il était donc merveilleusement propre à exciter la discorde, à souffler la rébellion, afin que son maître et ami pût ensuite pêcher plus facilement en eau trouble.

Cependant Olivier s'acquitta de sa mission avec une hauteur qui alla jusqu'à l'insolence, s'annonçant sous le nom du comte de Meulan, déployant un luxe éblouissant qui parut irriter la foule; il se présenta au conseil, et déclara que son message étant secret, il ne pouvait le révéler à la duchesse qu'en une audience particulière. Là-dessus, les conseillers, outrés de son audace, lui répondirent que mademoiselle de Bourgogne n'étant point mariée, ne pouvait donner d'audience privée. Olivier insista; le peuple s'en mêla alors, et menaça de jeter l'envoyé français dans l'Escaut avec sa splendide escorte. Le barbier s'enfuit, mais parvint à livrer Tournai au roi Louis : « En » vérité, — s'était écriée la jeune duchesse lorsqu'on » lui avait communiqué les singulières propositions » d'Olivier; — le roi mon cousin me croit donc ma» lade, qu'il m'envoie son médecin. Dieu merci, je » n'ai rien à dire à cet homme. »

Cependant le péril était imminent. Chaque jour qui s'écoulait voyait les succès de la France; Marie et ses conseillers pensèrent alors qu'il ne restait plus qu'un moyen de salut, c'était d'envoyer une ambassade au roi Louis. Ambassade honorable et importante, mais qui, devait être bien fatale aux ambassadeurs. Les sires Hugonet et d'Imbercourt s'y trouvèrent néces-

sairement en première ligne, avec le seigneur de la Gruthuyse, les évêques de Tournai et d'Arras. Ils rencontrèrent le roi à Péronne, et lui remirent une lettre confidentielle écrite en partie par la duchesse, en partie par sa belle-mère, et dans laquelle Marie priait le roi de France de traiter avec elle, uniquement par l'entremise des seigneurs Hugonet et d'Imbercourt, ajoutant qu'en eux seuls elle pouvait avoir une entière confiance. Rien ne pouvait être plus agréable au roi Louis qu'un pareil message. Les deux conseillers de la duchesse avaient leurs propriétés dans les provinces déjà occupées par les troupes de France : Imbercourt était Picard, Hugonet était Bourguignon. Le roi Louis les persuada donc si bien par ses menaces et ses promesses; il leur représenta si habilement, que quelques sacrifices étaient nécessaires pour en venir à une solide alliance et maintenir la paix, qu'ils s'engagèrent à décider Marie à épouser le dauphin de France, et ordonnèrent à Crèvecœur, seigneur d'Équerdes, gouverneur de la ville d'Arras, d'en ouvrir les portes à l'armée française pour lui servir de garantie.

Mais à peine étaient-ils revenus à Gand, assez satisfaits du résultat de leur ambassade, qu'un nouvel incident, foudroyant et terrible, vint apporter le désespoir à Marie, et la ruine à ses conseillers. Les États généraux, soupçonnant toujours les intentions de la duchesse, envoyèrent de leur côté une ambassade au roi Louis. Le rusé monarque fut charmé de voir venir à lui ces bourgeois, ces manants, ces gens simples « qui n'étaient pas clercs en ces choses subtiles, dont ledit seigneur se sçavoit si bien aider, » et faisait ce qu'il devoit pour vaincre et mener à fin » son entreprise » (Ph. de Commines). — Aussi, lorsque les ambassadeurs lui eurent assuré qu'ils venaient pour traiter au nom de madame Marie : « Détrompez-vous bonnes gens, leur dit-il. — Notre » cousine entend conduire ses affaires par des gens » qui ont autres idées que les vôtres. Prenez cette » charte que le chancelier de Bourgogne et le sire » d'Imbercourt m'ont baillée. » Là-dessus, il leur livra la lettre qui contenait les noms des membres du conseil secret. Les envoyés Gantois la lurent avec stupeur. Le roi Louis ne mentait pas ; les communes étaient trahies; la duchesse se jouait des engagements pris avec le populaire, et se confiait aux traîtres, aux étrangers, aux Français; ceux-ci devaient expier leur crime et leur perfidie par la mort; c'était aux Gantois qu'il appartenait de les punir. Les ambassadeurs des États se hâtèrent de quitter la France et de retourner à Gand ; ils y arrivèrent au milieu d'une émeute.

Le moment était bien choisi pour humilier la princesse orpheline et pour lui dicter des lois. Les ambassadeurs se présentèrent à elle au milieu de son conseil, et, sur l'assurance qu'elle leur donna de ne leur avoir jamais rien caché des affaires du gouvernement, ils lui jetèrent sa lettre au visage. Puis, dans la nuit suivante, un échevin de la *Keure* de Gand arrêta les sires Hugonet et d'Imbercourt, ainsi que Jean de Melle et Guillaume de Clany, protonotaire apostolique, et les conduisit, à la lueur des torches, dans l'ancien château des Comtes.

Leur procès dura six jours, pendant lesquels ils furent torturés affreusement. Six chevaliers, treize échevins de la *Keure*, treize échevins d'un ordre inférieur, et deux doyens de métier, composaient le tribunal. — Les sires Hugonet et d'Imbercourt étaient accusés : d'avoir falsifié le sceau ducal, d'avoir voulu livrer Marie au roi de France, d'avoir dilapidé le trésor et ordonné la reddition d'Arras ; puis venait une accusation très-élastique et fort générale alors, celle d'avoir enfreint les privilèges des communes. Mais qu'on ne s'y trompe pas : leur véritable crime était d'être Français, et de ne point favoriser avant tout les intérêts des Flandres. Le patriotisme turbulent des Gantois voulait à tout prix élever une protestation contre la puissance et l'influence française; il ne trouva pas de meilleur moyen pour cela que de sacrifier à sa vengeance, deux Français prudents, honorables et sages, d'un cœur noble et d'un esprit élevé, si l'on en juge d'après cette lettre écrite par Hugonet à sa femme, avant d'avoir subi la torture : « Ma sœur, ma loyale amie, je vous recommande » mon âme. Ma fortune est telle, que j'attends aujourd'hui mourir et partir de ce monde, pour satisfaire au peuple comme ils le disent. Dieu, par » sa bonté et sa clémence, leur veuille pardonner ; » de bon cœur, je leur pardonne, j'espère que ma » mort ne sera honteuse ni à vous ni à vos enfants. » Pour ce qui est de moi, je la prends bien en gré, en » l'honneur et l'exemple de notre Créateur, et pour » la rémission de nos péchés. Quant aux biens, celui » qui nous a fait la grâce de mettre nos enfants sur » la terre, les nourrira et soutiendra selon sa sainte » miséricorde. Adieu, ma sœur, ma loyale amie, je » remets vous et vos enfants en la recommanda» tion de Dieu et de sa glorieuse mère. Ce jeudi saint » que je crois mon dernier jour. » (3 avril 1477).

Mais alors éclata la grandeur d'âme, le courage dévoué, et aussi le désespoir navrant de la duchesse Marie. Le tribunal, réuni autour de la table carrée de justice, venait à peine de signifier aux accusés leur arrêt de mort, que la fille de Charles accourant à pied, sans pompe, en deuil, suivie seulement de quelques femmes, se présenta à eux, et demanda en fondant en larmes qu'on lui livrât les accusés, sur le sort desquels elle pouvait prononcer en dernier ressort, puisqu'elle était souveraine. Mais les juges, sans se laisser fléchir par son autorité ni par ses larmes, répondirent qu'il fallait satisfaire le peuple, et qu'avant trois heures les ministres seraient morts. Aussitôt on les fit sortir, et Marie, brisée par la douleur, tomba à genoux dans un coin de la salle.

Mais la cloche du grand beffroi commence à sonner, prélude effrayant des exécutions capitales! Les corporations en armes traversent la ville, se rendant au marché du vendredi, où est dressé l'échafaud. Le cliquetis des haches, des épées et des piques se fait entendre, mêlé aux chants lugubres des moines qui passent en psalmodiant les psaumes de l'office des morts. Ces bruits navrants parviennent aux oreilles de Marie, et la font sortir de sa stupeur, de sa douloureuse immobilité. Elle quitte l'Hôtel de Ville, s'élance dans les rues si vite que ses femmes ne peuvent la suivre, et arrive en courant à la place du Vendredi. Là elle voit la foule, les gardes, l'échafaud, la charrette où l'on transporte les condamnés, incapables de marcher, tant ils sont brisés par la torture. L'ancien trésorier de la ville, Jean de Melle a déjà présenté sa tête à la hache du bourreau; c'est le tour du chancelier Hugonet. Marie

s'élance; son visage bouleversé, ses mains étendues, ses yeux en pleurs, sa voix suppliante implorent la pitié des assistants, demandent la grâce des victimes. Une partie du peuple s'attendrit, et crie au bourreau de s'arrêter; l'autre s'irrite, s'exalte et demande qu'on en finisse. Les haches se soulèvent, les piques s'entrecroisent, les coutelas se brandissent autour de Marie; les Gantois, les citoyens vont s'entr'égorger, mais les gardes qui entourent l'échafaud crient au bourreau d'achever promptement les deux victimes. Les têtes condamnées tombent sous la hache, et le sang des deux ministres rejaillit presque sur la robe de deuil de la fille du Téméraire, on l'emporte évanouie loin de cette scène d'horreur.

Le cruauté du châtiment dépassa de beaucoup la faute des victimes. Quelques lignes empruntées à un historien de mérite, M. Gachard (note sur le jugement et la condamnation de Guillaume Hugonet), jettent de véritables clartés sur cette scène sanglante et quelque peu obscure, de l'histoire du règne de Marie : « Hugonet, simple juge dans un bailliage » obscur de la Bourgogne, s'était vu élevé à la pre» mière dignité de l'État, dit notre auteur — il était » devenu vicomte d'Ypres; il avait été doté de plu» sieurs belles seigneuries. Imbercourt réunissait en » sa main des charges et dignités que nul avant lui » n'avait accumulées; il était maréchal héréditaire » de Brabant, lieutenant-général dans les pays de » Looz et de Liége, dans le comté de Namur et dans » la ville de Maestricht. De plus, Hugonet était » Bourguignon, et Imbercourt, Picard. Voilà les vé» ritables, ou du moins les plus réels griefs qu'avait » contre eux le peuple de Gand, excité d'ailleurs par » le parti liégeois, à la tête duquel était Évrard de la » Marche, sire d'Aremberg... On pourrait dire que » ce fut le duc Charles lui-même, que les Gantois » frappèrent dans la personne de ses deux favoris. »

Les scènes sanglantes de la place du marché de Gand trouvèrent un écho ailleurs : Bruxelles, Anvers, Ypres et Mons, virent également couler le sang de quelques notables, de quelques paisibles magistrats sacrifiés aveuglément aux fureurs de la populace. Au milieu de toutes ces rébellions et de tous ces massacres, la princesse, orpheline, trahie, méconnue, isolée, ne pouvait que prier le ciel pour qu'il donnât la paix et la sagesse à ses peuples, et qu'il lui envoyât, à elle, un soutien et un vengeur. Elle eût eu, en effet, bien moins de dangers à craindre et de peines à supporter, si elle avait eu un époux qui pût prendre sa part des devoirs et des ennuis de la couronne. Mais son mariage avec le dauphin de France ne pouvait réussir, puisque les Flamands avaient mis à mort ses conseillers pour avoir penché vers l'alliance française. D'un autre côté, le duc de Clèves lui avait bien proposé son fils Jean pour époux, mais elle éprouvait pour ce prince une répugnance invincible. Pourtant Dieu n'avait pas cessé de veiller sur son sort, et il lui envoya promptement un prétendant assez aimable pour gagner son cœur, assez noble pour mériter son estime, assez illustre et vaillant pour porter dignement le sceptre de ses riches États, avec l'épée du Téméraire.

Il avait déjà été question, du vivant du duc Charles, du mariage de la princesse Marie avec l'archiduc Maximilien, le fils de l'Empereur. Celui-ci se crut en droit d'espérer, en voyant l'alliance française définitivement rompue, et il envoya à Marie une ambassade composée de prélats et de seigneurs illustres, pour lui rappeler les intentions de son père et connaître ses propres sentiments. En dépit du duc de Clèves, qui avait fait tous ses efforts pour que Marie leur donnât une réponse évasive, la princesse qui, chaque jour, ressentait si cruellement le besoin d'être protégée, reçut très-favorablement les ambassadeurs, et leur assura que l'anneau et les lettres qu'ils lui montraient comme ayant été envoyés par le duc son père en signe de foi, avaient réellement été expédiés avec son consentement à elle.

Les ambassadeurs se hâtèrent de porter à Maximilien une réponse qui comblait toutes ses espérances, et le jeune archiduc, qui avait alors vingt-deux ans, — deux ans de plus que sa fiancée, — partit promptement de Cologne, et arriva à Gand, le 18 août 1477. Sa suite était des moins nombreuses, et son équipage des plus minces; l'empereur son père, qui passait pour être fort avare, l'avait fort maigrement pourvu. Mais Maximilien était un cavalier accompli, beau, intrépide, élégant, malgré sa pauvreté et sa gêne, ayant cette fleur de jeunesse et de courtoisie si bien faite pour charmer les yeux et pour toucher le cœur. Il plut tout d'abord à la jeune princesse; la grâce et la beauté de Marie firent également sur lui une profonde impression. Le soir même de l'arrivée à Gand, le contrat fut signé, et les fiançailles célébrées. Il fut stipulé dans l'acte de mariage que les biens du premier décédé d'entre les époux appartiendraient aux enfants à naître de cette union, sans que le survivant pût élever aucune prétention à l'héritage. C'est par suite de cette clause que Maximilien put à peine, par la suite, conserver la tutelle de ses enfants, Philippe et Marguerite, que lui disputaient les impérieux Flamands.

Le lendemain, 19 août, la bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux dans la chapelle du palais, sans nombreuse attendance, sans bruit, sans faste. Le comte de Chimay et le sire de la Gruthuyse étaient les seuls seigneurs de l'escorte de Marie. Devant elle, marchaient les deux jeunes fils du duc de Gueldre, portant chacun un cierge; tout le petit cortége de la princesse était vêtu de deuil, car il n'y avait pas encore huit mois que le Téméraire était mort. Les anciens serviteurs de la maison de Bourgogne, qui avaient vu les fêtes somptueuses et le luxe éblouissant des deux derniers ducs, soupiraient pour la façon humble et sans pompe, dont cette union était célébrée.

Pourtant Dieu l'avait réellement bénie, car Marie y trouva le bonheur. Non-seulement Maximilien s'attira l'estime et la reconnaissance des Flamands, par la brillante victoire qu'il remporta sur les Français à Guinegate (1479), mais il gagna de jour en jour plus sûrement l'affection de Marie, par sa tendresse son dévoûment et sa douceur. — La jeune duchesse passa alors cinq belles, cinq heureuses années. Son peuple satisfait de revenir sous son gouvernement, à l'ordre, au bien-être et à la paix, s'attachait à elle par les liens d'un véritable respect et d'une profonde reconnaissance; enfin, le bonheur le plus intime, le moins incertain, lui semblait désormais assuré, puisqu'elle était devenue deux fois mère. Un fils, Philippe, lui était né en 1478, et deux ans après, elle avait eu une fille, Marguerite.

Livrée tout entière à ses jouissances de mère, à ses petits travaux de femme, à ses aimables délassements de musicienne, de sage et intelligente protectrice des arts, la jeune duchesse avait entièrement abandonné à l'archiduc les soins du gouvernement auxquels elle avait dû de si tristes jours, et qui convenaient si mal à ses douces vertus, à ses goûts tranquilles et modestes.

Alors son bonheur fut bien pur, il fut bien court aussi! Au commencement de l'année 1482, la duchesse Marie venait d'avoir un second fils, mort presqu'en naissant, lorsqu'elle entreprit avec son mari un voyage dans le Hainaut et la Flandre occidentale. En arrivant à Bruges avec toute sa brillante cour, elle apprit que les nobles de la ville, connaissant son goût pour les exercices fatigants et virils, avaient organisé une grande chasse à l'oiseau, et elle y prit part avec une ardeur extrême.

Tandis qu'elle chassait dans les marais situés aux alentours de la ville, sa haquenée voulut sauter pardessus les branches d'un tronc d'arbre renversé à terre. Par l'effet de cette brusque secousse, la sangle se rompit, la selle tourna et la duchesse fut précipitée sur une des branches les plus aigües. On la releva blessée et évanouie; l'accident ne paraissait pas au premier abord devoir présenter des suites bien graves; mais la blessure mal soignée s'envenima. Une fièvre continuelle détruisit les forces de la jeune duchesse, qui mourut quelques semaines après la fatale partie de chasse, recommandant à Maximilien ses enfants et ses sujets.

Avec Marie, la puissante maison de Bourgogne était tombée en quenouille, mais ce faible reflet de la grandeur des anciens ducs ne devait même pas durer bien longtemps, et tout ce qui en restait alla s'éteindre dans un tombeau, à Bruges. La dernière duchesse de Bourgogne, la dernière souveraine des Flandres, laissait après elle un héritier heureusement, et ce fils devait vivre assez pour transmettre à son fils Charles-Quint quelques gouttes du sang de Charles le Téméraire.

E. M.



BIBLIOGRAPHIE.

LECTURES GÉOGRAPHIQUES

PAR C. RAFFY (1).

Si nous avions quelque crédit sur l'esprit de nos lectrices, nous leur dirions à toutes : lisez ces volumes, où tant de goût s'unit à tant d'érudition; instruisez-vous de la façon la plus douce et la plus agréable, apprenez à connaître le globe dans sa magnificence, et votre propre patrie dans ses beautés diverses; ornez votre esprit, préparez-vous contre l'ennui un remède souverain, en occupant votre intelligence et votre mémoire d'autre chose que de robes à traîne et de chignons bouclés... L'ennui, hélas! pénètre partout : il empoisonne le plaisir, il aigrit la douleur même, et je ne connais contre ce cruel ennemi qu'une seule arme : l'étude, le travail. Or, les livres de M. Raffy, ses *Lectures historiques* (2) et ses *Lectures géographiques*, rédigées avec un tact tout à fait supérieur, peuvent offrir un vif attrait à l'esprit le plus paresseux; il est impossible de lire sans un intérêt passionné ces morceaux admirables, empruntés aux plus grands historiens qui aient vécu; il est impossible de ne pas sentir s'éveiller en soi une bonne et saine curiosité, en parcourant les *Lectures géographiques* qui dépeignent si bien l'œuvre du Créateur et les merveilles de l'industrie des hommes, sur ce globe qui est leur domaine. M. Raffy, pour décrire la terre, a emprunté aux voyageurs et aux géographes les plus célèbres et les plus autorisés, les morceaux écrits avec le plus de soin : ainsi, pour la géographie générale, c'est à Buffon et à Cuvier qu'il emprunte l'histoire des révolutions anciennes survenues à la surface du globe; Saussure décrit l'aspect des montagnes; Malte-Brun les steppes et les déserts; Humboldt les courants atlantiques, Dumont-Durville les mers de Chine, le capitaine Cook les mers polaires; la géographie ancienne et celle du moyen-âge sont empruntées à Hérodote, à Strabon, à Rubruquis, à Benjamin de Tudèle, à Marco-Polo. La plus amusante variété rend accessibles les sujets les plus sérieux, et, en apparence, les plus abstraits; au coin de son feu, on lit, on voyage, on court, et on arrive à la fin du volume, l'esprit ébloui de tant de spendeurs et la mémoire meublée d'une foule de choses nouvelles. On a le plaisir de s'être trouvé très-ignorant, et le désir de s'instruire davantage.

Le volume consacré à la France cause une jouis-

(1) Librairie d'Ernest Thorin, boulevard Saint-Michel, 5 volumes, prix de chaque volume séparé, 3 francs.

(2) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1863.

sance plus intime : on se sent heureux d'appartenir à une si belle contrée. Voyez que de choses curieuses! les côtes, les montagnes, les fleuves, les volcans français sont décrits par Malte-Brun, par Saussure, par Ramond, par Duruy; l'agriculture flamande est expliquée par un agronome, M. Léonce de Lavergne ; les tourbières de la Picardie par un archéologue, M. Boucher de Perthes; le Maine et l'Anjou ont pour historien Augustin Thierry; la colonie de Mettray, près de Tours, est racontée par un homme de bien, M. Amédée Cochin; M. Poujoulat parle d'Orléans et de Jeanne d'Arc; Charles Nodier décrit l'église de Brou, Audiganne parle de l'industrie de l'Alsace, Chateaubriand décrit l'Auvergne, Depping le Dauphiné et le désert de la Chartreuse, Dupin aîné le Morvan, et Dupaty la fontaine de Vaucluse... Nous pourrions étendre cette énumération, et montrer toutes les provinces de la France, avec leurs beautés naturelles, dépeintes par des plumes françaises, mais nous préférons louer encore une fois le choix exquis, les studieuses recherches qui distinguent ce bon livre. Nous le recommandons en particulier aux jeunes personnes qui finissent leur éducation, et qui, la plupart du temps, oublient si vite ce qu'elles ont eu tant de peine à apprendre. Si elles voulaient lire tous les jours une page des *Lectures historiques et géographiques*, qu'elles se prépareraient de sérieuses jouissances pour l'avenir! Rien de plus triste qu'un esprit vide et maigre, qui ne se distrait que par les futilités et le bruit, qui a besoin de médisances et de cancans pour s'animer, et qui laissé à lui-même retombe d'un poids insupportable sur soi et sur les autres. Contre le luxe qui gagne comme une marée, contre la désertion du foyer domestique, contre l'entraînement des plaisirs, contre l'abus de la vie matérielle, nous ne connaissons que deux remèdes, et plaise à Dieu que les femmes les mettent en usage! c'est la piété d'abord, et puis, le goût des choses intellectuelles.

LES

JUMEAUX DE LUSIGNAN

OU

LES PETITS-FILS DE MÉLUSINE (1).

PAR Mlle ÉMILIE CARPENTIER

Nous lisons toujours avec plaisir les jolis romans historiques que mademoiselle Carpentier écrit pour l'enfance, pour cet âge de huit à douze ans, qui trouve si peu de pâture dans les plus nombreuses bibliothèques.

Dans ces écrits, l'imagination, l'instruction, la couleur locale ornent de leurs dons heureux une morale douce et religieuse, et *les Jumeaux de Lusignan* tiennent, à côté des autres volumes, leurs aînés, une place fort honorable. Ce joli récit amusera les jeunes garçons à qui il est destiné; il leur donnera en même temps des notions exactes sur les mœurs des chevaliers et des châtelains, qui vont bientôt passer à l'état de légende, car rien, dans l'existence actuelle, ne rappelle cette vie austère et belliqueuse des anciens manoirs de la Gaule. Nous recommandons ce bon livre, parce qu'il est aussi pur qu'agréable, et qu'il ne peut laisser qu'une impression heureuse chez ceux qui le liront.

(1) Chez Vermot, 33, quai des Augustins, un beau volume avec gravures, prix : 2 francs.

UNE SERVANTE D'AUTREFOIS

PAR Mme ZOÉ CARRAUD (1).

Tableau exact et vivant des mœurs respectables de la bourgeoisie au dix-huitième siècle, ce livre de madame Carraud laisse à ceux qui le terminent un sentiment de regret qui est tout à son éloge. Où sont les coutumes d'autrefois? où sont ces familles si unies, qu'honoraient l'autorité vénérée des parents et la docilité des enfants, la concorde des frères et des sœurs, les vertus, la probité, l'affection des domestiques; où la simplicité de la vie et l'austérité des habitudes fondaient l'aisance, où le travail et la piété assignaient à chaque jour son emploi et ses mérites?

Que les temps sont changés!

Que voit-on aujourd'hui? des parents tendres, idolâtres, mais qu'on ne respecte guère, des enfants gâtés dès le berceau; la discorde naissant de la division des intérêts, des serviteurs sans foi, sans affection et sans vertus; un luxe destructeur du bien-être, le goût effréné des jouissances, destructeur des fortunes, quand il ne l'est pas de l'honneur. Le passé ne se retrouve que dans les vieux livres, il se retrouve aussi dans le livre de madame Carraud, qui a su ressusciter les anciennes mœurs et reconstruire un intérieur du siècle dernier, où l'on pénètre, où l'on vit comme dans une toile de Miéris ou de Gérard Dow.

C'est une histoire bien simple : Fanchette est entrée, à l'âge de treize ans, petite servante chez d'honnêtes marchands d'Issoudun. Elle travaille vaillamment pour gagner la soupe au matin, le dîner à midi et un sol par jour, et fait d'un soleil à l'autre tout ce qu'on lui donne à faire. Un jour, le père nourricier auquel on avait confié la dernière enfant du logis, la rapporta, parce que la nourrice était à la mort; on ne savait que faire de la pauvre enfant, quand Fanchette s'offrit spontanément à la soigner, *pour ses quatre repas et ses sabots*. On lui abandonna l'enfant, et, dès ce jour, la petite servante vécut pour cette frêle créature. Elle la soigna, enfant, elle la soigna encore jeune fille; quand Élisabeth, toute jeune et toute timide, se maria avec un mari plus âgé qu'elle et d'humeur sévère, Fanchette la suivit; quand Élisabeth, déjà mère, tomba malade, ce fut la fidèle servante qui la ser-

(1) Paris, chez Hachette, 77, boulevard Saint-Germain, prix : in-12, 1 fr.; in-folio, 1 fr. 30 c.

vil, qui se dévoua à elle, et qui reçut ses derniers soupirs et ses dernières recommandations ; elle devint alors la seconde mère des enfants, et les éleva de son mieux, défendit leurs intérêts et mourut à leur service, pleurée comme une parente et une amie. Ce beau type de fidélité, d'honneur, de dévouement, est encadré dans des scènes et des dialogues d'une vérité frappante ; la rude bonté de Fanchette contraste avec la grâce d'Élisabeth, et le mari de cette dernière, si droit, si honnête et si raide, nous représente bien les caractères d'autrefois, qui ne se fondaient pas en nuances comme ceux de nos jours. On était moins gentil, mais on était plus net et plus ferme dans les principes et dans le devoir. C'est là ce que madame Carraud fait comprendre. Le dévouement absolu de Fanchette, la douce résignation d'Élisabeth ne sont pas des vertus purement humaines ; toutes deux s'appuient sur la morale élevée du christianisme ; c'est parce qu'elles ont pris l'Évangile pour code, la croix pour appui, le ciel pour espérance, que l'une sait servir et l'autre souffrir.

Nous recommandons ce livre attachant et vrai à toutes nos lectrices, et même à leurs domestiques. Puisse l'exemple de Fanchette devenir contagieux !

LE CHEMIN DE LA CROIX (1)

Nous recommandons à nos lectrices ce charmant petit volume, chef-d'œuvre de typographie, et qui se présente à nous, enrichi de quatorze photographies d'après les quatorze bas-reliefs, si estimés, de Jean du Seigneur. Des prières, des méditations, des lectures sur les grands mystères de la Passion, font de ce bon et beau livre un excellent compagnon pour le temps du Carême, ce temps qui doit être consacré au recueillement, à la prière, au souvenir des grandes vérités de notre salut. Pascal fait dire à Jésus-Christ : *J'ai donné tant de sang, ne me donneras-tu pas une larme ?* Les larmes, sang du cœur, ne sont pas au pouvoir de tous, mais la prière reconnaissante, tous peuvent la verser au pied de la croix, et ce livre les y aidera.

M. B.

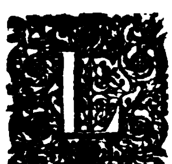
(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, un vol. in-32, prix, broché : 2 fr. 50.

Nous prions nos lectrices de s'adresser directement aux libraires pour l'achat de tous les livres dont nous rendons compte.

TYPES FÉMININS

L'ÉPOUSE

Salut, amour conjugal,
Mystéreuse loi !
MILTON.


'AMOUR conjugal est le premier sentiment qui ait paru sur la terre, puisqu'il remonte à ces jours heureux où, dans le jardin de délices, le Créateur plaça l'homme, et lui donna une compagne semblable à lui. — Le plus saint et le plus noble amour unissait ces deux êtres uniques, créés l'un pour l'autre, complétés l'un par l'autre, souverains de la nature, et destinés à l'immortalité. « Ils ne sont pas égaux, dit Milton ; Adam est formé pour la contemplation et le courage, elle, pour la mollesse et la grâce séduisante ; lui, pour Dieu seulement, elle, pour Dieu en lui. Le large front de l'homme et son œil sublime déclaraient sa suprême puissance ; ses cheveux d'hyacinthe, partagés autour de son front, pendent en grappes d'une manière mâle, mais non au-dessous de ses larges épaules. La femme porte comme un voile sa chevelure d'or, qui descend éparse et sans ornement jusqu'à sa ceinture déliée ; ses tresses roulent en capricieux anneaux, comme la vigne replie ses attaches... Adam est le plus beau des hommes qui furent ses fils, Ève, la plus belle des femmes qui naquirent ses filles (1). » Dans le poème, Adam lui-même dépeint l'épouse que Dieu lui a donnée, et en quels termes ravissants il fait connaître la mère de tous les hommes ! « La grâce était dans tous ses pas, le ciel dans ses yeux, dans chacun de ses mouvements la di-

(1) *Paradis Perdu*, livre IV.



gnité et l'amour. Moi, transporté de joie, je ne pus m'empêcher de m'écrier à voix haute : Tu as rempli ta promesse, Créateur bon et doux, donateur de toutes les choses belles! mais celui-ci est le plus beau de tes présents, et tu n'y as rien épargné. Je vois maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair!... Enfin, pour tout achever, la grandeur d'âme et la noblesse ont établi en elle leur demeure la plus charmante, et créé autour d'elle un respect mêlé de frayeur comme une garde angélique (1)!. »

C'est ainsi que le grand poète anglais a compris l'épouse dans l'âge d'innocence et de bonheur : source de pure félicité, objet de vénération et d'amour. La Bible, toujours sobre de paroles, raconte en ces mots la naissance d'Ève : « Le Seigneur Dieu envoya à Adam un profond sommeil; et, pendant qu'il dormait, Dieu prit de la chair d'un de ses côtés, et ferma ensuite la plaie. Le Seigneur Dieu forma ainsi une femme d'une côte d'Adam, et l'amena devant Adam. Et Adam dit : voilà maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair. L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une même chair (2). » Ces paroles simples et sévères suffisent à démontrer l'intimité de l'union conjugale et son indissolubilité ; Ève et Adam en furent le premier type : ils furent heureux et malheureux ensemble, ne se quittèrent jamais, et s'entr'aidèrent toujours.

La condition noble et libre de la femme changea par le péché; Ève succombe à la flatterie et à la tentation, elle entraîne son époux dans sa chute ; aussitôt tout s'obscurcit; Dieu est irrité, il condamne l'homme, la femme et leur postérité à mourir de mort; il soumet l'homme aux durs travaux, et il dit à la femme : «Je multiplierai tes calamités; tu enfanteras dans la douleur; tu seras sous la puissance de ton mari et il te dominera (3). »

Le malheur date de ce jour-là pour le monde entier; les fatigues, les maladies, la mort, et, maux plus grands que les maux temporels, les vices, les haines, les divisions ont pris naissance à cette heure funeste. Mais le Créateur laissa aux hommes les saintes affections que la main divine avait gravées dans leurs cœurs; il promit, à l'instant même qu'il était offensé, son propre fils pour Rédempteur, et l'Église appelle la faute de nos premiers pères une heureuse faute!

La sainteté de l'union conjugale éclate chez les patriarches : Sara si fidèle et si dévouée à son époux, Rébecca, si aimable qu'elle consola Isaac de la mort de sa mère; Rachel, si belle, si chérie et si sage sont restées le type des vertus de l'épouse, et de nos jours encore, quand la bénédiction nuptiale descend sur une jeune fille, le ministre de Dieu évoque le souvenir des aïeules du Messie : «Faites, dit-il, en s'adressant au » Seigneur, que son joug soit un joug d'amour et de » paix ; que, chaste et fidèle, elle se marie en Jésus-» Christ; qu'elle suive toujours l'exemple des saintes » femmes ; qu'elle se rende aimable à son mari » comme Rachel; qu'elle soit sage comme Rébecca ; » qu'elle jouisse d'une longue vie et soit fidèle comme » Sara. » (1) Ces belles paroles disent la beauté et l'amabilité du mariage chrétien, loi harmonieuse de respect et d'amour, d'obéissance et de protection, de fidélité réciproque, et qui unit dans une éternelle affection, non-seulement les corps, mais les âmes, non-seulement la vie présente, mais la vie future. « Il n'y a jamais un aussi délicieux amour que celui » qui peut paraître devant Dieu et devant les hommes, » et deux êtres n'auront jamais tant de jouissances » en s'aimant qu'en aimant Dieu aussi (2).» Le peuple de Dieu, ce peuple au cœur dur, ainsi que le nommait Jésus-Christ, ne comprit pas toujours ainsi la sainteté du lien conjugal; il fallait à son inconstance et à sa rudesse la répudiation et le divorce, et c'est ainsi que l'on voit la douce Michol, si aimante et si dévouée, qui avait le cœur de Jonathas pour aimer David, répudiée le lendemain du jour où David vit Abigaïl prosternée à ses pieds, et où il entendit sa parole éloquente qui fit oublier l'humble amour de la fille de Saül. Michol n'avait pas d'enfants, et aux termes de la loi, sa stérilité justifiait le nouveau choix de son époux. Pourtant, la loi de Moïse protége la femme et l'honore; elle ordonne même au guerrier qui aura pris une captive et qui désire l'épouser, de lui laisser un mois pour pleurer son père et son pays, et de ne jamais l'opprimer; elle délivre du service militaire et des impôts publics le jeune homme nouvellement marié (3), et elle inspire toujours le respect pour la vierge, pour l'épouse, pour la veuve, elle donne aux mères une grande autorité sur leurs enfants. Bien différente dans le fond et dans la forme des lois antiques où la femme n'apparaît que comme la chose, la propriété, l'esclave du père, du mari et même du fils aîné.

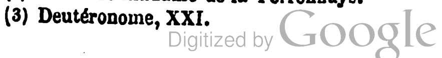
Ces lois barbares de Rome et de la Grèce étaient l'œuvre des hommes, mais l'amour que Dieu, notre Créateur, a gravé dans l'âme de tous les êtres, surmonta souvent les dispositions hautaines et sévères des codes antiques. Que d'exemples d'amour conjugal dans la poésie des anciens! Andromaque, à qui rien, ni le malheur, ni l'esclavage, ni un nouvel époux, ni un nouvel enfant, ne put faire oublier Hector et Astianax; Pénélope, la sage, la sérieuse Pénélope, qui attend toujours l'époux bien-aimé, et qui défend ses droits et la liberté de son cœur avec une si merveilleuse prudence. Quelle scène, dans l'Odyssée, que celle où Ulysse, vainqueur de ses ennemis, s'assied enfin à son foyer, en face de sa femme qui hésite encore à le reconnaître, et qui craint, en quelque sorte, d'être trop heureuse !

« Elle franchit le seuil de pierre, et va s'asseoir à » la lueur du feu, en face d'Ulysse qui était lui-même » assis au pied d'une colonne, les yeux baissés, at-» tendant ce que lui dirait son épouse. Elle demeurait » muette, et l'étonnement avait saisi son cœur. »

Télémaque accuse les prudentes lenteurs de sa mère, Ulysse sourit; il connaît Pénélope. Elle veut éprouver son époux, et elle ordonne de préparer le lit d'Ulysse hors de la chambre nuptiale. Aussitôt, le héros voyageur s'écrie : « Qui donc a déplacé ma » couche! n'est-elle plus attachée au tronc de l'oli-

(1) *Paradis Perdu*, IV.
(2) Genèse, I.
(3) Genèse, II.

(1) Bénédiction nuptiale.
(2) Lettre de madame de la Ferronnays.
(3) Deutéronome, XXI.



» vier autour duquel j'avais moi-même bâti une salle » dans ma cour? »

A ce signe certain, digne de la simplicité des mœurs antiques, Pénélope n'hésite plus : « Son cœur » et ses genoux lui manquent à la fois; elle court vers » Ulysse tout en larmes, elle suspend ses bras au » cou de son époux, elle baise sa tête sacrée, elle » s'écrie : Ne sois point irrité, toi qui fus toujours le » plus prudent des hommes! ne t'indigne pas, si j'ai » hésité à me jeter dans tes bras! Mon cœur frémis- » sait de crainte qu'un étranger vînt surprendre ma » foi par des paroles trompeuses. Mais à présent j'ai » une preuve manifeste, par ce que tu viens de dire » de notre couche, qui n'est connue que de nous deux » et d'une seule esclave... tu rends la confiance à ce » cœur devenu défiant par le chagrin... Elle dit, et » Ulysse, pressé du besoin de verser des larmes, » pleure sur cette chaste et prudente épouse, en la » serrant contre son cœur. Pénélope attache ses re- » gards sur Ulysse, elle ne peut détacher ses beaux » bras du cou du héros, et l'aurore aurait vu les » larmes de ces époux, si Minerve n'eût retenu le » soleil dans la mer... » (1).

Quelles beautés dans ce tableau si simple et si naturel, et quelle connaissance du cœur! les anciens mettaient aussi au nombre des nobles épouses Hypermnestre, la seule des filles de Danaüs, qui n'ait pas obéi à l'ordre paternel, et qui ait épargné son jeune mari; Horace la fait ainsi parler dans son *Chant séculaire* :

« Une seule d'entre elles, digne du flambeau nup- » tial, par un mensonge vertueux envers son père » parjure, se couvrit d'une gloire immortelle devant » toute la postérité.

» Lève-toi, dit-elle, à son jeune époux, lève-toi, de » peur qu'un long sommeil vienne d'où tu ne l'at- » tends pas. Trompe ton beau-père et mes sœurs » criminelles, qui déchirent, hélas! leurs époux, » comme autant de lionnes qui ont rencontré de » jeunes taureaux. Moins barbare qu'elle, je ne veux » ni te frapper, ni te renfermer dans ces funestes » lieux. Que mon père me charge de chaînes cruelles, » parce que, touchée de pitié, j'ai épargné un époux » malheureux; qu'il m'embarque sur un vaisseau, et » me relègue aux extrémités de l'Afrique. Va! fuis » où te conduiront tes pas et les zéphirs; tandis que » la Nuit et Vénus te sont favorables, fuis sous leurs » auspices heureux, et, te rappelant un jour ma mé- » moire, grave nos malheurs sur mon tombeau! »

La tragédie grecque a chanté la touchante *Alceste*, qui se dévoue à la mort pour sauver son mari, Admète; on trouve dans l'histoire de l'Asie cette femme Arménienne, que Xénophon et après lui Rollin, ont dépeinte si noble et si pure. Elle était femme d'un prince, nommé Tigrane, vaincu par l'heureux et brillant Cyrus. Cyrus les comble de bienfaits, et dit à Tigrane :

— Et pour la rançon de votre femme, que donneriez-vous?

— Mille vies, si je les avais! s'écria le prince. Cyrus les rendit tous à la liberté et ils se retirèrent, pénétrés de reconnaissance et d'admiration. Pendant tout le chemin, il ne fut question que de Cyrus. Les uns vantaient sa sagesse, d'autres admiraient son courage, ceux-ci relevaient surtout sa douceur; quelques-uns faisaient valoir sa taille et son port majestueux :

— Et vous, dit Tigrane, en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus?

— Je n'y ai point fait attention, répondit-elle.

— Sur qui donc vos yeux étaient-ils attachés?

— Sur celui qui disait qu'il donnerait mille vies pour racheter ma liberté. »

La délicatesse exquise du cœur est tout entière dans ce mot, dit, il y a trois mille ans par cette femme que nous appellerions volontiers barbare.

Xénophon nous raconte aussi l'histoire de la femme d'Abradate qui, elle, également fut captive de Cyrus, et éprouva la magnanimité de ce grand prince; il la réunit à son mari qu'elle aimait avec passion, et reconnaissante de ses bons traitements, Panthée exhorta Abradate à servir ce vainqueur qui était devenu leur ami. La veille d'une grande bataille contre les Assyriens, elle prépara elle-même les armes somptueuses d'Abradate; elle les orna de ses perles et de ses bijoux; il lui dit :

— Vous vous êtes donc dépouillée pour moi, de tout ce qui sert à vous parer?

— Non, répondit-elle, le plus cher de mes ornements m'est resté; car si vous paraissez aux yeux des autres tel que vous êtes aux miens, vous ferez ma plus riche parure.

Abradate posa la main sur la tête de sa femme, et s'écria :

— Faites, ô dieux! que je sois aujourd'hui le digne mari de Panthée et le digne ami de Cyrus! Elle baisa le char qui allait l'emporter, et s'évanouit en le voyant partir. Abradate fut tué dans cette bataille; Panthée chercha elle-même son corps, et Cyrus la trouva, assise par terre, soutenant sur ses genoux la tête du cadavre, et les yeux attachés fixément sur ce triste objet. Elle répondit à Cyrus qui voulait la consoler et l'engager à vivre :

— Vous saurez ce soir où j'ai dessein de me rendre! Et le soir, elle se frappa d'un coup de poignard, en demandant à être ensevelie dans le même linceul qu'Abradate.

Les anciens ne comprenaient pas la résignation dans la douleur; la résignation est un fruit né et mûri au Calvaire; pour eux, le poignard et le poison mettaient promptement fin à leurs peines, et ce spectacle que leurs poètes eux-mêmes trouvaient le plus beau que pût offrir le monde moral, le spectacle du juste luttant avec l'adversité, ils ne l'ont pas eu très-fréquemment sous les yeux. Chez les Romains, presque toutes les femmes célèbres par leur attachement conjugal, ont terminé leur vie avec celle des héros qu'elles aimaient; la femme de Pompée ne survécut pas à son glorieux époux, Arie présenta le poignard à Pœtus, après l'avoir teint de son propre sang; Porcie la femme du second Brutus, cette compagne fidèle qui avait porté le poids des secrets dangereux de son mari, et qui s'enorgueillissait d'être fille de Caton et femme de Brutus, imita son mari et se frappa à Rome comme il se frappait aux champs de Philippes; Pauline, la seconde femme de Sénèque, et qui lui fut si chère, partagea sa destinée et s'ouvrit les veines à côté de son époux mourant, la veuve de Germanicus lui survécut, parce qu'elle était mère,

(1) Odyssée.

(mère de Caligula !) et livrée à la barbarie de Tibère, captive, chargée de liens, indignement frappée par les licteurs, elle dut regretter, elle dut envier le serpent de Cléopâtre et le poignard de Porcie. Elle ignorait qu'une loi nouvelle venait de se lever sur le monde, sur ces bords même de la Judée qu'elle avait visités avec Germanicus, et que la femme désormais ne serait plus livrée, captive à son vainqueur, faible à son bourreau, victime à son tyran, qu'il s'appelât ou mari ou César.

Xénophon nous a transmis les idées de Socrate sur le mariage et sur l'égalité des époux. Socrate, supérieur à ses contemporains, voit dans l'homme, non un maître, mais un guide et un protecteur, dans la femme, non une esclave, mais une aide et une compagne. Il montre la femme, investie de la confiance de son époux, régnant dans la maison conjugale, comme la reine des abeilles dans sa ruche laborieuse; elle est douce aux serviteurs, elle enseigne les jeunes servantes, elle donne à tous l'exemple du travail et du bon ordre, et pendant que son mari acquiert des richesses, elle les conserve et les fait fructifier. Les époux ont, selon Socrate, des devoirs égaux dans l'administration des biens, dans le gouvernement des affaires, mais pourtant, Socrate, si tendre envers ses amis, ne semble pas présumer qu'on puisse aimer sa femme mieux que tous les amis ou tous les compagnons d'armes et d'étude. Il voit en elle un être utile, soumis, laborieux, rien de plus, et, en général, l'antiquité, surtout dans les temps moins rapprochés de la nature, ne dépassa pas cette limite austère (1). Que plus belle et plus touchante est la femme forte de l'Écriture! Elle aussi s'applique aux soins du ménage, *elle file la laine et le lin, elle fait des ceintures et les vend aux marchands de Tyr, elle veille à ce que tous ses serviteurs aient un double vêtement,* mais un mot à la fin de ce portrait sublime, laisse deviner l'intimité de l'âme que Dieu même a établie entre les époux : *Le cœur de son mari a mis sa confiance en elle; elle lui a rendu le bien et non le mal tous les jours de sa vie.* Ce n'est plus seulement l'union matérielle, la fusion des biens et de la fortune, c'est l'étroite intimité qui de deux cœurs fait un cœur, de deux vies une vie.

De la Gaule où, de tout temps, la femme fut révérée comme un être presque divin, nous vint un touchant exemple d'amour conjugal. Qui peut oublier Éponine, sa force, son dévouement et sa fidélité? Également noble, également belle dans le souterrain où elle s'ensevelit vivante, aux pieds de Vespasien, où elle s'humilie pour Sabinus, sur la route de l'échafaud où elle le suit avec tant de joie, elle montre combien il est de bonheur dans les affections pures, et elle pouvait dire avec vérité, à l'empereur qui la faisait mourir : J'ai vécu plus heureuse avec Sabinus au fond d'une caverne, que toi à la face du soleil et gouvernant l'empire !

L'art grec avait immortalisé la fidélité des Gauloises dans ce beau groupe, palpitant de vie, qui représente un guerrier gaulois, vaincu, tuant sa femme et se tuant lui-même pour échapper aux outrages du vainqueur. Elle s'incline soumise à ses pieds, belle et satisfaite dans la mort même, qui rassure sa pudeur et son amour; lui, la protége encore, et semble vouloir l'emporter dans le royaume des ombres; il la soutient contre lui, tandis que, de sa main droite et d'un geste superbe, il plonge son épée dans sa propre poitrine. Ces époux désespérés, qui s'embrassent dans la mort, sont une image assez exacte de l'amour conjugal durant la dure et sombre antiquité.

Les Chinois ont une poésie très-ancienne, qui exprime avec une douceur mélancolique les sentiments d'une jeune veuve; nous la citons ici : c'est une larme qui est devenue perle :

« Une barque lancée à l'eau ne remonte plus sur » le rivage. Mes cheveux, autrefois flottants sur mon » front furent coupés et relevés sur ma tête. J'appar» tiens à l'époux qui reçut ma foi, je la lui garderai » jusqu'au tombeau.

» O ma mère, ma mère ! pourquoi vous prévaloir » de vos droits ? mon cœur les révère et compare » vos bienfaits à ceux de la Divinité, mais ce cœur » ne se souillera jamais d'un parjure.

» Mes cheveux, autrefois flottants sur mon front, » furent coupés et relevés sur ma tête. Mes serments » m'ont donnée à mon époux, je lui serai fidèle jus» qu'à la mort. »

Cette ancienne poésie est tirée d'un livre d'*Odes* recueillies par Confucius. On peut la croire antérieure au christianisme.

Dans un prochain article, nous examinerons quelques-uns des types de l'amour conjugal sous la loi chrétienne.

M. B.

(1) Xénophon, *l'Économique.*



DONA MANUELA

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE



Il n'est peut-être pas sur le globe une seconde terre où les émigrants de tous les siècles aient plus afflué qu'en Afrique, une autre à qui plus de maîtres divers aient successsivement imposé leurs lois. Après les Mèdes et les Perses, jetés par les révolutions de l'Asie occidentale sur la terre africaine, et après les Chananéens, paraissent les Carthaginois, 860 ans avant Jésus-Christ. Maîtres pendant sept siècles de toute l'Afrique septentrionale, les Carthaginois font ensuite place aux Romains, dont la domination dure six cents ans. Aux Romains succèdent les Vandales et les Greco-Byzantins; et à ceux-ci, les Arabes, du septième au quinzième siècle, et les Turcs, de l'an 1500 à 1830.

C'est en 1500 que, sous l'influence des frères Barberousse, fils d'un corsaire turc, Alger devient le siége de cette espèce de république religieuse et militaire, élevée contre la chrétienté, comme Rhodes l'était, depuis un siècle, contre l'islamisme. C'est alors que se forme le terrible gouvernement appelé l'Odjeac d'Alger qui, en moins d'un demi-siècle, atteignant à l'apogée de sa puissance, voit, tour à tour, Soliman et François Ier solliciter l'appui de ses armes, et les vaisseaux de Charles-Quint fuir devant Tunis que protége la tempête.

L'histoire de la domination turque dans l'Afrique septentrionale est celle de la plus insigne piraterie; non contents d'infester les mers, ces brigands audacieux et avides ne craignaient point de pénétrer dans l'intérieur des terres, pillant les villages et enlevant les enfants et les femmes. Malheur à ceux pour lesquels il n'y avait point à espérer de rançon; ils étaient appelés à alimenter les marchés de l'Orient!

*
* *

En 1719, don Manuel ayant quitté la cour de Madrid où il avait toujours fait grande figure, mais où il n'avait point eu le talent de s'enrichir, vint s'établir, lui et toute sa famille, dans un petit castel, entouré de maigres dépendances, tout près de Tarragone et des rives de la Méditerranée.

Don Manuel était un sage et, autour de lui, tout le monde partageait ses idées: sa femme, dona Juana, n'avait point du tout de regrets pour le temps où l'étiquette l'obligeait à se tenir pendant des heures entières debout et droite dans ses robes de brocard; son frère, don Sébastien qui, toute sa vie, avait dû bâillonner sa verve railleuse, sous peine d'aller étudier l'architecture des châteaux forts en dedans de la citadelle, se montrait ravi de pouvoir sans danger se moquer de quelque corrégidor empesé; quant à dona Manuela, leur fille, dès qu'il lui était donné de courir en liberté après les insectes dorés et de butiner parmi les fleurs, elle trouvait que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Lorsque don Manuel avait jugé sa retraite opportune, et qu'avec l'assentiment royal, il était venu se fixer dans le pays aragonais, dona Manuela avait dix ans.

A Madrid, l'éducation de la jeune fille avait été forcément confiée à des étrangers. Dans l'Aragon, les parents de Manuela prirent plaisir à se partager cette tâche : dona Juana lui enseigna le luth et la broderie sur étoffe de fleurs presque aussi parfaites que leurs modèles les fleurs du jardin; don Manuel cultiva sa jeune intelligence; il agrandit le domaine de sa pensée, et lui découvrit le secret et le charme de ces conversations muettes que l'on a avec soi-même, devant les magnificences de la création; quant à don Sébastien, il y avait quelque chose qu'il aimait encore mieux que de railler son prochain, c'était d'étudier les plantes et leurs différentes vertus, et il entreprit d'initier sa nièce à la botanique.

Il était rare que leurs études n'entraînassent pas don Sébastien et dona Manuela hors de vue du petit castel; c'était surtout du côté de la mer que se dirigeaient de préférence leurs pas.

Armée de sa boîte à échantillons, Manuela, un matin, courait devant son oncle qui admirait sa grâce et sa légèreté, lorsqu'un cri singulier traversa les airs. Don Sébastien s'arrêta court, cherchant à deviner d'où ce cri partait, mais comme ce bruit ne se renouvela pas et que d'ailleurs Manuela n'avait point ralenti sa course, don Sébastien pensa que ce devait être quelque milan en quête de victimes, et il poursuivit son chemin.

Mais la jeune fille, joyeuse comme une matinée d'avril, arrivait à peine au rivage, qu'elle était saisie et bâillonnée! Déjà même, un pirate la soulevait dans ses bras pour la déposer au fond de leur chaloupe, lorsque don Sebastien éperdu, songeant peu qu'il n'avait point d'armes, se précipita sur la barque pour arracher Manuela à ses ravisseurs.

Bien qu'il ne fût plus dans la force de l'âge, don Sébastien était courageux et robuste; de la main

gauche il s'était cramponné à la robe de Manuela, de la main droite il tenait les yatagans en respect. Alors, le chef de ces misérables, habitué à voir fuir devant lui les femmes et les vieillards, et irrité de cette résistance inattendue, abattit d'un coup de hache le poignet de don Sébastien!

Tombé sur la rive, inondé du sang qui s'échappait de sa plaie, don Sébastien fut abandonné par les corsaires. Don Manuel et dona Juana, inquiets de voir passer l'heure habituelle du retour, se rendirent sur la grève à la recherche des promeneurs, ils trouvèrent don Sébastien sortant d'un long évanouissement, etscherchant avec désespoir à découvrir à l'horizon le bâtiment qui emmenait la malheureuse Manuela prisonnière et, bientôt, esclave, hélas! si ses parents ne parvenaient point à se procurer la somme énorme, à laquelle sa liberté devait être et fut en effet évaluée.

En ce temps-là, de pareilles calamités étaient trop fréquentes pour que l'on ne connût pas la manière de procéder des pirates : peu après la disparition d'un être cher, la famille recevait avis que, moyennant une certaine somme déposée en tel comptoir, à telle date, la personne capturée serait libre, et, dans le cas contraire, vendue! Aucun sursis n'était accordé!

Dans la prévision qu'un pareil avis ne saurait tarder, don Manuel avait été vendre à Tarragone les diamants de dona Juana et quelques belles pièces d'argenterie de famille, les seuls biens qu'ils possédassent outre leur habitation.

Les aiguières finement ciselées et les agrafes brillantes s'étaient vendues comme si l'orfèvre eût connu et aimé la jeune captive; la somme que don Manuel rapportait ne s'élevait pas à moins de quinze mille livres; il était impossible que cela ne suffît point largement à la rançon de Manuela; donc, la chère créature serait certainement délivrée; et prochainement, on reverrait son doux visage adoré, et la maison, devenue, tout à coup, morne et muette, retrouverait de joyeux accents pour fêter le retour de l'enfant bien-aimée. Don Manuel, pressant contre sa poitrine la sacoche qui renfermait tous ces bonheurs, hâtait le pas de sa monture, afin de faire partager plus tôt à dona Juana sa radieuse espérance.

« Bon espoir, Juana! lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut; tes colliers sont vendus; désormais, pour collier, tu devras te contenter des deux bras de ta fille! »

Sans répondre, dona Juana leva les yeux sur son mari, et lui montra un visage plus sombre et plus altéré que de coutume, en même temps qu'elle lui présentait une lettre dont elle avait brisé le sceau.

« A quelque haut prix qu'on ait évalué nos orfèvreries, dit-elle, lisez et jugez si c'est d'espoir qu'il nous faut entretenir! »

La lettre était des ravisseurs de Manuela. La voyant si belle et si charmante, ces monstres en avaient inféré que l'amour de ses parents devait être extrême, et qu'ils ne reculeraient devant aucun sacrifice. Ils demandaient vingt-quatre mille livres!

La lettre tomba des mains du père.

—Que faire alors, mon Dieu! s'écria le malheureux père, plus abattu cent fois, et plus désolé maintenant, qu'il n'était joyeux et confiant tout à l'heure!

— Ce qu'il faut faire, don Manuel? vous avez bien vidé mes coffrets, n'est-il pas vrai?

— Hélas!

— Il ne nous reste ni coupes ni pierreries dont nous puissions tirer un écu?

— Non!

— Il ne nous reste rien?

— Rien!

— Pardon! il nous reste notre maison.

— Notre maison! et où donc, alors, ta tête se posera-t-elle, pauvre femme, quand viendra l'heure de mourir? Je puis étendre mes membres fatigués sur le bord des chemins, et dormir ainsi à la garde de Dieu; je ne saurais t'exposer à une pareille misère!

— La pire des misères est de la savoir, elle, dans les mains qui la retiennent! Manuel, poursuivit la malheureuse mère que les sanglots étouffaient, par ton amour béni et au nom de notre Créateur, ne pense qu'à la pauvre enfant qui gémit, là-bas, et met en nous son espoir! Vends, vends cette maison qui, désormais, me deviendrait odieuse! hâte-toi! retourne à Tarragone! adresse-toi aux gens qui s'occupent de ces choses, va! va! »

Mais, il ne suffisait pas que don Manuel et dona Juana voulussent se défaire du pauvre petit castel, il fallait encore découvrir un acquéreur, et un acquéreur aussi pressé d'acheter qu'ils l'étaient de vendre. Cette maison crénelée qu'ils avaient mille raisons d'aimer, puisque Juana y était née et qu'elle y avait donné le jour à Manuela, cette maison était incommode et menaçait ruines.

Cependant le temps s'écoulait, et don Manuel dut craindre pour la raison de dona Juana!

Don Sébastien, cause involontaire de cette grande infortune, dévorait sa douleur en silence; il osait à peine mêler ses pleurs à ceux de la mère et du père; cependant, il nourrissait un projet, pour l'accomplissement duquel il pressait sa guérison de tous ses vœux.

Dès qu'il se sentit suffisamment rétabli, il annonça à son frère une absence dont il ne pouvait préciser la durée, et, sans autre explication, il prit son bâton de voyage et partit.

Non loin de Tarragone, sur le penchant d'une colline, se trouvait le couvent des frères de la Merci.

Ce fut le chemin de cette sainte maison que prit don Sébastien en s'éloignant du petit castel.

A l'aspect de ses cheveux blanchissants et de son bras mutilé, le supérieur auquel il avait exprimé son ardent désir d'entrer dans la courageuse phalange, lui fit observer, avec ménagement et bonté, que la mission des frères de la Merci, outre le feu divin de la charité, demandait encore la jeunesse et la force.

« Ne regardez point mes cheveux, mon père, s'était écrié don Sébastien! Détournez les yeux de cette main absente, et, croyez-moi, daignez me croire, quand je vous dis que je n'aspire qu'à me trouver face à face avec le danger!

» O mon père, poursuivit-il, je la regardais comme ma fille; c'est un ange, et c'est moi, qui l'eût pu pré-

voir! c'est moi qui ai été le misérable instrument de sa perte!

» Mon père, fit-il encore, avec une communicative chaleur, au nom du Dieu de la Merci dont vous êtes les dignes servants, ne me refusez point la grâce et l'honneur que je sollicite! laissez-moi revêtir cette robe sous laquelle battent vos cœurs généreux!

— Que votre volonté soit donc faite, répondit alors le supérieur attendri! frère Sébastien, allez vous mettre en prière! Cinq de nos frères s'embarquent pour Alger, demain, après le coucher du soleil; vous serez le sixième! »

Ayant baisé la robe du viellard et répandu au pied de l'autel d'abondantes larmes de reconnaissance, don Sébastien envoya le message suivant à don Manuel et à dona Juana :

« Vous ne me reverrez qu'avec *elle!*

» Sébastien, frère de la Merci.! »

Le jour même où don Sébastien perdit de vue les côtes d'Espagne, le terme fatal assigné par les ravisseurs de Manuela expirait, et la pauvre petite était conduite au Batistan. (Marché des esclaves.)

Pâle, abattue, affaissée, les pirates l'avaient parée en vain; les deux tiers du jour passèrent sans qu'il se présentât d'acquéreur. Les pirates craignant de ne s'en pouvoir défaire, commençaient à la regarder de travers et à la rudoyer, lorsqu'une riche Mauresque qui traversait la place en palanquin, l'ayant aperçue à la faveur d'un rideau entr'ouvert, pensa que cette petite étrangère, qui n'avait rien de plaisant pourtant, pourrait, peut-être, la divertir, les jours où les cris de son perroquet la fatigueraient et où sa guenon lui paraîtrait insipide. En conséquence de ce raisonnement, la Mauresque ordonna à ses serviteurs d'acheter Manuela et de la lui amener sans retard.

Cette Mauresque était une femme dont la première jeunesse était passée, mais qui, néanmoins, était encore fort belle. Elle habitait un vaste pavillon isolé où une eau pure et rafraîchissante coulait incessamment dans de grandes vasques de marbre blanc, et ses jardins parfumés avaient des réduits impénétrables aux rayons dusoleil.

Étant la femme très-aimée d'un des chefs militaires les plus en renom à la cour du dey d'Alger, elle jouissait d'une grande liberté relative, et comme elle était hautaine, méchante et désœuvrée, elle inspirait autour d'elle une profonde terreur.

A peine la pauvre Manuela se trouva-t-elle en sa présence, qu'elle entra dans une très-grande colère, parce que la jeune Espagnole n'avait pas compris quelques mots arabes qu'elle lui avait adressés; alors, elle lui fit signifier par l'interprète attaché à sa maison, qu'elle eût à se mettre à l'étude à l'heure même, afin qu'un semblable manque de respect ne se renouvelât plus.

Au bout de quelques jours, Manuela est de nouveau amenée devant son impérieuse maîtresse, et la chère créature a si bien mis les instants à profit que, moitié intuition et moitié savoir, elle peut comprendre ce qui lui est dit et y répondre, tant bien que mal, plutôt mal que bien, naturellement. Mais voici que, tout d'un coup, la Mauresque conçoit une idée charmante, selon elle; elle appelle ses autres esclaves et, tour à tour, les excitant à se railler du langage imparfait de Manuela et obligeant Manuela à parler, elle rit comme cela ne lui était point arrivé depuis longtemps, et, même, dans sa bonne humeur, elle jette un bonbon à Manuela.

O surprise! le bonbon a roulé aux pieds de la jeune Espagnole, et celle-ci ne s'est pas précipitée pour ramasser cette insigne marque de faveur!

« Sa mère serait-elle une pierre et son père un rocher, dit la Mauresque courroucée de l'accueil fait à son présent? »

Aux moqueries et aux rires peu charitables de ses compagnes, Manuela avait opposé une grande douceur, dans laquelle perçait, peut-être, quelque dédain; mais lorsque les mots *père et mère*, résonnèrent à ses oreilles, la pauvre enfant cessa de pouvoir retenir ses larmes.

« Elle est laide quand elle pleure, s'écria la Mauresque, qu'elle s'éloigne et que l'on me ramène Zina et Zambo! »

C'étaient sa guenon et son perroquet.

Rentrée dans l'espèce de dortoir, vaste pièce avec un divan circulaire, où elle et dix autres jeunes filles se tenaient, Manuela tomba agenouillée dans un coin, priant et pleurant, le front caché dans ses mains, et resta ainsi un fort long temps.

Lorsqu'elle se redressa, son charmant visage avait repris l'air triste mais résigné qui lui était habituel. Deux yeux inquisiteurs l'observaient.

Nous avons dit que la Mauresque inspirait autour d'elle une véritable terreur : cela n'empêchait pas, cependant, que ses fugitives bonnes grâces ne fussent ardemment souhaitées, et n'excitassent parmi ses esclaves de violentes jalousies; aussi, lorsque le fameux bonbon s'était trouvé si froidement accueilli par Manuela, cela avait causé parmi ses compagnes une stupeur qui n'avait eu d'égale que l'indignation de leur maîtresse.

Une jeune Arabe, surtout, petite, maigre, brune, dont les yeux très-longs mais à demi-ouverts semblaient avoir pour office de chercher sans cesse, de l'occident à l'orient, quelque secret à rapporter à sa maîtresse, afin de l'amuser et de s'en faire bien venir s'en était montrée tout particulièrement offensée, et il n'avait pas tenu à elle que tout cela devînt une très-grosse affaire.

Zaïda, ainsi se nommait cette jeune Arabe, avait eu ses jours de faveur, et elle aurait bien voulu les voir renaître; c'était avant l'emplète de Zambo et de Zina. Comme aucune des esclaves ne savait aussi bien qu'elle mêler les perles aux cheveux, attacher un voile, teindre d'une main légère les sourcils et les cils, prolongeant sur les tempes cette ligne qui grandit l'œil en même temps qu'elle en rehausse l'éclat, Zaïda s'était dit que, bientôt, Zambo et Zina déplairaient à leur tour et que la place enviée d'esclave favorite lui reviendrait.

L'arrivée de Manuela lui parut devoir reculer indéfiniment ce retour de fortune, à moins qu'elle n'y mît bon ordre, ce dont elle s'occupa sans retard.

Zaïda avait guetté la rentrée de la jeune Espagnole dans la chambre commune; elle l'avait vue se précipiter à genoux et elle avait remarqué, non sans étonnement, le changement de sa physionomie lorsqu'elle s'était relevée.

Alors, elle eut une idée, une idée triomphante, au moyen de laquelle il lui sembla que cette nouvelle

venue serait perdue à jamais. Il ne s'agissait de rien moins que d'un philtre puissant qu'elle assurait être en la possession de Manuela; philtre qui rendait la force au cœur et la beauté au visage, et dont il fallait que Manuela se dessaisit au profit de sa maîtresse.

Comme Zaïda pensait qu'on ne renonce pas facilement à un semblable trésor, elle en concluait que Manuela serait maltraitée, d'abord; puis, envoyée aux esclaves cultivateurs, pour être employée aux rudes travaux des champs.

Amenée devant la Mauresque par Zaïda, dont les longs cils voilaient encore plus les yeux que de coutume, Manuela fut engagée gracieusement, et c'était la première fois que cela arrivait, à prendre le café et à manger des confitures. La pauvre petite s'en trouva toute troublée. La Mauresque se mit alors à parler de la patrie de Manuela, de sa famille, du bonheur qu'il y aurait à se voir emportée sur la mer bleue jusque vers le rivage aimé, où le père et la mère, qui gémissaient et qui pleuraient, feraient trêve à leurs larmes, pour s'abandonner à la joie de serrer leur enfant dans leurs bras!

« Señora, señora, s'écria Manuela, incapable de résister aux sentiments tumultueux qui agitaient son cœur, pourquoi évoquer ces images? Parle-t-on d'eau vive à celui qui meurt de soif au désert?

— Oui! reprit la Mauresque, oui! quand la source est proche!

— Señora, sûrement, je me méprends à vos paroles; sûrement, vous ne voulez pas dire ce que je crois comprendre; c'est mon ignorance de la langue qui est cause de cela. Mon père, ma chère mère, je les reverrais!... »

Et en parlant ainsi, Manuela éclata en sanglots.

« Manuela reverra sa patrie et ses parents aussi prochainement qu'elle le voudra, reprit la Mauresque; Manuela tient ses destinées dans la paume de sa main!

— Que faut-il faire, mon Dieu! demanda avec anxiété la pauvre enfant? Pourvu que je le puisse!...

— Tu le peux!

— Parlez! oh! parlez, señora!

— A moi qui te rendrai ta liberté, la femme qui t'a portée dans son sein, et le pays dont les horizons te sont connus, tu donneras en échange le charme que tu possèdes.

— Le charme, fit Manuela, dont les yeux exprimèrent un étonnement profond!

— Ne feins pas de ne me point entendre!

— Oui! ajouta Zaïda, donnez sans retard à la lumière de notre âme, à celle dont la resplendissante beauté en a le moins besoin, pourtant, donnez l'amulette qui a fait qu'hier, après vous être jetée la face contre terre, le front pâle et les regards éteints, vous vous êtes relevée, ensuite, les roses d'été sur les joues et le soleil dans les yeux! »

Manuela réfléchit et se souvint.

« En effet, reprit-elle, après un court silence, je possède un secret et, de plus, je puis le partager autant de fois qu'il y a de grains de sable sur les grands rivages, sans que sa vertu s'en trouve diminuée. »

A ces paroles, une convoitise ardente et un étonnement singulier se peignirent sur les traits de la Mauresque et sur le maigre et brun visage de la jeune Arabe dont, cette fois, les yeux s'ouvrirent presque tout grands.

« Parle! s'écria la Mauresque!

— Quel que soit le malheur qui me frappe, poursuivit Manuela, je m'agenouille, ainsi qu'hier l'a observé Zaïda; et j'invoque Celui qui peut à la fois diriger le soleil et lire dans les cœurs; je lui raconte mes peines, je le prie de soutenir mon courage, et, après ma prière, je ne manque jamais, ainsi que l'a encore remarqué Zaïda, de me relever consolée et calmée. »

Pendant que Manuela parlait, les symptômes précurseurs d'une violente colère se montraient chez la Mauresque.

« Le charme, dit-elle, brièvement!

— Je n'en connais point d'autre que la prière, répondit Manuela.

— Le charme, répéta la Mauresque!

— J'ai dit, répliqua la fille de dona Juana!

— Je vais te faire battre de verges, cria la Mauresque! »

Manuela la regarda, puis détourna la tête; le spectacle d'une fureur aveugle lui inspirant quelque chose comme du dégoût et de la pitié.

« Jusqu'à ce que tu en meures, vociféra la Mauresque! »

Manuela pâlit légèrement mais elle resta muette.

« Tu ne veux pas parler? Tu ne veux pas me livrer l'amulette sacrée?

— Je le répète, murmura la pauvre petite, je ne connais et ne possède d'autre amulette que la prière!

— Qu'elle soit livrée à Typho, dit la Mauresque, la voix étranglée par la rage, puis conduite aux rizières! »

Or, Typho était un vil renégat, que la Mauresque aimait parce qu'il était encore plus méchant qu'elle, et dont elle avait fait son exécuteur des hautes œuvres. Il ne marchait qu'armé d'un fouet.

Être condamné à Typho était un châtiment aussi redouté que la mort!

Hélas! il s'en fallut de bien peu que cette condamnation équivalût à la mort pour la malheureuse Manuela! L'abominable Typho ne cessa de déchirer ses épaules de son fouet que lorsqu'elle tomba évanouie sur le sol! Son épouvantable tâche ainsi accomplie, il abandonna la jeune fille à ceux qui devaient l'emmener aux champs de riz.

Cependant, dès que le monstre avait été hors de vue, quelqu'un s'était approché de Manuela, avait répandu sur ses plaies une liqueur composée de sucs divers et précieux, et les avait ensuite couvertes de bandelettes de lin.

Celle qui venait de se conduire vis-à-vis de Manuela comme la sœur la plus tendre, n'était autre que Zaïda, la cause première de l'indigne traitement infligé à la jeune Espagnole.

Quand Manuela rouvrit les yeux, les regards étonnés qu'elle jeta autour d'elle disaient assez qu'elle ne se souvenait de rien; seulement, elle demeura frappée de surprise en apercevant Zaïda qui pleurait et baisait le bas de sa robe avec une sorte de passion. Un mouvement qu'elle voulut faire et qui lui causa une cuisante douleur lui remit tout en mémoire, mais ne lui expliquait point le changement de sa compagne.

« Zaïda a vu Typho battre Manuela, dit la jeune

Arabe qui lisait dans le cœur de Manuela, Zaïda a été pénétrée d'horreur, et elle a tout de suite aimé Manuela comme la mère aime son petit enfant!

» Que Manuela ne s'inquiète point, ajouta-t-elle avec plus de mystère; Zaïda connaît les herbes sacrées, mais elle connaît très-bien aussi les herbes maudites; elle composera un breuvage qu'elle donnera à boire à Typho, et le fouet de Typho dormira pour toujours!

— Grand Dieu! s'écria Manuela, que signifient ces paroles?

— Typho mourra, dit très-bas et très-résolûment Zaïda!

— Non! non! tu ne commettras pas ce crime, reprit en frissonnant la fille de dona Juana!

— Tu veux donc te réserver le plaisir de la vengeance? lui demanda Zaïda, à qui cette idée eût paru naturelle.

— Dieu ordonne le pardon, répliqua Manuela!

— Le pardon est une lâcheté!

— Ne parle pas ainsi, murmura Manuela, que l'accent de la jeune Arabe avait fait frissonner!

— On ne pardonne que par manque de force ou de courage; Zaïda n'a pas la force, mais elle a le courage et la ruse! Regarde la terre humide de ton sang!

— Ton précieux baume suffit à ma chair déchirée!

— La mort d'un ennemi est un baume autrement puissant, répliqua Zaïda avec l'emphase orientale!

— Zaïda, écoute, reprit Manuela! c'est pour moi, c'est à cause de moi, que tu veux avoir un jour à répondre à Dieu de la mort de ton semblable; la seule pitié que je t'inspire te pousse à cette détestable action; eh bien! au nom de ta mère, je te conjure d'abandonner tes idées de meurtre! Le pardon n'est point, comme tu le crois, le fait des lâches; le pardon est plus doux au cœur que le miel aux lèvres! Le plaisir de la vengeance est âcre et brûlant comme la fièvre; le plaisir du pardon est absolument divin, et l'exemple nous en vient de Dieu même! qu'arriverait-il de l'homme si Dieu ne daignait le recevoir à merci?

— Tes souffrances sont si aiguës que ce n'est qu'avec un suprême effort que les paroles sortent de tes lèvres, dit alors Zaïda, évitant de répondre; ta faiblesse est si grande que si je ne soutenais ta tête, elle retomberait sur la terre; et cependant tu intercèdes pour celui qui t'a fait tout ce mal! Avant ce jour, je n'aurais pas cru que mes yeux pussent jamais voir ni mes oreilles entendre une chose aussi singulière!

— Tu oublieras de quoi se compose ce breuvage mortel, n'est-il pas vrai? demanda Manuela avec insistance à la jeune Arabe. »

Mais Zaïda se détournant resta muette et tomba dans une méditation profonde.

« Si j'étais Manuela, je haïrais Zaïda de toute mon âme, fit-elle au bout de quelques instants, son regard et son accent décelant une sorte de timide interrogation; tu n'ignores point que c'est moi qui suis cause de ce qui est arrivé?

— Je ne sais rien et ne me souviens que de ta sollicitude et de tes soins, lui répondit Manuela.

— Quoi! aussi vrai que le soleil éclaire, tu ne me hais pas?

— Je t'aime!

— Mais, si le chagrin me venait visiter à mon tour, tu dirais: Allah est juste?

— Je pleurerais avec toi!

— Manuela, s'écria alors Zaïda incapable de résister plus longtemps au sentiment qui, depuis une heure, envahissait son âme, quand tu prieras, dis, tout haut, les paroles de paix et d'amour, afin que Zaïda les apprenne et te ressemble! »

Un regard profond de Manuela exprimait à Zaïda la sympathie la plus tendre, lorsqu'une voix mêlée à d'autres voix vint la faire violemment tressaillir. Cette voix partait de la salle unique où pouvaient pénétrer les étrangers et s'adressait à Typho. Au premier abord, Manuela s'imagina être la proie d'une illusion. Cette voix était-elle bien celle qu'elle croyait reconnaître? Comment serait-il possible que cette voix aimée résonnât sur cette terre de misère et d'esclavage? Mais, non! non! Manuela ne saurait plus conserver aucun doute; celui qui parle ici proche, celui qui n'est séparé d'elle que par un espace que l'on pourrait franchir en moins d'une seconde, c'est don Sébastien, c'est son oncle, c'est le frère de son père adoré! oh! comme les bras endoloris de la pauvre enfant se tendent avec amour! comme son cœur bondit!

« Mon oncle! mon oncle! s'écrie-t-elle, mettant dans ce cri suprême tout ce qui lui reste de force et d'énergie. »

C'était, en effet, non plus don Sébastien, mais frère Sébastien, qui élevait ainsi la voix chez la Mauresque, traitant du sujet le plus cher à son cœur, du rachat de Manuela.

Dès que la Mauresque avait su ce dont il s'agissait, sans autrement y réfléchir, elle s'était d'abord refusée à la libération de Manuela.

Était-ce qu'elle espérait vaincre la résistance de la jeune fille et arriver à la possession de ce charme au moyen duquel sa beauté ne s'altérerait point? Était-ce que, désespérant de rien apprendre, elle désirait s'en venger? Toujours est-il que son premier mouvement avait été de répondre aux propositions de Fra Sébastien par un refus formel.

Après réflexion, la somme offerte par don Sébastien la tenta. Manuela fut libre et bientôt en Espagne!

Quelle joie que celle de ce retour! et que d'ardentes actions de grâces s'élevèrent du petit castel, le jour béni où, des bras de son oncle, Manuela s'élança dans ceux de son cher père et de sa mère bien-aimée! Les pleurs et les baisers se succédaient et se confondaient, mais quelles douces larmes!

Une semaine ayant été consacrée aux délices de cette réunion inespérée, don Sébastien reprit ses sandales de voyage. Il n'oubliait point que, désormais, ce qui lui restait de jours et de forces appartenait aux frères de la Merci!

D'ailleurs, au moment du départ de Manuela de chez la cruelle Mauresque, il avait reçu un message qui le devait ramener à Alger dans le plus bref délai. Ce message était de Zaïda. La jeune Arabe demandait à être instruite dans la religion de la douce Manuela.

Six mois plus tard, en effet, libre aussi à son tour, elle rejoignait Manuela en Espagne, et y recevait le baptême, sa foi ardente illuminant son front, et l'es-

prit évangélique donnànt à sa physionomie le charme touchant qui lui manquait.

Quant à la Mauresque et à Typho, ce dernier qui, un jour, s'était rendu aux rizières afin d'y tourmenter les esclaves cultivateurs, y fut dévoré par une panthère. Son fouet fut donné à un autre Typho, tout fut dit.

La Mauresque continua à être méchante et bilieuse, ce qui fit qu'elle enlaidit et vieillit plus tôt encore qu'elle n'aurait dû. S'obstinant à vouloir demander à des philtres la jeunesse et la beauté qui s'envolaient à tire-d'ailes, il advint qu'ayant avalé quelque chose qui lui devait rendre son printemps, elle s'empoisonna et mourut.

M[me] ADAM-BOISGONTIER.

ANNE-MARIE

(SUITE.)

X

UNE EXPLICATION



Plusieurs mois s'étaient passés, et quoique de graves événements agitassent la France, une tranquillité profonde régnait à Audreville. On était dans l'année 1789; les secousses de la Révolution faisaient trembler la terre; Paris et les grands centres étaient en ébullition, mais dans les campagnes la paix régnait encore. Seulement, comme en certains temps d'orage, on voyait luire dans le lointain le feu des éclairs, on entendait le roulement du tonnerre, et l'on pouvait se dire: Nous aussi, nous subirons la tempête !

Les lettres du comte Léonce devenaient plus rares ; il parlait beaucoup et avec animation des affaires publiques, et quelquefois Anne-Marie se disait qu'il semblait vouloir cacher sa vie derrière ces nouvelles de gazettes et ces longs raisonnements sur les questions politiques. Elle ne pouvait pas pénétrer le secret de cette existence, à laquelle la sienne était rivée, et qui se passait loin d'elle, sans que jamais une explosion de confiance vînt lever le voile que l'absence étendait entre elle et son mari ; elle faisait des suppositions, pour la plupart chimériques, elle s'affligeait, elle se trouvait complètement inutile en ce monde, puisque celui à qui son sort était uni, ne lui demandait ni dévouement ni bonheur, et plus le temps s'écoulait, moins elle s'habituait à la position qui lui était faite. Un besoin d'action et de tendresse agitait son cœur : elle eût voulu se dépenser, et personne ne réclamait ses soins; elle eût embrassé avec joie tous les sacrifices, et nul ne lui en demandait; éloignée de son père, de son mari, privée d'enfants, elle ne pouvait satisfaire aucun des sentiments qui sont la vie de notre âme, le sang qui la fait palpiter. Dans le monde, elle se serait peut-être distraite, elle aurait dépensé peu à peu, au milieu des plaisirs, ce trop plein de son âme ; peut-être cette âme se serait resserrée à la mesure des petites choses qui l'auraient préoccupée; mais dans la solitude, dans l'exercice d'une piété vive qui, selon Fénelon, élargit le cœur, Anne-Marie approfondissait sa situation, elle l'analysait en silence, elle en voyait toutes les épines, et toujours timide pensionnaire au dehors, elle devenait par la réflexion, une femme forte, dont l'intelligence pouvait tout comprendre, et dont le cœur s'élevait à la hauteur de toutes les situations et de toutes les infortunes.

Elle eût désiré se rapprocher de sa belle-mère à cette époque où une seule pensée devait les occuper et les réunir, mais la raideur du caractère de madame d'Audreville résistait aux attentions discrètes, aux paroles de sympathie timide que sa belle-fille trouvait pour elle. Elle était extrêmement inquiète de son fils ; sans vouloir l'avouer, cet aveu n'eût-il pas accusé le comte Léonce, et donné à sa femme ces droits qu'on lui contestait ? La Révolution lui faisait peur, mais sur ce point non plus, elle ne voulait pas convenir devant sa bru, issue de roture, que la noblesse pouvait décheoir de son rang, et ces deux inquiétudes, cachées dans le fond de son esprit comme un couteau à deux tranchants, communiquaient à son caractère un degré peu ordinaire de mécontentement et d'aigreur. Elle lisait les gazettes avec un acharnement silencieux; la double nomination du tiers aux États généraux, lui fit jeter les hauts cris; aux premières résolutions de l'assemblée, elle haussa les épaules; à la prise de la Bastille, elle s'écria avec colère :

« On en trouvera bien une pour M. Necker! A la séance du 4 août, elle dit avec indignation :

— Détruire la noblesse ! mais il faudrait auparavant détruire l'histoire ! peut-on nous empêcher d'avoir existé! » Mais à la lecture des funestes journées d'octobre, elle pleura et repoussa Anne-Marie, qui voulait lui dire quelques paroles consolantes.

Peu de jours après cette date terrible, où la monarchie fléchit devant la populace en délire, Anne-Marie était seule chez elle ; ses mains étaient occupées à coudre de bonnes chemises pour le vieux Druon, mais sa pensée errait loin du château d'Audreville. Elle songeait à son mari, et se demandait si elle oserait lui écrire pour le rappeler auprès d'elle.

Depuis le commencement de l'année, la situation était changée; le courant électrique de la Révolution commençait à agiter les campagnes; la convoitise, naturelle au cœur humain, naturelle surtout au paysan qui cultive avec tant d'efforts la terre qui appartient à d'autres, aidait singulièrement à la propagation des nouvelles doctrines dans les villages et les hameaux; chaque bourg, chaque village comptait, parmi un grand nombre d'honnêtes gens, de l'ancienne marque et de l'ancienne probité, quelques têtes remuantes, quelques langues hardies qui menaient, enseignaient et terrifiaient les autres; et dans ces grands principes qui ont bouleversé l'ancienne société, beaucoup de gens n'ont vu qu'une chose, *l'occasion d'acquérir* ce qui ne leur appartenait pas.

Une grande inquiétude agitait Anne-Marie; elle pensait à la lettre qu'elle voulait écrire, elle se disait:

« Sa place serait ici, près de sa vieille mère, et de moi, qui suis sa femme. Enfin! que fait-il à Paris? aucune charge ne le retient à la cour, aucun devoir ne le fixe auprès du pauvre roi..... Je vais lui écrire... mais je suis si embarassée en lui écrivant... je ne trouve pas un mot... que faire?... Essayons cependant... si je ne suis pas contente de ma lettre, je la déchirerai... »

Elle plia son ouvrage, et alla vers le secrétaire où elle enfermait ses livres de dévotion et son écritoire. Au même instant, sa femme de chambre, avec l'air agité d'une personne inférieure qui apporte une nouvelle:

» Gai! madame, dit-elle, il y a du nouveau: vous n'avez donc pas entendu la voiture? Quelqu'un d'arrivé, et vous serez bien aise!

— Qui donc, Nannette? demande Anne-Marie toute troublée, serait-ce M. le comte?

— Nenni, madame! c'est M. Janson! je viens de le voir, il a passé devant moi.

— Mon père! et il n'est pas encore ici! Vous vous serez trompée, Nanette.

— Seigneur! comme si je ne connaissais pas M. Janson! N'ai-je pas été fille de boutique dans la rue des Chanoines, à deux pas de chez vous?

— Et il ne m'a pas demandée?

— Nenni, il a demandé madame la douairière, et il est entré tout de go dans le petit salon où elle lit la gazette et où elle fait ses patiences.

— C'est singulier! se dit Anne-Marie inquiète, comme on l'est quand la position n'est pas définie, et que toujours on attend quelque chose. »

Elle n'osa pas descendre, et se rassit au coin du feu, en formant mille conjectures. Pendant ce temps, Nannette rangeait les vêtements de sortie de sa maîtresse; elle avait ouvert un cabinet de toilette, formé dans une tourelle d'angle du château; cette tourelle renfermait dans ses murs épais un étroit escalier, qui descendait aux caves et montait aux combles du manoir. Nannette venait d'ouvrir la porte, qui donnait sur cet escalier afin de descendre par-là les souliers d'Anne-Marie, couverts de la boue des champs, car le matin, elle avait vu tous ses pauvres. Tout à coup, la femme de chambre rebroussa chemin, remonta le degré, et dit à la comtesse Léonce:

« Mon doux Jésus! écoutez donc, madame, comme on entend les voix de madame la comtesse et de M. Janson... Ils sont bien méchants l'un contre l'autre, et les voix montent ici comme dans un tuyau d'orgue... »

Anne-Marie tressaillit, et prêta l'oreille à ce singulier effet d'acoustique. Elle reconnut la voix de son père, haute, tremblante d'émotion et de colère: il disait:

« Je ne vous l'ai pas donnée pour..... »

Elle n'écouta pas le reste: d'un geste impératif, elle fit sortir Nannette de la cage de l'escalier, et en referma la porte, en disant simplement:

« Il ne faut pas écouter ce qu'on dit. Allez de l'autre côté, Nannette... »

Nannette obéit, en tournant vers l'escalier le curieux regard de la femme de Loth. Mais la porte close, le bruit ne parvenait plus dans la tourelle; il se perdait dans la longue spirale des marches muettes. Anne-Marie s'était rassise, plus inquiète que jamais; elle écoutait, non les paroles, mais les rumeurs qui se faisaient dans la maison, en se disant:

« Il ne partira pas sans m'avoir vue, mais que vais-je apprendre? »

Elle attendit une demi-heure: son angoisse allait croissant, tout son corps tremblait, et les palpitations de son cœur l'étouffaient. Elle entendit marcher dans la longue galerie qui menait à son appartement; on ouvrit plusieurs portes, et un laquais qui passait sa journée dans l'antichambre, annonça:

« Monsieur Janson!

Il entra, tendit la main à sa fille, et se pencha vers elle pour l'embrasser: elle sentit que sa figure était brûlante, et elle vit avec une espèce d'effroi ses joues enflammées et ses yeux injectés de sang: il avait fallu une violente émotion pour que ses traits fussent ainsi altérés:

« Mon père, dit-elle en lui baisant une seconde fois la main, que je suis heureuse de vous voir!... »

Il s'était assis, et par un mouvement machinal, il avait déboutonné le col de son habit, et desserré sa cravate; il respira: »

« Anne-Marie, dit-il, c'est la dernière fois de ma vie que je mettrai les pieds dans ce château, et plût à Dieu que vous n'y fussiez jamais venue, ma pauvre fille! Fernaux me l'avait bien dit...

— Mais, mon père, que s'est-il passé? vous m'inquiétez à un excès!...

— Voici ce qui se passe, dit-il, en baissant la voix avec l'expression d'une fureur concentrée: votre mari est un indigne!

— Mon père, dit-elle, ne dites pas de mal de celui que je dois aimer et respecter. Je vous conjure de m'épargner! »

— Je veux bien ne pas entrer dans le détail de ses erreurs, de ses folies: sachez seulement que je viens de payer pour lui dix mille louis de dettes; il a osé les faire, et il a osé recourir à moi pour trouver une protection contre ses créanciers... Jacques Bonhomme a toujours payé les sottises des gentilshommes... Cela est ancien comme le monde, mais cela pourrait changer avant peu de temps...

—Excusez-le, mon père, dit Anne-Marie avec affection; il est jeune, il a été privé de biens, et la richesse l'a un peu étourdi...

— Eh! ma fille! ces raisons que vous donnez pour l'excuser, je me les étais données à moi-même, mais ce que je n'excuse pas, ce que rien ne justifie, c'est l'abandon où vous vivez, le mépris public que cet homme

fait de vous. Il a pris votre fortune, gagnée, économisée par votre père et votre mère, il en a usé pour sa vanité et ses plaisirs, et il vous confine dans cette terre, comme s'il rougissait de celle qui l'a comblé de biens! et encore, si à Audreville, vous aviez trouvé les respects qui vous étaient dûs, si cette femme altière avait vu en vous une fille! Mais j'ai appris récemment ce que vous m'aviez toujours caché: sa hauteur, sa dureté, ses exigences... des tonnes d'or employées à restaurer ce vieux château, et le refus qu'elle vous a fait d'une somme légère pour vos pauvres... vous, qui les avez tirés eux-mêmes de la plus humiliante misère... j'ai tout appris: un de vos valets, indigné, l'a redit... J'aurais pu pardonner encore, si votre belle-mère avait consenti à une explication loyale: que voulais-je? vos droits, rien de plus!

— Mon Dieu! vous lui avez parlé!

— Je la quitte, après une scène dont elle se souviendra, et moi aussi... »

Il se promena dans la chambre d'un air agité, et se tournant vers sa fille:

« Cette femme, par sa hauteur insolente, son déni de toute justice, a fait de moi un autre homme. Jusqu'ici, j'avais aimé et honoré la noblesse, je l'ai prouvé! maintenant, je la déteste, et je saurai le montrer. Ah! nous sommes le pavé que l'on foule aux pieds! le pavé peut écraser celui qui le couvrait de boue hier! Nous sommes bons à tirer l'or de la mine, le blé de la terre, le vin de la vigne, et à fournir aux plaisirs des privilégiés; ils verront ce que peuvent la force et l'intelligence... ils demanderont grâce, mais il n'y aura pas de grâce pour eux! »

Il parcourait la chambre comme un lion en furie; Anne-Marie, terrifiée, ne pouvait ni pleurer, ni parler. Il revint vers elle:

« Ma fille, vous resterez ici, votre place est ici, cette maison est la vôtre, et nul ne sera assez osé pour vous en chasser. Moi, je vais quitter Cambrai... je vais à Paris... dans la prévision des événements qui vont arriver, je vous ai apporté de l'argent, mais je vous fais défense expresse de le donner à votre belle-mère, de le mettre en commun. Me le promettez-vous?

— Oui, dit-elle, n'osant résister. »

Il se retira à l'écart, et tira de dessous ses vêtements une de ces ceintures de cuir que portaient, et que portent encore les colporteurs et les marchands forains. Elle était divisée en poches, dont chacune renfermait un rouleau de doubles louis.

« Voici, dit-il, cinquante mille livres en or; gardez-les pour vous; on aura besoin d'argent dans les circonstances difficiles que je prévois. Agissez prudemment, demeurez ici: quand les affaires publiques seront finies, je reviendrai, et alors nous terminerons les affaires de famille, mais quoi qu'il arrive, vous serez libre, et hors de la dépendance de ces gens-là. Si, en mon absence, vous aviez besoin d'un conseil, adressez-vous à Fernaux; c'est un ami fidèle, et il a du crédit... Ah! il a été bon prophète! »

Ce discours remplit de terreur l'âme d'Anne-Marie; l'agitation violente de son père, les projets qu'il laissait entrevoir, tout la consternait; elle voulut l'interroger:

« Ce que je veux faire? répondit-il; rien de plus simple; on m'a offert de m'envoyer à l'Assemblée; j'hésitais, mais votre belle-mère m'a décidé, j'y vais.

— Pardonnez cette offense, mon bon, mon cher père, et réfléchissez bien avant de prendre un si grand parti.

— Mes réflexions sont faites depuis longtemps, et si j'ai hésité, c'était par égard pour votre mari et votre belle-mère. Oui, vraiment, pour eux! Mais leur conduite me rend toute ma liberté. Adieu, adieu, Anne-Marie, et pardonnez-moi, ma pauvre enfant, de vous avoir si mal mariée... »

Elle voulut s'attacher à lui, le retenir, lui parler encore; mais il ne l'écouta plus; il l'embrassa, et partit avec un air de sombre résolution que sa fille ne lui avait jamais connu.

XI

ADIEUX

A la suite de cette entrevue, la douairière montra à sa pauvre belle-fille une humeur plus mécontente et plus sombre que jamais. Elle ne la connaissait pas, elle n'avait pas cherché à la connaître, et peut-être, dans les reproches peu ménagés que lui avait adressés Janson, avait-elle cru voir l'effet des plaintes et des récriminations de sa fille, et, trop fière pour se plaindre elle-même, trop peu confiante pour en venir à une explication, elle fit peser sur Anne-Marie son humeur, ses soupçons et tout le poids des chagrins que lui causaient l'absence de son fils et les affaires publiques de plus en plus menaçantes. Anne-Marie devinait les motifs qui donnaient à sa belle-mère tant de tristesse et tant de hauteur; elle les comprenait et les pardonnait, et c'était du fond de son cœur qu'elle lui témoignait toujours les mêmes égards, les mêmes déférences, respectant à la fois en elle son titre de mère, sa vieillesse et ses malheurs.

« Elle souffre, se disait-elle, et de l'absence de son fils, et des outrages qu'on inflige à la noblesse, et j'irais ajouter à ses maux! Que ne me laisse-t-elle plutôt la consolation de pleurer avec elle! »

Quelques semaines après le départ de M. Janson, la *Gazette du Cambrésis* annonça sa nomination à l'Assemblée constituante. La douairière mit le doigt sur la ligne où se trouvait cette nouvelle, et passa la *Gazette* à sa bru. Anne-Marie lut, et quoi qu'elle fît, elle ne put retenir ses larmes. Pour la première fois, elle pleurait devant sa belle-mère, et pour la première fois aussi, celle-ci parut touchée, et d'un ton brusque, mais bon, elle dit:

« Pourquoi vous lamenter? il y a d'honnêtes gens à l'Assemblée, et j'espère que M. Janson le prouvera. »

L'hiver se passa fort tristement; les événements devenaient de plus en plus graves, et ces deux femmes, qui se trouvaient isolées au milieu de la campagne, dans ce château, dont le renaissant éclat contrastait avec tant de gothiques demeures livrées aux flammes, se rapprochaient par une terreur commune.

Quoique séparées par la naissance, elles pensaient de même sur les points importants; toutes deux tremblaient pour leurs autels: la douairière pensait à sa fille, dont la tranquillité était menacée; Anne-Marie pensait à sa pauvre église de village, seul lieu où elle eût trouvé quelques consolations; les dangers que courait la foi, les périls qui menaçaient les monastères et les ministres fidèles, étaient le sujet

ordinaire de leurs entretiens ; le pays, tranquille encore, ne reportait pas leurs craintes sur elles-mêmes : elles tremblaient pour l'avenir et elles s'inquiétaient du comte Léonce qui, toujours à Paris, leur écrivait rarement. Peut-être craignait-il l'inquisition de la poste, et ses lettres, de plus en plus rares, étaient aussi de plus en plus courtes.

Le jour de Pâques de cette année 1790 se passa comme autrefois ; le saint Alleluia fut chanté et les hymnes à la fois joyeuses et mélancoliques de ce beau jour retentirent encore une fois sous les voûtes saintes. La douairière et Anne-Marie firent ensemble leurs Pâques, et le vieux Druon était agenouillé auprès d'elles à la sainte table, représentant de cette égalité, si ancienne et si vraie dans l'église, si mensongère dans les sociétés modernes, qui ont le nom et n'ont pas la chose.

Vers le soir, Anne-Marie et sa belle-mère étaient au salon ; elles commençaient leur monotone et triste soirée; la table de jeu était disposée, elles allaient, comme de coutume, faire une partie liée de piquet, puis, la douairière reprendrait ses patiences, et Anne-Marie *la Vie des Saints* qu'elle lisait tous les soirs. Le grand in-folio de Ribadeneyra était préparé sur un guéridon. Le silence était si profond qu'on percevait du dehors les moindres bruits; le cri des buses et des émouchets qui rentraient, au soir, dans leurs gîtes au sommet des tours, l'aboiement d'un chien dans le lointain, et enfin, le pas d'un cheval qui fit lever la tête aux deux solitaires.

« On dirait qu'on monte le sentier du château ! dit Anne-Marie.

— Qui serait-ce ? »

Au même instant, on sonna la cloche de la grande porte ; elles entendirent les allées et venues des domestiques, et la douairière, saisie d'un pressentiment inexplicable, s'écria :

« C'est mon fils ! »

C'était lui en effet. Il entra et se jeta dans les bras de sa mère, puis, il embrassa sa femme, qui lui dit avec émotion :

« Hélas ! nous n'espérions plus vous voir !

— Et c'est un adieu ! répondit-il. Je pars pour l'émigration : la place de la noblesse n'est plus en France où elle est outragée tous les jours, et où elle n'est pas en sûreté... J'ai voulu vous revoir toutes deux, mais il faut qu'avant le jour je sois à la frontière. »

Les deux femmes étaient consternées; la douleur suivait de trop près la joie, et la douairière ne pouvait retenir ses pleurs. Son fils s'assit à côté d'elle, et s'efforça de la persuader, par des exemples tirés des noms qu'elle connaissait et respectait, par les raisonnements que l'on faisait alors, et que l'événement n'a pas justifiés ; elle lui disait :

« Je ne vous blâme pas, mon fils, il faut suivre l'exemple de ceux de votre ordre, mais je souffre, car j'ai peur de ne pas vous revoir !

— Quelle idée, ma mère ! mais la contre-révolution ne peut pas se faire attendre; l'orage est trop fort pour avoir de la durée; tout se rétablira avant peu de temps, et alors nous reviendrons à la suite de nos princes.

— Si du moins je pouvais vous suivre !

— Vous êtes en sûreté ici : M. Janson, qui est maintenant un député influent, ne permettra pas qu'on touche à cette demeure, ni à celles qui l'habitent.

— Vous rendez justice à mon père, dit Anne-Marie.

— Eh ! sans doute, je lui ai des obligations, et je ne doute pas, madame, de ses sentiments pour vous. C'est pourquoi je laisse ici ma mère en toute tranquillité. »

On servit à souper au voyageur, dont les heures étaient comptées; après le repas, Anne-Marie lui dit à voix basse :

« Je désirerais vous parler seul.

— Je vous obéis, répondit-il.

— Eh ! bien ! je monte à la bibliothèque; veuillez m'y suivre. »

Quand ils furent seuls, Anne-Marie prit la main de son mari, et lui dit avec douceur :

« Monsieur, je vous laisse toute la liberté de vos actions, mais il m'est permis de garder quelques inquiétudes, et j'en conçois une, en ce moment, que je veux vous exprimer : avez-vous de l'argent pour ce voyage et ce séjour, qui sera long peut-être ?

— Peu, je l'avoue, mais je trouverai des amis à Bruxelles.

— Hélas ! dit-elle, des amis ! au temps où nous vivons ! Non, monsieur, vous ne devrez pas recourir à des étrangers. Voici trente mille livres en louis dans cette ceinture; veuillez les accepter : ils sont à moi, donc, ils sont à vous. »

Le comte Léonce parut touché, et cachant son émotion sous une plaisanterie :

« Mais, madame, dit-il, êtes-vous la princesse du conte de fée, dont la bouche roulait de l'or et des perles ? trente mille livres ! c'est une somme prodigieuse !

— Mon père me l'a donnée; elle est à moi, elle est à vous. Daignez l'accepter. »

Il prit la ceinture, et, tout à coup, ému, beaucoup moins par ce don que par la manière dont il était offert, il serra sa femme dans ses bras ; et lui dit :

« J'ai eu des torts, me les pardonnez-vous ?

— Je les ignore, et je veux les ignorer.

— Ma chère Anne-Marie, je n'oublierai jamais ce moment !

— Ni moi non plus, dit-elle, en lui serrant la main. Partez tranquille, puisque vous devez partir ; je veillerai à tout.

— Je vous laisse ma mère.

— Ne craignez rien pour elle, tant que je vivrai.

— Merci ! lui dit-il en l'embrassant encore, et puissions-nous voir de meilleurs jours ! »

Ils descendirent : le moment du départ approchait; le comte Léonce embrassa sa mère, et lui parla à voix basse pour l'encourager et la rassurer; puis, le mot *adieu*, si grave à cette époque de périls, fut prononcé, il monta à cheval, elles l'accompagnèrent jusqu'à la dernière porte, et le virent descendre le sentier. Au moment où il allait disparaître, un hibou jeta du haut des tours cette plainte lugubre, qui ressemble à celle d'un homme qu'on assassine :

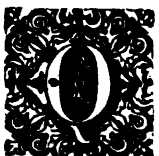
« Quel présage ! dit la douairière.

— Mon Dieu ! gardez-le ! s'écria Anne-Marie en levant les yeux au ciel. »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro).

EXPOSITION UNIVERSELLE



Que vous dire de l'Exposition Universelle ?... Il n'y a encore rien d'exposé : le parc est plein de maçons, de charpentiers, de charretiers, et dans l'intérieur du palais on ne rencontre que peintres qui barbouillent, que menuisiers qui cognent. Si j'étais jardinier ou architecte, je vous expliquerais, peut-être, pourquoi les maçons maçonnent, pourquoi les peintres barbouillent, pourquoi les charretiers prennent de la terre à droite pour la porter à gauche. Hélas! je ne suis ni jardinier ni architecte..... je vous déclarerai donc, simplement, qu'il est impossible de rêver un monument plus laid que cette grosse tourte de tôle et de verre, qui brille rougeâtre au milieu du Champ de Mars. On doit, m'a-t-on dit, la peindre en rouge vif et la décorer de trophées multicolores; sera-t-elle plus jolie après? Je le souhaite et n'ose l'espérer. Le jardin sera ravissant!

Il faut pourtant que je vous dise quelque chose; mais si vous ne tenez pas à vous ennuyer, ne me lisez pas. Je commence.

Au mois de septembre 1865, le Champ de Mars était une vaste plaine poussiéreuse, où la garnison de Paris allait s'initier auxs ecrets de l'art militaire, où l'Empereur passait ses revues, où l'on tirait le feu d'artifice le 15 août. C'était un désert; mais ce n'était pas un désert horizontal, et il a fallu pour le niveler, transporter une colline de la rive droite sur la rive gauche de la Seine. Le Trocadero n'est plus maintenant qu'une immense place légèrement inclinée sur le fleuve, et le centre du Champ de Mars s'est élevé de deux mètres.

Je me suis laissé dire, et j'ai tâché de graver ces renseignements dans ma mémoire, car, je ne sais pourquoi, il est défendu d'écrire un mot dans l'enceinte de l'Exposition, donc je me suis laissé dire qu'il y avait des kilomètres de caves et d'égoûts, et que de l'eau, montée par une pompe à feu sur les hauteurs de Passy, reviendrait alimenter par mille tuyaux les jets d'eau et les cascades futures. Ce renseignement est exact, s'il n'est pas intéressant.

Parlons maintenant du palais. Il a la forme d'un rectangle allongé dont les grands côtés sont perpendiculaires à la Seine et dont les petits côtés sont courbes. On y entre par quatre portes. L'une est en face du pont d'Iéna, c'est la porte d'honneur; les autre regardent l'École-Militaire, le faubourg Saint-Germain et Grenelle. Entrons par la porte d'honneur.

Nous trouvons, en marchant de la circonférence au centre, neuf allées tournantes, puis un jardin qui doit être un jardin enchanté, mais qui n'est encore qu'une mare. De ce jardin rayonnent des allées droites qui coupent les neuf anneaux. Ceux qui voudront voir tous les objets exposés par le même pays suivront ces allées rayonnantes, ceux qui voudront comparer la même industrie chez les différents peuples suivront les allées tournantes.

J'ai suivi les allées tournantes, j'ai suivi les allées rayonnantes, j'ai flâné sous le promenoir extérieur et j'ai vu que l'architecture de ce temple des sciences, des arts et de l'industrie, était encore plus lourde dans ses détails que dans son ensemble. J'ai remarqué pourtant avec plaisir que des plaques de laves portant une croix blanche avec les indications de pont d'Iéna et d'École-Militaire aux extrémités de leurs bras avaient été scellées dans le plancher pour guider les visiteurs, seulement il est défendu de marcher dessus et même de les regarder de trop près. Pourquoi?

Les deux galeries les plus rapprochées du centre sont en maçonnerie, elles sont réservées aux tableaux et aux beaux-arts. Les sept autres sont en fer. La dernière et la plus élevée de ces galeries servira à l'exposition des machines. Elle est soutenue par 176 piliers de 26 mètres de hauteur pesant chacun 12,000 kilogrammes. On me l'a affirmé et je l'ai cru. Son milieu est occupé par une plate-forme du haut de laquelle on pourra regarder sans danger le mouvement des machines.

Il m'est impossible de vous donner d'autres détails.

Promenons nous un peu dans le parc, il pleut; mais au moins nous n'aurons pas de badigeonneurs sur la tête, ni wagons dans les jambes. Méfiez-vous de ce sergent de ville, il m'a défendu de copier une inscription gravée sur un chalet norwégien.

Comme nous sommes entrés dans le palais par la porte du pont d'Iéna, nous sortons par la porte de l'École-Militaire, et nous voyons dans l'angle de gauche, appelé *quart Belge,* une maison des faubourgs d'Anvers, et une métairie hollandaise au milieu de beaucoup de pavillons, de kiosques et de serres. Le long de l'avenue de la Bourdonnaye, il y a un jardin réservé dans lequel on construit un aquarium d'eau douce, un aquarium d'eau salée et un lac où l'on pourra admirer les carpes de Fontainebleau. Au centre, on élève une serre monumentale où seront réunis les plus beaux oiseaux et les plus belles fleurs des cinq parties du monde.

Je ne vous donne aujourd'hui qu'une sèche nomenclature; dans un mois ou deux, j'espère vous reparler du parc, qui sera certainement la partie la plus curieuse de l'Exposition.

Dans l'angle de droite, désigné sous le nom de *quart Allemand*, des merveilles sont entassées : des écuries russes en sapin couleur saumon, découpé comme de la dentelle, et deux maisons de paysans à mettre sur des étagères. La Norwége a envoyé une maison en troncs de sapins recouverts d'écailles; le Portugal s'est fait construire un palais, et l'Autriche une brasserie; la Prusse s'est fait creuser un étang.

Dans le *quart Anglais*, à droite en tournant le dos à la Seine, on aura à visiter un cottage anglais, un établissement de bains mores, le panorama de l'isthme de Suez, le palais du bey de Tunis, un kiosque et un théâtre chinois, une maison du Japon, une écurie pour les éléphants et les chevaux nains du roi de Siam, le pavillon du vice-roi d'Égypte, un temple égyptien, un caravansérail, une mosquée, une maison du Liban, beaucoup d'autres choses encore. Le quart anglais sera certainement celui que traverseront avec le plus de plaisir les flâneurs, les artistes et les ignorants comme moi.

Dans le *quart Français*, il y aura mille choses. J'y ai remarqué : un phare bien laid, une église ni jolie ni laide, un théâtre plutôt laid que joli; le pavillon impérial et l'atelier photographique de M. Pierre Petit. Le quart français sera le quart des gens sérieux; pourtant il y aura des expositions de céramique et d'émaux, et dans l'église d'admirables ornements grecs, byzantins et orientaux.

Les berges de la Seine ont été aussi abandonnées aux exposants, qui y construisent un aquarium gigantesque et une foule de hangars sous l'un desquels seront exposées les machines marines de la France.

Je m'arrête et vous prie, mesdemoiselles, d'attendre à un prochain numéro. Je ne sais pas parler de ce que je n'ai pas vu, et j'aime mieux me taire que m'exposer à avancer des choses qu'il me faudrait démentir ensuite.

LOUIS DE LYVRON.



LA FIN DE LA JOURNÉE

Le jour décline et meurt au loin dans les vallées.
Les dernières lueurs du couchant empourpré
S'épanchent sur le front des faneuses hâlées,
Qui songent au repos et vont quitter le pré.

Tandis que s'élevaient en notes incertaines
Les refrains des faucheurs, là-bas sur les coteaux,
Au babil des pinsons cachés près des fontaines,
Elles ont amassé le foin sous les râteaux.

Le ciel versait le feu dans l'air et dans la plaine,
Nul souffle n'agitait la feuille des buissons,
Mais narguant le soleil et riant de la peine,
Plus d'une fit redire à l'écho ses chansons.

Et maintenant, les foins sont alignés en meule,
Et leur saine senteur s'exhale au vent du soir.
Les faucheurs sont partis, les femmes restent seules;
La fatigue, un instant, les invite à s'asseoir.

Et les voici : la mère allaite un enfant rose,
Dans l'herbe, à son côté, la fillette s'endort,
Sa tête, avec langueur, sur son coude se pose,
Et sur sa joue en fleur, il tombe un rayon d'or.

A. MILLIEN.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



Violettes embaumées! violettes parfumées!... qui veut des violettes? Allons, fleurissez-vous, mesdames!

Et Adrienne, chez laquelle nous entrions, prit à pleines mains, dans une corbeille remplie jusqu'aux bords, des poignées de violettes qu'elle jeta, sans compter, à chacune de nous.

« Là!... c'était bien la peine de me mettre en frais de générosité!... soupira Berthe qui arrivait juste à temps pour être témoin de cette prodigue distribution; et elle nous montra d'un air de désappointement comique une grosse touffe de petits bouquets, entourés de feuilles de lierre, qu'elle venait d'acheter pour nous, à l'éventaire du coin.

— Ce beau jour de printemps, ces doux parfums qui m'arrivaient au passage, le plaisir de vous voir dans quelques secondes, tout cela m'avait mise en humeur de largesses, ajouta-t-elle. La marchande paraissait si misérable, d'ailleurs!... Bref, j'apportais des fleurs à tout le monde, et voilà que tout le monde en a déjà plus que je n'en apportais! N'est-ce pas une vraie mystification?

On rit de bon cœur, elle comme les autres.

« Va, ma pauvre Berthe, lui dit Lucie, ne te désole pas... *abondance de...* violettes, *ne nuit jamais*, et tu n'en as pas moins fait une louable action. Donne tes bouquets, nous les attacherons à nos corsages, et Adrienne nous permettra de mettre ses fleurs dans notre poche. Nous serons ainsi...

— De vraies boîtes à parfums! acheva plaisamment Marie.

— Si au moins tu disais des sachets ou des cassolettes, fit observer sa sœur, ce serait de meilleur goût.

— Y en a-t-il, y en a-t-il, en ce moment, des violettes dans Paris! m'écriai-je. On n'en a pas l'idée; elles arrivent par voitures à la Halle.

— Dame! il le faut bien, si l'on considère la consommation qu'en font les Parisiennes et les parfumeries... Il s'en vend chaque jour, dit une statistique, pour... je ne sais plus combien de milliers de francs.

— En vérité? Et d'où tout cela peut-il venir?

— *Je me l' demande!* fit la joyeuse Marie en éclatant de rire. »

Peut-être aussi, chère Florence, te *demandes*-tu ce qui pouvait, dans une phrase si simple, exciter l'hilarité de Marie?

C'est que, toi qui lis peu les journaux, et qui n'es plus des nôtres, tu ignores que ce fameux *Je me l' demande*, est le mot à l'ordre du jour, depuis quelques semaines : il est tiré d'une pièce en vogue où, d'un bout à l'autre, l'un des personnages le répète; et, comme il répond à presque toutes choses et qu'il est même une foule de choses auxquelles il serait bien difficile de répondre autrement, les Parisiens s'en sont emparés comme d'une trouvaille dont ils usent et... abusent. N'ont-ils pas toujours ainsi une petite rengaîne, sotte ou spirituelle, à la mode? Or, notre Marie soigne de très-près tout ce qui touche à cette mode! Cela lui vaut parfois des mésaventures qui devraient lui servir de leçon, mais elle en rit la première, sans pour cela se corriger. C'est une tête si légère! En revanche, quel cœur d'or! Pour reprendre le fil de mon récit :

Marie garda un dédaigneux silence. — Berthe s'empressa de le rompre pour demander, puisque l'on s'occupait de fleurs, si la sœur de la taquine Marie ne pourrait lui donner quelques renseignements sur la culture des œillets.

« Ma mère a un grand faible pour ces plantes, ajouta-t-elle, et je voudrais, cet été, pouvoir lui en organiser un joli gradin, sur la petite terrasse qui s'étend en face des fenêtres de sa chambre.

— Rien de plus facile, répondit avec empressement Lucie, qui n'est jamais plus heureuse et plus fière que lorsqu'on la consulte sur les secrets de *son art*. Voici justement le moment du rempotage.

— Oh! mais avant de rempoter, interrompit Berthe en riant, il me semble qu'il est de première nécessité de posséder la plante.

— C'est juste! fit avec bonhomie le professeur pris en défaut... de réflexion; car, si comme dit *la Cuisinière bourgeoise*, — plus logique, en cela que moi, — pour faire un *civet*, il faut prendre un lièvre, de même, pour rempoter un œillet, il faut commencer par avoir cet œillet.

— Et un pot, ajouta Marie.

— Un pot, haut de vingt-deux centimètres, large à la partie supérieure de quinze, et à la partie inférieure de douze, oui, dit Lucie avec une gravité, qui nous fit encore rire, — nous rions pour rien.

Peut-être aussi, chère Florence, te *demandes*-tu comme des pensionnaires, lorsque nous sommes ensemble !

— Et l'œillet, comment sera-t-il? demanda curieusement Berthe.

— Oh ! l'œillet, tu le choisiras dans la collection de M. Jagu, rue des Bas-Chemins, à Angers (Maine-et-Loire). Il fait des œillets et des chrysanthèmes, une culture tout à fait spéciale. Là tu trouveras des œillets ordinaires, des œillets flamands, des œillets hors ligne, *Chateaubriand* saumoné, flammé rose, avec ligne amarante pourpre; *Saint Louis*, bordé de pourpre et d'isabelle; le *prince Djalma*, rouge, légèrement strié; la *reine Pamaré*, les *souvenirs de la Malmaison*, *Napoléon*... Il y a aussi *beauté suprême*, *blanc virginal*, *éclipse*, *l'aurore*...

— Aux doigts de rose! interrompit Marie, l'incorrigible ; il est rose, hein, cet œillet-là?

— La *fraîcheur*, continua Lucie, trop habituée à ces interruptions pour y prendre garde ; *Martin des bois*, *rose des vergers*, tous plus séduisants les uns que les autres. — Enfin, parmi les flamands : *Absalon*, *l'amiral Ruyter*, *Cœur de Lion*, et une foule d'autres trop longs à énumérer ici.

— Il y en a déjà bien assez comme cela ! soupira Marie.

— Ces œillets de choix, reprit-elle, se divisent en deux séries : la première coûte cent francs le cent, avec noms marqués; la seconde, cinquante. — Enfin, si l'on veut seulement du plant, des semis repiqués, le cent est alors de dix francs.

— Ma chère, tu parles comme un catalogue d'horticulture !... Mais je ne suis pas un amateur sérieux, moi ; je n'ai pas la moindre envie d'acheter tout cela; tu me diras donc les plus jolis, et...

— Ceux que je viens de nommer sont tous splendides! s'écria Lucie avec enthousiasme. — C'est l'embarras du choix.

— Eh bien, nous les tirerons à la courte paille, s'il en est ainsi.

— Ou mieux, répliqua Lucie, déjà redescendue de *son dada*, je t'en donnerai quelques-uns des miens, et tu prendras les autres parmi mes plus belles boutures de l'été dernier.

— Si cela ne te prive pas, j'accepte sans façon, et te remercie par avance. Seulement, à présent que je suis propriétaire... futur des objets de mes rêves, tu vas m'apprendre quels soins journaliers j'aurai à leur donner pour avoir la plus belle floraison possible.

— La première condition est de rempoter en temps; puis, de supprimer la moitié des boutons, qui se montrent sur la plante. De cette façon, toute la séve se porte vers les autres, et leur donne plus de force et de vigueur. Ensuite, quand arrive le moment où les œillets vont s'ouvrir, il ne faut pas, comme certains enfants et certaines jeunes filles (à commencer par moi qui en ai fait l'expérience à mes dépens), s'amuser à écarter les diverses parties du calice, afin de savoir quelle sera la nuance de la fleur. — Il faut enfin se défier des perce-oreilles et des fourmis, insectes très-friands du suc que contient l'œillet. Ils s'introduisent dans l'intérieur de la fleur, et en coupent, sans pitié, les pétales.

— Mais comment prévenir leurs ravages ?

— En les détruisant... j'ai lu dans un traité spécial qu'en mettant sur la terre de chaque pot, une petite bouteille remplie d'eau miellée, on se débarrasse aisément des fourmis : elles viennent toutes s'y noyer. Quant aux perce-oreilles, il paraît qu'en plaçant près des œillets des morceaux de bois de sureau, dont on aurait extrait la moëlle, on verrait, en peu de temps, tous ces nuisibles insectes s'y installer. Dans ce cas, tu le comprends, rien de plus facile que de les écraser.

— Pauvres bêtes !

— Je te conseille de les plaindre ! Tu n'aurais pas, je t'assure, une pitié si grande, si, comme à moi, ils t'avaient détruit un plant entier d'œillets flamands superbes !

— Décidément, fit Marie, la passion des fleurs, cette douce passion rend féroce !

— Les œillets sont sujets à plusieurs maladies que l'on guérit presque toujours en les mettant en pleine terre, et en les privant d'eau. La terre de bruyère, dont on se sert quelquefois pour faire enraciner plus vite leurs boutures, est aussi excellente pour les plantes malades.

— Ah ! les boutures, c'est vrai !..? Comment ça se fait-il des boutures d'œillets? on dit que c'est si facile ?

— Mon Dieu, on se borne à choisir une tige bien venante, on la coupe près d'un nœud, on l'enfonce dans une terre légèrement humide et bien légère, et l'on a soin — c'est essentiel ! — de ne pas l'arroser. Il faut aussi que cette tige soit en pleine lumière, sans cependant se trouver sous les rayons directs du soleil. En la couvrant d'une cloche, elle prend plus vite des racines. On coupe les boutures après que l'œillet a fleuri. Ainsi, des boutures faites en automne pourront donner des fleurs au printemps suivant.

— Et le rempotage, Lucie, il ne faut pas l'oublier, puisque c'est une conditon essentielle de la belle floraison ?

— C'est alors que le soleil n'est pas encore très-ardent, que l'on doit effectuer cette opération. Moi, je le fais toujours vers le 15 mars...

— Mais le soleil est souvent très-chaud, alors ?

— Pas encore assez pour être malfaisant, bien que quelques amateurs le prétendent. Il est excellent au contraire, au dire de quelques autres, et par expérience je suis de l'avis de ces derniers...

— Mais mon rempotage?... mon rempotage, Lucie ?

— Donc, quand les grandes gelées sont passées, tu choisis un pot, tu en garnis le fond avec le tesson cassé d'un autre pot ; tu mets de la terre convenable ; tu fais la toilette de l'œillet que tu veux changer de place, c'est-à-dire, qu'à l'aide de ciseaux, tu le dépouilles de toutes ses pousses et de toutes ses feuilles inutiles; enfin, tu l'enfonces d'un pouce, dans la terre, que tu entasses et comprimes bien autour de ta plante, de manière à ce que celle-ci soit fixée solidement. Si on l'enterrait trop fort, elle pourrirait bientôt. Tu ajoutes alors un tuteur, tu arroses modérément, et tu préserves tes sujets du soleil, pendant quelques jours.

Ensuite, tu n'auras qu'à les remettre au régime des années précédentes : eau modérément, soleil en quantité suffisante pour ne pas griller et dessécher la plante.

— Et mon gradin, comment le disposerai-je ?

— Il est adossé le long d'un mur situé au levant, n'est-ce pas ?

— Oui... mais ma mère a une autre fenêtre au nord, où elle en voudra peut-être mettre un aussi, si je réussis dans mon essai ?

— Les œillets y pousseront quand même. — Tu auras la précaution de faire construire ces gradins de façon à ce que l'on puisse circuler autour pour donner des soins aux plantes; puis tu feras attacher au-dessus, si tu le peux, une sorte de store mobile ou de tente que tu étendras lorsque tu voudras empêcher tes pots d'être submergés par une pluie torrentielle, ou quand un soleil trop vif les menacera de décoloration.

— Merci, merci mille fois, ma petite Lucie, et pardon, mesdemoiselles, d'avoir accaparé pour moi seule ces bons moments de causerie qui appartenaient à toutes.

— Bah! puisque la consultation est achevée, nous allons les retrouver, dit Adrienne. »

Mais en cet instant, l'on annonça...

Mademoiselle de N... et madame la marquise de S...

« La belle Valentine ? Sauve qui peut, alors !... nous causerons une autrefois...

— Aussi bien, voici l'heure où l'on va venir nous chercher, dis-je précipitamment à Adrienne, qui voulait à toute force nous retenir. Laisse-nous nous réfugier dans ta salle à manger, ma chère; nous sommes de vraies petites sauvages, et ta brillante cousine ne tient pas le moins du monde à nous rencontrer. Au revoir ! nous n'attendrons pas longtemps, va !... »

Et malgré les instances de cette bonne et charmante amie, nous nous esquivâmes, marchant sur la pointe du pied, parlant bas, et riant comme des folles de notre équipée.

Pendant ce temps, la porte parallèle s'ouvrait à grand fracas, et la belle Valentine, suivie de son élégante compagne, faisait irruption dans le salon déserté, en parlant haut, en bousculant les meubles placés sur son passage, tandis qu'Adrienne, tout en lui souhaitant la bienvenue, jetait furtivement un regard de regret à cette portière derrière laquelle nous venions de disparaître comme en une trappe de l'Opéra.

A toi de cœur, Florence aimée.

JEANNE.

MODES

Pardonne-moi mon silence, ma chère Laure, je vais aujourd'hui répondre à toutes tes questions. Si j'ai été paresseuse, c'est que depuis ma dernière lettre, j'ai parcouru le monde, — la prétention est peut-être exagérée, — je reviens tout simplement de Nice. Laisse-moi te dire en passant, qu'il n'y a plus d'Anglaises ! Tu sais, combien il y a quelques années, les toilettes d'outre-Manche étaient reconnaissables ? Maintenant, impossible de distinguer une fille d'Albion de *high life* d'une Parisienne pur sang. Je crois que nos couturières ont dévoilé à ces ladies de la fashion les mystères de leurs ateliers : j'ai admiré des toilettes de printemps tout à fait ravissantes; les enfants, surtout, sont mis avec le meilleur goût.

Mais tu t'impatientes, tu désires que j'arrive droit au fait. Je ne glisserai donc pas dans ces lignes, le plus léger grain de poésie, je ne te parlerai, ni du ciel bleu, ni.....

Assez ! assez ! me cries-tu : allons, je commence. Mon premier soin, au débarqué, a été d'aller rendre visite à nos amies Dubreuil. Ces dames, tu le sais, sont toujours très-bien informées. Marie m'a montré un costume pour les premiers beaux jours : jupe de cachemire gris clair, terminée par un petit feston très-pointu, bordé d'un velours bleu, sur un jupon de cachemire pareil, sans autre garniture qu'un plissé. Paletot droit en cachemire semblable, terminé et bordé comme la jupe. Sur les entournures, feston en velours plus large de deux centimètres environ, se terminant à chaque épaulette par un nœud à très-longs pans. Chapeau rond de castor gris bordé de velours bleu avec un large nœud sur le côté. Voile de gaze grise bordé d'un effilé bleu; velours bleu passé autour du chignon. Gant gris assorti à la nuance de la robe; demi-bottes en cuir gris, avec boutons d'or.

La petite sœur de Marie a une robe courte, fourreau, unie, en cachemire bleu sur un jupon pareil et bordée d'une très-petite dent ornée d'un velours bleu de même nuance. Cette robe est relevée en tablier devant, et sur les côtés, par trois petits choux superposés en velours bleu étroit. Chapeau marin *blanc*, avec un velours bleu à longs pans.

Je n'ai pas besoin de te dire que les nuances de cachemire gris et de cachemire bleu avaient été choisies avec soin, et offraient *une teinte franche*, considération si essentielle pour les toilettes de couleur unie.

Madame Dubreuil m'a montré à son tour un costume en popeline de soie marron doré. La jupe et le jupon (de même nuance que la robe) se terminaient par des dents longues et très-aiguës bordées d'un large velours noir qui tenait presque toute la dent, de façon que cette garniture figurait assez bien, si tu veux, des feuilles de lilas en velours noir. Le paletot affectait devant et derrière une forme de châle, c'est-à-dire qu'il était assez long, et formait deux pointes (tout en étant bordé de la dent-feuille de la jupe et du jupon); seulement ces dents, plus petites sur les côtés, allaient en grandissant jusqu'à celle qui faisait la pointe du milieu.

Madame Delmas portait, dans la visite qu'elle nous fit pour nous annoncer le mariage de sa fille, une robe de poult de soie violet, ornée tout du long de boutons d'argent oxydés; un burnous de dentelle doublé de peluche violette, et un chapeau de crêpe violet découpé à créneaux, orné de feuilles et de glands de chêne.

Marguerite avait une robe de faye grise garnie, devant et tout du long, de petits choux en velours gris, étroit; un paletot de velours noir uni; un chapeau qui m'a semblé être fait tout entier en imperceptibles boutons de roses; de larges brides en ruban rose, nouées sur le côté droit, assez haut, presque sur la passe du chapeau, formaient un gros nœud.

Louise, sa cousine, portait une robe de taffetas noir garnie de boutons de jaspe; un paletot droit pareil, à dents très-profondes sous lesquelles ressortait une dentelle d'environ huit centimètres ; un chapeau en crêpe vert, orné tout autour d'une guir-

lande de feuilles de liserons en velours vert (d'un vert plus foncé que le crêpe).

Décidément, on prédit pour ce printemps la réapparition des écharpes : — il ne s'agira plus d'endosser un vêtement bien taillé, se *portant* tout seul... Il faudra *savoir* porter l'écharpe. Enfin ! c'est un moyen d'exhiber les jolies tailles cachées tout l'hiver sous les paletots-sacs.

On prépare donc des écharpes en velours doublé de taffetas rose, blanc ou bleu ; les premiers beaux jours les verront paraître.

Voici maintenant plusieurs toilettes pour soirées :

Robe de poult de soie vert d'eau, garnie d'une guirlande de feuilles de vigne, brodée d'un vert plus foncé que la robe, mais dans le même *ton*. Le corsage montant à trois basques, brodées et garnies d'aiguillettes vert et argent ; le corsage décolleté orné de point d'Alençon.

Si c'est une femme ayant passé la première jeunesse qui porte cette toilette, elle aura pour coiffure un pouff de feuilles de vigne sur un carré de point d'Alençon, avec quelques grains de raisin d'or, qui retomberont sur le front. Une jeune fille n'aura qu'une simple guirlande de ces mêmes feuilles.

Pour jeune fille, robe de tarlatane rose à double jupe, relevée par des branches de muguet ; bretelles en guirlandes de muguet.

Robe de tulle blanc simple, avec guirlande de fleurs des champs. Écharpe prenant derrière, à l'épaule, nouée fort bas sur la jupe. Fleurs des champs tressées dans la natte du diadème.

La *coiffure Watteau*, sans poudre, relevée sur le sommet de la tête, et ne montrant que quelques frisons sur la nuque, se voit beaucoup dans les salons. Souvent, sur le sommet de la tête, on pose un large nœud de taffetas, semblable à la toilette ; un ruban plus étroit tourne derrière sous les cheveux. Quelquefois le milieu du nœud (à deux coques) est remplacé par une boule de perles.

Coiffure de jour pour Alice. Tu coupes un fond ovale en tulle blanc raide, que tu bordes d'un *tout tout* petit laiton. Tu recouvres cet ovale de rangées de coques en velours bleu ciel ; tu laisses, au milieu de ton tulle, un espace vide de trois centimètres, sur lequel tu places un ruban de velours ayant un mètre de longueur, et encadré d'une blonde de deux centimètres environ. Tu poseras ce ruban de façon qu'il retombe de chaque côté en deux bouts égaux, qui sont pour ainsi dire des brides. De chaque côté du velours placé sur le fond de tulle, la blonde est froncée. On peut relever ces brides sur le chignon par un chou en dentelle de soie et en petits velours. Les bouclettes de velours bleu auront environ un centimètre et demi de longueur. Sous le premier rang des bouclettes qui touche au front, on place une blonde à dents aiguës, de deux centimètres environ, et que l'on fait froncer ; sous cette blonde des aiguillettes d'or ou de perles.

Toilette de jeune fille pour dîner : robe de taffetas rose garnie tout du long de boutons de perles blanches ; manches très-longues et très-larges, sous lesquelles sont des manches de dessous, presque justes, en dentelle ou en crêpe lisse bouillonné. Le corsage, décolleté en carré, aura une chemisette en crêpe lisse d'environ trois centimètres, dans laquelle sera passé un ruban rose ; bracelets en ruban rose étroit à longs pans, arrêtés par des boucles de perles. Coiffure : le chignon de derrière se compose de trois rouleaux de cheveux. Pour faire ce chignon on noue les cheveux, on les sépare en trois parties, et on les roule sur trois crêpés. Les cheveux de devant sont ondulés, peignés un peu en arrière sur une tresse qui forme diadème. Sur le côté, une touffe de roses de nuance assortie à la robe.

Toilette de dîner pour jeune femme : robe de dessous en poult de soie blanc ; robe de dessus en poult de soie bleu de ciel, garnie de blonde blanche *vraie*. Cette tunique est relevée et fixée, sur le côté gauche, par des choux en blonde blanche. Pour cœur du chou une pierre bleue. Manches très-longues et très-larges pareilles à la tunique, garnies d'une blonde blanche qui paraîtra sortir de l'intérieur pour rabattre sur la soie ; manches de dessous demi-larges, ouvertes, en blonde. Cheveux ondulés relevés à la chinoise, mais légèrement bouffants. Une natte s'entrelaçant avec une guirlande de pervenches bleues et blanches formera diadème. Pour chignon, trois grosses coques de nattes, qui laisseront passer deux ou trois boucles.

Coiffure de bal pour femme âgée : une feuille de platane très-large garnie de grelots de perles ; une branche avec feuilles plus petites, posée, si on veut, sur un entre-deux de blonde à *dents*, se rattache à la feuille principale, et tourne autour du chignon. On peut aussi poser une voilette sous cette branche à la place de la blonde, de façon à accompagner le cou.

Coiffure de jour : carré de guipure noire posée sur un carré de tulle raide, si on veut bien cacher les cheveux. Devant ce carré, un diadème en natte de velours bleu ; on passe un petit fil de fer dans cette natte pour la tenir raide et élevée sur le front. On peut tenir encore cette natte très-longue, de façon à ce qu'elle retombe de chaque côté en brides ; on la termine alors par des glands. Le fil de fer s'arrête à la partie formant diadème.

Je te le répète encore, de belles étoffes de nuances unies, sombres, ou seulement *neutres*, noires, brunes ou grises, accompagnées de dentelles, ornement qui convient à tous les âges ; un voile attaché à la coiffure, dans les occasions où on ne porte pas de chapeau ; tel est l'ajustement qui convient aux femmes d'un âge mûr.

Des deux camps si longtemps égaux, des robes longues et des robes courtes, il faut le dire, c'est ce dernier qui triomphe. Pour le soir, bien entendu, les traînes, sont en revanche, plus majestueuses que jamais. Les perles font fureur comme ornement, c'est-à-dire que la fin de leur règne est proche. Les rubans sont appelés à leur succéder dans l'engouement de nos capricieuses Parisiennes.

Voici un costume pour Paul : jupon plissé en petit drap gris très-clair, veste pareille ; petit gilet blanc à boutons d'or. Chapeau de castor gris. Demi-bottes et jambes nues, ou guêtres de drap pareil à celui de l'habillement.

Beaucoup de jeunes filles de ma connaissance se brodent des jupons en broderie orientale.

Pour ta lingerie, je te conseille d'adopter la broderie, de préférence à la valencienne et au Cluny. — La valencienne s'use vite, le Cluny n'est pas toujours joli, une fois blanchi.

Quant aux cosmétiques, tu ne pouvais pas plus ma

adresser ta requête. Je m'inscrirais volontiers pour prêcher une croisade contre toutes ces inventions plus ou moins malsaines, et presque toujours inutiles quand on est jeune !

Non, je n'admets pas même la poudre de riz. — Tu es bien sévère, me diras-tu? tout le monde en met. Voilà, j'en conviens, un argument suprême ! — Oui, j'ai entendu parler d'une espèce de pâte que l'on étend sur son visage, — cela s'appelle « *ne rien mettre,* » et se compose d'une couche de cold cream que l'on étend délicatement sur la peau, que l'on éponge, et sur laquelle on passe ensuite la poudre de riz, que l'on éponge délicatement aussi, de manière à bien la coller sur la pommade. Certes, de tous les enduits que la coquetterie des femmes emploie, celui-ci est le moins pernicieux; mais encore faut-il le laisser aux vieux visages.

Oui, ma chère, ce cold cream et cette poudre de riz, si *innocents,* plaqués l'un sur l'autre, interceptent l'air qui raffermit et rafraîchit les pores, amollissent les chairs, et hâtent la venue des rides.

A la poudre de riz, je préfère la poudre d'amidon, employée alors pour rafraîchir la peau, et non pour se fabriquer un teint de pierrot.

Enfin, le cold cream est utile pour faire disparaître les feux du visage, les gerçures, pour passer sur la peau après une promenade au grand air par une forte gelée. — Mais il ne faut pas l'employer comme *habitude*, il ne doit pas séjourner en permanence sur la peau.

Voici une formule pour le faire soi-même, indiquée par un excellent médecin.

Huile d'amandes douces.......	150	grammes.
Cire blanche.................	15	—
Eau de Cologne..............	8	—
Blanc de baleine.............	35	—
Eau de rose..................	30	—
Teinture de benjoin..........	1	—

Faites fondre le blanc de baleine, et la cire dans l'huile; ajoutez l'eau de rose, battez jusqu'à réduction en crème, et ajoutez l'eau de Cologne et la teinture de benjoin.

Puisque j'en suis aux recettes, en voici une autre contre la chute des cheveux — toujours donnée par mon médecin. — Pommade :

Moelle de bœuf...............	24	grammes.
Extrait de quinquina..........	2	—
Huile d'amandes..............	8	—
Baume du Pérou, liquide......	20	gouttes.
Essence de bergamote.........	6	—

On fait fondre la moelle de bœuf au bain-marie; après quoi, vous la passez à travers un linge de mousseline. Laissez refroidir, versez ensuite l'huile d'amandes douces goutte à goutte en mêlant bien. Puis vous mélangez le quinquina à part, en prenant la moelle de bœuf par petites doses, et, au moyen d'un couteau à dessert pour que le quinquina soit bien fondu avec la moelle; vous introduisez ensuite la bergamote et le baume du Pérou.

Léonie s'est commandé pour ce printemps, une robe de popeline de soie grise, garnie de nœuds de velours de même couleur, d'environ deux centimètres de largeur, et passés dans de toutes petites boucles de nacre. Paletot pareil, à manches larges, garni d'une frange de cordonnet gris terminé par des boules ou des *petits* sequins de nacre. Jupon de cachemire gris de même nuance, orné de plusieurs rangs de velours gris, sur lesquels sont brodées, de distance en distance, de petites perles de nacre.

Elle a composé pour sa tante une charmante coiffure du soir : ce sont des feuilles de vigne en velours noir qu'elle a disposées sur un carré de tulle bordé d'un léger laiton; elle a mêlé aux feuilles de velours des grappes de raisin d'or. Pour elle, elle a adopté, pour tous les jours, la coiffure chinoise ondulée, avec une belle natte avançant sur le front en diadème, et tressée avec un velours noir. Le velours noir est d'un effet charmant dans ses cheveux blonds.

Une autre jolie coiffure que j'ai remarquée au bal de madame Z..., c'était une *toute* petite couronne de roses, posée sur le côté gauche, à la hauteur de la tempe; deux grands rubans de velours roses retombaient sur l'épaule. Les cheveux étaient bouclés — retombant en grappes de frisons devant et derrière. Sous les boucles de derrière, on met un crêpé pour que la tête ne soit pas trop plate.

Ai-je bien répondu, ma chère Laure, à toutes tes questions ? Seras-tu contente de moi ? Je commence déjà à me mettre en campagne pour les modes de printemps ; ma prochaine lettre aura beaucoup à dire.

Au moment de fermer ma lettre, il m'arrive, ma chère Laure, des nouvelles du bal de madame S...; je pense qu'il te sera agréable de les avoir.

Voici d'abord la remarque faite par nos amies qui ont été à cette fête : c'est que les toilettes noires légères sont encore très à la mode, ornées d'or ou de roses.

On me cite : une robe en tulle noir bouillonné, avec un voile ou jupe de tulle noir recouvrant les bouillons, relevé par des roses jaunes pâles et des feuillages diamantés. Coiffure de roses pareilles et du même feuillage. C'est fort joli, m'assure-t-on, et ne fait pas trop d'effet.

Une robe de magnifique faye paille ornée d'une énorme natte de satin de même couleur en bas de la jupe. Les coutures de la jupe (plus biaisées que jamais), ornées d'un rouleauté de même satin. Draperie de satin au corsage, garnie d'une frange de perles du jaune de la robe.

On m'a parlé de cette même toilette en rose; seulement les ornements étaient en velours royal; le rose était d'une douceur extrême, comme le rose à la mode, rose de Bengale.

La coiffure de la première toilette était une cérès en feuillage d'or *de différentes teintes* (or jaune, or vert, or rouge, etc.), entremêlé de petites grappes de raisin.

La seconde coiffure était un adorable petit pouff en plumes roses, avec un voile pailleté d'argent retombant derrière.

Pour les jeunes filles, beaucoup de toilettes de tarlatane et de tulle, ornées de plissés de même étoffe et de rouleaux de satin de toutes sortes de nuances.

A partir du 16 avril prochain, les abonnées à l'édition verte recevront, en plus, deux fois par an, des patrons de deux vêtements au moins. Toutes les pièces seront indépendantes l'une de l'autre, et pourront, par conséquent, se découper.

EXPLICATIONS

Planche IV

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 4, Robe de baptême — 5 et 6, Parure avec guipure — 7, Mouchoir avec F. M. G. — 8, J. Y. pour taie d'oreiller — 9, S. M. P. — 10, B. P. — 11, L. B. — 12, *Aline* — 13, *Lucie* — 14, *Élise* — 15, Bande pour jupon — 16, Écusson avec C. P. — 17, É. D. enlacés — 18, M. B. — 19, *Ludovie* — 20, *Anaïs* — 21, L. D. — 22, *Félicie* — 23, Garniture — 24, E. N. enlacés — 25, *Marie* — 26, Écusson avec L. T. — 27, *Stéphanie* — 28, Écusson avec M. V. — 29, *Valentine* — 30, D. G. — 31, Garniture.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 6, Chemise — 7 à 14, Veste bretonne pour petite fille — 15 et 16, Pupitre à lecture — 17 à 19, Passementerie avec perles — 20, Effilé en jais — 21 à 24, Dentelle et entredeux en guipure — 25 à 33, Pensée en laine — 34 à 37, Bouchon de lampe — 38 et 39, Tapis de table à jeu — 40, Carré en filet guipure.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 4, Robe de baptême.

1, Devant de la jupe.

2, Devant du corsage.

3, Manche.

4, Bande pour le bas de la jupe.

Tout le dessin qui forme de larges anneaux garnis de paillettes en feston, peut être remplacé par une valencienne retenue de chaque côté dans le feston qui borde l'entredeux.

5 et 6, Parure, plumetis et point mexicain orné de guipure; deux biais piqués séparent les guipures que l'on peut faire au crochet. (Voir 21 à 24, côté des patrons.)

7, Mouchoir avec *F. M. G.*, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

8, *J. Y.*, pour taie d'oreiller, plumetis, feston et cordonnet.

9, *S. M. P.*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

10, *B. P.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

11, *L. B.*, croisés, plumetis.

12, *Aline*, romaine, plumetis.

13, *Lucie*, gothique, plumetis et cordonnet.

14, *Élise*, anglaise, plumetis et cordonnet.

15, Bande pour jupon, lacet, broderie russe, broderie au passé et points lancés entre les deux lacets qui ondulent dans le dessin; ces points, qui forment des triangles, se font en gros cordonnet. On peut mêler des perles de différentes grandeurs dans tout ce dessin.

16, Écusson avec *C. P.*, point de poste et point à la minute.

17, *E. D.*, enlacés, plumetis, cordonnet et feston.

18, *M. B.*, gothique, plumetis et cordonnet.

19, *Ludovie*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

20, *Anaïs*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

21, *L. D.*, anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.

22, *Félicie*, anglaise, feston et cordonnet.

23, Petite garniture, point de poste et point à la minute, avec pois ou œillets, bord festonné.

24, *E. N.*, anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.

25, *Marie*, anglaise, feston et cordonnet.

26, Écusson avec *L. T.*, plumetis et cordonnet.

27, *Stéphanie*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

28, Écusson avec *M. V.*, point de poste et point à la minute.

29, *Valentine*, anglaise, plumetis, cordonnet, point de sable et pois.

30, *D. G.*, anglaise, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

31, Garniture, plumetis, feston et broderie anglaise.

COTÉ DES PATRONS

1 à 6, Chemise.

1, Moitié du patron du haut de la chemise.

2, Manche.

3, Patte pour les boutons.

4, Patte pour les boutonnières.

5, Poignet de l'encolure.

6, Croquis.

Placez votre étoffe en double dans toute la longueur, et taillez votre encolure sur le patron n° 1, la longueur devant être basée sur la taille de la personne; vous prolongerez le biais de la ligne C, jusqu'à la longueur que vous portez; si votre étoffe n'est pas assez large, vous ajouterez de chaque côté deux pointes que vous taillerez en ayant soin de vous réserver votre droit fil sur une lisière, afin de réunir vos pointes à la chemise par un surjet sur les lisières. Faites sur le devant une fente de B à D,

plissez vos deux devants en suivant la dimension donnée au patron n° 1, vous alternez toujours trois petits plis et un grand, vous réunissez la patte n° 3 au devant, côté gauche, en suivant les lettres de raccord D B, vous pliez cette patte en double et vous enfermez le bord de la chemise entre le dessus et le dessous de la patte, vous faites à la chemise une petite fente en travers de la largeur du rempli, au-dessus de la lettre D, votre patte à cet endroit devant être rabattue à l'envers de la chemise jusqu'à la lettre E. Pour poser la patte n° 4 sur le devant, côté droit, vous faites comme au côté gauche, au-dessus de la lettre D, une petite fente en travers de la largeur d'un rempli, pliez en double la patte n° 4, placez les bords de l'étoffe de B à D, à l'envers du devant de la chemise, en égalisant bien les bords de la patte et celui de la chemise, et faites une couture à points *arrière* de B à D, ouvrez votre patte qui cependant restera en double, mais de manière à enfermer la couture sur le devant et sous la patte, c'est-à-dire en pliant de chaque côté votre étoffe sur le trait plein indiqué dans la longueur à un demi-centimètre environ de chacune des piqûres; vous fixez le bas de la patte sur la chemise en faisant les deux piqûres, les points prendront en double l'étoffe du bas de la patte n° 3. La manche piquée du bas est fixée à la chemise par une large couture rabattue ; la largeur est indiquée par le double trait de C à F. Le poignet n° 5 est réuni à la chemise par une piqûre de B à G, et par des points droits de G à H, cette partie de la chemise étant froncée.

7 à 14, Veste bretonne pour petite fille.

7, Devant.
8, Moitié du dos.
9, Jockey de la manche.
10, Col.
11 et 12, Manche.
13, Croquis, devant.
14, Croquis, dos.

Cette petite veste, que l'on fait en flanelle blanche, est dentelée tout autour et bordée à l'envers d'une bande en flanelle de couleur découpée de même, dont tous les coins sont repliés de l'envers sur l'endroit pour former les ornements indiqués aux croquis n°s 13 et 14; nous donnons l'envers des patrons, afin que l'on comprenne bien comment les bandes sont posées à l'envers de l'étoffe ; il faut bâtir ces bandes et les fixer par une piqûre en cordonnet de la couleur des bandes que l'on fait à l'endroit, dans toutes les parties qui doivent former revers sur l'endroit, c'est-à-dire dans les deux côtés de l'angle formé par le pli indiqué par la raie en biais dans tous les patrons, dans tous ces angles, disons-nous, on fera la piqûre sur la bande de couleur avec du cordonnet blanc, comme nous l'avons indiqué sur l'un des angles du bas de la manche. Le col est partagé en deux morceaux que l'on taille sur le patron n° 10, le col et le jockey étant entièrement doublés avec la flanelle de couleur, nous avons donné également ces deux patrons à l'envers, les angles comme aux autres parties de la veste sont piqués en blanc sur l'envers, et le reste en couleur sur l'endroit; cette veste est fermée par des agrafes. On pose de chaque côté une rangée de boutons plats argentés, posés en écailles les uns sur les autres; on peut n'en poser qu'une dizaine de chaque côté en haut de la veste.

15 et 16, Pupitre à lecture en cuir havane, soie ou velours noir. Le milieu du dessin n° 15 est en ganse or et perles de jais; les quatre dessins du tour sont des appliques de cuir blanc retenues par des points en cordonnet violet, une soutache algérienne violette borde les deux côtés de l'applique; la ganse qui ondule autour est en or, et les quatre dessins de feuilles placées en dehors de cette ganse sont en cordonnet d'or; pour compléter ce dessin, on pose deux petites soutaches violettes avec points noués en or entre les deux. L'ovale est formé par une chenille violette; les angles en dehors de l'ovale se font en points lancés en cordonnet violet, maintenus par des points croisés en cordonnet d'or avec perles dans le milieu de chaque carré.

On le monte sur un carton que l'on taille sur le patron n° 15; sur l'un des côtés de ce patron on pose une ouate mince que l'on retient par quelques points faits dans le carton; on met la doublure en soie sur la ouate et on la réunit au-dessus par un surjet en enfermant le carton entre le dessus et la doublure. On fixe ce carré à la monture par des ganses avec glands aux quatre coins, comme l'indique le croquis n° 16. La monture est en bambou; elle est de 12 francs chez mademoiselle Ribaut.

17 à 19, Passementerie avec jais.

17 et 18, Détail du travail.

Vous prenez pour cette passementerie de la ganse carrée, des perles ordinaires et des tubes, vous formez le feston comme l'indique le n° 17, par quelques points réunissant les deux côtés de la ganse, puis vous passez l'aiguille au milieu de la ganse, pour poser vos trois perles qui doivent être enfilées séparément, et fixées chacune par un point arrière, puis vous repassez l'aiguille au milieu de la ganse pour faire la pointe du feston suivant; pour le second rang et le troisième, en formant la pointe du feston, vous faites à l'envers deux ou trois points pour réunir cette pointe au milieu d'un feston du rang précédent. Lorsque vous avez fait séparément vos deux parties de passementerie composées de trois rangs chacune, vous les réunissez en fixant chaque pointe de l'une des parties comme au croquis n° 19, à la pointe correspondante de l'autre partie, et plaçant une perle ordinaire pour couvrir la jonction ; pour passer d'une pointe à l'autre, vous enfilez une perle — un tube — une perle, vous faites un premier point pour réunir vos deux pointes, puis vous repassez l'aiguille dans la dernière perle — vous enfilez un tube, vous repassez l'aiguille dans la première perle, vous faites un point sur la dernière pointe, puis vous repassez l'aiguille dans la perle, le tube et la perle, pour rejoindre la pointe commencée.

20, Effilé en jais.

Cet effilé est monté sur mignardise. Vous faites d'abord la boucle la plus longue, vous fixez l'extrémité de la boucle à la mignardise, vous faites un point en arrière sur la mignardise, vous faites la petite boucle intérieure, puis vous venez rejoindre la boucle suivante en plaçant les quatre perles qui forment picot et le tube qui est placé au-dessus de la petite boucle.

21 à 24, Dentelle et entredeux imitation de guipure pour la parure 5 et 6, côté des brodries.

Ce travail se fait avec du fil de lin.

Entredeux. — Faites : 7 mailles-chaînettes — 1 bride double prise dans la 4e maille-chaînette — 1 bride triple prise dans la 1re maille-chaînette — 4 mailles-chaînettes — 1 bride double prise dans la 1re des 4 mailles-chaînettes — 1 bride triple prise dans la 4e maille des 7 mailles-chaînettes faites pour commencer — + retournez votre ouvrage — 4 mailles-chaînettes — 1 bride double prise dans la 1re des 4 mailles-chaînettes — 1 bride triple dans la dernière bride triple — retournez au signe +.

Dentelle. — 7 mailles-chaînettes — 1 bride double prise dans la 4e maille-chaînette — 1 bride triple dans la 1re maille-chaînette — retournez votre ouvrage — 4 mailles-chaînettes — 1 bride double prise dans la 1re des 4 mailles-chaînettes—retournez votre ouvrage — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 1re bride double — + retournez votre ouvrage — 1 maille passée prise dans la 5e maille des 5 mailles-chaînettes— 5 mailles-chaînettes —1 maille passée prise dans la 4e maille des 5 mailles-chaînettes—7 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3e maille des 5 mailles-chaînettes — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 2e maille des 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 1re maille des 5 mailles-chaînettes — 4 mailles-chaînettes — 1 bride double prise dans la 1re des 4 mailles-chaînettes — 1 bride triple prise dans la dernière bride triple — retournez votre ouvrage — 4 mailles-chaînettes — 1 bride double prise dans la 1re des 4 mailles-chaînettes — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 1re des 4 mailles-chaînettes faites après la dernière maille passée — retournez au signe +.

25 à 33, Pensée en laine.

25 à 27, Détail du travail.

28 et 29, Patrons des pétales.

30, Patron des feuilles.

31 et 32, Détail du travail pour défiler la laine.

33, Croquis de la pensée.

Vous taillez en carton un moule sur le n° 25, vous pouvez vous le procurer en buis chez Mlle Ribaut.

Sur ce n° 25 nous avons indiqué comment il faut tourner la laine pour les différents pétales et les feuilles : vous prenez 15 à 20 centimètres de fil de fer n° 26, vous placez le milieu de ce fil dans la fente du moule, vous tournez la laine autour d'une des branches du moule, comme il est indiqué au n° 26, puis vous croisez les deux bouts de votre fil de fer pour serrer la laine au milieu du moule, vous tournez la laine autour de la 2e branche du moule (voir le n° 27), puis vous croisez vos deux bouts de fil de fer, vous continuez à couvrir le moule en tournant alternativement autour des deux branches et croisant les fils de fer à chaque tour.

Lorsque vous avez couvert la partie du moule jusqu'à la hauteur marquée pour un pétale ordinaire ou pour un grand pétale, vous tournez le reste de votre fil de fer en corde, vous coupez la laine sur les deux côtés du moule, pour retirer le moule, puis avec un peigne vous défilez la laine en couchant votre pétale en côté. Vous faites ce travail par moitié, c'est-à-dire comme l'indique la figure n° 31, vous maintenez entre le pouce et l'index de la main gauche les laines d'un côté du fil de fer pendant que vous défilez la laine de l'autre côté du fil de fer ; lorsque vous avez terminé un côté, vous retournez le pétale et vous défilez l'autre partie de la laine. Ce travail demande à être fait avec précaution, afin de ne pas arracher de brins de laine avec le peigne; le peigne en cuivre est préférable aux autres, dont on se servira cependant à défaut du peigne en cuivre. Lorsque vous avez défilé entièrement le pétale, vous le tenez droit, comme l'indique la figure n° 32, puis avec le peigne vous dirigez la laine de bas en haut pour couvrir le fil de fer, la laine ainsi défilée a un aspect velouté qui est fort joli; puis vous égalisez le pétale sur l'un des patrons 28 ou 29, que vous aurez taillés en carton mince, pour les deux grands pétales foncés du haut sur le patron n° 28, puis pour les quatre autres sur le n° 29. La pensée dont le dessin est donné au n° 33, est exécutée avec quatre nuances de violet, deux de jaune et deux de vert; les deux grands pétales du haut sont faits avec les deux nuances les plus foncées : on commence par tourner autour du moule sur la moitié de la hauteur la nuance la plus foncée, puis sur l'autre moitié avec la deuxième nuance. Les deux pétales de côté sont faits par quart avec la deuxième nuance — par moitié avec la troisième nuance — et par quart avec le jaune le plus clair. — La dernière laine tournée dans la partie étroite du moule est verte nuance claire.

Les deux pétales du bas sont commencés par deux tours en laine violette troisième nuance, et terminée par un tour en laine quatrième nuance; le milieu est moitié jaune foncé, moitié jaune clair. Les feuilles sont faites comme les pétales, en entremêlant les deux laines vertes. On les taille sur le patron n° 30, lorsqu'elles sont entièrement défilées. Les étamines sont faites avec 6 brins de fil de lin n° 60, ciré; on fait un nœud au bout et on le trempe dans de la cire à cacheter jaune; vous montez vos pétales en tordant en corde tous les fils de fer et les couvrant d'une laine verte que vous enroulez autour; vous placez vos feuilles en réunissant vos fils de fer à la tige principale. On peut facilement varier les nuances des pensées, si l'on veut en disposer une touffe.

34 à 37, Bouchon de lampe en crochet.

On fait ce bouchon en laine nuancée par franges séparées. Ces franges, qui sont au nombre de cinq, se commencent par le bas et par la laine la plus claire. Chaque frange est composée d'écailles en crochet pour lesquelles les croquis 34 et 35 indiquent la position du crochet.

Prenez la laine la plus claire pour faire le bas de la frange, et vous changerez les nuances en augmentant jusqu'à la plus foncée. Tournez la laine sur le crochet sans faire une maille +; jetez la laine sur le crochet, et tirez-la en tournant le crochet dans la laine qui passe sous le crochet et que vous retenez avec deux doigts. Recommencez encore deux fois à jeter la laine depuis le signe +, vous aurez alors 4 mailles sur le crochet. Reprenez la laine et tirez-la dans les 4 mailles ; ceci forme une petite écaille ; vous en ferez encore deux semblables, puis après la troisième vous ferez 1 demi-bride prise dans le haut de la maille qui termine

la première écaille — 1 écaille — 1 demi-bride dans le haut de la maille terminant la deuxième écaille — 1 écaille — 1 demi-bride dans le haut de la maille terminant la troisième écaille ; vous continuez ce travail en tournant et en faisant 3 écailles à chaque tour.

Ces premières écailles doivent se faire un peu plus serrées que les autres, pour être plus petites que celles du haut; on fait ainsi 9 rangs d'écailles, ce qui fait 27 écailles, puis on les augmente de grosseur en tournant la laine cinq fois sur le crochet au lieu de trois. — 15 écailles en tournant la laine 5 fois. — Ici, vous ajoutez une écaille, vous aurez alors 4 écailles à chaque rang, et vous ferez ces écailles en tournant 7 fois la laine — 5 rangs de 4 écailles chaque, ce qui fait 20 écailles en tournant la laine 7 fois. La frange doit avoir 17 centimètres de long; vous ajouteres quelques écailles, si vous n'avez pas atteint cette longueur.

Les cinq franges terminées, vous faites la petite marguerite représentée au n° 36; elle se fait en crochet bouclé ou astrakan. — (Voir le *Petit Manuel*, page 12.) — Commencez par 4 boucles en laine orange qui formeront le cœur de la fleur; autour de ces 4 boucles faites 8 boucles en laine blanche— un second rang en laine blanche; faites 12 boucles, c'est-à-dire 3 boucles sur 2 du rang précédent — 1 rang en laine vert moyen ; 16 boucles, c'est-à-dire 4 boucles sur 3 du rang précédent, et le dernier rang en laine verte plus foncé sans augmentation. Vous prenez un bouchon de liége et vous faites un étui en laine verte, dans lequel vous l'enfermez. Commencez l'étui par le bas et faites tout en demi-brides — montez 4 mailles-chaînettes — 3 demi-brides dans chacune des mailles-chaînettes (vous aurez 12 mailles au 2ᵉ rang). Faites 8 fois : 1 demi-bride — 2 demi-brides prises dans la même maille (vous aurez 20 mailles). Si ces 20 mailles ne suffisent pas, vous ajoutez autant de mailles qu'il vous sera nécessaire pour couvrir le bouchon. L'étui terminé, vous placez le bouchon dedans et vous le fermez en serrant la laine dans le haut. Puis vous fixez vos cinq franges autour et la marguerite au sommet du bouchon. L'assortiment de laine pour la paire de bouchons est de 2 francs.

38 et 39, Tapis de table de jeu, crochet tunisien en laine brodé en soie d'Alger.

On le fait par bandes bleues de 28 mailles, séparées par de petites bandes noires de 10 mailles; on réunit toutes les bandes par des surjets et on exécute la broderie indiquée sur le quadrillé du n° 38. Le n° 39 figure un des angles du tapis orné de la frange et d'une petite bande que l'on brode de la même couleur que celles des côtés. Autour, vous faites deux rangs en crochet, le premier en laine bleue, le deuxième en laine noire ; ce bord se fait par 6 mailles-chaînettes et 1 demi-bride, en laissant deux mailles d'intervalle dans le bas. — Le deuxième rang se fait de même par 6 mailles-chaînettes et 1 demi-bride prise dans la boucle formée par les 6 mailles-chaînettes du premier rang.

Pour la frange, vous coupez des bouts de laine de 12 centimètres de longueur ; vous en prenez 6 pour chaque gland, et vous les fixez à chaque boucle du bord avec le crochet et suivant les nuances indiquées à chaque gland.

40, Carré filet guipure.

Le petit carré du centre se fait en point *tourné*: fixez le fil au nœud qui fait le milieu de la croix ; passez l'aiguille dans le fil placé à gauche du nœud en dirigeant la pointe de l'aiguille vers vous ; passez de même l'aiguille dans le fil qui se trouve placé en haut; tournez ainsi autour de la croix et arrêtez le fil, lorsque vous aurez couvert entièrement les quatre fils formant la croix. Vous retrouverez ce même carré aux quatre angles du carré. Les marguerites et les ondulations du tour sont en *point de reprise soulevé* (voir l'explication du n° 13, côté des patrons, mois de Mars). Les ondulations sont fixées de distance en distance de manière à rester arrondies. Dans le milieu du carré, à l'extrémité de l'un des pétales de la grande marguerite, on fait un triangle en point de *feston soulevé* (voir la même explication). Ce dessin se trouve reproduit quatre fois. Le carré mat du milieu est entouré de 8 petits carrés brodés en point de *feston* en angle. Des rosaces sont placées aux extrémités de ces pointes. La *rosace* se fait sur quatre carrés : jetez un fil en diagonale dans les deux sens dans ces carrés, et tournez deux fois le fil au centre sur le nœud du filet ; faites le premier rond de la rosace en passant l'aiguille une fois sur un fil, une fois en dessous du suivant, puis recommencez sur ce même rond en tournant le fil autour de chaque point, et en passant l'aiguille en dessous, aux endroits où elle vient de passer dessus, et en dessus des fils où elle a passé en dessous ; avant de faire le deuxième rond de la rosace, vous jetterez un fil entre chacun des huit fils qui traversent la rosace; ces fils sont fixés dans le premier rond de la rosace et dans le fil qui fait la maille du filet. Vous ferez sur ces fils le même travail que vous avez fait pour le premier rond. Les angles sont coupés par des dents en point de *toile*, et le fond est en point *d'esprit*.

PELOTE VIOLETTE

On la fait en moire avec applique de velours blanc retenue par une soutache algérienne or ; la violette du milieu est brodée au passé avant de poser l'applique. Un gros cordonnet d'or placé à une petite distance de l'applique, est séparé de celle-ci par des groupes de petites perles noires; on fait ensuite le quadrillé du tour en gros cordonnet d'or avec perles noires, puis on pose les deux ganses noires et l'on termine par les petites croix en cordonnet d'or et les groupes de quatre perles noires.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Fond pour chaise, fauteuil, tapis de table, coussin, etc. — Quelques erreurs s'étant glissées dans notre grande planche de Février, nous les signalons et réparons au bas de cette feuille.

TRICOT

Le *tricot* est de tous les ouvrages féminins, celui qui offre le plus d'intérêt par les résultats que l'on obtient de la combinaison de ses différentes mailles. Il est excessivement curieux de voir les dessins et les formes qui se produisent par un fil unique dirigé par des mains habiles qui le tournent, le



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens. 1.

passent et l'enchevêtrent, à l'aide de deux simples aiguilles, qui se prêtent un mutuel concours.

Pourquoi ne nous est-il pas donné de nommer les fées qui, pendant une longue suite de siècles, et sans aucun guide ont produit les charmantes dispositions que nous sommes heureuses de retrouver et de copier ? Avec quel bonheur et quelle fierté féminine nous signalerions les auteurs de la *Gerbe*, du *point de riz*, et de tant d'autres dispositions qui n'ont pas encore été dépassées en élégance par les créations les plus modernes et les plus riches !

Il est curieux de penser que le tricot est arrivé à la moitié du dix-neuvième siècle, sans rencontrer un esprit assez sérieux et assez inventif pour créer une méthode claire et précise, donnant aux moins habiles la facilité de tricoter les plus jolis dessins. Peu de femmes se préoccupent d'inventions méthodiques; il était donc réservé à un homme de résoudre ce problème, mais où trouver un homme qui tricote ?

On en était là, lorsque parut il y a peu d'années la *Tricographie* (1), méthode, complète, simple, et parfaite, inventée par M. Sajou. Cette méthode est l'art d'écrire le tricot, et de l'écrire pour toutes les langues, comme on écrit la musique, avec cette différence que la tricographie peut s'apprendre en peu d'instants.

Nous ne saurions trop recommander l'usage de cette méthode qui procure le plaisir de faire facilement les objets qu'elle explique, et donne les moyens de reconnaître et de relever les erreurs qui peuvent échapper dans les explications écrites.

A l'appui de notre recommandation, nous donnons aujourd'hui, un charmant modèle de fond, que nous devons à la bienveillance de l'auteur de la tricographie. Pour familiariser nos abonnées avec cette ingénieuse méthode, nous publierons quelques tableaux *tricographiques* accompagnés des explications écrites que nous supprimerons par la suite ; en comparant l'explication écrite de ce modèle avec le tableau *tricographique*, nos abonnées pourront juger combien il est facile de tricoter les dessins les plus accidentés et les plus riches, sans craindre les difficultés et surtout les erreurs.

EXPLICATION DE LA TRICOGRAPHIE

La base de la *tricographie* est une division perpendiculaire régulière, recevant une maille de deux en deux lignes, et permettant de placer les augmentations ou *passes* sur les lignes intermédiaires. Les lignes horizontales sont plus ou moins distancées, suivant les complications accidentées des dessins; et varient afin que les lignes obliques se trouvent d'une inclinaison facile à saisir. Les signes principaux sont divisés en deux catégories; l'une se compose de ceux qui indiquent le travail à faire à l'endroit, et l'autre renferme ceux qui le prescrivent à l'envers. Les premiers sont représentés par des lignes droites, et les seconds montrent des croix ou lignes traversées par un ou plusieurs traits.

Ce qu'il y a de très-essentiel à ajouter, c'est que le premier rang est toujours placé en bas du tableau, et qu'on doit le commencer par la droite pour le finir par la gauche. On devra suivre la même marche dans tous les rangs impairs.

Au contraire, le deuxième rang et tous les rangs pairs, se lisent de gauche à droite.

Par ce moyen, les mailles se trouvent sur le modèle comme dans l'ouvrage, c'est-à-dire les unes au-dessus des autres, soit qu'on les rencontre sur la même ligne perpendiculaire de la division, soit qu'elles se présentent sur une de celles qui l'avoisinent. C'est, dans ce cas, que les petites lignes obliques sont nécessaires.

(1) Un volume in-4° avec planches, reliure en toile, prix : 6 fr.

IMITATION D'AQUARELLE

Je pense n'avoir rien de mieux à faire que de te dire de regarder ce charmant bouquet, pendant de celui donné l'année dernière.

GRAVURE DE MODES (1)

Toilette de mariée. — Robe en moire, garnie dans le bas d'un bouillonné en gaze ; seconde jupe formant tunique, découpée en larges créneaux, ornée d'un volant en angleterre surmonté d'un bouillonné en gaze ; au creux de chaque dent, un chou en angleterre mêlé de fleurs d'oranger avec deux bouts en ruban de moire blanche; manches garnies d'un revers en angleterre surmonté d'un bouillonné en gaze; les épaulettes et boutons du corsage sont ornés de grelots en fleurs d'oranger. — La ceinture est couverte d'un cordon de fleurs d'oranger avec traîne. — Voile en tulle illusion.

Toilette de jeune fille. — Toilette en faye découpée à dents, ornée de passementerie et d'effilé en jais blanc. — Chapeau en tulle blanc garni de bouillonné en crêpe vert recouvert de perles fines, devant guirlande de feuillage, draperie en tulle nouant sur les brides.

Toilette d'enfant. — Jupon en taffetas uni. — Robe en foulard avec bretelles, le bas est découpé à dents bordées d'un petit velours avec boutons en velours noir au creux des dents. — Toque en feutre avec aigrette ornée d'une natte en velours.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 16 avril les patrons suivants :

Casaque. } Voir la gravure n° 3564.
Veste en tulle. }

Veste pour petite fille, 2e toilette. } Voir la gravre d'enfants n° 3569.
Robe de petite fille, 4e toilette. }

Jacquette pour petit garçon.

Les abonnées à l'édition verte recevront, en plus, sur une feuille de patrons pouvant se découper :

Un patron de pardessus pour dame.

Un patron de corsage pour petite fille.

(1) Chapeaux de mademoiselle Tarot.



Mosaïque.

Si l'on mettait toujours à comprendre le temps que l'on met à paraître avoir compris, et à écouter le temps où l'on ne songe qu'à répondre, tout le monde n'y trouverait-il pas son compte ?

Mme Swetchine.

***

Dieu se cache dans la pauvreté : le pauvre tend la main, et c'est Dieu qui reçoit.

Saint Jean Chrysostome.

***

Ce que vous avez fait à un des pauvres, c'est à moi que vous l'aurez fait.

Év. Saint Matthieu.

***

L'aumône sera, pour tous ceux qui la font, un grand sujet de confiance pour la majesté divine.

Livre de Tobie.

Énigme.

Type des précoces douleurs,
Soumis, tout jeune encor, à de bien durs labeurs,
Je fais sévère pénitence ;
Soit qu'un père m'ait repoussé,
Ou qu'orphelin je sois bercé
Par l'épreuve dès ma naissance.

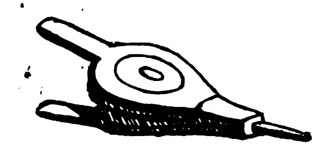
Changeant de genre, effet d'un liquide agité,
Je suis pétillante, gazeuse,
Rafraîchissante ou généreuse,
J'inspire une douce gaîté.

Ou bien au creux des rocs, sur les vieux troncs j'habite,
Et je sers de couche à l'ermite
Formant un tapis velouté.

J. M. de Gaulle.

Explication du rébus de mars : **Qui veut voyager loin, ménage sa monture.**

RÉBUS



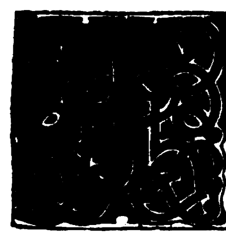




Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

EXPOSITION UNIVERSELLE

LE TEMPLE MEXICAIN, LE PHARE, L'ÉGLISE



E me suis arrêté, hier, au milieu du pont d'Iéna, et je me suis dit, comme il y a un mois : Décidément, le palais du Champ-de-Mars n'est pas un palais. Celui qui en a fourni les plans, est certainement un grand ingénieur, mais il n'est certainement pas un grand artiste.

Lorsque l'on veut avoir une construction monumentale, il faut lui donner des façades en ligne droite, car l'œil ne peut voir qu'une très-petite partie d'une ligne courbe, quelque grand que soit son rayon. Si, au lieu d'être elliptique, le palais était rectangulaire, il aurait pu, tout aussi facilement, être partagé en zones et en secteurs, et on aurait une belle chose au lieu d'en avoir une laide.

En me disant cela, j'arrivai à la porte d'honneur qui fait face au Trocadéro. De cette porte à l'entrée du palais, sur une longueur de 256 mètres, des mats portant l'écusson impérial soutiennent un *velum* vert semé d'abeilles d'or.

Cet immense dais, commençant entre deux fontaines et finissant entre deux lions de Caïn, est d'un très-grand effet. Aussi je donnai gaîment mes vingt sous, et j'entrai tout fier d'être Français. Je fis deux pas et je tombai dans un trou — je prie mes lectrices de ne pas oublier que l'article qu'elles lisent le 1er mai, a été écrit le 10 avril. L'imprimeur du *Journal des Demoiselles* ne ménage pas ses presses, mais l'impression et l'envoi de tant de milliers d'exemplaires ne se font pas en un jour — donc, je tombai dans une tranchée au fond de laquelle se tordaient les tuyaux de plomb destinés à conduire le gaz dans les candélabres qui éclaireront les gazons du parc lorsqu'ils seront poussés.

Un petit homme, sorti de derrière un monceau de caisses, me tendit la main en souriant :

« Vous êtes tout désappointé, me dit-il? et pourquoi ? Parce que les gazons ne sont pas encore semés, parce qu'il y a encore des ballots dans les massifs et des ornières dans les allées? Qu'est-ce que cela fait? les arbres sans feuilles et les gazons sans fleurs ne sont pas bien jolis à regarder; revenez dans quinze jours, lorsque le printemps vous aura fait sa première visite.

— Mais rien n'est achevé! Je ne vois que des maçons et des peintres, que des terrassiers et des portefaix, il n'y a pas d'eau autour du phare et pas de vitres à cette fenêtre.

— Il y a encore beaucoup à faire, mais il y a déjà beaucoup de fait. Voulez-vous me prendre pour guide? vous ne perdrez pas votre journée ! »

Je déteste les ciceroni patentés, qui vous promènent au pas de course en vous débitant, d'une voix monotone, des sottises ou des niaiseries, et j'allais remercier le petit homme, lorsque je vis à sa boutonnière une rosette multicolore. Les cicéroni ne sont pas, d'ordinaire, officiers de plusieurs ordres. Je fus rassuré, et j'acceptai avec joie la proposition qui m'était faite.

« Lorsque l'on veut tout voir à la fois, dit mon guide en me prenant le bras, on ne voit rien, et lorsqu'on tombe, sans transition, d'un omnibus dans une exposition chinoise, on voit mal. Laissez-vous conduire, ne regardez que ce que je vous montrerai, et vous aurez ce soir appris quelque chose. On ne doit pas venir ici seulement pour s'amuser, mais pour s'instruire. Vous n'êtes qu'un artiste visitant l'Exposition en artiste.

» Faisons d'abord le tour de la galerie extérieure du palais; nous entendrons parler toutes les langues, nous verrons tous les costumes et tous les types de la terre, cela nous préparera à reconnaître le beau dans l'étrange. »

Mon guide est un savant. Pendant notre promenade sous la marquise où s'ouvrent les cafés les plus dorés, les brasseries les plus tentantes, les restaurants les plus engageants, les boutiques de pâtissiers les plus parfumées, il me donne sur les expositions mille détails.

Je croyais l'idée des expositions toute moderne; il m'apprend que les marchands et les artistes de la Grèce exposaient aux Jeux Olympiques leurs

étoffes et leurs bijoux, leurs tableaux et leurs statues. Il me dit que Néron avait déjà réuni dans son palais les joyaux du monde romain.

« Les grandes foires du moyen âge, me disait-il, celles encore existantes de Beaucaire, de Leipzig et de Novogorod, sont de véritables expositions; seulement les produits y sont entassés sans ordre, pour être vendus et non pour être étudiés.

» La France comprit la première l'utilité des expositions au point de vue artistique et manufacturier, et, en 1757, elle réunit au Louvre les chefs-d'œuvre des artistes vivants. Cette exposition ne dura que trois jours, mais elle démontra l'utilité de la mesure, et depuis lors, à des intervalles inégaux, il y eut en France des expositions artistiques et industrielles.

» Mais ces expositions n'étaient que des expositions nationales. L'Angleterre eut la gloire de convier la première à un concours tous les peuples et tous les producteurs. Cette exposition s'ouvrit à Londres en 1851, dans un palais de verre, élevé à l'extrémité de Hyde-Park. Ce palais, transporté pièce à pièce dans les jardins de Sydenham, à neuf kilomètres de Londres, est resté célèbre sous le nom de Palais de Cristal. Il sert à des expositions permanentes.

» Le 1er mai 1855, nous avions notre exposition dans le palais des Champs-Élysées, qui n'a pas été modifié depuis.

» La seconde exposition anglaise s'ouvrit le 1er mai 1862, dans Hyde-Park, mais pas sur le même emplacement que le premier. Le palais de 1862 était moins beau que celui de 1851, mais il présentait encore de belles lignes architecturales, et il était surmonté de deux coupoles hautes de 75 mètres, et dont les dimensions dépassaient celles de Saint-Pierre-de-Rome. »

En causant de cela et d'autres choses, en regardant les Chinoises et les Mexicaines, les Moresques et les Russes, en prenant une choppe chez un Bavarois, une glace chez une Napolitaine, en nous arrêtant devant les grilles brunies du jardin réservé et devant la statue dorée du roi de Prusse, nous revînmes sans fatigue à notre point de départ, et mon guide me dit :

« Maintenant, regardons en détail. Nous sommes en face du temple Mexicain, entrons. »

LE TEMPLE MEXICAIN.

Le temple Mexicain est un monument à deux étages rectangulaires, ayant à peu près la forme d'un temple égyptien, sans fenêtres, et éclairé par un vide laissé dans le toit de la salle supérieure. La salle du rez-de-chaussée renferme des types mexicains, des étoffes, des armes et des monuments archéologiques qui ne sont pas encore classés; nous en parlerons une autre fois. Cette salle servait de logement au grand-prêtre.

L'extérieur du temple, ainsi que l'escalier qui y mène, est peint en carmin. Des monstres à têtes de crocodiles et de serpents, des serpents à têtes d'homme, peints en rouge-brun, grimacent au milieu de ce fond sanglant, sur des lits de palmes et de roseaux. Une guirlande de têtes de morts se détache, blanche, sur la frise du péristyle, et des boucliers garnis de chevelures sont accrochés aux trois piliers carrés qui la soutiennent.

A l'intérieur, une pierre blanchâtre ressemblant un peu aux lits de repos des théâtres, représente l'autel; autour, il y a des couteaux et des haches de pierre.

Sur les murs, l'architecte a mis, je ne sais trop pourquoi, des estampages pris sur des monuments égyptiens.

« Les anciens Mexicains, les Aztèques, me dit mon guide, élevaient leurs temples sur des hauteurs au milieu des plaines, et ils y immolaient des hommes au soleil, emblème du dieu qu'ils adoraient. Tous leurs monuments religieux ne ressemblaient pas à celui-ci; leurs sanctuaires les plus vénérés étaient des pyramides formées par des gradins et terminées par une plate-forme. Dans leurs fêtes, le sang humain coulait à flots, et pourtant ils croyaient à un Dieu unique, éternel et créateur.

— Sortons, ce temple est lugubre! »

Mon guide sourit et me montra en descendant un ravissant tapis en plumes, étendu sur les marches couleur de sang. Puis il me fit faire le tour du temple, et, derrière, il s'arrêta près d'un berceau dans lequel sommeille un bébé de cire. Ce berceau se compose de quatre bâtons formant un carré sur lesquels est tendu une peau de renard. La tête sert de bonnet au bébé, et la peau du ventre se reploie sur lui et remplace les couvertures. Le tout est suspendu comme un lustre à une branche d'arbre pour que le vent puisse faire l'office de berceuse.

Après avoir vu les crânes du temple, on rêve malgré soi devant ce berceau.

J'oubliais de vous dire que des Mexicains en larges feutres blancs, en pantalons de cuir fauve et en vestes de velours noir, font les honneurs du temple aztèque.

Comme mon guide me promettait de longues descriptions sur les sculptures et sur les armes antiques qui doivent arriver par le prochain courrier de la Vera-Cruz, j'en conclus qu'il était archéologue, et je le priai de me mener au temple Égyptien, que gardent douze sphynx de granit rose.

« Ne mêlons rien dans notre tête, si c'est possible, me répondit-il. L'architecture et l'art mexicains ressemblent un peu à l'architecture et à l'art égyptiens, en passant de l'un à l'autre, vous risqueriez de ne garder des deux qu'un souvenir confus. Prenons un peu l'air, le vent est tombé? Montons sur le phare. »

LE PHARE.

« Les phares, disait mon guide, indiquent aux marins l'entrée des ports ou les écueils qu'ils doivent éviter.

» Ils se composent d'une tour, portant un foyer lumineux dont les rayons sont concentrés par des lentilles. Comme ils sont souvent fort rapprochés sur les côtes difficiles, on varie leur mode d'éclairage pour pouvoir les distinguer les uns des autres.

» Les uns, *les phares à feux fixes*, brillent d'un éclat continu. Sur d'autres, le foyer tourne de façon à éclairer successivement tous les points de l'ho-

rizon, ce sont *les phares à feux tournants*. D'autres s'éteignent, puis se rallument, ce sont les *phares à éclipses*. Enfin, depuis quelques années, on a des *phares à feux colorés* et des *phares à feux scintillants*.

» Comme sources de lumière, on a des lampes ou des appareils électriques. »

Nous étions au pied de la tour, dont la section présente extérieurement la forme d'un polygone régulier de seize côtés. Elle est en fer et elle a 52 mètres de haut.

On emploie le fer plus cher et moins résistant que la pierre, lorsque le phare doit être élevé sur un écueil à fleur d'eau où la rapidité de la construction est une condition indispensable du succès.

Celui qui maintenant domine Paris, doit être placé entre l'île de Bréhat et l'île de Guernesey, sur les Roches-Douvres que *les Travailleurs de la Mer*, de Victor Hugo, ont rendues célèbres. Il a 11 mètre 50 de diamètre au rez-de-chaussée, et 3,50 au sommet. On monte à la lanterne par un escalier de 250 marches.

Le phare des Roches-Douvres est *scintillant*. La lumière qu'il projette est égale à celle qui serait fournie par 2,450 becs de lampes Carcel, et ses feux porteront à 46 kilomètres. On n'avait pas encore obtenu un pareil résultat.

Pendant la durée de l'Exposition, il servira aux expériences sur la lumière électrique, qui bientôt, probablement, remplacera le gaz pour l'éclairage des villes.

Si vous rencontrez mon guide dans le parc du Champ-de-Mars, et vous le rencontrerez certainement, ne vous laissez pas, sous prétexte d'admirer le panorama de Paris, entraîner par lui dans l'escalier de 250 marches Une fois que l'on a gravi la première, il faut gravir la 250e, et la peine passe le plaisir. Si vous voulez voir Paris à vol d'oiseau, montez sur les tours de Notre-Dame ; au moins le vent ne les fait pas trembler.

En sortant du phare, j'avais comme le mal de mer, et moyennant dix centimes je m'assis sur une chaise, en face de la charmante chapelle gothique dans laquelle sont exposés les objets affectés au culte catholique.

« Quand vous serez un peu remis, me dit l'homme étrange qui, tout en m'expliquant les monuments et les machines, me nommait encore les personnages célèbres qui passaient devant nous, quand vous serez un peu remis, nous entrerons dans cette chapelle qui ferait une jolie petite église de village. Son architecture est simple, et l'œil se repose en la regardant. »

» Les maîtres maçons du moyen-âge étaient de grands artistes; eux seuls ont su élever des temples catholiques. Sous ces hautes voûtes vaguement éclairées par des vitraux sombres, l'âme fatiguée se repose, l'âme blessée se guérit. Dans ces temps de luttes, de cruautés et de misères, eux seuls n'avaient pas oublié que le Dieu des chrétiens est un Dieu de douceur et de paix, et leurs cathédrales sont des hymnes aussi belles que les Psaumes de David. »

L'ÉGLISE

Avant de quitter ma chaise, j'avais, ô mes jeunes lectrices, parlé de vous à mon compagnon, je lui avais fait part de mes désirs et de mes craintes, de mon désir de vous intéresser un instant, et de ma crainte de n'être qu'un pédant incompréhensible; il avait souri et murmuré : « Vous avez entrepris une rude tâche. » Aussi, j'étais tout découragé en poussant la porte, qui s'ouvre sur le côté droit de la nef. « Rassurez-vous, me dit-il, vous avez entrepris une chose difficile, mais non impossible. Ne parlez à vos lectrices que de ce qui est beau parlez leur comme vous parleriez à un artiste ou à un poète, et vous serez toujours compris.... ou deviné » ajouta-t-il, en me lançant un coup d'œil légèrement ironique.

Nous étions devant le maître-autel. « Prenez votre crayon et écrivez, me dit-il : Le beau seul est vrai et bon; apprenez à aimer le beau et vous apprendrez à aimer le divin maître qui conduit la main du peintre, qui parle à l'oreille du musicien; apprenez à aimer le beau, et vous saurez enrichir ceux qui n'ont rien. Le jour où vous aurez fait comprendre au paysan que le plus riche palais n'est qu'une pâle copie de ses futaies de chênes, de ses bois de sapins, le paysan n'enviera plus le prince; lorsque vous aurez fait comprendre à la fillette ébouriffée que le velours le plus fin n'est qu'une étoffe grossière à côté d'une feuille d'églantine, la fillette lissera ses cheveux, et ne demandera qu'aux buissons la parure du dimanche. Mais pour faire aimer ce qui est beau, il ne faut jamais faire admirer ce qui est laid; ôtez donc de vos églises de village tout ce qui froisse le goût. Vous ne pouvez pas malheureusement remplacer par un Raphaël le tableau enfumé, mais vous pouvez acheter de beaux ornements au lieu d'en acheter de laids; choisir des tentures, des chaires, des chemins de croix, des statues, qui iront avec le style de la chapelle que vous voulez décorer, et en faisant cela, vous commencerez, à l'église, l'éducation que vous achèverez en causant le long des sentiers, avec les pâtres et les bûcherons.

Si vous n'êtes pas sûres de vous, visitez avec le plus grand soin la chapelle du Champ-de-Mars; tous les objets exposés y sont d'un goût parfait, et il y en a pour toutes les bourses. A côté des belles vierges de Raffl, qui doivent coûter à peu près ce que coûte une statue de marbre, vous trouverez des petits Saint-Pierre en tuniques rouges, qui sont dix fois plus jolis, et coûteront dix fois moins cher que le Saint Pierre dédoré que vous voulez faire restaurer. A côté d'un magnifique lustre en bronze doré, vous verrez des lustres en cristal, tout petits, tout simples, et qui brilleront, pourtant, la nuit de Noël, comme un pommier chargé de givre. Vous verrez de beaux pavages que l'on peut faire avec des briques et des débris de dalles, de charmants ornements que des doigts habiles comme les vôtres peuvent tailler dans du velours terni, et de riches autels qu'un maçon vous bâtira en une semaine, avec les colonnes brisées que les roues des charettes écrasent. » Cinq heures sonnèrent à l'horloge, et le gardien cria : « Messieurs, on va fermer. »

LOUIS DE LYVRON.



BIBLIOGRAPHIE.

LE LENDEMAIN DU MARIAGE

PAR M. ANTONIN RONDELET (1).



Les ouvrages de M. Rondelet sont, pour ceux qui ont su apprécier son talent si distingué, si correct et si pur, un événement impatiemment attendu, et le titre de ce nouveau livre est de nature à piquer plus que de coutume, la curiosité des littérateurs, et même celle d'un public, moins éclairé et moins compétent. *Le lendemain du mariage*, cela ne veut-il pas dire l'heure où les illusions décevantes ont fui, où les chimères romanesques ont disparu, où les deux époux se trouvent face-à-face avec la réalité : pour l'homme, le labeur, les soucis et les graves pensées; pour la femme, les devoirs domestiques, les ennuis que l'époux dédaigne, que les enfants ignorent, pour tous deux : le support, quelquefois si difficile, entre deux âmes qui ne se connaissaient pas la veille, et qui, le lendemain, sont unies, enchaînées, et destinées à cheminer côte à côte, jusqu'au dernier jour? Le livre de M. Rondelet est cela, et autre chose encore. L'auteur a traité encore une fois cette thèse, que M. Octave Feuillet a plaidée avec tant de grâce dans *Sybille*, que madame de Navery, a plaidée avec énergie dans un roman dont nous avons parlé dans ces colonnes; (2) que, madame Sand, se plaçant à un autre point de vue, a traitée dans *Mademoiselle de la Quintinie* : la différence des opinions religieuses dans le mariage, ou, pour mieux dire, le résultat d'une union entre un homme qui nie les dogmes et une femme pieuse. M. Rondelet entre en plein dans la question, et il n'en est pas, j'ose le dire, de plus haute, puisque l'éducation des enfants, la foi religieuse de la race future, est en balance dans ces mariages mixtes, qui s'accomplissent si fréquemment au sein de la société catholique et française.

Dans le roman de M. Rondelet, (il faut un roman pour envelopper cette thèse), les deux époux, Albert et Clémence, sont égaux par l'intelligence, par l'éducation; ils s'aiment beaucoup, et pourtant, l'épouse, malgré l'élévation de son esprit et la tendresse dont elle est l'objet, est cruellement malheureuse dès le lendemain du mariage. Ses convictions sont froissées: elle voit traiter de haut ses croyances les plus chères, on raille ses pieuses habitudes, on brave ce qu'on appelle les scrupules de sa conscience; on lui interdit, sous de doux et mensongers prétextes, les lectures, les amitiés, les pratiques religieuses qui avaient fait jusqu'alors la consolation de sa vie; elle sent, dès les premiers jours de sa vie nouvelle, qu'elle s'est donné un maître, et qu'il n'est pas de pires despotes, que ceux qui ont toujours à la bouche les mots d'indépendance et de liberté. La pauvre femme se sacrifie en tout et toujours, et, comme elle dit elle-même : « Albert se » dispensait de me savoir gré de mes sacrifices, » parce que je les accomplissais sans lui laisser voir » ce qu'ils pouvaient me coûter; il se félicitait de » m'avoir fait changer si aisément, et se rassurait à » la pensée de ne m'avoir demandé que peu. »

Elle cède toujours, ne gardant de force pour résister que lorsque le devoir est en jeu, mais pour ce qui n'est pas de stricte et sévère obligation, elle cède, elle plie, elle se soumet, et l'on ressent une compassion indicible, en voyant de quelle main égoïste cet homme effeuille le bouquet des espérances et des illusions de la pauvre femme, de même, qu'on s'impatiente devant les manifestations de l'orgueil philosophique et masculin, toujours enchanté de lui, alors même qu'il patauge en pleine erreur. Ce rôle d'Albert est rempli d'observations fines et vraies, mais celui de Clémence n'est-il pas un peu effacé? La vertu ne conseille pas toujours cette abnégation entière, cet anéantissement absolu du moi, du droit et de la raison. Clémence est épouse, Clémence est mère, et elle pourrait porter avec plus de fierté le drapeau de la foi et celui du devoir. L'auteur, il est vrai, récompense cette extrême douceur : Albert est gagné à Dieu, Albert se convertit, et même, trait aussi fin que juste, il devient plus fervent que sa femme, et le néophyte stimule, sur un ton sévère, le zèle de la chrétienne fidèle. Mais, dans la vie réelle, en sera-t-il ainsi? et les Alberts qu'on a laissé courir dans leurs voies, sans même leur opposer le faible obstacle d'un calme raisonnement, reviendront-ils aussi facilement, aussi parfaitement à Dieu? Nous soumettons cette question à M. Rondelet, et nous lui avouons, en conscience, que nous aurions voulu voir la bonne cause, le droit, le vrai, le juste, défendus avec un peu plus de vigueur et de noblesse; Clémence, qui, dans son livre, représente l'épouse chré-

(1) Un beau volume in-12, chez Didier, 35, quai des Augustins, Paris. Prix 3 fr. 50.

(2) *Le Bonheur dans le Mariage*, voir : *Journal des Demoiselles*, année 1864.

tienne, s'abaisse peut-être par trop de concessions, et aux yeux même d'un mari, elle devait rendre moins respectables, et sa propre personne et les principes sacrés qu'elle défendait.

Voilà donc la part de la critique, celle de l'éloge est bien plus grande. Le style de M. Rondelet est de la plus belle facture, soigné, sobre et pur; l'auteur pénètre, avec des yeux de lynx, dans les replis du cœur; à son observation profonde, et souvent triste par conséquent, se joint une pointe de malice de bonne compagnie; son livre attache; on s'émeut avec ses personnages, on dispute avec eux, ils sont vivants, tant ses tableaux d'intérieur ont de relief et de vérité. Peut-être, les notes, placées au bas des pages, eussent-elles gagné à être fondues dans le texte, c'est encore une critique légère que nous soumettons à l'auteur; en terminant, disons-lui, qu'il a fait un bon livre et un livre utile, que toutes les mères de famille devraient consulter avant de marier leurs filles, ne fût-ce que pour se garder de la fascination dangereuse qu'exercent trop souvent, et sur les mères et sur les filles, quelques dons extérieurs, quelques qualités brillantes. Le livre de M. Rondelet est un flambeau; mais je le voudrais surtout dans les mains des mères; ne sont-elles pas le guide naturel des enfants ?

MOIS DE MARIE

PAR LE R. P. LEFEBVRE (1).

Il y a déjà une foule de Mois de Marie. Il y en a pour toutes les classes de la société, pour les paroisses, pour les pensionnats, pour les familles, pour les enfants, et cependant chaque année voit, en même temps que les lilas de mai, éclore de nouveaux livres dédiés à Marie. Celui que nous recommandons aujourd'hui à nos lectrices est dû à la plume élégante et pieuse d'un prédicateur cher aux âmes chrétiennes. Il a pris pour sujet les Mystères auxquels Marie se trouve si intimement mêlée, ces Mystères qui ont fait sa gloire, sa douleur et sa joie ici-bas et dans le ciel, et parlant excellemment de la Mère, il a parlé non moins bien du Fils. Ce livre, comme tous les écrits du P. Lefebvre, a un caractère particulier d'onction et de piété; on sent que celui qui l'a écrit connaît le chemin des âmes : quand un homme s'est appliqué tout entier au service de Dieu et au bien des hommes, qu'il a dirigé vers cette pensée unique toutes les facultés de son cœur et de son intelligence, quand il n'a voulu et ne veut que la gloire de son Créateur et le salut de ses frères, comment un Dieu juste et bon ne lui accorderait-il pas d'atteindre ce but si désiré ?...

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, Paris. Un joli volume in-18. Prix 3 francs.

DE LA MOQUERIE



Une dame, de taille opulente, mais belle encore, vient d'entrer dans un salon. Deux jeunes filles, blotties dans un coin de ce même salon, où elles agitaient en secret les questions les plus graves, portent aussitôt leur attention sur la nouvelle venue.

L'inventaire de la toilette est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Les femmes ont, dans ces sortes de conjonctures, un coup d'œil qui ne peut se comparer pour la rapidité à aucune de nos facultés. Le plus minutieux détail de la coiffure, le plus mince appendice, est instantanément aperçu et jugé. De la toilette on a passé aux manières, des manières à la tournure; puis au langage, au genre d'esprit, et cette dame, qui n'était probablement pas trop mécontente de son ensemble, qui comptait sans doute avoir produit une excellente impression, fera bien, si elle veut garder ses illusions, de ne pas demander la lecture du procès-verbal. Mes deux espiègles ont trouvé beaucoup à dire sur la visiteuse; mais comme elles voulaient s'amuser, ce qui les a préoccupées surtout, ce sont les imperfections, les ridicules de leur sujet. Un peu de générosité ou de simple justice leur eût permis de faire aussi la part des avantages de la toilette et de la personne ; mais, reconnaissons-le, cela eût été beaucoup moins amusant.

— N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que la robe de cette dame bride sur sa crinoline, que son chapeau est une calèche, et son voile un rideau ? Et puis, quelle idée de porter du rose quand on est jaune comme un citron, et de vouloir faire fine taille quand on est grosse comme une tour ! Ce n'est pas étonnant qu'elle

souffle, que les yeux lui sortent de la tête, et qu'elle dise toujours qu'elle n'en peut plus ; on soufflerait à moins. Puisqu'elle a des domestiques et des voitures, elle ferait sagement de ne pas marcher. Et encore, c'est elle qui porte son chien ! La pauvre petite bête n'est pas des mieux sous le gros bras et le gros châle de cette grosse dame, etc., etc. Ceci n'est que la dixième partie de ce qui s'est dit dans le petit coin qui servait d'observatoire à nos jeunes amies. Le reste n'est ni moins vrai, ni moins juste, et toutes ces observations ont été faites avec une véritable sagacité. Il est un point sur lequel ces demoiselles ont un peu appuyé : c'est le gros. Ce qui a le tort d'être gros est généralement antipathique aux jeunes filles. Quand elles disent : « Cette grosse femme, » ou « ce gros bonhomme, » vous pouvez être sûr qu'il ne s'agit pas de personnes placées haut dans leur estime.

Dans tout ceci, il n'y a guère autre chose qu'un badinage à peu près innocent, et je ne suis pas philosophe assez morose pour incriminer une action où je ne découvre pas une intention méchante. Tout prête à rire quand on est jeune, tout devient facilement un sujet de plaisanterie ou de distraction. Ce qu'on a voulu, cette fois comme toujours, sans autrement y réfléchir, c'est s'égayer.

Je m'étais ainsi cathéchisé moi-même, lorsque je m'approchai des jeunes personnes dont j'avais surpris la conversation. La visiteuse avait pris congé, la maman vaquait aux soins de la maison, et nous avions le champ libre pour causer en toute franchise.

La plus jeune, vrai petit sac à malices, comprit d'un regard ce qui se passait dans mon âme, et jugea opportun d'ouvrir le feu :

« Vous nous avez écoutées, n'est-ce pas ?

— Non, je vous ai entendues.

— Je suis très-forte sur les synonymes, monsieur, et je n'admets pas cette distinction : si vous n'aviez pas prêté l'oreille, et très-attentivement encore, vous n'auriez rien entendu du tout.

— Mettons donc que j'aie commis cette indiscrétion, et permettez-moi d'en profiter.

— Vous allez nous gronder ?

— Point, je veux seulement vous avertir. Vous avez été sévères pour cette pauvre dame, qui n'est coupable ni de son embonpoint, ni de ses yeux en boules de loto, comme vous les appelez, et le portrait en pied que vous avez fait d'elle, lestement, en quelques coups de crayon, est loin d'être flatteur.

— Est-ce que vous la trouvez bien, cette dame ?

— Je ne dis pas cela ; mais vous la trouvez trop mal, et vous avez pris un trop grand plaisir à constater de légères imperfections.

— Oh ! ne croyez pas...

— Ne vous défendez pas, je sais que vous n'êtes point méchantes, et c'est pourquoi je tiens à vous prévenir. L'arme avec laquelle vous jouez maintenant n'a pas encore de caractère offensif ; mais elle deviendrait dangereuse pour les autres et pour vous-mêmes si vous preniez, en quelque sorte à votre insu, l'habitude de vous en servir. Recommencez demain, puis un autre jour le même badinage, et bientôt le défaut de la moquerie sera contracté. Vos compagnes alors, celles même que vous aimez le mieux, seront l'objet de vos investigations malignes, et rien de ce qui est respectable ne trouvera grâce devant vous : vous ne regarderez plus vos semblables que pour épier leurs défauts, et vous perdrez insensiblement, dans ce triste exercice, le plus précieux de tous les biens, la bonté. De la moquerie à la médisance, le chemin est facile : quand on n'a vu que les défauts, on ne sait guère parler d'autre chose. Vous commencerez à médire, presque sans vous en douter, par une conséquence naturelle de l'habitude que vous aurez prise, de ne regarder les autres que pour vous assurer qu'ils sont ridicules ou disgraciés.

Ne faites pas dire de vous : *cet âge est sans pitié !* Ne sentez-vous pas aussi, mes chères enfants, en y pensant un peu, que vos petites moqueries vous font manquer au respect ?

Les personnes plus âgées que vous, les malheureux, les infirmes, les êtres difformes, ont des droits, les uns à tous vos égards, les autres à votre commisération. Demandez-vous, quelle serait votre indignation, votre douleur, si vous entendiez tourner en ridicule une mère bien-aimée.

Les sujets de distraction ne sont pas rares, saisissez-les chaque fois qu'ils se présenteront, et riez de tout votre cœur ; mais, par grâce, ne riez pas des autres, c'est un rire impie. Soyez rieuses, ne soyez pas moqueuses ; riez, mais ne ricanez pas.

Prenez de bonne heure, au contraire, l'habitude du respect : vous êtes dans l'âge où il convient le mieux, où il est dû à presque tous : « La déférence pour l'âge, le mérite et la dignité est une partie du devoir ; pour les égaux, les étrangers et les inconnus, elle est une partie de la politesse et de la vraie civilité. » (Joubert). Et puis, la moquerie fait toujours un peu la grimace ; aimez mieux le respect, qui vous laisse dans votre rôle et dans vos bons sentiments.

Quant aux succès que vous pourriez attendre des malices décochées contre le prochain, n'y comptez pas : ils sont de mauvais aloi, et ne vous concilieraient l'estime de personne. Ceux-mêmes que vous auriez fait rire ne vous en sauraient pas gré. Écoutez à ce sujet, madame Mallès de Beaulieu : « Le désir de briller nuit considérablement dans la société ; on lui sacrifie le bon sens et la raison : tous moyens sont bons à celle qui ne veut être qu'applaudie ; mais presque toujours elle manque son but, et donne une mauvaise opinion de son esprit et de son cœur. »

L'esprit, le vrai, le seul, se compose surtout de jugement, d'imagination, de goût et aussi de bonté : le dénigrement et la raillerie ne sont pas plus de l'esprit que le strass n'est du diamant. Admettez ceci comme règle générale : vous ne ferez jamais honneur à votre esprit quand vous ferez tort à vos sentiments. Soyez bonne d'abord ; vous serez ensuite tout le reste selon vos forces ou vos facultés ; et vous serez bien ce que vous devrez être, si l'édifice de vos qualités a pour base la bonté. Elle vous arrêtera sur cette pente à railler où l'on se laisse trop aisément glisser, et, croyez-le bien, elle ne vous rendra pas ridicule : « Celui qui a bon cœur n'est jamais sot. » Restez ce que la nature et une bonne éducation vous ont faites, ne faussez pas vos sentiments. A quoi bon, quand on est bien, chercher à se contrefaire ? Si se moquer était de l'esprit, ce serait, convenez-en, de l'esprit bien facile : voir les défauts des autres, les exagérer et en rire, c'est une méchante disposition, et, à coup sûr, un médiocre mérite. Occupez-vous des choses,

des belles surtout, et laissez en paix les personnes. Si les circonstances vous conduisent à l'analyse de certains caractères, plus originaux, plus frappants que les autres, sachez voir par quelles vertus ils sont dignes de votre estime et de votre affection. Placez-les dans leur jour le plus favorable, regardez les du beau côté, et si vous vous croyez le droit d'interpréter leurs intentions, adoptez la supposition la plus avantageuse. Laissez les petites manies, les travers, les hérésies de toilette pour ce qu'elles valent; n'en ayez souci. Qu'est-ce que ces misères, quand on peut découvrir de généreux sentiments et de nobles pensées? Pourquoi chicaner sur des vétilles? pourquoi leur faire l'honneur de les apercevoir? Voyez loin et de haut, vous verrez de bien plus belles choses. Quand on admire les splendeurs de la nature, s'occupe-t-on des cailloux du chemin? Quand on étudie une belle résidence ornée de chefs-d'œuvre et de meubles antiques, est-ce la poussière qui les couvre qu'on inventorie?

Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Eh bien, je ne serais qu'à demi surpris si vous vous étiez mis dans la tête, que l'admiration est un sentiment vulgaire, qu'une personne qui se respecte, qui entend se distinguer de la foule, ne doit pas s'y abandonner. Vous avez vu des lourdauds qui admiraient tout, même le grotesque et la sottise, vous n'avez pas voulu leur ressembler, et pour vous éloigner d'eux autant que possible, vous vous êtes mises à ne rien admirer, vous promettant, pour prendre le contre-pied, de vous livrer çà et là, sur les points inaperçus, à de fines critiques. Vous avez vu un excès, et vous êtes tombées dans un autre. Je vous conseille d'en revenir au plus vite, pour ne pas vous priver d'une des grandes joies de l'âme. Vous ne savez pas toutes les jouissances qu'on se refuse quand on se prépare toujours à critiquer. Admirez ce qui est admirable, et ne craignez pas de constater le beau et le bien partout où vous les rencontrerez. Ne refoulez pas les élans de votre âme, ne rougissez ni de vos étonnements, ni de vos admirations; soyez heureuses en toute franchise, sans honte comme sans arrière-pensée, en lisant les pages sublimes de nos grands poètes, ou en contemplant un spectacle saisissant. Non, mes enfants, admirer n'est pas de mauvais ton quand on admire à propos; jouer l'indifférence ou refuser son attention, c'est se soustraire volontairement aux meilleures émotions.

Il y a deux sortes de moqueries: la moquerie en cachette, et la moquerie en face. Je ne vous détournerai pas moins de celle-ci que de celle-là; si l'une est une méchanceté, une petite perfidie, l'autre est une impertinence. Écoutez tout le monde avec une égale complaisance; la politesse et le savoir-vivre vous en font un devoir. Évitez la conversation de ceux qui n'ont rien de bon à vous dire ou rien d'utile à vous apprendre, mais ne riez au nez de personne. Savoir écouter est une preuve de bon sens, quelquefois de patience et de charité. Ces petits airs narquois que prennent certains interlocuteurs qui se croient fort habiles, sont un témoignage de sottise et de mauvais goût, et rien de plus. Je déteste cette moquerie systématique, moins parce qu'elle m'humilie que parce qu'elle me paralyse. Si je ne suis pas honteux pour moi, je le suis pour les choses sérieuses que j'avance, quand je vois avec quelle insouciante frivolité on les tourne en ridicule. Ces moqueurs de profession ne vous écoutent ni pour s'instruire, ni pour vous répondre: le plus souvent, ils ne veulent pas comprendre ou seraient incapables de répliquer. Ce qu'ils cherchent, c'est le mot, c'est l'idée à laquelle ils pourront se prendre, pour en faire le prétexte de leurs ricanements. Ne suivez pas ces exemples, n'imitez pas « ces médiocrités d'âmes déguisées en esprits malicieux; » vous perdriez plus d'une fois l'occasion de vous instruire, vous feriez tort à votre bon sens comme à votre bon cœur, et vous manqueriez aux lois des plus simples convenances.

Ainsi, mes enfants, pour rester aimables, et ne pas plaider vous-même contre votre bon naturel, ne vous moquez ni de ceux dont vous parlez, ni de ceux à qui vous parlez: épargnez votre prochain, et ne l'humiliez pas. S'il vous faut un motif de plus pour vous éloigner de cette vilaine tendance à railler ou à sourire, je vous dirai que dans le temps où toute chose avait son emblème, l'âne, image de l'ignorance, était le symbole de la moquerie et de la dérision.

Charles Rozan.

UNE PLUIE D'ORAGE

C'était au mois d'août, à neuf heures du soir, la chaleur accablait; on voyait dans les rues la foule qui se pressait: elle avait peur de l'orage, et je courais aussi, lorsque je me trouvai assaillie par une pluie torrentielle. Instinctivement, je longeai le mur, le serrant de bien près, comme un protecteur; il diminuait le mal, mais d'un côté seulement. A dix pas, je vois un personnage moqueur qui me montre ses dents, riant comme un fou sans rien dire, et me narguant sans désemparer! C'était Polichinelle, pendu par une de ses bosses à la vitrine d'un marchand de jouets. Me précipiter

sur la porte, l'ouvrir, entrer, cela se fit plus rapidement qu'on ne saurait l'écrire.

Le silence régnait à l'intérieur : une faible lampe éclairait à peine l'humble boutique, et personne ne se trouvait là pour me recevoir, soit que le bruit qu'avait causé mon apparition se fût mêlé aux derniers éclats de la foudre, soit que le maître de céans fût un peu sourd, ce qui est moins poétique. Pendant qu'il n'arrivait pas, j'eus le temps de songer à ce que j'étais venue faire. Rien en vérité que de vivre à sec, tandis que la foule trottait toujours, ayant de l'eau dessus, dessous, et pour longtemps!

Cependant, il faudrait reconnaître l'hospitalité que j'avais prise sans la demander : acheter... acheter quoi ? J'étais étrangère dans cette ville, vivant pour huit jours à l'hôtel ; je n'avais, là ou ailleurs, ni enfants, ni neveux, ni jeunes cousins, et je voyais ici tout l'univers en petit : des ménages, des armées, des cuisines, des moulins, des oiseaux, etc. Il y avait de quoi faire sauter de plaisir tous ceux qui semblent deviner que le monde, en effet, est plus joli en petit qu'en grand. N'importe, il faudrait acheter quelque chose; bon gré, mal gré. N'y a-t-il pas sur notre chemin à tous bien de jeunes cœurs pleins d'innocents désirs qui ne sont jamais satisfaits? On ne peut donc pas être embarrassé d'un trésor!

Comme je faisais ces réflexions, le marchand, qui ne m'avait pas entendue, sortit de son arrière-boutique et s'en vint à trois pas de moi sans m'apercevoir. Jamais plus jovial aspect : au moins soixante ans, deux ou trois mentons, un nez triomphant, des joues à faire envie, une largeur d'épaules inspirant la confiance, et tout l'air d'être bien aise par tous les temps, et de se plaire infiniment dans son petit commerce. Un costume exprès pour le rôle : pantalon jaune, veste bleue, gilet noir, point de cravate, une grosse montre au gousset, des breloques en provision ; il était avec cela très-petit. Il s'avançait vers la porte d'entrée, toujours sans me voir. J'étais un peu hésitante. Attendre là, sans rien dire, me semblait déplacé ; parler valait mieux. Que dire?

Je ne le trouvais pas! Et puis, jugeant les autres d'après moi, je me figurais qu'à ma voix inconnue, partant du vide obscur où j'étais assise, le bonhomme aurait peur. Dans cette indécision, j'allais prendre un troisième parti, celui de tousser bien bas, exprès, lorsque sans le vouloir, et probablement par l'effet de l'humidité, il m'arriva d'éternuer, mais si inopinément et si bruyamment, que le brave marchand crut à une scène d'évocation, s'il en faut juger par son trouble. Occupé qu'il était à jouer du bout des doigts un air familier sur sa porte vitrée, il recula de deux pas vers la gauche, lors de l'explosion, et n'ayant pris aucune mesure, renversa bon nombre de jouets qui se mirent à faire tapage : un bon moine sonna la cloche, un lapin battit du tambour, une pelle jeta par terre un arrosoir, l'arrosoir fit tomber des rateaux, les rateaux décrochèrent un ballon, le ballon fit rouler un cerceau, le cerceau entraîna les trompettes, peu s'en fallut que celles-ci ne sonnassent ; ce fut un pêle-mêle, un désastre! Et moi en face de ce cataclysme, n'osant bouger, et craignant par-dessus tout d'éternuer encore; je me demandais comment nous en finirions tous.

Le bonhomme, promptement remis de sa surprise, commença par dire un mot bienveillant à chacun de ses administrés; il releva le moine, le lapin, l'arrosoir et les autres, leur parlant obligeamment comme s'ils l'eussent entendu, puis se retournant du côté du vide obscur, il vit je ne sais quoi et lui dit brusquement :

« Que diable y a-t-il dans ce coin-là donc? »

La peur me prit.

« Monsieur, voulus-je répondre avec beaucoup de politesse, excusez-moi, je suis entrée au commencement de l'orage, et, en attendant que vous vinssiez et que je pusse choisir quelque jouet, je me suis assise, pensant que vous m'accorderiez volontiers un abri contre la tempête. »

Juste au moment où je n'avais pas encore dit le premier mot de cette tirade si convenable et si bien composée, voilà que j'éternue de rechef!

Nous en restâmes tous muets. Je reconnus bientôt avoir affaire au meilleur des hommes, car cette fois, comme un soldat aguerri, au lieu de reculer de deux pas, il en fit quatre dans mon sens, et me dit en se pâmant de rire :

« C'est donc vous, madame, qui êtes là? Ah! ma foi, vous avez là un fameux rhume!

— C'est vrai, répondis-je en me levant et ne retrouvant pas ma tirade.

Je me mis à rire avec le marchand, ce qui nous établit à l'instant dans des habitudes de vieilles connaissances. Alors on parla, mais pour cause, de la pluie et du beau temps, du tonnerre qui s'éloignait ou se rapprochait, de la belle saison, de ses avantages et de ses inconvénients, du commerce qui n'allait pas fort pour le moment; on parla de tout enfin, et je déclarai vouloir choisir un jeu.

« Est-ce pour un petit garçon ou une petite fille? »

J'aurais bien dû m'attendre à cette question inévitable; je ne m'y attendais point cependant, et pour faire cesser mon propre doute, je répondis sottement :

« Les deux! »

Après cette réplique imprudente, il fallait nécessairement faire deux emplettes. L'honnête commerçant, ne visant point au luxe, et gardant fidèlement les coutumes de ses pères, alla chercher dans l'arrière-boutique deux chandelles qu'il posa de telle sorte que l'étroite enceinte se trouvait assez éclairée pour que je visse un vaillant chasseur chasser, un gai batteur battre, un affreux maréchal ferrant ferrer. Ce maréchal avait, par parenthèse, un aspect repoussant; j'en eus horreur, et me détournai, car il m'est naturel de détester le laid, l'ignoble, et je me suis toujours étonnée qu'on pût mettre entre les mains des petits enfants des jouets qui laissassent dans leur jeune cerveau des impressions ou cruelles, ou menaçantes, ou même par trop niaises. Je voyais aussi de fort belles dames, bien raides sur un bâton, des poupards à l'éternel sourire, une grosse nourrice balançant un marmot à jamais endormi, etc.

On me fit l'histoire de chacun. Dès que mes yeux se tournaient d'un côté, c'était de ce côté que se trouvait, selon mon homme, ce qui devait positivement faire mon affaire. J'eus le malheur d'aviser

une assez jolie ferme, le plus beau jouet du magasin; aussitôt, àgitant savamment certain ressort caché, le vendeur fit réellement jeter à Jeanneton le grain qu'elle avait dans son tablier, les poules mangèrent pour de bon, baissant le cou bien fort, toutes ensemble, et le relevant en mesure; l'âne Martin chemina pour se rendre au moulin, dont les ailes tournaient quoiqu'il n'y eût pas de vent, car pas une feuille ne bougeait. Tout à côté du moulin, deux scieurs de long levaient et baissaient la lourde scie, qui sciait toujours sans que la poutre s'en émût, tant elle y était habituée. Pour couronner l'œuvre, passait tout près de là le chemin de fer: quantité de wagons s'en allaient très-silencieux et très-pressés, pour revenir tout de suite et repartir sans jamais arriver nulle part et sans s'arrêter aux stations. J'étais ébahie, moins du chef-d'œuvre que de la figure charmée du marchand, qui avait la bonté de s'émerveiller en mon honneur comme s'il eût vu pour la première fois ce phénomène de l'art. Il se méprit sur la cause de mon ébahissement et me dit d'une voix caressante :

« Il est marqué vingt-cinq francs, mais je vous le passerai de vingt-deux. »

Ces chiffres me faisant une peur égale, je détournai les yeux et jurai en moi-même de ne plus les arrêter que sur le menu fretin. Alors on me montra un chat qui faisait semblant de miaulèr, une grosse tortue se hâtant sur place, plusieurs poupées fort sottes, un petit chien qui ne sortait pas de sa niche, des poules qui venaient toujours de pondre, et cinquante autres fadaises; c'était du vingt-cinq sous, comme disait avec mépris mon vis-à-vis; mais voyant que j'inclinais fortement de ce côté, il changea de tactique, prit délicatement entre ses doigts plusieurs de ces jouets et me fit observer que les enfants préféraient de beaucoup les jeux simples quand on leur en donnait plusieurs, et qu'on les leur abandonnait, quitte à en acheter d'autres s'ils les cassaient.

J'admirais le génie du commerce ; ce brave homme simple, antique, plaisant même, ne perdait pas de vue un seul moment la possibilité de me porter à la dépense et de faire ses affaires. Il n'en fit pas de bien brillantes ; je me décidai pour un écureuil qui tournait dans sa cage avec un naturel d'autant plus frappant que les vrais écureuils, en captivité, ressemblent aux jouets des marchands; quand j'en vois un, je lui souhaite les bois, mais les hommes ne s'amusent des bêtes qu'à condition que les bêtes s'ennuient.

« Bon, voilà pour notre petite fille, dit mon bonhomme en s'associant d'une manière charmante à mes affections, bien vagues d'ailleurs ; à présent, il nous faut quelque chose pour notre petit garçon. Si nous lui donnions un fusil, un sabre, ou bien une giberne ? qu'en dites-vous? A-t-il des goûts militaires? »

Dans mon embarras je répondis :

« Assez... pas trop.

— Eh bien, croyez-moi, donnons-lui une giberne, c'est ce qu'il y a de mieux. Si l'on n'aime pas la guerre, on met dans sa giberne des bonbons, des gâteaux, on s'arrange toujours. »

Je pris la giberne, et comme la pluie tombait impitoyablement et que je voulais gagner du temps avant de l'affronter de nouveau, je fis mettre dans cette fameuse giberne, d'humeur si pacifique, un mirliton, des cigares en chocolat, une marmite d'un sou, un poêlon, un gril, et plusieurs autres objets qui, sans exiger de grandes avances de capitaux, retardaient l'heure de la séparation. Elle vint, cette heure, nous avions tout dit, et j'avais payé. Bien décidée à ne plus acheter, j'entr'ouvris la porte. Un ruisseau d'un mètre de large m'apparut. Je restai confondue, la pluie qui tombait moins fort semblait devoir tomber toujours !

« Madame, me dit courtoisement mon hôte, vous ne pouvez pas vous mettre en route par un temps pareil : il vous serait impossible de traverser le ruisseau sans mettre le pied au beau milieu, et enrhumée comme vous l'êtes!... »

Le souvenir de mes deux éternuements lui restait, il en riait encore de temps à autre. J'acceptai son offre obligeante et le remerciai de grand cœur.

La vente était finie pour ce jour-là, c'était clair quel autre que moi achèterait à cette heure et par ce temps? Donc, l'honnête marchand éteignit une de ses chandelles, et m'invita à m'asseoir à la place que j'avais d'abord occupée. Comme je vis que la seconde chandelle ne brûlait qu'à mon occasion, je me hâtai de me plaindre de sa clarté vacillante qui me faisait mal aux yeux, vite elle fut éteinte, et je retrouvai la petite boutique sous son premier aspect, éclairée seulement par la faible lampe qui se reflétait sur ces personnages et ces animaux dont j'étais entourée. Soit politesse, soit prudence commerciale, soit l'une et l'autre, le marchand ne retourna point dans l'arrière-boutique; il s'assit au comptoir, se renversa sur un bon dossier bien rembourré, et cinq minutes plus tard ronfla de la façon la plus contraire à la politesse et à la prudence commerciale tout à la fois. C'était, bien sûr, la dernière chose qu'il se fût proposé de faire en s'installant si bien ; tous les dormeurs sont ainsi ; ils ont dans l'esprit quelque chose de fanfaron, ils bravent tout, s'exposant sans armes au silence, aux lueurs douteuses, aux séductions d'un siége commode, et cela toujours au lendemain d'une défaite, car ils sont vaincus tous les soirs.

Pendant que le marchand de jouets dormait de si bon appétit, je me mis à songer au moyen de me retirer convenablement, si la pluie venait à cesser et le ruisseau à s'amoindrir. Partir sans dire ni merci, ni bonsoir, sans saluer, sans éternuer au moins, me paraissait peu convenable; je ne pouvais laisser cet honnête homme, qui me rendait service, exposé à dormir peut-être jusqu'au lendemain dans sa boutique, sans fermer ses volets, et sans mettre son bonnet de coton, car sur cette excellente figure, je me plaisais à imaginer le bonnet de coton classiqué et toujours vénérable, en dépit de ses allures dépoétisantes. Tout en cherchant à me déterminer, quand viendrait le moment, je me tournais de manière à ne pas voir ce maréchal ferrant, qui me causait réellement de l'horreur. Je regardais avec une entière indifférence des files de soldats de papier en uniforme, des canons braqués sur moi, des moutons qui broutaient l'herbe à distance, des arches pleines de quadrupèdes avec un vieux Noé qui, les bras collés au corps, me regardait par la fenêtre.

Ces jeux finissaient par me sembler insipides à force d'être là sans remuer; je me disais : « Voilà donc ce qu'apporte l'âge mûr : désillusion parfaite ! Il fut un temps où j'aurais indéfiniment contemplé ces jouets, où le désir de la possession eût excité en moi le regret de ne pouvoir tout emporter. Aujourd'hui, le premier étonnement passé, je m'ennuie de voir ces chevaux de bois, ces généraux de carton, et toutes ces caricatures du monde réel qui lui-même commence à m'ennuyer. Voilà pourtant où l'on arrive par une pente que l'on a prise sans la choisir, et qui vous mène où elle va.

Tandis que je philosophais, l'eau tombait des gouttières avec monotonie, les pas au dehors devenaient plus nombreux, c'était la cessation de la pluie qui permettait aux pauvres réfugiés des portes cochères de risquer la traversée; c'était le moment de ces enjambées prodigieuses que les femmes entreprennent avec énergie et manquent quelquefois. Je m'approchai de la porte vitrée, je regardai le trottoir, je vis passer des figures inconnues, singulières; elles ressemblaient de loin à des ombres qui s'en vont sans toucher terre. J'eus un léger sentiment de crainte! je me dis qu'il était plus de neuf heures, que j'étais loin de mon hôtel, et que, ne connaissant pas la ville, j'avais fait une imprudence en restant ainsi chez des étrangers... A ce moment un petit homme vieux, trapu, à l'œil fauve, entr'ouvrit doucement la porte de l'arrière-boutique, et me regarda en élevant à la hauteur de sa tête un lourd marteau qui retomba dans le vide, non sans effleurer un vieux et sale tablier de peau que cet homme portait. Mon cœur se serra; instinctivement je pris les jouets que j'avais achetés, j'ouvris la porte vitrée, et je me trouvai sur le trottoir en compagnie des ombres. Heureusement une grosse nourrice, réalité souriante, me rassura par sa présence; je marchai près d'elle, longeant la muraille, me mouillant bien les pieds, et recevant toute l'eau des gouttières. J'allais toujours, beaucoup moins préoccupée de mon chemin que de l'homme à l'œil fauve qui m'avait si fort épouvantée; mais voilà que la nourrice, au premier détour, disparut; je regardai inutilement à droite, à gauche, en face, car c'était un carrefour... rien. Je ne savais où j'étais ni où j'allais, tant j'avais la tête troublée. Passe un homme en blouse tenant des chiens en laisse; je m'adresse à lui, afin de savoir quel était le plus court pour me rendre à mon hôtel... j'oublie le nom de mon hôtel, et cet homme, fort impoli de sa nature, part d'un éclat de rire qui me trouble encore davantage. Je regrettai ma nourrice si ronde, si large, et qui marchait si droit.

Une voiture de place vient à moi; le cocher me fait un signe, j'en fais un autre; nous nous comprenons sans même recourir aux demi-mots, et je me trouve installée sans seulement m'en être aperçue.

« Où allons-nous, madame ? »

Nouvel embarras ? impossible de me rappeler le nom de ce malheureux hôtel; pour faire passer le temps je disais :

« A l'hôtel de... à l'hôtel...

— C'est bon, dit-il, d'une façon étrange, ça suffit, je sais, je sais, » et le voilà parti.

Il prit un chemin qui menait je ne sais où; je me penchai à la portière avec beaucoup d'anxiété, car la fâcheuse vision de l'homme au tablier de peau m'avait laissé dans l'âme une vague méfiance.

« Où allez-vous, cocher? dis-je avec autant de fermeté que possible. »

Rien, pas un mot de réponse. Il allait, il allait, fouettant ses chevaux, quittant le trot, prenant le galop, et me laissant glacée au fond de la voiture.

Je me rassurai en voyant une caserne et des soldats rangés en ligne, probablement pour reconnaître la patrouille qui allait passer. C'est le moment, pensai-je, il faut crier; cet homme me trompe, il m'égare, il va me perdre dans les champs ou me noyer dans le canal. Il y avait un canal, hélas !

« Soldats ! à mon secours ! » criai-je en articulant de manière à ce que ma voix fût entendue de la caserne. Mais l'espace, le vent, le bruit des roues; bref, ils restèrent l'arme aux bras à me voir passer pour aller me noyer!

J'étais indignée. Une femme seule, au pouvoir d'un traître, et qui ne peut se mettre sous la protection de ses premiers défenseurs ! Où les mènera-t-on ces braves ! Au carnage. Ils tueront des hommes inoffensifs comme ils le sont eux-mêmes, et cela pour conquérir je ne sais quel coin du monde où l'on aura trop chaud ou trop froid, et la fièvre! Et ici, presque sous leurs yeux, un assassinat va se commettre, et ils ne me sauveront, ni ne me vengeront..... Crac!... profond silence. La voiture se penche, mais doucement, sans brusquerie, comme une amie qui, ne pouvant me soutenir veut tomber avec moi. Et nous voilà toutes deux sur le flanc gauche : elle, fort attrapée et moi enchantée, car je préférais tout à la promenade qu'on me faisait faire.

On vient avec des lanternes, on s'empresse, on me parle. Les voix sont bienveillantes, et je crois reconnaître, non sans étonnement, celle du marchand de jouets. On fait le siége de la voiture, et comme on avait des intelligences dans la place, la chose est facile, on monte à l'assaut, et l'on me pêche bien poliment par la portière.

Quand, à force de tiraillements et de bonne volonté, je me trouvai dehors, je commençai par me plaindre du cocher; puis je jugeai qu'il pouvait bien s'être cassé la tête. Cette idée en me rassurant tout à fait, m'attendrit. On chercha le cocher dessus, dessous, partout, il ne fut nulle part. Disparu comme la nourrice.

Un petit garçon me demanda si je voulais qu'il m'accompagnât, et comme je lui répondais que je ne savais où j'étais, qu'on m'avait emmenée au galop, une vieille femme très-obligeante me dit :

« Vous ne pouvez pas courir la campagne à cette heure-ci!

— Quoi ! suis-je à la campagne ? »

— Mais oui, tenez voici les champs et voici le canal.. .. » A ce mot de canal, un frisson courut dans mes veines.

« Venez avec moi, me dit la bonne femme, venez frapper à la porte de cette ferme, c'est du bon monde; la grosse bourgeoise ne vous refusera pas une chambre et un lit, et puis demain, au jour, vous vous tirerez d'affaire toute seule. »

J'acceptai ce bon conseil et, après avoir remercié

les personnes qui m'avaient secourue, je suivis la complaisante vieille, qui frappa, comme elle avait dit, à la porte de la ferme. On n'ouvrit pas, mais deux petits chiens aboyèrent, et un énorme dogue vint essayer de m'avaler.

« On va venir, disait ma protectrice.

— Mais ces chiens?

« Ces chiens? Eh bien, ils font leur métier; soyez tranquille, ils n'ont jamais croqué personne. »

On commençait à voir s'agiter une lumière dans l'aile droite de la basse-cour.

« C'est la fille de peine, qui vient ouvrir; vous voilà sauvée, madame. »

— C'est bien à vous, que je le dois, répondis-je, du ton le plus reconnaissant; et, jetant un regard sur la bonne femme, je vis, à la lueur de sa lanterne, qu'elle n'avait point l'aspect, qui autorise à donner en retour d'un service une pièce de monnaie.

— Avez-vous des petits enfants, demandai-je?

— Ah! pour ça oui' plus que je n'en voudrais!

— Eh bien, veuillez leur donner de ma part ce petit écureuil, en leur disant qu'ils ont une bien bonne grand' mère. »

La fille de peine qui ouvrait la porte, entendit ces mots: Le croira-t-on? Au moment où je pensais mettre entre les mains de ma conductrice ce joli petit écureuil, voilà que je lui donne un moulin à vent peint en rouge, et tournant, tournant... comme un moulin à vent. La vieille me regarda avec une sorte de mépris, et dit à la fille de peine:

« Tenez, mam'selle Gothon, voilà une dame qui ne sait pas où aller, et qui ne sait pas non plus ce qu'elle dit. »

Je sentis vivement l'humiliation devant cette étrangère, si vulgaire d'apparence, qui devenait pourtant l'arbitre de mon sort. La vieille femme repoussa de la main le jeu que je lui offrais, et qui était fort beau: je l'avais apparemment pris dans la boutique sans m'en rendre compte, tant j'étais troublée. Je sentis des larmes mouiller mes yeux, mais la vieille s'en allant, et le dogue rôdant autour de moi, j'oubliai l'une et je pensai à l'autre.

A travers une cour longue, large, et remplie de fumier, je suivis les pas de Gothon, qui n'avait d'autre soin que de gronder le dogue, et de me préserver de ses énormes dents que je vois encore, tant elles m'ont fait peur.

Nous arrivâmes à un petit entre-sol. La fille me laissa seule en face d'un bout de chandelle, et s'en alla dire à sa grosse maîtresse, qu'une drôle de dame perdue dans les champs demandait à passer la nuit. J'eus le loisir d'entendre le dialogue par une petite lucarne, qui était ouverte.

« Gothon, quelle espèce de monde?

— Dame, c'est pas du monde comme moi.

— Comment? à peu près?

— Dame, c'est du monde qui prend des moulins à vent pour des écureuils.

— Des moulins à vent?

— Dame oui.

— Ça ne ressemble pourtant guère à des écureuils.

— Dame non.

— Gothon, c'est du monde fou, ça me fait peur, mettez-moi ça dans la petite chambre en face l'étable, et fermez la porte à clef. »

Cette décision me causa une sorte de terreur. J'allais être prisonnière toute la nuit. Il ne m'arrivait que malheurs et déconvenues depuis le sinistre regard de l'homme à l'œil fauve.

Il fallait se résigner. Je traversai de nouveau le domaine du dogue pour me rendre, sur les pas de Gothon, à mon triste logis. Un étroit réduit, un mauvais lit sans draps, deux chaises cassées, telle était ma prison. J'essayai de me faire bien venir dans l'esprit de la servante, et d'effacer en elle l'impression que lui avaient faite les paroles de la vieille, et mon impardonnable distraction à propos du joujou. Je lui dis, aussi affectueusement que possible:

« Vous me rendez un vrai service, mademoiselle Gothon, car j'étais dans un mortel embarras. »

Cette fille grossière me rit au nez.

Voulez-vous, repris-je sans me décourager, accepter une pièce de monnaie, avec laquelle vous achèterez ce qui vous fera plaisir? »

En même temps, croyant ouvrir mon sac pour prendre ma bourse, j'ouvre ma giberne, et j'en tire un mirliton, un gril, une marmite et toutes choses qui semblèrent d'un parfait ridicule à Gothon; elle haussa les épaules, me recommanda de ne pas mettre le feu à la maison, et sortit en fermant bruyamment la porte à double tour. J'étais donc là, enfermée, chez des gens que rien n'intéressait à moi, pas même le malheur dont ils me croyaient frappée. Je me hâtai de m'étendre toute habillée sur le grabat, car le petit bout de chandelle que m'avait laissé Gothon, touchait à sa fin. Alors, les réflexions les plus navrantes s'offrirent à mon esprit fatigué, le sommeil fuyait, ma tête s'échauffait, je pensais avec inquiétude à l'étrangeté de ma situation, et je me demandais ce que j'allais devenir, car mes hôtes avaient droit sur moi, et pouvaient même, s'ils le voulaient, porter atteinte à ma liberté!

Cette idée me poursuivit toute la nuit, et mes yeux ne se fermèrent point. Des bruits monotones ajoutaient leur tristesse à mon ennui; c'était tantôt le beuglement lugubre des bœufs dans l'étable, tantôt le plaintif bêlement d'un mouton, souvent le tintement d'une cloche, qui semblait sonner le glas dans quelque monastère voisin. Enfin, vers deux heures, j'entendis le premier appel du coq, auquel répondirent bien exactement tous les coqs du village, les uns après les autres; ce chant gaillard dissipa ma torpeur, je me dis qu'un nouveau jour se levait, que la saison était belle, et qu'il fallait à tout prix sortir de prison, et retrouver la ville, l'hôtel, le chemin de fer surtout, pour m'en aller, et ne plus revenir dans un lieu qui m'avait été si fatal!

Aux premières clartés de l'aurore, j'ouvris ma fenêtre, et je vis avec joie que le terrain, exhaussé de ce côté, me permettrait de sauter facilement, et d'échapper à la captivité. En jetant un dernier regard dans la petite chambre que j'allais abandonner, je vis dans tous les coins, des pelles, des arrosoirs, des pioches; c'était, à ce qu'il paraît, dans ce taudis qu'on mettait en réserve les instruments de jardinage. Je déposai sur une chaise, faute de table, l'argent qui devait couvrir les bien petits frais dont j'avais été l'objet, et je sautai par la

fenêtre. Point d'entorse, point de dogue, nul obstacle. L'air était frais, je marchais à grands pas, heureuse de me sentir libre, lorsque j'aperçus à mon grand déplaisir, le long et triste canal auquel j'avais échappé quelques heures plus tôt. Comment faire? tourner et repasser devant la ferme m'exposait à être rencontrée par la fameuse Gothon qui, bien sûr, était matinale; passer l'eau sans bateau, autre inconvénient; je suivis donc le canal, m'éloignant peut-être de la ville, mais échappant à mes geôliers. Il y avait longtemps que je marchais quand une barque s'offrit à ma vue ; un jeune garçon pêchait, profitant du calme et d'un reste d'obscurité. Me voyant chercher un pont comme on cherche une épingle, il m'offrit de me faire traverser le canal, et j'acceptai.

Ce jeune batelier n'avait certainement pas plus de treize ans : tête mutine et charmante, bouche fine sans moquerie, mais dans l'ensemble une imprudence, un enfantillage, qui me jetèrent dans une affreuse perplexité. Ma vie tenait donc à quelques planches, et à cette petite tête bien plus fragile encore. Je ressentais un sentiment d'effroi, mais tout différent de celui qu'avait fait naître en moi l'homme au tablier de peau. C'est que le plus redoutable ennemi de l'homme, c'est l'homme: on affronte plus aisément le mal qui provient des circonstances ou de l'imprévoyance ; mais le mal qu'on sait être combiné par la volonté humaine nous révolte. C'est en faisant cette remarque que je traversai le canal par les soins de mon petit Caron, qui, juste au moment où je pensais chavirer, me fit heureusement débarquer.

« Où suis-je, lui demandai-je; car ce pays m'était absolument inconnu?

Vous êtes dans mon village, répondit-il, d'un ton joyeux, il y a grande fête ici aujourd'hui : le mariage de mademoiselle Rose avec le grand Lubin. On est déjà levé, dame on se remue!»

Une noce de village n'était point mon fait, comme on le présume. Je souhaitais le plus parfait bonheur aux jeunes époux, mais il me fallait à tout prix m'en aller. Je m'informai près du gai batelier du chemin à prendre pour rentrer dans la ville, sans repasser devant la ferme; il se mit à rire, les mains dans ses poches, et ce rire me laissa dans un nouvel embarras. Évidemment l'enfant se moquait de moi comme le cocher, comme la vieille femme et comme Gothon. J'avais le malheur de ne provoquer qu'une insipide raillerie, et je me proposais sincèrement d'y renoncer à jamais pour mon compte! Quelle différence, me disais-je, si l'on ne rencontrait qu'urbanité, secours et bon vouloir! Alors tomberaient moralement les limites qui séparent les pays, les cités, les hameaux même. On se croirait toujours dans sa patrie, et l'on irait en confiance au bout du monde. Vaine utopie! car dans l'état actuel des choses, tout fait frontière entre les hommes. Sans parler des Alpes, des Pyrénées, du Caucase, tous grands personnages, dont on ne conteste point l'autorité, un bonnet d'une forme et non pas d'une autre sépare des populations limitrophes; une nuance de langage, un système opposé de culture, en voilà assez pour que deux descendants de Japhet ne se regardent pas. Singulière manie que de ne pas s'entr'aider sur une route hérissée d'obstacles. Je devins meilleure par la résolution que je pris de venir toujours en aide aux voyageurs.

Laissant bien volontiers au jeune batelier quelques sous pour sa peine, je m'acheminai vers son village, où se mariaient Rose et Lubin. Ces noms me plaisaient assez au milieu des prairies, et comme à cette époque, il m'était naturel de mêler encore un peu de poésie aux événements de ce monde, je me figurais, par un reste d'habitude, la joie douce et timide de mademoiselle Rose qui, sous les yeux de sa bonne mère, et par les mains de ses gracieuses compagnes, se faisait belle pour son fiancé. Oui, c'est une très-jolie pensée que de vouloir être belle, afin de laisser un profond souvenir dans le regard de ceux qu'on aime. Quelles que soient les rigueurs de son existence, l'homme voit toujours au fond de sa mémoire l'apparition touchante de sa fiancée, telle qu'on la lui présenta lorsque, parée pour lui, tremblante et souriante à la fois, elle allait marcher vers l'autel, et s'engager par la foi du serment. O nature, donne à la fille des champs tes guirlandes, tes bouquets, donne tes plus doux ombrages, tes meilleurs parfums, elle est ta reine... Comme je marchais tout en réfléchissant, je me trouvai au milieu du village, j'entendis des voix appeler Rose! Rose! Elle répondit :

« Eh ben, quoi ? »

J'eus donc la vision de la belle promise. Ah! quel désappointement! Elle était grande comme on ne l'est pas, maigre à faire peur, et, sous aucun prétexte ne pouvait devenir jolie. Je la vis, bien entendu, avant la toilette nuptiale; que le négligé avait donc peu de charmes! On y voyait accusées une paresse de longue date, et une absolue indifférence pour les souvenirs futurs du grand Lubin. Non, ce n'était pas la toilette du jour des noces, mais c'était celle du lendemain. Oh! que les lendemains devraient donc, si l'on était sensé, ressembler un peu plus à la veille. Le désenchantement ne suit-il pas ces contrastes repoussants ? Et la vie ne pourrait-elle s'accomplir dans ses devoirs de tous les jours, sans que la fiancée d'hier se fasse si différente aujourd'hui?

Quant au grand Lubin, il me parut que nous ne faisions pas absolument les mêmes réflexions; car, ayant à étendre quelque part du fumier, il s'y prenait de bonne heure, afin d'être prêt pour la noce, et jurait après ses chevaux comme à l'ordinaire, offrant le tableau le plus vulgaire qu'il se pût voir, toute idée poétique à part.

Décidément il fallait faire de la prose, j'en fis. Notez que l'air pur du matin et ma course forcée m'avaient singulièrement ouvert l'appétit; je commençais à souffrir de la faim, mal étrange qui assombrit tout ce qui nous entoure. Voyant le boulanger ouvrir ses volets, j'achetai un petit pain d'un sou, et, sur l'indication que me donna cet homme, je pris mon vol à travers champs, toujours pour éviter le canal et Gothon. Je cheminais, seule et rêveuse, les pensées me venaient en foule: je songeais au mal de l'exilé, qui a pourtant de l'espace, de l'air, un entourage, mais qui n'a plus cet ensemble de relations, de sites, d'habitudes, qui constituent ce que nous appelons patrie. En effet, si l'on ne se reporte pas aux héros de tous les

siècles, et si l'on s'en tient aux simples mortels que l'on voit tous les jours, qu'est-ce que la patrie? Une abstraction? Non certes. C'est, au contraire, l'assemblage de certaines réalités formant un tout préféré au reste de la terre. Il y en a parmi nous, dont la patrie du cœur n'a pas une lieue de tour. Il y a des patries, dont les limites se touchent presque, et qui n'enferment que quelques êtres dans leur étroite enceinte. Se replier, c'est la tentation journalière; retrécir le cercle, afin de sentir moins le froid du dehors et les gênes extérieures; cela naît de notre égoïsme!

Plus on recule le mur d'enceinte, plus on voit d'hommes et de choses, plus aussi on risque de souffrir; mais à mesure qu'on gagne du terrain, n'est-il pas vrai que le cœur se dilate, et que nous déversons sur la grande famille ces trésors qui sont en nous? Avant que j'eusse terminé ces réflexions, mon petit pain était croqué, et j'errais, toujours un peu à l'aventure, car soit ma faute, soit celle des autres, je trouvais peu précis tous les renseignements qu'on me donnait. Cependant, ayant aperçu un hameau à deux cents pas, je résolus de prendre à l'auberge un déjeuner, dont j'avais grand besoin.

J'arrivai. L'auberge était pleine de conscrits, qui noyaient dans le vin les soucis du départ. On m'offrit un lieu séparé, et je fis réellement le meilleur déjeuner possible, tant j'avais faim. Mais, pénible surprise! au moment de payer, plus de bourse! Perdue sur la route ou au bord du canal, perdue enfin!

La physionomie de l'aubergiste changea subitement : de caressante, elle devint sèche; j'étais certainement accusée d'indélicatesse, et pour me laver d'un aussi odieux soupçon, j'offris de laisser en gage une bague qui valait bien trente fois le ragoût en question. On la garda, et je quittai ce village, l'âme triste comme tout étranger qui se sent méconnu, insulté.

On m'avait dit à l'auberge qu'une voiture publique passait sur la route dans l'après-midi, se rendant précisément sur la place principale de la ville, dont j'étais si malheureusement sortie, et même à côté de mon hôtel, dont j'avais enfin retrouvé le nom. Bien décidée à ne plus demander mon chemin à personne, j'allai attendre la voiture en me promenant sur la lisière d'un bois qui bordait la grande route. Aussi bien, pensais-je, je payerai en arrivant, dès que j'aurai retrouvé chez moi mon portefeuille et l'argent destiné à mon voyage.

Il était délicieusement frais, ce bois, je ne tardai pas à y oublier mes ennuis. Quand les circonstances nous ont été contraires, et le prochain hostile, ce qui lui arrive souvent, nous apprécions la solitude, et savons la peupler de visages et d'idées qui nous plaisent. Le monde de notre choix est très-différent du monde réel C'est un pays charmant où les roses n'ont point d'épines, d'où les ennuyeux sont bannis, — ce qui donne beaucoup de place, — et qui ne nous offre que les images de la bonne foi, de l'amitié, de tout ce qui est doux et rassurant. J'étais bien dans ce bois, j'y encadrais le passé, j'y revoyais mon enfance, ma jeunesse. Du présent il ne resta bientôt plus que cette eau claire et silencieuse qui coulait à mes pieds, mais si humble qu'on la remarquait à peine; ce gai feuillage tremblant au moindre souffle comme s'il eût craint déjà l'hiver et la tempête; ces bruits vagues d'herbes, de fleurs, d'insectes, et ce chant des oiseaux qui attendent toujours que nous soyons passés pour dire qu'ils sont heureux, et que leurs amours sont là dans leur nid. Dès que l'homme est seul, la nature lui parle; j'étais comme absorbée dans la douceur de mes pensées, toutes venues de ce côté du bois qui me repoussait en m'attirant. Sur le bord du chemin, c'était la lumière avec ses riches éclats, des pas d'homme marqués dans la poussière rappelaient trop le monde, les affaires, le va-et-vient de la vie. En face, rien ne sortait d'un vert sombre que ce qu'on voulait voir; et pourtant je ne sais quelle préférence me faisait longer la voie battue; ou plutôt, c'était mon corps qui restait dans la lumière, et mon esprit s'enfonçait toujours plus avant dans l'épaisseur. Je m'abandonnais à ce qu'on appelle rêverie, et qui n'est autre que l'illusion, car tout ce qui apparaît dans ce vague existe, ou dans la mémoire, ou dans ce monde de désirs qui est toujours devant nous.

Pendant que je rêvais, la voiture passa-t-elle ou ne passa-t-elle pas? Peut-être l'un, peut-être l'autre. Le fait est que si elle passa, je ne la vis, ni ne l'entendis, et je restai fort longtemps dans le bois à rien faire et très-occupée, seule et très-entourée, embarrassée au dernier point, et, au demeurant, toute remplie de ce bien-être pur que nous donnent l'air, les feuilles, les papillons, le silence, et tout ce qui nous touche sans nous faire du mal. Impossible à moi de mesurer le temps, non-seulement parce qu'il passait vite, mais aussi parce que ma montre était arrêtée.

Jugeant néanmoins que la journée s'avançait, je me résignai à traverser le bois, ce qui, m'avait-on dit, me mettrait sur le chemin d'un village, où, bien sûr, je trouverais un guide pour me conduire à la ville.

J'exécutai mon projet, mais que j'étais loin de me douter des obstacles qui m'attendaient! Ulysse n'en rencontra pas davantage lorsqu'il voguait vers son Ithaque; Homère s'en fût découragé! Pour moi, bien que Neptune et Junon ne s'en mêlassent point, je me trouvais à chaque instant, en face de trois ou quatre avenues vertes, boisées, fleuries, charmantes, mais qui, suivant la coutume, aboutissaient toutes à un but différent. Laquelle prendre? Je prenais au hasard, et l'on se figure ce qu'il en advint.

Quand j'eus fait plus d'une lieue sans rencontrer personne, je me trouvai tout à fait égarée, et, pour rendre ma situation plus poignante, il me vint à l'esprit qu'un des conscrits de l'auberge assurait à quelqu'un, qu'une forêt de dix-huit lieues de long séparait ce pays de je ne sais quel autre. Où suis-je? seule à cette heure? loin de toute habitation?... Une femme passa, courbée sous un fardeau. Je la regardai comme une amie parce que j'avais besoin d'elle; je lui demandai avec inquiétude le chemin que je devais suivre pour aller à ***. Elle ne me répondit point, mais de la main me fit signe de marcher près d'elle; j'obéis comme on obéit toujours quand on ne sait plus comment faire : la

conscience de sa propre impuissance porte à se confier en autrui, hélas !

La femme muette pressa un peu le pas, je marchais sans rien voir, ni entendre, mais sentant bien que si le trajet était long, je tomberais de lassitude. Alors plus de chants d'oiseaux, plus de ruisseaux limpides, plus d'insectes familiers. Je touchais une réalité froide, je suivais dans de petits chemins tortueux un être que je ne connaissais pas, qui ne parlait pas, et me semblait figurer l'inévitable destin que les anciens suivaient aveuglément aussi, sans le connaître. Et les ténèbres descendaient sur la forêt, et dans les ombres il y avait comme des fantômes qui s'agitaient sans bruit. Une branche d'arbre penchée en avant me faisait l'effet d'un bras de fer prêt à s'appesantir sur ma tête. Et pourtant un peu plus tôt, je me complaisais dans ce cadre qui, à présent m'était odieux. C'est donc bien réellement en lui-même que l'homme puise les couleurs dont il revêt le lieu de son existence. Tel site n'est pas le même à tous les yeux qui le contemplent : l'heureuse mère y voit son paradis, le proscrit son exil, le condamné sa tombe. Le charme extérieur dépend tellement de nos pensées, que le riant vallon, qui nous a vus heureux, se désenchante aux jours de deuil. Nos relations avec la nature sont toujours les mêmes, mais nous ne voulons y voir que ce que nous y mettons. Le soleil radieux gêne la paupière infirme et le cœur affligé : le chant du rossignol fatigue l'oreille du penseur accablé ; les cloches sont gaies au pèlerin, lugubres au mourant. Nos sensations ressemblent à ces verres de couleur, qui communiquent au paysage leur propre nuance.

Donc, il est bien entendu que je mourais de peur. La femme muette pressait de plus en plus le pas, son fardeau semblait ne point lui peser. A un détour elle s'arrêta, frappa du pied la terre deux fois, et se baissa pour écouter, comme si la réponse attendue devait sortir des entrailles même du sol. Je me sentis frémir Un cri rauque se fit entendre sous mes pieds, puis un bruit de machine, et, par je ne sais quel procédé que je ne puis, même aujourd'hui, m'expliquer, la terre céda, je m'enfonçai comme on s'enfonce par ces puits, qui conduisent les mineurs dans leur silencieux séjour ! Je me sentis entraînée plus bas, toujours plus bas, sans secousse, mais inévitablement.

La pensée de résister ne me vint même pas, j'allai tout au fond, et quand mes pieds s'appuyèrent, j'avais perdu connaissance. Que s'était-il passé ? où étais-je ? mystère !

Là, plus de clarté si ce n'était celle d'une petite lampe, qui jetait un reflet triste sur les parois d'une grotte effrayante, où l'eau suintait, où une mousse maigre et jaunâtre sortant des cavités apparaissait comme une laide réminiscence de la terre. Aucun bruit, aucun emblème de la vie, plus rien que ce genre de solitude qui n'est pas le désert, mais le gouffre.

Cherchant à rappeler mes souvenirs au sortir de mon évanouissement, ceux de la veille et ceux du jour ne revinrent pas d'abord ; je retournai à la vie comme on retourne à ce qu'on aime, sans lui faire aucun reproche, sans se rappeler à soi-même les torts que l'on voudrait nier ; je la revis en esprit tantôt belle et légère, tantôt formée de jours utiles et durs que je n'aurais pas dû appeler jours mauvais. Je ne trouvais rien dans mon existence, qui eût été un mal sans compensation. Chaque peine avait été, pour ainsi dire, faite à ma mesure ; l'amitié avait supporté une part de toutes mes charges ; comment donc avais-je pu être assez ingrate pour me plaindre ? Fallait-il, pour apprécier ces biens, attendre que tous me fussent enlevés ? O misère ! quand ce regard jeté sur la carrière fournie eut laissé à mes sens le temps de se rasseoir, je me ressouvins peu à peu des derniers événements, qui m'avaient conduite dans cet antre. Quoique je ne me rendisse aucun compte de la manière dont j'avais pu descendre à ces profondeurs, je constatai que tout était fini entre moi et le monde, et que j'étais seule en face de la mousse jaunâtre, de l'eau qui suintait, en face de l'abandon, de la peur, de la faim, de la mort !

M'armant de ce courage factice que donne aux malheureux le comble de la détresse, je parcourus ma froide demeure, fosse étroite, où j'allais trouver d'épaisses ténèbres, quand serait consumée la dernière goutte d'huile ; où passeraient ensuite devant moi les terribles hallucinations de la faim ; où, quand j'aurais eu souffert assez pour en mourir, je n'étendrais et fermerais mes yeux d'avance parce que pas une main amie ne s'abaisserait jamais d'en haut jusque sur mes paupières. O tombe, que tu m'étais affreuse ! et que j'eusse facilement payé de tout ce que l'homme appelle trésors une couche de paille, remuée par un vieux serviteur ; bien moins que cela : un lit de douleurs gardé par un bon chien, qui m'aurait veillée tout seul ; mais non, rien, rien que la mort au fond d'un précipice !... Cependant, même sous son étreinte, même au paroxysme de ma frayeur, il restait dans mon âme comme une fente par laquelle j'entrevoyais l'espérance. Je sentais que l'œil immuable qui voit les cieux des cieux voyait aussi mon corps tremblant sous la tourmente, et mon esprit ébranlé par le morne de l'inconnu.

Alors je commençai à verser des larmes, mes mains se joignirent, et ne pouvant plus voir ni le ciel, ni la terre, je regardai en moi-même l'image toujours vivante de la vérité.

Je reconnus que pas une des épouvantes de la vie, ni de la mort, n'est durable puisque le lien des âmes n'est point sous le soleil, mais plus haut. A ce moment tomba sur moi, comme une pluie rafraîchissante, le souvenir de ces mots d'un poète :

Pourquoi as-tu dit peut-être ? O poète, ton cœur et le mien n'ont-ils pas l'instinct de la patrie, et leur aliment dans l'exil n'est-il pas la certitude ?

Je me livrais à ces consolantes pensées, quand un bruit sourd frappa mon oreille ; j'écoutai longtemps, bien longtemps, le bruit se répéta par intervalle ; ce son métallique éveilla en mon esprit l'idée de *fausse monnaie*, mais avec plus d'attention, je reconnus que c'était le piaffement d'un cheval. Je fis quelques pas dans la direction du bruit, et, pendant que je cherchais inutilement comment un cheval pouvait se trouver tout près de moi dans un souterrain, je vis deux énormes pierres qui me faisaient face s'écarter, et soudain m'apparut... J'ai froid rien qu'en l'écrivant... soudain m'apparut,

non plus vaguement, non plus comme une vision, mais positivement, mais plein de vie, un homme vieux, petit, trapu, à l'œil fauve, à la bouche de satyre : devant lui un tablier de peau sale et déchiré ; à la main un lourd marteau ; il fit trois pas, et s'arrêta devant moi, comme ces oiseaux sinistres qui tuent en regardant, et se plaisent à étouffer leur victime sous la fixité de l'œil, avant de la dépecer des serres et du bec. J'étais là, faible, mourante par le désir, tant j'aurais voulu échapper à cet être vraiment satanique ! Il vint à moi. Ma bouche s'ouvrit pour crier, et je ne criai point ; mes mains voulurent s'élever pour supplier, et ne s'élevèrent point ; mes genoux se ployèrent, ma tête se pencha sur ma poitrine ; mais lui fit un pas de plus ; je sentis son regard toucher de plus près mon corps refroidi, il leva son marteau, je m'affaissai plus encore, et je ne vis plus rien, car la dernière goutte d'huile venait de se consumer. Alors, dans l'horreur des ténèbres, l'homme à l'œil fauve me chercha, et lorsque, à l'agitation de l'air, je compris que sa main homicide allait m'atteindre ; il y eut en moi comme un dernier soupir, je cessai absolument de respirer ; sa main osseuse et glacée se colla sur ma tempe, il dit très-bas : « Morte. » — Et j'entendis sonner dix heures, et je vis le vaillant chasseur chasser, le gai batteur battre, l'affreux maréchal ferrant ferrer, la nourrice bercer le poupon, Noé à sa fenêtre, la poule sur son nid, et le reste. L'honnête marchand ronflait à son comptoir, qu'était-ce ? Le canal, la forêt, la grotte ? Avais-je dormi, moi aussi ? avais-je rêvé ?..... Apparemment.

Mme DE STOLZ.

ANNE-MARIE

(SUITE.)

XII

JOURS SOMBRES



Peu de jours après le départ furtif du comte Léonce, un homme connu dans le pays et qui vivait de contrebande, de braconnage et de maraudage, fit demander Anne-Marie. Elle descendit avec empressement, croyant qu'il s'agissait d'une aumône à faire ou d'un bon office à rendre, et se trouva en présence d'un gars mal vêtu, encore plus mal chaussé, et qui la regardant fixement et avec une espèce d'audace que les bonnes gens d'autrefois ne connaissaient pas, lui dit :

« Madame, on m'a chargé pour vous d'une commission...

— Qu'est-ce, mon ami ?

— C'est un bout de papier que j'ai promis de vous remettre à vous-même ; vous êtes bien la jeune dame d'Audreville, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami.

— Eh bien ! voilà ! »

Il lui tendit une feuille de papier gris, chiffonnée, et salie dans sa poche, au contact des appeaux et de la poix qu'il y cachait. Anne-Marie vit la suscription, au crayon : *Madame Léonce d'Audreville*, et elle reconnut l'écriture de son mari. Toute pâle et toute joyeuse, elle dit :

« Mon ami, qui vous a remis cette lettre ?

— Un beau monsieur, répondit-il en clignant de l'œil ; je l'ai rencontré, lui en cabriolet, moi à pied, quelque part aux environs d'Erquelines, où j'allais pour mes petites affaires. Nous nous sommes regardés : je l'ai reconnu tout de suite, et lui tout de même, car, dans le temps, je lui ai porté sa gibecière dans la forêt de Mormal. « Vas-tu au pays ? » qu'il me dit. Je ne dis pas non. — Alors veux-tu remettre un mot d'écrit à ma femme ? Je ne dis pas non, et voilà ! »

Il fit une espèce de salut, Anne-Marie fouilla dans sa poche, lui donna une poignée d'écus, et lui dit un « merci ! » tellement senti et sincère qu'il dit à son tour :

« Eh ben ! vous êtes une brave dame, et je ne suis pas fâché de m'être dérangé de mon chemin. A vous revoir ! »

La lettre, écrite par le comte Léonce, sur son genou, à la hâte, ne contenait que ces mots :

« Je suis en sûreté. Que Dieu vous garde toutes » deux et nous réunisse bientôt ! »

Anne-Marie courut communiquer ce billet à sa belle-mère, qui laissa tomber de ses yeux rigides deux larmes sur la feuille qu'avait touchée la main de son fils. Dès ce moment il y eut entre ces deux femmes isolées un nouveau sujet de conversation et de rapprochement tout naturel : le sort de Léonce. Où était-il ? que devenait-il ? jusques à quand durerait l'exil ? Il n'écrivait pas, on n'écrivait pas en ces temps funestes, où la lettre d'un émigré pouvait compromettre sa famille entière ; elles savaient qu'il était en lieu sûr, elles espéraient qu'il s'était réuni à Bruxelles à ce premier essaim de l'émigration, qui vécut d'espérance et de plaisirs, jusqu'au moment où les terribles soldats de

la République le dispersèrent sur les routes de la misère et du bannissement. Elles s'épuisaient en conjectures; la douairière, sortant de ce silence hautain qu'elle gardait si volontiers, faisait à Anne-Marie des questions qui trahissaient l'état secret de son cœur et qui sollicitaient un mot rassurant :

« Nous aurons bientôt de ses nouvelles ? il trouvera quelque occasion de nous en faire parvenir...

— Je n'en doute pas, madame.

— Et puis enfin, cette absence ne peut être de longue durée ; la contre-révolution va éclater.

— Je pense absolument comme vous.

— Et je ne doute pas que mon fils, ayant donné des gages à la monarchie, n'arrive à un poste digne de son rang.

— Cela paraît tout à fait probable. »

Une ou deux lettres du comte leur parvinrent enfin par des voies détournées; elles y répondirent, quoique le danger de ces communications devînt de jour en jour plus pressant.

La révolution s'avançait avec une rapidité foudroyante, semblable à ces trombes qu'on ne voit pas, qu'on ne peut saisir, et qui passent, emportant dans leur tourbillon les moissons, les grands arbres, les croix des clochers et le faîte des tranquilles demeures ; comme elles, les idées abstraites, invisibles, insaisissables pour le vulgaire, se réduisaient en faits violents et brutaux, et emportaient les institutions de quatorze siècles dans leur vol rapide.

La noblesse était abolie, les vœux religieux supprimés, on exigeait des prêtres un serment contraire à leur conscience : le curé d'Audreville le refusa, et peu de semaines après, un intrus prit sa place au presbytère et à l'autel. Dès cet instant, Anne-Marie se vit enlever sa plus douce consolation : la manne qui tombait dans le désert de sa vie s'arrêta : elle n'assistait plus au saint sacrifice, elle ne s'asseyait plus à la Table Sainte ; oh ! combien alors ses journées lui semblaient vides et désolées! privée des biens sensibles, des affections tendres et vives, sans ami, sans confident, elle avait reporté vers Dieu ce trop plein de son âme, et les heures du matin, qu'elle passait près du divin Ami, étaient les meilleures de sa vie. Cette épreuve fut bien dure, parmi tant d'autres épreuves amères, et elle ne s'en consolait un peu qu'avec ses amis, les pauvres. Là encore elle retrouvait Jésus-Christ, et comme en des temps meilleurs, on la voyait chez les malades, chez les infirmes; on la rencontrait dans les chemins, chargée de provisions; quelques paysans la regardaient avec sympathie, la saluaient d'un air respectueux et cordial ; d'autres lui lançaient un mauvais regard, en disant entre les dents:

« Fais la bonne, va! ton tour viendra tout de même ! »

Elle entendait, comprenait et passait, calme et silencieuse.

Un jour, vers les environs de Noël, car l'année 1791 avait fui au milieu de ces agitations, elle se trouvait chez Druon et causait d'abondance de cœur avec les deux vieillards :

« Voilà les belles fêtes qui approchent, dit-elle; hélas! comment les célébrerons-nous?

— L'intrus chantera messe, dit la vieille femme, mais sauf le maire et l'adjoint, et ce grand Nicolas qui a pris pour enseigne de son cabaret : *Au Bonnet Rouge*, je ne sais qui l'ouïra.

— Et notre pauvre curé, où est-il?

— Il est bien caché, chère jeune dame, répondit le vieux Druon, mais tout de même on sait le trouver quand on a besoin de lui. Tenez, pas plus tard qu'il y a deux nuits, il est allé porter le Saint-Viatique à la femme du maréchal-ferrant; elle est morte hier, et on a sonné son trépas tout à l'heure. L'intrus l'enterrera, mais elle n'a voulu de consolation que de son vrai curé.

— Druon, dit Anne-Marie d'un ton sérieux, vous pouvez avoir confiance en moi : je voudrais aussi voir notre curé, car j'aurais bien besoin d'entendre parler du bon Dieu pour me fortifier dans mes afflictions. Où pourrai-je le rencontrer?... »

Druon réfléchit assez longtemps, et répondit enfin :

« C'est un grand secret; mais, ma fine, vous êtes assez bonne chrétienne pour le savoir et le garder. On n'avait pas osé vous le dire, parce que... parce que...

— Expliquez-vous, Druon!

— Eh ben! parce que votre père est là-bas, à l'Assemblée, et qu'on dit aussi que vous êtes grande amie de ce Fernaux, le grand citoyen, comme ils l'appellent, qui met tout en révolution à Cambrai.»

Anne-Marie rougit : ces défiances que bien des défections justifiaient peut-être, lui allaient au cœur.

« On me connaît bien peu, répondit-elle en se contenant.

— C'est ce que j'ai dit aussi, et notre curé voulait toujours qu'on vous avertît, mais le sacristain Thomas qui le garde comme un chien garde son maître, n'a jamais voulu. Vous savez comment il est, Thomas? dur comme une pierre, mais solide, et il répétait toujours : « La jeune dame n'aurait qu'à dire un mot de trop, et nous perdrions notre curé ! »

— Je ne dirai rien, je le jure ! dit Anne-Marie en levant la main droite vers le crucifix pendu au chevet du lit.

— Eh ben, puisque c'est comme ça, notre jeune dame, venez ici, la nuit de Noël, à onze heures, et vous serez contente, foi de Druon! A votre tour, vous aurez confiance, n'est-il pas vrai ?

— Pleine et entière, » répondit la comtesse Léonce en serrant la main du vieux et prudent paysan.

XIII

LE SOUTERRAIN

Anne-Marie ne se crut pas autorisée à révéler ce secret à la douairière ; un double motif la retint : on ne le lui avait pas permis, et elle ignorait si sa belle-mère aurait eu assez de foi et assez de force pour profiter de la grâce dangereuse qui leur était offerte. Elle garda le silence, et se procura, sans le dire à personne, une grosse lanterne et la clef, non de la porte d'honneur du château, mais d'une porte de service qui s'ouvrait au fond du parc sur la campagne. Elle écouta, le cœur palpitant, sonner dix heures, puis la demie après... tout dormait au châ-

teau; on n'y voyait d'autre lumière que celle de la veilleuse de madame d'Audreville. Anne-Marie mit une pelisse noire, un capuchon garni de fourrures, et, à pas étouffés, elle traversa une longue galerie et descendit l'escalier. Elle eut de la peine à faire glisser les barres de la porte intérieure qui ouvrait sur une belle terrasse, par où l'on descendait au jardin; enfin, elle se trouva dehors. Un brouillard d'un gris-blanc, signe de prochaine gelée, descendait sur la campagne; on ne voyait pas le ciel, à peine distinguait-on les troncs noirs des arbres, et, semblables à des fantômes, quelques statues, Junons ou Dianes, qui semblaient frissonner sous cette rosée glaciale. Elle traversa sans frayeur le parc dont toutes les allées lui étaient familières, ouvrit la porte et se trouva dans la campagne noire et silencieuse. Aucune lumière ni sur la terre, ni dans les cieux; le brouillard, de plus en plus dense, formait à ses côtés comme deux murs impénétrables aux regards; à l'aide de sa lanterne, elle voyait à peu près les sentiers, mais elle ne pouvait toujours éviter ni les flaques d'eau qui mouillaient ses pieds, ni les branches, dressées comme des bras, qui la frappaient en plein visage. Elle aurait eu peur, sans cette pensée qui a soutenu tant de fois les anachorètes au fond des déserts, les missionnaires dans les solitudes de l'Inde, les femmes des premiers temps du christianisme, alors qu'elles quittaient la maison conjugale pour descendre aux catacombes : « Dieu me voit! Dieu est avec moi! » Anne-Marie sentait sur elle le regard protecteur du Maître, elle marchait, environnée de sa présence, sous la garde des anges tutélaires, et, sans défaillir, elle arriva au but de sa course.

La porte de la chaumière s'ouvrit au bruit de ses pas; les vieillards l'attendaient.

« Où allons-nous ? demanda la comtesse Léonce.

— Vers la *muche* (1), ma chère dame. »

Elle interrogea du regard, Druon répondit :

« Je vous le dirai en chemin, partons. »

Il s'appuyait sur son bâton, sa femme prit une seconde lanterne, et ils se mirent en route.

« Voyez-vous, reprit Druon, dans les anciens temps, le pauvre peuple était très-tourmenté par les guerres continuelles. L'ennemi brûlait les villages, s'emparait des bestiaux et emmenait même le pauvre monde après lui avoir fait de grandes misères. Nos grands-pères, de ce côté du Cambresis, eurent une fameuse idée : ils creusèrent de grands souterrains, où l'on descend par une pente bien douce, et, dès que l'ennemi venait, ils s'y *muchaient* eux, leurs bêtes, leurs femmes et leurs enfants.

— Et nous allons vers un de ces souterrains?

— Tout juste, ma jeune dame. Personne dans le pays n'en connaît l'entrée, sauf le sacristain Thomas, et moi, pauvre vieux. C'est là que nous avons *muché* notre curé, et la République ne l'y trouvera pas.

— Et on peut vivre là-dedans ?

— Très-bien! c'est aéré, on ne sait pas comment; c'est sec, c'est tranquille... allez, nos grands-pères s'y connaissaient! »

(1) *Muche*, en patois, cachette; se mucher, se cacher.

Ils arrivaient dans un petit bois, rempli de buissons. Druon leur fit quitter le chemin frayé : ils marchèrent avec difficulté parmi le dédale inextricable des houx, des genévriers, des prunelliers, des coudriers-nains serrés, les uns contre les autres, et leurs pieds s'embarrassaient dans les racines traînantes du lierre. Un grand orme s'élevait seul au milieu de ce fouillis. Druon se dirigea vers la droite de cet arbre, compta dix pas, écarta un buisson de myrtile, et dirigeant la lanterne vers la terre, il laissa voir un escalier qui s'enfonçait dans le sol.

« C'est ici! » dit-il.

Anne-Marie descendit sans crainte; le vieillard la suivait, appuyé sur sa femme et sur son bâton, et il reprit :

« Il y en a qui disent que ce sont les anciens Romains qui ont fait ce bel ouvrage, mais un de nos curés qui était savant comme un livre, m'a dit qu'ils n'avaient pas besoin de se cacher, puisqu'ils étaient les maîtres, et que c'étaient les premiers chrétiens du pays qui avaient fait cela pour se sauver des païens. Puis, ça a servi à leurs descendants, à preuve que mon bisaïeul s'y est caché, avec sa femme et ses six enfants, au temps du roi... vous savez, ce roi qui est devenu le maître de la contrée.

— Louis XIV, dit-elle.

— Oui, c'est cela. Mais nous voilà quasiment arrivés. »

L'escalier, construit avec un art et une solidité remarquables, aboutissait à une longue galerie qui était, en ce moment, resplendissante de clarté. Des torches étaient fixées aux parois et laissaient voir le souterrain immense, sa voûte basse et sombre, ses réduits qui avaient servi à abriter les hommes et les troupeaux, et où l'on distinguait encore les traces de la vie domestique; le four à cuire le pain, la source, les râteliers et les anneaux qui avaient servi à attacher le bétail, en des jours de calamités moins terribles que l'heure présente. Le fond de la galerie était très-éclairé, et, avec une joie, une consolation indicibles, Anne-Marie vit un autel rustique que surmontait la croix, le curé, revêtu des ornements sacerdotaux, et une assemblée de trente personnes environ, parmi lesquelles elle reconnut les fermiers les plus respectables, les femmes et les jeunes filles les plus honorées du pays. On lui fit place avec empressement, et peu d'instants après, la messe de minuit commença, dans cette grotte de Bethléem, dans ces catacombes nouvelles, où la foi et la piété devaient s'exiler.

Le curé célébra les trois messes, qui honorent la triple naissance du Christ, dans le sein de son Père, dans le sein de Marie et au fond de nos âmes régénérées par la grâce.

A la fin de la troisième messe, le vieux chantre entonna d'une voix tremblante le *Puer nobis nascitur;* le prêtre adressa quelques mots à son troupeau, et lui donna rendez-vous pour le prochain dimanche, puis, en hâte et dans la crainte d'être surpris, les fidèles se retirèrent.

Au haut de l'escalier, on éteignit toutes les lumières qui auraient pu éveiller l'attention, et un jeune homme qui connaissait les moindres détours du bois, les sentiers à peine indiqués des champs, se mit en tête de ceux qui, semblables aux ber-

gers, venaient d'adorer leur Dieu, et il les guida parfaitement. Le brouillard, d'ailleurs, s'était levé; les étoiles semblaient palpiter dans le ciel d'un bleu sombre, et ce fut les yeux fixés sur l'étoile des Mages, et le cœur rempli d'une divine consolation, qu'Anne-Marie rentra au château. Personne ne l'avait ni vue, ni entendue (1).

XIV

La neige tombait à flocons le jour de l'Épiphanie; Anne-Marie, fatiguée de sa nouvelle course nocturne, faite par un temps affreux, sommeillait auprès du feu; sa belle-mère relisait une lettre de son fils, reçue quelques jours auparavant, et datée de La Haye, où il avait suivi quelques-uns de ses amis, quand un bruit éveilla son attention. Elle alla vers la fenêtre, et revint avec une certaine émotion, vers Anne-Marie, en l'appelant à haute voix.

« Qu'est-ce donc, madame? dit celle-ci.

— Je ne sais : on est toujours transi de frayeur au temps où nous vivons... Voyez, une charrette vient d'entrer dans la cour, et me voilà toute tremblante... que va-t-il arriver?... »

Anne-Marie se secoua pour chasser le sommeil, et, en disant : « Je vais y aller voir, madame! » elle courut dans la cour.

Une pauvre charrette couverte de neige, un cheval soufflant par les naseaux une épaisse vapeur, s'offrirent à ses yeux; le charretier aidait avec précaution une femme qui mettait un pied timide sur le marche-pied couvert de glace... Anne-Marie s'avança... et cette femme vêtue de noir, pâle de froid, de fatigue et d'émotion, se jeta dans ses bras en disant :

« Ma sœur!

— Ma chère Edmée! s'écria Anne-Marie en reconnaissant ce doux et charmant visage qu'elle retrouvait dans ses souvenirs, entouré du voile religieux, ma chère Edmée! quelle joie!

— Hélas! s'écria la jeune religieuse, est-ce une joie? Et ma mère, où est-elle? »

Anne-Marie la conduisit dans l'intérieur du château, et, en deux mots, prépara la douairière, qui attendait dans une attitude de frayeur que jusqu'alors elle n'avait pas témoignée. Elle pleura en embrassant sa fille, et il fallut du temps pour que toutes deux reprissent un peu de calme. Edmée jetait parfois les yeux autour d'elle, et, levant les mains au ciel, elle s'écriait :

« Me revoir ici, dans ce château, moi, religieuse cloîtrée et qui ne devais, ni morte, ni vivante, franchir le seuil du monastère!

— Dieu l'a permis, lui dit doucement Anne-Marie. Votre mère avait besoin d'une fille pour la consoler de l'absence de son fils.

— Hélas! j'augmenterai vos dangers, mais où fuir?... quand notre chère maison de Flines s'est vue profanée, nous nous sommes retirées dans la maison d'un de nos fermiers, nous vivions selon notre règle, et sous l'obéissance de notre abbesse... mais là aussi on nous a poursuivies et on nous a obligées à nous disperser... notre révérende mère est morte, en peu de jours, de douleur et d'effroi; notre prieure s'est retirée en Hollande avec quelques religieuses; d'autres ont rejoint leurs familles. Je suis venue aussi me joindre à vous, ma mère et ma sœur.

— Votre vue est une consolation pour moi, mon enfant, mais, heureuse aujourd'hui, qui peut s'assurer de la tranquillité du lendemain? Vous avez bien souffert, Edmée?

— Oh! oui, dit-elle, prions, ma mère, pour les sacriléges et les spoliateurs. Dieu l'a voulu, ajouta-t-elle avec des larmes; sans doute, nous ne le servions pas avec assez de ferveur... »

Anne-Marie l'embrassa, et lui dit avec une douce gaieté :

« Ma chère sœur, il me semble que votre venue nous présage des jours plus tranquilles : vous serez la colombe annonçant la fin du déluge. »

La douairière secoua la tête et dit :

« J'ai eu de vives espérances, mais elles sont anéanties. L'orage est encore au-dessus de nos têtes.

— Et notre Dieu est plus haut encore! » répondit Anne-Marie avec un sourire tranquille.

Mme BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

(1) Cette description des souterrains du Cambrésis est très-exacte. Ils sont nombreux; on en trouve à Viesly, à Villers, à Fontaine-Notre-Dame, à Sailly, à Beauvois, à Béthencourt, à Carnières, à Inchy, à Caudry, etc. A Bermerain, le cimetière et l'église sont fortifiés et donnent issue dans un souterrain qui s'étend sous tout le village.



LETTRES D'UNE SŒUR AINÉE

(SEPTIÈME LETTRE.)

Ma bonne petite sœur,

Je viens de mettre la main sur un petit livre que je trouve si utile, si bien conçu que, me souvenant du vieux proverbe : *Plaisir ne l'est qu'autant qu'on le partage*, je viens te faire part de ma découverte. Ce petit livre s'appelle la *Science du Ménage* (1); ne crois pas y trouver des recettes, des formules pour faire les entrées et les entremets; non, sorti de la plume d'un prêtre, il ne pouvait traiter que de la théorie du ménage; il ne pouvait qu'envisager les vertus sur lesquelles repose l'édifice de la famille, il ne pouvait qu'indiquer les défauts par lesquels périssent trop souvent le bonheur, les affections et la fortune. Mais que ces vues sont nettes! que ces avis sont substantiels, que ces indications sont justes et précises! l'auteur les a destinés aux jeunes élèves d'une maison religieuse; elles seront un jour maîtresses de maison, et il a voulu, selon le conseil de Fénelon, les initier d'avance à ces importants devoirs. La *Science du Ménage* n'est pas seulement l'art de commander un dîner et d'en utiliser les restes : elle s'étend beaucoup plus loin : « La *Science du Ménage*, dit l'auteur, est » l'art d'employer pour l'utilité et le bien-être de la » famille toutes les ressources que la Providence » nous met entre les mains. »

La femme de ménage doit être laborieuse et économe, pour amasser et épargner; propre et soigneuse, pour conserver; instruite et intelligente pour utiliser toute chose; industrieuse et active pour réparer, ingénieuse pour embellir. L'intérieur de la maison est confié aux femmes; il est bien juste qu'elles cherchent à acquérir les qualités qui peuvent rendre leur gouvernement prospère. Le petit livre que je t'indique est un excellent conseiller pour toutes les femmes, pour toutes les jeunes filles; il les éclaire sur leur mission en la leur rendant plus facile. J'ai beaucoup goûté les chapitres sur l'emploi du revenu, sur l'art de combler les déficits, sur les achats, sur les ventes; je te citerai quelques avis sur la direction intérieure, et sur les abus qu'entraînent les plus petites habitudes de désordre.

« Une maîtresse de maison doit prendre garde : 1° *Que rien ne se perde*. Elle doit donc savoir tout ce qu'elle a; faire l'inventaire de son linge à chaque lessive, exiger que tous les soirs l'argenterie qui a servi soit comptée et remise en place. 2° *Que rien ne se gâte*. Elle doit donc savoir les qualités de chaque chose, celles qui se gardent ou se détériorent facilement; connaître, pour les provisions, la manière de les conserver; se réserver à elle-même les préparations de celles qui exigent le plus de dépense, les confitures, les liqueurs par exemple. Ne voit-on pas tout de suite le besoin qu'elle a de savoir faire la cuisine pour en surveiller les apprêts et en régler la dépense? 3° *Que rien ne traîne*. Elle doit donc aller partout pour nettoyer, donner de l'air, faire des réparations urgentes, voir si on ne détourne rien. Enfin, une maîtresse de maison doit veiller à *ce qu'on ne la trompe pas*. *Par perte de temps*, quand les domestiques emploient pour elles les heures qu'elles doivent au travail de la maison. *Par entente avec les fournisseurs*, qui quelquefois marquent les objets plus chers qu'ils n'ont été payés; indiquent un poids, une qualité autres que le poids et la qualité qui ont été livrés, et partagent l'argent ainsi volé avec la domestique infidèle. On vous trompe par *gourmandise*, en mangeant à la cuisine les fruits rares, les mets plus recherchés, en buvant les vins ou les liqueurs réservés à la table des maîtres. On peut même vous tromper par une charité mal entendue, en donnant aux pauvres plus que vous n'aviez fixé, ou, ce qui est moins rare, quand les domestiques donnent à leurs parents pauvres les restes de vos repas, ou même les vêtements que vous ne portez plus.

» D'autres causes encore amènent la gêne. Il y a des *fuites* dans la cuisine par des apprêts trop dispendieux, par les restes qu'on ne sait ou qu'on ne veut pas utiliser, par la trop grande abondance de ce qu'on prépare, par tout ce qu'on laisse détériorer par inexpérience ou par oubli. »

Il y a des *fuites* par des achats qui n'ont pas été rigoureusement marqués, qu'on a faits en temps inopportun ou qu'on n'a pas surveillés, par ceux-là surtout qui ont eu pour mobile la vanité, la fantaisie, l'entraînement.

« C'est un objet d'art qu'on a vu étalé dans une exposition ou dans le salon d'une amie : on veut le posséder.

» C'est une toilette qu'on a entendu vanter : on veut être admirée aussi, etc.

» C'est souvent un simple ustensile de ménage qui plaît par sa forme, et dont on n'a que faire cependant.

» Telle femme entasse dans sa cuisine ou dans son grenier de quoi monter sept à huit ménages... Méfiez-vous de vos premières impressions pour l'achat d'un objet : n'achetez que le lendemain l'objet dont vous avez envie et qui n'est pas absolument nécessaire.

(1) Chez Félix Girard, 30, rue Cassette, Paris. Un joli volume, prix : 80 centimes.

» Il y a des *fuites* dans les comptes négligés et les petites dépenses dont on ne s'est pas soucié ; obligez-vous à marquer toutes les dépenses occasionnées par vos fantaisies, expliquez-en le détail ; vous arriverez bientôt à ne plus avoir à en écrire.

» Il y a des *fuites* dans le linge qui se détériore parce qu'on le laisse entassé, quand il est sale ; qu'on le soumet à une lessive trop chaude ou mal surveillée, qu'on ne le reprise pas à temps. Il y a des *fuites* dans les meubles qu'on ne fait pas réparer dès qu'ils sont abîmés et qui se trouvent ainsi bientôt hors de service ; qu'on n'a pas soin de visiter pour les garantir de la poussière et qu'on néglige de faire revernir de temps en temps pour les tenir en bon état.

» Il y a des *fuites* dans les vêtements qui sont ou trop nombreux, ou mal tenus ou peu visités. »

Tu vois, ma chère sœur, que j'ai choisi dans ce livre, tout de théorie, les conseils pratiques qui s'y sont glissés. Je te recommande donc ce bon livre ; lis-le tout entier, relis-le ; lis surtout ce qui regarde l'économie et le travail, et quoique tu sois bien bonne, je réponds que tu deviendras encore meilleure. Disons ensemble un grand merci à l'auteur.

Je passe à mon sujet ordinaire, les recettes :

MARRONS GLACÉS

Prenez des marrons les plus gros, les plus entiers que vous puissiez trouver, faites-les cuire rapidement à l'eau et dépouillez-les de toutes leurs enveloppes. Faites un sirop de sucre épais, ajoutez-y de la vanille en gousse, et quand le sucre est au lissé, jetez-y les marrons, faites-leur faire un tour et retirez-les soigneusement avec une écumoire. Versez le sirop dans un vase de porcelaine. Recommencez l'opération au bout de quelques heures, mais chauffez davantage le sucre ; recommencez à cinq reprises, en chauffant toujours à un degré supérieur, sans arriver pourtant au caramel (gardez-vous-en bien) ! après la cinquième cuisson, faites égoutter les marrons sur une passoire de porcelaine et renfermez-les dans une boîte, à l'abri de l'humidité, de la poussière et de la trop grande chaleur qui les dessécherait. Avec le sucre, on peut faire une compote de marrons, que l'on arrose de rhum, et que l'on fait flamber.

POUDING TRÈS-FACILE A FAIRE

Prenez la mie de deux petits pains rassis, faites-la bien bouillir dans une pinte de lait très-sucré ; quand elle est en bouillie, ajoutez gros comme un œuf de beurre très-frais, des raisins sans pépins (soixante grammes), des raisins de Corinthe (soixante grammes) ôtez du feu, continuez à travailler avec la cuiller de bois, et quand cette bouillie est tiède, ajoutez deux jaunes d'œufs et un petit verre de rhum ; remuez et travaillez encore. Versez dans un moule bien beurré, et laissez cuire au four pendant deux heures. Renversez sur une assiette, versez sur le pouding six petits verres de rhum et mettez-y le feu. Servez très-promptement.

QUASI DE VEAU SALÉ A LA FLAMANDE

Prenez un gros quasi, piquez de lardons très-frais la partie maigre, mettez votre viande dans un vase de terre. Prenez pour deux kilog. de viande, deux cents grammes de sel, une forte pincée de salpêtre, du thym, du laurier, une pinte d'eau. Laissez la viande pendant trois jours dans cet assaisonnement, en ayant soin de la retourner deux ou trois fois par jour. Faites bouillir de l'eau, mettez-y le veau avec sa saumure, laissez bien bouillir pendant une heure, laissez-le refroidir dans sa cuisson et servez. C'est un mets appétissant.

POULET A LA TARTARE

Il faut un poulet bien gras. Faites-en enlever les pattes et le cou, et, avec le couperet bien affilé, faites-lui ouvrir l'estomac de haut en bas ; aplatissez-le avec le plat du couperet. Faites fondre dans une casserole 60 grammes de beurre, avec persil et ciboule hachés, poivre et sel ; frottez-en le poulet de tous côtés et roulez-le dans de la mie de pain passée. Enfermez bien le poulet dans une feuille de papier d'office, beurrée en dedans, et faites griller sur un feu très-doux. Il faut trois quarts d'heures. Ou bien, placez-le sur une tourtière et faites-le cuire avec feu dessus et dessous. Servez-le avec une rémoulade froide.

LE TROISIEME ENFANT

Celle qui, l'an passé, sanglotait à genoux,
Et qui voulait mourir, vous en souvenez-vous?
Sur le petit manteau va rattacher les franges ;
Sa main comme autrefois entr'ouvre le rideau,
Et puis elle sourit : l'enfant dort, et deux anges
Planent sur son berceau.

MARIE JENNA.



REVUE MUSICALE

DON CARLOS

Ce drame de *Don Carlos*, qui a si puissamment aidé à la réputation de Schiller, est moins historique que légendaire; les situations appropriées au goût d'un public, tout aussi avide que le nôtre d'émotions violentes, les caractères que la fantaisie de l'auteur a faits bien méprisables ou héroïques selon les besoins de la scène et l'intérêt de la fiction; cette couleur sombre et terrible, dont le pinceau du penseur allemand a revêtu l'émouvant tableau qu'il voulait peindre, tout, dans ce drame dont nous admirons les effets grandioses, sont l'invraisemblance et l'exagération. Pour qui cherche à trouver dans les distractions du théâtre ou dans le charme des lectures un côté instructif, cette manière de tronquer l'histoire, au bénéfice de l'intérêt dramatique, est une faute grave.

Le domaine de la fantaisie est assez vaste, l'imagination la plus féconde y a ses coudées franches; nulle limite n'est assignée à ses élans, pourvu qu'elle n'ait pas la prétention de donner la vraisemblance pour la vérité et la fiction pour l'histoire. Mais dénaturer les caractères, improviser des actions et des sentiments impossibles, habiller des personnages dont l'existence a été connue, de vices ou de vertus qu'ils n'eurent jamais, c'est exposer le public à se créer des opinions fausses et des jugements ridicules. — Et cependant, tous les grands damaturges sont tombés dans cette erreur, depuis l'immortel auteur *d'Hamlet*, jusqu'à son plus fervent disciple, le père d'*Hernani* et de *Lucrèce Borgia*.

Il faut donc nous résigner à voir apparaître sous les couleurs poétiques d'un héros ce jeune homme à l'humeur morose, à la figure commune, à la jambe tordue qui, selon les historiens sérieux, ne posséda jamais ni la grâce attrayante d'un *Don Juan*, ni la passion terrible d'un *Roméo*.

Verdi, nous semblait être le compositeur qu'il fallait à cette création saisissante. Verdi a des notes profondes et des mélodies divines; il pleure, il crie, il chante, il sourit, il soupire. L'orage souffle dans ses harmonies puissantes, et la minute d'ensuite, le soleil y scintille en rayons lumineux. Dans le sujet de *Don Carlos*, arrangé avec beaucoup de talent par MM. Méry et Camille du Locle, le célèbre musicien devait trouver les éléments d'une partition-chef-d'œuvre. Dirons-nous qu'il n'a pas réalisé cet espoir ? c'est peut-être bien audacieux d'oser critiquer l'ouvrage d'un des rois de la musique moderne; mais il faut avoir la franchise de son opinion.

Pourquoi le maestro a-t-il déserté le ciel de sa belle Italie ? pourquoi cette enjambée ambitieuse dans le domaine brumeux de la musique allemande; pourquoi enfin, après de si éclatants succès dans un genre qui résumait sa nature d'artiste, changer subitement de manière et se mettre en désaccord avec ses aspirations ? Ceci ne veut pas dire, néanmoins, que le *Don Carlos* de Verdi soit une œuvre faible, non, certes; mais ce n'est point une œuvre originale On y constate, chez l'auteur, un entraînement irréfléchi vers des plages où le froid va le saisir. Il a vu Meyerbeer marcher fièrement dans un chemin où soufflaient les ouragans germaniques, et le voici, ce cœur méridional, cette organisation née pour le soleil, le voici qui se traîne péniblement derrière l'auteur *des Huguenots*. Parfois il s'arrête dans cette marche périlleuse, à travers ces écueils qu'il ne doit pas franchir; alors il jette un regard vers son climat radieux, aspire les brises tièdes de sa patrie, et ramène parmi nous le Verdi des beaux jours. Puis il reprend son bâton de voyage, s'avance intrépidement à travers les brumes du nord, chancelle, tombe, se relève et recommence sa course haletante, sans songer que le but s'éloigne à mesure qu'il croit s'en approcher.

L'introduction du premier acte de *Don Carlos* a été retirée. S'il faut en croire quelques critiques éminents, qui ont assisté aux répétitions générales, cette amputation est regettable.

Le récitatif de *Don Carlos :*

> Je l'ai vue, et dans son sourire...

a été écouté avec froideur ainsi que le duo :

> Ne tremble pas, reviens à toi,
> Ma belle fiancée.

Tout le premier acte est traînant, indécis, sans couleur. En revanche, des parties vigoureuses et ravissantes s'accusent dans les deux tableaux du second acte.

Le beau chœur psalmodié des moines, dans la chapelle où Charles-Quint a fait construire son tombeau, est d'un effet saisissant.

> Charles-Quint, l'auguste empereur,
> N'est plus que cendre et que poussière,
> Et maintenant, son âme altière
> Est tremblante aux pieds du Seigneur.

L'orchestre chante, gronde et éclate avec la strophe :

> Dieu seul est grand.

Et quand le moine empereur a jeté son dernier sanglot sur cette vie naguère pleine d'ambitions et d'espérances, il se fait un calme profond et solennel,

dont l'auditoire est pénétré. Puis vient un duo vif et bien accentué entre Rodrigue et Carlos

O mon compagnon, mon ami, mon frère.

Le délicieux chœur des dames de la reine :

Sous ce bois au feuillage immense,

succède au duo.

La chanson du Voile qui, déjà fait fureur dans plusieurs salons parisiens, est d'un rhythme très-original; un délicieux refrain en chœur :

O jeunes filles, tissez les voiles,

a été bissé avec enthousiasme.

Rien n'est plus mélodieux que le badinage sur ces vers :

Des Français rien ne surpasse,
Nous dit-on, l'esprit et la grâce,
Vous seule avez sous d'autres cieux
Leur charme exquis et gracieux.

Faure a obtenu un immense succès dans sa romance :

L'infant Carlos, notre espérance...

Le grand duo entre la reine et l'infant contient de belles parties :

Eh! bien! donc, frappez votre père!
Oh! fils maudit!

La déclamation vigoureuse du marquis de Posa :

Quel bras a jamais arrêté
La marche de l'humanité?
Donnez à vos enfants, sire, la liberté.

est d'un très-grand effet.

Un charmant boléro en chœur :

Mandolines, gais tambours...

Chanté par les dames et les seigneurs de la cour, dans les jardins de Valladolid, commence le troisième acte, ce magnifique selam de fleurs rares écloses sous le souffle de Verdi.

La foule des hallebardiers envahit la place de Valladolid; le soleil éclaire de ses rayons radieux les vitraux de la cathédrale, le bûcher flambe, le peuple chante :

Ce jour est un jour d'allégresse.

Ce à quoi l'inquisiteur répond :

Ce jour est un jour de colère.

Le glas des cloches se mêle aux fanfares des trompettes. Philippe II descend les marches de l'église, la couronne d'or et le manteau royal lui composent un costume splendide. Les députés flamands se jettent aux pieds du monarque, les bras tendus et suppliants :

Sire, la dernière heure
A-t-elle donc sonné pour vos sujets flamands?
Tout un peuple qui pleure
Vous adresse ses vœux et ses gémissements.

Il faut avoir assisté à cette scène imposante pour se faire une idée du parti que Verdi a su en tirer. A la prière d'Elisabeth :

Étendez sur leurs fronts votre main souveraine.

Philippe II répond :

Ces suppliants sont des rebelles.

Ces deux morceaux sont admirables. Il y a dans cette scène une ampleur, une majesté, un sentiment de la situation qui ne pouvaient être compris que par un maître.

Le quatrième acte emprunte aux péripéties du sujet une couleur sombre et je ne sais quoi de solennel qui est d'une grande beauté.

Ce chant austère du vieillard couronné :

Je dormirai dans mon manteau royal
Sous les voûtes de pierre
Des caveaux de l'Escurial

a quelque chose d'amer et de profond, qui émotionne douloureusement les spectateurs.

Un beau duo entre l'infant et la reine est le seul morceau capital du cinquième acte, qui eût gagné à être plus rapide.

Il est évident que le public n'a pas accepté l'opéra de *Don Carlos* comme un chef-d'œuvre. Les connaisseurs seuls y ont remarqué des beautés d'un ordre supérieur, tout en constatant dans la manière de Verdi un changement défavorable à ce génie de l'école italienne, qui a voulu s'aventurer dans les sphères inaccessibles à sa nature. Quand on a créé le *Trovatore*, *Rigoletto* et *la Traviata*, il faut marcher résolûment dans la voie glorieuse où ces nobles coursiers ont conduit le char de leur maître.

***

Mardi, 9 avril, mademoiselle Louise Cantin a donné sa troisième soirée musicale dans les salons Pleyel-Wolff.

Si pour l'interprétation des œuvres classiques, mademoiselle Louise Cantin a encore à acquérir quelque peu de maëstria, en revanche, elle se joue des difficultés de la musique moderne, et y fait preuve d'un incontestable talent. Elle a dit, entre autres, *le Chant du Braconnier*, de Ritter, avec une sûreté, un brio, une finesse de nuances qui ont enlevé la salle.

LA MUSIQUE, A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

L'Exposition universelle fait éclore une foule de projets dans lesquels la musique doit jouer un rôle important. Dans le nombre il faut citer les festivals et concours d'orphéons et de sociétés instrumentales. M. Salvador Daniel propose un mode de classement qui nous paraît digne d'attention.

L'orphéon n'existe pas pour tous les peuples; mais il n'est si petit état qui ne possède au moins un corps militaire exécutant les airs nationaux du pays. Ce qu'une exposition de peinture permet de faire pour les arts plastiques, il serait à désirer qu'on le fît pour la musique.

Qu'on invite toutes les nations à envoyer à l'Exposition universelle un corps de musique militaire. Nous disons musique militaire de préférence, parce que, de même que l'orphéon n'existe pas partout, de même aussi l'opéra et la symphonie sont choses complètement inconnues d'une bonne partie des habitants du globe.

L'idée est ingénieuse et pratique. M. le baron Taylor en décidera. MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Que dis-tu, chère Florence, de notre innovation dernière? Crois-tu que le genre de patrons à découper dont nous avons donné le premier spécimen avec le numéro du 16 avril plaira à nos amies de l'édition verte? Nous nous proposons de leur en envoyer ainsi, plusieurs fois par an, en sus des planches qu'elles reçoivent d'ordinaire.

Pour moi, je vois une utilité et un agrément réels à ces morceaux complètement indépendants les uns des autres : je suis un peu paresseuse — je te l'avoue tout bas, afin de t'empêcher de me le rappeler tout haut! — et, bien souvent, je me suis trouvée arrêtée au milieu de mes plus beaux élans de courage, de mes plus sérieux projets de travail par la difficulté, ou plutôt l'ennui, d'avoir à lever d'une planche un patron enchevêtré dans une foule d'autres... au lieu qu'avec ce nouveau système, il suffit de prendre ses ciseaux, de découper exactement les contours de chacune des parties qui composent l'ensemble du patron, puis à l'aide d'épingles, de réunir ces parties, suivant la disposition des lettres de repère, pour avoir à l'instant l'effet de l'objet que l'on désire confectionner. Quoi de plus facile? de plus vite fait? Aussi les paresseuses, aussi bien que les travailleuses, nous devront..

....

Pardonne si j'ai arrêté brusquement ma phrase précédente, et surtout si je ne la reprends pas; je ne me rappelle plus bien la conclusion que j'en voulais tirer, et je compte d'ailleurs sur ta perspicacité... et ta justice pour l'achever à ton gré comme au mien.

C'est la subite invasion, dans ma chambre, de nos amies ordinaires, qui l'a interrompue, car tu sauras, chère, qu'aujourd'hui est mon jour de réception. Adrienne, l'exactitude en personne, manquait seule à l'appel. Elle arriva bientôt :

« Devinez d'où je viens? nous dit-elle gaiement. Comme feu madame de Sévigné, je vous le donne en cent, en mille, en cent mille.

— Ah! par exemple, c'est un peu trop insultant pour notre finesse, exclama Thérèse, et il n'est pas si difficile que cela de savoir les démarches que tu peux faire, ma belle Adrienne.

— Tu crois?... alors, dis?... »

Et Adrienne, retirant sa jolie fanchon de paille, secoua la tête avec un air tout à fait provocateur et un sourire gros de malice.

« D'abord, ce n'est ni d'un sermon, ni d'un concert, ni d'un spectacle, ni d'une promenade, ni d'un bal, ni de l'Exposition, ni d'aucun des endroits où l'on peut te voir d'ordinaire que tu arrives, fit Thérèse avec autant de volubilité que de logique. Nous aurions jeu trop facile à te deviner. Tu as fait quelque démarche exceptionnelle, complètement en dehors de tes habitudes, quelque visite extraordinaire...

— Une visite de charité, peut-être? avança timidement Berthe.

— Étourdie! répliqua Lucie, une course de ce genre ne serait pas *de l'extraordinaire* pour Adrienne. D'ailleurs, elle ne s'en vanterait pas.

— C'est vrai; que je suis donc sotte! » répondit Berthe.

Et Adrienne de rougir de cette belle rougeur modeste que nous nous plaisons si souvent à faire monter sur ses joues. Elle allait parler, Marie l'interrompit follement :

« Le frère du taïcoun du Japon, le grand Tougoukawa-Min-Bou-Tayou étant enfin arrivé à Paris pour l'Exposition, aurais-tu été admise à l'honneur de lui présenter tes hommages, salutations et génuflexions?

— Nenni, dit Adrienne en riant.

— M. de V... t'aura offert la primeur de quelque curiosité scientifique ou artistique, inconnue encore au commun des mortels parisiens?

— Pas davantage... Vous y étiez presque tout à l'heure, et ces deux suppositions vous en éloignent.

— Alors il s'agissait d'une visite?

— Et d'une visite de charité, comme le prétendait Berthe?

— Peut-être... fit Adrienne avec un fin sourire. Mais, ajouta-t-elle avec empressement, n'allez pas vous perdre en nouvelles conjectures; cette visite de charité ne ressemble à nulle autre.

Il y eut un instant de silence, chacune se creusant l'esprit pour deviner d'où pouvait venir Adrienne.

— Nous y voilà! s'écria tout à coup Marie dont la supposition burlesque fut saluée par un joyeux

éclat de rire. Un des lions de Batty se sera éclopé hier, dans sa grande scène de *la Biche au bois*; et, Adrienne qui compatit aux douleurs *de tout le monde*, lui aura porté des consolations ce matin!

Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction à toutes, en entendant Adrienne répondre avec beaucoup de sang-froid :

« Tu commences à brûler, Marie.

— Comment? répéta Marie abasourdie — nous ne l'étions pas moins! — les lions de Batty se sont blessés et tu as été les voir?

— Pas précisément, mais j'ai fait autre chose qui ressemble fort à cela...

— Oh! pour le coup, je jette ma langue aux chiens!

— Justement, elle ne peut tomber en meilleur endroit pour la circonstance.

— Que veux-tu dire?

— J'y suis, cette fois! Adrienne aura vu quelque exposition de chiens. »

Et pour entendre plus vite la réponse de notre amie, nous nous groupâmes, curieuses, tout autour de sa chaise.

« A la bonne heure, voilà que vous approchez!

— De toi?

— Non, de la vérité. Allons, j'ai pitié de vous, je vais tout vous dire : je viens, non d'une exposition de chiens, mais d'un hôpital de chiens.

— D'un hôpital de chiens! répétèrent ces demoiselles qui tombaient des nues.

— De chiens, de chats, d'oiseaux, voire même au besoin, de singes et de guenons, affirma Adrienne. Eh quoi! vous habitez Paris, et vous ignorez cela? Mais l'hôpital Sanfourche a une réputation réelle parmi les choses excentriques de notre capitale! Savez-vous bien qu'il existe depuis 1811, et qu'il a deux établissements destinés aux seuls chiens malades? L'un, la maison-mère, en haut de la rue de Clichy; l'autre, sa succursale et la maison de convalescence de messieurs les toutous qui n'auraient pas assez d'espace et d'air pur dans l'intérieur de Paris, est situé sur les boulevards extérieurs, non loin du cimetière Montmartre.

— Nous n'avions jamais entendu parler de ces choses!

— Et par quel hasard as-tu eu affaire à l'hôpital Sanfourche, toi qui n'as ni chien, ni chat, ni perroquet?

— J'accompagnais la cousine de mon mari, mademoiselle de V..., qui allait y visiter sa levrette.

— Quoi! cette jolie Myrrha, couleur feu, qui porte un paletot bleu de ciel aux armes de la belle Valentine, et couche sur un coussin de satin cramoisi, dans une niche de velours capitonné?

— Elle-même! Elle est gravement malade, la pauvre bête — un grand chagrin pour Valentine qui en raffole — et voilà, depuis trois semaines, la pauvre Myrrha pensionnaire de M. Sanfourche, en compagnie d'une foule de chiens de bonne maison, parmi lesquels je vous en citerai un appartenant au prince P..., un autre au prince E..., un troisième à la duchesse de M..., un quatrième au marquis de G..., etc., etc. Vous voyez que Myrrha n'est nullement déclassée. Mais savez-vous, mesdemoiselles, que ce sont d'heureux mortels que tous ces chiens là! Ils ont des domestiques spécialement occupés de pourvoir à leurs besoins, une excellente nourriture, m'a-t-on dit, des heures de récréation, de promenade, un logis confortable... Les uns occupent une salle dallée de marbre blanc et noir, et ornée d'une statue continuellement entourée de verdure et de fleurs; les autres ont leur *box*, — une sorte de grande case grillée, au fond de laquelle il y a une vaste niche abritée par un toit, — dans une cour treillagée, toute garnie de plantes grimpantes; ceux-ci sont seuls chez eux, ceux-là sont réunis par deux ou par trois dans un préau. Au-dessus de chaque case, on lit, sur une élégante pancarte, le nom du chien, la date de son entrée à l'ambulance, la désignation du genre de maladie qui l'y a amené, et enfin les titres et qualités de son propriétaire — circonstance qui ne manque pas d'augmenter de beaucoup la considération dont l'animal jouit auprès des visiteurs! J'ai fait la connaissance, par suite de ce système, d'une foule de toutous de haut parage qui n'en étaient pas plus fiers pour cela, je vous assure, car aussitôt qu'ils apercevaient des étrangers, quels qu'ils fussent, ils accouraient leur lécher les mains et les caresser à travers les grilles qui les séparaient des visiteurs.

La plupart — je parle des chiens et non des visiteurs! — étaient de magnifiques bêtes : terriers, boule-dogues, chiens d'arrêt, griffons, caniches, havanais, il y en avait de toutes les races et de toutes les tailles; les uns affligés de rhumatismes, les autres de bronchites, ceux-ci de pneumonies, ceux-là d'inflammations d'intestins, de toutes les maladies, en un mot, qui pourraient nous atteindre, vous et moi!...

Puis venaient les *pensionnaires* (nullement malades, ceux-là!) et confiés pour une raison quelconque à la maison Sanfourche par leurs maîtres, moyennant, je crois, une somme de 20 francs par mois. Ce prix varie, du reste, suivant les conditions du marché et aussi suivant les races des bêtes-pensionnaires.

J'ai vu, dans cette catégorie, trois ravissants petits chiens japonais d'une espèce encore peu connue en France, où ils sont tout fraîchement débarqués. Ils appartenaient, je pense, mais je ne vous l'affirme pas, à M. de Rothschild. Oh! mesdemoiselles! les drôles de petites bêtes!... Elles ont des yeux grands comme ça, et si singulièrement taillés! de vraies figures japonaises, quoi!... On devinerait qu'elles sortent de là, rien qu'à les regarder! Ces roquets exotiques faisaient un tapage infernal, chaque fois que quelqu'un s'approchait d'eux : probablement nos mines françaises, nos faces pâles, auxquelles ils n'étaient pas encore accoutumés, leur déplaisaient. J'ai caressé une chienne appartenant à la baronne de P... Elle avait été envoyée là en quarantaine, parce qu'on la croyait mordue par un chien enragé; mais il paraît qu'il n'en était rien, et l'on va la rendre, en parfaite santé, à sa maîtresse.

— C'est vrai, il doit y avoir parfois des chiens enragés, dans cet établissement?

— Très-souvent, m'a dit l'infirmier, quoiqu'il n'arrive jamais d'accident. Pourtant, un nommé Renard, un garçon qui a précédé celui qui nous conduisait, est mort de la suite d'une morsure, il y a quelques mois à peine. Il est vrai que cette mor-

sure lui fut faite hors de la maison, chez une personne qui l'avait demandé pour examiner son chien malade. Ce Renard, ancien colleur de bandes au Grand Journal, était un brave garçon qui avait embrassé cette profession par amour pour les bêtes et qui les soignait avec des soins quasi maternels.

— Pauvre Renard! c'est une victime du dévouement. Tous les toutous reconnaissants devraient se cotiser pour lui élever une statue.

— Folle!...

— Qu'y aurait-il d'étonnant à cela, par le temps qui court? C'est égal, j'aurais voulu être des vôtres pendant cette intéressante visite, continua Marie qui, elle aussi, a la passion des chiens, et qui, bien entendu, était l'auteur de cette lumineuse idée de statue. Ce doit être si amusant un hôpital de cette espèce!

— Mais!... pas trop. Tant qu'on ne voit que les convalescents et les pensionnaires, oui... mais quand on est dans la salle des malades sérieusement atteints, c'est une autre affaire. On est émue malgré soi par les regards piteux qu'ils vous jettent, ces pauvres éclopés, couchés presque sans vie dans des corbeilles. J'en ai vu, deux surtout, qui faisaient pitié; ils avaient des mines si allongées, si maigres, ils paraissaient si affaissés par la souffrance, que j'en avais presque — vous allez vous moquer de moi! — j'en avais presque les larmes aux yeux!

— Pourquoi nous moquerions-nous de ce bon sentiment où nous reconnaissons ton cœur, chère Adrienne? Si les bêtes ont une intelligence moins développée que la nôtre, ne partagent-elles pas, avec nous, la triste faculté de ressentir les maux physiques, et dans ce cas, n'est-il pas tout naturel à nous de les plaindre? Je trouve même que c'est un devoir d'humanité, et j'aurais fort mauvaise idée de quelqu'un qui verrait souffrir sans compassion l'une de ces pauvres créatures du bon Dieu.

— Admirablement parlé, Thérèse! nous sommes toutes de ton avis.... mais nous réclamons la suite de la narration d'Adrienne.

— Mon Dieu, mes amies, elle se réduira maintenant à peu de chose; après avoir parcouru avec Valentine les diverses salles dont je viens de vous entretenir, nous nous sommes séparées: ma cousine pour remonter dans sa voiture où l'attendait sa grand'mère, qui n'avait pas voulu nous accompagner dans notre visite à Myrrha; moi, pour venir modestement à pied vous rejoindre.

— Et Myrrha, au fait, la pauvre Myrrha, comment l'avez-vous trouvée?

— Fort bien, quoique Valentine soit partie un peu mécontente du régime qu'on lui fait suivre. Dame, les biscuits et les bonbons n'entrent pas dans l'ordinaire des pensionnaires de la maison Sanfourche; les coussins de satin et les niches capitonnées non plus. Mais s'ils n'y sont pas gâtés outre mesure comme Myrrha l'était par Valentine, tous les animaux que j'y ai vus paraissent fort bien traités. Je crois même que Myrrha ne serait pas à l'ambulance aujourd'hui si elle avait été astreinte plus tôt à la vie sobre et réglée qu'elle mène forcément à l'établissement de la rue de Clichy. — Dites-moi, mesdemoiselles, ne serait-il pas bientôt temps de nous occuper d'autre chose que de cette levrette *efféminée*?

— Quoi! pour *le mot de la fin*, selon l'expression des journalistes, tu n'auras pas quelque petite anecdote encore à nous conter sur l'hôpital des chiens? La maison Sanfourche doit avoir ses illustrations, ses légendes!

— En effet, de là sont sortis plusieurs chiens célèbres modernes: entre autres le fameux *Rencontre*, ce caniche égaré et... ambitieux qui s'est, bon gré, mal gré, fait tolérer aux Tuileries par l'Empereur lui-même dont il escorta, chaque jour, avec acharnement la voiture, jusqu'au moment où il fut parvenu à s'en faire remarquer... mais toutes les feuilles quotidiennes ont raconté cette histoire, je ne la répéterai donc pas. J'aime mieux vous lire, dans un vieux numéro de *l'Événement* que Valentine m'a donné, parce qu'il y était question de l'établissement où nous nous rendions, cette anecdote tirée des Indiscrétions parisiennes d'Adrien Marx. — Ce sera, ainsi que vous le réclamez, *le mot de la fin*.

« Dans le box n° 13 fut enfermé jadis un épagneul dont les aventures méritent les honneurs de la typographie. Cet animal appartenait à un richard qui l'aimait d'un amour extravagant. Tout à coup, il tomba malade, et le Crésus fit venir M. Sanfourche, qui se déclara obligé d'emporter le chien chez lui. Le millionnaire conçut tant d'ennui de cette séparation, qu'il fut pris d'une affection du foie, se coucha, et tandis que son bien-aimé quadrupède guérissait, il avançait insensiblement vers la tombe. Bref, il eut la joie de rendre l'âme alors que M. Sanfourche rapportait Azor — vous ai-je dit qu'Azor était le nom du chéri? — guéri, pimpant, gros et beau comme un astre.

» A l'ouverture du testament, le notaire lut aux héritiers consternés du financier une clause qui laissait à la vieille bonne de l'original une rente de 1,200 livres, payable tant que vivrait le chien dévolu à ses soins.

» La cuisinière sauta de joie et se mit à prier le ciel de donner à maître Azor la longue existence de Mathusalem... mais les Azors — même ceux qui n'ont pas de Zémire à leurs côtés — sont mortels: Azor s'en fut aux sombres bords par suite d'un refroidissement.

» La cuisinière était aux cent coups. Ce qu'elle regrettait, ce n'était pas le quadrupède, mais les avantages attachés à sa personne. Elle devait justement aller toucher ses rentes chez le notaire trois jours après!

» — Il aurait bien pu attendre que j'aie palpé le *quibus*, dit-elle à M. Sanfourche.

» Tout à coup elle se frappa le front et emporta le cadavre de son maladroit pensionnaire chez un préparateur qui, sur son ordre, l'empailla, lui établit un jeu d'articulations aux pattes ainsi qu'aux mâchoires, et lui plaça dans le ventre un soufflet imitant, sous la pression de la main, un aboiement terrible.

» Au jour de l'échéance, elle se présenta — son automate sous le bras — chez le notaire qui voulut caresser l'épagneul. Azor poussa un grognement prolongé et ouvrit la gueule jusqu'aux oreilles.

» — Diable! fit l'officier ministériel en devenant plus blanc que sa cravate.

» Et il compta les écus à la domestique toute ravie de sa ruse.

» Si ravie même, qu'elle déposa Azor sur un fauteuil et courut compter la somme dans un coin du cabinet. Mais, dans sa précipitation, elle avait placé Azor sur le dos.

» Le notaire, en voyant sur ses meubles un chien levant en l'air ses quatre pattes raides, essuya d'abord les verres de ses lunettes, et comme, muni de son n° 2, il possède une vue excellente, il aperçut la suture qui dissimulait mal le crin végétal et les articulations métalliques de maître Azor.

» Il reprit à la cupide cuisinière la rente qu'il avait versée en ses mains, et celle-ci désespérée, donna un coup de pied dans le ventre d'Azor en s'écriant :

» Ça valait bien la peine de dépenser cent cinquante francs pour la mécanique !... Rendez-les-moi, monsieur le notaire ! »

Ici finit l'histoire d'Adrienne, ou plutôt de M. Marx. Je souhaite, chère Florence, qu'elle t'amuse autant qu'elle a amusé ces demoiselles et ta très-dévouée servante.

JEANNE.

MODES

Tu me parles, ma chère Laure, du don que possèdent certaines femmes de « toujours paraître sortir d'une boîte, de conserver leurs toilettes dans leur fraîcheur primitive, pendant des temps infinis. » Ce don, ma chère amie, est bien facile à acquérir : quelques soins, de la prévoyance, voilà le secret. Ainsi, veiller soi-même sur sa garde-robe, au lieu de la confier à la surveillance exclusive d'une domestique, est un des articles les plus élémentaires du code de l'économie.

Lorsque tu quittes ton chapeau, enrouler soigneusement les brides sur un carton, et l'envelopper d'une mousseline bleue. — Passer, lorsque tu rentres, tes gants sur une baguette, et les frotter légèrement avec la gomme élastique ou la mie de pain. Étendre ta jupe de soie, lé par lé sur une table, et la passer au tampon de laine dans toute sa longueur, pour faire disparaître poussière et faux plis ; ne jamais l'envoyer au porte-manteaux avant qu'elle ait subi cette opération.

Je t'avoue que j'ai une grande indulgence pour ce que tu appelles les minuties de ta tante, et que j'ai souhaité plus d'une fois, comme elle, que tes tiroirs et tes ajustements fussent moins abandonnés... Tu ne m'en voudras point de ma franchise ?

Il y a eu tant d'innovations cet hiver, que je ne vois guère de changements très-marquants pour ce printemps. Couturières, modistes et clientes, me semblent prendre un temps de repos. Les pères et les maris croient, comme toujours, que la saison qui s'avance va signaler le règne de la simplicité. — Toutes les extravagances ayant eu leur tour, ils ne doutent plus de rien, depuis que la crinoline a succombé. Espérez, messieurs ! Déjà nous ne portons plus que des soupçons de chapeaux, nous avons adopté les costumes courts. — Plus d'ampleur dispendieuse à nos jupes, plus de confections exigeant des sept à huit mètres d'étoffe, des aunages exagérés de dentelles et de guipures...... Et pourtant nous nous demandons, comme vous, si nos bourses se ressentent de toutes ces réformes économiques.

Les dentelles, un peu mises de côté cet hiver, me semblent appelées à une grande faveur ; sortons-les des cartons où elles se sont reposées, car j'imagine qu'elles vont succéder, cet été, aux effilés de jais dont on a un peu abusé, qu'en dis-tu ? Les dentelles ! je l'avoue, c'est mon faible, et je comprends que tu leur donnes la préférence dans ta corbeille, sur le cachemire de rigueur.

Et d'abord, c'est un sage parti, car leurs services sont mille fois plus usuels, étant de toutes saisons.

Pour le mariage de ton amie, ma sérénissime sagesse te donne le choix entre les deux toilettes suivantes :

1re — Robe de crêpe lisse blanc sur un dessous de taffetas. Pour ornement, trois volants plissés, d'environ onze centimètres, séparés par des ruches (chicorée) de tulle découpé à dents très-aigües.

Voile de crêpe lisse retombant jusque sur la traîne, guirlande de fleurs d'orangers, tressée avec les cheveux.

2e — Robe de tulle blanc à sept bouillons, posés en montants (diminuant vers la taille), séparés par de très-légères guirlandes de fleurs d'orangers. — Voile de tulle — et la couronne de tradition.

Mais nous avons trois mois devant nous, pour méditer sur cette grave affaire ; passons au présent.

En fait d'étoffes, les linos, les sultanes, les mohairs, les grenadines, me semblent devoir garder tous leurs succès de l'été passé. — Beaucoup d'uni — Comme fantaisie, toujours des rayures, mais très-larges, — Quelques foulards à pois.

Lucie s'est acheté une robe en taffetas fond blanc, avec rayures bleu ciel. — Elle pense finir cette robe à la ville ; c'est un bon calcul ; aussi, a-t-elle voulu deux corsages : — l'un, décolleté carré, avec un plissé de crêpe lisse dans le haut, et des bretelles en ruban bleu pour ornement ; — l'autre, tout uni, n'ayant qu'une garniture de boutons en perles blanches. Une jolie veste en Cluny blanc, ornée de ruban, est encore destinée à donner une troisième édition à cette toilette. Coiffure : cheveux ondulés, relevés à la chinoise, légèrement bouffants sur le front ; chignon très-haut, sous lequel elle passe un ruban assorti à sa robe, d'environ cinq centimètres. Ce ruban forme, sur le sommet de la tête, deux jolies coques. — Quelquefois deux longues boucles de cheveux accompagneront le visage.

Lucie finira sa saison de soirées, avec une robe en grenadine rose, relevée sur une jupe de grenadine blanche par trois gros nœuds de ruban rose et blanc.

Elle doit espérer que cette toilette lui fera aussi ses jeudis et ses dimanches de Trouville. Tu sais que la grenadine n'exige qu'un dessous en mousseline.

Les personnes âgées, me demandes-tu, adoptent-elles le costume court ? — Oui, et non — oui, mais seulement dans des nuances foncées, sur des jupes de même couleur.

Les formes des chapeaux varient peu — mais méfions-nous, ne nous hâtons pas dans nos achats de printemps, nous qui sommes du clan des raisonnables, car tout à coup, au moment où nous nous y attendrons le moins, les modistes exhiberont leurs nouveautés, — et tant pis pour les trop

pressées! On dit que nous marchons tout doucement vers les chapeaux ronds... Au fait, pourquoi pas? nous avons bien eu les habits, les bottes, les brandebourgs! — Je t'avoue, que je n'aurai pas la sévérité de médire sur une mode si séyante, et si généralement acceptée pour tenue de campagne. Pourquoi les chapeaux ronds seraient-ils bannis à la ville? Nos petites casquettes, et le ruban surchargé de fleurs que nous mettons dans la rue et en visites, ne me paraissent pas plus modestes. — Je ne sais en quoi ils sont plus convenables.

Les femmes âgées adopteraient de grands bords comme aux eaux et aux bains de mer.

Pourquoi ta grand'mère ne ferait-elle pas de sa toilette de soie marron de cet hiver, un dessous pour une robe en grenadine de soie marron? Elle garnirait son paletot de ses dentelles noires, — avec cela, un chapeau de crêpe marron, orné d'une grappe de raisin or. Deux grosses coques en crêpe marron, avec des pans très-courts, cacheraient le chignon. Pour le soir, une natte en velours bleu d'où sortiraient des fuchsias de jais, posés bien bas sur le front. (On coud, à l'envers de la natte, un laiton léger afin de la maintenir en diadème). Un carré de Chantilly ou de Cluny doublé d'un tulle noir, et arrêté de chaque côté par de grosses épingles, achèverait la coiffure.

Je te conseille de choisir une robe en sultane rose, garnie de petits velours noirs; casaque peplum pareille; ceinture en velours noir, avec une frange de fuchsias en velours noir à cœurs roses; toquet de velours noir. Cette robe relevée sur un jupon d'alpaga blanc, orné de velours noir, pourra faire tes beaux jours de bains de mer; tu la promèneras également à la ville, après l'avoir portée à la lumière des lustres du Casino.

Beaucoup de corsages décolletés carrés.

Coiffure du matin pour ta tante: tu tailles une mousseline claire en forme de barbe, assez large; tu l'ourles et tu la garnis de chaque côté d'une valencienne. — Les pattes assez longues, et ayant douze centimètres de largeur au moins, se relèvent sur le sommet de la tête, et forment deux coques que l'on fixe par une épingle.

Toilette de campagne : chaine anglaise couleur nankin. Jupon et jupe à bords droits. Garniture de petits velours marrons, avec un petit effilé Tom Pouce marron, sous chaque velours. Chapeau de paille, avec ornements paille, et voile marron.

Costume de drap léger fond blanc à rayures noires. Tout le costume — jupon et casaque — à dents très-aigües, bordées d'un velours noir assez large. Chapeau rond orné de velours noir.

— Toilette de visite : robe de popeline de soie violette, unie, sur un jupon d'orléans blanc, garni de trois rangs de nattes en velours violet assorti à la robe. Casaque peplum, bordée d'une natte en velours violet, surmontant un effilé violet de sept centimètres. Chapeau de crêpe violet, tout orné de violettes à cœur jaune.

Autre toilette : jupon bleu uni; robe de cachemire gris, dentelée; les dents très-aigües, bordées d'un velours noir; paletot en cachemire bleu pareil au jupon, à dents bordées de velours noir. Chapeau marin blanc, avec un ruban bleu à filets noirs.

Toilette de campagne : costume en drap écossais, vert et bleu. Plaid et toque pareille, avec plumes assorties.

Toilette de ville : robe-fourreau en mohair gris, ornée de rouleaux de soie rose, posés en montants, formant côtés, et dessinant, dans le bas, de larges dents rondes, bordées également de rouleaux roses. Casaque peplum, garnie de même. Chapeau de paille orné de trois roses sur le côté. Voile écharpe en gaze grise, à bords ou à franges roses.

Pour petites soirées : robe de mousseline blanche, avec une garniture de velours noir, brodés de paille. Dans les cheveux, une guirlande de fleurs des champs.

Robe de grenadine blanche, avec un dessous de tarlatane blanche, ornée de rouleaux de taffetas blanc et de taffetas rose. — Coiffure : nattes tressées avec ruban rose.

Robe de mousseline blanche, ornée de sept bouillons mis en montants, ayant environ douze centimètres de largeur dans le bas, et allant en diminuant vers la taille. Ces bouillons s'arrêtent au-dessus de l'ourlet, par un nœud de ruban cerise. Une guipure Cluny sur un ruban cerise forme la tête de l'ourlet, qui a environ vingt centimètres de hauteur. Ceinture courte en ruban, recouverte d'un entre-deux de Cluny à dents. Autour du corsage, décolleté carré, entre-deux Cluny, posé sur un ruban cerise, ayant environ cinq centimètres de largeur. Nœuds de ruban sur les épaules, avec grands pans plus étroits. Coiffure : bandeaux ondulés; des cerises sont disposées dans les cheveux. Chignon très-haut.

On portera, cet été, beaucoup de casaques demi-ajustées, courtes, et pareilles aux robes, garnies de dentelle; beaucoup de casaques et paletots à entre-deux de Cluny, et de ruban. — Le Cluny noir ou blanc, et le ruban assorti aux robes. (Ceci pour les temps de chaleur).

Comme toilette de fantaisie, promenade ou voyage, j'ai remarqué une robe en étoffe sultane gris foncé, ornée d'un galon de laine rouge en rouleau, et d'un galon de laine noire aussi en rouleau, posé sous le galon rouge. Le devant de la robe seulement, était dentelé et bordé ainsi que je viens de l'expliquer. Pour boutons, des pompons de laine rouge et noire; Casaque peplum à manches sultanes et à bord dentelé; aux pointes, mêmes pompons que les boutons. Chapeau de paille orné de coquelicots — ou chapeau en castor noir, avec plume rouge. — Jupon pareil à la robe, à dents semblables à celles de la casaque, qui était garnie des deux mêmes galons.

Une autre robe en taffetas fond gris, à très-larges rayures noires. Jupe unie. Paletot orné d'un volant pareil, pris en biais et découpé; manches larges, garnies d'un volant semblable. Jupon de cachemire gris, avec un bord dentelé, garni d'un velours noir. Chapeau de tulle noir, avec marguerites blanches à cœurs de jais.

Moyen d'utiliser tes deux robes défraîchies : Avec les lés frais de ta robe de taffetas marron, tu fais faire un plissé d'environ trente centimètres, qui fait le bas de ton jupon. (Le haut sera en calicot blanc si tu veux). Tu coupes le bas de ta jupe quadrillée, qui est fané, et comme elle était fort longue, il t'est facile de la mettre à la mode actuelle en supprimant les parties défraîchies, et en la transformant en fourreau court. Tu bordes cette *tunique* de plusieurs rangs de

galons de soie marron et blanc. Tu feras ton corsage forme suissesse : le haut en taffetas marron, le bas en taffetas quadrillé; les manches étroites, en marron ou en quadrillé, suivant ton goût; aux épaulettes, des rouleaux assez gros, en taffetas marron et en taffetas quadrillé.

Si tu crains de n'avoir pas assez d'ampleur dans ton ancienne jupe de soie marron, pour faire le jupon plissé, trouve seulement de quoi faire un bord uni, d'environ trente centimètres.

Il est facile de simuler le plissé par des galons marron et blanc, posés perpendiculairement à une distance d'environ trois centimètres.

Toilettes demi-deuil : robe-fourreau taffetas noir, à dents à créneaux, bordés d'un large lacet noir et blanc. Jupon en cachemire gris à bord plissé; — paletot en cachemire gris pareil au jupon, à dents bordées du même galon que la tunique. Toque en paille noire avec plumes blanches. Voile de gaze grise.

Robe étoffe sultane, fond violet à larges raies blanches; paletot pareil, à capuchon de dentelle noire, bordé de dentelle noire. Jupon en cachemire violet à bord plissé.

Voici la recette que je t'ai promise pour le vinaigre de toilette; je m'en sers depuis plusieurs années et je m'en trouve fort bien; l'odeur n'est pas trop forte mais très-agréable.

Acide acétique de bois		250	grammes
Teinture de	benjoin	100	—
—	de gaiac	100	—
—	de musc	10	—
Essence	de bergamotte	20	—
—	de citron	20	—
—	de lavande	30	—
—	de neroly	10	gouttes
—	de roses	10	—
Alcool fort		1	litre

Quelques feuilles de mélisse sèche, pour donner une teinte vert pâle. Laisser infuser ces feuilles (à froid), vingt-quatre heures.

Pour la bouche; eau de menthe additionnée, pour un verre, de vingt gouttes de solution de permanganate de potasse, au dixième, seulement. Ce mélange ne peut être fait qu'au moment d'être employé seulement, car il se décompose.

Ma couturière m'apporte un costume que je me suis chargée d'expédier à Marie. — Tunique et casaque peplum en foulard bleu, à petits pois blancs. Le bord de la jupe et celui de la casaque, ont pour ornement un effilé de soie bleu et blanc. Ceinture avec large nœud en ruban bleu assorti, avec frange bleue et blanche. Jupon de cachemire bleu à bord plissé; chapeau de tulle bleu, avec une guirlande de volubilis bleus et blancs.

EXPLICATIONS

Planche V

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Mouchoir avec Léona — 2, M. F. — 3, M. J. D. — 4, Z. L. — 5, N. M. — 6, *Caroline* — 7 et 8, Parure pour enfant — 9 et 10, Parure application — 11, *Anna* — 12, Bavoir — 13, C. V. enlacés — 14, M. V. — 15, B. L. M. — 16, *Élisabeth* — 17, A. C. — 18, M. L. — 19, *Ernestine* — 20, A. L. — 21, L. L. — 22, G. S. avec couronne de comte — 23, *Juliette*.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 13, Corsage montant avec ceinture à basque — 14 à 16, Dessus de globe avec marguerites — 17 et 18, Cache-pot grillage — 19 et 20, Nécessaire de ceinture — 21, Feuille perlée — 22, Effilé en perles — 23, Galon perlé.

COTÉ DES BRODERIES

1, Mouchoir avec *Léona*, feston, cordonnet, plumetis et paillettes.

2, *M. F.*, plumetis.

3, *M. J. D.*, plumetis.

4, *Z. L.*, plumetis et cordonnet.

5, *N. M.*, plumetis et cordonnet.

6, *Caroline*, plumetis, cordonnet et pois.

7 et 8, Parure pour enfant, broderie russe.

9 et 10, Parure, application de batiste sur tulle Bruxelles, cordonnet et jours.

11, *Anna*, plumetis et cordonnet.

12, Bavoir avec ceinture, soutache et feston sur piqué.

13, *C. V.*, enlacés, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

14, *M. V.*, plumetis et cordonnet.

15, *B. L. M.*, plumetis.

16, *Élisabeth*, plumetis et cordonnet.

17, *A. C.*, plumetis.

18, *M. L.*, plumetis, cordonnet et pois.

19, *Ernestine*, plumetis et cordonnet.

20, *A. L.*, plumetis.

21, *L. L.*, plumetis et cordonnet.

22, *G. S.*, avec couronne, plumetis et cordonnet.

23, *Juliette*, plumetis, cordonnet et paillettes.

COTÉ DES PATRONS

1 à 13, Corsage montant avec ceinture à basque.

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Petit côté du dos.

4, Basque.
5, Garniture pour le haut de la manche.
6, Garniture pour le bas de la manche.
7, Moitié de la ceinture.
8, Manche, dessus.
9, Manche, dessous.
10, Bouillonné pour le bas de la manche.
11, Bouillonné pour le haut de la manche.
12, Croquis, devant.
13, Croquis, dos.

Pour poser le bouillonné qui orne le haut de la manche, on fait un pli à chaque extrémité, on fronce les deux côtés à la largeur de l'entournure, puis on place la garniture qui passe sur le bouillonné et qui est retenue sur la manche par des boutons cousus à l'extrémité de chaque pointe. On peut supprimer le bouillonné et garnir la manche seulement avec les pattes nos 5 et 6. La basque no 4 est coupée à chaque dent jusqu'à l'extrémité du trait qui monte vers la ceinture; en posant cette basque, il faut faire une petite pince dans l'intervalle de chaque dent.

14 à 16, Dessus de globe en mousseline.

Taillez un carré de grosse mousseline de 55 centimètres et tendez-le sur un grand métier à tapisserie ou sur un cadre que vous pourrez faire avec quatre lattes. Le dessin se fait en appliques de velours ou de cachemire, ainsi que le feston; on peut remplacer le velours par du papier de plusieurs couleurs ; le feston est blanc, les pétales des marguerites sont blancs avec le cœur jaune, les feuilles et les tiges sont vertes. Pour tracer le dessin, vous placez le n° 14 en dessous de votre mousseline avant de la monter sur le métier, et vous commencez par indiquer avec un crayon le rond en feston qui est au milieu, puis les seize marguerites qui l'entourent, et le commencement des huit feuilles qui est marqué par une dent de feston; ensuite vous dessinez la feuille entière et vous la changez de place pour dessiner les huit feuilles les unes après les autres. Si vous faites ce travail en velours ou cachemire, il faudra coller l'étoffe sur de la mousseline et la laisser sécher avant de la découper. Lorsque toutes les appliques seront posées, vous laisserez sécher la mousseline sur le cadre, puis vous découperez le dessus de globe dans tous les contours des larges dents de feston, mais pas tout à fait contre l'applique qui pourrait se décoller.

17 et 18, Cache-pot en ressort de crinoline.

Le n° 18 donne la largeur du ressort employé pour ce modèle; la partie ombrée figure l'acier, et la partie claire donne le patron du papier qui enveloppe chacun des ressorts. Notre modèle est fait en rouge et noir. Taillez 19 bouts sur la longueur du patron n° 18, et enveloppez-les de papier rouge que vous collerez dessus. Taillez un ressort de trois mètres 40 centimètres, que vous couvrez de papier noir; mesurez un bout de 36 centimètres sur ce ressort, et formez un cercle, puis tournez une seconde fois le ressort sur le cercle, et fixez-le avec un lacet noir que vous tournez tout autour du cercle en laissant la place de distance en distance pour placer les 19 ressorts qui doivent former le cache-pot. Placez tous les ressorts rouges entre les deux cercles que vous venez de former, et faites sortir en bas un bout d'un centimètre et demi, que vous retournerez en dessous, afin de le poser à plat. Prenez votre grand bout de ressort noir, et commencez en passant un ressort dessus, un ressort dessous, et vous continuerez à lacer les ressorts jusqu'en haut, comme l'indique le modèle, et en évasant de manière à faire le cache-pot plus large du haut. Lorsque vous serez au haut des ressorts rouges, vous ferez un cercle en dehors avec le ressort noir en passant sur toutes les petites barres, puis vous ferez un autre cercle en dedans, et vous fixerez ces deux cercles comme ceux du bas en les entourant d'un lacet ou d'un petit ruban; les deux cercles du haut et du bas doivent être recouverts de nouveau d'un papier noir, afin de dissimuler le ruban. Vous terminerez en recourbant un peu avec les doigts le bout des ressorts, pour donner plus de grâce au cache-pot. On met en dedans un petit sceau peint en vert comme aux jardinières, ou bien on le remplace par un papier vert.

19 et 20, Nécessaire de ceinture.

Taillez un rond en carton sur le patron n° 20, puis un rond en soie d'un centimètre plus grand tout autour, enfermez le rond en carton en passant un fil à point devant dans la soie et serrant ce fil après avoir placé le carton au milieu; vous tendez bien la soie sur le carton en jetant des points d'un côté à l'autre du rond. Ce rond vous servira à fixer toutes les parties de ce petit nécessaire qui se suspend à la ceinture au moyen de la grosse agrafe qui est cousue sur le rond. Cousez à l'envers du rond deux rubans moirés n° 3 de 17 centimètres de longueur, puis au milieu un ruban pareil de 21 centimètres, à l'extrémité duquel vous fixerez une petite gaîne pour mettre les ciseaux; à l'un des autres bouts de ruban vous attacherez le petit sac qui sert à mettre le dé et à l'autre le calepin porte-aiguilles qui fait pelote. Le sac est en taffetas, ou moire noire, doublé de satin ponceau; il a six centimètres de largeur et six et demi de hauteur; on fait une coulisse à un centimètre environ du bord, pour passer les petites ganses qui froncent le sac. Le porte-aiguille est en étoffe pareille au sac et doublé de satin ponceau.

Taillez trois cartons de six centimètres et demi sur quatre centimètres et demi, puis un morceau d'étoffe noire un peu plus grand pour laisser les remplis, et un autre morceau d'étoffe noire de dix centimètres sur sept, puis un morceau de satin ponceau de la même dimension; prenez le grand morceau noir et cousez-le par un surjet avec la doublure ponceau, en enfermant deux des cartons en dedans ; les deux cartons se trouvant un peu plus étroits que l'étoffe, vous aurez soin de les placer tout à fait aux deux extrémités du petit calepin, et pour former le dos du livre, vous ferez sur l'étoffe noire, au milieu, deux piqûres à deux ou trois millimètres de distance. Le carton qui vous reste sera enveloppé dans le deuxième morceau d'étoffe noire ; placez le carton au milieu et pliez les bords de l'étoffe que vous fixerez provisoirement par un fil jeté tout autour et qui sera retiré lorsque l'objet sera terminé. Taillez une bande de taffetas de un centimètre et demi, faites un rempli à chaque bord et fixez-la par un surjet autour de l'un des cartons formant le calepin, puis vous la fixerez de la même manière autour du carton qui est seul; lorsque

vous n'aurez plus qu'un côté à coudre, vous remplirez le vide entre les deux cartons par de la ouate que vous placerez bien également, et vous terminerez votre surjet; cette partie qui fait épaisseur dans le calepin sert de pelote à épingles. — Vous ajouterez en dedans du porte-aiguilles deux feuilles en flanelle blanche découpées à petites dents, qui vous serviront à mettre les aiguilles. Fixez au dehors sur le dos un caoutchouc pour fermer le calepin, puis deux petites brides pour placer un passe-lacet. Le dessus du rond en carton doit être couvert d'un choux fait en ruban moiré n° 4.

21, Feuille perlée.

Cette feuille servira de modèle pour exécuter toutes celles de la garniture du vêtement n° 5 de la gravure de ce mois; cette broderie doit être faite en perles de jais de la grosseur de celles qui séparent les tubes au galon perlé n° 23; lorsque vous aurez taillé vos feuilles, vous faites un petit rempli à l'envers, vous fixez ce rempli par des points devant, vous placez les perles marquant les nervures de la feuille, puis vous placez celles du tour tout au bord.

22, Effilé en perles.

Vous montez cet effilé sur un petit galon que vous bordez de perles ordinaires.

23, Galon perlé.

Ce galon peut servir pour robe ou confection. — Cette disposition peut également servir pour ceinture.

PLANCHE DE CONFECTIONS

Nous avons voulu, mesdemoiselles, vous envoyer un plus grand nombre de patrons en grandeur naturelle; notre planche, contenant quatre de ces patrons, vous semblera peut-être un peu plus confuse au premier abord, mais les signes étant parfaitement distincts, il vous suffira d'un peu d'attention, pour relever ces patrons plus aisément que ceux réduits au dixième, qui vous semblent toujours hérissés de tant de difficultés; nous espérons avoir réussi dans notre désir de vous être agréable.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

Ketly.

1, Devant.
2, Dessous du bras.
3, Moitié du dos.
4, Manche, dessus.
5, Manche, dessous.
6, Moitié du biais de l'encolure.

Ce paletot se fait en étoffe pareille à la robe; toutes les coutures sont garnies d'un galon perlé, qui dessine le capuchon avec gland. On emploie 3 mètres d'étoffe de 80 centimètres de large.

Paletot d'enfant.

7, Devant.
8, Moitié du dos.
9, Manche, dessus.
10, Manche, dessous.
11, Jockey.
12, Moitié du col.

Paletot découpé à languettes; on peut le faire en étoffe pareille à la robe ou en étoffe de laine blanche, il est orné de velours noir partant des épaules et descendant devant et derrière au creux de chaque languette. Le col est taillé en double et découpé comme le paletot. Il faut 1 mètre 75 centimètres d'étoffe.

Don Carlos.

22, Devant.
23, Moitié du dos.
24, Manche.
25, Col.
26, Garniture du bas de la manche.
27, Jockey.
28, Feuille pour le devant.

On le fait en faye noire ou pareil à la robe en faye unie; il faut 3 mètres 50 d'étoffe. Ce paletot est garni d'un volant en Chantilly ou en guipure, les feuilles qui font le bord du vêtement sont perlées et posent sur le haut du volant. Devant, le col formant cravate est terminé par une feuille perlée et garnie d'une dentelle basse; trois autres feuilles pareilles ornent le devant du paletot; on les taille sur le patron n° 28, et on les fixe au patron n° 22, à toutes les lettres O. Voir, pour la broderie des feuilles, le n° 21, côté des patrons de la planche jaune.

Croisie.

29, Devant.
30, Moitié du dos.
31, Jockey.
32, Garniture du bas de la manche.
33, Garniture de la manche.
34, Moitié du biais de l'encolure.
35, Poche.
36, Poche du haut.

On emploie pour ce vêtement 1 mètre 25 de cachemire blanc de 1 mètre 20 de largeur, et 70 centimètres de cachemire bleu, ponceau ou violet pour les bandes qui forment l'ornement, pour les patrons 29 et 30, on taillera ces bandes sur la partie marquée par un second trait au bord de ces patrons, sur les patrons 35 et 36, la ligne intérieure servira également pour tailler la bande de couleur. On peut placer indifféremment ces bandes à l'endroit ou à l'envers du paletot; si on le pose à l'envers, on fixe la bande par une piqûre ou une chaînette de chaque côté, en dedans du dentelé cette piqûre sera faite en cordonnet de la nuance de la bande, entre les deux piqûres on peut exécuter un dessin en point de chaînette de couleurs variées; le bord du paletot doit être dentelé comme la bande. Si l'on veut poser la bande à l'endroit, ce sera alors la bande que l'on brodera, puis on la fixera par deux piqûres blanches. Les patrons 31, 32, 33 et 34, seront taillés avec les étoffes des deux nuances, on posera en dessus le morceau en cachemire blanc, si les bandes du paletot sont posées à l'envers, et le cachemire de couleur en dessus si les bandes de couleur sont posées à l'endroit; pour les n°s 35 et 36, on taillera la partie marquée par la ligne intérieure en cachemire de couleur, et on la posera entre la poche et le paletot ou sur la poche, suivant la disposition des autres bandes. Pour la manche, on prendra les patrons 4 et 5 du paletot Ketly; ces deux manches ne diffèrent que par les ornements; on pose d'abord la garniture n° 33 remontant sur la couture de la


Kelly

manche de Q à R. Puis on fixe au bas de la manche la garniture n° 32, dont la patte est fixée par un bouton au milieu du dessus de la manche à la lettre S. Les boutons qui ornent ce vêtement sont des boutons plats argentés, on les pose s'étageant les uns sur les autres en écailles.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

Fenella.

13, Devant.
14, Petit côté du devant.
15, Dos.
16, Petit côté du dos.
17, Manche, dessus.
18, Manche, dessous.
19, Moitié du biais de l'encolure.
20, Jockey.
21, Patte pour la ceinture.

Il faut environ 4 mètres de faye noire pour faire ce vêtement, chaque lé est coupé dans le bas de manière à former une large dent; toutes ces dents, ainsi que celles des manches et de la ceinture, sont ornées d'une broderie au passé ou en soutache mélangée de perles de jais, et bordées d'un effilé en jais; les deux coques de la ceinture doivent être droits, et ne pas retomber comme cela est indiqué par erreur sur notre gravure. On peut également faire cette casaque formant robe courte, en faye, linos, ou étoffe de laine pareille à la robe de dessous.

Galilée.

37, Moitié du collet.
38, Moitié du biais de l'encolure.
39, Patte pour le milieu du dos.

Ce collet, que l'on fait en cachemire, est bordé d'un galon perlé, et orné de ganses tournées en colimaçon, et formant rayons. Cet ornement est brodé de perles de jais, les pattes sont fixées à l'encolure à la lettre C. Il faut former un pli en haut de ces pattes avant de les poser. On peut doubler ce vêtement, qui est fort commode pour les bains de mer, en bleu, ponceau ou violet. Il faut 2 mètres 50 de cachemire pour faire ce collet-peplum.

TAPISSERIE COLORIÉE

Coin pour coussin.

Prenez un morceau de miroir, placez votre dessin devant vous, en plaçant en haut le titre *Journal des Demoiselles*, comptez 50 points en allant de gauche à droite, placez votre miroir dans toute la longueur, de manière à voir se reproduire ces 50 points dans toute la longueur du dessin, vous verrez un fort joli dessin pour bande. On peut découvrir ainsi au moyen du miroir dans un dessin quelconque une quantité de motifs pour bandes, chaises, etc. Dans ce dessin on exécutera le fond blanc et le fond maïs en soie d'Alger, et les filets jaunes en cordonnet.

GRAVURE DE MODES (1)

Ketly. — Robe en sultane chinée. — Corsage montant avec ceinture à basque découpée à pointes. — Paletot pareil orné de galons perlés et de glands au creux de chaque pointe. — Chapeau en paille d'Italie avec grelots en paille; il est orné d'un cordon de marguerites blanches posées sur un ruban vert.

Toilette d'enfant. — Robe en linos anglais gris. — Corsage décolleté, orné d'une petite berthe découpée à languettes. — Paletot pareil découpé à languettes; le tout est garni de velours noir. — Jupon en cachemire rouge à plis russes. — Toque en paille anglaise garnie de velours noir et de petites plumes droites rouges.

Fenella. — Casaque longue en faye avec broderie en soutache et perles. — Ceinture à bouts flottants. Toute la casaque est garnie d'un effilé perlé. — Jupon en taffetas bleu brodé. — Chapeau en tulle bleu bouillonné, orné d'une natte et d'une fleur blanche.

Galilée. — Robe en foulard rayé. — Collet peplum en cachemire blanc, orné de deux pattes. Ce vêtement est garni d'une grosse ganse; les étoiles placées aux angles, à l'épaule et au bout des pattes sont faites en ganse tournée en *colimaçon*. — Chapeau rond en paille blanche, orné d'une dentelle noire et d'un nœud en dentelle.

Don Carlos. — Robe en faye. — Corsage montant orné de feuilles perlées et garnies de dentelle. — Paletot en faye garni d'un volant en chantilly; des feuilles perlées retombent sur le volant, le jockey et le bas de la manche sont ornés de la même dentelle et des feuilles perlées. — Chapeau diadème en crêpe rose orné dessus d'un cordon de fleurs et de feuilles givrées, dessous de plusieurs rangs de perles fines; deux barbes de tulle croisent devant.

Croisic. — Robe en popeline sablée découpée en pointes aiguës. — Jupon pareil. — Paletot breton en cachemire blanc orné de bandes découpées et brodées en broderie orientale, boutons d'argent sur le haut du paletot, les poches et le bas des manches. — Chapeau en crin gaufré, orné de violettes.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 16 mai, les patrons suivants :

Corsage à revers avec ceinture de la gravure 3572.
Corsage plissé.
Paletot à manche égyptienne.
Veste bretonne pour baby.

Le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles* étant épuisé, nous avons dû le faire réimprimer. Cette nouvelle édition est augmentée d'une explication détaillée pour la frivolité et le filet, ainsi que de plusieurs points de broderie pour le filet guipure; nous pourrons, dans peu de jours, le tenir à la disposition de nos abonnées.

(1) Chapeaux de mesdames Baicard et Callmann.

ÉPHÉMÉRIDES

7 MAI 1360. — PAIX DE BRÉTIGNY.

Cette paix mit fin, pour un temps, à la fatale guerre du roi Jean contre l'Angleterre, et quelque onéreuse qu'elle fût, la France l'accueillit avec des transports de joie. Froissart raconte que les Anglais, campés à Brétigny, près de Chartres, furent épouvantés à la vue d'un orage terrible, et que le roi Édouard III, tournant les yeux vers Notre-Dame de Chartres, promit à la sainte Vierge, si elle le sauvait du péril, de faire la paix avec le roi de France, qu'elle semblait avoir pris sous sa protection. Quand la paix fut signée, Édouard vint dans le sanctuaire révéré rendre ses hommages à la Mère de Dieu, ainsi que l'attestent les registres capitulaires.

Le mot de l'Énigme d'Avril est : MOUSSE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : **Souffler n'est pas jouer.**

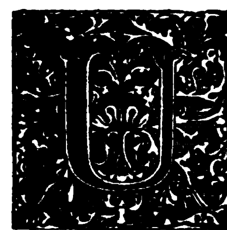
RÉBUS



Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

DES NÉGLIGENCES DU LANGAGE

Ma chère Marie,



Un jour vous m'avez dit : — « Vous êtes un méchant, un exigeant, un taquin; vous grondez, vous critiquez toujours, — et l'on vous aime tout de même.» Et, comme je ne savais que faire de cette déclaration à brûle-pourpoint, vous avez ajouté, en manière de commentaire : « C'est vrai pourtant, vous êtes avare de compliments, prodigue de reproches; vous choisissez d'ordinaire, pour dire la vérité, le moment où elle n'est pas agréable; vous voyez nos défauts, vous en profitez contre nous quand vous les avez vus, et malgré tout cela, c'est vous plus que les autres qui avez notre confiance et notre sympathie. Instinctivement, sans savoir pourquoi, nous nous défions de ceux qui ont toujours à la bouche des paroles flatteuses : ils nous ennuient à la longue, et nous sentons qu'ils ne sont pas sincères.

S'il vous en souvient, ma chère Marie, cette boutade vous a valu la chose rare entre toutes : mon approbation. Je vous ai remerciée d'abord de ce gentil témoignage d'affection; puis, je vous ai félicitée d'aimer mieux entendre la voix de la vérité, fût-elle parfois un peu sévère, que celle de la flatterie. Et là-dessus, nous nous sommes dit adieu, car nous étions à la veille de nous quitter : vous partiez pour la campagne avec vos chers parents, tandis que moi, fidèle à mes vieilles habitudes, je restais à Paris.

Une convention fut alors passée entre vous et ma fille : on échangerait un journal, afin de continuer à partager ses émotions, ses plaisirs, afin d'être séparées le moins possible. Il paraît qu'en entendant discuter les articles du contrat, j'ai laissé errer sur mes lèvres un léger sourire, car vous m'avez interpellé comme si j'avais interrompu : « Ne riez pas, monsieur, c'est très-sérieux; nous nous dirons tout ce que nous aurons fait, même tout ce que nous aurons pensé; j'en prends, pour ma part, le solennel engagement; et pour que cela me serve à ne rien faire, à ne rien vouloir que de bon, j'autorise Marguerite à vous lire toutes mes lettres, sans exception. Vous savez que je n'ai pas l'art de me contrefaire, je me montrerai telle que je serai; je compte encore, avez-vous ajouté, sur votre bonne franchise pour me prévenir quand je ne serai pas bien. »

En vertu de cette autorisation, j'ai été admis depuis six mois, ma chère Marie, à vous voir vivre à ciel ouvert; j'ai entendu vos confidences, j'ai été initié à vos projets et à vos rêves. — Malgré ma méchante envie, je n'ai pas trouvé grand'chose à reprendre aux faits et gestes de votre petite personne. Tout semble s'être passé très-correctement : les idées ne sont pas trop en désordre, et les actions valent presque les idées. Décidément, le journal porte ses fruits. Chaque matin, la jeune Marie s'est dit : « Prenons bien garde à ce que nous allons faire, dire ou penser; car ce soir, il faudra l'écrire; soyons prudente, attentive, n'écoutons que les bonnes inspirations, appliquons-nous à être sage. » Et cette promesse, régulièrement renouvelée, a été, je dois le reconnaître, fidèlement tenue.

Cependant (avec moi, vous le savez, il y a toujours un cependant) j'ai pris des notes. N'ayant aucun crime à constater pour le fond, je me suis attaché à enregistrer les erreurs de la forme. Vous allez vous récrier : « Un journal, direz-vous, écrit au courant de la plume, n'est pas une amplification, un discours châtié, édulcoré; c'est un récit naïf, sans prétention, sans préparation d'aucune sorte, et j'ai écrit comme j'aurais parlé. »

Je l'entends tout à fait ainsi, ma chère enfant, et c'est sur ce pied que je veux vous dire mon sentiment. Votre journal est une causerie familière; il ne doit pas être autre chose, et ce n'est point de votre style que nous allons nous occuper.

Loin de moi la pensée de vous reprocher l'expression franche et naïve de vos idées. J'inclinerais beaucoup plus volontiers à vous éloigner de la recherche, de l'affectation, si telle était votre tendance. Le naturel et la simplicité, qui conviennent à tout le monde, sont un charme particulier chez une jeune fille; plus elle sera simple dans sa toilette, dans ses manières, dans sa conversation, plus elle sera sûre de plaire. On l'a dit avec raison : le naturel appelle la confiance; l'affectation la repousse ou la détruit.

Mais simplicité n'est pas synonyme de négligence non plus que de vulgarité. Le laisser-aller n'est pas le naturel, le commun n'est pas le simple. Encore une fois, ce n'est point l'élégance que je réclame; les fleurs de rhétorique ne sont pas plus nécessaires à votre langage que les bracelets à vos bras; ce que je désire vous voir garder toujours, c'est la distinction. Beaucoup de gens se croient spirituels en adoptant des expressions étranges, des locutions que le bon goût réprouve. Ils se trompent,

ne les imitez pas. Vous tomberiez dans ce travers, comme tant d'autres, à peu près sans vous en apercevoir, par ce penchant qui nous porte à suivre le courant, à imiter même le laid.

Et puis, prenez la peine de vous demander quel est le mot qui doit rendre votre pensée : si vous vous contentez du premier qui se présente, vous direz rarement le mot juste, et votre pensée perdra tout à la fois sa force et sa vérité. De négligence en négligence, vous finirez par ne plus savoir même appeler les choses par leurs noms, et votre langage deviendra aussi banal que choquant Une petite demoiselle, qui ne se savait pas écoutée, disait l'autre jour à une de ses bonnes amies : « Dis donc, comment trouves-tu la petite chose, qui s'était mis dans la tête que j'allais me décarcasser pour lui retaper son machin? Je l'ai joliment envoyée promener, par exemple! vois-tu c't' aventure? » — Moi, qui n'ai pas vu l'aventure, qui n'ai pas même compris le discours, ne pouvant découvrir ni de qui ni de quoi il s'agissait, je me suis demandé si quelques verbes un peu plus nobles n'auraient pas remplacé avec avantage *décarcasser* et *retaper*.

Vous, ma chère Marie, vous n'en êtes pas encore à vous décarcasser; mais vous vous *éreintez* souvent, vous n'avez pas le temps de vous *goberger*, vous aimez les *bibelots*, vous n'êtes pas *chiche* de vos pas, vous trouvez que votre frère a du *guignon* dans ses examens, et qu'il *s'emberlificote* facilement; vous demandez à ma fille si *elle a la berlue*, et vous lui conseillez de ne point se laisser *entortiller*, en ajoutant : « Si tu ne te *bichonnes* pas pour ce bal, je ne te pardonnerai de ma vie ; tu as plus de *chic* que nos provinciales, et je suis bien sûre que tu les *enfonceras* toutes. » — Vous dites *lâcher* là où d'autres diraient *laisser*, vous admettez qu'on *flanque* des coups, quand il serait si simple de les *donner*, et vous ne reculez pas devant une exclamation qui vous semble d'autant plus pittoresque que vous n'en respectez pas l'orthographe : *bernique!*

Tout cela, *en masse* (ce collectif est à vous), ne vous paraît peut-être pas constituer un gros péché. Il est certain pourtant que si vous n'aviez pas admis dans votre vocabulaire tous ces enfants perdus de la langue moderne, vous seriez beaucoup plus harmonique : tel qu'il est, votre langage ne vous ressemble pas (1). Croyez-moi, ma chère enfant, ne faites jurer vos expressions ni avec vos manières ni avec votre pensée. Notre façon de parler est une grande partie de nous-mêmes; si l'on ne nous demande pas d'être éloquents, on ne nous pardonne pas d'être communs. Il y a un milieu entre l'élégance et la trivialité, et ce milieu c'est la bonne tenue.

Il me suffira de vous avoir prévenue pour que ce mal naissant disparaisse. Si, avec des instincts élevés et le goût des belles choses, nous contractons de mauvaises habitudes, c'est toujours faute d'attention. Soyons en garde contre les invasions étrangères; quand notre vigilance est endormie, notre esprit subit peu à peu de fâcheuses influences et prend finalement un mauvais pli.

Défiez-vous de votre jeune entourage : les produits qui viennent de là ne sont pas toujours munis de leur certificat d'origine. Plus d'une fois, votre frère, tout *bûcheur* qu'il est, et quoiqu'il ne se laisse pas facilement *brosser* aux échecs (c'est lui, bien sûr, qui vous a soufflé ces expressions énergiques), vous donne quotidiennement de mauvais exemples. Il protesterait, je le sais, en disant *qu'on fait des manières, qu'il faut y aller tout de même*, et *carrément*; mais ses décisions ne sont ratifiées ni par l'Académie ni par le bon goût, et ce qu'il prend pour la suprême simplicité est la pire des exagérations. — Non que je prétende vous interdire despotiquement toute conversation avec votre excellent frère et ses jeunes amis, mais je vous conseille d'être attentive à ne pas parler comme eux. — Excès de prudence, direz-vous. Je n'en disconviens pas, mais excès nécessaire. Avouez qu'il sied à la prudence d'être excessive; c'est un défaut qui lui va bien. S'il est de trop de « s'écouter parler, » encore faut-il savoir comment on parle.

Si vous êtes restée mon amie, comme je l'espère, vous ne laisserez dire à personne que je suis un rigoriste. Le danger que je vous signale n'est pas chimérique. Toutes ces choses, prétendues petites, auxquelles on n'attache aucune importance, finissent toujours par laisser une trace. Ce qui d'abord n'a été qu'un jeu, qu'une plaisanterie d'un instant, est plus souvent qu'on ne le croit le commencement d'une mauvaise habitude. Laissez, sans y prendre garde, votre langage devenir banal et vulgaire, et insensiblement, vous deviendrez incapable d'exprimer avec goût ou seulement avec précision la plus simple de vos pensées.

Ce que je dis des emprunts faits à un vocabulaire qui ne saurait être le vôtre, je le dirai également, ma chère Marie, des incorrections. Il y a, dans le langage usuel de beaucoup de gens, des fautes courantes que rien n'explique ni ne justifie. Chacun pourtant semble trouver très-naturel de se soustraire à ce qu'on appelle les exigences de la syntaxe, et vous entendez dire tous les jours par des gens qui parleraient bien s'ils voulaient s'en donner la peine : — *je m'en rappelle*, — *faites cela de suite*, — *on doit consulter les hommes qui méritent de l'être*, — *comme de juste*, — *un dinde*, — *où restez-vous?* — *remplir un but*, — *gouailler quelqu'un*, — *il n'a pas décessé de pleuvoir*, — *demander excuses*, — *elle est admirée par tout le monde*, — *il s'est mal conduit vis-à-vis de nous*, — *je ne doute pas qu'il vienne*, — *il est si sévère qu'il m'en impose*, — *nous demeurons auprès du marché*, — *les fruits sont tombés par terre*, — *se plaindre de son sort ne sert à rien*, — *je vous observe que....*, — *il faudrait que je sorte*, — *n'imitez pas son exemple*, — *il m'a fixé pendant une heure*, — *envier son prochain*, — *j'espère que vous êtes sage*, etc., etc.

Tout aussi bien que vous et moi, ceux qui parlent ainsi savent qu'il faudrait dire : je me *le rappelle*; faites cela *tout de suite*; on doit consulter les hommes qui méritent d'*être consultés*; comme de raison;

(1) De toutes vos hardiesses, et je ne les ai pas toutes citées, la seule que je sois disposé à vous passer, c'est *bibelot*. Corruption, transformation de *bimbelot* (jouet d'enfant, colifichet, bagatelle), ce mot ne figure pas dans les dictionnaires; mais il n'a rien de choquant, et il s'est si bien substitué à son aîné qu'on soupçonnerait à peine aujourd'hui qu'il existe des *bimbelots*, si les marchands de jouets d'enfants ne s'appelaient pas *bimbelotiers* et *marchands de bimbeloterie*.

une dinde; où *demeurez*-vous? *atteindre* un but; *railler* quelqu'un; il n'a pas *cessé* de pleuvoir; demander *pardon*; elle est admirée *de* tout le monde; il s'est mal conduit *envers* nous; je ne doute pas qu'il *ne* vienne; il est si sévère qu'*il m'impose*; nous demeurons *près* du marché; les fruits sont tombés *à* terre; se plaindre de son sort ne sert *de* rien; je vous *fais* observer que...; il faudrait que je *sortisse*; ne suivez pas son exemple, il m'a *regardé* pendant une heure; *porter envie* à son prochain; je *pense* que vous êtes sage; etc., etc., etc. Mais on s'est laissé aller à ces négligences sans autrement y songer, et sur certains points même on déclare catégoriquement qu'il serait prétentieux de chercher la correction.

L'euphonie, qui joue un grand rôle dans notre langue, a autorisé, en quelque sorte, cette manière de raisonner, particulièrement pour ce qui touche les imparfaits du subjonctif. Rien n'est plus choquant, dit-on, que ces terminaisons en *asse*, en *isse*, et en *usse*, et le mieux est de les proscrire dans la conversation. Soyez de cet avis, ma chère Marie, et nous ne serons pas d'accord. Je respecte comme il convient les oreilles de mes semblables, j'apprécie la délicatesse de leur fibre musicale, et je comprends qu'on prenne toutes sortes de précautions pour éviter les rencontres bizarres et les sons discordants; mais je ne pousse pas l'ardeur de ce principe jusqu'à lui sacrifier la correction. Ce que j'admets, ce que je réclame au besoin, c'est qu'on évite les tournures de phrase qui entraînent à leur suite ces imparfaits maudits. Hors de là, je maintiens entiers les droits de l'exactitude, et je dis : si les circonstances vous ont engagé dans une période qui comporte le mode subjonctif et ses temps passés, il faut en subir courageusement les conséquences : on n'est pas tenu d'être harmonieux, on doit toujours être correct.

La grammaire, toute rigide qu'elle est, a fait à l'euphonie des concessions dont il faut lui savoir gré. Si elle a laissé debout, avec toutes ses horreurs l'imparfait du subjonctif, elle a supprimé de fait le passé défini en permettant, pour éviter les fâcheuses résonnances, de lui substituer son voisin, le passé indéfini, et nous faisons bien d'user largement de la permission. On sait, par les exemples que nous en donnent certains habitants des provinces méridionales, quel singulier effet produisent les *îmes*, les *âtes* et les *ûmes* lorsqu'ils sont abusivement accumulés. — « Vous n'eussiez jamais pu faire ce que nous fîmes jeudi... oui, c'est bien jeudi dernier : nous montâmes sur la colonne Vendôme, et le soir, vers quatre heures, nous remontâmes sur l'arc de triomphe de l'Étoile ! — Ah ! mon Dieu ! je suis tout essoufflé, rien que de vous entendre raconter ces ascensions... le matin sur la colonne, et le soir sur l'arc de triomphe. — Nous y montâmes le même jour. — Mais vous grimpâtes horriblement ce jour-là ! — Ah ! nous eûmes un beau spectacle! A l'arc de triomphe surtout, nous nous y plûmes tant que nous y restâmes une grande heure ; il n'en fut pas de même sur la colonne Vendôme : d'abord, nous mîmes trop longtemps pour y monter; l'escalier n'est pas agréable ; nous dûmes laisser nos dames en bas; et puis, arrivés en haut, mon cousin Tupinières, qui est toujours indisposé depuis qu'il est à Paris, fut pris de vertige, et nous dûmes redescendre tout à l'heure. » (Madame de Girardin).

En résumé, ma chère Marie, si je vous ai toujours dit, si je vous répète encore de fuir la prétention, quel qu'en soit le prétexte et sous quelque forme qu'elle se présente, je ne vous recommande pas moins instamment de prendre garde aux négligences. Parlez bien et juste, puisque vous le pouvez faire : repoussez ce qui est vulgaire, défiez-vous de l'à peu près, bannissez les termes impropres, les tournures vicieuses, et promettez-vous enfin de parler français. Assez d'autres, qui n'ont point votre éducation ou ne sont pas de votre monde, se plaisent à parler l'argot.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE.

JOURNÉE CHRÉTIENNE DE LA JEUNE FILLE

Méditations et Lectures pour tous les jours de l'année

Avec récits et notices pour chaque dimanche.

PAR Mme BOURDON (1)

S'IL est, mesdemoiselles, une plume qui vous soit particulièrement sympathique entre toutes celles qui se consacrent, dans ces colonnes, à votre amusement, à votre instruction, à votre perfectionnement et à votre édification, c'est bien celle de madame Bourdon. Est-il, en effet, une seule d'entre vous qui n'ait subi le charme émouvant et fortifiant tout à la fois de ces pages frappant toujours juste, parce qu'elles sont toujours vraies, et donnant à ceux qui les lisent, non une simple satisfaction d'esprit, mais un apaisement d'âme, un soulagement de cœur, une force plus grande devant les épreuves, une résignation plus sereine en face des mille petites misères dont la vie est pleine, et que son expérience de femme intelligente et réfléchie, de femme de bien et de chrétienne, sait nous montrer inévitables et nécessaires?

(1) Deux volumes avec gravures. Brochés, 6 fr. 50; en percaline, 8 fr.; belle reliure chagrin, 15 fr. ; chez Putois-Cretté, éditeur, 39, rue Bonaparte.

Ainsi que le disait, il n'y a pas longtemps, je ne sais plus qui, dans ce journal, — peut-être madame Bourdon elle-même, — *les bons livres sont de véritables bonnes actions!*

A ce compte-là, combien madame Bourdon est riche : riche aux yeux des hommes pour les grâces et les charmes de style, de pensée et de talent qu'elle possède; riche aux yeux de Dieu par les âmes que cette morale si pure, si sage, si douce, a dû soutenir ou remettre dans la bonne voie.

Mais ce n'est pas un panégyrique de cet auteur favori et si modeste que je veux faire ici, c'est un compte rendu de la dernière publication de madame Bourdon, publication remarquable, comme tant d'autres sorties de cette plume privilégiée, et plus utile encore que beaucoup d'autres, puisqu'elle travaille directement et sans paraboles *à la vigne du Seigneur*.

D'abord, mesdemoiselles, vous êtes-vous quelquefois dit que la plupart de nos fautes viennent moins de nos mauvais instincts que de notre manque de réflexion? C'est une vérité qui de tout temps elle a été constatée.

Le prophète Jérémie déclarait que « *la terre avait été désolée parce que personne ne rentrait dans son cœur.* » Et vous connaissez, toutes, les paroles de sainte Thérèse : *Promettez moi de faire chaque jour un quart d'heure d'oraison, et je vous promets le ciel!*

Or, par *oraison*, sainte Thérèse n'entendait pas seulement *prière*, mais retour sur soi-même, *méditation*; et « la méditation, dit madame Bourdon, n'est que la réflexion appliquée aux vérités du salut. »

Ah! si cette pratique de l'oraison était utile à l'époque où vivait sainte Thérèse, combien elle l'est davantage quand on veut y voir clair aux affaires de sa conscience, dans ce siècle fiévreux, agité, « où l'on vit si vite, dit encore madame Bourdon, et où les jours ne suffisent jamais à ce qu'on entreprend : affaires, relations, voyages, plaisirs, études même, tout est compliqué, enlacé; on arrive à la fin de la journée sans avoir fait tout ce qu'on voulait faire, on arrive à la fin des années en laissant beaucoup de choses à demi faites, et on arrivera à la fin de la vie sans avoir atteint le but. — Quel est pourtant le but de la vie? Remplir ses devoirs en vue de Dieu, se garder du mal et pratiquer le bien; enfin, selon la suprême parole de celui qui est la voie, la vérité et la vie, aimer Dieu par dessus toute chose et son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. »

Plus loin, l'auteur du livre que je vous recommande continue :

« Qui n'aurait pas un quart d'heure ou une demi-heure à consacrer à ces réflexions? qui ne peut saisir, avant les occupations de la journée, un moment pour se recueillir devant Dieu et pour répandre dans son âme la semence des bonnes pensées, qui produisent les bonnes actions? » Ce qui est très-juste et très-vrai, car ceux qui ne méditent pas sont ceux-là seuls qui ne le veulent pas faire.

J'ajouterai à ces sages paroles que si la méditation est d'une indispensable utilité pour tous les chrétiens qui souhaitent « arriver dans l'éternité comme en un havre tranquille, » elle est plus nécessaire encore aux jeunes âmes telles que les vôtres, qui, entrant dans le monde sans y connaître leur voie, sont les jouets — souvent les dupes! — de bien des illusions, de bien des écarts dangereux d'imagination, de bien des chimères séduisantes...

A votre âge, mesdemoiselles, on voit tout en beau; il n'y a à chaque chose que des horizons roses et bleu de ciel; on ne se défie de rien : ni de soi, ni des autres, ni des entraînements imprévus; on ne croit qu'au bien, et le mal lui-même prend des allures si patelines, il se revêt d'une bonhomie si habilement jouée que, loin de le trouver laid comme vous l'imaginiez, vous vous sentez presque disposées à taxer d'exagération, d'injustice, de rigorisme, ceux qui vous l'avaient peint très-noir. De cette indulgence à le trouver beau tout à fait, ou au moins agréable, il n'y a pas bien loin. Et où vous arrêterez-vous, pauvres enfants, une fois lancés sur cette pente glissante?

Telle est, mes chères jeunes filles, la situation dangereuse qui vous est — ou plutôt qui vous serait faite à vos débuts dans la vie — sans la méditation que je vous prêche.

Eh mon Dieu! pour vous préserver de tous ces dangers, — que votre imagination pourrait bien vous faire voir roses comme le reste! — nous ne vous demandons chaque jour que le petit quart d'heure d'oraison de sainte Thérèse. Est-ce être trop exigeante?

Et non-seulement nous vous le demandons, mais pour vous épargner la peine du moindre effort, nous vous apportons un ouvrage où vous le trouverez tout préparé, ce quart d'heure de grâce!

Dans sa *Journée chrétienne de la jeune fille*, madame Bourdon a médité au point de vue des obligations spéciales à votre âge, à votre condition, les grandes vérités du christianisme et les devoirs que la connaissance de ces vérités impose aux chrétiens. Puis elle a suivi pas à pas la vie du Sauveur, ses discours, sa doctrine... toujours songeant au profit pratique que vous tireriez de ces sublimes enseignements. Elle s'est mise à votre place, en un mot, et, pensant comme vous pourriez penser, elle a écrit quelques pages de réflexions, de *retours d'âme*, si je puis m'exprimer ainsi, pour chacun des jours de votre année.

Ces pages, voici comment il faut en prendre connaissance pour qu'elles soient réellement profitables. Je rends la plume à madame Bourdon :

« Vous lisez la veille la méditation du lendemain; vous y pensez un instant, afin de la bien graver dans votre esprit; puis, le moment de cette méditation venu, vous vous recueillez, vous invoquez le divin Esprit et vous dites aux pensées étrangères ce que leur disait saint Bernard : *Retirez-vous, je vous reprendrai à la porte.*

Vous relisez alors le premier point de la méditation; vous y réfléchissez et tâchez de vous l'appliquer à vous-même. Vous produisez, selon le sujet, quelques actes de confiance en Dieu, d'amour envers le céleste bienfaiteur, de repentir pour vos fautes, de bons propos pour l'avenir. Vous ferez de même pour les autres points. Terminez par une bonne résolution pratique pour le jour présent. »

Recueillez aussi soigneusement, pour vous en souvenir et vous en pénétrer jusqu'au soir, la pensée qui termine chacune de ces méditations, pen-

sée que madame Bourdon a tirée, avec un grand tact et une grande érudition religieuse, des livres saints, des Pères de l'Église et de nos orateurs chrétiens célèbres. De plus, suivant le conseil de saint François de Sales dans l'*Introduction à la vie dévote*, « au sortir de cette oraison, vous prendrez garde de ne point donner de secousse à votre cœur, car vous épancheriez le baume que vous avez reçu par le moyen de l'oraison. Je veux dire qu'il faut garder, si c'est possible, un peu de silence et remuer tout doucement votre cœur de l'oraison aux affaires, retenant le plus longtemps possible le sentiment et les affections que vous y avez conçus. »

Outre ces méditations si pratiques, madame Bourdon a semé son livre de récits édifiants et charmants comme ceux qu'elle sait faire, choisissant ses héroïnes parmi les femmes et surtout les jeunes filles de ce temps qui, vivant de la même vie que la nôtre, ont trouvé moyen cependant de se sanctifier et de passer ici-bas en ne laissant derrière elles que de bonnes œuvres et de bons exemples. Ah! mesdemoiselles, qu'il y a loin de la vie molle et inutile que nous menons en général, nous autres femmes d'aujourd'hui, à ces existences si bien remplies et si fécondes en heureux résultats! Quels retours sur soi la simple lecture de ces méditations fait faire, et en même temps de quelle ardeur de mieux employer les jours que le Seigneur voudra bien encore nous donner, on se sent pénétré!

Laissez-moi vous citer quelques nouvelles lignes de cette autre partie de la *Journée chrétienne*. Je choisis, entre nombre d'autres, un type qui, selon moi, peut être fécond pour vous en heureux exemples : celui d'une jeune fille qui avait l'âge et qui était dans la position de beaucoup d'entre vous.

Mademoiselle Adèle Des Essarts naquit à Saulieu (Côte-d'Or), le 21 février 1822. Hélas! sa vie fut courte! car dans la nuit du 21 au 22 août 1844, Dieu rappelait à lui son âme.

« Tous ceux qui ont connu cette pieuse jeune fille, dit son biographe, ont conservé le plus doux souvenir de sa grâce et de ses vertus; elle réalisait en elle ce que saint Paul recommandait aux fidèles de son temps : elle accomplissait *tout ce qui est aimable*, et les actions par lesquelles elle gagna promptement la couronne immortelle sont à la portée de toutes.

« Son père, officier supérieur attaché à l'arme du génie, avait une nombreuse famille; aussi Adèle, qui en était l'aînée, exerçait dès son jeune âge ce droit d'aînesse par une petite surveillance, de bons conseils et d'excellents exemples envers ses jeunes frères et ses sœurs. Et, c'est une justice à lui rendre, on a souvent admiré l'autorité qu'elle savait prendre, non-seulement sur ces enfants, mais aussi sur ses serviteurs; jamais de paroles brusques ou tranchantes, jamais d'ordres absolus, jamais de menaces, mais quelques mots calmes, pleins de raison et en même temps assaisonnés de tant de douceur, que l'on ne savait point y résister. »

L'espace me faisant défaut, je ne vous dirai rien de sa première enfance, bien qu'elle fourmille de traits charmants.

« Malgré le besoin de s'instruire qui faisait qu'Adèle cherchait à se procurer des livres avec une avidité prodigieuse, jamais elle n'a lu un roman, jamais elle ne s'est permis de parcourir un feuilleton de journal, car on lui avait dit que ces lectures avaient du danger pour les jeunes personnes surtout, et c'était assez pour qu'elle y renonçât entièrement... »

« Son application à l'étude ne la détournait pas de l'accomplissement des devoirs qu'elle avait à remplir dans l'intérieur de sa famille : aider sa mère dans les détails du ménage, entourer son aïeule des plus tendres soins, veiller à ce que son père trouvât toujours au moment marqué ce dont il avait besoin, présider aux leçons de ses jeunes frères, façonner aux usages de la famille sa sœur, qui revenait de la maison royale de Saint-Denis, diriger les domestiques, entretenir la gaieté par une douce causerie et d'aimables paroles, montrer une activité qui n'avait rien de fatigant pour personne, prévenir les moindres désirs de tous, prodiguer ces bonnes et saintes caresses de jeune fille, qui sont un des plus doux charmes du foyer paternel, ce fut ce qu'elle pratiqua chaque jour, ce qui la fit tant aimer de ses parents, ce qui répandit sur quelques années de leur vie un bonheur si pur, ce qui aujourd'hui la fait si vivement regretter...

« ... Quand le moment de s'occuper de son avenir et de prendre un parti fut venu pour Adèle, la jeune fille, après avoir prié et réfléchi quelques jours, vint annoncer à ses parents, en employant cette exquise réserve qui accompagnait toutes ses paroles, qu'elle ne se marierait jamais, qu'elle voulait vivre uniquement pour Dieu, et qu'ainsi elle désirait ne point paraître dans les assemblées du monde... Ses parents, sans s'opposer à son dessein, lui firent comprendre qu'elle était bien jeune pour se prononcer ainsi; qu'il ne faut pas renoncer sans réflexion à ce qu'on ne connaît pas encore, qu'une épreuve était nécessaire; et il fut convenu que pendant un an elle serait conduite dans le monde, qu'elle chercherait à y paraître d'une manière qui pût plaire à sa famille, et qu'elle ne parlerait pas une seule fois de sa vocation vraie ou prétendue.

« Jamais certainement jeune personne ne se soumit aussi exactement à l'épreuve. Adèle fut durant cette année, au dire de tous, l'ornement des salons; sa mise, d'une décence toujours sévère, était extrêmement soignée; une gaieté qui ne dégénérait point en légèreté ne la quittait pas; elle parlait beaucoup de toilette et de bals; elle semblait montrer avec tout l'orgueil d'une jeune fille un peu mondaine la longue liste des invitations qu'elle recevait. La piété ne l'avait point abandonnée; elle communiait assez fréquemment, mais en même temps elle était de toutes les réunions auxquelles voulait la conduire sa mère; elle paraissait s'y amuser beaucoup; chacun répétait qu'elle était la jeune personne la plus gracieuse de toute la ville; qu'elle était évidemment faite pour la société, où elle paraissait avec tant de charmes, et ses parents, en entendant ces éloges, s'applaudissaient de n'avoir pas cru à sa parole; ils pensaient qu'elle aimait vraiment le monde et qu'elle avait complétement oublié ses projets de retraite.

« Quel ne fut donc pas leur étonnement lorsqu'au jour où l'année d'épreuve se terminait, Adèle

vint dire à sa mère en se jetant dans ses bras : — « Maman, enfin, c'est fini ! vous avez voulu que j'allasse dans le monde pendant un an, que je parusse m'y amuser, que je ne vous parlasse pas une seule fois de mes projets. J'ai obéi autant que j'ai pu, Dieu sait ce qu'il m'en a coûté ! J'ai caché bien des ennuis sous mes sourires, qui n'étaient pas sincères... mais à présent je n'en puis plus. C'est au-dessus de mes forces de me contraindre plus longtemps ; ne me faites pas recommencer, ou bien je vous en avertis, j'en mourrai !...

« ... On ne crut pas devoir imposer une plus longue contrainte à la pauvre enfant ; sa famille consentit à ses désirs et la laissa maîtresse d'accepter ou de refuser les invitations qui désormais seraient faites ; elle se montra pénétrée de reconnaissance et continua pendant quelque temps encore à aller dans le monde, quoique moins fréquemment ; elle s'y fit de même admirer et aimer ; elle sut affecter les mêmes goûts de jeune fille, et en préparant la toilette de sa sœur Mélanie, elle était la première à dire qu'il ne fallait pas qu'elle fût mise avec moins d'élégance que celle-ci, parce qu'autrement on remarquerait cette différence. »

Il vint un moment pourtant où mademoiselle Des Essarts cessa tout à fait de paraître dans les réunions mondaines.

« On s'accoutuma à voir ses parents sans elle, et chez eux, elle se montrait ce qu'on l'avait toujours connue dans la société. Pendant deux hivers, lorsque son père devait recevoir et que l'on dansait chez lui, elle ne témoigna pas la moindre répugnance pour revêtir le costume de bal et danser elle-même ; ce ne fut que la troisième année qu'elle sollicita et obtint de laisser la toilette et les plaisirs « qui, disait-elle en riant, scandalisent chez une dévote, puisque c'est le nom qu'on me donne. » Mise alors, dans ces réunions obligées, d'une manière moins en rapport avec son âge, mais plus en rapport avec sa piété, elle se bornait à faire les honneurs de la maison avec une amabilité charmante, et méritait les éloges que chacun aimait à faire d'elle...

« Une fois, sa mère s'étant trouvée subitement indisposée au moment d'une grande soirée qu'elle donnait, sa fille dut la remplacer en tout ; elle le fit avec une gaieté, une attention, une prévenance que tout le monde remarqua ; et pour juger du peu de dissipation que cela jetait dans son cœur, quand les invités se furent tous retirés, bien avant dans la nuit, elle changea de vêtements, se rendit à la première messe, et là elle communia avec toute sa ferveur accoutumée. Comme quelqu'un l'avait remarquée et lui disait en riant : « C'est une singulière préparation à la communion qu'une nuit passée au bal ! — Oh ! monsieur, s'écria-t-elle, je me suis assez ennuyée et j'ai fait assez d'efforts pour ne pas le laisser paraître, pour espérer que Dieu n'est pas mécontent de moi ! »

« ..... Tel était, en effet, le caractère qu'Adèle avait su donner à sa piété, que non-seulement elle ne lui sacrifiait jamais un devoir, mais qu'elle en abandonnait gaiement les plus douces pratiques dès que cela pouvait avoir quelque nécessité, quelque utilité seulement pour les autres. Disons des choses bien grandes dans leur petitesse : sa famille ayant été privée subitement de la domestique chargée de la cuisine, ce fut elle qui la remplaça durant six semaines, et quand on la plaignait surtout de ne pouvoir plus aller autant à l'église : « Est-ce donc que je fais autre chose, répondait-elle, que quitter Dieu pour Dieu ? Le servir à la chapelle ou à la cuisine, qu'importe, pourvu qu'on le serve ? »

« A une autre époque, sa mère fut malade ; constamment au chevet de son lit, elle abandonne toutes les communions auxquelles elle était accoutumée et, le dimanche venu, elle ne se fit nul scrupule de manquer à la messe ; cependant, vers onze heures du matin, la malade s'étant assoupie : « Oh ! maintenant, dit-elle à sa sœur, voilà que maman me donne juste le temps d'aller à la messe : tu peux bien la garder seule quelques instants. » Ainsi il n'y avait chez elle ni indifférence ni exagération, mais cette *soumission* sagement *raisonnée* qu'exigeait saint Paul.

« Pour le travail, c'était toujours de sa part la même activité ; on ne la voyait jamais perdre un moment, et lorsqu'elle rentrait de ses courses, couverte quelquefois de sueur, elle prenait aussitôt son ouvrage et stimulait même sa mère et sa sœur, si elles paraissaient moins pressées qu'elle : « Travaillons, travaillons, disait-elle, nous sommes faits pour travailler toujours ! » Aussi tout ce qu'elle venait à bout de faire est surprenant, et l'on ne comprend pas, par exemple, comment avec ses occupations accoutumées, elle put broder en une seule année dix-huit mouchoirs très-riches, dont elle fit autant de cadeaux ; car ce fut toujours un besoin de son cœur de donner.... Voilà en quoi Adèle Des Essarts était admirable : c'est qu'elle trouvait moyen de consacrer beaucoup à la piété et aux bonnes œuvres, sans rien enlever jamais à ce qu'elle devait à ses obligations personnelles ou à ce qu'elle regardait comme tel.

« L'amabilité parfaite qu'elle montrait envers tout le monde la faisait chérir de chacun ; mais il est impossible d'être plus aimée qu'elle ne l'était par ses compagnes, et elle le méritait par son application constante à leur faire plaisir. Toujours la première à préparer les jeux et à exciter la gaieté, elle trouvait le moyen d'être agréable à toutes. »

A propos de cette aimable gaieté chrétienne, madame Bourdon parle d'une autre jeune fille, Césarine de Givenchy, qui, ainsi qu'Adèle « était pour ses nombreux frères et sœurs, l'amie et la compagne la plus charmante. C'était elle qui les amusait, qui inventait pour eux des délassements sans danger ; sa présence les préservait de l'ennui ; on la voyait, à la campagne, soigner les petits jardins d'enfant, organiser des promenades lointaines, de joyeuses cavalcades ; le soir elle préparait des charades en action, et jouant elle-même, elle divertissait tout son auditoire. »

Je vous cite ce passage pour vous montrer que la vraie piété, la vraie vertu n'est pas farouche, mais gracieuse toujours et attirante pour tous.

Pour en revenir à Adèle et à ses compagnes, « plusieurs de ces dernières étant dans une position plus humble que celle de notre héroïne, celle-ci se croyait redevable envers elles de plus d'affabilité ; elle les prévenait en toute circonstance, les saluait la première quand elle les rencontrait, cherchait à

leur rendre service, allait les visiter dès qu'elle apprenait qu'elles étaient malades, et à chaque occasion qui se présentait elle se plaisait à faire l'éloge de leur piété, de leur zèle et de leur dévouement. »

Et avec les pauvres, quelle délicatesse encore elle avait! quelle inépuisable charité! Mlle Des Essarts était de toutes les bonnes œuvres; elle parait les autels et elle veillait sur les orphelines; elle faisait des loteries et elle instruisait les ignorants. Egalement dévouée à tous les malheureux, elle éprouvait pourtant une prédilection particulière « pour ses *chères vieilles femmes* et pour les pauvres mères entourées d'une famille nombreuse. Elle était habile à découvrir celles qui, par un sentiment de honte, dérobaient aux regards leur misère et aimaient mieux souffrir que de demander. Elle payait le loyer d'un grand nombre et, par une admirable délicatesse, elle n'allait chez plusieurs que le matin, de bonne heure, quelquefois même avant le lever du soleil, afin qu'on ne sût pas qu'elles recevaient des secours.

Chez d'autres, au contraire, qui ne pouvaient sortir, et dont l'ennui était la plus cruelle infirmité, elle portait son ouvrage, elle travaillait près de leur lit et leur tenait compagnie, les égayait par ses petits récits et les édifiait par de pieuses lectures et des conseils d'une affectueuse piété. C'était, en un mot, comme on le disait : *une sœur de charité en chapeau*; et, en effet, en se liant avec les respectables filles de Saint-Vincent de Paul, en s'occupant souvent avec elles de soulager les malheureux, elle avait pris quelque chose de leurs manières si bienveillantes et en même temps si aisées envers les pauvres. »

Que ne puis-je vous dire maintenant mesdemoiselles, la fin si touchante de la pauvre Adèle, ses dernières pensées, ses dernières aspirations, ses adieux et ses recommandations à sa famille ou plutôt à sa sœur, car elle s'efforçait de cacher son état et surtout la connaissance parfaite qu'elle avait de cet état à sa mère désolée? Je préfère vous donner quelques fragments du petit règlement de vie qu'elle s'était fait. Malgré l'intérêt et l'édification que vous éprouveriez en écoutant le récit de ses derniers instants, il y a, ce me semble pour vous, une utilité plus pratique dans la lecture de ce règlement qui peut vous convenir aussi bien qu'il convenait à mademoiselle Des Essarts, en le modifiant et en le subordonnant, bien entendu, aux obligations de chacune d'entre vous.

« Avec la grâce de Dieu, dit-elle, je prends les résolutions suivantes pour ce qui concerne l'emploi de mon temps.

« Chaque jour, mes premières pensées seront pour Dieu, mes premières paroles seront un acte d'abandon à sa sainte volonté, ma première action sera le signe de la croix.

« Je me lèverai entre quatre heures et demie et cinq heures. Je m'habillerai modestement, pensant à Dieu autant que je le pourrai; je ferai ensuite mon lit et j'arrangerai ma chambre.

« Entre cinq heures un quart et cinq heures et demie, je me rendrai à l'église, j'y réciterai ma prière du matin, je ferai ma méditation, et j'assisterai au saint sacrifice de la messe avec tout le recueillement et la ferveur dont je suis capable.

« Je rentrerai à la maison pour six heures et demie, j'habillerai mon petit frère, je lui ferai réciter ses prières et je lui donnerai à déjeuner; je m'efforcerai toujours de le traiter avec une grande douceur et de ne pas m'impatienter quoi qu'il arrive. Ensuite je déjeunerai moi-même et je rendrai à ma sœur et à bonne maman les services qu'elles veulent bien que je leur rende.

« A sept heures et demie, je me mettrai à étudier mon piano jusqu'à neuf heures et demie; je dessinerai ensuite jusqu'à onze heures et demie, où je ferai mon second déjeuner avec mes parents.

« Après déjeuner, je ferai une lecture de piété, puis je me mettrai à travailler à l'aiguille, à moins que je n'aie à écrire ou à m'occuper des choses du ménage. A quatre heures et demie, je me retirerai dans ma chambre pour faire une lecture instructive.

« Après dîner, quand je ne sortirai pas, je jouerai du piano pendant une demi-heure et je ferai une lecture de piété. Je travaillerai ensuite à l'aiguille le reste de la soirée. Entre huit heures et demie et neuf heures, je ferai coucher mon frère et je tâcherai de pouvoir me retirer tout à fait moi-même entre neuf heures et demie et dix heures.

« Après avoir dit mes prières et avoir préparé ma méditation du lendemain, je me coucherai de manière à ne pas demeurer levée plus tard que dix heures et demie... et je tâcherai de trouver le sommeil en me livrant à de bonnes pensées, afin que le dernier moment de la journée soit pour Dieu.

RÉSOLUTIONS GÉNÉRALES.

« Je m'efforcerai de conserver la sainte présence de Dieu durant la journée. A chaque nouvelle occupation, je prierai le Seigneur d'agréer mon travail et de m'aider à le bien faire.

« Lorsqu'il viendra à la maison des visites et que je serai obligée de les recevoir, je m'appliquerai à être le plus aimable que je pourrai; je veillerai à ne laisser échapper aucune parole ni aucun geste qui fassent de la peine à qui que soit; si les personnes qui viennent m'ennuient, me gênent ou me dérangent, j'aurai grand soin de ne pas le laisser apercevoir.

« Ce sera avec les membres de ma famille, et plus particulièrement encore avec mes parents, que je serai prévenante, douce et aimable, évitant tout ce qui pourrait leur faire de la peine, devinant leurs moindres désirs, me montrant empressée à accomplir tout ce qu'ils voudront de moi. Quand ils me dérangeront ou me demanderont des choses qui me déplaisent, je ne ferai pas voir mon ennui; je tâcherai même (avec mon Dieu, je puis tout!) de faire ces choses si gaiement qu'ils s'imaginent que je ne m'impose pour eux aucun sacrifice. Comme ils s'inquiètent trop de ma santé par amour pour moi, je tâcherai, quand je souffrirai, que personne ne s'en aperçoive. »

Après ces résolutions admirables dans leur simplicité et dans leur complète abnégation, que vous dire encore, mesdemoiselles? Les réflexions que je pourrais faire déflorearaient les salutaires impressions que vous venez de recevoir...... Je me retire donc, vous laissant tout loisir pour méditer, non sur ma chétive prose, mais sur les citations extraites de cet excellent livre que je voudrais voir entre vos mains à toutes.

E. DE VILLEBLANCHE.

LES

QUARTS DE NUIT

D'UN VIEUX NAVIGATEUR

PAR G. DE LA LANDELLE (1).

Nous venons d'achever ces trois volumes, qui n'ont pas été écrits pour des jeunes filles et qui pourtant leur conviendraient très-bien, car ils forment une lecture des plus saines et des plus agréables. L'auteur est un vrai marin, un de ceux dont on peut dire :

Il a passé vingt fois la ligne,
Il est sans reproche et sans peur:
Si tu connais marin plus digne,
Va-t'en le dire à l'Empereur!

Et naviguant sur la mer jolie, il a appris de ses vieux compagnons beaucoup d'anecdotes, beaucoup d'histoires, fond de vérité qu'il a embelli par les ressources d'une charmante imagination et d'un dialogue vif, animé, plein de couleur. Chacun de ses récits développe une pensée généreuse ou raconte un acte de dévouement : je citerai le fait très-véridique du curé de Tréven qui, vieux et débile, mais charitable et vaillant, arracha soixante de ses paroissiens à une mort imminente. Je crois qu'Octave Feuillet a connu ce curé-là et qu'il l'a placé dans une des plus belles scènes de *Sibylle*. Le marin Barbejean qui donne cent mille francs, sa part de prises, à l'hôpital de Saint-Malo, et reprend la mer aussi pauvre que le jour où il est parti mousse, mérite aussi une mention: Madurec, le conteur, Thomas Coquille, le naïf matelot et Nicolas Compian, dont les héroïques vertus sont de l'histoire, intéresseront aussi nos jeunes lectrices; on apprend dans ce livre à estimer ces braves gens de la flotte, dont la vie est si rude et le cœur si bon, qui sont l'honneur de la France à l'étranger, et qu'on retrouve toujours, fidèles à leur devoir, dans les postes les plus périlleux, guerres, longs et dangereux voyages, expéditions aux terres lointaines. Ces obscurs serviteurs de l'État méritent qu'on les aime, et M. de La Landelle, qui les connaît, qui a vécu avec eux, sait les faire aimer et honorer. Nos lectrices des côtes liront, je crois, avec un vif intérêt ce livre excellent et amusant; il pourrait bien donner le goût de la marine aux petits frères, s'ils ont en eux du sang de Jean Bart ou de Duguay-Trouin, mais où serait le mal? tout livre qui excite à la générosité et au désintéressement est un bon livre; c'est une pierre apportée à la digue contre ce torrent du luxe et du bien-être, qui menace de nous déborder. A celles qui habitent les ports, à celles qui les visitent durant l'été, nous recommandons l'ouvrage de M. de La Landelle comme un aimable compagnon qui les fera rire et les fera pleurer, deux bonnes choses, chacune en son temps. Nos abonnées connaissent déjà le nom de l'auteur; elles l'ont vu dans nos colonnes, elles l'y retrouveront bientôt; bonne nouvelle qui sert de conclusion à cet article.

M. B.

(1) Trois volumes, se vendant séparément, prix : 2 fr. le volume. Chez Brunet, rue Bonaparte, 31, Paris.

ANNE-MARIE

(SUITE.)

IXV



La colombe, battue de l'orage, n'avait pas apporté la paix sous ses ailes; l'arc-en-ciel ne brillait pas dans les nuées; l'hiver, le printemps, l'été de 1792 se passèrent, chaque jour léguant au lendemain le drame et les angoisses de la veille. S'il y eut, dans les provinces reculées quelque recoin paisible où le retentissement de l'orage pénétrait à peine, ce ne fut pas le Cambrésis qui eut ce privilège : Cambrai vit des scènes de meurtre dès l'année 1792, et, quoique les campagnes fécondes de la Flandre n'eussent pas subi durement le joug féodal, quoique le peuple y fût riche et heureux, pourtant, là comme ailleurs, les convoitises s'éveillèrent et la licence ouvrit la porte aux plus mauvais instincts cachés dans le fond de l'âme humaine. Là comme ailleurs, les bons eurent peur, les gens de bien se turent; la méchanceté, l'indiscipline, l'avarice, la violence eurent le dessus; là comme ailleurs, les anciens monuments tombèrent sous le marteau, les terres des religieux et des nobles, prix du labeur, prix du sang versé, furent vendues à vil prix; les trésors des anciens âges allèrent au creuset, et le sang innocent coula, sous des prétextes qui feraient sourire de pitié s'ils ne faisaient frissonner d'horreur. L'ère généreuse de la révolution était finie : la terreur avait commencé.

Et pourtant on vivait tranquille au château

d'Audreville. Eloigné des grandes routes, il n'avait pas été visité par les Autrichiens, qui parcouraient alors la contrée; et le zèle des patriotes n'avait pas eu occasion de s'allumer à la vue des ennemis; les terres de la famille d'Audreville, passées depuis longtemps en d'autres mains, n'allumaient pas la convoitise des âpres paysans; la dot immense d'Anne-Marie était restée presque tout entière dans les mains de son père : il lui en servait les intérêts, et on avait remis à d'autres temps à reconstituer cette fortune terrienne, chère aux anciennes races; ces deux motifs maintenaient le calme autour des châtelaines. Il en existait un troisième qui eût indigné la hautaine douairière : c'était la protection, dont le nom de Janson couvrait sa fille et ceux qui lui appartenaient.

Janson avait suivi la révolution dans sa marche, et il était préparé, par l'antipathie soudaine que lui avait inspirée la noblesse et par la fougue irréfléchie de son caractère, à devenir un de ses instruments dociles. Il siégeait parmi les membres de la montagne; il appuyait de son vote et de sa voix toutes les motions hostiles aux anciennes institutions. Il fut du nombre de ceux qui, par défaut de lumières ou défaut d'énergie, firent un mal qu'ils n'avaient pas prévu, franchirent des barrières qu'ils auraient voulu respecter, se laissèrent entraîner sur une pente si rapide que rien, pas même un fleuve de sang, ne put les arrêter, et montrèrent au monde que la faiblesse peut être aussi coupable que la violence, et qu'en des temps difficiles, ne pas connaître nettement son devoir est aussi criminel que de le fouler aux pieds en le connaissant.

Parmi tant de peines qui accablaient le cœur d'Anne-Marie, c'était là la plus poignante, et chaque heure du jour en consacrait, pour ainsi dire, l'amertume. Sa belle-mère, inquiète, aigrie, agitée, ne la ménageait pas sur ce triste sujet. Le nom de Janson —votre père, ma bru!—ne sortait de ses lèvres qu'accompagné de quelque épithète violente; quand le journal, l'inexorable *Moniteur*, auquel elles s'étaient abonnées, reproduisait les discours, les demandes, les interjections, les votes enfin du citoyen Janson, toujours d'accord avec ceux des Danton et des Camille Desmoulins, la douairière passait d'ordinaire la gazette à sa belle-fille, en marquant de l'ongle l'endroit accusateur, et en disant :

« Un nouveau trait d'éloquence de votre père!

« Voilà le citoyen Janson qui vote contre les émigrés! Il oublie qui il a l'honneur d'avoir pour gendre!

« Il a parlé sur les assignats! Si on lui avait soldé sa batiste en papier, il ne ferait pas les lois, le sieur Janson!

« Une tirade contre les prêtres! Je vous la recommande, madame; elle émane de votre père... Rien détonnant! vos ancêtres n'étaient-ils pas fermiers des archevêques de Cambrai? On n'est trahi que par les siens... Judas en fut la preuve... »

Au début de ces véhémentes apostrophes, Anne-Marie essaya de résister; elle voulut défendre son père, justifier ses intentions, et l'excuser sur l'exemple de tant d'honnêtes gens qui, comme lui, fascinés par quelques pensées généreuses, s'étaient vus entraînés vers des conséquences fatales. Mais ces plaidoyers, si modérés qu'ils fussent, excitèrent chez la douairière tant d'impatience et de si cruelles récriminations qu'Anne-Marie prit dorénavant le parti du silence, silence douloureux et résigné qui aurait fléchi toute autre colère que les inflexibles colères politiques. Madame Edmée avait tenté, au début, d'adoucir sa mère par quelques paroles de paix et de piété, mais elle aussi avait provoqué un mécontentement qu'elle n'affronta point deux fois. Elle était élevée dans les anciennes traditions; elle éprouvait pour sa mère une vénération profonde, presque craintive, et l'habitude de l'obéissance religieuse ajoutait encore à la puissance de ce sentiment filial : elle voyait, elle révérait en sa mère une autorité émanée de Dieu même, et elle s'était sentie frémir de crainte et de remords le jour où la douairière l'avait regardée d'un œil sévère et lui avait parlé avec un ton grave et mécontent. Elle n'avait plus osé intervenir dans ce débat domestique, quoiqu'elle ressentît pour la comtesse Léonce la plus tendre sympathie, et Anne-Marie portait seule le fardeau de cette situation difficile.

L'existence de ces trois femmes était triste comme l'époque où elles vivaient. La douairière passait ses journées à étudier le *Moniteur* et à s'abreuver ainsi de fiel; quand cette lecture était finie, elle écrivait à son fils de longues lettres qui n'étaient pas destinées à partir, mais dans lesquelles elle soulageait son cœur en épanchant ses colères et ses indignations; Anne-Marie travaillait de ses mains, allait voir ses pauvres, et écrivait parfois à son père des lettres timides, dans lesquelles elle le suppliait de ne pas s'engager trop avant et de penser à Dieu, au passé, à sa mère, à elle-même... Edmée essayait de suivre, autant qu'elle le pouvait, la règle de son monastère de l'ordre de Citeaux : elle priait beaucoup, elle travaillait, elle gardait le silence aux heures prescrites, et ne sortait de l'enceinte du château que la nuit, alors qu'avec Anne-Marie, elles allaient, au péril de leur vie, entendre la messe dans les souterrains. La jeune religieuse avait cherché dans la vieille demeure de ses ancêtres un lieu solitaire où elle pût se recueillir et chanter les louanges divines : elle avait trouvé dans la partie gothique et abandonnée du château un oratoire dédié à la sainte Vierge et décoré encore de sa statue : c'était là qu'elle passait toutes les heures que sa mère ne réclamait pas : là, elle méditait, elle chantait à demi-voix l'office de l'église; elle récitait, le front contre terre, le *Salve, Regina*, à l'heure où jadis elle le disait à Notre-Dame de Flines, à l'heure où tous les enfants de saint Bernard et de Rancé, dispersés en Espagne et en Italie, le disaient encore; elle paraissait heureuse dans cette retraite, et Anne-Marie aimait à parer de bouquets cet autel si longtemps désolé; elle trouvait, elle aussi, un doux repos, en priant dans ce lieu qui lui semblait sanctifié par les prières et les larmes de sa sœur; et puis, dans les nuits des samedis, elles sortaient furtivement, elles parcouraient d'un pas hâtif la campagne déserte, et descendaient là où leur Dieu, proscrit et banni, les attendait. Pendant ces courses dangereuses, en pénétrant dans ce souterrain, où la trahison et la mort pouvaient les attendre, le visage d'Edmée devenait radieux, car elle était de ces vierges dont parle saint Ambroise, *qui affrontent le martyre et craignent les regards*, et la mort reçue pour la foi lui semblait plus désirable que la plus longue existence. Anne-Marie ne crai-

gnait pas non plus : les peines cruelles qui depuis si longtemps pesaient sur son âme l'avaient détachée du désir de vivre ; elle s'abandonnait à Dieu, heureuse d'affronter pour lui la mort, et calme en acceptant avec lui la vie.

Mais les anges veillèrent sur elles : quel que fût le danger de la fidélité, en ces jours terribles, la retraite du curé ne fut pas découverte, le secret du souterrain fut bien gardé, et, dans les entrailles de la terre, le sacrifice auguste fut célébré, la communion donnée, la parole sainte entendue, et les âmes constantes consolées et fortifiées. Ceux qui dominaient la France, ceux qui la couvraient de deuil, ceux qui célébraient dans les temples profanés le culte de la Raison, ne se doutaient pas que dans d'obscurs greniers, dans de pauvres réduits, dans des souterrains fermés depuis des siècles, dans les cavernes des montagnes, dans les barques dansant sur les flots, le culte du vrai Dieu se célébrait encore et que de là s'élevaient des pleurs pénitents, des supplications éloquentes, qui attiraient la vengeance céleste sur leurs têtes. Ils régnaient, ils étaient à l'apogée de leur pouvoir, mais déjà la main vengeresse commençait à tracer leur condamnation.

XVI

Ils régnaient, et Cambrai subissait leur domination terrible. Qui pourra expliquer le vertige de ces jours malheureux où, du fond de la société, était monté un flot de populace qui commandait et gouvernait, sans que, parmi les honnêtes gens, nul s'y opposât, sans que nulle tête se levât pour les braver ? Les têtes les plus altières se courbaient sous le couteau avec un courage imbécile et stoïque, et la révolution, gouvernée par les clubs, après l'avoir été par les Mirabeau, les Barnave, les Vergniaud, ressemblait à ces volcans qui, après l'ardente lave, jettent de la boue.

Or, dans un des clubs de Cambrai, un citoyen savetier proposa de faire des visites domiciliaires dans les villages des environs, et d'arrêter les aristocrates qui pourraient encore s'y trouver. La municipalité obéit aussitôt.

Ce fut par une riante, une délicieuse après-midi de la fin d'octobre, que la voiture qui renfermait les commissaires de la république arriva au château d'Audreville. Qui étaient ces commissaires ? des magistrats ? non certes ; des militaires ? encore moins ; ils se battaient aux frontières ; mais les révolutions, surtout en France, font surgir, on ne sait d'où, instantanément, une armée d'administrateurs, de directeurs, d'accusateurs qui, hier, occupaient les métiers les plus bas, qui aujourd'hui jouent passablement leur rôle ; les commissaires qui allaient arrêter les dames d'Audreville étaient de ce nombre.

Leur seul aspect révéla à la douairière et à Anne-Marie le motif qui les amenait. Leurs sinistres figures, leur costume sordide, le bonnet rouge et la carmagnole brune, leur attitude, leur première parole, qui fut un affreux jurement, ne pouvaient laisser aucun doute. En ce moment, la fierté courageuse que madame d'Audreville avait reçue de ses ancêtres avec le sang se réveilla ; elle se leva droite, arrêta sur les patriotes un regard assuré, et leur dit comme elle l'aurait dit à un laquais insolent :

« Que voulez-vous ? pourquoi entrez-vous ici ? »

Le chef de la bande, ancien garnisaire au service d'un huissier de Cambrai, ôta sa courte pipe d'entre ses lèvres, jura, et répondit :

« Nous venons te chercher, vieille carcasse ! Tu vas aller coucher en prison, et dans quelques jours... »

Un geste significatif acheva la phrase.

« De quel droit, dit à son tour Anne-Marie, de quel droit venez-vous arrêter ma mère ?

— Tu es bien curieuse, la petite mère ! du droit que nous a confié le comité de salut public, donc. Allons, housse ! dépêchons-nous !

— Je suis prête, répondit la douairière avec dignité.

— Et toi aussi, tu es prête ? ajouta l'homme en regardant Anne-Marie d'un air cruel et moqueur.

— Certainement ! Laissez-moi seulement aller préparer quelques vêtements pour ma mère et pour moi.

— Va, bégueule ! Mais un de mes gens va te suivre. »

Anne-Marie courut chez elle, fit à la hâte un paquet, et elle put, en agissant avec dextérité, glisser dans sa poche, un rouleau de louis et un petit écrin qui renfermait ses girandoles de diamants. Quand elle redescendit au salon, le garnisaire et son compagnon, autrefois garçon boucher, étaient attablés et faisaient médianoche avec le meilleur vin qu'avait pu fournir la cave ; les autres fouillaient la maison ; et la douairière regardait avec angoisse du côté de la porte ; elle craignait ce qui advint en effet.

Des pas bruyants se firent entendre dans la galerie ; on ouvrit la porte d'un coup de pied, et les autres commissaires apparurent, traînant au milieu d'eux Edmée, dont le beau visage, calme et pur, la noble attitude, auraient fait penser à cette martyre de Rubens, cette belle Catherine d'Alexandrie, si paisible et si fière au milieu des bourreaux.

« Qu'est-ce que c'est que cette béguine-là ? s'écria le citoyen Marius, en remplissant son verre de telle façon que le vin se répandit sur la table.

— C'est une ci-devant que nous avons trouvée disant ses *oremus* devant une ci-devant vierge.

— C'est bon ! c'est bon ! elle fera ses *oremus* devant sainte Guillotine. Comment t'appelles-tu, la belle ? »

Edmée rougit, mais d'une voix nette et ferme, elle répondit :

« Edmonde d'Audreville, religieuse de l'ordre de Cîteaux.

— Une victime cloîtrée ! dit un petit compagnon qui avait suivi en qualité de clerc les trois commissaires.

— Nous allons la cloîtrer mieux qu'elle ne l'a jamais été. Allons ! tout est-il prêt ?

— Oui, citoyen, les voitures sont prêtes.

— Vous voyez, aristocrates, que la république a des égards : vous allez faire votre dernier voyage en carrosse. »

En effet, dans la cour attendait non-seulement la patache qui avait amené les commissaires, mais encore une belle voiture, sortie des remises de madame d'Audreville et attelée de deux superbes chevaux noirs. Les commissaires s'en étaient emparés sans façon, au moyen de ce mot tout-puissant : Réquisition pour la république !

Le garnisaire et deux de ses acolytes s'y installèrent, et on fit monter les dames dans la patache, conduite par le garçon boucher; mais Marius, saisi par une idée subite, descendit, courut aux écuries, ramassa du fumier, et vint l'appliquer sur les armoiries des panneaux de sa voiture. Le cygne d'argent, qui annonçait que la maison d'Audreville prenait sa source dans celle de Clèves, disparut sous ce masque ignoble; on fouetta les chevaux et l'on partit, laissant le château sous la garde de quelques patriotes du village qu'on avait fait appeler.

Pendant ce triste voyage les trois prisonnières ne purent se parler, leur conducteur les observait; elles se serrèrent la main, et gardèrent un profond silence. Il était nuit close quand les deux voitures arrivèrent à la prison de Cambrai; les dames d'Audreville virent, sous une sombre voûte, quelques hommes à mine farouche, armés de piques, et on les poussa vivement dans un bureau où allait se dresser l'acte d'écrou. Quelques minutes suffirent pour la douairière et pour sa fille; mais quand Anne-Marie eût décliné ses noms et prénoms, l'homme, le greffier jeta sa plume, se tourna avec colère vers les commissaires, et leur dit :

« Qui m'a bâti un tas d'imbéciles comme vous? Voilà que vous m'amenez la fille du citoyen Janson, du patriote Janson, l'ami de tous les sans-culottes! Vous ne saurez donc jamais distinguer une vraie patriote d'une vieille aristocrate! Il fera beau voir quand vous irez encore en mission! Citoyenne, tu peux te retirer : la patrie connaît ton civisme... »

Anne-Marie voulut répliquer, résister, ce fut inutile; un homme en carmagnole, mais d'une figure débonnaire, l'entraina vers la porte, et voyant qu'elle pouvait à peine se soutenir, il la conduisit jusqu'à la rue des Chanoines, à la porte de la maison de son père, tout en lui disant d'un ton grondeur :

« Il ne faut pas être si imprudente une autre fois. Quand le loup dit : Je vous fais grâce, faut pas remettre la tête dans sa gueule. On n'a qu'une vie enfin!

« Je désirais rester avec ma belle-mère.... dit Anne-Marie d'une voix faible.

— Non, citoyenne, non, vous péririez avec elle, et que dirait votre père!

— Vous connaissez mon père?

— Citoyenne, je suis votre ancien bourrelier pour vous servir. »

En disant ces mots, il frappa du marteau à la porte cochère de la maison, qui paraissait abandonnée.

« Il n'y a personne! dit Anne-Marie découragée.

— Si, si, la femme de charge, la vieille Monique garde la maison.... »

On entendit un pas pesant; on tira à l'intérieur des barres et des verrous; l'obligeant bourrelier poussa Anne-Marie dans le vestibule, et la vieille femme élevant sa lanterne, s'écria avec autant de frayeur que de surprise :

— Eh quoi! madame la comtesse, est-ce vous? »

Elle ne pouvait parler; elle gagna à grand'peine la cuisine, et là elle se trouva mal pour la première fois de sa vie. La nature succombait sous le poids de la fatigue et des émotions. Monique n'osa appeler personne, car tout pouvait devenir danger en ces jours funestes; elle secourut Anne-Marie de son mieux, et eut enfin la joie de lui voir ouvrir les yeux. Anne-Marie reprit assez de force pour monter l'escalier, aidée et soutenue par les bras de la femme de charge, elle se coucha, et bientôt elle tomba dans un profond sommeil. Quand elle s'éveillait, elle regardait autour d'elle d'un air inquiet, reconnaissant la maison de son père, et se demandant pourquoi elle était là. Monique la veilla jusqu'au matin.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)



UNE CURE AU MONT DORE



VOTRE bâton de vieillesse vous restera, disait Marguerite Mallard à son père, après une conversation assez animée. En êtes-vous donc si fâché?

— Pauvre Louis! murmura le colonel.

— Oh! l'incorrigible père! s'écria Marguerite en levant son petit doigt d'un air menaçant, n'étions-nous pas convenus de ne plus parler de ce jeune homme?

— Il t'aime tant ..

— Chut! fit Marguerite en imposant silence au vieillard par un baiser.

— Un jeune homme rempli de qualités...

— Mon colonel, reprit Marguerite en se mettant coquettement à genoux devant M. Mallard — grâce!

— Allons, soupira le père, j'ai encore perdu la partie... Oh! ces petites filles! »

Louis Barlon, dont il venait d'être question, le soupirant éconduit de Marguerite, était un de ces hommes que l'on rencontre cent fois dans un salon sans les remarquer jamais. Laid, mais de ces lai-

deurs inoffensives qui passent inaperçues; intelligent, mais sans bruit, dans son coin; jamais brillant, peu parleur, et encore moins fashionable; il doutait de lui-même et manquait de l'aplomb qui tient si souvent lieu d'esprit dans le monde.

« Va, va, préfère tes beaux messieurs, tes jolis parleurs, dédaigne-le : je ne donnerais pas une parcelle de son cœur pour tout leur esprit, s'écriait le colonel après avoir bataillé vainement en faveur de son jeune ami.

Louis Barlon, employé depuis assez longtemps au ministère des finances, venait d'obtenir une recette particulière en province; et c'est à l'occasion de cette nomination qu'il avait renouvelé une demande repoussée déjà, au grand regret du colonel.

« Un homme sans esprit, laid, qui ne me vaut pas par l'intelligence... Jamais, non, jamais! pensait Marguerite — aller s'enfouir dans une province! quelle existence, j'en mourrais! Vivre au milieu de provinciales! Ces femmes de manége qui tournent toujours dans le même cercle. »

M. Mallard, veuf depuis dix ans, laissait sa fille gouverner sa maison sans contrôle; il avait pour toute fortune sa retraite et une très-petite rente; rendons justice à Marguerite, elle était économe. Malheureusement, elle voulait « paraître, » et peut-être retranchait-elle beaucoup trop sur le bien-être intérieur, au *profit de la galerie*. Son père, qui l'adorait, ne se plaignait point et la menait dans le monde autant qu'elle le voulait.

Elle avait lu beaucoup, sans direction; elle s'était fait des « opinions, » et les exprimait hautement, avec assurance. Son esprit, original jusqu'à la bizarrerie, amusait et étonnait; mais, après quelque discussion où elle avait brillé, plus d'un jeune homme quittait le cercle où il l'avait accablée de louanges, en se disant : « Ses idées sont trop formées pour une jeune fille. »

Marguerite était, en outre, un peu poëte... Et, bien sans le vouloir sans doute, elle avait laissé traîner quelques rimes heureuses : « Cache ton *bas*, ma fille, je t'en supplie, » lui disait son père. Mais il était secrètement fier de son intelligence, et quand il la voyait entrer hardiment dans une conversation animée, quand il lui entendait prendre la parole les yeux brillants, les narines contractées : « N'a-t-elle pas du sang de soldat, disait-il. Est-elle belle dans la mêlée! Elle sent la poudre, et la voilà partie à fond de train! »

Mais les années passaient, et Marguerite ne se mariait pas; une seule, la séparait encore du terme fatal où l'on coiffe sainte Catherine.

Son élégance, ses goûts mondains, ses manières décidées et le chiffre de la dot effarouchaient les jeunes gens les plus épris.

« Comment conduire une femme dans le monde tous les soirs, avec mes six mille francs d'appointements? » disait un bureaucrate en étouffant un soupir.

Un jeune médecin s'éloigna par les mêmes raisons.

« Elle est charmante, répondit-il, quand on lui parla de mademoiselle Mallard. — Je glisserais volontiers sur la dot, mais une femme dont la vie se passe au bal?... Lorsque je rentrerai chez moi fatigué, aspirant au repos, il me faudra endosser un habit, courir les fêtes... »

D'ailleurs Marguerite eut-elle voulu de ces modestes partis? Elle s'estimait plus haut. Son orgueil lui faisait toujours espérer qu'un jour ou l'autre il se présenterait quelque beau et jeune millionnaire, qui la transporterait dans un nid doré.

Cependant, ses rêves de jeune fille belle et admirée reçurent une cruelle déception : elle apprit le mariage d'un jeune baron qui, depuis deux ans se montrait très-empressé auprès d'elle. Prise à des phrases habilement soupirées, elle s'était leurrée d'espérances trompeuses et avait imprudemment donné bien des pensées à celui dont elle se croyait aimée...

A partir de cette époque, elle prit des airs penchés, elle affecta les désillusions précoces et se laissa aller à une verve railleuse qui lui fit beaucoup d'ennemis.

Un matin du mois d'avril, M. Mallard s'éveilla tourmenté de douleurs cruelles; il voulut se lever, et ses jambes refusèrent de le porter. « La vieillesse vient, dit-il à sa fille, ton vieil ami s'en va. Envoie chercher le médecin. Je ne me résignerai jamais à rester là comme un canon sans affût. Maudites douleurs! Et le colonel étouffa une exclamation un peu trop expressive.

— Des eaux énergiques; sans cela d'un jour à l'autre il y aura paralysie. »

Telle fut la déclaration du docteur.

Vers la fin de juin, M. Mallard écrivait à Louis Barlon :

« Il me faut céder, la *mauvaise* est plus forte que moi. Vous dire combien j'enrage, moi qui n'ai jamais reculé devant rien! C'est décidé; nous partons dans quinze jours pour le mont Dore; et ce n'est pas sans intention, faut-il vous le dire, que j'ai choisi ces eaux de préférence à celles d'Aix. J'ai pensé que du mont Dore à M... il n'y avait pas loin, et *que les eaux pourraient être bonnes pour tout le monde*; accourez donc au rendez-vous, afin de nous précéder d'un jour ou deux, *et que certaine petite mauvaise tête* puisse croire que le hasard a tout fait.

« Votre vieil ami,

« ÉTIENNE MALLARD. »

Marguerite et son père arrivèrent au mont Dore par une journée splendide.

Les cris des garçons et des filles d'hôtel — des limiers, pourrait-on dire — qui assaillent les voyageurs pour les engager à prendre gîte chez eux, réveillèrent désagréablement la jeune fille des admirations de la route. Elle allait mettre pied à terre, lorsque Louis Barlon, saluant et rougissant, se présenta à la portière de la diligence. Il lui tendit la main d'un air à la fois surpris et charmé.

« Quoi! vous ici? s'écria-t-elle, sans essayer de cacher un sentiment de satisfaction. Nous aurons donc un ami dans ce pays perdu? »

Monsieur Mallard feignit à son tour l'étonnement.

« Ah ça, fit-il, M... est donc voisin du mont Dore? Comment n'avons-nous pas pensé à cela? nous vous aurions écrit; le hasard nous a servis mieux que nous ne le méritions. »

Le jeune receveur avait grand'peine à jouer son rôle. A chaque instant il lui arrivait de se trahir. Le colonel prenait la balle au bond, et réparait ses

bévues: « Mon gendre, tout est rompu ! » lui disait-il alors à l'oreille en riant d'un bon rire.

Il entrait dans ses plans que Marguerite attribuât au seul hasard du voisinage de M... la présence de Louis.

Le lendemain le soleil se leva radieux.

« Si vous voulez, dit le jeune homme à ses amis, nous profiterons du beau temps, ce sera sage dans ce pays orageux. Êtes-vous reposés ? Nous irions à la Vernière, à la grande scierie, nous verrons la cascade du Plat-à-Barbe, et nous reviendrons par une route enchantée.

— C'est cela ! s'écria Marguerite.

— Eh bien ! je vais me préoccuper de chevaux, car ces excursions sont impossibles en voiture.

— Mais je ne sais pas monter à cheval, fit la jeune fille, dont le visage se rembrunit.

— Oh ! nos montures ne sont pas dangereuses, mademoiselle, rassurez-vous, je vous servirai de guide.

— Mais je n'ai pas d'amazone !

— Luxe inconnu ici. Seulement, il faudrait vous débarrasser de certaine ampleur gênante...

— Je comprends ! » interrompit Marguerite. Elle monta rapidement dans sa chambre, et ôta sa crinoline.

Lorsqu'elle fut descendue, Louis prit le cher petit pied dans sa main, et d'un seul bond la jeune fille fut en selle.

« Ne me quittez pas, au moins, monsieur Barlon ! s'écria-t-elle, si j'allais tomber ! c'est que j'ai peur ! »

L'écuyère inhabile accompagnait ses gaucheries de petits cris effrayés et de frais éclats de rire.

Ils sortirent du village et prirent la route de la Vernière. Les montagnes sombres, les vallées riantes, succédaient devant eux aux gorges effrayantes et aux prairies fleuries.

« Que c'est beau ! s'écriait Marguerite doucement émue, quelles jolies fleurs ! quelles couleurs charmantes ! Je ne connaissais pas celle-ci ni celle-là... »

Et Louis descendait de cheval brisant sans pitié les fleurs les plus fraîches épanouies.

« Mais vous montez très-bien, fit Marguerite — vous m'apprendrez.

— Voilà un plaisir qu'il est difficile d'avoir à Paris., remarqua le colonel; à la campagne, un cheval ne coûte rien.

— Inclinez-vous un peu plus à droite — ferme sur votre selle, — vos rênes comme ceci, — c'est cela. Mieux, très-bien ! »

L'élève était charmée de ses progrès, le maître, oubliant sa timidité, trouvait des expressions heureuses, des paroles enthousiastes pour admirer, avec celle qu'il aimait, les splendeurs de cette nature tour à tour grave et souriante.

Pour arriver à la cascade, il fallait descendre un bois presque à pic. Louis offrit la main à Marguerite, qui eut plus d'une fois besoin de s'appuyer sur son épaule robuste.

Le colonel ébranlait le bois des éclats de sa grosse voix; il causait comme un cor de chasse, tandis qu'une expression malicieuse se dessinait sur ses traits. Il se frottait les mains, il se félicitait tout bas de ses combinaisons machiavéliques, car le bon sourire qui accueillait les attentions du receveur lui donnait de l'espoir.

« Ah ! vous voilà donc partis, vilains airs penchés » se disait-il à lui-même : je retrouve la fillette de quinze ans avec son beau sourire. Cher rayon de soleil, qui réchauffera peut-être ma vieillesse si Dieu m'exauce ! »

Ils revinrent par un admirable coucher de soleil. Les montagnes avaient pris un aspect différent; tantôt roses, tantôt d'un beau violet foncé; leurs cimes ondulées allaient se noyer dans le bleu du ciel, dont l'azur était sans nuages.

Il y eut de nouvelles admirations, des extases, de charmants silences, pendant lesquels Marguerite pensa qu'il est bon d'être aimée, même par un cœur simple, que le bonheur qu'on donne rejaillit sur soi, que la vie a de beaux jours, que les senteurs des vieux sapins sont préférables aux douteux parfums des rues parisiennes, qu'en face d'une belle nature on trouve bien mesquines, bien ridicules, mille prétentions d'importance majeure à la ville.

« Nous recommencerons demain, n'est-ce pas, monsieur Louis ? dit-elle, en descendant de cheval, les joues roses, les cheveux dénoués et le contentement dans les yeux.

— Tous les jours et toujours, mademoiselle, s'écria le pauvre garçon.

— *Il* est bon, se dit Marguerite, en s'endormant, quel malheur qu'il soit laid ! Mais je ne me suis pas ennuyé avec lui pendant cette journée... Oh ! le pauvret a sans doute donné toutes ses notes ! Nous verrons... »

Les buts de promenade ne manquent pas dans ce ravissant pays. Marguerite se montra intrépide. Elle voulut monter au pic du Sancy. Pendant l'excursion, Louis fut ce qu'il avait été la première fois; bon, prévenant, fier d'un remercîment, de son aide réclamée à chaque instant, et, ce qui ne gâte rien, leste, dispos et fort adroit.

Cependant, vers la fin de la première semaine de leur arrivée, Marguerite remarqua un changement dans les manières de celui dont elle s'était crue jusqu'alors l'unique idole. Il lui paraissait moins occupé d'elle, beaucoup trop empressé auprès d'une jeune miss placée à côté de lui à la table d'hôte.

Le soir, dans le salon commun de l'hôtel où on se réunissait après le dîner, Louis ne quittait guère le piano devant lequel s'asseyait la jolie vignette anglaise, ainsi qu'on l'appelait. Elle avait seize ans, et sa beauté avait une fleur de jeunesse que celle de Marguerite commençait à perdre. Cette dernière, sentait qu'elle n'était pas la plus belle, une inquiétude secrète s'empara d'elle.

« Est-ce que vous aimez ces tailles d'Anglaises ? dit-elle hypocritement de façon à être entendue de Louis — De véritables peupliers que l'ouragan le plus terrible ne saurait faire plier ?... Et ces dents !... Elles me font songer à ce conte de Perrault : Ma mère grand, que vous avez donc de grandes dents ?

— Elle est adorable ! s'écria le colonel avec enthousiasme. — Il avait deviné la jalousie de sa fille, et se plaisait à l'exciter. — Des yeux de pervenches ! reprenait-il.

— Pervenches défleuries, ajoutait Marguerite.

— Quels beaux cheveux !

— Trop rares, peut-être... mon père.

— Quelles mains !

— Elles sont en cire; moi je n'estime que la blancheur sous laquelle on voit circuler le sang.

— Ta, ta, ta ! c'est une beauté, te dis-je, tu ne t'y connais pas... mais regarde notre receveur ? Je crois qu'il l'apprécie parfaitement.

— Vous finirez par lui faire croire qu'il en est épris, mon père.

—Eh mais! je pense, entre nous, qu'il y a quelque chose comme cela : quand je vois un jeune homme dévorer une jolie fille des yeux et faire toute une soirée le whist de *papa*, je suppose que c'est avec l'intention de passer bientôt par-devant M. le maire.»

De temps en temps M. Mallard allait glisser un mot d'encouragement dans l'oreille de son jeune ami: « Ça prend, ça prend, mon bon, disait-il en se frottant les mains. Il faut qu'en vous séparant, le cher lord vous offre une poignée de main. Encore une partie de whist ! »

Le soir, le colonel entra dans la chambre de Louis :

« Du courage mon ami, du courage ; si vous faites cette mine piteuse, l'enfant verra que vous jouez un rôle. Ah ! petite péronelle comme nous nous vengerons quand nous t'aurons épousée ! Pour attendrir ce méchant cœur révolté, il faut le faire souffrir, eh bien...

— Mais... objecta le receveur.

— Il n'y a pas de *mais*, j'ai dressé le plan d'attaque, il faut le suivre à la lettre. Forcer son vieux père à des ruses de guerre ! Ah ! tu nous le payeras, madame Barlon ! »

Un matin, sur le conseil du colonel, Louis lui dit après le déjeuner, qu'il ne pourrait l'accompagner dans sa promenade, parce qu'il avait promis à lord Hashings et à sa fille d'aller avec eux à Vassivière.

On ne devait, pour voir le pays sans se presser, revenir que le lendemain.

Marguerite joua l'indifférence, mais son cœur se serra. « Que m'importe? » se dit-elle en étouffant son dépit. Il est vrai, il a un charmant caractère, une grande bonté, une délicatesse rare, mais il n'a pas un brin d'esprit. Comme il serait effacé dans un salon ! quel mari loin de mes rêves ! Il n'est point sot, loin de là. — Je lui accorde un grand bon sens, une modestie parfaite, exagérée même, un certain côté poétique, une sérieuse intelligence, mais... non, je ne le disputerai pas à cette pâle fleur d'Albion. Elle me fait toujours penser à ces poupées montées sur un bâton pour qu'elles se tiennent bien roides. »

Cachée derrière sa jalousie, Marguerite regarda s'éloigner les promeneurs de Vassivière, puis elle s'assit près de la fenêtre et s'y accouda, pensive.

La matinée était radieuse, les vallons se déroulaient tout verdoyants, et les cimes des montagnes allaient se perdre dans la plaine azurée. Une douce brise inclinait l'une vers l'autre les jolies fleurs qui émaillaient la prairie.

Assise sur le seuil de sa chaumière, une paysanne allaitait son enfant, un bébé blanc et rose, dont les petites mains se perdaient sous son fichu. Le père, un de ces hommes robustes, qui servent tour à tour de porteurs et de guides dans ce pays de montagnes, revint en ce moment de sa tournée matinale, et confondit la mère et l'enfant dans un même baiser.

Alors la ménagère tendit le nourrisson à son père, et sur une table en bois blanc, elle apporta une soupière et une seule écuelle. Les deux époux se rapprochèrent, et installèrent le marmot au milieu d'eux, assis sur une grande chaise.

« Comme ils ont l'air heureux ? se dit Marguerite, et pourtant quelle vie est la leur ! Quels rudes travaux, quelle misère !

— Ils s'aiment ! lui souffla la brise.

— Mon Dieu, comme je serais seule, si j'avais le malheur de perdre mon père, murmura-t-elle. »

La porte de la chambre s'ouvrit, Annette, une des petites bonnes de l'hôtel, entra toute rayonnante.

« Que vous arrive-t-il ? lui demanda Marguerite; Votre visage est tout joyeux.

— Oh! mademoiselle est bien bonne... c'est que, voyez-vous, je me marie ! Jean et moi, nous sommes cousins, et comme nous n'avions pas le sou, il avait été convenu entre les parents, qu'il n'y aurait d'épousailles que lorsque nous aurions amassé de quoi entrer en ménage, et dame ! j'ai compté la tirelire tout à l'heure. »

Mademoiselle Mallard sortit vingt francs de son porte-monnaie : « Tiens, ma fille, voilà ta robe; bonne chance !

— Oh ! merci, mam'zelle, s'écria la petite bonne en frappant des mains, ça portera aussi bonheur à votre mariage. »

Marguerite se rapprocha de la fenêtre. La paysanne jouait avec son nourrisson, dont la bouche rose mordillait ses joues brûnies. L'aïeul survint en ce moment, son vieux visage ridé s'éclaira d'un sourire, et quittant son bâton, il prit le cher petit roi dans ses bras.

« Être mère, pensa Marguerite, être tout simple-
» ment comme cette paysanne, une bonne et brave
» femme... Je les plaignais ? N'est-ce pas moi qui ai
» fait fausse route ? J'ai entendu dire que le bonheur
» est dans la médiocrité. Serait-ce vrai ? Mon imagi-
» nation ne s'est-elle pas peuplée de chimères, mon
» cœur n'a-t-il pas vécu de songes creux ? La vanité
» et l'orgueil ont été au fond de tous mes rêves d'a-
» venir... Vivre pour des êtres qu'on aime, n'est-ce
» pas là qu'est le bonheur ? Moi, qui ai accusé les
» autres d'intérêt, d'égoïsme, moi qui ai tant raillé
» les petitesses mondaines, n'étais-je pas la première
» à y sacrifier ? »

Les heures passaient.

«Aimons qui nous aime, » chantait dans le corridor la fraîche voix d'Annette.

La porte de la chambre de Marguerite s'ouvrit pour la seconde fois et donna accès à un gros garçon gauche, souriant, rougissant, que la petite bonne poussa devant elle.

« V'là not' maître, dit-elle à mademoiselle Mallard, mon futur vient vous remercier, mam'zelle. »

Et lorsque Jean eut roulé sa casquette entre ses doigts en balbutiant quelques paroles ;

« Maintenant, faut partir, Jean, fit Annette en donnant une tape sur l'épaule ronde du gros paysan.

— Tu l'aimes donc bien, ton futur ? dit Marguerite à la femme de chambre, lorsque Jean eut effectué à reculons son départ.

— Un si bon cœur, mam'zelle ! nous sommes *promis* depuis que nous étions hauts comme ça ! Mais votre futur à vous, mam'zelle, il est aussi bon que le mien, et mieux éduqué... Ah ! je suis sûre, que vous serez bien heureuse aussi, mam'zelle. Et il

faut que je vous le dise, quoiqu'il me l'ait bien défendu, mais ça m'étouffe. C'est lui qui nous a complété not' dot : « Ça me portera bonheur, qu'il m'a dit. » Pourtant, des empêchements c'est bon pour nous, les pauvres, mais vous, mam'zelle, vous n'avez qu'à dire « oui, » je suis sûre. »

Marguerite sourit, et la petite paysanne la laissa seule.

La fumée des cheminées s'échappait en spirales vers le ciel, le jour baissait, une quinzaine de petits enfants revenaient en courant de l'école, faisant claquer leurs sabots sur les pavés de la rue; les ménagères sortaient sur le seuil de leurs portes, ouvrant leurs bras aux marmots. C'était une scène à la fois publique et intime, tranquille, mais joyeuse à coup sûr.

Tout à coup le bruit d'une cavalcade attira l'attention de la jeune fille, et bientôt elle vit miss Hashings suivie de son père, tourner la place de l'hôtel; puis, derrière eux, porté sur un brancard, Louis Barlon.

« Mon Dieu ! » fit Marguerite en descendant précipitamment l'escalier.

M. Mallard sortait de sa chambre en ce moment : « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à sa fille en la voyant courir tout effrayée.

— Un accident ! mon père... M. Barlon... venez vite ! »

Le colonel la suivit : — Louis, se dit-il, aurait-il enfin cédé à mes conseils ? Je le lui ai assez répété : « Il n'est rien de tel qu'un accident, qu'une blessure, une chute ou une entorse, pour hâter un dénoûment; c'est le moyen employé par les romanciers, d'ailleurs; mais non, non, mon receveur est trop naïf, trop sincère pour avoir recours à de pareils moyens... Ah ! diable ! s'il y avait un véritable malheur ! » En deux secondes il fut dans la salle de l'hôtel, où les porteurs avaient déposé le malade.

« Ce n'est rien, une entorse... le cheval du lord s'est défendu, j'ai sauté à bas du mien pour lui épargner une chute, et voilà tout, lui dit Louis Barlon, dont la pâleur était livide.

— Et c'est à cause de ma maladresse, s'écria miss Hashings, je m'étais embarrassée dans ma selle, mon père s'est effrayé, et a voulu me secourir, mais son cheval s'est cabré; sans monsieur Barlon, mon père et son cheval roulaient dans le ravin. Quel courage et quelle force il lui a fallu pour maîtriser cette méchante bête ! »

Le lord, penché sur le blessé, paraissait consterné.

Marguerite restait timidement en arrière. Le regard du receveur rencontra le sien, et ils rougirent tous les deux.

Pendant ce temps, on avait été chercher le médecin.

« Il y a fracture à la jambe, dit-il, et je crains la fièvre pour ce soir. »

On porta le receveur dans sa chambre. Le colonel y entra.

Marguerite s'arrêta hésitante devant la porte : — «Mon père, ne pourrais-je?... Ces servantes d'hôtel ne sauront point le soigner ?...

— Je m'en charge, » fit le colonel.

La jeune fille remonta tristement chez elle.

« Comment *va-t-il?* demanda Marguerite à son père le lendemain matin. »

M. Mallard avança ses deux lèvres sous ses grosses moustaches, et exhiba une forte moue, tandis que hochant la tête :

« Hum ! hum ! j'espère... mais s'il s'en tire, il pourra brûler un cierge à saint-Clément, mon patron...

— Est-ce que ce sera long ? fit Marguerite, dont le visage accusait une nuit d'insomnie.

— C'est selon ! s'il était bien soigné !

— Oh ! mon Dieu, est-ce qu'il ne l'est pas ?

— Dame, ces filles d'auberge !

— Mais, mon père, vous aviez promis ?... Est-ce que je ne pourrais pas ?...

— C'est que je suis très-embarrassé... ce serait à peine convenable... il n'y a qu'une mère, une sœur, ou... une femme, qui puisse servir de garde-malade à un jeune homme.

— Mon père ! laissez-moi entrer...

— Diable de petite tête ! Eh bien, ce soir, s'il n'a pas de fièvre, ce dont je doute beaucoup, tu viendras lui faire un instant la lecture. »

Après un moment d'embarras, Marguerite reprit :

« Est-ce que miss Hashings ?

— Elle fait demander de ses nouvelles toutes les heures, s'empressa de répondre M. Mallard. — Ah ! ce sont des allées et venues du numéro quatre au numéro douze, à n'en plus finir. Le vieux lord m'a accablé de questions sur le compte de Barlon... Il me paraît craindre non-seulement pour la santé de son sauveur, mais encore pour celle de son gendre... Enfin, il pourrait faire pis... Barlon lui a sauvé la vie, et il lui doit bien quelque chose. Notre insulaire me semble très-désireux de s'acquitter... et la reconnaissance de sa fille est au moins aussi enthousiaste que la sienne. ».

Marguerite pâlit.

« Mon père, dit-elle, M. Barlon aimerait-il cette enfant ?

— Pourquoi pas ? fit le colonel, pour être aimé, il faut bien que l'on aime. » Et laissant sa fille sur cette réponse, il entra en riant dans la chambre du blessé.

« Qu'avez-vous, mon ami ? lui demanda le malade, un peu pâle, mais en somme en assez bon état.

— J'ai mis en capilotade un pauvre petit cœur; j'y ai soufflé la jalousie, l'inquiétude, et je crois la partie gagnée ! Ah ! jamais campagne n'aura coûté autant de stratégie. Chère, jolie miss Hashings, quel service elle nous a rendu ! »

Et M. Mallard mit son ami au courant de la conversation qui venait d'avoir lieu entre sa fille et lui.

L'après-midi arriva.

« Colonel, il va être quatre heures, » disait Louis toutes les cinq minutes.

C'était l'heure fixée par M. Mallard pour introduire Marguerite.

Encore un peu de patience, répondait ce dernier, en regardant sa montre.

De son côté, Marguerite comptait les secondes. « Mon père ne vient pas, pensait-elle, *serait-il plus mal ?...* »

Elle se hasarda à sortir de chez elle. Au tournant du corridor, elle rencontra la jeune miss. Son visage était pâle, ses yeux anxieux.

«Comme elle a l'air inquiet !» se dit Marguerite, en s'apprêtant à l'éviter.

La jeune Anglaise s'arrêta et lui tendit la main :

« Oh ! combien j'ai d'excuses à vous faire ! lui dit-elle. Vous m'en voulez ? Je suis si désolée d'être la cause de l'accident arrivé à votre ami... J'ai tant de chagrin... Mon père et moi, ne nous consolerions pas, s'il lui arrivait malheur. » Et les regards de la jeune fille devinrent humides.

— Comme elle l'aime ! pensa Marguerite. — Mais, reprit-elle tout haut, — je suis sûre, que votre sympathie est une grande compensation à ses souffrances...

— Oh ! je vous assure, reprit avec chaleur la jolie Anglaise... que c'est du plus profond de mon cœur... et mon père aussi, que nous lui sommes affectionnés, reconnaissants ! C'est si beau de risquer sa vie pour sauver celle de son prochain ! Si vous aviez vu son courage, son intrépidité...

—J'ai hâte de retrouver mon père, » fit Marguerite, pour rompre l'entretien. Elle souffrait réellement.

La jeune fille lui tendit la main, — mais mademoiselle Mallard la salua sans paraître avoir vu ce témoignage amical.

Elle descendit l'escalier. La chambre de Louis donnait sur le palier. La porte était entr'ouverte.

Un mouvement plus prompt que sa pensée la lui fit pousser tout à fait. A peine ce mouvement lui eut-il échappé qu'elle en eut regret. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte comme un oiseau effarouché, qui s'est trop avancé et qui craint d'être surpris.

Louis paraissait dormir. Une tasse de tisane était posée sur la table à côté de lui.

« Entre ! » dit M. Mallard.

Elle s'avança à pas lents et légers jusqu'à la chaise longue. Le froissement de sa robe de soie fit ouvrir les yeux au malade.

Un éclair de joie y passa. Elle sourit, et lui tendant la tasse :

« Comment allez-vous, monsieur Louis, lui dit-elle timidement.

— Oh ! mieux ! bien ! je suis guéri ! s'écria le jeune homme avec élan.

— Dieu soit loué ! s'écria Marguerite. » La tasse vacilla dans sa main, et elle fut obligée de la replacer sur la table.

« Chère petite main ! » murmura Louis d'une voix de prière. Sans doute, ses regards achevèrent sa pensée, car la jeune fille, tout près de lui, répondit à voix basse :

« Gardez-la si vous l'aimez !

— Enfin ! s'écria le colonel, d'une voix de tonnerre, et je ne ferai pas attendre mon consentement ! »

Ils furent mariés à l'automne. Miss Hashings, dont le mariage suivit de près celui de Marguerite, — elle épousa un jeune Américain auquel elle était fiancée depuis l'enfance — n'a pas de plus fervente admiratrice que madame Barlon, avec laquelle elle est en correspondance intime.

Marguerite a-t-elle des regrets ? Regardez cette jeune femme vêtue d'une robe d'orléans noir. Elle range avec soin des papiers sur le bureau de son seigneur et maître.

Est-ce donc là Marguerite ?

Oui, et vraiment vous en verrez bien d'autres !

Elle se lève et attache à sa taille un tablier blanc : Il s'agit d'aller à la cuisine surveiller le dîner. — Puis de là au poulailler y prendre des œufs — et enfin à la buanderie où se fait la lessive, car Marguerite est experte aux choses du ménage.

L'heure approche, *il* va rentrer. Ses yeux rayonnent. Elle se penche vers la glace : « Est-elle bien coiffée selon son goût aujourd'hui ? Il va rentrer ! tout est-il prêt ?

Chante, petit ami du foyer paisible, envoie tes notes les plus joyeuses ; fleurs, donnez vos parfums les plus odorants ! que tout soit doux, accueillant, que tout souhaite la bienvenue au maître de la maison !

Des pas se font entendre dans le vestibule, la porte s'ouvre.

— Mon Louis ! — Chère petite femme !

Et la grosse voix du colonel appelle les retardataires à table.

Le soir, tandis qu'un feu clair petille dans l'âtre, alors que le colonel, enfoncé dans son grand fauteuil, sommeille, la tête de Lover, le chien de chasse, est appuyée sur ses genoux ; devant la table qu'éclaire la lampe surmontée d'un vaste abat-jour, regardez Marguerite.

Elle achève un petit béguin qu'elle tourne et retourne sur son poing fermé.

Louis, assis en face d'elle, un journal à la main, la contemple avec tendresse.

« Mais ce sera trop petit, » dit-il, enfin.

Il prend la mignonne calotte de toile, et tous les deux lui envoient des sourires comme si elle couvrait déjà la chère petite tête attendue. Le colonel se réveille, le chien de chasse frotte tendrement son museau contre la main de son maître ; au dehors tout est silence. A quoi donc rêvait le grand-père ?

« Ce sera un garçon, dit-il, et nous en ferons un capitaine.

— Non pas, reprend M. Barlon — un capitaine, ça se fait tuer, et ça tue. Je veux une profession où l'on vive cent ans. »

Ai-je besoin de vous dire que Marguerite a abdiqué toutes ses prétentions fausses, et ses aspirations à une vie de succès et de vanité ?

Elle est fière d'être tout simplement une bonne femme, une heureuse mère.

Plus tard, des têtes de jeunes filles viendront se pencher autour de la grande table de famille ; mais ne leur demandez pas si elles aiment le bal, si elles vont aux Italiens, quel est le roman nouveau ?...

Elles ignoreront tout cela ; seulement leurs petites mains actives seront bénies chaque jour, en attendant que de braves garçons comme fut leur père viennent leur dire : « Faisons souche de bons époux. »

Madame Barlon habite toujours M... Elle se trouve riche de ses quatre enfants et des douze mille francs d'appointements de son mari. Les domestiques citent la maison, comme celle où il se dépense le plus de bonheur de toute la ville.

E. Allouard.



LE CÉLIBATAIRE

I

LE VIEUX GARÇON



OSEPH Verner, après avoir occupé un assez haut emploi dans un ministère, s'est retiré à Lyon, sa ville natale, dans un quartier paisible, et là, seul, vieux garçon, arrivé à l'âge de cinquante ans, il se trouve parfaitement heureux. A sa boutonnière s'épanouit une rosette rouge, on le reçoit dans la meilleure société, et malgré la persistance que les mères de famille mettent encore à vouloir le marier, il refuse tous les partis qu'on lui propose, avec une constance qui fait l'éloge de la fermeté de son caractère.

Un soir que notre célibataire se trouvait tranquillement assis au coin de son feu, les pieds étendus sur les chenets, le corps mollement enveloppé dans une ample robe de chambre bien ouatée, une calotte de velours grenat posée un peu à gauche sur sa tête légèrement grisonnante, le *Constitutionnel* à la main, il fut dérangé de cette agréable inoccupation par un léger bruit de sonnette.

Après un premier mouvement d'impatience, Verner se leva, puis, croisant sur sa poitrine les revers molletonnés de sa robe de chambre, le vieux garçon se dirigea vers la porte et ouvrit : c'était une lettre venant de Paris.

« Je reconnais l'écriture de ma sœur, » dit-il tranquillement en reprenant sa place au coin du feu.

Il avança plus près encore son fauteuil, mit des lunettes et s'apprêta à décacheter la lettre.

« Pourvu qu'elle n'aille pas plus mal, ajouta-t-il sans se presser de lire. Heureusement que depuis des années nous n'avons plus guère de relations ensemble; elle s'est fâchée tout à fait avec moi à la mort de son mari. Cela devait arriver, tant pis pour elle, et ce n'est certes pas moi qui irai lui faire des excuses, car j'étais dans mon droit de la blâmer... ou du moins de lui donner des conseils. Du reste, puisque je vis seul comme un loup et que je m'en trouve bien, qu'on me laisse! J'ai toujours eu en horreur les cassements de tête qu'occasionnent la famille, les cris des enfants, les disputes du ménage. Si je n'en connais pas les douces joies, que je n'en supporte pas les ennuis! Je plains mes nièces du fond du cœur, mais je ne puis rien faire pour elles, absolument rien malheureusement. Du reste, je ne les connais pas. S'est-on jamais occupé de moi? non! »

En disant cela avec une certaine aigreur, le vieux garçon ouvrit la lettre. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, une pâleur étrange couvrait son front. Il fut obligé de s'arrêter, d'ôter ses lunettes, d'en essuyer les verres afin de pouvoir continuer. Enfin il se leva, marcha à grands pas en disant à plusieurs reprises d'une voix émue :

« Ah! les pauvres enfants! les pauvres enfants!... ruinées!... elles qui devaient être si riches... Et pour comble de malheur, orphelines bientôt, peut-être!... Aussi quel affreux père elles avaient là... et comme il a bien fait de mourir! seulement, il eût mieux fait de songer à ses enfants. Allons, allons, je vais répondre à cette mère désolée, je lui expliquerai ma position, lui mettrai sous les yeux le chiffre exact de ma modique fortune, elle verra par elle-même mon impuissance à venir à son aide. Puis les rhumatismes qui me trottent dans les jambes lui diront mieux que toutes les phrases du monde l'impossibilité où je suis, en hiver surtout, de courir à son appel. Du reste, son état de santé est sans doute moins désespéré qu'elle ne se plaît à me le dire. Allons, allons, elle guérira pour ses enfants, qui n'ont qu'elle au monde. »

Tout en se rassurant ainsi, le célibataire reprit sa place dans son fauteuil et approcha de lui une petite table sur laquelle se trouvait tout ce qui était nécessaire pour écrire. Il commença et recommença bien dix lettres, et jeta sa plume avec impatience, disant :

« C'est bien froid, même pour un frère qui ne s'est jamais préoccupé de sa famille. »

Ou bien encore :

« Mais je n'aurais pas de cœur de répondre cela à une pauvre femme qui ne demande rien, si ce n'est cependant de venir une dernière fois l'embrasser. — Les deux petites sont mes nièces, après tout, les enfants de ma sœur, elle qui a partagé ma jeune vie, qui m'appelait son petit père parce que j'étais son aîné de huit ans... Et je la portais... et je la consolais quand elle avait du chagrin... et quand j'étais en retenue avec des devoirs à faire, elle s'enfermait aussi, soi-disant pour m'encourager au travail, mais au lieu de cela elle bavardait comme une pie... et quand on me privait de dessert, car j'étais très-gourmand, eh bien, elle vou-

lait partager avec moi, et si on l'en empêchait, cette chère enfant venait à travers la serrure me dire de sa douce voix que je crois entendre encore: « Petit père Joseph, ne te fais point de chagrin, je « ne mange ni confitures ni gâteaux, mais du pain « sec comme toi ! » Ah! le bon temps! »

Il soupira, réfléchit de nouveau et reprit d'une voix émue :

« Mais, sans aller si loin, il y a dix ans à peine, ma pauvre sœur ne s'est-elle pas brûlé la figure et les mains pour éteindre le feu qui avait pris après ma veste, un soir que je m'étais endormi près d'une bougie. Voilà quatre ans de cela... non, cinq... oui, cinq; n'a-t-elle pas quitté mari, enfants et maison pour accourir me soigner lors de ma fièvre typhoïde, parce que je ne croyais ni aux médecins ni à la médecine. Elle m'a présenté un excellent homme comme un de ses amis, quand c'était bel et bien un docteur, et un fameux encore... j'étais au plus bas, et il m'a sauvé !... A lui seul il n'eût pas fait ce miracle, mais elle était là, cette excellente sœur, nuit et jour... et je dois convenir que je suis un bien mauvais malade. Ah ! quel dommage qu'elle n'ait pas suivi mon exemple! la vie d'une vieille fille a bien son charme... pas de soucis des autres, pas d'enfants... pas d'enfants surtout. Aussi c'est sa faute, que de fois lui ai-je dit: « Élisa, « n'épouse pas Saint-Aubin, c'est un dépensier, un « joueur, un... » Mais elle avait dix-sept ans alors... elle a épousé celui qu'elle aimait. »

Après ces réflexions, le célibataire reprit la plume; puis se relut tout bas avec des marques de mécontentement. Enfin il se promena à grands pas, passant de temps à autre la main sur son front et gesticulant d'une façon comique. Fatigué sans doute de cet exercice, il se rassit, repoussa du pied la petite table et resta un instant à méditer. La pendule sonna lentement neuf heures. Il releva la tête, prit sous un monceau de paperasses un indicateur des chemins de fer, chercha dedans et se leva de nouveau en murmurant avec une irritation contenue :

« Mais enfin, sans ses veilles, ses soins, son docteur et ses prières, je ne serais plus de ce monde. Allons, allons, je manquerais de cœur en hésitant davantage. »

Sans ajouter un mot de plus, il ôta précipitamment sa robe de chambre, son bonnet grec, ses pantoufles. Une fois en bras de chemise, le célibataire frissonna un peu, mais ne se découragea pas, et courut chercher une valise dans laquelle il mit à la hâte un peu de linge, cette même robe de chambre si confortable, ce même bonnet si commode, ces mêmes pantoufles si chaudes.

La malle fermée à double tour, Verner ouvrit son bureau, en tira quelques billets de cent francs qu'il mit dans la poche de son gilet en disant d'un accent désespéré et en accompagnant ses paroles d'un geste sublime :

« Allons, allons, quitte ta patrie, mon pauvre vieux, va voir la capitale, cours au plus vite embrasser ta sœur, faire connaissance avec tes nièces. Je ne leur veux pas de mal à ces chères enfants, mais là, bien vrai, dans leur intérêt comme dans le mien, elles eussent mieux fait de ne jamais venir au monde. »

Ceci dit, Joseph Verner, après s'être habillé, prit sa valise d'une main, une couverture de voyage de l'autre et descendit.

Il était neuf heures et demie. Avant seulement qu'il fut arrivé à la loge de la concierge, celle-ci était debout, l'œil curieux, la bouche ouverte. Cet étonnement était causé par la vue de M. Verner, le locataire modèle, lui qu'on comparait à une demoiselle, à cause du peu de bruit qu'il faisait et de la régularité qu'il mettait à rentrer le soir.

« Madame Michaud, dit le vieux garçon, voici ma clef, je pars.

— Grand Dieu ! exclama la concierge, à pareille heure et par un temps semblable, c'est de la dernière imprudence.

— Il le faut, répondit Verner de manière à ne pas encourager de nouvelles observations.

— Et quand monsieur reviendra-t-il?

— Dans quelques jours.

— Le soir ou le matin ?

— Je ne sais pas.

— Alors, par précaution, je descendrai le bougeoir de monsieur et tiendrai son feu tout prêt, afin de n'avoir plus qu'à y mettre une allumette.

— C'est cela, répondit le célibataire préoccupé et peut-être effrayé de l'acte héroïque qu'il entreprenait.

— Monsieur n'aura pas froid?

— J'ai pris mes mesures. Puis une nuit est bien vite passée.

— Une nuit? toute une nuit en chemin de fer! Oh ! monsieur Verner, n'allez pas attraper du mal; le brouillard est un trompeur : il se montre, on se capuchonne ; il disparaît, on se découvre, et le froid vous pince, et on attrape des fluxions de poitrine, comme on avalerait un verre de vin.

— Au revoir et merci, madame Michaud, je n'ai que juste le temps d'arriver. »

La concierge rentra dans sa loge en grommelant avec humeur :

« Où peut-il s'en aller ainsi tout seul, sans rien me dire ?... Oh ! pour sûr, il a du chagrin; mais pourquoi ne m'en a-t-il pas soufflé mot?... aurais-je perdu sa confiance ? »

Cette nuit-là, madame Michaud eut un cauchemar.

De son côté, Joseph Verner, après s'être enveloppé dans une épaisse couverture de voyage, avoir mis une casquette, un cache-nez montant jusqu'aux oreilles, s'était étendu tout de son mieux dans un compartiment à lui tout seul, les pieds posés sur le rouleau d'eau chaude, et notre vieux garçon, mollement bercé par le mouvement régulier du chemin de fer, n'avait pas tardé à s'endormir.

En rêve il se vit dans son lit, au fond de sa chère alcôve si bien calfeutrée, et n'ayant le matin qu'à ouvrir l'œil un tout petit peu pour voir accourir aussitôt près de lui son intelligente concierge avec un plateau sur lequel reposent le chocolat fumant, un petit pain de gruau, du beurre frais, de l'eau claire et le journal remis sous sa bande, car madame Michaud connaît les nouvelles avant son locataire.

Tout à coup, Verner bâille, étire ses bras, frotte ses yeux ; un bruit confus s'est fait entendre, et le

mot : Paris ! Paris ! retentit agréablement à son oreille.

Notre Lyonnais se redresse, il est arrivé dans la capitale. La locomotive, secouée lourdement, s'arrête, et les voyageurs descendent en se culbutant les uns sur les autres. Les colis roulent dans de lourds chariots, les chiens aboient, les enfants pleurent. Le vieux garçon frissonne en quittant la douce atmosphère de la voiture pour affronter l'air froid du matin, qui lui pince déjà la figure. Après avoir à grand'peine retrouvé sa valise, il respire; mais ce n'est pas tout : on la fouille sans aucun respect, et pendant ce temps le célibataire ronge son frein. Ensuite il replie vêtements et linge à peu près dans leurs plis, tout en maudissant du fond de son cœur ces indiscrètes perquisitions.

Il fait jour, Paris est sombre, boueux, laid ; une pluie fine tombe avec une monotonie désespérante. Partout de grandes rues désertes, le jardin des Plantes se montre au loin triste et sans soleil. Verner commença prudemment par aller dans un bon hôtel. Après avoir choisi la chambre la plus confortable, le vieux garçon, une fois seul, se dirigea vivement vers le lit, passa une main entre les matelas, afin sans doute de s'assurer s'il s'y reposerait convenablement ; cet examen terminé, notre célibataire sourit d'aise tout en sonnant. Un instant après un domestique allongeait son nez à travers la porte, demandant ce que désirait monsieur !

« Du chocolat, répondit le voyageur, du pain, du beurre ; du beurre frais, *très-frais*, et de l'eau claire.

— Voilà tout ce que monsieur désire ?

— Voilà tout. — Ah ! faites du feu, je suis gelé.

— Monsieur ne veut pas descendre, la salle est chaude, monsieur y serait beaucoup mieux.

— Non, merci, » répondit Verner.

Une fois seul, il relut la lettre de sa sœur, réfléchit, et cela si profondément qu'il ne s'aperçut seulement pas qu'une servante avait allumé le feu.

Le déjeuner arriva bouillant et fut déposé à côté d'un feu vif qui égayait la chambre et qui à lui seul eut dû tirer Joseph Verner de ses sombres préoccupations. Après une demi-heure de méditation, le célibataire songea enfin que le chocolat devait être pris chaud ; il y toucha à peine. Il mit son chapeau, prit un parapluie, des gants et descendit. La pluie tombait toujours, il monta dans un fiacre et se rendit à l'île Saint-Louis, quai de Béthune, 7; c'était là qu'habitait sa sœur. Arrivé chez la concierge, il demanda : madame de Saint-Aubin ?

« Au cinquième, porte en face l'escalier, répondit celui-ci sans se déranger.

— Je vous remercie, » dit le célibataire.

Il monta lentement ; arrivé tout essoufflé au dernier étage, il fut saisi d'une crainte vague en trouvant la porte d'en face grande ouverte. Il frappa d'abord avec le doigt, puis sonna. Personne ne vint pour l'introduire. Alors, franchissant le seuil de l'appartement, il se trouva dans une petite pièce qui devait servir de salle à manger, à en juger par l'ameublement, composé de quatre chaises et d'un buffet en acajou. A gauche, la cuisine.

Verner toussa, remua la clef dans la serrure... toujours même silence. Il entra à droite dans une petite pièce carrée, ornée de quelques fauteuils jadis fort beaux, mais usés et passés de mode. Un piano en palissandre remplissait un énorme panneau vide, une bibliothèque lui faisait pendant. Sur les tablettes, des livres épars semblaient perdus dans l'immensité des rayons vides.

Le célibataire fit une pause en contemplant d'un air navré ces restes d'un luxe passé. De chaque côté de la cheminée se dressait une superbe coupe en porcelaine du Japon montée sur bronze doré. Au loin on entendait le bruit monotone d'un coucou.

Après avoir poussé un long soupir, le nouveau venu pénétra dans un petit couloir sombre ; au bout de ce couloir on apercevait la pâle clarté d'une lumière vacillante. Sans savoir pourquoi, le cœur de Verner se serra, il ôta machinalement son chapeau, essuya son front inondé d'une sueur froide et entra dans la troisième pièce : deux lits, trois chaises, un fauteuil et une table à ouvrage composaient à peu près l'ameublement de cette grande chambre carrelée, sans feu, inaccessible au soleil. Le lit qui se trouvait à l'entrée était fait avec soin, deux petits oreillers reposaient, blancs et rebondis, sur le traversin. L'autre lit, au fond, entouré de rideaux jadis bleus se trouvait occupé.

Une femme pâle, immobile, les yeux à moitié ouverts était couchée dedans ; l'une de ses mains, jaune comme du vieil ivoire, reposait sur un drap blanc ; cette main tenait serré un chapelet. Un crucifix d'ébène reposait sur la poitrine sans mouvement de celle qui semblait dormir.

A genoux au pied de ce lit, deux enfants priaient ; un peu plus loin, une vieille femme faisait de même. Ni les unes ni les autres ne bougèrent quand Verner entra. Il comprit ce silence. — Deux bougies brûlaient sur le coin de la cheminée, à côté d'un vase rempli de fleurs ; au pied du lit, sur une chaise, était posée une assiette à filets d'or aux armes des comtes de Saint-Aubin ; cette assiette contenait de l'eau bénite dans laquelle trempait une branche de buis.

Le vieux garçon s'avança, jeta quelques gouttes de cette eau sur la femme couchée, puis il s'agenouilla. Tout lui semblait mort, à l'exception cependant d'un léger mouvement nerveux qui agitait de temps en temps la tête des enfants en prière.

L'aînée pouvait avoir de onze à treize ans, elle était brune, de beaux cheveux noirs avaient peine à demeurer emprisonnés dans un filet en chenille. L'autre avait environ six ans, elle était blonde, de grosses nattes dorées tombaient sur ses épaules, ses petites mains couvraient sa figure, penchée sur ses genoux. Peu à peu la pauvre enfant s'inclina bien bas sur le carreau, et fût tombée si Joseph ne s'était pas empressé de la recevoir dans ses bras. Il la souleva, et doucement, comme eût pu le faire la mère la plus tendre, il la déposa sur le lit resté vide. L'enfant alors fondit en larmes, et s'écria toute tremblante, mais à voix basse, avec cet instinct naturel aux enfants qui ne comprennent pas :

« Louise ! Louise ! quel est ce monsieur ? »

Louise se redressa à demi, rejeta en arrière les belles boucles de ses cheveux, qui voilaient ses grands yeux bruns cernés de rouge. Après avoir regardé attentivement l'inconnu, elle se dirigea vers sa sœur et lui dit d'un accent résigné :

« Je ne le connais pas.

— Est-ce qu'il vient pour emporter maman? demanda tout à coup la petite tremblante de crainte.

— Rassure-toi, chère Amélie, répondit vivement l'aînée. Vois comme il a l'air bon... Il pleure... regarde, il pleure avec nous... c'est un ami peut-être?...

— Est-ce vrai, monsieur? demanda Amélie, se dégageant peu à peu des mains de sa sœur.

— Je suis votre oncle de Lyon, mes chères enfants, » répondit le vieux garçon à voix basse. Puis il ouvrit aussitôt ses deux bras aux orphelines; Amélie se redressa, sourit et s'y réfugia. Alors l'aînée s'avança à son tour comme pour réclamer sa place dans cet asile hospitalier qui se présentait.

Après un instant passé ainsi, Louise emmena sa sœur vers le lit, et la main tendue sur la morte elle dit: « Nous sommes orphelines... *je crois...* » A ce mot, les sanglots lui coupèrent la voix. Cependant elle reprit quelques secondes après.

« Je jure devant notre mère qui nous voit de la haut, je jure de la remplacer près de toi, tu seras ma fille. » Après avoir dit ces mots simplement, comme se dit tout ce qui est vrai, elle embrassa les tresses blondes de son enfant, et la regarda avec les yeux tendrement graves d'une jeune mère.

« Et moi, je t'obéirai comme à maman, » répondit la petite.

Puis toutes deux se prosternèrent de nouveau à côté de la femme qui était restée en prière.

« Comme elle est belle! murmurèrent ensemble les deux enfants.

— Elle nous a quittées pour toujours, balbutia l'aînée dans l'oreille de sa jeune sœur; nous sommes seules, bien seules. »

Un sanglot se fit entendre, il sortait de la poitrine oppressée de Verner.

« Tu oublies notre ami qui est là, répondit la petite Amélie avec un accent de doux reproche, en désignant du doigt Joseph Verner.

— Notre bon oncle... c'est vrai. »

Aussitôt Amélie s'empara d'une des mains du vieux garçon, et dit en la portant à ses lèvres:

« Papa est mort depuis bien longtemps... et petite mère... Elle n'acheva pas.

— Je vois, répondit le vieux garçon, je vois qu'il vous faut un soutien.

— Tu ne nous abandonneras pas, monsieur, » reprit la blonde en passant l'une des mains de son oncle autour de son cou comme pour l'enchaîner à elle.

Joseph Verner tressaillit, se dégagea de cette étreinte, regarda les orphelines, hésita à répondre, sentant que cette réponse était sacrée; puis enfin il dit bien bas, les yeux fixés tour à tour sur sa sœur et sur les enfants:

« Voulez-vous que je sois votre père?

— Oui, oh! oui! murmurèrent deux jeunes voix suppliantes.

— Suivez-moi alors, mes chères filles, laissons reposer celle qui va me conseiller dans la sainte tâche que j'ai à remplir.

— Nous vous suivons, répondit Louise. Et prenant sa sœur par la main, elles entrèrent avec Verner dans le salon. Celui-ci leur dit après les avoir fait asséoir:

— Qu'allez-vous devenir, mes pauvres anges?

— Ce que vous déciderez, mon oncle.

— Vous me voyez bien embarrassé.

— Si on consultait Gervaise, dit l'aînée des demoiselles de Saint-Aubin.

— Qu'est-ce que Gervaise? demanda le vieux garçon.

— Notre bonne, celle qui a élevé maman et qui pleure avec nous.

— Eh bien! nous consulterons Gervaise. »

Il rentra dans la chambre, dit quelques mots à la domestique, puis s'assit au pied du lit. Gervaise vint joindre les petites filles, et sans dire une parole, leur mit leurs chapeaux, leurs pardessus, et descendit avec elles.

« Où nous mènes-tu? demanda Amélie.

— A l'hôtel où loge votre oncle de Lyon. »

La femme et les enfants marchèrent en silence, sans se préoccuper ni de la pluie ni du froid. Arrivée à l'hôtel, Gervaise demanda la chambre louée par M. Verner, en disant qu'elle amenait ses nièces, qui étaient orphelines. La douleur était tellement empreinte sur ces trois visages qu'on n'osa pas leur faire la plus petite question, et au bout d'un instant, les deux orphelines étaient assises sur un divan près de la cheminée.

« A présent je vous laisse, dit la fidèle domestique aux enfants; ne vous approchez pas du feu, n'ouvrez point la fenêtre; votre oncle de Lyon viendra vous joindre bientôt.

— Pourquoi n'est-il pas venu avec nous? demanda Amélie.

— Sans doute pour ne pas laisser maman toute seule, répondit Louise.

— C'est cela, dit Gervaise. » Après avoir solidement fermé la fenêtre, elle couvrit le feu avec de la cendre, embrassa les deux sœurs et partit.

Les orphelines se blottirent dans un coin du meuble, et l'aînée, tout en pleurant, entourait sa jeune sœur de ses bras, essuyait ses yeux, la grondait tout bas de manquer de courage.

La dame de l'hôtel, excellente femme, monta un instant après et, par ses douces paroles, finit par sécher les larmes des enfants, qui coulaient toujours en abondance, surtout depuis qu'elles s'étaient vues seules dans cette maison inconnue, loin du lit où reposait encore leur mère.

Joseph Verner revint, la journée se passa silencieuse. Le lendemain, au moment de sortir, il dit à ses nièces:

« Priez, mes enfants, priez jusqu'à mon retour. »

Il s'habilla tout en noir et sortit. Une fois les formalités remplies, l'excellent oncle songea à emmener tout de suite les orphelines à Lyon, mais les affaires ne le lui permirent pas. Il fallut d'abord lever les scellés, ensuite faire vendre le bien des mineures, s'occuper de dettes à payer. Tout cela ne pouvait se faire en quelques jours.

Nommé tuteur des demoiselles de Saint-Aubin, la présence de Verner était nécessaire à Paris, il s'y installa définitivement, fit venir ses meubles de Lyon, plaça Louise et Amélie au couvent, et demeura seul, avec deux procès sur les bras.

Enfin le brave homme triompha; ce fut le cœur plein d'une douce joie que, cinq mois après, il dit à Gervaise qui avait toute sa confiance:

« Les petites ne seront pas riches, mais elles auront du pain assuré. Je viens de placer sur leurs têtes une rente de seize cents francs.

— Oh! que voilà une heureuse nouvelle, s'écria Gervaise en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier. C'est pour le coup que je vous bénis, mon brave monsieur. — Ah! dame, avec cela, nos demoiselles ne rouleront pas carrosse, mais c'est jeune, ça travaillera comme les autres. »

Mme O. Dupin.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

Le Printemps.

Roméo et Juliette. — Les prétentions d'un ténor.

Nouvelles des théâtres lyriques.



Que de fois, depuis un mois, nous avons regardé le ciel, cherchant à travers les vapeurs brumeuses de l'horizon, les ambassadrices du printemps, ces chères petites hirondelles, qui nous ramènent avec les rayons du soleil le règne des fleurs et les joies poétiques de la campagne! et que de fois hélas! nous n'avons aperçu que des nuages chargés de pluie, que des corbeaux volant en troupe dans l'espace, que des ruisseaux devenus torrents et des rivières devenues fleuves! De guerre lasse, nous nous rejetions sur les concerts, nous rêvions les plaisirs du bal, nous consultions les affiches de tous les théâtres de Paris, espérant trouver dans les forêts peintes et dans les montagnes de carton, quelque lointaine ressemblance avec les frais paysages de la nature; mais l'ennui nous prenait au milieu des cohues bruyantes, nous maudissions le mois de mars avec ses giboulées, ses froidures, ses caprices; avril apparaît, l'espérance revient, mais le soleil s'obstine à rester dans l'ombre.

Les jours s'écoulent, le blé pousse, les arbres se chargent de feuilles, et nul pied, fût-il le plus marin du monde, n'ose franchir les fortifications, tant le vent souffle et tant la pluie tombe; et les oiseaux se taisent et les fleurs restent endormies dans leurs pétales repliés, et les hirondelles n'osent pas affronter les rigueurs de nos climats. Temps lugubre, purgatoire de la terre, limbes où tout est nuages et incertitudes, vous avez enfin fait place au vrai printemps. Aujourd'hui, nous voyons dans l'air de petites taches noires mobiles qui, des sphères les plus élevées, descendent jusqu'à nos fenêtres; ce sont les hirondelles, oiseaux charmants qu'Henri Murger a si bien su peindre dans une poésie peu connue :

Pèlerins des grandes mers bleues,
Voyez à l'horizon vermeil
Ces oiseaux qui font mille lieues
Entre deux levers de soleil!...
Cris joyeux et battements d'ailes,
Qui mettent le ciel en gaîté,
C'est le retour des hirondelles
Et c'est le retour de l'été.

Mais, depuis la dernière année,
Les loyers sont bien renchéris;
Un trou noir dans la cheminée
Comme un entre-sol a son prix!
Pourvu que les propriétaires
N'augmentent pas, en même temps
Que tous les autres locataires,
Les messagères du printemps!

Puisque nous sommes en humeur de citations, rappelons à nos lectrices ces jolis vers de Théophile Gautier :

Mars, qui rit malgré les averses,
Prépare en secret le printemps...
. . . .
Pour les petites pâquerettes
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes,
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houpe de cygne,
Poudrer à frimats l'amandier.

Puis, lorsque sa besogne est faite
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril, tournant la tête,
Il dit : Printemps, tu peux venir.

Et le printemps est venu; et malgré les splendeurs de l'exposition, les restaurateurs russes et les pavillons chinois, nous fuyons la grande ville, nous courons aux champs, aspirant à pleins poumons l'air embaumé des solitudes agrestes, plus légers, plus heureux que si nous avions fait un héritage; car la nature nous offre mille trésors que toutes les richesses du monde ne sauraient remplacer. Là, sous les grands arbres qui jettent au voyageur leur ombre protectrice, à travers les chemins jonchés de fleurettes aux mille couleurs, on aime à se recueillir dans ses souvenirs; ce qu'on a vu, ce qu'on a entendu, revient dans la mémoire. Le jugement des choses passées, n'étant plus soumis aux influences extérieures du moment, acquiert une singulière lucidité et une plus grande rectitude. C'est ainsi que, cachée dans une retraite solitaire, et revenant par la pensée aux impressions des temps plus ou moins lointains, nous nous rappelons les fêtes de l'hiver et les spectacles des derniers mois. Par exemple, toutes les péripéties du drame lyrique de *Roméo et Juliette* sont présentes à notre souvenir. Aussi en parlerons-nous aujourd'hui à nos lectrices avec une impartialité qu'il nous eût peut-être été difficile d'avoir au lendemain de la première représentation.

Certains critiques ont affirmé que l'opéra de Gounod avait quelque tendance à se rapprocher du genre de la musique de l'avenir. Nous nous sommes déjà plusieurs fois demandé en vertu de quelle pensée sérieuse on adoptait cette locution ridicule: *la musique de l'avenir!* quel en est le mode, quel en peut être le but? quel lien de famille peut-il exister entre Wagner, le musicien sec, nerveux, énergique, souvent obscur, et l'auteur de *Faust*, toujours limpide, tendre et plein de sentiment délicat? — L'un se dit dialectitien, disciple illuminé de la philosophie germanique; l'autre se retrouve dans toutes ses partitions, avec la grâce mélancolique d'une nature douce et émue. Il n'y a donc pas, selon nous, de comparaison à établir entre Wagner et Gounod.

Il existe, dans le répertoire italien, deux opéras inspirés par le même sujet. L'un de Vaccaj, l'autre de Bellini, dont, par un accouplement peu habile, on a fait un ouvrage unique. On ne pourrait l'opposer à celui de notre compositeur moderne, dont les qualités viennent de se constater de nouveau par un très-légitime succès.

Nous passerons rapidement sur l'introduction du nouvel opéra; elle amène un chœur d'un caractère triste et pénétrant qui, à la manière antique, expose dans un prologue le sujet de la pièce, c'est-à-dire les sanglantes et implacables dissensions des Capulets et des Montaigus. Ce morceau est d'une grande facture. La musique du premier acte se fait remarquer par une couleur archaïque très-saisissable; la coupe des airs, le rhythme, les cadences et les modulations éveillent les souvenirs de Bach et de Mozart. Un air admirablement chanté par Troy est particulièrement empreint de ce parfum des temps passés. Ceci, par parenthèse, ressemble terriblement peu à la musique de l'avenir! La ballade de la reine Mab n'a pas produit tout l'effet que le musicien semblait en attendre; nous l'avons trouvée trop surchargée d'accompagnements. La poésie en est charmante:

Son char, que l'atome rapide
Entraîne dans l'éther limpide,
Fut fait d'une noisette vide,
Par le ver de terre charron;
Les harnais, subtile dentelle,
Ont été découpés dans l'aile
De quelque verte sauterelle,
Par son cocher le moucheron.

L'ariette en *sol* de Juliette:

Je veux vivre dans le rêve,

est chose infiniment gracieuse. Le madrigal à deux voix dit par *Roméo* et *Juliette*, est écrit avec une délicatesse exquise. L'amour timide et chaste, ne saurait parler un langage plus vrai que dans la phrase en *fa*:

Ange adorable,
Ma main coupable...

Que de grâce naïve dans le badinage sentimental des deux enfants échangeant leurs cœurs:

Vous l'avez pris, rendez-le-moi.
Si je l'ai pris, laissez-le-moi!

Le duo du jardin a quelque ressemblance avec celui de *Faust* et de *Marguerite*.

Mais, que de beautés saisissantes dans cet autre duo des adieux:

Non, ce n'est pas le jour ce n'est pas l'alouette
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète.

La grande âme de Shakespeare a passé tout entière dans ce délicieux andante.

Dans le grand air de l'agonie:

Salut, tombeau sombre et silencieux,

il y a une majesté triste qui fait frissonner le spectateur. Le compositeur a eu l'ingénieuse idée d'y rappeler le premier motif, *Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette*, ce qui est d'un effet délicieux.

Une des plus belles pages de cette partition remarquable est le finale du duel au troisième acte. Il est d'une vigueur, d'un coloris, d'une force dramatique, qui ont électrisé la salle entière.

On a comparé *Faust* à *Roméo et Juliette*; les enthousiastes ont placé ce dernier ouvrage au-dessus de son devancier. Nous croyons que le genre absolument différent dans lequel ils sont écrits n'autorise en rien ce rapprochement. *Faust* se détache par un relief plus accusé. *Roméo* présente un style plus soutenu, et plus de nouveauté d'inspiration. — Bref, Gounod, compositeur essentiellement français, a donné une fois encore la mesure de son beau talent, dans un ouvrage qui restera un des monuments de notre école.

Il a été question très-récemment de l'engagement de Tamberlick à l'Opéra, et chacun approuvait M. Perrin d'offrir aux visiteurs de l'exposition *Don Carlos*, *l'Africaine*, et enfin le fameux ténor dans *Guillaume Tell*. Malheureusement, les négociations n'ont pas abouti. Disons en passant, que notre premier théâtre de musique n'a pas de chance avec ce rude champion de la mélodie.

M. Nestor Roqueplan racontait un jour que, vers 1854, il fut chargé par le ministre d'aller à Londres pour négocier l'engagement de Tamberlick. Après plusieurs entrevues, on tomba d'accord, et Tamberlick résuma la question par ces simples paroles :

« Dix mille francs par mois.

— Accordé, répondit le directeur de l'Opéra; seulement, il faut que je télégraphie au ministre, pour avoir la ratification.

— Ça m'est égal, riposte Tamberlick, mais ce sera mille francs de plus par chaque heure de retard. »

Le ministre répond par le télégraphe que le prix de dix mille francs doit être débattu.

Nestor Roqueplan apporte à Tamberlick la réponse de l'homme d'État.

« Le ministre a raison, dit Tamberlick en regardant sa montre; maintenant, ce n'est plus dix mille francs, mais bien onze mille. »

Vite Nestor Roqueplan télégraphie de nouveau, et deux heures après, arrive la nouvelle réponse du ministre :

« Accepté les onze mille francs. »

Nestor Roqueplan saute dans un cab et court porter la bonne nouvelle à Tamberlick, qui tire une fois encore sa montre, et répond :

« C'est treize mille francs maintenant. »

Le télégraphe ne joua plus — et le ténor ne fut pas engagé à l'Opéra.

On annonce au Théâtre-Lyrique la réception du *Pénitent rouge*, paroles de M. Charles Nuitter, musique de M. Émile Wroblewski.

La lecture des *Bluets*, l'opéra nouveau de M. Jules Cohen, a été faite récemment par M. Cormon à ce même théâtre. Les *Bluets* sont tirés des *Orientales* de M. Victor Hugo, excellent pronostic de succès.

M. Giusti Beltini met la dernière main à la musique de *Helx*, grand opéra fantastique en cinq actes, dont le poëme est, dit-on, de Théophile Gautier.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Ah! chère Florence, qu'il fait bon de vivre par ce joli mois de mai dans notre superbe Paris!

Il fait bon de vivre, mais il en coûte pas mal cher pour vivre... au dire du moins des ménagères, qui affirment que, depuis l'ouverture de l'exposition, tout a doublé de valeur.

Heureusement nous autres jeunes filles, nous ne nous préoccupons guère de ces détails. — Je ne prétends pas que nous fassions mieux! Je constate un fait, tout simplement! — Nous nous contentons, insouciantes que nous sommes, de humer l'air plus doux et si longtemps attendu du printemps; nous nous épanouissons d'aise au soleil; nous regardons les squares verdoyer et les fleurs de leurs massifs et de nos fenêtres s'entr'ouvrir; nous nous extasions devant le beau ciel bleu d'une seule pièce, dont nous apercevons un petit coin derrière nos rideaux (et aussi devant ces splendides vitrines repeintes à neuf, où l'on a étalé avec tant d'art, pour nous séduire et pour séduire nos visiteurs, mille brimborions plus tentants et plus inutiles les uns que les autres); nous grossissons le nombre des promeneuses en toilettes pimpantes qui peuplent les rues, incessamment rendues boueuses par les détestables voitures-arrosoirs; nous regardons comme si c'était un spectacle tout nouveau pour nous, le départ des bateaux à vapeur pour l'exposition, ou l'arrivée de ces bandes d'étrangers de toutes nationalités qui débarquent d'instant en instant à nos diverses gares de chemins de fer. Nous recevons nos amis, nous leur faisons les honneurs de chez nous. Pour eux et par eux, nous apprenons à connaître ce Paris dans lequel nous vivions peut-être en étrangères tout en l'habitant depuis nombre d'années.

Voilà notre existence actuelle : existence charmante, pleine d'agréables loisirs... et de fatigues extrêmes; de satisfactions de cœur et d'yeux, et de surprises, de plaisirs tout à fait imprévus.

Que de découvertes on fait! que de choses curieuses on voit! que d'autres on entend... sans compter celles que l'on raconte! car Dieu sait si étrangères et étrangers sont friands de nos anec-

dotes parisiennes. Il est vrai que nous ne le sommes pas moins des leurs !

J'ai envie de t'en dire une, entre autres, une anecdote franco-autrichienne, puisque j'y joue un rôle. Il y a quelques jours, en longeant un magasin de glaces, sur lesquelles j'avais tout naturellement jeté un coup d'œil au passage, afin de m'assurer que rien n'était dérangé à l'harmonie de ma toilette, une Autrichienne avec laquelle je me promenais se mit à sourire malicieusement.

« Je vois avec plaisir, dit-elle, que les Parisiennes aiment autant les miroirs que les Viennois. »

Je demandai en rougissant l'explication de ces paroles... en ce qui concernait les habitants de Vienne, bien entendu, car je ne comprenais que trop l'allusion en ce qui me regardait ! Alors ma compagne me raconta qu'un certain jour deux de ses frères, deux espiègles étudiants, en désaccord sur une importante question (à savoir qui a le plus de tendances à la coquetterie du sexe féminin ou du sexe masculin), résolurent de s'assurer du fait par une triomphante épreuve. Ils s'assirent, côte à côte, à la porte d'un café voisin d'un magasin de glaces, et tout en ayant l'air de s'absorber dans la dégustation d'un bock quelconque, ils s'amusèrent à observer l'attitude des passants et des *passantes* en face des miroirs exposés.

« Et... que résulta-t-il de cet examen? demandai-je, avec un vif intérêt, à mon interlocutrice.

— Ah! vous ne le devinez pas !...

— Je... crois que si... répondis-je hésitante et un peu confuse de voir notre sexe pris en flagrant délit, même à l'étranger ! Ce furent les femmes ?

— Pas le moins du monde, et voilà justement l'extraordinaire : ce furent les hommes! Sur soixante femmes, quarante tout au plus jetèrent furtivement les yeux sur les perfides glaces, tandis que sur le même nombre, il y eut cinquante-cinq hommes qui se contemplèrent complaisamment de la tête aux pieds.

— C'était à Vienne aussi ! soupirai-je avec une franchise qui amusa bien mon Autrichienne. A Paris, pas une des soixante femmes n'eût résisté à la tentation ! »

Et tout en laissant échapper cette involontaire et trop naïve exclamation, je me promis, à part moi, de me garer désormais des miroirs de rencontre, puisqu'ils peuvent prêter à des observations si humiliantes pour notre sexe en général, et en particulier pour les petites coquettes qui s'y font prendre, ainsi que cela venait de m'arriver. Mais Paris étant, par excellence, la ville des tentations, je n'avais pas fait dix pas, que je me surprenais encore caressant complaisamment mon image dans la première glace qui se représentait. O fragilité humaine et féminine !...

Une autre fois, une amie anglaise me conta plaisamment qu'à Londres, le charlatanisme des annonces et des enseignes surpassant encore de beaucoup celui de Paris, on voit, dans l'un des quartiers les plus fréquentés de la Cité, un droguiste qui s'intitule : *destructeur breveté des punaises au service de Leurs Majestés.*

Plus loin, on lit sur la façade d'un magasin élégamment décoré : *C'est ici que demeure le fournisseur de lait d'ânesse de LL. AA. le duc et la duchesse.* Enfin (voici qui dépasse tout le reste), un tourneur sollicita un jour la permission de prendre le titre de *fabricant de jambes de bois de S. A. R. le prince de Galles !...*

Le lendemain c'est une Marseillaise qui, arrêtée avec moi et quelques autres amies provinciales devant les têtes de cire aux coiffures prodigieusement compliquées d'un artiste capillaire parisien, nous explique que c'est de Marseille que viennent presque tous ces postiches dont on abuse tant chez nous.

Du choc des... *amis* jaillissent les lumières!

C'est ainsi que j'apprends chaque jour une foule de particularités utiles, curieuses ou tout simplement gaies... Mais pour en revenir à nos *postiches*, peut-être ne seras-tu pas fâchée de savoir aussi qu'il débarque chaque année dans l'heureuse ville qui possède la *Cannebière*, près de vingt-cinq mille kilogrammes de cheveux, les uns extraits d'Espagne, les autres de certains départements de France, mais le plus grand nombre d'Italie, et en particulier de Palerme, de Naples et de la campagne de Rome.

« Et quand elles sont débarquées, ces cargaisons de cheveux, qu'est-ce qu'on en fait ? demandai-je à la jeune fille qui me disait ces choses.

— Mais on les nettoie, on les travaille, on les dispose en chignons, en repentirs, en frisons, en crépés, que sais-je, moi ? Tous les coiffeurs de Marseille sont plus ou moins *posticheurs*, ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes. En outre, il y a trois ou quatre maisons qui ne font absolument que ce genre de commerce. Elles fabriquent, il paraît, cinquante mille chignons annuellement.

— Bon Dieu ! qu'est-ce qui peut porter tout cela?

— Marseille et ses faubourgs d'abord, qui en consomment déjà de vingt-cinq à trente mille ; et puis vous, mesdames les Parisiennes ; et puis l'Algérie, et puis l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre ; l'Angleterre surtout... on dit que les habitantes de la Grande-Bretagne ont fait venir de France, en l'an 1865, pour plus d'un million de francs de cheveux de toutes les nuances. En revanche, c'est leur poétique Écosse qui nous fournit les chignons blond doré et rouges que l'on vend si cher !

— De même, ajouta une jeune fille de Clermont, — qui n'était pas Auvergnate le moins du monde pour cela ! — les cheveux noirs, bruns, châtain clair et châtain foncé, sortent, pour une bonne partie, de notre Auvergne. Il y a chez nous des gens spéciaux pour cette branche d'industrie. Les jours de marché ils font leur ronde dans les villes, s'établissant le plus souvent sous une porte cochère où les jeunes paysannes qui souhaitent faire argent de leur chevelure viennent les trouver. Là, elles ôtent le peigne qui retient ces cheveux, — magnifiques presque toujours, et que, systématiquement, les marchands se hâtent de déprécier, — puis, lorsqu'on est parvenu à s'entendre sur le prix : une piécette de peu de valeur ou bien un fichu de soie, un ruban ou quelques mètres d'étoffe, la coquette enfant abandonne, sans le moindre regret, pour ces chiffons qu'elle considère comme des trésors, la splendide parure naturelle que le bon Dieu lui avait donnée.

— En Bretagne, cela se passe à peu près de même, fit une blonde habitante de Nantes qui n'avait encore rien dit ; car nous avons aussi, mesdames, l'honneur de fournir pas mal de chevelures à vos coiffeurs.

— Bah !... moi qui croyais que tous ces chignons étaient coupés sur les cadavres des pauvres gens décédés dans les hôpitaux !

— Vous vous trompiez, ma chère enfant, répliqua le père de notre jolie Nantaise (il servait de cavalier et de protecteur à mes trois amies et à moi), les cheveux, après la mort, ne sont pas maniables. Ils se cassent si facilement, qu'il serait impossible de les enrouler, de les façonner... mais il ne faut pas que cela vous donne l'envie d'en porter davantage, ajouta-t-il en souriant paternellement. Le poëte a dit, vous ne l'ignorez pas :

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

— Aussi vous pouvez être tranquille, monsieur, tant que *mes moyens* me permettront de m'en tenir à mes seules richesses, je me garderai soigneusement des annexes. C'est égal, je plains les pauvres *posticheurs* de Marseille quand cette ridicule mode tombera !

— Bah ! ils vendront quand même. Est-ce que le faux disparaîtra jamais complétement de ce monde?

— Oh ! cet étalage de libraire en plein vent ! s'écria en ce moment la Marseillaise. Y en a-t-il ! y en a-t-il des journaux différents !

— Oui, depuis quelques années, c'est une rage toujours croissante.

— Une vraie marée... montante ! pour faire une rime ! » acheva notre petite Bretonne.

Puis elle demanda à son père à quelle nation on doit l'invention des journaux.

« A la Chine, mon enfant, répondit le père. On imprima, dit-on, le premier journal connu sur une grande feuille de soie, il y a mille ans passés, et depuis ce temps, le même journal continue à paraître chaque semaine à Pékin !

— Ah ! Dieu, quel mérite il doit avoir ce journal, ou bien quelle constance possèdent les Chinois !

— En effet, dans mille ans il n'existera plus guère de ces publications-ci, quoi qu'elles puissent valoir.

— Dame ! les Français sont si changeants !...

— Et les Françaises donc?... »

En punition de cette petite... méchanceté (ou vérité, à ton choix), j'allai me cogner en plein contre un individu qui passait chargé de bois de démolition.

Cet incident, en amusant mes compagnes, me remit en mémoire une historiette toute récente que je m'empressai de leur raconter. Veux-tu une seconde édition de mon anecdote, ma chère Florence?

Un homme de peine fut chargé de scier du bois semblable à celui qui aurait pu m'éborgner, par un rentier qui en avait acheté un lot, à bas prix, pour son chauffage. Déjà le brave homme était arrivé presque à la fin de sa besogne, lorsqu'en fendant l'un des derniers morceaux, il vit s'en échapper une quantité de petites choses biscornues qu'il prit pour du verre taillé, de toutes les couleurs. Ramasser assez négligemment *ces petites choses*, les porter à celui auquel appartenait le bois, furent pour lui l'affaire d'un instant. Grand ébahissement (lis éblouissement si tu veux) du rentier en reconnaissant, dans le soi-disant verre taillé, des rubis, des émeraudes, des aventurines, des opales, des saphirs, des améthystes et une foule d'autres pierres précieuses ; un trésor, en un mot, digne de ceux qui figurent dans les contes de fées ! Presque fou de joie, et sans savoir au juste ce qu'il faisait, il mit dans la main de l'honnête Auvergnat — c'était un Auvergnat ! — une pièce de vingt francs, ce qui donna à celui-ci l'idée que sa trouvaille pouvait bien se composer d'autre chose que de petits morceaux de verre sans valeur. Mais, de crainte qu'on ne lui reprit la pièce de vingt francs, il ne fit aucune réflexion et partit heureux comme un roi.

Maintenant, si tu souhaites en savoir plus long, je serai fort embarrassée de te satisfaire. On suppose que ce trésor fut caché, à l'époque de la grande révolution, par quelque noble famille forcée d'émigrer. Peut-être aujourd'hui quelque rejeton de cette famille, ruinée par les événements, serait bien heureux de retrouver ces ressources inattendues, mais comment le savoir? comment le retrouver? comment découvrir le quartier, la maison, la charpente d'où provient ce précieux morceau de bois tiré, avec une foule d'autres tout semblables, d'un des nombreux chantiers de Paris? Tout ce que l'heureux possesseur de cette riche trouvaille pouvait faire, c'était, après déclaration, de la garder, et c'est aussi, je crois, ce qu'il a fait... sans trop grande peine, tu le supposes !

Ce petit récit, tendant à prouver que les trésors ne sont pas encore de nos jours chose tout à fait légendaire, nous avait amenés jusqu'à la maison Giroux. Mes compagnes y entrèrent pour faire quelques emplettes. Quant à moi, je fus captivée, pendant tout le temps qu'elles mirent à choisir, par l'examen d'un nouveau jeu de pyramide que j'aperçus sur une table. Celui-là étant à la portée de toutes les bourses, je pensai à la jeune dame si économe et si sage dont tu me parles quelquefois, et je m'assurai que, malgré son prix modique (1 fr. 25), il pourra l'amuser autant, elle et son mari, que le jeu élégant qui fait, chaque fois qu'elle va chez toi, l'objet de son envie. Par exemple, elle aura la peine de le coller sur carton elle-même... mais c'est chose si facile et si simple ! Recommande-le-lui de ma part, s'il te plaît.

Les emplettes de ces dames étant terminées, nous rentrâmes à la maison, pour nous reposer d'abord, puis pour essayer de confectionner, d'après le fameux baron Brisse, une boisson rafraîchissante dont nous venions de lire la recette dans le *Figaro*. Je t'envoie, en post-scriptum, la copie de cette recette, ne sachant trop si, malgré la chaleur extrême qu'il commence à faire, tu seras tentée de l'utiliser, car elle m'a paru un peu coûteuse. C'est une actualité, et les choses d'actualité ne sont-elles pas du domaine de ta dévouée chroniqueuse et amie

JEANNE.

Post-Scriptum. — Boisson rafraîchissante du baron Brisse.

En cette saison, la meilleure boisson froide est le mélange d'un kilog. de fraises avec un litre de sirop à 32 degrés et deux bouteilles de châblis. On fait refroidir et on boit avec moitié d'eau de seltz.

J.

MODES

Je conviens avec toi, ma chère Laure, que toutes les bourses ne peuvent se donner le luxe d'un chapeau pour chaque toilette. Je te l'ai déjà dit, en fait de mode de nos jours, il n'y a rien d'absolu; d'ailleurs il est toujours facile de tourner la difficulté. Je te citerai l'exemple de Marie, dont le budget est certes bien mince et dont la mise, toujours irréprochable, est souvent enviée par nos amies élégantes. C'est à peine cependant si ma jeune cousine s'achète deux toilettes par saison, mais elles sont si prudemment combinées !

Si tu ne peux te donner qu'un chapeau pour ton été, choisis-le en paille, — le tulle ou le crêpe étant beaucoup plus fragiles, — orne-le de fleurs ou de rubans dont la nuance *puisse aller* avec toutes tes robes; qu'il ne soit ni trop élégant, ni trop simple, de façon à pouvoir se mettre avec une jupe de percale ou avec une jupe de soie. On parle du bon goût des Parisiennes... c'est que, par exemple, jamais une Parisienne ne portera un chapeau de tulle blanc avec une toilette d'alpaga gris foncé, ou une robe de mérinos... Tu vas me traiter de *rabâcheuse*... Mais si je t'ai révélé notre secret,— qui est tout simplement du tact, — j'aurai plus mérité de ta reconnaissance, ma jolie provinciale, que si je t'avais décrit vingt coiffures de la modiste en renom.

Si ta bourse te permet deux chapeaux, tu en auras un en paille, *pouvant aller avec tout*, comme je te le disais tout à l'heure, et l'autre sera assorti à ta toilette principale.

Les formes de cet été ont, ma chère, beaucoup de rapport avec celles de cet hiver; *la Marie-Louise*, dont je t'ai déjà parlé, reparaît avec beaucoup de succès. Au reste, autant de modistes, autant de noms. Te désigner par des noms ces semblants de coiffures serait donc une entreprise inutile.

J'aime mieux essayer de te décrire la forme la plus généralement adoptée : c'est une sorte de toque à bord très-étroit. *Devant*, ce bord fait un peu la Marie-Stuart sur le front, et est légèrement allongé aux joues. *Derrière*, ce bord s'appelle bavolet. Le chapeau n'est donc guère qu'un large fond ; car le bord étroit qui simule la passe est presque entièrement caché par la garniture. — Guirlande de fleurs ou rubans, que l'on pose dessus. Ce fond est plus bombé sur le dessus de la tête que vers le bavolet.

Le chapeau en crin de couleur est la dernière nouveauté. Pour ce printemps, on verra beaucoup de pailles bronzées ornées de fleurs et d'insectes bronzés. Les chapeaux ronds se font très-petits de bords. Une forme n'est pas plus habillée qu'une autre : tout dépend de l'ornement et de la finesse de la paille.

Je te parlais de Marie, voici une de ses toilettes d'été.

Chapeau de paille blanche ayant pour garniture une guirlande de feuilles de roses noires, posée sur ce qui tient lieu de passe aujourd'hui, et s'arrêtant un peu après aux joues; derrière, sur le bavolet, trois coques de ruban paille d'environ cinq centimètres de largeur, se terminant par deux longs pans. Brides paille, avec secondes brides de blonde noire. Dessous, une barrette en taffetas paille, au milieu de laquelle est cousue une rangée de perles noires. Petite voilette noire à pois, forme triangle; robe de poil de chèvre, nuance paille, tunique à longues pattes. La patte qui fait le milieu derrière rase le bord de la jupe. Les pattes sont bordées de franges. Large ceinture de taffetas ou d'étoffe pareille venant s'attacher sur la patte de derrière.

Pour ta robe de poil de chèvre bleue, je te conseille un chapeau en paille de riz, avec une guirlande de bluets.

Le vert, si longtemps mis de côté à la ville, revient décidément à la mode.

Pendant que j'y pense, voici comment ta cousine Eulalie devra commander sa robe en sultane mauve: devant formant tablier, trois ruches en rubans même couleur, mais de nuance plus foncée, posées à dix centimètres les unes des autres, et au-dessus de l'ourlet, arrêtées par des rosettes ou des passementeries. Les lés de côté sont marqués par des rouleaux en taffetas pareil aux ruches, qui forment des dents assez creuses. Ces dents tournent par derrière, un peu au-dessus de l'ourlet, et se garnissent de franges si l'on veut. Ainsi, cette façon simule deux jupes.

Voici la dernière nouveauté pour les robes de ville : — La jupe, en biais, étroite, rase la terre; on ne voit plus le jupon. C'est laid du reste. Les petits volants, au bas de la jupe commencent à reparaître; on en met deux ou trois. Pour le bal, toujours des traînes démesurées. Non-seulement beaucoup de femmes ne portent plus de cages, mais quelques unes semblent avoir renoncé aux jupons... tant elles ont pris d'antipathie, pour l'ampleur si longtemps de mode. Ai-je besoin de m'élever contre cette exagération ? Qui dit exagération, dit mauvais goût. Les femmes âgées, qui savent s'habiller, ne portent pas leurs jupes absolument plates; derrière, elles font mettre deux ou trois plis. On prétend qu'avec les jupes à petits volants vont revenir les fichus Marie-Antoinette, à longs pans, croisés derrière, garnis d'un ou deux volants étroits comme la robe. Ces diminutifs de mantelets remplaceraient, pour cet été, paletots et casaques. — Néanmoins, cette nouveauté étant un peu *risquée*, je te la signale, et ne t'encourage point à t'enrôler dans la bande des *oseuses*.

La largeur d'une cage empire doit être de deux mètres cinquante du bas.

Beaucoup de paletots en cachemire noir, avec une guirlande brodée en couleur tout autour; puis, des paletots en cachemire de couleur assortis aux jupons, toujours avec des broderies en guirlandes: cela sera surtout très-porté aux bains de mer.

Les toilettes de bains de mer seront, du reste, à peu près les mêmes que l'année dernière.

C'est-là que les *oseuses* donnent libre carrière à leur fantaisie ! J'ai vu un costume en toile écrue, que Marie est occupée à se faire. Le jupon court, à doubles rangées de dents assez creuses, bordées d'un lacet rouge. — Une tunique se composant de cinq larges pattes arrondies, tombant un peu au-dessus de la garniture du jupon et allant en se rétrécissant beaucoup vers la taille. Ces pattes sont toutes dentelées et bordées de lacet rouge. Le corsage, à dents

devant, se termine par une basque très-courte, ou cinq pattes *très-courtes* répondent à celles de la tunique, festonnées et garnies de grelots de laine rouge; Marie aura avec cela un chapeau de marin en crin paille, orné d'une écharpe frangée en gaze rouge, dont la nuance sera assortie au galon de la garniture.

On annonce des écossais de tous les clans, en soie ou en drap, pour les costumes du matin et les manteaux du soir.

Je ne comprends pas, ma chère, que tu veuilles t'acheter un autre vêtement de cachemire. C'est une dépense que tu peux éviter, ce me semble. Celui de l'année dernière est fané, dis-tu? Voici pour le renouveler :

Tu enlèveras d'abord toutes ces perles, qui se décousent à chaque instant; après avoir bien ôté la poussière de ton étoffe, tu prendras une brosse que tu tremperas dans de la bière, et tu brosseras avec soin et longtemps ton cachemire; après quoi, tu imbibes un morceau de flanelle dans de l'eau-de-vie et tu le passes bien sur ton vêtement. Tu laisses sécher.

Tu le garnis ensuite de plusieurs rangs de galons de jais posés verticalement, terminés, si tu veux, par des glands; — au bord, tu poses un effilé, — tu peux le mettre sans jais, en cousant quelques perles sur la tête.

Dieu merci! la mode des manches larges n'est pas tellement tyrannique, qu'elle exclue les manches étroites de l'année passée. Porte donc sans déplaisir ton paletot ainsi rafraîchi, et puis, dans les grandes chaleurs, tu pourras découdre tes manches étroites, que tu remplaceras en cousant un effilé aux entournures.

J'ai toujours trouvé d'un goût affreux ces bouillons ou bouffants serrés au poignet, que l'on mettait autrefois sous les manches larges. Pour n'avoir pas les bras nus, car on en vient à ouvrir les manches de robe presque à l'entournure, je te conseille une manche de dessous étroite à coude, en guipure ou en tulle, que tu broderas de jais. Au poignet, tu mets une ou deux dentelles ou guipures froncées d'environ deux à cinq centimètres. J'ai vu de ces manchettes en cluny blanc, très-jolies; on peut faire cette même forme en entre-deux cluny posés en biais, coupés par des rubans assortis à la toilette.

Les cols marins, en toile, sont très-en vogue.

Tu peux t'amuser à faire toi-même cette petite lingerie !

J'ai vu, à deux jeunes filles, deux toilettes charmantes : robes en linos blanc; les jupes ornées de trois bandes d'environ cinq centimètres et festonnées à très-petites dents, de blanc; large ceinture pareille; jupon en linos blanc garni d'un petit volant de cinq centimètres, tuyauté et festonné de rouge; casaque pareille, garnie de trois biais dentelés; chapeaux marins, n'ayant pour ornement qu'une voilette écharpe frangée. Ces deux sœurs avaient de quinze à dix-huit ans.

On met du rouge partout, — sans oublier, hélas ! les joues et les lèvres. — On brode des chemisettes de foulard ou d'alpaga blanc en soie ou en laine rouge; une robe de couleur modeste se relève de rouge; on a des bas rouges et des bottes à revers rouges...

Pour les chaleurs, on portera beaucoup de paletots et de casaques en mousseline blanche avec semés d'étoiles ou de pois, sur des robes de taffetas et de foulard de nuances très-claires, avec les robes de gaze ou de grenadine. Ces casaques ou paletots demi-ajustés, destinés aux jeunes filles, auront pour toute garniture un volant tuyauté à petite tête, de même mousseline que la casaque. Les femmes mettront des volants de guipure blanche ou de mousseline blanche bordés d'un étroit cluny.

J'ai remarqué un très-joli modèle de toque écossaise pour petit garçon. On fait cette toque en cachemire, en piqué, en coutil, en foulard écru ou en alpaga gris. On peut la border d'un tissu de fantaisie, à carreaux noirs et blancs. Sur le devant, on pose une cocarde de taffetas ou de velours et une ou trois plumes. Derrière se trouve un nœud à longs pans.

Veste et gilet en foulard écru, bordés de galons de laine rouge; — pantalon bouffant serré au genou, en foulard; — guêtres; — toque de foulard écru.

Pour les grandes chaleurs, autre costume de petit garçon : pantalon large et court en piqué blanc, avec une rangée de boutons sur les côtés. Chemise en foulard écru à plis larges devant et derrière; col marin. Large ceinture de foulard écru, à franges, avec un nœud sur le côté, retenant le pantalon; chapeau marin en toile cirée blanche; demi-bottes et jambes nues.

Costume de petite fille : robe en alpaga blanc, large ceinture en taffetas vert nouée sur le côté; corsage décolleté carré; chemisette en mousseline plissée; toque en paille de riz, avec guirlande de feuillage.

Les nœuds pour garniture de robe vont en élargissant jusqu'au bas de la jupe. Ils se font en grosse ganse ou en lacet.

Point d'étoffes nouvelles à te signaler : toujours des gazes, des poils de chèvre, des linos, des alpagas, des soieries ombrées ou à raies *très-larges*, des foulards rayés ou à pois.

Les piqués fond blanc et autres ont des dessins en long, des guirlandes de fleurs, etc.

Beaucoup de jupes claires courtes, relevées d'un seul côté.

Une robe habillée en taffetas fond blanc à doubles raies mauves, garnie de trois biais de taffetas mauve, formant le V sur chaque couture des lés. Sous le dernier biais, une petite frange de jais blanc. Corsage décolleté carré, avec guipure de tulle, coupée de rubans mauves; coiffure : trois rubans mauves passés dans les bouffants des cheveux, ou petite résille en jais blanc, à longues perles, formant le triangle, ne tenant que le milieu de la tête, et posée bas sur le front.

Autre robe longue, forme-princesse, en soie grisaille imitant la double jupe : un large velours noir, posé sur chaque lé de devant, s'arrête au-dessus de l'ourlet, c'est-à-dire à une hauteur de trente centimètres du bas de la robe, et tourne carré sur une espace de vingt centimètres; sous ce velours ressort une bande en biais grisaille d'environ cinq centimètres, dentelée; les dents sont bordées d'un petit velours noir. Un autre velours noir, et une autre bande grisaille viennent prendre les premiers à une hauteur de vingt centimètres et à une largeur de vingt centimètres, pour descendre jusqu'au bas de la jupe. Les autres, qui tournent autour de la jupe, n'auront plus qu'une hauteur de douze centimètres. Paletot pareil avec le même système de garniture, ou bien demi-casaque en pou-de-soie noir à larges dents creuses, gar-

nies d'une dentelle d'environ douze centimètres. Chapeau en paille de riz blanche, avec guirlande de lierre et fruits noirs.

On peut faire cette garniture de robe plus habillée : par exemple, au lieu de velours noir, un galon résillé en jais blanc, et pour remplacer le biais de taffetas, une dentelle.

Une jolie toilette demi-habillée de jeune fille, et très-fraîche :

Robe courte en toile du Nord bleue, glacée de blanc; le corsage et le bas de la jupe à dents, bordées de lacet blanc; le devant de la jupe garni tout du long de boutons de nacre. Jupon pareil garni de plusieurs rangs de lacets blancs faisant dents, ou guirlande de feuilles imitées en lacet blanc. Paletot pareil. Chapeau de crin blanc, avec un seul ruban bleu glacé de blanc; dessous, guirlande de « ne m'oubliez pas. »

J'ai vu des châles en entre-deux de guipure ou de dentelle, posés de biais, coupés par des galons-rubans (toujours posés en biais); le châle est bordé d'un volant de guipure ou de dentelle : c'est élégant et joli, surtout pour une femme un peu âgée. Si elle veut cacher encore plus la taille, elle peut doubler le châle d'un crêpe assorti à la robe.

Un costume de bain de mer aussi joli que simple pour jeune fille : jupe, paletot et jupon en petit drap léger gris clair. Chapeau de castor gris, forme ronde. Le devant de la robe et le paletot sont garnis de boutons imitant les coquillages. Le chapeau gris a sur le devant un gros coquillage qui retient une plume rouge.

Puisque tu veux que je te signale, non-seulement les modes adoptées, mais encore celles dont l'aurore commence à poindre, j'obéis : on prétend... que nos chevelures, si abondantes depuis quelques années, commencent à décroître beaucoup. Serait-ce pour imiter l'exemple donné par la crinoline... — quelle économie! — ou bien la grève des coiffeurs aurait-elle inspiré ces sages résolutions? On dit enfin que les jeunes filles et les jeunes femmes se coifferont en nattes tombantes...

On *prétend* que les coiffeurs ne laisseront jamais régner le vrai absolu, et que... il y aura des accommodements avec la nouvelle mode. Cela me paraît facile, en effet, tu comprends. On dit que ces nattes seront tressées avec des rubans, des velours, des perles, etc.

Ma lettre a été interrompue par la visite de Marie; elle venait me montrer un joli chapeau forme Marie-Louise exagérée, qui serait mieux qualifiée de forme auvergnat : le fond, très-large, très-bombé sur le dessus de la tête, c'est-à-dire à l'endroit qui le sépare de la passe, très-étroite; la passe, — trois ou quatre pailles à peine, — un peu allongée aux joues, tourne derrière la tête et forme le bavolet. — Le côté du fond qui touche au bavolet est assez plat. Ce chapeau, en crin gris, a pour ornement une cordelière en soie cerise avec effilé, des brides de taffetas même couleur, et dessous une guirlande de cerises.

J'ai vu un autre chapeau, semblable à celui-ci, avec une torsade en velours rouge autour de la passe, des brides en velours rouge, et dessous une barrette en velours rouge avec fuchsias retombant.

Tu peux très-bien faire comme moi, pour ton chapeau demi-habillé : confie ta forme de l'année dernière à ta modiste; si elle est intelligente, il y a parfaitement moyen de l'arranger. — J'ai commandé le mien (en paille blanche) avec un bord de velours noir, des brides en velours noir et une rose sur le côté.

On parle, pour soutenir le bas des robes, d'un faux ourlet en mousseline serrée et solide, maintenue, de distance en distance, par des lames fixes et minces, qui disparaissent entre le faux ourlet et l'étoffe. — Ces lames sont argentées pour les étoffes claires, se confondent avec leurs nuances, et sont beaucoup plus souples que l'acier qu'elles remplacent, *dit-on*, très-avantageusement. N'ayant pas encore expérimenté cette importante découverte, je ne veux te la signaler qu'en mettant ma responsabilité à couvert.

Enfin, pour terminer, je puis dire, sans me tromper, que nous sommes dans la saison des fleurs : on en met partout, sur toutes les étoffes, — sur les confections, les chapeaux, partout. Les rayures, toujours de mode, sont des rayures fleuries. Nous pouvons donc dire adieu au cuir, aux clous, aux fers à cheval, aux têtes de chevaux et de chiens, aux pendeloques d'acier et de bronze!...

Encore une toilette — en taffetas marron, forme princesse, à dents tout du long devant; ces dents sont bordées de trois rangs d'effilés Tom-Pouce; boutons d'or; deux larges rubans marrons frangés prennent le bas du corsage devant et se nouent derrière en écharpe; manches sultanes; secondes manches étroites en cluny blanc; col marin en cluny; cheveux crêpés relevés à la Chinoise devant, et ornés de trois velours bleus posés en bandelettes; chignon frisé.

EXPLICATIONS

Planche VI

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Parure — 3 et 4, Chausson — 5 et 6, Bonnet d'enfant — 7, B. L. pour drap — 8, V. C. enlacés — 9, G. G. enlacés à l'impériale — 10, *Joséphine* — 11, *Delphine* — 12, Z. D. — 13, Mouchoir avec H. D. — 14, *Nathalie* — 15, M. V. — 16, M. J. D. — 17 et 18, Coiffure application — 19, A. R. — 20, E.

D. — 21, *Amélie* — 22, Écusson avec P. H. — 23, M. L. B. — 24, Mouchoir — 25, N. M. — 26, C. V. — 27, E. G. — 28, Bande pour jupon — 29, A. C. — 30, A. P. — 31, *Héloïse* — 32, L. S. Taie d'oreiller — 33, O. L. pour taie d'oreiller — 34, Taie d'oreiller — 35, *Léonie* — 36, C. F. — 37, 38 et 39, Garnitures — 40, O. M. pour drap.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 6, Jupe courte découpée — 7 à 11, Corsage de baby — 12 à 14, Cravate nattée — 15, Ceinture perlée — 16 à 19, Boucle pour la ceinture — 20 à 25, Frivolité — 26 à 35, Dessous de plat, imitation de faïence — 36 et 37, Entre-deux en crochet — 38, Coiffure.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Parure, broderie russe et broderie mexicaine.

3 et 4, Chausson pour baby, broderie au passé sur cachemire.

5 et 6, Bonnet d'enfant, plumetis; les carrés sont séparés par un entre-deux en valencienne ou par une engrêlure.

7, *B L.*, pour drap, plumetis, cordonnet et pois.

8, *V. C.*, enlacés, linge de table, plumetis et cordonnet.

9, *G. G.*, enlacés à l'impériale, plumetis.

10, *Joséphine*, plumetis et cordonnet.

11, *Delphine*, plumetis.

12, *Z. D.*, plumetis et cordonnet.

13, Mouchoir avec *H. D.*, plumetis et cordonnet.

14, *Nathalie*, plumetis et cordonnet.

15, *M. V.*, plumetis, cordonnet et jours.

16, *M. J. D.*, plumetis.

17 et 18, Coiffure, application. (Voir n° 38, côté des patrons.)

19, *A. R.*, plumetis.

20, *E. D.*, enlacés en travers, plumetis.

21, *Amélie*, plumetis et cordonnet.

22, Écusson avec *P. H.*, plumetis, cordonnet et pois.

23, *M. L. B.*, enlacés, plumetis et pois.

24, Mouchoir, plumetis, cordonnet et point de sable.

25, *N. M.*, plumetis et cordonnet.

26, *C. V.*, plumetis et cordonnet.

27, *E. G.*, enlacés en travers, plumetis.

28, Bande pour jupon, lacet, perles et tubes.

29, *A. C.*, plumetis.

30, *A. P.*, linge de table, plumetis et cordonnet.

31, *Héloïse*, plumetis, cordonnet et pois.

32, *L. S.*, pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

33, *O. L.*, pour taie d'oreiller, feston, cordonnet et paillettes.

34, Taie d'oreiller, feston, cordonnet et paillettes.

35, *Léonie*, plumetis, cordonnet et pois.

36, *C. F.*, plumetis et pois.

37, 38 et 39, Trois petites garnitures, plumetis et feston.

40, *O. M.*, pour drap, plumetis, feston, cordonnet et pois.

COTÉ DES PATRONS

1 à 6, Jupe courte découpée.

1, Moitié du devant, 1re pointe.
2, 2e pointe.
3, 3e pointe.
4, 4e pointe.
5, 5e pointe.
6, Croquis.

Cette jupe est entièrement plate du haut, excepté le lé de derrière, auquel on fait un pli; nous avons ajouté au patron une partie terminée par une ligne ponctuée, afin que l'on puisse ajouter une dent dans le bas si la robe est en étoffe légère; dans ce cas, il n'y aurait donc pas de couture au milieu, la ligne ponctuée marquant le milieu du lé, que l'on taillerait en double; ainsi donc, pour une robe en sultane ou étoffe de laine, on suivra pour le droit fil la ligne pleine auprès de laquelle est inscrite la désignation : 5 *jupe*, 5e *pointe*, et pour une étoffe légère on placera le droit fil sur la flèche marquée près de la ligne ponctuée; il faudra naturellement, si l'on ajoute cette partie, faire le pli du haut plus creux sur la pointe que si la robe était avec couture au milieu.

Il est facile de varier les dents du bas.

7 à 11, Corsage de baby.
7, Moitié du devant.
8, Dos.
9, Manche.
10, Croquis, devant.
11, Croquis, dos.

On peut faire cette petite robe en piqué, popeline, cretonne, alpaga, percale, etc. On fait un pli à chaque creux des dents, la largeur des plis est marquée par le trait plein et le trait ponctué; les plis sont un peu moins profonds dans le bas du patron, afin que le corsage s'évase au-dessous de la taille pour former basque; tous les plis sont couverts d'une petite passementerie courante en coton blanc ou en noir avec perles, suivant l'étoffe. Cette passementerie tourne autour des dents. La jupe sera découpée à dents semblables à celles du corsage et ornées de même. On pourra aussi disposer de petites pattes ornées de la passementerie et posées en long ou en biais.

12 à 14, Cravate nattée.

On fait cette cravate en taffetas de deux nuances; notre modèle est fait avec deux bouts blancs et un noir; la natte est faite en deux parties qui sont réunies derrière par un petit biais formant agrafe. Taillez une bande de carton sur la partie ombrée du patron n° 12, puis quatre biais blancs et deux noirs sur le patron entier n° 12. — Pour faire vos biais, placez le carton au milieu du taffetas comme l'indique ce même patron, pliez les deux côtés du

biais sur le carton et jetez un fil dans toute la longueur, de manière à fixer les deux bords de l'étoffe, puis retirez votre carton; vos six biais de taffetas préparés ainsi, vous commencez l'une des nattes : prenez deux biais blancs et un noir, et réunissez-les tous les trois par un point que vous ferez au bout le plus étroit et de manière à les tenir tous à l'endroit. Il faut, chaque fois que l'on passe un biais sur un autre, avoir soin de plier le biais presque en angle et de former le creux derrière le pli, comme l'indique le modèle nº 13, qui au premier aspect semble être fait à l'envers, mais rend tout à fait la natte comme elle doit être exécutée; il faut croiser les biais très-régulièrement jusque dans le bas de la natte, que l'on termine en pliant un biais blanc et le biais noir, et en les réunissant par une petite couture à l'envers; l'autre bout blanc s'arrête en dessous de cette pointe par quelques points qui ne doivent pas paraître à l'endroit. On fait la seconde natte de la même manière, et on les réunit derrière en posant une petite agrafe en taffetas de l'une des nuances de la cravate. Pour la frange, prenez un morceau de carton de la longueur de la frange du modèle nº 13, enfilez deux longues aiguillées de soie dans une grosse aiguille et tournez la soie autour du carton, en passant l'aiguille dans le bord de la cravate à chaque tour; quand vous serez à la pointe, coupez la soie dans le bas et faites les nœuds en prenant pour chaque quatre bouts de soie, puis vous ferez l'autre moitié de la frange de la même manière. On fixe cette cravate par un petit bouton ou une agrafe que l'on pose à l'envers.

15, Ceinture perlée.

On fait cette ceinture en gros grain noir avec perles rondes et perles tubes; il faut avoir soin de ne pas tendre les fils à l'envers.

16 à 19, Boucle pour la ceinture.

Le nº 16 se taille en taffetas gros grain; il faut ajouter deux centimètres autour de ce patron pour le rempli; le dessin, qui rappelle celui de la ceinture, se fait de la même manière; la broderie terminée, on pose ce travail sur le patron nº 17, qui est en carton entouré d'un petit fil de fer ou d'un laiton de chapeau; ce laiton se fixe tout à fait au bord du carton, il est maintenu par des points que l'on fait sur le carton comme l'indique le dessin nº 17. Pour fixer le taffetas perlé sur le carton, il faut passer un fil fort, à points devant tout autour de ce taffetas, puis vous placez le carton au milieu et vous serrez le fil; vous tendez le taffetas en faisant quelques points lancés d'un côté à l'autre; puis, avec les doigts, vous rapprochez un peu les deux côtés de la boucle pour lui donner la forme bombée des boucles en métal, et vous la posez sur la ceinture, que vous attachez avec deux ou trois agrafes.

20 à 25, Dentelle en frivolité.

20 à 24, Détail du travail.

25, Dentelle.

La frivolité est une suite d'anneaux plus ou moins allongés que l'on dispose en fleurettes, étoiles, etc., pour entre-deux, garnitures, cols, etc.; on emploie pour ce travail une navette plate en buis ou en ivoire, sur laquelle on enroule du fil d'Irlande.

On fait la frivolité avec ou sans picots.

Pour la maille simple : — prenez la navette dans la main droite, et l'extrémité du fil entre le pouce et l'index de la main gauche — formez un grand anneau en tournant le fil autour des quatre doigts de la main gauche, d'abord en dehors, puis en le ramenant en croix sur l'extrémité retenue entre le pouce et l'index (figure 20) — maintenez cette croix sur l'index avec le pouce, et l'anneau en baissant un peu le 4e et le 5e doigt sur le fil intérieur — ✻ rejetez le fil derrière la main gauche — tournez le fil autour de l'index et du médium en dehors, en le laissant tomber sur la main — ramenez la navette en dedans, en tournant devant le médium — passez la navette entre l'index et le médium sous le fil de l'anneau (fig. 21), — tirez la navette — sortez le médium en dessous des fils — tendez le fil de la navette en la tirant à droite pour former le nœud (ce nœud est une boucle formée par le fil de l'anneau, le fil de la navette devant toujours pouvoir couler dans les nœuds) — repassez le médium dans le fil pour lui faire reprendre la place qu'il occupait dans l'anneau — rejetez le médium un peu en arrière pour tendre le fil et serrer le nœud contre le pouce (fig. 22), vous aurez le premier nœud en dehors; — pour faire le nœud en dedans, passez le fil devant le médium — passez la navette derrière le fil de l'anneau — passez la navette dessous le fil entre le médium et le 4e doigt (fig. 23) — retirez le médium et tendez le fil de la navette en la tirant à droite, comme pour la maille en dehors — faites reprendre au médium sa position dans l'anneau — retournez au signe ✻ — vous faites ainsi, alternativement, un nœud en dehors — un nœud en dedans. Ces deux nœuds forment un *nœud double*, terme que nous emploierons le plus ordinairement dans nos explications. Si vos doigts se trouvent trop serrés dans le fil formant l'anneau, après avoir fait plusieurs nœuds, vous élargissez cet anneau en retirant avec la main droite le fil qui est en dedans de la main, et le faisant couler dans les nœuds. — Lorsque vous avez fait le nombre de nœuds nécessaire pour former votre anneau, vous maintenez vos nœuds entre le pouce et l'index, et vous tirez le fil de la navette qui coule dans les nœuds, jusqu'à ce que le commencement et la fin de l'anneau se touchent. Ayez soin de commencer toujours vos anneaux par un nœud en dehors.

Picot. Le picot se fait après un nœud en dedans, et il est suivi d'un nœud en dehors. Votre nœud en dedans terminé, vous prenez une épingle que vous maintenez couchée au-dessus de vos nœuds, toujours entre le pouce et l'index de la main gauche (fig. 24) — tournez autour de cette épingle le fil du grand anneau formé par le fil tourné autour de vos doigts, puis faites votre nœud en dehors, qui fixe le picot — si vous avez plusieurs picots à faire dans un même anneau, vous gardez l'épingle couchée au-dessus des nœuds, et vous ne la retirez que lorsque vous avez terminé votre anneau. Ces picots sont plus ou moins espacés, suivant les dessins que l'on veut exécuter.

Chacune des étoiles est formée par 4 anneaux semblables faits ainsi : 5 nœuds doubles — 1 picot — 5 fois (2 nœuds doubles — 1 picot) — 5 nœuds doubles — tirez le fil pour fermer l'anneau —

commencez l'anneau suivant sans casser le fil; lorsque vos 4 anneaux sont terminés, vous arrêtez le fil en réunissant par un nœud le bout de fil du commencement et le fil de la navette. — Coupez le fil, et commencez une autre étoile; pour réunir vos étoiles, vous faites à l'envers deux ou trois points de surjet en fil fin, aux picots qui se touchent au croquis n° 25; ces étoiles sont montées sur une mignardise ou sur une chaînette en crochet; en posant de l'autre côté la même mignardise ou chaînette, on formera un entredeux.

26 à 35, Dessous de plat, imitation de faïence.

26, Dessin de grandeur naturelle.

27 à 31, Patrons des ornements.

32 et 33, Pieds.

34, Moitié du patron du dessous de plat.

35, Croquis du dessous de plat monté.

Pour reproduire ce dessin, qui est la copie d'une des admirables faïences de l'Alhambra, vous taillez un carré de papier satiné blanc, dont les côtés auront 20 centimètres, vous collez ce papier sur un carré de 21 centimètres en carton ayant 5 millimètres d'épaisseur; votre carré en carton ayant 1 centimètre de plus que celui en papier, vous placez votre papier à distance égale tout autour du bord du carton, c'est-à-dire en laissant passer le carton de 5 millimètres. Taillez en papier satiné bleu clair, le cadre ombré indiqué au dessin n° 26; ce cadre a 20 centimètres comme le papier, et doit être collé exactement dessus. Taillez, sur chacun des patrons nos 28 et 30, 4 ornements en papier bleu et 4 en papier vert clair; vous aurez soin d'en tailler deux à l'endroit et deux à l'envers du patron, afin d'avoir des branches à disposer en sens inverses, comme au dessin n° 26; consultez ce croquis pour disposer ces branches en les collant sur votre carré en papier blanc. Vous prenez ensuite du papier orange, et vous taillez 4 morceaux sur le patron n° 29 et 4 sur le patron n° 31; vous collez les 4 ornements n° 29 toujours en consultant le dessin n° 26, vous terminez l'ornement en collant vos petites bandes n° 31 papier orange, et le rond du milieu que vous aurez taillé en papier bleu. Coupez quatre baguettes dans votre carton épais, ces baguettes devront avoir 5 millimètres d'épaisseur dans tous les sens, et 21 centimètres de longueur; vous coupez les extrémités en biais, afin de pouvoir coller vos baguettes ensemble pour former le cadre qui couvrira la partie restée découverte autour du papier blanc. Avant de poser ce cadre, vous placez sur votre dessous de plat un carré en verre de 21 centimètres, votre cadre en baguettes de carton posera donc sur le verre; taillez en carton mince quatre bandes ayant 1 centimètre de hauteur, et la longueur de vos côtés; lorsque votre cadre en baguettes est complétement séché, vous collez ces bandes de carton mince sur les côtés, de manière à maintenir ensemble en les couvrant la baguette et les tranches du verre et du carton. Lorsque tout cet ensemble est bien sec, vous couvrez tout votre cadre dedans, dessus et sur le côté en papier brun très-foncé ou noir pour imiter le bois. Retournez votre carré pour placer les pieds que vous taillez en carton mince sur le patron n° 32. A l'extrémité la plus large, vous coupez des fentes sur tous les traits noirs; roulez cette bande en carton mince en commençant par le côté étroit, la partie la plus large vous donne la dimension du dernier tour, qui sera collé sur la spirale pour la maintenir, vous replierez les pattes formées par la partie large sur laquelle vous avez fait les fentes, et qui s'ouvriront naturellement en roulant le carton. Vous recouvrez la spirale et le côté en papier couleur bois comme le cadre; puis vous collez ces quatre pieds sous votre carton à l'endroit indiqué pour deux, au patron n° 34; vous terminez votre travail en couvrant le dessous de votre carton, d'un carré en papier couleur bois taillé en double sur le patron n° 34, auquel vous enlèverez quatre ronds aux angles, pour faire passer les pieds; ce travail n'offre pas de grandes difficultés, il réclame seulement un peu de patience et beaucoup de soin; il vous procurera à peu de frais, de charmants dessous de plats fort en vogue en ce moment. Nous en publierons d'autres dessins.

36 et 37, Entre-deux en crochet.

38, Détail du travail grossi.

37, Croquis du crochet en fil d'Irlande n° 80.

On fait l'un des côtés de la chaîne en faisant le dessin, l'autre se fait lorsque l'entre-deux est terminé.

Faites 4 mailles chaînettes — formez un *picot* en faisant une maille passée dans la troisième maille chaînette, en partant de la maille qui est sur le crochet, c'est-à-dire en laissant 2 mailles d'intervalle. — 10 mailles chaînettes — formez un anneau en faisant une maille passée dans la deuxième maille chaînette après le picot — 1 maille chaînette — 3 demi brides, prises dans l'anneau — faites trois fois — (4 mailles chaînettes — formez un *picot* comme nous venons de l'expliquer. — 8 mailles chaînettes — formez un picot — 2 mailles chaînettes — 4 demi-brides, prises dans l'anneau) — 4 mailles chaînettes — formez un picot — 2 mailles chaînettes — 1 maille passée dans la première maille faite en commençant.

Pour le deuxième dessin, faites 14 mailles chaînettes — formez un picot — 10 mailles chaînettes — formez un anneau, en faisant une maille passée dans la deuxième maille chaînette après le picot. — 1 maille chaînette — 3 demi-brides prises dans l'anneau — 1 maille passée dans la maille formant la pointe de l'avant-dernière boucle du premier dessin que vous venez de faire — 4 demi-brides, prises dans l'anneau. — Faites deux fois : — (4 mailles chaînettes — formez un picot — 8 mailles chaînettes — formez un picot. — 2 mailles chaînettes — 4 demi-brides prises dans l'anneau) — 4 mailles chaînettes — formez un picot — 2 mailles chaînettes — 1 maille passée dans la deuxième maille chaînette avant le picot qui commence le dessin.

Continuez l'entredeux en suivant l'explication du deuxième dessin; pour faire l'autre bord de l'entredeux, vous attacherez le fil dans la maille formant la pointe de la boucle placée vis-à-vis la première, et vous faites 10 mailles chaînettes — 1 maille passée dans chaque boucle comme l'indique le modèle n° 36.

38, Croquis de la coiffure en application, 17 et 18, côté des broderies.

Cette coiffure se monte sur un cercle en laiton

de 10 centimètres de diamètre; ce cercle est entouré d'un ruban. La garniture est légèrement froncée, on pose dessus une natte en ruban étroit ou un cordon de fleurs très-léger; pour le dessous, on fait une natte en ruban comme la cravate n° 14; devant, elle forme diadème et retombe des deux côtés, on la termine par un chou qui retient les deux extrémités; cette natte se fait en ruban n° 3, on la fait en deux parties, de manière à lui faire suivre le même sens, le commencement des deux nattes est enfermé dans une agrafe en ruban, qui se trouve placée au milieu du front; on peut ajouter des rubans partant du creux des dents et retombant sur le dos.

TAPISSERIE COLORIÉE

Coin pour coussin, dessin cachemire.

PETITE PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Carré pour voile de fauteuil, dessus de coussin, etc.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Sac chemin de fer.

GRAVURE DE MODES (1)

Toilette de jeune femme. — Robe en faye ornée de grandes pattes en forme de plume, garnies de dentelle surmontée d'une petite passementerie courante — paletot pareil à la robe — chapeau en crêpe avec voilette mantille, frange en jais et rose thé.

Toilette de petite fille. — Robe en foulard ornée de nattes en ruban de taffetas; la jupe est ouverte à chaque couture, et l'un des côtés replié en revers lacé. — Corsage suisse — jupon en foulard blanc, avec natte de la même nuance que celle de la robe — chemisette en organdi — chapeau en paille anglaise, orné d'une natte assortie à la toilette.

Toilette de jeune fille. — Robe en sultane à double jupe ornée de velours et de boutons en velours — corsage montant avec ceinture à basque — paletot droit pareil à la robe — chapeau en paille avec ornement en gaze et petites touffes de roses.

Les abonnés à l'édition violette et à l'édition verte recevront, au 16 juin, les patrons suivants :

Paletot et jupe de la gravure n° 3576.
Jaquette pour garçon de quatorze à quinze ans.
Robe-princesse décolletée pour petite fille.

(1) Chapeaux de mademoiselle Tarot.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : **D'un petit gland sort un grand chêne.**

RÉBUS







Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.

EXPOSITION UNIVERSELLE

LA GALERIE DES MACHINES, LE CAFÉ MORE, LE JARDIN RÉSERVÉ, PROMENADE EN ORIENT, LE RESTAURANT CHINOIS



on guide était devant la porte de l'Exposition. Au lieu de frissonner, comme à notre première entrevue, dans un pardessus ouaté, il avait entr'ouvert son gilet blanc, et, à sa boutonnière, brillait une coquette fleur d'azalée, plus transparente qu'une aile de mouche, plus nacrée qu'une coquille des Antilles.

« Vous vous êtes fait attendre, me dit-il gaiement, vous ne verrez ni les plates-bandes de jacinthes, ni les massifs de tulipes qui ont fait verser de si douces larmes à leurs pères spirituels de Belgique et de Hollande, mais vous verrez des rois et des empereurs. »

Il m'entraîna vers le palais et me fit monter sur la plate-forme de la galerie des machines.

LA GALERIE DES MACHINES.

La galerie des machines, à laquelle sont adossés les cafés et les restaurants, a 35 mètres de large et 25 mètres de haut; son milieu est occupé par une plate-forme longue de 1200 mètres, et soutenue par des colonnes de fonte.

Cette plate-forme, du haut de laquelle on peut voir, sans danger, tourner les engrenages et battre les pistons, supporte les arbres de transmission qui communiquent le mouvement aux mécanismes. Au-dessous, on a installé des ateliers, où des ouvriers montrent l'habileté de ces mains de cuivre et de fer si obéissantes et si fortes; dessus, de distance en distance, sont exposés des orgues, des trophées d'outils et les grands appareils qui ne peuvent pas fonctionner devant les visiteurs.

Les chaudières qui fournissent la vapeur sont à l'extérieur du palais, dans neuf pavillons également espacés.

« Faites-moi part de vos impressions, me dit mon guide, après un quart d'heure de promenade silencieuse. Trouvez-vous cela beau?

— Je trouverais certainement cela beau, si je comprenais pourquoi et comment tous ces axes tournent, mais...

— Je ne vous ai pas conduit ici pour vous expliquer le jeu de chaque machine — cette explication nous prendrait une dizaine d'années — je vous ai fait monter sur cette plate-forme pour vous donner une grande idée de l'intelligence humaine, pour vous montrer ce que peut l'homme qui réfléchit et qui travaille. Notre siècle aura bien des choses à se faire pardonner, il tombera dans l'éternité avec bien des ruines saintes, mouillées de larmes, tachées de sang; mais le travail est une prière, et il sera pardonné parce qu'il aura bien travaillé, parce qu'il aura appris à l'homme que la nature n'est pas une ennemie, mais une servante.

Quand l'humanité verra que tout a été créé pour elle, quand elle saura que la tempête est son manœuvre, que l'éclair est son messager, reconnaissante elle priera, et les fous seuls seront athées.

— Vous avez raison, et l'on n'a pas le droit d'être ignorant. Ceux qui ne savent pas gênent ceux qui savent. Tâchez donc de me faire comprendre comment une goutte d'eau peut faire tourner une roue et monter un balancier. »

Mon guide sourit.

« Non, je ne veux pas vous parler des machines, je vous ennuierais, et une autre fois vous ne voudriez plus m'entendre. Allons prendre un verre de bière.

— Je n'aime pas la bière.

— Vous avez tort, la bière est une bonne boisson, dans les villes surtout où elle est moins souvent falsifiée que le vin. Alors, allons prendre une tasse de café. »

LE CAFÉ MORE.

Mes charmantes lectrices, si, comme il est pro-

bable, vous n'avez jamais vu de café more, n'entrez pas dans celui du Champ de Mars, il ne ressemble pas plus à ces silencieuses salles, où les orientaux rêvent, la pipe aux lèvres, qu'un cachemire français ne ressemble à un cachemire des Indes.

Le café du Champ de Mars est encombré de tables, sur lesquelles des Turcs de Montmartre ou des Batignolles vous servent de la bière et des grogs. Une Moresque fort laide, assise devant un comptoir, vous regarde avec de gros yeux étonnés, et quatre gaillards, juchés sur une estrade, exécutent avec la guitare et le tambour une symphonie diabolique. Les visiteurs sont pourtant fort nombreux dans cette salle basse, mais ils sortent tous de là en riant et en disant : « Que c'est bête! » En en sortant, j'ai dit comme eux : Que c'est bête! mais je me suis dit aussi : A la foire de Saint-Cloud, un industriel a le droit de mettre sur sa guinguette l'enseigne qui lui plaît; mais à l'Exposition universelle il ne faut pas, pour gagner quelques billets de banque, donner des caricatures pour des portraits.

Pendant que nous vidions les petites tasses qui, seules ont un peu de couleur locale, mon guide me disait : « Depuis un demi-siècle, je voyage, mais je ne connais pas l'Orient, cette terre si chère aux artistes et aux poëtes, et ce que je vois d'oriental dans le parc ne me donne pas envie de le visiter. Le palais du bey de Tunis, la Mosquée, le kiosque du Bosphore sont jolis, remplis de ravissants détails, mais il leur manque un je ne sais quoi...

— Il leur manque la lumière. Ces grands murs nus ont besoin d'être dorés par le soleil. Ces balcons mystérieux, aux capricieuses arabesques, ont besoin d'être argentés par un rayon de lune, et il faudrait une cigogne au faîte de ces minarets. »

Nous nous levions, lorsque le joueur de guitare balança sa tête, et entonna d'une voix douce et voilée une chanson aux notes traînantes.

— « Je ne comprends pas l'arabe, me dit mon guide.

— Je le comprends, et je vais vous traduire, mot à mot, la chanson de Mohammed que fredonnent, sur leurs grands chevaux, les cavaliers noirs du Maroc quand ils vont, de tente en tente, de village en village, faire payer les amendes et l'impôt. Écoutez :

« Voyez-vous Mohammed, sur la plaine qui brille » comme un miroir d'acier? Le voyez-vous, au » centre du croissant, que font derrière lui ses ca» valiers le fusil haut? »

« Le voyez-vous sur son cheval noir, volant comme » un épervier vers cette colline de sable, sur la» quelle tremblent les couronnes bleuâtres des » coups de feu? »

« Le voyez-vous sourire? l'entendez-vous qui » chante en faisant tournoyer son fusil aux garni» tures d'argent? Écoutez : »

« On m'a trouvé sur le sable dans un burnous » ensanglanté, puis j'ai conduit des caravanes, » maintenant je suis cavalier.

» J'aime à sentir des têtes tièdes, comme les grenades ouvertes, saigner sur mes bottes rougies. »

« Voyez-vous Mohammed décrire un cercle, et lorsque la croupe de son cheval regarde la colline, voyez-vous la flamme qui brille au bout du long canon? »

« Voyez-vous, un cheval qui se cabre et tombe sur son cavalier? Entendez-vous ce que chante Mohammed en rechargeant son fusil? Écoutez :

« — Jamais les balles de Mohammed ne sont tombées » à terre! Enfant, je gardais sur la plaine les trou» peaux de moutons; puis j'ai guidé les caravanes » sur le sable sans chemin, maintenant je suis ca» valier.

» Lorsque mes éperons sont roses, quand mon » fusil brûle ma main, malheur à qui me voit! je » suis la balle qui siffle, je suis le flissah qui grince » en brisant les os!

» En avant! en avant! il n'y a que la destinée qui » tue, les balles ne tuent pas. »

« Voyez vous, Mohamed? Les balles volent comme un essaim d'abeilles, les chevaux crient sous l'éperon, des taches fument sur le sable..... O vous qui n'avez pas regardé la mort rouge, vous ne comprendrez pas! »

— « Si je comprends, dit en soupirant mon guide; mais je n'aime pas la guerre, je suis un ouvrier et non un soldat; allons voir ce que savent faire ceux qui ont vu la mort rouge. »

Le café More occupe une salle basse d'une construction dont la façade est la reproduction du palais habité par le bey de Tunis.

Un large escalier conduit sous un péristyle soutenu par des colonnes torses, et sur lequel s'ouvrent à droite, la chambre de justice du bey et, à gauche, celle de son premier ministre Sidi-Mustapha-Khasnadar. Au centre du palais, se trouve une cour formant salon, au milieu de laquelle chante un jet d'eau dans un bassin d'albâtre. Une galerie règne autour de cette cour; elle sert à exposer les antiquités carthaginoises.

Outre le café More, il y a encore, au rez-de-chaussée du palais, deux corps de garde, deux cavernes grillées destinées à contenir des bêtes féroces, une boutique de barbier et un bazar où se vendent de brillantes étoffes, de charmants objets en cuir et des bijoux aux formes originales, aux émaux étincelants.

En sortant du palais, je conduisis mon guide dans la mosquée, qui est dit-on, la copie de la mosquée de Brousse, puis au bain Turc, puis au kiosque du Bosphore. Les étoffes, les carreaux en faïence, les tapis aux mille couleurs, plurent beaucoup à l'aimable vieillard, mais je ne pus l'empêcher de s'écrier : « Tout cela n'est que du plâtre! tout cela est petit! Votre mosquée, votre palais et votre kiosque ne sont que des joujoux; allons voir les fleurs. »

LE JARDIN RÉSERVÉ

Le jardin réservé est une exposition; sauf les terrassements, toutes les merveilles qui l'emplissent sont l'œuvre des exposants. Le lit de lave fusible, qui s'étend au fond du lac, la grille qui ferme le jardin, les serres, les kiosques, le pavillon de l'Impératrice, l'aquarium, la volière, sont des spécimens ou des modèles.

Si vous ne voulez pas, en quittant Paris, avoir des regrets, entrez dans cet Éden la première fois

que vous irez au Champ de Mars, et à chaque visite, pendant que vos pères et vos frères étudieront les machines ou les armes, donnez-leur rendez-vous dans la serre, où des palmiers hauts comme des sapins ombragent des fougères hautes comme des pommiers. Du seuil de cette serre votre regard embrassera tous les détails du jardin, les pelouses, les volières, les abris qui protégent contre le soleil les corbeilles de fleurs, les méandres de la rivière dans laquelle s'ébattent les carpes de Fontainebleau, les cascades dans les bouillons desquelles sautent des saumons et des truites, le pavillon de repos de l'impératrice, bijou de marbre, de faïence et d'or; les kiosques aux mille formes, les massifs aux mille couleurs, et les fantastiques rochers sur lesquels les plantes grasses se tordent comme des serpents. En descendant un escalier de quelques marches, vous serez dans une vraie grotte de fée aux parois de cristal, au milieu des poissons et des plantes aquatiques, dans un écrin rempli de pierreries vivantes; en faisant quelques pas, vous serez sur un rocher d'où vous verrez la pittoresque ruine qui sert de château d'eau, d'où vous entendrez les musiques de la garde jouant les plus beaux morceaux des maîtres.

Avant, si, comme j'en suis certain, vous êtes de bonnes ménagères, vous aurez été dans le potager regarder comment on fait pousser des légumes monstrueux et des fruits succulents. Vous aurez vu là comment, en pinçant les bourgeons d'un arbre, on lui donne la forme que l'on veut, on lui fait porter des fruits où l'on veut, et comment, en l'enfermant sous des chassis de verre, on fait mûrir ses fruits quand on veut. Vous vous serez aussi arrêtées devant la rivière, divisée au moyen de toiles métalliques en compartiments dans lesquels les pisciculteurs ont mis les myriades de petits poissons qu'ils font éclore dans leurs laboratoires pour repeupler nos rivières désertes. Vous aurez enfin admiré, et, si vous êtes bien riches, acheté de merveilleux bouquets où les fleurs des cinq parties du monde fondent dans un tout harmonieux leurs étincelantes couleurs et leurs enivrants parfums.

Dans le jardin réservé, vous êtes dans votre domaine, les fleurs poussent plus vite quand vous les soignez, les fruits ne conservent leur fraîcheur que si vous seules les touchez, et les oiseaux qui fuient à notre approche se laissent caresser par vous.

« Donnez à vos lectrices le goût des fleurs, me disait l'aimable vieillard; en les cultivant elles se distrairont, en les étudiant elles se rendront utiles. A la campagne, les journées sont un peu longues parfois pour celles qui n'ont que leur broderie et leur piano, la promenade cent fois faite est monotone pour celles qui ne regardent pas à leurs pieds; mais la jeune fille qui sait soigner les fleurs trouve dans son jardin la joie et la santé, et celle qui connaît leurs vertus peut ramasser, chaque jour, au coin des haies, une plante nouvelle qui cicatrisera une blessure, qui guérira la fièvre. Nos grand' mères étaient les seuls médecins des campagnes et des châteaux, et les vieilles histoires sont pleines de récits de leurs cures merveilleuses.

Que les beaux yeux qui vous lisent apprennent à reconnaître le mille-pertuis, la solicaire, la centaurée, et dans cent ans on parlera encore, aux veillées, des bonnes fées couronnées d'églantines dont les baisers rendaient roses les joues des enfants. »

Donc visitez avec soin le jardin réservé; si vous savez la botanique, vous y étudierez les plantes de tous les pays, et si vous ne la savez pas, vous écrirez sur votre portefeuille les noms des fleurs et des feuilles que vous mêlerez cet hiver à vos tresses noires ou à vos boucles blondes. Les fleuristes de Paris sont maintenant de savantes artistes qui, avec de la batiste, du velours et des plumes, font de vraies fleurs et de vraies feuilles.

Nous avions déjà passé deux fois dans chaque allée, et mon guide, sa loupe sur l'œil, se penchant à droite et à gauche, me disait toujours :

« Regardez donc l'admirable couleur. Sentez-vous ce doux parfum?

— Qui donc êtes-vous, lui dis-je, vous qui savez pourquoi les machines tournent, les phares brillent, pourquoi les pierres entassées résistent aux efforts des siècles et qui restez en extase devant un œillet ou une rose?

— Je suis un ingénieur et un marchand, et je viens à l'exposition pour devenir un artiste, tout en restant marchand et ingénieur. Je passe de longues heures devant les œillets et les roses, parce que ces roses doubles, parce que ces œillets panachés créés par l'homme sont plus beaux que les œillets des rochers, que les églantines des bois. Je me dis en les regardant : « La nature ne m'obéit pas encore comme elle obéit au jardinier, mes œuvres ne sont que fortes et elles devraient être belles. »

PROMENADE EN ORIENT.

« Les peuples de l'Occident ont bien des choses à rapprendre, reprit mon guide en entrant dans le palais; depuis qu'ils s'occupent exclusivement de l'utile, ils font souvent fausse route. Quand nos ouvriers étaient des artistes, ils produisaient trop peu; maintenant ils produisent beaucoup, mais il manque à leurs œuvres ce je ne sais quoi qui m'empêchait d'admirer, avec vous, ces copies en plâtre de palais de marbre. Ce qu'ils font ne dure guère et n'est beau qu'un jour. »

Nous étions dans l'exposition anglaise, et je m'arrêtai, ébloui, devant des vitrines pleines de mousselines, de bijoux et de cachemires.

« Ce sont de pauvres ouvriers qui ont fait cela, me dit le vieillard; ils n'ont que de grossiers outils, que des métiers informes, mais ils ont ce que nous perdons, le goût. Voyez ces mousselines étoilées d'or et d'argent, ces cachemires dont les couleurs ne pâliront jamais, ces bijoux dont pas une courbe n'est disgracieuse, et dites-moi pourquoi nous ne faisons pas au moins aussi bien, nous qui avons à nos ordres tant de forces qui leur manquent?

— Dans les Indes, les ouvriers se nourrissent avec une poignée de riz, et ils peuvent prendre le temps de faire des chefs-d'œuvre.

— Vous avez un peu raison; mais vous n'avez qu'un peu raison. Les tisseurs de Golconde, les bijoutiers de Delhy pensent en faisant courir leur navette, en faisant tomber leur marteau. Ils pensent au soleil, et leurs étoffes se colorent; ils pen-

sent aux forêts, et les fils d'or enlacent les diamants comme les lianes enlacent les figuiers ; ils pensent à l'éternité, et ce qu'ils font vit plus d'un jour. Chez nous, on ne pense plus qu'à l'argent et aux jouissances qu'il procure.

» Vous qui vous dites poètes, au lieu de parler pour vous seuls, parlez donc pour ceux qui travaillent, ils ne demandent qu'à écouter, et il est temps qu'ils entendent. Sans la poésie, la science grandit l'esprit, mais elle glace le cœur. La science donne le talent ; mais elle écrase l'inspiration sous son niveau inflexible ; chantez donc pour ceux qui travaillent, si vous voulez que la fantaisie aux doigts de fée revienne émailler l'or de vos châsses et tordre le fer de vos balcons. »

Le vieillard avait disparu, et une voix murmura à mon oreille :

« Je suis celui que les Grecs appelaient Prométhée. »

Je continuai seul ma promenade à travers la Perse, la Turquie, le Japon et la Chine. Je vis des étoffes brodées, des meubles incrustés de nacre et de corail, des coffrets de laque, des tapis moelleux, des étagères qui semblent faites de fleurs entrelacées, des éventails diaphanes, des émaux brillants comme l'arc-en-ciel, des porcelaines minces comme des feuilles de papier ; mais je n'avais plus près de moi celui qui me disait le pourquoi de toutes ces merveilles. Je sortis les yeux troublés et la tête brisée.

LE RESTAURANT CHINOIS.

Le soleil allait se coucher et j'avais faim.

Toutes les cuisines du monde étant représentées à l'Exposition, on n'a que l'embarras du choix, et j'hésitais entre le restaurant anglais et le restaurant russe, lorsque la brise m'apporta avec un bruit de clochettes une vague odeur de musc et d'huile. Je me dirigeai immédiatement du côté d'où venait la brise, je passai devant le temple égyptien, derrière le caravansérail, et j'arrivai à la porte d'un enclos où trois pavillons en bambou, réunis par des escaliers fantastiques, brillent au milieu d'une pelouse verte, émaillée de gigantesques champignons en papier jaune et rouge. J'étais en Chine !

Pendant la route j'avais fait mon menu — potage aux nids d'hirondelles, nageoires de requin au cubèbe, vers blancs frits dans l'huile de ricin, et chien de lait à la broche — je pris le grand escalier, je montai dix marches, j'en descendis trois, j'en remontai quatre, j'en redescendis onze, et je me retrouvai au rez-de-chaussée devant une petite boutique sombre qui ne sentait pas la friture. J'avais très-faim et la tête basse, j'allais remonter les onze marches, pour en redescendre quatre, pour en... lorsqu'un petit bruit clair comme le bruit d'une soucoupe qui se briserait partit de la chambre sombre. Je me retournai et je vis, derrière un comptoir de laque, entre deux grandes potiches, trois femmes en porcelaine. J'entrai, je regardai un moment les trois jolies femmes, et lorsque, malgré la défense, j'allais pour savoir si elle était en porcelaine ou en bois, toucher la main de l'une étendue sur le comptoir, la petite main se retira et j'entendis le même bruit d'assiette tombant sur du marbre.

Les Chinois sont d'habiles ouvriers, ils font des statues qui rient. Je leur ôtai mon chapeau pour les faire rire encore, et comme elles étaient bien peignées, bien luisantes, bien propres, je leur récitai *la Feuille de saule*, selon Pehan-Pion-Lin, un grand poète de l'Empire du Milieu. Voici la traduction de cette pièce :

« La jeune femme qui rêve accoudée à sa fenêtre, je ne l'aime pas, à cause de la maison somptueuse qu'elle possède au bord du fleuve Jaune.

» Mais je l'aime parce qu'elle a laissé tomber à l'eau une petite feuille de saule.

» Je n'aime pas la brise de l'est parce qu'elle m'apporte le parfum des pêchers en fleurs qui blanchissent la montagne orientale.

» Mais je l'aime parce qu'elle a poussé du côté de mon bateau la petite feuille de saule.

» Et la petite feuille de saule, je ne l'aime pas, parce qu'elle me rappelle le tendre printemps qui vient de refleurir.

» Mais je l'aime parce que la jeune femme a écrit un nom dessus avec la pointe de son aiguille à broder, et que ce nom, c'est le mien. »

Pour me remercier, la plus jolie des trois statues de faïence m'échangea contre vingt sous un petit paquet de graines qui me donneront au commencement de l'automne de beaux liserons dont les feuilles seront en papier et dont les fleurs tinteront comme des clochettes d'argent.

Je pris un escalier qui avait l'air de descendre et j'arrivai sans peine à l'étage le plus élevé, où je me fis servir à dîner.

Je n'ose pas vous dire ce que j'ai mangé là-haut, mais si l'envie vous prend de manœuvrer les baguettes d'ivoire, vous me direz ce que cela vous aura coûté.

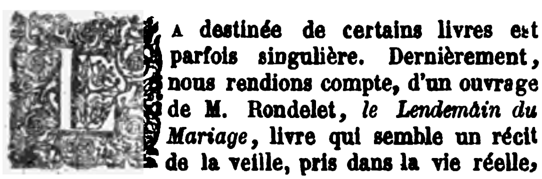
LOUIS DE LYVRON.



BIBLIOGRAPHIE.

LE RÉCIT D'UNE SŒUR

PAR Mme AUGUSTUS CRAVEN (1).



La destinée de certains livres est parfois singulière. Dernièrement, nous rendions compte, d'un ouvrage de M. Rondelet, *le Lendemain du Mariage*, livre qui semble un récit de la veille, pris dans la vie réelle, dans l'histoire de tous les jours, et pourtant, c'est une œuvre d'invention.

En revanche, *le Récit d'une Sœur*, composé avec les lettres, les journaux, les notes les plus authentiques, puisés dans les archives d'une noble famille, est de l'histoire, et cependant, nul roman n'a plus d'enthousiasme, de poésie et de passion. Rien de plus romanesque que cette exacte biographie, rien de plus invraisemblable que cette stricte vérité. Et c'est là ce qui a fait le rare succès de ce livre; on sait que ce n'est pas dans le domaine de l'imagination, mais dans celui de la réalité que sont puisées ces scènes, qui font pleurer d'admiration et de sympathie; on se dit : Ces nobles sentiments, une âme de jeune fille les a éprouvés; ces grands sacrifices, elle les a victorieusement embrassés; cette exaltation généreuse, ce n'est pas un poète qui l'a conçue, à froid, dans son cabinet, elle a dévoré les âmes d'Albert, d'Alexandrine, d'Eugénie; ces pleurs ont mouillé des yeux; ces prières sont sorties de lèvres humaines. Tout cela est vrai, et ce ne sont ni des malheurs fictifs, ni des vertus imaginaires qui émeuvent et transportent le lecteur.

On a reproché à ce beau livre l'enthousiasme dont il déborde, et des âmes pures et sévères l'ont trouvé à ce titre, dangereux pour la jeunesse. Il est vrai, l'âme y vibre à sa plus haute puissance : l'amour conjugal, l'amour fraternel, et enfin, l'amour divin y sont ressentis et exprimés avec une énergie incomparable. Et peut-être, en d'autres temps, aurait-on pu craindre que de jeunes esprits ne se laissassent gagner par cette fièvre d'amour et de sacrifice; que tous les jeunes gens voulussent aimer comme Albert, toutes les jeunes filles, se dévouer comme Alexandrine. On aurait pu craindre cette contagion à l'époque où l'exemple de *René* et d'*Oberman* étaient dangereux, mais aujourd'hui ! où sont les âmes exaltées et rêveuses ? où sont ceux qui font de la vie un roman ? où sont ceux pour qui croire et aimer, c'est toute la vie ? L'argent est le pôle vers lequel sont tournés aujourd'hui les jeunes cœurs; la jeunesse aujourd'hui, calcule très-bien et dépense mieux encore; et si le livre dont nous parlons parvenait à donner à un coureur de dot l'amour de la simplicité, le goût du foyer domestique; s'il persuadait à la jeune fille, qui se marie pour avoir des dentelles et des diamants, que l'union conjugale est quelque chose de saint et de grand, que l'amour conjugal est quelque chose de sublime, ce livre, qui, en enflammant les âmes en aurait ainsi dévoré les impuretés, serait certainement un service rendu à la société tout entière. Autrefois, il fallait calmer le bouillonnement intérieur; aujourd'hui, il faut attiser le feu pour réchauffer un peu les pauvres âmes glacées par la matière et par le calcul. Du reste, les mères de famille seront juges de l'opportunité de ce livre : elles le donneront à leurs fils, toujours, à leurs filles, quelquefois.

Le Récit d'une Sœur est l'histoire de la famille de la Ferronays, dont le chef a occupé sous la Restauration, les fonctions les plus élevées. Il est peu de familles, qui pourraient ainsi raconter leur histoire intime : c'est là une gloire qui en vaut beaucoup d'autres. Albert de La Ferronays rencontra, en 1834, à Rome, une jeune fille charmante, Alexandrine d'Alopeus; il l'aima et il en fut aimé. Leur amour était si pur et si noble que, plus tard, Alexandrine pouvait dire avec vérité que le nom et le souvenir de Dieu s'y trouvaient constamment mêlés, et qu'il n'est pas un de leurs billets où ce nom sacré ne se trouve inscrit. Cet amour si profond avant le mariage, devenu plus profond et plus tendre durant le cours de l'union, fut transformé par la mort en un lien céleste, plus indissoluble et plus sacré que celui de la vie. Et pourtant, trois obstacles s'opposaient à leur mariage : le manque de fortune, la santé chancelante d'Albert, et la différence de religion : Alexandrine, d'origine suédoise, était luthérienne. Après de longues hésitations, leurs parents consentirent; ils furent unis, et, sous le ciel lumineux de Naples, ils goûtèrent *dix jours* de parfaite félicité. Le dixième jour Albert eut un vomissement de sang, et dès lors, la plus déchirante inquiétude ne cessa d'oppresser le cœur de la pauvre jeune femme. Pendant deux ans, elle le disputa à la mort, et quand elle le vit perdu, condamné, elle lui donna (Dieu le permit ainsi en lui envoyant la foi) une suprême joie : elle abjura, et elle fit sa première communion en même

(1) Chez Didier, quai des Augustins.

temps qu'Albert communiait en viatique. Cette circonstance touchante a dicté au pieux abbé Gerbet, une des plus magnifiques pages que possède la langue française; il y fait allusion à un secret connu de Dieu. Ce secret, révélé plus tard, c'est qu'Albert de La Ferronays avait offert sa vie pour obtenir du ciel la conversion d'Alexandrine, et qu'elle-même avait demandé à Dieu la foi plutôt que le bonheur. Ils furent exaucés par ce Dieu, qui réserve au sacrifice d'un jour d'immortelles récompenses. Albert mourut, Alexandrine, restée veuve, eut la foi pour soutien dans son immense douleur. Pendant les douze ans d'exil qu'elle passa seule sur la terre, sa vertu grandit de jour en jour; elle vécut d'abord pour Dieu, sa famille et les pauvres; puis, quand ces sœurs, ces parents bien-aimés furent dispersés au souffle de la mort, elle vécut pour Dieu et pour les pauvres, et se consuma à leur service. Elle mourut en 1849, calme, heureuse et dépouillée de tout, car elle avait tout donné. Tel est, en résumé *le Récit d'une Sœur*.

Maintenant, le charme de ce livre, où est-il? dans l'air qu'on y respire, et qui fait du bien à l'âme comme l'air pur des montagnes fait du bien au corps. La simplicité des mœurs, l'élévation des pensées, la pureté et la profondeur des sentiments débordent de ces pages; tout y est naturel et tout y est beau. Le caractère d'Albert, si modeste, si éloigné des désirs et des ambitions vulgaires, celui d'Alexandrine, ardent et ingénu, ne sont pas les seuls que l'auteur nous fasse connaître et nous fasse aimer. Eugénie de La Ferronays, sœur d'Albert et l'amie inséparable de sa femme, révèle dans ses lettres l'âme la plus noble unie à un esprit d'une trempe rare; Olga, une jeune sœur, passe dans ce récit comme un ange dont on entrevoit le front céleste; M. de La Ferronays est le saint le plus aimable qu'on puisse voir; et sa femme, la mère de cette famille choisie, me captive, je l'avoue, plus encore que ses enfants. On n'est pas étonné que cette âme aimante et religieuse ait engendré des enfants, dont un bon religieux disait: *tutti santi!* ils sont tous saints! On pourra juger de la beauté de l'âme d'Alexandrine, par ces lignes écrites avant son mariage :

« Mon Dieu! demain j'épouse Albert, et je me sens indigne de lui à tous égards. Je m'en afflige, et je te demande au nom de ton fils N. S. J. C., de rompre ces liens par ma mort, si jamais ils pèsent à Albert de quelque manière que ce soit. Je te recommande autant le bonheur de ma pauvre mère. Mon Dieu! le bonheur de ma mère, d'Albert, de mes frères, pour toujours au ciel, et encore, s'il est possible, sur la terre. Et pour moi, mon Dieu, éclaire-moi. Prends Albert et moi dans ton amour; accorde-moi la bénédiction de mon père qui est allé au ciel, et qui m'a tant chérie en ce monde. Mon Dieu! sois avec nous, et fais qu'un jour pour tous il n'y ait qu'innocence et bonheur! »

Elle écrivait de Venise, alors que son mari était déjà bien malade, et qu'il avait voulu essayer d'une promenade :

« En arrivant au Lido, je me disais que mon pauvre Albert avait l'air d'un oiseau échappé de sa cage, et moi-même, je trouvais si joli de me retrouver en plein air avec lui! Il faisait si beau, et cette île était si riante, quoique couverte de tombeaux! Oh! ce fut là ma dernière promenade dorée sur la terre; depuis, j'en ai fait d'autres où j'ai retrouvé ce même sentiment *doré et rosé*, mais alors c'était pour une autre vie!

« Je suis revenue seule en gondole avec Albert cette heure fut délicieuse : seuls sur cette mer ravissante, feuilletant un livre, et en appliquant les passages à notre amour, et, entre autres, celui-ci qui nous charma : *N'est-ce pas souffrir, que d'aimer pour une vie seulement?* Ah! l'un de nous devait bientôt les connaître, ces éternelles amours! Une seule inquiétude troublait cette heure si heureuse pour moi: Albert, en marchant, s'était mouillé les pieds sur le sable humide du Lido; cela me tourmentait; j'aurais voulu les sécher dans mes mains..... »

On voit, par les réflexions mélancoliques mêlées à ce petit récit, qu'Alexandrine a retouché plus tard son journal, qu'elle écrivait tous les jours, et qu'elle y a ajouté les sentiments que son malheur, autrefois pressenti, désormais accompli, lui inspirait.

Elle écrivait auprès du lit d'Albert, à une de ses sœurs, à Pauline (madame Craven), l'auteur du livre dont nous parlons :

« Ma Pauline, il va mieux, mieux encore, j'ose le croire, que lorsque je t'ai écrit, il y a quelques jours. Oh! je remercie bien Dieu, mais je demeure bien effrayée. Oh! pauvre âme humaine! nous sommes des êtres vils et ingrats, de nous occuper tellement plus de Dieu, quand nous sentons le besoin que nous avons de lui, que lorsque nous sommes comblés de ses bontés! Je compte sur vos prières, mes sœurs; je plains votre angoisse, celle de mes parents, que vous aurez lorsque nous, nous sommes plus rassurés. Mais, chérie, je voudrais être plainte et consolée aussi. Je voudrais me jeter dans les bras de quelqu'un que j'aime, y sangloter et y soulager mon cœur qui déborde; y calmer, y dissiper par des larmes l'agitation que je concentre sans cesse. Il me faudrait les bras de ma mère, les vôtres, mes sœurs! Je suis solitairement, silencieusement, assise à vous écrire dans la chambre de mon Albert, qui dort. Je voudrais quelqu'un d'éveillé près de moi; vous concevez cela. Enfin, ce que je souffre en plus est égal; pourvu qu'il soit mieux, et il l'est. J'espère que Dieu me permet de le croire. »

Ce mieux ne fut que fugitif: quelques jours après, elle écrivait dans son journal :

« Je surveillais mon Albert avec anxiété, en attendant le retour de son frère. Il rentre. Je vois ses lèvres entièrement pâles; il me parle avec effort, et me dit qu'il faut faire venir un confesseur. En sommes-nous là? en sommes-nous vraiment là? m'écriai-je. Puis, j'ajoutai presqu'à l'instant: *A présent, je suis catholique.* A ces mots proférés, la fermeté, si non le bonheur, rentra dans mon âme.

» Voilà donc le but de notre pauvre amour: *dix jours* de bonheur, dans pas encore deux ans de mariage, et s'aimant autant qu'on peut aimer! Oh Dieu! dix jours! car je n'ai pas été plus de dix jours entièrement sans craintes pour sa santé. Dieu m'a préparée lentement, imperceptiblement même peut-être par pitié; car j'ai toujours mieux aimé les longues douleurs que les secousses..... Il ne me restera plus sur la terre d'autre bonheur que l'amour de Dieu; pourvu que j'aie assez d'énergie pour m'y jeter! J'ai toujours eu si grand besoin de tendresse, que, de me dire, à mon âge, que toutes ces douceurs

sont finies, cela m'épouvante. Et pourtant, mon seul repos sera de me sentir entièrement inconsolable, car j'aurais horreur de moi, si je pouvais encore remettre le pied dans un lieu de fête, ou reprendre à la terre par quoi que ce soit. »

En présence du cercueil de son mari, elle écrivait ces mots :

« Jésus, je t'ai donné mon bonheur ! donne-moi ta foi ! »

Nous avons cité ces trop courts passages d'un livre dont il nous était impossible de ne pas parler, pour faire connaître en particulier le caractère d'Alexandrine. Mais en choisissant par-ci par-là quelques lignes, nous regrettons tant de pages, qui font pénétrer le lecteur dans l'intérieur de cette famille charmante, dans l'intimité de ces âmes rares et de ces nobles esprits. Cet ouvrage, nous le répétons, n'est pas pour *toutes* les jeunes filles ; mais les femmes, mais les mères de famille y trouveront une pure jouissance, un de ces festins du cœur dont on ne se lasse pas, et, à une époque où les nœuds du sang tendent à se relâcher, le tableau d'une famille si unie, où mari et femme, enfants et parents, s'aiment en Dieu, et s'aiment si tendrement, ne peut que faire un grand bien. L'auteur, madame Craven a écrit en tête de son livre ces mots qui en expliquent le but, et qui expliquent aussi pourquoi nous le recommandons aux femmes qui nous lisent :

Mon Dieu !

« Votre nom est le premier que je veux écrire en » commençant ces pages. Je désire qu'elles vous fas- » sent aimer, plus encore que je ne désire faire aimer » ceux à qui elles sont consacrées. »

HISTOIRE D'UNE PIPE

PAR M. LAMOTHE.

Ce livre, au titre un peu singulier, a paru, et avec grand succès, dans un recueil estimé, *l'Ouvrier*; l'auteur est un homme de talent, qui a consacré sa plume élégante à honorer la religion et à redresser certains faits historiques que l'esprit de parti a altérés à son grand profit. Il traite, à propos de la fameuse pipe, et avec une verve toujours soutenue, plusieurs questions tant de fois controversées : l'utilité des ordres monastiques, l'esclavage, les écrivains du dix-huitième siècle, les opinions philosophiques, il mêle le récit à l'érudition, la polémique et l'anecdote, et il sort de là un roman amusant, animé et dont la diffusion, dans les classes populaires, ferait le plus grand bien. Nous le recommandons aussi aux jeunes frères de nos lectrices ; ils aiment le cigare, pourquoi repousseraient-ils la pipe?... (2).

M. B.

(2) Deux volumes avec gravures. Chez Blériot, quai des Augustins.

LE CÉLIBATAIRE

(Suite.)

II

LA JEUNE MÈRE



Bien des années se sont écoulées, Verner a quelques cheveux gris de plus, quelques rhumatismes aussi. — Louise a dix-huit ans, Amélie treize. L'une est dans tout l'éclat de sa beauté, l'autre est encore à l'âge où l'on oublie vite le chagrin. Rien n'est plus touchant que l'accord parfait qui règne dans cet intérieur. Louise est une vraie mère pour sa jeune sœur à laquelle elle sert d'institutrice. Elle trouve encore le temps de donner des leçons. Les demoiselles de Saint-Aubin ne sont plus seulement les nièces du célibataire, ce sont ses filles ; à force de se le dire, à force de s'entendre appeler *bon père*, il a fini par prendre sa paternité au sérieux. Il oublie bien souvent qu'il est célibataire, et seulement l'oncle et le tuteur de ses enfants.

Louise, tout en étant une bonne mère, est aussi une femme économe et pleine d'ordre, qui fait marcher la maison avec trois mille six cents francs, comme si on en possédait le double. Verner fume tant qu'il qu'il veut, il est abonné à deux journaux, se chauffe six mois sur douze ; et il a le plaisir de voir *ses filles* toujours mises avec un goût parfait.

Un dimanche soir, le modeste salon était éclairé par deux lampes, l'une posée sur la cheminée,

l'autre sur la table du milieu. Le panier à ouvrage qui figurait tous les jours de semaine sur cette même table était absent.

La plus jeune des demoiselles de Saint-Aubin rangeait des tasses sur un grand plateau; Louise déposait un superbe savarin sur une assiette.

Verner, tout en se chauffant, contemplait ses nièces du coin de l'œil et se disait avec conviction :

« Quand je pense que c'est à moi, ces deux beaux enfants; c'est moi seul qui les ai rendues ce qu'elles sont, bonnes, instruites, charmantes. Oh ! voilà le bonheur, le vrai, le seul, celui qui vous empêche de vieillir, qui vous rajeunit au contraire : une année de soucis et de préoccupations de plus pour nous autres *pères*, une année de rire de plus pour les enfants. »

Puis regardant la pendule il dit :

« Nos habitués tardent bien à venir ce soir.

— Tu t'en aperçois? demanda Louise en riant.

— Mais oui.

— Te rappelles-tu, reprit Amélie, qu'autrefois tu ne voulais voir personne?

— C'est vrai, reprit Verner, mais que veux-tu, l'habitude ! Cela m'aurait fait coucher tard, m'aurait empêché de sortir à mes heures. La vie d'un vieux garçon, vois-tu, est si différente de celle d'un père de famille. Le vieux garçon pense à lui, l'oncle...

— Le père ! le père ! interrompit Amélie en l'embrassant.

— C'est ce que je voulais dire, reprit Verner. Le père, vois-tu, se dit : J'ai là deux enfants qu'il faut égayer. Alors, selon sa fortune et son caractère, il se fait des relations qui plus tard deviennent des amitiés. Il attire à lui d'autres enfants de l'âge des siens. D'abord ce bruit lui fait mal à la tête, l'irrite, mais il s'y habitue, et un beau jour il y trouve du plaisir. Enfin, il appelle bonheur ce qu'autrefois il nommait esclavage.

— Mais aussi comme on t'aime, comme on te gâte, dit Amélie.

La porte du salon s'ouvrit, et Gervaise annonça d'une voix peu aimable :

« Messieurs et madame Dupont. »

Dupont est gros, court, coloré jusqu'aux oreilles; à sa boutonnière fleurit un œillet d'un rouge vif, ce qui fait qu'au premier abord quelques gens distraits le croient décoré. Madame Agathe Dupont est grande, mince, pâle, presque jaune, habillée de velours des pieds à la tête, étincelante de pierreries. Leur fils Anatole a vingt ans environ. Un léger duvet orne sa lèvre supérieure ; aussi le voit-on à chaque minute y passer ses doigts qui s'illusionnent au point de croire déjà tenir une paire de moustaches. Son linge est d'une finesse irréprochable, sa mise tout ce qu'il y a de plus aristocratique.

Après s'être adressé grand nombre de compliments, les deux familles entourent la cheminée. Dupont ne parle que vente, achat, hausse, baisse ou faillite. Cette conversation, intéressante jusqu'à un certain point, vous apprend tout de suite que le nouvel arrivé est commerçant de drap en gros. Sa femme ne s'occupe que de modes, d'opéras, de romans. Quant à Anatole, il parle chevaux, bals, concerts, club. Verner, en homme d'esprit, a l'air de s'intéresser vivement à tous ces genres de conversation. Du reste, cette riche famille est honorable et pleine de cœur, ce qui peut faire passer sur quelques légers ridicules.

« Eh bien, dit Anatole caressant toujours avec acharnement sa lèvre supérieure, eh bien, mesdemoiselles, est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de voir les dames Colbert ainsi que Georges Marlet?

— J'espère que si, répondit Louise. Quant à mademoiselle Colbert, je l'ai aperçue jeudi, mais il m'a été impossible de lui parler. Julia était en voiture comme toujours, moi à pied, et fort embarrassée de ma petite personne, je vous assure, au beau milieu du macadam, entre une charrette de pierres et un omnibus.

— Pour moi, fit Amélie, j'attends mon grand ami Georges avec impatience : il m'a promis des caramels de chez Siraudin.

— Écoutez donc, Verner, dit tout bas Dupont à l'ancien préfet, vous savez...

— Quoi? demanda le vieux garçon.

— Mais... Georges Marlet...

— Eh bien ! lui serait-il arrivé quelque chose d'heureux?... est-il enfin nommé inspecteur?

— Il ne s'agit pas de telles niaiseries, reprit mystérieusement le marchand de drap en baissant la voix de plus en plus.

— Vous m'inquiétez.

— Vraiment, il ne vous a rien dit?

— Absolument rien.

— Oh ! le grand enfant ! c'est qu'il n'a pas osé.— Après tout, je le comprends... il craint un refus... il a peur...

— Peur de quoi? »

Madame Dupont fort intriguée de ne pas savoir ce que son mari disait, s'approcha de lui :

« Que marmottez-vous-là, monsieur Dupont, demanda-t-elle d'une voix de commandement?

— Tu sais, ma bonne Agathe, ce pauvre Georges n'a pas osé s'expliquer...

— Eh bien, mon cher monsieur Verner, reprit la dame, voici la chose en deux mots : notre jeune ami aime Louise et voudrait vous demander sa main. »

Joseph Verner au lieu de répondre, éclata de rire tellement haut, que Monsieur et madame Dupont sautèrent sur leur fauteuil, et que les trois jeunes gens occupés tranquillement à feuilleter un album se redressèrent étonnés, en demandant du regard la cause de ce rire subit. Le célibataire reprit son sérieux, Louise, Amélie et Anatole leurs gravures; M. et madame Dupont se rapprochèrent gravement de Verner. La dame ajouta à voix basse et d'un ton solennel :

« Je ne vois rien là, mon ami, qui puisse motiver une aussi grande gaieté.

— Mais, chère madame, reprit l'oncle en souriant, Louise joue à cache-cache, habille des poupées, enfin, c'est encore une enfant.

— Êtes-vous fou, reprit le commerçant? Il y a longtemps que notre jolie Louise n'a pour toute poupée que sa jeune sœur, dont elle fait les robes, je le sais, et même l'éducation. Quant à jouer à cache-cache, je ne l'ai jamais vue se livrer à cet innocent exercice. »

Verner devint pensif, madame Dupont reprit :

« Votre nièce a dix-huit ans passés, elle est grande, très-jolie, instruite. On peut s'en apercevoir, et la preuve, c'est que Georges Martel l'a remarquée. »

Le vieux garçon compta solennellement sur ses doigts et répondit en se grattant l'oreille comme un homme qui rassemble ses idées :

« C'est ma foi vrai ; elle a dix-huit ans ! Comme le temps passe vite quand on est *père!* Je la vois toujours en grand deuil, s'asseyant sur mes genoux, passant ses petits bras frais autour de mon cou et me disant de sa douce voix : Bon père, apprends-moi ma leçon, je ne peux pas l'apprendre toute seule. A présent, c'est elle qui pourrait m'en montrer, elle est si instruite ! Vous savez, elle vient d'être reçue à son second examen, là, tout de suite, sans protections. »

— Vous voyez donc bien, ajouta le commerçant, qu'il faut songer à la marier. »

Verner soupira en jetant un tendre regard sur sa fille adoptive, puis se dit tout bas :

« Mais ce n'est plus du tout une enfant, mais plus du tout, et je ne m'en étais pas aperçu... je me garderais bien de le lui dire, elle deviendrait plus tyran encore... c'est assez... car enfin, on n'oserait pas avouer cela tout haut, à mon âge surtout, mais cette petite... je veux dire cette grande fille fait de moi tout ce qu'elle veut.

— Eh bien, à quoi pensez-vous ? demanda Dupont au célibataire.

— Je pense... je pense au jour où je n'aurai plus ma vigilante ménagère qui prend sur elle tous les tracas de la maison.

— En mariant Louise, il vous restera encore Amélie.

— Je l'espère bien, il ne manquerait plus qu'on me les prît toutes les deux à la fois.

— Plaignez-vous donc, objecta madame Dupont ; Louise n'a rien et il se présente un bon parti.

— Georges, reprit le commerçant, a une place de cinq mille francs, et sa famille lui laissera quelque chose comme deux ou trois mille livres de rentes.

— Sans oublier, observa Verner, que M. Marlet est un homme fort honorable, d'une bonne famille et très-distinguée, ce qui à mes yeux passe avant tout.

— Et aux miens aussi, mon ami ! » s'écria Dupont d'un accent convaincu.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Georges Marlet, que Gervaise introduisit avec un sourire gracieux.

Le jeune homme entra. Il pouvait avoir de vingt-six à vingt-huit ans ; sans être précisément beau, sa physionomie plaisait, tant elle était franche et noble.

Une légère rougeur couvrit les joues de l'aînée des demoiselles de Saint-Aubin, la plus jeune courut au nouveau venu. Le front de l'oncle se plissa ; il dit tout bas à la femme du commerçant :

« Chère madame, je désire parler à Louise avant d'encourager en rien ce jeune homme, qui du reste me plait infiniment.

— Vous avez raison, mon ami, » répondit madame Dupont.

Georges, après avoir serré la main que Verner lui tendait, salua Louise ainsi que la famille Dupont, puis remit à Amélie un petit sac de papier glacé.

« Oh ! que vous êtes bon d'y avoir songé, s'écria l'enfant en se hâtant d'ouvrir le paquet. » Et vite, elle offrit des bonbons à tout le monde.

Un instant après, le jeune homme causait bas avec madame Dupont. Cette dernière lui répondit en souriant :

« Je comprends que vous eussiez mieux aimé parler ce soir, mais que voulez-vous, Verner veut d'abord consulter Louise.

— Pourquoi attendre toujours ? demanda Georges.

— Parce que, mon ami, chaque chose a son temps, répondit la dame, et que Verner ne pouvait pas, là, tout à coup, dire à sa nièce : Ma chère enfant, Georges t'aime, l'aimes-tu ? On parle ainsi dans les comédies, parce qu'on est pressé d'arriver au dénoûment. Mais rassurez-vous, quittez bien vite cet air désespéré, qui ne vous sied pas, et soyez gai, tout le monde vous accueillera à bras ouverts, j'en réponds.

— Oh ! madame, j'avais besoin de cet espoir. »

Enfin, on prit le thé, il était excellent, et les demoiselles de Saint-Aubin faisaient les honneurs avec une grâce charmante. La brioche fut chaude à point, le savarin trouvé parfait.

Il était près de dix heures quand Gervaise entra pour la troisième fois. Vu les habitudes austères du vieux garçon, on n'attendait plus personne, bien entendu, cependant la fidèle domestique annonça d'un air étonné :

« Madame et mademoiselle Colbert. »

Au même instant entrèrent ces deux dames dans des toilettes de grande soirée.

« Nous tombons comme des bombes, dit en riant la plus âgée des visiteuses, et à des heures indues ; mais que voulez-vous ? en passant presque devant votre porte, ma fille et moi n'avons pu résister au désir de vous serrer la main. »

Verner s'inclina en signe de remercîment, Louise emmena la jeune fille vers la table. Anatole Dupont s'empressa aussitôt de complimenter Julia sur sa toilette, qui était de fort bon goût. Le jeune cercle s'amusa beaucoup. Il paraît que les gens raisonnables ne s'ennuyèrent pas trop de leur côté, car minuit sonna, et personne encore n'avait songé à partir. En ce moment Dupont regarda la pendule et se leva d'un bond en s'écriant :

« Ah ! mes amis, mes amis ! voyez l'heure ! minuit !... Comment avons-nous fait pour nous oublier de la sorte ? c'est impardonnable ! »

Il fallut donc partir, et ce fut à regret. En chemin, Dupont dit à sa femme :

« Sais-tu, Agathe, que Julia serait un bon parti pour notre Anatole, puis une dot... oh ! une dot...

— J'y ai songé, mon ami, mais mon fils est trop jeune pour penser déjà à se marier ; nous avons le temps.

— Oh ! je sais bien que rien ne presse. »

Une fois seul, au lieu de rentrer chez lui, Verner donna le baiser du soir à Amélie et dit bas à l'aînée de ses nièces :

« J'ai à te parler, ma chère enfant.

— Puis-je coucher ma sœur d'abord? demanda la jeune fille, il est bien tard, cette pauvre petite doit avoir sommeil.

— Va, va, répondit l'oncle, je t'attendrai. »

Louise emmena sa sœur; après la prière dite à haute voix, Amélie fut vite au lit et endormie.

Elle revint auprès de son oncle.

« Me voici, dit-elle, que vas-tu m'apprendre de si important, bon père, je suis à tes ordres, prête à t'obéir.

— Comment trouves-tu M. Marlet?

— Très-bien, répondit la jeune fille avec un certain embarras; il est bon et dévoué.

— Il cherche à se marier, et m'a demandé de l'aider dans son choix. Je lui ai répondu que cela était fort difficile. Qu'en penses-tu? connaissons-nous une femme digne de lui?

— Non... oh! non! répondit Louise en baissant les yeux.

— Est-ce que tu ne le crois pas capable de faire un excellent mari?

— Je n'ai pas dit cela... mais...

— Eh bien, chère enfant, sans aller plus loin, je crois avoir trouvé.

— Toi, père?...

— Oui, moi. Je m'y connais.

— M. Georges est jeune, reprit vivement mademoiselle de Saint-Aubin; pourquoi est-il si pressé de se marier?... il est souvent fâcheux de trop se hâter. »

Un moment de silence succéda à cette réponse.

Verner reprit d'une voix grave :

« Il m'a fait demander ta main par madame Dupont.

— Ma main? dit d'un accent douloureux la jeune fille; ma main?

— Si cela te contrarie, n'en parlons plus.

— Oh! non!... non!... je le trouve si noble de cœur, il me paraît si au-dessus des autres hommes! mais...

— Je peux le laisser espérer, alors? »

Louise hésita un instant avant de répondre; puis, après avoir vivement passé la main sur ses yeux pour arrêter les larmes qui coulaient, elle balbutia d'une voix tremblante :

« C'est impossible, mon excellent père, impossible!

— Tu me fais peur, chère enfant, et pourquoi?

— A présent du moins, se hâta d'ajouter la jeune fille.

— Crains-tu de ne pas connaître assez M. Marlet?

— Ce n'est pas cela... mais je ne puis songer encore à me marier.

— Ah! et d'où vient ce caprice, mademoiselle?

— De ce qu'Amélie n'a que treize ans.

— Eh bien, après?

— Parce que j'ai juré devant ma mère morte de regarder son enfant comme mon enfant... parce que l'éducation de ma sœur n'est pas terminée, et qu'elle ne peut encore diriger ta maison.

— Si ce n'est que cela, reprit Verner en respirant d'aise, ma petite Amélie ira en pension, et notre bonne Gervaise te remplacera dans les soins du ménage.

— Jamais je n'y consentirai... confier ma fille à une étrangère?... non... te laisser seul!... M. Marlet va peut-être recevoir sa nomination d'inspecteur, il partira... Tu vois bien, bon père, que ces projets sont insensés! Soutiens-moi, aide-moi dans ma résolution qui est sacrée. As-tu manqué à tes promesses? non! Eh bien, comment peux-tu me conseiller de ne pas remplir les miennes?

Pour toute réponse, le vieux garçon la serra tendrement sur son cœur.

« Tu es une noble enfant, lui dit-il après un moment de silence, Dieu récompensera ton sacrifice.

— Que diras-tu à M. Georges? demanda Louise avec anxiété.

— Qu'il attende, s'il t'aime. Dans trois ou quatre ans Amélie pourra se marier aussi, ou tout au moins te remplacer auprès de moi.

— Oui, c'est cela... mais que va-t-il répondre?

— Qu'il attendra.

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Et moi, je l'espère. »

L'oncle et la nièce se séparèrent bien émus. — Louise pria longtemps encore. Avant de se coucher, elle baisa tendrement sa sœur au front; celle-ci souriait dans son sommeil. La jeune mère murmura les mains jointes :

« Mon Dieu, merci de m'avoir soutenue, à présent, donnez-moi la force de remplir ma tâche jusqu'au bout, elle est assez belle pour être une récompense, et j'aime assez ma fille et mon père pour n'en pas demander d'autre si vous l'avez décidé ainsi. »

III

LES DEUX FIANCÉS

Trois ans après les événements que nous venons de raconter, il fut enfin permis à Georges Marlet de demander la main de Louise. Ce fut avec une joie vive, qu'il entendit sortir de la bouche de la jeune fille un *oui* bien franc, bien heureux.

Que s'était-il donc passé pour décider mademoiselle de Saint-Aubin à quitter sa sœur et son oncle?

Amélie était fiancée au riche Anatole Dupont.

Le père et la mère, malgré les rêves qu'ils avaient formés, chaque jour, d'unir leurs fils à la belle Julia Colbart, dotée de plusieurs millions, se virent forcés de renoncer à cet espoir, car le jeune Dupont aimait Amélie.

Georges Marlet n'était pas encore inspecteur; mais il avait obtenu à Paris un avancement, qui l'enchantait bien davantage.

Un jour, en finissant de dîner, les deux jeunes filles ne tenaient pas en place; elles allaient au bal chez Dupont : leur premier bal!

Verner n'avait pas dit un mot pendant le repas. Enfin, quand le café fuma sur la table, il dit à Amélie qui le lui présentait avec sa grâce habituelle :

— Eh bien! vilaine enfant, toi aussi tu m'abandonnes, te voilà heureuse de t'envoler dans une famille étrangère.

— Peux-tu dire cela méchant père, s'écria la jeune fille, en couvrant de baisers les joues et les mains du vieillard; mais non, je ne suis pas heureuse, je pleure quelquefois, tu sais bien.

— Pourquoi te marier alors, n'as-tu pas le temps, est-ce que je suis pressé de ne plus te voir, moi?

— Oh! non! c'est à cause de Louise, répondit Amélie embarrassée; tu sais bien, qu'elle n'a voulu consentir à dire *oui* à Georges, que le jour où j'ai dit *oui* à M. Dupont. Mais j'ai fait mes conditions que je vais te soumettre.

— Voyons, fit le célibataire en avalant la dernière gorgée de son café; voyons un peu mademoiselle si on aura pensé au pauvre tuteur.

— D'abord, s'écria Louise, je ne te quitterai pas.

— Ni moi non plus, ajouta vivement Amélie, et je t'aimerai toujours avant mon mari.

— Nous t'emmènerons avec nous, reprit Louise, si toutefois M. Georges est nommé inspecteur en province.

— Ce sera donc le jugement de Salomon, objecta le vieillard en riant; car à moins de me couper en deux, je ne vois pas la possibilité de vivre en province avec ma Louise, et en même temps rue de Rivoli, chez ma petite Amélie qui, bien entendu, habitera la maison de monsieur son mari.

— Oh! s'écria l'aînée des sœurs, nous avons songé à cela.

— Tu passeras l'hiver près de moi à Paris, dit Amélie; je te ferai la lecture comme à présent, et Louise viendra le plus possible; j'irai la chercher, Georges l'a dit.

— Vraiment, fit Verner.

— Sans doute. Puis, tu demeureras l'été chez madame Marlet, ajouta Amélie.

Ce mot de *madame Marlet* prononcé pour la première fois dans le petit cercle, et qui trahissait une pensée déjà familière aux deux jeunes têtes, leur fit pousser à tous un éclat de rire. Après quoi, Amélie continua :

— Quant à moi, j'irai vous joindre avec mon mari ou toute seule. Une dame n'a pas besoin d'être toujours accompagnée. — Comprends-tu à présent, cher bon père?

— Parfaitement. En attendant, embrassez-moi, et courez bien vite vous faire belles.

Les deux sœurs obéirent aussitôt. Verner, tout préoccupé, se rendit dans sa chambre. Il ne pouvait se faire à l'idée de se séparer de ses nièces; et, malgré ce qu'elles venaient de lui dire, il ne cessait de murmurer :

« Voilà bien les enfants! des ingrats! On les élève, on supporte leurs cris, leur tapage, leurs caprices; tout enfin! et un beau jour arrive, où, comme les oiseaux dont les ailes ont poussé, ils s'envolent au plus vite, en vous criant entre un rire et un baiser :

« Bonsoir, père... je te verrai demain... ou après... au revoir! » — Et le lendemain est bien long à venir pour celui qui attend seul, dans sa maison vide, sans bruit, sans joies et sans soleil! seul avec ses souvenirs! — Allons, allons, qu'elles soient heureuses, ces chères petites, c'est encore du bonheur que je leur devrai. Est-ce qu'on les élève pour soi?... le beau mérite que nous aurions! »

En se parlant ainsi, moitié grognon, moitié content, Verner alluma deux bougies, tourna et retourna tout dans sa chambre. Cependant, il n'avait pas à s'occuper de sa toilette; elle était étalée sur son lit, rien n'y manquait, les boutons des gants avaient même été recousus.

— Ah! dit le célibataire en contemplant ces charmantes attentions, Gervaise aussi se fait vieille... puis, elle n'a pas l'habitude de penser à moi, de prévenir mes moindres désirs... quand mes enfants auront porté le bonheur ailleurs, qui y songera?... personne!...

Tout en murmurant, Verner s'habilla, ce qui fit qu'au bout d'un quart d'heure il était prêt. Dans la chambre des jeunes filles, on n'était pas aussi avancé; mais que de rires s'en échappaient, que de sourires de contentement et d'espoir, se reflétaient dans les glaces complaisantes. Gervaise ne se lassait pas d'admirer ses jolies maîtresses. Louise ne savait qu'inventer pour rendre sa sœur encore plus belle. C'était difficile en vérité, car Amélie était ravissante de jeunesse et de fraîcheur : ses yeux noirs faisaient ressortir à merveille une peau d'un blanc légèrement teinté de rose, un nez fin, droit, une bouche gracieuse, des dents superbes, des cheveux d'or, longs, épais et soyeux.

L'aînée des demoiselles de Saint-Aubin contemplait sa sœur, avec les yeux de la plus tendre des mères.

Sans Gervaise, qui assura que la toilette d'Amélie était complètement bien, je crois que Louise eut encore recommencé à mettre un nœud plus bas, une boucle de cheveux plus haut.

— Il faut enfin songer à vous, chère demoiselle, dit la vieille domestique à la fiancée de Georges; il est tard.

— Oh! c'est l'affaire d'un instant, répondit Louise, qui plaçait quelques roses à la ceinture de sa jeune sœur.

En effet, la petite maman fut bien vite habillée, presque sans glace et toute seule, malgré les instances d'Amélie pour l'aider. Celle-ci à son tour compléta la toilette de Louise, avec les soins empressés d'une fille. Gervaise sourit de contentement, et armée de deux flambeaux elle précéda ses maîtresses afin de les faire admirer par leur oncle.

« Regardez, monsieur, dit-elle à Verner, avant seulement que celui-ci pût apercevoir ses nièces, regardez comme nos demoiselles sont jolies. »

Les orphelines étaient bien simples cependant, mais elles avaient ce qui ne s'achète pas, la distinction parfaite, et cet air pur et chaste que donnent une éducation sérieuse et une vie religieuse et utile. Toutes deux portaient des robes de mousseline blanche, ornées d'un simple ourlet, des ceintures en moire, un collier de perles, un bouquet de violettes de Parme et de roses envoyé le matin par les fiancés.

Verner ouvrit de grands yeux pleins d'admiration en voyant ses filles si belles.

« Allons, en route, dit Amélie, il se fait tard, mes pieds s'impatientent, ils meurent d'envie de danser. Puis, je suis curieuse de voir Julia; il paraît qu'elle aura une robe rose, qui a coûté douze cents francs.

— Je ne sais pas si c'est vrai, fit Gervaise, en haussant les épaules; à coup sûr elle ne sera pas belle comme vous deux. Je ne suis qu'une pauvre servante, cependant je m'y connais. D'abord, trop de falbalas écrase une jeunesse.

Quelques instants après, un modeste fiacre roulait lentement jusqu'à la rue de Rivoli pour s'arrêter sous une grande voûte éclairée au gaz, en face d'un escalier couvert de magnifiques tapis.

En entrant dans les salons, les demoiselles de Saint-Aubin furent éblouies par l'éclat des lumières, le luxe des toilettes et surtout des pierreries. Julia accourut toute triomphante au devant de ses amies. La riche héritière disparaissait dans sa fameuse robe rose, entièrement couverte d'application d'Angleterre, relevée de distance en distance par des nœuds de satin et de perles.

Georges accourut offrir son bras à Louise; Anatole présenta le sien à Amélie. Tous deux les conduisirent auprès de madame Dupont. Celle-ci accueillit les orphelines avec une bonté parfaite.

« Avez-vous remarqué Julia, dit la femme du commerçant, elle fait peur : on dirait qu'elle a emprunté cette toilette à son aïeule. On a beau être riche, il est inutile de mettre en une seule soirée tout ce qu'on a de satin, de bijoux et de rubans. »

Dupont seul, peut-être, regardait Julia avec des yeux bienveillants; car il se disait en comparant mademoiselle Colbert à Amélie ;

« C'est égal, mon Anatole aurait bien mieux fait de choisir la riche héritière. Les écus attirent les écus, l'or doit s'attacher à l'or. »

Enfin l'orchestre résonna. Louise et Georges dansèrent ensemble, Anatole et Amélie leur firent vis-à-vis.

Le célibataire s'était assis dans un coin isolé; son cœur rajeunissait en contemplant la joie de ses filles. Vers deux heures du matin, il leur dit :

« Il faut songer à partir, mes enfants.

— Déjà! fit Amélie consternée.

— Il est encore de si bonne heure, ajouta Louise. On commence à peine à s'amuser.

— Je n'ai plus vingt ans, répondit le vieux garçon.

— Allons-nous en, dit Louise. Pauvre père, je ne pensais qu'à moi. »

Mais Anatole vint à Verner, et le supplia tant et tant de rester encore, que celui-ci retourna s'asseoir dans un petit salon, en disant à ses nièces :

« Dansez, chères enfants, dansez, c'est votre premier bal; qui sait si vous aurez de sitôt l'occasion de vous amuser ?

— Plus qu'une polka, dit Georges.

— Puis le cotillon, reprit Amélie d'un ton câlin, un tout petit...

— Et ensuite, ajouta Louise, nous partirons.

— J'y consens, répondit Verner, et cependant un cotillon, avec l'entrain que vous montrez, peut bien durer une heure, comme deux... et même..

— Oh! celui-là sera très-modeste, interrompit Amélie. »

On dansa, on tourbillonna; et, comme l'avait dit l'oncle, le cotillon prenait une ampleur prodigieuse; il finissait bien, mais recommençait toujours.

Brisée de fatigue, Louise alla respirer sur le balcon, sa sœur la rejoignit un instant après; à peine eut-elle senti l'air du dehors qu'elle frissonna. Louise lui mit aussitôt son mouchoir sur le cou en l'engageant à rentrer; mais Julia se moqua de la frileuse, la traitant d'enfant gâtée.

Anatole qui cherchait sa fiancée finit par la découvrir, et vint à elle, chargé de glaces. Louise et Julia en prirent aussitôt, Amélie hésita d'abord, puis se laissa tenter par mademoiselle Colbert, qui lui assura que c'était la seule manière de se désaltérer. Georges survint et arrêta l'imprudente.

« Prenez-garde, Amélie, je viens de vous entendre tousser; il fait froid, rentrez, je vous prie.»

Julia se moqua de nouveau de mademoiselle de Saint-Aubin, qui se disposait à obéir; cependant elle accepta le bras que lui offrait M. Marlet, et courut s'asseoir dans un salon près de la cheminée. Anatole l'avait suivie.

— A présent, puis-je me rafraichir, demanda la jeune fille en riant.

— Je crois que oui, répondit son fiancé; aussitôt il lui présenta une glace au citron.

A peine l'eut-elle prise, qu'elle pâlit affreusement.

— Qu'avez-vous, demanda Georges.

— Rien, oh! rien!... »

En disant cela, ses dents claquèrent, sa respiration devint gênée. Anatole courut appeler Louise; celle-ci poussa un cri déchirant à la vue de sa sœur étendue dans un fauteuil.

— Mais, rassure-toi, chère Louise, dit la pauvre enfant, rassure-toi, je me sens mieux... ce n'est rien... va danser... Et elle souriait pour faire croire à ses paroles.

— Non! dit Louise, partons, partons vite! aussitôt elle alla joindre Verner.

— Comme tu es pâle, dit le vieillard qui se leva précipitamment.

— Mon père, mon bon père, Amélie est mal, très-mal... vite, une voiture, allons-nous en!

On partit, et Verner ne fut un peu rassuré que lorsqu'il contempla la pauvre enfant couchée dans son lit, pâle encore, mais sans frisson, et lui souriant.

Elle s'empara des mains du vieillard qu'elle baisa avec tendresse en ne cessant de lui répéter : Mais je vais mieux, bon père, je vais mieux... Tu es plus malade que moi à présent. — Oh! comme je vous ai fait peur!

— C'est ma faute si elle souffre, murmurait Louise; j'aurais dû veiller sur elle... ne l'avais-je pas promis à ma mère ? »

Mme O. Dupin.

(La suite au prochain Numéro.)



LE PROCÈS

OPÉRETTE EN UN ACTE

Musique de M. ALBERT GRISAR, avec le présent Numéro.

PERSONNAGES.

Mme DUPUIS, 25 ans.
M. MARTEL, 45 ans.
MARION, servante de Mme Dupuis, 15 ans.

Le théâtre représente une prairie avec un rideau de grands arbres, à droite, à gauche et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUPUIS, *seule.*

(*Elle entre en scène tenant une ombrelle ouverte d'une main, et de l'autre un pliant et un livre.*)

MADAME DUPUIS, *avec soupir de satisfaction.* Il est doux de fouler aux pieds une terre dont la possession, longtemps contestée, va enfin être reconnue légitime; car je ne doute pas de l'issue du procès, qui se juge en ce moment même : je le gagnerai ! (*Elle ouvre son pliant, s'assied et se dispose à lire.*)

SCÈNE II.

MADAME DUPUIS, *assise;* MARTEL, *entrant avec un pliant, une ombrelle et un livre.*

MARTEL, *sans voir madame Dupuis, et poussant un soupir de satisfaction.* Il est doux de fouler aux pieds une terre dont la possession, longtemps contestée, va enfin être reconnue légitime; car je ne doute point de l'issue du procès, qui se juge en ce moment même : je le gagnerai !

MADAME DUPUIS, *s'avançant.* Oui-dà !

MARTEL. Ma belle ennemie en ces lieux ! qu'il me soit permis de lui en faire les honneurs... (*Il ouvre son pliant et le lui présente.*)

MADAME DUPUIS, *restant debout.* Monsieur Martel, chez moi ! A quelle heureuse occasion, dois-je le plaisir de sa visite ?

MARTEL. Chez vous, madame ?

MADAME DUPUIS. Chez moi, monsieur.

MARTEL. Laissez-moi vous dire, madame, en bon voisin...

MADAME DUPUIS, *l'interrompant.* Bon voisin ? vous ?

MARTEL, *continuant après avoir salué.* En homme qui regrette de vous voir courir au-devant d'une amère déception, laissez-moi vous dire que, si vous croyez que cette prairie va vous être adjugée, vous vous vous faites terriblement illusion !

MADAME DUPUIS, *riant.* Grand merci de votre sollicitude ! Mais, à votre tour, monsieur, laissez-moi vous amener tout doucement à l'idée d'une défaite.

MARTEL. Vous êtes bien bonne !

MADAME DUPUIS, *pitié ironique.* L'événement est trop probable, cher voisin !

MARTEL. Vous croyez ?

MADAME DUPUIS. J'ai là-dessus les données les plus certaines.

MARTEL. En vérité ?

MADAME DUPUIS. Mon Dieu, oui !

MARTEL. Et vous avez la générosité de me plaindre ?

MADAME DUPUIS. Je suis faite comme cela !

MARTEL. Calmez-vous donc !

MADAME DUPUIS. Vous ne manquerez point de courage ?

MARTEL. Je ne le pense pas.

MADAME DUPUIS. Allons, tant mieux ! tant mieux ! (*Monsieur Martel prend des mesures.*) Peut-on vous demander ce que vous faites-là ?

MARTEL. Vous n'ignorez pas que je m'occupe de l'élève des...

MADAME DUPUIS, *vivement.* Oui ! c'est même un singulier goût que vous avez là.

MARTEL. C'est une industrie très-productive ; d'ailleurs, ces animaux sont véritablement calomniés.

MADAME DUPUIS. Ils sont horribles !

MARTEL. Affaire de convention.

MADAME DUPUIS. Vicieux.

MARTEL. Préjugé !

MADAME DUPUIS. Et si sales !

MARTEL. Faute de cabinet de toilette. Voilà justement pourquoi je prends des mesures.

MADAME DUPUIS. Je ne comprends pas.

MARTEL. Ces intéressants quadrupèdes ont chez moi, une habitation confortable; seulement, l'eau y fait défaut.

MADAME DUPUIS. Quel rapport ?

MARTEL. Suivez mon raisonnement, je vous prie : Sur les limites de cette prairie, passe une rivière ;

cette prairie m'appartenant, j'obtiens une permission, je creuse un bassin entre ces ormes, et j'y amène une partie de l'eau de la rivière.

MADAME DUPUIS. Quelle horreur! mon jardin étant contigu à ce pré, je ne pourrais donc y mettre le pied sans apercevoir!... Ah! fi! Par bonheur, votre cause est perdue d'avance, et c'est à moi que la prairie appartiendra!

DUO.

MADAME DUPUIS.

De fleurs je veux la voir jonchée!

MARTEL.

Demain, elle sera fauchée!

MADAME DUPUIS.

Et des papillons diaprés
Y viendra la troupe joyeuse!

MARTEL.

Mes petits à robe soyeuse
Y seront tous lavés, baignés, désaltérés!

MADAME DUPUIS.

Ah! tout mon être se soulève,
Quand je l'entends ainsi parler!

MARTEL.

Ma piscine en huit jours s'achève!

MADAME DUPUIS.

Puisse-t-elle plutôt dans les enfers crouler!

MARTEL.

Voisine, voisine,
L'humeur vous lutine,
Et vous fait émettre des vœux,
Indignes d'un cœur généreux!

MADAME DUPUIS.

L'horreur me domine,
Quand je m'imagine,
Voir, un jour, dans un trou fangeux,
Barboter ces êtres hideux!

ENSEMBLE:

MARTEL.

Voisine, voisine, etc.

MADAME DUPUIS.

L'horreur, etc.

MADAME DUPUIS. Si les juges étaient assez absurdes pour vous donner gain de cause, j'en appellerais, sans me lasser, à tous les tribunaux de l'univers.

MARTEL. Depuis feu madame de Pimbèche, la procédure est un peu changée: il n'y a plus moyen d'éterniser ses petits procès; il faut, bon gré mal gré, finir par se soumettre aux arrêts de la cour.

MADAME DUPUIS. Une cour qui vous adjugerait cette prairie, mon patrimoine, serait une assemblée d'idiots.

MARTEL. Une cour qui déclarerait la validité de vos droits, serait une cour.....

MADAME DUPUIS, *l'interrompant*. Prenez garde, monsieur Martel! vous allez toucher à la base de nos institutions.

MARTEL. Pourquoi m'amener sur ce terrain brûlant?

MADAME DUPUIS. Eh! monsieur!... Mais, pardon! j'aperçois, là-bas, le jupon rouge de Marion; elle me fait des signes; l'arrêt est prononcé, sans doute! vous permettez?

SCÈNE III

MARTEL, *seul, après un court silence.*

MARTEL. Hum! je ne me sens pas positivement à mon aise!... Si j'allais, moi aussi, voir un peu ce qui en est?... Non! ce serait marquer de l'inquiétude, et je dois à ma dignité de paraître assuré du résultat. D'ailleurs, Guillot qui est au tribunal m'a vu me diriger par ici; il aura l'esprit de venir m'y apprendre comment les choses se seront passées.

COUPLETS.

I

Dissimulons notre effroi;
Soyons impassible et froid!
On admire les stoïques;
C'étaient de fiers politiques!
Ici, pour les imiter,
Je vais me mettre à chanter.
Tra, la, la!

II

Rôder près du tribunal,
Serait-ce donc un grand mal?
Mais cette foule qui glose,
Pourrait gloser sur ma cause!
Eh bien! pour la dérouter,
Remettons-nous à chanter.
Tra, la, la!

SCÈNE IV.

MARTEL, MARION. (*Marion entre lentement, se dandinant et tricotant.*)

MARTEL, *à part*. Marion! Bonne affaire! Je m'en vais faire jaser cette petite niaise!... (*Haut.*) Laborieuse fille, la petite Marion! laborieuse fille! toujours au travail!

MARION. C'te bêtise! Eh ben, est-ce que les *aragnées* et les *froumis* n' travaillent pas itou? et les arbres qui poussont leurs tiges, et la rivière qui court les jours et les nuits, ne nous en donnont-ils pas l'exemple?

MARTEL. Certainement, certainement! (*A part.*) Elle est très-originale, cette petite!... (*Haut.*) Il me semblait vous avoir entendue appeler votre dame, tout à l'heure? Je me serai trompé.

MARION. Oui! pour ça, oui! il est sûr que je ne l'appelais pas; seulement, je lui faisais signe de venir.

MARTEL, *très-curieux*. Pour?.....

MARION, *tricotant toujours*. Pour quoi, que vous voulez dire?

MARTEL. Oui, pourquoi?

MARION. Ah! j' sais pas!

MARTEL, *à part*. C'est une buse!... (*Haut et d'un ton dégagé.*) Il était arrivé des nouvelles? et la petite Marion, les venait communiquer à sa maîtresse?

MARION. Moi?

MARTEL. C'était bien naturel!

MARION. N'y a pas de danger !

MARTEL. Comment cela ?

MARION. Qué nouvelles voulez-vous que l'on confie à une simple fille comme moi ?

MARTEL. Quelque lettre que vous apportiez en toute hâte.

MARION. Une lettre ? ah! non! Madame, me défend d'y toucher, parce qu'elle dit que j'y fais des marques noires. Je sais pas avec quoi, par exemple! C'est vrai que j' prends le charbon avec mes doigts; dame! quand on n'a pas là les pincettes! Mais, après, je me frotte toujours les mains l'une contre l'autre, comme ça ; par ainsi !...

MARTEL. Alors, c'était quelqu'un qui attendait madame chez elle ?

MARION. Ça, p'têtre ben que oui et p'têtre ben que non. Moi, voyez-vous, je ne sais que l'aide de mam'selle Julienne; c'est mam'selle Julienne, qui sait qui entre chez madame et qui en sort; moi, ça n'est pas mon affaire.

MARTEL. Du moins, vous a-t-on envoyée chercher madame ?

MARION, *finaude et cessant de tricoter*. Qui qui vous l'a dit? Hein, qui qui vous a dit qu'on m'avait dit : Va-t' en dans le pré, qu'on m'a dit. Quoi que j'y ferai dans le pré, qu' j'ai répondu? C'est-il pour y faire de l'herbe ?

MARTEL, *s'impatientant*. Enfin? enfin?

MARION. Non, qu'on m'a dit, c'est pas pour y faire de l'herbe; les lapins ont leur provision. Tu vas aller avertir madame, que...

MARTEL. Que ?...

MARION, *reprenant son tricot*. Que v'là l'heure de son déjeuner, que la bouilloire chante, et que j'y boute les œufs.

MARTEL, *furieux*. Pécore !... (*A part.*) Je n'y tiens plus! il faut que j'aille voir, là-bas, ce qui s'y passe!... (*Haut et s'en allant.*) Tu me revaudras cela, va, mauvaise perruche !

SCÈNE V.

MARION, *seule; elle rit de tout son cœur, et met son tricot dans sa poche.*

MARION. Et v'là comme on répond à ceux qui veulent vous tirer les *vars* du nez !

COUPLETS.

I

P'tèt' ben que j' n'ai pas d'esprit;
On l' prétend, moi, je l'ignore;
J' viens pourtant à not' profit
D' fair' min' d'êtr' plus bête encore.
J' sais des gens qui pass' pour forts,
Quoiqu'ils n'aient rien dans la tête;
Ceux-là perdraient leurs efforts...
Car leur bêtise est complète !

II

D' l'esprit n'en a pas qui veut;
C'est un' rare marchandise.
Mais n' point parler, chacun l' peut,
Plutôt qu' de dire une sottise.
Dans l' but d'écrire et d' parler
On a fait une grammaire;
On f'rait p'têt' bon d'en bâcler
Une aut' pour apprendre à s' taire !

SCÈNE VI.

MARION, MADAME DUPUIS.

MADAME DUPUIS. Monsieur Martel n'est plus là ?

MARION. Je l'ai joliment fait endéver ! Il voulait à toute force savoir pourquoi que j' vous venais chercher; mais plus qu'il me semblait curieux, plus que j' tirais mes volets ! N'y avait pas de danger que je lui dise que c'était pour un papier qu'on demandait au tribunal ! Ah! mais non !

MADAME DUPUIS. Bien, mon enfant, bien! A présent, retourne à la maison. (*A elle-même.*) Je suis horriblement inquiète !... (*Haut.*) Va ! va! Julienne a besoin de toi!

SCÈNE VII

MADAME DUPUIS, *seule, allant et venant.*

Je ne peux rester en place! cette journée me paraît mortelle ! Qui donc a mis de grandes vilaines ailes d'oison au dos du temps ?

AIR :

Le temps n'a point d'ailes;
Au lieu de courir,
Ses lenteurs cruelles
Nous font tous mourir !
Il boite, il se traîne,
Vraiment, l'on dirait,
Qu'au bout d'une chaîne,
Il tire un boulet !

Ces lieux sont ceux de ma plus tendre enfance ;
J'y fis, cent fois, des couronnes de fleurs !
Si dans ce jour croule mon espérance,
En flots pressés s'échapperont mes pleurs !
Beaux papillons, vous que le soleil dore,
Cherchant des fleurs, verrez-vous dans ces lieux,
Spectacle affreux qu'on fuit et qu'on abhorre,
D'êtres impurs tout un peuple odieux ?

Ces lieux sont ceux de ma plus tendre enfance;
J'y fis, cent fois, des couronnes de fleurs !
Si dans ce jour croule mon espérance,
En flots pressés s'échapperont nos pleurs !...

Le temps n'a point d'ailes;
Au lieu de courir,
Ses lenteurs cruelles
Nous font tous mourir !
Il boite, il se traîne;
Vraiment, l'on dirait,
Qu'au bout d'une chaîne
Il tire un boulet !

Que font-ils en ce moment, mon Dieu ? Que décident-ils ?

SCÈNE VIII

MARTEL, MADAME DUPUIS.

MARTEL, *les cheveux en désordre*. C'est épouvantable!

MADAME DUPUIS, *vivement*. Le pré m'appartient !

MARTEL. Non, madame !

MADAME DUPUIS. L'affaire ne serait-elle point jugée encore ?

MARTEL. Elle est jugée, si l'on peut appeler juger, rendre de pareilles sentences !

MADAME DUPUIS. L'affaire est jugée, rassurez-vous, et l'arrêt qui ne vous satisfait point, ne me donne ce-

pendant pas gain de cause. Puisqu'il ne vous plaît pas de vous expliquer plus clairement, il me faut aller m'en enquérir. (*Fausse sortie.*)

MARTEL, *morne.* C'est bien prendre une peine inutile !

MADAME DUPUIS. Mais enfin, monsieur, l'affaire n'a que deux faces !

MARTEL. Elle en a trois, madame !

MADAME DUPUIS. Trois ! perdez-vous la raison ?

MARTEL, *sans répondre, et à lui-même.* Les misérables gratte-papier ! ont-ils assez remué, cherché, fouillé, pour arriver à découvrir ces titres à moitié dévorés par les rats !

MADAME DUPUIS. Quels titres ?

MARTEL. Et comme la vile convoitise a mis dans leurs yeux de sinistres éclairs à l'apparition du vieux parchemin !

MADAME DUPUIS, *s'impatientant.* Quel parchemin ?

MARTEL, *toujours sans répondre.* Pendant qu'on leur en faisait la lecture, ils souriaient ! C'était hideux !

MADAME DUPUIS. De quoi parlez-vous ? qu'a-t-on lu ? qu'est-ce que ce parchemin vient faire dans votre incohérent discours ?

DUO.

MADAME DUPUIS.

C'est trop me taquiner, vraiment !
Voyons, catégoriquement,
Expliquez-moi ce jugement.
Assez de réticences !

MARTEL.

J'ai vu, très positivement,
Qu'ils me lorgnaient sournoisement,
Plus encore ! impertinemment !
Ah ! mortelles offenses !

MADAME DUPUIS.

Vous ne voulez pas me répondre ?

MARTEL.

Que j'aurais voulu les confondre
Et les persifler à mon tour !

MADAME DUPUIS.

Êtes vous sourd ?

ENSEMBLE.

MADAME DUPUIS.

C'est trop me taquiner vraiment ! etc.

MARTEL.

J'ai vu, très-positivement, etc.

MADAME DUPUIS.

Allons, je lui laisse la place,
Et l'aurais dû faire déjà !

MARTEL, *la retenant, et bégayant de douleur et d'effroi.*

Ah ! tout, tout, tout mon sang se glace,
Sachant ce qui vous attend là !

MADAME DUPUIS.

Sur ma patronne et sur mon âme,
Dites-le donc, et finissons !

MARTEL.

Ma voix pour répéter ce jugement infâme,
S'étranglo, et n'émet plus que de barbares sons !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MARTEL. Eh bien ! madame, eh bien ! puisque vous le voulez absolument savoir, et que d'ailleurs vous ne sauriez manquer de l'apprendre tout à l'heure ; sachez donc que nous sommes.....

MDAAME DUPUIS. Nous sommes ?

MARTEL. Renvoyés dos à dos !

MADAME DUPUIS. Ciel !

MARTEL. Et condamnés l'un et l'autre aux dépens !

MADAME DUPUIS, *tombant sur son pliant.* Abomination !

MARTEL. Le parchemin en question constate que ce pré appartient à la commune depuis trois cent trente-trois ans, trois mois et trois jours !

MADAME DUPUIS. Destin barbare !... (*Debout subitement et reprenant sa gaîté.*) Du moins, il n'y pourra mettre ses odieux..... c'est toujours une consolation !

MARTEL, *à part.* Ce n'est pas elle qui l'aura ; c'est toujours un soulagement !

Mme ADAM-BOISGONTIER.

ANNE-MARIE

(SUITE.)

XVII

MALADIE

APRÈS une nuit agitée, Anne-Marie tomba dans un sommeil plein d'inquiétude et de fièvre, et ne se réveilla qu'au grand jour. Il lui fallut quelque temps pour rassembler ses idées, et alors elle dit à Monique :

« Je vais me lever, donnez-moi ma robe, aidez-moi, je vous prie.

— Mais, madame, vous paraissez si faible et si malade !

— C'est égal : je veux aller à la prison, je veux les voir...

En parlant ainsi d'une voix saccadée, elle fit un effort et sortit du lit, mais ses genoux fléchirent,

elle retomba épuisée, et elle dit avec un sentiment de douleur :

« Mon Dieu ! je ne pourrai pas ! »

Monique la recoucha, et sans retard, elle envoya chercher l'ancien médecin de M. Janson, qui était aussi un des plus vieux amis de la maison. Il accourut, et trouva Anne-Marie en proie à une fièvre nerveuse, extrêmement grave, et qui absorbait tellement ses facultés qu'elle ne le reconnut pas, et se laissa soigner, sans émotion et sans résistance, comme un petit enfant qui s'abandonne à ceux qui l'entourent. Seuls, quelques instants de délire trahissaient la préoccupation de son cœur, qui, dans l'ébranlement physique auquel elle était livrée, veillait, comme la lampe de l'habitacle à bord des navires veille et brûle même au sein de la tempête.

« Laissez-moi me lever, disait-elle parfois d'un ton plein d'alarmes; elle va mourir... je dois la sauver : que dirait Léonce ? »

Le médecin et Monique s'efforçaient de l'apaiser ; à leur voix, son regard devenait plus tranquille, mais elle répétait encore :

« Léonce, que dira-t-il s'il ne retrouve pas sa mère ? »

Pendant dix jours la mort plana sur elle, mais la jeunesse et les soins assidus triomphèrent de la maladie, et un matin que le pâle soleil de novembre pénétrait dans la chambre, Anne-Marie se réveilla d'un sommeil réparateur ; elle reprit conscience d'elle-même, et, après avoir élevé silencieusement son cœur vers Dieu, elle dit d'une voix faible :

« Ma bonne Monique ! »

La vieille femme de charge, toute réjouie, ouvrit le rideau, et Anne-Marie vit, assis à côté de son lit, dans la chambre qu'elle avait occupée jadis, le médecin, l'ami de ses parents, le docteur Ellebaud :

« Ma chère dame, lui dit-il avec expansion, Dieu soit loué, vous voilà en bon point !

— J'ai été bien malade !

— Oui, répondit le docteur, mais la jeunesse et un sang pur sont de grands médecins. Voyons ce pouls... »

Il parut encore plus satisfait :

« Monique va vous apporter un bouillon de poulet, après quoi, vous ferez encore un somme ; demain vous vous lèverez; et dans huit jours, vous vous promènerez au jardin, s'il fait beau. »

Monique était sortie; Anne-Marie se souleva sur son séant et dit au docteur avec inquiétude :

« Ma belle-mère et ma belle-sœur ont été mises en prison : sauriez-vous si... »

Elle n'osa pas achever ; le docteur comprit sa pensée et la rassura :

« Elles vivent, dit-il, et, pour le moment, vous n'avez rien à craindre pour leurs jours.

— On a pourtant exécuté ! dit-elle avec angoisse.

— Oui, le noble et malheureux secrétaire de la municipalité, victime d'une haine particulière, et six pauvres soldats, coupables, on ne sait de quel crime... Pour le moment, on emprisonne sans condamner... Soyez tranquille, guérissez-vous... je vous parlerai plus tard... »

Il ne lui permit plus de reprendre ce sujet, mais tous les matins il lui disait :

« Elles vivent ! » et Anne-Marie, alors rassurée au moins pour un jour, lui obéissait docilement. Au bout de trois semaines, sa santé était tout à fait revenue, et Monique, qu'un flux de paroles refoulées étouffait, put enfin s'épancher et parler à son aise de l'état de la ville, et de la tyrannie qui pesait sur elle.

« Non, madame la comtesse, vous ne reconnaîtriez plus Cambrai ! toutes les églises sont fermées et l'on démolit la métropole ! Hier, dans la rue, j'ai failli tomber sur un gros bloc de pierre ; j'ai regardé : c'était la tête en marbre d'un vieil évêque, qu'on voyait sur son tombeau à Notre-Dame ! Elle est maintenant au coin de la borne. Et toutes les belles maisons, elles sont fermées : les gens qui les habitaient sont morts ou en fuite ou en prison, et un tas de brigands y ont mis les scellés, après avoir bien rempli leurs poches, j'en réponds ! On envoie à la monnaie toute l'argenterie des églises, et qu'est-ce qu'on fait de tout cet argent, qu'on ne voit plus que des assignats ? Croiriez-vous que j'ai payé hier deux cordes de bois trois cents écus, en papier ! Et l'on ne fait plus de pain blanc; les boulangers ont défense de cuire autre chose que de la farine de seigle... Heureusement, que j'avais de la belle fleur en réserve, pour vous faire des miches dans mon four à pâtisserie... Et ces imbéciles défendent aux femmes de porter de la poudre, parce qu'il faut ménager la farine pour les citoyens... Il n'y a pas jusqu'aux noms des rues qu'on n'ait changés. Ces anciens noms disaient quelque chose, ceux d'aujourd'hui ne disent rien. Voilà notre place Saint-Géry, rapport à l'église, qu'on nomme cimetière du Fanatisme : je vous demande ! la rue de l'Arbre-à-Poires, c'est la rue de la Frugalité, et la rue des Trois-Pigeons, c'est à cette heure la rue de la Justice. C'est comme les jours de la semaine; je ne pourrai jamais m'habituer à dire décadi pour le dimanche, ni nivôse pour novembre ! »

Anne-Marie interrompit ce babil où la bonne femme faisait entrer surtout les petits détails dont elle était choquée, et elle demanda :

« Monique, dites-moi, et les prisons ?

— Où elles sont, les prisons ? aux anciens Jésuites, aux Dames anglaises, partout !

— Oui, mais y renferme-t-on beaucoup de monde ?

— Ça regorge, et on les traite si mal que c'est une horreur ! »

Anne-Marie soupira profondément, et elle reprit :

« Peut-on les voir ?

— Entrer dans la prison, oh ! que nenni ! mais comme il y a encore de braves personnes de par le monde, tous les jours, les parents et les domestiques des pauvres gens qu'on tient dans la geôle, leur portent de la nourriture et du vin. Souvent, les geôliers prennent les paniers avec les vivres, et alors, comptez là-dessus ! les prisonniers ne reçoivent ni une bouchée de viande, ni une goutte de boisson; mais quelquefois on laisse entrer les visiteurs dans la cour, et alors, ils peuvent voir leurs amis derrière une grille, et leur remettre ce qu'ils ont apporté. Tenez ! pas plus tard que samedi dernier, j'ai vu Colette, la cuisinière de l'avocat, M. Douay : elle était bien contente, car elle venait de porter à son pauvre maître un perdreau rôti et un flacon de vin ; c'était la première fois qu'il recevait quelque chose, et tous les jours, elle y porte des fricandeaux, des poulets... tout ce qu'il y a de bon, comme de juste, mais tout

cela pour le gosier des guichetiers... c'est triste, n'est-ce pas, madame la comtesse ?

Monique continua fort longtemps son monologue ; Anne-Marie réfléchissait ; enfin, prenant à son tour la parole, elle dit :

« Monique, je voudrais aussi aller à la prison...

— Bon Jésus ! à quoi pensez-vous ?

— Ma belle-mère et ma sœur sont là ; je veux les voir et leur porter quelque soulagement.

— Cela n'est pas possible !

— Cela sera, répondit Anne-Marie avec gravité, et, pour la première fois de sa vie sans doute, elle ajouta :

— Je le veux !

— Si vous le voulez... Mais que dirait le citoyen Janson ?

— Mon père m'a mariée, et il approuverait sans doute que je remplisse les devoirs que ma position me dicte. Écoutez, Monique, vous me préparerez pour demain de bonnes provisions, et vous m'achèterez deux cocardes tricolores.

— Je comprends ! s'écria Monique, avec une certaine admiration ; vous voulez vous habiller à la républicaine... eh ben ! vous avez joliment d'esprit tout de même. »

Anne-Marie sourit tristement : il fallait une bien profonde infortune pour qu'elle pût déployer les forces de son âme et de son intelligence. Elle s'occupa toute cette journée à arranger ses affaires ; elle écrivit à son père, en le conjurant de protéger mesdames d'Audreville ; elle fit le compte de ce qui lui restait d'argent ; elle cacha en lieu sûr ses bijoux et une somme assez forte en or ; puis, changeant le reste en assignats, elle les mit sous enveloppe, et les adressa à la municipalité comme un *don patriotique* destiné à la défense des frontières. Elle espérait acheter ainsi pour elle un peu de sécurité, qui lui permettrait de veiller sur le sort de ses infortunées prisonnières.

XVIII

LA PRISON.

Le lendemain, à midi, Anne-Marie sortit de chez elle, très-modestement vêtue d'un déshabillé d'indienne brune et d'une coiffe de mousseline, mais portant sur son bonnet et sur sa poitrine la cocarde éclatante, passe-port nécessaire sans lequel elle eût couru risque d'être insultée par la populace. Elle traversa les rues de sa ville natale, et les larmes lui vinrent aux yeux en voyant le changement que quelques mois d'absence avaient opéré dans cette charmante cité que remplissait jadis la poésie d'un autre âge. Elle vit, en passant, la métropole où reposaient les cendres de Fénelon, livrée au marteau ; elle chercha en vain les *chapelettes*, les *églisettes*, qui, autrefois s'offraient à chaque pas ; elles étaient ou démolies ou abandonnées aux plus vils usages ; elle chercha en vain aussi ces figures connues et respectables qui avaient été familières à son enfance : les magistrats, les ecclésiastiques, les figures loyales des artisans : des hommes en carmagnole, des femmes hardies et hargneuses tenaient le haut du pavé ; les personnes à la physionomie tranquille glissaient le long des maisons, et semblaient vouloir éviter les regards. Anne-Marie les imita, et, sans attirer l'attention, elle arriva à l'ancienne résidence des Jésuites, changée en maison d'arrêt.

Ce jour-là, le guichetier était bon prince, et il laissait pénétrer dans la cour la foule des suppliantes, car c'étaient des femmes, pour la plupart, qui venaient accomplir ce devoir de miséricorde et de dévouement. Anne-Marie remarqua leurs visages tristes, leurs regards inquiets, et sa propre tristesse redoubla. Elle attendit avec ses compagnes, sous un froid brouillard de décembre, que l'heure de la visite sonnât. On n'échangeait pas un mot, chacun semblait glacé par la crainte et même par la méfiance ; on craignait et les délateurs et les imprudents, et les murailles même, qui, comme celle de Denis, auraient pu entendre et répéter. Enfin, un bruit fit lever toutes ces têtes pensives ; les prisonniers descendaient de leurs cellules, et arrivaient devant la grille placée au milieu de la cour. Tous s'empressèrent : on entendait des sanglots, des mots entrecoupés, on voyait des mains qui s'étreignaient à travers les inflexibles barreaux ; mais Anne-Marie, dans cette foule émue, chercha vainement celles qu'elle venait voir. Elle s'adressa au guichetier, en lui glissant un assignat dans la main :

« Je voudrais voir les citoyennes Audreville.

— La vieille ou la jeune ?

— Toutes deux.

— Eh ben ! j'y vas... »

Cinq minutes après, Edmée parut derrière le grillage et tendit les mains à sa sœur :

« Que je vous ai attendue ! lui dit-elle, et que j'ai tremblé pour vous, hélas ! Que s'est-il passé depuis ces trois mortelles semaines ?

— J'ai été bien malade, répondit Anne-Marie, j'ai cru mourir.

— Ma pauvre sœur !

— Et notre mère, où est-elle ? comment est-elle ?

— Elle ne quitte pas son lit, son grabat, devrais-je dire. La crainte, la douleur, les durs traitements, le froid, tout l'accable... »

Edmée ne put retenir ses larmes ; Anne-Marie pleurait aussi.

« Que ne suis-je avec vous ! dit-elle ; je ne me console d'être libre que dans l'espoir de vous servir. Mais vous, chère Edmée, comment vous trouvez-vous ? »

Un sourire doux et triste se mêla aux larmes d'Edmée.

« Me croiriez-vous, répondit-elle, si je vous disais que, seule ici, je ne serais pas mécontente de mon sort ? ma pauvre mère seule m'arrache des larmes. Mais moi ! dévouée à la pauvreté et à l'obéissance, je ne me trouve pas mal en prison ; je m'unis à mon Sauveur, qui, lui aussi, fut pauvre, obéissant et prisonnier par amour pour nous ; je pense aux hommes vertueux qui, jadis habitèrent cette demeure ; je regarde la chapelle où le saint Sacrement a reposé ; je sers ma mère, je prie, et j'attends la mort en paix et même avec joie. »

Anne-Marie serra plus fort la main qu'elle tenait. Elles parlèrent de tout ce qui les intéressait, de tout ce qui les préoccupait, et elles avaient encore mille choses à se confier, quand la voix dure des guichetiers retentit :

« Allons! dehors! un peu plus vite que cela! et vous autres, à la cellule!

— A demain! » s'écria Anne-Marie, en déposant aux mains de sa sœur le panier, qui renfermait du linge et des cordiaux.

Edmée lui jeta un regard reconnaissant, et elles se séparèrent. En revenant chez elle, la comtesse Léonce rencontra son médecin; il lui dit d'un ton compatissant :

« Vous venez de la prison, je gage. »

Elle fit signe que oui.

« Allons, rentrez, vous voilà toute pâle et tout agitée. Venez, reposez-vous, prenez un peu de vin d'Espagne et un biscuit; puis, nous causerons... »

Elle obéit; quand elle fut un peu reposée, auprès d'un feu clair, le vieillard, qui l'avait observée en silence, lui dit :

« Je ne puis pas vous empêcher d'être dévouée à votre famille : on n'empêche pas les rivières de suivre leur pente, et le ciel me garde d'ailleurs, de blâmer un acte de vertu et de générosité! mais, mon enfant, souffrez que je vous engage à la plus grande prudence. Surveillez vos moindres paroles, surveillez même vos regards : la Terreur crée autour de nous, autant de délateurs qu'il y en eut jadis dans la Rome de Néron; il y a tant d'âmes lâches pour qui la vie est tout! soyez donc prudente. Vous êtes protégée par le nom et les opinions de votre père; votre don patriotique a fait bon effet à la municipalité; vous avez une réputation de civisme, n'allez pas la perdre!

— S'il ne faut que de l'argent pour la conserver, répondit Anne-Marie avec un sourire.

— Oui, employez-le à cela, avec discernement, et vous vous créerez quelques titres auprès de ceux qui nous gouvernent.

— A propos d'eux, je pensais aller voir M. Fernaux pour lui recommander les dames d'Audreville.

— N'en faites rien encore; n'attirez pas l'attention sur elles : vous savez que j'ai quelque accès auprès des puissants du jour; eh bien! je vous avertirai le jour où une démarche sera nécessaire. Veillez sur vos parentes, ne leur faites pas trop de visites, ne les faites pas remarquer; gagnez, par des libéralités bien placées, leurs geôliers, parlez peu, ne souffrez pas que Monique sorte et jase avec les voisines, tenez-vous chez vous comme en temps de peste, et j'espère que nous traverserons en paix ces jours malheureux, vous, moi et celles à qui vous vous intéressez.

— Que Dieu le fasse! s'écria-t-elle, mais il est cruel d'être retenue chez soi par des motifs de prudence, alors qu'on voudrait tant agir et secourir!

— Il le faut! votre confesseur ne vous donnerait pas d'autre conseil... »

Anne-Marie le regarda, et dit à demi-voix :

« Hélas! un confesseur! existe-t-il encore un seul prêtre dans cette malheureuse ville?

— Je crains que non... ni prêtres, ni églises.

Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées,

comme disait Racine. Mais attendons des temps meilleurs, ils viendront. »

Anne-Marie avait trop de raison pour ne pas écouter un sage conseil; mais son cœur résistait à tout ce qui aurait pu ressembler à de l'égoïsme. Elle fut prudente avec mesure, selon l'expression de saint Paul; elle s'appliqua à donner des gages innocents de civisme : ses dons réitérés et généreux la rendaient recommandable aux municipaux, ses aumônes la rendaient chère aux pauvres; elle observait avec soin les puérilités dont l'omission pouvait provoquer la mort : le drapeau tricolore flottait sur sa maison tous les décadis; elle ne se refusait pas à un décor les jours de fêtes patriotiques, quand on célébrait la *Vieillesse*, en des jours où nul ne pouvait compter sur le lendemain, et l'*Abondance*, en des temps de famine, et, préservée ainsi par son nom et ses largesses, elle ne cessa point ses visites aux prisonnières, dont elle était l'unique consolation. De deux jours en deux jours, elle allait attendre sous la pluie et le vent, le bon vouloir du guichetier; souvent, elle était obligée de lui livrer les mets délicats préparés pour d'autres; quelquefois, elle était admise dans la cour, et, pendant quelques minutes, elle pouvait voir celles qui l'attendaient toujours : Edmée lui témoignait la plus profonde tendresse, mais, au début, la douairière montra à Anne-Marie sa froideur habituelle, compliquée de je ne sais quel sentiment mauvais et jaloux. La liberté dont jouissait la fille de Janson la mettait en défiance; mais peu à peu, la douce persuasion de sa fille fléchit son âme; la fidélité de sa bru la toucha, et un jour, elle lui dit avec bonté :

« Ma fille, que de souci vous prenez pour nous! »

Ce jour-là Anne-Marie se trouva récompensée.

Plus de dix mois s'écoulèrent ainsi, pénibles, anxieux; toutes les jouissances étaient bannies de la vie, et ceux qui gouvernaient la France trouvaient que c'était être trop clément que de laisser vivre tant de victimes.

XIX

LES ANCIENS AMIS

Un jour, on était au commencement du mois de juin 1794, M. Ellebaud vint de bonne heure chez Anne-Marie; elle ne l'attendait pas, et frissonna en le voyant, car il était pâle et avait l'air ému.

« Je vous ai promis, lui dit-il, de vous avertir quand il serait nécessaire de faire une démarche pour vos parentes : ce temps est venu : Lebon veut une grande exécution pour célébrer je ne sais quel anniversaire de la république.

— Irai-je le trouver? demanda Anne-Marie avec résolution.

— Non, ma chère dame, n'allez pas dans la caverne du tigre : Fernaux, l'ami de votre père, peut vous protéger. C'est à lui que vous devez parler. »

La comtesse Léonce se leva et s'apprêta sur-le-champ à sortir. Mais avant de franchir le seuil de sa chambre, elle se jeta à genoux et dit à haute voix le *Sub tuum*, avec une foi qui fit venir les larmes aux yeux du vieux médecin.

« Je pars avec confiance, » lui dit-elle.

Elle arriva à la porte de la maison des Fernaux, et tout à coup, elle se souvint de la dernière visite qu'elle y avait faite; son cœur se serra :

« Ils semblaient si mal disposés pour moi et pour les miens! se dit-elle, mais courage! »

Elle demanda à la domestique le citoyen Fernaux.

« Il n'est pas chez lui : il est en tournée avec le citoyen Lebon.

— Et sa fille? demanda Anne-Marie d'une voix tremblante.

— Elle y est, entrez, citoyenne. »

On la conduisit dans une salle à manger qui lui était bien familière; elle reconnut la table de famille, le bureau du greffier dans un coin, portant comme autrefois un volume de Jean-Jacques; seulement, le trumeau de la cheminée offrait, au lieu de la Notre-Dame de Grâce, palladium de toutes les maisons de Cambrai, un médaillon de Junius Brutus. Anne-Marie attendit quelques instants; la servante revint et dit :

« La citoyenne Clélie a dit que, puisque vous étiez une femme, fallait vous faire monter dans sa chambre. »

Anne-Marie monta l'escalier bien connu et fut introduite dans une chambre à coucher où une jeune femme, en négligé charmant, s'occupait de la toilette d'une belle petite fille. La citoyenne Clélie n'avait pas puisé ses sentiments républicains à Sparte, ni dans la Rome des consuls, car il était impossible de voir un appartement plus élégant, plus coquet, plus enrichi d'inutilités précieuses, que celui où elle recevait son ancienne amie. Elle leva un regard distrait, et dit d'un ton sec :

« Bonjour, citoyenne. Que venez-vous demander?

— Clémence, repondit Anne-Marie, tu ne me reconnais pas? »

Clémence la regarda en face, et, sans l'embrasser ni lui tendre la main, elle s'écria :

« Qui se serait attendu à te voir ici? c'est toi? je croyais que c'était une de ces importunes solliciteuses dont je suis assaillie! Assieds-toi. »

Anne-Marie s'assit, car ses genoux tremblaient; elle s'efforça de raffermir sa voix et dit enfin :

« Et si j'étais une solliciteuse, me repousserais-tu? »

La physionomie hautaine de la jeune femme prit un nouveau degré de sécheresse :

« Cela dépendrait. Tu comprends, quand on est dans les emplois publics comme mon mari et mon père....

— Je comprends, répondit Anne-Marie avec douceur, qu'alors on peut faire beaucoup de bien.

— Enfin, que veux-tu?

— Ma belle-mère, ma belle-sœur sont en prison; je voulais demander grâce pour ces femmes innocentes, et j'espérais que tu m'aiderais à les sauver de l'échafaud.

— Des nobles! de dangereuses aristocrates! je connais les intentions du citoyen Lebon à ce sujet, et je crois franchement, Anne-Marie, que tu te compromets inutilement.

— Non, si tu voulais m'aider.

— Et tu crois que j'irai compromettre ma sûreté, celle de mon mari, pour ces orgueilleuses créatures qui nous mettaient plus bas que terre autrefois, c'est notre tour maintenant! Qu'elles rampent et qu'elles tremblent! »

Anne-Marie fut terrifiée de l'expression méchante que prit en ce moment la figure de son ancienne amie : on y lisait la rancune et la vengeance satisfaites; la révolution avait exalté ses mauvaises passions comme elle avait développé les vertus de sa compagne.

« Maman, la dame pleure! dit la petite fille, qui, en chemise, un doigt sur la bouche, avait assisté à cet entretien.

— O mon enfant! s'écria Anne-Marie, en l'attirant et en la pressant sur sa poitrine, si tu pouvais parler et prier pour moi! »

En ce moment elle s'aperçut que cette petite portait au cou le cœur d'améthyste qu'elle avait donné autrefois à son amie.

« Te souviens-tu d'autrefois? lui dit-elle, tu m'aimais alors, alors que je t'ai donné ce gage d'une amitié que je n'ai pas oubliée.... alors, tu ne m'aurais pas laissée pleurer sans me consoler. »

Clémence parut troublée à ce doux reproche; elle ne répondit pas, et Anne-Marie continua :

« Tu es heureuse, toi, Clémence; tu vois près de toi ton père, ta mère, ton mari et cette enfant charmante que je suis disposée à aimer; moi, je n'ai rien : mon père et mon mari sont loin de moi, ma mère n'est plus de ce monde, et je n'ai pas d'enfants; je n'ai d'autre joie que de remplir mon devoir en sauvant deux infortunées, et tu me repousses! tu me refuses ton appui!

— Que voudrais-tu que je fisse? Je t'avertis que mon mari ne veut pas que je me mêle des affaires du district!

— Obtiens-moi un entretien avec ton père, et plaide ma cause. »

Clémence, radoucie par les paroles de la comtesse et par les caresses dont elle couvrait l'enfant, assise sur ses genoux, dit enfin :

« Viens ce soir; tu verras mon père. Je te le promets.

— Et tu parleras pour moi? demanda Anne-Marie en serrant les mains de la jeune femme.

— Tu es singulière, s'écria celle-ci; ta belle-mère ne te rendait pas heureuse, et tu pries pour elle comme s'il s'agissait de ta propre vie! tu as toujours été une personne étrange. »

Anne-Marie ne répondit rien à cette interpellation; elle embrassa encore la belle petite Lucrèce, qui la caressait, et tirant de sa poche une bonbonnière en or et cristal de roche, elle la mit dans la main de l'enfant en disant :

« Permets-moi de lui offrir ce petit souvenir.... »

Clémence ne refusa point; peut-être était elle habituée à recevoir des offrandes : les objets rares, les bijoux anciens épars autour d'elle, semblaient le dire : elle sourit et dit à Lucrèce :

« Envoie un gros baiser à la citoyenne! »

Anne-Marie l'embrassa et elles se quittèrent.

Le soir, à la nuit tombante, elle fut introduite dans le bureau où le citoyen Fernaux mettait à jour une volumineuse correspondance. Il vint à elle avec un certain empressement, et elle le trouva plus semblable à lui-même que sa fille; elle reconnut sous le chapeau républicain cette physionomie dure, mais sincère, qu'elle redoutait autrefois :

« Ma fille m'a instruit du motif de votre visite, lui dit-il. Pourquoi voulez-vous sauver ces deux femmes?

— Parce qu'elles sont mes parentes, répondit-elle, étonnée.

— Vos parentes! Vous ont-elles traitée en parente? n'avez-vous pas subi leur détestable orgueil? n'êtes-vous pas, vous aussi, une victime de cette haissa-

ble aristocratie, que nous poursuivrons jusqu'à son dernier rejeton?

— Quand cela serait, répondit-elle, je n'ai pas donné au citoyen Lebon mission de me venger. Des torts de caractère ne méritent pas l'échafaud.

— Non, mais les crimes de toute une caste le méritent, et ces deux femmes représentent très-bien, l'une, l'orgueil de race, l'autre, le fanatisme religieux, tous deux si funestes à la France. Elles doivent mourir. »

Anne-Marie frémit à ces mots, et sans hésiter, elle se jeta aux genoux de Fernaux, et lui dit avec véhémence:

« Vous êtes l'ami de mon père, n'agissez pas comme mon ennemi! Ne vengez pas les offenses que seule j'ai reçues, car ces infortunées n'ont fait aucun mal au peuple; elles ont passé leur vie pauvres, impuissantes, désarmées! Seule, j'ai eu à me plaindre de madame d'Audreville; mais ces torts, bien légers, je les ai oubliés et pardonnés, et vous m'accableriez d'une douleur éternelle si vous l'envoyiez à la mort. Je vous demande sa vie et celle de sa fille, qui est une sœur pour moi, et je vous déclare que si vous les tuez, je n'aurai plus une heure de repos en ce monde! Grâce pour elles, au nom de notre amitié, de votre fidélité, ne me repoussez pas! »

Il la releva et lui dit avec une espèce d'admiration:

« Ce que vous faites là est très-beau; les anciens mêmes n'avaient pas idée d'une telle magnanimité.

— Notre Dieu ne commande-t-il pas le pardon des injures? Si vous saviez comme il est doux de ne pas se venger! »

Il réfléchissait.

« Il ne sera pas dit, reprit-il enfin, que je vous renverrai sans un mot d'espoir; je ne puis pas vous promettre la vie de ces deux prisonnières, mais je vous promets un sursis. On ne touchera pas à leurs têtes avant que la tournée du citoyen Lebon en Picardie soit terminée. Je vous en donne ma parole d'honneur. »

Mme BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA VEUVE

Lorsqu'au fond des cités grondent les factions,
Quand du peuple en fureur les vagues se déroulent
Et qu'au sombre fracas des révolutions,
Les jours, qui sont des ans, l'un sur l'autre s'écroulent,
Ou quand le peuple enfin, lassé des jeux sanglants,
Du temple et du palais décore le portique;
Quand soldats et coursiers, et chars étincelants,
Se croisent débordant de la place publique;
Lorsqu'au bruit du canon le cortége brillant
Passe, et fait ondoyer les vivantes ceintures,
Elle va, n'écoutant que ces vagues murmures
Que laisse dans l'espace une âme en s'envolant!

MARIE JENNA.



REVUE MUSICALE

L'ÉTÉ — LES ARTISTES EN VOYAGE — HENRI HERZ — COMPOSITIONS NOUVELLES



Ah! que la nature est bonne, et que nous avons tort de porter loin d'elle notre culte et notre ambition! Les chemins du monde sont hérissés d'obstacles; il faut s'y bien tenir pour ne pas se blesser à quelque angle ou se déchirer à quelque épine. Il est vrai que la société ne peut approuver les idées de solitude agreste, qui poussent certains rêveurs à fuir les centres civilisés. La société, dit Jules Sandeau, est une maîtresse d'hôtel garni qui tient essentiellement à louer ses chambres; mais, comme il se trouve toujours plus de gens qu'il n'en faut pour les occuper, elle peut bien permettre à quelques-uns de ses enfants de faire l'école buissonnière, quand les oiseaux chantent et quand les pâquerettes fleurissent. Tout être humain doit se faire une position, un état, une carrière, des occupations utiles aux autres et à soi-même: tout cela est fort bien, mais le penseur, mais l'artiste, mais l'affligé, ont parfois besoin d'échapper aux fatigues de la carrière, pour aller demander au spectacle grandiose de la nature l'enthousiasme, qui enflamme et la foi qui vivifie. Voilà pourquoi les sentiers verts des prairies et les allées ombreuses des bois, reçoivent aujourd'hui des hôtes qui n'ont jamais à craindre les mécomptes et les désenchantements; paisibles voyageurs, dont l'ambition culinaire se borne au pain bis et à la crème mousseuse de la ferme, dont la joie la plus sentie est dans le recueillement le plus profond, et dont l'oreille est plus doucement émue du bruit de la brise, de la source ou de la fauvette, que des démonstrations animées de la foule.

Cette année, le printemps nous a fait une triste mine; nos vœux et nos prières ne l'ont pas attendri, le ciel pleurait, nous pleurions, la France était en larmes. Heureusement que l'été met ordre à cet état de choses. Il est arrivé parmi nous, armé de ses rayons les plus brûlants; il a fondu la grêle et chassé la tempête, il a paré nos vergers et jauni nos moissons, il a rendu la vie aux hirondelles et la grâce à nos frais paysages; enfin, il a donné le signal des pérégrinations, des rêveries en plein air et des fêtes de la nature. Tout cela n'empêche pas qu'un grand nombre de Parisiens, de provinciaux et d'étrangers ne trouvent, dans les splendeurs hétérogènes de l'Exposition, un petit univers où ils s'installent. Ce sont les enfants chéris de la civilisation. Ils ne se contentent pas d'admirer, un mois durant, les magnificences de notre Babel moderne, ils y vivent, ils y mangent, ils y dorment, et pendant ce temps, les artistes prennent leur vol vers de tranquilles horizons; je crois qu'ils fuiraient la foule jusqu'en Californie, comme le fit un jour Henri Herz, qui, lassé de l'agitation parisienne, se mit à rêver aux palmiers du nouveau monde et s'embarqua pour San Francisco. Mais comme le savant virtuose ne voyageait nulle part sans deux pianos, il eut l'idée de donner un concert dans le pays de l'or, et le voici cherchant les moyens de l'organiser. Comme il passait devant un café de la ville, il fut abordé par trois ou quatre figures connues. Il ne se souvenait pas du nom de ces messieurs, dont la tenue était singulièrement négligée; il se rappelait seulement les avoir vus souvent à l'Opéra et au café de Paris.

Le plus jeune, lui fit avec beaucoup d'effusion ses offres de services. — Puisque vous êtes si obligeant, monsieur, lui dit Henri Herz, pourriez-vous m'indiquer quelqu'un qui se chargerait du transport de mes pianos depuis l'entrepôt jusqu'au théâtre?

« Certainement, mon cher monsieur Herz, il ne sera pas dit que nous laissions un compatriote dans l'embarras. Allons, vicomte, dit-il à son ami, donne-moi un coup de main, et nous porterons les pianos nous mêmes; monsieur Herz, je vous présente le vicomte *** charmant garçon, qui aime à obliger les gens comme il faut.

— C'est sans doute une plaisanterie! s'écria l'artiste en riant.

— Du tout, du tout, rien n'est plus sérieux. » Allons à l'entrepôt, et ils se mirent en marche. Une heure après, les deux pianos étaient au théâtre.

Henri Herz, rentra chez son hôte. Mes pianos lui dit-il, sont arrivés à bon port et sans secousses. Mais vous ne devineriez jamais ce qu'on m'a demandé pour ce transport.

« Combien?

— Trois cents piastres.

— C'est le prix.

— Diable! Mais le plus étonnant, c'est que ce sont deux lions du boulevard de Gand, qui les ont portés jusqu'au théâtre.

— Monsieur, reprit l'hôte, beaucoup de marquis et un nombre considérable de vicomtes sont venus à San Francisco pour chercher de l'or; ils n'en ont trouvé qu'en faisant nos commissions. Ici, on fait toutes sortes de métiers pour vivre; on ne déroge pas en Californie. »

L'artiste marchait de surprise en surprise. Monsieur, dit-il à son hôte, je voudrais me présenter

chez le directeur du journal le plus connu, pour faire annoncer mon concert.

« Je vais vous y conduire moi-même. »

Les bureaux du journal en question étaient au rez-de-chaussée d'une maison à deux étages, située dans un quartier désert. Deux énormes chiens enchaînés hurlaient dans la cour. Une négresse borgne fit entrer le pianiste dans une petite pièce, au fond d'un corridor. Henri Herz se trouva alors, en présence d'un homme de haute taille, paraissant doué d'une force athlétique; c'était le rédacteur en chef. Il avait une barbe noire, des sourcils noirs, des cheveux noirs, le tout épais et inculte. Son costume se composait d'une chemise de laine rouge, d'un pantalon de velours rayé et de grosses bottes montant au-dessus du genou. Il écrivait, assis à un bureau; il avait à sa droite une massue, et à sa gauche une paire de pistolets. Henri Herz expliqua au redoutable publiciste l'objet de sa visite.

« Fort bien, monsieur, lui dit le journaliste en lui montrant un petit tableau, voici le tarif des annonces. C'est quatre dollars (20 francs) la ligne ou, si vous l'aimez mieux, une once d'or pour chaque insertion. »

Henri Herz ouvrait de grands yeux, il se trouvait volé comme dans une forêt de Bondy; mais il se résigna sans observation, en regardant sur le bureau du rédacteur, les arguments sans réplique qui y étaient déposés.

« Mon cher hôte, dit-il à son cicerone, qui l'attendait à la porte de la maison, j'ai voulu gagner quelques cents francs, pour me payer la fantaisie d'aller explorer les forêts vierges et les jungles de vos climats; mais je vois bien que dans ce maudit pays on m'arrachera jusqu'à ma dernière piastre, heureux encore si on me laisse un habit sur le dos.

— Attendez donc la recette, répondit l'autre. »

En effet, le petit théâtre où la séance musicale devait avoir lieu fut assiégé de bonne heure par une foule immense. Il se présentait, en grand nombre, des hommes à visage sinistre, affublés des costumes les plus étranges, et si l'on avait le malheur de leur offrir des secondes places, — celles-ci étaient à vingt francs, les premières à quarante, — ils levaient les épaules, en jetant sur le contrôleur des regards de mépris. Ce préposé avait devant lui deux balances; le public défilait par ordre, et chacun à son tour lui passait une bourse en cuir noir, assez semblable à celle où les cochers de fiacre déposent leur monnaie. Le contrôleur ouvrait la bourse, y prenait une pincée de poudre qu'il pesait dans la balance, et délivrait le billet.

On se fait aisément une idée du succès que dut avoir Henri Herz, quand on songe au talent de cet éminent artiste et à la composition de son auditoire, formé en grande partie de natures sauvages et primitives, sevré de tout plaisir artistique et intellectuel. C'était un enthousiasme poussé jusqu'à la fureur, des cris, des trépignements à faire écrouler la salle; il y avait là environ quarante à cinquante dames, tout ce qui composait alors le beau sexe et le beau monde de San Francisco. Henri Herz reconnut, aux premières loges, une ancienne marchande de tabac de la rue Vivienne, et deux modistes ayant fui Paris pour cause de banqueroute; elles avaient des toilettes splendides. A la fin du concert, on apporta à l'artiste, une grande assiette remplie de poudre jaune.

« Qu'est cela, demanda Henri Herz.

— C'est la recette, en bon or; il y en a pour dix-huit mille francs.

— Que de forêts vierges, d'oiseaux-mouches et de serpents boas je pourrai voir avec cela ! s'écria joyeusement le musicien, en emportant son petit trésor; décidément la Californie vaut mieux que sa réputation. »

***

De charmantes publications musicales ont vu le jour pendant ce dernier mois, et il serait difficile de les énumérer toutes. Mentionnons donc seulement celles qui nous semblent le mieux à la portée de nos abonnées, et dont le succès a déjà consacré le mérite. Ce sont d'abord deux beaux morceaux de Paul Bernard, l'un des pianistes-compositeurs les plus sympathiques des salons de Paris. On aime sa musique, on aime son exécution, on aime son esprit, car dans ses moments perdus il publie dans les journaux, des critiques musicales où l'écrivain sait habilement déguiser ce que la science peut avoir d'aridité.

L'un de ces deux morceaux, nocturne intitulé *Souvenez-vous*, est écrit de façon à faire valoir les meilleures qualités d'un exécutant, celles, qui, plus que les effets de force, captivent un auditoire et obtiennent les succès de salon. Le second, un *air danois*, est d'une saisissante originalité, et l'idée principale, bien présentée se développe selon toutes les règles de l'art. Tout s'y trouve réuni : du chant, de la mélodie, du caprice et des effets de mécanisme. Nous ignorons si cette composition est empruntée aux airs populaires du Danemark, ou si le motif en est jailli, en une minute d'inspiration, du cerveau de l'auteur; peu nous importe : c'est une des meilleures pages de cet artiste distingué.

Le *Minuetto capriccioso* de A. Mutel, qui vient de paraître, est le troisième et dernier numéro de cette publication dont nous avons déjà entretenu nos lectrices. Le titre dit parfaitement son caractère. Il est en effet entraînant de caprice, ce morceau où la verve mélodique dispute l'attention de l'auditeur aux effets rhythmiques. Il n'est pas d'une exécution facile, et exige du mécanisme, du style et de l'esprit; c'est de la bonne musique, mais il faut la travailler pour la bien rendre.

Sous le titre de *Noce bretonne*, A. Gilbert a écrit une charmante scène villageoise que nous recommandons aux exécutants de petite force. Ils pourront en faire un excellent sujet d'étude. Peu de morceaux offrent à un tel point l'avantage d'être à la fois faciles et brillants.

Sardanapale, quadrille d'Arban, est une nouveauté toute fraîche, et l'un des grands succès du genre. Dans cette pièce, Arban a placé les motifs les plus originaux de l'opéra de Joncières, et il les a agencés avec cette habileté qui lui a fait un nom célèbre parmi les plus célèbres arrangeurs.

Il est bien difficile aujourd'hui de trouver une jolie romance. Pourtant en voici deux, qui viennent d'éclore sous l'inspiration de M. Alfred Mutel : *la Mémoire des Fleurs*, paroles de Léo Pontis, et *Que ne suis-je la Fougère*, paroles de M. Riboutté ; tout y est charmant, poésie et musique. Aussi, prédisons-nous

à l'auteur une ample moisson de bravos et de succès.

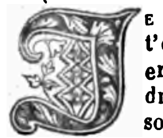
Les productions que nous venons de mentionner se trouvent toutes chez l'éditeur Girod, qui est en même temps le directeur intelligent du journal *le Moniteur des Pianistes*. Cette feuille, essentiellement utile à toute personne qui se voue à l'étude sérieuse du piano, est en même temps celle qui présente le plus davantages par la quantité de bonnes compositions musicales auxquelles elle donne droit.

MARIE LASSAVEUR.



Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



Je ne me demande pas de quoi je vais t'entretenir, chère Florence, car il n'y a en ce moment, que deux sujets à l'ordre du jour : la visite des nombreux souverains qui se succèdent dans notre bonne ville de Paris et l'Exposition.

L'Exposition! encore l'Exposition; toujours l'Exposition... Tu ne saurais croire combien ce mot devient agaçant à la longue; on n'en entend plus prononcer d'autre. Pourtant, depuis la venue de l'Empereur de Russie, du roi de Prusse, de M. de Bismark et d'une foule d'autres têtes plus ou moins couronnées, il est un peu en baisse... mais les semaines d'auparavant, c'était insupportable!

Si l'on se rencontrait : « D'où venez-vous?

— De l'Exposition!

Si l'on causait :

« Avez-vous visité l'Exposition, monsieur?... Qu'avez-vous remarqué à l'Exposition! madame?...»

Si des étrangers débarquaient : « Ah! vous venez voir l'Exposition! »

Si, clopin clopant, ils regagnaient leurs pénates : « Vous voilà bien excédés, mais vous avez vu l'Exposition!!!... »

Si l'on se récriait sur la cherté de toutes choses : « Dame! répondaient les marchands, l'année de l'Exposition! »

Si par une pluie diluvienne, on barbotait pendant une heure sans apercevoir l'ombre d'une voiture : « Que voulez-vous? elles sont toutes à l'Exposition! vous disait-on pour vous consoler. »

L'Exposition, l'Exposition! chacun chantait ce sempiternel refrain!... jusqu'à un espiègle collégien de ma connaissance, qui répondait à sa mère, désolée de le voir plus criblé de pensums et de retenues que jamais : « Petite mère, ce n'est pas ma faute, l'année de l'Exposition, tout augmente! »

Et puis venaient des plaisanteries, des anecdotes sans fin, vraies ou seulement vraisemblables, sur les visiteurs, sur les exposants, sur les badauds parisiens, sur les pick-pockets exotiques et indigènes, sur les francs tireurs des Vosges, que sais-je, moi? Ah! il y en avait de bien amusantes... En veux-tu deux ou trois, pour te faire une idée du genre? Je te garantis l'authenticité de la première, et crois en pouvoir dire autant pour la seconde, puisqu'elle a été racontée par l'un de nos journaux littéraires, sérieux... d'autant plus sérieux, celui-là, qu'il est devenu politique depuis quelques semaines...

A la première, d'abord :

De braves gens de certain petit coin de la France, (lequel coin s'appelle Noizy, Boizy, Boissy ou Bouzy... *le Têtu, le Sec, le Gai* ou... *le Niais*), ayant entendu parler de l'Exposition étaient venus, de confiance, pour la voir... A peine descendus de chemin de fer, ils se firent, à cet effet, voiturer au champ de Mars; mais quand leur véhicule les eut déposés à l'entrée du pont d'Iéna, et s'en fut allé chercher fortune ailleurs, ils se trouvèrent fort embarrassés : « On pouvait bien être l'Exposition? Qu'est-ce que c'était que l'Exposition? » Ils exprimèrent cet embarras au premier passant venu; malheureusement leur fâcheuse étoile voulut que ce passant fût justement un mauvais plaisant.

— Ma foi, mon brave monsieur et ma brave dame, répondit-il aux naïfs questionneurs, en les toisant des pieds à la tête avec un grand sérieux extérieur, mais une non moins grande envie de rire intérieure, vous arrivez trop tard! tout est plein bord à bord; il n'y a plus place pour vous à l'Exposition!

Puis il les salua, riant sous cape de leur mine piteuse effarée et... grotesque.

— Plus de place! répétèrent avec consternation les nouveaux débarqués. — Alors, sans plus ample in-

formation, car les malheureux avaient cru le monsieur sur parole, ils regagnèrent, bien désappointés, le chemin de fer de Noizy, Boizy, Boissy ou Bouzy... (je crois décidément que c'est *le Niais* qu'il faut ajouter)! A cette heure, ils sont chez eux, racontant avec conviction à ceux de leurs compatriotes, décidés à tenter aussi le grand voyage, que Paris ne vaut pas la peine d'être vu, et que l'Exposition est tellement pleine, qu'il n'y a plus d'espace pour y loger même une tête d'épingle !

Après la parodie des visiteurs, celle des exposants! Je rends la parole à qui de droit :

«Dernièrement, au théâtre de l'Ambigu, vers le milieu du premier tableau de *la Chouanne* (un drame en vogue), un monsieur fort endimanché avait trouvé place sur un strapontin de l'orchestre, et étanchait la sueur de son front avec un large mouchoir à carreaux.

Quand Clément-Just (l'un des acteurs) si amusant dans le rôle de Goujeux, prononça, pour la première fois son fameux : *Y fait chaud!* qui a le privilége de faire rire aux larmes toute la salle, le monsieur approuva tout haut, et dit d'une voix sonore :

— Ça, c'est vrai... mais chaud, chaud!... Le public d'un théâtre plein est toujours de belle humeur. On regarda le monsieur, dont le costume campagnard avait une vague ressemblance avec celui de Clément-Just, et quelqu'un s'écria :

— C'est Goujeux !

— Non, Goujon ! répondit le bonhomme en souriant d'un air aimable.

Après le premier acte, il mit son chapeau, et la foule constata avec une gaieté croissante, qu'il avait un petit tromblon évasé, tout pareil à la coiffure de Clément-Just. Ce ne fut qu'un cri :

— C'est Goujeux, c'est Goujeux...

— Non, Goujon ! répliqua une seconde fois le monsieur qui sourit à la ronde.

— Où est le parapluie jaune ?

— Non, bleu ! rectifia le bonhomme; il est au vestiaire !

Tout le monde crut qu'un artiste du théâtre s'était déguisé pour faire cette plaisanterie; mais au second acte, Clément-Just ayant encore soufflé dans ses joues en lançant son *Y fait chaud!* le monsieur devint visiblement inquiet.

— Il l'a déjà dit ! fit-il observer à ses voisins.

Au troisième *Y fait chaud*, il se fâcha tout rouge, déclarant qu'il avait payé sa place et qu'il n'entendait pas qu'on se moquât de lui. A la fin du tableau, les voisins acclamant le prétendu artiste, crièrent :

— Vive Goujeux !...

— Non, Goujon! riposta le bonhomme, j'ai ma carte d'exposant, section d'agriculture... et si, à Paris, il est défendu de trouver, qu'y fait chaud, fallait l' dire!... »

N'est-ce pas, Florence, que ce n'est pas hospitalier de s'amuser ainsi aux dépens de ceux qui viennent vous rendre visite? Mais ces vilains Parisiens rient de tout! En ce moment pourtant, ils ne rient pas, ils regardent... et ils n'ont pas assez des deux yeux que le bon Dieu leur a donnés pour voir tout ce qu'il y a à admirer chez eux : cortéges impériaux et royaux, spectacles de gala, bals, illuminations, courses, revues, fêtes magnifiques — c'est à en avoir le vertige, et à le donner à tous les illustrés voyageurs qu'on accueille de la sorte.

Sais-tu bien que c'est chose merveilleuse et rare, que cette exhibition de majestés et d'altesses... car je ne crois pas qu'il ait jamais été donné aux curieux de n'importe quel pays, de voir tant de têtes couronnées à la fois, autre part que dans les galeries de cire, ces délices de notre enfance. Paris est aujourd'hui une immense et splendide lanterne magique, un *musée des souverains* dans la véritable acception du mot!

Il y a quelques semaines, quand un bon bourgeois de chez nous, voulait encourager sa jeune famille à la sagesse, il lui disait : (le trait a été entendu, et le journal *la Lune* le rapporte). « Mes petits amis, si je suis content de vous, je vous mènerai, dimanche, *voir* manger des glaces à Tortoni. » Les chers petiots! quelle jouissance raffinée ! — mais en cet instant, il a une bien autre récompense à leur offrir, cet ingénieux père!... Sans qu'il lui en coûte davantage, il peut leur montrer, en bouquet, toutes les royautés du monde! Et quels souvenirs pour des enfants; bien des grandes personnes sont enfants sur ce point!...

Le cocher qui nous conduisait l'autre fois à l'Exposition, nous affirmait — par le temps qui court, tous les cochers se font plus ou moins ciceronis! — qu'aux courses, le jour du grand prix de cent mille francs, il y avait dans la tribune réservée dix-neuf princes de sang royal réunis. C'est un peu beau cela, hein? Il en était de même, à peu de chose près, le soir de la représentation de *gala* de l'Opéra; et je connais bon nombre de curieux et de curieuses, qui ont fait, cette nuit-là, station pendant plusieurs heures le long des boulevards, dans l'espoir d'entrevoir à travers les glaces des voitures dorées de la cour, les visages, les grands cordons et les diamants de tous les augustes personnages qui sortaient du théâtre.

Pour parler d'autre chose que de la curiosité des Parisiens, t'intéresserait-il de savoir, ma chère Florence, que, par une attention pleine de délicatesse de ses hôtes couronnés, le czar de toutes les Russies trouva dans son appartement, en arrivant à l'Élysée, sa résidence chez nous, le portrait de l'Impératrice sa femme et celui de l'empereur Nicolas, son père. Dans sa bibliothèque, il y avait une vue de son palais d'été, le Karskoé-Celo, où les arbres en ce moment commencent seulement à bourgeonner, et les œuvres de son ancien précepteur, le poète russe Joukowski, auquel il a conservé beaucoup d'affection; enfin, sur la table de sa chambre à coucher, un groupe en bronze représentait ses deux chiens favoris. N'était-ce pas charmant?

Sa Majesté Moscovite avait, pour compagnons de voyage et de résidence, ses deux fils : le grand-duc héritier Alexandre âgé de vingt-deux ans, et le prince Wladimir, qui n'en a que vingt.

Le grand-duc est le mari de la princesse Dagmar de Danemark, dont le mariage fut tout un roman. Elle devait, si tu t'en souviens, épouser le propre frère du mari qu'elle a aujourd'hui; mais le pauvre jeune czaréwitch mourut prématurément, et il y a deux ans environ, la princesse Dagmar elle-même — pénible et touchant voyage ! — venait recevoir les adieux et le dernier soupir de son impérial fiancé, à Nice. Depuis, elle épousa le grand-duc Alexandre, devenu héritier présomptif de l'Empire Russe par la mort de son frère.

Si tu ne vois dans cette union qu'une simple combinaison politique où le cœur ne joue nul rôle, tu te trompes, chère Florence... Malgré le chagrin tout naturel que dut éprouver la princesse de Danemark en perdant celui auquel elle était fiancée, la chronique raconte que son mariage avec le nouveau grand duc a toutes les allures d'un mariage d'inclination.

Croirais-tu, par exemple, que depuis le jour où elle est la femme du czaréwitch, son mari n'a jamais passé un matin sans lui offrir un bouquet de fleurs symboliques dans lequel l'heureuse jeune princesse lit, dit-on, à livre ouvert et avec une charmante émotion, à ce que prétendent les indiscrets! On citait un de ces bouquets, entre autres, composé de renoncules asiatiques, de lis, de lilas blanc, de roses simples et de réséda. — Les renoncules signifiaient : « *Vous êtes brillante d'attraits,* » le lis, « *pleine de majesté,* » le lilas blanc, « *de pureté,* » la rose simple, « *de simplicité,* » la touffe de réséda : « *Mais vos qualités surpassent tous ces charmes.* » — Et puis, pour finir il y avait je ne sais quelle plante encore, disant à la jeune épouse toute la tendresse de son impérial mari.

Selon la chronique, la princesse, rougissant de plaisir, répondit à ce gracieux message par l'envoi d'un bouquet de petites marguerites doubles que le grand-duc, radieux porta, la journée entière, attaché à son habit, en guise de plaques et de décorations. Or sais-tu ce qu'elles disaient les petites marguerites de la princesse? « Je partage vos sentiments. ».

N'est-ce pas d'une fraîcheur ravissante, ces détails intimes?

Ceci me fait penser au jeune roi de Bavière. Il ne viendra sans doute pas visiter l'exposition, car lui aussi va se marier, et il est bien décidé, paraît-il, à ne pas quitter en ce moment son château de Berg, d'où il peut, chaque soir, aller passer quelques heures auprès de sa royale fiancée qui habite le château voisin de Possenhoffen. Et moi qui m'imaginais que les princes ne se mariaient que par politique!

Te faut-il encore quelques annecdotes sur nos souverains, Florence? Je dis *nos*, car elles nous appartiendront quelque peu, toutes ces Majestés, tant qu'elles seront entre nos murs.

Voyons, puisque nous en sommes sur le chapitre des maris-rois, je vais te raconter une attention charmante du roi des Belges pour la reine sa femme. Dans une de leurs visites à l'Exposition internationale, la reine pour ne pas se fatiguer, s'était assise dans la chaise roulante de l'Impératrice et se faisait promener dans les diverses rues de l'Expsition. Tout à coup, elle se plaignit du froid. Elle avait à peine achevé de parler que le roi des Belges, se dépouillant de son pardessus, l'en avait enveloppée avec une sollicitude que les assistants louèrent et admirèrent fort, cela se devine.

Le même jour, je crois, le prince Alfred d'Angleterre, qui parcourait l'Exposition incognito, rencontra par hasard, dans la galerie des cristaux anglais, sa sœur, la princesse de Prusse, arrivée de la veille et en grande visite officielle au palais du Champ de Mars. Que penses-tu qu'ils firent l'un et l'autre? Ils s'embrassèrent comme de simples mortels, tout bonnement... au grand ébahissement des curieux rassemblés, et surtout des chambellans et fonctionnaires prussiens qui ne s'attendaient pas à voir l'étiquette violée d'une si aimable manière. Puis le frère et la sœur se mirent à causer gaîment, fraternellement, en laissant voir tout le plaisir que leur causait cette rencontre inattendue; après quoi, ils se séparèrent : la princesse de Prusse pour retourner chez elle, le prince Alfred pour aller déjeuner, ainsi que le premier venu, à l'un des buffets de l'Exposition.

Afin de couronner tous ces récits, un dernier trait de prince... toujours à l'Exposition.

Deux ou trois dames étaient arrêtées devant une vitrine de filigrane d'argent, faisant partie de la section de Norwége. Elles regardaient, admiraient, critiquaient même un peu, et paraissaient surtout désirer demander des renseignements sur ces bijoux au joaillier qui les exposait. Un monsieur se promenait un peu plus loin; il devina sans doute le désir de ces dames, car il les aborda chapeau très-bas et leur offrit galamment de remplacer le bijoutier absent. Les dames ne se firent pas prier... elles questionnèrent, requestionnèrent à satiété l'obligeant promeneur; puis, charmées de la bonne grâce, du savoir vivre, de la complaisance qu'il y avait dans ses réponses, elles lui demandèrent, au moment où il prenait congé d'elles, à qui elles avaient eu affaire:

« Il est trop bien, pour être un simple commis en bijouterie, pensaient-elles. »

Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction quand le monsieur leur répondit de l'air le plus naturel du monde:

« Je suis le prince Oscar de Suède. »

Conviens, Florence, que ce prince Oscar de Suède, duc d'Ostrogothie est la fine fleur des gentilshommes?

Cette fois, je m'arrête malgré tout ce que je pourrais avoir encore à te dire sur le voyage, en question, de l'empereur de la Chine, sur le sultan, sur le roi d'Égypte, car Ismaïl-Pacha, moyennant agmentation de tribut, a, dit-on, obtenu de Sa Hautesse, le droit de porter désormais ce titre; sur le jeune frère du Taïcoun enfin, qui assiste à toutes les fêtes de la cour et qui est très-scandalisé de *la mise sauvage* (c'est son mot!!!) des dames françaises, au bal. Il prétend que si les Japonaises s'habillaient de la sorte on les étrangl'erait pour les punir... Rien que cela!... Je trouverais le procédé un peu dur, pour ne pas dire *roide*, selon la locution en faveur...

Un baiser vite, Florence, et à bientôt, de peur de bavarder encore malgré moi.

Ta dévouée JEANNE.

P. S. J'allais oublier une rectification essentielle: à la manière dont je t'ai parlé l'autre mois, du jeu de Pyramide modifié, qui se vend 1 fr. 25 chez Giroux, Mme R. a pu croire qu'il s'agissait d'une simple feuille de papier imprimé, se collant sur carton. Dans ce cas, elle a dû trouver que le prix de 1 fr. 25 était encore assez élevé pour si peu de chose. Mais cette feuille est collée sur un carton et accompagnée de jetons en os, de diverses couleurs, remplaçant les drapeaux et les pions du jeu de Pyramide ordinaire; c'est ce détail que javais omis... Ne manque donc pas, s'il te plaît, de communiquer mon *post-scriptum* à ta nouvelle amie, car je serais enchantée, dans l'intérêt de ses plaisirs qu'elle achetât ce jeu ingénieux.

J.

MODES

Je commence, ma chère Laure, par te donner les descriptions de chapeaux que tu m'as demandées :

Chapeau blanc, forme cardinal, brodé de perles blanches ; il est garni d'une plume retombant sur le devant du chapeau, formant diadème et retenue derrière par un demi-voile accompagnant le chignon et formant brides ; autour du demi-voile, une frange de perles ; brides larges en taffetas, attachées par un petit bouquet de perles.

Chapeau mauve, forme Louis XV, capitonné de feuillage mauve brillanté, formant guirlande sur le front ; brides de tulle mauve garnies de feuillages couleur mauve, brillanté ; petites brides de taffetas mauve.

Chapeau *Bismark*, en tulle maline brodé de perles ; autour du chapeau, une garniture de feuillages dorés ; plume Bismark retombant sur le côté ; barrettes d'intérieur garnies d'une jolie natte formant d'abord brides, puis un nœud venant s'attacher derrière le chignon.

Toque en paille d'Italie, bordée d'un velours noir d'environ quatre centimètres ; bouquet de roses mousses et de résédas.

Toque en paille noir, bordée d'un velours noir, et ornée d'une guirlande de géranium.

Pour une blonde (coiffure bouclée) chapeau tricorne en paille de riz, doublé, dessous, de velours bleu ciel ; formant, dessus, un bord de deux centimètres, orné d'une guirlande de pervenches bleues retombant derrière.

Pour une jeune fille de douze à seize ans, rien ne me paraît plus simple et plus séyant que le chapeau marin en paille de riz blanche, orné d'un large velours noir qui retombe derrière en longs pans.

Le chapeau-mantille en dentelle noire attaché sous le menton par une simple rose rouge, est très-joli, bien qu'un peu excentrique. — Mais, j'ai pris l'engagement de signaler à ta curiosité jusqu'aux nouveautés *trop nouvelles*.

Pendant que j'y pense, je vais te parler tout de suite d'une charmante confection de bains de mer : le *plaid breton*, nouveauté très récente aussi, que je te permets cependant : c'est un mantelet montant, à larges pans carrés devant, avec capuchon à la vieille, s'abattant à volonté sur la tête, et coiffant parfaitement. Il se fait en petit drap léger, gris clair par exemple, à rayures noires. On le garnit, soit d'une bande de velours noir à plat, soit d'une ruche à la vieille en drap pareil avec effilé. On met sous le capuchon deux larges brides en velours noir dont on fait un nœud qui accompagne très-joliment le visage, quand le capuchon est abaissé.

Ce mantelet se peut faire en toute étoffe, bien entendu ; ainsi en cachemire blanc, en alpaga, etc.

Quant au conseil que tu me demandes sur l'achat de ta toilette de bal, je te dirai qu'en général, même l'hiver, je n'aime pas la soie. A mon avis, les étoffes blanches, fraîches, légères, flottantes, voilà les vraies toilettes du soir pour jeunes filles. Je voudrais que de simples ornements, en rubans ou en fleurs, rehaussassent seuls ces robes de mousseline, d'organdi, de tulle ou de tarlatane. — En un mot, que la toilette d'une jeune fille, au lieu de faire dire qu'elle est riche, fasse seulement penser qu'elle est soigneuse, simple, d'un goût distingué. Mais aujourd'hui, à la vue des toilettes magnifiques, variées, et pour ces raisons ruineuses, on se prend involontairement à calculer le prix de ces soieries surchargées de garnitures, et le jeune homme se demande s'il est assez riche pour épouser une personne dont la beauté est d'un si coûteux entretien. Aussi, le nombre des vieilles filles augmente-t-il tous les jours, surtout dans la classe moyenne, où les femmes sont presque toutes élevées pour briller dans le monde, et prennent la mesure de leur *nécessaire* sur celui des gens les plus riches. — Il y a des exceptions, Dieu merci !...

Tu quittes déjà une robe blanche ? Eh bien, ma chère, reste fidèle à la robe blanche ; varie seulement la garniture : du velours noir avec des roses, ou du velours noir avec des épis de blé, ou simplement des rubans de taffetas lilas, bleu, vert d'eau, posés en nœuds, rouleautés en nattes, en ruches même.

Tu me demandes encore et toujours, en quoi consiste l'*art de la toilette*.

Si l'on veut posséder à fond cet art pour son usage particulier, il faut d'abord, ma chérie, être un juge impartial devant son miroir, chose difficile ! L'indulgence pour le *cher soi* est vertu si douce ! Je conviens que certaines couleurs vont mieux aux brunes qu'aux blondes, et *vice versa* ; mais il y a tant de nuances dans le brun et dans le blond, qu'il est presque impossible de te donner des indications absolues. En général, si l'on a un teint très coloré, il faut des nuances adoucies ; quand le teint est pâle, on doit choisir au contraire des couleurs dont l'éclat donne du *ton* à la peau. Aussi la couleur *écrue* si fort à la mode, ne va guère *très-bien*, sauf quelques exceptions, qu'à des personnes très brunes ; une blonde ne devra se la permettre que relevée par du bleu, du cerise, ou du noir. Ce sont ces *infiniment petits détails*, ces observations de nuances, de coupe, d'harmonie, et non la richesse d'une étoffe, la surcharge des ornements qui font qu'on est *bien mise*. Il ne s'agit point non plus, dans la coupe d'une robe que le corsage ne fasse pas *un pli*, mais tout simplement qu'il ait de la grâce.

Les questions de corset, de chaussures, sont encore *capitales* ; une personne mal chaussée et mal *corsée*, marche mal. — Je ne puis assez insister sur cette dernière remarque.

Une personne *forte* ne devra pas abandonner complètement la crinoline (j'entends la crinoline empire, trois ou quatre aciers dans le bas.) Ses jupons de dessous, taillés en pointes comme les robes, devront être très amples dans le bas, très plats sur les hanches. Tout ce qui allonge diminue nécessairement, à l'œil, la taille et les épaules. Les rayures, de mode aujourd'hui, lui seront très favorables. Je n'en puis dire autant, hélas ! des nuances claires, si jolies l'été. Il faudra au moins les couper par des garnitures allongeantes. Ainsi, une de mes amies s'était commandé une robe en cachemire gris perle, avec paletot pareil, garniture d'effilés gris aussi. — Horrible ! L'effilé fut ôté, et le paletot garni ainsi : un ruban de velours noir posé en long au milieu du dos, et terminé par un nœud, avec pans d'environ dix centimètres, retombant sur la jupe ; puis, de chaque côté, un autre ruban de velours, remontant sur l'épaule, redescendant, devant, jusqu'à la hauteur de la poitrine, et terminé devant par un nœud à pans ; en un mot : deux

rubans de velours noir d'environ quatre centimètres posés en long sur chaque devant du paletot et terminés par autant de nœuds; trois rubans de velours noir posés en long dans le dos, terminés par des nœuds; un autre ruban moins large au-dessus de chaque entournure formant épaulette, terminé par un nœud. Des glands, à la place de nœud grossiront moins.

Les manches larges, sultanes, ou à la juive, amincissent également (ne pas craindre même de les exagérer un peu dans ce cas). Aux corsages, des garnitures posées en bretelles iront bien aussi; toutes les formes flottantes dissimuleront l'embonpoint. Se garer des costumes courts, ou du moins les porter aussi longs que possible. Mais on a le droit d'ailleurs de conserver les jupes longues, et c'est ce qui ira le mieux; on les relèvera alors si l'on veut, par des bandes de velours ou de même étoffe que la robe, au moyen de boutonnières faites dans ces bandes, que l'on attache avec des boutons placés sur la jupe.

Je citerai un costume en drap très-léger, gris à rayures noires, relevé par des bandes de velours noir. — Les boutons remplacés par des coquillages très rapprochés, faisaient garniture. Le jupon pareil, *rasant la terre,* orné de velours noir posé en long.

Pour robe de chambre, la forme *Clovis*. On pourra, à cette condition, se permettre le blanc; c'est ce qu'il y a de plus joli pour déshabillé de maison. Cette forme consiste en une pièce faisant châle devant et derrière, descendant assez sur la poitrine. Autour de cette pièce, est froncée l'étoffe. Les fronces devront être très-fournies; et l'ampleur de cette étoffe sera d'environ quatre mètres dans le haut et cinq mètres et demi dans le bas (c'est-à-dire qu'on ajoutera une large pointe sous le bras); la pièce devra être garnie de petites bandes de broderie d'environ deux centimètres posées à plat et en biais. Une bande plus large de broderie descendra jusqu'au bas, et tournera même sur l'ourlet du peignoir si l'on veut. Petit col droit rabattu, en broderie; manches à la juive très-larges, ornées de même.

Cette robe de chambre se fait encore toute festonnée, à petites dents dans le haut bordées d'une très-petite valencienne, à dents creuses dans le bas de la jupe, mais sans dentelle. Elle se fait encore garnie de nœuds de ruban jusqu'en bas. — Je l'ai vue en toile écrue, pièce et bas de jupe festonnés de rouge. C'est très-facile à exécuter chez soi. Cette forme Clovis dissimule bien l'embonpoint. Voici une toilette que je conseillerai aussi :

Robe habillée et de dîner, pour campagne, en mousseline blanche à larges rayures de feuillage noir. Corsage blanc plat, décolleté carré; par-dessus, une casaque demi-ajustée en Cluny blanc et noir, à basques peplum formant trois dents très aiguës; toute cette casaque et les basques seront en entredeux de Cluny, alternés blanc et noir, posés en biais; au bord, dentelle de Cluny blanc descendante et dentelle de Cluny noir remontante; au milieu, un effilé de jais noir et de jais blanc à poires aiguës.

Coiffure à la Roxelane : les cheveux sont relevés sur les tempes; une natte très large, posée *très à plat*, s'avance très-bas sur le front, et tourne autour de la tête comme un diadème. Trois coques de nattes, derrière, seront posées très haut sur le sommet de la tête; et de chaque côté, une natte retombera sur le cou (comme retombaient les boucles). Les cheveux seront tressés avec du velours noir bordé argent. Quelques petits frisons très courts sur la nuque et aux tempes. Cette coiffure ne convient qu'aux brunes, mais pas à tous les types de figure.

Cette toilette sera aussi fort seyante à une taille mince.

Le noir sera toujours la couleur la plus favorable à toutes les toilettes. Une jolie robe habillée, en gaze de Chambéry noire, avec ornements de nattes en paille (très-légères). Pour coiffure, le soir, guirlande de coquelicots et d'épis.

Robe en sultane vert azoff. Une guirlande de feuillage, d'un vert plus foncé, en passementerie formera bretelles sur le corsage et tunique sur la jupe. Cette passementerie sera plus large sur l'épaule et la poitrine, diminuera en allant vers la taille où elle sera devenue tout à fait étroite, et continuera, de la taille en bas de la jupe, en s'élargissant. Elle sera posée sur la jupe de façon à simuler la tunique. A une hauteur de quinze centimètres au dessus de l'ourlet, trois rangées de cette passementerie posées en travers; c'est une très-jolie garniture. Pour qu'elle soit bien exécutée il faut la tailler sur papier, l'essayer sur soi, et la commander ensuite au passementier.

La toque, le chapeau marin, n'iront pas bien, en général, à une personne qui aura de larges épaules. Il faudra une forme un peu allongée et bombée. Le chapeau pour mettre avec la toilette ci-dessus, sera garni d'un feuillage vert, de la même teinte que la garniture de la robe, avec grains de sorbier ou autres fleurs rouges. Pour pardessus, un paletot à capuchon terminé par un nœud en guipure noire.

Le paletot en entre-deux de guipure noire, coupé par des rubans de taffetas ou de velours posés en long, est très-joli. Pas de manches si l'on veut, une guipure de douze centimètres autour de l'entournure et un nœud.

Toilette de jeune fille en foulard gris écru : jupe et paletot à dents bordés de trois ou cinq rangs d'effilés tom-pouce même couleur que la robe. Jupon pareil terminé par trois petits volants d'environ trois centimètres. Chapeau marin en crin gris, nuance assortie à la toilette, avec voile écharpe en gaze bleue.

Costume de bain de mer, pour jeune fille ou jeune femme, en drap bleu. Sur la jupe sont disposées des bandes ou pattes, allant en s'élargissant dans le bas en broderie orientale, de couleur vive. (Cette broderie s'exécute en laine.) Jupon rouge avec bandes de drap bleu d'environ douze centimètres et brodées comme les pattes de la robe. Corsage à basques découpées et à revers brodés.

Ces mêmes pattes en broderies orientales et bretonnes, garniront des étoffes plus habillées : mohair, popeline, etc.

J'ai vu un costume en drap blanc léger, orné ainsi, c'était charmant.

Pour toilette habillée de bain de mer, je conseille beaucoup les jolies étoffes algériennes à larges raies blanc sur blanc ou de couleur. Cela sied parfaitement à toutes les tailles, à tous les âges.

Robe de taffetas blanc à rayures cerises; corsage et jupe à revers. Le revers prenant assez large sur l'épaule, diminue beaucoup à la taille, et va, s'élargissant toujours, jusqu'au bas de la jupe. Il sera taillé dans

l'étoffe de la robe, *en biais*, dentelé; les dents seront bordées d'un rouleauté de taffetas cerise et d'un effilé. Si l'on fait la jupe courte, le jupon, en cachemire blanc, sera orné de trois bandes de taffetas en biais festonnées. Chapeau empire en paille jaune, orné de trois petits velours cerise et d'un bouquet de cerise sur le côté; brides en taffetas blanc, attachées par un bouquet de cerises.

Burnous élégant pour bain de mer en foulard blanc, orné de ruban ou de velours cerise brodé de paille.

Une jolie toilette en mohair gris très-clair, pour jeune fille ou jeune femme: Garniture de nattes en taffetas bleu, posées en biais de chaque côté sur le devant de la jupe. Ces nattes sont arrêtées par un gland. Un volant pareil à la robe, bordé d'un rouleauté de taffetas bleu, et terminé aux nattes devant le bas de la jupe; deux autres volants plus étroits, rempliront, si l'on veut, l'espace vide du lé du devant. Une natte prendra à l'épaulette, s'avancera sur la poitrine, tournera sous le bras, et descendra sur la hanche où elle se terminera par un gland.

Toilette élégante pour jeune fille ou jeune femme: Robe et jupon d'alpaga blanc, ayant pour ornement des nattes en paille ou imitant la paille; la toque en paille, aura un bouquet d'épis, et un bord en velours rouge brodé de paille. Voile-écharpe couleur paille.

Joli aussi, mais légèrement *voyant*, et plutôt pour jeune femme: Costume foulard paille, garni de bandes de velours rouge brodées paille; même chapeau que celui décrit plus haut.

Pour bains de mer, beaucoup d'ornements en coquillages.

Redingote forme empire en toile tunisienne, couleur gris-foncé glacée de blanc, festonnée tout du long; les dents bordées d'un velours noir, bouton de nacre dans chaque dent. Bretelles posées en éventail au corsage et sur la jupe, taillées de biais dans l'étoffe, festonnées et bordées de velours noir. Mantelet à la paysanne ou à la vieille, pareil; mêmes ornements. Chapeau en paille de riz blanc, avec guirlande de feuillage en velours.

Recette pour le vinaigre de roses:

Pétales desséchés de roses rouges 32 grammes.
Vinaigre rouge très-fort......... 375 grammes.
Faites macérer le tout pendant huit jours, en ayant soin d'agiter de temps en temps; passez avec pression et filtrez.

EXPLICATIONS

Planche VII

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 7, Veste d'intérieur — 8 et 9, Parure pour deuil — 10 et 11, Carré et barbe pour bonnet — 12, E. J. Q. — 13, M. M. — 14, *Cécile* — 15, U. V. — 16, C. A. enlacés — 17, C. M. — 18, *Céline* — 19, M. A. enlacés — 20, A. C. — 21, C. P. — 22, Écusson avec Ketty — 23, Entredeux — 24, *Ursule* — 25, T. M. — 26, Garniture — 27, A. J. — 28, *Marianne* — 29, Mouchoir — 30, J. R. — 31, F. M. — 32, Entredeux — 33, Garniture — 34, L. M. — 35, M. P.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 11, Patron de corsage moyen âge avec chemisette bouillonnée — 12 et 13, Croquis de veste d'intérieur — 14 à 17, Porte-visites — 18 et 19, Porte-aiguilles — 20 à 25, Écran — 26, Garniture en frivolité — 27, Entredeux filet guipure.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 7, Veste d'intérieur en piqué anglais, soutaché.
1, Devant.
2, Moitié du dos.
3, Poche.
4, Col.
5, Manche dessus.
6, Manche dessous.
7, Garniture du haut de la manche.

Les patrons 1, 3, 5 et 6, se taillent avec les dents en plus on les plie sur la ligne ponctuée de ces patrons, pour former revers après avoir fait la broderie des pointes. Voir les croquis 12 et 13, côté des patrons.

8 et 9, Parure pour deuil, en grenadine brodée en perles de jais, tubes et perles rondes.

10 et 11, Carré et barbe pour bonnet de mousseline, plumetis, feston et cordonnet; on pose ce carré sur un bonnet de forme résille; la garniture est festonnée comme le bord de la barbe.

12, *E. J. Q.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

13, *M. M.*, gothique, plumetis, cordonnet et point de sable.

14, *Cécile*, anglaise, plumetis et cordonnet.

15, *U. V.*, gothique, plumetis et cordonnet.

16, *C. A.*, anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.

17, *C. M.*, romaine, linge de table, plumetis et cordonnet.

18, *Céline*, anglaise, plumetis et cordonnet.

19, *M. A.*, anglaise, enlacés, plumetis.

20, *A. C.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

21, *C. P.*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

22, Écusson avec Ketty, plumetis et cordonnet.

23, Entredeux, plumetis, cordonnet, feston et pois.

24, *Ursule*, plumetis.

25, *T. M.*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

26, Garniture, plumetis, cordonnet et feston.

27, *A. J.*, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

28, *Marianne*, gothique, plumetis et cordonnet.

29, Mouchoir, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

30, *J. R.*, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable; le dessin est assorti à celui du mouchoir n° 29.

31, *F. M.*, plumetis et cordonnet.

32, Entredeux, feston, plumetis et cordonnet.

33, Garniture, plumetis, feston, cordonnet et pois.

34, *L. M.*, romaine, plumetis et point de sable.

35, *M. P.*, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

COTÉ DES PATRONS

1 à 11, Corsage moyen âge, avec chemisette bouillonnée.

1, Corsage devant.
2, Moitié du dos.
3, Petit côté du dos.
4, Moitié de la manche.
5, Chemisette devant.
6, Moitié du dos.
7, Moitié de la manche.
8, Poignet de la manche.
9, Moitié du poignet de l'encolure.
10, Croquis devant.
11, Croquis dos.

Le corsage est fait en étoffe pareille à la robe; et la chemisette peut être en tulle, en mousseline ou en organdi; pour bouillonner le devant, le dos et la manche, vous passez le fil sur les traits ponctués qui marquent chaque bouillonné; vous pouvez couvrir ce fil d'un entredeux sur transparent, d'un biais, d'un velours ou d'une petite passementerie avec perles; vous taillez la manche en double sur le patron n° 7, vous faites vos bouillonnés; puis, vous faites la couture en formant de chaque côté des plis aux endroits marqués par un trait plein et un trait ponctué, qui indiquent la profondeur des plis; la chemisette est boutonnée devant par des boutons apparents ou cachés sous l'entredeux, ou biais.

12 et 13, Croquis de la veste d'intérieur soutachée, 1 à 7, côté des broderies.

14 à 17, Porte-visites, en canevas de Chine, très-fin.

14, Patron.
15, Détail du travail.
16, Croquis du porte-visites ouvert.
17, Croquis du porte-visites fermé.

Taillez le canevas de Chine sur le patron n° 14, la partie teintée qui borde doit être également en canevas de Chine; vous coupez la fente pour la patte, et vous la bordez d'un petit ruban vert étroit, puis vous faites la broderie indiquée au dessin n° 15, en soie verte et noire; vous posez ensuite un ruban vert moiré sur toute la partie teintée du patron n° 14, et vous le doublez en moire, en ajoutant les soufflets qui doivent être enfermés de chaque côté entre la doublure et le dessus. On peut aussi monter ce porte-visites en cuir, de la couleur de la broderie.

18 et 19, Porte-aiguilles.

Taillez un morceau de satin bleu de 47 centimètres de longueur sur 10 centimètres de largeur; le dessin n° 18 vous donne la largeur que doit avoir le porte-aiguilles; vous faites de chaque côté un rempli au satin et aux extrémités un autre rempli, qui forme une petite poche à chaque bout, comme l'indique le dessin. Puis vous taillez un morceau de flanelle de 31 centimètres sur 7 centimètres, afin d'avoir tous vos remplis; chaque numéro d'aiguilles est séparé par une petite branche brodée, la désignation des couleurs est marquée à chaque branche, la broderie en soie très-fine se fait en points lancés, et en point de feston pour les petites marguerites et les pensées; les chiffres sont en point mexicain maïs; lorsque la flanelle est brodée, on fait un rempli de chaque côté, on la pose à l'envers du satin, et l'on rentre les deux bouts sans faire de rempli dans les petites poches; puis on pose une soutache maïs pour border la flanelle tout autour; on fixe un ruban sur la poche placée à côté des aiguilles n° 12, et un autre sur le satin à l'endroit indiqué au milieu des aiguilles n° 11; on voit par la direction que prend le ruban en passant en dessous du dessin n° 18, qu'il est cousu sur le satin dans la direction opposée à l'autre ruban; mais il faudra avoir soin de ne pas faire passer les points sur la flanelle.

20 à 25, Écran chinois.

20, Patron et dessin de l'écran.
21, Manche en voie d'exécution.
22, Monture en voie d'exécution.
23, Écran monté vu à l'envers.
24, Patron pour le côté du bas de manche.
25, Croquis de l'écran monté.

Voici mesdemoiselles un nouvel emploi des ressorts de crinoline :

Prenez 82 centimètres de ressort, dont vous formez un cercle en croisant les extrémités de 3 centimètres et demi, et les maintenant par du fil de lin n° 50 que vous enroulez autour comme il est indiqué au sommet du n° 22; vous préparez ensuite le manche pour lequel vous employez 35 centimètres de ressort, vous le pliez en double comme le modèle n° 21, vous recourbez ensemble les deux extrémités et vous fixez le ressort double en enroulant le fil de lin dans toute la partie, où les deux ressorts doivent être fixés l'un contre l'autre, vous vous dirigerez sur le croquis n° 21, où vous voyez que, dans le bas du manche, la partie courbée du ressort forme un espace vide, vous le remplissez avec de la ouate que vous enfermez en collant sur les côtés du papier satiné noir, taillé sur le patron n° 24; vous fixez le



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

manche, au cercle du côté opposé à la jonction des deux extrémités du ressort formant le cercle; vous passez ce cercle comme il est indiqué au n° 22 dans la pince entre les deux extrémités recourbée du manche, et vous fixez le manche en tournant en croix dans les deux sens, le fil de lin n° 50 que vous serrez fortement.

Votre monture étant ainsi préparée, vous taillez sur le n° 20 un rond en foulard, gaze ou taffetas de nuance saumon, en ajoutant un rempli que vous collez sur l'extérieur du cercle, puis vous taillez un cercle de deux centimètres en papier satiné rouge ayant 26 centimètres de diamètre; vous collez ce cercle à l'envers de l'écran sur le foulard et sur l'extérieur du ressort, vous verrez d'après le croquis n° 23, que ce cercle en papier forme un cadre à l'envers; à l'endroit, le cercle en ressort fait saillie sur l'écran. Vous terminez en recouvrant ce cercle et le manche de papier satiné noir, vous pouvez orner le manche en collant dessus un semé d'étoiles en papier doré, ou l'entourant d'une petite corde en soie avec glands; l'écran est orné de décalcomanie, dont vous vous procurerez les dessins chez M. Dupuy, 3, passage du désir; nous avons donné ce dessin en grandeur naturelle, afin que les plus habiles d'entre nos abonnées puissent l'exécuter en broderie au passé, avec de la soie de Chine et de la soie d'Alger dédoublée; il est bien entendu que ce travail devra être fait avant de monter l'écran.

La première figure est en robe jaune avec tunique bleue, la dormeuse est en robe jaune, double jupe verte et tunique ponceau; le serviteur en robe violette et jaquette rouge; la théière en or, la fumée bleuâtre, la boite et le fauteuil en rouge et or; la tablette soutenant la théière et celle sur laquelle sont les vases contenant des fleurs sont de couleur bois, les vases bleus et les fleurs amarantes; le sol est vert nuancé et les fleurs exécutées en rouge, jaune et noir; les chimères ont le corps rouge nuancé de bleu et de jaune et les ailes vertes; les papillons sont nuancés de rouge, vert, bleu, gris et noir; la branche de fleurs qui est placée en haut de l'écran est composée de fleurs rouges, jaunes, amarantes et violettes avec feuillage vert.

Vous pouvez aussi faire cet écran en papier: vous mouillez votre papier, vous le tendez et collez sur une planche à dessin, comme pour faire du lavis, vous tracez votre rond sur ce papier, et vous disposez votre décalcomanie; lorsqu'elle est parfaitement séchée vous découpez votre rond avec un canif en ajoutant le rempli, qui doit être collé sur l'extérieur du cadre, puis vous montez votre écran comme s'il était en étoffe.

26, Garniture en frivolité. (Voir les numéros de 20 à 25, côté des patrons, de Juin ou le *Petit Manuel*, page 11.)

Vous faites séparément le rond du milieu et chacun des deux rangs de feuilles, vous les réunissez par quelques points en fil très-fin en consultant le dessin n° 26, pour les picots qui doivent être fixés.

Rond du milieu: 14 fois: (3 nœuds doubles, — 1 picot triple); pour le picot triple vous tournez le fil 3 fois autour de l'épingle.

1er rang de feuilles: — 4 nœuds doubles — 2 fois: (1 picot — 2 nœuds doubles) — 1 picot — 4 nœuds doubles; vous faites ainsi 14 feuilles.

2me rang de feuilles: ce rang est également composé de 14 feuilles, faites ainsi: 9 fois: (2 nœuds doubles — 1 picot) — 2 nœuds doubles.

Ces étoiles peuvent être disposées en entre-deux ou garniture, comme notre modèle, en rond pour pelote, ou posées sur une ombrelle défraîchie; on peut aussi les exécuter en cordonnet noir pour ornement de robe.

27, Entre-deux filet guipure. (Voir le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles*, page 15.)

Le bord de l'entre-deux est un *point d'esprit*, en dedans de ce bord de distance en distance des groupes de 4 carrés en *point de toile*, dans l'intervalle de ces groupes sont des motifs en points variés; le centre est une *rosace* avec un *demi-pois* de chaque côté; ce motif est entouré d'un cadre en *point tissé*; le zigzag qui traverse l'entre-deux est terminé à chaque pointe par un *carré en point tourné*, dans l'intervalle on fait les dessins en *petites roues* et *point de reprise en angle*, mais sans passer le fil en travers.

POCHETTE A OUVRAGE

Cette pochette peut être exécutée sur cachemire, velours ou satin. Le dessin est formé par du galon cachemire et de petites appliques en velours ponceau, maintenues par de la soutache et des points lancés en or; les anneaux formant cadre sont en soutache algérienne en or.

LANTERNE CHINOISE

Nos abonnées reçoivent aujourd'hui, les premières parties d'une lanterne chinoise; nous les engageons à mettre ces dessins précieusement de côté, le complément devant être envoyé en plusieurs numéros; avec les dernières pièces nous donnerons les explications et patrons nécessaires, pour faciliter le montage de cet élégant objet.

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en foulard fond blanc avec petit semé, découpée à dents bordées d'un biais en taffetas. — Casaque peplum ornée de biais et de glands avec large ceinture nouée derrière. — Chapeau, en paille anglaise, orné de ruban de taffetas.

Deuxième toilette. — Robe courte en gaze de Chambéry, découpée à créneaux, relevée de chaque côté par un groupe de petites pattes sur un jupon en faye. — Fichu Dagmar noué derrière, en étoffe pareille à la robe; les créneaux du fichu et de la robe sont bordés d'un biais en taffetas. — Chapeau Watteau en paille beige, avec voile de gaze, orné de ruban et d'épis de blé.

Toilette de petit garçon de 4 ans à 6 ans. — Costume breton en piqué blanc avec bandes brodées en cachemire, orné de boutons d'argent. — Chapeau marin en toile cirée avec bande en cachemire. — Souliers à boucles et chaussettes blanches ornées de jambières en cachemire.

Les abonnés à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 16 juillet les patrons suivants:

Jupe empire.

Fichu Dagmar de la gravure du 1er juillet.

Costume breton pour petit garçon de 4 ans (même gravure).

Mosaïque

Il n'y a d'insupportable dans les défauts d'autrui que ceux que ceux que nous rencontrons en nous-mêmes.

Mme Swetchine.

—

Donne aux pauvres, et Dieu te conservera tes biens.

Saint Jean Chrysostome.

—

Les biens terrestres se multiplient par cela même qu'on les distribue aux pauvres.

Saint Grégoire le Grand.

—

Énigme.

Des pauvres d'esprit ignoré,
Fréquentant le palais doré,
Je m'attache de préférence
A la grandeur, à l'opulence;
Je rends amers les plus brillants destins,
Tristes, les plus riantes choses,
Me mêlant au plaisir, comme à l'éclat des roses,
Dans la vie, et dans les jardins.

Moins que mes compagnes je plais,
Mais moins qu'elles je suis fragile.
A chaque lune je renais;
Et, du soleil enfant docile,
S'il paraît, je m'épanouis,
Je me cache, s'il se retire;
Son absence fait mon martyre;
Revient-il, je me réjouis.

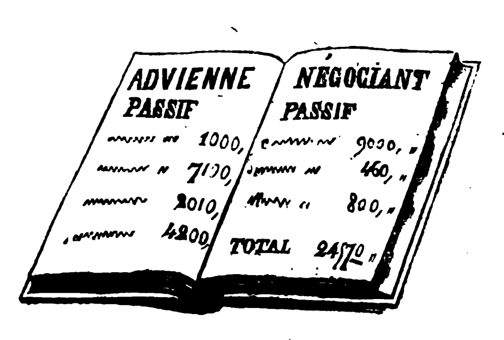
Telles les peines, les douleurs,
Dont je suis la cause, — ou l'emblème,
Ont le privilége suprême
D'attirer vers Dieu tous les cœurs.

Mme J. de Gaulle.

Explication du rébus de juin : **Point d'aisance sans travail.**

RÉBUS







Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64

EXPOSITION UNIVERSELLE

LES BEAUX-ARTS



TABLEAUX et statues, pastels et aquarelles, gravures, lithographies, projets et plans d'architecture : il y a au Champ de Mars plusieurs milliers d'œuvres d'art. Vous pensez bien, mesdemoiselles, que je ne puis même songer à vous les décrire, et vous m'excuserez de ne pas les étudier toutes avec vous. Nous avons peu de place, peu de temps à consacrer à cette visite, accordez-moi donc votre indulgence, et tâchons de mettre le plus possible à profit les courts moments dont nous pouvons disposer.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de ce grand concours entre les nations civilisées. Mais je puis vous dire qu'en matière d'art, c'est pour nous, c'est pour nos artistes qu'il sera surtout précieux et fécond en enseignements de toutes sortes. Et savez-vous pourquoi ? C'est que sans fausse vanité, sans amour-propre ridicule, nous pouvons, après nos rivaux, constater la supériorité considérable de l'école française sur les autres écoles du continent.

Si nous sommes à ce point supérieurs, direz-vous, quel enseignement nos artistes trouveront-ils à étudier des ouvrages de qualité moindre que ceux qu'ils exposent ? Voici, mesdemoiselles, l'intérêt de cette étude, et vous allez voir que, loin d'être inutile, elle peut être pleine d'excellents résultats.

A part une ou deux tentatives originales, les écoles étrangères ont toutes pris la nôtre pour modèle et pour guide. Vous avez dû vous en apercevoir de vous-mêmes, en parcourant les galeries de l'Exposition et les petits palais consacrés aux beaux-arts qui sont répartis dans l'enceinte du parc. Sans les écriteaux qui vous indiquaient que vous passiez d'un pays dans l'autre, vous n'auriez guère reconnu les peintures autrichiennes, russes, italiennes, etc., qu'aux portraits des divers souverains, à quelques costumes locaux qui se trouvent nécessairement dans les salles des différentes nations. Mais la grande majorité des tableaux, sauf le degré de mérite, n'offrait point à vos yeux de différence appréciable avec ceux des salles françaises.

Il résulte de ce parti pris d'imitation que nous voyons là nos propres défauts grossis comme par un miroir. Sans pousser la comparaison à ses dernières conséquences, il se passe en nous à ce spectacle un phénomène moral de la nature de celui qu'avait calculé le législateur de Sparte en montrant aux jeunes gens, en de certains jours, de malheureux esclaves dégradés par l'ivresse.

C'est là le sérieux avantage que nos artistes auront à tirer de cette grande solennité.

Il en est un autre qui leur est également offert s'ils veulent en profiter : ils auront, eux aussi, à prendre exemple sur les quelques artistes étrangers qui sont doués de cette rare vertu qu'on appelle l'*originalité*.

Ne vous effrayez pas de ce mot, mesdemoiselles, et prenez-le dans son véritable sens : veuillez ne pas le confondre avec le mot « excentricité. » Vous ne sauriez vous imaginer combien de locutions précises et indispensables se sont trouvées détournées de leur acception primitive par les petites négligences de la conversation, par l'abus du langage parlé. Lorsque vous rencontrez une personne singulièrement accoutrée ou affectée de légères manies d'attitude et d'allure, vous dites : « C'est un original. » Et ces mots « original, originalité, » vous servent ainsi à qualifier les choses ou les gens qui, par quelque point, par quelque ridicule, ne ressemblent pas à tout le monde.

Eh bien ! écartez, s'il vous plaît, l'idée de ridicule, et dites-vous bien qu'en art, ceux dont le nom s'impose à votre mémoire comme leurs œuvres s'imposent à l'admiration des siècles ; dites-vous bien que les maîtres n'ont été tels que parce que leurs ouvrages ne ressemblaient point aux ouvrages du premier venu.

Il faut avoir reçu de la nature et des milieux où l'on a vécu de grandes énergies, des dons très-par-

ticuliers et les avoir soigneusement cultivés pour arriver à l'originalité. Aussi les artistes originaux sont-ils très-rares et le spectacle de leurs luttes est-il des plus dignes d'intérêt, alors même qu'ils choquent nos habitudes et nos goûts.

Soyez donc cléments pour l'originalité de bon aloi, et résistez un peu au premier entraînement qui vous porterait à condamner des gens de mérite sans vouloir même les entendre.

Rassurez-vous d'ailleurs : si vous avez cédé parfois à cette précipitation du premier mouvement, je ne puis vous en vouloir, car d'autres que vous, et de mieux informés, des hommes expérimentés, familiers avec les pratiques de l'art, les membres du jury international, ont été plus rigoureusement exclusifs que vous ne l'eussiez été, j'en suis sûr.

A eux aussi l'originalité a fait peur. On vous a, dans ce journal, autrefois longuement parlé d'une école de peintres anglais qui s'appelle le *préraphaélisme.* Ces artistes ont trouvé dans leur culte pour le vrai, dans leur adoration pour la nature, une formule d'art tout à fait nouvelle. Sans doute ils ne sont pas encore arrivés à la dernière expression de cette formule; mais déjà des tentatives d'une sérieuse valeur ont été faites en ce sens. Ils arrivaient dans le champ de l'art pour y frayer un sentier inconnu, ils s'y sont engagés résolument, ils se sont courageusement et tout entiers consacrés à leur mission très-noble et très-élevée. Croiriez-vous qu'après de tels efforts (que je me borne à vous affirmer en vous en épargnant le récit) le jury n'a pu trouver à disposer d'une seule récompense, même la plus infime, en faveur de cette école, parmi les *soixante-sept* prix qu'il a décernés? Vous voyez bien qu'il faut une certaine force morale non-seulement pour arriver à l'originalité, mais encore pour la comprendre dès qu'elle se manifeste, et lui faire l'accueil qu'elle mérite. Vous êtes généreuses, pleines de bons élans, mesdemoiselles: ayez cette force, je vous en prie, et si, par hasard, vous ne l'aviez point, acquérez-la par la réflexion et la volonté.

Cette protestation à propos des peintres préraphaélistes étant faite, et d'autre part ayant signalé l'influence que l'exposition du Champ de Mars peut exercer sur les progrès de notre école nationale, nous allons, si vous le voulez bien, passer rapidement en revue les artistes de tous les pays qui ont été jugés dignes des principales récompenses.

Le jury de peinture avait la libre disposition de *huit* grands prix, *quinze* premiers prix, *vingt* seconds prix et *vingt-quatre* troisièmes prix.

Parmi les grands prix, quatre ont été donnés à des artistes français, et quatre à des artistes étrangers.

Les quatre Français sont MM. Cabanel, Gérôme, Ernest Meissonier et Théodore Rousseau.

La carrière de M. Cabanel est des plus belles qu'un peintre ambitieux puisse rêver. Il obtenait en 1845, à vingt-deux ans, le grand prix de Rome; en 1852, une médaille de 2e classe; en 1855, à l'Exposition universelle, une médaille de 1re classe et la décoration. Il entrait à l'Académie des beaux-arts en 1863; en 1864 il était nommé officier de la Légion d'honneur; le jury du Salon de 1865 lui accordait enfin la grande médaille d'honneur.

Faut-il conclure de cette accumulation de récompenses de toutes sortes que M. Cabanel est un homme de génie ou même qu'il est le plus grand des peintres de son temps? Nullement. M. Cabanel a du talent, beaucoup de talent; il a fait un beau portrait de l'Empereur, de ravissants portraits de femmes, des tableaux d'un joli aspect, qu'il ne faut pas étudier de trop près, et il est né sous une heureuse étoile. La Fortune souriante l'a pris par la main et conduit sans luttes et sans efforts aux premiers rangs.

J'insiste à dessein sur les dons de cette heureuse nature, je voudrais, en effet, opposer à cet exemple presque unique des succès d'un homme de talent, l'exemple plus viril des longs échecs d'un autre artiste, homme de génie, lui, qui a également obtenu un grand prix cette année : M. Théodore Rousseau.

M. Théodore Rousseau est le maître le plus illustre du paysage moderne. C'est aujourd'hui un fait incontesté. Mais pendant combien d'années le vaillant peintre n'a-t-il pas été discuté ; que de fois n'a-t-il pas vu son talent nié, ses œuvres magistrales repoussées des expositions publiques! La lutte a été longue, douloureuse. Et voyez l'ironie, c'est au moment où le maître aborde une dernière manière qui offre réellement prise à la discussion que chacun se trouve converti et proclame la supériorité de l'excellent artiste. Très-probablement, mesdemoiselles, vous nommeriez bien des paysages dans les galeries du Champ de Mars qui vous ont charmées beaucoup plus que ne l'ont fait les tableaux de Théodore Rousseau. Loin de moi la prétention de condamner vos préférences, qui s'expliquent. Des peintres d'un rare talent ont mis dans l'interprétation de la nature plus de tendresse, plus de douce poésie : Corot notamment, Paul Huet de même, pour ne citer que les plus grands. Et cependant aucun d'eux n'a pénétré si avant dans les intimités des bois, des champs, des ciels et des eaux. Ceux-là auront une belle place dans l'histoire de l'art, Rousseau gardera la première; l'avenir le mettra au rang des Hobbema, des Ruysdaël, dont vous admirez les ouvrages dans les salles du Louvre.

Les deux autres peintres français qui ont obtenu des grands prix, sont MM. Meissonier et Gérôme, deux peintres que vous pouvez croire de même race au premier abord, quoique en réalité ils diffèrent l'un de l'autre d'une manière essentielle.

M. Gérôme est surtout un peintre habile. Nul ne réussit comme lui à peindre une étoffe, une arme, un vase de matière précieuse, ce qu'on appelle la nature morte et l'accessoire. Mais ses procédés savants et minutieux, vraiment parfaits tant qu'il les applique à la représentation d'objets inanimés, deviennent tout à fait insuffisants dès qu'il s'agit de peindre la figure humaine. Vous vous en êtes bien aperçues vous-mêmes, et je n'ai pas besoin d'y insister, les chairs des personnages (qu'il met en scène d'ailleurs avec une grande entente de la composition) ont la dureté, le poli et le manque de vie des matières inertes comme l'ivoire et la porcelaine. La perfection toutefois est si rare que dès qu'on l'obtient en un point, il faut en tenir compte largement et passer avec indulgence sur les côtés inférieurs. M. Gérôme mérite donc l'estime sérieuse des amateurs.

Le point par lequel il me touche le plus, c'est l'extrême conscience de son talent. Il n'abandonne rien au hasard et fait toujours avec précision ce qu'il a voulu et seulement ce qu'il a voulu.

J'ai dit que M. Gérôme était surtout un peintre habile. M. Meissonier, avec une habileté au moins égale, sinon supérieure, est en outre un véritable artiste, un grand artiste, en dépit de la dimension exiguë de ses ouvrages. Il ne se contente pas de la surface et de l'apparence des choses. Il pénètre au plus intime de l'âme humaine et sait, par l'impression, par l'attitude, par le costume, par le mobilier, traduire à nos regards les sentiments et le caractère de ses personnages. Qu'il nous montre un cavalier, un philosophe, un jeune seigneur, un personnage historique, il nous le révèle non-seulement par le dehors, mais aussi par le relief particulier que les passions et l'usage de la vie ont imprimé à sa physionomie. A cela vous reconnaîtrez l'intelligence profonde de ce fin observateur. La merveilleuse justesse, l'incroyable réalité qu'il donne à la partie extérieure de l'œuvre vous auront confirmé ce que sa grande renommée vous avait déjà appris : c'est qu'à ces dons très-spéciaux d'observation morale il ajoute une telle supériorité d'observation purement pittoresque qu'on ne lui trouverait de rivaux que dans les anciennes écoles du Nord.

Arrivons aux peintres étrangers. M. Guillaume de Kaulbach est le peintre d'histoire le plus remarquable qui soit sorti de l'école austère du grand maître allemand Cornélius. Il a retenu de l'enseignement du restaurateur de l'école allemande l'habitude et le souffle des vastes conceptions. Ses mérites, à les analyser de près, pourraient être sans injustice discutés sévèrement ; mais il a cette supériorité, presque unique dans l'art moderne, de ne s'inspirer que des motifs les plus nobles et les plus élevés : sa *Tour de Babel*, *la Bataille des Huns*, *la Destruction de Jérusalem*, décorent de vastes pans de murs du musée de Berlin. A Munich, il a peint pour la Pinacothèque une longue suite de fresques représentant toute l'histoire de l'art depuis la Renaissance. Dans la galerie isolée que la Bavière a élevée dans le parc de l'exposition pour ses œuvres d'art, vous verrez un énorme dessin (ce qu'on nomme un *carton*) de la main de Kaulbach, représentant *l'Époque de la Réformation*. En dépit des critiques de détail que soulève cette œuvre colossale, nous devons constater qu'elle laisse une grande et vive impression dans l'esprit du visiteur.

M. Louis Knaus est Prussien. Sa réputation en France date de l'Exposition universelle de 1855, où il avait envoyé un petit chef-d'œuvre, *la Fin d'un bal*. Depuis, il n'a pas cessé de figurer à nos Salons annuels. Vous n'avez pas oublié, mesdemoiselles, ces pages charmantes, *la Cinquantaine*, *les Saltimbanques*. Cette grâce et cet esprit, cette finesse délicate et cette douce ironie, qui animent toutes les compositions de l'aimable artiste, vous en serez de nouveau et doucement émues en allant étudier ses nouveaux tableaux.

Je n'ose vous promettre la même émotion à la vue des peintures de M. Leys. M. Leys est cependant un peintre belge d'un très-grand talent. Personne n'a pour ainsi dire ressuscité les mœurs, les costumes, les coutumes, les types du moyen âge avec une vérité plus saisissante. Mais il pourrait bien se faire que cette collection de grands nez, tous identiques et se répétant à l'infini dans sept, huit, dix tableaux, placés côte à côte, vous portât un peu sur les nerfs. Pour mon compte, tant que je n'ai vu qu'un tableau isolé de M. Leys, j'ai beaucoup admiré. A l'Exposition, où ils sont tous réunis, j'ai senti mon enthousiasme se refroidir singulièrement. C'est que l'effort de M. Leys, très-méritant à coup sûr, repose sur une donnée contestable. Il peint en archéologue, en savant, nullement en homme que les choses vivantes aient jamais touché. Aussi la vie est-elle absente de son œuvre.

Quant à M. Ussi, un Italien à qui le jury a décerné la dernière des huit grandes médailles, il se peut que ce soit un grand artiste ; mais je n'ai pu découvrir son tableau à l'Exposition, ni même la mention de son tableau au catalogue. Vous me pardonnerez en conséquence de me récuser absolument.

La Commission impériale n'a accordé que quatre grandes médailles à la sculpture, deux pour la France, deux pour les étrangers. Le jury a dû regretter de ne pouvoir disposer d'un plus grand nombre de récompenses. Si les noms de MM. Guillaume et Perraud sont en effet sortis du scrutin très-légitimement, il est un troisième statuaire français, plus jeune qu'eux, il est vrai, mais dont le talent ne cède en rien au leur et qui a déjà fait dans nos monuments publics des travaux d'une importance considérable. Je veux parler de M. J. B. Carpeaux, le jeune et illustre maître à qui nous devons le groupe d'*Ugolin*, dont le bronze, placé dans le jardin des Tuileries, a été jugé digne de faire pendant au *Laocoon* antique. M. Carpeaux est également l'auteur du magnifique couronnement du nouveau pavillon de Flore aux Tuileries, et d'admirables statues et bustes, parmi lesquels nous plaçons au premier rang la statue et le buste du prince impérial, ainsi que le buste de la princesse Mathilde.

M. Guillaume, le très-éminent directeur de notre école des Beaux-Arts, a exposé une superbe série de bustes de Napoléon Ier aux diverses époques de sa vie, à Brienne, général en Italie, premier Consul, Empereur, 1812, et à Sainte-Hélène. Cette précieuse collection appartient au prince Napoléon. Elle est dominée par une statue, en marbre blanc, de l'Empereur, revêtu du grand costume impérial. Toute la délicatesse et tout le savoir de cet artiste, distingué entre tous, se manifestent d'une façon éclatante dans cette répétition multiple de la même tête, si remarquable d'ailleurs, et dont le masque romain se prêtait si bien aux lignes sévères de la statuaire. Ce beau travail fait le plus grand honneur à M. Guillaume, et restera comme une difficile tentative et des mieux réussies.

L'Enfance de Bacchus est vraiment une œuvre remarquable ; mais, entendons-nous bien, remarquable par la savante pureté de la combinaison des lignes et par l'exécution, beaucoup plus que par le mérite, fort ordinaire et plutôt à peu près nul, de la conception. L'auteur, M. Perraud, à qui ce marbre a valu tous les honneurs, est à mes yeux l'artiste qui représente le mieux notre école de statuaire

française, composée d'hommes dont le talent est très-exercé et qui ne savent de quelle manière employer et appliquer ce talent.

Les deux personnalités les plus originales parmi nos jeunes sculpteurs, — M. Carpeaux, dont j'ai déjà parlé, et M. Paul Dubois, l'auteur du *Chanteur Florentin*, si charmant, du *Narcisse*, du *Saint Jean* et d'un groupe de la Vierge et de l'enfant Jésus, — n'ont été ni l'un ni l'autre classés par le jury à la place dont ils étaient dignes. Le dernier n'a obtenu qu'une seconde médaille, M. Carpeaux une première seulement. Ils avaient le tort de ne point ressembler au type généralement accepté.

M. Drake, qui a fait la belle statue équestre du roi de Prusse, exposée dans l'avenue de l'École-Militaire au Champ de Mars, a été plus favorisé; il en a été de même pour M. J. Dupré, Italien, à qui l'on doit notamment un groupe en marbre représentant *la Piété*. Heureux étrangers pour qui notre hospitalité se fait si généreuse !

Passons! aussi bien ai-je à vous recommander, dans la galerie consacrée aux dessins d'architecture, l'admirable projet de décoration d'une église dont M. Lameire a puisé les motifs dans l'*Apocalypse* de saint Jean. S'il s'agissait de plans exécutés au tire-ligne, croyez bien que je ne me hasarderais point à attirer votre attention sur des compositions dont le mérite échappe à ceux qui n'ont point fait d'études spéciales en architecture.

Voulez-vous avoir une idée juste de ce que peut être la grande peinture religieuse? voyez, contemplez les dessins de M. Lameire. Ils réalisent les plus hautes, les plus nobles conditions du grand art. M. Lameire s'est trompé sur sa vocation; il est architecte! mais, en réalité, il y avait en lui le génie d'un grand artiste.

Notre visite, bien rapide, touche à son terme. Si le temps ne nous faisait défaut, j'aimerais à la prolonger; je voudrais vous arrêter en face de bien des ouvrages distingués; j'aurais voulu analyser avec vous bien des mérites inconnus ou relégués dans un injuste oubli. Au moins profiterai-je du peu de place dont je dispose encore pour réclamer en faveur de deux peintres, deux dames, dont le talent, viril chez l'une, exquis chez l'autre, a été fort mal compris par le jury. Vous avez déjà nommé madame Rosa Bonheur, qui n'avait pas exposé en France depuis longtemps et qui s'est révélée, cette année, plus forte, plus grande qu'elle ne l'a jamais été. Elle n'a eu qu'un second prix et méritait beaucoup mieux. — L'auteur des *Sœurs de Charité* et de tant de tableaux de genre ravissants, peints de main de maître et dans un sentiment plein de grâce touchante, madame Henriette Browne, ne figure même pas sur la liste des récompenses. Ce même jury, bien sévère, ne s'est pas montré plus juste envers le statuaire Marcello (duchesse Colonna), qui a donné cependant des preuves fréquentes d'une haute inspiration, et dont le talent est souvent à la hauteur de la ferme pensée qui le dirige.

Comment conclure après cette promenade unique? —Retournez dans ces galeries, mesdemoiselles, cherchez-y les élégies d'Hébert, les ravissants intérieurs modernes du Belge Stevens, le seul peintre qui ait vu la femme moderne en artiste... J'allais repartir de nouveau, et je dois m'arrêter, je dois vous laisser aller seules désormais.

Je terminerai par un conseil, et je le crois bon. Étudiez pour votre compte, vous abandonnant à votre inspiration, à votre jugement. Je ne puis répondre que je souscrirai toujours à vos admirations. Mais qu'importent quelques dissentiments? Ce qui importe, c'est que vous acquériez l'habitude de voir par vos propres yeux, et, juste ou fausse, de vous faire une opinion personnelle. A force de voir et de comparer, vous arriverez vite à l'expérience, votre goût deviendra de jour en jour plus ferme, plus pur, plus sûr. Vous vous ménagerez ainsi de grandes et délicates jouissances d'esprit que vous porterez toujours avec vous, car l'habitude une *fois* prise d'observer l'art dans les tableaux s'étendra rapidement, et vous serez tout étonnées un jour en vous apercevant que vous observez aussi l'art dans la nature et dans la vie quotidienne : un des plus rares plaisirs, une des plus douces récompenses pour un bien petit effort!

ERNEST CHESNEAU.

BIBLIOGRAPHIE.

TOILETTE D'UNE DAME ROMAINE

ET

CONSEILS A UNE PARISIENNE SUR LES COSMÉTIQUES

Par le docteur CONSTANTIN JAMES

Livre d'esprit et d'érudition tout à la fois, cet ouvrage est destiné surtout à combattre certains ridicules, communs de tous les temps, très-fréquents de nos jours, et dont les auteurs de toutes les époques se sont moqués à juste titre. Réparer des ans l'irréparable outrage, se donner la beauté qu'on n'a pas, les grâces qu'on n'a plus, a toujours été la pensée dominante de certaines femmes; et de nos jours, il s'en trouve qui poussent jusqu'à l'excès cette risible habitude. Il faut plaire, dit-on; mais peut-on plaire en se couvrant le visage d'ornements empruntés, en se frottant de bleu, de rouge, de blanc, de noir, en n'étant plus soi-même, en se réduisant enfin à devenir

tout au plus une peinture assez bien réussie? « Est-il, dit le docteur James, est-il torture comparable à celle que s'inflige volontairement la femme qui s'obstine, en dépit des ans, à vouloir paraître toujours jeune?... Voyons-la à l'œuvre... Son premier soin va être de boucher les craquelures : c'est ce qu'en termes d'atelier, on appelle préparer la toile.

» Elle emploie pour cela un blanc liquide dont l'aspect laiteux rappelle assez le blanc dit de *buffleterie*. Avant que ce blanc soit tout à fait sec, elle teint ses sourcils en noir avec une pâte qui n'est pas sans analogie avec la cire à giberne, et après les sourcils, les cils. On laisse tomber une poudre rose sur les points de la face où doivent exister normalement des couleurs, forçant ou modérant les doses suivant qu'on veut rendre ces couleurs plus ou moins accentuées, opération délicate. Mais c'est peu d'avoir appelé la vie dans les tissus, il faut maintenant que le sang y circule. On prend un pinceau légèrement trempé dans le bleu d'outremer, puis on dessine des veines sur les tempes, le cou, les bras, comme on dessine des fleuves et des rivières sur une carte... Voilà l'œuvre enfin terminée. Mais, hélas! au prix de quels sacrifices? A dater de ce moment, la femme cesse d'être mère, la femme cesse d'être femme. Je vous en fais juge.

» La mère cesse d'être mère. Que deviennent, en effet, les épanchements intimes de la famille, ces embrassements de l'enfant à la mère, aussi tendres, aussi vifs pour une absence de quelques heures que s'il s'agissait d'une séparation de plusieurs mois? Ce seraient autant de manifestations intempestives. Ne touchez pas : le moindre attouchement sur ces peintures fraîches, y produirait de déplorables décalques... La femme cesse d'être mère, elle cesse d'être femme. Comprend-on, en effet, un visage féminin réduit à ne pouvoir plus pâlir, ni s'animer, ni rougir, privé, en un mot, de ces lueurs vivantes et passagères, qui, plus précieuses que la beauté même, sont comme les reflets de l'âme et la mesure de son impressionnabilité? Au moins sous le masque de la comédie antique, les traits avaient encore la faculté de se mouvoir; ici, l'immobilité est de rigueur. Adieu donc l'esprit, adieu la vivacité, adieu la grâce. Etranger désormais aux sensations humaines, cet être hybride, j'ai presque dit ce mannequin, n'a plus le droit d'être étonné, égayé, attristé par quoi que ce soit. Pas un instant d'oubli! un seul sourire déterminerait des craquelures, une seule larme des lézardes, et bientôt la chute de petits plâtras indiquerait que la débâcle va devenir générale.

» Si encore ce travail n'était pas à recommencer tous les jours! Mais à peine a-t-elle raclé les glacis de la veille qu'il lui faut préparer les peintures du lendemain, et le résultat le plus net de tous ces recrépissages, c'est d'inspirer, même aux personnes les plus affectionnées, un sentiment de pitié et de répulsion qui est bien près de devenir un sentiment de dégoût. »

Nous avons reproduit cette énergique description; car si jadis le maquillage, le fard, le blanc et le rouge de cour n'étaient qu'à l'usage de quelques pauvres femmes à qui l'âge n'avait pas enseigné la raison, on dit qu'aujourd'hui les jeunes filles ne craignent plus ces cosmétiques, ces talismans qu'autrefois elles laissaient à leurs grand'tantes. Elles ne connaissent pas les dangers auxquels elles s'exposent, les maladies incurables que procurent ces charmants produits de la parfumerie, si bien enveloppés, offerts dans de si jolis flacons, décorés de noms si séduisants et d'une apparence si inoffensive et si bénigne! Écoutons encore M. Constantin James, et nous serons édifiés sur ces extraits de fleurs, ces parfums empruntés, dit-on, à la flore des Alpes ou des Pyrénées, et qui sont tout bonnement des agents chimiques d'une grande et dangereuse puissance. Voici des eaux et des vinaigres de toilette; les vinaigres sont fabriqués avec des vinaigres de bois et pèchent par excès de causticité; dans les eaux de Cologne, l'extrait de Saturne remplace fréquemment l'acool de vin et l'essence de néroli; l'extrait de Saturne est un produit du plomb, très-malfaisant pour la peau et très-dangereux pour la santé générale. La *poudre de riz*, l'innocente poudre de riz, est, la plupart du temps, un mélange de fécule ou de plâtre, ou de craie, ou de céruse, ou d'albâtre qui ne remplit pas, assurément, les fonctions adoucissantes qu'on lui attribue. Le *blanc d'argent*, le *blanc de perles*, encore du plomb, toujours du plomb, de ce plomb qui donne de si violentes maladies aux ouvriers chargés de le manipuler; ce plomb, de quelque nom gracieux qu'on l'appelle, appliqué sur la peau, est bientôt absorbé par cette membrane; il passe dans le sang et il y produit de profonds désordres. Beaucoup de maladies de femmes du monde n'ont pas d'autre origine. On dit : ce sont les nerfs! alors qu'on devrait dire : c'est le fard, c'est le plomb! Le rose, *rose oriental*, n'est pas plus inoffensif : c'est un extrait de mercure, poison redoutable. Et l'*eau souveraine contre les éphélides* ou taches de rousseur, qu'est-elle? Un mordant chimique, qui enlève l'épiderme : les taches disparaissent avec la peau... et renaissent avec elle. Et les teintures pour les cheveux? la plupart, ayant pour base des poisons minéraux, sont d'un danger extrême. On sait que mademoiselle Mars succomba aux désordres cérébraux produits chez elle par une lotion dont elle s'imbibait la chevelure. Et les eaux dentifrices? Presque toutes sont faites avec un mordant qui blanchit, il est vrai, mais corrode promptement l'émail des dents.

On le voit, tous ces produits pompeusement annoncés, destinés à réparer l'outrage des ans ou à donner à la jeunesse même la beauté qu'elle ne possède pas toujours, sont dus à une industrie peu délicate, qui spécule sur la sottise humaine. Que nos lectrices se le persuadent bien : les cosmétiques, sont ou inefficaces ou dangereux, et les réclames, les enveloppes, les étiquettes qui déguisent sous des noms de parfums et de fleurs d'affreux poisons, tels que la céruse, le mercure, le sublimé-corrosif, sont des mensonges tout à fait dignes de mépris. Il n'existe pas de poudre, d'eau ni de pâte qui efface les rides, qui change un teint bis en teint de roses, qui colore en noir ou en blond des cheveux rouges, qui enlève à la peau des taches indélébiles, et le succès momentané qu'on peut obtenir en se servant de quelque composition dangereuse est acheté bien cher. Les femmes romaines, ainsi que le démontre M. James, connaissaient toutes ces recettes : mais si la raison ne suffit pas pour arrêter les femmes, dans cette voie funeste, que le soin de leur santé, que la crainte du crainte du ridicule au moins puissent agir sur elles...

et le livre de M. Constantin James, livre de conviction et de bonne foi, vaudra peut-être, comme résultat, le sermon le plus éloquent.

FABIOLA

PAR LE CARDINAL WISEMANN (1)

Toutes nos lectrices connaissent *Fabiola*, ce noble type du roman chrétien, ce livre qui a une place d'honneur dans toute bibliothèque de jeune fille et de jeune femme, ce livre qui, en évoquant les beaux souvenirs des premiers temps du christianisme, a donné comme une secousse électrique à notre époque dégénérée; ce livre où le cardinal Wiseman a reproduit tout ce qu'il y avait en lui de connaissances profondes, de piété ardente et de qualités grandes et aimables. Nous avons parlé dans ces mêmes colonnes de ce beau livre, au moment où il fit son apparition, qui fut un événement pour les chrétiens et les gens de lettres (2). Nous ne nous chargerons pas de raconter une seconde fois à nos lectrices des pages qui leur sont familières; mais nous leur annonçons qu'on vient de publier une nouvelle édition de *Fabiola*, dont le vêtement extérieur annonce la beauté morale et intellectuelle de l'ouvrage.

L'impression est très-soignée, vingt et une belles gravures animent le livre; on a emprunté aux catacombes romaines des épitaphes et des dessins qui ont beaucoup d'attrait et de nouveauté. Cette belle édition a sa place marquée dans toutes les familles distinguées; qu'on la laisse traîner sur les tables, elle plaira et fera du bien.

PORTRAITS ET CARACTÈRES

PAR EUGÈNE DE MARGERIE (3).

La Bruyère a gravé d'un trait net, incisif, profond, les types et les caractères de son temps: *le Distrait, l'Amateur de tulipes et de prunes, le Pauvre et le Riche, le Nouvelliste*, vivront aussi longtemps que la belle langue française. Saint-Simon a peint ses rivaux et ses ennemis, en distillant le poison de sa haine dans chaque trait de son cruel burin; M. de Margerie n'a pas voulu imiter ces deux esprits désabusés, sarcastiques et sévères; pourtant sa galerie de portraits a bien des charmes, et le visiteur s'y oublierait volontiers. L'auteur esquisse d'abord le portrait de ceux qu'il a aimés: aïeul et grand'mère, père, mère, sœur et frères, amis, enfants; et dans ces images tendres et bonnes, beaucoup de lecteurs croiront retrouver l'histoire de leur propre famille, un reflet du passé. Après le cercle réuni au foyer, voici le monde tout entier qui s'offre aux yeux de l'observateur, et il aime mieux encore les types généraux que les caractères individuels: *les Gens exclusifs, les Menteurs et Menteuses, le Beau parleur, les Conseilleurs et les Consolateurs*, sont des images, non d'un homme, mais d'une catégorie d'individus, et l'on retrouve dans ces esquisses, avec beaucoup d'esprit, le ton aimable et la douce indulgence du penseur chrétien. En finissant, nous citerons un de ces portraits, celui de la conseilleuse; il suffira à nos jeunes lectrices de le consulter pour n'y pas ressembler.

« Je viens de subir pendant trois quarts d'heure qui m'ont semblé trois siècles, les conseils amicaux, les avis désintéressés, les pensées, les systèmes, les vues, les étonnements, les reproches, les examens et contre-examens, les interrogatoires sur faits et articles, la question ordinaire et extraordinaire... question par l'eau et par feu. Ma conseilleuse, mon interrogatrice, mon examinatrice, ma tortionnaire, est en nage, tant elle prend goût à la chose. Elle est tout feu et tout flamme, dans son ardeur à me faire comprendre, goûter, adopter ses idées et ses plans.

» Hélas! je ne cherchais pas cette pluie, cette grêle, cette avalanche; je ne demandais rien à mon aimable interlocutrice. — Oui, elle est aimable, elle a de l'esprit, elle aime ses amis. Bon Dieu! elle serait parfaite si elle se voulait guérir de cette maladie de régenter et de conseiller l'univers. Je ne lui demandais rien, mais elle, qui ne demandait que l'occasion de s'introduire, de s'insinuer, de se glisser, de se faufiler partout, afin d'y établir ses théories, elle a trouvé moyen, pendant une visite de trois quarts d'heure, de me développer: 1° un traité d'éducation, 2° un plan complet d'économie domestique, 3° un plan complet d'hygiène. Application, bien entendu, du triple plan à mon humble individu.... Je vous fais grâce des excursions dans le domaine de la religion, de la politique, du jardinage et des beaux-arts....»

Ce petit portrait, écrit sans prétention, est pris sur le vif, et le livre tout entier est l'œuvre d'un homme qui sait observer sans malignité, blâmer sans fiel, rire sans ironie, et qui a le talent de communiquer aux autres les sentiments généreux et charitables dont il est animé.

VEILLÉES NORMANDES

PAR Mme LA COMTESSE DE MIRABEAU (1).

Nos lectrices se souviennent, sans nul doute, de ces histoires piquantes où, comme dans le bon vieux temps, les bêtes parlaient; des jolies aventures de *Pompon, le Chien du Régiment*, des *Mémoires d'un*

(1) Magnifique volume in-8°, broché, 15 francs. Chez Lethielleux, 23, rue Cassette, Paris.

(2) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1856.

(3) In-12, chez Poussielgue frères, rue Cassette, 27, 2 fr. 50.

(1) Chez Patois-Cretté, rue Bonaparte, 39, Paris, un joli volume. 2 fr., franco.

Cheval, de la chatte *Minette*, si spirituelle, et de l'heureux *Canard de Kergant*, qu'un hasard merveilleux sauva de la broche; ces gais récits, où une pointe d'observation se mêle toujours à l'enjouement facile, nous ont fait sourire, et nous avons ri des naïvetés de Joseph, l'excellent domestique; des distractions de la cousine Laure et des tribulations du bon docteur Cavalier, en voyage, pour ses péchés, avec l'aimable Aménaïde. Ces jolies pages, dont notre journal a eu la primeur, viennent de paraître en volume; et ce qui prouve le mérite de ces esquisses, c'est qu'on les relit volontiers. On se retrouve toujours avec plaisir en bonne compagnie, avec une personne d'un esprit délicat comme l'est madame de Mirabeau, et nous espérons que nos lectrices, en achetant les *Veillées normandes*, trouveront à les relire le même agrément que nous y avons eu.

M. B.

ANNE-MARIE

(SUITE.)

XX



Un sursis! ce mot, qui renferme une menace et un sous-entendu cruels, semblait pourtant, en ce temps d'angoisses, une ancre à laquelle s'attachaient désespérément les malheureux. Un sursis! c'étaient quelques jours de gagnés sur la sentence et sur l'échafaud, et pendant ces heures de grâce le salut ne pouvait-il pas venir? Le naufragé se cramponne à une épave, il flotte au hasard sur la mer mugissante, il résiste, il use ses dernières forces: le vaisseau attendu va peut-être surgir à l'horizon... Aussi le sursis fut-il accepté comme un suprême espoir; mais les jours qui suivirent l'entrevue d'Anne-Marie avec Fernaux furent, entre tous, sombres et menaçants: chaque matin la funeste charrette menait à l'échafaud les victimes les plus nobles et les plus humbles, toutes également innocentes: des femmes d'une naissance distinguée et des jardinières, des magistrats et des colporteurs, des religieuses et des soldats, des enfants de dix-sept ans et des octogénaires voient leurs noms confondus sur les tables mortuaires dont Lebon fut le sinistre auteur. Et pendant ce temps, on donnait au peuple des fêtes où, affamé, effrayé, désespéré, il fallait paraître, sous peine d'être inscrit sur la liste des suspects, sur la liste des condamnés, sur la liste des morts! Anne-Marie se hasarda dans la rue le moins possible; elle alla seulement porter aux prisonnières quelques paroles d'espérance, et elle les persuada, quoiqu'elle fût elle-même désolée et épouvantée. La physionomie de la prison avait changé: la gaieté insouciante, les saillies railleuses et philosophiques qui animaient la parole de quelques prisonniers, la fierté qui soutenait beaucoup d'entre eux, avaient également disparu; une attente terrible ne laissait place ni à l'enjouement, ni à la froide raison, ni au superbe dédain; la pensée restait suspendue; on attendait toujours ce mot, ce nom, qui allaient retentir dans les salles consternées: *On demande le citoyen un tel au greffe*, brève formule, qui équivalait à une sentence de mort. On raconte que, dans la guerre que la Grèce soutint pour son indépendance, des femmes klephtes, préférant la mort à la captivité, s'étaient réunies au sommet d'un rocher, et là, elles avaient formé une ronde en se tenant par la main: celle que la danse amenait le plus près du précipice, s'y jetait. Ses compagnes, que le même sort attendait, ne riaient pas... On ne riait pas non plus dans les prisons de Cambrai, où chaque jour creusait un vide parmi ceux qui s'y trouvaient réunis. Pourtant Edmée et quelques autres femmes pieuses conservaient le calme et la sérénité; la mort ne les effrayait pas, elles en avaient médité si souvent les austères conseils! le martyre rayonnait à leurs yeux, elles avaient tant de fois désiré sa gloire incomparable!

Tristes et désolées étaient les prisons, et non moins triste l'intérieur des maisons où les honnêtes gens se tenaient confinés. On n'osait paraître dans les rues, où des spectacles affreux pouvaient à chaque pas exciter une pitié dangereuse ou une colère compromettante: comment ne pas s'émouvoir à l'aspect des victimes traînées au supplice? comment ne pas s'indigner en voyant ces enfants enrégimentés, armés de piques et faisant la garde autour de l'échafaud; ces jeunes filles que l'on forçait, sous peine de mort, à orner de leur jeunesse et de leur beauté les fêtes impures de la Raison et de la Liberté; comment ne pas s'émouvoir et s'indigner à la fois devant ce malheureux peuple mourant de faim à la porte des boulangers, et n'osant se plaindre, de peur de la guillotine? Les honnêtes gens souffraient, se taisaient et restaient chez eux en ces jours funestes, où, selon l'expression d'un ancien, *le crime avait force de loi*. Les décrets, les ordres du jour tombaient sur cette ville infortunée, où tous se sentaient condamnés à mort. Les prisons regorgeaient, quoique chaque matin le tribunal révolutionnaire y choisît sa proie, et Anne-Marie comptait avec angoisse les heures du sursis qui s'écoulaient, les grains de sable

qui tombaient du sablier. Un jour, elle reçut un billet de Fernaux, avec ces seuls mots :

« Nous sombrons, et je ne sais si je pourrai vous » sauver, vous seule. Le citoyen Lebon vient de dé» créter que tous les parents, femmes et enfants d'é» migrés seront arrêtés dans les vingt-quatre heures. » Je prends sur moi de vous faire détenir chez vous, » dans votre maison. Le tourbillon nous entraine, » nous périrons tous, mais si notre mort est utile à » la liberté future de la patrie, soit! »

Dès ce jour, un garde municipal s'établit chez Anne-Marie, qui se tint renfermée dans sa chambre, attendant son sort. Elle n'avait plus de nouvelles du dehors que par Monique, qui sortait pour faire quelques provisions, et qui lui rapportait la triste gerbe qu'elle avait glanée. Mais ce n'étaient plus que des fleurs funèbres !

« On a guillotiné deux ursulines et la bonne vieille comtesse de ***, qui ne s'occupait que de son salut, et puis encore trois pauvres paysans de Boîtrancourt. Qu'est-ce qu'ils avaient fait de mal à la république, ceux-là?... Voilà qu'on met en réquisition tous les ouvriers forgerons; il faut qu'ils travaillent nuit et jour, *gratis pro Deo*... et ils meurent de faim... On a pris les deux garçons de l'épicière pour les enrégimenter dans ce bataillon de vauriens qu'ils appellent l'*Espoir de la patrie*... Elle est désolée, cette femme... hier, en rentrant, son aîné a juré comme un païen... Et encore une fête pour demain, la *fête des Enfants de la Victoire* : cette pauvre demoiselle Angélique, la fille du notaire, est commandée; il faut qu'elle monte sur le char pour servir d'appui à un soldat blessé... Pauvre fille, elle en entendra de belles (1)!...

— Et les prisons, Monique?

— Dame, madame! c'est toujours la même chose; une fournée tous les matins...

— Et ma belle-mère, et ma sœur?

— Elles sont toujours là, j'en suis sûre : Bibiane, la fille du guichetier, me l'a dit ce matin.

— Et ce garde municipal?

— Ce serait un bien mauvais homme s'il ne buvait pas tant; mais, Dieu soit loué! il est toujours entre deux vins, et alors il ne dit rien. Aussi, je ne le laisse pas manquer : bière blanche, bière brune, vin de Bordeaux, genièvre, rhum de la Jamaïque, il a de tout... et le soir, on pourrait bien s'échapper si on voulait...

— Oui, mais les portes de la ville sont gardées, répondit Anne-Marie; et puis, pourquoi faire?

— Pour vous sauver, pardi!

— A quoi bon? me sauver seule, sans elles, ce n'est pas la peine, je resterai. »

Monique ne comprenait pas trop cette insouciance de la vie, bien commune cependant à cette époque, et que redoublaient chez Anne-Marie, les désenchantements qui l'avaient frappée dans ses affections domestiques. S'enfuir, pour aller rejoindre ce mari dont elle était si peu aimée, ce père entraîné dans l'arène politique; quitter celles qu'elle avait promis de garder et de sauver, était-ce la peine? Vivre, en ces jours funestes, n'était plus un plaisir, ce n'était qu'un devoir, et ce devoir, Anne-Marie, n'avait personne qui le lui imposât.

(1) Tous ces détails historiques sont tirés de l'*Histoire de la Municipalité de Cambrai*, par M. Eugène Bouly.

Elle sut, par un mot du citoyen Fernaux, que la douairière d'Audreville et sa fille étaient citées pour le lendemain au tribunal révolutionnaire : les six semaines de sursis venaient d'expirer... Anne-Marie ne pleura point en apprenant cette nouvelle trop prévue; un poids horrible pesait sur sa poitrine, elle ne pouvait ni prier ni parler, elle soupirait seulement, et criait vers Dieu du fond de son âme; mais la source même de l'espoir et de la prière semblait tarie : la cruauté des hommes voilait presque la puissance de Dieu.

Le jour vint sans qu'elle eût trouvé le sommeil; dès l'aube, elle compta les heures... heure de la citation, du jugement, du supplice... elle en suivait dans sa pensée les affreux détails; toute son âme errait autour de ces deux femmes, livrées, l'une en cheveux blancs, l'autre dans sa fleur de jeunesse et d'innocence, aux juges et aux bourreaux... Quand midi sonna, heure ordinaire des exécutions, elle se mit à genoux et récita les prières des agonisants. Monique entra en ce moment; sa vieille figure semblait tout irradiée :

« Madame! dit-elle, madame, il se passe quelque chose, pour sûr... ce matin on n'a pas tenu audience et l'on n'a pas exécuté...

— Personne? quoi! ma belle-mère vivrait! je reverrais Edmée!

— Faut le croire! J'ai fait le guet auprès de la maison des Jésuites, et personne n'est sorti... Tous les gens qui attendaient là comme moi disaient que, bien sûr, il y avait du nouveau. »

Anne-Marie ne pouvait parler : l'espérance était devenue un sentiment si étrange et si nouveau qu'elle n'en pouvait supporter le poids.

« C'est un rêve, probablement, » se dit-elle.

La femme de charge s'était accoudée à la fenêtre ouverte, et regardait dans la rue, cherchant à saisir un geste, un mot qui pussent la mettre sur la trace des événements. Tout à coup elle dit à sa maîtresse :

« Regardez donc, madame! voyez cet afficheur qui colle un placard au coin de la rue, et tout le monde s'attroupe pour le lire... Je vas l'appeler et lui acheter une de ses affiches... Hé! l'homme! citoyen! citoyen afficheur! »

L'homme, d'un air gai et ouvert, lui remit une affiche contre un assignat de dix livres. Anne-Marie lut avec une extase croissante :

« La République triomphe encore une fois de ses » ennemis! le génie tutélaire de la liberté a déjoué » le complot le plus perfide qui ait jamais menacé » l'indépendance nationale!

» Encore une fois, la Convention vient de sauver » le peuple! C'est sous le respectable manteau du pa» triotisme que Robespierre et ses adhérents voulaient » s'élever sur les débris fumants du trône : ils » avaient l'impudence d'aspirer à la dictature et au » triumvirat : l'échafaud a fait justice des nouveaux » Cromwells; ils ont expié leurs forfaits dans leur » propre sang (1). »

Des larmes de joie tombèrent sur ces déclamations ampoulées, et Anne-Marie leva ses yeux reconnaissants vers le ciel où le soleil de thermidor, radieux et triomphant, semblait sourire à la joie des hommes.

(1) Proclamation de la municipalité de Cambrai, du 11 thermidor.

On frappa un coup violent à la porte d'entrée; Monique descendit en courant, et cinq minutes après le docteur entra, et tendant la main à Anne-Marie, il lui dit :

« Vous êtes libre, nous sommes libres, la France est libre!... je viens de mettre à la porte votre garde municipal... Vous voilà délivrée, ma chère enfant! la punition des méchants fait la joie des bons... »

Anne-Marie l'embrassa :

« Quoi! dit-elle, aussitôt vous avez pensé à moi?

— Tout naturellement : j'ai fait signer votre *exeat* au procureur de la commune. Ils tremblent maintenant, tous les suppôts de Lebon!

— Et les prisonniers? madame d'Audreville?

— Vous allez faire les démarches nécessaires pour les faire remettre en liberté. »

Elle joignit les mains dans une silencieuse dévotion: ce qu'elle éprouvait ne pouvait se dire qu'à Dieu; elle le bénissait, le remerciait mieux encore par des larmes que par des paroles. Mais une pensée troubla soudain son bonheur :

« Mon père? dit-elle.

— Il n'a rien à craindre: Janson est exalté, mais non pas sanguinaire, et en ce moment il fait partie de la réaction; il est avec Tallien, Barras, du bon côté de la poêle. J'espère que les temps devenant plus calmes, il se calmera aussi et finira par nous revenir.

— Dieu le fasse! Et M. Fernaux?

— Il triomphe en ce moment : car, il faut lui rendre justice, il a osé parfois faire opposition à Lebon. Encore un exalté, mais de plus longue date que votre père, ce brave Fernaux. Son gendre, âme damnée des jacobins, a la tête fort basse; on dit qu'il est en fuite. Que de comédies mêlées à cette tragédie que nous subissons depuis quatorze mois!»

Pendant qu'il parlait, Anne-Marie s'était habillée pour sortir; elle revint vers lui, disant :

« Voulez-vous me conduire vers celui à qui je dois demander la liberté de ces dames? »

Ils sortirent. On voyait dans les rues quelques groupes qui causaient à voix basse et d'un air animé; des femmes allaient, venaient; on ne rencontrait plus, circulant par bandes, ces figures atroces qui surgissent de terre à l'heure des révolutions : il semblait qu'une main céleste eût soulevé la cloche pneumatique sous laquelle agonisait la ville, et que l'air et la vie y circulassent de nouveau. Le cabinet du procureur de la commune était assiégé de suppliants; il avait la physionomie accablée et soucieuse, et répondait néanmoins aux prières qui lui étaient adressées avec une patience et une douceur que jusqu'alors on ne lui avait pas connues. Anne-Marie exposa sa requête en disant son nom et en rappelant la position de son père.

« Deux femmes, l'une âgée, l'autre inoffensive... j'avoue, citoyenne, que les décrets de Lebon pouvaient paraître rigoureux à leur égard... mais le salut du peuple est la suprême loi... Pourtant on verra... reviens dans deux jours... »

Elle courut, avec les ailes de l'espérance, vers la prison; elle y laissa la certitude de la vie et l'espoir de la liberté! En revenant chez elle, elle trouva Fernaux assis dans le salon, à la même place où elle l'avait vu si souvent :

« J'ai cru, lui dit-il, prévenir vos désirs, et j'ai fait quelques démarches pour obtenir la mise en liberté des dames d'Audreville.

— Et vous avez réussi? Oh! monsieur! que de grâces!

— Elles sortiront demain à midi. Vous voyez que votre générosité pour elles n'a pas été stérile. En les mettant en liberté, peut-être n'ai-je pas interprété les desseins de votre père, mon vieil ami; mais, après avoir vu verser tant de sang, j'ai senti le besoin de faire quelque bien, et c'est par vous que j'ai voulu commencer!

— Mon père en serait heureux aussi, » répondit Anne-Marie avec conviction.

Fernaux hocha la tête :

« Janson n'est pas un terroriste, dit-il, mais votre douairière lui a donné d'excellentes raisons pour ne pas aimer la noblesse.

— Ne parlons pas de cela, je vous en supplie; laissez-moi vous remercier, vous, l'ami de mon père, du bonheur que vous m'apportez... »

Elle lui avait pris la main; il la retira d'un air à la fois ému et fâché :

« Plût au ciel, dit-il, que nous n'eussions pas eu à traverser cette mer de sang! la postérité ne nous jugera que sur la terreur que nous avons inspirée.

— Et aussi sur le bien que vous avez fait... »

Il secoua encore la tête et se leva; puis, revenant sur ses pas :

« Si vous m'en croyez, dit-il, vous irez à Audreville; j'ai acheté le domaine au nom de votre père, et il sera bien aise que vous y soyez retournée. Adieu, citoyenne, ou, pour mieux dire, adieu, Anne-Marie! »

Le lendemain, à midi, la comtesse Léonce attendait dans la cour de la prison, à cette même place où elle avait attendu avec tant de tristesse et d'angoisse; maintenant son cœur battait d'une noble joie, elle était heureuse du bonheur qu'elle allait donner!

La douairière parut enfin, pâle, affaiblie, soutenue par Edmée; mais à la vue d'Anne-Marie, elle lui tendit les bras, et lui dit avec expression :

« Ma fille! ma tendre fille! c'est vous qui nous avez sauvées! c'est vous qui nous délivrez! que le Seigneur vous bénisse mille fois!

— Venez, ma mère, répondit Anne-Marie, en la soutenant pour lui faire franchir le seuil de la prison; venez : je suis si heureuse de vous reconquérir!

— Hélas! mon enfant, où me menez-vous?

— A Audreville.

— Quoi! je reverrais encore Audreville?

— Vous le reverrez, et vous reverrez, j'espère, votre fils. Partons. »

Elles montèrent en voiture, et perdirent bientôt de vue les murs tristes et désolés de Cambrai.

XXI

RETOUR

Le vieux château ne les attendait point; il n'avait pas, comme au mariage d'Anne-Marie, paré ses ruines pour les recevoir; de nouvelles ruines, de fraîche date, s'étaient ajoutées à celles que le temps avait faites; on voyait, à des marques trop évidentes, que les commissaires de la république avaient hanté ces salons nouvellement ornés et restaurés avec tant

de goût et de délicate élégance : les écussons grattés, les tentures en lambeaux, les sofas déchirés, les tableaux percés à coups de couteau, l'argenterie pillée, la cave mise à sec, disaient que les oiseaux sinistres, oiseaux de meurtre et de rapine avaient passé par là; et pourtant, en revoyant la maison de ses pères, madame d'Audreville rendit à Dieu de ferventes actions de grâces. Les fourches caudines du malheur avaient courbé cette tête altière : ces longues heures de prison, ces rebuts, ces duretés qu'elle avait essuyés; cette attente terrible, cette mort vue si proche, avaient porté dans son âme une clarté inconnue : elle avait eu pour se juger le regard perspicace des mourants, et en bien des points elle s'était trouvée coupable. Aussi elle revenait à la vie avec un sentiment d'humilité envers Dieu, de douceur envers les autres qui, dans le cours d'une longue existence, lui avait été toujours étranger. La pieuse société de sa fille, le dévouement inaltérable d'Anne-Marie avaient contribué à ce changement, et toutes deux remarquaient que l'âme de leur mère s'était, comme les substances précieuses, purifiée au feu de la souffrance.

La nature, au mois d'août, éclatait dans toute sa beauté; Anne-Marie en jouit avec délices, après ces mois sombres passés dans l'enceinte d'une ville livrée aux proscriptions; la splendeur de la campagne, sa tranquillité riante, les paisibles travaux de la moisson, reposaient son âme fatiguée; elle reprenait ses promenades, mais elles n'avaient plus le même but : les églises demeuraient closes, le saint sacrement n'y recevait plus les visites et les gerbes de fleurs; la chaumière de Druon était close aussi : les deux vieillards, morts à peu de jours d'intervalle, reposaient côte à côte dans le cimetière, où on les avait ensevelis sans messe et sans prières; le curé du village, si courageux et si fidèle, n'avait pas échappé aux fureurs de Lebon. Anne-Marie le pleura et se promit, si des temps paisibles venaient à luire, d'élever à ce serviteur de Dieu, à ce martyr du devoir, un modeste monument et de fonder une messe pour le repos de l'âme de ses vieux amis, les pauvres paysans.

Elle avait repris sa vie d'autrefois, ses travaux, ses bonnes œuvres, ses courses à travers les champs; plus qu'autrefois, elle passait des heures auprès du fauteuil que madame d'Audreville ne quittait guère; elle priait avec sa sœur, qui s'était créé, au fond du château, une existence murée et recluse, et elle cherchait, par tous les moyens possibles, à avoir quelques lumières sur le sort de son mari. Les correspondances ne circulaient pas librement; la lettre d'un émigré pouvait devenir, pour ceux qui la recevaient, un arrêt de mort; les défiances du pouvoir enserraient les familles françaises dans un cordon sanitaire si étroit et si bien gardé que pendant des années on pouvait ignorer si des parents, des amis, exilés au delà des frontières, étaient morts ou vivants, et ce n'était pas là un des moindres supplices de ces jours de terreur...

Anne-Marie le subit : un seul renseignement lui parvint dans l'espace de deux années : elle reçut un billet, écrit de la main du comte Léonce, annonçant qu'il se trouvait dans le nord de l'Allemagne, et que son cœur était avec les siens. Ce fut l'unique consolation de ces deux femmes isolées et n'ayant plus d'autres liens sur la terre, l'une que ce fils, qui représentait le passé, l'autre que l'époux qui pouvait encore, s'il le voulait, embellir les jours à venir.

Edmée s'associait aux tristesses et aux joies de sa famille; pourtant, sa vie et ses désirs étaient ailleurs: ses vœux avaient entraîné son âme, et elle détestait la liberté qu'on lui avait donnée et qui l'enlevait à ce qu'elle aimait le mieux : Dieu et la solitude, l'autel et le cloître. Elle s'informait en secret de ses anciennes compagnes, et un jour elle reçut, par un porte-balle qui s'arrêtait parfois au château, une lettre qu'aussitôt, par un instinct d'obéissance, elle porta à sa mère.

La douairière y jeta un coup d'œil, et dit :

« Lisez tout haut, ma fille. » Edmée lut :

« Gand, ce 15 octobre 1794.

» Ma très-chère fille en Jésus-Christ

» J'apprends que, par un dessein de la divine Pro-
» vidence, vous avez échappé au danger de mort
» qui vous menaçait. Que Dieu en soit loué! et je
» pense que vous ne vivrez que pour le servir et le
» glorifier en lui gardant la fidélité que vous lui
» avez promise. Je viens donc vous proposer de vous
» joindre à nous, qui, sauvées aussi de l'orage,
» tâchons de servir notre divin Maître sur cette terre
» étrangère. Nous sommes réunies, au nombre de
» six religieuses françaises, dont trois de notre chère
» abbaye de Flines, dans le béguinage de Gand, où
» nous avons trouvé un asile et une généreuse pro-
» tection. Nous y vivons selon nos règles, dans
» l'exercice d'une grande pauvreté, et nous ensei-
» gnons les petits enfants. Personne ne nous inquiète,
» et nous pouvons, sans qu'on nous opprime, être
» fidèles à nos saints engagements.

» Je vous attends, ma chère fille et sœur, et suis

» Toute vôtre en Notre-Seigneur :

» Sr Madeleine du Chastel,

» Religieuse de l'ordre de Cîteaux. »

Edmée attacha sur sa mère un regard inquiet :

« Vous voulez donc me quitter, ma fille? dit celle-ci.

— Ma supérieure me rappelle, et mon devoir aussi, chère maman. La révolution ne m'a pas déliée de mes vœux... Je vous quitterai avec douleur, je ne puis vous quitter que pour ce Dieu à qui vous m'avez donnée... »

Ce dernier mot étouffa le murmure sur les lèvres de madame d'Audreville :

« Me garde le ciel, dit-elle, de troubler votre conscience! Anne-Marie restera avec moi...

— Toujours, ma mère; seulement, si ma sœur Edmée le veut, je la conduirai jusqu'à Gand, et je vous dirai comment je l'ai laissée.

— C'est une bonne pensée, et s'il le faut, Edmée, je souscris à votre départ... Mais, mon enfant, il m'en coûtera... votre frère absent, et vous, partie pour jamais sans doute... »

Elle n'acheva point; sa fille pleurait à ses pieds; mais la religion et le devoir parlaient si haut qu'aucune autre voix ne put se faire entendre.

Le béguinage de Gand forme une petite cité enclavée dans la grande ville et séparée d'elle par des fossés et des murailles. Cette cité gracieuse et gothi-

que, sévère et riante, se compose d'une grande place sur laquelle s'élève une vieille église, et qui est bordée de maisons, presque toutes semblables, types curieux de l'ancienne architecture, qu'égayent les fleurs, les arbres, les gazons dont elles sont entourées. Plusieurs rues rayonnent de cette place, et l'on y voit circuler à toute heure des femmes vêtues d'une robe de drap noir et d'une coiffe de toile blanche dont la forme rappelle le costume austère des veuves au quinzième siècle; et tout, en cette petite ville si calme produit une singulière illusion: on se croirait reporté à trois siècles en arrière; à voir ces pignons antiques, ces pieuses sculptures, ces vêtements d'un autre âge, il semble qu'on vive au temps où Claire-Isabelle régnait sur les Pays-Bas. La révolution française n'altéra point la paix dont jouissent ces pauvres filles, et elles payèrent l'oubli où on les laissa en soignant plus tard les soldats français blessés et malades, qu'elles reçurent dans leur belle église, changée en hôpital. Durant la terreur, elles accueillirent dans leur paisible couvent beaucoup de religieuses françaises, qui trouvèrent là, avec l'hospitalité flamande, un calme religieux que le reste de l'Europe ne connaissait plus.

On comprend que tout fait événement dans ce petit coin du monde; aussi une chaise de poste, ébranlant les rues du bruit des roues et des grelots, attira-t-elle aux fenêtres gothiques beaucoup de figures étonnées et curieuses; la voiture tourna l'angle de la place et s'arrêta au couvent de Sainte-Marthe; deux femmes descendirent et sonnèrent. Une vieille béguine ouvrit le vasistas, jeta une exclamation en flamand et ouvrit la porte, en disant avec une joyeuse énergie: *Wellecomme! Wellecomme!* Les deux dames traversèrent un jardinet embaumé de roses, et à la porte elles trouvèrent toute la communauté, composée de sept ou huit bonnes filles, dont les figures placides et naïves leur souriaient. La supérieure des Béguines, en français correct, mais avec un accent étranger très-prononcé, leur dit:

« Entrez, mes chères dames et sœurs, et soyez les bienvenues! quelle joie pour les dames religieuses françaises! Que le Seigneur soit mille fois loué! »

Elle prit la main d'Anne-Marie et d'Edmée, et les conduisit à travers un long corridor tout peuplé de saintes images jusqu'à une salle où se trouvaient plusieurs dames vêtues de noir, qui travaillaient à des ouvrages d'aiguille:

« Voilà nos voyageuses! dit la bonne supérieure avec l'accent d'une personne sûre de causer un vif plaisir. »

La plus âgée des dames se leva précipitamment, et s'avança vers elles, Edmée se jeta à genoux et lui baisa la main en pleurant.

« Oh! ma fille, lui dit avec tendresse la prieure de lines, je n'ai jamais douté de vous, et je vous retrouve telle que je vous ai toujours connue! »

Elle l'embrassa et la présenta à ses compagnes, toutes religieuses, toutes Françaises, toutes émigrées. Elles contemplaient avec un plaisir mélancolique ces voyageuses qui arrivaient de la patrie, elles leur serraient les mains, elles demandaient, en pleurant, des nouvelles de tout ce qu'elles avaient dû quitter...

« Nous aurions pu, dit la prieure à Anne-Marie, solliciter notre radiation de la liste des émigrés: bien d'autres l'ont obtenue, mais à quoi bon, puisque nos églises sont fermées et les maisons religieuses détruites!

— Qu'est devenue l'abbaye de Marquette où j'ai fait mes vœux? demanda tristement une vieille religieuse.

— Hélas! madame, elle a été incendiée. Tout est bien changé en France!

— N'importe, je voudrais la revoir, cette chère France! » dit une jeune fille qui aurait dû porter le voile des novices, et qui était digne, par sa beauté, de figurer dans les chœurs d'Esther. Elle ajouta timidement:

Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilés?

« Nous y retournerons un jour, ma fille; en attendant, réjouissons-nous de retrouver notre sœur Edmée et de posséder madame d'Audreville. »

La conversation s'engagea de nouveau sur la France, et Anne-Marie y recueillit de précieux renseignements dont elle se servit plus tard. Au bout d'une heure, les béguines revinrent; elles avaient préparé une belle collation pour leurs hôtes, et, selon l'ancien usage du couvent, on avait orné de fleurs la chaise destinée à Edmée, en qui l'on voyait une nouvelle brebis du saint troupeau. Le pavé rouge de la salle était couvert de sable où l'on avait dessiné des guirlandes enlaçant le chiffre d'Edmée; les mets flamands couvraient la table, le vin blanc de Vouvray coulait dans les verres. Au dessert, une jeune béguine chanta d'une voix claire et juste un motet en flamand que l'on chantait aux professions religieuses; tout le monde dut boire à la santé d'Edmée et de la comtesse Léonce. La prieure faisait bonne contenance, mais elle serra la main d'Anne-Marie et lui dit:

« Combien ces coutumes étrangères me font mieux sentir le chagrin de l'exil! tout est bon, tout est cordial, mais, hélas! ce n'est pas la France! »

Le lendemain, Anne-Marie visita la ville; là aussi les églises étaient fermées, quelques-unes, changées en temples de la loi ou de la liberté, voyaient s'accomplir les cérémonies civiques importées de France; pourtant la voyageuse, en suivant les indications qu'on lui avait données, trouva une chapelle écartée où un vieux prêtre émigré l'entendit en confession et lui donna le pain eucharistique. Depuis deux ans, elle n'avait pas goûté cette consolation! elle recommanda à Dieu tout ce qu'elle aimait, tous ses projets, toutes ses espérances, et revint au béguinage, qu'elle devait quitter le lendemain.

Edmée avait repris ses douces habitudes d'obéissance et de travail; elle paraissait satisfaite... la fleur, arrachée par la tempête, était rendue au sol où elle avait grandi, et Anne-Marie se réjouissait de laisser sa sœur en possession de cette paix intérieure que rien ne remplace. Pourtant, elles pleurèrent à l'heure des adieux; les religieuses françaises étaient émues aussi, et les béguines répétaient encore: *Varewel! Varewel! goedle reyze*(1)! quand déjà la chaise de poste s'était ébranlée en emportant la comtesse Léonce. Deux jours après, elle arrivait à Audreville.

MATHILDE BOURDON.

(La fin au prochain Numéro.)

(1) Adieu! adieu! bon voyage!

LE CÉLIBATAIRE

(Suite.)

IV

LA MALADE



Louise et Verner passèrent bien des nuits près de la malade. Les premiers médecins furent appelés : aucun ne désespéra complétement, mais aucun aussi ne promit de la sauver.

Tous les jours Anatole et Georges venaient prendre des nouvelles de mademoiselle de Saint-Aubin; bien des amis s'informaient aussi de l'état de santé de la jeune fille ; le célibataire seul les recevait, et son morne silence disait mieux que toutes les paroles du monde l'inquiétude qu'il éprouvait.

Quant à Louise, à partir du jour où sa sœur prit le lit, elle refusa de voir personne, et durant des mois entiers, elle ne quitta pas la chambre d'Amélie. Ses leçons furent mises de côté, avec regret, je dois le dire, car elles apportaient un certain bien-être dans le ménage; et en ce moment plus que jamais, elles eussent été d'un grand secours.

« Ma bonne Gervaise, dit un matin Louise à la domestique, je veux travailler, il le faut ; je brode très-bien, je sais raccommoder la dentelle, trouvez-moi de l'ouvrage, ma bonne amie, je vous en conjure. »

L'excellente femme eut un tremblement nerveux quand elle entendit ces paroles. Ensuite elle essuya ses yeux pleins de larmes et répondit :

« Vous avez raison, mam'zelle, il n'y a point de honte à travailler, au contraire. Mais tout de même ça me fait quelque chose, enfin !

— Soyez tranquille, ajouta Louise, j'aurai du courage ; le travail ne me fait pas peur.

— Oh ! je sais bien que ce n'est pas le courage qui vous manque, chère demoiselle, vous mourrez à la tâche, debout, sans broncher, comme votre sainte mère qui est là-haut !

— Dieu m'accordera la grâce de ne pas succomber en chemin, » répondit la jeune fille d'une voix résignée.

Quelques jours après, la malade n'allait pas mieux, et cependant Louise paraissait moins désespérée ; elle avait du travail. Tous les soirs, bien avant dans la nuit, on pouvait la voir semant de fleurs de légères mousselines. A chaque instant ses yeux inquiets se reportaient avec tendresse sur sa sœur, qui reposait à côté d'elle. C'était pitié de voir ce chétif petit corps, si maigre, si allongé, qu'on pouvait à peine en saisir les contours sous les draps et les couvertures ; et cette jeune tête, pâle, décharnée, qui était encore si fraîche, si pleine de vie et d'espérance quelque temps auparavant.

Gervaise aussi veillait de temps en temps, mais bien malgré Louise ; du reste, la brave femme n'était d'aucun secours, et si la jeune fille la gardait auprès d'elle, c'était pour avoir l'air d'accepter ses soins.

A la moindre plainte sortie de la poitrine de la malade, Louise, attentive, était debout, arrangeant ses coussins, soulevant sa tête, humectant son gosier fiévreux. Quand l'oreille déjà dure de Gervaise entendait la plainte de la malade, il était trop tard pour la soulager ; et Louise avait déjà repris son ouvrage. Alors les deux aiguilles allaient de nouveau, l'une vite comme le vent, l'autre se ralentissant peu à peu et demeurant immobile au bout de quelques secondes. On voyait bientôt la tête de la vieille femme s'appesantir sur sa poitrine, puis on l'entendait ronfler sourdement.

Louise gagnait peu ; malgré cela, ce petit gain aidait à satisfaire aux moindres caprices de la chère malade, et l'enfant gâtée en avait beaucoup, quand un peu de force lui revenait.

Enfin Dieu fit renaître l'espoir dans ces pauvres cœurs résignés. Un jour vint où l'on put déposer la malade sur une chaise longue. Le printemps avait ramené le soleil, qui se faisait doux pour dorer de ses pâles rayons la chambre d'Amélie, caresser les coussins qui l'entouraient, sourire à son premier retour à la vie.

Sous l'impression de cette bienfaisante chaleur, la jeune fille disait avec confiance :

« Je me sens guérie. »

En entendant ces mots, Louise et Verner, eux aussi, se sentaient revivre. Aussitôt on s'empressait de dire à la convalescente :

« Que veux-tu?... que désires-tu ?

— Je voudrais voir Georges... et M. Anatole, voilà tout. »

Bien vite on envoya chercher les jeunes gens. M. Marlet arriva le premier ; Amélie, lasse d'at-

tendre, s'était assoupie, les yeux fixés sur la pendule.

Georges n'avait pas vu Louise depuis quatre mois; il recula effrayé, en lisant la souffrance empreinte sur la belle figure de sa fiancée.

Mademoiselle de Saint-Aubin était bien pâle lorsqu'elle arrêta sur Georges un regard scrutateur et navré. Cette douloureuse impression dura peu, l'âme noble de Georges se reflétait tout entière sur sa belle figure.

En ce moment, Amélie ouvrit les yeux et soupira. Aussitôt Louise fut agenouillée aux pieds de sa sœur, celle-ci lui dit tendrement :

« Ah ! c'est toi, pauvre et fidèle amie... toujours toi... que je t'aime aussi... et notre mère comme elle doit te bénir de là-haut. Ah ! si elle était là encore... sa vie serait douce, elle a tant souffert de nous laisser seules au monde... Elle ne se doutait pas qu'un père viendrait nous réclamer et ferait de notre isolement une douce fête. »

En disant ces derniers mots, elle fit un effort pour tendre son front à sa sœur, qui l'embrassa doucement, avec précaution, comme les jeunes mères lorsqu'elles embrassent les tout petits enfants. Ensuite les yeux de la malade s'éclairèrent d'une douce joie, en se reportant sur Georges.

« Vous êtes aussi là, mon frère. Oh ! j'ai été bien malade, mais c'est fini, je ne souffre plus. Seulement je ne danserai pas de longtemps.

— Comment donc? fit M. Marlet, et votre mariage qui se fera dans...

— Parlons du vôtre, interrompit la jeune fille en s'efforçant de sourire; le mien s'éloigne... je n'y pense plus.

— Ni de l'un ni de l'autre alors, ajouta Louise d'une voix résolue. Pas de bonheur où tu n'es pas. Nous t'attendrons, chère enfant.

— Il y a assez de temps que je retarde votre union; mon bon Georges, comme vous devez me détester; mais ce n'est pas ma faute.

— Guérissez, chère sœur, répondit ce dernier, voilà tout ce que nous demandons pour l'instant.

— Je viens de rêver, reprit la malade d'une voix triste, que M. Anatole Dupont se mariait avec une jeune fille bien belle... J'ai voulu voir sa figure... impossible, elle avait un masque. Elle riait, son rire me faisait mal à entendre, heureusement que je me suis réveillée.

— C'était toi qui riais, petite folle, dit Louise.

— Certainement, ajouta Georges.

— Oh ! non, non, reprit la malade en hochant la tête, moi j'étais couchée et je pleurais; j'ai essayé de me lever pour dire à M. Anatole que nous étions fiancés, mais impossible, on m'avait attachée dans mon lit avec des cordes. Tenez, regardez, mes poignets ont une marque rouge, et ils me font mal.

— Tu sais bien que M. Dupont t'aime, petite folle, ajouta mademoiselle de Saint-Aubin; n'est-il pas venu chaque jour t'apporter des fleurs ? n'a-t-il pas partagé nos angoisses, et ensuite nos espérances.

— Ah ! tant mieux ! mais n'importe, ce rêve m'a fait souffrir, oh ! beaucoup !

— M. Anatole, reprit Louise, a refusé pour toi de bien beaux partis.

— Oui, je sais, dans les temps. Mais pourquoi n'est-il pas là ? » demanda Amélie d'une voix inquiète.

En ce moment un léger bruit se fit entendre, c'était Verner qui s'avançait sur la pointe des pieds.

« Oh ! je ne dors plus, bon père, fit Amélie, je suis très-bien, regarde!

— Je le vois, dit l'oncle; comme te voilà belle...

— Il ne s'agit pas de moi, continua la malade, mais de Louise, qui n'est pas raisonnable du tout.

— Qu'a-t-elle fait ?

— D'abord, reprit l'enfant, promets-moi de te mettre de mon parti.

— Je te le promets.

— Et vous aussi, Georges ?

— De tout mon cœur.

— Eh bien, je veux que ma sœur se marie le plus tôt possible, cela me portera bonheur, j'en suis sûre.

— Il faut m'obéir d'abord, dit Louise, tu l'as promis.

— Voilà comme vous me soutenez ! s'écria la malade avec reproche en s'adressant aux deux hommes qui restaient muets. Comme c'est mal d'abandonner ses amis.

— Vous savez bien, chère petite sœur, observa M. Marlet, que mademoiselle Louise est inébranlable sur ce point. Je suis forcé de lui obéir.

— Quant à moi, reprit le vieux garçon, j'ai approuvé ma fille jusqu'ici... mais à présent que tu es mieux... il me semble... »

A ce moment, M. et madame Dupont arrivèrent avec Julia, que sa mère n'avait pu accompagner. Les deux dames avaient des toilettes peu en harmonie avec la visite qu'elles faisaient. Madame Dupont portait une robe en satin pensée, garnie de passementerie et de jais, une capote pareille, un cachemire des Indes. Julia avait un costume en popeline gris perle orné de velours rouge, un chapeau blanc garni de plumes.

Gervaise fit asseoir les nouveaux venus dans la salle à manger, à laquelle on avait donné autant que possible un air de salon. Le commerçant ne fit pas grande attention à cela; sa femme et la jeune fille le remarquèrent tout haut avec un certain étonnement. L'oncle et la nièce vinrent recevoir leurs amis et ne s'excusèrent en rien de cette sorte de sans-gêne.

Voici en quelques mots ce qui s'était passé :

La gêne était plus grande de jour en jour, et Verner, ne voulant rien demander à personne, avait, depuis le premier du mois, loué en garni le salon, qu'on avait transformé en chambre à coucher; cette pièce, ayant une sortie indépendante, avait rendu la chose très-possible. Je dois dire que plus d'une fois Dupont s'était offert à lui rendre service.

Cependant les visiteurs, tout en causant de chose et d'autre, demandèrent à embrasser au moins la malade.

« Cette pauvre petite, dit madame Dupont, est-ce que je ne la verrai pas encore aujourd'hui ?

— Est-elle bien changée, dit Julia tout en étalant gracieusement sa robe autour d'elle.

— Oh ! oui, répondit Louise d'un accent douloureux; mais à son âge on revient vite à la santé, surtout quand on est en si bon chemin.

— Vous devez être morte de fatigue, chère enfant, dit Dupont en soupirant; pour moi, je ne pourrais jamais rester plus d'une heure auprès d'un malade... je suis d'une sensibilité...

— Heureusement reprit avec ironie la femme du commerçant, que mademoiselle de Saint-Aubin a plus de force que vous. »

Enfin Anatole arrive à son tour, en nage, essoufflé. Après avoir salué Verner et sa nièce, il demanda comment se trouvait Amélie.

« Elle dort, répondit Louise, la pauvre enfant vous a attendu de longues heures.

— Oh! les affaires!... les affaires!... fit le jeune homme embarrassé; toutes mes journées y passent.

— Tant mieux, dit Georges, à votre âge, on doit prendre la vie au sérieux. »

Une faible voix se fit entendre dans la chambre à côté : « Louise! Louise! » Celle-ci courut à sa sœur, tout le monde se leva.

« Attendez, dit mademoiselle de Saint-Aubin, je vais voir si notre chère malade est en état de vous recevoir. »

Et elle sortit.

« Qui est là? demanda Amélie, rouge de fièvre.

— La famille Dupont.

— Ah! M. Anatole aussi? demanda la jeune fille en accompagnant ses paroles d'un charmant sourire.

— Oui, lui aussi, il a demandé bien souvent à te voir.

— Arrange vite mes cheveux... mets-moi un autre bonnet, le mien est tout chiffonné... je ne veux pas lui faire peur. Si tu savais comme de dormir m'a fait du bien... je me sens guérie. »

En disant cela, elle prêta l'oreille pour ajouter d'une voix brève :

« Qui donc parle en ce moment?... je ne connais pas cette voix.

— C'est celle de Julie.

— Ah! elle est là aussi?

— Oui. A présent que te voilà belle, puis-je faire entrer nos amis?

— Non, non!... c'est inutile... aide-moi à me coucher, bonne petite mère, j'ai froid et cependant ma tête brûle. »

Louise, tout en déshabillant sa sœur, fit venir Gervaise.

« Ma bonne Gervaise, excusez-moi près de madame Dupont; dites-lui qu'Amélie est trop faible pour la recevoir.

— Vous avez raison, mam'zelle, faut que notre petite se repose. »

Elle s'en alla en grommelant entre ses dents :

« Si c'est convenable de venir auprès d'une malade attifé comme pour aller à la noce! »

Une fois dans son lit, Amélie balbutia :

« Oh! comme je suis bien, que je trouve mon lit doux! »

Louise prit son ouvrage et vint broder à côté de sa sœur.

« Tiens, reprit la malade, avec quelle ardeur tu mènes l'aiguille; mais pour qui te donner tant de mal, bon Dieu?

— Pour... pour nos trousseaux. A mes yeux, un trousseau sans broderie n'existe pas.

— Si nous sommes heureuses, ce sera assez, » dit Amélie à voix basse.

Par bonheur, Verner arriva juste au moment où la pauvre Louise tremblait de voir ramener la conversation sur Julia.

« Eh bien, dit Amélie à son oncle, et tes visites?

— Elles sont parties fort heureusement.

— Georges aussi?

— Il reviendra ce soir.

— Ah! tant mieux. Mais vois donc, père, reprit la malade, comme ma sœur me festonne un beau jupon.

— Oui... oui... il est charmant, répondit le vieillard.

— Gronde-la bien fort, et empêche-la de continuer, elle travaille trop; regarde ses yeux rouges, sa pauvre figure amaigrie. »

Verner soupira et dit tout à coup pour changer la conversation :

« Ah! à propos, tu sais, Georges va enfin nous amener le docteur Léon Dubief, un jeune homme charmant.

— Encore un médecin! s'écria Amélie!... Oh! je n'en veux plus, mon bon petit père, je n'en veux plus, j'en ai assez, j'en ai de trop même! Bien que sa vue me fera retomber malade.

— Rassure-toi, chère enfant, il viendra à titre d'ami.

— A la bonne heure! car sans cela!...

— Sais-tu que je te trouve bien bavarde aujourd'hui, fit Verner en souriant.

— Oh! c'est que je me sens tout à fait guérie. Je suis si bien dans mon lit, mieux que levée; mon affreux peignoir de flanelle m'écrasait sans me réchauffer... j'étais brisée. N'importe, c'est un bon commencement.

— Avant peu c'est toi qui m'aideras à marcher.»

Après avoir fait de beaux projets, la malade finit par s'endormir; l'oncle sortit aussitôt.

Quand Louise alla dans la salle à manger, elle recula en s'apercevant que la pendule était remplacée par un buste en plâtre. La jeune fille essuya ses yeux et se remit au travail en murmurant:

« Que faire pour lui témoigner ma reconnaissance, à lui qui a toutes les délicatesses du cœur?»

Deux heures après Verner revenait bien joyeux, un énorme carton sous le bras.

« Voilà pour l'enfant, dit-il... Ah! elle dort, tant mieux. »

Il étala sur le pied du lit une robe de chambre ouatée avec la pèlerine pareille.

Mademoiselle de Saint-Aubin embrassa son oncle sans lui dire une seule parole, son émotion était trop grande.

V

PROJETS DE DÉPART

Verner et Louise continuaient à croire la malade hors de danger; le printemps, du reste, la ranimait de jour en jour, elle commençait à respirer plus librement, à sortir, et la toux était moins fréquente.

Louise brodait de plus en plus, même à la promenade, ce qui amusait beaucoup sa sœur.

Le bel Anatole se montrait toujours fort empressé, mais ne parlait plus de ses projets de mariage. De son côté, Amélie évitait de prononcer le nom de M. Dupont, et sa présence ne lui faisait éprouver ni peine ni joie ; il lui était devenu indifférent.

Un matin, Georges présenta le docteur Léon Dubief. Verner le reçut avec plaisir ; on causa, on fut gai. Amélie trouva le jeune docteur charmant, parce qu'il parlait de tout, excepté de médecine.

« J'aime beaucoup ce monsieur, dit-elle bas à Georges ; il est spirituel et pas pédant du tout.

— N'est-ce pas, chère petite sœur? répondit Georges. Vous permettrez alors qu'il vienne ici quelquefois?

— Souvent même, s'il ne s'ennuie pas trop dans notre compagnie. »

Avant de se retirer, M. Dubief, qui avait observé la malade, écouté la toux, senti la fièvre revenir rien qu'à la rougeur des joues, à l'animation de la voix, prit Verner à part et lui dit après avoir parlé de choses et d'autres :

« Monsieur, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Certainement, monsieur.

— Eh bien, je vois avec plaisir que mademoiselle votre nièce va mieux; mais, si vous m'autorisez à vous parler franchement, je vous dirai que le mal, tout en étant moins grand, existe encore.

— Cependant les médecins disent...

— Je crois qu'ils se trompent.

— Ah ! mon Dieu ! fit le vieux garçon, moi qui espérais !

— Mais vous avez raison, monsieur... je suis loin de désespérer, seulement il faudrait...

— Faire quoi? interrompit vivement Verner. Parlez, monsieur, parlez !

— Eh bien, il me semble que le climat du Midi sera indispensable, cet hiver, à mademoiselle de Saint-Aubin. L'été se passera sans rechute, mais sitôt les premiers froids revenus, la maladie, dont le germe existe encore, reparaîtra.»

Verner pâlit affreusement et répondit avec résignation :

« Je vous remercie, monsieur. Mais dites, faut-il partir tout de suite? je suis prêt.

— Non, oh! non! Je peux me tromper d'ailleurs. Puis l'été n'est pas à craindre. Vers le mois de septembre, si vous le permettez, monsieur, quand j'aurai étudié plus à fond la toux de mademoiselle Amélie, je vous parlerai franchement.

— Je comprends, dit Verner, elle est toujours en danger. Mais j'ai du courage, monsieur, dites-moi toute la vérité.

— Je vous donne ma parole que ce voyage n'est qu'une mesure de précaution, quant à présent. Mademoiselle de Saint-Aubin peut guérir... elle guérira, je vous le promets. Fiez-vous à moi.

— Nous partirons quand vous l'ordonnerez, monsieur le docteur, répondit Verner. Seulement pas un mot de cela aux enfants. »

L'été passa gaiement; mais lorsque les premiers froids se firent sentir, la convalescente eut un peu de fièvre. Verner ne montrait rien de ses appréhensions, et, malgré l'air de santé d'Amélie et sa vivacité, il commençait à se dire que les craintes du docteur Dubief étaient fondées. Il voulut donc préparer ses nièces au voyage ordonné depuis longtemps. Quand il en parla, les jeunes filles crurent qu'il voulait se moquer d'elles.

« Mais mes chères enfants, dit Verner, ce n'est pas seulement pour Amélie qu'un déplacement est nécessaire, c'est pour Louise aussi qui est à bout de force; pour moi, pour moi surtout qui me fais vieux et souffre beaucoup de vos maudits hivers de Paris.

— Oh! pour le coup, s'écria Amélie, c'est un peu fort, qu'un Lyonnais ne puisse s'acclimater à Paris. Ne dirait-on pas qu'à Lyon il fait un printemps perpétuel, et que les citronniers et les orangers fleurissent en pleine terre.

— J'affirme que mon pays est moins froid que le vôtre, répondit l'oncle.

— Je respecte tes illusions, cher bon père, fit Amélie, mais je ne les partage pas. C'est comme le salon, qui m'est interdit et qu'on barricade, sous le prétexte qu'il est au nord, et que je ne dois pas respirer cet air-là. Oh! il y a un mystère dans tout ceci, je ne peux pas le pénétrer; c'est ennuyeux à la fin ! »

En disant ces mots, elle sortit de la salle à manger en chantonnant. Louise, la voyant si joyeuse, dit bas à Verner.

« Mais regarde là donc, regarde là donc, est-ce qu'elle est malade? Je ne comprends pas tes craintes, tu vois tout en noir.

— Tu as raison; mais que veux-tu? j'ai si peur de la voir souffrir !

— Pauvre père.

— Cachons lui encore tout ce qui pourrait l'attrister.

— Je veux bien. Cependant c'est difficile; enfin, laisse-moi faire.

— Je me fie à toi, répondit l'excellent homme en l'embrassant. »

Louise retourna vers sa sœur, qui, ne pouvant demeurer à la même place, se trouvait dans l'antichambre en train d'essayer diverses clefs dans la serrure du salon.

« Eh bien! mademoiselle, que faites-vous? s'écria Louise, moitié grondant, moitié riant; fi que c'est vilain! voulez-vous rentrer dans votre chambre, et vite encore.

— Oui, oui, petite mère, seulement je voulais regarder mon piano; il y a si longtemps que je ne l'ai vu... il est là, n'est-ce pas?

— Mais...

— Du reste, cette maudite porte fermée m'intrigue, je ne vis pas. »

Ce fut d'une voix sérieuse que l'aînée des demoiselles de Saint-Aubin répondit à sa sœur en l'entraînant dans la chambre.

« Ma chère Amélie, le salon ne nous appartient plus, mon oncle l'a loué en garni; ne lui en parle pas, il craint tant que tu ne sois attristée de cette nouvelle.

— Je comprends, dit la jeune fille, je comprends tout maintenant. Ma bonne sœur... et toi, mon excellent père... oh! comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous?

— En m'obéissant, répondit Verner, qui entrait en ce moment. Et, pour commencer, asseyez-vous

vite, et ne courez plus ainsi partout... regardez, vous êtes en nage... vous toussez...

— Je ne bougerai plus, père; mais je boirais bien, car je meurs de soif. »

La figure du célibataire s'épanouit; aussitôt il s'empressa de présenter à sa nièce une petite caisse de raisins du Midi.

« Ils arrivent à propos pour te désaltérer, chère enfant. »

Elle en mangea une grappe en le disant parfait, mais assura que c'était froid, et qu'une fois la provision finie il ne faudrait plus en acheter sans ses ordres.

A partir de ce moment, la malade n'eut plus de caprices, ne demanda jamais son piano, et se mit à broder avec ardeur. Enfin elle joua si bien la comédie que l'oncle ne se douta pas qu'elle avait tout compris.

Les deux sœurs étaient depuis une heure à tirer l'aiguille quand Georges arriva, accompagné de son ami.

« Comment se trouve mademoiselle de Saint-Aubin, » demanda aussitôt le jeune médecin.

Amélie fit la révérence d'un air moqueur, et répondit :

« Mademoiselle de Saint-Aubin se porte à merveille, monsieur; aussi ne veut-elle pas partir. »

En disant ces mots, la pauvre enfant se mit à tousser ; la quinte dura quelques minutes.

« Dans l'intérêt de tous, c'est cependant nécessaire, reprit Dubief.

— Alors, c'est bien décidément pour moi qu'on va partir, s'écria Amélie d'une voix désolée. Je suis donc encore malade !

— Mais non, mais non ! interrompit Verner, c'est moi... Mes douleurs deviennent intolérables... j'éprouve le besoin de changer d'air; il me semble que ma santé vaut bien la peine qu'on se dérange. »

Louise dit bas à Georges.

« Votre ami a des craintes; du reste la mauvaise toux est revenue avec le froid, voilà plusieurs jours déjà que je m'en suis aperçue.

— Je vous jure, répondit le jeune homme, bas aussi, qu'Amélie n'est plus en danger; Léon me l'a assuré.

— Je vous crois.

— Courage, chère demoiselle, et espérez. »

Elle sourit d'un sourire incrédule, en lui répondant d'une voix résignée :

« Nous partons pour longtemps; qui sait si au retour le bonheur sera revenu? Je n'ose y croire. Soyez donc libre, monsieur Georges, n'enchaînez plus votre vie à la mienne, vous voyez bien qu'elle ne m'appartient pas. Une fois ma sœur guérie, qui sait si mon cher père ne réclamera pas mes soins à son tour ?... Le coup qu'il a reçu a été rude, et je n'aurai jamais assez de ma vie à lui donner, en échange de ce qu'il a fait pour nous.

— Je n'accepte pas cette liberté que vous m'offrez, répondit M. Marlet; qu'en ferais-je ? je vous attendrai, et loin de me décourager, j'envisage pour vous et M. Verner des jours longs et heureux.

— Merci des espérances que vous me donnez, merci de votre noble affection, je saurai m'en montrer digne.

— Quand partons-nous, demanda tout à coup le vieillard, qui était resté muet depuis un moment. J'ai hâte d'aller retrouver le soleil du Midi; car pour votre affreux Paris, je crois qu'il n'y reviendra pas de longtemps.

— Tu auras beau faire dit Amélie, je sais que tu ne vas pas voyager pour ton plaisir, mais à cause de moi... J'ai été sourde et aveugle jusqu'ici; à présent je vois et je comprends, tu te sacrifies, ainsi que Louise, pour obéir à M. Dubief; mais il peut se tromper, ce n'est pas un oracle.

— Oh! mademoiselle, fit le médecin, je n'ai jamais eu cette prétention.

— Il suffit, reprit la malade, que vous soyez l'ami de Georges pour que mon père vous obéisse en tout. Eh bien! moi qui sens bien si je souffre ou non, je dis que c'est une folie de partir : si vous vous trompez, ces dépenses sont inutiles, et si...

— Est-ce que cela te regarde, interrompit Verner.

— Si vous ne vous trompez pas, ajouta Amélie, l'air chaud ou froid ne me fera pas renaître, si Dieu m'a condamnée.

— Oh! pouvez-vous parler ainsi ! s'écria Georges, regardez votre père, votre sœur, voyez le mal que de telles paroles leur font.

— Mon bon Georges, fit la jeune fille, les larmes aux yeux, pardonnez-moi, et vous aussi, M. Dubief, vous si empressé à me soulager, si dévoué à une ingrate malade. »

Puis elle se jeta au cou de Verner; ensuite, dans les bras de Louise en sanglotant.

« Je partirai, reprit-elle avec tendresse, mais qu'on ne me cache pas la vérité, qu'on me laisse au moins ma reconnaissance à offrir à ceux qui se sacrifient. »

On fixa au 25 septembre le jour du départ.

VI

VOYAGE POUR PAU

Peu à peu les forces d'Amélie la quittèrent de nouveau, et, sans en rien dire, elle comprit que le voyage était nécessaire. La pauvre enfant restait souvent enfermée au coin de son feu; le froid était vif, le ciel sombre.

Anatole apparaissait quelquefois, il semblait gêné ; Amélie lui parlait à peine.

Un jour que le jeune Dupont réitérait ses offres d'argent à Verner, la malade redressa la tête et répondit avant seulement d'en laisser le temps à son oncle :

« Je vous remercie, monsieur; mais je ne voyagerais pas s'il fallait devoir ma guérison, ma vie même... à un emprunt.

— Ne sommes-nous plus vos amis?» demanda timidement le jeune homme.

Elle ne répondit rien.

Le 25 septembre à huit heures du matin, la famille partit pour Pau.

Georges et Léon Dubief se trouvèrent au chemin de fer pour dire adieu aux voyageurs. En les voyant, le courage manqua aux jeunes filles, et de douloureuses larmes coulèrent.

Amélie dit tout bas à M. Marlet.

« Adieu, mon frère, je vais me guérir si Dieu le

permet, et vous pourrez être heureux au retour... ou bien... si je meurs... vous serez libre ainsi que Louise... sa noble tâche sera accomplie.

— Au revoir, répondit Georges, mon premier congé sera pour vous.

— Vous viendrez à Pau, fit Amélie avec joie.

— Mais oui. »

Anatole se présenta au moment où Amélie montait en wagon, elle ne le vit pas d'abord, mais tressaillit en appuyant sa main dans celle que lui tendait le jeune homme pour la soutenir.

« Vous ici, monsieur ?... vous ?...

— Je voulais vous dire adieu.

— Eh bien, adieu, monsieur. »

Puis, se retournant vers Georges, elle ajouta avec ironie :

« Si vous aviez trois millions de fortune, mon bon frère, que feriez-vous en ce moment ?

— Je partirais, répondit simplement le jeune homme.

— Je le savais bien. »

Elle alla s'asseoir dans le fond du wagon. Anatole demeura interdit. Louise dit bas à sa sœur :

« Il obéit à sa famille peut-être.

— Il obéit à son cœur, répondit Amélie. »

En disant ces mots, elle tendit sa petite main à Léon Dubief.

« Merci à vous, monsieur, qui m'avez si bien soignée. Oh ! je guérirai, je veux guérir, il me serait trop douloureux de quitter tous ceux que 'aime... puis je veux vous devoir la vie et le bonheur. »

Quelques instants après le célibataire soutenait sur son épaule la tête de la malade. Les heures passèrent lentes; l'enfant ne bougeait pas.

«Arriverons-nous bientôt, père ? demanda Louise au milieu de la nuit.

— Oui, bientôt. »

Cependant ce ne fut que vers une heure que la locomotive s'arrêta à Pau. Amélie paraissait assez bien. Les trois voyageurs s'installèrent dans un modeste appartement.

Un mois ne s'était pas écoulé que la vie semblait revenir de jour en jour chez la malade ; le ciel était si pur, si doux ! Cette fois on sentait que c'était la vraie guérison ; aussi la famille était redevenue confiante; on osait parler d'avenir et faire des projets. Tous les soirs Verner envoyait des nouvelles d'Amélie au jeune médecin. Celui-ci, pour toute ordonnance, enjoignait de bien manger, de se coucher de bonne heure, se lever matin, et de courir raisonnablement.

« A présent, dit Amélie, d'après les avis de M. Dubief, je vois que je suis bien guérie; puisqu'il ne me drogue plus et me laisse libre de courir : c'est bon signe. »

Le 23 décembre, par une matinée superbe, l'oncle et ses nièces se rendirent au chemin de fer. Amélie allait en avant ; ce fut elle qui la première serra la main de Georges. Ce dernier recula de surprise, mais de bonheur.

« Cher monsieur Verner, s'écria-t-il, permettez-moi d'embrasser ma sœur; je suis si heureux de la voir plus jolie et mieux portante que jamais, qu'il m'est impossible de ne pas lui en témoigner ma joie à ma façon.

— Embrassez-la, dit le vieillard, vous avez permission pleine et entière. »

Après avoir usé de son droit, le nouveau venu serra les mains de ses amis, puis il s'installa à l'étage supérieur, dans une petite chambre retenue pour lui.

« Combien de temps aurons-nous le plaisir de vous garder ? demanda Louise.

— J'ai obtenu quinze jours de vacances.

— Quel bonheur ! s'écrièrent les jeunes filles.

— Oh ! oui, reprit Louise, nous passerons les fêtes de Noël et le jour de l'an en famille, que ce sera bon ! On m'eût dit cela il a trois mois, je ne l'aurais pas cru... »

Amélie parla souvent de Léon et de Gervaise. Quant à la famille Dupont, on eût pu croire qu'elle était morte, personne n'en dit un mot.

Quinze jours, c'est bien peu lorsqu'on ne s'est pas vu de longtemps, qu'on a mille choses à se dire! Aussi, quand M. Marlet annonça qu'il partirait le lendemain, trois exclamations de surprise se firent entendre à la fois.

« Comment! déjà ? s'écrièrent Verner et ses nièces.

— Il le faut, répondit Georges ; mais je vais vous attendre à Paris.

— Et ce bon temps approche, ajouta l'oncle. Allons, chères filles, encore un peu de courage, nous touchons au but.

— Croyez-vous, dit Georges en s'adressant à sa future belle-sœur, croyez-vous que mon ami avait raison de vous envoyer ici ?

— Oh ! oui, répondit la jeune fille ; je reconnais mon ignorance, je m'incline devant la science du docteur, et je l'appelle tout haut mon sauveur... mon ami, même...

— Puis-je lui porter ces bonnes paroles ?

— Certainement, » répondit mademoiselle de Saint-Aubin.

Quand Georges fit ses adieux, Verner le serra dans ses bras en l'appelant : *mon fils*. Un rayonnement de douce joie illumina la figure des trois jeunes gens.

La correspondance avec le médecin était gaie, on ne parlait plus maladie, on ne s'entretenait que de retour. Avec Georges, c'était la même chose.

Il fut beau le jour où la famille dit adieu à Pau, si gai cependant, si parfumé et si plein de soleil ! A mesure qu'on s'éloignait du midi, l'air devenait froid, l'atmosphère humide; n'importe, c'était l'air du pays, et c'est si bon au cœur!

Verner seul semblait inquiet. Enfin la famille descendit du wagon. Deux visages amis se présentèrent, c'étaient ceux de Georges et de Léon.

On pleura, en se revoyant, au moins autant qu'au départ, mais ce fut de bonheur. Au bas de l'escalier, se trouvait Gervaise qui était bien descendue au moins dix fois pour être la première à recevoir son maître. Elle fronça les sourcils quand elle aperçut les jeunes gens et murmura de mauvaise humeur :

« Dire que ces *étrangers* ont vu mes petites avant moi, ce n'est pas juste cela. »

En arrivant à la maison, Amélie monta au bras de son oncle, Louise à celui de Gervaise, ce qui dérida le front de l'excellente femme. La salle à manger avait un air de fête; l'ordre le plus parfait ré-

régnait partout, des fleurs s'épanouissaient avec grâce dans les plus petits coins.

« Gervaise, dit tout bas le vieux garçon, mettez deux assiettes de plus, ces messieurs dînent avec nous. »

Le premier mouvement de la domestique fut de murmurer, mais après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les visiteurs, elle se dit :

« Après tout, c'est le fiancé de ma Louise, un brave cœur qui fera un excellent mari... pas comme ce propre à rien de M. Anatole. Puis l'autre, c'est le sauveur de notre petite, un ami pour vrai... et... enfin, je m'entends... »

Le repas fut gai, bien humble cependant ; Gervaise, qu'on fit venir de force, but avec ses maîtres à la santé d'Amélie, ce qui fit qu'en retournant à sa cuisine elle ne tarissait pas en éloges sur Georges et son ami, qu'elle trouvait de plus en plus comme il faut parce qu'ils n'étaient point fiers du tout !...

Mme O. Dupin.

(*La fin au prochain numéro.*)



REVUE MUSICALE

L'HYMNE DE ROSSINI — LA VIEILLESSE DE M. AUBER. L'ÉPREUVE DE L'ÉPINETTE. — LA REDINGOTE DE SPONTINI. — QUELQUES MOTS D'UNE CONFÉRENCE DU PÈRE FÉLIX. — DE L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR LA SANTÉ.



Au moment où nous écrivons cet article, l'hymne de Rossini est jugé de façons très-diverses par les critiques parisiens. Nous nous défions un peu de ces premières impressions écloses sous le feu de l'enthousiasme pour les uns, accueillies avec une sévérité trop rigoureuse par les autres. Dans les deux camps, il y a parti pris d'antagonisme; c'est le moyen de rester en dehors du vrai. Nous entendrons cette œuvre capitale plusieurs fois avant d'en faire l'analyse ; mais ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est qu'elle n'a pas été composée en vue de l'exécution solennelle qui l'a déjà rendue si populaire; elle était destinée à une fête de famille, et la détonation de quelques boîtes d'artifice tirées dans un jardin devait produire une surprise dont s'amusait d'avance le spirituel musicien. L'effet produit par ce poétique vacarme fut saisissant. Les spectateurs présents à cette fraternité nouvelle de la musique et des pétards poussèrent des cris d'admiration ; le bruit s'en répandit en haut lieu. On pensa immédiatement à attacher le nom immortel de l'illustre maestro à la grande manifestation publique qui se préparait. C'est ainsi que la dernière pensée de Rossini se mêlera aux souvenirs du congrès pacifique de toutes les nations. Moitié cédée, moitié arrachée, la partition de l'hymne passa des mains du maître à celles de M. Ernest Lépine, secrétaire de la commission musicale de l'Exposition. M. Jules Cohen reçut du maestro l'honorable mission de le suppléer auprès des interprètes.

Sous la trépidation occasionnée par la grosse artillerie musicale, ajoutée à l'œuvre primitive, on se demande ce que sont devenues les répugnances de Rossini pour les fameux sabbats de la *Juive* et de *Robert le Diable*. La puissante harmonie des cloches n'a pas fait peur cette fois à l'auteur du *Barbier*, qui disait spirituellement à un musicien de ses amis : — A l'Opéra, nous sommes sous la tente ; à l'Exposition, nous sommes au champ de bataille.

Le jour de cette imposante cérémonie, nous avons aperçu, dans l'une des stalles d'honneur réservées aux autorités compétentes, la physionomie fine et juvénile d'un autre compositeur célèbre, M. Auber. Singulier vieillard qui ne vieillit pas, ardent travailleur qui ne s'arrête jamais ; écoutez M. Jouvin raconter ce qu'il sait mieux que personne sur l'auteur de la *Muette* :

« Vous passez rue Saint-Georges après minuit, la nuit est noire à droite et à gauche, à l'exception d'une fenêtre derrière laquelle une lampe discrète tamise la clarté. Cette lampe est celle du musicien : il travaille. — Vous frappez chez lui à six heures du matin ; une portière, cassée comme la fée Urgèle, vous indique le premier étage, une femme de charge vieille comme Baucis vous envoie à un valet de chambre aussi âgé que Philémon ; ce dernier vous introduit dans un salon hospitalier où déjà les sons du piano arrivent jusqu'à vos oreilles : le compositeur travaille. Vous le rencontrez flânant sur le boulevard : il travaille. Mais à quoi ? se demande-t-on. M. Auber possède des albums extrêmement précieux où il compile des chants à mesure que lui vient l'inspiration. De temps en temps il fait son inventaire, compte ses trésors et n'a plus d'autres soucis que l'embarras des richesses. Cependant il a ses jours de deuil et de découragement ; fort défiant de lui-même, il n'ose

jeter les yeux sur ses meilleures créations, assurant qu'il les referait toutes s'il en avait l'âge et la force, et sa modestie n'est pas jouée. Le compositeur est sincère avec les autres et avec lui-même; bien différent, en cela, de Spontini, qui avait en lui la foi de l'apôtre. On cite de lui cette courte allocution, lors de la dernière répétition de son opéra d'*Olympie* à Berlin. Tout le monde était à son poste sur la scène et dans l'orchestre. Spontini arrive le dernier, en costume de gala, la poitrine constellée de toutes les décorations de l'Europe.

« Messieurs, dit-il, en élevant la voix et en appuyant sur certaines syllabes, l'ouvrage que nous *allons avoir l'honneur de répéter est un chef-d'œuvre*. Commençons. »

Un autre jour il fait venir son tailleur et lui commande une redingote. Le maître, auquel on prend mesure du vêtement, se campe dans l'attitude du Jupiter Olympien; on eût dit que le plafond s'abaissait vers ce front qui montait toujours.

« Monsieur Spontini, dit le tailleur, voulez-vous que la redingote descende jusqu'aux genoux?

— Plus bas, répond le compositeur.

— Bien, alors jusqu'aux mollets.

— Plus bas.

— Alors jusqu'à la cheville?

— Plus bas, plus bas, vous dis-je.

— Plus bas, c'est impossible, reprend avec douceur l'honnête Allemand; cela vous gênerait pour marcher.

— *Est-ce que je marche!* s'écrie majestueusement l'auteur de *Fernand Cortez, le génie plane, mon cher, il ne touche pas la terre.* »

Revenons à M. Auber. Quand il a trouvé une mélodie, n'allez pas croire qu'il la couche sans plus de façons sur son livre d'or, après l'avoir essayée sur le piano; elle doit passer auparavant par l'épreuve de l'épinette. Malheur à celle qui n'y résiste point; elle est destinée à rentrer dans le néant d'où le compositeur l'avait tirée. Voici en quoi consiste l'épreuve de l'épinette.

M. Auber habite le premier étage de son hôtel de la rue Saint-Georges. Dans une chambre du troisième étage, véritable nid d'artiste, se trouve le vieux piano qui fut le compagnon de sa pauvreté. Lorsque la main interroge ses touches délabrées, vous croiriez entendre se plaindre et monter vers les cieux les âmes de plusieurs chaudrons. Eh bien! il faut que la composition nouvelle, condamnée à passer par ces notes boiteuses et enrhumées, en sorte à sa gloire. Si elle charme l'oreille du maître, en dépit de la chaudronnerie qui la défigure, cela suffit, les portes de l'avenir lui sont ouvertes. Mais si le bruit discordant de l'épinette, traduisant mal une pensée souvent fort belle, fatigue les nerfs de M. Auber, l'album lui est impitoyablement fermé.

***

Que ceux et celles qui n'ont pas entendu le père Félix parler avec l'éloquence de la conviction, sur l'art et la vocation de l'artiste lisent attentivement ce court fragment de sa remarquable conférence.

« Le ministère de l'art, sa grande fonction sociale » est de perfectionner les sentiments humains en les » rapprochant de l'idéal, qui est Dieu lui-même. » Imprimer aux hommes une direction ascensionnelle » et une marche progressive, voilà votre vocation » sublime, artistes qui m'écoutez, voilà votre fonc- » tion vraiment royale!

» L'artiste est né pour s'élever, comme l'oiseau » pour voler, comme l'onde pour couler, comme la » flamme pour briller. Cette fonction est tellement » inhérente à la nature de l'art, que ceux qui n'en » comprennent pas tous les devoirs, restent inconnus » dans les routes obscures où la gloire ne se montre » jamais. Le premier acte de toute création artisti- » que, c'est un regard jeté sur l'idéal même de la » beauté, c'est la contemplation en quelque sorte » intuitive de cette grandeur infinie qui, du rayon- » nement de Dieu, descend sur le génie humain » le réchauffe, le pénètre et l'enthousiasme. »

Il est impossible de contester la vérité de cette pensée, mais ce que l'orateur applique à l'artiste, nous l'appliquons, nous, à tous les êtres qui se livrent à l'étude des arts, sans même en accepter la profession. La musique surtout possède une influence tellement directe sur les sentiments humains, qu'elle agit sur nos affections, sur notre caractère et sur nos mœurs; il y a plus, elle devrait entrer dans les plans de l'hygiène, car un grand nombre de malades lui ont dû le rétablissement de leur santé. « Le corps humain, dit Bacon, ressemble, par son organisation compliquée, à un instrument de musique très-parfait, mais qui se dérange avec la plus grande facilité. Toute la science du médecin se réduit donc à savoir accorder et toucher la lyre du corps humain de manière à ce qu'elle rende des sons justes et agréables. » Il en est de même de l'esprit. Qu'il soit troublé par l'observation des choses extérieures, par un contact irritant, par des impressions pénibles, le voici qui s'exalte, se crispe, ou s'attriste au détriment de la boîte osseuse qui le renferme. Le grand remède à cette petite maladie morale, c'est de ramener l'imagination dans une voie calme et sereine; c'est de changer inopinément le cours des idées sombres. Dans ce cas, la musique est le plus parfait de tous les dictames, et je le recommande à celles de mes lectrices qui n'ont pas encore essayé de son efficacité. L'un de mes meilleurs amis joignait à la bonté du cœur un tempérament colérique; il entrait parfois dans des fureurs effrayantes, son teint devenait livide, ses dents claquaient, ses mains tremblaient. Lorsque sa fille était présente, elle se mettait au piano, jouait un air tendre ou mélancolique, et aussitôt le visage de son père reprenait ses couleurs accoutumées, les membres se détendaient, et mon vieil ami s'endormait bercé par de doux songes. Au dîner il mangeait comme un ogre et paraissait aussi gai qu'à l'ordinaire. Mais lorsque ces scènes douloureuses n'avaient pas la jeune fille pour témoin, le malheureux colérique était malade, sombre et privé d'appétit pendant plusieurs jours. Pythagore voulait que ses disciples fussent réveillés au son des instruments.

Prouver que la musique inspire les nobles sentiments, c'est démontrer qu'elle contribue à la santé de l'homme, puisque la santé ne saurait exister sans le calme et le contentement de l'esprit. Le son imprime aux fibres les plus délicates du corps humain un doux frémissement qui réagit efficacement sur l'économie générale; l'action mécanique du son est donc

un véritable exercice, et disons bien vite qu'il est le plus en rapport par sa nature avec les mouvements intérieurs qui constituent dans nos organes la vie elle-même. Après avoir entendu de la musique comme après avoir fait une promenade dans la campagne, nous éprouvons plus de chaleur à la peau, plus de souplesse dans les membres; l'esprit semble mieux disposé pour la méditation; nos idées sont plus nettes, nos conceptions plus promptes, nos raisonnements plus justes, enfin nous apercevons mieux le vrai rapport des choses entre elles. La musique répare les forces de l'esprit et du corps, affaiblies par des contentions profondes. Lorsque les facultés de notre âme ont été fortement tendues, le cerveau et tous les organes qui concourent au travail de la pensée tombent dans une sorte d'affaissement. L'étincelle de la vie, après avoir produit un grand éclat, s'obscurcit tout à coup. La musique est une source réparatrice, elle nous crée des sensations nouvelles, et vaut les distractions d'un voyage lointain à ceux qui comprennent le langage des sons.

Tout cela prouve surabondamment que la musique agit immédiatement sur le système nerveux, agent de toutes les joies et de toutes les douleurs. On pourrait ajouter, ceci est dit pour les jeunes mères, qu'elle a de grands avantages dans l'éducation du premier âge. Lorsque les fibres du cerveau sont encore tendres et délicates, la musique les exerce, leur donne la souplesse et la mobilité nécessaires pour se plier aux différentes opérations de l'entendement. L'homme qui a connu de bonne heure l'impression des accords a plus d'imagination et sent plus vivement; il a plus d'intelligence et de mémoire; aucune fibre de son cerveau n'est muette ni insensible : il s'y est fait une préparation très-avantageuse qui lui donnera plus tard la somme entière de ses forces intellectuelles.

La musique est un des correctifs les plus puissants de cette fausse sensibilité qui constitue un état de maladie réelle. Cet art use la surabondance de délicatesse nerveuse qui tourmente tant d'êtres faibles; enfin la musique est digne, selon nous, de fixer l'attention du moraliste, et nous insistons pour que les familles s'appliquent à étudier son influence, afin de la faire servir au développement moral et intellectuel de leurs enfants.

MARIE LASSAVEUR.



Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Ainsi, Florence, tu crois bonnement que nous voyons les merveilles dont Paris est, depuis quelque temps, le théâtre, sans qu'il nous en coûte? que nous n'avons qu'à sortir de chez nous pour assister à ces défilés de souverains, à ces fêtes splendides, à ces illuminations vertigineuses dont bien tranquillement, bien fraîchement assise dans ton jardin, tu lis le compte rendu dans les journaux de chaque soir?

Quelle erreur, ma bonne petite! et combien nous payons cher ces plaisirs des yeux que tu nous envies! Nous les payons, c'est le cas de le dire, à la sueur de notre front, en bravant la poussière, la foule, la chaleur, les coups de soleil...

Pour ma part, et pour avoir attendu pendant plusieurs heures d'horloge le cortége des divers souverains qui nous ont visités, à seule fin de pouvoir t'en parler avec connaissance de cause, me voilà bronzée comme une Égyptienne. Je ne dis pas cela pour exciter ta reconnaissance, au moins! bien que, personnellement, je sois en très-grande admiration devant mon dévouement de chroniqueuse et d'amie!

Ce qui me console un peu, c'est que les visages cuivrés étant à la mode, mieux vaut devoir le mien à une mésaventure que me l'être fait au pinceau comme certaines de nos belles dames... Toutefois, je te l'avoue, j'aurais de beaucoup préféré conserver celui que le bon Dieu m'avait donné en naissant. Après tout, comme dit la chanson :

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Et c'est ce que je m'efforce de faire.

En parlant de belles dames, c'est le jour de la distribution des récompenses de l'Exposition, au sortir de la cérémonie, qu'il y en avait aux Champs-Élysées! Jamais je ne vis dans ce jardin de délices une telle affluence, un tel tohu-bohu d'habits brodés et de toilettes élégantes : flots de mousseline, de gaze, de dentelle, de soie traînant sur le gravier des allées, le long des pelouses, disparaissant sous les grands arbres entre les fontaines jaillissantes, ou se mêlant à perte de vue aux uniformes étincelants des dignitaires des divers pays et des soldats échelonnés de toutes parts; puis, voitures de gala, merveilleux attelages, non moins merveilleuses livrées. C'était splendide... pour qui pouvait regarder à l'aise!

Mais je viens te décrire là des choses passées, trépassées!... Un pareil récit est de la moutarde après dîner, pas autre chose. Qui pensera encore à la distribution des récompenses le jour où tu liras cette causerie? Voilà pourtant ce qui fait mon désespoir de chroniqueuse : j'ai beau m'entourer de détails nombreux, certains, intéressants sur les événements du jour, je suis obligée de garder tout cela en portefeuille, parce que je ne puis te les transmettre alors qu'ils auraient quelque intérêt pour toi, quelque à propos pour le journal; et que si je te les envoyais, je m'exposerais à ce que tu me disses, en manière de remercîment : « Pourquoi ne pas m'apprendre aussi qu'Henri IV est mort? »

Hélas! si j'entamais un si triste sujet, ce ne serait pas de la mort d'Henri IV que je te parlerais, mais de celle de ce pauvre jeune empereur du Mexique que l'Europe entière regrette. Quelle affreuse destinée, Florence? Les fêtes ordonnées pour le sultan ont été contremandées, la cour a pris le deuil...

Pour parler de choses plus gaies, que te dire maintenant, ma chère? Je ne puis prévoir ce qui arrivera d'ici au jour où la poste te portera ce numéro, et tu ne m'as pas attendue pour lire et relire les fastes et les nouvelles du mois passé; à savoir : que le sultan Abdul-Azis, le commandeur des croyants actuel, l'Haroun-al-Raschid moderne, a honoré les Parisiens de sa présence dans leur capitale, pendant près de deux semaines, et ne les a pas salués comme tout le monde; — qu'il se servait, pour ses ablutions quotidiennes, d'eau du Nil amenée à grands frais à l'Élysée; — qu'on avait disposé pour lui, dans cette impériale résidence, un salon moresque, orné de divans et semblable en tout à celui du bey de Tunis, à l'Exposition; — que Sa Hautesse hésitait à venir en France parce qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement notre langue et n'était pas habillée *comme l'Empereur;* — qu'elle avait expédié chez nous, quelques jours avant son arrivée, trois magnifiques chevaux qu'on promenait chaque matin devant l'ambassade ottomane avec une longue selle rouge et or; — que Sa Majesté le sultan devait offrir à notre impératrice une délicieuse réduction de son kiosque des Eaux-Douces; kiosque bijou dont la toiture et les clochetons étaient en rubis, les arbres d'entourage en émail vert, et au bas duquel serpentait une rivière de diamants de la plus belle eau.

Toutes ces choses sont pour toi du rabâchage, de l'histoire ancienne, pour ne pas dire antédiluvienne, c'est convenu! Pourtant, les Turcs étant à l'ordre du jour en ce moment, comme les Russes y étaient il y a un mois, de quoi veux-tu que je t'entretienne si ce n'est un peu de ce qui les concerne? Pendant la visite du sultan, on en rencontrait partout dans Paris : au bois, dans les rues, dans les promenades publiques, autour des monuments, et ils examinaient toutes choses avec tant d'avidité d'abord, puis tant d'apathie ensuite, qu'on se retournait sur eux pour les regarder encore.

De leur côté, combien ils durent trouver étranges, extraordinaires, disons le mot: effrontées!... ces petites Parisiennes fringantes, aux allures benoitonnes, qui, peut-être à cause de leur qualité d'étrangers, ne se gênaient pas plus pour les regarder en face, pour les lorgner, et au besoin même pour leur rire au nez, que s'ils eussent été des *choses* et non *des êtres!*

Vrai, Florence, j'éprouve un froissement d'amour-propre réel en songeant à l'opinion que tous ces mahométans auront emportée chez eux des Françaises. Il y a si loin des manières dégagées, des toilettes tapageuses d'aujourd'hui à la tenue modeste des femmes de leur Orient!

Je ne demande pas aux jeunes filles de mon pays de ne sortir que voilées comme elles; mais si mes compatriotes voulaient m'en croire, elles reprendraient bien vite ces airs réservés, gracieux et dignes qu'avaient tout naturellement nos mères, qui leur siéraient si bien et dont malheureusement nous nous écartons de plus en plus!

Allons, pourquoi me perdre dans ces réflexions chagrines qui, par bonheur, atteignent si peu les lectrices du *Journal des Demoiselles?* Revenons plutôt à notre sultan, à sa suite et aussi aux déboires des malheureux curieux qui ont voulu tout voir pendant cette série de fêtes que tu entrevois si belles, toi, à travers le prisme de tes illusions provinciales. Pour ta gouverne, toutes les réceptions officielles dont t'entretiennent depuis plusieurs mois nos feuilles parisiennes, se passent à peu près de la même façon, que l'on soit czar, roi de Prusse, sultan, empereur d'Autriche ou d'ailleurs. Toujours même cérémonial, même étiquette, mêmes rues pavoisées, même foule le long des boulevards, même police pour contenir les badauds, même poussière, même chaleur... De sorte qu'en te parlant de l'une d'entre elles, tu auras parfaitement l'idée, à quelques nuances près, de toutes les autres.

Suis-nous donc, mes amies et moi, au-devant d'un des souverains dont nous avons eu la visite; au-devant du sultan, je suppose...

Comme on sait par avance que nombre de curieux auront, autant que soi, le désir d'assister à cette solennelle entrée dont tout le monde se préoccupe depuis plusieurs semaines, c'est à qui arrivera le plus tôt sur le lieu du défilé, afin d'avoir la meilleure place. On déjeune à la hâte et en changeant son heure habituelle; on monte vite en voiture,— quand on trouve un véhicule toutefois, ce qui arrive assez rarement en ces temps-ci! — on se fait conduire, en donnant un gros pourboire au cocher, à l'endroit où le souverain est attendu, car

là, quelque fenêtre amie vous est ouverte à deux battants...

Par malheur, ou vous avez été mal renseignée, ou depuis la veille au soir l'itinéraire a été changé; ce qu'il y a de sûr, c'est que le cortége passera d'un côté tout opposé à celui où vous êtes, et que si vous voulez apercevoir quelque chose, il faut bien vite vous diriger vers cet autre point de Paris. Quelle déception! quel ennui! être arrivée à bon port et se voir obliger d'affronter deux, trois, cinq nouveaux kilomètres, peut-être plus, par une chaleur torride! Pour comble de contrariété, la voiture a été congédiée, il n'en passe pas une seule à vide, les omnibus sont pleins, que faire?

Retourner chez soi serait peut-être le plus sage; mais il y a autant de chemin à faire jusque-là que pour se rendre à l'endroit désigné... et puis la curiosité surexcitée par cet obstacle inattendu vous pousse...

On parvient enfin à trouver place dans un omnibus. « Bah! se dit-on en s'installant comme on peut dans l'étroit compartiment qui vous est échu, j'arriverai à deux pas de la rue où doit déboucher le cortége, ce ne sera qu'un retard insignifiant. » Point! A cause justement du passage de ce cortége, la circulation est interdite aux alentours, et l'omnibus sur lequel on fondait de si belles espérances est forcé de se détourner, d'un quart d'heure, de son parcours habituel.

On descend le moins loin possible du but désiré, et l'on marche jusque-là... Une foule énorme se presse déjà de tous côtés, et c'est à grand'peine, en bousculant les uns et en étant bousculée par les autres, que l'on arrive à se caser à peu près convenablement sur l'extrême bord d'un des trottoirs devant lesquels les voitures impériales défileront. On a eu la précaution de se placer derrière un sergent de ville : « Il nous protégera au besoin, » pense-t-on, car on est tant soit peu effrayée de se trouver au milieu d'une semblable cohue. Pourtant on a encore les coudées franches : quatre ou cinq rangs de badauds se pressent seulement derrière vous!... Tout à l'heure il y en aura dix, vingt, trente peut-être... une véritable marée montante!

L'arrivée du sultan est annoncée pour quatre heures environ, ce qui veut dire cinq heures au plus tôt, et il n'est que midi et demi!...

En constatant ce fait à sa montre, on est encore une fois tentée d'imposer silence à sa curiosité et de reprendre le chemin du logis; mais comment traverser ces flots humains? comment surtout retrouver un moyen de transport?

« Attendons patiemment, » soupire-t-on; et pour se distraire on regarde les visages et les tournures de ses voisins et de ses voisines. On s'efforce de deviner leur position sociale ou leur nationalité; on fait une supposition plus ou moins charitable sur l'un, on bâtit un petit roman sur l'autre; on rit malgré soi aux lazzi d'un Gavroche ou aux questions naïves d'un trop frais débarqué dans la capitale...

Une heure se passe. La foule augmente de plus en plus. On n'est pas encore très-fatiguée, mais l'on commence à s'impatienter et à avoir mal à la tête, car le soleil darde affreusement, et c'est à peine si l'on peut tenir son ombrelle ouverte.

« Au moins nous verrons à merveille, affirme-t-on à ses compagnes d'infortune pour s'encourager à la patience en les encourageant elles-mêmes.

— Oui, si personne ne se place devant nous! »

Au même instant, un régiment de voltigeurs, débouchant de la place voisine, vient malencontreusement se ranger, en ligne serrée, tout le long du trottoir que vous occupez! Quoique messieurs les voltigeurs n'aient pas de tailles de tambour-major, leurs schakos et leurs plumets vous dépassent de toute la tête.

« Ah! mon Dieu, nous n'allons plus rien voir!

— Attendez un peu nonobstant pour vous *désolerrr*, riposte obligeamment un *tourlourou* de la plus belle venue; tout à l'heure, nous tâcherons de nous *écarterrr* et vous pourrez *regarderrr* entre nos sacs! »

Ces bons soldats!... on les remercie du fond du cœur, mais en conservant néanmoins quelques inquiétudes.

Encore une heure écoulée; on est en possession de la plus atroce des migraines, et l'on ne peut plus se tenir sur ses jambes :

« Si j'avais seulement un pliant, ou bien un tabouret!... Sont-ils heureux les gens qui sont assis à ces fenêtres! »

On commet péché d'envie sur péché d'envie; puis quelques-uns, voire même quelques-unes, s'asseyent sur le rebord du trottoir, sans se soucier de leurs vêtements qui traînent dans le ruisseau.

Un baby crie, une jeune Anglaise se trouve mal; un gamin se faufile, à force de coups de coude, à la place que vous occupiez et vous relègue au second rang : vous aimez mieux l'y laisser que d'entamer une discussion avec lui. A présent ce sont de braves gens qui, pour charmer leurs loisirs, font, *sur le pouce*, un petit repas sans façon. Ils tirent de leur poche du pain, du saucisson à l'ail, une bouteille de vin, à même de laquelle ils boivent à tour de rôle. Cette odeur de victuailles vous achève.

Là-bas, une dame en grande toilette gémit parce qu'on vient d'accrocher les dentelles de son châle; ici, c'est une fillette dont on a déchiré la robe de mousseline neuve... Plus loin, c'est une querelle qui s'engage. Oh! Dieu! si l'on allait échanger des coups de poing! On est bien honteuse, je t'assure, de se trouver dans une pareille mêlée, et l'on donnerait beaucoup pour être de retour au logis.

L'heure sonne à l'église voisine. On veut s'assurer que sa montre marche bien... douloureuse stupéfaction : plus la moindre montre! plus même la moitié du cordon qui la soutenait. Effarée, on regarde autour de soi : rien que des mines honnêtes... comment les accuser? En attendant, on est volée et bien volée!... On voudrait se plaindre à l'agent de police le plus proche! impossible de l'aborder. Force est de rester là... volée, mais non contente! Ah! comme on enrage tout bas!... comme on se jure sincèrement de ne plus mettre le pied dans ces affreuses bagarres!

Voilà que des ouvriers armés de pelles viennent étendre du sable au milieu de la rue pour faire honneur au souverain attendu. Une voiture de la cour traverse la chaussée.

« Enfin! fait la foule avec un soupir de soulage-

ment; elle va à la gare... nous n'aurons plus trois heures à attendre le sultan! »

Hélas! il y en a encore une pour le moins! Arrive une nouvelle voiture d'apparat, puis une autre encore, puis celle dans laquelle Sa Majesté Napoléon III va au-devant de son hôte. Ce brillant spectacle rend un peu de patience au public fatigué. Il est content de l'espoir prochain que ce départ lui donne, et s'amuse de tout : d'un monsieur rôti outre mesure qui veut, malgré la consigne, traverser la rue pour aller chercher de l'ombre sous les arbres du square voisin ; mais les sergents de ville lui barrent le chemin (sans compter les voltigeurs, qui font mine de croiser leurs baïonnettes pour lui fermer le passage!) et le pauvre patient est obligé de reprendre sa place au soleil.

Pendant ce temps, un jeune homme a profité de ses jambes de quinze ans pour tromper la surveillance de la police. Il s'esquive, mais il est aussitôt suivi au pas de course par un municipal qui ne l'attrape pas et qui revient quelques minutes après, penaud et tout en nage, au grand ébaudissement de la galerie.

Soudain un mouvement général se produit : « Les voici, les voici ! on entend le trot du cheval de l'estafette !... » Chacun se penche, se presse, se pousse. Puis un éclat de rire général, un immense hourrah s'élève : l'estafette annoncée n'est rien autre chose qu'un brave homme fourvoyé en ces lieux et juché sur une Rossinante qui ferait pâlir de jalousie celle de feu Don Quichotte !

Il est passé, le calme se rétablit.

« Ils ne peuvent tarder cette fois, répète-t-on de tous côtés, car plus d'un est las de cette attente forcée.

— Tarder, oh! non, répond un loustic; tenez, là-bas au coin, chacun se range, les voilà, pour sûr!... »

Nouveau mouvement précipité, puis nouvelle déception et nouvelle hilarité : c'est un pauvre chien perdu, courant comme un fou entre les deux haies de soldats et qui, repoussé sur toute la ligne, cherche en vain à se frayer une issue pour retrouver son maître. Par trois reprises différentes il revient ainsi, et son passage est salué chaque fois par une explosion de gaieté. Qu'est-il devenu, le pauvre animal? A-t-il enfin rejoint son maître ou l'a-t-on conduit à la fourrière pour être pendu haut et court avec tant d'autres, ou servir aux expériences scientifiques mais cruelles de quelque carabin? Nous nous le demandons encore.

Enfin l'estafette, la vraie, est signalée. Puis viennent les piqueurs, puis les détachements de cavalerie d'élite, puis les voitures d'honneur contenant le sultan, l'Empereur, les jeunes princes ottomans, et tous les pachas possibles dans leurs brillants costumes orientaux; dix équipages impériaux ruisselants de dorures, en un mot! Cela dure le temps environ d'un éclair... Ce qui fait que beaucoup de gens, voulant, comme moi, tout voir à la fois, ne voient rien qu'un nuage éblouissant, tandis que d'autres, comme notre bonne Lucie, à qui on marche rudement sur les pieds, au moment où, profitant de son sang-froid habituel, elle braque sa lorgnette sur le commandeur des croyants, n'ont pas même la satisfaction de voir ce nuage!

Le cortége passé, la foule s'écoule pour recommencer, sans plus de bonheur, la même interminable station le soir ou le lendemain, à l'occasion de quelque fête de nuit, de quelque représentation de gala ou de quelque gigantesque revue.

D'où je conclus avec un spirituel écrivain (qui, à propos des fêtes des Tuileries et d'ailleurs, classe les Parisiens en trois catégories distinctes : *ceux qui dansent, ceux qui attendent sur le trottoir le passage de ceux qui vont danser, — et ceux qui achètent, le lendemain, les journaux pour savoir quelle tournure avaient les danseurs et quelles toilettes les danseuses*), d'où je conclus, dis-je, que ceux qui se contentent de lire les journaux ne sont pas les gens qui s'amusent le moins, car ils ne courent pas la chance d'être volés comme Marie, d'avoir les pieds meurtris comme Lucie, et de se voir bistrées hors mesure comme ton affectionnée

JEANNE.

MODES

Combien j'approuve tes projets, ma chère Laure, au sujet de ta jeune cousine! mais, prends garde! tu te donnes charge d'âme! Il n'est pas une de tes actions, de tes paroles, que tu ne doives maintenant peser avec la plus scrupuleuse prévoyance.

Nous causerons ensemble quelquefois de ta Lucie, je le veux bien, et quoique nous ne traitions que du côté futile de son éducation, ce côté si futile a son importance : tu l'as pressenti d'ailleurs, puisque tu implores mes conseils, et cela d'un ton très-pathétique...

« Ma fille adoptive est laide, ajoutes-tu; elle sera pauvre; son père, qui occupait une place dans la magistrature, ne lui a laissé aucune fortune. Je veux faire de ma Lucie une femme entendue aux soins les plus minutieux d'un intérieur, et cependant je la veux distinguée, élégante, charmante... Oui, charmante, malgré sa laideur. »

Non, ma chère Laure, ton programme n'a rien d'impossible. Ta cousine sera la femme charmante que tu rêves (tu vois, j'ai remarqué que tu avais souligné particulièrement cet adjectif); il ne s'agit que de lui enseigner l'ordre, la simplicité, le *vrai* goût. Tout cela s'apprend, et s'apprend *surtout* par l'exemple.

Beaucoup de mères traitent leurs filles comme *des poupées perfectionnées*. Je dis, qu'il est bien rare, que des petites personnes élevées dans les falbalas, habituées à se voir empanachées, enrubannées, deviennent jamais des ménagères sérieuses. Ce sont ces petites demoiselles qui, femmes, plus tard, forment ce bataillon, dont la bannière a cette sotte devise inventée par la vanité : « Être mises comme tout le monde. »

Ne te laisse donc pas aller, par coquetterie pour ta fille adoptive, à la parer de broderies, de rubans, d'étoffes coûteuses, sous prétexte que ta garde-robe personnelle fournit à tout cela. Cette coquetterie, qui paraît sans conséquence pour une jeune enfant, doit être réprimée, dès le plus jeune âge.

Cette simplicité à laquelle tu habitueras Lucie ne l'empêchera point d'apprécier une coupe élégante, une garniture gracieuse, au contraire : la simplicité est la base première du *bon goût*, qui consiste, avant

tout, à savoir se mettre selon sa fortune et sa position. Lucie a dix ans. Déjà, si tu m'en crois, elle travaillera, sous la direction de l'ouvrière qui vient en journée chez toi, à confectionner la robe qu'elle devra porter.

Tu as raison de te moquer de moi, je prends facilement le ton dogmatique; c'est que, sous la question chiffons, je vois une question morale. Mais en voila long, pour une seule fois, au sujet de Lucie.— Il ne faut pas que mon bulletin souffre de ma manie prêcheuse.

Permets-moi encore une réflexion, dans le louable but de couper court à tes hésitations pour les emplettes, et puis je ne m'écarterai plus d'une ligne de ma mission.

Les provinciales sacrifient trop souvent *au cossu;* les Parisiennes ont — surtout dans les classes peu favorisées de la fortune — le défaut contraire. Ainsi, pour arborer deux toilettes de plus, elles achèteront une mauvaise étoffe, parce que cette étoffe sera *apparente*. Elles adopteront ces taffetas pelure d'oignon que la moindre humidité, le plus fugitif rayon de soleil, une goutte de pluie, condamnent dès la première sortie à un repos mal acquis, système onéreux, ennemi de l'économie.

Au lieu donc, de profiter de la *merveilleuse occasion* dont te parle Marie, au lieu de te choisir deux mauvaises robes de soie qui ne te feraient aucun usage (pour le prix que tu me cites, on ne peut rien avoir de bon), je t'achèterai une seule robe grisaille, que tu porteras tout cet été, et qui te mènera jusqu'à la fin de l'automne; nous économiserons ainsi une façon, une garniture, sans compter que tu seras beaucoup mieux habillée. — Il est vrai, tu n'auras qu'une seule toilette, mais c'est, crois-moi, un bien léger inconvénient.

J'ai vu l'autre jour, une robe de taffetas à petits damiers noirs et blancs, *très-petits*. La jupe fourreau, se terminait par cinq petits volants coupés de biais, d'environ trois centimètres; chaque volant était bordé d'une soutache noire très-étroite, surmontée d'une soutache couleur cerise. Un mantelet ou fichu Marie-Antoinette, bordé de trois petits volants semblables à ceux de la jupe, remplaçait le paletot, dont le règne semble à son déclin; un chapeau de crin gris forme... comment te dirais-je bien? forme assiette creuse!... fond très-bas, tout rond, bords étroits et tout droits.

Le chapeau avait pour ornement un ruban quadrillé frangé, semblable à la robe, et un bouquet de cerises. — J'ai oublié de te dire que le fichu Marie-Antoinette nouait derrière, mais plus bas que la taille. — Enfin derrière, il simulait une écharpe à pans arrondis. Cette toilette était portée par une très-charmante jeune fille de dix-huit ans.

La mère de la jeune personne — qui a un léger embonpoint — avait une robe de grenadine noire, à dents assez profondes et très-larges, bordées d'une guirlande de feuilles de lierre, en taffetas noir, brodées de perles de jais infiniment petites. Cette guirlande bordait aussi le corsage et tout le devant de la jupe.

Un mantelet *à la vieille*, à larges pans carrés très-longs — avec capuchon à la vieille, — un chapeau de paille de riz blanc, avec guirlande de fuchsias à cœurs de jais.

Une jolie toilette demi-habillée : — Robe de taffetas fond blanc à larges raies bleu-ciel, corsage peplum décolleté carré en Cluny blanc; ceinture de taffetas bleu. Larges manches sultanes, arrêtées par un nœud de ruban bleu. Coiffure *casque* : ce sont plusieurs tresses formant chignon, s'élevant assez haut, comme le nom l'indique, au-dessus du front; guirlande de bluets passée au milieu avec traîne.

Pour jeune fille, une charmante toilette du soir, dans cette saison où les casinos d'eaux et de bains de mer, réunissent tant de jolies danseuses : Jupe étoffe sultane blanche, à dents creuses bordées d'un effilé bleu-ciel, — hauteur trois centimètres. Cette jupe repose sur un jupon en taffetas blanc à rayures bleues, sans garniture. Le corsage en étoffe sultane, à basques très-longues derrière s'ouvre sur la poitrine, et laisse voir un gilet pareil au jupon, descendant un peu plus bas que la taille. Coiffure : trois coques en nattes relevées très-haut; cheveux relevés sur le front et retombant en boucles *naturelles* sur les côtés. A gauche, une rose moussue posée naturellement dans les boucles.

Un charmant costume : Un jupon en orléans blanc garni d'un volant tuyauté, surmonté de trois rangs d'entre-deux Cluny noir. Une tunique très-courte devant, plus longue sur les côtés, et descendant très-bas derrière; cette tunique, à dents créneaux très-larges, est bordée d'un effilé résille noir avec boules, et surmontée de trois rangs de velours noir. Suis-je étourdie! j'oublie de te dire que la tunique est en poil de chèvre blanc, à rayures noires. Manches sultanes, corsage décolleté carré, ou plutôt corselet suissesse bordé en haut d'une résille noire semblable au bas de la tunique; cette même résille, plus haute, montée sur un velours noir, forme ceinture et basques; guimpe en organdi très-fin, plissée.

Coiffure : bandeaux ondulés, relevés; diadème de cheveux posés très-haut, nattés avec un velours noir; de chaque côté, une natte en velours noir retombe sur le cou. On peut remplacer la natte de velours par une boucle, — et sous le diadème mettre des grelots comme ceux de la résille. Ce costume sera très-bien porté par une personne dont la taille est un peu forte, — mais alors le corselet suissesse serait remplacé par un corsage décolleté *carré*. Le décolleté carré diminue la largeur d'épaules; aussi une personne maigre, ayant peu de poitrine, ne l'adoptera-t-elle pas, et préférera-t-elle le corselet suissesse, par exemple, pour robe habillée de jour.

Une façon de robe qui grandit et amincit beaucoup, c'est une tunique courte simulée par des bandes de velours ou des entre-deux de dentelle ou de passementerie. Ces bandes prennent à la poitrine, se retrécissent à la taille, continuent sur la jupe en s'élargissant et se terminent par un gland. Par exemple : le devant quatre bandes : — la première ayant vingt-cinq centimètres de hauteur, la seconde trente, la troisième trente-cinq, la quatrième quarante, — et ainsi de suite tout autour,— allant toujours en augmentant par derrière.

Un costume en drap tunisien, gris-argent tissé de noir, — jupon pareil bordé de trois nattes plates en passementerie noire et blanche; tunique à plis tombant derrière à quinze centimètres au-dessus du jupon, plus courte sur les côtés, relevée sur les hanches par deux larges pattes qui dépassent la

tunique et retombent sur le jupon. Ces pattes et la tunique sont ornées de la même natte que le jupon. La tunique se trouve donc très-courte devant. Chapeau de castor gris bordé de velours noir, avec plume blanche. Toujours peu ou point de crinoline. Robe de poil de chèvre rose, corsage décolleté carré, tunique à plis, très-courte devant, longue derrière, relevée sur les côtés par deux pattes en Cluny. Jupon pareil bordé de trois petits volants *très-étroits*. Au corsage, pour garniture, bretelles en Cluny nouant par derrière, avec pans faisant écharpes; — guimpe en Cluny; manches sultanes et sous-manches en Cluny; — bandeaux courts relevés et ondulés; boucles tombant sur le cou, coques naturelles posées très-haut, velours rose faisant bandeau, et rose, sur le côté; gants blancs.

Si l'on veut transformer cette toilette en costume de ville très-habillé, on ajoutera un paletot pareil, orné de trois petits volants très-étroits, avec capuchon en Cluny; chapeau de paille de riz blanche avec guirlande de petites roses moussues, qui continuent sous le cou en guise de brides. Le capuchon se met un peu partout. — Le mantelet à la vieille en Cluny ou en Chantilly, avec capuchon et larges pans carrés, a toujours mes plus vives sympathies. — Au théâtre, on peut relever ce capuchon, qui est bordé d'une dentelle d'environ dix centimètres, laquelle retombe sur le front. On attache ce capuchon avec deux grosses épingles boules; une rose posée sur le côté dans les cheveux, contribue à en faire une très-jolie coiffure espagnole, deux barbes de dentelle forment les brides et un joli nœud qui accompagne bien le visage.

Tu me demandes à quel âge une femme doit renoncer aux caprices de la mode en fait de coiffure. Question difficile! Mais heureusement, je pourrai te dire sans trop d'embarras, ma façon de penser, car « les lis et les roses » fleuriront encore longtemps sur ton visage. Rien n'est si commun que de voir une femme qui n'est plus jeune, dire d'une femme de son âge, avec un profond dédain : « C'est une vieille femme! »

« Une femme de vingt ans, appelle vieilles les femmes de trente ans; — celles de trente ans se scandalisent de la coquetterie des femmes de quarante ans, et celles-ci disent : quand j'aurai cinquante ans, comme madame une telle, je ne mettrai plus de roses, et je n'irai plus dans le monde. Les femmes de cinquante ans, à leur tour, parlent volontiers des ridicules prétentions des femmes qui n'ont que quelques années de plus qu'elles. »

A mon avis, à quarante ans, une femme doit renoncer à toute fantaisie dans la coiffure; à cinquante ans, elle adoptera soit les bandeaux simples demi-longs, soit les boucles plaquées sur les tempes, et graduées de façon à accompagner les joues, — mais plus de cheveux relevés, plus de boucles folles ou retombant sur le cou!

Il faut que je te cite une robe de foulard couleur paille avec des ornements marrons. La tunique, à plis, était retenue par des nattes en passementerie, en soie marron et en perles de grenat. Cette tunique était relevée très-court sur les hanches; ces nattes tenaient à la ceinture, brodée d'assez gros grenats. Tout du long de la jupe, boutons de grenat; le corsage, devant, laissait voir un gilet de taffetas marron; les manches, étroites, étaient ornées de brandebourgs à la hussarde, avec épaulettes à l'entournure et aiguillettes terminant les nattes. Assez original, comme tu vois.....

Costume de bain de mer en drap léger vert tissé de noir, avec bandes de cachemire pour ornements. Chapeau dont la forme tient un peu du bonnet russe.

Autre toilette très-jolie : une robe de foulard blanc à raies cerises, à cinq dents (celle de derrière très-large). Les dents ornées d'une ruche chicorée en taffetas cerise; — coiffure de cerises, — guimpe et manches en Cluny.

Comme ornements, en général beaucoup de passementeries et d'effilés.

Voici la manière de rendre le noir aux mérinos noirs défraîchis :

On met dans une terrine d'eau *froide* une quantité de cendre appropriée à la quantité d'eau; on laisse infuser toute une nuit. Le lendemain on passe cette eau, pour en extraire la cendre, dans un linge bien fin. Quand l'eau est claire, on y met son étoffe noire, qu'on frotte bien. On prépare une forte infusion de thé, mise au bleu comme une eau ordinaire (mais un bleu très-foncé); on trempe bien son étoffe noire dans cette eau de thé ainsi préparée (elle doit être froide); puis on étend à *l'ombre* le mérinos ou le cachemire, et on repasse *humide* et à *l'envers*.

Manière d'ôter les taches de fruits rouges : On mouille la tache; on tend l'étoffe et on fait brûler dessous quelques allumettes bien soufrées ou un peu de fleur de soufre sur des charbons ardents. Il faut éviter de respirer la fumée de soufre, qui ferait beaucoup tousser. Lorsque la teinte rouge est partie, il reste quelquefois une tache jaunâtre, qu'on enlève avec de l'eau de javelle; on rince soigneusement.

Costume pour bain de mer : pantalon zouave et blouse en mérinos bleu. La pièce de la blouse et le bord des manches courtes ont pour garniture une frange à boules, en laine bleue. Ceinture laçée par devant, faite en mérinos noir, très-haute, doublée roide, et bordée avec du mérinos blanc; bonnet résille en mérinos bleu.

Un autre costume : blouse et pantalon en mérinos rouge, avec bordure et pattes en mérinos blanc. Bonnet toque en mérinos rouge; ceinture en mérinos blanc.

Oui, les chemisettes russes sont toujours très à la mode. Je t'en citerai une en foulard cerise à pois blancs, portée avec une jupe de taffetas noir à dents découpées très-creuses. Ces dents étaient bordées de plusieurs rangs de soutache de soie blanche et cerise alternées; le jupon était en foulard cerise à pois blancs, avec bord plissé; chapeau marin noir, avec long ruban cerise.

Une autre chemisette russe en taffetas bleu ciel, orné d'entre-deux de Cluny blanc; jupon de foulard bleu ciel orné de trois rangs de Cluny blanc; tunique de taffetas noir unie; toque en paille de riz avec bord en plumes bleues.

EXPLICATIONS

Planche VIII

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Parure — 3 et 4, Parure pour enfant — 5, Entredeux — 6, Mouchoir — 7, Carré — 8 à 10, Garnitures — 11, Écusson avec G. D. — 12, Écusson avec P. H. — 13, L. D. enlacés avec couronne de comte, pour drap — 14, H. S. enlacés pour taie d'oreiller — 15, E. G., pour taie d'oreiller — 16, A. A. enlacés à l'impériale — 17, *Louise* — 18, *Aline* — 19, *Denise* — 20, *Adèle* — 21, *Marguerite* — 22, N. F. — 23, B. C. enlacés — 24, R. P. — 25, M. O. D.

COTÉ DES PATRONS. — 26 et 27, Dentelle en tricot — 28, Médaillon en tapisserie — 29 à 32, Patron de ceinture avec bretelles — 33 à 41, Pelote yvonnette — 42 à 47, Jupe empire froncée derrière — 48, Carré en mignardise et crochet.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, Parure en mousseline avec appliques de dentelle; plumetis, cordonnet et paillettes. On emploie pour cette parure des bouts de dentelle dans lesquels on découpe des petits motifs que l'on dispose dans les feuilles et dans les entredeux; on les *bâtit* sur le dessin, puis on trace le cordonnet qui entoure l'applique en dentelle. Lorsque le cordonnet est fait, on découpe la dentelle qui se trouve en dehors de l'applique, et la mousseline qui est à l'envers; ensuite on exécute la broderie.

3 et 4, Parure d'enfant; plumetis, cordonnet et pois sur nansouk.

5, Entredeux assorti à la parure d'enfant, pour faire des pattes ou des entredeux de corsage blanc.

6, Mouchoir, plumetis, feston, cordonnet, point de sable et jour.

7, Carré en batiste ou nansouk, en plumetis, cordonnet et broderie anglaise; il est destiné à séparer des carrés en mignardise et crochet (voir le côté des patrons, n° 48), pour voile de fauteuil, dessus de lit, dessus d'édredon, coussin, etc. On garnit avec une guipure ou une dentelle au crochet, imitation de guipure, dont nous avons déjà donné plusieurs modèles.

8 à 10, Garnitures, plumetis et feston.

11, Écusson avec *G. D.* enlacés, plumetis, cordonnet et pois.

12, Écusson avec *P. H.* enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

13, *L. D.* enlacés avec couronne de comte, grand chiffre pour drap, plumetis, feston et pois.

14, *H. S.*, enlacés, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.

15, *E. G.*, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.

16, *A. A.*, enlacés à l'impériale, plumetis et point de sable. Ce chiffre est assorti au mouchoir n° 6.

17, *Louise*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

18, *Aline*, anglaise, plumetis et cordonnet.

19, *Denise*, anglaise, plumetis et cordonnet.

20, *Adèle*, anglaise, plumetis et cordonnet.

21, *Marguerite*, anglaise, plumetis, cordonnet, œillets et pois.

22, *N. F.*, anglaise, plumetis, cordonnet, œillets ou pois.

23, *B. C.*, anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.

24, *R. P.*, gothique, feston et cordonnet.

25, *M. O. D.*, anglaise, plumetis, cordonnet, œillets et pois.

COTÉ DES PATRONS

26 et 27, Dentelle en tricot.

26, Tableau de tricographie.

27, Croquis de la dentelle.

Voir l'explication de la méthode au mois d'avril 1867.

Afin de bien familiariser nos abonnées avec cette méthode, nous donnons aujourd'hui l'explication de la dentelle n° 27.

Montez 9 mailles.

1er rang. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille prise derrière l'aiguille.

2e rang. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers et 1 maille simple dans la passe du rang précédent — 1 maille à l'envers — 1 maille à l'envers et 1 maille simple dans la passe du rang précédent — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille prise derrière l'aiguille.

3e rang. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 7 mailles simples — 1 maille prise derrière l'aiguille.

4e rang. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — faites 3 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble) — 2 mailles simples — 1 passe — 2

mailles ensemble — 1 maille prise derrière l'aiguille.

5e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 passe — 7 mailles simples — 1 maille prise derrière l'aiguille.

6e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — faites 3 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble) — 3 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille prise derrière l'aiguille.

7e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 passe — 8 mailles simples — 1 maille prise derrière l'aiguille.

8e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — faites 3 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble) — 4 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille prise derrière l'aiguille.

9e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 passe — 9 mailles simples — 1 maille prise derrière l'aiguille.

10e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 7 mailles rabattues — 5 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille prise derrière l'aiguille.

La *tricographie* figure à l'Exposition universelle aux différentes classes où expose la maison Sajou : d'abord à côté du charmant travail d'agrément, la mosaïque des salons, que nous avons déjà signalée à nos abonnées en décembre 1865; puis au salon de l'instruction publique, avec toutes les méthodes d'enseignement approuvées ou recommandées par le ministre.

28, MÉDAILLON en tapisserie pour ornements d'église.

Ce dessin doit être exécuté en point ordinaire en soie d'Alger, la nuance maïs en cordonnet ; ces médaillons peuvent être disposés sur damas de soie ou moire, de toutes nuances.

Placez un des médaillons au milieu de la croix, un dans chaque bras, et un dans le haut; puis trois dans le bas; un à chaque extrémité de l'étole et du manipule, un sur la pale et un sur le voile du calice.

29 à 32, PATRON de ceinture avec bretelles de la gravure du 1er août.

29, Bretelle.
30, Ceinture, dos.
31, Ceinture, devant.
32, Croquis.

Cette ceinture se double de mousseline roide; on fait une pince entre chaque dent, on fixe une petite baleine à l'envers et un biais ou une petite passementerie sur chaque couture. — La bretelle est en étoffe pareille à la ceinture, on la double également en mousseline roide, et on la fixe aux lettres C et D. La guimpe à manches que l'on met en dedans se fait en mousseline ou en tulle, les bouillonnés sont en biais.

33 à 41, PELOTE YVONNETTE.

33 et 34, Patrons de la pelote.
35, Patron de la pièce d'épaule.
36, Pièce d'épaule terminée.
37, Bande pour couvrir les coutures.
38, Patron du fond de la pelote.
39 et 40, Patrons du bonnet.
41, Croquis de la pelote.

Cette pelote est montée sur une tête de poupée que vous vous procurerez chez madame Nanteau, 3, rue de Rohan.

Les boutons sont faits en appliques de drap sur drap, maintenus par de la broderie en soie d'Alger dédoublée; la pelote est faite en six parties; vous alternez une bretonne sur fond noir et un breton sur fond ponceau. La jupe de la bretonne est ponceau fixée par un point mexicain blanc, la rayure est faite par un point de chaînette blanc; le tablier est orange avec rayure et point mexicain bleu; le corsage est vert, fixé par du point mexicain maïs; les nervures des manches sont en petits points lancés noirs, le point d'épine est blanc; la guimpe, la figure et le bonnet sont blancs; les yeux, le nez et la bouche sont brodés en noir, les cheveux en brun, tout le reste en ponceau; les bas blancs sont fixés avec du ponceau; les guêtres havane avec du vert; la main en drap blanc fixée avec du havane, la gaule est noire.

Le breton est en pantalon vert, maintenu par de la soie maïs; la broderie en point de chaînette ponceau; les bas blancs sont bordés de point mexicain noir; le chapeau et les guêtres sont en drap havane, bordé de point mexicain vert; la broderie de l'ornement du chapeau est en cordonnet noir; le gilet bleu est bordé d'un point mexicain maïs; les boutons sont faits par un point noué blanc; le point de chaînette qui marque le milieu est blanc; l'habit est orange bordé de bleu; le point de chaînette est vert; les mains et la tête sont blancs, fixés par de la soie havane; les yeux, la bouche et le nez sont en noir; la ceinture ponceau est fixée par du maïs, le point d'épine est orange.

Taillez deux morceaux de drap noir sur le patron n° 38, vous fixez l'un d'eux au bas des six morceaux. Vous réunissez tous ces morceaux par une couture à l'envers, vous taillez sur les mêmes patrons une pelote en toile que vous rembourrez de son; lorsque la pelote en toile est fermée, vous posez votre dessus en drap et vous fermez la dernière couture par un surjet; puis vous terminez en plaçant en haut le second morceau taillé sur le patron n° 38. Toutes les coutures sont couvertes d'une bande taillée sur le n° 37; la bande la plus large est orange, la plus étroite noire, et au milieu vous posez une soutache ponceau. Fixez la tête sur le haut de la pelote; vous enfermez le bord des épaules sous la pièce n° 37; cette bande est bleue, la bande étroite posée dessus est noire, les petites lignes ponctuées indiquent la profondeur des pinces que l'on fait pour donner à la pièce la forme des épaules; vous placez sur la pièce des boutons plats en argent posés en écailles; le bonnet est en mousseline; la passe n° 40 est bordée d'un ourlet; le fond n° 39 est fixé à plat de B à C et froncé dans la partie restée libre. La petite croix en perle est retenue par un velours noir.

42 à 47, JUPE EMPIRE froncée derrière.

42, Moitié du lé de devant.
43, 2e lé.
44, 3e lé.

45, 4e lé.
46, 5e lé.
47, Croquis de la jupe.

Cette jupe est à traîne; la dimension de ce patron nous force à le donner réduit au dixième. Pour le reproduire en grandeur naturelle, consultez le *Petit Manuel*. Le lé du devant ainsi que le 2e et le 3e sont tout à fait plats; le 4e et le 5e sont froncés; le 4e lé se fronce seulement jusqu'à l'endroit indiqué sur le patron n° 45; on passe un fil à points *devant*, puis un second à un demi-centimètre plus bas, en plaçant les points régulièrement sous les points du premier rang.

48, Carré mignardise et crochet, imitation de guipure, pour voile de fauteuil, coussin, dessus de lit, etc.

Ce carré est fait en mignardise et crochet avec fil d'Irlande n° 100, et séparés par des carrés brodés. Voir n° 7, côté des broderies.

Vous commencez par la grande croix à quatre branches qui forme le milieu. Prenez un bout de mignardise ayant 140 picots de chaque côté; réunissez les deux extrémités par quelques points solidement faits, passez le fil (à la fois dans les 18e, 19e et 20e picots à partir de cette petite couture) dans l'intérieur du grand anneau formé par la mignardise, attachez votre fil en serrant ces trois picots ensemble; faites : ✻ 4 fois : (5 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans la mignardise en piquant le crochet dans 3 picots à la fois) — 3 mailles-chaînettes — 1 bride prise dans 5 picots à la fois, pour former le sommet de la branche. — Vous faites l'autre côté de la branche en ajoutant l'échelle que vous rattachez au premier côté aux demi-brides correspondantes; il faut donc, en faisant ce travail, consulter le dessin n° 48, pour se rendre bien compte de tous les mouvements :

3 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans 3 picots — 5 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans 3 picots — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la demi-bride correspondante, c'est-à-dire dans la 4e prise dans 3 picots. — Revenez sur ces 3 mailles-chaînettes en faisant 3 demi-brides — 1 maille passée en piquant le crochet dans la demi-bride prise sur les 3 picots — 5 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans 3 picots — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la demi-bride correspondante. — Revenez sur les 5 mailles-chaînettes en faisant 5 demi-brides — 1 maille passée en piquant le crochet dans la demi-bride prise sur les 3 picots — 5 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans 3 picots — 7 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la demi-bride correspondante — revenez sur les 7 mailles-chaînettes en faisant 7 demi-brides — 1 maille passée en piquant le crochet sur la demi-bride prise dans les 3 picots — 5 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans 3 picots — 10 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la maille correspondante — revenez sur les 10 mailles-chaînettes en faisant 10 demi-brides — 1 maille passée en piquant le crochet dans la demi-bride prise dans les 3 picots — 9 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans 3 picots — retournez au signe ✻ pour les 3 autres branches.

Avant de terminer la dernière, vous faites l'étoile du milieu, que vous commencez après avoir fait 4 mailles-chaînettes des 9 qui se font à la fin de la branche; vous faites donc après ces 5 mailles; 7 mailles-chaînettes, puis 3 fois : (7 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise en crochet Marie-Louise entre la 5e et la 6e des 10 demi-brides de la branche au-dessus de laquelle vous vous trouvez — revenez sur les 7 mailles-chaînettes en faisant 7 demi-brides — 7 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 5e des 9 mailles-chaînettes réunissant les deux branches — revenez sur les 7 mailles-chaînettes en faisant 7 demi-brides) — 7 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise en crochet Marie-Louise entre la 5e et la 6e des 10 demi-brides de la première branche — revenez sur les 7 mailles-chaînettes en faisant 7 demi-brides — 7 demi-brides sur les 7 mailles-chaînettes que vous avez faites en commençant l'étoile — terminez par 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée et arrêtez le fil à l'endroit où vous l'avez attaché au commencement.

Vous laissez cette croix de côté et vous faites isolément la grecque du bord; il vous faut pour cette grecque un bout de mignardise ayant 300 picots; vous réunissez les deux extrémités, comme pour la croix, par quelques points, en ayant soin de ne pas tourner la mignardise; faites les 8 carrés intérieurs de la grecque; tous s'exécutant de même, nous donnerons l'explication d'un seul. *Dans ce* travail, vous avez des picots au crochet qu'il ne faudra pas confondre avec les picots de la mignardise. Vous faites ainsi les picots au crochet : — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 1re des 5 mailles-chaînettes.

Pour le premier, vous attachez le fil au 1er picot après la couture : — 1 maille-chaînette — 7 fois : (1 demi-bride prise dans 1 picot — 1 maille-chaînette) — 5 demi-brides prises dans les 5 picots suivants — 1 maille-chaînette — 6 fois : (1 demi-bride prise dans 1 picot — 1 maille-chaînette) — 5 demi-brides prises dans les 5 picots suivants — 2 fois : (1 maille-chaînette — 1 demi-bride prise dans un picot) — 7 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 5e maille-chaînette des 6 fois : (1 demi-bride — 1 maille-chaînette) — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 5e maille des 7 mailles-chaînettes — 10 mailles chaînettes — 1 maille passée prise dans la 3e maille-chaînette des 6 fois : (1 demi-bride — 1 maille-chaînette) — redescendez dans les 7 dernières de vos 10 mailles-chaînettes en faisant 1 demi-bride — 2 brides — 2 brides doubles — 2 brides triples — 6 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 1re maille-chaînette des 6 fois : (1 demi-bride — 1 maille-chaînette) — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3e maille des 7 mailles-chaînettes — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 5e demi-bride des 7 fois : (1 demi-bride — 1 maille passée), c'est-à-dire sur le premier côté de l'intérieur de la grecque.

Comme on le voit, ce petit dessin intérieur est composé de 3 rangs qui se font en relevant les picots de la mignardise du deuxième côté de l'intérieur de la grecque, auquel il faut revenir en faisant la raie droite qui sépare chaque rang de petit

dessin. Vous faites donc en revenant sur les mailles-chaînettes 8 demi-brides — sur le côté de la dernière bride triple 4 demi-brides — sur les premières mailles-chaînettes : 7 demi-brides — 1 maille passée — continuez à relever les picots de la mignardise 3 fois : (1 maille-chaînette — 1 demi-bride prise dans 1 picot) — 10 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 4ᵉ maille des 7 demi-brides de la fin du rang précédent, juste au-dessous de la fleurette — redescendez dans les 7 dernières mailles des 10 mailles-chaînettes en faisant : — 1 demi-bride — 2 brides — 2 brides doubles — 2 brides triples — 6 mailles-chaînettes — 1 picot — — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise entre la 2ᵉ et la 3ᵉ demi-bride des 4 prises sur le côté de la bride triple au rang précédent — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3ᵉ des 6 dernières mailles-chaînettes — 10 mailles-chaînettes — 1 maille passée entre la 4ᵉ et la 5ᵉ demi-bride du rang supérieur — redescendez dans les 7 premières des 10 mailles-chaînettes par 1 demi-bride — 2 brides — 2 brides doubles — 2 brides triples — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la demi-bride au-dessus du 3ᵉ picot après celui dans lequel est attaché le fil au commencement du rang — retournez à l'autre côté du carré en faisant 19 demi-brides — 1 maille passée — 3 fois : (1 maille-chaînette — 1 demi-bride prise dans un picot de la mignardise) — 7 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise entre les 2 demi-brides au milieu de la base de la première pointe du rang supérieur — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 5ᵉ des 7 dernières mailles-chaînettes — 10 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la demi-bride du rang supérieur formant la base de la fleurette — redescendez dans les 7 dernières des 10 mailles-chaînettes en faisant — 1 demi-bride — 2 brides — 2 brides doubles — 2 brides triples — 6 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée entre les 2 demi-brides formant le milieu de la base de la deuxième pointe du rang précédent — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 4ᵉ des 6 dernières mailles-chaînettes — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans le picot dans lequel vous avez attaché le fil en commençant le carré — revenez au deuxième côté en faisant 19 mailles-chaînettes — 1 maille passée.

Pour le 1ᵉʳ carré, vous attachez le fil comme nous l'avons indiqué, vous cassez le fil après avoir terminé ; vous laissez libres 11 picots de la mignardise, vous attachez le fil au 12ᵉ pour commencer le 2ᵉ carré — 3ᵉ carré en terminant le 2ᵉ, vous ne cassez pas le fil, vous faites 1 maille-chaînette — puis 1 demi-bride au picot suivant, qui est le 1ᵉʳ du 3ᵉ carré — laissez 11 picots libres, attachez le fil au 12ᵉ pour commencer le 4ᵉ carré — 5ᵉ carré commencez comme le 3ᵉ — 6ᵉ carré commencez comme le 4ᵉ — 7ᵉ carré commencez comme le 3ᵉ — 8ᵉ carré commencez comme le 4ᵉ — en terminant le 8ᵉ carré vous faites 1 maille-chaînette, et vous arrêtez le fil avant de le casser dans le 1ᵉʳ picot du 1ᵉʳ carré.

Extérieur de la grecque : vous commencez par relever tous les picots. Attachez le fil à la couture en prenant ensemble les deux picots qui sont de chaque côté de la couture. — 2 demi-brides sur 1 picot — 6 fois : (1 maille-chaînette — 1 demi-bride sur 1 picot) — 4 fois : (2 mailles-chaînettes — 1 demi-bride) — 1 maille-chaînette — 5 fois : (1 demi-bride — 1 maille-chaînette) — 4 fois : (1 demi-bride — 2 mailles-chaînettes) — 6 fois : (1 demi-bride — 1 maille-chaînette) — 2 demi-brides sur 1 picot — 1 demi-bride prise dans 2 picots à la fois. — Cette explication suffira sans que nous soyons obligée de nous étendre davantage pour comprendre la disposition des mailles plus resserrées aux angles inférieurs et plus éloignées aux angles supérieurs.

Carrés extérieurs de la grecque : attachez le fil à l'angle supérieur, à droite, faites 15 mailles-chaînettes, commencez le dessin : — 4 mailles-chaînettes — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée, prise dans la maille faite au-dessus du 7ᵉ picot, en comptant de l'angle inférieur côté gauche du carré — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2ᵉ des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 5 mailles chaînettes A. — Cette désignation, A, B et C à la suite des 5 mailles est pour distinguer l'endroit où vous devrez prendre les mailles passées en faisant le travail intérieur du dessin. — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la maille faite au-dessus du 4ᵉ picot, en comptant de l'angle inférieur — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2ᵉ des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la maille faite au-dessus du 3ᵉ picot du bas du carré en comptant de l'angle de gauche — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2ᵉ des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 5 mailles-chaînettes B — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la maille faite sur le 4ᵉ picot en comptant de l'angle inférieur côté droit du carré — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2ᵉ des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la maille faite sur le 4ᵉ picot côté droit au-dessus de l'angle — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la première des 3 mailles-chaînettes — 5 mailles-chaînettes C — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée, prise dans la maille chaînette prise dans le 4ᵉ picot en montant toujours sur le côté droit — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2ᵉ des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 6ᵉ maille des 15 mailles-chaînettes du commencement du rang — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2ᵉ des 4 mailles-chaînettes. — 1 maille-chaînette — 1 picot — 3 mailles-chaînettes. — Vous commencez le travail intérieur du dessin en revenant sur ce que vous avez fait ; — 1 picot — 1 maille-chaînette — 3 mailles passées sur les 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ mailles des 5 mailles-chaînettes C. — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 3 mailles passées sur les 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ des 5 mailles-chaînettes B — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 3 mailles passées sur les 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ des 5 mailles-chaînet-

tes A — 1 maille-chaînette — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 3 mailles-chaînettes faites avant de commencer le travail intérieur du dessin — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 1 maille passée dans la 3e des 4 mailles-chaînettes faites en commençant le dessin — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la dernière des 15 mailles faites pour commencer le carré — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans l'angle supérieur à gauche — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la maille faite sur le picot au-dessus de la dernière maille passée; — revenez sur les 20 mailles-chaînettes qui ferment l'encadrement de l'angle droit à l'angle gauche en faisant 10 fois : (1 bride — 1 maille-chaînette, et laissant dans le bas une maille d'intervalle, entre chaque bride) arrêtez le fil à l'angle droit. — Les quatre carrés des angles sont faits absolument comme ceux du milieu, seulement avant de faire les 15 mailles-chaînettes du haut du carré, vous faites 21 mailles-chaînettes pour remplacer la mignardise sur le côté droit. Vous revenez sur ces 21 mailles quand le carré est terminé, en faisant comme pour le haut; — 1 bride — 1 maille-chaînette à l'angle, c'est-à-dire sur la 21e maille vous faites 3 brides prises dans cette même maille.

Il ne reste plus qu'à réunir la grande croix à la grecque, ce travail est fait en quatre fois ; nous donnerons donc l'explication du travail intérieur de l'un des intervalles de deux branches seulement. — On pourra, en terminant les carrés intérieurs fixer le sommet des branches en se dirigeant sur le dessin no 48 pour se rendre compte des 2 picots qui, de chaque côté de cette branche doivent être pris dans les 19 mailles terminant le carré, si on préfère continuer la grecque sans reprendre sitôt la croix, on réunira les 4 picots du sommet des branches par quelques points en fil fin sur la base des carrés.

Vous relevez les 11 picots de mignardise que vous avez laissés libres en faisant 11 fois : (1 maille passée prise dans 1 picot — 1 maille-chaînette), et vous faites le petit triangle mat par 8 rangs de crochet russe.

1er RANG. — 22 demi-brides.
2e RANG. — 3 mailles passées — 19 demi-brides.
3e RANG. — 3 mailles passées — 16 demi-brides.
4e RANG. — 3 mailles passées — 13 demi-brides.
5e RANG. — 3 mailles passées — 10 demi-brides.
6e RANG. — 3 mailles passées — 7 demi-brides.
7e RANG. — 3 mailles passées — 4 demi-brides.
8e RANG. — 3 mailles passées — 1 demi bride.

Pour cette partie seulement, on ne pourra pas se diriger sur le dessin n° 48, la réunion des picots de la mignardise et de ceux en crochet n'ayant pu être rendue exactement à la gravure.

4 mailles-chaînettes — 1 picot — 5 mailles-chaînettes — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 1re maille du 4e rang de crochet russe — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 5 mailles-chaînettes B — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans l'angle de la mignardise, entre la pointe du triangle crochet russe et la base du carré intérieur — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 picot — 9 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 10e des 19 demi-brides formant la base du carré intérieur — 3 mailles-chaînettes — 2 mailles passées prises dans les 2 picots de la croix en mignardise, suivant les 2 déjà fixés — 5 mailles-chaînettes — 3 mailles passées dans les 2e, 3e et 4e des 9 mailles-chaînettes — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise à la fois dans 2 picots de la mignardise après en avoir laissé 2 libres — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 3 mailles passées dans les 2e, 3e et 4e des 5 mailles chaînettes B — 1 maille-chaînette — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise à la fois dans 2 picots de la mignardise après en avoir laissé 2 libres — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 3 mailles passées dans les 2e, 3e et 4e des 5 mailles-chaînettes A — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans les 5 picots de la mignardise formant l'un des creux de la croix après avoir laissé 3 picots libres — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 1 picot — 5 mailles-chaînettes C — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans 2 picots de la mignardise après en avoir laissé 3 libres — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 5 mailles-chaînettes D — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans 2 picots de la mignardise après en avoir laissé 2 libres — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 9 mailles chaînettes — 2 mailles passées dans les 2 picots de la mignardise, précédant les 2 du sommet de la branche — 3 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 14e des 19 demi-brides formant la base du carré intérieur — 5 mailles-chaînettes — 3 mailles passées dans les 2e, 3e et 4e des 9 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans l'angle de la mignardise, entre la pointe du triangle en crochet russe et la base du carré intérieur — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 3 mailles passées dans les 2e, 3e et 4e des 5 mailles-chaînettes D — 1 maille-chaînette — 1 picot — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la dernière maille du 4e rang de crochet russe — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 2e des 4 mailles-chaînettes — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 3 mailles passées dans les 2e, 3e et 4e des 5 mailles-chaînettes C — 1 maille-chaînette — 1 picot — 1 maille-chaînette — 1 maille passée dans la 3e des 4 mailles-chaînettes faites après le dernier rang de crochet russe — 2 mailles-chaînettes; — arrêtez le fil dans la dernière demi-bride en crochet russe.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Gaquin fils imp. r. des Fossés St J. J. Paris.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Ce travail étant un peu compliqué comme tous les objets un peu grands en imitation de guipure, nous engageons celles de nos lectrices qui l'entreprendront, à bien étudier cette explication, le crochet en main avant de commencer leur travail.

PLANCHE DE CROCHET CARRÉ OU FILET BRODÉ

1, Dessus de guéridon.
2, Angle pour bordure.
3, Carré pour pelote en fil très-fin, ou pour dessus de lit en coton n° 25; on sépare les carrés par des carrés en crochet mat ou en batiste à fils tirés.
4, Angle pour bordure.
5, Carré pour voile de fauteuil; on sépare ces carrés par d'autres carrés de même grandeur en piqué blanc, avec petit motif soutaché ou broderie en coton blanc.
6, Ce dessin est tourné sur la planche, il faut l'exécuter en plaçant les pointes en haut et en bas; il peut servir pour entredeux ou pour dentelle, en supprimant le quadrillé uni du bas et en coupant le fil à chaque rang dans les dents.
7, Fond pour serviette à œufs ou à marrons; il peut servir aussi pour voile de fauteuil ou rideau.
8 et 9, Lambrequin et angle pour tablette d'encoignure; il faut trois dents du lambrequin pour garnir le dessus de la tablette; ces dessins se posent sur transparent.
10 et 11, Entredeux.
12, Angle pour dentelle.
Les numéros 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 12 se font en crochet carré avec trois mailles-chaînettes dans l'intervalle de chaque carré à jour, on fait le carré demi-plein en faisant une bride à la place de la deuxième maille-chaînette du carré; il faut, pour ce genre de crochet, faire les brides un peu plus hautes que pour le crochet ordinaire.

TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Première partie d'un prie-Dieu.
2, Bande pour ameublement.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin de pouff; le blanc est exécuté en cordonnet, et le maïs en soie d'Alger. Le fond peut être fait en bleu, violet, vert, etc.

LANTERNE CHINOISE

Deuxième partie de la lanterne chinoise.

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Première toilette. — Robe en sultane multicolore ornée de biais formant zigzag. — Corselet à bretelles orné de même que la robe. — Chemisette en mousseline bouillonnée en biais. — Chapeau en paille beige orné d'une guirlande de feuillage *Bismark*. — Le paletot est assorti à la robe, orné de pointes et de boutons.

Deuxième toilette. — Robe en mousseline sur transparent avec volant plissé surmonté d'un entredeux en valencienne. — Paletot découpé à dents arrondies, garni d'un petit volant et du même entredeux. — Chapeau en tulle orné d'une guirlande de pâquerettes doubles.

Toilette d'enfant. — Robe en foulard rayé. — Corsage sans manches. — Ceinture à petites basques avec bretelles. — Les lés de la robe sont séparés et bordés d'un biais en taffetas. — Jupon en taffetas orné de biais dans le bas.

DEUXIÈME GRAVURE.

Toilette d'amazone. — Robe en alpaga double chaîne marron. — Corsage à basque; peplum avec ceinture. — Chapeau avec voile en gaze marron.

Toilette de campagne.—Jupon en piqué blanc garni dans le bas de rubans noirs posés en biais et traversés par des perles blanches. — Robe nouée sur les côtés. — Corsage moyen âge avec manches longues. Toute la robe est garnie d'un ruban orné de perles blanches. — Chemisette bouillonnée à manches longues bouillonnées.—Nœud de ruban avec perles dans les cheveux.

Toute la garniture de la robe et du jupon est posée sur mousseline de manière à s'enlever facilement, lorsque l'on veut faire blanchir la toilette.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte, recevront au 16 août les patrons suivants :

Robe de petite fille (première gravure du 1er août).
Corsage d'amazone (deuxième gravure du 1er août).
Capuchon circassien.
Gilet d'homme.



Mosaïque

Pourquoi tous les hommes ne regardent-ils pas chacun de leurs jours comme l'image de la vie? Ils ne laisseraient point s'éteindre ainsi, comme une flamme agitée par le vent, le temps qui leur est donné sur la terre.

Mme STAEL.

—

On est aussi désagréable dans la société en quittant tout de suite son avis qu'en le soutenant avec trop de rudesse : il faut au moins se donner le temps d'avoir été persuadé.

PRINCE DE LIGNE.

—

On ne peut satisfaire son mauvais caractère qu'aux dépens de son bonheur.

Mme NECKER.

Nés de Dieu, attachons-nous à lui, comme la plante à sa racine, pour ne pas nous dessécher.

DÉMOPHILE,
Philosophe pythagoricien.

—

CHARADE.

On dédaigne fort mon premier;
Mais son absence est pourtant déplorable;
Un zèle ingénieux, autant que charitable,
En le multipliant forme un puissant levier,
Qui vient en aide à mon dernier.
Mon tout, plus que le sacrifice,
Rend l'homme agréable au Seigneur,
Qui regarde d'un œil propice
Les désirs de l'humble de cœur.

Mme J. DE GAULLE.

Le mot de l'Énigme de Juillet est **SOUCI.**

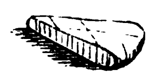
La fleur de ce nom refleurit tous les mois; ses pétales s'ouvrent au lever du soleil, et se ferment quand il se couche.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : **Fais ce que dois, advienne que pourra.**

RÉBUS



TIEN



SE







Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

EXPOSITION UNIVERSELLE

UN PEU PARTOUT — LES CONSTRUCTIONS DU PARC — LA CRÈCHE
LES MÉTIERS FÉMININS — LA GALERIE DES COSTUMES — DENTELLES ET FLEURS
LES EXCENTRICITÉS DE L'EXPOSITION — LES TRAVAUX D'AIGUILLE
LES POUPÉES — LE KIOSQUE DES CACHEMIRES



A journée est libre, mesdemoiselles; voulez-vous que je vous la consacre et que, de compagnie, nous allions explorer ce fameux champ de Mars où toutes les nations du globe se donnent en ce moment rendez-vous?

Oh! notre promenade ne sera pas une promenade scientifique, je vous en préviens!... Ce sera une bonne petite flânerie entre femmes; une flânerie où nous irons au gré de notre caprice, sans nous lancer le moins du monde — et pour cause — dans ces hautes considérations philosophiques, artistiques, philanthropiques qui sont plus du domaine de nos pères et de nos frères que du nôtre; sans beaucoup nous préoccuper non plus de ces inventions grandioses, étonnantes trouvailles modernes qui semblent le dernier mot de l'intelligence et des combinaisons humaines, j'en conviens, mais qui trop souvent, hélas! sont lettres closes, énigmes indéchiffrables pour nous, pauvres créatures... frivoles quelquefois, ignorantes presque toujours!

Donc, nous irons où la fantaisie, où la curiosité nous mènera. Notre promenade d'aujourd'hui sera une sorte de récréation entre les causeries plus sérieuses qui vous ont été et qui vous seront encore adressées dans les colonnes de ce journal; nous parcourrons l'Exposition à vol d'oiseau, pas autre chose; car, savez-vous combien il faudrait de temps, d'après une curieuse statistique, pour regarder, seulement pendant cinq minutes, chacune des 45,000 vitrines contenues dans le palais du Champ-de-Mars? Quinze mois, vingt jours et deux heures!!!... et l'on ne visiterait ni les cafés, ni les restaurants du promenoir extérieur, ni une seule des nombreuses constructions du parc, et l'on resterait dans l'intérieur de dix heures du matin à six heures du soir, sans désemparer! Encore un mot de préambule, puis nous nous engagerons dans ce célèbre tourniquet qui engloutit chaque jour les pièces blanches de tant de pays. Voulez-vous me permettre, mesdemoiselles, de vous indiquer une préparation toute charmante aux visites que vous vous proposez de faire au champ de Mars? Demandez, rue de Tournon, 13, chez M. Jules Tardieu, éditeur, un petit livre ravissant, artistique, spirituel, tout plein de courtoisie pour notre sexe, intitulé: *Lettres à la Dame de cœur, sur l'Exposition universelle*, et signé: *J. T. de Saint-Germain*. Là, dans le plus pur langage, dans ce langage délicat que les femmes entendent si bien, vous trouverez tout à la fois un aperçu complet et un résumé plein d'attrait des merveilles que vous souhaitez voir, et surtout des merveilles les plus propres à vous captiver l'âme et l'imagination; car la dame de cœur de M. de Saint-Germain, mes belles demoiselles, c'est la femme bonne, intelligente, dévouée, qui comprend et protége les nobles aspirations, qui inspire les actes généreux, et au contact de laquelle tout s'agrandit et s'épure... Vous le voyez, il y a bien des *dames de cœur* parmi les lectrices de ce journal!

Pour cette fois rien ne nous arrête plus. Entrons!

Nous y voilà! Mais où sommes-nous et de quel côté allons-nous diriger nos pas?

— Où nous sommes? La discordante musique des chanteurs tunisiens et les cris répétés de ces marchands de pastilles du sérail ou d'autre chose, se chargent de nous l'apprendre. Nous marchons en plein Orient. Ah! mesdemoiselles, gardez-vous des bonbons trompeurs que ces Turcs éhontés veulent vous vendre: c'est de la pommade à la rose ou au jasmin mise en pastilles! Seulement, si l'on vous offre tout à l'heure, non loin du café russe, de grosses boules groseilles, appelées nougat tunisien, achetez en

vite, c'est chose exquise, de même que certaine limonade algérienne débitée par des marchands d'ananas, de vanille et de pastèques, à l'entrée de la rue des Pays-Bas, qui débouche sur le promenoir extérieur. Mais assez de friandise... Suivons le flot qui nous précède.

Les uns vont droit à la maison japonaise, les autres au café chinois; ceux-ci grossissent la queue qui se reforme incessamment devant le panorama de l'isthme de Suez; ceux-là franchissent les marches, ornées de plantes exotiques, du palais du bey de Tunis ou les degrés du temple mexicain. Un narrateur compétent vous a entretenues de ces curiosités transplantées, de si loin, sous notre ciel brumeux... Voyez-vous cette petite construction blanche, de forme originale, devant laquelle trois hommes bronzés, trois types dignes du pinceau d'un Decamps, sont assis? c'est là que logent les ânes et les chameaux d'Égypte. Vous pouvez les apercevoir par cette porte entr'ouverte, ces dociles coursiers du désert qui vous regarderont d'un œil si doux, si profond et si triste.

J'aurais dû vous mener voir dans l'*Okel*, ce caravansérail, ce bazar rempli de bijoutiers, de passementiers, de fabricants de nattes et de tuyaux de chibouques du Soudan et du Caire; avec quelle habileté les sujets d'Ismaïl-Pacha manient l'or et l'argent dans leurs riches broderies. Mais nous en voilà trop loin. Regardez plutôt ces magnifiques sphinx en granit rose qui conduisent au temple égyptien. Dans ce temple, sont exposés des bijoux ayant appartenu à Aah-Hotep, une reine qui vivait au temps où Joseph était le ministre du Pharaon dont parle la Bible. Voilà, j'espère, des joyaux respectables!... ce qui ne les empêche nullement d'être travaillés avec un art étonnant et digne de temps plus modernes. Venez vous en assurer par vous-mêmes; puis, vous jetterez un coup d'œil, à quelques pas de la cage vitrée qui les contient, sur la très-belle statue d'albâtre de la reine Aménirités, sœur de Sabacon et belle-mère de Psamméticus I[er]. La connaissiez-vous, chères lectrices? — Non. — Moi non plus! Il est tant de choses que nous ne savons pas, nous autres femmes!...

Mais si nous voulons errer un peu partout, il ne s'agit pas de nous arrêter ainsi à toutes *les bagatelles de la Porte!* Avançons, avançons...

Là-bas, c'est le pavillon de l'hospodar de Roumanie, qui vous apparaît enluminé comme un missel et surmonté de tours penchées, ne ressemblant pas le moins du monde à celle de Pise.

Par ici, c'est le selamlick du vice-roi d'Égypte. Il a de superbes portes incrustées et des rideaux plissés en éventail.

Avançons toujours... Bon, nous voici tout contre le promenoir extérieur du palais. Faut-il le franchir?

— Pas encore! — il fait dehors un si doux, si beau soleil!

Explorons un peu la partie du parc appelée le *quart français*, Déjà vous connaissez toutes, si ce n'est par vos propres yeux, du moins par les gravures qui l'ont représenté, le pavillon de repos de l'Empereur, avec ses élégants perrons, ses splendides tentures en tapisserie de Neuilly, les mosaïques de son plancher, sa coupole ornée de fleurs artificielles rivalisant avec la nature; son fumoir oriental, son coquet boudoir, peuplé de mille riens ravissants, véritables bijoux d'art? Vos pères et vos frères se sont depuis longtemps entretenus devant vous de ce magnifique appareil qui approvisionne d'eau le champ de Mars, ainsi que de la remarquable exposition de machines du Creuzot? Il a été longuement question, dans ces colonnes mêmes, de l'église et du phare... Mais avez-vous remarqué cette poétique cascade, ombragée de ruines que la main du temps, bien plus que celle des hommes, semble avoir décorées de mousse et de lierre? Et ce carillon qui, à deux reprises déjà, a réjoui mes oreilles d'airs favoris, l'avez-vous entendu?

Dans cette allée est une blanchisserie modèle, mes jolies ménagères; dans cette autre, une boulangerie mécanique; puis une cristallerie, puis une taillerie de diamants; puis, puis, puis un si grand nombre de choses intéressantes, que je renonce à vous les nommer, et encore plus à vous en entretenir en détail. J'aurais pourtant eu plaisir à vous raconter comme quoi, sous le règne de ce célèbre comte de Charollais, devenu plus tard Charles le Téméraire, un jeune apprenti joaillier, qui aimait la fille d'un riche orfévre, — lequel aimait plus l'or, que les gendres sans sou ni maille! — trouva, lorsqu'il y songeait le moins, le moyen, inutilement cherché jusque-là, de polir et de tailler les diamants.

Louis de Berquen (c'est ainsi, je crois, que se nommait le jeune joaillier), apprenant que la fiancée de son cœur allait être donnée à un autre, serra avec force et sans en avoir conscience, entre ses mains crispées par la rage et le désespoir, deux diamants bruts qu'il tenait. Le choc les fit frotter l'un contre l'autre; l'étincelle en jaillit, et de ce jour la manière de doubler la valeur des diamants fut connue.

Mais vous ne portez pas encore de diamants, vous, mesdemoiselles; et quand bien même vous en porteriez, vous préféreriez, j'en suis convaincue, à la satisfaction d'en voir briller sur votre front ou autour de vos bras, la jouissance plus intime, plus délicate de vous occuper de bonnes œuvres, d'institutions charitables, utiles au grand nombre.

La part de ces sortes d'institutions a été largement faite au champ de Mars, et les bons cœurs qui pensent à tout et à tous, même aux infiniment petits, y ont édifié une société protectrice des animaux, en même temps qu'une crèche protectrice de l'enfance, en même temps aussi que des modèles de logements sains et économiques pour les classes ouvrières; que des appareils de sauvetage pour les incendies et les naufrages, pour les travailleurs des mines, pour les plongeurs intrépides enfin, qui vont chercher jusqu'au fond de la mer les coraux et les perles « dont les femmes ont besoin, » comme dit M. J. T. de Saint-Germain dans le charmant petit livre que je vous recommandais tout à l'heure.

Puis, sous une vaste tente — internationale, je crois — sont réunis tous les moyens de transport et de soulagement connus pour les victimes des champs de bataille. Hélas! au lieu de perfectionner les remèdes, pourquoi ne pas chercher à annuler les causes premières du mal? Pourquoi ne pas abolir à jamais ces vilains canons qui font frémir tant de mères, en cet instant où tous les peuples de la terre sont si fraternellement rapprochés les uns des autres? Prions pour qu'il en soit ainsi dans un temps peu éloigné,

mesdemoiselles, car ce serait la plus précieuse conquête de notre grand dix-neuvième siècle.

Bon Dieu! sur quel terrain brûlant vais-je m'engager là?... Plûtot que de nous lancer dans ces aspirations, entrons dans ce gentil bâtiment de la crèche Sainte-Marie. Qui sait? nous y rencontrerons peut-être, en maillot, quelque blessé de l'avenir!...

La création des crèches, vous ne l'ignorez pas, chères lectrices, est toute moderne, toute récente encore; c'est un homme de bien et d'initiative, M. de Marbeau, qui, il y a vingt-trois ans environ, organisa chez nous la première.

Chez nous, bonne semence ne demande qu'à germer: depuis ce temps 17 crèches se sont fondées successivement à Paris, et beaucoup de villes des départements en possèdent aussi; mais, pour parler de Paris seulement, qu'est-ce que 17 crèches, en face de la quantité de pauvres petits enfants qu'un labeur quotidien et forcé prive de leurs mères?

Il serait pourtant si facile d'augmenter le nombre de ces utiles établissements! Songez donc, mesdemoiselles, rien que six francs à donner pour être membre de la société des Crèches... six francs! le prix d'un ruban; et pour la fondation à perpétuité d'un berceau qui abritera des centaines d'innocentes créatures, quarante francs seulement, le prix d'une robe bien simple!

Méditez sur mes paroles en face de la *pouponnière* du champ de Mars, mes chères jeunes filles, et si ces réflexions amènent seulement une sociétaire de plus à cette excellente institution des crèches, ni vous ni moi n'aurons perdu notre journée.

Comme le temps passe ici! déjà quatre heures, et nous n'avons pas encore mis le pied dans l'enceinte du palais, sans compter tout ce qu'il nous resterait de curieux à examiner extérieurement.

Entrons bien vite, en nous extasiant au passage devant les immenses glaces encadrées de rouge, de noir et d'or, dont la manufacture de Saint-Gobain a décoré l'entrée d'honneur, et courons à la colonie féminine de la galerie des machines, car elle ne sera plus en activité tout à l'heure. Quelle est grandiose, n'est-il pas vrai mesdemoiselles? cette immense galerie où tout est problème pour nous, mais où nous admirons d'instinct! Qu'il y a de majesté dans ces formidables rouages, dans ces masses de fer et d'acier d'une force supérieure à toutes les forces humaines; et combien ils sont grands, industrieux, admirables, les hommes qui ont, avec leur seul génie, fait ces incompréhensibles découvertes!

C'est égal, le bruit de toutes ces machines, quelque merveilleuses qu'elles soient, joint au mugissement des orgues du promenoir d'en haut, est bien fatigant pour des oreilles novices! Hâtons-nous de regarder les petites abeilles de cette ruche à nulle autre pareille, et courons chercher du repos et du calme sur les divans des galeries intérieures.

On parle souvent du peu de professions existant pour les femmes; mais n'en voilà-t-il pas sous nos yeux une série complète?

Les fleuristes d'abord, qui passent leur vie à confectionner des roses et des violettes, reflet charmant de celles qu'a créées le bon Dieu, — les éventaillistes, les passementières, les chapelières. Voici maintenant les *brunisseuses*, entre les doigts desquelles le faux métal devient or étincelant; les vannières qui, sans regarder leur ouvrage, et avec une vitesse vertigineuse, n'ayant d'égale que celle de ces gentilles dentellières normandes, tressent artistement le bois et la paille. Ces jeunes filles, à l'aide de verre en fusion, font de petites têtes de perles aux épingles d'acier. Celles-là, maniant avec dextérité les chenilles de toutes nuances, achèvent, en un tour de main, l'élégant filet rouge ou bleu-ciel qui ornera un jour vos cheveux bruns ou blonds. — Voilà une légion de jeunes *imprimeuses*, en rubans bleus dans la coiffure, en sarreau noir sur les vêtements, qui composent et typographient sur place et en quelques minutes, tout ce que l'on veut.

Plus loin s'agitent, dirigées par des mains intelligentes, des machines à coudre de toutes formes. — Ici, s'étale une découpeuse de légumes, pour les raffinés qui ne trouvent pas une mine suffisamment appétissante et *distinguée* aux carottes et aux navets du bon Dieu. Là-bas, une coquette marchande vous vend des sucres d'orge autrichiens, fabriqués sous vos yeux, et d'élégantes demoiselles ne suffisent pas au débit de ces boules de savon de toutes nuances dont on a confectionné la pâte devant vous.

Et puis ce sont des fabricants et des fabricantes de peignes de caoutchouc, de cartes de visite, d'ivoireries, de camées, d'émaux, de porte-monnaie, de bois découpé et sculpté, de pipes!...

Là-bas, là-bas, à l'endroit où les colonies commencent à exhiber leurs parasols bigarrés, leurs lions empaillés, leurs autruches et leurs trophées de roseaux, des Arabes taillent, avec une dextérité prodigieuse, le liége algérien, et en font des bouchons pour nos bouteilles de vin de Champagne et de vin de Bordeaux.

En parlant de vins, si vous voulez savoir quels sont ceux que l'on boit en Russie, en Italie, en Prusse et ailleurs, mes chères lectrices, vous n'avez qu'à me suivre dans cette galerie longeant le promenoir extérieur.

— Les vins... cela vous est bien égal, dites-vous. Et à moi aussi, je vous assure! Mais il ne vous serait peut-être pas aussi indifférent d'avoir une idée, (vous qui toutes, plus ou moins, êtes des femmes de ménage actuelles ou futures), des pâtes et des conserves que font les ménagères russes?

Tenez, voici des bocaux de cosses de pois verts, de mousserons et de choux rouges hachés. Aimeriez-vous ces pommes d'Arabie et ces marmelades d'airelles? Ne trouvez-vous pas que ces fruits de cornouiller et de sorbier confits seraient d'un agréable effet sur la table de famille? Et ces fraises sèches? et ces pâtes aux fruits de rose, de citron et de pomme, disposées dans ces jolies boîtes de bois blanc, découpées et enluminées?

L'Autriche brille par sa bonbonnerie fantaisiste, et j'y aperçois des pantins de sucre rose et tout un ménage de chocolat qui feraient le bonheur de bien des fillettes françaises.

Par ici, ce sont des pâtes d'Italie, des petits-fours, des conserves venues des îles. — On n'est pas friand à Paris seulement, il paraît!

Nous voilà en Prusse!... En vérité, au beau milieu des comestibles, j'aperçois des personnages de grandeur naturelle, vêtus de toutes sortes de costumes nationaux allemands. Que fait donc là cette mariée

du Mecklenbourg, portant une si belle botte de fleurs à la tête et au corsage? et ce prétendu en chapeau de feutre avec son bouquet de roses à la boutonnière? Il y en a bien d'autres encore....

C'est très-intéressant, la galerie des costumes étrangers. Si nous allions voir ceux de la Norwége et de la Suède ? Nous y trouverions toute une charmante idylle, idylle qui vient d'obtenir une médaille d'or, ce qui la couvre de gloire, mais la dépoétise un peu...

Regardez cette gracieuse jeune fille, autour de la tête de laquelle une autre jeune Suédoise fixe, par de longues épingles, cette superbe natte de cheveux blonds. La petite coquette se regarde complaisamment au miroir et sourit... Qui sait si elle ne songe pas au beau garçon que nous allons trouver plus loin, surprenant nos deux fillettes en train d'effeuiller une marguerite ? Mon Dieu oui, mesdemoiselles ! une marguerite : il y en a en Suède comme ailleurs. Je ne vous dirai pas, par exemple, ce que la gentille fleurette répond aux questionneuses; j'ignore le langage des oracles de ce pays-là... mais je suppose cependant que le décret de la marguerite est au gré de chacun, car voici notre curieuse blondine, debout, rougissante et confuse, à côté du beau gars, auquel elle donne timidement la main, tandis que le vieux père, d'un air grave et ému, paraît adresser au jeune couple des paroles qui remuent profondément les cœurs. Tout à l'heure viendra le mariage avec ses splendeurs de parure ; puis, la vie en commun : on n'effeuillera plus les marguerites, on travaillera avec courage, chacun de son côté, en songeant au baby que j'aperçois plus loin encore, suspendu, dans une petite caisse, au côté de sa mère, selon la coutume du pays.

Je ne vous dirai rien, bien que l'on frissonne involontairement en passant à côté, de ce Lapon enfoui dans son traîneau qu'un renne conduit sur un sol de neige et de glace; sol si bien imité, avec de la ouate d'une blancheur éblouissante, qu'on y voit la trace maculée des pas du renne... Mais si nous avions quelques instants de loisir, je vous reconduirais dans le parc; il y a là une maison suédoise, construite tout en bois et si pittoresque, si couleur locale, que vous auriez plaisir, j'en suis certaine, à la visiter. La petite colonie suédoise du champ de Mars y célébra, dernièrement, la fête du solstice d'été, l'une des plus belles de ces contrées septentrionales. L'époque du solstice d'hiver et celle du solstice d'été (le plus court jour de l'année et le plus long) sont l'objet de grandes solennités là-bas. Aussi la maison de Gustave Wasa fut-elle le théâtre d'une curieuse cérémonie, que je regrette vivement de ne pouvoir vous raconter.

Ce que j'aimerais encore bien vous montrer, dans cette partie du parc, ce serait cet *isbah* ou habitation de paysans russes ; la construction en est singulière : elle est tout en bois coquettement découpé et en troncs d'arbres, polis et enchevêtrés de telle sorte que pas un seul clou n'entre dans l'ensemble de la charpente qui les relie les uns aux autres.

Au rez-de-chaussée de l'isbah sont déposés les charrues, les instruments aratoires et des provisions de fromage et des tonnes de caviar qui ne donnent pas à cette partie du logis un parfum de fleur d'oranger, je vous en réponds ! En haut, se trouve l'endroit habité de la maison, le four où les moujicks font leur pain et au-dessus duquel couchent les domestiques et les pauvres gens. Il y a dans la même pièce un lit à rideaux d'étoffe de coton, hermétiquement fermés et ornés sur le devant d'une sorte de fine guipure, faite à l'aiguille par les femmes et les jeunes filles russes, qui décorent de même le bas des serviettes et du linge de maison. Ce luxe d'ornementation, dans les classes inférieures, vient de ce que le linge reste en permanence appendu aux murailles, l'usage n'étant pas de le serrer dans des armoires comme chez nous. Les siéges de l'isbah sont des espèces de pliants à claire-voie; et sur le dressoir, aussi en bois blanc découpé, l'on a étalé des poteries rougeâtres, jaunâtres ou enluminées, qui ressemblent à de la faïence anglaise. Tout bon sujet russe a chez lui le portrait du czar et de la czarine. A côté de ces portraits sont suspendues des images religieuses sous lesquelles les moujicks, très-superstitieux, déposent les huiles saintes protectrices de leur foyer. On appelle cet endroit l'*ichou*, et aucun acte important ne se passe au logis sans que cet *ichou* ne joue le rôle principal: c'est sous l'ichou que l'on place les mariés quand il y a un repas de noces; c'est l'ichou qui a le dernier regard des mourants; l'ichou encore qui préserve la couchette de l'enfant nouveau-né...

Mais où vais-je m'égarer quand nous avons si peu de temps et d'espace ! Nous en étions à la galerie des costumes. Pour faire une transition ménagée, puisque nous venons de parler noces, permettez-moi, mes charmantes lectrices, de vous arrêter devant cette bizarre couverture de perles et de coquillages, destinée au harnachement des chameaux qui portent les fiancés égyptiens. Examinez aussi ce fellah du Nil et dites-moi si, avec ses vêtements de toile bleue et de coton blanc, il diffère immensément de ces paysans français qu'on voit là bas dans la curieuse salle où sont exposés les costumes de nos anciennes provinces?

Voici une femme cophte (chrétienne d'Egypte) dont les yeux seuls sont découverts et dont le long voile flotte, depuis le haut du nez jusqu'en bas d'une large robe de couleur sombre, tandis qu'un bandeau rouge recouvre son front. Ce genre de toilette conviendrait peu à un grand nombre d'entre vous! Mais combien vous vous trouveriez à plaindre si, comme les Persanes, vous aviez un voile épais sur toute l'étendue du visage. Il est vrai que ce voile est rendu clair à l'endroit des yeux, par une admirable broderie à jour, et que vous et moi portons souvent, sans nous plaindre, des petits chiffons de tulle ou de crêpe qui, sous le nom de voilettes, loups, muselières, etc., ne valent guère mieux... Madame la mode, cette souveraine trop écoutée qui régit la France (et bien d'autres nations!) l'ayant exigé, nous trouvons même cela charmant, quelquefois !

Ah ! c'est dans les vitrines de notre exposition qu'elle s'en est donné à cœur joie, cette fantasque, cette capricieuse mode ! Que de prouesses, que d'excentricités, que de merveilles aussi... quand ce ne seraient que cette admirable robe brodée de plumes de paon, que ce costume couleur bismark, d'une coupe et d'une richesse hors ligne, que cette ravissante toilette en taffetas blanc et paille, que ces traines splendides, ces vêtements brodés d'or, d'argent, de perles et d'une magnificence telle que je ne trouve pas de mots pour vous les dépeindre. C'est égal, il y a loin de ces chefs-d'œuvre du goût tradi-

tionnel des couturières françaises à cette *sainte mousseline* et à ces quelques aunes de ruban qui faisaient la parure des grands jours de nos mères... En sommes-nous plus belles et plus heureuses? Je ne le crois pas!

Oh! je sais bien que ce n'est pas dans une exhibition industrielle comme celle-ci, qu'il faut venir chercher des modèles de simplicité. Mais puis-je m'empêcher, à la vue de ces fastueuses choses, de déplorer ce fatal luxe qui croît de jour en jour, qui tend à se généraliser de plus en plus, et qui nous fait perdre en bonheur intime ce que nos folies font gagner aux serviteurs de notre vanité et de notre coquetterie?

Cette réflexion morale, ou morose, à votre choix, ne nous empêchera nullement de joindre les mains avec extase devant la splendide robe de point d'Alençon dont ce velours rouge fait si bien ressortir le dessin compliqué. Il a fallu dix mille cinq cents journées d'ouvrières pour l'exécuter. Dix mille cinq cents journées... pas davantage, mesdemoiselles!!!... Et quelle est belle aussi cette pointe de dentelle noire de Bayeux offrant aux yeux émerveillés des promeneuses une si artistique jetée de roses! Et ce volant en dentelle ombrée qui, à lui seul, nous affirme-t-on, coûte quatre-vingt-cinq mille francs; ne l'admirez-vous pas?... de loin, bien entendu! car toutes ces précieuses choses sont vrais morceaux de souveraines, et la preuve, c'est que voici une délicieuse robe de mousseline brodée qui fut offerte à l'Impératrice, lors de son voyage à Nancy, par les jeunes ouvrières de cette ville.

On brode aussi merveilleusement à Metz: regardez plutôt ce groupe de chèvres si richement encadré, vrai tableau à l'aiguille! Mais c'est la Suisse, c'est Saint-Gall qu'il faut voir. Pendez-vous, mesdemoiselles! quelques doigts de fée que possèdent la plupart d'entre vous, jamais vous n'auriez la patience d'exécuter, j'en suis sûre, un mouchoir qui aura la finesse de celui-ci: il est fait avec du coton n° 300! Et quels jours miraculeux, quel relief, quelle incroyable régularité!...

Qu'en dites-vous? Continuons-nous notre revue des dentelles, — on dit que l'Angleterre et la Belgique en ont aussi d'admirables,—ou bien entrons-nous dans le salon des fleurs artificielles, placé tout près d'ici? Entrons, soit!

C'est encore là un parterre de merveilles! Voici une collection de roses coupées il y a dix minutes à leurs rosiers, c'est certain; quelques-unes sont humides de rosée...

Et ces bouquets de bouquetières: roses thé, roses du Bengale, boutons de roses mille-feuilles! Et ce grand vase de cristal qui contient un groupe (de roses toujours) des espèces les plus rares! Décidément cette vieille reine des fleurs triomphe au champ de Mars comme partout. Mais qu'il est naturel aussi ce bouquet composé de fleurettes insignifiantes dont je ne me rappelle plus bien le nom, et de tiges d'arbustes printaniers! On les a cueillies et groupées au hasard, puis suspendues, les queues en l'air, au milieu d'un fouillis de capucines, de pervenches et de jasmin, c'est admirable!

J'en dirai autant d'un massif encadré de pieds de violettes,—sans le cristal de la vitrine elles embaumeraient! — de lierre poudreux et d'orangers placés sous un haut rosier qui secoue les pétales de se fleurs, trop épanouies, sur la terre où les insectes viennent les trouer. C'est le plus habile des trompe-l'œil, la nature prise sur le fait.

Ne nous éloignons pas sans donner un regard à ces plumes si légèrement, si artistement montées; à ces fleurs en filigrane d'or et d'argent, à cette tunique en fin duvet, et à ces splendides papillons dont nos élégantes ornent maintenant leurs coiffures. Puis, nous traverserons rapidement la galerie des étoffes, regardant, à vol d'oiseau, les belles impressions sur mousseline, pour robe, de Mulhouse, les soieries de Lyon, les écossais et les fins alpagas de l'Angleterre, les foulards et les somptueuses étoffes de soie, d'argent et d'or de l'Inde, de la Turquie et de l'Égypte. Nous dirons que les pailles de l'Italie sont magnifiques, mais les formes des chapeaux italiens abominables; que nous préférons les mosaïques de Florence aux aigrettes en verre filé de Murano et aux bagues en filigrane de Venise... Vous jetez un regard de regret à la section des bijoux... Dame! c'est que nous ne nous y arrêterons pas: vous en parler serait marcher sur le terrain d'autrui, et y marcher mal. Je laisse donc à d'autres, mes chères curieuses, la tâche de faire scintiller à vos yeux ces rubis et ces émeraudes, ces perles et ces diamants. Pourtant je me permettrai de vous signaler, en Russie, un curieux objet d'orfèvrerie appartenant à la grande-duchesse Marie, à qui il fut offert. Il est estimé 2,750 roubles. C'est un coussin d'or imitant le canevas, sur lequel est posé un bouquet dont les fleurs, très-délicatement faites, sont en or et en argent. Ce bouquet, placé, dans un porte-bouquet rehaussé d'émail noir, est soutenu en outre par un papier dentelle en argent. A côté des fleurs s'étale négligemment un mouchoir d'argent d'un si admirable travail que, pendant quelques minutes, je me suis demandé si réellement il n'était pas en batiste et en dentelle.

Un regard dans ce même salon russe, à une pendule plus qu'originale, qui représente un tournesol se balançant dans un vase de faïence.

Puisque j'ai entamé le chapitre des singularités, et excentricités de l'exposition, je vais en indiquer quelques autres encore devant lesquelles s'extasient les badauds.

Le cygne d'argent automate de la section anglaise, ainsi qu'un service à thé avec sucrier-wagon-locomotive.

Les chapeaux-cloches à fromage de la cristallerie autrichienne.

Un fauteuil danois, représentant une énorme rose en velours rouge, avec tige et feuilles en soie verte capitonnée, formant les pieds et les bras.

Une pendule belge à mécanisme très-complet qui, en trois heures, et par tableaux animés successifs, fait assister au séjour de Napoléon Ier à l'île d'Elbe, à son embarquement et à son retour en France.

Un berceau tout en coquillages de nacre, exposé par l'Espagne; berceau dont les rideaux, en tulle, sont semés de scarabées de nacre; qui est ombragé par un palmier, aussi en nacre, sur lequel chante un oiseau toujours en nacre, et qu'on a enfin couronné de fleurs en nacre comme le reste.

Enfin deux portraits en pied de l'Empereur: l'un fait à Berlin, rien qu'avec des têtes d'immortelles peintes; l'autre, œuvre de patience incompréhensible

exécuté en tout petits rouleaux de papier de nuances diverses collés les uns auprès des autres. Ce dernier est placé non loin des colonies françaises et voisin des belles tapisseries exposées par la princesse de Beauvau et d'un bouquet de coquillages naturels, dont vous admirerez certainement, si vous le voyez, les délicates touffes d'aubépine et les ravissantes roses de haies.

Ces tapisseries et ce bouquet me ramènent tout naturellement aux ouvrages de femme, dont nous n'avons pas encore dit un mot, sauf ce qui concernait l'industrie des broderies et des dentelles. Voulez-vous que nous fassions une petite course au clocher, pour chercher autour de cette immense exposition quelles sont les plus habiles travailleuses du globe? Car toutes les femmes travaillent, mesdemoiselles, depuis les indigènes des îles barbares qui font des fleurs en écailles de serpent, et celles de Bahama, qui nous envoient ces coquettes montures de peignes en coquillages, jusqu'aux femmes de Calcutta, qui confectionnent des paniers à ouvrage brodés d'ailes vertes de scarabées, et disposent en écrans des coqs empaillés; depuis les Berlinoises, les Viennoises, et toutes les Allemandes, qui tricotent des chefs-d'œuvre en soie et en laine, et dont les ouvrages de tapisserie et de perles sont renommés en tous pays, jusqu'aux Suissesses, qui font des miracles de broderie, jusqu'aux Françaises, dont les prodiges de fantaisie et de goût sont connus, jusqu'aux Américaines et aux Russes, qui nous apportent de délicieux tableaux exécutés en brindilles de mousse et en feuilles sèches, jusqu'aux Anglaises, passées maîtresses dans l'art des fleurs en cire.

Les Ottomanes exposent une espèce de guipure à l'aiguille, en soie de couleur, si fine, si fine, qu'on se demande comment elles peuvent s'y prendre pour l'exécuter; ce doit être un incroyable travail de patience.

Les femmes de Vénézuela fabriquent une foule de menus objets en moelle de jonc, et font, comme les Mexicaines, des mouchoirs en guipure à fils tirés d'un travail prodigieux.

Enfin nous admirons dans la Roumanie des appliques de drap et de velours fort jolies, pour ameublement, et de singulières broderies exécutées sur satin, avec du fil d'or et des pepins de fruits.

Que de choses il y aurait à examiner aussi dans les jouets d'enfants exposés par les différents peuples! Le rocher des joujoux mécaniques et les trop belles poupées françaises qui attirent constamment une foule cosmopolite, auraient droit à une mention spéciale. Pourtant nous dirions peut-être, profitant de la circonstance, que malgré leur infériorité évidente sur ce point, nos voisins d'outre-mer, et voire même les fabricants tant vantés de l'Allemagne, sont plus sages que nous, en ne donnant pas à leurs enfants, comme nous le faisons, des jouets perfectionnés jusqu'à l'art. Ils les habituent ainsi à s'amuser de peu et de tout, tandis qu'en France, et dès leur plus jeune âge, les marmots, blasés par les trop beaux joujoux que nous leur laissons briser, font l'apprentissage de la prodigalité, du luxe et de mille autres choses dont ils subiront les malheureuses conséquences plus tard, peut-être...

Ces restrictions faites, admirons avec tout le monde le merveilleux aplomb avec lequel mesdames les poupées font les honneurs de leurs coquets salons à ces éblouissants pantins, dorés et argentés, et passons notre chemin.

Ah! mon Dieu! et le kiosque des châles que nous avons oublié!... mesdemoiselles, c'est à être fières de nous-mêmes... Quoi! des femmes, des jeunes filles ont pu négliger les cachemires, et les cachemires de l'Inde encore... Vrai, je trouve cela prodigieux! Oh! Mais nous retournerons dans le parc pour les voir, et je vous montrerai des choses superbes.....

Tenez, il y a là-bas, dans la galerie que nous venons de quitter, un cachemire français qui est un véritable miracle de fabrication; et la finesse en est telle, qu'un ouvrier habile, en travaillant quatorze heures, en faisait à peine cinq centimètres. Aussi lui a-t-on accordé les honneurs de l'encadrement, à ce châle sans pareil! Vous le trouverez à l'entrée de l'exposition des cachemires français, entouré de velours violet et placé au-dessus d'un médaillier où se coudoient, dans un glorieux pêle-mêle, les décorations et les médailles gagnées dans les diverses expositions, par la célèbre maison qui l'expose.

L'avez-vous découvert, mesdemoiselles? et vous ai-je exagéré quelque chose?

Je vous engage à bien étudier le kiosque des cachemires indiens. Il y a de fort extraordinaires et de fort curieuses choses à y voir, quand ce ne seraient que les tableaux, si naïvement peints, qui nous représentent les différentes phases de la fabrication de ces sortes de châles; le duvet recueilli sur les chèvres cachemiriennes et filé par les femmes; la teinture de ce fil, livré ensuite aux tisserands, lesquels tisserands fabriquent sur leurs petits métiers toutes sortes de morceaux d'étoffe que l'on assemblera, que l'on nettoiera et que l'on enduira de colle de riz, pour vous les présenter, enfin, mesdames, sous cette forme aimée des cachemires de l'Inde.

Mais l'exposition est depuis longtemps fermée; les promeneurs et les promeneuses deviennent plus rares; les globes lumineux enguirlandés autour de la galerie extérieure resplendissent, le café Chinois s'illumine... au gaz! ce qui est assez peu couleur locale pour l'instant, mais qui le sera bientôt, puisque l'on parle d'éclairer ainsi Pékin. Le phare électrique caresse tour à tour de ses chatoyants reflets, le grand velum, les bosquets ombreux du parc et le balcon, inondé de lumière du cercle international. Il est temps de vous quitter, et c'est ce que je vais faire, me demandant toutefois, en tremblant un peu, mesdemoiselles, si ce trop long verbiage ne vous a pas occasionné la fatigue excessive que me cause toujours, à moi, une promenade prolongée dans ce champ de merveilles qu'on appelle l'Exposition.

E. DE VILLEBLANCHE.

BIBLIOGRAPHIE.

LA MÉMOIRE DU CŒUR

TRAITS DE RECONNAISSANCE

Par Mme de Gaulle.

Ce livre n'est qu'une compilation, mais elle est faite avec tant de soin, de cœur et de tact, que nous y avons trouvé une jouissance réelle. L'auteur a recueilli, comme une abeille recueille son miel, tous les traits de gratitude envers Dieu, enver la sainte Vierge, envers les parents, la famille et les bienfaiteurs qui, dans ces derniers temps, ont honoré l'humanité ! Par un singulier hasard, sur notre table un journal coudoyait ce bon livre ; dans ce journal se trouvait un trait d'ingratitude infâme; la lecture du journal oppresse le cœur, ce livre salutaire le dilate; là c'est la bassesse et la cruauté dans toute leur horreur; ici, c'est la vertu touchante et noble, la reconnaissance répondant au bienfait, le dépassant quelquefois; le dévouement d'une vie payant l'aumône d'un jour, et la chaîne de l'amour liant la terre au ciel, liant les hommes entre eux par des nœuds sacrés. Ce livre si modeste est un livre utile; je crois que personne ne pourra le lire sans devenir un peu meilleur. Lisez-le, jeunes filles, et répandez-le autour de vous (1).

HISTOIRE D'UNE AME

PAR M. L'ABBÉ ÉCALLE (2).

Qu'a donc fait cette âme, pour qu'on ait jugé utile d'écrire son histoire ? Elle a passé vite sur la terre, mais durant ce court exil, elle a si bien et si tendrement aimé Dieu, ses parents et les pauvres; elle a si pleinement accompli les préceptes et les conseils de la loi divine, elle a paru si aimable et si bonne, qu'on n'a pas voulu que cette pieuse mémoire pérît à jamais dans le souvenir des hommes. Un prêtre éclairé a recueilli ce que mademoiselle Charlotte de Mesgrigny (c'était le nom que cette âme sainte avait porté ici-bas) avait laissé de notes, de lettres, de précieux documents, confidences faites à elle-même ou versées dans le sein de l'amitié; il a rappelé ses propres souvenirs, il a interrogé ceux qui avaient bien connu cette jeune fille, et il a écrit un petit volume plein de charme et de douceur. Nous engageons nos jeunes lectrices à lire cet ouvrage, qui leur convient si bien, puisqu'il leur retrace les saints devoirs qui occupent leur vie, et nous ne doutons pas que cette âme humble et modeste qui s'est ignorée elle-même, ne leur fasse, par ses suaves exemples, un bien extrême. *Pourquoi*, disait saint Augustin, *ne ferions-nous pas ce que ceux-ci ont fait?*...

MÉMOIRES D'UNE INSTITUTRICE

A CONSTANTINOPLE

PAR DON ALONZO (1).

De beaux paysages orientaux, des détails de mœurs locales, un tableau fidèle des œuvres chrétiennes établies dans la capitale des sultans donnent de la valeur à ce livre. Le roman est simple et touchant. Marie, une jeune Française, est institutrice à Constantinople; sa grâce attire les yeux, sa piété fervente, la noblesse de son caractère se révèlent dans tous les détails de sa vie. Un Arménien, héritier d'une des plus anciennes et des plus riches familles de son pays, l'aime et veut l'épouser; elle refuse, elle résiste à toutes les tentations; la différence de religion l'éloigne de celui à qui elle confierait si volontiers sa destinée. Éclairé lui-même par ces généreux refus, l'Arménien abjure, devient catholique, et reçoit la main de Marie. Ce joli récit est surtout un prétexte à faire connaître l'Orient et le bien qui s'y opère par la religion; sous ce rapport, l'auteur a parfaitement réussi : il a fait un livre utile et un livre amusant, qui peut être placé entre toutes les mains.

M. B.

(1) Chez Victor Sarlit, 25, rue Saint-Sulpice. Un beau volume in-8°.

(2) Un volume, chez l'auteur, à Troyes, et chez Lethielleux, 23, rue Cassette, à Paris. 80 centimes. Franco.

(1) Un joli volume, chez Putois-Cretté, rue Bonaparte, 89, Paris. 2 francs. Franco.

ANNE-MARIE

(FIN)

XXII



NNE-MARIE avait mûri un projet qu'aussitôt arrivée, elle s'empressa de mettre à exécution, et elle en parla à la douairière, que le départ de sa fille remplissait de tristesse.

« Ma mère, lui dit-elle, un de vos enfants vous a quittée, mais l'autre peut revenir : les émigrés rentrent, l'on obtient facilement leur radiation.

— Vous croyez, Anne-Marie ?

— Oui, madame; j'en suis bien assurée par les paroles de la mère Du Chastel : Monsieur son frère, émigré et qui habitait l'Angleterre, est rentré en France depuis trois mois.

— Et comment s'y est-on pris pour obtenir cette grâce?

— En s'adressant aux gens en place, à ceux qui ont du crédit.

— Au fait! rien ne change en ce monde que les noms : il y aura toujours des puissants et des faibles, des protecteurs et des protégés : dans ma jeunesse, on recherchait la faveur de M. de Choiseul, de M. d'Argenson... aujourd'hui on baise la main de quelque jacobin...

— S'il le fallait, madame, je baiserais la terre devant eux... la pauvre reine ne disait-elle pas qu'elle se serait volontiers prosternée devant le petit nègre Zamore pour obtenir la grâce de son fils ? Je ferais cela, et plus encore, pour revoir le comte.

— Et moi! dit la pauvre mère. Mais vous avez donc tenté quelque chose ?

— Oui, madame, j'ai écrit, et ma lettre est partie.

— Et à qui vous êtes-vous adressée ?

— A mon père, répondit Anne-Marie en rougissant.

— Il est notre ennemi, ennemi acharné!

— Madame, ne le croyez pas... mon père me chérit d'ailleurs, et il veut mon bonheur...

— Et peut-on voir cette lettre?

— Oui, madame, en voici la copie :

« Mon très-cher et très-honoré père,

» Je ne reçois pas de vos nouvelles aussi fréquemment que je le désirerais; je pense que le soin des affaires publiques vous retient; mais combien je désire que le complet rétablissement de la tranquillité me permette enfin de vous revoir et de vous témoigner mon affection et mon respect!

» Je viens, mon très-cher père, vous demander une grâce. Je me trouve, depuis près de quatre ans, séparée du comte Léonce : il a suivi ceux de son ordre, en émigrant; mais il ne s'est pas mêlé d'affaires politiques, il n'a pas fait partie de l'armée des princes, et l'on m'assure qu'il pourrait rentrer en France si quelqu'un sollicitait sa radiation de la liste des émigrés. Ce retour me rendrait bien heureuse, car je suis attachée de cœur au mari que vous m'avez choisi, et je ne doute pas que désormais je ne sois très-satisfaite avec lui, ainsi que je le suis avec madame d'Audreville, qui me comble de bontés. Votre amitié pour moi, mon très-honoré père, pourrait m'obtenir cette grâce; ce serait un bienfait de plus ajouté à tous ceux que je vous dois, et qui me laissent profondément et à jamais reconnaissante.

» Daignez, mon cher père, accueillir ma demande avec faveur et me permettre de vous renouveler l'hommage du profond et tendre respect avec lequel je suis pour la vie.

» Votre fille obéissante,

» JANSON, comtesse d'Audreville. »

La douairière lut cette lettre, qu'Anne-Marie avait écrite avec beaucoup de peine et de soin, car elle maniait plus aisément l'aiguille que la plume, et elle dit :

« Puissiez-vous réussir! ce serait le bonheur de ma vieillesse que de revoir mon fils... Mais quoi qu'il advienne, je vous remercie, ma fille... On ne vous trouve pas en défaut quand le devoir et l'affection ont parlé. »

La réponse de M. Janson se fit attendre longtemps. Il écrivit enfin :

« Vous vous trompez, ma fille, en me croyant puissant et en crédit; j'ai beaucoup d'ennemis, et si ma tête est en sûreté aujourd'hui, je ne sais si elle le sera encore demain. Les temps ne sont pas favorables aux honnêtes gens qui n'ont voulu que le bien. Mais eussé-je ce crédit que vous me supposez, je ne sais si je l'emploierais à ramener en France un des membres de la caste privilégiée qui nous a fait tant de mal, et, en particulier, un homme qui m'a cruellement déçu et qui vous a rendue malheureuse. Vous voulez le ramener auprès de vous, vous espérez en ses procédés; je loue votre vertu, sans partager tout à fait vos illusions. Mais, je vous le répète, je ne puis rien : je vois au pouvoir, à la source des grâces, des hommes souillés de crimes, enrichis par les déprédations, tels que l'ex-procureur, gendre de Fernaux, qui, après avoir servi de secrétaire à Lebon, après avoir flatté

» les passions sanguinaires et cupides des jacobins, » est aujourd'hui l'homme en place, le maître qui » dispose du sort des citoyens. C'est, du reste, une » âme vénale qui ne refuse rien à qui peut donner de » l'argent.

» Vous me témoignez le désir de me revoir; croyez » que je le partage. Toute mon envie serait de quitter les affaires, d'abandonner mon siége à la Convention, et de me retirer, non à Cambrai, où j'ai » trop d'ennemis, mais dans ma ferme de Felleries. » Je goûterais là un peu de solitude et de tranquillité, » dont j'ai grand besoin.

» Adieu, ma chère fille, je vous embrasse avec affection.

» V. Janson. »

« Je n'espérais guère, je n'espère plus, dit la douairière après avoir lu cette lettre, qu'Anne-Marie n'avait pu s'empêcher de lui communiquer.

— Mon père ne peut rien, répondit-elle, et comme il paraît abattu! On l'appelait jadis l'heureux Janson, mais aujourd'hui!...

— Il n'y a plus de gens heureux en France, ma bru; tous souffrent, les uns par leur faute, les autres par la faute d'autrui.

— Pourtant, madame, je n'ai pas renoncé à tout espoir...

— Lequel? mon Dieu!

— Ce gendre de M. Fernaux, ce tout-puissant Loinville...

— Vous lui écririez!

— J'ai écrit, madame, et je me suis hasardée à offrir à sa fille, une petite enfant que j'ai vue sur les genoux de sa mère, un présent de quelque valeur... »

La douairière fut émue par cette persévérance généreuse; elle tendit la main à Anne-Marie, et lui dit:

« Vous mériteriez bien un peu de bonheur... puisse mon fils vous le donner! »

Anne-Marie lui baisa la main en silence; elle n'avait plus au fond du cœur les sentiments douloureux et amers qui l'agitaient autrefois, mais une profonde mélancolie oppressait son âme: le bonheur, désir invincible de notre être, lui semblait trop loin pour qu'elle pût l'atteindre: l'eau fuyait sous ses lèvres à chaque fois qu'elle croyait se désaltérer. Puis, la tristesse découragée de son père, les craintes qu'il exprimait, jetaient dans sa vie un nouvel élément d'inquiétude, et elle se disait à elle-même:

« Je craindrai donc toujours pour quelqu'un des miens, et je ne pourrai donc jamais goûter auprès d'eux un repos qui me serait si nécessaire?... »

Six semaines s'écoulèrent sans amener de réponse; enfin un pli, tout chargé d'emblèmes républicains, fut remis à Anne-Marie; elle l'ouvrit, avec une vive émotion; il ne contenait que quelques lignes:

« Paris, 15 prairial an IV.

» Citoyenne,

» Après information, je me suis convaincu que » votre demande concernant le citoyen Audreville, » mérite considératon; je vous donne avis que je » l'appuie dans les bureaux.

» Salut et respect,
» Loinville. »

La comtesse Léonce, tout émue de la joie qu'elle allait donner, courut vers la douairière et lui dit, en entrant dans sa chambre:

« Il reviendra! vous le reverrez! »

La vieille dame ne put lire qu'à grand'peine les lignes bienfaisantes, signées cependant d'un nom qui lui fut odieux; des larmes mouillaient ses paupières et lui voilaient ce qu'elle aurait tant voulu voir; enfin elle lut et relut, et dit avec un attendrissement peu commun chez elle:

« Je pourrai mourir quand je l'aurai revu, et si je mourais auparavant, dites-lui, ma fille, que je ne désirais vivre que pour l'embrasser encore une fois. »

En reprenant la précieuse lettre pour la relire encore une fois, Anne-Marie vit, au bas du papier, une petite note que, dans son empressement, elle n'avait pas lue:

« Je crois devoir ajouter que le citoyen Janson, votre père, s'est trouvé compromis dans une conspiration ayant pour chef un Italien, nommé Buonarotti. On dit qu'il sera déporté à la Guyane. L'ancienne relation qui a subsisté entre votre famille et celle de mon épouse m'engage à vous donner cet avis. »

Anne-Marie lut ces mots terribles presque sans les comprendre; elle les montra à sa belle-mère, qui la regarda avec une profonde pitié.

« L'un est sauvé, dit enfin Anne-Marie, et l'autre est perdu! O mon père! si je pouvais le secourir, au prix de ma propre vie! »

La comtesse réfléchissait, et reprenant soudain une part de son ancienne énergie:

« Ne vous laissez pas abattre, dit-elle, vous m'avez sauvée, vous le sauverez peut-être, mais il faut vous presser de partir.

— C'est ce que je pensais, madame.

— Eh bien! hâtez-vous, faites commander la chaise, ordonnez qu'on vous prépare un porte-manteau, prenez de l'argent, des bijoux, n'épargnez rien: nous vivons sous le règne de la vénalité, ne l'oubliez pas.

— Madame, répondit Anne-Marie, vous vous intéressez donc à mon pauvre père! hélas! que j'en suis reconnaissante et touchée!

— Dépêchez-vous, lui repartit brusquement sa belle-mère, qui voulait cacher son émotion. Qui donc n'a pas fait de fautes? qui donc n'a pas besoin de pardon? Tâchez de le sauver, et ramenez-le à Audreville! »

XXIII

BREST

Huit jours après, une chaise de poste toute couverte de boue entrait à Brest, et déposait Anne-Marie et sa femme de chambre dans un modeste hôtel. Elle suivait les traces de son père, qui, compromis dans une de ces conspirations si fréquentes à cette époque, accusé, emprisonné, jugé, s'était vu, en peu de jours, conduit au port de mer où il devait s'embarquer pour la Guyane, enfer riant, à l'atmosphère mortelle, où la République envoyait ses ennemis. Le procès avait été conduit avec la célérité et le mystère qui couvraient en ce temps-là les affaires politiques, et Anne-Marie avait eu beaucoup de peine à connaître la ville du littoral vers laquelle son malheureux père s'était vu diriger.

Elle était, par ce long voyage et ces violentes émotions, épuisée, à bout de forces; pourtant, après avoir pris quelques informations, elle se fit conduire à l'Arsenal, où les déportés étaient détenus. En route, elle remarqua un grand mouvement de peuple qui se dirigeait du même côté, et elle entendit dans la foule ces mots qui la pénétrèrent de crainte :

« On va les embarquer!

— Qui donc? dit-elle enfin à une femme qui marchait à côté d'elle. Sont-ce des troupes qu'on va embarquer?

— Eh non! citoyenne; ce sont des ci-devant, des curés, des mauvais patriotes qu'on déporte à Cayenne, et on va les voir passer par curiosité. »

Les genoux d'Anne-Marie fléchirent à ces mots, insignifiants pour d'autres, cruels pour elle seule :

« Je ne le verrai plus! se dit-elle. O mon Dieu, assistez-moi! »

Elle continua à suivre le flot, et l'on arriva enfin devant les grilles fermées de l'Arsenal. Des troupes formaient le carré et gardaient toutes les issues; la comtesse Léonce se trouva, par hasard, placée près de la grille, et de manière à distinguer ce qui allait se passer. Cette vaste enceinte que ses yeux embrassaient aboutissait à la mer, et l'on voyait sur les flots bleus et tranquilles deux gabares prêtes à appareiller. Des chaloupes, gardées par des soldats de marine, attendaient les déportés et devaient les transporter aux vaisseaux. Le peuple, enfant curieux et cruel, frémissait d'impatience :

« Ils vont venir! criait-on. *Allons, enfants de la patrie!*

— Les voilà! » dit enfin une clameur nombreuse. Et Anne-Marie vit défiler à deux pas le lamentable cortége.

Des soldats ouvraient la marche; les gendarmes et les gardes-chiourmes marchaient en serre-file. Plusieurs hommes à l'air résolu, parmi lesquels on distinguait la tête brune de l'Italien Buonarotti, s'avançaient les premiers; derrière eux venaient, sur deux files, des vieillards, des jeunes gens, des hommes d'un âge mûr, vêtus de quelques lambeaux d'habits ecclésiastiques, et qui tous paraissaient brisés par les souffrances d'une longue captivité. Ils allaient tête nue, pieds nus, sans linge, presque sans vêtements; la plupart tenaient dans leurs mains liées un bréviaire, les jeunes soutenant les vieux; tous avaient un air ineffable de courage et de résignation. A leur aspect, deux ou trois hommes avinés, à la mine sinistre, se mirent à hurler :

Tyrans, descendez au cercueil!
La république nous appelle,
Sachons vaincre, sachons mourir!

Un des prêtres leva les yeux en souriant, et dit aux insolents chanteurs :

« Que Dieu soit avec vous, mes amis; » et il passa; les autres se turent sous les outrages et les vociférations... Anne-Marie les suivit de ses yeux inondés de larmes; mais elle eut beau parcourir du regard les rangs des déportés, laïques ou prêtres, Janson n'y était pas. La troupe infortunée avait passé; déjà les chaloupes se remplissaient, et, ses yeux perçants interrogeant tous les visages, elle n'y put reconnaître celui qu'elle cherchait.

L'Arsenal était vide : la foule s'était précipitée vers les estacades pour voir partir les chaloupes; Anne-Marie, consternée, restait appuyée contre la grille; elle aperçut près d'elle un vieil officier de marine, qui se promenait lentement, sa longue-vue à la main. Cet homme avait une figure militaire, bronzée par le soleil de l'Inde, labourée de cicatrices, ferme sans dureté, sévère sans rigueur. Il regarda à son tour Anne-Marie, et parut un peu ému à la vue de ce visage doux et triste, de ces yeux fatigués de pleurs, de cette tournure noble sous des vêtements simples. Il s'approcha et lui dit :

« Vous aviez quelqu'un parmi les condamnés?

— J'y cherchais quelqu'un, répondit-elle : le citoyen Janson. »

L'officier réfléchit, tira un carnet de sa poche, le consulta et dit :

« Le condamné Janson n'a pu être embarqué, parce qu'il est malade, à l'hôpital.

— Monsieur, s'écria-t-elle, je suis sa fille, je viens du nord de la France, j'ai voyagé nuit et jour, dans l'espoir de l'entrevoir un instant. Oh! menez-moi près de lui! ne me refusez pas... je suis sûre que vous pouvez m'accorder cette faveur, et toute ma vie... »

Sa voix s'étouffa dans les larmes; l'officier fut attendri :

« Je crains qu'il ne soit bien mal, dit-il avec pitié; il a été saisi d'une fièvre pernicieuse...

— Hélas! s'il doit mourir, qu'il me voie, qu'il me bénisse encore une fois! Mon père a été condamné, mais il n'est pas un méchant... il est juste, bon, bienfaisant, il mérite...

— Une dernière consolation : eh bien! madame, il l'aura : venez. »

Il ouvrit la grille et offrit le bras à Anne-Marie, qui s'y appuya, tremblante. L'hôpital était tout voisin; ils y entrèrent. L'officier dit un mot à l'oreille d'un aide-major, qui lui répondit, et la comtesse Léonce ne vit pas l'expression triste de la figure de son guide. Ils montèrent l'escalier, traversèrent une longue salle où des fiévreux et des blessés gémissaient sur des lits de misère; Anne-Marie revit plus tard, en ses rêves, ces visages contractés, ces fronts hâves, ces regards désolés; un seul objet l'occupait en cet instant : au bout de la salle, on les fit entrer dans un cabinet, et l'officier lui dit brusquement :

« Celui que vous cherchez est là, » et il se retira en arrière.

Elle entra seule dans cet étroit réduit, éclairé par une lucarne d'où l'on découvrait la mer. Sous cette fenêtre s'élevait un grabat sans rideaux; une forme humaine s'allongeait sous la couverture, et le drap grossier cachait le visage. Au chevet, un homme vêtu d'une soutane en lambeaux lisait et récitait à demi voix des prières. Tout était fini ici-bas pour l'heureux Janson, et sa vie, si paisible au matin, si agitée au soir, était venue aboutir à cette cellule de prison, à ce lit d'hôpital.

Anne-Marie pleura longtemps et amèrement, à genoux, et tenant dans ses mains la main glacée de son pauvre père. Le prêtre s'était mis à genoux aussi, et il priait. Quand elle fut en état de l'entendre, il lui dit :

« Vous êtes sans doute, madame, la fille de M. Janson? il vous avait écrit, mais il n'espérait pas

vous voir, tant le procès, la condamnation, la maladie, la mort ont été rapides.

— Je suis accourue, dit-elle, sans même avoir reçu sa lettre, et j'arrive trop tard!

— Trop tard pour ce monde, oui, mais non pour l'autre, non pour la patrie des âmes. Votre père vous y attend. J'ai eu le bonheur, étant déporté comme lui, malade comme lui, de lui inspirer quelque confiance et de lui prêter le secours de mon saint ministère. Il est mort en chrétien, il est mort repentant, il est mort absous. Ne le plaignez pas, madame... hélas! ne plaignons pas les morts, car ils reposent : plaignons les vivants!...

— Vous me faites du bien, dit-elle; mais si vous aviez connu mon pauvre père, si heureux autrefois. C'est cette révolution fatale...

— Oui, ses fautes furent des entraînements; il les a expiées. Il est mort en paix avec Dieu et avec les hommes, et en vous bénissant.

— Et vous, monsieur, vous qui nous avez rendu cet inestimable service, que deviendrez-vous, que puis-je pour vous?

— Rien, madame; je n'ai pas beaucoup de temps à vivre, et que je meure ici ou à la Guyane, peu importe! toute la terre est au Seigneur. »

Un infirmier entra en ce moment, et dit à haute voix et d'un ton rogue :

« Il faut que la citoyenne décampe. Et toi, calotin, à ta salle! qui t'a donné le toupet de venir ici près du mort, comme un chat-huant? Allons! plus vite que ça! »

Le prêtre sourit, fit un geste d'adieu à Anne-Marie, et s'en alla tout chancelant.

« Et ce corps! dit Anne-Marie, qu'en allez-vous faire?

— Le jeter dans le trou, donc! et sans cérémonie!

— C'est mon père, répondit-elle, traitez-le honorablement, et vous ne vous en repentirez pas! »

Elle tira de sa bourse un petit rouleau d'or, et l'offrit à cet homme. Il changea de ton :

« Vous êtes si raisonnable, dit-il, que je veux faire quelque chose pour vous. Vous ne pouvez rester ici : le major et le directeur vont faire leur visite; mais je vous jure, foi d'homme, que votre père sera enseveli avec ses habits, et que je marquerai au cimetière l'endroit où on le déposera. Il faut partir maintenant... »

Elle baisa encore une fois les mains de son père et son front, où régnait la sombre tranquillité du tombeau. L'infirmier l'accompagna jusqu'à la porte en lui renouvelant ses protestations, et elle sortit de ce lieu d'angoisse, l'âme navrée et consolée à la fois. Il ne souffrait plus, et il était mort en chrétien!

Elle repartit après un jour de repos, et voyagea encore jour et nuit. Elle avait hâte d'être chez elle pour y pleurer et y réfléchir en paix. Elle arriva à la nuit tombante à Audreville : un homme ouvrit la portière de la voiture, l'enleva dans ses bras et la serra sur sa poitrine. C'était le comte Léonce. Elle le reconnut, lui serra la main, et s'évanouit de fatigue et d'émotion.

XXIV

Quand Anne-Marie sortit d'une longue maladie, causée par tant de secousses pénibles, il lui sembla qu'elle renaissait à une vie nouvelle, à une joie trop peu connue jusqu'alors. Sa convalescence ressemblait à une aube d'été, quand les premiers rayons de lumière, paraissant aux cieux, refoulent dans l'ombre les noirs cortéges de la nuit, les songes maladifs, les tristes insomnies, et que l'escadron silencieux des oiseaux nocturnes et des animaux malfaisants s'enfuit devant la clarté du jour. Ainsi s'effaçaient de l'esprit de la jeune femme les tristes souvenirs du passé : le jour brillait enfin! Sa belle-mère avait pour elle une sérieuse affection; son mari lui montrait de l'estime, de l'amitié, de la reconnaissance, et son âme simple ne demandait rien de plus; elle oubliait les douleurs du passé : mauvais rêves que les duretés et les abandons! mauvais rêve, la captivité et l'échafaud! rêve béni, son père mourant en chrétien! La vie s'ouvrait devant ses pas, et elle y rentrait, pleine de courage, de foi, d'attachement à ses devoirs, et de désir de voir heureux ceux dont elle était entourée.

Léonce d'Audreville devait, à sept années d'exil, de voyage, de tristesse, des idées nouvelles et un changement sérieux dans son caractère. Il était devenu grave; c'est l'ordinaire résultat des discordes civiles; sa pensée avait mûri, son esprit s'était éclairé; la fierté de son humeur demeurait peut-être, mais ses manières hautaines s'étaient adoucies; il était resté gentilhomme, il était redevenu chrétien. La société de quelques familles émigrées, dignes par leurs vertus d'inspirer le respect de la France aux nations étrangères, l'entretien de plusieurs ecclésiastiques instruits, les comparaisons, la lecture, la solitude, avaient fait dans son esprit un travail lent, mais réel. Il avait eu le mal des exilés, le désir passionné de la patrie, et rentré en possession et du sol natal et de la maison de ses ancêtres, il semblait vouloir se rendre digne des faveurs de la Providence, en appréciant à leur juste valeur les biens qui lui étaient rendus. Il éprouvait pour les vieux ans de sa mère un tendre respect; le caractère d'Anne-Marie, sorti si pur et si noble de tant de situations difficiles, lui inspirait une estime réfléchie et une affection qu'il n'aurait pas cru jadis pouvoir ressentir pour la fille de M. Janson, le marchand de batiste. Elle avait gagné son cœur comme on emporte le ciel, par les saintes violences de sa vertu, et puis, quoi qu'on fasse, les révolutions sociales font leur chemin, même dans les esprits les plus obstinés, et l'égalité, établie partout, ne nuisait pas aux rapports des deux époux. Le comte avait rapporté de l'exil, de la vie oisive que, forcément, il y avait menée, le désir de donner enfin à son existence un but utile; il voulait ne plus quitter ses terres, et dorénavant, vivre en famille, surveiller ses propriétés, cultiver son esprit et s'occuper des pauvres. Ces projets ravissaient de joie l'âme d'Anne-Marie; elle écoutait avec délices des plans dans lesquels elle était toujours mêlée; elle disait son mot, elle proposait ses idées.

« Si, comme je l'espère, on rouvre les églises en France, disait le comte Léonce, eh bien! nous rebâtirons la nôtre. Elle tombe en ruines.

— Et nous y élèverons un monument à la mémoire de notre bon curé.

— Certainement, si cela peut vous plaire.

— Et je voudrais bien aussi fonder une messe à perpétuité pour mon pauvre père.

— Cela sera fait, si on nous rend des prêtres pour dire la messe. Je désire aussi restaurer notre bibliothèque, et je vais faire venir de Paris des ouvrages d'agriculture.

— Vous passerez donc toute l'année à la campagne?

— Certes! Paris m'est odieux: ce n'est plus la ville des rois ni des nobles. Et puis, si vous me donnez un fils, ainsi que je l'espère, je l'élèverai moi-même, car je prévois que d'ici à bien longtemps, l'éducation publique ne sera pas admissible pour nos enfants. Je n'ai envie d'en faire ni des théophilanthropes, ni des idéologues, ni des athées. L'enfant, élevé à Audreville, sera moins savant, mais il croira ce que nous croyons.

— Ah! je suis bien de votre avis! Et nos filles, si nous en avions? ajouta timidement Anne-Marie.

— Pourquoi ma sœur Edmée ne s'en chargerait-elle pas? l'ordre rétabli, on rétablira des maisons religieuses, ne fût-ce que pour soigner les malades et apprendre la Croix de par Dieu aux enfants? Edmée reviendra alors, et elle suivra sa règle en élevant nos filles.

— Vous croyez donc qu'on rétablira les anciennes abbayes?

— Jamais! On redemandera les services, mais on ne rendra pas le salaire, et nous ne reverrons plus ces magnificences de nos ancêtres envers les gens consacrés à Dieu.

— Edmée ne les regrettera point: elle est si humble et si simple. »

Leurs idées embrassaient ainsi l'avenir, et le présent était déjà bien doux. L'horizon se rassérénait; les émigrés rentraient de toutes parts, les uns, heureux, retrouvant de larges portions de fortune, et reprenant une position aisée et libre; d'autres, errant près de la demeure qui les avait abrités, près des champs qui les avaient nourris et qui avaient passé en d'autres mains; les vieilles maisons fortes, les tours, les châteaux n'existaient plus; les bannis n'avaient plus la nostalgie du lieu natal, mais ils avaient celle de la maison paternelle; ils revenaient de loin comme les hirondelles, et comme les oiseaux voyageurs, ils ne retrouvaient pas le nid de la famille: la tempête l'avait emporté. Quelques-uns venaient chez leurs anciens amis, et reprenaient quelque force, quelque courage auprès d'un foyer hospitalier. Le château d'Audreville en reçut plusieurs, et Anne-Marie ne se lassait pas de prodiguer les attentions et les prévenances à ces vieillards, à ces fugitifs qui invoquaient quelque parenté lointaine et qui paraissaient si heureux, au milieu de leur misère, de revoir la patrie et d'entendre encore parler français. Parmi ceux qui firent le plus long séjour au château se trouvait un de leurs alliés, le chevalier de Toufflers, qui, vieux, cassé, infirme, revenait de la terre étrangère, et ne retrouvait rien de ce qu'il avait laissé. Il n'avait jamais eu d'alliances, mais ses frères, avec qui il avait passé sa vie, n'existaient plus: l'un d'eux avait péri sur l'échafaud, et l'autre à l'armée de Condé; ses nièces s'étaient mariées en Suisse; le vieux manoir qui depuis des siècles portait le nom de sa famille avait disparu du sol; tous ses biens étaient vendus: il était sans ressources dans le présent, sans espérance dans l'avenir; pourtant on ne le trouvait pas mélancolique; sa vieillesse gardait quelque chose de l'étourderie qui avait marqué sa vie entière; il était comme autrefois disert, gai, facile à amuser, facile à distraire, empressé à raconter le passé, et se consolant, par le souvenir des belles années, de la teinte sombre du présent. Léonce et madame d'Audreville lui faisaient bon accueil, mais sa surdité et ses longs récits fatiguaient vite leur complaisance. Anne-Marie, plus patiente, ne se lassait pas d'écouter avec bonté ce pauvre vieillard qui vivait dans les jours d'autrefois. Elle lui tenait compagnie, elle le conduisait dans les allées du parc, se promenant silencieuse à ses côtés, et n'ayant pas la peine de parler haut, car il parlait toujours. Il avait beaucoup voyagé; il racontait Potsdam, Sans-Souci et la chambre de satin rose habitée par le vainqueur de la Silésie, qui couchait, dit-on, botté et éperonné; il avait vu la cour de Russie, Catherine II, que ses flatteurs nommaient la Sémiramis du Nord, et qui justifiait ce surnom pompeux et sinistre; il avait suivi l'impératrice en Crimée, pendant son brillant voyage; il redisait les galanteries de Potemkin et les bons mots du comte de Ségur et du prince de Ligne; il avait vécu en Pologne, — et vraiment, disait-il, le roi Stanislas Poniatowski ressemblait à d'Audreville, sauf que ce cher comte a de plus beaux yeux; ceux du roi étaient tournés à la Montmorency, vous savez? ce qui n'a pas empêché sa fortune. Pendant l'émigration, le bon chevalier avait parcouru la Belgique, l'Angleterre, la Suisse, le Jutland, et il avait, à propos de chaque nom et de chaque pays un souvenir et une anecdote. Un matin, il parlait des premiers temps de l'émigration, alors que Bruxelles rassemblait l'élite des salons de Paris:

« C'était un charmant coup d'œil! le parc de Bruxelles ressemblait à Trianon: les belles Brabançonnes en faille avaient cédé la place aux brillantes Françaises. Qu'il y avait là de jolies et d'aimables personnes! Tenez, je me souviens surtout de *l'une* d'elles, la douairière d'Alboize. Elle était douairière, mais comme la princesse de Lamballe, veuve à vingt ans et belle à faire tourner les têtes! D'Audreville en était amoureux fou!

— Mon mari? demanda la pauvre Anne-Marie en rougissant d'émotion.

— Eh oui! chère comtesse, votre mari; je n'ai jamais vu un cœur aussi bien entrepris que le sien. Mais c'est qu'elle était délicieuse, irrésistible et très-sage, très-sérieuse! On lui faisait des compliments mythologiques: c'était Minerve, c'était Diane; je crois même qu'on l'a peinte avec l'arc et le carquois... Ah! la jolie femme! il fallait dix générations de patriciens pour faire des mains comme les siennes! et une élégance, une noblesse de manières!

— Et le comte l'aimait? dit encore Anne-Marie, absorbée par une douleur fixe.

— Comme un fou... Tous les hommes de la société en étaient fous.

— Et il l'aurait épousée, s'il avait été libre?

— Peut-être... sans doute... je ne sais pas... répondit le pauvre chevalier qui venait de s'apercevoir, un peu tard, qu'il n'était pas dans le droit chemin. Mais, voyez-vous, chère comtesse, tout cela c'est de l'histoire ancienne, du passé, très-passé... qu'est-ce qui n'a pas, une fois en sa vie, payé tribut à cette folie? Vous connaissez ces jolis vers sur l'Amour:

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être!

La comtesse soupira : elle venait de recevoir, au fond de son âme aimante et humble, une blessure inattendue. La gravité de Léonce, les rêveries dans lesquelles il tombait parfois, tout s'éclairait pour elle à la lueur d'une passion qu'elle n'avait jamais connue : la jalousie! non pas pourtant cette jalousie hautaine et terrible que décrit Yago; ce qui la peinait, elle, ce qui faisait monter à ses yeux des larmes venues d'une source amère, c'était le sentiment de son indignité, de sa laideur, de son manque d'intelligence, mis en opposition avec des dons si aimables et si séduisants; c'était aussi le profond regret d'avoir été un obstacle dans la vie de l'homme aimé.

« Si j'étais morte, il aurait pu l'épouser, et il serait heureux... »

Quelquefois elle ajoutait, dans le fond de sa pensée :

« Et si je mourais maintenant, que ferait-il, et que deviendrait mon pauvre enfant ?.... »

Elle porta en silence et avec sa douceur accoutumée cette peine secrète ; personne ne se doutait de ce qu'elle souffrait, inquiétude, doute, humiliation personnelle, compassion pour son mari, craintes et tristesses pour le petit être qui allait venir. Le bon chevalier de Toufflers, toujours riant, racontant et se souvenant, ne pensait guère au mal qu'il avait causé. Une circonstance redoubla la peine d'Anne-Marie : un jour, en passant par le bureau de son mari, elle vit, dans le tiroir ouvert d'un secrétaire antique, un portrait de femme : par un mouvement involontaire et qu'elle condamna elle-même, elle le prit dans ses mains ; c'était une ravissante figure, un visage délicat et fier, des yeux bleus sous de longs cils noirs et des cheveux poudrés, bouclés à la Dauphine, qui donnaient plus d'éclat à cette belle physionomie. Par un caprice du peintre ou du modèle, elle était habillée en Diane...

Anne-Marie le remit à sa place et se retira convaincue. Elle ne dit rien, elle redoubla ses prières et ses aumônes, et elle atteignit au moment à la fois désiré et redouté.

Après de longues souffrances, la comtesse Léonce mit au monde un fils; elle connut cette joie dont parle l'Évangile; mais le lendemain une fièvre affreuse la saisit, et le médecin, dès les premiers assauts, n'osa répondre d'elle. Elle sentait son état, et elle dit à voix basse à sa belle-mère consternée :

« Je me suis préparée : j'ai pu me confesser, il y a huit jours, à M. l'abbé Détrez, qui est venu au village... je suis tranquille... »

Au sortir du second accès, redoutable par sa durée et sa violence, elle vit le comte Léonce assis auprès de son lit, et la regardant d'un air inquiet et triste. Anne-Marie essaya de lui sourire; il lui baisa la main et lui dit :

« Comment êtes-vous ?

— Pas très-bien, dit-elle; mon cher mari, s'il faut vous quitter... »

Elle ne put pas achever : il l'embrassa, et elle sentit une larme qui tombait des yeux de son mari sur sa joue. Elle le regarda d'un air ému, étonné :

« Vous pleurez? dit-elle; vous avez pitié de moi parce que je vais quitter peut-être ce que je pouvais appeler le bonheur : vivre avec vous et avec notre enfant. Vous êtes bon!... Il faut se résigner et faire son sacrifice... Vous serez libre, vous serez heureux, vous épouserez madame d'Alboize; mais, je vous en conjure, monsieur, aimez bien notre enfant, et recommandez-le à celle qui sera votre digne compagne. »

Le comte, à son tour, la regarda avec une extrême surprise :

« Que dites-vous, ma chère Anne-Marie? que parlez-vous de madame d'Alboize?

— Vous l'avez aimée, vous l'aimez, dit-elle avec beaucoup de douceur; je ne vous en veux pas du tout, je désire que vous ayez de longs jours avec elle; mais je vous supplie d'être bon pour l'enfant... »

Le comte l'écoutait avec une surprise croissante; quand la faible voix eût expiré sur ses lèvres, il se mit à genoux près du chevet, et la regardant dans les yeux avec une affection tendre qu'elle ne lui avait jamais vue :

« Vous me croyez un honnête homme? » dit-il.

Elle inclina la tête en lui serrant la main :

« Eh bien! sur ma parole, je vous proteste que je n'aime pas madame d'Alboize; je l'ai beaucoup admirée, il est vrai; j'ai fait des folies pour me faire remarquer d'elle ; j'ai acheté à un peintre une copie de son portrait; mais depuis longtemps j'ai oublié cet entraînement de jeunesse : madame d'Alboize, qui ne m'a pas aimé, est mariée en Russie, et moi, ma chère Anne-Marie, depuis que je vous ai mieux connue, je n'ai eu qu'un désir, celui de vivre avec vous en parfaite union, et de vous prouver mon amitié et ma reconnaissance en vous rendant heureuse. Me croyez-vous ? »

Elle l'avait écouté avec délices; la conviction et la vie semblaient entrer à la fois dans son âme et dans son corps; elle se pencha vers lui, et lui dit à voix basse :

« Je vous crois, et je veux vivre. »

Il l'embrassa, et prenant dans le berceau l'enfant, qui sommeillait paisiblement, il le déposa dans les bras d'Anne-Marie, en lui disant :

« Vivez pour nous deux. »

Anne-Marie vécut de longs jours; elle devint mère d'une nombreuse famille et arriva, honorée et heureuse, jusqu'à un âge très-avancé. Le souvenir de ses bienfaits s'est perpétué dans le pays ; les laboureurs, les ouvriers, les indigents ne savent pas si elle fut d'origine noble ou roturière, mais aux veillées ils parlent encore volontiers de la bonne comtesse.

Mme BOURDON.

LE CÉLIBATAIRE

(FIN.)

VII

RETOUR AU BONHEUR

Le lendemain matin, Louise se leva au petit jour et sortit de sa chambre sur la pointe des pieds.

« Gervaise, dit-elle à la vieille domestique, en train de préparer le déjeuner, avez-vous fait ma commission?

— Oui, mam'zelle, sitôt que vous m'avez écrit d'aller au magasin, je m'y suis rendue ; la dame vous a envoyé six mouchoirs que voilà. Ce ne sera pas difficile ni ennuyeux : rien que les écussons et le chiffre. Il paraît que c'est pour le trousseau d'une fillette millionnaire.

— Merci, ma bonne Gervaise, je m'y mettrai en rentrant, car je sors; vous direz à mon oncle que je reviens tout de suite.

— Mais mam'zelle, monsieur est parti depuis un moment, dit la brave femme soupirant.

— Où est-il allé de si grand matin, savez-vous?

— Non, mam'zelle, il m'a seulement dit avec son bon sourire : Veillez à ce qu'Amélie ne fasse pas d'imprudence. Depuis je guette le lever de la petite pour l'empêcher de courir d'une fenêtre à l'autre; les matinées sont encore fraîches; faut s'en méfier. »

Louise sortit après avoir tendrement serré les mains de la fidèle servante.

« Tiens, fit la domestique en prêtant l'oreille, voilà notre gentil oiseau réveillé, je vais donc enfin l'avoir un peu à moi toute seule. »

Aussitôt elle courut auprès d'Amélie, qui lui dit avec tristesse :

« Tout le monde m'abandonne déjà : je désirais causer avec Louise; mais elle s'est envolée... Je vais voir mon oncle à la place, lui au moins, se réjouira de ma visite.

— Un instant! s'écria Gervaise, un instant... D'abord monsieur n'y est pas non plus. »

En parlant ainsi, l'excellente femme aidait la jeune fille à s'habiller chaudement, malgré tout ce que pouvait dire et faire Amélie pour se vêtir comme à Pau. Enfin la domestique s'en alla, criant de loin.

« Surtout, prenez garde d'attraper du mal. Asseyez-vous au soleil, il commence à vous faire visite, c'est très-sain le soleil. Du reste j'aurai l'œil sur vous. »

Amélie rangea la chambre, puis se mit à lire. Cette occupation l'ennuya vite; elle rappela Gervaise; la domestique ne l'entendit pas.

« Bon, murmura la jeune fille avec humeur, elle sera sortie aussi, c'est certain... Je ne peux cependant demeurer là toute seule... je veux bouger, refaire connaissance avec ce cher appartement où l'on m'a tant gâtée »

Vite elle mit un bonnet, un foulard, et ajouta :

« J'espère qu'ainsi emmaillottée je n'attraperai pas froid, quand je trouverais toutes les fenêtres ouvertes. »

Aussitôt elle entre-bâilla doucement la porte.

« Voilà le salon à présent, fit-elle douloureusement et parcourant des yeux la salle à manger. Pour moi, cela m'est bien égal... mais pour mon pauvre père... à son âge... et ses chers meubles, il a été obligé de s'en défaire, de les louer à un étranger... et c'est pour moi ! »

Pour la première fois elle s'aperçut que la pendule avait été remplacée par une statuette; son cœur se serra.

« Allons, dit-elle, allons, je veux *tout savoir* aujourd'hui. »

Elle entra chez son oncle. Les bronzes qui ornaient la cheminée avaient disparu, et les tablettes de la bibliothèque ne pliaient plus sous le poids des livres. Cette fois la jeune fille s'assit, sentant les forces lui manquer. Ce fut d'une main tremblante qu'elle ouvrit un bahut de chêne.

« Les manuscrits sur vélin ont aussi servi à ma guérison, dit-elle tristement... Sa montre est vendue, j'en suis sûre... Il ne l'avait pas à Pau, il disait l'avoir oubliée... et j'ai cru naïvement que c'était la vérité!.. Ah! pauvre père, comme il a dû souffrir de voir disparaître une à une toutes ses reliques, ses manuscrits surtout!... On a voulu les lui acheter dans le temps, je m'en souviens encore; j'étais bien petite cependant... il a refusé avec indignation. Ne lui venaient-ils pas de son aïeul! Et moi, égoïste, je vivais de tous ces dévouements sans les voir, et j'avais des caprices... et je me moquais de Louise lorsqu'elle brodait, au lieu de baiser religieusement ses belles mains qui travaillaient nuit et jour! »

Tout à coup, elle prêta l'oreille; des pas retentissaient dans l'antichambre. Légère comme un oiseau qu'on a effrayé, elle rentra dans sa chambre, se débarrassa à la hâte de son bonnet, de son foulard, et s'assit près de la cheminée.

« Au moins, que je ne leur fasse pas encore de la

peine, dit-elle en essuyant ses yeux pleins de larmes. »

C'était Gervaise qui allait et venait dans l'appartement. La jeune fille respira.

« Tant mieux, se dit-elle, je suis encore trop émue de ce que je viens de voir pour me contenir. Mais voyons un peu si Louise... »

Elle n'acheva pas et courut à un coffret d'ébène. Après l'avoir ouvert, elle pâlit de plus en plus en murmurant :

« Cela devait être... Pauvre sœur, elle aussi s'est dépouillée : plus de bracelet! plus ce joli collier de perles qu'elle portait au bal quand elle allait devenir la femme de Georges! Et son bonheur aussi qu'elle a sacrifié... Je veux partager mes bijoux... non, les lui donner tous. »

Amélie prit un autre coffret pour en sortir quelques joyaux, puis elle les remit aussitôt dans la boîte.

« A quoi bon les lui donner aujourd'hui?.. Demain je les vendrai... oui, c'est cela, sitôt que je sortirai seule avec Gervaise. Et moi aussi je ferai aller la maison un tout petit peu. D'abord je ferai une surprise à mon bon père. Je lui achèterai... Voyons ce qui pourrait lui faire plaisir. »

Et Amélie toute préoccupée s'assit vers la fenêtre et se livra à de graves réflexions. Au bout d'un instant Gervaise entra pour déposer sur la commode le paquet de broderie. La jeune fille se mit aussitôt à coudre.

Gervaise retourna à sa cuisine.

« J'ai beau me creuser la tête, dit Amélie, de mauvaise humeur, je ne sais quelle surprise faire à mon oncle. Oh! je trouverai en tirant l'aiguille : rien n'inspire mieux que le travail. »

Elle examina la batiste et s'écria avec admiration :

« Les jolis mouchoirs! quelle finesse de tissu! C'est sans doute pour une riche dame. Comme ce chiffre est gracieusement encadré! »

Puis, prenant le journal qui enveloppait la broderie, elle ajouta :

« Voyons un peu les nouvelles. Justement elles sont d'hier. »

Elle lut. Sa main laissa échapper le journal; puis elle murmura :

« On parle beaucoup en ce moment du mariage de M. Anatole Dupont, avec mademoiselle Julia Colbert, une riche héritière. »

Amélie ramassa le journal, reprit son ouvrage et dit d'une voix assez calme :

« Allons, qu'est-ce que ce sacrifice, si c'en est un, à côté de ceux que mon oncle et ma sœur ont faits pour moi depuis si longtemps? Rien, rien. N'est ce pas plutôt mon orgueil qui souffre, en ce moment, que mon cœur? »

Et elle se remit à tirer l'aiguille en répétant machinalement :

« Julia!... elle qui se disait mon amie... Julia Colbert!... »

Tout à coup elle regarda les mouchoirs, les froissa en s'écriant :

« Un J et un C. Si c'était pour elle! si l'ancienne fiancée d'Anatole Dupont devenait l'ouvrière de sa nouvelle fiancée! Pourquoi pas? Je suis pauvre, cette jeune fille est riche. Que cet argent me vienne d'eux ou d'ailleurs, je puis l'accepter; ne l'aurai-je pas bien gagné? honorablement gagné? »

Elle se remit à broder si attentivement, qu'elle n'entendit pas Verner et Louise entrer dans la chambre.

Tout à coup une douce odeur arrive jusqu'à elle ; étonnée ; elle lève la tête : c'était un ravissant bouquet de violettes présenté par le vieux garçon.

« Ah! s'écria l'enfant, encore des fleurs, toujours... mon bon père, comme tu me gâtes! Qu'elles sont jolies, quel doux parfum! Te rappelles-tu, Louise, reprit-elle, le jour du fameux bal? nous en avions de pareilles, mais moins jolies. Celles-ci me font bien plus de plaisir. — Vois-tu, père, ajouta-t-elle tout à coup, les fleurs portent à la tête, et un simple bouquet de dix centimes est plus agréable; d'abord on peut le mettre sur soi, sortir avec, tandis que celui-là, je vais être obligée de m'en séparer.

— Monsieur Dubief est-il venu? demanda Louise.

— Est ce qu'il viendra souvent, bien que je sois guérie?

— Non plus comme médecin, répondit l'oncle, mais comme ami.

— Ah! tant mieux! s'écria la jeune fille, tant mieux! Georges et lui, je les aime beaucoup!

— Et tu as raison.

— A présent, reprit l'enfant gâtée, j'espère, chère Louise, que tu consentiras enfin à devenir madame Marlet, et que je pourrai l'annoncer à Georges.

— Cela me semble raisonnable, repartit l'oncle.

— Et nous resterons nous deux, reprit Amélie en entourant de ses bras le cou du vieillard. Oh! je t'aimerai pour Louise et pour moi, tu verras! si bien que tu ne t'apercevras pas de l'absence de ma sœur.

— C'est joli! s'écria Louise. D'abord je suis encore là, mademoiselle, et si je me mariais, vous savez bien, petite despote, que je ne quitterais pas mon excellent père : loin de lui, tout bonheur serait incomplet; puis, d'ailleurs, j'ai la prétention de croire que de son côté il souffrirait de mon absence.

— Et tu as raison, dit Verner, bien raison! Mais voyez-vous, mes chères enfants, ce que je veux avant tout, c'est vous voir heureuses.

— Nous le serons, » répondirent ensemble les deux jeunes filles.

Un instant après, Louise se pencha à l'oreille de son oncle pour ajouter :

« Mon bon père, je viens d'apprendre que M. Anatole se mariait. Oh! quel coup pour ma pauvre sœur!

— Je le savais, » répondit le vieillard douloureusement.

Le soir, M. Marlet vint, accompagné de son ami. Les demoiselles de Saint-Aubin brodaient.

« J'ai une bonne nouvelle pour vous, Georges, dit Amélie en quittant son ouvrage.

— Ah! fit Georges, et laquelle? »

Elle reprit bas :

« Louise consent enfin à me trouver guérie et assez raisonnable pour tenir la maison. Vous pouvez donc m'appeler tout haut : ma sœur.

— Merci de la permission, petite sœur. »

En disant cela il déposa un gros baiser sur le front qui lui était présenté.

Pendant ce temps M. Dubief causait avec l'oncle et Louise; tous trois semblaient enchantés et ne cessaient de porter leurs regards sur Amélie.

Ce soir-là aucun journal ne traînait. Amélie s'en aperçut et dit :

« Ils savent le mariage de M. Dupont et ils me croient bien désolée. Pauvres amis !

— Est-ce qu'on ne lira pas? demanda-t-elle en riant.

— A quoi bon, répondit Verner?

— C'est que j'ai jeté les yeux tout à l'heure sur un journal, et j'ai vu le prochain mariage de M. Anatole Dupont avec mademoiselle Julia Colbert.

— Eh bien, dit Léon Dubief, est-ce que cela vous intéresse, mademoiselle?

— Oh ! pas le moins du monde, monsieur, répondit la jeune fille sans la plus légère émotion. On ne s'intéresse qu'à ceux qu'on aime.

— Alors tu savais?... demanda Louise bas à sa sœur.

— Oui; et quelle chance que j'aie été malade ! Sans cela, peut-être à cette heure serais-je sa femme; j'aurais des bijoux, il est vrai, des cachemires; mais pas le bonheur. Voilà un chagrin dont vous ne vous consoleriez ni l'un ni l'autre.

— Si tu savais, dit Louise, comme tes paroles me font du bien.

— J'échappe à deux morts, chère sœur, reprit Amélie : à celle du corps, qui est peu de chose; à celle des espérances, qui est tout. Je reste mademoiselle de Saint-Aubin avec plaisir.

— Qui sait? fit Louise.

— Oh! je te jure que c'est la vérité.

— Il n'y a pas qu'un prétendant au monde.

— Que veux-tu dire?

— Rien.

— Mais enfin?... demanda Amélie avec curiosité.

— Demande à mon oncle.

— Oh! pour cela, je te réponds que je vais le faire tout de suite. »

Aussitôt elle alla près de Verner, qui était un peu à l'écart, commença deux ou trois phrases et revint en murmurant :

« Je n'ose pas le questionner, ne sachant pas moi-même ce que j'ai à lui demander. N'importe, on complote encore quelque chose contre moi. Pourvu que ce ne soit pas un second voyage. »

Vers dix heures les jeunes gens partirent.

« Adieu, monsieur mon frère, dit Amélie à Georges.

— Frère! frère! repartit Georges, vous savez bien que votre sœur ne vous laissera pas me donner ce nom avant que vous ne consentiez à vous marier.

— Oh! pour le coup, c'est trop fort! s'écria Amélie en tapant du pied; mais puisque personne ne veut de moi... combien de fois faudra-t-il encore vous le dire?

— Croyez-vous, dit Georges, qu'on ne vous ait jamais remarquée?

— Mais certainement non !

— Cherchez, petite sœur, cherchez.

— Cherche, » dit Verner à l'oreille de sa nièce.

Elle devint pensive, et lorsque M. Dubief lui tendit la main, il sentit celle de la jeune fille trembler dans la sienne.

Une fois les amis partis, Louise dit à sa sœur :

« Eh bien, as-tu deviné?

— Non.

— Je crois que si, ajouta le vieillard. Cela me fait espérer que mes deux filles se marieront le même jour.

— Comment... alors?... Tiens, bon père, reprit Amélie, parle-moi franchement, j'ai peur de comprendre... et je n'ose dire ce que je pense, car enfin, si j'allais me tromper.

— M. Dubief, reprit Verner, craint de te déplaire.

— Oh! et pourquoi cela? je serais une ingrate: il a été si patient, si dévoué!

— Eh bien, il demande ta main.

— Ma main... bien vrai? s'écria naïvement la jeune fille.

— Georges viendra lundi chercher la réponse.

— Que faudra-t-il répondre? » demanda Louise.

Après un moment d'hésitation, Amélie dit d'une voix tremblante :

« Je ne peux pas retarder ton mariage, et puisque...

— Puisqu'il est convenu que tu dois te marier pour me décider, interrompit Louise, je suppose que tu vas te sacrifier.

— Il le faut bien, fit Amélie en se jetant au cou de Verner. Seulement, reprit-elle, je ne veux pas te quitter. »

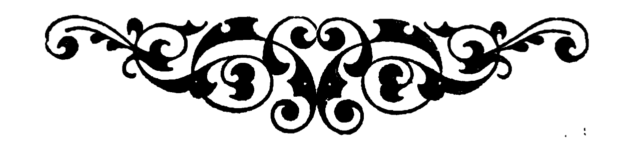
Le vieillard essuya ses yeux et répondit :

« Espérons que ce sera possible. »

Six semaines après, deux mariages se célébraient dans la petite église Saint-Louis en l'Ile. Les mariées étaient très-simples, mais bien jolies. La foule était peu nombreuse; mais on voyait la joie peinte sur tous les visages.

Louise et Amélie ne quittèrent pas leur oncle. Ils vécurent tous en famille, toujours dans la même maison; on joignit seulement un grand appartement à celui que vous connaissez.

Mme O. Dupin.



PIERRE DE LA BARBINAIS

Histoire héroïque.

I

Les deux rivaux.



ORSQUE, revenant de la mer, le lieutenant de corsaire Pierre de la Barbinais, ouvrit la porte du parloir, un jeune inconnu, évidemment étranger à Saint-Malo, causait en tête à tête avec Abeline, la blonde et gracieuse fille de Nicolas Trouin, son armateur.

« Eh quoi ! monsieur de Beauchesne, disait-elle en riant, vous ne plaisantez pas? Vous renonceriez, pour le rude métier de marin, aux plaisirs du monde, aux douceurs de la vie de château ?

— De grand cœur, mademoiselle, répondit le gentilhomme d'un accent chaleureux.

— Ce n'est donc pas un caprice? reprit Abeline.

— Non, mademoiselle, je suis passablement obstiné, en ma qualité de Breton; ce que je veux une fois, je le veux toujours; ceux que j'aime un jour, je les aime pour la vie !

— J'ai un rival! pensa Pierre. Notre armateur n'acceptera pour gendre qu'un marin, voilà pourquoi M. de Beauchesne se décide à essayer du métier. »

En même temps il saluait la jeune fille, qui se leva, rougissant de plaisir; puis, avec une froideur polie, il s'inclina devant l'élégant Raoul de Beauchesne, fils aîné d'un gentilhomme campagnard fixé au manoir des Tertrées, dans les environs de Dol.

Abeline avait tendu à Pierre une main fraternelle.

« De retour sain et sauf! grâce au ciel! dit-elle avec effusion. Ah! mon ami, votre témérité, quand vous êtes au large, fait frémir jusqu'à mon brave père.

— Au large, je tâche d'oublier la timidité qui, si souvent en votre présence, m'empêche d'exprimer mon dévouement pour votre famille.

— Vos actions parlent éloquemment pour vous, répondit Abeline avec un sourire.

— J'ai un rival ! pensa de son côté Raoul ; mais sans déloyauté, je m'en tiens à la devise : « Chacun « pour soi, Dieu pour tous ! »

Le regard franc et martial du lieutenant Pierre de la Barbinais rencontra le regard calme et franc du gentilhomme breton. Sans se laisser aveugler par leurs préventions réciproques, ils se rendirent justice à première vue.

L'allure énergique et la physionomie ouverte de Pierre frappaient Raoul, qui remarquait en lui un caractère de distinction assez rare, en général, parmi les valeureux corsaires malouins. Et Pierre s'avouait que le jeune châtelain n'avait rien d'efféminé ni d'impertinent. En lui, point de traces de morgue; enfin, ses mains, dégantées en ce moment, attestaient qu'il s'adonnait volontiers aux exercices corporels.

Le gentilhomme était forcé de reconnaître que le corsaire paraissait parfaitement élevé; le corsaire ne pouvait refuser au gentilhomme les qualités qui conviennent pour le métier de marin.

Cependant Abeline les avait présentés l'un à l'autre.

« M. Raoul de Beauchesne, le frère de ma meilleure amie du couvent, l'hôte de mon père, qui a eu avec le comte de Beauchesne d'anciennes relations d'intimité.

— Permettez-moi d'ajouter, mademoiselle, dit Raoul, que mon père a eu l'honneur de combattre, comme capitaine d'infanterie, à bord du vaisseau *le Saint-Jean*, si glorieusement commandé par M. Nicolas Trouin.

Abeline reprit :

« Mon cousin éloigné, mon ami d'enfance, le plus brave de nos corsaires d'aujourd'hui, Pierre de la Barbinais...

— Pardon, Abeline, interrompit le lieutenant, votre indulgence fraternelle exagère, et puis vous omettez mon vrai nom de famille. Celui de la Barbinais, emprunté à une modeste métairie, ne sert qu'à nous distinguer de nos nombreux parents. Nous sommes tout ce qu'il y a de plus roturiers, monsieur de Beauchesne; mais les services maritimes de mon père et de mes oncles m'autorisent à me glorifier du nom fort vulgaire de Porcon. »

Raoul répondit vivement :

« Il n'y a que les sots qui puissent tourner en ridicule un nom plusieurs fois illustré dans les annales de Saint-Malo, et par cela même un titre d'honneur que vous faites bien de revendiquer, monsieur Pierre. Si j'ai le regret d'ignorer encore vos actions d'éclat, celles de votre père, de vos oncles, de vos aïeux, les Porcon et les Trouin, me sont connues depuis ma tendre enfance. Pendant les longues soirées d'hiver, le comte de Beauchesne se complaisait à ces récits héroïques, qui en enflammant ma jeune imagination, ont contribué pour beaucoup à mon dessein de marcher sur les traces de vos devanciers... et sur les vôtres, monsieur. »

Pierre allait répondre avec courtoisie à ces paroles courtoises, quand l'armateur Nicolas Trouin

entra brusquement dans la salle, et ouvrant les bras, s'écria d'une voix émue :

« Sur mon cœur, mon enfant, mon brave Pierre! Tu as été sublime!... Je sais tout.

— Qu'a-t-il donc fait encore? murmurait Abeline tremblante.

— Ce qu'il a fait! reprit l'armateur avec enthousiasme. Il ne t'en a donc rien dit, ma fille!... Il a préservé d'une destruction totale un convoi de vingt navires, amariné une frégate, battu deux vaisseaux, et transformé en allégresse la consternation qui, sans lui, se répandrait dans notre ville. Il a fait mieux que Jean Bazin, que les Jonchée, les Lefer, les Cartier, mieux que nous tous les Duguay, les Porcon, les Trouin. En une seule nuit il a été pilote, aventurier, capitaine, amiral, sauveteur!... O Pierre, mon fils, à tout jamais, Saint-Malo s'enorgueillira de t'avoir vu naître!... »

Or, tandis que Nicolas Trouin laissait ainsi déborder son cœur, une foule épaisse s'assemblait dans les rues voisines; mille cris de triomphe se faisaient entendre, un peuple de marins agitant des drapeaux et des branchages, répétait avec transport :

« Vive Pierre de la Barbinais! »

Et des récits entre-croisés qui se heurtaient à sa louange, résultait une relation de campagne qu'Abeline recueillait en palpitant d'orgueil et d'amour, que Raoul admirait, non sans regrets, mais avec une généreuse émulation.

II

Victorieux naufragés.

Un mois auparavant, deux légères frégates armées en course, *l'Éveillée* et *le Cheval-Marin*, avaient reçu mission d'attendre aux abords d'Ouessant un riche convoi de navires malouins, expédiés dans l'Inde avant la déclaration de guerre. A l'ouvert de la Manche, ces bâtiments, dont les précieuses cargaisons représentaient d'immenses valeurs, risquant d'être attaqués par les croiseurs anglais, il importait à tout le commerce de Saint-Malo de faire protéger leur retour. Les négociants avaient donc équipé de concert les deux frégates, qui furent mises sous les ordres de capitaines en renom sur la place.

Eustache Bazin, arrière-neveu du fameux Jean Bazin, contemporain de Henri IV, montait *l'Éveillée*, de 30 canons, et avait pour lieutenant Pierre de la Barbinais, *le Cheval-Marin*, de 28 canons, était commandé par Étienne Cartier, de la famille de l'illustre navigateur qui, sous François Ier, prit possession du Canada.

Les révolutions successives de la construction navale, qui ne cesse de se transformer, ont changé de fond en comble la valeur des noms génériques des bâtiments de combat : de nouveaux monstres marins, bardés de fer, à éperons, à tourelles, à machines motrices internes, surgissent chaque jour. Le pauvre vocabulaire maritime est bouleversé par ces modernes tours de Babel, cuirassées, armées d'un à quatre canons gigantesques, écrasants, horribles volcans de fonte qui vomissent des boulets pleins de cinq cents à mille livres. Toujours est-il que durant la première moitié du dix-neuvième siècle, nos moindres frégates à voiles portaient quarante-quatre bouches à feu; mais à l'époque où eut lieu l'armement des deux coursières malouines, l'on entendait par *frégate* « *un petit bâtiment armé en guerre, peu chargé de bois et ras sur l'eau.* »

L'Éveillée et *le Cheval-Marin*, longeant de près les côtes de Bretagne, reconnurent sans encombre Ouessant, la vigie des grands combats; deux éclaireurs anglais ne tardèrent point à paraître à l'horizon.

Eustache Bazin décide qu'il ne faut pas que ces navires puissent se replier sur leurs ports, y annoncer que des Malouins croisent autour d'Ouessant, et motiver ainsi l'envoi de forces supérieures. On feint de ne pas se croire en état de résister, l'on gouverne sur les passes de Brest.

Dupes de ce stratagème, les Anglais se chargent de toile pour couper la route aux Malouins, et se font ainsi couper à eux-mêmes le chemin de retraite.

L'action s'engage alors. Plus faibles d'échantillon, mais plus nombreux en équipages, les corsaires, sans riposter au canon des ennemis, abordent avec une irrésistible impétuosité, s'emparent des deux navires, envoient les prisonniers à Brest, et en reçoivent des suppléments de matelots pour l'armement en guerre de leurs captures.

Pierre de la Barbinais, qui s'est signalé entre tous, doit à la victoire le commandement du *Saint-Georges*, où il a, de sa propre main, arboré le pavillon français.

Paul Duguay, son beau-frère, embarqué comme second sur *le Cheval-Marin*, et qui a pris d'assaut la frégate anglaise *l'Espérance*, en devient le capitaine.

Ce rapide coup de main n'est que le prélude de la campagne. Tandis que les quatre bâtiments se remettent à louvoyer, l'amiral anglais, alarmé de ne recevoir aucune nouvelle de ses éclaireurs, fait partir de Plymouth deux vaisseaux de 50 canons, bons marcheurs, parfaitement armés, qu'il envoie en reconnaissance avec ordre de ne point livrer combat sans nécessité absolue.

Presque au même instant où l'on aperçoit dans le sud le riche convoi de l'Inde, les deux vaisseaux anglais sont signalés dans le nord. La brise est molle. Eustache Bazin a le temps de rassembler le conseil des capitaines.

« Si nous arborons pavillon français, dit-il, ces deux vaisseaux, au lieu de nous attaquer, iront chercher du renfort, et avant peu, selon toute apparence, nous serons poursuivis par l'escadre anglaise. Mais, si nous arborons pavillon anglais, le convoi se disperse, chacun des navires cherche un port de refuge différent. Malgré le vent contraire, les plus fins voiliers essayent d'entrer dans Brest, les autres font route pour Nantes ou la Rochelle, et l'objet de notre campagne n'est pas rempli.

— Eh bien! s'écrie Pierre, hissons pavillon blanc! Que, selon leur mission, les capitaines Bazin et Cartier rallient le convoi; avec le *Saint-Georges* et *l'Espérance*, nous attaquons les vaisseaux, et nous saurons bien assez les retarder pour que vous puissiez nous rejoindre au combat. »

Le capitaine de *l'Espérance*, Paul Duguay, digne beau-frère de Pierre de la Barbinais, digne aïeul

du grand Duguay-Trouin, appuie chaudement cette proposition magnanime.

« Mais vous serez écrasés, dit Eustache Bazin.

— Qu'importe ! répond Pierre, pourvu que la mission qui nous est confiée s'accomplisse en entier et que le convoi de l'Inde rentre à bon port dans Saint-Malo ! »

Eustache Bazin trancha la question :

« Messieurs, dit-il, nous combattrons tous ! une simple chaloupe suffit pour aller au-devant du convoi et lui porter l'ordre de s'élever au vent de manière à laisser arriver sur Brest, si nous ne parvenons pas à vaincre. Mais, du moins, je n'aurai point exposé à une perte certaine des braves tels que vous. »

Sur ces mots, le pavillon français est arboré. Une embarcation, forçant de voiles et de rames, se dirige vers le convoi où le désordre commençait à se mettre ; et les corsaires appuient la chasse aux deux vaisseaux, qui, malgré leur force supérieure, virent de bord conformément aux ordres de leur amiral.

On vit ainsi, chose étrange, les plus faibles poursuivre les plus forts ; ceux-ci, évitant le combat par obéissance aux instructions de leur chef, — ceux-là, le recherchant, afin de prévenir, s'il était possible, des rencontres plus inégales encore.

La brise molle était favorable aux frégates qui gagnaient de vitesse. Déjà le canon grondait de loin en loin. Les Anglais pointaient en retraite leurs pièces de plus fort calibre ; les Malouins faisaient feu avec leurs pièces de chasse, longues coulevrines de bronze d'une très-grande portée.

Cependant le convoi, qu'avait abordé la chaloupe de *l'Éveillée*, doublait l'île d'Ouessant et longeait les côtes de Bretagne. La brise variable commençait à fraîchir ; l'horizon du large s'embrumait.

Le Saint-Georges, excellent voilier, devançait ses conserves. Pierre de la Barbinais pointait lui-même sa coulevrine de chasse ; il eut l'adresse de briser le gouvernail d'un des vaisseaux et d'entamer le mât d'artimon, qui, fouetté par un grain, tomba quelques instants après.

Le temps avait changé : la mer se creusait en lames clapoteuses. Le convoi, suivant la ligne la plus courte, s'éloignait dans le nord-ouest, et les équipages anglais, trouvant l'honneur de leur pavillon compromis, commençaient à murmurer. — L'audace des corsaires malouins, qui couvraient énergiquement la marche des navires de commerce, les irritait à bon droit.

« Pourquoi laisser échapper de si belles prises ?

— Depuis quand des vaisseaux de ligne se laissaient-ils harceler par de petites frégates comme des sangliers par des levrettes ? C'était une faute, c'était une honte ! »

Les capitaines anglais, sentant qu'un combat sérieux devenait une nécessité, présentèrent tout à coup le travers. Un hourra britannique salua triomphalement leur manœuvre ; mais Pierre de la Barbinais, qui s'y était attendu, en profita avec une héroïque habileté.

Il ose passer entre les deux vaisseaux, qu'il prend simultanément en enfilade en faisant feu des deux bords. Quinze doubles projectiles, boulets ramés et boulets ronds, frappent dans chacune des deux mâtures de l'ennemi. En même temps, des hunes du *Saint-Georges*, une grêle de matières incendiaires pleut sur les ponts des vaisseaux, où le dématage, les grenades qui éclatent, les pots à feu qui enflamment voiles et gréements, répandent une confusion inexprimable.

Mais par deux fois, immédiatement avant, immédiatement après la téméraire et sublime manœuvre de Pierre de la Barbinais, cinquante boulets de gros calibre ont percé de part en part la carène de son navire.

Le Saint-Georges coule à pic.

C'était prévu ainsi.

Par les ordres du jeune héros, tous les mâts ont été coupés, tous les espars jetés à la mer, l'équipage entier s'y accroche ; et, tandis que les Anglais sont aux prises avec l'incendie, les chaloupes de *l'Éveillée*, du *Cheval-Marin* et de *l'Espérance* recueillent les victorieux naufragés.

III

Le sauveur de la fortune publique.

Raoul de Beauchesne, noble cœur, était profondément touché des exploits de son rival.

« Qu'ai-je fait, et que suis-je ? pensait-il. Qu'opposerai-je à tant de dévouement et de valeur ? Je m'étais cru un homme pour avoir abattu quelques loups furieux, pour avoir parfois déployé un courage vulgaire ; mais lui, Pierre, est un véritable héros... Et pourtant j'aime Abeline. »

Il jugeait de l'amour de la jeune fille pour l'heureux corsaire, par l'excès de ses émotions, qu'elle n'avait garde de dissimuler. Pâlissant, rougissant, pleurant d'enthousiasme, elle pressait entre ses mains tremblantes la main du hardi capitaine, qui, confus et timide à cette heure, osait à peine la regarder.

« Eh bien ! mes enfants, s'écriait Nicolas Trouin, ce n'était point assez d'avoir mis le convoi à l'abri de toute poursuite, car les deux vaisseaux démâtés où l'incendie donnait fort à faire, n'auront pu qu'à miracle regagner Plymouth.

— Mais pourquoi, demanda Raoul, n'avoir pas essayé de s'en emparer ?

— Ils avaient encore les dents longues et la coque dure, répondit le vieux Trouin ; les Anglais savent se battre. Tout empêchés qu'ils étaient, ils se seraient bravement défendus, et nos légères frégates auraient, fort mal à propos, couru de grands risques, car eût-on fini par prendre les vaisseaux, il aurait fallu les remâter et perdre ainsi un temps mille fois précieux. L'essentiel était de ramener ici le convoi sain et sauf, ce qui n'a pas été facile. Ah ! Pierre, mon vaillant garçon, sans tes talents et ton courage, tout était perdu encore une fois. »

Abeline et Raoul s'entre-regardèrent. Et la jeune fille, voyant la généreuse émotion peinte sur les traits du gentilhomme, lui en sut gré du fond de l'âme.

Accablé sous le poids des louanges, Pierre s'était assis auprès de la grande table du parloir ; la tête appuyée sur ses mains, il cachait son visage inondé de douces larmes.

Or, voici ce que racontaient les nombreux marins qui venaient d'envahir la salle :

Assailli par un coup de vent qui éclata pendant la nuit, le convoi, escorté par *l'Éveillée, le Cheval-Marin* et *l'Espérance,* courut bientôt les plus grands dangers.

Le Cheval-Marin perdit sa mâture, qui avait déjà souffert durant le combat, fut affalé en côte et forcé de se réfugier dans la rivière de Morlaix.

L'Éveillée, qui marchait en tête de la colonne, talonna sur un banc à la hauteur des Sept-Iles, et, sans arborer pavillon de détresse, fit signal au convoi de gouverner plus au large. Un autre signal ordonnait à Pierre de la Barbinais de prendre le commandement de l'escorte. On supposa, en conséquence, que le brave Eustache Bazin se croyait perdu sans ressources.

Pierre, qui montait *l'Espérance*, commandée par son beau-frère Duguay, devint ainsi chef de l'expédition dans les conjonctures les plus difficiles.

La mer était démontée; la nuit et les brouillards qui, par moments, devenaient intenses, compliquaient la situation, et les navires, délabrés, étaient sans cesse sur le point de s'aborder les uns les autres.

Ordre avait été donné de faire route pour Saint-Malo ; malheureusement par le travers de l'île de Bréhat, la violence de la tempête devint telle qu'il fallut fuir à sec de toile.

Seul, Pierre de la Barbinais reste en cape, présentant le travers aux lames et faisant des signaux aux bâtiments du convoi, qui reçurent successivement l'ordre d'aller s'abriter sous le vent de Jersey, où les dangers de la guerre devaient inévitablement succéder à ceux de la mer, ou même s'y ajouter. Mais la fureur des éléments fait de cette nécessité une ressource extrême. Pierre connaît à fond, pour les avoir sondés lui-même en temps de paix, des parages où il compte sur un mouillage excellent. De là, selon les variations de la brise, il regagnera Saint-Malo ou bien il se réfugiera dans l'un des petits ports du baillage de Coutances.

Dès qu'il a vu passer devant lui le dernier des bâtiments marchands, il déploie à grand peine un lambeau de voile ; puis, emporté par l'ouragan, il dépasse tous ses navires, dont il se fait le guide.

Au point du jour Jersey était en vue. *L'Espérance* trouve sous le vent de l'île une mer relativement paisible et sous une allure manœuvrante assigne à chacun des autres bâtiments un poste, où l'on tint à l'ancre pendant trente-six heures.

Cependant les vigies anglaises ont reconnu la nature du convoi. Pierre de la Barbinais, prévoyant une attaque, prend ses dispositions en conséquence.

A nuit tombante, une masse informe se détache des flancs de Jersey. Elle approche remorquée par des embarcations de guerre, escortée par un garde-côtes à peu près de même force que *l'Espérance*.

Les navires marchands, prêts à couper leurs câbles, ont reçu l'ordre de se laisser dériver, s'il le faut, sur la côte normande.

Paul Duguay, mèche allumée, tambour battant, doit, avec *l'Espérance*, prêter le flanc au bâtiment ennemi.

Pierre se réserve, avec une flottille de chaloupes bien armées, de prévenir les effets de la machine infernale.

Le combat s'engage entre les deux bâtiments de guerre, d'une part, de l'autre entre les deux groupes d'embarcations. Mais bientôt les chaloupes anglaises se retirent après avoir mis le feu à leur brûlot, que Pierre aborde avec le plus généreux dévouement, trop tard pour qu'il soit possible d'arracher ou de couper les mèches incendiaires.

Le vent et la marée portent la machine infernale vers le gros du convoi, où règne la terreur.

L'Espérance combat le garde-côtes, qui s'efforce de l'attirer sous le feu des batteries de l'île ; Paul Duguay n'a garde de se laisser prendre au piége, et de ce côté l'engagement doit se terminer sans résultats décisifs.

Cependant Pierre de la Barbinais, secondé par vingt matelots intrépides, a pris le volcan corps à corps ; il y dresse des mâts de chaloupe, il y établit des voiles, et enfin, après lui avoir imprimé une direction sans dangers pour le convoi, se rembarque précipitamment.

Les débris du brûlot, qui fit explosion peu d'instants après, tombèrent sur sa propre chaloupe, y tuèrent quelques braves gens et la firent couler.

Mais Pierre, recueilli par un autre canot, revint à lui à bord de *l'Espérance*, qui, favorisée par une dernière saute de vent, guidait le convoi hors de tout péril, et faisait bonne route pour son port d'armement.

Quand on y entra, des exprès envoyés de Morlaix et de Saint-Brieuc venaient d'apporter des nouvelles de *l'Éveillée* et du *Cheval-Marin*, heureusement remis à flot.

Aucun désastre n'attrista la victoire.

Les cloches sonnaient en signe de réjouissance, et Saint-Malo en liesse fêtait en Pierre de la Barbinais le sauveur de la fortune publique.

IV

Le sol mouvant.

Marie-Andrée Miquelle de Beauchesne, amie d'enfance d'Abeline Trouin, écoutait, pensive et recueillie, le grave entretien de son frère Raoul avec le vénérable comte son père.

Raoul semblait triste, quoique le vieux gentilhomme ne lui eût pas refusé son consentement.

« Mon fils, disait-il, j'ai servi le roi dans ses armées de terre ; votre oncle, votre aïeul l'avaient servi sur mer ; les Beauchesne des générations précédentes ont aussi été gens d'épée. Vous voulez marcher sur leurs traces et sur les miennes, je ne saurais m'y opposer. Mais on ne s'enrichit guère dans le métier des armes. De temps en temps, pour tenir son rang de gentilhomme, il faut vendre une ferme, puis des bois, puis des garennes ; c'est ainsi que notre bien patrimonial n'a cessé de s'amoindrir. J'avais espéré que, vous résignant à vivre dans ce manoir, vous m'aideriez par de laborieux défrichements et de sages efforts agricoles, à relever notre fortune, sinon dans votre intérêt, au moins dans celui de votre sœur.

— Mon père, dit vivement Miquelle, mon intérêt

à moi m'importe peu. Les filles de notre race sont destinées, je le sais, à finir leurs jours au couvent; j'y suis résignée.

— Après avoir consacré ta jeunesse à soigner un vieillard invalide, murmura le vieux comte en l'attirant à lui, et quand tu lui auras fermé les paupières! pauvre ange!... En vérité, mon fils, la noblesse a de tristes priviléges. Mieux vaudrait pour cette chère enfant être née fille de meunier que fille de seigneur châtelain. Le couvent! c'est bientôt dit le couvent! certes, la piété solide ni la vraie charité ne te manquent, ma fille. Tu es la sœur hospitalière de tous les pauvres du canton. Mais tu n'es pas comme ta tante, mon excellente sœur, naturellement portée vers la retraite et le calme monastiques. Les dons que dispense le ciel sont très-divers. Tu n'as reçu aucun de ceux qui conduisent à entrer en religion. Rien de plus opposé à tes goûts de chasseresse, d'amazone et de pêcheuse que le séjour du couvent. »

Levant sur son père ses grands yeux noirs humides de larmes :

« Dieu qui m'entend, dit Miquelle, m'inspirera, j'espère, la vocation religieuse, quand l'heure en sera venue.

— Par la sainte croix! interrompit Raoul, je ne désire point, moi, qu'elle te vienne jamais! Non, je ne souffrirai point que ma sœur quitte ce foyer dont elle est la joie, si ce n'est pour faire le bonheur d'un époux digne d'elle.

— Très-bien! » dit à demi-voix le comte de Beauchesne.

Miquelle observait son frère avec émotion.

« Écoutez, mon père, poursuivait Raoul, ce n'est point au service du roi que je veux entrer. J'ai résolu d'aller en course avec les Bazin, les Jonchée, les Cartier, les Trouin, les Duguay, simples bourgeois, pour la plupart, mais qui s'ennoblissent par leurs rares exploits. Là, si les hasards sont grands, les chances sont superbes. Souventes fois, aux dépens de l'ennemi, les armateurs font de grosses fortunes. De trois choses l'une, donc : ou je meurs, et Miquelle est héritière.

— O mon frère! » s'écria la jeune fille, comme si elle eût voulu retenir cette parole.

Mais le comte de Beauchesne, vieux soldat, loin de sourciller, dit encore :

« C'est bien!

— Ou le sort m'est favorable, poursuivait Raoul. Avec mes parts de prise, je rachète toutes les dépendances des Tertrées, je redore notre écusson, et pour le coup, Miquelle, c'est moi qui te dote selon mon cœur.

— Plaise au ciel! fit le vieux comte.

— Ou enfin, je reviens pauvre comme je vais partir. Eh bien, pour ce cas-là, dès aujourd'hui, ma sœur, j'en prends notre père à témoin, je renonce à mon droit d'aînesse. Je ne veux être ici que ton premier serviteur et celui de l'homme de bien qui, en te donnant son nom, accomplira la tâche de campagnard dont je devais être chargé.

— Raoul, que fais-tu? s'écria Miquelle frémissante.

— Mon devoir de fils et de frère reconnaissant, répliqua le jeune gentilhomme en la pressant dans ses bras.

— A la bonne heure, mes enfants! disait le comte de Beauchesne, voici le plus beau moment de ma vie! Va donc, Raoul, va tenter la fortune de la mer; tu mérites la protection de Dieu comme la bénédiction de ton vieux père. »

Le manoir des Tertrées est situé à mi-distance entre le mont Dol et le mont Saint-Michel, sur une sorte de petit promontoire qui domine la vaste baie aux sables mouvants. Après la touchante scène de famille qui venait de se passer dans la grand'salle, Miquelle et Raoul, laissant leur père plongé dans de nobles pensées, s'éloignèrent à petits pas en se dirigeant vers la mer.

Encore qu'il n'eût aucune envie de chasser, Raoul avait pris dans l'antichambre son fusil et sa gibecière; bien qu'elle n'eut aucun souci de recueillir des chevrettes ou des coquillages, Miquelle, vaillante pêcheuse, emportait sa manne et son filet emmanché. Pure contenance de part et d'autre. Ils avaient besoin de se parler en secret et à cœur ouvert. Et c'est pourquoi ils cheminaient en silence, attendant la solitude.

Les paysans, les pêcheurs, les jeunes filles des métairies, les enfants, les vieillards, leur disaient bonjour en passant. Raoul soupira. Miquelle, de plus en plus sérieuse, méditait sur sa conduite fort inusitée à coup sûr, sous le règne de Sa Majesté Louis le Quatorzième. Le frère et la sœur descendirent jusqu'au bas de la dune, et s'arrêtèrent auprès d'un banc où viennent expirer, aux jours des plus hautes marées, les plus grands efforts de la mer montante. En ce moment le reflux laissait entièrement à nu l'immense et triste plage où, de çà, de là, des flaques d'eau stagnantes miroitaient entre des bandes de sables jaunes, de vases brunes ou de fonds verdoyants couverts d'algues marines. Une étroite ligne d'un bleu foncé, frangée d'argent, tranchait au loin sur le ciel. C'était l'horizon. — A droite, au milieu du morne désert, on apercevait l'imposante masse architecturale du Mont-Saint-Michel.

Écueil, bourgade, forteresse, abbaye, temple, prison, cet édifice naturel, parachevé de main d'homme, dentelé, découpé, crénelé, fier de porter au front la croix emblème du salut, a les pieds tantôt dans la fange perfide, tantôt dans la tempête rugissante. Saint Michel terrasse Satan, qui hurle ou qui rampe. Le ciel et ses astres font une auréole aux cimes de l'église aérienne, l'abîme des vases ou des flots furieux entoure comme un enfer les bases abruptes du rocher.

Par delà, du côté de l'est, s'étend la côte normande d'Avranches et de Granville.

Sans jeter les yeux sur les imposantes grèves, dont il semblait écouter le silence, Raoul s'assit et enfin il regarda sa sœur.

« Mon bon Raoul, demanda-t-elle aussitôt, tu n'as pas tout dit à notre père?

— Mais à toi, ma sœur bien-aimée, je ne cacherai rien. J'aime Abeline.

— Elle est digne de ton amour.

— Noblesse et fortune importent peu à Nicolas Trouin, mais il faut être marin et bon marin pour mériter d'être son gendre.

— Eh bien, mon frère, brave et accoutumé

comme tu l'es, à faire la pêche dans notre canton, tu ne peux manquer de devenir bon marin.

— Mais tu ignores que j'ai pour rival le plus hardi, le plus habile, le plus loyal des capitaines corsaires de Saint-Malo, Pierre de la Barbinais, le héros du jour, le sauveur du grand convoi.

— Abeline l'aimerait? demanda Miquelle avec inquiétude.

— Et qui ne l'aimerait pas! repartit Raoul, quand moi qui te parle, je suis tenté de l'aimer.

— Toujours grand! fit la jeune châtelaine dont le cœur battait d'admiration et de douleur, car elle savait Abeline incapable de devenir inconstante, et elle voyait Raoul s'engager dans une voie épineuse, attristante, sans issue.

— Mon ami, reprit-elle en étendant la main, tu te jettes à corps perdu dans les sables mouvants. Tu vas y engloutir l'avenir de ta vie entière. Pourquoi te rapprocher d'Abeline en te faisant marin? pourquoi chercher la torture? pourquoi nous abandonner?

— Je l'aime! interrompit Raoul. Puis, d'un ineffable accent fraternel: Et toi, Miquelle, je t'aime aussi! »

Ils se tenaient par la main. Nature énergique, cœur viril, la brune châtelaine palpitait attendrie. Comme la plus faible des filles de la terre, elle pleurait à l'expression des paroles de son frère, qui ajouta :

« N'as-tu pas vu enfin que ma détermination a dépassé les vœux de mon père en le comblant de joie?

— Frère, si sur mer il t'arrivait malheur, cette joie serait maudite. »

L'élément féminin l'emportait. Ce n'était plus l'amazone, la chasseresse, mais la sœur tremblante qui s'exprimait ainsi en comprimant ses sanglots.

« Miquelle, reprit Raoul, les Beauchesne ont toujours regardé la mort en face! Non! quoi qu'il arrive, mon père ne maudira jamais la pensée qu'il vient de bénir! »

Tout à coup le frère et la sœur poussèrent à la fois des cris d'horreur en apercevant deux hommes engagés dans les points les plus dangereux de la vaste plage. Ils les voyaient courir sur le sol mouvant et se diriger dans la fatale direction d'une de ces molles fondrières que les riverains appellent *lises*.

« Par la droite! vers la mer! » cria Raoul.

En même temps, jetant bas son fusil, il saisit la manne et le filet de pêche, se précipita du côté où les deux inconnus étaient en danger de mort, et dit à Miquelle :

« Toi, jette l'alarme; des hommes, des planches, de la paille, des cordes! »

Il courait comme le vent. Miquelle aussi courait, longeant la dune, vers un hameau de pêcheurs où elle espérait trouver du secours.

Quand il eut franchi la moitié de la distance qui le séparait des hommes en perdition, Raoul en reconnut un : c'était Pierre de la Barbinais, son rival.

« Le sauver ou périr avec lui! » dit-il en redoublant de vitesse.

Déjà, sous ses pieds, le sol visqueux fléchissait.

« Vers la mer! criait-il toujours en agitant son filet. Éloignez-vous donc l'un de l'autre! Par la droite!... Et plus vite! »

Mais, harassés par leur course effroyable, Pierre et son compagnon glissaient, enfonçaient jusqu'à la cheville, et commençaient à se ralentir.

G. DE LA LANDELLE.

(La suite au prochain Numéro.)

LETTRES D'UNE SŒUR AINÉE

(HUITIÈME LETTRE.)

Ma bonne petite amie,

Puisque tu désires offrir à ton cher mari convalescent des aliments substantiels et légers, je t'envoie une recette pour faire des œufs en gelée, plat excellent pour les estomacs délicats, et très-apprécié aussi par les estomacs robustes; pour le bien réussir, il ne faut que du temps et de l'attention.

ŒUFS EN GELÉE

Il faut d'abord du jus de viande. — Prenez 400 grammes jarret de bœuf, 400 grammes jarret de veau ; coupez la viande en dés, concassez les os, ajoutez un pied de veau et les cous et carcasses de volaille que vous aurez à votre disposition; mettez ces viandes dans une casserole plate, sur un feu ardent, et ajoutez-y un bon morceau de beurre. Retournez la viande ; qu'elle prenne couleur sans brûler, détachez le jus qui s'échappe, empêchez-le de s'attacher, ajoutez à la préparation beaucoup de carottes coupées en tranches, un gros oignon, un peu de céleri, thym, laurier, sel; couvrez le tout avec de l'eau chaude, et laissez bouillir à découvert pendant quatre heures, en ajoutant un peu d'eau, à mesure qu'elle diminue. Passez ce jus au tamis de soie, remettez-le sur le feu, et clarifiez-le en y jetant un œuf concassé tout entier (après avoir bien lavé cet œuf); l'œuf ramassera les impuretés, vous écumerez avec un soin extrême, vous ajouterez un jus de citron, vous laisserez jeter encore un bouillon et verserez le jus dans un vase, sans couvrir. Mettez promptement au feu une casserole pleine d'eau très-chaude ; dès qu'elle bout, faites-y pocher trois œufs très-frais. Ayez près de

vous une timbale ou une légumière peu large. Versez-y la hauteur d'un centimètre de jus, mettez et arrangez sur ce jus les trois œufs pochés; faites-en pocher trois autres, remettez un centimètre de jus, placez les nouveaux œufs, recouvrez-les de jus; faites placer en un lieu très-frais, et servez quand le jus est tout à fait pris.

Avec ce même jus et ce même procédé, on fait de charmants aspics. Seulement, on se sert d'un moule de fer-blanc au lieu de timbale d'argent ou de légumière. On verse un centimètre de jus; quand il est à peu près pris, on arrange des filets de blancs de volaille, mêlés à des filets de langue de bœuf, ou des morceaux de turbot ou de saumon, mêlés de crevettes, ou des filets de perdreaux; on recouvre de jus, on porte à la cave, et on démoule à l'heure de servir.

La même gelée, bien refroidie, est parfaite pour les malades.

On améliore beaucoup le bouillon du pot-au-feu en y ajoutant, à mi-cuisson, un bifteck bien roussi et bruni dans le beurre. Je tiens cette recette d'une excellente cuisinière.

La volaille est aussi une nourriture de convalescent.

Voici une bonne méthode d'engraissement pour de jeunes poulets.

Il faut quinze jours pour arriver au résultat. La volaille doit être nourrie d'une pâtée sous forme de boulettes, composée de farine de froment ou de maïs, et d'eau dans laquelle on dissout dix grammes de sel par litre de farine, et trois ou quatre *graviers*, gros comme un grain de blé, doivent être ajoutés à chaque boulette. Repos et obscurité sont des conditions favorables. Lorsque la dernière heure des poulets est fixée, il faut ne donner qu'un léger repas, au moins douze heures avant l'exécution.

Faites saigner largement l'animal, et ne permettez pas qu'on touche à ses plumes avant le complet écoulement du sang; c'est à cette dernière condition que tient la blancheur de la volaille.

VOLAILLE AU GROS SEL

Dans un excellent bouillon fait à l'avance, placez votre poulet, faites-le cuire, selon sa grosseur, de trois à quatre heures; retirez-le du vase, saupoudrez-le de gros sel concassé, et servez très-chaud. C'est un excellent relevé de potage.

INDICATION POUR LA QUALITÉ DE LA VOLAILLE

Pour apprendre à reconnaître la finesse de la chair des poulets, regardez aux pattes: si elles sont de couleur brune ou ardoise, le poulet sera délicat, si les pattes sont jaunes, blanches, rosées, pâles, la chair sera très-médiocre.

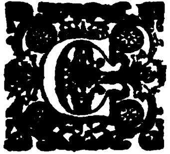
Je me borne ici pour aujourd'hui et je suis à toi de cœur.



REVUE MUSICALE

LES QUATRE MUSIQUES MILITAIRES A L'OPÉRA. — L'HYMNE DE ROSSINI. — JOHANN STRAUSS. — UNE OPÉRETTE DE GRISAR. — NOUVEAUTÉS MUSICALES.





Celles de nos lectrices qui n'ont pas assisté aux splendeurs de l'Exposition, ni aux représentations solennelles de l'Opéra, à propos des musiques militaires des grandes nations européennes, nous sauront gré, sans doute, de leur transmettre quelques détails sur la valeur de chacune d'elles, et sur l'effet produit par leur ensemble.

Qu'on se figure la salle de l'Opéra envahie par une foule d'altesses, de princes, de compositeurs renommés, de femmes charmantes en toilettes de bal, de célébrités de tous genres. On s'était battu à la porte de la salle pour obtenir un fauteuil vacant; on se serait battu dans l'intérieur pour avoir le droit de crier son opinion, si les habitudes de la bonne compagnie n'eussent mis une sourdine à tous ces bruits tumultueux.

En attendant que le concours commençât, l'orchestre de l'Opéra exécuta d'une façon majestueuse l'ouverture de *Freyschütz*. Bientôt le rideau se lève sur une vaste décoration représentant l'intérieur d'un temple. Au fond se dresse le trophée des armes de la France. La garde de Paris étale en demi-cercle tous ses exécutants, représentants de la musique française. M. Paulus donne le signal, et *la Marche aux flambeaux*, cette inspiration grande comme le génie de son auteur, donne une idée du style qui convient à une composition de ce genre. Des fragments du *Lohengrin*, de Wagner, ne souffrent pas trop de ce redoutable côte à côte. Des ovations chaleureuses accueillent cette musique. Après le départ des dilettanti étrangers, nous pourrons

bien nous avouer, qu'en fait d'exécution de musique militaire, nous avons bien aussi notre petit mérite.

La toile se baisse pour se relever cinq minutes après. La Russie nous succède. Nous espérions voir ses musiciens coiffés du casque d'or à l'aigle de Russie, qui s'harmonise si bien avec leurs uniformes blanc et jaune, sauf à le déposer à leurs pieds, comme l'a fait ensuite la musique prussienne. La musique si originale de Saint-Pétersbourg a joué l'ouverture de *Tout pour le Czar*, de Glunka, avec cet accent de foi un peu sombre et mélancolique qui caractérise ces populations des neiges et des steppes. Une fantaisie sur des airs russes, composée par M. Dœrfeld, le chef de la bande, a été écoutée avec un intérêt soutenu. En résumé, grand et honorable succès pour la musique russe et son habile directeur. Bientôt la manœuvre recommence, le rideau se baisse et se relève sur les Autrichiens. On savait d'avance à quoi s'en tenir sur la valeur de cette musique, ou plutôt de ses exécutants; aussi trois salves de chaleureux applaudissements donnent la mesure des dispositions de l'auditoire. Ouverture de *Guillaume Tell;* détails et ensemble admirables, élégance et sentiment profond; en un mot, le génie musical instinctif de la race bohême, dans laquelle se recrutent les quatre-vingts bandes militaires de l'armée autrichienne, toutes à peu près aussi parfaites que celle qui est en ce moment à Paris. Nous en appelons au souvenir d'admiration rapporté par les personnes qui ont entendu, sans choix et au hasard des voyages, les musiques autrichiennes à Bade, Francfort, Pesth, Vienne; on peut presque affirmer qu'elles sont de la même force.

Pour second morceau, les Autrichiens avaient choisi une valse de Meyerbeer, ce grand mélodiste qui dans le divertissement du *Prophète* a donné la mesure de ce que son esprit avait de vif, de piquant et de gracieux. Le ravissement est au comble, le chef d'orchestre est plein de tact et de bon goût. Son impulsion est rapide; ses mouvements sont sobres, il ne vise pas à l'effet, comme cela se voit trop souvent en Italie et en France. Il s'ensuit qu'on croirait inutile que l'orchestre ait un chef, bien que ce chef soit l'âme de l'exécution.

Trois fois le rideau se baisse sur les Autrichiens, et trois fois il se relève, comme soulevé par les acclamations de la foule. Pour répondre à cette fulgurante manifestation, la musique autrichienne fait entendre un *pas redoublé-polka*, qui électrise l'auditoire et ajoute au magnifique succès de cette exécution.

La Prusse forme la solide arrière-garde de cette armée, dont l'avant-garde était, par son entrain et sa désinvolture, si bien représentée par la France. Le vieux Wieprecht est là au poste d'honneur, raconte M. Hippolyte Provost, qui le connaît de longue date, comme le chef d'orchestre modèle. Son assurance, fruit de tant de luttes et de tant de victoires, soutient le moral de ses soldats. Ils commencent par une marche militaire, *Links rechts*, écrite par leur chef, et préludent ainsi à la fantaisie sur *le Prophète*, où la vaillante musique prouve, par les qualités mêmes qui la distinguent, le travail incessant et viril, l'énergie de volonté qui ont, dès le premier jour, placé très-haut la musique prussienne dans l'opinion publique.

Après un quart d'heure d'entr'acte, la scène offre, au lever du rideau, le magnifique spectacle de la réunion des quatre musiques étagées en amphithéâtre : les Prussiens, sur le premier plan, des deux côtés; à droite les Autrichiens; à gauche les Russes, et sur toute la ligne médiane, la garde de Paris.

Le morceau choisi pour cet ensemble de deux cent quatre-vingts exécutants, était une page d'un grand caractère et d'un style solennel, le *Salut impérial*, de M. Elwart. Ce morceau a été vigoureusement mené par M. Wieprecht, le doyen d'âge. — Chaque musique séparée, et sous la direction de son chef spécial, a joué l'air national de son pays, dans l'ordre suivant : la Russie, l'Autriche, la Prusse, la France. Seulement, pour l'air de *la Reine Hortense*, qui est devenu si populaire, toutes les musiques ont repris le refrain en chœur. Cette coda a soulevé l'auditoire et provoqué des applaudissements dans toutes les parties de la salle.

Telles ont été les phases de cette solennité musicale, dont se souviendront longtemps les heureux spectateurs auxquels il a été permis d'y assister.

***

L'hymne patriotique dont il a été tant parlé, n'ajoutera rien à la gloire de Rossini. Il contient de belles choses sans doute, mais presque constamment suivies de choses faibles auxquelles on n'est pas accoutumé de la part du maëstro. C'est un chant à grand effet, pompeusement et bruyamment exécuté, mais sans valeur réelle. Les admirateurs du célèbre musicien ont été chagrins de ce petit nuage noir chargé d'électricité qui a tout à coup surgi dans le ciel azuré du cygne de Pesaro. Aujourd'hui on en parle avec regret; demain on n'en parlera plus; mais le nom du maître des maîtres retentira toujours comme la plus délicieuse des mélodies dans le souvenir des quatre parties du monde.

***

Lorsque nous entendons le nom de Strauss, notre esprit s'élance involontairement au milieu des fêtes, des bals et des concerts dont il fut si longtemps et si glorieusement l'âme. Mais malgré tout l'entrain de son talent, il nous faut donner la palme à son homonyme autrichien Johann Strauss, qui pendant deux mois a fait plus de bruit à Paris que le canon des Invalides un jour de fête impériale. Et c'est en toute justice que cette renommée si flatteuse lui est accordée par le public dansant et dilettante.

Venu à Paris pour la première fois en 1867, il y remporta sa première victoire au bal splendide offert par la princesse de Metternich au roi des Belges, le 28 mai. Son père, qui voulait en faire un militaire, aurait volontiers battu la mesure sur les épaules de Johann toutes les fois qu'il surgissait une polka ou une mazurka dans l'imagination de son fils. Sa mère, en femme intelligente, qui avait reconnu la vocation de son fils, l'envoyait étudier la musique chez les plus habiles professeurs.

Vers 1844, il avait alors dix-huit ans, Johann Strauss conduisit un orchestre à Vienne. Le public allemand n'est pas d'une nature enthousiaste; il juge avec calme, sans caprice, en toute connaissance de cause. Aussi l'approbation de ce public fut le meilleur encouragement du jeune musicien. Alors cette sève prodigieuse, qui jusqu'alors était restée à l'état latent, se développa tout à coup; les tournées de Strauss en Allemagne devinrent une série d'ovations. En Hongrie, en Valachie, en Russie, elles furent un triomphe. Chef d'orchestre des bals de la cour, admiré et récompensé, Johann Strauss n'a plus rien à désirer.

Il a épousé, il y a cinq ans, une grande artiste, et tous les souverains ont attaché une décoration à sa boutonnière. Les valses et les polkas de Strauss sont inimitables. Les jeunes filles en rêvent, les douairières pleurent leurs beaux jours, lorsqu'elles ont entendu cette musique vivace, fringante, haletante, palpitante, qui semblait faire valser les colonnes de l'Exposition.

***

De toutes parts nous arrivent des lettres de félicitations et de remercîments pour la charmante opérette que nous avons publiée dans notre numéro de juillet.

Chanté dans plusieurs salons distingués de Paris, où se rassemblent les dilettanti, cet ouvrage a remporté d'emblée des succès unanimes; des mélodies gracieuses, quelques motifs pleins d'originalité, un style excellent, un intérêt réel, en voilà certes assez pour justifier la vogue de cet ouvrage, que notre célèbre Grisar a d'ailleurs écrit sans prétention, sans prévoir tout l'effet qu'il devait produire.

***

Dans le présent numéro, les abonnées recevront une composition magistrale du savant maître Bonetti, ancien chef d'orchestre du Théâtre-Italien, *l'Hymne de la Paix*. Enfin, l'illustre auteur du *Désert*, de *Lalla-Rouk* et d'*Herculanum*, Félicien David, qui vient d'obtenir le grand prix de vingt mille francs, nous fait espérer pour le numéro de novembre un morceau inédit de sa composition.

***

Au nombre des productions distinguées publiées récemment pour le piano, il faut mentionner une fantaisie de Ketterer, composée sur les motifs les plus connus de *Sardanapale*. Le morceau commence par une *marche des prêtres de Baal*. La romance du roi, *Être divin, forme légère*, vient ensuite et fournit une charmante variation. L'entrée de Sardanapale est une page très-originale. Le finale du premier acte, enrichi de puissants effets, forme la péroraison de cette brillante fantaisie, accessible à des forces modestes, et qui occupera une place honorable dans le recueil que publie l'auteur sous le titre de *Souvenirs mélodiques*.

Si quelques-unes de nos abonnées aiment les œuvres étranges, les idées bizarrement accentuées, voici *la Noce arabe*, qui a toute la singularité d'une œuvre d'inspiration.

La *Légende*, de Massenet, est une fantaisie légère capricieuse, humoristique. Ce sera une étude très-favorable aux jeunes élèves.

M. Charles Pollet, qui est à la fois harpiste et pianiste, compositeur et professeur, vient de publier une mignonne et délicieuse fantaisie sur le chant si remarquable et si connu de Schubert, *la Truite*. Il n'était pas facile de transcrire ce motif, sans tomber dans de grandes difficultés d'exécution. M. Pollet a évité cet écueil avec beaucoup de tact et de talent.

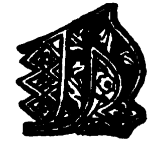
Une soirée à Spa, jolie polka peu difficile, de M. Victor Divoir, vient de paraître, ainsi que les œuvres indiquées ci-dessus, chez l'éditeur Girod, qui apporte un goût parfait et une connaissance approfondie de la musique, dans le choix des ouvrages que publie sa maison.

MARIE LASSAVEUR.



Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



E t'attends pas, ce mois-ci, à de pompeuses narrations, ma chère Florence. Paris se repose, et chroniqueurs et chroniqueuses, Parisiens et Parisiennes sont en voyage. Profitant de l'époque des vacances, qui amène chez eux un énorme surcroît de victimes, ils ont fui...

Ceux-ci se sont envolés vers le Nord; ceux-là vers le Midi; il y en a à la campagne, en province, à l'étranger. Bref, *Rome n'est plus dans Rome*, car tout

le monde a pris congé, congé plus ou moins long, plus ou moins agréable, selon les loisirs, les moyens et les occasions de chacun.

Malgré cette émigration générale, notre chère grande ville est encore loin d'être un désert. Elle a changé de population, voilà tout, et plus que jamais elle mérite d'être appelée une immense tour de Babel. Aussi comme je me félicite de m'être réfugiée auprès d'Adrienne, dans cette jolie campagne dont je t'ai déjà parlé, et dont le premier mérite, à mes yeux, est d'être loin de Paris!

Si tu savais quelle bonne petite vie on mène ici, Florence! comme on se repose avec délices, dans cette charmante retraite, des ennuis, des fatigues, de l'existence fébrile, factice, que l'on est obligée d'avoir le reste de l'année...

Écoute seulement le récit d'une des journées d'Adrienne, et tu me diras si, comme on l'a prétendu tant de fois, *le bonheur n'est pas aux champs*. — Aux champs cultivés, bien entendu!

Le matin, Adrienne se lève de très-bonne heure, et, au premier tintement de la cloche du village, elle se rend à la messe que le vieux curé du pays célèbre tous les jours. Je l'y accompagne quelquefois. — C'est délicieux, cette excursion matinale à travers les haies vives et les petits chemins creux; on se mouille un peu les pieds aux gouttes de rosée qui diamantent à chaque brin d'herbe, mais quel bien-être physique et moral on rapporte de cette promenade!

En revenant chez elle, notre compagne visite toutes les pauvres maisons qui se trouvent sur son passage. Ici, sa charité se borne à quelques paroles de sympathie et de consolation; là, elle dépose furtivement un secours sur un coin de la vieille table ou de la cheminée; plus loin, elle promet l'assistance, l'influence de son mari; là-bas, c'est une pauvre vieille infirme qu'elle réconforte en lui faisant une pieuse lecture, un malade qu'elle soigne de ses propres mains. Souvent, ne trouvant pas assez d'infortunes à soulager sur la route directe qui reconduit à sa demeure, elle prend gaiement le chemin des écoliers. Oh! l'on sait bien dans le pays l'heure où elle sort de la messe!

Arrivée chez elle, au lieu de rentrer par l'avenue et la porte d'honneur, elle se dirige vers le potager, où ses préoccupations changent de nature: il lui faut voir quels fruits et quels légumes pourra fournir aujourd'hui le jardinier pour les besoins de la maison; elle demande ce qui sera arrivé à maturité le lendemain, s'assure elle-même si le plant d'artichauts produit encore, si les salades ne montent pas en graine, etc., etc.

Une bonne maîtresse de maison doit avoir l'œil à tout, et notre amie est un petit modèle de science domestique; nulle part le service n'est mieux ordonné, mieux entendu, plus régulier que chez elle; elle sait tout, elle voit tout, elle songe à tout. Dans sa maison jamais de prodigalité, jamais de ce qu'on appelle vulgairement *du coulage*... une parfaite entente des aises de chacun, et un ordre si grand que, sans mesquinerie aucune, il est impossible que rien échappe à son contrôle intelligent. — « Il ne faut jamais, dit-elle quelquefois, exposer les domestiques à des tentations auxquelles leur éducation incomplète ne leur permettrait peut-être pas de résister. »

Après le potager vient la basse-cour; Adrienne jette même un regard et une caresse au chenil, où son passage est salué par de joyeux aboiements et des frétillements de bienvenue; elle entr'ouvre l'écurie, l'étable... Enfin, elle pénètre dans la cuisine, où sont attendus ses ordres pour la journée. — Toutes ces choses ne l'ont encore conduite qu'à neuf heures du matin environ. — La visite à l'office, les ingénieux expédients pour faire faire bonne figure encore aux reliefs de la veille (car notre amie ne dédaigne nulle économie), le menu du jour arrêté avec la cuisinière, Adrienne rentre dans l'intérieur du logis, où elle passe une autre sorte d'inspection: elle voit si tout est en ordre dans le salon, dans la salle à manger, dans le cabinet de travail de son mari, gronde un peu si la poussière n'est pas enlevée partout, achève son appartement avec la femme de chambre, à qui elle distribue la besogne de la journée: il faudra remonter ce colifichet, réparer cette robe, ce gilet, remettre ce linge en état, repasser ceci ou cela...

Après l'utile, l'agréable: elle court au parterre chercher des fleurs fraîches pour les jardinières, le dessus des consoles, les enfoncements du vestibule et des cheminées. Je l'aide à renouveler la guirlande de lierre naturel enroulée autour des suspensions des lampes et de l'encadrement des glaces.

Tous ces arrangements terminés, l'ordre le plus strict joint partout à l'élégance et à la grâce, Adrienne songe à se reposer; c'est la première fois depuis son lever. Il est maintenant dix heures; jusqu'à onze heures à peu près, elle lira, écrira, s'occupera de ce qui lui plaira le mieux; c'est en quelque sorte sa récréation. Alors elle rajustera un peu le coquet négligé qu'elle a pris dès le matin, et qu'elle ne changera que vers une heure ou deux, pour une toilette de campagne un peu moins sans façon, en vue des visiteurs du voisinage qui pourraient lui arriver dans l'après-midi.

A onze heures et demie, le déjeuner sonne. On se met à table où, grâce aux soins intelligents de notre aimable ménagère, on trouve une nourriture variée, bien servie et surtout au gré de tous; car Adrienne se fait un plaisir délicat d'étudier en secret les goûts de chacun et d'y satisfaire le plus souvent possible, au rebours de ces maîtresses de maison un peu égoïstes qui ne songent jamais à donner aux autres que ce qui ne leur coûte nul effort d'esprit ou ce qui leur convient le mieux à elles-mêmes.

On prend toujours du café à la suite de ce repas; M. de V... prétendant que c'est une excellente habitude, un tonique qui rend dispos le reste de la journée. Ce café, lorsqu'il fait beau, est servi dans la délicieuse salle de verdure que tu connais. Quand il pleut, on le met simplement sur la table où l'on vient de déjeuner. Les jours où le soleil le permet, on se rend à la rotonde en question, en causant nonchalamment, s'arrêtant pour admirer une plante nouvellement épanouie, pour donner son avis sur un massif transformé le matin, complétant son dessert par une prune ou une pêche qui vous tente au passage, admirant, entre les grands acacias qui bordent la rivière, une échappée inaperçue jusque-là.

Le café pris, on continue la promenade interrompue; puis l'on regagne le logis, où chacun et chacune se re-

met à ses occupations obligées ou préférées. En remontant à sa toilette, Adrienne passe encore par la cuisine. Il lui faut bien voir si tout ce qu'elle a commandé s'exécute et si les diverses branches du service sont en mesure pour le reste du jour. Elle a si bien combiné les choses, que tout à l'heure, s'il lui arrivait quelques hôtes inattendus, elle en serait quitte pour faire ajouter vite et vite à son dîner — composé, je suppose, d'un relevé de potage, d'un rôti et d'un plat de légumes — un petit entremets sucré fait à la minute, une salade, quelque hors-d'œuvre qui embelliraient la table, et un dessert un peu plus luxueux. Elle a d'ailleurs toujours en réserve, pour ces occasions, qui se présentent plus souvent qu'on ne le voudrait à la campagne, des hors-d'œuvre de différentes espèces : thon mariné, anchois sardines, câpres, olives, etc. ; des friandises, des bonbonneries pouvant se conserver, des petits fours qu'elle a achetés à la ville prochaine, alors qu'elle a été faire, comme cela lui arrive de temps en temps, ses approvisionnements de ménage. La laiterie, le verger, la verdure et les fleurs du jardin fournissent le reste, et ces petits dîners improvisés en valent bien d'autres, je t'en réponds !... Du moins, c'est l'avis de notre ami le docteur, qui s'y entend, sans médisance !

S'il ne vient pas de visiteurs, rien n'est changé au menu de tous les jours, et l'on fait en famille, en attendant ce dîner, une longue promenade à pied ou en voiture, dans les environs. D'autres fois, nous allons, Adrienne et moi, visiter les bonnes sœurs de l'asile et les petits enfants de l'école, ou bien nous travaillons tranquillement, auprès des fenêtres, ouvertes sur les pelouses fleuries, écoutant le murmure monotone mais harmonieux de l'eau qui retombe en gerbe dans le grand bassin, ou suivant des yeux M. de V..., qui ordonne à ses jardiniers tel ou tel embellissement nouveau pour ses parterres ; car le mari d'Adrienne occupe le plus de monde qu'il peut autour de lui, afin que son séjour à la campagne soit profitable aux gens du pays.

Tu vas peut-être, petite curieuse, m'interroger sur l'objet de ces grands travaux qui nous retiennent au logis alors que le soleil luit si joyeux au dehors. Adrienne a sans doute entrepris, penses-tu, quelqu'une de ces broderies de fée qu'elle sait si bien faire, ou une tapisserie merveilleuse digne de la reine Berthe ? Pas le moins du monde, mademoiselle ! Adrienne continue à la campagne ce que nous avons commencé depuis plusieurs hivers à Paris. Aidée d'une machine à coudre dont elle s'est passé l'utile fantaisie, elle confectionne de ses blanches mains, avec les vieux habits de son mari et les robes simples qu'elle ne met plus, des vestes, des pantalons, des jupons, des béguins, des tabliers, des bavettes, qu'elle distribuera, selon les besoins, à ses protégés, grands et petits, du village. — De plus, elle a chez elle une sorte de pharmacie pour venir en aide à ceux-ci, lorsqu'ils ont quelque indisposition, et aussi pour leur donner les premiers secours alors qu'un accident leur arrive, et qu'il leur faut parfois, attendre plusieurs heures le médecin de la ville voisine. Cette pharmacie se compose, selon le conseil de madame Bourdon, dans la *Vie chrétienne de la jeune fille*, de bandages, de charpie, de petites fleurs pour la tisane, d'onguents pour les plaies, d'alcali pour les morsures, etc.

L'après-midi s'écoule donc comme je viens de te dire. A cinq heures et demie, tout le monde se rassemble dans la salle à manger. Nouvelle promenade dans le jardin à l'issue du repas. Malheureusement on ne peut pas rester longtemps dehors, le soir, par cette fraîche saison. On rentre donc au salon ; on fait un peu de musique, on lit les journaux, on commente les nouvelles graves ou gaies du jour, on regarde des gravures, on brode, on dessine sur les albums, on plaisante, on babille ; si l'on est en nombre suffisant, on joue à quelque jeu du goût de chacun, et la soirée passe comme un songe agréable. Que l'on me parle, après cela, des loisirs longs et ennuyeux de la campagne ! mais Adrienne qui voit, par-dessus mon épaule, ce que j'écris, me gronde de te faire un tableau *si flatté*, selon elle ; elle affirme qu'après m'avoir lue, tu vas être très-persuadée que le bonheur parfait est de ce monde, alors que toute médaille, — même la plus belle ! — y a son revers... Elle a peut-être raison !... Aussi, prise de scrupule, et afin de ne pas te donner d'idées fausses sur un sujet si délicat, je te rapporte sa phrase tout au long, en y joignant nos meilleures amitiés à l'une et à l'autre.

Ta dévouée,

JEANNE.

MODES

Je t'écris de Vichy, ma chère Laure ; c'est te dire qu'aujourd'hui je laisserai de côté les questions sérieuses et pratiques pour faire la part plus large à la fantaisie. Cette inconstante déesse semble avoir donné rendez-vous ici à ses fidèles sujettes.

C'est principalement à l'heure du concert et le soir au Casino que les élégances, les prétentions, de bon et de mauvais goût prennent leurs ébats. Cette saison, cependant, n'est pas une des plus brillantes. Paris, l'Exposition, ont retenu beaucoup d'oiseaux voyageurs. L'animation, l'entrain, laissent à désirer, malgré la présence de plusieurs princes qui se promènent comme de simples mortels dans la foule curieuse. On remarque, cette année, plus de vrais malades que de chercheurs de plaisirs — différence notoire avec les saisons précédentes. Charmant Vichy, ce calme n'est qu'une éclipse passagère. J'ai tout d'abord été agréablement surprise en constatant les exagérations des *on dit*.

On peut vivre à Vichy très-confortablement, à des prix très-modérés. Et que de jolies promenades ! Enfin, comme partout, la simplicité y triomphe de l'excentricité. Si tu veux, nous comploterons d'y passer une saison l'été prochain.

Une de mes amies vient de s'acheter pour rien des guipures noires, dont on lui confectionne une toilette. C'est une femme pas très-grande, un peu forte et en demi-deuil, difficile à habiller. Voici : jupe de dessous, taillée en pointe, et plate, bien entendu, en taffetas noir ; dessus en tulle noir, sur lequel les volants seront posés presque à plat. Ces volants s'arrêteront à quinze ou vingt centimètres de la taille, et seront rejoints par la guipure qui orne la basque de la casaque demi-ajustée et toute en guipure. Un bouillonné de tulle d'environ vingt centimètres, brodé de jais, dépassera sous le dernier volant de la tunique, de façon à préserver la guipure des accidents qui la menaceraient si elle rasait la terre. En un

mot, mon amie s'est fait faire une jupe en guipure noire, qu'elle pourra mettre, sortie de son deuil, sur des dessous de différentes couleurs, ce qui lui donnera une toilette toujours prête et toujours variée. La casaque demi-ajustée, en guipure, pourra se porter l'été à la ville, et aussi l'hiver; on n'aura qu'à lui donner une doublure un peu chaude, soit en peluche, soit en velours. — Mais il faut que j'achève de te décrire cette toilette : sous la casaque de guipure, corsage en taffetas noir décolleté, se terminant par des dents brodées de jais; ceinture de jais, collier de jais. Chignon natté posé très-haut; bandeaux très-plats, très-courts, ondulés, séparés par des bandelettes en jais. — Notre acquisition : volants, casaque, et façon du dessus de tulle ne nous revient pas à plus de deux cent soixante-quinze francs!..... Et nous avons un *vrai meuble*, comme disait ma grand'mère, — car les volants nous resteront toujours.

J'ai tant de descriptions à te faire, que je ne sais par où commencer; je prends au hasard :

Une tunique en taffetas noir, à dents ornées d'un galon rond tissé noir et saumon, sur un jupon de taffetas couleur saumon, plissé — un pli saumon et un pli noir. La tunique était relevée de façon à former une seule dent derrière, deux sur les côtés et une seule devant; des espèces de doubles anneaux en passementerie noire et saumon relevaient cette jupe comme je viens de l'expliquer. Manches saumon, corsage noir avec brandebourgs en passementerie pareille à la jupe. Chapeau de crin noir avec plumes de faisan doré. Paletot en taffetas noir à dents très-aigües, sous lesquelles sont de doubles dents en taffetas saumon.

Un charmant costume :

Jupon en taffetas vert clair, à bord droit, orné de trois gros rouleaux en taffetas pareil à la tunique, qui est verte, à rayures blanches. Ces rouleaux, taillés dans le biais, bien entendu, sont posés de façon à former une seule large dent devant, deux sur les côtés et une seule derrière.

La tunique est ornée dans le même sentiment, mais les rouleaux sont en taffetas uni comme le jupon. Des coquillages en nacre la relèvent légèrement sur les côtés. Manches en taffetas vert uni, ornées de rouleaux; corsage pareil à la tunique, basques vertes avec ceinture à pans alternés.

Robe de taffetas couleur *puce*, rasant la terre, terminée par un petit volant d'environ cinq centimètres. Fichu Marie-Antoinette pareil, orné de même, se nouant derrière par un large nœud, un peu au-dessus de la taille; chapeau tricorne orné de plumes de faisan doré.

Jupon en taffetas bleu, orné de trois biais à dents marquées par une petite passementerie en chenille noire. Tunique en popeline de soie noire à cinq dents découpées, relevée par une écharpe bleue ornée de chenille noire; chapeau en crin noir, forme tourte, avec voile bleu.

Jupon de taffetas noir à bord découpé, les dents imitant les feuilles de platane. La tunique en grenadine noire, formant les mêmes dents, ornées d'un ruban vert d'environ deux centimètres. Fichu Marie-Antoinette s'arrêtant à mi-dos, orné de dents bordées comme la tunique, avec flot de rubans verts. Chapeau rond Marie-Antoinette, avec touffe d'herbes vertes.

Un des plus jolis costumes que je puisse te citer, c'est une tunique de soie grise, *très-claire*, sur un jupon de taffetas écossais. Cette jupe était relevée de chaque côté par deux larges rubans écossais. Corsage gris à basques, à revers en taffetas écossais; manches à revers aussi; toque en paille blanche avec bord de taffetas écossais et plume blanche. Les couleurs cuir de Cordone, brique, saumon, sont très en vogue. J'ai vu reparaître deux ou trois costumes en taffetas glacé. On prétend que ces taffetas glacés se porteront beaucoup cet hiver. J'ai remarqué ainsi un costume, tunique, corsage et paletot en soie lilas glacée de blanc, sur un jupon en taffetas lilas, de nuance plus foncée, plissé (un pli lilas et un pli en taffetas blanc). Toque en paille de riz, avec grappes de lilas lilas et de lilas blanc. Une écharpe en taffetas pareil à la tunique, ornée de doubles dents en taffetas blanc brodée de soutache lilas, complétait ce costume gracieusement porté. J'ai oublié de dire, que de chaque côté, de longues et larges pattes avec secondes dents en taffetas blanc soutachées comme l'écharpe, relevaient la tunique. J'ai revu ce même costume le soir, au Casino : Corsage décolleté carré à quatre pointes baleinées, marquant bien la taille et s'arrêtant sur les hanches comme un corselet. Une double rangée de dents indiquait la séparation du corsage avec la tunique. Chignon breton; une seule large natte tressée descendant un peu sur le cou, et attachée très-haut sur le sommet de la tête par trois coques de ruban lilas et blanc. Bandeaux très-courts, ondulés.

Un costume en popeline de soie grise : tunique, jupon et casaque ajustée, avec dents bordées d'un rouleauté pareil. Chapeau forme tourte, en paille de riz blanche; plume rouge et voile gris.

Autre costume en taffetas gris clair tout uni : tunique et casaque se terminant par des dents découpées sur un jupon de soie de même nuance, bordé de trois petits volants; une écharpe en taffetas découpé relevait la tunique par un seul nœud derrière; chapeau Louis XIII, une plume grise assortie au costume.

Une jupe en taffetas noir à deux pointes très-échancrées sur les côtés, traversées par deux larges pattes retombant plus bas que les pointes de devant et de derrière, frangées et brodées de jais, sur un jupon de taffetas bleu plissé; chemise russe en foulard bleu de même nuance; toque brodée de jais avec une rose sur le côté.

Un jupon de taffetas vert plissé; une tunique en mousseline blanche très-claire (coupée en pointe et étroite, bien entendu), à dents festonnées, soutenue plutôt que relevée par une écharpe en taffetas vert; corsage décolleté carré, tout plissé dans le haut, à basques et doublé de taffetas vert; manches à la juive; coiffure à la La Vallière; guirlande avec longues traînes.

Costume en drap tunisien couleur brique, relevé par de grosses ganses pareilles; corsage à la hussarde; chapeau tricorne, avec plumes de faisan doré.

A une réunion du soir, chez le directeur des eaux : jupon en taffetas saumon, plissé; tunique en mousseline blanche à cinq dents creuses, ornée d'un double rang d'effilés : un effilé noir en chenille et un effilé de soie couleur saumon; glands noirs et saumon terminant la pointe de chaque dent. Corsage

à basques, garni de même; manches sultanes. Coiffure à la grecque; guirlande de boutons d'or à cœur noir. Cette toilette était portée par une charmante jeune femme, très-brune, dont la parfaite distinction faisait oublier l'originalité.

Une robe en foulard fond blanc, à petits pois bleus, relevée sur un jupon en taffetas bleu plissé, par deux larges rubans frangés; paletot casaque garni d'effilés bleus assortis; chapeau rond en castor gris avec un voile en gaze bleue.

Costume Marie-Antoinette en taffetas violet : jupe rasant la terre et terminée par trois très-petits volants découpés; fichu descendant à mi-dos, nouant derrière; chapeau rond à bords assez larges, avec plumes violettes et noires. — Très-joli pour une personne *d'un âge sérieux* : un large nœud violet sous le chapeau, pour cacher le chignon. Les coiffures n'offrent point de changements remarquables. Les bandeaux ondulés sont toujours en grande vogue; les chignons nattés se portent beaucoup; les boucles, toujours en faveur, conviennent surtout aux blondes; les rubans remplacent souvent les fleurs dans les coiffures de demi-soirée.

Toilette un peu hasardée, mais charmante pour une brune; je l'ai vue hier soir au Casino, où il y avait bal :

Jupon de taffetas maïs, orné, à une hauteur de quinze centimètres au-dessus de l'ourlet, d'une guirlande de feuilles en guipure très-fine brodée de jais. La tunique, en grenadine de soie noire, formait deux dents très-pointues et très-échancrées derrière, ne laissant guère qu'une hauteur de dix centimètres, sur laquelle reposait un nœud en tulle noir à longs pans, orné d'une frange de soie maïs comme le bord de la tunique. Ceinture de soie maïs, ronde, recouverte d'un entredeux en feuillage de guipure. Corsage en grenadine décolleté carré, ouvrant sur la poitrine pour laisser voir un gilet de taffetas maïs, orné de brandebourgs en feuillage pareil à celui du jupon. Chignon breton (une seule large natte) attaché haut sur la tête ; bandeaux ondulés courts, avec une rose jaune assortie à la couleur du jupon, sur le côté gauche, un peu au-dessus de l'oreille. Un nœud en feuillage de guipure brodé de jais, reposait sur le chignon.

Enfin, un costume vert à deux tons, jupon plus foncé et jupe plus claire, toutes les deux à bords droits. — Le jupon orné d'une guirlande de feuilles en taffetas découpé du vert de la robe, et *vice-versa*. Une écharpe à deux tons nouée derrière et soutenant légèrement la jupe. Corsage à la Médicis. Coiffure à rouleaux avec rubans assortis à la toilette.

Ces deux dernières descriptions me serviront de *bouquet*, et terminent mes explorations dans le domaine de la fantaisie. — Rassure-toi, ma dernière page, va te parler raison.

Les femmes ont renoncé à ressembler à des sonnettes pour affecter la forme de parapluies, et beaucoup portent jusqu'à l'exagération la plus insensée cette nouvelle mode. J'engage beaucoup nos amies à n'y pas tomber.

Voici, pour renouveler la robe de taffetas gris de ta cousine, une garniture fort gentille : au-dessus de l'ourlet, une large bande formée de petits velours noirs et de petits velours cerises alternés, montant devant en échelle, jusqu'au corsage. Corsage en entredeux de valencienne, à basques; peplum avec volant en valencienne, et une frange de petits velours semblables à la garniture de la jupe. Coiffure : un rond en torsade, *posé très-haut* sur le sommet de la tête; deux longues boucles retombant sur le cou, derrière; bandeaux ondulés très-bas sur le front, avec un diadème en torsade. Collier et boucles d'oreilles en corail.

Pour Lucy, une robe de cachemire blanc sur un jupon rose. La jupe de cachemire relevée par des nœuds de ruban.

Ma prochaine lettre te parlera des bains de mer de Trouville, des élégances de plusieurs plages de la Normandie; cela te distraira un peu, jusqu'à ce que j'aie surpris, pour te les dévoiler, les nouveautés que l'automne nous apportera sans doute.

Pour ta tante, un carré de Cluny avec larges pattes et quatre velours verts d'environ douze centimètres appliqués dessus.

EXPLICATIONS

Planche IX

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Alphabet — 2, J. L., pour drap — 3, Bande pour jupon — 4, *Noélie* — 5 et 6, Parure — 7, Pelote — 8 et 9, Parure — 10, N. C. — 11, E. T. — 12, Mouchoir — 13, A. T. — 14, *Rosalie* — 15, E. G., pour drap — 16, *Trinidad* — 17, *Célina* — 18, *Nelly* — 19, *Brigitte* — 20, Mouchoir — 21, *Angèle* — 22, L. N. — 23, A. Y. — 24, L. R. — 25, A. C. — 26, A. P., pour taie d'oreiller — 27, Feuille en perles.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 6, Robe d'enfant — 7 à 12, Chemisette de baby — 13 à 15 *bis*, Capulat breton — 16 à 19, Blague à tabac — 20 à 22, Garniture pour jupon — 23, Dessous de plat — 24 et 25, Porte-allumettes — 26 et 27, Plomb serre-papier — 28 et 29, Ornement pour robe — 30, Dentelle frivolité.

COTÉ DES BRODERIES

1, Alphabet pour linge de maison, feston, plumetis et cordonnet.

2, *J. L.*, pour drap, plumetis, cordonnet et point de sable.

3, Bande pour jupon, plumetis, feston et cordonnet.

Cette bande se fait séparément et se rapporte sur l'ourlet du jupon ; les plis figurés par les lignes verticales se font avant la broderie ; on fixe cette bande par un point que l'on couvre d'une soutache ornée, d'un galon ou d'un petit biais piqué en haut et en bas.

4, *Noélie*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

5 et 6, Parure sur nansouk, plumetis, feston, cordonnet et pois à la minute.

On double seulement le bord jusqu'à la ligne ondulée, qui se fait en cordonnet ; toute la partie doublée est brodée en point à la minute. (Voir le *Petit Manuel*, 1re édition, page 21 ; 2e édition, page 26.) On garnit cette parure d'une petite guipure basse ou d'une petite dentelle au crochet imitant la guipure.

7, Pelote, feston, plumetis et cordonnet.

8 et 9, Parure, col marin, point mexicain.

10, *N. C.*, anglaise, feston et cordonnet.

11, *E. T.* enlacés, plumetis.

12, Mouchoir, plumetis, cordonnet et point de sable.

La broderie se fait au-dessus de l'ourlet.

13, *A. T.*, gothique, plumetis et cordonnet.

14, *Rosalie*, anglaise, pois.

15, *E. G.* enlacés, pour drap, plumetis et cordonnet.

16, *Trinidad*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

17, *Céline*, anglaise, plumetis et cordonnet.

18, *Nelly*, anglaise, plumetis et cordonnet.

19, *Brigitte*, anglaise, plumetis et cordonnet.

20, Mouchoir, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

21, *Angèle*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

22, *L. N.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

23, *A. Y.*, gothique, plumetis et cordonnet.

24, *L. R.*, romaine, plumetis et cordonnet.

25, *A. C.*, enlacés à l'impériale, plumetis et cordonnet.

26, *A. P.*, pour taie d'oreiller, feston, plumetis et cordonnet.

27, Feuille en perles, motif pour robe, jupon ou confection.

COTÉ DES PATRONS

1 à 6, Robe d'enfant.

1, Devant.

2, Lé de côté.

3, Petit côté. — 4, Dos.

5, Épaulette. — 5 *bis*, Bande festonnée.

6, Croquis.

Cette petite robe se fait en piqué anglais, cachemire, mohair, etc. ; la jupe est taillée droite derrière, et montée au corsage par deux plis doubles de chaque côté ; vous disposerez tout autour les motifs soutachés à une distance égale à celle des deux lés nos 1 et 2 ; vous pouvez indifféremment la faire ouverte devant ou derrière ; si vous l'ouvrez devant, vous ferez des boutonnières et vous placerez des boutons dans toute la longueur, puis au milieu du dos, que vous taillerez en un seul morceau, vous poserez un biais sur lequel vous ferez des anneaux en soutache. Si vous l'ouvrez dans le dos, vous taillerez le devant no 1 en double, et vous fermerez le dos par des boutons de lingerie très-rapprochés. Vous pourrez à volonté mettre ou ne pas mettre des boutons devant ; l'épaulette est fixée aux étoiles placées auprès des lettres G et F, patrons nos 3 et 4.

7 à 12, Guimpe pour baby.

7, Moitié de la guimpe.

8, Manche.

9, Moitié du col.

10, Moitié du poignet de l'encolure.

11, Poignet de la manche.

12, Croquis.

Taillez dans du nansouk ayant 115 centimètres de largeur une bande de 22 centimètres de hauteur, faites les plis et ourlets indiqués au patron no 7 par les raies ombrées, jusqu'à la large raie ombrée en travers qui figure la ceinture ; vos plis étant faits, vous taillez votre guimpe en double sur le patron no 7. Il est bien entendu que la partie en dessous de la ceinture n'a pas de plis et reste flottante dans toute sa largeur. La manchette et le col sont ornés d'un point d'épine ; on peut dans la ceinture passer une coulisse pour serrer la guimpe à la taille de l'enfant.

13 à 15 *bis*, Capuchon breton.

13, Patron du capuchon,

14, Bande brodée pour garniture.

15, Croquis, devant.

15 *bis*, Croquis, dos.

Ce capuchon se fait en cachemire, vous faites la pince indiquée dans la partie s'entre-croisant avec la manche de chemisette de baby, après avoir réuni les deux morceaux par une couture dans toute la longueur ; la ligne pointillée dans toute la hauteur du devant du patron indique l'endroit où il faut replier l'étoffe pour former le large revers. La bande no 14, qui sert à border entièrement le capuchon et à couvrir la couture dans toute sa longueur, après avoir fait la pince, est en drap noir découpé. Les deux soutaches blanches posées des deux côtés sont maintenues par des points en soie noire ou ponceau passant sur la soutache. La broderie est faite avec un seul fil de soie d'Alger dédoublée ; la tige blanche est en point de chaînette allongé, les feuilles sont vertes, les fleurs de la nuance indiquée sur le dessin, les fleurs et les feuilles sont en points lancés ; les cœurs et les bou-



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

tons en points noués, les boutons sont de la nuance de la fleur la plus rapprochée ; le cœur de la fleur violette est blanc; blanc aussi pour la fleur ponceau; maïs pour la fleur bleue ; bleu pour la fleur blanche, et violet pour la fleur jaune ; il faut de préférence faire ce capuchon en cachemire blanc ou noir.

16 à 19, Blague en drap blanc.

Cette blague est composée de quatre morceaux sur lesquels on alterne un Breton, une Bretonne ; chaque partie est bordée d'un point d'épine en soie ponceau, bordé de chaque côté d'une soutache noire fixée par des points maïs; pour donner plus de relief à la broderie, vous pouvez tailler le patron en papier sur lequel vous tracerez les différentes parties du costume; vous fixerez ces patrons sur votre étoffe, ce papier vous servira de *bourrage* pour la broderie qui est entièrement faite avec un seul fil de soie d'Alger dédoublée ; le n° 18 est le détail du travail très-grossi de la robe, le tablier, le fichu, le bonnet, le panier de la femme ; le chapeau, la ceinture, les guêtres de l'homme; les bas, les souliers et la chevelure des deux. Les nuances sont parfaitement indiquées sur les patrons n°s 16 et 17; toutes les raies formant bordures sont faites en point de chaînette, les pois du fichu par un seul point maïs, la boucle de la ceinture par trois points lancés maïs, celles des souliers par quatre points lancés blancs ; le gilet étant blanc, c'est le drap de la blague qui reparaît en cet endroit ; les boutons sont noirs ; la veste, le pantalon et le bâton sont en broderie au passé ; on peut, sur le croquis, voir le sens des points ; les figures et les mains sont en laine zéphire très-fine couleur de chair ; elles sont en points lancés, un seul point dans toute la hauteur, les traits sont figurés par des points arrière en soie floche noire très-fine, les yeux sont bleus, la bouche ponceau. Ces petits personnages peuvent servir pour coussin, lambrequin, ainsi que pour la pelote 33 à 41, côté des patrons d'août.

20 à 22, Garniture pour jupon.

20 et 21, Patrons des languettes.

22, Croquis de la garniture.

Taillez deux morceaux de percale fine pour chaque languette; ces languettes devant être doublées, réunissez-les par un point devant, excepté sur la partie pointillée ; retournez et brodez en point lancé en cordonnet noir ; la bande droite doit également être doublée ; vous fixez vos languettes sur le jupon en commençant par celles du bas.

23, Dessous de plat, imitation de faïence.

Voir, pour ce travail, les explications 26 à 35, côté des patrons de juin.

24 et 25, Porte-allumettes.

Vous faites sur canevas en point ordinaire le fond en soie d'Alger bleue ou ponceau, vous faites en noir le dessous de l'ornement, que vous vous procurerez chez madame Nanteau, 3, rue de Rohan ; le dessin est en broderie au passé en soie d'Alger ; les tiges en cordonnet d'or ; les grains sont figurés par des *cabochons* en jais noir.

Cet objet se monte sur deux cartons ouatés enfermés entre le canevas et du taffetas réunis par un surjet recouvert d'une corde assortie à la nuance du fond.

26 et 27, Plomb, serre-papier.

Vous faites ce travail sur canevas en soie, ponceau, verte, bleue, etc., le cadre en soie noire. — Vous vous procurerez le plomb, les étoiles d'or et le porte-plumes dans la même maison que le porte-allumettes ; vous fixez le porte-plumes sur le canevas, puis vous enfermez le plomb entre le canevas et une soie ouatée.

28 et 29, Ornement pour robe.

Taillez vos feuilles sur le patron n° 28, doublez-les d'une mousseline roide; bordez-les d'un petit galon. Pour les réunir, vous formez à chaque un pli sur les deux raies du n° 28, puis vous rabattez à l'envers les angles extérieurs des feuilles du dessus, afin d'avoir une base droite que vous bordez également d'un galon; vous pouvez les réunir par groupe de 3, 5 ou 7 feuilles.

30, Dentelle en frivolité.

(Voir les n°s 20 à 25, côté des patrons de juin, ou le *Petit Manuel*, page 11, 2e édition.)

4 nœuds doubles — 1 picot — 4 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau ✻ — retournez votre ouvrage — laissez 4 millimètres de fil — 5 nœuds doubles — 1 picot — 5 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — laissez 4 millimètres de fil — 4 nœuds doubles — afin de n'avoir pas à coudre vos picots, passez avec une épingle ou un crochet le fil qui forme l'anneau sur vos doigts dans le dernier picot du précédent grand anneau, passez la navette dans le fil, serrez sur le picot — 4 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez au signe ✻.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin de madame Nanteau, imprimé publiquement à l'Exposition universelle.

Bande boutons de roses avec feuillage; le fond se fait en nuance claire, blanc gris ou vert d'eau très-pâle.

LANTERNE CHINOISE

Suite de la lanterne.

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe à double jupe en popeline Bismark, ornée de broderie en jais et bordée d'une passementerie avec jais. — Paletot pareil avec manche Rachel. — Chapeau en paille mordorée, orné d'une écharpe en filet avec frange en jais.

Deuxième toilette. — Robe en mousseline de l'Inde, avec volant plissé, sur transparent bleu, sur lequel retombe un double volant en dentelle surmonté d'un entredeux sur transparent; pour toilette de jeune fille, on supprimera la dentelle et on posera deux volants plissés. — Corsage plissé à basque, corsage de dessous décolleté en taffetas. — Ceinture écharpe nouée derrière. — Cordon de belles de jours dans les cheveux.

Toilette de petite fille. — Robe en sultane ornée de biais en taffetas ponceau, bretelles formant basque devant et dans le dos. — Chemisette en mousseline avec entredeux brodés. — Chapeau matelot orné de velours ponceau.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront le 16 septembre les patrons suivants :

Paletot avec manche Rachel } gravure du
Corsage pour petite fille de 8 à 10 ans } 1er sept.
Corsage de la gravure n° 3591.
Veste pour petit garçon de 9 à 11 ans.

Mosaïque

L'homme vaut par ce qu'il croit, et non par ce qu'il sait.

MAINE DE BIRAN.

***

Pensez à tous les maux dont vous êtes exempts.

JOUBERT.

***

La vie est un moment entre deux éternités.

PLATON.

—

Celui qui secoue le joug de Dieu ne sort pas de la servitude : il ne fait que quitter un bon maître.

SAINT AUGUSTIN.

***

Le soir de la vie apporte avec lui sa lampe.

JOUBERT.

—

Une seule vertu, la miséricorde, est la rédemption de tous les péchés.

SAINT AMBROISE.

Logogriphe.

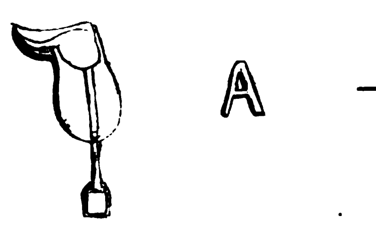
Avec tête on me parle, on me lit, on me chante ;
— Sans tête, on me respire, on m'admire, on me
[vante.
— Dans mon sein je recèle un précieux métal ;
— La charpente de l'homme et de maint animal ;
— Par moi, sur quatre pieds, l'épiderme transpire.
— Je suis hygiénique, enfin, c'est assez dire,
Car j'offre en ma substance un remède à tous maux :
En me bouleversant, on trouve le repos.

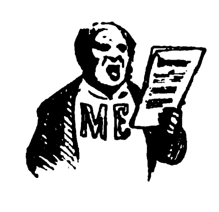
J. M. DE GAULLE.

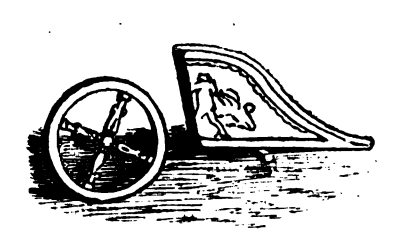
Le mot de la Charade d'Août est **SOUMISSION.**

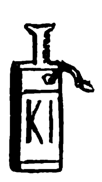
EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : **L'âme se soutient par l'exercice des vertus.**

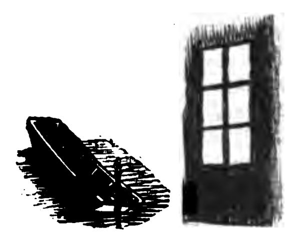
RÉBUS











Paris. — Typographie MORRIS et Comp., rue Amelot, 64.

A NOS ABONNÉES

Pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnées qui nous prient de faire pour elles beaucoup d'achats, l'Administration du JOURNAL DES DEMOISELLES a l'honneur de les prévenir qu'elle vient d'organiser un nouveau service qui lui permet d'accepter toutes les commissions de quelque nature qu'elles soient, achat d'étoffes, robes, dentelles, coiffures, ameublements, pianos, livres, dessins, musique.

Il suffira de bien spécifier l'objet que l'on voudra faire acheter, et d'accompagner sa demande d'un bon sur la poste en contenant le prix, en ajoutant un franc pour cent francs, cinquante centimes pour cinquante francs, vingt centimes pour vingt francs, soit 1 pour cent pour frais de commission.

Les Abonnées à l'étranger pourront envoyer un bon ou mandat à vue sur un banquier de Paris.

Les objets seront expédiés, emballés, s'il y a lieu, et les frais d'emballage et de port seront acquittés par le destinataire lors de la livraison de la marchandise.

Il faudra néanmoins que la commission dont on nous chargera soit d'une valeur de vingt francs, au minimum, excepté les achats de livres, gravures et musique.

Nous demandons, en outre, un délai maximum de quinze jours pour la livraison de ces commissions; - car il arrivera parfois que nous ne pourrons pas nous procurer immédiatement ce que l'on nous aura demandé, et c'est afin d'éviter des réclamations, que nous avons établi ce délai maximum de quinze jours, que nous espérons, du reste, pouvoir réduire, sans pourtant en prendre l'engagement.

Nous espérons que nos Abonnées nous sauront gré de cette combinaison nouvelle, et nous mettrons tous nos soins à ce qu'elles n'aient qu'à se louer des achats qui seront faits par notre intermédiaire.



EXPOSITION UNIVERSELLE

LES INDUSTRIES ARTISTIQUES

MEUBLES — TAPISSERIES — PAPIERS PEINTS — CÉRAMIQUE — CRISTAUX ET VITRAUX BRONZES ET BIJOUX.



Vous avez bien voulu me permettre, mesdemoiselles, de vous accompagner quand vous avez parcouru les galeries des Beaux-Arts à l'Exposition universelle. Dans cette promenade rapide, je me suis permis de vous exprimer, et quelquefois de vous imposer mes opinions et mes goûts sur telle ou telle des écoles étrangères, sur tel ou tel de nos artistes français. Aujourd'hui nous allons jeter un coup d'œil sur les industries où la recherche de la forme et de la couleur appliquée aux objets usuels constitue le principal élément de beauté. Tels sont les meubles, les tapis et tentures de toute sorte, les faïences et les porcelaines, les cristaux et les bronzes, enfin les bijoux. J'avoue que sur ce terrain je me sens, vis-à-vis de vous, bien moins ferme que sur celui que nous avons déjà étudié. N'est-ce pas la femme, en effet, qui, en ces matières, décide absolument et décrète la mode? Autorisez-moi donc, je vous prie, à rester dans les généralités, de manière à ne choquer aucune de vos préférences.

Si vous le voulez bien, nous nous arrêterons tout d'abord au mobilier. L'industrie du mobilier est une de celles où les progrès du goût se sont accusés de la manière la plus rapide et la moins contestable depuis les dernières expositions. Ces progrès tiennent assurément aux nombreuses expositions rétrospectives qui se sont multipliées en France depuis quelques années, montrant à chacun les merveilles que les siècles antérieurs, en notre pays, en Italie et en Allemagne, avaient créées et que des mains pieuses avaient sauvées de la destruction. Jamais, aussi bien qu'aujourd'hui, nos fabricants n'ont su s'assimiler le style des anciennes époques. Leur éducation, en ce sens, est désormais à peu près complète; elle s'est faite en même temps que celle du public. Nous sommes à jamais garantis maintenant des gaucheries et des contre-sens qui se commettaient, il y a vingt ans seulement, lorsqu'il s'agissait de reconstruire un mobilier de la Renaissance, Louis XV, Louis XVI, ou même plus récent, datant seulement de l'Empire. On se contentait alors, en effet, de reproduire uniformément sur toutes les pièces d'un même meuble: fauteuils, chaises, tables, lits, le même type surmoulé à l'infini. Heureux quand le choix du premier type tombait juste! Au total que résultait-il de cette répétition constante de la même forme? sinon une platitude désespérante que l'on essayait en vain de déguiser sous le nom d'unité. Voyez aujourd'hui, au contraire, quelle variété dans une unité réelle préside à l'ameublement. Le seul danger apparent de cette érudition de fraîche date qui est le partage de nos fabricants, c'est que, renonçant à créer pour leur propre compte, ils ne s'immobilisent dans le domaine de l'imitation; mais rassurez-vous, mesdemoiselles, le voulussent-ils, il leur serait, par la nature même des choses, absolument interdit de rester stationnaires. On ne vit pas familièrement dans l'intimité des chefs-d'œuvre du passé sans être bientôt pris soi-même d'une généreuse émulation. Il faut un effort de volonté considérable pour s'astreindre à ne rien innover, même lorsqu'on a résolu de faire une reproduction strictement fidèle. Cependant vous verrez, dans cet ordre, de très-beaux cabinets exécutés par messieurs Mayer et Raulin. Ce sont d'excellents exercices qui éprouvent l'intelligence et la main de l'artiste; ils ont aussi cet avantage d'affirmer que nous ne sommes point déchus, de prouver au public que notre habileté ne redoute aucune comparaison, fut-ce celle de nos ouvrages avec ceux des maîtres du seizième siècle. Certains fabricants, au lieu d'imiter littéralement, traduisent au contraire avec un rare bonheur soit des meubles de Renaissance aux lignes puissantes chargées de fines sculptures, soit des meubles de style Louis XIV ornés de bronze doré ou de cuivre incrusté sur de l'écaille, à la façon tantôt de Lepautre



LA CHAUSSÉE DES ÉTANGS

Journal des Demoiselles (octobre 1867). Imp. gén. Ch. Lahure.

et de Joannès Bérain, tantôt de l'illustre Boulle. Le charmant caprice du style Louis XV, les lignes plus sévères mais si délicatement rompues par des guirlandes de feuilles et de fleurs en bronze ciselé et doré qui caractérisent l'époque de Louis XVI; les meubles du Japon eux-mêmes, encastrés de panneaux merveilleux où resplendissent ces belles laques décorées de monstres fantastiques d'un dessin si capricieux et si savant : toutes ces créations du goût le plus divers ont tour à tour inspiré nos artistes français. Ils ont tiré aussi un immense parti de la marqueterie pour animer les grandes surfaces que l'ébéniste avait réservées et laissées complétement unies, en vue d'une décoration prochaine. L'emploi du bois découpé, naturellement ou artificiellement coloré, leur a fourni à cet égard de précieuses ressources. L'ivoire lui-même, habilement appliqué, joue dans l'industrie du mobilier un rôle ornemental important. Incrusté par filets ou par plaques gravées, il est venu jeter ses fines découpures, ses belles colorations sur le fond plus sévère de l'ébène, et sur les fonds plus coquets du bois d'amarante. L'émail aussi, ce riche moyen d'ornementation qui a pour lui la qualité précieuse d'être absolument inaltérable, est entré dans la composition des petits meubles de salon, tels que nous les voyons sortir des mains de Tahan, l'homme de goût par excellence en ces matières. Une innovation toute récente également, et des plus heureuses, consiste dans l'application, sur la surface unie de quelques meubles, de plaques de faïence ou de plaques de bronze sculptées, tranchant sur les parties mates de l'ébénisterie par leurs vives lumières, jetant l'éclat de leurs couleurs au milieu des sculptures en bois plus sourdes de ton et qui empruntent toute leur grâce à la délicatesse de la touche et de la taille. La fréquentation du passé a enseigné à nos artistes la science de condenser dans une œuvre toute la variété d'ornementation qu'elle comporte, en maintenant cependant cette œuvre parfaitement pure dans ses profils, sobre de décor, attrayante par l'équilibre des proportions et exprimant clairement, par l'ensemble de sa construction, sa destination particulière.

Il n'y a pas à le nier: l'influence de ces ouvrages de choix se fait même sentir, et de la plus heureuse façon, dans le dessin des ouvrages de condition plus ordinaire. Certainement un beau meuble bien fabriqué, soigneusement exécuté, coûtera toujours fort cher. Cependant le meuble à bon marché peut aussi (et nous en avons la preuve à l'Exposition) se parer d'une certaine élégance de forme qui fasse profiter chacun des efforts tentés dans le sens du goût par les fabricants de meubles de luxe.

L'effet d'un meuble est inséparable du fond sur lequel il doit se détacher, c'est-à-dire de la tapisserie. Aussi voyons-nous la plupart des fabricants composer très-sagement leurs produits en prévision des tentures qui les accompagneront. Vous connaissez, mesdemoiselles, et vous aurez admiré ces ameublements complets de chambre à coucher dont le mobilier de style Louis XVI, en bois peint et décoré de fleurs légères largement exécutées, est conçu pour ces jolies tentures soit en papier peint, soit en cretonne antique ou en soie, dont les vives et fraîches couleurs s'égayent d'une façon si charmante aux premiers rayons du soleil levant.

Mais en fait de tenture nous ne pouvons nous dispenser de visiter les produits de la manufacture impériale des Gobelins. Cette institution, comme toutes les manufactures de l'État, a pour but de maintenir aussi haut que possible le goût et les procédés de fabrication. Vous verrez au Champ de Mars des reproductions de tableaux décoratifs qui sont des merveilles de fidélité. Le seul inconvénient de ces œuvres magnifiques est qu'elles sont faites en réalité pour l'idéal. Le prix de revient en est inabordable même aux très-grandes fortunes. Ne sait-on pas que récemment la ville de Paris, qui est cependant colossalement riche, a commandé à une manufacture privée toutes les tentures décoratives de la salle du Trône à l'hôtel de ville? Les manufactures particulières d'Aubusson, dans la Creuse, satisfont, au contraire, à toutes les exigences de la consommation. Comme tapis destinés à être foulés aux pieds, tendus sur les meubles ou pendus aux murs, elles réalisent des merveilles de goût. Tout dernièrement, à Neuilly, une manufacture rivale s'est fondée qui, appliquant un procedé de fabrication moins coûteux encore, permet à tout le monde de profiter du luxe et du confortable des tapis et tapisseries qui ajoutent tant de douceurs permises au bien-être de la vie. Méfiez-vous, par exemple, de ces vulgaires et grossières imitations de tapisserie, de ces feutres teints et collés sur toile que l'étranger, et notamment l'Angleterre, ont essayé d'importer en France. Mieux vaut mille fois de beau papier peint ! et le papier peint réalise en ce temps-ci une perfection qu'il paraît difficile de dépasser. Le danger, au point de vue du goût, dans l'industrie du papier peint, tient à sa perfection même. En effet, enivrés par le succès de leurs imitations appliquées aux œuvres d'art ou aux formes naturelles, les fabricants en sont arrivés à essayer d'imiter de véritables tableaux. Ils manquent ainsi à la loi fondamentale de la décoration; outre qu'ils ne peuvent complétement réussir et qu'ils restent toujours à une distance énorme du modèle qu'ils se sont proposé de reproduire, ils oublient que la tenture d'un appartement doit faire corps avec le mur, s'y appliquer légèrement, et non point s'y enfoncer et y faire des trous comme le font les lourdes taches par lesquelles ils essayent de rivaliser de puissance avec la peinture à l'huile.

A côté de l'exposition des Gobelins, dans la même salle, sur de longues tables, sont étagés les admirables produits de la manufacture de Sèvres. Les artistes de Sèvres sont célèbres, il en est beaucoup parmi eux qui ont pris un rang, et des plus élevés, dans l'art proprement dit; il suffit de nommer MM. Feuchères, Klagmann, Diéterle, Lessore, Choiselat, Hamon. M. Hamon, entre autres, a exercé une réelle influence sur le goût décoratif de la porcelaine, tant à Sèvres, que dans le commerce. On lui doit ces aimables compositions où toutes les grâces de la jeune fille sont surprises et retracées dans les attitudes les plus charmantes, avec un petit sentiment néo-grec qui ajoute une grâce de plus à ces jolis motifs. M. Hamon n'est plus à Sèvres, mais il y a fait école. M. Solon a hérité de son goût; en outre la manufacture elle-même a réalisé des progrès bien remarquables. Ses applications de pâtes blanches sur des fonds de coloration gris de lin, vert bourgeon, café, chocolat clair, ont produit les plus délicieux résultats. Vous verrez

dans cette série de grands vases décorés de feuillages, de roseaux et d'oiseaux aquatiques, dont l'effet est des plus ravissants. Par les mêmes procédés on décore aussi des plaques qui peuvent indifféremment s'encastrer dans un panneau de bibliothèque, dans une étagère, ou s'accrocher au mur comme de véritables œuvres d'art. Je ne vous parlerai point de la porcelaine de table, vous savez quelle pureté de goût préside en France à la décoration de ces belles pièces dont l'éclat sous les lustres et sous les candélabres, au milieu des services de lourdes argenteries, jette de si joyeux reflets et de si vives lumières. Mais il est une autre partie de la céramique, longtemps dédaignée (et fort justement alors), sur laquelle je dois appeler votre attention; je veux parler de la faïence qui jouera désormais un rôle, chaque jour plus considérable, dans la décoration intérieure ou extérieure des habitations. Cette industrie toute nouvelle a fait en quelques années des pas de géant dans le sentiment de l'art. Cette renaissance a commencé par la reproduction des vieilles pièces de faïences françaises. MM. Deck, Collinot, Laurin, Genlis et Rhudhart, Barbizet et Gouvian, ont poussé aussi loin que possible l'imitation, non-seulement des poteries de nos anciennes provinces, mais encore celles de l'Orient et du seizième siècle italien. La faïence d'art en Italie avait à cette époque une destination purement ornementale, elle ornait les dressoirs des palais, on en faisait des pavages émaillés pour les églises; on lui trouvait aussi d'autres emplois d'un goût charmant. Giambattista Passeri de Pesaro, qui écrivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, a laissé une histoire de la faïence italienne où l'on trouve les lignes suivantes : « Anciennement, on avait coutume, chez notre nation, de faire des présents de vaisselle et particulièrement de plats, avec quelques galanteries dessus, et ces plats devaient être peints en rapport avec la circonstance pour laquelle on les donnait, et la personne qui devait les recevoir. Il y avait surtout une espèce de petit bassin qu'on pourrait appeler *amatorii*, sur lequel les jeunes fiancés faisaient faire au naturel le portrait de leurs futures et qu'ils leur envoyaient en présent avec quelques friandises, comme fruits, bonbons ou tout autre chose. Et l'on prenait cela en grande faveur et comme gage de constance. » Gage fragile, reprend M. Philippe Burty dans son livre sur les *Arts industriels*, faveur ironique! après avoir cité des plats à fruits qui trahissaient le portrait, le nom, et les qualités de la bien-aimée : *Camilla bella! Lucia diva!*... Passeri ajoute naïvement : « On lit le nom de *Philomela* sur un autre, malheureusement troué au milieu par quelque déplaisir de la donzella et converti en trappe à souris. » Nous avons renoncé à ces usages d'une galanterie aimable et naïve, mais la faïence n'en trouvera pas moins une série d'applications d'une utilité décorative incontestable : dans les serres, dans les jardins d'hiver, sur les pelouses, dans les salles de bains, sous forme de carreau, de vases, de jardinières et de plaques d'incrustation; un artiste, M. Brianchon, a même fabriqué des lustres en faïence d'une coloration des plus joyeuses, qui trouveront un emploi tout indiqué dans les constructions rustiques que l'on élève au milieu des grands parcs.

L'Angleterre nous fait une très-vive concurrence sur le terrain de la céramique. La fabrique de Minton s'est acquis en ce genre une célébrité européenne. Elle expose des produits d'usage familier, à bas prix, et composés avec un sentiment de la forme assez pur; mais, nous n'hésitons pas à le déclarer, en dépit d'une apparence de perfection dans le tratravail des pièces, la fabrique de Minton, en fait de céramique de luxe, n'a produit jusqu'à ce jour que des ouvrages d'une qualité bien inférieure à ceux de la fabrication française. D'ailleurs les Anglais avaient hautement reconnu la supériorité du goût de nos artistes sur les leurs, lorsqu'ils faisaient venir chez eux des hommes comme MM. Carrier-Belleuse, Lessorre et autres, qui leur modelaient des vases, des statuettes, des pots de toutes formes, et décoraient leurs faïences de motifs ingénieux. Mais on a généralement remarqué qu'après avoir passé quelques années en Angleterre, nos artistes, à leur tour, se faisaient purement anglais. Il faut aller en Orient et notamment en Perse, pour trouver des faïences d'un goût décoratif supérieur au nôtre, mais supérieur surtout par la liberté du décor et l'harmonie de la couleur. C'est ce qu'a bien compris M. Adalbert de Beaumont, qui reproduit avec une perfection incomparable ces belles faïences, dont les tons rompus prennent sous la main des artistes orientaux des colorations si délicates. Mais je ne veux pas insister ici sur les produits orientaux. Il faudrait, pour en parler dignement, consacrer une étude spéciale à l'Orient à l'Exposition. Voyons donc quelque autre branche d'industrie, les cristaux et les vitraux, si vous le voulez. Ici, il faut bien le dire, la palme appartient sans rivalité possible, à la cristallerie de Baccarat, qui met en œuvre une matière dont la pureté et la translucidité n'ont jamais été atteintes, même à Venise, même en Bohême. Ajoutons toutefois que les combinaisons de formes si multiples auxquelles se prête le cristal ont jadis été plus variées et plus souples. Les lustres, les mille lumières qui couvrent nos tables sont pourtant d'une élégance exquise.

Nous avons à peine besoin de transition pour passer des cristaux aux vitraux. Entrez, mesdemoiselles, dans le petit pavillon que MM. Maréchal, de Metz, ont fait construire à gauche de la grande entrée, dans le parc. Vous y admirerez de fort belles verrières exécutées par ces artistes d'un très-grand talent. Peut-être pourrait-on leur reprocher de chercher à imiter de trop près les tableaux peints selon les procédés ordinaires, et de ne point laisser aux vitraux leur apparence uniquement décorative. Mais en somme le résultat est trop important pour qu'on ne rende pas justice aux efforts de ces courageux peintres verriers. A côté d'eux, une école rivale s'est fondée qui respecte davantage les lois dès longtemps établies de cet art; elle a pour chef M. Steinhel, qui a restauré les vitraux et les mosaïques de la Sainte-Chapelle, et a puisé dans l'étude des écoles antérieures leur esprit, leur sentiment de la forme, leur style, leur invention de détail, et qui a su appliquer toutes ces rares qualités à des compositions qui lui sont bien personnelles. Si je ne craignais de vous épouvanter par des mots bien sévères, je vous dirais que l'art de la verrerie est en train de subir une révolution causée par l'invention d'un procédé de gravure à l'aide de l'acide fluorhydrique; mais laissons les grands mots. C'est un procédé qui permet d'obte-

nir à coup sûr, et d'un moyen rapide, les gravures les plus fines, tant sur le cristal que sur le verre, alors que les anciens procédés exigeaient une dépense de temps et d'argent considérable. Il y a là un moyen d'ornementation tout à fait original et imprévu non-seulement pour la verrerie de table, mais aussi pour les vitres de fenêtres et pour les glaces dont la fabrication est arrivée à son point de perfection le plus absolu; il me suffit de vous rappeler ces glaces de Saint-Gobain qui sont d'une dimension véritablement colossale sans cesser d'être parfaitement planes et d'une translucidité extraordinaire. Je voudrais vous parler aussi des bronzes; il est bien inutile de vous dire que la palme, dans toute cette fabrication du bronze d'art, appartient encore à la France. Tous ceux qui ont passé devant l'exposition de Barbedienne ont rendu un unanime hommage à cette incontestable supériorité. Ses reproductions des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ses belles fontes d'ouvrages modernes, lui assurent à ce titre le premier rang parmi les fabricants de bronze du monde entier; elles rivalisent avec celles d'un artiste illustre, M. Barye, qui s'est fait, comme on le sait, le propre éditeur de ses œuvres. Les fontes de M. Barye ne sont point des ouvrages de fabrication courante, mais à proprement parler des œuvres d'art.

L'invention de la galvanoplastie est venue apporter aussi dans cette branche de notre industrie un mouvement tout nouveau. C'est ainsi qu'à l'aide de dépôts de cuivre, artificiellement opérés, on a réussi à décorer nos grandes places et nos squares de fontaines et de candélabres qui, malgré leur noyau de fonte de fer, ont revêtu la richesse du bronze. La galvanoplastie permet de multiplier à bas prix des œuvres d'un goût parfaitement pur, et en cela elle menace de tuer dans l'œuf une industrie naissante, celle du zinc, qui avait cependant perfectionné déjà ses produits sous la direction de deux hommes aussi intelligents qu'actifs, MM. Blot et Drouart.

Je sens toute mon insuffisance à vous parler d'une manière qui vous intéresse, mesdemoiselles, d'une dernière industrie dans laquelle vous êtes meilleurs juges que personne, je veux parler de l'orfévrerie, de la bijouterie, et de ces mille menues fabrications faites, comme les éventails d'Alexandre par exemple, comme les petits meubles de Tahan, pour être maniés par des mains délicates. Je n'apprendrais à aucune de vous avec quel art nos orfévres savent marier et juxtaposer les ors de différentes couleurs dans ces bijoux qui prennent, sous l'inspiration de nos artistes, des formes si souples, si riches et si variées. En aucun temps l'art de travailler l'or, l'argent, d'enchâsser dans des métaux les pierres précieuses n'a été poussé plus loin qu'aujourd'hui; la ciselure, le travail des métaux au repoussé ne craignent la comparaison avec aucune des époques les plus somptueuses et les plus fertiles du passé. Vous savez cela mieux que moi, je le répète et je devais me borner à n'être à ce sujet que l'organe de votre sentiment personnel. ERNEST CHESNEAU.

BIBLIOGRAPHIE.

LES TUTEURS D'ODETTE
OU
LA FAMILLE ET LE MONDE

PAR ÉTIENNE MARCEL (1),



Voici un livre que nous pouvons, en toute sécurité, indiquer à nos jeunes lectrices : il est assez séduisant pour leur plaire, il est assez pur pour supporter le regard le plus difficile, et l'on y retrouve tout le talent, aimable et énergique à la fois, de M. Étienne Marcel. Le sujet de ce roman est gracieux; une jeune fille orpheline, Odette de Maulevert, trouve un asile dans la maison d'un médecin de village; elle est une fille pour ce tuteur et une sœur pour ses enfants; on la voit, dans une suite de scènes fraîches et charmantes, déployer la beauté de son caractère et de ses vertus; Étienne Marcel esquisse à ravir ces portraits de jeunes filles et les encadre dans des paysages dignes d'elles; on aime la grave Clarisse, si économe et si entendue aux soins du ménage, et la vive Edmée, dont la gaîté fait sourire; on aime surtout Odette, si sérieuse et si dévouée, et on la suit d'un œil un peu inquiet lorsqu'une parente, veuve, riche et mondaine, l'enlève à son humble existence de village et aux amis dont elle est la joie. Que deviendra-t-elle ? Volera-t-elle vers la lumière comme le papillon sorti de sa chrysalide, ou retournera-t-elle vers l'ombre salutaire d'une vie cachée ? Sera-t-elle une reine des salons

(1) Chez A. Bray, 20, rue Cassette, Paris. — Un fort volume, 2 fr. 50.

ou une bonne mère de famille? Deviendra-t-elle la protectrice un peu dédaigneuse de la famille qui l'avait adoptée, ou y reviendra-t-elle comme une sœur ou une fille chérie? Je laisse à M. Étienne Marcel le plaisir d'apprendre à nos lectrices les péripéties de son drame; je me borne à signaler ici ce nouveau talent apparu sur la scène littéraire, et entièrement consacré au bien. Je ne sais ce que cache ce pseudonyme emprunté à l'histoire du vieux Paris, mais l'auteur d'*Odette* a les délicatesses et les tendresses féminines unies à une force rare dans le style et dans le tracé des caractères; ces deux qualités lui assurent une place à part dans le domaine du roman, où il saura être toujours ferme, sans fadeur et vigoureux sans rudesse; il a assez d'imagination pour éviter les faciles succès du réalisme, et assez de perspicacité pour voir ce qui existe et le peindre avec de vives couleurs. Ses livres captivent, et l'impression qu'ils laissent est pure et salutaire. *Les Trois vœux* et *les Tuteurs d'Odette* méritent une place distinguée dans la bibliothèque de celles qui nous accordent leur confiance.

MÉMOIRES D'UNE ENFANT

PAR Mme J. MICHELET

Livre intéressant et singulier que celui-ci! l'auteur a évoqué tous les souvenirs de son enfance: les impressions les plus fugitives, les tableaux de famille, les paysages au milieu desquels sa famille a vécu; elle a décrit et analysé ses sensations d'autrefois, sans les juger, en leur conservant, au contraire, leur naïveté première. Il résulte de cette étude un livre attachant et sincère, où les sentiments sont vrais et les peintures singulièrement bien réussies. Voici comment le récit commence:

« Dans mon plus lointain souvenir, qui remonte, si je ne me trompe à mon âge de quatre ou cinq ans, je me vois assise auprès d'une jeune dame sérieuse, assidue au travail, et qui me surveillait de près. Sa figure, belle et sévère, imposait par des yeux pâles, d'un bleu tout particulier, qu'on voit peu dans notre Midi, le regard de ceux qui, jeunes, ont vu de vastes pays, les savanes ou les grands fleuves.

« Cette dame, c'était ma mère, Anglaise de la Louisiane, que le mariage avait transplantée à Montauban, des bords du Mississipi. »

L'auteur redoutait sa mère, et pourtant, cette mère austère, laborieuse, dévouée, sort de son récit tout aussi intéressante que le père tendre qui adorait et caressait ses enfants, et parmi tous ses enfants, sa fille. La nature de celle-ci, ardente et mélancolique, lui fit une triste enfance, elle ne se consolait de ses peines qu'avec la nature, toujours accueillante.

Voici comment elle décrit ses matinées et les premières émotions de son âme au réveil.

« Au matin, nous nous agenouillions, mon père, debout, tête nue, nous enseignait la prière dans une douce gravité.

» Quelle joie d'aller saisir le premier rayon de soleil par-dessus la colline! d'entendre nos oiseaux qui chantaient la lumière! Du jardin, du verger, des charmilles, plus loin, du champ de blé partaient leurs voix. Et dans le cœur, j'avais plus de chants qu'eux. J'avais les gaietés de l'alouette et son élan. Si je ne pouvais m'enlever, voler comme elle, du moins j'aurais aimé à me perdre dans les chenevières et les hautes herbes. Jeanne la pastoure y était dès l'aube, et filant sa quenouillée, chantait de sa voix la plus touchante, la chanson de l'*Agnel*. Je me la redis encore émue, en écrivant ceci.

» Un de mes plus grands bonheurs était de m'élancer à la rencontre des grands vents du sud qui nous viennent de la mer. J'allais, je luttais contre leur résistance. Rien de plus délicieux que de les sentir, à la fois terribles et doux, passer dans mes cheveux, les soulever et les emporter derrière moi.

» Je faisais aussi ma visite à mes petites herbes sauvages, que tous auraient arrachées et qui étaient mes favorites. Près de l'eau, à la lisière du bois, naissaient, vivaient, mouraient des forêts de plantes naines, délicates et blanches étoiles, clochettes d'odeur suave. Tout cela, mystérieux, éphémère, d'autant plus aimé, regretté. »

Et le livre va ainsi, racontant avec une douceur un peu triste tous les événements dont fut frappée l'imagination d'un enfant: scènes de nature pastorale, scènes de famille, travail aux côtés d'une mère grave et occupée, premières études avec un père affectueux, supériorités d'une sœur aînée, difficiles à endurer, malices des grands frères, attachement de la petite fille pour la poupée, visites d'une tendre nourrice, récits, traditions, superstitions recueillies au foyer des paysans; puis viennent les chagrins réels, les craintes pour la vie de ce père si chèrement aimé, les pertes de fortune, qui attristent toute la famille, et la jeune Marguerite comprend tout, s'attriste de tout, et convainc le lecteur, par son propre exemple, qu'une petite fille peut déjà beaucoup souffrir. C'est là, ce me semble, ce que l'auteur a voulu démontrer; mais, hélas! cette conclusion n'étonne pas les chrétiens, qui savent que la créature humaine est née pour souffrir et pour travailler, et que les plus malheureux d'entre nous et les plus ignorants des choses de l'âme sont ceux à qui cet enseignement sévère a manqué. *Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?* dit la sainte Écriture.

Un autre enseignement, celui de la religion, vient réjouir et consoler cette âme trop vite ébranlée: Marguerite ne dit qu'un mot de la première communion, mais il est expressif: « Je fis ma première communion et dans une si grande ferveur! Dieu était avec moi. »

Nous terminerons sur ce mot le petit compte rendu de ce livre, livre qui étonne toujours, qui émeut souvent, et qui laisse, à tout prendre, une impression douce et favorable, celle que l'auteur a voulu produire sans doute: — le désir de rendre un enfant heureux (1).

(1) Un volume, chez Hachette. Prix: 3 fr. 50. Par la poste, 3 fr. 80.



CORRESPONDANCE ENFANTINE

MODÈLE DE LETTRES

POUR JEUNES FILLES DE DIX A DOUZE ANS

Par Mme la comtesse Bella Rocca (1).

Nous avons fait la découverte d'un livre excellent dont on a peu parlé, et nous signalons à toutes les mères de famille ce recueil destiné à leurs filles. C'est un nouveau *secrétaire*, mais aussi agréable, aussi fin et d'aussi bonne compagnie que les anciens secrétaires étaient lourds, grossiers et d'origine vulgaire. Toutes les lettres que Marie adressa à ses parents, à ses amies, aux amis de sa famille sont des modèles de goût, d'exquise politesse et de bons sentiments. Ce joli livre a le cachet moderne, car enfin madame de Sévigné, en restant l'inimitable Sévigné, n'écrirait plus de nos jours comme au temps de Louis XIV, mais il y joint le ton gracieux, les tournures polies qui sont l'apanage de la meilleure compagnie, et les jeunes filles qui le liront attentivement y puiseront à la fois des leçons de style, des habitudes de plume élégantes et des idées toujours élevées et pures. De plus, c'est un livre amusant; on peut en faire à volonté une petite étude ou une attrayante distraction.

M. B.

(1) Un joli volume, chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis, Paris. Prix : 3 fr. Par la poste, 3 fr. 20.

PIERRE DE LA BARBINAIS

(SUITE)

V

Macieu le malin.



Par-dessus toutes ses douleurs et ses horreurs, la guerre a cela de plus douloureux et de plus horrible que, même pour les victorieux, toute journée de bataille est une journée de deuil. Point de succès sans pertes, point de triomphes sans larmes, point de lauriers qui ne soient teints d'un sang ami.

Tandis que le salut du convoi répandait l'allégresse en Saint-Malo, de tristes nouvelles pénétraient de chaumière en chaumière tout le long du littoral:

« Mère, les Malouins ont vaincu l'Anglais, mais votre fils est mort! — Femme, les corsaires ont gagné la partie, mais vos enfants n'ont plus de père. — Filles de Cancale, ne dansez plus ni ne riez, allez prier pour les âmes de vos frères et de vos fiancés qui ont glorieusement péri les armes à la main. — Ah! mon doux Jésus! mieux vaudrait au pays moins de gloire, et aussi moins de messes pour les morts. — A Saint-Malo, ils ont chanté le *Te Deum*; ici, bonnes gens, nous récitons le *De Profundis*.

— S'il n'y avait que des morts encore, mais c'est pitié de voir tant de jeunes gens blessés, estropiés, infirmes pour la vie, ceux-ci sans jambes, ceux-là sans bras. — Les mendiants ne manquent plus au pardon de Sainte-Anne.

— Sainte Anne, patronne des marins, et vous, bonne sainte Vierge, priez avec nous pour la paix bénie de Dieu! »

Sur la porte du mont Saint-Michel, en face de Pontorson, il y avait un adolescent qui faisait pitié à voir, un vieillard qui faisait grand'peine à entendre :

« Voici, disait-il, le dernier de mes petits enfants. Il devait me soutenir et me guider; c'est à moi, maintenant, d'être son guide et son soutien; puisqu'il me revient aveugle, le pauvre mousse, les yeux brûlés par le feu de l'ennemi. »

Or, telles étaient les infortunes que Pierre de la Barbinais avait reçu la pieuse mission de soulager par des secours, par des promesses, par de bonnes paroles. Le haut commerce de Saint-Malo, les riches bourgeois, les armateurs en marchandises et en course — fière et chrétienne gent — n'avaient eu garde de manquer aux traditions de la cité. Aussi bien avaient-ils choisi le vainqueur lui-même pour offrir aux victimes de la guerre de patriotiques et généreuses consolations.

Quand il passa sous le porche des remparts de Saint-Michel, il entendit l'aïeul du mousse aveugle, un vaillant enfant qu'il avait eu à son bord :

« Bonhomme, dit-il, votre malheur est grand et que Dieu vous soit en aide, car je n'apporte ici qu'un bien faible soulagement. Sachez pourtant que votre petit fils et vous-même, serez, tant que vous vivrez, pensionnés par messires les bourgeois de Saint-Malo.

— Mon capitaine, interrompit le mousse en avançant les deux mains, vous êtes venu ici tout exprès pour nous dire cela?

— Tout exprès, et de grand cœur ! mon bon petit Jugon ! »

L'enfant, qui avait saisi la main du loyal officier, la baisait en l'arrosant de ses larmes.

« Je vous le disais bien, grand-père ! Le capitaine ne m'a pas oublié. Regardez-le, puisque vos vieux yeux y voient encore !... c'est M. Pierre de la Barbinais ! »

Une foule de pêcheurs, de femmes et de gens de la bourgade située au bas de l'abbaye, s'était amassée. Les uns parlaient des récents faits d'armes du jeune héros, les autres de ses visites charitables aux familles éprouvées par la guerre. Des murmures sympathiques se faisaient entendre. Pierre glissa quelque argent dans la main du vieux Jugon et la serra en disant :

« Courage ! confiance en Dieu ! »

Puis il embrassa le petit aveugle :

« Au retour de ma prochaine campagne, je reviendrai te visiter, adieu !

— Merci, mon capitaine ! » murmura l'infortuné mousse.

La foule criait :

« Vive le capitaine La Barbinais ! »

En ce moment, un grand et vigoureux garçon complétement déguenillé, s'approcha et dit :

« Je m'appelle Maclou, capitaine. J'étais, l'autre semaine, novice sur une barque de pêche qui a fait côte et s'est défoncée, de manière que si vous vouliez me prendre à votre bord, j'irais bien content, dam ! s'il vous plaît ; voilà ! »

Le novice Maclou avait un air d'assurance qui ne déplut point au jeune officier. Quelques pêcheurs disaient : « Le gars est honnête ! — Ça donnera un matelot. — Il s'entend pas mal au métier. — Oh ! vous pouvez l'enrôler, capitaine !

— En voici un qui ne doute de rien ! » ajouta une vieille femme.

Suffisamment renseigné par tant de témoignages, Pierre de la Barbinais répondit :

« Eh bien, mon garçon, viens me retrouver à Saint-Malo, je t'embarquerai.

— Pas besoin d'attendre, capitaine, je suis paré à partir.

— Tu n'as donc ni père ni mère ?

— Pas plus que de deniers dans ma poche.

— Et ton sac ?

— Il est sous l'eau.

— Es-tu capable de me guider sur la grève ? J'ai envie de m'en aller par là. »

Pierre, attristé, avait une sorte de besoin de la solitude morne qui répondrait mieux à ses pensées que les riants chemins de terre-ferme — bocages, bois taillis, vergers, collines verdoyantes, agrestes ondulations qui s'étendent entre Pontorson et Cancale.

« Oh ! mon capitaine ! fit Maclou ; les grèves, ça me connait !

— Eh bien ! en route !

— Tu es heureux, toi, de partir avec mon capitaine, » dit encore le petit Jugon d'une voix plaintive.

C'était navrant.

« Adieu, tous ! » fit Pierre en sautant sur le sable très-ferme qui touche du côté du sud aux bases du grand rocher.

Maclou marchait en avant, plus fier que le roi Gradlon, plus heureux qu'un merle hors de cage.

Le voisinage et l'habitude du danger ont pour effet trop fréquent de détruire toute prudence, surtout parmi les gens de la classe populaire. Sans souci du vertige et du sol détrempé par les pluies, les montagnards s'engagent étourdiment dans les sentiers à précipices ; oublieux du feu grisou, les mineurs ouvrent leurs lampes et allument leurs pipes au risque des plus formidables explosions ; les accidents qui coûtent journellement la vie aux maçons, aux couvreurs et aux autres travailleurs en bâtisse, sont dûs, presque toujours, à la négligence avec laquelle ils établissent leurs échafaudages ; les marins amarrent l'écoute sous la tempête et ne prennent aucune des précautions qui réduiraient des trois quarts les catastrophes de mer. Les ouvriers sages traitent avec mépris de *malins* les plus outrecuidants et les plus téméraires, tels que ceux qui, sans soupçonner les difficultés ou les périls d'une opération, s'en chargent en s'exposant eux et les autres à quelque mort affreuse.

Le novice Maclou était *un malin*.

Pierre de la Barbinais fut brusquement arraché à ses méditations par le sentiment du danger.

« Holà ! mon gars ! s'écria-t-il, où nous mènes-tu donc ?

— La plage, ça me connait, capitaine ! répondit gaillardement le novice. Faut courir un petit peu, voilà tout ! »

Maclou courait en avant, Pierre le suivait courant aussi.

« Le sol se ramollit encore, dit-il au bout de dix minutes. Trouve-nous donc un chemin solide !

— Pas de soins, capitaine, ça va venir ! »

Mais au lieu de se raffermir, le terrain fuyait sous les pieds des voyageurs. La grève, de plus en plus inconsistante, se dérobait flasque et pâteuse, tout autant dans ses parties découvertes que dans celles où la mer avait laissé quelques flaques d'eau miroitantes. Maclou voyant un amas d'herbes marines, sauta dessus et enfonça jusqu'aux genoux. Ces herbes recouvraient une fondrière. Par bonheur, il parvint à s'en tirer en criant :

« Gare ! ceci ne vaut rien ! »

Et prenant un élan plus rapide, il se porta sur la gauche. Pierre en fit autant. Mais le fond ébranlé par le poids de son guide devenait d'autant plus dangereux.

Enfin, Maclou s'arrêta sur une langue de sable solide où Pierre le rejoignit.

« Voyons, mon gars, demanda-t-il, parlons franchement ! as-tu jamais passé par ici ?

— Si j'y ai passé ! Tous les jours nous y venions à la pêche.

— A quelle pêche ? reprit avec humeur Pierre qui commençait à craindre d'avoir affaire à un *malin*. Était-ce à pied ? »

Les gens du pays, à marée basse, vont avec des filets et des paniers, prendre des chevrettes, des coquillages et même des poissons laissés à sec. De nombreux riverains, suivant le reflux, entrent dans l'eau jusqu'à mi-corps et font très-souvent ainsi d'abondantes captures. Grâce à la pratique de leur dangereuse grève, les maréyeurs ont l'œil assez exercé pour distinguer le sol ferme de celui qui engloutit

les corps pesants. Des observations constantes leur permettent de tenir compte, au jour le jour, des changements de fond ; Pierre, après avoir cru que Maclou en possédait la connaissance, doutait à bon droit maintenant.

« Pardonnez, capitaine, répondit le malin avec un sang-froid irritant, c'était à mer haute à bord de notre pauvre barque !

— En sorte, mon garçon, dit Pierre jugeant fort inutile de s'emporter, que tu es ici tout aussi égaré que moi !

— *Égaré !* fit Maclou, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Perdu, si tu aimes mieux.

— Perdu ! Ah ! que nenni ! soyez calme. Il y a tous les jours ici des masses de monde.

— On ne s'en aperçoit guère aujourd'hui.

— Quelque saint à chômer, apparemment ; n'ayez pas peur.

— Mille diables ! me prends-tu pour un poltron ?

— Dieu m'en garde, mon capitaine.

— Je te dis que tu ne sais où nous sommes.

— Ah ! par exemple ! Voilà derrière nous saint Michel à une bonne lieue ; sur la gauche la pointe des Tertrées à M. le comte de Beauchesne, vous savez ?

— Ah ! ceci est les Tertrées ! Eh bien ! tâchons d'y aller par le plus court. »

Si Maclou avait mieux connu le canton, il se fût opposé à ce projet, car l'embouchure du Coësnon devait se trouver à mi-chemin. Or, les lises qui avoisinent les cours d'eau sont particulièrement redoutables. On a l'exemple d'un navire qui, vers 1780, s'étant échoué sur la grève Saint-Michel, y fut complétement englouti, et l'on ajoute que son propriétaire ayant voulu faire sonder sur les lieux, fit usage d'un cône de pierre, pesant cent cinquante kilogrammes, qui disparut, en l'espace d'une nuit, avec la corde d'environ quinze mètres qu'on y avait attachée.

Pierre de la Barbinais reconnaissait que, de sa vie, il n'avait couru danger plus grand ni plus inutile. Maclou ne semblait pas soupçonner que la situation eût rien de grave.

« Va pour les Tertrées ! dit-il. Le long de la dune le chemin sera meilleur ! »

Sur ces mots on se remit en marche, et jusqu'aux abords du Coësnon, la solidité du terrain donna raison à l'inaltérable confiance du novice. Mais ensuite on ne rencontra plus que molières détrempées par le cours capricieux de la rivière, les unes tellement apparentes, que Pierre les évita très-bien, les autres au contraire ressemblant au sol compacte de telle sorte qu'il fallut pour n'y pas être pris se remettre à courir avec vitesse. Le gouffre, de son côté, poursuivait les voyageurs. Ils glissaient parfois ; parfois leurs pieds se rejoignaient dans le même trou ; pour se dégager, il fallait des efforts surhumains.

Pierre, en murmurant le doux nom d'Abeline, recommanda son âme à Dieu. Il songea, non sans regrets, à sa gloire de capitaine, et puis encore à ses amours qui lui promettaient une existence si heureuse, lorsque, revenu des ses caravanes maritimes, il serait, selon la vieille coutume des armateurs de Saint-Malo, l'associé du brave Nicolas Trouin son beau-père.

Maclou ne se permettait plus de dire que les grèves le connussent. Il se précipita le premier dans le Coësnon, dont le niveau, par malheur, n'était plus assez haut pour qu'on put s'y mettre à la nage.

« Capitaine ! passons toujours, si ça se peut ! » cria-t-il.

Avec de l'eau jusqu'aux reins, ils traversèrent à tous risques le perfide bras de mer qui fait de la grève avoisinante une bourbe gélatineuse.

« Vive sainte Anne et Saint-Malo ! Nous voici en Bretagne ! » reprit Maclou choisissant assez mal son temps pour faire preuve d'érudition géographique.

La rive bretonne du Coësnon ne valait pas mieux, hélas ! que la rive normande. Pierre, croyant faire au mieux, s'élança du côté qui rapprochait le plus de la terre ferme. Maclou le suivait péniblement.

Ce fut alors que Raoul et Miquelle les aperçurent avec épouvante.

Pierre obéit au premier signal, il tâcha de se porter à droite, mais ses pas se ralentissaient, il devenait plus lourd et se sentait coup sur coup saisi par les pieds.

Quant à Maclou, avant d'avoir pu se conformer au prudent avis de ne plus marcher sur les traces de Pierre, il fut englouti jusqu'à la ceinture.

« Ne bougez plus ! ne piétinez pas ! Le haut du corps en avant ! Étendez les bras ! lui criait Raoul.

— Aïe ! aïe ! je coule dans la bouillie !... Courez ferme, mon capitaine !... Ces grèves, mon doux Jésus ! finiront par me connaître trop bien ! »

Raoul lui lança le panier en disant :

« La poitrine à plat, les mains sur la manne, et immobile ! »

En même temps, il tendait le manche du filet à Pierre qui s'en saisit, et courant vers la mer, il l'entraînait vers un banc de sable où ils finirent par se trouver en sûreté.

« Au péril de la vie, monsieur de Beauchesne, dit le corsaire d'un accent pénétré, vous venez de me préserver d'une mort hideuse.

— A charge de revanche, monsieur le capitaine, répliqua Raoul. Voici le premier danger que nous courons ensemble ; mais, si vous voulez bien le permettre, ce ne sera point le dernier. »

La poitrine de Maclou n'offrant pas à la lise une surface suffisante, il n'avait cessé d'enfoncer. Aussi, les mains et le menton appuyés au rebord de la manne, faisait-il de fort mélancoliques réflexions :

« Pauvre Maclou ! .. coincé dans la tourbière !... Sainte Vierge, priez pour moi ! .. Jésus, Seigneur, prenez pitié de moi ! mais pourquoi la vase étant plus épaisse que l'eau ne vous porte-t-elle pas de même ? Me voici pris comme une sole à mer basse !... Pas moyen de nager ! Je coule ! je coule à fond !...

— Mais attrapez-donc cette corde ! lui cria une intrépide jeune fille qui, légère comme l'oiseau, s'avançait sur la lise où une troupe de paysans et de pêcheurs jetaient des planches et de la paille.

Miquelle avait déchargé le fusil de Raoul en poussant des cris d'alarme. Elle dirigeait à cette heure les braves riverains qui piétinèrent avec force sur les planches et sur la paille amassée autour de Maclou. Le malheureux novice, grâce à leurs efforts, parvint à se dégager de telle sorte

qu'on put ensuite le traîner facilement avec la corde dont il tenait le bout.

« Que Dieu vous bénisse et vous conserve, mademoiselle de Beauchesne! dit-il aussitôt qu'il fut en sûreté au bas de la dune. Ma vie, sauf votre agrément, vous appartient juste comme une merluche que vous auriez ramassée en grève. Faites-moi donc bouillir ou rôtir, quand il vous plaira! Commandez! n'importe où et comment, je suis paré à vous payer ma dette, là, sans broncher! n'ayant père ni mère, s'entend, de façon que vous n'aurez à compter avec personne!

— Bien, mon garçon! fit la jeune châtelaine en souriant. Pour le moment, vas à la ferme où l'on te donnera de quoi te changer. »

Raoul ramenait à la côte son nouvel ami et futur capitaine Pierre de la Barbinais, qui, souillé de boue et fort peu présentable, était singulièrement confus d'être présenté à mademoiselle de Beauchesne.

Mais une heure après, dans la grande salle du manoir, où elle achevait de faire au comte son père le récit de l'aventure des grèves, entrèrent ensemble, vêtus de costumes presque semblables, Pierre et Raoul, les deux rivaux, les deux amis, ayant l'air de deux frères.

« Honneur à vous! brave capitaine! dit le vieux comte en s'appuyant au bras de sa fille pour se mettre debout. Je suis heureux et fier de vous recevoir en mon logis.

— Monsieur le comte, répondit Pierre du ton le plus respectueux, tout l'honneur et tout le bonheur sont pour celui à qui votre noble fils vient de sauver la vie, pendant que mademoiselle votre fille se comportait en héroïne et volait à notre secours. Miquelle rougit; ses grands yeux noirs se baissèrent un instant. Ce fut court, l'intrépide vierge des Tertrées étant accoutumée de regarder en face hommes et choses, heur et malheur, douleurs et dangers.

« Mes enfants, répondait le comte, n'ont fait que remplir un rigoureux devoir d'humanité; vous, monsieur de la Barbinais, vous êtes le sauveur de la fortune entière de votre ville natale.

— En mer, monsieur le comte, je n'ai fait que remplir mon devoir de marin.

— Trêve de modestie et trêve d'éloges, cher capitaine. Vous consentez à être l'ami de Raoul et son maître en l'art de la mer, je vous en remercie de tout cœur en répétant que vous êtes mille fois le bienvenu sous notre toit. »

. . . .

Au manoir des Tertrées, la veillée se prolongea en causeries héroïques. Le comte de Beauchesne éprouvait le bonheur de revivre dans le passé; il parla de sa campagne à bord du *Saint-Jean*, monté par le valeureux Nicolas Trouin, et il interrogea Pierre qui fut bien forcé de raconter l'histoire de sa jeunesse, ses voyages aux Indes et dans le Levant, ses relâches aux échelles d'Athènes, de Smyrne et de Candie, ses courses, ses coups de main, ses combats. Pour expliquer sa présence sur les grèves, il dut aussi donner quelques détails sur son bienfaisant pèlerinage. Au récit des infortunes qu'il venait de soulager et des rencontres telles que celles du pauvre petit mousse Jugon, il trahit la sensibilité de son grand cœur, encore qu'il s'exprimât avec une simplesse complète. Plus on est simple, plus on est touchant.

« C'est bien! c'est beau! c'est noble! dit le vieux comte vivement ému. Raoul, mon fils, je te félicite d'avoir un tel ami. »

Raoul avait pris la main de Pierre et s'écriait avec enthousiasme :

« Mon père a tout dit. Vous êtes mon modèle et mon maître!

— Messieurs les gentilshommes, répondit le marin, vous me comblez, moi, simple bourgeois de Saint-Malo, enfant de la mer et officier de fortune.

— Par les noms de Portzmoguer (1) et de Duguesclin! personne en Bretagne n'est plus noble que vous, mon capitaine, reprit Raoul, et je me ferais gloire d'être votre frère.

— Permettez-lui, dit Miquelle rompant le silence, de vous donner ce nom.

— A terre, oui, mademoiselle, et j'en serai trop honoré, mais à bord, s'il plaît à Dieu, je lui en donnerai un plus beau.

— Lequel donc?»

Pierre de la Barbinais se leva, tendit à son tour la main à Raoul et dit :

« Un nom sacré parmi nous gens de mer; jamais encore je ne l'ai donné à personne. Raoul, mon ami et mon sauveur, vous serez mon *matelot!*

— Merci, jeune homme, dit le comte, j'ai assez navigué pour savoir qu'entre marins aucun terme d'affection n'approche de celui-là!

— A terre donc, votre frère, reprit Raoul, à bord, votre *matelot!* »

Les grands yeux noirs de Miquelle s'étaient emplis de larmes et son cœur battait, pénétré d'une émotion inconnue qui, par malheur, n'était point sans amertume.

Lorsque, retirée dans sa chambrette, Marie-Andrée Miquelle de Beauchesne eut achevé sa prière :

« Mon Dieu! murmura-t-elle, il aime Abeline, ma douce et chère Abeline, bonheur sur eux!... mais malheur pour mon frère Raoul! »

Après quelques instants d'hésitation, la valeureuse amazone tressaillit en pâlissant. Dans le plus profond de son cœur, un écho douloureux avait ajouté :

« Malheur pour moi-même! »

Ensuite elle resta longtemps plongée dans une méditation profonde.

« Mon frère m'a fait ses confidences, se dit-elle enfin. Mais mademoiselle de Beauchesne ne fera les siennes à personne, dût-elle mourir écrasée sous le poids de son secret. »

Si grand hâte qu'eût Pierre de la Barbinais de retourner à Saint-Malo, de s'y retrouver auprès de

(1) En 1513, au combat naval de Saint-Mathieu, le glorieux capitaine de *la Belle-Cordelière*, Hervé de Portzmoguer, vulgairement connu sous le nom de Primauguet, assura la victoire des armes françaises par son dévouement et sa mort héroïque.

la tendre jeune fille dont son cœur était rempli, et de ne pas sacrifier, ailleurs qu'au large, les instants de bonheur qu'il goûtait au foyer paternel de son digne armateur Nicolas Trouin, force lui fut de passer trois jours entiers au manoir des Tertrées. Sans manquer à la reconnaissance et à l'amitié, il ne pouvait se soustraire brusquement à l'hospitalité de la famille de Beauchesne. Raoul devait partir avec lui; quelques préparatifs étaient indispensables; enfin, avant de se séparer de son fils, le comte avait demandé trois jours.

Le premier fut consacré à un repos mêlé de promenades et de nobles entretiens que Miquelle savourait en silence. Le lendemain, Raoul voulut faire à son ami les honneurs d'une chasse au sanglier dans la forêt des Basses-Plaines.

Cette partie de plaisir, à laquelle prit part Maclou le novice, vêtu, grâce à la châtelaine, d'un bon costume de pêcheur, faillit avoir un dénoûment tragique.

Au moment où la bête, acculée par les chiens au bas d'un fossé, se défendait à coups de défenses, le cheval de Pierre se cabra. Aussi médiocre cavalier qu'il était bon marin, le jeune capitaine, désarçonné, tomba si malheureusement qu'il faillit être lacéré.

Raoul, s'élançant d'un bond sur le sanglier furieux, lui plongea son couteau de chasse dans le cœur; puis arrêta le cheval emporté et releva Pierre dont les contusions n'avaient rien de grave; mais, le pied pris dans l'étrier, il eut encore couru de grands risques, sans l'énergique adresse de Raoul.

Quant à Maclou, qui ne doutait de rien, en voyant son capitaine en danger, il s'était intrépidement jeté en avant, bien qu'il n'eût d'autre arme qu'un gros bâton. Si Miquelle survenue fort à propos ne l'avait vivement poussé en arrière, il n'eût pas manqué d'être la victime du sanglier expirant.

« Bon! et de deux, mademoiselle! dit-il un moment après. Comment régler nos comptes, maintenant. On ne peut pourtant se faire frire qu'une fois! »

Miquelle demeura sérieuse, bien qu'elle vit Pierre et Raoul, tous deux sains et saufs, remontés à cheval après un échange de paroles fraternelles, et reprenant le chemin du manoir :

« Maclou, dit-elle, demain, avant votre départ, je te dirai comment j'entends régler nos comptes! »

L'amazone, sur ce mot, pressa le trot de sa jument et rejoignit les cavaliers.

Resté avec les valets et les chiens, Maclou se disait :

« Si elle m'apprend comment n'ayant qu'une vie on peut se faire tuer deux fois, la demoiselle, décidément, sera plus maligne que moi Jean Maclou du mont Saint-Michel. »

Mais une heure avant la bénédiction paternelle solennellement donnée par le vieux comte de Beauchesne à Raoul et à Pierre lui-même qu'il traita comme son propre fils, en présence de Miquelle qui pleurait à chaudes larmes — une heure avant les derniers adieux — Maclou étant venu prendre les ordres de la jeune châtelaine, eut l'occasion de se trouver très-pénétrant.

« Tu m'as juré par deux fois, mon brave garçon, lui dit-elle, que tu étais prêt au besoin à faire pour moi le sacrifice de la vie.

— Un dû, mademoiselle, pour ne pas dire deux, puisque deux fois vous me l'avez sauvée.

— Eh bien! tu pars avec mon frère et son ami M. Pierre de la Barbinais, c'est pour les préserver de tout danger qu'à l'occasion il faudrait te dévouer et mourir. As-tu compris?

— Pas très-bien. Ah! si j'étais deux à moi seul, je ne serais pas embarrassé; malheureusement je n'ai jamais su me dédoubler. Donc, par supposition, M. Raoul et mon capitaine sont tous les deux à la fois en grand danger, que faire? pour lequel faut-il mourir de préférence? Ça m'est égal à moi, je ne connais que vous, mademoiselle!... Un commandement, s'il vous plaît; pour qui larguer ma peau? »

Miquelle embarrassée balbutia en rougissant :

« Je ne sais... à ton choix... Pour celui que tu aimeras le mieux.

— Suffit, mademoiselle, ça y est!... j'ai compris! »

Miquelle se retira, non sans avoir donné à Maclou une bonne partie de ses épargnes de jeune fille.

« Tiens! tiens! tiens! pensait le novice enchanté de lui-même, si mademoiselle croit n'avoir dit son secret à personne, elle s'embrume et pas à moitié! C'est, doncques, prime d'abord pour mon capitaine que je passerai le pas! »

Et il regagna les écuries en fredonnant la chanson du pays :

> Mon bon ami de cœur
> S'en va-t-aller en guerre.
> Sur mer; de tout malheur,
> Gardez-le, Sainte Mère,
> Mon bon ami de cœur.
> ....

Oh! bien réellement, ce Jean Maclou était un malin.

VI

Bonheur fragile.

La paix, la paix bénie de Dieu, comme disaient les bonnes gens du littoral, était enfin conclue entre Angleterre et France. A Saint-Malo, dont la course avait si souvent accru la fortune et la gloire, pas une âme qui ne se réjouit.

« Nos navires feront le commerce! nous irons tranquillement à la pêche sur les grands bancs, au Canada, dans les deux Indes! Nous préparons déjà une grande expédition de denrées du nord pour Marseille! Vive la paix! »

Adoncques, messire Nicolas Trouin, l'un des principaux intéressés dans l'armement en marchandises pour la Méditerranée, se trouvant très-pressé d'assurer le bonheur de sa fille Abeline et de son fils d'adoption Pierre de la Barbinais, envoya des invitations dans tout le pays pour la soirée des fiançailles que le jour des noces suivrait de fort près. Il n'eut garde d'oublier, comme bien on pense, le comte de Beauchesne, son brave contemporain, Miquelle, l'intime amie d'Abeline, ni Raoul, de à maison désormais, comme ayant servi en qualité de

volontaire à bord de la frégate de trente-six canons *le Saint-Malo*, dont la dernière campagne fut pour l'armateur et pour tous les gens du navire une véritable source de fortune. Aux Tertrées on s'en aperçut.

Sous les ordres de Pierre de la Barbinais, Raoul ne s'était pas seulement formé au métier de la mer et enrichi de fort belles parts de prises, il s'était signalé vingt fois par un courage à toute épreuve. Et là, ainsi que sur les grèves de Saint-Michel, ainsi que dans la forêt des Basses-Plaines, il s'était noblement exposé à plusieurs reprises, pour celui qui lui donnait les noms sacrés de frère et de *matelot*. A la vérité, en ces circonstances, l'honneur de ses actes de dévouement ne lui appartint jamais sans partage. Par une étrange obstination du hasard, — du hasard, à en croire les gens du bord, — un grand gaillard taillé en hercule, et déjà fort passable gabier, avait toujours devancé Raoul lui-même. Les balafres et les blessures de Maclou le malin l'attestaient hautement. Aussi, quand le hardi garçon eut le plaisir d'aller au manoir avec le lieutenant Raoul, il put dire à mademoiselle de Beauchesne :

« Ce coup de tête-ci était à l'adresse du capitaine; M. Raoul allait le parer, mais j'ai eu la chance de gober la chose en passant mon sabre dans le corps de l'Anglais. Cette égratignure-là me vient d'un jour où un brûlot allait nous faire sauter tous, M. Raoul courait couper la mèche ; un canonnier l'ajustait. Par bonheur, mademoiselle, j'ai ramassé la prune, comme vous le voyez ! A l'abordage du *Nightraven*, vilain hibou, l'affaire eut lieu de nuit...

— Je sais tout cela, mon brave Maclou, interrompit la jeune châtelaine.

— Je suis ma consigne, j'y vais de bon cœur; et si j'en reviens, c'est apparemment pour meilleure occasion. Oh ! je ne renie pas mes dettes !

— Bien au contraire, tu t'en acquittes au centuple, fit Miquelle en souriant.

— En douceur ! minute ?... Je vis !

— Grâce à Dieu !

— Et grâce à vous, mademoiselle ! » ajouta Maclou le malin qui, le soir des fiançailles, se trouvait parmi les serviteurs de la famille Trouin en qualité d'homme de bonne volonté paré à tout faire.

Il allait et venait aidant les domestiques, observant, écoutant, maugréant tout bas, ne disant pas pas un mot de trop, encore qu'il eût toujours été beau parleur.

Miquelle félicitait Abeline avec une généreuse effusion, mais elle était pâle. Quelle que fut son énergie, elle n'avait pu triompher de sa souffrance, ou plutôt elle ne l'avait pas voulu. Ame virile, cœur féminin, elle ne cessait, depuis le retour du *Saint-Malo*, de rechercher les confidences de Raoul dont l'expansion fraternelle lui apportait le contraire de la consolation. En le louant de son abnégation, de sa résignation, de son courage, elle se donnait à elle-même des louanges secrètes qu'elle savourait avec une douloureuse fierté.

Abeline était toute à sa joie. Elle embrassait Miquelle en lui disant :

« Je suis trop heureuse ! »

Elle disait à Raoul :

« Vous êtes deux fois mon frère ; je dois tout mon bonheur à vos actes de dévouement ! »

La naïve enfant de Nicolas Trouin ignorait tout.

Quant à Pierre de la Barbinais, il savait bien que son ami, son sauveur, son matelot était aussi son rival, mais en son âme droite il se disait que s'il était, lui, Pierre, à la place de Raoul, il ne se permettrait même point de désirer un mariage incompatible avec les sentiments d'une véritable amitié.

Cette pensée juste et digne du noble Raoul, lui permettait d'écouter avec délices les douces paroles d'Abeline, belle de candeur et d'amour.

Tout le monde félicitait les deux fiancés.

Seul, Maclou le malin faisait des réflexions fort singulières.

« Ce n'est pas ça ! Fausse route ! navigation à contre-bord du bon sens ! Danse à l'envers de la musique ! Notre capitaine qui gouverne si bien au large, gouverne ici à l'aveuglette. Il ne voit pas mademoiselle Miquelle, le soleil ! Il n'a d'yeux que pour la lune, leur Abeline, une bonne brebis, mais rien de plus, au lieu que mademoiselle, avec son courage de lion, serait tout justement la femme qu'il lui faudrait. »

Maclou le malin sablait, nonobstant, la piquette dans la cour de la maison Trouin, où les invités à la fête des fiançailles commençaient à s'étonner de ne pas voir le maître du logis, quand il rentra en proie à une violente agitation.

« Misères humaines ! s'écriait le vieil armateur. Notre bonheur est plus fragile que verre ! Pauvres enfants !... Je sors de l'hôtel de ville où j'ai lu sur la muraille le *Mané-Thécel-Pharès !* J'y ai vu le spectre de Banco ! Tenez, ils me suivent ! Voici la statue du Commandeur ! »

Ces paroles répandaient la consternation dans l'assemblée ; le comte de Beauchesne se leva et prit la main de son ancien compagnon d'armes qui poursuivait ainsi :

« Mais je suis un honnête Malouin, moi ! Je n'ai jamais abusé de la fortune, je n'ai rien usurpé, rien profané !... Pourquoi vient-on ici m'arracher l'espoir de ma vieillesse !... O mes enfants ! mes pauvres enfants !

— Ami, calmez-vous ! » disait le comte de Beauchesne.

Abeline tremblait. Pierre, dont le cœur se serrait, attendait une explication.

Les portes s'ouvrirent à deux battants. Une députation des notables de Saint-Malo entrait, et leur délégué se dirigeant vers le fiancé, ne tarda point à s'exprimer ainsi :

« Capitaine Pierre de la Barbinais, au nom de votre gloire et de votre patriotisme, en l'absence de vos dignes émules les Bazin, les Jonchée, les Cartier, les Duguay, qui sont tous à la mer, la ville de Saint-Malo vous prie d'accepter le commandement du grand convoi qu'elle expédie dans la Méditerranée. Les Algériens, dont l'audace ne cesse d'augmenter, puisqu'ils ont fait des prises jusque dans le golfe de Gascogne (1), courent sus à tous les mar-

(1) Les corsaires algériens franchissaient souvent le détroit de Gibraltar, écumant les côtes de Portugal, de France et d'Angleterre. Vers 1635, un de leurs navires alla même jusqu'en Islande, où il fit huit cents captifs,

chands français. Or, notre cité, engagée par un contrat avec celle de Marseille, ne peut différer l'expédition. Le très-honoré messire Nicolas Trouin le sait bien pour avoir, des premiers, signé ce contrat. Notre demande est indiscrète, capitaine; nous le sentons; aussi l'avons-nous différée jusqu'à la dernière heure, dans l'espoir qu'Eustache Bazin ou l'un de ses valeureux confrères rentrerait au port durant l'armement. Aucun d'eux n'est revenu. Tout est prêt. Les vents sont bons. Il faut que le convoi mette sous voile dès demain. Saint-Malo compte sur vous ! »

Pierre de la Barbinais entendit Nicolas Trouin qui disait au comte de Beauchesne :

« J'ai signé! ce soir même j'ai voté le départ pour demain! je me suis pris au piége!

— Par quelle fatalité ne suis-je pas encore assez bon marin ! » s'écriait Raoul dont Miquelle frémissante venait de se rapprocher.

Pierre, se tournant vers sa fiancée, sembla lui demander ce qu'il convenait de répondre.

« Pierre, mon ami, dit Abeline d'une voix étouffée, je n'ai pas le cœur d'une héroïne, moi! Je ne sais que vous aimer! Mon père s'irrite, mais il cède et ordonne! Moi, je voudrais vous retenir à terre, toujours ! »

Et se jetant au cou de son fiancé, elle poussa un cri déchirant.

« Ils l'envoient à la mort ! » dit-elle.

A ces mots, elle défaillit entre les bras de son amie Marie Andrée Miquelle de Beauchesne, dont les pleurs se mélangèrent aux siens.

Le résultat de la démarche des notables de Saint-Malo ne pouvait être douteux.

Le bonheur fut immolé au devoir.

Après ses nombreuses réflexions motivées par les solennelles fiançailles de Pierre avec Abeline, Maclou le malin n'avait plus qu'une idée maintenant : parler à mademoiselle de Beauchesne. Il y parvint.

« Pardon excuse, sans vous commander, s'il vous plaît, lui demanda-t-il, votre consigne est-elle encore la même? Numéro un? numéro deux? vous savez? »

Miquelle étonnée regarda fixement le matelot. Ses sourcils noirs se froncèrent; un éclair de mécontentement brilla dans ses yeux; puis, l'expression de ses traits prit le caractère de l'inquiétude :

« Malheureux! murmura-t-elle, aurais-tu parlé?

— Jamais! trop malin pour ça. Votre secret n'est qu'à vous.

— Merci! car je veux qu'il meure avec moi.

— Pardonnez, mademoiselle: avec nous! se permit d'ajouter Maclou d'un ton triste qui toucha la fière châtelaine. Ainsi donc, la consigne est la même ? »

Miquelle, avec un sourire mélancolique, courba son noble front.

« Toujours ! fit Maclou ; c'est bien ! »

Et il disparut.

comme l'atteste, au chapitre XLIII, la relation de la captivité d'Emmanuel d'Aranda, publiée à Paris en 1665.

VII

Les amours de Miquelle.

Durant la relâche qui suivit sa dernière course contre les Anglais, Pierre de la Barbinais, accompagné cette fois par son ami Raoul, avait refait le pèlerinage de la baie de Cancale et du mont Saint-Michel. Selon sa promesse, il avait revu le petit aveugle Jugon.

Après le départ pour la Méditerrannée du grand convoi qu'escortait la légère frégate *le Saint-Malo*, les gens du pays remarquèrent que mademoiselle de Beauchesne allait bien plus souvent qu'autrefois faire ses dévotions à l'antique abbaye.

Alors, elle ne manquait jamais de s'arrêter dans l'humble demeure des Jugon, où elle voulait que son nom fut béni à l'égal de celui du glorieux Pierre de la Barbinais.

Le jeune aveugle lui disait avec reconnaissance :

« Mademoiselle, vous êtes bonne et brave comme mon capitaine. Je vous aime autant que lui. Mes pauvres yeux n'ont jamais pu vous voir, vous, de façon qu'à mon idée je vous vois toute sa pareille.

Telles étaient les amours discrètes de Marie-Andrée Miquelle de Beauchesne, tandis qu'en Saint-Malo, Abeline Trouin, la fiancée, priait, pleurait, espérait, et puis, troublée par les plus sombres pressentiments, désespérait de revoir jamais celui dont l'image remplissait son cœur.

Retenue par les devoirs de la piété filiale auprès du comte son père, Miquelle ne pouvait que bien rarement lui faire de courtes visites, mais elle l'invitait sans cesse à venir aux Tertrées. C'était auprès de Miquelle que la blonde enfant de l'armateur trouvait le plus de consolations. Comme un écho mélodieux, l'âme généreuse de son amie d'enfance répondait à ses pensées.

Quand elles causaient seule à seule dans les bois, les anges les écoutaient avec de mélancoliques sourires. Des perles humides, pleurs divins, coulaient des yeux des messagers du ciel, et de ces larmes naissaient des fleurs dont les parfums n'étaient point plus suaves que les soupirs de l'expansive Abeline, que la mystérieuse douleur de mademoiselle Miquelle de Beauchesne.

G. DE LA LANDELLE.

(*La suite au prochain Numéro.*)



FOLLE-AVOINE

I

u beau temps des beaux contes, un fier château dominait une grande plaine. Ce château appartenait à un baron qui, étant lui-même fils d'un baron, s'appelait Hugues, comme son père.

Hugues était veuf et avait une fille; mais, de cette fille, il ne s'occupait guère. — Du 1er janvier à la saint Sylvestre, il courait, le faucon au poing, le marais et la lande. — Berthe poussait libre et sauvage comme les giroflées du donjon.

Messire Jean, le fauconnier, qui était un homme de sens, dit un soir au baron :

« Monseigneur, demoiselle Berthe marche sur ses seize ans; il serait bon, je crois, de lui apprendre à distinguer un épervier d'un autour.

— Va chercher ma fille, répondit Hugues... Il y a quatorze ans déjà que je suis veuf? Comme le temps passe vite lorsque l'on peut dîner à ses heures et digérer en paix!... »

Messire Jean alla chercher demoiselle Berthe.

II

« Ah! mais!... ah! mais! s'écriait le baron en frappant sur la table, Berthe tarde bien. Où passe-t-elle donc ses soirées? »

Berthe passait ses soirées entre Margot, sa nourrice, qui était sourde comme un oreiller, et Folle-Avoine, son page, qui était bavard comme un grelot. Elle entra suivie de messire Jean, qui tenait le page par l'oreille.

« Vous vous faites bien attendre, mademoiselle?

— Mon père...

— C'est la faute de ce drôle, interrompit le fauconnier; il faisait tant de bruit avec son luth endiablé, que mademoiselle ne m'entendait pas cogner à la porte. Ah! vous jouez du luth au lieu de hâcher menue la viande des oiseaux! Je vous soignerai, beau page! »

Le page devait avoir à peu près l'âge de Berthe; on l'avait trouvé, tout petit, endormi dans un champ d'avoine, et le baron l'avait élevé par charité. Il était gai comme un roitelet.

Hugues, après avoir donné un coup de pied au basset qui se grillait devant le feu, dit :

« Asseyez-vous, ma fille, et écoutez. Vous marchez sur vos seize ans, il est grand temps d'apprendre ce qu'une jeune fille bien élevée doit savoir. Lorsque l'on veut dresser un faucon... »

Berthe s'assit, messire Jean ôta, pour mieux entendre, sa toque de peau de loutre, et Folle-Avoine s'accouda, en soupirant, sur le dossier du fauteuil de la jeune châtelaine.

« Tu écoutes, Berthe?

— Oui, mon père.

— Lorsque l'on veut dresser un faucon, on le prend dès qu'il commence à voler, et on lui attache, à chaque patte, une courte lanière, à l'une desquelles est suspendu un grelot. Ces lanières s'appellent JETS. On l'habitue ensuite au LEURRE... »

Folle-Avoine dit un mot à l'oreille de Berthe, et Berthe sourit. Le baron vit ce sourire et fronça le sourcil.

« Pourquoi, lorsque tu ne comprends pas un mot, ris-tu au lieu d'attendre que je te l'explique? Le leurre est un morceau de bois auquel sont fixées deux ailes de pigeon. On habitue les faucons à descendre du perchoir et à venir, au signal du fauconnier, prendre leur nourriture sur le leurre. On fait cela pour qu'ils sachent qu'ils auront à manger toutes les fois qu'ils obéiront à leur maître.

— Oui, mon père.

— Pourquoi affirmes-tu une chose que tu ne sais pas encore? Dès que les faucons sont obéissants, on leur apprend à se laisser tenir sur le poing et à supporter le chaperon. Le chaperon est un petit morceau de cuir orné de plumes et de touffes de laine... »

Messire Jean, qui jusqu'alors avait approuvé le baron du geste, lança derrière la chaise de Berthe sa toque de peau de loutre, et Folle-Avoine bondit.

« Êtes-vous fou? s'écria Hugues.

— Le drôle dormait quand vous parliez si bien.

— Il dormait, le drôle?... Il a raison; dix heures sonnent. Allons nous coucher, et demain, au point du jour, que tout le monde soit à cheval. Tu entends, Berthe? »

Berthe se leva et tendit le front à son père.

III

Dans son grand lit carré, aux lourds rideaux de serge, Hugues repassait dans sa tête les événements de cette mémorable soirée.

Il se disait :

« Les cheveux de Berthe sont brillants comme l'étaient ceux de pauvre dame Odette. Ses grands yeux bleus sont doux comme l'étaient ceux de ma belle fiancée, le jour où, à travers les blés mûrs, je l'emportais, souriante, dans mon château. Il y a longtemps! bien longtemps de cela! Les paysans, à la croisée des chemins, nous jetaient des fleurs et

criaient : « Longue vie à notre bonne dame ! » — Pauvre Odette !... »

Il dit cela et s'endormit.

Hugues aurait été le meilleur des pères s'il n'avait pas tant aimé la chasse.

Pendant que Hugues regardait dans le passé, Berthe regardait dans l'avenir. Elle voyait des juste-au-corps de buffle, des cuirasses brunies, des pourpoints de velours. Elle voyait de grands chevaux se cabrer, des cavaliers au front sérieux se pencher vers elle et fixer à sa toque des plumes de héron. Elle voyait encore... ce que voient maintenant les jeunes filles la veille de leur premier bal.

Berthe était comme un jasmin vigoureux dont un jardinier n'aurait pas conduit les branches.

La vieille Margot ronflait, messire Jean rêvait qu'il avait un faucon assez fort pour arrêter un cerf et Folle-Avoine, son petit poignard dans la main, dormait en travers de la porte de Berthe.

IV

Le lendemain, au point du jour, une joyeuse cavalcade ébranlait le pont de bois du château de Beaucresson.

Il faisait un vrai temps de chasse, le ciel était un peu couvert, le vent faible, et de rares gouttes de rosée diamantaient l'herbe flétrie par les premiers soleils d'été. Hugues montait un ardent étalon couleur d'écume, Berthe tremblait un peu sur sa douce jument baie, et messire Jean caracolait autour des fauconniers, pressant les uns, gourmandant les autres. Derrière venaient les officiers du baron. En avant, Folle-Avoine, suivi de deux griffons ébouriffés, faisait bondir son poney noir. La vieille Margot criait à la fenêtre :

« O mon doux Jésus ! ô mon doux Jésus ! »

La cavalcade traversa la plaine et s'arrêta au bord d'un marais, au milieu duquel était un îlot couvert de vieux chênes.

Folle-Avoine siffla les griffons et lança son poney dans les roseaux.

« Le drôle a du bon ! » grommela messire Jean. Et il fit signe à un valet qui portait huit faucons sur un cadre matelassé. Il prit le plus gros, et s'approchant de Berthe, il dit :

« Demoiselle, le tiercelet que vous avez au poing est un brave oiseau, mais le gibier que nous allons chasser est trop fort pour lui. Le tiercelet n'est bon que pour la pie, la perdrix et l'alouette ; pour le héron, il faut des serres plus solides et des ailes plus puissantes. Voici un gerfaud de Norwége ; avec lui, vous serez toujours la reine de la chasse. Voyez comme sa poitrine est large, comme son ventre est blanc, comme les plumes de sa queue sont rayées ! »

Berthe caressa le fier oiseau dont les serres couleur d'or éraillaient son gant de daim, et, impatiente, elle se souleva sur sa selle pour voir plus loin. Folle-Avoine faisait rage dans les roseaux. Un héron siffla et monta droit dans le ciel.

Hugues lança son faucon ; mais Berthe tremblait si fort, qu'elle ne pouvait pas déchaperonner le sien.

« Attendez, demoiselle, dit tout bas messire Jean. »

Le héron reçut sur son bec le faucon de Hugues, et le jeta, mort, dans le marais. Le baron poussa un cri de colère, et messire Jean, qui avait déchaperonné le gerfaut, dit à Berthe :

« Demoiselle, levez le poing ! »

En une seconde l'oiseau vit le héron, et il étendit ses grandes ailes. Il monta si haut, qu'il ne paraissait pas plus gros qu'une hirondelle. Le héron fuyait le cou tendu, les pattes pendantes ; mais le gerfaut volait vite, et dès qu'il le domina, il ferma les ailes et tomba sur son dos. Des plumes volèrent, Folle-Avoine cria hurrah, et cinq minutes après il attachait au feutre de sa belle maîtresse l'aigrette blanche du héron.

V

On revint par les bruyères et on prit force cailles et force alouettes ; aussi, au coucher du soleil, la figure de messire Jean rayonnait, le baron était content et Berthe ravie.

« Ce Folle-Avoine sera un chasseur, dit tout à coup le baron.

— Pour devenir chasseur, répondit le fauconnier, il ne faut songer qu'à la chasse. Lorsque j'avais son âge, au lieu de jouer du luth, je lisais le soir les bons auteurs.

— Folle-Avoine, interrompit Berthe, me raconte, chaque soir, ce qu'il a vu à la chasse.

— Ah bah ! dit Hugues. Mais où est-il donc ? »

La cavalcade rentrait au château, et Folle-Avoine ne la suivait pas.

Il y avait, au fond de la lande, à la lisière d'une forêt royale, un petit étang bordé de saules où les grandes salicaires penchaient leurs épis rouges sur les ombrelles blanches de la reine des prés. Les paysans n'osaient pas, la nuit, passer la chaussée de cet étang, parce que, disaient-ils, une ondine s'y cachait sous les ajoncs. Plusieurs l'avaient vue !

Vous savez que les ondines sont fées, qu'elles ont des cheveux cendrés et des yeux semés de points d'or. Les uns prétendent que les ondines étaient de méchantes sorcières qui venaient danser aux fêtes de village et qui noyaient leurs danseurs, d'autres affirment que c'étaient de bonnes fées qui s'asseyaient sur le dos des cygnes et qui jouaient de la harpe dans les brouillards d'automne. Tous sont d'accord pour dire qu'on les reconnaissait aux gouttes d'eau qui tombaient de l'ourlet vert de leurs jupes. Je ne sais lesquels croire ; mais Folle-Avoine croyait les derniers, et il était allé à l'étang bleu, espérant y voir l'ondine.

Pendant que Berthe chevauchait, rieuse, le faucon au poing, le page, assis sous un saule, cherchait dans les blanches vapeurs du soir les plis d'une robe verte. Le poney broutait près de lui, et les deux griffons dormaient, la tête sur ses genoux. Il regarda longtemps ; mais la lune brillait, et il se leva en soupirant. Le poney hennit, les griffons grondèrent ; une belle jeune fille venait sur la chaussée.

Folle-Avoine tomba à genoux :

« Oh ! bonne fée ! bonne fée ! balbutia-t-il tout tremblant.

— Je ne suis pas une fée, répondit la belle jeune fille.

— Pardon, madame, pardon ; je sais que vous ne

voulez pas être appelée ainsi; mais je vous ai attendue tant de soirs!

— Tu veux donc devenir riche?

— Je veux apprendre vos chansons pour les redire à Berthe; celles que je sais sont laides.

— Quelle est cette Berthe que tu aimes? »

Le page rougit et répondit tout bas :

« Berthe est une noble demoiselle et je ne suis qu'un pauvre page qui ne sais pas le nom de sa mère. »

La jeune fille sourit et s'éloigna un peu.

« Retourne près de ta maîtresse, dit-elle; si elle trouve tes chansons laides, c'est qu'elle n'est pas digne de les entendre. »

Un nuage passa devant la lune, et Folle-Avoine ne vit plus rien.

VI

Le lendemain, tous les seigneurs vassaux du baron connaissaient l'exploit de Berthe, et le surlendemain ils venaient tous chasser avec leur suzerain.

Pendant la première semaine, Hugues fut fier de son cortége; mais il s'aperçut bientôt que ces beaux chasseurs ne chassaient pas sérieusement, et que Berthe s'occupait plus de sa suite que du gibier. Il fit part de ses remarques à messire Jean.

« Monseigneur, répondit le vieux fauconnier, il faudra marier mademoiselle.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle marche sur ses seize ans. Elle a pris l'habitude de suivre la chasse, et si vous ne la mariez pas, nous ne ferons plus rien de bon; les faucons des amoureux chassent le gibier pendant que leurs maîtres bavardent, et leurs chiens aboient à la lune pendant qu'ils roulent des yeux.

— Tu as raison, soupira Hugues; il faudra marier Berthe; mais comme je veux la bien marier, je vais inviter, aux chasses de l'automne, tous les fils des princes, mes amis. Berthe choisira. »

Le baron invita mille princes pour les chasses de l'automne dans son château de Beaucresson.

VII

Folle-Avoine avait perdu sa gaieté.

Lorsque Berthe rentrait de la chasse, elle était fatiguée et elle s'endormait aux premiers vers des chansons.

« Si l'ondine voulait m'apprendre ce qu'elle chante les soirs de lune, soupirait le page, ma maîtresse ne s'endormirait peut-être pas. »

Il allait à l'étang bleu, mais il ne voyait que des vers luisants sous les ajoncs de la chaussée.

Pendant le jour, Berthe causait avec les chasseurs.

VIII

Mille princes de tous les pays, de toutes les tailles et de toutes les couleurs s'acheminèrent vers le château de Beaucresson, dès qu'ils eurent reçu le message de Hugues.

Le 1er septembre, ils arrivèrent à cheval, en carrosse, en bateau, sur des chameaux, sur des autruches, quelques-uns même sur de grands dragons aux ailes bleues et aux queues vertes. Leurs écuyers, leurs pages, leurs musiciens, leurs bouffons, formaient une véritable armée; et, lorsque Berthe, du haut de son balcon, les vit, brillant sur la plaine comme des boutons d'or, elle dit à son page :

« Folle-Avoine, nous allons bien nous amuser! »

Folle-Avoine poussa un gros soupir.

Hugues reçut les princes de son mieux; mais après une semaine de présentations et de saluts, il s'aperçut avec terreur qu'il n'en connaissait que deux par leur nom. Il se les fit présenter de nouveau. L'opération terminée, il ne savait plus que le nom d'un seul. Il voulut recommencer encore; mais à force de crier des noms, des prénoms, des titres et des qualités, ses chambellans avaient tous une extinction de voix.

« Diable! se dit-il, jamais je ne viendrai à bout de connaître, même de nom, ces estimables princes. Après tout, ce n'est pas moi qui me marie; que Berthe choisisse! »

Les mille princes étaient réunis dans le salon de réception; Hugues leur dit, de sa voix la plus gracieuse :

« Messieurs! »

Les mille princes saluèrent.

« Et chers amis! »

Les mille princes saluèrent encore.

« Mes faucons maigrissent et mes chiens engraissent. »

Les mille princes dirent :

« Oh!

— Ce qui prouve que je n'ai pas chassé depuis quinze jours, moi qui vous avais invité aux chasses d'automne dans mon château de Beaucresson!... Aussi j'ai la tête lourde comme une meule de moulin, et je vous dis en deux mots : — Si vous voulez épouser ma fille, soyez galants près d'elle. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer, je vais voler une pie. »

Les nobles princes poussèrent à la fois un tel soupir de satisfaction, que les panoplies des murailles s'agitèrent, et que le grand chancelier, qui était chauve, en prit un rhume de cerveau dont il mourut dix ans après. Ils poussèrent un tel soupir, parce que chacun, se croyant plus beau que les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres, se croyait sûr d'être agréé.

Folle-Avoine et messire Jean poussèrent aussi un soupir de satisfaction. Messire Jean, parce qu'il ne pouvait pas dormir lorsqu'il n'avait pas chassé, et Folle-Avoine parce qu'il espérait encore plaire à Berthe, tandis qu'il était certain que le baron ne l'aurait pas, de lui-même, choisi pour gendre.

La vieille Margot ne soupira pas, parce qu'étant sourde, elle n'avait pas entendu la harangue de son seigneur.

IX

Berthe décida, sur l'heure, qu'il y aurait, chaque jour, tournoi le matin, carrousel à midi, assaut d'esprit à trois heures, concert à six et bal à neuf.

Les chroniques du temps sont pleines de détails sur ces fêtes. On y voit que le prince de Nigritie,

monté sur une autruche, lutte pendant six heures consécutives avec le roi des pôles, à cheval sur un phoque à crinière de houx. On y voit que le prince des Sarrasins et celui des Asturies se serrèrent si fort que leurs cuirasses se soudèrent et qu'il fallut, pour les séparer, trois forgerons, sans compter le tireur de soufflet. On y trouve 17,324 harangues, épîtres, placets, rondeaux, ballades, acrostiches et sonnets fabriqués pour la circonstance, dans toutes les langues que nous connaissons et dans beaucoup que nous ne connaissons plus. On y trouve encore... tant de choses que l'on si perd. Bref, ces fêtes étaient si magnifiques, qu'au bout d'un mois, lorsque le baron interrogea Berthe, elle répondit :

« Oh! mon père, ils sont tous charmants!

— Tu ne peux pas les épouser tous, trouve-s-en donc un plus charmant que les autres, et dépêche-toi.

— Oui, mon père! » répondit Berthe.

Et les fêtes recommencèrent de plus belle.

X

Ces bons princes, chevauchant le matin, rimant l'après-midi, chantant le soir et dansant la nuit, maigrirent tellement, à la fin de la sixième semaine, que l'on fut obligé de mander les tailleurs de cent lieues à la ronde, ceux du baron ne suffisant plus à rétrécir les pourpoints. Berthe sacrifia généreusement quarante-huit fauteuils et un canapé pour matelasser les armures vacillantes, et les fêtes continuèrent.

Folle-Avoine aussi était maigre; mais Berthe ne s'en aperçut pas. Quelle est la brune, voire même la blonde, qui a le temps de regarder un page, lorsque mille pages la regardent. La vieille Margot eut pitié de lui:

« Petiot, lui dit-elle, tu es dans l'âge de ta croissance; il faut boire en t'éveillant une bonne tasse de lait chaud. Tu deviens maigre comme une fourmi; demain, en montant le lait de Berthe, je t'en monterai pour toi. »

Folle-Avoine étouffa un sanglot et détourna la tête, ce qui froissa la vieille nourrice et lui fit dire:

« Petiote, ton page commence à être un tantinet trop grand, pour être un page, il devient insolent comme un écuyer; il faudra en demander un autre à ton père.

— Tu trouves Folle-Avoine trop grand pour être page, répondit Berthe; mais il n'a pas un poil de moustache. D'ailleurs, je vais me marier... bientôt, et le prince que j'épouserai m'en donnera un. »

Folle-Avoine était derrière la porte, il mit les deux mains sur son cœur et s'enfuit dans l'écurie pour pleurer à son aise. Son poney lui lécha les joues, ses deux griffons lui léchèrent les mains.

« Pauvres amis, leur dit-il, vous m'aimez, vous, et depuis six semaines je vous ai laissés enfermés pendant que les autres chevaux et les autres chiens couraient au soleil. Aidez-moi à oublier Berthe. »

Il sella le poney, et, suivi des deux griffons, il rejoignit Hugues dans la plaine.

« Ah! dit le baron en le voyant arriver, ces beaux princes t'ennuient! Patiente encore quelques jours; quand ils seront partis, quand nous serons seuls avec messire Jean, nous nous amuserons comme des rois et tu seras mon écuyer. »

Folle-Avoine chassa tous les jours avec le baron; mais à la fin de la septième semaine, il était si pâle, que Hugues lui dit :

« Décidément ces princes t'ennuient trop, et moi aussi. Tu te crois forcé d'attendre la fin du bal pour te coucher, et moi je suis forcé d'attendre la fin du bal pour m'endormir. Ce soir, je parlerai à Berthe, et demain j'aurai un gendre.

— Vous auriez mieux fait de parler tout de suite, grommela messire Jean.

— Que dis-tu?

— Je dis que les filles sont, révérence parler, comme les faucons, et qu'il ne faut les déchaperonner que devant le gibier que l'on veut prendre.

— Tu as raison, messire Jean. »

Pendant la chasse, Folle-Avoine laissa flotter la bride sur le cou de son poney, et, au lieu de rentrer avec le baron, il alla à l'étang bleu.

XI

Le soleil se couchait dans de longs nuages d'or, les poules d'eau se jouaient au milieu des nénuphars, les grenouilles sautaient sur l'herbe, et Folle-Avoine, la tête dans ses mains, regardait dans son cœur.

Il disait :

« Je voudrais avoir des écuries pleines de chevaux, des caves pleines d'or, des coffres pleins de perles. Si j'avais tout cela, je chargerais l'or sur les chevaux, je mettrais les perles en colliers, et je dirais à Berthe : « Prenez, et aimez-moi! » Mais je ne suis qu'un pauvre page, et demain je serai mort!

— Et pourquoi? » dit une voix douce.

Folle-Avoine releva la tête, la jeune fille souriait devant lui.

« Parce que Berthe se marie demain. Si j'étais un riche prince, elle m'aurait aimé peut-être...

— Et tu voudrais que je te fasse riche? Mais si Berthe t'aimait, alors elle n'aimerait que tes richesses.

— Vous êtes une bonne fée et vous savez ce que nous ne savons pas, aidez-moi.

— Tu promets de m'obéir, quoi que je commande?

— Je le jure.

— Eh bien, rentre au château, mets ton pourpoint neuf, va au bal et ne parle pas à Berthe. »

XII

Lorsque Folle-Avoine entra dans la salle de bal, Berthe qui ne l'avait pas vu depuis une semaine, cria :

« Bonjour, beau chasseur! »

Folle-Avoine s'inclina respectueusement, mais ne s'approcha pas d'elle. Berthe le regarda étonnée.

« Folle-Avoine, dit-elle, chante-nous une chanson. »

Les princes se rapprochèrent.

« Écartez-vous un peu, messeigneurs, on étouffe. »

Et se penchant vers le page :

« Tu ne fais donc plus de chansons pour moi? »
Folle-Avoine fit signe que non.

« Monseigneur le baron! » cria l'huissier en ouvrant la porte à deux battants.

Hugues entra tenant par la main une belle dame dont la robe, lamée d'argent, était brodée d'émeraudes et de saphirs. Un murmure d'admiration courut dans la salle, et Berthe, toute rouge, s'avança vers l'étrangère.

« Madame, dit Hugues, je vous présente ma fille Berthe et mille princes, fils de vieux amis. Berthe, la fille du duc, notre sire, nous fait l'honneur de passer cette nuit sous notre toit. »

Berthe devint encore plus rouge, et Folle-Avoine sourit; il avait reconnu l'ondine.

« Ma belle enfant, dit à Berthe la nouvelle arrivée, je sais que vous avez, parmi ces mille princes, choisi un époux, je ne veux pas risquer de vous priver, cette nuit, du danseur préféré, et je prends pour cavalier votre page. Folle-Avoine, donnez-moi votre bras.

— Elle connait le nom de mon page?» se dit Berthe tout bas.

Les mille princes étaient jaloux du page, et au lieu de se disputer la main de Berthe pour danser le menuet, ils regardaient la duchesse sourire à Folle-Avoine.

Le baron emmena Berthe dans l'embrasure d'une croisée et lui dit :

« Berthe, ces princes maigrissent tellement, qu'ils me font pitié, de plus vos danses m'empêchent de dormir, et votre musique agace mes chiens. Donc, tu vas me présenter incontinent celui que tu as choisi, et madame la duchesse signera au contrat.

— Mon père!... balbutia Berthe.

— En voilà assez! » cria le baron.

Il s'avança au milieu du salon et dit :

« Messieurs et nobles amis, ma fille vous trouvant tous également charmants, je suis forcé de choisir pour elle. Demain nous courrerons un cerf, et celui qui m'apportera le pied de la bête sera mon gendre. J'ai dit. »

Lorsque le baron avait dit : « J'ai dit! » il n'y avait plus à discuter.

Folle-Avoine chancela.

« Tu es un bon chasseur, murmura à son oreille la dame aux cheveux blonds.

— Mais je ne suis pas un prince.

— Qu'importe? »

Et s'adressant à Hugues :

« Messire, demain je suivrai la chasse. »

La figure du baron resplendit. Le nez du baron resplendissait toujours; mais ses joues hâlées ne resplendissaient que sous le choc d'une émotion profonde, et il demanda la permission d'aller tout préparer pour le lendemain.

« Vous êtes chez vous, madame, commandez, dit-il en s'inclinant.

— Eh bien! je crois qu'il faut aller nous reposer. »

XIII

Folle-Avoine s'assit derrière la porte de Berthe, et se mit à chanter des choses si tristes, qu'un perroquet jaune qui avait plus de cent ans, en devint aveugle à force de pleurer; mais Berthe ne cria pas à travers la porte : « Adieu, Folle-Avoine, » comme elle le criait avant l'arrivée des princes, et Folle-Avoine se mit à pleurer avec le perroquet. Il pleura longtemps, puis tout à coup il se leva en disant :

« L'ondine a promis de m'aider. »

Il descendit à pas de loup, et alla dans l'écurie, où sommeillait son poney. Il l'éveilla doucement, prit entre ses mains sa tête velue, et lui dit :

« Mon gentil Corbeau, je vais te donner une brassée de luzerne et deux mesures d'avoine. Tu vas bien manger pour pouvoir être demain léger comme une chevrette et adroit comme un chat : si je force le cerf, j'épouserai Berthe. »

Le poney hennit, et comme les deux griffons Mouflet et Mouflette léchèrent la main du page, Folle-Avoine se coucha sur la litière et leur dit :

« Mouflet, et toi Mouflette, il faudra demain être bien obéissants, bien raisonnables, et ne pas s'amuser avec les autres chiens; si nous forçons le cerf, j'épouserai Berthe. »

Les deux griffons levèrent sur le page leurs grands yeux d'or, remuèrent la queue et bondirent dans la crèche pour causer de tout cela avec le poney. Le poney baissa les oreilles parce qu'ils éparpillaient sa luzerne; mais il ne les mordit pas, parce qu'ils étaient ses meilleurs amis.

Folle-Avoine les embrassa tous les trois et remonta l'escalier comme il l'avait descendu.

Pendant que Folle-Avoine pleurait avec le perroquet et causait avec ses amis, les mille princes se disaient, sous leurs tentes de soie :

« Si nous pouvions plaire à la fille du duc!

— Ils ne regardaient qu'elle! soupirait Berthe assise sur son lit. Elle aime Folle-Avoine, cette duchesse... Bonne nuit, Folle-Avoine! »

Folle-Avoine ne répondant pas, Berthe éveilla la vieille Margot qui ronflait déjà, et lui dit d'aller voir qu'est-ce qui pleurait sur le palier. La vieille Margot se leva, prit la veilleuse et revint en disant:

« C'est le perroquet jaune.

— Pourquoi Folle-Avoine ne le console-t-il pas?

— Votre Folle-Avoine est trop grand pour être votre page, au lieu de dormir sur le paillasson, comme il le devrait, il est probablement à boire avec les hommes d'armes. »

Berthe poussa un soupir que la vieille Margot n'entendit pas, parce qu'elle était sourde.

XIV

Le lendemain, lorsque tout le monde fut à cheval, Hugues dit :

« J'ai promis de donner ma fille à celui qui m'apporterait le pied du cerf; mais j'ai promis de choisir parmi les mille princes; qu'eux seuls donc me suivent.

— Alors je m'en vais, dit Folle-Avoine, parce que si je forçais la bête...

— Il est superbe, ma parole d'honneur! s'exclama Hugues. Il a un cheval gros comme un chien, deux chiens gros comme des lièvres, et il veut... Oh! il veut faire quelque malice! J'en faisais quand j'étais page. Reste, mon garçon, reste; si tu m'apportes

le pied du cerf, par les cornes du diable, tu seras mon gendre ! Mais si tu m'apportes ce pied, je noierai tous mes chiens. J'ai dit. »

On partit. La duchesse parlait bas à Folle-Avoine, les mille princes regardaient la duchesse, et messire Jean, qui était un homme de grand sens, dit au baron :

« Monseigneur, je crois que ces beaux princes aiment mieux vos châteaux que votre fille.

— Tu crois ?... Eh bien ! moi j'en suis sûr, et je voudrais que Folle-Avoine m'apportât le pied... Sans faire semblant de rien, messire Jean, donnez-lui donc mon cheval qui suit le cerf comme un limier. »

Folle-Avoine, précédé de Mouflet et de Mouflette, partait au galop.

Je ne vous décrirai pas cette chasse, mais je vous dirai en deux mots que la belle duchesse ne pouvant, à ce qu'elle prétendait, supporter que l'amble, les mille princes ne voulurent pas la laisser seule. Ces mille princes n'étaient pas si coupables que vous pouvez le croire ; elle leur disait, avec de si doux sourires :

« Messieurs, je ne prétends gêner personne, j'ai l'habitude de chasser seule. A la cour de mon père, on n'est pas galant comme vous l'êtes ! »

Folle-Avoine força le cerf, et lorsqu'il apporta le pied au baron, le baron dit :

« Je noierai tous mes chiens.

— Jamais ! s'écria messire Jean.

— Je noierai tous mes chiens, parce que je n'ai qu'une parole, et je donne Berthe, ma fille unique, au page Folle-Avoine. Viens m'embrasser, mon gendre. »

La duchesse avait, depuis l'hallali, mis son cheval au galop, et elle avait laissé bien loin derrière elle les mille princes stupéfaits.

« Monseigneur, dit Folle-Avoine, ne noyez pas vos beaux chiens ; je suis trop petit pour épouser mademoiselle Berthe. »

Il siffla ses griffons et partit au galop du côté de la forêt royale. Berthe tomba évanouie.

La duchesse sauta à terre, le sang coulait du front de Berthe ; mais la blessure était légère, et, lorsque sa fille rouvrit les yeux, Hugues se tournant vers messire Jean, dit :

« As-tu jamais compris quelque chose aux femmes ?

— Non, monseigneur.

— Il t'aime ! murmura la duchesse à l'oreille de Berthe.

— Il ne m'aime plus, et c'est ma faute, » sanglota Berthe.

Les mille princes, haletants, arrivaient.

« Beaux princes, leur dit Hugues, retournez dans vos familles, et ne vous mariez jamais, de peur d'avoir des filles.

— Monsieur le baron, interrompit la duchesse, le duc mon père vous attend ce soir avec tous ces messieurs. »

Et se penchant vers Berthe :

« Il veut te faire une surprise, et moi je veux te consoler. »

Berthe, le baron et la duchesse s'enfoncèrent à la suite de la duchesse dans la forêt royale. Messire Jean ramena les chiens au château.

Pendant le trajet, Hugues grommelait dans sa barbe grise :

« Quand je me suis marié, on n'en a pas cherché si long : on m'a présenté à ma cousine Odette le dimanche, le notaire est venu le lundi, le curé le mardi, je me suis grisé avec mes cousins le mercredi, j'ai couru le renard le jeudi, et le vendredi il me semblait que je connaissais dame Odette depuis vingt ans. Je suis trop faible ! »

Berthe pleurait, et les mille princes, qui tous étaient maigres, trottaient à l'anglaise pour ne pas trotter autrement.

Messire Jean, qui ramenait les chiens au château, jurait comme un Sarrasin lorsqu'il passait devant une mare ; il savait que Hugues n'avait qu'une parole, et il voyait déjà les fins bassets, les grands limiers précipités dans les fossés une pierre au cou.

XV

Folle-Avoine traversa la forêt royale et vit un château fort sur le donjon duquel flottait la bannière ducale.

Il avait le cœur bien gros, ce pauvre Folle-Avoine ; il songeait à une histoire que lui avait contée la vieille Margot. Dans cette histoire on voyait que les ondines sont de méchantes fées qui noient leurs amoureux.

« Si j'étais son amoureux elle me noierait, disait-il, et ce serait fini ; mais je ne suis pas son amoureux, les beaux chiens du baron seront seuls noyés, et moi... que vais-je faire dans ce grand château, en attendant qu'elle vienne ? Je ne vais y trouver que des lutins et des fées. »

Folle-Avoine, comme vous avez pu le voir dans ce récit, avait les larmes un peu trop près des yeux, ce qui est un défaut pour un page ; mais il était brave comme un moineau franc et il passa sans hésiter sous la lourde herse.

Un quart d'heure après, la duchesse arrivait.

Alors il se passa quelque chose qui étonna bien du monde. Le vieux duc attendait ses hôtes dans la cour d'honneur, et il les conduisit dans une salle immense dont les murs disparaissaient sous des panoplies, où de longues bannières pendaient de la voûte. Au fond de cette salle, il y avait une estrade, et sur cette estrade deux fauteuils blasonnés.

Le duc monta sur l'estrade, fit asseoir Hugues à côté de lui et dit :

« Mon cher baron, votre fille est charmante, voulez-vous qu'elle soit ma bru ?

— Allons, bon ! s'écria le baron.

— Cette demande vous étonne ?

— Elle me navre, mon suzerain ; elle me navre, car je n'ai qu'une parole, et j'ai promis ma fille à Folle-Avoine mon page.

— Oh ! mon père ! sanglota Berthe, n'oubliez pas ce que vous avez juré.

— Essuie tes yeux et tais-toi. J'ai été faible, mais je ne serai plus faible, et je n'aime pas les filles qui, après avoir fait maigrir mille princes, pleurent comme des saules, parce qu'un page dont elles se moquaient comme... de ça ! ne les trouve pas belles comme la lune, et appétissantes comme de la galette ! »

Berthe se cacha derrière la duchesse. Les mille

princes qui auraient bien voulu s'asseoir, prirent un air digne, et le duc dit au maître des cérémonies :

« Introduisez mon fils! »

Alors il se passa quelque chose qui étonna encore bien plus l'assistance; Folle-Avoine était le fils du duc. Il se précipita aux pieds de Berthe, et le baron, suffoqué, les bénit.

XVI

Voulez-vous que je vous explique comment Folle-Avoine était le fils du duc, et comment il se faisait que Blancherose, sa sœur, se promenait au clair de lune, sur la chaussée des étangs?

— Cela vous paraît bien étrange.

— Cela est bien simple. Dans ce temps-là, les ducs pensaient que les enfants que l'on gâte deviennent des hommes ridicules, et comme on gâte toujours le fils d'un duc à la cour de son père, ils envoyaient leurs fils grandir chez leurs vassaux.

Le vieux duc avait encore été plus prudent que ses contemporains; le jour du sevrage de son fils, il l'avait couché à la lisière d'un champ d'avoine, sur le passage du baron. Il savait le baron charitable et il s'était dit : « Mon fils sera bien élevé au château de Beaucresson, et comme il ne sera pas élevé pour faire un duc, il sera très-probablement un bon duc. » Blancherose qui avait cinq ans de plus que Folle-Avoine, savait seule ce secret, et elle n'allait sur la chaussée de l'étang que pour voir si son frère avait les instincts et les sentiments d'un vrai gentilhomme.

La noce fut magnifique, Blancherose épousa un des princes, et le baron, qui ne voulait pas noyer ses chiens, alla à Rome se faire délier de son serment.

Folle-Avoine et Berthe l'accompagnèrent, et depuis ce temps-là les jeunes mariés ont pris l'habitude d'aller passer en Italie leur lune de miel.

Louis de Lyvron.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro notre *Revue Musicale*.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



Dire que voilà l'Exposition presque terminée, et que nous n'y sommes pas allées une seule fois ensemble! s'écriaient, l'autre jour, Lucie et Marie — chez qui je passais la journée — à la suite d'une conversation qui roulait depuis une heure sur les merveilles du Champ de Mars.

« Si vous le voulez, mesdemoiselles, fit leur père qui rentra juste en cet instant, je vous y conduis toutes trois cette après-midi. Cela vous convient-il?

— Certes oui, petit père, et tu es bien bon de nous faire pareille offre... Voyons, combien nous donnes-tu pour nous préparer?

— Est-ce assez de dix minutes?

— Oh! bien trop!... »

En effet, il n'y en avait pas cinq d'écoulées, que nous rentrions dans le salon. Marie seule, qui avait je ne sais quel bout de ruban à ajuster devant son miroir, resta en arrière; mais elle nous rejoignit bientôt; et, grâce à l'omnibus qui passe devant la porte de ces demoiselles, nous arrivâmes promptement à l'Exposition.

« Où vous plaît-il que nous dirigions nos pas? demanda alors notre complaisant guide.

— Vers le jardin réservé, cher père, s'empressa de dire Lucie, qui eût volontiers pris racine devant ces collections et ces parterres dépassant tous ses rêves.

— Pourquoi pas plutôt vers la galerie des rubans et des dentelles? objecta Marie, avec non moins de vivacité. »

Monsieur C*** se mit à rire.

« Et vous, Jeanne?

— Où vous voudrez nous conduire, monsieur.

— A la bonne heure, voilà une réponse! Mais avec ces étourdies qui suivent chacune son goût dominant,

son caprice, nous ne verrions jamais qu'une seule et même chose, — deux seules et mêmes choses, c'est-à-dire : les colifichets et les fleurs ! — Eh bien ! mesdemoiselles, puisque votre amie n'est pas exclusive comme vous l'êtes, je propose de lui montrer la Chine et le Japon, moi ! — Nous ferons ensuite, si vous n'êtes pas trop fatiguées, une petite excursion dans les États du roi de Siam ; puis, pour nous reposer, nous irons assister à la fête de Sebaa, donnée par la grande Smala algérienne. Là, vous verrez, si l'affiche ne nous trompe, les nègres du Soudan exécuter la danse du Tombouctou, et une foule d'autres, à grand renfort de tam-tams, de tambourins et de castagnettes ; puis la tribu des Zernadjia vous jouera *la Noûba*, qui est la musique du Sultan, musique un peu primitive, je vous en préviens, mais sur laquelle danseront les nomades du grand désert, et les Ouled-Naïl, femmes dont la beauté est citée par tout l'Orient ; —je parle toujours d'après l'affiche ! — Nous entendrons ensuite la corporation des Lalia exécuter les airs indigènes qui se jouent dans les *serayas* ou soirées, tandis que des mauresques et des juives danseront et chanteront. Enfin, — et c'est là le plus beau du programme, — les Aïssaouas, célèbres dans l'Afrique entière, broieront, avec leurs dents, des charbons allumés sous nos yeux, se mettront un fer rouge dans la bouche, mangeront des feuilles de cactus à longues épines, joueront avec des serpents en liberté, avaleront des scorpions et des lézards, et se feront sortir l'œil de l'orbite, avec la pointe d'un instrument tranchant. Ces pittoresques horreurs vous séduisent-elles, mesdemoiselles, et donnez-vous votre adhésion à mon programme?

— Les yeux fermés, monsieur !

— Non pas fermés!... Je réclame, au contraire que, pour voir toutes ces merveilles, vous les ouvriez très-grands ainsi que vos oreilles... bien que ces dernières, je le crains, courent risque d'être fort écorchées!... Mais, si vous m'en croyez, nous ne perdrons pas un temps précieux en vains discours, et nous entrerons tout de suite dans cette construction japonaise faite, comme vous voyez, en bois ajusté et en troncs d'arbre, et assez peu élégante extérieurement.

Tout en parlant, M. C*** avait échangé vingt-cinq centimes pour chacune de nous, contre de petites cartes couvertes de caractères bizarres, nous donnant le droit de circuler librement dans l'intérieur de l'habitation. Nous y entrâmes en regardant curieusement de tous côtés, mais rien de bien japonais ne nous apparut au premier abord :

Une sorte de petite cour, semée de gazon et entourée de palissades s'étendait devant nous. Au bout de la pelouse, dans de grands vases de forme droite, en faïence blanche rayée de bleu, s'étalaient des yuccas de superbe venue, j'en conviens, mais qu'on eût trouvés sans la moindre peine dans n'importe quel jardin européen. Ce qui nous sembla plus couleur locale, ce fut une grosse cloche suspendue au-dessus de la pelouse, et vibrant au moyen d'un lourd battant de bois, qu'on lançait contre ses parois extérieures.

Nous nous donnâmes tour à tour le plaisir de la faire résonner, et les visiteurs, qui venaient après nous, en firent autant.

M. C*** nous arrêta ensuite devant une espèce de comptoir, où un jeune Japonais à la mine intelligente comme ils l'ont tous, vêtu à l'européenne, et aidé d'un Français qui lui servait d'interprète, débitait une multitude de petits riens de son pays : menus objets d'ivoire et de bois sculpté pour étagères ; pipes, écrans, poupées en bois, en pâte, en porcelaine, habillées à la façon des élégantes d'Yédo, joujoux japonais, etc. Je voulus savoir le prix d'une de ces poupées, pour l'offrir à la jeune sœur de Thérèse. J'en avais modestement choisi une pas plus grande que le bout de mon doigt... on m'en demanda dix francs!... je me rejetai bien vite sur une petite boîte contenant des poissons rouges, bleus, dorés, argentés et aimantés, comme ceux que l'on fabrique chez nous pour amuser les enfants ; cela me coûta moins cher que la poupée, mais ils différaient si peu des nôtres, comme aspect, ces poissons, que j'aurais eu, je pense, tout bénéfice à aller les acheter passage de l'Opéra ou de Choiseul.

On nous montra ensuite des parasols en petites baguettes de bois, comme en portent les dames japonaises, ainsi que des cordelières et des rubans dorés pareils à ceux qu'elles enroulent autour de leurs cheveux ; puis ce furent des images enluminées et des peintures du pays, les unes et les autres très-riches en couleur, mais très-pauvres en perspective.

M. C*** nous acheta à chacune un éventail couvert d'oiseaux et de fleurs de formes bizarres, ou bien de nuages constellés de poussière d'or et d'argent, sortes de voies lactées coupées par d'éclatants arcs-en-ciel ; puis, ces acquisitions terminées, le père de Marie et de Lucie nous mena voir, dans une autre partie du logis, trois jeunes Japonaises transplantées en Europe et qui ne sont pas, je t'assure, la moindre curiosité de cette exhibition. — On vendait leurs photographies au comptoir où nous venions de nous arrêter ; aussi, pour peu que tu souhaites avoir une idée de ces beautés asiatiques, pourrai-je, ma chère Florence, t'en envoyer un spécimen... fait en France, bien entendu ! Ces Japonaises sont les mêmes, je crois, que celles dont il fut parlé dans une chronique au mois de mai dernier.

Pour permettre aux visiteurs de suivre ces demoiselles dans leurs diverses occupations intérieures, l'habitation n'a pas de murailles de façade à l'endroit de l'habitation qui leur est consacré. — C'est une demeure à jour, absolument comme les salons de poupées et les petites boutiques que vendent les marchands de jouets. — Les curieux se groupent en dehors, et regardent aussi longtemps qu'ils veulent ce qui se passe dans ce logis à ciel ouvert.

Quand nous y arrivâmes, les Japonaises étaient toutes trois en train de jouer avec un petit ballon en caoutchouc, recouvert d'un filet de soie de couleur. Elles le rattrapaient tantôt avec la main, tantôt avec une sorte de raquette pleine, en bois enluminé ; et de temps en temps, elles accompagnaient ce jeu d'un chant monotone, comme si, sur ce chant, elles avaient compté le nombre de fois qu'elles retenaient le ballon.

Ensuite, un enfant japonais vint les rejoindre, et elles jouèrent à la toupie avec lui pendant quelques minutes. — Les cartes — de longues et étroites cartes japonaises, ornées d'hyéroglyphes et d'enlumi-

nures, — succédèrent bientôt à la toupie; puis, ces demoiselles tirèrent de leurs grandes manches qui traînent jusqu'à terre, et qui leur servent de poches, de petits sacs en crêpe ayant l'air de contenir une poudre qui ressemble à la poudre de riz. — Elles se servirent de ces petits sacs comme on se sert, chez nous, des osselets si chers aux écoliers.

Enfin, deux d'entre elles fumèrent, et la troisième, (la plus jolie à mon avis et la plus âgée, ce me semble), alla s'accouder contre un paravent de laque représentant des coqs, des poules et toutes sortes de volatiles emplumés, et regarda d'un air songeur, le public qui se pressait extérieurement pour la voir ainsi que ses compagnes. A un moment même, elle tira de sa poche, — non de sa manche! — un petit losange en bois noir, qu'elle porta respectueusement à ses lèvres. — C'était, il paraît, une amulette préservatrice que le bonze lui avait donnée au départ; mais pourquoi baisait-elle cette amulette en ce moment-là, cette rêveuse Japonaise?

Si les trois jeunes sujettes du Taïcoun, dont je t'entretiens en cet instant, sont bien les trois mousmés (demoiselles de comptoir) envoyées à Paris par le négociant d'Yédo, dont parlait la chronique, je puis, ma chère Florence, t'apprendre leur nom et leur âge à toutes trois.

La plus jeune a seize ans, et s'appelle mademoiselle O-Soumi, mot qui veut dire *Encre*. — J'aime à croire que cette appellation originale fut provoquée par la couleur des beaux cheveux de mademoiselle O-Soumi, et non par la noirceur de son âme! — Celle qui vient ensuite a dix-neuf ans, et répond au doux nom d'O-Sato (*sucre*). — La troisième enfin, la rêveuse, j'imagine, est mademoiselle O-Kane, c'est-à-dire *argent*, et c'est son grand âge sans doute — vingt ans! — qui est cause de la charmante gravité que nous remarquions tout à l'heure en elle.

Sans être jolies dans le sens où l'on entend le mot beauté chez nous, elles sont ravissantes, ces petites Japonaises! et gaies, et remuantes, et vives, et causeuses... et, malgré cela, si convenables, si réservées dans leur étrange manière d'être!...

Leurs figures sont franches et ouvertes autant qu'intelligentes... Leur babil, tout incompréhensible qu'il est pour des Françaises, nous sembla plein de charme et d'entrain. — Leurs voix sont douces, harmonieuses; les dents qu'elles montrent en riant, bien qu'un peu grandes, sont blanches et bien rangées; elles ont la peau excessivement lisse; le teint rose et frais, les cheveux d'un noir brillant admirable et les yeux taillés à la chinoise.

Leur taille est moyenne, et leurs jolies mains sont couvertes de bagues. Quant à leurs pieds, je ne t'en dirai mot, attendu qu'elles les enfouissent dans une espèce de fourreau, dont l'extrémité est séparée en deux parties : (l'une pour le gros orteil, l'autre pour les doigts qui restent) et qu'avec cette chaussure, elles ont tout à fait l'air d'avoir le pied fourchu... Ce singulier bas est posé sur une semelle en paille ou en jonc tressé, soutenue elle-même par une autre semelle en bois, énorme d'épaisseur, et qui tient au pied par une sorte de courroie en étoffe ou en cuir, assez semblable aux bourrelets que l'on met le long des portes pour empêcher le froid de pénétrer dans les appartements. Quand elles jouent ou demeurent dans l'intérieur, les femmes du Japon se débarrassent de ces gênantes sandales.

Une remarque que mes amies et moi avons faite, c'est que celles dont les moindres faits et gestes sont ainsi exposés à la curiosité des badauds du Champ de Mars, n'ont pas même l'air de s'apercevoir de l'attention dont elles sont l'objet; on dirait de joyeuses pensionnaires qui s'amusent franchement, rient pour rien, et comme si elles étaient toutes seules dans leur chambre.

On accorde du reste, paraît-il, beaucoup d'esprit à ces trois jeunes filles et à Yédo, elles passent pour être des Japonaises supérieures. — Ce n'est pas nous qui en pourrons juger? Mais peut-être te plairait-il d'avoir quelques détails sur le costume qu'elles portent? Représente-toi d'abord une jupe très-étroite, en magnifique tissu brodé d'or, de soie de couleur et représentant des paons, des chimères, des tortues à queue, des fleurs de thé ou d'autre chose, sur laquelle descend un caraco en laine grise, à longues manches, dont le bas, je te l'ai dit plus haut, fait sac et est aussi richement brodé.

Sous ce caraco, qui s'ouvre en cœur sur la poitrine, on aperçoit un foulard blanc modestement recroisé, et posé lui-même sur un premier vêtement qui paraît en laine rouge.

Une large ceinture en étoffe brochée et brodée, non moins riche que la jupe, entoure la taille et se noue derrière, de telle sorte qu'on dirait une pièce d'étoffe déroulée, formant là un paquet informe. Une bande rouge plus étroite, dont nous n'avons pu nous expliquer l'usage, est placée au-dessus de cette ceinture ainsi qu'un cordon violet, dont les mousmés se servent pour lancer leur toupie, et qu'elles rattachent autour d'elles quand elles ne jouent plus.

On voit sur leur cou et sur la partie inférieure de leur visage, un vrai nuage de poudre de riz. — Leurs cheveux noirs, abondamment graissés, sont relevés en nœud sur le sommet de leur tête et retenus par une épingle en bronze, ornée d'argent et de pierreries, qui traverse verticalement le chignon. — M. C[ie] a appelé cette épingle *kansaki*, je crois.

Mais là ne réside pas toute la coiffure des Japonaises : elles ont, devant, deux mèches qu'elles retroussent au-dessus de leur front, et passent dans un anneau d'argent l'une d'un côté, l'autre de l'autre. — Les extrémités de ces mèches sont tellement graissées qu'on dirait de petites ficelles. — Maintenant, s'il t'intéresse de le savoir, j'ajouterai qu'à l'instar des Françaises, les dames d'Yédo portent de faux chignons : j'en ai vu une se promener en compagnie d'un bouquet de marguerites en papier rouges et jaunes, sur un petit meuble de laque incrusté d'ivoire faisant partie de l'ameublement d'O-Sato, d'O-Soumi et d'O-Kane.

Puisque je parle d'ameublement, je te dirai que l'habitation de ces demoiselles, se compose d'abord d'une sorte de cuisine où l'on voit quelques ustensiles de poterie bleuâtre, un fourneau, qui ressemble à un mortier de marbre et une marmite en fonte avec un couvercle de faïence, sous lequel bout une sorte de boisson, — du thé, je suppose! — qu'on vend cinquante centimes la tasse aux amateurs, mais que ta très-humble servante ne s'est pas senti la moindre envie de goûter. L'ébullition de ce liquide, est surveillée par un personnage assez laid, Japonais ou Ja-

ponaise, je ne sais lequel, mis avec bien plus de simplicité que les mousmis.

Le parquet de la pièce où se tiennent presque constamment ces dernières est plus élevé que le sol de l'appartement que je viens de te décrire. — Des nattes sont tendues tout le long des murailles, et l'on y voit quelques meubles élégants, tels que paravents, étagères, sortes d'armoires avec une multitude de petits tiroirs, etc., etc., le tout en laque couverte d'animaux chimériques, se détachant en relief sur un fond orné d'une profusion de feuillages d'or et d'argent. — C'est le relief du bois qui donne de la valeur à ce genre d'objets japonais, nous dit M. C...

Il ajouta à ces détails bien d'autres choses intéressantes et curieuses sur les us et coutumes du Japon, qu'il connaît à merveille. Il paraît que les Japonaises mènent, dans leur pays, une vie excessivement sédentaire et que, malgré le peu de plaisirs extérieurs qu'elles prennent, elles conservent cette traditionnelle gaieté si bien faite pour réjouir le cœur de ceux qui les entourent.

— Elles sont très-sages, les Japonaises, acheva M. C... en jetant un coup d'œil malin à sa fille Marie qui, à l'exemple de grand nombre de Françaises de ce siècle-ci, préfère de beaucoup la vie au dehors à la vie au dedans, elles sont très-sages et très-sensées... car sachant que les femmes sont nées pour rester au logis et y donner de l'animation, du charme, elles se complaisent dans cette tâche. On dit même qu'elles en sont fières, à juste titre, et trouvent leur destinée aussi belle que digne d'envie. N'ont-elles pas grandement raison, et faire le bonheur des autres n'est-ce pas toujours le meilleur lot, mesdemoiselles ?

— Je ne dis pas non, petit père, riposta Marie avec une légère moue, mais c'est égal, elles ne doivent pas s'amuser tous les jours, ces pauvres Japonaises!... Il est vrai qu'en dédommagement de cette séquestration, elles ont de bien belles robes!... As-tu remarqué quelles splendides étoffes les couvraient, Lucie? Que l'on vienne après cela parler du luxe des Françaises!

Et Marie triomphante promena un regard superbement dédaigneux sur la petite robe de foulard imprimé qu'elle portait, ainsi que sa sœur.

— Tu oublies, mon enfant, fit en cet instant son père, que ces robes si brillantes devant lesquelles tu t'extasies, ont presque autant de durée que les familles et se transmettent de mère en fille; ce qui, entre nous, conviendrait assez peu à certaines personnes de ma connaissance, lesquelles personnes trouvent parfois surannées des choses datant à peine de la veille. Vous autres, Françaises, vous dépensez moins d'un seul coup, c'est vrai; mais avec vos modes fantaisistes, il vous faut renouveler plus souvent; si bien que... les petits ruisseaux forment de grosses, de très-grosses rivières à la longue!...

— Petit père, au lieu de critiquer ainsi tes compatriotes, voire même tes filles, car c'est à moi que tu pensais tout à l'heure quand tu as parlé de « certaines personnes de ta connaissance qui aiment trop le nouveau! » tu devrais bien nous dire comment se nourrissent les Japonaises, maintenant que tu nous as montré comment elles se logent et s'habillent.

— Eh, mon Dieu! elles se nourrissent comme vous et moi, à cette différence près, qu'en disciples fidèles de Boudha, elles ne mangent jamais de viande. Pour te donner un spécimen de l'art culinaire dans ce pays, voici la description d'un mets dont le jeune Taïcoun et sa suite sont, dit-on, très-friands. Ce mets se compose d'un mélange de poisson cru haché par petites parties et accommodé au carry, avec un mélange de soupe au riz bouilli. Le tout est relevé par une sauce tellement épicée que la chair du poisson se racornit à son contact.

— Ah! l'horreur!... Eh bien, malgré ces goûts dépravés, messieurs les Japonais font excellent accueil à nos friandises françaises! La preuve en est dans la plaisante aventure arrivée à l'un des membres de l'ambassade du prince Min-bou-Taiou...

— Quelle plaisante aventure?

— Comment! vous l'ignorez, Jeanne, vous une chroniqueuse? exclama en riant Marie. — C'est bien un peu honteux, cela? Allons, ne rougissez pas, ma chère, je vais vous raconter cette drolatique anecdote, bien qu'elle ne soit pas tout à fait neuve. Quelques jours après l'arrivée du jeune Taïcoun à Paris, l'ambassade japonaise fut reçue au ministère des affaires étrangères. Tout naturellement, dans le cours de la soirée, des plateaux chargés de rafraîchissements circulèrent par les salons... (jusqu'ici rien de plus ordinaire et de plus naturel, n'est-il pas vrai? mais patience, voici le joli du récit qui arrive!) L'un des compagnons du prince trouvant les glaces et les petits gâteaux français exquis, mais ne pouvant plus — et pour cause! — y faire fête, ne s'avisa-t-il pas, en Japonais prévoyant qu'il était, de fourrer dans ses grandes manches tout ce qu'il put arrêter, au passage, de glaces, de petits-fours, de marrons glacés, etc. — Puis, grave et digne, sous les glorieuses armoiries qui décoraient la poitrine de ses tuniques de soie superposées, il attendit... que la possibilité de faire usage de cette précieuse réserve fût revenue. Mais, ô calamité qu'il n'avait su prévoir! la chaleur se mettant de la partie, les divers ingrédients que notre gourmand avait si malencontreusement réunis, fondirent en quelques secondes, et il en résulta un abominable liquide, lequel liquide filtrant à travers la manche infortunée, dégoutta bientôt d'une façon scandaleuse sur le parquet de M. le ministre. Vous voyez d'ici l'ébahissement du Japonais et la gaieté de la galerie...

— Oh! oui... et ce dut être un réjouissant spectacle...

— En parlant de spectacle, fit avec câlinerie notre mobile Marie qui connaît l'art des transitions adroites, tu serais bien, bien gentil, bien, bien aimable, mon bon petit père, d'achever de nous faire connaître le Japon à Paris, en nous conduisant voir, au Cirque Napoléon, la troupe de jongleurs du Taïcoun.

— J'y suis allée avec ma mère, m'empressai-je de dire pour porter main-forte à Marie, et je vous assure, monsieur, que cela mérite d'être vu. Ce petit All Right avec ses cris sauvages, ces jeux de toupie, ces équilibres surprenants, ces paravents, ces bambous, ces appareils de laque, ces faces jaunes, ces costumes asiatiques, cet air solennel, ces génuflexions bizarres, tout cela vous transporte dans un monde si fantastique qu'on croit rêver éveillée et voir s'animer

une potiche dont les divers personnages se livrent devant vous aux plus incroyables exercices.

— Cette description imagée me décide, miss Jeanne, fit en souriant M. D..., et de ce pas, nous allons au cirque Napoléon.

— Eh bien, notre voyage en Chine? réclama vivement Lucie.

— Ce n'est donc pas pour aujourd'hui que vous réclamez le plaisir en question, petits tyrans?

— Mais non, petit père, mais non!.... c'est pour demain. Maintenant nous ne te demandons rien que l'achèvement de ton programme: le royaume de Siam, la Chine, la tribu algérienne...

— Rien que cela!... *Excusez du peu!* comme dit notre célèbre Rossini. Enfin c'est moi qui l'ai proposé, et un honnête père n'a que sa parole!

— En route pour Pékin, alors! s'écria gaiement Marie ouvrant la marche.

Mais comme je craindrais, chère Florence, d'abuser de ta patience en te traînant plus longtemps à notre remorque, je vais te laisser, remettant, si tu le veux bien, la relation de ce nouveau voyage à la fois prochaine, c'est-à-dire au 1er novembre. L'Exposition sera fermée, il est vrai, mais comme cette fermeture n'aura eu lieu que de la veille, tu me permettras bien, j'espère, de t'entretenir encore un peu, *pour la clôture définitive et sans remise*, de ces merveilles exotiques dont on se souviendra si longtemps chez nous.

Ton affectionnée,
JEANNE.

MODES

Tu me railles de mon humeur voyageuse, ma chère Laure; ce sera bien autre chose, quand tu sauras que je quitte Vichy pour Lyon... et que de là je prends mon vol vers Biarritz. — Avoue que mon petit bulletin n'y perdra rien! Les gares de chemins de fer sont littéralement encombrées, et en amie dévouée, j'ouvre mes plus grands yeux, afin de ne rien perdre de ce que je vois. Parmi les plus charmants costumes de voyage, je te citerai une robe en popeline de soie grise, tunique, jupon et petit collet festonnés de rouge. — Le petit collet, avec capuchon ou pèlerine venant à mi-dos, se portera beaucoup cet hiver. — Chapeau rond en castor gris, plume rouge.

Robe en popeline de laine marron doré, forme Marie-Antoinette; fichu pareil — chapeau tourte, même couleur, en paille, garni de plumes de faisan doré. Pas d'autre ornement à la robe que les trois petits volants de 3 centimètres chacun.

A une charmante blonde : une robe d'alpaga anglais noir, festonnée de vert, relevée par cinq pattes festonnées de même sur un jupon pareil, orné de cinq petits volants d'environ 3 centimètres, aussi festonnés de vert. Pour pardessus, un petit collet formant, derrière, trois pattes festonnées (la patte faisant le milieu du dos, plus longue que les autres), un col marin, d'environ 13 centimètres, orné de même. — Un chapeau Louis XIII, avec des nattes de velours vert et de velours noir, retombant sur les cheveux nattés derrière.

Une jolie toilette d'automne à te signaler, vue au casino de Vichy, un jour de pluie : tunique en poult de soie noir, relevée sur chaque côté, très-haut, et arrêtée par deux guirlandes enlacées en feuilles de soie marron doré. Cette tunique tombait derrière très-bas sur le jupon, et son contour dentelé imitait aussi la feuille. — Le jupon, en popeline de soie, marron, avait pour ornement deux guirlandes de feuilles en taffetas noir. Haut de corsage en popeline marron, manches idem; petit corselet en poult de soie noir, à bords festonnés, très-court devant, très-long derrière.

Une coiffure nouvelle à te signaler, qui, dit-on, fera fureur cet hiver : deux bandeaux de grosses nattes très-courtes, deux grosses nattes accompagnant le visage et tournant derrière la tête, où elles rejoignent d'autres nattes. — Cette coiffure, en un mot, se compose tout entière, de six grosses nattes entrelacées et superposées, — attachées par de grosses épingles boules.

On parle beaucoup d'un jupon impérial, se rétrécissant ou se rélargissant à volonté, — à l'aide duquel on peut tour à tour étaler sa toilette à la promenade, ou la laisser retomber — de façon à ne prendre que la place la plus exiguë. Que dis-tu, de ce nouveau procédé?

Voici pour ta tante une coiffure facile à faire : tu prends un morceau de tulle de Lyon que tu arrondis, en le tenant plus ou moins grand, suivant que tu veux couvrir plus ou moins la tête; tu places un diadème en coques de rubans ou en velours natté, du côté qui doit être le devant de la coiffure; tu poses en long, au niveau de ton diadème, deux barbes en Cluny blanc, qui retomberont sur le chignon et jusqu'à mi-dos; deux autres barbes posées en travers, achèveront de couvrir ton tulle, et te donneront quatre pans : tu en laisseras tomber deux, comme brides, et tu relèveras les deux autres sur le sommet de la tête, où ils seront attachés par une broche, une fleur, une grosse épingle ou un nœud, à ton choix.

Robe en popeline de soie verte, relevée sur chaque côté par deux pattes en étoffe pareille, ornées de broderies orientales et encadrées d'un effilé assorti à la broderie; jupon en popeline même couleur, orné d'une bande brodée comme les pattes qui relèvent la jupe; corsage à basques mousquetaires derrière, et très-brodé; manches étroites; chapeau mousquetaire en feutre, garni de velours noir.

Costume en drap gris-clair très-léger, orné de pattes, clouté de petits boutons d'or.

Toilettes de ville pour deux charmantes jeunes sœurs : jupons en très-beau mohair gris, à bords plissés. Une grosse ganse marron doré, posée sur les têtes des plissés. Jupes à cinq dents rondes, très-larges, formant chacune sept autres petites dents, bordées d'une ganse marron doré. Deux larges anneaux enlacés relèvent la jupe sur les deux côtés du devant. Les corsages sont festonnés de la même ganse et à basques; — ceinture marron. Pour pardessus, petits collets avec cols marins festonnés et ornés comme la jupe. Chapeau empire en crin marron doré, ayant pour ornement une seule rose sur le côté et un voile écharpe assorti.

Voici une toilette élégante fort admirée jeudi dernier au Casino : Robe de gaze de Chambéry blanche, à larges rayures roses, relevée des deux côtés en *camargo*, par une bretelle rose, fixée d'un côté à la taille, et continuant de l'autre jusque sur les épaules.

Jupon pareil à haut volant plissé et liséré de rose. Corsage à longues basques derrière, relevées par des nœuds roses autour du cou ; le haut du corsage, orné de dents aiguës en taffetas roses recouvertes de dents en Cluny blanc. Coiffure : une épaisse torsade posée en couronne, très-haut; petites boucles accompagnant le cou derrière; devant, cheveux relevés avec boucles naturelles très-courtes ; — une plus longue boucle de chaque côté retombe sur le cou. Une seule rose, mise naturellement dans les boucles.

Tu me demandes comment utiliser ta robe de soie noire? coupe les parties restées fraîches et bonnes en bandes d'environ 12 centimètres, et amuse-toi à broder dessus, au point de chaînette, un joli dessin oriental; — cela te fera une garniture toute prête, pour orner soit un jupon, soit une robe. — Tu peux aussi t'amuser à te confectionner un joli jupon breton : tu prends cinq bandes étroites de 7 centimètres environ en drap très-léger, de couleurs différentes; une bleue, une rouge, une orange, une noire, une verte; tu exécutes sur chaque bande une jolie broderie au point de chaînette, où tu mélanges habilement les couleurs. — Tes cinq bandes brodées, tu les poseras sur un jupon en cachemire noir, par exemple. Si tu veux le rendre plus élégant, tu ajouteras sous chaque bande, des petits grelots de laine assortis aux couleurs de tes broderies.

Un joli chapeau d'automne en paille jaune et noire, forme empire, garni tout autour d'une petite tresse en velours noir ; sur chaque tresse, une paille jaune; sur le côté une rose jaune.

Robe en taffetas noir, à larges rayures maïs; casaque demi-ajustée, avec montants de nattes en velours noir, sur lesquelles se trouve un filet paille, se terminant par des glands assortis, en chenille noire et filets de soie paille; boutons de velours noir tout du long, devant, avec cœur en paille.

J'ai vu à Joséphine une façon de robe assez originale, mais cependant fort jolie pour jeune fille. — C'était une robe de soie grisaille, à raies. Trois longs biais en étoffe pareille, prenant à l'épaule, croisaient derrière et formaient bretelles ; ces bretelles se continuaient très-bas sur la jupe, qu'elles relevaient légèrement sur les côtés. Devant, brandebourgs en biais étroits d'étoffe pareille.

Robe de taffetas noir, ornée dans le bas, de cinq biais festonnés; sous les dents rondes et assez larges, un petit effilé Tom Pouce d'environ 1 centimètre ; ces biais remontent devant jusqu'au haut du corsage; le corsage forme, derrière seulement, une longue basque. De chaque côté, sur les hanches, trois biais posés verticalement, taillés un peu plus court que la jupe, la relèvent sur un jupon de cachemire violet, ayant pour garniture trois rangs de feston en lacet noir.

Un jupon de cachemire bleu ciel plissé; dessus une tunique en biais avec corsage à taille ronde. Cette tunique en foulard marron doré a, pour ornement, trois rangs de dents ornées de rouleaux de soie pareille. Une ceinture bleu ciel, courte, même nuance que le jupon. Chapeau marin en toile cirée noire, avec un large nœud court; deux coques derrière, en taffetas bleu, même nuance que le jupon.

Pour petite fille de trois à quatre ans, ce qu'il y a de plus joli, c'est toujours la robe blanche avec une large ceinture de ruban; les petits chapeaux ronds très-peu ornés.

J'ai vu à deux petites filles de sept à douze ans, un joli petit costume, en mohair gris, qu'on peut imiter pour l'automne. C'est un jupon plissé en toile écrue, une petite jupe pareille ornée de trois rangs de feston bordés de lacets rouges. Cette jupe, très-courte, était relevée devant seulement, par deux petits choux en lacet rouge de chaque côté. Ceinture festonnée rouge; corsage à bretelles. Pour pardessus, une petite pèlerine pareille, trois rangs de feston, et dessous un petit plissé de 3 centimètres environ. Toque avec bord en velours noir et plume rouge.

Des bandeaux plats, avec diadème de natte, sur le front, forment une coiffure qui convient parfaitement à des cheveux gris et à une femme de soixante ans; mais il faut éviter le chignon volumineux, et le remplacer, autant que possible, par des dentelles et des rubans, ce qui est plus grave, moins prétentieux: une femme de cet âge, a besoin de beaucoup de tact pour naviguer entre ces deux écueils : la prétention ou trop de laisser aller.

J'approuve beaucoup ton projet de te broder un costume en cachemire noir, au point de chaînette. Je te recommande particulièrement de choisir un dessin et des nuances imitant bien celles qu'on voit sur les cachemires, des palmes, par exemple; petit effilé Tom Pouce assorti aux couleurs de la broderie, si tu le veux rendre plus élégant.

On parle tout bas des corsages Louis XV pour cet hiver. Enfin les taffetas brochés Pompadour sont appelés, dit-on, à une grande vogue.

Pour une petite fille de sept à douze ans : toque en paille marron doré; devant, pour ornement, guirlande de petites roses moussues; derrière, un nœud de velours avec pans d'environ 15 centimètres. Petite jupe en popeline grise, courte, taillée en biais; chaque biais marqué par un rouleau de velours marron doré; petite casaque peplum ornée de même, avec col marin et glands au peplum. Ceinture marron, — demi-bottes assorties.

Autre costume plus élégant; jupe en popeline grise, coupée en biais, formant cinq côtes, chaque côte marquée par un rouleau de velours noir assez gros, bordé de chaque côté d'un passe-poil, ou rouleau plus petit, en taffetas rose. Petit paletot orné de même. Col marin et nœuds à bouts flottants en velours noir et en velours rose sur chaque épaulette. Petit chapeau forme anglaise en crin gris, avec bord de velours noir et rose sur le côté.

Pour petits garçons de six à treize ans : — petite blouse courte et pantalon en popeline de soie à damiers noir et blanc. Ceinture en cuir jaune, — demi-bottes en cuir jaune, — col anglais, — chapeaux en peluche noire, forme basse, à bords, comme celle que les hommes ont essayé d'adopter pour remplacer les affreux tuyaux de poêle.

Encore pour le même âge : veste en velours marron, ornée de boutons d'or; pantalon pareil, large et court, orné des mêmes boutons; chapeau de castor noir rond; demi-bottes en cuir marron.

Enfin un costume d'automne pour fillette : jupe en mohair gris clair, à dents ornées de sept rangs de soutache bleu ciel, tombant sur un jupon pareil orné de sept rangs de soutache même nuance que celle de la robe, et posés en ondulations;

ceinture bleue, avec une rangée de dents ornées de soutache; ces dents ayant environ cinq centimètres. Sur les épaules, épaulettes formées de dents en popeline grise bordées de bleu; petit col fait de dents semblables; — chapeau de castor gris, orné d'un bord de velours noir.

Une jolie coiffure habillée pour ta tante: en feuilles de vignes, de tulle blanc parfaitement imitées, les nervures de la feuille sont en fils d'or; sous ces feuilles, une *vraie* blonde d'environ 5 centimètres, sur laquelle retombent des grains d'or, attachés à chaque pointe des feuilles. Cette coiffure forme un carré sur le dessus de la tête; une des pointes se met au milieu du front.

Même coiffure en feuilles de velours vert, avec filaments d'or ou de filigrane; boules en or ou en filigrane retombant sur les cheveux; grandes barbes de *vraie* blonde brodées de paillettes or ou argent, suivant l'ornement de la coiffure.

Tu me demandes une toilette d'automne pour ta tante, voici. — Et d'abord oui, le costume court est très-admis; — seulement dans des proportions *plus graves* que pour jeune femme: — tunique en faye couleur brique (avec deux gros plis derrière) faisant pointe devant et derrière; pour garniture, un bel effilé chenille de même couleur. Jupon en cachemire couleur brique ou bleue, avec dents en chenille noire. Paletot orné comme la tunique. Chapeau en tulle noire avec feuillage de la même couleur que la robe; un voile mantille retombant sur le chignon.

Une toilette de bain de mer remarquée à Trouville: Jupon en taffetas bouton d'or, formant deux pointes très-aiguës devant et derrière, et une pointe beaucoup plus courte de chaque côté. Deux grosses cordelières en soie jaune et noire semblent relever de chaque côté cette tunique, et forment un nœud avec un gland. Chemise russe pareille au jupon, avec ceinture bouton d'or et noire. — Pour toilette plus habillée, corsage noir plat, ouvert, laissant entrevoir un gilet bouton d'or; basques longues, à revers, pareilles au jupon, — grosses ganses formant épaulettes, — manches étroites avec poignets à la hussarde.

J'ai été rendre visite à notre jeune mariée. — Voici, en quelques mots, le résultat de mes observations: toilette d'une suprême élégance à force de simplicité recherchée, — ameublement choisi dans le même sentiment, — en un mot, *l'esprit du* lune.

Je n'y résiste pas, j'ouvre mon courrier, prêt à partir, pour te signaler un joli costume que Marie rapporte de Trouville, — et surtout pour te recommander cette étoffe de nos rêves, qui résiste aux brouillards, à la pluie, aux vents et marées! — *c'est* une *diagonale* grise et noire, argentée; étoffe épaisse, sorte de petit drap qui se tient bien, habille parfaitement, et d'un usage... à désespérer celui qui l'a inventée. Tu ne peux acheter une meilleure étoffe pour l'automne et pour l'hiver. C'est laine et soie (il paraît que c'est le tissage en biais qui rend si solide).

Jupe-tunique, *étroite*: bord à dents créneaux; ces dents sont garnies de petits grelots de laine assortis à l'étoffe, qui retombent sur un jupon de cachemire rouge, à dents créneaux aussi, ornées de plusieurs rangs d'un *tout* petit galon blanc et noir. — Sur chaque côté de la tunique, des cordelières grises et noires semblent la retenir. Paletot pareil, avec des nœuds de grosse ganse terminés par des glands sur chaque épaule. Un chapeau de castor gris avec plume noire ou bouquet d'œillets rouges.

Ah! je te signale encore un joli chapeau, et puis je t'offre définitivement mes plus gracieuses révérences.

Passe imperceptible, et toute faite de nattes en crêpe gaufrée, marron doré; — sur le côté, une jolie rose rouge; — brides en nattes, avec bouquet de fleurs pareilles, — et voile de gaze marron doré retombant sur le chignon.

Dis donc? Marie affirme avoir vu à Dieppe des élégantes portant de longues nattes en guise de repentirs. Il paraît que cette *folie se gagnera*. Ça doit être d'un lourd, ces nattes!

Ah mais! cette fois, — adieu bien définitivement, adieu!

EXPLICATIONS

Planche X

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Parure — 3 à 5, Coins pour cravates — 6 et 7, Parure — 8, S. L., enlacés avec couronne — 9, Coin pour mouchoir de chasseur — 10, A. B. — 11, M. D. — 12, *Élisa* — 13, *Augusta* — 14, Mouchoir — 15, Bavoir — 16, *Fernanda* — 17, N. M. — 18, H. F., enlacés pour linge de maison — 19, Bande pour jupon — 20, E. S. C. — 21, *Coralie*.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 4, Jupon en flanelle pour baby — 5 à 8, Bonnet du matin pour dame âgée — 9 à 11, Fanchon au crochet, imitation de guipure — 12 à 17, Bobèche en perles — 18, Brassière au crochet tunisien — 19 et 20, Essuie-plumes — 21, Dentelle en frivolité — 22, Carré en toile avec jours — 23, Croquis du bavoir.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, PARURE broderie russe sur nansouk; le dessin se fait sur l'étoffe double, découpée et retenue par une piqûre indiquée par la ligne ponctuée, les petites étoiles qui forment semé se font sur l'étoffe simple.

3 et 4, PETITS SEMÉS, broderie au passé.

5, COIN pour cravate, perles rondes et tubes.

6 et 7, PARURE plumetis et cordonnet, feston dé-

coupé au bord ; la partie ombrée qui fait le cadre est un biais piqué de chaque côté; les coins sont ornés d'une bande de trois petits plis, retenue des deux côtés par une piqûre; on plie la bande pour former l'angle, et l'on fait une piqûre sur le biais; la bande qui orne les angles de la manchette a quatre plis; on peut se procurer l'étoffe plissée à la mécanique, chez M. Gouyon,

8, *S. J.*, couronne de comte, plumetis, cordonnet et pois.

9, Coin pour mouchoir de chasseur, plumetis et cordonnet.

10, *A. B.*, linge de maison, plumetis, cordonnet et point de sable.

11, *M. D.*, linge de maison, plumetis et cordonnet.

12, *Élisa*, anglaise, plumetis et cordonnet.

13, *Augusta*, gothique, plumetis et cordonnet.

14, Mouchoir, feston, plumetis et cordonnet.

15, Bavoir en piqué soutaché; on peut placer un entredeux de chaque côté du plastron, ou mettre à cet endroit une petite garniture tuyautée, comme l'indique le n° 23, côté des patrons; les entournures sont cousues ou fermées par des boutons.

16, *Fernanda*, plumetis et cordonnet.

17, *N. M.*, romaine, plumetis.

18, *H. F.* enlacés, linge de maison, plumetis, cordonnet et point de sable.

19, Bande pour jupon; un lacet ouvragé noir et blanc borde le dessin des deux côtés, puis la soutache se coud en suivant le dessin en dedans et en dehors du lacet.

20, *E. S. C.*, point mexicain et point russe.

21, *Coralie*, anglaise, plumetis et cordonnet.

CÔTÉ DES PATRONS

1 à 4, Jupon en flanelle pour baby.

1, Moitié du devant.

2, Moitié du dos.

3, Épaulette.

4, Croquis.

Taillez les deux patrons 1 et 2 en double, faites les plis indiqués par les lignes pleines et ponctuées, en les piquant. Vous faites une fente au milieu du patron n° 12 dans toute la longueur du trait plein. Vous posez un faux ourlet à l'endroit par une double piqûre de deux centimètres au côté droit pour faire les boutonnières; au côté gauche, pour recevoir les boutons vous posez à l'envers un faux ourlet en ruban de fil, l'épaulette et l'ourlet sont piqués, vous piquez également le petit galon en coton dont vous bordez l'encolure et l'emmanchure.

5 à 8, Bonnet du matin pour dame âgée.

5, Fond.

6, Passe.

7, Bavolet.

8, Croquis.

On peut faire ce bonnet en nansouk ou en organdi, le fond est froncé sur la passe de A à B et de B à C. On peut les réunir en recouvrant la couture d'un petit biais piqué, ou en les séparant par un entredeux brodé, en valencienne ou en guipure, alors on n'ajoutera pas les remplis aux patrons, l'entredeux agrandissant le bonnet; on peut le garnir d'une petite bande festonnée formant ruche devant et tuyautée autour du bavolet et de la bride, si l'entredeux est en valencienne ou en guipure, la garniture sera assortie. Pour poser le bavolet, vous le froncez sur le bonnet, puis vous posez à l'envers sur le fond une petite bande de E à E sur l'autre moitié pour former la coulisse. Le fond est taillé en biais.

9 à 11, Fanchon au crochet, imitation de guipure.

9, Moitié du patron de la fanchon.

9 *bis*, Croquis du travail de grandeur naturelle.

10, Travail grossi.

11, Croquis.

Le modèle que nous donnons est exécuté en fil d'Irlande n° 80. Vous faites la dentelle lorsque la fanchon est terminée, ce travail doit être fait entièrement à l'endroit, il faut donc casser votre fil et l'arrêter à la fin de chaque rang.

1er rang. — ❊ 19 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la 8e maille-chaînette — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la demi-bride — 11 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la même maille que la 1re demi-bride — 8 mailles-chaînettes ❊ — faites six fois le travail compris entre les deux signes ❊.

2e rang. — Attachez le fil dans la 1re maille du rang précédent ❊ — 6 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 14e maille, c'est-à-dire dans la 6e en haut de la 1re boucle du rang inférieur — 11 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 6e maille de la 2e boucle — 6 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 9e maille, c'est-à-dire dans la dernière avant le signe au rang précédent — retournez au signe ❊.

3e rang. — 13 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 1re maille du rang précédent — 1 bride dans la 3e maille. 5 fois : (1 maille-chaînette — 1 bride dans la 2e maille.) ❊ — 5 mailles-chaînettes — 1 bride dans la même maille — 5 fois : (1 maille-chaînette — 1 bride prise dans la 2e maille) — 1 bride dans la 3e maille du dessin inférieur — 8 fois : (1 maille-chaînette — 1 bride dans la 2e maille) — 10 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 5e maille en partant du crochet — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la 3e bride après le signe ❊ — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la maille passée faite après les 10 mailles-chaînettes — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la dernière maille passée — 2 fois : (11 mailles-chaînettes — 1 maille passée prise dans la dernière maille passée — 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée, prise dans la dernière maille passée) — 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée, prise dans la dernière bride — 2 fois : (1 maille-chaînette — 1 bride prise dans la 2e maille.) — Retournez au signe ❊,

4e rang. — Comme le deuxième.

5e rang. — Comme le troisième.

Il faut, avant de faire la fanchon, vous exercer à faire le dessin, puis avec le patron n° 9, vous disposez le commencement ou la fin de vos rangs; le détail par mailles d'un bout à l'autre occuperait une place inutile, nous allons simplement indiquer le nombre de dessins en longueur et en hauteur, on fera les augmentations à mesure que les rangs deviendront plus longs, en faisant au rang précédent le nombre de mailles-chaînettes nécessaires pour ce travail, qui sera très-facile lorsque vous serez familiarisées avec le dessin dont vous comprendrez parfaitement la

marche, en étudiant l'explication le crochet en main et consultant le croquis n° 10. Nous appellerons *demi-dessin*, le travail du bord dont nous avons donné l'explication au 1er rang. Le demi-dessin en en sens inverse, pour l'autre côté de la fanchon, se comprendra facilement en consultant les bords opposés au n° 9 *bis*.

1er RANG de dessin ainsi que nous l'avons dit : 6 demi-dessins.

2e RANG de dessin (un dessin est toujours composé de deux rangs) 7 dessins.

3e RANG. — 8 dessins.

4e RANG. — 1 demi-dessin — 9 dessins — 1 demi-dessin.

5e RANG. — 18 demi-dessins — 10 dessins — 18 demi-dessins.

6e RANG. — 47 dessins.

7e RANG. — 1 demi-dessin — 47 dessins — 1 demi-dessin.

8e RANG. — 18 demi-dessins — 11 dessins — 18 demi-dessins.

9e RANG. — 10 dessins.

10e RANG. — 9 dessins.

11e RANG. — 8 dessins.

12e RANG. — 7 dessins.

13e RANG. — 4 dessins.

14e RANG. — 3 demi-dessins.

DENTELLE : 1er RANG. — 3 demi-brides — (les picots sont faits par 5 mailles-chaînettes — 1 maille passée, prise dans la 1re de ces cinq mailles) — ✻ 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 12 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 6e de ces 12 mailles — 3 fois : (2 mailles-chaînettes — 3 brides prises dans l'anneau formé par les mailles-chaînettes — 2 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans l'anneau) 1 maille-chaînette — 1 maille passée, prise dans la 2e maille en dessous de l'anneau — 3 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 3 demi-brides en laissant 5 mailles d'intervalle sur le bord de la fanchon — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 5 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 mailles-chaînettes — 3 demi-brides sur le bord de la fanchon en laissant 5 mailles d'intervalle — retournez au signe ✻.

2e RANG. — Pour mieux comprendre ce rang, consultez le croquis n° 10. — ✻ 1 bride à l'angle du haut du 1er petit carré formé par 3 brides au rang précédent — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 fois: (1 maille-chaînette — 1 picot) — 2 mailles-chaînettes — 1 bride à l'angle de droite du 2e carré — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 fois : (1 maille-chaînette — 1 picot) — 2 mailles-chaînettes — 1 bride à l'angle gauche du même carré — 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 2 fois : (1 maille-chaînette — 1 picot) — 2 mailles-chaînettes — 1 bride à l'angle du haut du 3e carré — 3 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 3e des 5 mailles-chaînettes du rang précédent — 3 mailles-chaînettes — retournez au signe ✻.

12 à 17, BOBÈCHE en perles.

12 à 16, Détail du travail.

17, Croquis.

Cette bobèche est faite en petites perles de Venise ordinaires, les fleurs sont en perles blanches brillantes. Vous placez au milieu de chaque pétale et au cœur de la fleur une perle soufflée rouge, les feuilles sont en perles vertes brillantes.

Pour composer votre bobèche il faut 5 fleurs comme le modèle n° 13, 5 branches de feuilles n° 14, et 5 branches n° 15.

Fleurs : Enfilez, dans du fil de fer n° 25, 36 perles — pliez votre fil au milieu — croisez vos deux brins de fil pour former la pointe du pétale — enfilez dans l'un : 17 perles et dans l'autre — 3 perles, 1 perle soufflée — 7 perles — formez le dessus du pétale avec le côté de la perle soufflée — passez en dessous l'autre bout et croisez les fils au bas du pétale. Vous faites les pétales suivants avec les mêmes fils, lorsque vous avez terminé vos six pétales, vous passez le fil dans le bas du premier, vous tournez vos deux fils ensemble, puis vous enfilez 25 perles — vous croisez vos fils — enfilez 5 perles — 1 perle soufflée — 5 perles, puis vous croisez vos fils sous la fleur. — Vous faites la tige en enfilant dans chacun des bouts de fil 3 centimètres de perles vertes que vous tournez en corde.

BRANCHE n° 14. — Commencez par la feuille du haut — enfilez 25 perles — pliez le fil de fer au milieu, maintenez vos perles et tournez les deux fils ensemble — enfilez 35 perles dans l'un des bouts, maintenez pour former le second rang de la feuille, tournez les deux fils ensemble — faites le 3e rang. avec 45 perles et tournez les fils de même. Prenez un de vos bouts pour faire la première feuille de côté — enfilez 35 perles, croisez le fil en le passant entre la 7e et la 8e perle — enfilez 38 perles, passez le fil dans la 1re — enfilez 4 centimètres de perles; faites de même la feuille de l'autre côté, puis tournez en corde vos deux fils chargés de perles sur 4 centimètres.

BRANCHE n° 15. — Faites la feuille du haut comme celle de la branche n° 14, en tournant le fil contre cette tige de 3 centimètres et demi, faites les deux feuilles suivantes comme les deux de côté du n° 14, mais au lieu de 4 centimètres pour la cor d enfilez seulement 9 perles dans chaque fil, vous les tournez ensemble. — Faites une feuille semblable aux autres — enfilez 9 perles — faites une feuille avec chacun des fils, puis enfilez 9 perles dans chaque, attachez un fil à la base de la feuille du haut, enfilez 3 centimètres et demi de perles et tournez ce fil au bas de la branche avec les deux autres fils. Recouvrez tous vos fils en tournant autour de chaque branche de la soie d'Alger noire, — faites une corde de la largeur d'une bougie et formez votre cercle comme il est indiqué au n° 16, avec trois rangs verts et deux rangs blancs; vous tournez au bas deux rangs blancs unis, vous disposez vos six groupes de fleurs et feuilles que vous arrêtez en recourbant l'extrémité de tous vos fils, tournant trois ou quatre fils de fer au-dessous de la corde et enroulant autour une soie d'Alger noire.

18, BRASSIÈRE en crochet tunisien, modèle de la collection de la maison Sajou ainsi que la bobèche.

LAINE de Saxe, 5 fils, blanche et bleue 90 grammes. Voir le *Petit Manuel* du *Journal des Demoiselles*, page 9.

Montez une chaîne de 42 mailles.

Faites 12 rangs de 42 mailles.

13e RANG. — 1 augmentation — 42 mailles.

14e RANG. — 43 mailles.

15e RANG. — 1 augmentation — 43 mailles.

16e RANG. — 44 mailles.

17e Rang. — 1 augmentation — 44 mailles.
18e Rang. — 45 mailles.
19e Rang. — 1 diminution — 43 mailles.
20e Rang. — 44 mailles.
21e Rang. — 1 diminution — 42 mailles.
22e Rang. — 43 mailles.
23e Rang. — 1 diminution — 41 mailles.
24e Rang. — 1 diminution — 7 mailles.
25e Rang. — 6 mailles.
26e Rang. — 17 mailles passées sur 17 mailles verticales — 24 mailles.
27e Rang. — 1 diminution — 22 mailles.
28e Rang. — 1 augmentation — 23 mailles.
29e Rang. — 1 augmentation — 24 mailles — 17 mailles-chaînettes.
30e et 31e Rangs. — 42 mailles.
32e Rang. — 1 augmentation — 42 mailles.
33e Rang. — 43 mailles.
34e Rang. — 1 augmentation — 43 mailles.
35e Rang. — 44 mailles.
36e Rang. — 1 augmentation — 44 mailles.
37e Rang. — 45 mailles.
38e Rang. — 1 augmentation — 45 mailles.
39e Rang. — 46 mailles.
40e Rang. — 1 diminution — 44 mailles.
41e Rang. — 1 diminution — 43 mailles.
42e Rang. — 1 diminution — 42 mailles.
43e Rang. — 2 diminutions — 39 mailles.
44e Rang. — 2 diminutions — 37 mailles.
45e Rang. — 1 diminution — 37 mailles.
46e Rang. — 2 diminutions — 34 mailles.
47e au 54e Rang. — 36 mailles.
55e Rang. — 2 augmentations — 36 mailles.
56e Rang. — 1 augmentation — 38 mailles.
57e Rang. — 2 augmentations — 39 mailles.
58e Rang. — 2 augmentations — 41 mailles.
59e Rang. — 1 augmentation — 44 mailles.
60e Rang. — 1 augmentation — 45 mailles.
61e Rang. — 1 augmentation — 45 mailles.
62e Rang. — 46 mailles.
63e Rang. — 1 diminution — 44 mailles.
64e Rang. — 45 mailles.
65e Rang. — 1 diminution — 43 mailles.
66e Rang. — 44 mailles.
67e Rang. — 1 diminution — 42 mailles.
68e Rang. — 43 mailles.
69e Rang. — 1 diminution — 41 mailles.
70e Rang. — 42 mailles.
71e Rang. — 17 mailles passées — 25 mailles.
72e Rang. — 1 diminution — 23 mailles.
73e Rang. — 1 diminution — 22 mailles.
74e Rang. — 1 diminution — 21 mailles.
75e Rang. — 1 augmentation — 22 mailles.
76e Rang. — 1 augmentation — 23 mailles.
77e Rang. — 1 augmentation — 24 mailles — après avoir redescendu ce rang, vous faites 18 mailles-chaînettes.
78e Rang. — 7 mailles.
79e Rang. — 9 mailles.
80e Rang. — 1 augmentation — 43 mailles.
81e Rang. — 1 augmentation — 44 mailles.
82e Rang. — 45 mailles.
83e Rang. — 1 augmentation — 45 mailles.
84e Rang. — 46 mailles.
85e Rang. — 1 diminution — 44 mailles
86e Rang. — 45 mailles.
87e Rang. — 1 diminution — 43 mailles.
88e Rang. — 44 mailles.
89e Rang. — 1 diminution — 42 mailles.
90e Rang. — 43 mailles.
91e Rang. — 1 diminution — 41 mailles.
Du 92e au 100e Rang. — 42 mailles.
101e Rang. — 1 maille passée dans chaque maille verticale du rang précédent.

Continuez ce rang tout autour de la brassière, en ayant soin de serrer les mailles. — Faites un rang de demi-brides de chaque côté du dos.

Bord de l'encolure et dentelle. — 1er Rang : *laine blanche.* — 1 bride sur la première maille passée de l'encolure — × 1 maille-chaînette — 1 bride. — Retournez au signe ×

2e Rang. — Tout en demi-brides, maille pour maille.

3e Rang : *laine bleue.* — Tout en mailles passées.

4e Rang. — 1 bride × — 3 mailles-chaînettes — 1 bride dans la 3e maille — 1 bride. — Retournez au signe. × — Faites au bas de la brassière un rang de demi-brides — et un rang comme le 4e rang de l'encolure.

Manche. — Montez une chaîne de 33 mailles.
Du 1er au 12e Rang. — 33 mailles.
13e Rang. — 1 augmentation—33 mailles—1 augmentation.
Du 14e au 19e Rang. — 35 mailles.
20e Rang. — 1 augmentation — 35 mailles — 1 augmentation.
Du 21e au 26e Rang. — 37 mailles.
27e Rang. — 1 augmentation — 37 mailles. — 1 augmentation.
28e et 29e Rangs. — 39 mailles.
30e Rang. — 4 mailles passées — montez 31 mailles — laissez 4 mailles sans les travailler — redescendez 31 mailles.
31e Rang. — 3 mailles passées — montez 25 mailles — laissez 3 mailles sans les travailler — redescendez 25 mailles.
32e Rang. — 4 mailles passées — montez 17 mailles — laissez 4 mailles sans les travailler — redescendez 17 mailles,
33e Rang. — 17 mailles passées — faites une maille passée dans chacune des mailles que vous avez laissées sans les travailler — fermez la manche par un surjet.

Revers de la manche : *laine blanche.* — Montez une chaîne de 34 mailles.
Du 1er au 3e Rang. — 34 mailles.
4e Rang. — 3 mailles passées — montez 28 mailles — laissez 3 mailles sans les travailler — redescendez 28 mailles.
5e Rang. — 3 mailles passées — montez 22 mailles — laissez 3 mailles sans les travailler — redescendez 22 mailles.
6e Rang. — 4 mailles passées — montez 14 mailles — laissez 4 mailles sans les travailler — redescendez 14 mailles.
7e Rang. — 14 mailles passées — faites une maille passée sur chacune des mailles que vous avez laissées sans les travailler.
8e Rang : *laine bleue.* — Tout en mailles passées.
9e Rang. — Comme le 4e rang du bord de l'encolure — fermez le revers par un surjet, réunissez-le au bas de la manche par un rang de demi-brides en

laine bleue, en ayant soin de prendre ensemble 1 maille de la manche et 1 maille du revers — fermez l'épaulette et réunissez la manche à la brassière par un surjet.

19 et 20, Essuie-plumes, jeu de cartes.

19, Détail du travail.

20, Croquis.

Ce modèle, qui représente un jeu de cartes, est très-simple d'exécution, il se fait en drap rouge, noir et blanc; le drap qui forme le dessous du paquet est rouge, celui du dessus est blanc, avec les carreaux rouges retenus par un point mexicain en soie noire; les draps de l'intérieur au nombre de 5 ou 6 sont noirs; tous ces draps sont découpés et noués par un ruban rouge; en dessous du ruban, on fixe tous les draps ensemble par un point arrière, puis on fait un point d'arrêt à chaque angle du jeu de cartes.

21, Dentelle en frivolité.

Cette dentelle s'exécute avec deux fils.

Faites — 4 nœuds doubles — 1 picot — 4 fois (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau × — retournez votre ouvrage, roulez autour du petit doigt de la main gauche, en laissant tomber en dehors la bobine ou la carte sur laquelle est le second fil — laissez un bout de 5 à 6 centimètres, dont vous retenez l'extrémité entre le pouce et l'index, en le faisant passer derrière les autres doigts, vous travaillez sur ce fil avec la navette comme avec le fil que vous tournez habituellement autour de vos doigts — faites 5 nœuds doubles — 1 picot — 5 nœuds doubles — serrez votre fil — reprenez votre fil de la navette, après avoir retourné votre ouvrage — 4 nœuds doubles; tirez votre fil avec une épingle dans le dernier picot du dernier anneau — passez la navette dans cette boucle — serrez le fil — 4 fois (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — retournez au signe ×.

22, Carré en toile avec jours pour voile de fauteuil, coussin, etc.; on peut séparer les carrés par des bandes ou d'autres carrés en filet guipure ou en toile avec broderie mate.

Il faut, pour ce travail, prendre de la toile claire et très-égale; on fait tout autour un petit ourlet à jour en tirant six fils, et prenant six fils dans chaque point. L'ourlet terminé, avant de monter le carré en toile sur le cadre en fer comme pour le filet guipure, on tire les fils du carré à jour de l'intérieur, en laissant à chaque petit carré 4 fils dans les deux sens; notre modèle a 17 fils tirés dans l'intérieur de chaque petit carré; on laisse 8 fils tout autour en dehors de la broderie à jour pour former le cadre, on tire 2 fils également tout autour, puis on laisse 6 fils et l'on tire 2 fils; sur ces deux fois 2 fils tirés, on fait le cadre à jour en dehors du dessin; ce cadre se fait avec du coton à broder de moyenne grosseur. On arrête le fil dans les 2 fils tirés les plus rapprochés du dessin que l'on doit avoir à sa droite, × on fait un point arrière en prenant 4 fils, on passe le coton sur les 6 fils laissés, on prend 4 fils sur les 2 fils tirés à gauche, on fait un point arrière sur les 4 fils que l'on vient de prendre, on passe le coton en dessous des 6 fils laissés, et l'on pique l'aiguille 4 fils plus bas à droite pour recommencer au signe ×.

Le grand carré à jour est encadré d'un point de cordonnet comme la broderie anglaise, on le fait sur 6 fils.

Avant de commencer la broderie des petits carrés à jour, il faut festonner les 4 fils laissés dans les deux sens, ce feston se fait avec du coton à broder fin, on peut faire les dessins des petits carrés avec le même coton. Pour le dessin qui forme la croix, attachez le coton dans un angle du carré et passez-le dans l'angle opposé en biais, puis vous revenez au centre, en tournant le coton deux fois autour de celui qui traverse le carré; piquez l'aiguille dans le 3e angle, revenez au centre en tournant le coton deux fois sur l'autre, et terminez la croix en biais en faisant de même le point du 4e angle, et revenant au centre d'où vous partez pour faire la croix dans l'autre sens, c'est-à-dire dans le sens des fils tirés; cette croix se fait de même que celle en biais, mais en revenant au centre, vous tournez le coton une seule fois, puis vous piquez l'aiguille entre l'angle et le point que vous venez de faire, vous faites un autre point pareil de l'autre côté, vous revenez à l'endroit où le coton se trouve dans le sens des fils, et vous tournez encore une fois pour revenir au centre, puis vous faites de même les quatre côtés de cette croix qui imite la croix de Malte.

Le point imitant la guipure d'Irlande dans l'autre carré, se fait en feston; vous fixez le coton dans le feston au milieu du carré, puis vous piquez l'aiguille dans le feston formant l'angle, vous revenez à l'autre côté, et vous faites un feston avec picot sur les deux brins de coton formant barrette; faites 3 points de feston puis le picot; pour faire le picot, vous faites 4 points de feston en piquant l'aiguille dans le haut du dernier point de feston; après le picot faites 4 points de feston sur la barrette, un picot, 3 points de feston; vous arrêtez le coton et vous faites de même l'autre barrette du carré. On trouve ce carré tout échantillonné chez madame Nanteau ainsi que le cadre pour le monter.

23, Croquis du bavoir n° 15, côté des broderies.

PLANCHE DE PATRONS DE CONFECTIONS

A DÉCOUPER

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

Dagmar.

8, Devant.
9, Dos.
10, Manche dessus.
11, Manche dessous.
12, Bretelle, devant.
13, Bretelle, dos.
14, Moitié du col.

Ce modèle, que nous donnons de cinq grandeurs différentes, peut se découper, nous les désignons par les lettres A B C D E, que l'on trouvera à chaque patron. Le patron n° 8, ainsi que le patron n° 10, sont découpés à dents sur la couture; il faut border ces dents et faire les coutures à plat très-près du galon, en suivant les contours des dents. Les bretelles du dos sont croisées à la taille et viennent se croiser sur l'épaule avec celles du devant qui tombent droites sur le patron n° 8.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

(Voir le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles.*)

Roméo.

1, Devant.



Romeo Dagmar

Octobre 1867

2, Petit côté, devant.
3, Dos.
4, Petit côté du dos.
5, Moitié du col.
6, Manche, dessus.
7, Manche, dessous.

La couture du dessous du bras se termine par deux pointes croisées aux lettres *g f*, on pose des boutons *cabochons* en double rangée, comme à la jupe, pour retenir les deux bords.

Hernani.

15, Devant.
16, Moitié du dos.
17, Manche.
18, Moitié du tour du tour du cou.

On le brode au passé et on le double de satin ou de taffetas de couleur; le volant de dentelle est fixé à l'envers, au creux des pointes terminées par un gland en cordonnet; la manche est ornée d'une dentelle plus basse et de glands plus petits.

Japonais.

19, Revers.
20, Moitié de la sortie de bal.

Ce vêtement est orné d'une broderie riche; le patron n° 20 se taille en double, en posant le pli de l'étoffe sur la ligne ponctuée; on fait sous le bras une petite couture de *a* à *b*, la partie carrée formant la manche reste ouverte et se garnit d'un effilé en soie, ainsi que le bas du vêtement; le revers n° 19 est taillé en double et cousu en double de C à D, de manière à former revers; ce revers est brodé.

Traveller.

21, Devant.
22, Moitié du dos.
23, Dessous du bras.
24, Manche.
25, Moitié du biais de l'encolure.

Pardessus en drap ouaté et doublé de taffetas de couleur, il est orné de rouleautés en satin noir, maintenus de distance en distance par des boutons en passementerie.

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Jupon, robe et casaque en drap autrichien bleu; les coutures et les ourlets cloutés avec des *cabochons* en jais noir; les lés sont croisés dans le bas. — Casaque *Roméo* avec col marin, les pointes croisées comme celles de la jupe; elle est entièrement cloutée comme la robe. — Chapeau en velours royal bleu, orné d'une draperie terminée par des glands en jais, barbes en dentelle noire.

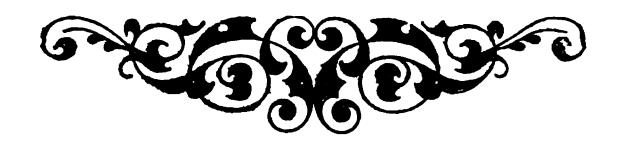
Deuxième toilette. — Robe en taffetas mexicain gris, relevé par des X dentelés et bordés d'un galon ouvragé. — Paletot *Dagmar* pareil à la robe, découpé et bordé du même galon; les bretelles sont croisées dans le dos et sur les épaules. — Chapeau Metternich en feutre orné de velours noir et de plumes.

Troisième toilette. — Robe en moire antique mauve ornée d'entredeux en Chantilly. — Paletot *Hernani* en velours noir avec broderie riche au passé, doublé en satin mauve, volant en dentelle Chantilly, sur lequel retombent les pointes terminées par un gland. — Chapeau en velours avec nœuds en velours posés sur un large biais en satin mauve formant large liseré de chaque côté; les nœuds sont entremêlés de dentelles, de fleurs, feuillages, et herbes en métal léger doré, barbes en dentelle.

Quatrième toilette. — Robe en faye bordée d'un bouillonné en gaze et ornée d'un volant en dentelle surmonté de trois bouillonnés en gaze. — Voile en tulle orné de même; la garniture remonte en diminuant sur le corsage, qui est également recouvert de tulle. — Sortie de bal *Japonais*, en cachemire blanc doublé de satin ponceau et ornée d'une broderie au passé ponceau et or, effilé en soie perlée. — Coiffure Psyché avec touffe d'azalées.

Cinquième toilette. — Robe en sibérienne Bismark ornée de biais en taffetas et de pattes maintenues par des boutons. — Paletot-écharpe *Traveller* en drap, orné de rouleautés en satin, maintenus de distance en distance par des boutons. — Chapeau en velours noir orné de rouleautés séparés par des rouleautés en satin; feuillage doré, barbes, en tulle lamé de paillettes d'or, bordées d'une blonde et maintenues sous le menton par une touffe de feuillage.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront, au 16 octobre, les patrons suivants :
Manteau imperméable;
Casaque (de la gravure n° 3596);
Veste d'intérieur.



Logogriphe

Couronne des vertus, — aimable nom de femme,
J'indique vrai courage et fermeté de l'âme ;
— On rencontre chez moi deux célèbres romains,
Deux sages, si l'on veut... ils n'étaient pas chrétiens;
(Des païens peuvent-ils vraiment s'appeler sages?)
— Une réunion de bourgs et de villages;
— D'Haydn, de Mozart quelque partition ;
— Un instrument de guerre et de destruction,
Inconnu des héros d'Homère et d'Arioste,
Inventé toutefois un siècle avant la poste,
Le nouveau monde, et l'art fécond, mais dangereux
Qui fixe la pensée et l'offre à tous les yeux.
— Je nourris dans mon sein deux animaux bibli-
[ques,
Le père et son petit, serviteurs domestiques,
Qui, depuis Bethléem, jusqu'au jour des Rameaux,
Sur l'échine ont porté les plus saints des fardeaux.
— Je vous invite encore à la riante fête
Que le Christ et sa mère ont su rendre parfaite;
— Ferme appui, je soutiens l'infirme, le vieillard,
Pour défendre vos jours, parfois, j'ai même un dard.
— J'instruis en l'amusant la jeunesse frivole,
En voilant mes leçons sous mainte parabole;
— Ou, sentence, on me rime, afin de me graver
Dans l'esprit oublieux qui doit me conserver.
— Vous trouverez chez moi du nègre la demeure;
— Ce qui de Rabelais fait le mauvais quart d'heure,
— Le fer d'une charrue ; — un poids assez léger;
— Un fondé de pouvoirs, du pape messager;
— Ce qui fait la musique, autant que la mesure;
— Des basses-cours, enfin, la rustique pâture...
Mais n'est-ce pas assez de choses dans un nom?
Faut-il chercher encor? Que répondrez-vous? Non.

J. M. de Gaulle.

Le mot du Logogriphe de Septembre est **PROSE**, *où l'on trouve ROSE — OR — OS — PORE — REPOS.*

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : **C'est la plus méchante roue du carrosse qui crie toujours.**

RÉBUS



Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LES CARTES — LES ÉCHECS



On vous a dit que les *cartes* avaient été inventées pour distraire le roi Charles VI pendant sa démence. Vous ne l'avez pas cru et vous avez bien fait. L'embarras où l'on était pour fixer une autre époque et indiquer les circonstances dans lesquelles les cartes avaient été inventées a seul fait saisir ce prétexte. On sait qu'il y avait des cartes sous Charles V; il en est question dans plus d'un passage qui se rapportent à ce règne, et des gravures aussi en font foi.

Ce qui est vrai, c'est que Charles VI s'est occupé des cartes beaucoup plus qu'on ne l'avait fait jusque-là; on lui en a peint « pour son esbatement » avec des couleurs et des devises différentes : — les unes représentaient les vertus et les sciences ; d'autres, les muses ou les planètes, — et c'est sous ce roi qu'elles ont commencé à prendre quelque importance.

Sans fixer une époque précise, on peut dire que les cartes datent, en France, du quatorzième siècle, et qu'elles nous sont venues d'Italie, après avoir pris naissance, comme les échecs, chez les Orientaux. Elles avaient originairement beaucoup de rapports avec le jeu des échecs : les basses cartes jouaient un rôle analogue à celui des pions, et il y avait, entre le roi et la reine, qui nous sont restés, un fou, une tour et des chevaliers (nos valets maintenant); le jeu des cartes s'appelait alors *le jeu du roi et de la reine*.

Les cartes, telles qu'elles nous sont parvenues, avec leurs couleurs, leurs figures et leurs désignations, remontent à Charles VII. Elles représentent dans leur ensemble ce qui constitue, ce qui constituait surtout alors la puissance et la force, c'est-à-dire les rois, les reines, la noblesse, les armées.

Les quatre couleurs qu'il faudrait plus exactement appeler les quatre formes, figuraient : le *trèfle*, la garde d'une épée; le *carreau*, le fer carré d'une flèche; le *pique*, la lance d'une pertuisane; et le *cœur*, la lance d'un trait d'arbalète (1). — Ceux qui ne veulent pas voir, dans ces quatre couleurs, les images des armes de l'époque les considèrent comme symbolisant quatre classes distinctes de la société : le *cœur*, les gens d'église; le *pique*, les gens de guerre; le *carreau*, les bourgeois; et le *trèfle*, les paysans.

Les rois représentent les quatre grandes monarchies juive, grecque, romaine et française ; *David*, *Alexandre*, *César* et *Charles*; — et les valets, les quatre âges de la noblesse ou de la chevalerie : *Hector*, le vaillant chef troyen; *Ogier*, un des paladins de Charlemagne ; *Lancelot*, l'un des douze chevaliers de la Table ronde ; *La Hire*, le hardi capitaine de Charles VII. — *Valet* ou *varlet* était autrefois le titre sous lequel on désignait les jeunes seigneurs; ils gardaient ce nom jusqu'à ce qu'ils fussent armés chevaliers.

Quant aux dames, elles symbolisaient, assure-t-on, les quatre manières de régner : *Rachel*, la beauté ; *Pallas*, la sagesse; *Judith*, la piété; *Argine*, l'hérédité. — Si quelque curieux vous demande d'où vient ce nom d'Argine donné à la dame de trèfle, vous répondrez qu'il est l'anagramme de *regina* (reine). Et s'il vous intéresse de savoir quelles personnes de l'époque on eut dans la pensée en donnant des attributs à ces quatre dames, je vous conseille de voir : *Agnès Sorel* dans Rachel, *Jeanne d'Arc* dans Pallas, *Isabeau de Bavière* dans Judith, et *Marie d'Anjou*, femme de Charles VII, dans Argine.

L'as a été interprété diversement. Les uns ont dit qu'il était le symbole de l'argent pour la paye des troupes, par la raison que *as* est le nom d'une ancienne monnaie romaine, et aussi parce qu'on a donné à cette carte, dans les principaux jeux, une force supérieure à celle même du roi. D'autres n'ont vu dans l'as que la première des dix basses cartes, qu'un soldat parmi des soldats, et ils ont expliqué le nom en invoquant le celtique *as*, qui signifie *principe*, *premier*.

Le jeu de cartes a subi, comme toutes choses, en traversant les âges, des transformations momentanées, résultats de la mode ou des événements; mais il est revenu en fin de compte à son point de départ. Le roi de cœur est encore le roi Charles et la brune Argine est toujours là.

Il y eut des jeux, sous Henri IV, où les rois de carreau, de cœur, de trèfle et de pique s'appelaient *Auguste*, *Salomon*, *Clovis* et *Constantin*; les dames des couleurs correspondantes, *Didon*, *Élisabeth*, *Clotilde* et *Pantazilée*; et les valets étaient des valets de chasse, de cour, de pied et de noblesse.

On en vit d'autres, plus tard, où les couleurs étaient des trompettes, des armes, des fleurs de lis; quelques-unes même devinrent mythologiques : les personnages du cœur étaient Jupiter, Junon, Mercure; ceux du carreau, Bacchus, Cérès et Sylvain;

(1) D'autres ont dit que, pour faire la guerre, il fallait des piques et des carreaux comme armes, du cœur aux soldats et du trèfle aux chevaux.

du trèfle, Priape, Flore, Esculape; et du pique, Crésus, Diane et Actéon.

Vint enfin la grande réforme de la République, pour laquelle le jeu, tel qu'il se trouvait constitué était plus qu'un non-sens. Les rois furent remplacés par des *génies*, les dames, par des *libertés*, les valets par des *égalités*, et l'as par *la loi*.

Les rois de cœur, de carreau, de trèfle et de pique étaient les génies de *la guerre*, *du commerce*, de *la paix* et *des arts*, et s'appelaient *Force*, *Activité*, *Prospérité*, *Goût*.

Les dames des mêmes couleurs étaient la Liberté des cultes, la Liberté des professions, la Liberté du mariage et la Liberté de la presse, avec les noms *Fraternité*, *Industrie*, *Pudeur* et *Lumière*.

Les valets enfin représentaient l'égalité des devoirs, l'égalité de couleur, l'égalité des droits et l'égalité des rangs; leurs noms étaient : *Sécurité*, *Courage*, *Justice* et *Puissance*.

Quand les quatre rois n'étaient pas des génies (dans le sens au moins d'esprit qui préside), ils étaient remplacés par quatre philosophes : Molière, La Fontaine, Voltaire et Rousseau. — De même les dames, au lieu d'être des libertés, étaient parfois des vertus : la *Justice*, la *Tempérance*, la *Prudence* et la *Force*.

La Restauration fit naturellement aussi sa réforme en sens inverse : elle substitua aux génies, aux philosophes, aux libertés et aux vertus, les rois et les reines légitimes, et les égalités firent place aux chevaliers qui les avaient fidèlement servis. — Puis, après ces désordres et ces secousses passagères, on revint tout doucement au point de départ.

Depuis l'introduction des cartes en Europe, les jeux se sont multipliés à l'infini; quelques-uns sont très-savants, d'autres ne sont que de simples amusettes; mais on peut dire que la plupart découlent du *piquet*, dont l'invention date du règne de Charles VII.

—o-o—

¹ *Échec* vient du mot persan *schah* (roi). La locution *schah mat*, qui signifie le roi est mort, a donné le nom au jeu et aux pièces du jeu. Les peuples de l'Occident disent: *échec et mat*, mais cette locution n'est pas exacte : la conjonction est de trop.

Je vous ferais frémir ou tout au moins sourire si je vous racontais à quelles suppositions étymologiques on s'est livré sur le compte de ce pauvre petit mot. Les uns l'ont tiré de l'hébreu, d'autres du grec, d'autres de l'arabe, d'autres de l'allemand, et je vous certifie qu'il y a eu un chercheur assez avisé, un nommé Leunclavius, pour demander l'origine de cet innocent vocable aux *Uscoques*, fameux brigands de Turquie.

On s'accorde assez généralement à reconnaître aujourd'hui, que le jeu des échecs est originaire de l'Inde; il est venu aux Européens par les Arabes, et à ceux-ci par les Persans. Ce point de départ et cette filière une fois établis, il est permis de croire que Palamède n'est pas, comme on l'a dit longtemps, l'inventeur du jeu des échecs.

Palamède, puisque nous l'avons nommé, a, d'ailleurs, inventé tant de choses qu'on ne lui fait tort que d'une partie de ses mérites en enlevant ce fleuron à sa couronne. Les historiens des temps héroïques affirment que, pour occuper ses loisirs pendant le siége de Troie, il inventa quatre lettres grecques, l'arithmétique, les poids et balances, la mesure du temps, les pronostics météorologiques, plusieurs mots et remèdes, le jeu de dés, l'art de ranger les soldats en bataillons, de placer des sentinelles, et même de leur donner un mot d'ordre. Palamède découvrit aussi, tant il avait le sens divinatoire développé, que le prudent Ulysse avait feint la folie pour ne pas aller à la guerre de Troie.

Refuser à Palamède l'invention des échecs, c'est retarder de seize siècles au moins leur apparition dans le monde. L'inventeur le plus accrédité, en effet, le brahmane Sissa, vivait au commencement du cinquième siècle de notre ère. Un roi de l'Inde, nommé Sirham, ivre de sa grandeur et resté sourd aux plus sages conseils, n'avait pas compris qu'il tenait sa puissance, non de lui-même, mais des prêtres, de son peuple et de ses soldats. Pour le lui faire sentir, le philosophe indien imagina ce jeu, où le roi est sans force pour attaquer aussi bien que pour se défendre, s'il n'a pas autour de lui ses fidèles sujets; la vérité, pour se montrer aux rois, a toujours dû prendre des voiles. On affirme, — je n'ose pas vous le garantir — que cette savante fiction porta ses fruits; le roi comprit la leçon et changea de conduite. Le côté fabuleux de l'histoire, c'est la récompense à laquelle aspira Sissa lorsque le roi voulut lui témoigner sa reconnaissance. Il demanda un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux grains pour la deuxième, quatre pour la troisième, huit pour la quatrième, seize pour la cinquième, et ainsi de suite, en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième et dernière case. Cette demande parut modeste et fut accordée. Le calcul fait, on reconnut que tous les trésors du monde seraient insuffisants pour satisfaire le brahmane, lequel n'avait voulu, en élevant ainsi ses prétentions, que montrer au prince, par une dernière leçon, que s'il ne devait pas trop compter sur lui-même, il devait aussi prendre garde aux avis de ceux qui l'entouraient. — Supposant pour un instant que les gros chiffres ne vous font pas peur, je vous dirai que le nombre deux, élevé à la soixante-quatrième puissance et diminué de un, donne 18446744 073709551615; or, comme on a trouvé qu'il faudrait environ 261,000 grains de blé pour former le poids d'un myriagramme (environ vingt livres), l'illustre inventeur des échecs aurait eu 70677180-359040 myriagrammes, c'est-à-dire 141354360-718080 francs, — en évaluant le myriagramme à 2 francs.

En même temps qu'il donnait à son roi une leçon de prudence et de circonspection, le sage Indien lui donnait un peu aussi une leçon d'arithmétique.

Le jeu des échecs n'étant pas chez nous, comme en Chine, un art d'agrément pour les jeunes personnes, il est probable que vous ne l'avez jamais pratiqué. Mais vous avez certainement vu se dresser l'un en face de l'autre ces deux bataillons d'égale force et de couleurs différentes, qui se mesurent et s'attaquent en s'acharnant réciproquement à la poursuite de leur malheureux roi.

De chaque côté, à des distances pareilles, et dans des conditions absolument identiques, il y a un roi,

une reine, deux fous, deux cavaliers, deux tours et huit pions.

Qui disait *pion* autrefois, disait homme de pied (*pedito*), soldat, valet de l'armée. Pendant deux siècles, *pionnier* a signifié fantassin. Hors d'usage depuis longtemps dans le sens propre, le mot *pion* s'est conservé au figuré pour désigner les soldats qui engagent la lutte sur l'échiquier. Les pions représentent donc l'infanterie, par opposition aux deux pièces qui figurent la cavalerie. Comme les soldats d'une armée, ils sont en nombre, mais pas plus qu'eux ils n'ont la puissance :

Un pas leur est permis, un ou deux, jamais trois;
Troupe vile immolée aux caprices des rois!

Les *fous*, plus indépendants, plus libres dans leurs allures, peuvent franchir l'échiquier sans tenir compte des distances ; ils ne sont assujettis qu'à marcher diagonalement. — Chez les Grecs, ils se nommaient *areiphiles*, c'est-à-dire favoris de Mars, parce qu'ils provoquaient aux combats. Ils se sont appelés autrefois *auphin* et *dauphin*, du nom *alphilus*, qu'ils avaient chez les Latins; de là aussi, les Italiens les appellent *alfieri* (sergents de bataille), et il reste à savoir pourquoi nous les nommons *fous*. — Est-ce parce qu'ils ne peuvent jamais marcher droit, « que leur mouvement est toujours de côté et de guingois, » ou bien, comme on l'a dit, parce qu'ils sont « les plus proches des rois? »

Mais pourquoi
Le nommer fou? — C'est qu'il est près du roi,
Reprit Jean-Jacques, et pour ne vous rien taire,
Au jeu d'échecs, tous les peuples ont mis
Les animaux communs dans leurs pays :
L'Arabe y met le léger dromadaire,
Et l'Indien, l'éléphant ; quant à nous,
Peuple falot, nous y mettons les fous.

Ces explications en vaudraient certainement beaucoup d'autres. Cependant, si nous remontons aux sources, nous trouvons que la pièce qui s'appelle *fou* chez les modernes était représentée dans l'Inde par un éléphant, sur lequel combattaient des hommes armés de javelines et d'arbalètes ; — que l'éléphant en Orient s'appelle *fil*; que, changeant la voyelle de ce mot, nous avons écrit *fol*, et qu'ainsi le nom de *fou* s'est trouvé formé.

La *tour* a, comme le feu, la liberté de parcourir l'espace ; seulement elle marche droit.

Le champ clos a croisé soixante-quatre cases.
Aux deux extrémités les tours prennent leurs bases.
Ces formidables tours, qu'un doigt ferme et savant
Comme aux siéges romains fait marcher en avant.

La tour autrefois s'appelait roc ; car, comme le dit Pasquier, « entre tour, roque et roquette, il n'y a pas grande différence. » Ce mot roc, que nous avions adopté, avait aussi son origine orientale : la tour est figurée en Orient par un chameau (rokh) que monte un homme armé d'un arc. C'est de ce mot *rokh* qu'on a fait le verbe *roquer*, qui indique au jeu des échecs, un mouvement particulier à la tour.

La *dame* enfin est la plus forte, la plus hardie de toutes les pièces; c'est à elle qu'a été dévolue la toute-puissance.

Nul combattant du jeu ne l'égale en valeur;
Elle vole en un bond de l'une à l'autre zone;
C'est Camille au pied leste; invincible amazone,
Elle veille, et défend les pièces d'alentour
Par la force du fou réunie à la tour.

Vous n'apprenez peut-être pas sans surprise qu'une dame, voire une reine, est aussi forte à elle seule qu'une tour et qu'un fou. Certes, il y a eu des reines qui ont contribué à la grandeur comme à l'éclat du trône; mais ce n'est pas par la valeur qu'elles se sont distinguées, et rarement on les a vues jouer un rôle sur les champs de bataille. Le mot de l'énigme, c'est que la place à côté du roi était occupée, chez les Asiatiques, par le vizir, le premier ministre du pays. Il s'appelait *ferz*. On en a fait successivement *fercia*, *fierge*, *vierge* et de là *dame*. Cette dame, étant celle du roi, devait être la reine. Ainsi s'explique que le devoir d'être partout et le droit de tout dominer appartiennent, aux échecs, à la pièce qu'on nomme dame ou reine.

Vous pouvez en juger maintenant, l'inventeur des échecs a voulu réunir autour du roi, pour le protéger et le défendre, toutes les forces constitutives de l'État : le vizir, qui pense, dirige, agit; les grands animaux, forts de leur masse imposante, et enfin les soldats. Trop exclusivement préoccupé peut-être de démontrer au monarque qu'il n'était rien par lui-même, l'ingénieux brahmane a restreint un peu la puissance du roi.

Hélas! il garde un trône
Que mine le complot, que l'astuce environne!
Le monarque, toujours menacé du trépas,
Pour tromper l'ennemi ne peut faire qu'un pas.

Sans doute on a voulu, en le plaçant dans cette condition passive, rendre la leçon plus sensible. Vous savez, au surplus, combien de fois les rois, les uns faibles, les autres bien inspirés, se sont déchargés du fardeau des affaires sur leur premier ministre. Quand on se rappelle l'omnipotence du vizir Richelieu, on est tenté de regarder comme une malice du sort la prédilection de Louis XIII pour le jeu des échecs. Le fils de Henri IV, le père de Louis XIV, si différent à la fois, et par des raisons contraires, de son père et de son fils, avait réduit au cadre d'un damier son existence politique. Ayant renoncé à conduire les hommes, il se dédommageait en faisant mouvoir des pions. Il jouait, même en voiture, sur un coussin où les pièces, armées d'aiguilles, s'enfonçaient pour braver les cahots, dans le cœur de l'échiquier ; et peut-être qu'après avoir ainsi, pendant une longue course, plongé le fer dans le camp ennemi, il s'est fait parfois l'illusion d'avoir mérité les honneurs du triomphe.

Il y a loin de ce petit coussin placé sur les genoux d'un roi et d'un courtisan, à ces vastes salles dans lesquelles les nababs de l'Inde jouent sur des damiers en pierre, où circulent à leurs ordres des esclaves portant les insignes de leurs diverses fonctions. Le jeu des échecs vivants n'a guère été pratiqué magnifiquement en Europe que par don Juan d'Autriche, qui avait pour échiquier une chambre pavée en marbre noir et blanc. Mais en Asie, c'est un luxe de prince et un luxe tout à fait oriental. Écoutez, pour vous en convaincre, le récit d'un heureux qui,

revenant de Shang-haï, s'est arrêté quelque temps dans la presqu'ile de Malacca, en se promettant la joie de revoir ce délicieux coin du monde, qui s'appelle l'île de Ceylan.

« J'ai assisté hier à un spectacle du plus pur indien; je veux vous en dire quelques mots avant de terminer ma lettre.

» Vous qui croyez avoir vu jouer aux échecs sur tous les modes et par des lutteurs de tous genres, permettez-moi de vous dire que vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une véritable partie d'échecs.

» Le commun des martyrs joue avec des pièces en bois, en ivoire, en bronze, même en argent et en or; mais sait-il comment ce grand et noble jeu se pratique sous les rayons du soleil de l'équateur, là où les pièces sont en chair et en os? C'est pourtant aux Indes que les échecs ont pris naissance, et que la tradition s'est dû transmettre de génération en génération.

» Eh bien! j'ai assisté hier à une partie d'échecs toute primordiale, telle qu'elle a été jouée, je me suis plu à l'admettre, depuis le commencement des choses et des jeux, sur les bords du Gange et de l'Indus.

» C'était à Singhapour, chez le prince..... (sachez-moi gré de vous épargner un nom difficile à prononcer), un ancien souverain que les Anglais ont débarrassé du soin de faire le bonheur de son peuple brun-foncé, en lui offrant la consolation d'une grosse pension qu'il mange avec tout le luxe, tout l'éclat dont est capable un homme qui fut roi au pied de l'Himalaya.

» Nous nous trouvâmes dans un grand vestibule entouré de galeries à colonnes, donnant sur un jardin rempli de palmiers et de plantes tropicales. Le sol figurait, en grands carreaux de pierres noires et blanches, les soixante-quatre cases de l'échiquier. Aux extrémités de cette vaste salle, s'élevaient deux trônes, sur lesquels prirent place notre illustre hôte et mon compagnon M. Van der W., Hollandais-Javanais du meilleur aloi. — Sur un signe du prince, les cases de l'échiquier furent instantanément occupées par trente-deux esclaves, dont seize aux turbans et aux ceintures rouges, et seize en blanc. Les jeunes esclaves représentant les pions s'accroupirent sur leurs cases, l'état-major resta debout. On distinguait le roi à sa couronne et à son sceptre; la reine, une femme, la seule pièce dont le costume fût un peu complet, portait un diadème; les fous se reconnaissaient à leurs bâtons, les cavaliers à leurs sabres, et les tours portaient des arcs et des flèches.

« Un silence absolu se fit, et la bataille commença. Fixes, immobiles, les pièces de chaque joueur lui faisaient face, et attendaient un ordre pour se mouvoir. Cet ordre était donné du geste et de la voix : le joueur, armé d'une longue baguette d'or, indiquait la pièce qui allait marcher, et disait en même temps le mouvement qu'elle devait exécuter; un esclave répétait cet ordre à haute voix :—la pièce marchait, se plaçait, et tout rentrait dans le silence. Jamais les pions sur aucun damier ne se sont mus avec plus de précision.

» Ceux qui assistaient à cette partie imposante, placés de chaque côté sur des estrades élevées, dominaient le jeu aussi bien que les joueurs; et, si j'en juge par mes propres impressions, l'intérêt pour eux-mêmes était palpitant. — La partie dura deux heures; ce fut le prince qui la gagna. M. Van der W. était épuisé. Bien qu'il ne fût guère habitué à se laisser battre, il n'était pas surpris de sa défaite : les pièces vivantes ne lui étaient pas familières, et cet échiquier aux grandes allures avait à la fois changé ses habitudes et troublé ses esprits. »

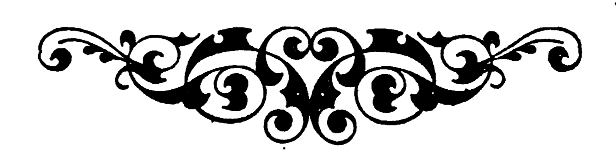
Le jeu des échecs, qui a introduit dans notre langue les expressions figurées *être échec et mat* (avoir complètement échoué), *quel échec!* (quelle perte! quel revers!) *tenir en échec* (empêcher d'agir) est trop l'image de la société pour n'avoir pas fourni matière aussi à l'allégorie. Je vous citerai celle de Pfeffel, le fabuliste allemand :

« Sur un échiquier, par ordre et par dignités, se tient rangée la troupe variée des pièces. Le monarque de bois et son épouse sont flanqués de leurs tours et de leurs cavaliers. Les coureurs (ou, si nous voulons les nommer en style de chancellerie française, les fous) jouent un grand rôle. Les paysans (c'est-à-dire les pions), bétail tranquille tant qu'il ne connaît pas sa force, doivent d'abord avancer et heurter leurs têtes. Alors le jeu significatif commence : force et ruse gouvernent le combat. Ici le valet est chassé de sa place par le seigneur, là, le valet par le valet, et souvent le seigneur par son voisin. — Le grand sultan, fier et impassible, voit à droite, à gauche, tomber comme des victimes du destin la moitié de ses sujets, et enfin lui-même à son tour est renversé du trône.

» Puis vient le maître du jeu, celui qui a ordonné toutes les pièces, et leur a distribué les rôles. Il les prend, et, grandes et petites, les jette pêle-mêle dans une boîte noire.

» Voilà l'image du monde. »

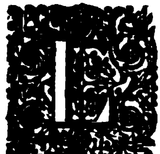
CHARLES ROZAN.



BIBLIOGRAPHIE.

LES FLEURS MYSTÉRIEUSES

PAR MÉRY (1).



es livres ont leurs destins! — Méry était un poëte; le soleil de la Provence et l'horizon bleu de la Méditerranée avaient, dès sa jeunesse, enthousiasmé son âme; il aimait la lumière, les paysages, le ciel éclatant et les nuits brillantes de son pays, et il trouvait, pour les peindre, de vives images et un langage harmonieux. En écrivant des romans, il a forcé son talent, et cependant *Héva, les Nuits de l'Inde,* ont eu un succès qu'ils ne méritaient guère, tandis que le petit livre que nous citons ici, a passé inaperçu; Méry pourtant y revit avec sa belle imagination, son sentiment poétique, la foi religieuse, qui fut toujours vive, et sa plume colorée et vivante. Pourquoi tant de bruit? pourquoi tant de silence?

Ces pages sur les *Fleurs* sont les dernières que Méry ait écrites; sa plume achevait à peine de tracer les ciselures de ce petit chef-d'œuvre, quand elle est tombée de sa main, glacée par la mort. Il se proposait de continuer cette jolie peinture de fleurs, son cadre était prêt, mais le temps a manqué. On trouvera dans ces pages la grâce et la perfection du style, la fraîcheur des idées, et mieux encore, une pensée religieuse, un sentiment chrétien, qui répandent aussi comme des parfums célestes. Voyez comme il parle *de la fleur de la Passion,* qui n'a jamais dit le mot de sa sainte énigme aux botanistes incrédules : « On n'a nullement besoin d'y mettre de la bonne volonté pour trouver » sur cette fleur singulière tous les instrûments de » la Passion de Jésus-Christ : elle existait, sans nul » doute, avant le sacrifice du Calvaire; c'est donc » la fleur prophète; elle annonçait la rédemption » avant la faute originelle, sur les pelouses d'Éden! » Ceci n'est pourtant qu'une pieuse croyance qui » n'aura jamais la gravité d'un article de foi. Dans » les ménages rustiques du Midi, ces demeures patriarcales où le scepticisme n'est pas entré, la » fleur de la Passion est vénérée comme une relique végétale tombée du ciel, les murs extérieurs » en sont tapissés, les mères s'en servent comme » d'un livre pour apprendre à leurs enfants la sublime histoire du Golgotha. Les enfants, toujours » si disposés à ravager les fleurs, touchent avec un » religieux respect celle qui leur parle des souffrances du Calvaire en langage si clair pour eux, » et quand le jeudi saint arrive, ils les récoltent par » gerbes, pour en orner le reposoir de la Passion. »

Les premières et saintes impressions de l'enfance de Méry ont pu seules lui fournir, à propos de la fleur du genêt, ces couleurs charmantes : « Lorsque la procession passe en chantant le *Sacris* » *solemniis* et le *Pange lingua,* en mêlant la voix des » prêtres aux voix des jeunes filles, une pluie d'or, » faite de fleurs de genêt tombe sur le dais écarlate, où l'évêque passe en bénissant la foule prosternée sur des tapis de fleurs; et le soir, quand » le Saint-Sacrement est rentré à l'église, et que les » confréries, les ordres religieux, les abbés en surplis, les lévites vêtus d'aubes plissées, emportent » les bannières, les reliques, les saintes images, un » parfum suave court dans l'air et ressemble à un » hymne odorant qui termine la fête : c'est le parfum du genêt; il domine toutes les exhalaisons » des jardins cultivés et des vallons agrestes, et le » souvenir qu'on emporte de lui est si pénétrant, » et si durable, qu'il se lie toujours au souvenir de » cette belle fête, la fête de Dieu. Le sens de l'odorat est doué d'un souvenir ineffaçable, un parfum » respiré fait soudainement revivre dans la mémoire tout ce qui se rattache à son exhalaison. » Le plus beau privilége des fleurs est de jouer » ainsi un rôle sérieux dans notre existence, en » nous rappelant des émotions agréables trop vite » oubliées. Le *Memento* est le mot de la fleur : Souviens-toi! L'enfant du Midi est toujours vivement » impressionné par les splendides fêtes du mois de » juin, et lorsque l'automne de l'âge ou de l'année » arrive, avec les aurores brumeuses et les pâles » soleils couchants, si nous passons dans une de » ces vallées où les derniers genêts donnent leurs » derniers parfums, une sensation subite nous fait » tressaillir, comme si des chœurs invisibles chantaient de saintes mélodies sur ces roches désertes; » l'arome de la fleur religieuse nous rend l'atmosphère de juin et toutes les joies pieuses de la » Fête-Dieu... »

Nous ne citerons pas davantage; nos lectrices voudront lire cet aimable volume, et savoir ce qu'ont dit au poète les fougères et les marguerites, les lis et les violettes, les fleurs d'Amérique, magnolias et tulipiers, la cassie et le tournesol, et enfin, car il faut toujours finir par là, les fleurs des tombeaux, le souci, la scabieuse et l'immortelle. Nous leur recommandons ce bouquet tout entier.

(1) Chez Joseph Albanel, 15, rue de Tournon.

HERMINIE DE LA BASSE-MAITURIE

PAR LE PÈRE HENRY THOMAS

Des Frères Prêcheurs.

Nous avons particulièrement connu la jeune personne qui fait l'objet de cet édifiant récit. C'était une jeune fille intelligente et pieuse, dont le visage portait un cachet d'ineffable douceur et de rare modestie. Ceux qui ne la voyaient qu'en passant ne se doutaient pas des trésors de force, de courage, de fermeté héroïque et chrétienne que recélait cette frêle enveloppe. Dans le plan divin, chaque créature a un moyen spécial pour arriver au but final — le ciel et la couronne; — pour les uns, c'est le travail assidu, pour d'autres le zèle, la charité, la patience, le dévouement; — pour Herminie, la souffrance fut son lot, la souffrance fut sa compagne, la souffrance fut sa gloire, la souffrance fut l'unique emploi de sa vie. Elle souffrit dans son cœur, par la perte de ses parents bien aimés, de ses deux frères, tous deux morts tragiquement; elle souffrit constamment, cruellement, dans son corps, qui fut, durant presque toute sa vie, le siége de maladies compliquées, affreuses, incurables, et on peut la comparer à cette sainte Liduwine qui se sanctifia par son courage dans les horreurs de la maladie et par sa ferme résignation aux volontés divines. La grande âme d'Herminie se montra dans cette lutte de tous les instants contre des tortures qui faisaient penser aux vierges-martyres des premiers âges; jamais la douleur ne put abattre son courage, amoindrir sa patience, ni altérer même la céleste sérénité de ses traits et de ses paroles. Sa sœur unique et dévouée a voulu recueillir les souvenirs de cette belle vie que couronna une sainte mort; elle s'est inspirée surtout du journal qu'Herminie avait écrit depuis sa jeunesse, et qui renfermait de précieux témoignages de la foi, de l'amour dont ce cœur généreux fut animé. Le livre du P. Thomas contient de nombreux extraits du Journal, et il ne s'offensera pas si je dis que ce sont là les passages les plus intéressants du volume. Un grand écrivain de nos jours ne disait-il pas : « Je prête l'oreille aux accents des âmes saintes avec plus de respect qu'à la voix du génie ? »

Nous souhaitons à ce bon travail le succès qu'il mérite; nous souhaitons qu'il apprenne aux chrétiens le prix des souffrances et la manière de souffrir pour le ciel; modèle de patience évangélique, la figure d'Herminie gagnerait à paraître seule dans le tableau qui lui est consacré; aussi souhaitons-nous que, dans une prochaine édition, on fasse disparaître bien des détails superflus, des lettres sans intérêt, des confidences qui auraient dû rester ensevelies, et surtout qu'on efface de ces pages jusqu'au souvenir des difficultés de famille dont Herminie a souffert. Ses vertus suffisent à donner au livre un puissant attrait, et ce qui n'est pas elle, dans ces pages qui portent son nom, produit un effet pénible, comme un désaccord dans un air mélodieux (1). M. B.

(1) Chez Casterman, rue Bonaparte, 66. Très-beau vol. in-8°, 6 francs.

PIERRE DE LA BARBINAIS

(SUITE)

VIII

Un contre trois.



Il est des gens qui naviguent durant de longues années sans devenir vraiment marins; le sens du métier leur manque; ils ont beau en connaître les principes et les règles, ils ne savent jamais les appliquer avec le tact, la présence d'esprit, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, avec l'instinct nécessaires. D'autres, au contraire, naissent en quelque sorte avec cet instinct, et peuvent en très-peu de temps acquérir les plus saillantes qualités comme officiers de mer.

Raoul de Beauchesne avait le don inné; il sentait palpiter son navire. D'ailleurs, les exercices de ses premières années passées aux bords de l'Océan, le contact des pêcheurs dont il s'était complu à partager les travaux, un esprit d'observation qui se portait volontiers sur les choses physiques; l'étude du vent, des courants, des forces vives et le maniement des outils de tous genres, avaient singulièrement facilité la tâche de Pierre, qui, s'étant fait son maître de marine, rencontra une intelligence largement ouverte et le forma très-vite.

A bord du *Saint-Malo*, où Raoul commandait le quart, aucun des hommes de l'équipage ne le trouvait inférieur aux lieutenants ses collègues. De gros comme de petit temps, il manœuvrait bien. Les matelots le rangeaient même parmi *les torcheurs de toile*.

Après avoir franchi le détroit de Gibraltar, il prouva combien il méritait cette flatteuse épithète.

Un temps à grains et plusieurs sautes de vent ayant par trop séparé les bâtiments du convoi; Raoul, vers une heure du matin, se charge de toute la toile possible et rejoint la tête de colonne pour en ralentir la marche; puis, revenant sur sa route, il relance les retardataires, les contraint à forcer de voiles, et, sans avoir fait de signaux bruyants, ce qu'on devait éviter, rétablit le meilleur ordre sur les deux files de navires qui longent les côtes d'Espagne avec possibilité, en cas de malheur, de se réfugier dans un des ports laissés à gauche.

Durant ces manœuvres habilement exécutées, le jeune chef de quart n'eut guère le loisir de rêver, comme les nuits précédentes, à ses inconciliables vœux pour l'avenir. Le bonheur de Pierre et le sien, celui de la douce Abeline, celui de la fière Miquelle dont il ignorait les secrets sentiments, étaient un dédale inextricable où s'égaraient sans cesse son esprit et son cœur.

La loyauté dominant toujours ses désirs contradictoires, Raoul, après avoir évoqué des images trop chères, soupirait en se disant :

« Quand il sera l'époux d'Abeline, j'irai chercher l'oubli aux extrémités du monde. A moi les grandes aventures et l'exil. Je naviguerai donc sans lui, sans son amitié fraternelle ! »

Raoul songeait à demander des consolations à la gloire, il se proposait toutes sortes d'entreprises chevaleresques, étranges romans d'imagination, mais il s'avouait ensuite que la gloire n'est pas le bonheur. Il trouvait cependant en ces pensées un charme douloureux; il en avait fait les compagnes de ses veilles, et sans aucun doute il allait s'y livrer de nouveau, quand avec le crépuscule du matin la vigie signala au vent trois voiles qu'on ne tarda point à reconnaître pour une galère et deux chebecs de la plus mauvaise apparence.

Le capitaine, immédiatement averti, se hâte de monter sur le pont, souhaite le bonjour à Raoul, le félicite de l'ordre parfait établi dans le convoi, et fait faire aux marchands le signal de forcer de toile en serrant la côte.

« Tout le monde aux postes de combat! » commande-t-il en même temps.

Tandis que les officiers et les matelots s'armaient avec une promptitude méthodique, Pierre de la Barbinais examinait à la longue-vue les trois navires à hautes voiles triangulaires dont les flancs labouraient les flots.

C'étaient évidemment des corsaires barbaresques de grande marche, auxquels le convoi ne pouvait échapper. Force était donc de les combattre, et sans différer, pour ne leur laisser le temps ni de se réunir, ni de se disperser, car ils faisaient encore même route.

Pierre serrant le vent, courut droit sur le premier, vaillante galère de trente-trois canons, montée par un triple équipage, suivant la coutume des corsaires qui, comptant faire de nombreuses prises, emmènent avec eux les gens nécessaires pour les armer. Elle était commandée par le renégat Mudji-Kafiz, capitan célèbre dans la régence d'Alger, et favori d'Ali-Agha, qui avait fait les frais de l'armement.

Plein de confiance en sa force numérique, le corsaire algérien se proposait d'enlever à l'abordage la légère frégate convoyeuse et de rafler ensuite les marchands tout à son aise. En conséquence, il ne comptait ouvrir le feu qu'au dernier moment. De son côté, Pierre, ne voulant rien livrer au hasard, se rapprochait pour ne tirer qu'à coup sûr. Mudji-Kafiz ne se souciait pas d'abîmer une jolie frégate dont il ferait plus tard un corsaire. L'unique dessein de Pierre était de mettre promptement hors de combat le premier des chasseurs pour aller ensuite, selon la classique ruse du dernier des Horaces, attaquer successivement chacun des autres. Au grand étonnement de tous, les deux ennemis s'avançaient donc silencieux, joutant de ruse, se tenant prêts à se déconcerter mutuellement par l'adresse de leurs manœuvres.

« A démâter, canonniers! avait commandé Pierre, et ne tirons pas avant l'ordre. »

Les canons chargés de boulets ramés étaient pointés en bonne hauteur. La masse de l'équipage se tenait, cordes en main, prête à exécuter les mouvements de voiles. Le meilleur des timonniers était posté à la barre du gouvernail.

« Le capitaine, dit Maclou le malin, a l'air d'un chat qui guette un rat.

— Un! dis donc trois! fit le pointeur de la pièce dont l'intrépide garçon était le boute-feu.

— Pardonnez, chef, repartit Maclou, un rat et deux souris.

— Au fait, reprit le chef de pièce, la première bouchée est la plus grosse et la plus dure à avaler.

Ces intéressants commentaires et foule d'autres analogues furent interrompus par des commandements successifs qui changèrent brusquement la situation. Mudji-Kafiz, si bon manœuvrier qu'il fût, ne put empêcher l'habile la Barbinais de le prendre en enfilade, c'est-à-dire dans le sens de la longueur.

« Feu! » commande le Malouin.

Et dix-huit boulets ramés fauchent la mâture de la galère. La mitraille balaye en même temps la foule des forbans qui, massés sur le tillac, se disposaient à sauter à l'abordage. Le seul de leurs canons placé de manière à faire feu, long coursier de bronze braqué à l'extrême avant, est démonté par la chute même des antennes et des mâts.

Pierre profite de l'inexprimable confusion qui règne à bord pour envoyer à bout portant une seconde bordée de boulets pleins à la hauteur de la flottaison et pour lancer de ses hunes sur le pont de l'ennemi des grenades et des pots incendiaires qui mettent le feu à ses voiles.

Mudji-Kafiz démâté, coulant bas et en proie aux flammes, serait perdu sans ressources, si Pierre n'était forcé de l'abandonner pour courir sus aux deux chebecs.

« Joli coup de commerce! dit Maclou le malin, pas un blessé, pas une avarie et filant la queue en trompette.

— Sublime! » s'était écrié Raoul.

Pierre dit modestement :

« Notre succès est dû surtout à l'outrecuidance de ce coquin qui, se croyant sûr de nous enlever à l'abordage, n'a pas ouvert le feu avant que je fusse dans ses eaux.

— Doucement, capitaine, fit Raoul, le gaillard a manœuvré serré en marin qui entend son affaire ; mais vous, vous avez si bien fait qu'il n'a pu nous accoster. »

Pierre ne répondit point.

« Les autres se ravisent, murmura-t-il avec douleur, et s'apprêtent à se soutenir mutuellement. »

Dès qu'on fut à portée de canon, ils commencèrent à tirailler. L'action cette fois était aussi sérieuse d'une part que de l'autre, et cependant, grâce à son nombreux personnel, Mudji-Kafiz se débarrassant de sa mâture, combattait à la fois l'incendie et la voie d'eau.

Les péripéties du second engagement furent terribles.

Pierre évite de se laisser approcher et obtient tout d'abord quelques avantages ; il abat les antennes, il brise les mâts, il ouvre des voies d'eau dans les flancs des deux agresseurs ; mais ceux-ci, avec leurs pièces de chasse pointées par des renégats, artilleurs beaucoup plus adroits que les Maures ou que les Turcs, ne visent qu'à la mâture.

Au bout de quelques minutes, ils l'atteignent.

Le grand mât du *Saint-Malo* est coupé presque au ras du pont.

« Diable ! fit Maclou le malin, voici qui se gâte. C'est le cas de se souvenir de sa promesse à mademoiselle de Beauchesne. »

La manœuvre était entravée, et les Algériens, sans souci du salut de leurs propres bâtiments, armaient leurs longs avirons pour donner l'abordage.

Admirablement secondé par ses matelots, par ses officiers, et entre autres par l'intrépide Raoul de Beauchesne, Pierre a eu le temps de se dégager de son grand mât, de consolider le reste de sa mâture et de reprendre une allure manœuvrante, mais il est forcé de dédoubler son monde pour armer les deux côtés à la fois.

Ce n'est point tout encore, Mudji-Kafiz, voyant que sa galère va couler, a mis à la mer sa chaloupe armée en felouque, et tous ses canots jusqu'au moindre esquif ; il y fait descendre ses gens et se dirige vers le lieu de l'action dans le dessein de reprendre le commandement général en montant à bord du *Saint-Malo*.

Ainsi, avec un équipage de cent cinquante hommes, dont un grand nombre déjà blessés, on va de tous les côtés en même temps, recevoir l'assaut de près de cinq cents ennemis.

Pierre de la Barbinais sent que sa perte est infaillible, mais le convoi est sauvé, il en est sûr, et il ne désespère pas non plus du salut de ses braves compagnons. Son front s'illumine de l'auréole du sacrifice. Sa main presse sur son cœur un pli sous double enveloppe :

« Abeline ! Raoul ! pensait-il, en mourant pour mon devoir, je m'acquitte envers vous de toutes mes dettes de cœur. »

De son poste de combat, Raoul le contemplait avec admiration. Jamais il n'avait vu face humaine ainsi resplendissante ; aussi bien n'avait-il jamais vu de martyr mourant. Les dévouements devant la mort ont des rayons divins. Pierre, en son âme, bénissait l'union de son rival et de sa bien-aimée ; il priait Dieu pour leur bonheur.

« Canonniers ! commanda le jeune capitaine, chargez à double paquet de mitraille et attendez ! On ne fera feu qu'à bout portant. Tout le monde sur le pont ! à plat et à couvert au ras du bastingage. Lieutenant, faites une ronde en bas. »

Les hommes occupés au passage des poudres et des projectiles, tous ceux dont le poste de combat est dans l'intérieur du bâtiment, les blessés même obéirent à ces commandements qui indiquaient une résolution désespérée.

« Messieurs les officiers, à l'ordre ! » ajoute Pierre.

Le premier lieutenant du *Saint-Malo*, Raoul et ses deux collègues, s'avancent le sabre en main.

« Messieurs et amis, dit solennellement le capitaine, immédiatement après la bordée, tenez-vous prêts chacun avec votre division d'abordage à vous jeter dans ces embarcations qui vont nous accoster. Emparez-vous-en, poussez au large et ralliez le convoi, qui n'aura plus rien à craindre.

— Mais vous ? capitaine ! » s'écrient à la fois les quatre officiers.

Pierre, saisissant une mèche allumée, répond simplement :

« Le capitaine ne quitte son bord que le dernier ! A vos postes, messieurs ! »

Et il se dirige vers le panneau qui conduit à la soute aux poudres.

Raoul lui prend la main :

« Pierre, tu veux mourir... sans moi !

— Matelot, à chacun son devoir, le tien est de porter toi-même ce message à son adresse.

— Non ! à moi ce boute-feu !

— Monsieur de Beauchesne, répliqua sévèrement le capitaine du *Saint-Malo*, ma vie vous est-elle donc plus chère que mon honneur ? »

Et sur ces mots qui réduisaient Raoul au silence, il lui remit son pli cacheté, ouvrit les bras, le serra contre son cœur et lui dit avec effusion :

« Adieu, mon ami, mon frère, mon matelot, mon second moi-même, adieu !... Et maintenant cours à ton poste ! »

Raoul, les larmes aux yeux, obéit.

« En douceur ! s'était dit Maclou le malin, en douceur, voici la minute. »

Des deux côtés du navire des craquements violents et des hurlements formidables ; les deux chebecs s'accrochaient. En même temps, par l'avant et par l'arrière accostent les barques de Mudji-Kafiz.

« Attention ! a commandé Pierre, les quatre divisions parées au contre-abordage ! — Feu partout ! — Debout ! Vive Saint-Malo ! »

Un moment d'indescriptible horreur suit ces ordres suprêmes.

La mitraille fauche plus de deux cents pirates. Tous les autres, aux cris d'Allah, s'élancent à bord où ils ne rencontrent plus de résistance, car la retraite agressive des Malouins, conduits par leurs officiers, laisse le navire aux assaillants.

Le premier et le second lieutenant, avec leurs divisions de contre-abordeurs, fondent dans les canots accrochés à l'avant, taillent en pièce ou jettent à l'eau tous les corsaires, s'emparent des avirons et poussent au large.

Raoul, avec un cri de désespoir, s'élance dans un frêle esquif accosté sous la voûte du gouvernail.

Dix hommes qui le suivent s'en emparent, et, forçant de rames, s'éloignent du bord, tandis que, palpitant de douleur, le noble ami de Pierre a les yeux fixés avec égarement sur la frégate remplie d'Algériens.

Moins heureux que ses trois collègues, le quatrième lieutenant périt en essayant d'enlever la felouque montée par Mudji-Kafiz.

Le rusé renégat, qui tenait à ressaisir l'autorité supérieure, avait d'abord accosté *le Saint-Malo* par la hanche; mais devinant le danger, il avait débordé coup sur coup. Les Malouins de la division conduite au contre-abordage par le quatrième lieutenant, tombèrent à la mer, furent massacrés dans la felouque ou frappés par derrière avant d'avoir pu quitter leur bord. Mudji-Kafiz devenait simple spectateur.

Il n'était pas à dix brasses du navire, quand une explosion épouvantable enveloppa dans la même catastrophe *le Saint-Malo* et les deux chebecs. Le feu avait été mis aux poudres de la frégate qui sauta chargée de forbans.

Les trois croiseurs algériens avaient péri.

Le riche convoi de messires les armateurs Malouins était sauvé.

Les canots montés par le premier et par le second lieutenant s'en rapprochaient à force de rames, ainsi que l'esquif de l'infortuné Raoul, navré au point de ne pas admirer avec l'enthousiasme d'un marin, la fin héroïque de son loyal ami et rival Pierre de la Barbinais.

A bord des trois embarcations, un cri de surprise et de joie s'échappa bientôt de toutes les poitrines.

« Le capitaine... vivant! »

Pierre de la Barbinais était debout à l'arrière de la felouque de Mudji-Kafiz.

Raoul s'écria :

« Retournons au combat! Allons délivrer le capitaine prisonnier de ces monstres.

— Je le voudrais, répondit avec tristesse le premier lieutenant devenu chef de l'expédition, mais nous n'avons plus une cartouche. La felouque est armée d'une coulevrine et de quatre espingoles; elle est montée par plus de cinquante mousquetaires. Notre devoir, monsieur de Beauchesne, est de rallier le convoi et de le conduire à bon port. D'ailleurs, regardez! »

Pierre, comme s'il devinait ce douloureux débat, avait impérieusement étendu son bras droit qui n'était pas encore enchaîné. Du geste, il ordonnait de n'aviser qu'au salut des marchands.

Il fallut bien que Raoul se résignât à rejoindre le gros de la flotte, laquelle, peu de jours après, eut le bonheur d'atterrir à destination, grâce au dévouement du capitaine Pierre de la Barbinais, qui, disait-on, avait fait sauter sa frégate, et qui, cependant, chose incroyable, avait survécu à l'explosion, puisque tous ses compagnons l'avaient parfaitement reconnu parmi le petit nombre des prisonniers restés au pouvoir des Barbaresques.

Maclou le malin était l'auteur de cet invraisemblable coup de théâtre.

IX

Le fils du sultan de France.

Maclou le malin avait fait des siennes.

A peine le premier lieutenant venait-il de rendre compte de sa ronde dans la cale et l'entrepont, et d'annoncer à Pierre qu'il n'y restait personne, que Maclou, à la faveur de la confusion, s'y glissa sans être vu.

Or, au dernier moment, tandis que les Malouins s'emparaient des canots et que les Algériens, aux cris d'Allah, envahissaient la frégate, le jeune capitaine, mèche allumée en main, descendait vers la soute, quand un homme, montant en sens contraire, le saisit par les jambes, et faisant un effort herculéen, le précipita par-dessus le bord.

Le brave garçon, du reste, retourna aussitôt vers l'escalier avec la louable intention de mettre le feu aux poudres; mais l'explosion, parfaitement préparée par ses propres soins, l'empêcha de poursuivre sa route. Pendant les quelques minutes précédentes, il avait accumulé autour de l'ouverture du magasin aux poudres tant de matières incendiaires, et mis le feu en tant d'endroits avoisinants, que le coup de grâce fut inutile. Il se sentit donc lancé à une hauteur prodigieuse, si bien qu'il eut le temps de se dire :

« A la bonne heure! cette fois-ci au moins je n'ai pas manqué mon coup! pas vrai, mademoiselle Miquelle? »

Sa dernière prière était faite depuis un bon moment. Il tourbillonnait en l'air au milieu de débris enflammés dont aucun ne l'atteignit; puis avec une vitesse effroyable, il retomba les mains en avant.

Non moins chanceux que ne le fut, en 1625, le chevalier de Razilly, ou que ne devait l'être, en 1827, le pilote Trémintin, il ne rencontra dans sa chute aucun débris, et bien qu'un peu moulu, se retrouva en pleine eau avec l'entière jouissance de ses quatre membres.

« Bonne sainte Vierge, bonne sainte Anne, grand saint Michel, grand saint Malo, bien obligé! fit-il. Si je croyais revenir d'ici, je veux bien que le diable me fricasse sans petits oignons! »

Accroché bientôt après à un espar flottant, il vit que son capitaine venait d'être fait prisonnier. Il vit aussi que les canots et l'esquif de Raoul rejoignaient le convoi.

« Chien de sort! murmura-t-il. Esclave! ce n'est pas gai! mais mon capitaine peut encore avoir besoin de mes services, attrape à nager! »

Mudji-Kafiz le fit recueillir.

« Misérable drôle! s'écria Pierre à sa vue, qu'as-tu fait?

— Pardon, répondit Maclou en se mettant à genoux et d'un ton vraiment lamentable, je voulais tout simplement mourir à votre place.

— Et tu vis!... Et tu as failli détruire mon ouvrage!

— Pardon, mon capitaine, j'avais allumé plus de vingt mèches dont les bouts pendaient dans la soute, j'avais mis le feu aux effets de l'équipage, dans le magasin aux voiles, et à la provision d'eau-de-vie...

— Ah ! ah ! fit la Barbinais, ce n'était pas trop mal.

— Et si je vis, mon capitaine, c'est par raccroc, sans qu'il y ait de ma faute.

— Relève-toi donc, dit Pierre dont les mains venaient d'être chargées de fers et dont le front serein avait un tel air de majesté, qu'une idée lumineuse traversa tout à coup l'esprit du rusé capitan Mudji-Kafiz jusque-là sombre, inquiet et singulièrement perplexe.

Ali-Agha, souverain seigneur de la régence d'Alger, et qui, sur ses propres deniers, avait fait tous les frais de l'armement des trois croiseurs, ne pêchait point par excès d'indulgence. Un riche convoi manqué au passage, trois beaux bâtiments de guerre totalement perdus, il y avait là de quoi faire empaler tous ses favoris les plus chers. Aussi, Mudji-Kafiz, avec sa felouque, songeait-il à jouer quitte ou double, à forcer de voiles et de rames, et à donner dans le convoi, quoique la plupart des navires marchands portassent du canon, lorsque tout à coup il se sentit sauvé.

« Allah ! Allah ! Dieu est grand ! s'écria-t-il. Réjouissons-nous, mes braves compagnons ! jamais Alger n'a fait plus riche capture que la nôtre. Ce prisonnier est le propre fils du sultan de France. Je viens d'entendre son esclave le lui dire à lui-même. Sa rançon vaut dix fois le convoi qui nous échappe, vingt fois nos trois navires coulés ou brûlés. Allah ! Allah ! gloire à Dieu et à Mohammed son prophète ! »

Avant que la felouque eut regagné les îles Zafarines, il n'était turc ni maure, matelot, soldat ni rameur qui n'eût été prêt à jurer sur le Koran que le capitaine prisonnier était le propre fils de l'empereur de France, comme on intitulait alors, de Maroc à Tripoli, sur tout le littoral barbaresque, le roi Louis XIV, ainsi que l'attestent les protocoles des divers traités du temps.

Pierre de la Barbinais dut à l'étrange ruse du renégat Mudji-Kafiz des égards fort peu ordinaires.

« Mon capitaine, disait Maclou qu'on lui avait laissé pour serviteur, un bel appartement, un jardin, de la musique un brin sauvage, mais qui a son charme tout de même, du vin et du jambon quand l'Agha s'en prive, comme un sot ! Franchement, on pourrait être plus malheureux que nous !

— Être surveillé de plus près que tout autre captif ! Aucun projet d'évasion n'est possible !

— Pardonnerez, capitaine. Il y aura mèche.

— Mieux vaudrait ramer la galère ou travailler aux champs ! mieux vaudrait avoir péri !

— Encore des reproches ! murmura le pauvre Maclou.

— Non ! à toi, jamais ! sois tranquille. Pour qui donc m'a-t-on pris ? Quelle rançon vont exiger nos maîtres ?...

— La ville de Saint-Malo vous doit votre délivrance et un peu la mienne par-dessus le marché. M. de Beauchesne arrimera la chose, soyons calmes ! »

Maclou, continuant à ne douter de rien, avait arrangé à sa manière un petit roman qui ne manquait pas de bon sens.

« Pendant que nous sommes ici au frais, buvant le vin d'Espagne de l'agha Ali, mademoiselle Abeline et M. de Beauchesne se marient tout en s'occupant de notre rançon, et au retour on fait la noce, la vraie noce de mon capitaine avec mademoiselle Miquelle. »

Mais Pierre de la Barbinais pensait avec amertume :

« Abeline et Raoul me savent vivant... et me voici captif pour la vie ! »

X

Volontés dernières.

« En mer, à bord du *Saint-Malo*.

» Raoul, mon frère, mon matelot,

» La première parole que j'aie entendu sortir de votre bouche, s'adressait à notre chère Abeline. Vous lui disiez : « Ceux que j'aime un jour, je les aime pour la vie. » A votre accent, je sentis que j'avais un rival.

» Depuis, j'ai lu dans votre grand cœur comme dans un livre ouvert.

» Par cela même que j'étais un obstacle à vos vœux, vous, Raoul, avec une constance chevaleresque, vous étiez toujours prêt à vous exposer pour moi.

» Vous ne savez combien de fois vous m'avez sauvé. Dieu le sait, moi aussi.

» Pour vous prouver ma reconnaissance, que faire pourtant? Depuis l'enfance, j'aimais Abeline; elle partageait mes sentiments ; mon union avec elle devait combler les espérances de Nicolas Trouin mon bienfaiteur ; enfin, chose impossible, eussé-je été capable de renoncer à sa tendresse, vous, Raoul, n'auriez jamais accepté un sacrifice indigne de notre amitié fraternelle.

» Je vous plaignais donc, tout en suivant ma route, sans provoquer vos confidences, sans tenter de vous offrir aucune consolation ; je ne pouvais rien, moi vivant.

» Mais je meurs, et je puis tout, car les volontés d'un mourant sont sacrées.

» Quand vous ouvrirez cette lettre, je ne serai plus, ou ma mort sera infaillible.

» Je vous lègue mon cœur, mon amour pour Abeline, et le soin de son bonheur qui sera le vôtre.

» L'âme généreuse de mademoiselle de Beauchesne, son amie comme vous fûtes mon ami, saura préparer les voies avec tous les ménagements désirables. Dans un langage pieux, elle lui dira que, frères par le cœur, nous ne faisions qu'un, que vous et moi nous l'aimions d'un même amour, que je me survis en vous, et que *les matelots* ont accoutumé d'en user comme je le fais.

» Mademoiselle de Beauchesne me pardonnera la tâche pénible que j'ose lui imposer. J'étais votre frère, j'avais le droit de la regarder comme ma sœur ; je la vénérais comme un ange pour ses vertus charitables et filiales ; son caractère énergique était l'objet de mon admiration. C'est en elle que je place ma confiance en la priant de recevoir mes adieux.

» Et à vous, matelot, que je confonds désormais avec Abeline, à vous mes dernières pensées.

» P. DE LA BARBINAIS. »

Cette lettre avait-elle été écrite avant ou depuis les fiançailles? Aucune date ne l'indiquait. Raoul la lut en pleurant; il la relut cent fois.

Au manoir des Tertrées, où l'on connaissait déjà la nouvelle de la captivité de Pierre, il la remit à sa sœur Miquelle en disant :

« Sa délivrance est mon unique dessein. Et puisqu'il vit, sa lettre pour Abeline restera entre tes mains, n'est-ce pas? »

Quel pinceau rendra l'expression des traits de Miquelle quand, à son tour, elle lut ce qu'avait écrit son héros. Ses yeux restèrent secs. Un étau d'acier n'eût pas serré son cœur plus cruellement que ses émotions, quand elle prit la seconde lettre, et dit d'une voix étouffée :

« Non sans doute, puisqu'il vit, Abeline ne doit rien savoir! »

Il y avait à Alger un honnête garçon qui, bien certainement, aurait pensé tout le contraire. Mais les fils dont est tissue l'existence humaine s'entrecroisent en se nouant de telle sorte, que les plus généreux sentiments peuvent y faire obstacle au bonheur.

Cependant, à Saint-Malo, les armateurs, instruits par leurs correspondants de Marseille, avisaient déjà aux moyens de faire rendre à la liberté le loyal capitaine dont le dévouement avait sauvé leur convoi.

« Ma fille se meurt de douleur. Vous avez exigé le sacrifice de toutes nos espérances, s'écriait le vieux Trouin dont les emportements étaient excusés par ses collègues.

— Patience, lui disaient-ils, nous faisons grandement les choses. Une rançon triple des rançons ordinaires vient d'être votée d'acclamation. Votre fils vous sera rendu. »

Raoul et Miquelle se présentèrent ensemble devant Abeline.

« O nobles et chers amis, leur dit-elle, j'avais le pressentiment de mon malheur. Bien des fois Pierre était parti pour des campagnes hasardeuses; bien des fois j'avais été inquiète et troublée, sans que mes angoisses eussent jamais approché de celles du soir de nos fiançailles. Mon père luimême, lui, vieux marin qui a bravé tous les dangers, avait perdu sa confiance en l'avenir. Il ne faut pas jeter de défi à la Providence. Pierre, mon noble fiancé, je t'ai perdu pour toujours!

— Non, mademoiselle, non, dit vivement Raoul, vous le reverrez, dussé-je aller prendre sa place! »

Miquelle, frappée d'admiration, embrassa son frère avec une sorte de transport fiévreux; Abeline éperdue comprenait à peine; elle le regarda fixement, puis saisissant sa main elle l'arrosa de larmes :

« Vous! sacrifier votre liberté pour lui!... pour nous!... Mais de l'or, beaucoup d'or doit suffire. Mon père donnera tout ce qu'il possède.

— Raoul, dit Miquelle avec lenteur, vous êtes venu vous mettre aux ordres du conseil de Saint-Malo qui veut le rachat; c'est bien! Écoutez-moi. Vous m'avez cédé votre droit d'aînesse, vous avez voulu que vos parts de prise pussent un jour être ma dot. Vous joindrez cette somme aux autres, car la rançon d'un capitaine tel que M. de la Barbinais sera, je le crains, bien considérable.

— Eh quoi! fit Abeline, toi aussi tu sacrifierais ton avenir! »

Mademoiselle de Beauchesne sourit de son plus douloureux sourire, elle qui avait les secrets de tous, mais dont aucun des autres ne connaissait le secret; puis, elle répondit simplement :

« Comme Raoul est son frère, ne suis-je point ta sœur? »

Abeline, joignant les mains, se mit à genoux et s'écria :

« Mon Dieu, vous voyez quelle est leur grandeur d'âme! Seigneur, bénissez-les, protégez-les, et daignez prendre pitié de nous! »

....

Deux mois après, Raoul de Beauchesne, ayant pris passage à Marseille sur un navire parlementaire, descendait avec deux frères de la Merci au fond de la darse d'Alger. Une escorte de soldats turcs les conduisit à la demeure du révérend père Vacher, vicaire apostolique remplissant les fonctions de consul de Sa Majesté Louis XIV.

XI

L'audience de l'Agha.

Pour punir les insultes continuelles des barbaresques et soutenir les droits de la France sur une côte où, depuis 1561, elle avait des établissements sédentaires (1) trop souvent attaqués par les indigènes, une expédition composée de soixante-trois voiles, dont quinze vaisseaux et dix-neuf galères, avait débarqué six mille hommes devant Djidjéli. Malheureusement, le plus fâcheux désaccord régnait entre François de Vendôme, duc de Beaufort, chef de l'armée de mer, et le général de Gadagne, commandant des troupes de terre.

Profitant de cette mésintelligence, les Kabyles et les Turcs parvinrent, au bout d'un mois, à contraindre les Français à battre en retraite.

Ce succès récent avait singulièrement accru l'arrogance du fameux agha Ali, homme fort adroit qui, en 1659 (2), s'était emparé du gouvernement au détriment des pachas envoyés de Constantinople par le Sultan, et que la fortune semblait favoriser sur terre aussi bien que sur mer.

Malheureux intermédiaire entre les esclaves francs et leurs oppresseurs, consul de nom, exposé à toutes les avanies, et dont la présence n'était tolérée que par intérêt, puisqu'il avait la pieuse mission de négocier le rachat des captifs, le père Vacher n'obtint qu'avec des peines infinies une audience en faveur du seigneur français qui venait, disait-il, traiter de la rançon du capitaine Pierre de la Barbinais.

Le favori Mudji-Kafiz avait mis des obstacles de tous genres à cette négociation; compromis comme il l'était par ses revers maritimes, le renégat ne

(1) Le bastion de France, situé à l'est de Bone, et plusieurs autres points désignés sous le nom de *concessions*, dont l'occupation la plus ancienne remonte à 1390.

(2) Hiérarchiquement, dans la Régence, l'agha n'occupait que le second rang, mais il était chef de la milice par opposition au pacha, dont l'autorité devait inévitablement périr sous les coups du pouvoir prétorien.

négligea rien pour surexciter la défiance et la cupidité des principaux membres du divan, tels que le vieux raïs Mohammed Trick et son gendre Baba-Hassan, grands ennemis de la France.

L'agha Ali reçut pourtant Raoul. Celui-ci exposa simplement la vérité. Malgré la traditionnelle gravité musulmane, les membres du divan souriaient avec mépris, tandis que le père Vacher traduisait ses paroles et disait que le capitaine Pierre de la Barbinais, chargé par messires les bourgeois de Saint-Malo de l'escorte d'un convoi, ayant généreusement succombé pour l'accomplissement de sa mission, ses armateurs envoyaient le seigneur de Beauchesne, son ami, pour traiter de son rachat.

« Ruse d'enfants, fit Mudji-Kafiz à demi-voix.

— Jeune homme à langue double, dit sévèrement l'agha, te ferais-tu un jeu de notre patience? Crois-tu que j'ignore la qualité de mon captif? Va, retourne vers ton empereur; ta barbe n'est pas assez blanche. »

Raoul, consterné, demandait quelle était la prétendue qualité du prisonnier.

« Tu diras à ton maître, reprit l'agha, que je veux, pour lui rendre son fils, autant de vaisseaux qu'il en a envoyés contre moi, et un tribut annuel de cent mille piastres fortes.

— Mon Dieu, s'écria Raoul, ils prennent Pierre pour un prince! Quelle est cette folie?

— Ce n'est point une folie, répondit avec tristesse le père Vacher démêlant la perfidie qu'il essaya de démasquer au risque d'encourir le courroux du divan.

— Seigneur agha, dit-il, vaincu par un seul navire quand il en avait trois, Mudji-Kafiz a inventé une fable, afin d'échapper à la disgrâce.

— Par Mahomet, ceci est le comble de l'impudence, interrompit le capitan en assénant un violent coup de bâton sur les épaules du religieux, qui poursuivit avec calme :

— Sa Majesté Louis le Quatorzième n'a pas encore trente ans, votre captif en a plus de vingt-cinq.

— Menteur impur! reprit le rènégat menaçant de nouveau le vénérable religieux, tu vas te faire assommer. »

Raoul, transporté de colère, lui arracha le bâton, l'en frappa en plein visage et dit à l'agha :

« Chasse cet homme qui nous outrage! »

Bien qu'il s'exprimât en français, on le comprit. Les membres du divan se levaient irrités. Mudji-Kafiz tirait son sabre. Raoul, jetant la canne par terre, porta la main à son épée.

« Imprudent! » murmura le père Vacher qui se plaça devant lui.

Mais l'agha, imposant le silence, dit sévèrement à son favori Mudji-Kafiz :

« De quel droit, homme de rien, te permets-tu d'agir sans mes ordres? Qui es-tu pour élever la voix? Celui qui frappe, mérite d'être frappé. On t'accuse de m'avoir menti, et c'est avec un bâton que tu te défends! Je veux savoir, moi, qui de toi ou de ces chrétiens a eu l'audace de me tromper. »

Le renégat, pâle de fureur et d'effroi, répondit pourtant :

« Le captif est fils d'un sultan de France, je le jure par le nom sacré du prophète. Si Louis le Quatorzième n'a pas l'âge de trente ans, eh bien, il est son frère. D'ailleurs, en envoyant contre nous une armée et une flotte de soixante-trois navires, l'empereur franc prouve combien il tient à sa délivrance. »

Le serment et les paroles du capitan produisirent une impression marquée sur les membres du divan et notamment sur le vieux raïs Mohammed Trick et sur Baba-Hassan son gendre.

Ali-Agha ordonnait d'introduire le prince esclave. Mais après un instant de réflexion :

« Gardes! s'écria-t-il, allez chercher le bourreau et ses aides. Des brodequins, du fer, du feu, de l'eau! »

Le capitan Mudji-Kafiz frissonna. Le père Vacher ne put contenir un soupir profond.

« Que vient-il de commander? lui demandait Raoul.

— La question contradictoire.

— O mon Dieu, tous mes efforts n'aboutissent qu'à le faire mettre à la torture! » murmura le jeune gentilhomme avec l'accent du désespoir.

Quant aux membres du conseil, mollement accroupis sur les divans de la salle d'audience, leurs mouvements approbateurs prouvaient que la décision de l'agha surexcitait leur intérêt et donnait satisfaction à leur curiosité.

G. DE LA LANDELLE.

(La fin au prochain Numéro.)

RIQUET A LA HOUPPE



I

Le 18 août 186..., une soixantaine de petites filles s'ébattaient gaiement dans un vaste jardin bien clos et voilé par l'ombre discrète de grands marronniers. Le soleil couchant dorait la cime des arbres et traçait des rayons lumineux sur la pelouse sombre. Le ciel était bleu, les oiseaux chantaient, non point ces oiseaux sauvages et craintifs qui ne se font entendre que dans la solitude des

bois, mais les hardis et familiers petits chantres qui peuplent les bosquets et les charmilles.

Dominant ces voix légères, les jeunes filles riaient, s'interpellaient, s'agaçaient gentiment et vocalisaient aussi. — Quelques-unes étaient déjà grandes et belles, beaucoup n'étaient encore que d'heureux babies ; il y en avait peu de laides — tant il est vrai que la joie embellit — pas une n'était triste ou seulement sérieuse.

Une religieuse marchait lentement au milieu d'elles. D'autres religieuses apparaissaient au fond du jardin, sous les arcades d'un couvent dont les murailles noires jetaient de grandes ombres irrégulières sur le sable des allées.

A chaque instant, une sœur converse sortait du cloître, descendait les degrés moussus d'un large escalier de pierre, et s'approchait des jeunes personnes en prononçant un nom. Celle à qui appartenait ce nom disait adieu à ses compagnes, saluait la religieuse qui l'embrassait, et s'élançait en courant dans la maison.

La sœur la suivait d'un pas moins alerte pour revenir un moment après. Et tant elle alla du couvent au jardin et du jardin au couvent, qu'au soleil couché il ne restait pas une fillette sous les marronniers.

Ce jour était celui de la distribution des prix ; l'intéressante cérémonie venait d'être achevée, et déjà les parents des élèves s'empressaient de les réclamer et de les emmener bien vite.

La clef des champs avait été donnée à la moitié à peu près des petites filles, lorsqu'une jolie voiture de campagne, attelée de chevaux vifs, d'une belle couleur alezan doré, entra avec bruit dans la cour. A cette heure, toutes les portes étant ouvertes, les pensionnaires purent apercevoir l'élégant équipage.

« C'est nous qu'on vient chercher, Gabrielle, dit une grande jeune personne brune, aux yeux noirs et brillants, à la physionomie expressive et charmante. Rentrons vite. Je reconnais les chevaux de bonne-maman.

— Tu ne les as pourtant vus qu'une fois, répliqua Gabrielle, douce petite fille de seize ans, blonde, blanche, rose, mignonne de taille, et admirablement jolie.

— Oh ! une fois ! s'écria la belle brune.

— Une fois ou deux, Suzanne. Il n'y a pas si longtemps que notre pauvre grand'mère ne vient plus à Paris en patache, et au couvent en fiacre. Il ne faut point rougir pour cela, cousine, ce sont des choses que personne ici n'ignore.

— Je n'ai pas rougi, dit Suzanne d'un ton irrité, sans songer que ses joues en feu lui donnaient un démenti formel.

— Mademoiselle Suzanne Jervy et mademoiselle Gabrielle Langevin, appela la sœur converse, du haut du perron.

— Eh bien ! cousine, me trompais-je ? demanda Suzanne triomphante.

L'éducation de ces jeunes filles était terminée, ou du moins elles sortaient du couvent pour n'y plus revenir, ce qui fit que les autres pensionnaires les regardèrent s'éloigner avec un peu d'envie.

« Sont-elles heureuses ! s'écria une petite fille.

— Heureuses ? pourquoi cela ? demanda la religieuse qui présidait à la récréation. Est-ce parce qu'elles sont orphelines et seules au monde avec une aïeule souffrante et âgée ?

— Non, madame, c'est parce qu'elles ont plusieurs millions à partager entre elles deux, et qu'elles vont être libres comme l'air.

— Et comment ont-elles acquis ces choses ? le savez-vous, Berthe ? Par la mort de leur grand oncle, leur bienfaiteur.

— Qui les détestait ! chuchota Berthe à l'oreille de ses compagnes ; j'en suis sûre, je l'ai entendu dire chez maman. Madame, reprit-elle tout haut, Suzanne et Gabrielle ne peuvent être bien affligées de la perte d'un parent qu'elles ne connaissaient point. Car leur grand-oncle, M. Jervy, était brouillé avec sa belle-sœur, qui est l'aïeule de ces demoiselles, et l'on dit même...

— Chut ! chut ! dit la religieuse ; peu importe ce qu'on dit, vous ne devez point répéter ces médisances. »

Berthe, l'insoumise, tenait à conter son histoire jusqu'à la fin. Puisque la religieuse refusait de l'entendre, elle prit à part ses meilleures amies et continua ainsi :

« M. Jervy n'avait nullement l'intention de laisser sa fortune à ses petites-nièces. Mais comme il possédait une santé excellente, il négligeait de faire son testament. Il mourut presque subitement, il y a six semaines. Suzanne et Gabrielle étaient ses plus proches parentes. Elles héritèrent bien à propos ; les pauvres filles étaient sur le point d'entrer en qualité d'institutrices chez des personnes de ma connaissance.

— Oh ! dit une des amies de Berthe, jamais Gabrielle n'eût été en état de remplir de telles fonctions. Elle est d'une ignorance !... Elle n'a guère profité de l'éducation qu'elle a reçue.

— Ce n'est point sa faute. La chère enfant a l'intelligence si bornée ! reprit une autre médisante.

— On ne peut pas tout avoir, esprit et beauté, fit observer une troisième; Gabrielle est remarquablement jolie.

— La belle et la bête, dit Berthe d'une voix mordante.

— Pas si haut, reprirent ses compagnes effrayées. Si madame entendait !... Elle a menacé de punir sévèrement celles qui donneraient à Gabrielle ce vilain surnom. »

Pendant que ces propos s'échangeaient sous les marronniers, les alezans dorés emportaient Suzanne et Gabrielle en leur château de Neuville-sur-Seine. Cette propriété de Neuville, qui comprend un hameau tout entier, des fermes, des forêts magnifiques, était la résidence de prédilection de feu M. Louis Jervy. Sa belle-sœur, qui avait eu la consolation de l'embrasser sur son lit de mort, s'était installée au château et n'en était pas sortie depuis. Auparavant, elle vivait pauvrement, dans un petit village aux environs de Paris, n'ayant d'autres ressources qu'une pension que lui faisait ce M. Louis Jervy, avec lequel, comme l'avait dit Berthe, elle était bien réellement brouillée.

Cette mésintelligence ne datait pas d'hier; il fallait chercher loin dans le passé pour en découvrir l'origine.

Deux frères Jervy, Lorrains, appartenant à une

pauvre famille d'artisans, étaient venus à Paris dans l'espoir d'y faire fortune. Pour tous deux, cette espérance devint une réalité. Quand ils furent riches, ils se brouillèrent. Comment? Pourquoi? On ne le sut que vaguement à cette époque; à présent, on l'a tout à fait oublié. L'aîné des Jervy mourut jeune encore, laissant une successipn importante, mais embarrassée. Sa veuve et ses enfants ne surent point débrouiller les choses et tentèrent une foule de spéculations qui consommèrent leur ruine.

Il serait trop long de suivre cette famille au milieu de vicissitudes sans nombre; je dirai seulement que, trente ans après la mort de son mari, madame Jervy pleurait la perte de tous les siens, et se voyait, sans ressources, sans appui, chargée de deux petites orphelines, enfants l'une de son fils et l'autre de sa fille.

M. Louis Jervy vint généreusement au secours de sa belle-sœur, il lui fit une pension, et plaça ses petites nièces dans un des meilleurs pensionnats de Paris. Mais il ne leur laissa pas ignorer qu'il n'avait point l'intention de leur faire d'autres libéralités, et qu'elles ne devaient pas compter sur son héritage.

Les deux cousines ne profitèrent pas également des bontés de leur oncle. Si Suzanne, vive, intelligente, spirituelle, se fit tout de suite remarquer parmi les meilleures élèves du couvent, la douce Gabrielle, qui avait une mémoire moins heureuse, un esprit moins prompt, étudia sans grand succès, s'en attrista, se découragea, et finit par ne s'occuper avec goût que de travaux manuels.

Il est juste d'ajouter que, dès qu'il s'agissait de ces ouvrages à l'aiguille, elle était d'une dextérité merveilleuse et d'une adresse incomparable. En une certaine comédie, il est question d'une belle jeune fille qui avait des doigts de fée; telle était Gabrielle. Avec un peu de fil et quelques brins d'acier, elle composait des dentelles dignes d'orner un manteau royal. Un chiffon de soie, un ruban, deux ou trois fleurs lui suffisaient pour créer des parures originales et charmantes.

« C'est une marchande de modes! » disaient les pensionnaires jalouses.

On a vu comment Berthe et quelques autres la nommaient encore.

II

Il était nuit, lorsque les orphelines, accompagnées d'une dame en deuil, qui était allée les chercher au couvent, et qui devait leur servir désormais d'institutrice, ou plutôt de gouvernante, entrèrent, le cœur ému et les yeux humides, dans l'appartement de leur aïeule.

« Soyez les bienvenues, mes chères enfants, dit madame Jervy en les prenant toutes deux dans ses bras. Je vous attendais avec impatience. Sans vous, ce logis est bien triste. J'espère que vous allez l'égayer un peu. Il ne faudra pas oublier pourtant celui à qui vous devez tout : fortune, instruction, bonheur. Priez souvent pour lui, mes chéries... Eh quoi, Suzanne, des couronnes et de beaux livres dorés! autant que cela! Tu en as ta charge, ma mignonne. Combien en tout?

— Dix, grand-mère! dix premiers prix et autant d'accessits, repartit orgueilleusement Suzanne.

— C'est admirable, ma fille. Je ne sais comment te remercier de ce grand plaisir que tu me fais. Mais j'y songe : pour ta récompense, je t'apprendrai tout à l'heure une bonne nouvelle. Et mon petit ange, a-t-il eu quelques couronnes sur ses cheveux blonds? continua la bonne aïeule en regardant Gabrielle..

— Oui, mère, dit cette aimable fille qui posa, avec quelque confusion, une couronne de belles de nuit bleues sur les genoux de la vieille dame; oui, j'ai eu le premier prix de travail manuel.

— Et puis?

— C'est tout, grand-mère.

— Cela suffit, si tu as été bien laborieuse.

— J'aurais pu l'être davantage, balbutia Gabrielle; mais je ne réussissais à rien, et c'est ce qui m'enlevait tout courage. J'ai la tête dure, maman, vous savez.

— La tête d'un ange et le cœur d'un chérubin, repartit l'indulgente aïeule en l'embrassant.

— Comme madame gâte ces demoiselles! fit observer l'institutrice avec un sourire.

— Oui, dit la bonne dame en souriant aussi; oui, c'est vrai, je les gâte un peu; mais vous êtes là, chère madame Robert, pour prévenir et réparer les funestes effets que pourrait avoir mon excessive indulgence. Aussi je vous recommande d'être bien rigide. A présent, mes chères petites, je vais vous apprendre une bonne nouvelle : figurez-vous que j'attends la visite d'un jeune cousin et de sa sœur qui passeront quelques semaines auprès de nous... des orphelins aussi, mes chéries, pauvres et bien intéressants.

— Quel bonheur! dit Gabrielle. Arriveront-ils bientôt, grand'mère?

— Dans une quinzaine de jours. Ils seraient ici depuis un mois, si la cousine ne s'était avisée de tomber malade. Une maladie légère, grâce à Dieu, mais qui ne lui permettait point d'entreprendre un aussi long voyage.

— Un long voyage? répéta Suzanne. D'où viennent-ils donc? J'espère que ce n'est pas du pays iroquois?

— Non, ma fille, c'est seulement de Valmont-lez-Épinal, un village du département des Vosges, où sont nés votre aïeul et votre grand-oncle.

— Bonne mère, dit Gabrielle, vous ne nous aviez jamais parlé de ces cousins.

— C'est que je ne les connaissais pas. Je ne suis en correspondance avec eux que depuis un mois.

— Depuis que vous êtes riche, fit observer Suzanne.

— D'abord, c'est toi qui l'es, ma petite, et non pas moi. Ensuite, qu'est-ce que cela prouve?

— Mais, ma mère, vous dites que ces gens sont pauvres, que vous ne les connaissez pas, et les voici qui, juste à l'instant où la fortune nous arrive... »

L'institutrice interrompit Suzanne par un geste de désapprobation.

« Oh! mon enfant, dit-elle, êtes-vous donc si défiante à votre âge?

— Vous m'avez prévenue, madame Robert, j'allais adresser le même reproche à Suzanne, fit

l'aïeule d'un ton qui n'avait rien de bien sévère. Vous voyez que je sais gronder aussi. Suzette, ma chère enfant, tu as tort de parler de la sorte. Ta seule excuse c'est que tu ne connais point le cousin Marc et sa sœur. Si tu avais lu leurs lettres, tu serais ravie de leur esprit charmant, de leur délicatesse exquise, de l'élévation de leurs pensées et de la noblesse de leur cœur.

— D'après ce que vous dites, chère mère, je vois que ces... personnes ont reçu une éducation soignée. J'espère que, malgré leur peu de fortune, elles occupent un certain rang dans le monde.

— Je crois bien, répliqua l'aïeule en souriant. Marc Jervy occupe un des premiers rangs dans la bonne société de Valmont, où il est maître d'école. »

Suzanne se leva toute saisie.

« Oh ! grand'mère ! dit-elle. Maître d'école! notre cousin ! et il va venir ! Bon Dieu ! que pensera-t-on de nous ?

— Ce qu'on en pensera? mais rien, je suppose. Pourquoi veux-tu qu'on songe à nous à propos de la profession de ce jeune homme? »

Suzanne soupira.

« Cela va nous donner bien du ridicule, murmura-t-elle.

— Je croyais, mademoiselle, que vous aussi, vous aviez eu l'intention de vous consacrer à l'éducation de la jeunesse, » fit observer madame Robert d'une voix lente et grave.

La jeune fille rougit.

« Voyez comme elle devient pourpre, dit l'aïeule. Oh ! la petite orgueilleuse ! Ma fille, tu as bien oublié l'origine de ta famille. Ton grand-père est venu à Paris en sabots, et nous sommes des parvenus, ma pauvre chérie, je crains d'être obligée de te le rappeler souvent. »

Cependant Gabrielle, la figure épanouie et les yeux brillants, se réjouissait de la prochaine arrivée de sa cousine, et faisait sur elle cent questions qui mettaient la fière Susanne au supplice.

« Ainsi, disait-elle, notre jeune parente habite la campagne? que de choses elle va nous apprendre! Je suis sûre qu'elle sait soigner une volière, un rucher, une basse-cour, un jardin. Le croyez-vous aussi, grand'mère?

— Oui, ma fille, je crois que Sabine s'entend fort bien à diriger un ménage. Du moins elle est seule pour conduire celui de son frère. Les pauvres enfants n'ont pas de domestiques.

— Maman, fit observer Suzanne, si ce jeune homme est à la tête d'une école, il ne peut s'absenter pendant bien longtemps.

— Oh ! répliqua madame Jervy, il y a un sous-maître, et puis, tu oublies que voici l'époque des vacances.

— Pensez-vous que notre cousin demeurera ici jusqu'au jour de la rentrée?

— Je l'ignore, mon enfant. Marc et Sabine parlent beaucoup, dans leurs lettres, du plaisir qu'ils auront à nous voir, et point du tout du chagrin qu'ils éprouveront, peut-être, lorsqu'ils seront obligés de nous quitter. Faisons comme eux, réjouissons-nous de leur prochaine arrivée, et ne nous attristons point en songeant à leur départ. »

Susanne soupira de nouveau, se tut, et s'indigna tout bas de l'impertinence de ce maître d'école qui allait venir traiter de cousines, dans leur propre château, deux belles jeunes filles millionnaires.

III

Depuis la mort de son beau-frère, madame Jervy ne faisait de visites à personne, mais elle en recevait beaucoup. Tous ses anciens amis, et une foule de nouveaux qu'elle connaissait à peine, avaient tenu à lui présenter leurs compliments de condoléance mêlés de félicitations.

L'arrivée des jeunes orphelines fut loin de ramener la solitude au logis. Bien au contraire, il y eut une nouvelle avalanche de visiteurs. Chacun désirait voir Gabrielle et Suzanne. Elles plurent toutes deux, celle-là sans y tâcher, celle-ci parce qu'elle le voulut bien.

Après les visites cérémonieuses et graves, vinrent les réunions plus animées et les parties de campagne. Certes, on ne dansa point dans ce château en deuil, on y fit très-peu de musique, on bannit sévèrement les distractions bruyantes et tout ce qui eût fait contraste avec le costume sombre des châtelaines et le chagrin réel de madame Jervy. Mais eût-on la mort dans l'âme, il est permis de se promener à travers champs et à l'ombre des forêts ; à plus forte raison, n'est-il point défendu de prendre le thé avec ses amis. C'est justement ce qu'on fit à Neuville. Une partie en entraîna une autre. Les visiteurs aimaient à parcourir les environs qui étaient curieux à voir; on les conduisit partout. Quand l'excursion devenait trop longue, on goûtait sur le gazon ; pouvait-on renvoyer ces gens à jeun? Il y avait de vieux amis de madame Jervy qui chassaient; la politesse exigeait qu'on les accompagnât sous bois. Il y en avait d'autres qui aimaient la pêche; il fallait bien se promener en yole sur la rivière poissonneuse. Bref, de fil en aiguille, on arriva à faufiler ensemble tous les plaisirs permis en temps de deuil.

Parmi les hôtes les plus assidus de madame Jervy, on distinguait une famille riche et noble. Du moins, si elle ne possédait point ces qualités, elle en avait toute l'apparence. Cette famille se composait de la mère, madame la comtesse du Laurier, majestueuse personne, belle encore ; de deux jolies filles, mesdemoiselles Fernande et Géraldine, trop élégantes, trop contentes d'elles-mêmes, trop dédaigneuses, trop éloignées d'avoir cette timidité modeste qui sied à leur âge, mais charmantes et accomplies à cela près, et enfin de M. le comte Gaston du Laurier, dont je ne décrirai point les qualités et perfections, de peur d'entrer en des détails interminables.

Quatre personnes aussi remarquables ne pouvaient manquer d'exciter la jalousie, la médisance et la calomnie même. Rien d'étonnant donc à ce qu'il courût sur leur compte une foule de propos méchants. Je n'en citerai un ou deux que pour en faire ressortir la malice noire. On disait, par exemple, que leur nom, estropié à dessein, devait s'orthographier ainsi : Lecomte-Dulaurier. On prétendait encore que, sous leur luxe pompeux, se cachait une gêne habilement dissimulée, et que M. Lecomte, pressé par ses créanciers, ne pouvait les apaiser qu'en épousant quelque riche héritière.

Suzanne, Gabrielle, et même la bonne et confiante madame Jervy n'attachaient aucune importance à ces rumeurs perfides, et n'en croyaient pas le premier mot. Toutes trois traitaient la famille Lecomte avec une considération marquée; Suzanne surtout se montrait empressée auprès de la belle comtesse qui, n'étant point ingrate, lui prodiguait à son tour les caresses, les louanges, les mignardises, et semblait véritablement la porter en son cœur. L'innocente Suzanne en était fière et heureuse, se croyant redevable de tout cela à son propre mérite.

Moins expansif que sa mère, M. Gaston ne disait point à la belle jeune fille le bien qu'il pensait d'elle; mais si sa bouche se taisait, ses regards étaient parlants. Ils exprimaient sans cesse une adoration respectueuse, et ce sentiment humble et tendre que les paladins éprouvaient pour la dame de leurs pensées.

Fernande et Géraldine avaient une façon toute différente de témoigner leur amitié à la chère Suzette. Elles affectaient un petit ton protecteur que leur grande connaissance du monde et de ses pompes rendait bien naturel vis-à-vis de cette pensionnaire ingénue. Elles critiquaient ses toilettes, elles lui donnaient des conseils, elles l'appelaient : petite fille, elles raillaient agréablement sa timidité encore un peu gauche, elles lui disaient du haut de leur tête : « Ma bonne, cela ne se fait pas. — Ma chère enfant, vous êtes bien bruyante. — Vous riez trop haut et trop souvent, petite Suzette. — Ma belle, vous dites parfois des choses charmantes, quel dommage que vous y joigniez des réflexions de pensionnaire bizarres et saugrenues. — Pourquoi saluez-vous si gauchement, mon ange? Cela vous donne un air bien emprunté. »

Ces remontrances irritaient l'orgueilleuse Suzanne; néanmoins, elle pardonnait en faveur de l'aimable comtesse et de Gaston, ce preux chevalier. Elle admirait l'aplomb, l'air libre et dégagé des deux sœurs, et faisait son possible pour acquérir un peu de cette assurance. Elle redoutait pardessus tout d'exciter la verve caustique de mesdemoiselles du Laurier; en leur présence elle devenait grave, empesée, guindée, elle était dans des transes continuelles. Non-seulement elle veillait sur elle-même, mais encore sur les autres, sur sa cousine, sur son institutrice, sur les domestiques. Fernande et Géraldine avaient sitôt fait de découvrir le ridicule, même où il n'existait pas! Si elles avaient eu connaissance de la prochaine arrivée du cousin maître d'école! Suzanne pâlissait en y songeant. Mais heureusement Marc Jervy ne venait point et n'écrivait plus.

Un jour qu'on était allé visiter des ruines gothiques, toute la société rentrait au château un peu avant le coucher du soleil. L'aïeule n'avait point accompagné ses enfants et ses hôtes, mais la vigilante madame Robert était là, les yeux toujours fixés sur ses élèves. On revenait à pied, Suzanne l'avait voulu. Elle détestait les promenades en voiture, parce que Fernande et Géraldine, excellentes écuyères toutes deux, profitaient de ces occasions pour exhiber leurs talents équestres et leurs toilettes les plus excentriques. Tandis que les jolies petites maîtresses du logis prenaient place dans de confortables voitures avec les mamans et les grands-pères, mesdemoiselles du Laurier et toute la jeunesse rieuse partaient à cheval, spectacle désagréable pour Suzanne. Aussi elle affectait une grande prédilection pour les courses pédestres, et il fallait bien que chacun trottât sur ses jambes, lorsqu'il lui plaisait d'aller à pied.

Donc, ce soir-là, cette compagnie brillante revenait au château en suivant la grande route. Le soleil enflammait l'horizon, les premières feuilles dorées tombaient dans l'herbe, les petits colchiques lilas émaillaient le gazon, la brise était douce, le ciel pur, la pelouse veloutée, le chemin désert. Désert, je me trompe : deux voyageurs — un jeune homme et une jeune fille — s'avançaient, ayant chacun une petite valise à la main. Ils marchaient d'un pas allègre et venaient à la rencontre des promeneurs. En même temps qu'eux, ils atteignirent l'avenue du château. Ici, ils s'arrêtèrent; les amis de madame Jervy s'arrêtèrent également, soit pour céder le pas à ces inconnus, soit pour les examiner avec plus d'attention. C'est qu'ils étaient étranges tous deux. Le jeune homme avait de grands bras, de grandes jambes, de grands pieds surtout, une taille légèrement voûtée, une figure imberbe et rouge, une large bouche, des lunettes bleues, un paletot étriqué, un pantalon trop court, des bas gris cendre, un chapeau de feutre rond et mou, des mains agitées par une sorte de tremblement convulsif. Il était horrible; chacun riait.

La jeune fille, grande, forte, vêtue d'une robe d'indienne noire à palmes blanches, d'un petit châle noir, et d'un bonnet ruché, n'avait rien de ridicule en soi. Même ses traits étaient corrects, ses yeux, d'un beau bleu sombre à reflets noirs, ses cheveux roux, fins, soyeux, abondants. Mais au bras de ce bizarre cavalier, elle devenait aussi risible que lui. Comme lui, elle faisait de grandes enjambées, et frappait le sol de ses énormes souliers, et de plus elle s'en allait le nez au vent et la main nue sur la hanche.

Après s'être consultés tout bas, ces étrangers s'approchèrent des promeneurs, et la jeune fille dit d'une voix forte et traînante :

« Excusez tout le monde... ce château est bien celui de madame Jervy, s'il vous plaît?

— Oui, mademoiselle, répondit Gaston du Laurier, qui se trouvait en tête de la bande. Peut-être voudriez-vous entrer en condition à Neuville? ajouta M. le comte avec une grande bienveillance.

— En condition? s'écria l'étrangère offensée; pour qui nous prend donc ce monsieur? »

Son compagnon lui dit tout bas quelques mots, et s'effaça pour laisser passer les hôtes de madame Jervy; mais ceux-ci ne voulaient point abandonner aussi promptement deux originaux dont ils pouvaient s'amuser.

« Madame vient sans doute faire visite à la maîtresse du château? demanda Fernande du Laurier.

— Comme dit madame, nous venons visiter le château et l'habiter, répliqua l'étrangère d'un ton sec.

— L'habiter? en quelle qualité, madame?

— S'il me plaisait de le dire, vous ne dîneriez pas ici ce soir, la jolie fille! » murmura cette bizarre personne entre ses dents.

Son compagnon lui pressa légèrement le bras, comme pour l'engager à se taire, et prit enfin la parole.

« Madame, dit-il, nous venons passer quelque temps chez notre parente, madame Jervy. »

Suzanne, rouge et effarée, courut à sa cousine.

« Oh ! Dieu, Gabrielle, lui dit-elle tout bas, c'est Marc et Sabine. N'ayons pas l'air de les connaître. Ne t'approche point d'eux... Gabrielle, je t'en supplie, si tu m'aimes, ne me rends pas folle. Ne leur parle pas en présence de mesdemoiselles du Laurier. »

L'aimable blondine secoua la tête, dégagea sa main que Suzanne pressait, et s'avança un peu rouge, un peu confuse, mais souriante malgré cela et toute joyeuse.

« Mon cousin Marc, dit-elle, ma chère cousine Sabine, si c'est vous, grand'mère sera bien contente de vous voir. »

Le jeune homme salua.

« Eh ! dit la demoiselle aux cheveux roux, voici la cousine Gabrielle ! Elle nous a reconnus. Bonjour, Gabrielle !

— Bonjour, Sabine, repartit gaiement Gabrielle.

— Et Suzon ? demanda Sabine. Où est Suzon ? Voyons si je la distinguerais au milieu de ces dames. La tante Jervy nous l'a dépeinte minutieusement dans ses lettres : une jolie noire...

— Oh ! pour le coup, Suzanne, c'est trop drôle ! dit à demi-voix Fernande en riant aux éclats. Certes, ma chère, vous avez le teint brun, cependant... »

Sabine, qui la regardait, lui voyant de magnifiques cheveux, sombres comme l'aile du corbeau, l'interrompit et lui tendit la main :

« Ne seriez-vous point la cousine Suzon ? » lui dit-elle.

Suzanne, pâle de honte et de dépit, comprit qu'il fallait en finir. Elle s'approcha de la paysanne, lui dit quelques mots inintelligibles, lui prit le bras et voulut l'entraîner au château.

Sabine ne refusa point de la suivre et répondit avec expansion à ses gentillesses, mais auparavant elle adressa à la compagnie une révérence courte, faite sur place et tout d'un temps.

Marc n'avait rien dit pendant cette petite scène, mais il avait beaucoup observé. Il avait vu Suzanne rougir, pâlir et trembler, il avait surpris les regards effarés, pleins de honte qu'elle jetait sur lui et sur Sabine, et pour la première fois de sa vie il se sentait profondément humilié.

« Mon cousin Marc, voulez-vous que je vous conduise auprès de bonne-maman ? murmura une douce voix à ses côtés.

C'était Gabrielle qui lui parlait et souriait. Il sourit à son tour, se mit à causer avec elle, et parut ravi de la trouver si naïve, si modeste, si charmante. Quand ils arrivèrent auprès de l'aïeule, ils étaient déjà bons amis.

IV

Madame Jervy, après avoir accueilli ses jeunes parents avec la plus affectueuse cordialité, donna ordre qu'on les conduisit à leur appartement, en faisant observer qu'ils avaient à peine le temps de s'habiller pour le dîner.

Cet appartement se composait d'une jolie chambre élégante et gaie, et d'un petit salon pour Sabine ; d'une autre chambre d'aspect plus sévère et d'un cabinet de travail pour Marc. C'était simple et c'était charmant. De leur vie, les deux villageois n'avaient rien vu d'aussi somptueux. Ils allaient d'une pièce à l'autre, songeurs, embarrassés, muets.

« Enfin ! » dit Sabine la première.

Et comme si cette exclamation eut résumé toute sa pensée, elle se tut de nouveau.

« Ah ! je tremble, reprit-elle au bout d'une minute. Mes tempes battent, il me semble que mon cœur va éclater. Il me prend de folles envies de rire, de pleurer, de danser. Je suis triste, je suis gaie, je suis... Oh ! Marc, ce n'est donc pas un rêve !

— Calmez-vous, ma sœur, dit le jeune homme d'une voix grave qui contrastait avec l'exaltation de Sabine.

— Mais je ne veux pas me calmer, dit-elle, je veux rire, je veux chanter mon bonheur et le crier sur les toits.

— Plus bas, ma sœur.

— Non, plus haut, mon frère.

— C'est de la déraison. Si ces jeunes personnes allaient vous entendre !

— Il faudra bien qu'elles finissent par entendre, et crois-moi, Marc, le plus tôt sera le meilleur. »

Il baissa la tête et reprit avec un air triste :

« Elles ont rougi de nous ; tu as vu, Sabine ?

— Non, s'écria-t-elle, je n'ai pas regardé, je m'occupe bien de cela !

— Ah ! c'est qu'auprès de tant de grâce, d'élégance, de beauté, nous faisions de piteuses mines.

— Parle pour toi, mon frère, ma mine n'est pas piteuse. »

Un coup léger frappé contre la porte interrompit ce dialogue.

« Entrez ! » cria Sabine.

Suzanne entra.

« Je viens vous souhaiter la bienvenue, fit-elle en s'efforçant de sourire. Je suis aise de vous voir, ma cousine... et vous aussi, monsieur Marc. Que me dit-on ? Vous êtes venus à pied depuis la gare ? Trois kilomètres ! Vous devez être accablés de fatigue ; vous surtout, ma chère cousine, qui êtes encore convalescente. Je suis sûre que vous avez bien besoin de repos, et que vous serez contents de dîner ici, chez vous, dans ce salon. On va vous servir. J'ai donné des ordres. Je vous laisse. Bonsoir, ma cousine ; bonsoir, monsieur Marc. »

Le jeune instituteur, qui avait écouté ce petit discours d'un air sombre, ne répondit que par un sourire amer, mais Sabine répliqua avec le plus grand flegme :

« Nous n'avons point du tout l'intention de rester enfermés ici ce soir. La tante Jervy nous a engagés à descendre, lorsqu'on sonnera une certaine cloche, nous n'y manquerons point, et nous prendrons notre repas avec la compagnie. Cela vaudra mieux que de faire le petit goûter, sur une petite table, comme de petits enfants... Merci, néanmoins, de la bonne intention, cousine Suzette.

— Mais, mademoiselle, dit Suzanne, vous vous trouverez gênés, je le crains, au milieu de gens que vous ne connaissez pas.

— Point, nous ferons connaissance.

— Ces personnes ont des usages, des manières, des sujets de conversation tout à fait nouveaux pour vous.

— Tant mieux, ce sera plus amusant.

— Mais je ne voudrais pas qu'une parole ironique ou blessante...

— Ne craignez rien à cet égard, nous savons vivre et nous ne dirons que des choses polies.

— Vous ne me comprenez point. C'est pour vous que je crains. Il y a ici des jeunes filles moqueuses.

— Eh donc, cousine, ne vous tourmentez pas; si l'on se moque, nous saurons nous défendre. Chou pour chou, Épinal vaut bien Paris. »

Suzanne se leva.

« Comme vous voudrez, » dit-elle sèchement.

Elle sortit la tête haute et les lèvres pincées. Sabine se prit à rire en regardant son frère.

« Ah! l'orgueilleuse! Elle voudrait pouvoir nous mettre à la porte! s'écria-t-elle. Mais patience! elle en rabattra de ses airs d'impératrice.

— Ma sœur, dit Marc de sa voix sérieuse, nous avons eu tort de venir.

— De cette façon, oui; mais c'est vous qui l'avez voulu, et la chose étant faite, il est inutile de s'en occuper. Nous n'avons pas le temps d'ailleurs. Habillons-nous et bien vite, puisque dans cette maison on ne saurait prendre un potage sans avoir mis sa toilette du dimanche. »

Elle s'élança dans sa chambre, gaie et leste, tandis que Marc jetait dédaigneusement sa petite valise en un coin.

« Nous habiller! murmura-t-il. C'est facile à dire, mais j'ai mis mes meilleurs vêtements pour arriver ici... Et j'en aurais d'autres que cela ne me donnerait pas une mine plus distinguée, et que ces jeunes filles n'en seraient pas moins honteuses de m'avoir pour cousin. Elles rougiront de nous toujours, et notre présence les fera continuellement souffrir. Voilà qui ne s'accorde guère avec les châteaux en Espagne que nous bâtissions ensemble, Sabine. Nous voulions former une seule famille, vivre bien unis, nous aimer tous... fous que nous étions!

Lorsque la cloche sonna, Sabine se précipita dans le petit salon.

« Vite, dit-elle, descendons, ne nous faisons pas attendre. Ah! je suis bien émue. C'est naturel, n'est-ce pas, quand on va faire son entrée dans le monde? Mais comment me trouves-tu? » ajouta-t-elle en se pavanant devant Marc.

Elle avait, par cette chaude soirée de septembre, une robe de mérinos noir, taillée en forme de blouse et très-courte, un tablier de satin à la reine, à dents de loup, des manchettes tricotées, des bottines en cuir. Ses cheveux roux, naturellement crêpés, formaient une large couronne au sommet de sa tête, et découvraient entièrement la nuque et le col.

« Vous êtes belle, Sabine, lui dit son frère en la regardant avec tendresse, belle et jolie, ma sœur. Mais cela ne suffit point pour se présenter dans le monde, comme vous dites, et vous n'y réussirez guère mieux que moi qui suis laid, car il nous manque à tous deux une chose essentielle.

— Ce n'est pas l'éducation, j'espère? répliqua fièrement la paysanne.

— Si, ma chère, c'est une certaine éducation.

— Vous voulez rire. N'êtes-vous pas plus instruit que la plupart des jeunes gens de votre âge, et moi-même que vous avez élevée?... Allons, Marc, c'est trop de défiance et de modestie, je suis convaincue que nous tiendrons à merveille notre nouveau rang. »

Lorsque les deux villageois pénétrèrent dans la salle à manger, ils eurent comme un éblouissement. La nuit était venue. De lourds rideaux, semés de guirlandes de fleurs et de fruits sur un fond sombre, s'étendaient devant les fenêtres pour empêcher les dernières lueurs du crépuscule de combattre l'éclat des lampes et des candélabres. Tout étincelait : les bronzes, l'argenterie, le vermeil, les cristaux, et ces mille choses brillantes qu'on voyait apparaître derrière les portes vitrées des dressoirs.

Les jeunes femmes, en robes blanches, roses, bleues, prenaient leurs places, causaient, riaient et ne s'occupaient guère des nouveaux venus. Madame Jervy les aperçut la première. Elle leur sourit, leur parla avec bonté, fit asseoir Sabine auprès d'un homme âgé à l'air vénérable, et plaça Marc à la droite de Gabrielle, qui était bien charmante avec sa robe de grenadine noire garnie de jais.

Suzanne était aussi blanche que le tulle qui égayait son corsage de soie noire. Tant que dura le repas, elle évita de regarder mesdemoiselles du Laurier, qui riaient et s'en cachaient à peine, et n'eut qu'une préoccupation, celle d'interrompre adroitement Sabine chaque fois qu'elle l'entendait commencer quelque phrase dans le style de son village.

Marc se taisait; il était sombre et il était triste. Cela ne faisait point le compte de Fernande et de Géraldine, qui se figuraient que le jeune homme, étant cent fois plus laid que sa sœur, serait aussi cent fois plus ridicule. Par leurs regards vifs, perçants, moqueurs, elles excitaient Gaston à taquiner le naïf villageois et à le faire sortir de sa taciturnité. M. Lecomte ne demandait pas mieux, il commença l'attaque entre le premier et le second service et ne lâcha sa victime qu'au dessert, après s'être fait battre à plate couture, au grand ébahissement de l'assemblée.

L'homme des Vosges n'avait d'abord répondu que par de froids monosyllabes; mais se voyant harcelé, taquiné, poussé à bout, il secoua ses rêveries et finit par dire tout ce qu'on voulut savoir.

Je vous assure qu'il ne fit rire personne. Il n'avait point l'accent de son village, lui, il n'en employait point les locutions barbares et le parler vulgaire. Il avait une voix sonore et douce, des expressions choisies, il causait à ravir et de tout, sans prétention, sans afféterie, mais avec le plus pur atticisme. Il repoussa finement les attaques de Gaston et de ses amis. A toutes leurs railleries il ne riposta que par quelques coups de griffe, si légers, si délicats, qu'on ne pouvait s'en offenser, tout en se sentant blessé au vif. Et sans s'animer, calme et froid, il parlait avec une grâce, une verve, une simplicité inimitables.

« Il y a un ventriloque ici, dit Gaston à ses voisins. Jamais je n'admettrai que sous ces lunettes, ces vilains cheveux, ce dos voûté, ces laideurs choquantes, il se trouve un esprit aussi charmant. »

C'était bien vrai pourtant. L'esprit était là, vif, prime-sautier, brillant, profond. Suzanne ouvrait de grands yeux et madame Jervy souriait d'aise. Mais qui était charmé, surpris, ému, triomphant ? Eh ! qui s'intéressait à Marc, si ce n'est le petit ange blond assis auprès de lui, la bonne et jolie Gabrielle, dont le cœur battait, dont les regards brillaient d'une noble fierté, dont la figure radieuse semblait dire à chacun : Le voilà pourtant ce cousin que vous trouviez si ridicule, le voilà qui vous bat tous avec vos propres armes !

V

Marc et Sabine s'installèrent au château de façon à laisser croire qu'ils se proposaient d'y passer leur vie entière. Suzanne seule le trouva mauvais et fit son possible pour ramener un peu de solitude autour d'elle, au moins jusqu'à ce que les habitants d'Épinal se fussent pliés aux usages parisiens.

Elle-même entreprit de les initier à cette science du monde dont jusque-là ils n'avaient même point soupçonné l'existence. Ce fut difficile. L'instituteur avait tout l'air d'un homme fait pour donner des leçons et n'en point recevoir. Quant à Sabine, il n'y eut jamais élève plus indocile. Rien ne put la déterminer à quitter son costume villageois. On voulut lui offrir quelques jolies parures, elle les refusa d'un ton offensé.

Elle avait la crinoline en horreur, et trouvait que ses petits bonnets ruchés valaient tous les chapeaux du monde. Ces malheureux chapeaux ! que d'altercations ils firent naître entre les deux demoiselles Jervy ! Suzanne voulait forcer Sabine à les adopter; Sabine déclarait que jamais elle n'emprisonnerait ses cheveux dorés dans ces vilaines cages.

En grande toilette, elle portait la robe de mérinos noir étriquée, le petit châle de barége, noir aussi, et un bonnet à double ruche. Pour les parties de campagne, lorsque le soleil d'automne était ardent, elle se couvrait la tête d'un immense bolivar, dont les larges bords ressemblaient à des ailes molles et flottantes. Au milieu des petits toquets à la mode, cette coiffure était étrange. Elle donnait à Sabine un air original qui lui seyait fort bien. Là-dessous, ses yeux paraissaient très-sombres, et ses cheveux fauves très-brillants et très-clairs. Gaston et ses amis ne riaient plus autant, mais personne encore n'osait déclarer que la paysanne des Vosges était une jolie fille.

Si l'on ne disait point que Sabine était belle, on ne se gênait pas pour proclamer qu'elle était difficile à vivre, faite pour lasser la patience de la maîtresse de maison la plus accommodante et des serviteurs les plus zélés.

Elle avait une foule de fantaisies et d'idées saugrenues. En tout, elle agissait comme si elle eut été chez elle. Elle mangeait, dormait, travaillait, se levait, s'habillait à ses heures, qui n'étaient pas celles de tout le monde, loin de là. Elle occupait les domestiques, elle les envoyait au hameau de Neuville, et quelquefois même à Paris, lorsqu'on avait le plus besoin de leurs services. Elle donnait des ordres au jardinier ; elle faisait planter, greffer, semer, récolter à sa guise ; elle changeait les meubles des appartements, elle en reléguait au grenier, qui venaient d'être achetés récemment à prix d'or, et elle plaçait triomphalement dans les salons d'apparat de vieux coffres qu'elle avait découverts on ne sait où. Elle faisait enfin tout ce qui lui passait par la tête.

Suzanne en était indignée.

« Mon Dieu, disait-elle, ne s'en iront-ils jamais?

— Mon cousin, demanda-t-elle un jour à Marc, combien de temps dureront vos vacances ?

— Aussi longtemps que je voudrai, ma belle cousine. J'ai donné ma démission d'instituteur. »

Une autre fois elle aperçut Sabine qui faisait planter de jeunes charmes en un coin du jardin.

« A quoi vous occupez-vous donc là ? lui demanda-t-elle.

— Je plante une charmille pour mon usage particulier, répliqua tranquillement la paysanne. C'est ici que je viendrai lire et coudre dans deux ou trois ans.

— C'est fini, pensa la pauvre Suzanne, ils ne s'en iront point. Ils ont pris racine, et bonne-maman ne voudra jamais les mettre à la porte. »

Il est juste de dire que Marc était moins embarrassant et moins turbulent que sa sœur. On ne l'entendait point et on l'apercevait à peine. On pouvait le négliger, l'oublier, le fuir, sans qu'il en prît du chagrin. Tout lui plaisait, il n'avait pas de volonté. Il faisait ce qu'on voulait et voulait ce qu'on faisait. Son existence était des plus uniformes. Il se mêlait rarement à la foule des invités, il se tenait à l'écart, il fuyait les parties joyeuses, non par goût, mais de peur d'être importun. Il lisait, il écrivait, il peignait, il se promenait dans le parc, il allait passer de longues heures sous les saules au bord de la Seine.

« Je suis sûre que vous vous ennuyez, et que vous regrettez Épinal, lui disait Suzanne.

— Moi ! répondait-il avec une aimable franchise, je voudrais passer toute ma vie ici et ainsi.

— Que Dieu nous en préserve ! » murmurait la pauvre fille consternée.

MICHEL AUVRAY.

(La fin au prochain numéro.)

A DEUX PORTRAITS D'ENFANTS

Bien plus heureux que nous, vous n'avez fait que tremper vos lèvres à cette coupe d'amertume qu'il nous faut épuiser.

Dans votre cadre à rosette dorée,
Couple mignon, si vous restiez toujours;
Dans le giron d'une mère adorée,
Pauvres petits, si vous passiez vos jours;
De vos doux yeux où rayonne la vie,
On ne verrait jamais couler des pleurs;
D'un gai réveil la nuit serait suivie,
Et du matin vous n'auriez que les fleurs.
Mais pourrons-nous vous garder et vous suivre,
Et vous tenir jusqu'au bout par la main?
Car l'avenir vous ouvre le chemin,
Pauvres petits! — à votre tour de vivre!

Couple innocent, faut-il vous laisser croire
Que cette vie est un reflet du ciel,
Et que la coupe où vos lèvres vont boire,
Est jusqu'au fond toute pleine de miel?
Que le talent trouve toujours la gloire,
Que l'orphelin ne manquera de rien,
Que le bon droit a toujours la victoire,
Que la faiblesse a partout un soutien,
Que l'intrigant se trahit et se livre
Que le pervers trouve son châtiment,
Que le trompeur se souvient d'un serment?
Pauvres petits! — à votre tour de vivre!

Je le sais, moi, le secret de la vie;
Si vous voulez porter le poids des jours,
Pour conjurer l'égoïsme et l'envie,
Pauvres enfants! aimez, aimez toujours.
Vous avez vu comme la fleur aspire
Vers le rayon de vie et de clarté :
Que votre cœur comme elle ne s'inspire
Qu'au pur rayon d'amour, de charité.
Dans votre cadre à rosette dorée,
Couple mignon, aimez, aimez toujours!
Que votre cœur, en féconde rosée,
A tout malheur porte un tendre secours,
Et que le ciel soit pour vous comme un livre
Un livre ouvert où Dieu fait épeler
Les doux enfants qu'il y veut appeler.
Pauvres petits! — à votre tour de vivre!

J. T. de Saint-Germain.

REVUE MUSICALE

LE SOIR, Mélodies agrestes.



AUVRES chercheurs de nouvelles, chroniqueurs et critiques, vous tous qui, chaque mois, quand ce n'est pas chaque jour, avez mission d'amuser, d'intéresser ou d'effrayer le public, dites-nous-le franchement, ne préféreriez-vous pas, au triste honneur de disséquer laborieusement les hommes et les choses, les œuvres et les idées, ne préféreriez-vous pas écrire à l'ombre de quelque vieux noyer, abritant un chemin rustique entre un sentier où poussent les fleurs et une source où boivent les oiseaux, toutes les rêveries charmantes que font naitre la campagne, le jour qui baisse, le vent qui agite les feuilles, les bruits harmonieux et indéfinissables du crépuscule? Ne sentiriez-vous pas que dans ces heures de calme, sous ces vapeurs bleuâtres qui s'élèvent des eaux, au milieu de cette nature qui s'enveloppe d'ombre et de parfums, l'âme se fait grande, l'esprit s'épure, la pensée trouve sa formule? Eh bien! certes, il n'est pas un de vous qui n'ayez éprouvé ce besoin de farniente intelligent, d'émotion féconde, de rêverie poétique dont le seul souvenir peut faire éclore de délicieuses pages sous la plume d'un écrivain banal, des chefs-d'œuvre sous celle d'un littérateur éminent.

Eh bien, ces heures si douces, elles sonnent pour nous en ce moment. La nuit commence, le ciel se constelle d'étoiles. Un bout du croissant de la lune est encore enveloppé de nuages, mais voici le vent qui les chasse vers l'ouest; quelques secondes encore, et la courbe argentée de l'astre va se dessiner lumineusement sur le bleu foncé de l'éther.

Sensations ineffables qui prennent possession de nous-mêmes, aspirations généreuses vers tout ce qui est bon et beau, désintéressement profond des petites misères de l'amour-propre, fluide inconnu qui nous pénètre, image sublime du Créateur, qui plane sur toutes ces majestés agrestes, envahissement de l'âme par la foi. Quelles sont les joies du monde que l'on peut comparer à vos tranquilles enchantements?

Dans de pareils instants, le souvenir d'un salon fait éprouver la sensation désagréable d'un chardon qui nous pique, les notes lointaines et criardes d'un piano nous irritent la fibre nerveuse; nous avons soif d'isolement, nous rêvons une chanteuse alpestre, une cabane de paysan, en un mot la vie rustique, sous la forme la plus réelle.

Je voudrais une maisonnette
Bâtie au versant d'un coteau;
Un noyer couronnant sa tête,
A ses pieds un joyeux ruisseau.

Du foin parfumé dans les granges,
Un petit peuple d'animaux
Égayant de leurs cris étranges
La solitude de l'enclos.

Le merisier aux blancs panaches,
Et les fruits rouges du sorbier;
Le chèvrefeuille qui s'attache
Au tronc noueux du coudrier.

Les muguets et les primevères
Étoilant l'herbe du taillis,
Les genêts d'or et les bruyères
Formant un ravissant fouillis.

Les papillons aux riches ailes,
Ces merveilleux émaux des prés,
Sur les roseaux les demoiselles
Avec leurs longs corps azurés.

Les pommiers aux fleurs demi-closes,
Rustiques orangers du nord,
Boutons qui sont des couches roses
Où doucement l'insecte dort.

Le peuplier, qui, sur sa tige,
Tremble au moindre souffle des vents;
Et le roitelet qui voltige
Entre ses rameaux frissonnants.

Les lointains, orangés et vagues,
Ouvrant d'immenses horizons,
Les champs moirés, houleuses vagues,
Promettant de riches moissons.

De gais concerts sous les ramées
Qu'accompagne un ruisseau jaseur,
Et toutes les choses aimées
Qui reviennent bercer le cœur.

Oh! dans mon paisible ermitage,
Le brun lierre en toute saison
Grimpera jusqu'au seul étage
Qui doit composer ma maison.

Friands des savoureuses baies
Qui pendent à tous les buissons,
Les oiseaux viendront dans mes haies
Chanter leurs plus douces chansons.

Ce qu'on entend, sous ces voûtes de feuillages, obscurcies par les teintes grises du crépuscule, c'est la vie qui s'éveille, c'est la joie qui s'exhale, c'est la causerie qui commence, c'est la musique du soir, ce sont les mélodies de la nuit :

UNE ÉGLANTINE.

Allons, mes sœurs, voici l'heure de nos fêtes, nul regard indiscret ne peut nous surprendre, la rosée tombe en perles dans nos calices, secouons gaiement nos petites ailes et dansons.

UNE PAQUERETTE.

La chaleur du jour a été accablante; je m'étais tournée vers le soleil, notre maître, pour qu'il me réchauffât de ses rayons, mais le méchant m'a brûlée sans miséricorde. Mes pétales sont desséchés, il faut que j'attende la brise.

LA BRISE.

Me voici, me voici, chères filles que j'aime; causez, jouez, dansez, je veille sur vous. — Mais vous n'avez pas de musique, ce me semble!

UNE VIOLETTE.

Vous êtes des folles de penser toujours à rire, réfléchissez, cela vaut mieux.

UN BOUTON D'OR.

Chacun a son caractère, petite rêveuse; ce n'est pas pour être triste que Dieu nous a mises au monde; moi, je suis d'humeur gaillarde. Eh! dis donc, jolie fauvette, penchée au sommet du platane, descends jusqu'à nous, ma bonne, viens chanter ta ronde du soir.

LA FAUVETTE.

Vous allez bien lestement, mon compère; j'ai cinq petits dans mon nid, le père les couve en ce moment, afin que je me repose, et je n'ai certes pas envie de les réveiller.

UNE PRIMEVÈRE.

En ce cas, va reprendre ta place, et envoie-nous ton mari. Il chantera assez haut pour que nous puissions l'entendre, assez bas pour que la couvée ne s'éveille pas.

LA FAUVETTE.

J'y consens, mais ne le fatiguez pas trop, ce pauvre petit.

UNE LINOTTE.

Moi, je n'ai pas de couvée, je suis née au dernier printemps, et chaque soir je retourne auprès de ma mère. Mais il n'est pas encore nuit noire, je vais accompagner la voix de la fauvette; je ferai la basse.

TOUTES LES FLEURS ENSEMBLE.

Très-bien, c'est cela; allons, linotte, chante en mesure.

UNE FOURMI, *au fond de la fourmilière.*

Sentinelle, es-tu à ton poste?

UNE AUTRE FOURMI.

Oui, et vite mettez-vous en armes! Il se passe quelque chose au-dessus de nous. Serait-ce l'armée des fourmis rouges qui voudraient nous enlever nos œufs et notre butin?

UNE VIEILLE FOURMI.

Renfermez les vivres dans le magasin le plus profond. Que chacune de vous cache ses œufs dans sa cellule. Formons une escouade et allons à la découverte.

DEUX REINETTES, *sur une feuille de nénuphar.*

Que l'air est pur, que l'eau est fraîche, et comme les nénuphars sont parfumés ce soir! Tous nos ennemis dorment, tous nos amis veillent, commençons notre duo.

UN MYOSOTIS.

Ah! que vos voix sont criardes, mes pauvres amies! J'étais en train de rêver sous mon roseau, et voici que vous me réveillez!

UNE REINETTE.

Alors, viens causer avec nous, petite turquoise. Tu es d'humeur mélancolique, nous t'égaierons. Dieu nous aime et nous protège; il nous a donné des robes d'émeraude pour que nos ennemis ne puissent pas nous distinguer des feuilles sous lesquelles nous nous cachons.

LA VIEILLE FOURMI, *rentrant au logis.*

Tranquillisez-vous, c'était une fausse alerte. Continuez à mettre les provisions en sûreté. Le jour on travaille, le soir on range, la nuit on dort.

UN SCARABÉE, *sur le tronc d'un saule.*

Que fais-tu sur cette route, à l'heure qu'il est, gentille abeille?

L'ABEILLE.

Je pleure et je tremble, car je me suis égarée, et si je ne rentre pas à la ruche, je serai battue, peut-être tuée par madame la Reine.

LE SCARABÉE.

Battue, tuée! que m'apprends-tu, ma pauvre petite!

L'ABEILLE.

Cela se pratique ainsi dans notre république. Il y a dans une ruche les voyageuses qui vont à la recherche du miel, les nourrices et les ouvrières de l'intérieur. Tout le peuple travaille sans relâche. Les vieilles et les malades sont mises à mort.

LE SCARABÉE.

Je n'aime pas cette forme de gouvernement. Mais tu parles de république et tu trembles devant une reine, c'est un contresens.

L'ABEILLE.

Bah! il n'y a pas de république sans rois. S'ils n'en ont pas le titre, ils en ont le pouvoir.

LE SCARABÉE.

Je sais où est ta ruche, aussi je vais te conduire. Attache-toi à mes antennes et partons.

UN GRILLON.

Que faites-vous donc là, mesdames les fleurs, à vous trémousser de la sorte? Pourquoi la linotte pousse-t-elle ces petits cris effarés? Un danger vous menace-t-il?

L'ÉGLANTINE.

Tout au contraire, mon digne ami, nous sommes

en liesse. Les vers luisants se sont réunis pour éclairer notre ronde, nous fêtons notre reine, madame la Rosée.

LE GRILLON.

En ce cas, je vais vous jouer des castagnettes, afin que l'orchestre soit complet.

UN CRAPAUD, *sous une pierre.*

Sont-ils heureux d'être beaux ! Moi, je suis laid et on m'écrase; je suis lourd et n'échappe que difficilement à la chouette qui me poursuit.

UNE POULE D'EAU, *dans son nid.*

Ne t'attriste pas, mon pauvre vieux ; ton chagrin me fait peine, car tu es doux et inoffensif. Viens avec moi; ma maison creusée sous la berge du ruisseau est à l'abri de tous les regards. Devant le seuil se trouve une grosse pierre où tu établiras ta demeure, et je veillerai sur toi.

LE CRAPAUD.

Merci, bonne poule. Si le chasseur approche de tes parages, je ferai mon hou! hou !... pour te prévenir. Ah ! je me sens joyeux et léger ; les fleurs dansent, allons les voir.

LA VIOLETTE.

Voici la nuit profonde, c'est l'heure du recueillement et de la prière. Voix du ciel, voix de la terre, chantez la louange de Dieu. Brise, ruisseau, fleurs et fleurettes, oiseaux, insectes, atomes de l'air, unissons-nous pour saluer le Créateur de toutes choses, et que notre reconnaissance monte jusqu'à lui avec les mélodies de la nature.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Eh bien, Florence, tes cousines et toi êtes-vous dans la jubilation pour la bonne nouvelle que notre avis du mois dernier vous a portée ? Mon Dieu oui, nous cédons à vos instances et à celles de tant d'autres abonnées : désormais un service spécial est organisé chez nous, pour effectuer tous les achats dont nos amies françaises et étrangères voudront bien nous charger ! Combien ce sera commode pour celles qui, ainsi que toi, sont éloignées de Paris et habitent un petit pays où l'on trouve si difficilement ce que l'on souhaite ! Quelle ressource pour l'organisation des toilettes, pour les acquisitions d'étrennes, pour les besoins journaliers de livres, de musique, d'ouvrages à l'aiguille et de mille autres choses ; sans compter les services que nous pourrons vous rendre quand il s'agira de dépenses imprévues comme celles qu'entraînent un baptême, un mariage, le renouvellement du mobilier, etc.

Donc, à partir d'aujourd'hui, ma Florence, use, abuse même de nous sans scrupule, et dis à tes amies d'agir comme toi. Pour les gros comme pour les petits achats, notre administration traitera au mieux de vos intérêts à toutes, et malgré les quinze jours de délai qu'elle réclame, par excès de prudence, pour la livraison des marchandises, elle mettra tous ses soins à ce que l'expédition puisse vous être faite dans un temps plus bref.

Ces intéressantes affaires réglées, reprenons le récit de notre promenade interrompue le mois dernier, promenade à laquelle tu as été assez bonne pour t'intéresser un peu :

« Alors, avait dit joyeusement Marie, en route pour Pékin !

C'était là, n'est-il pas vrai, que nous en étions restées ?

— A Pékin ! répondit son père en lui montrant tout ce qui nous entourait, n'y sommes-nous pas en cet instant ? Vois, ces lanternes originales, ces potiches splendides, ces bizarres objets d'ivoire, de bambou et de laque, ces meubles sur lesquels on a patiemment sculpté des animaux impossibles et des milliers de personnages empruntés à la mythologie chinoise ? Et ces statues singulières, ces émaux cloisonnés, ces coffrets en jade, en bronze, en cristal de roche, ces curieuses boîtes à thé, ces chimères qui grimacent ? — Veux-tu maintenant savoir comment sont coiffés pour l'hiver et pour l'été mes-

sieurs les mandarins de premier, de second, de troisième rang? regarde dans la vitrine, contre laquelle tu t'appuies, cette collection de toques à boutons rouges, blancs, bleus...

— Ces coiffures me rappellent, dit Lucie, quelque chose de bien touchant. Figure-toi, mon père, que la dernière fois que nous sommes allées au couvent où tu nous as fait élever, nous avons assisté aux derniers moments d'une jeune Chinoise, fille d'un de ces mandarins dont tu nous parles.

Depuis deux ans on l'instruisait au pensionnat dans la religion chrétienne, pour la renvoyer ensuite à son père, demeuré en Chine. On attendait une prochaine occasion pour ce départ, lorsque l'enfant tomba malade et mourut... bien heureuse! car elle avait une foi admirable, cette petite Chinoise, et sa fin prématurée ne lui faisait ni peur ni peine. Je suis encore émue en me rappelant le sourire radieux qui illuminait son visage lorsqu'elle dit à Marie et à moi, dans son langage enfantin, un peu hésitant, attendu qu'elle ignorait encore beaucoup d'expressions françaises :

« Moi bien contente! aller voir tantôt le bon Dieu dans son Paradis, son beau Paradis!... vous pas si heureuses, non!... obligées de rester encore longtemps, longtemps sur la terre! »

Quelques minutes après elle expirait, souriant toujours. Quelle affreuse nouvelle à apprendre à ceux qui l'attendaient là-bas! Son grand-père, un mandarin, avait déjà péri martyr de la foi catholique, et ce qui consolait sa famille encore un peu païenne, c'est qu'il était mort avec les honneurs dus à son rang.

— Je vais vous conduire au kiosque du thé, si vous voulez bien, reprit M. C..., et je vous y offrirai une collation chinoise à l'instar de celle que le *Fils du Ciel* y venait prendre chaque jour en ingurgitant sa boisson favorite, lorsque ce kiosque faisait partie du palais d'Été.

— De quel kiosque voulez-vous parler, monsieur? demandai-je étonnée, car je me piquais de connaître les moindres recoins de l'Exposition.

— Du café chinois, mon enfant, tout uniment! Ignorez-vous qu'il a été copié sur un des nombreux pavillons épars, avant l'expédition de Chine, dans cet immense parc de Pékin appelé *Palais d'Été*.

— Complètement.

— Alors je vais vous répéter ce que j'ai lu dernièrement à ce sujet dans une publication illustrée que vous connaissez bien : *l'Exposition Universelle :*

Le Palais d'Été étant la résidence privilégiée des empereurs de la Chine, on y accumula pendant des siècles trésors sur trésors, manuscrits, livres, albums, bijoux précieux, objets d'art inestimables. C'était un sanctuaire aussi riche que mystérieux et impénétrable. — Un jour pourtant, les portes de ce sanctuaire furent forcées et les Européens se répandant dans ces jardins, dans ces kiosques, brisèrent, saccagèrent, pillèrent ce que les Tartares même avaient respecté. Des collections incomparables, uniques furent ainsi détruites. Pourtant, on parvint à sauver différents objets précieux, et parmi ces objets un album contenant la collection complète des dessins et des plans des diverses constructions du palais d'Été. — C'est d'après ces dessins que le café chinois du Champ-de-Mars a été fait. N'est-ce pas un heureux choix, et ne trouvez-vous pas aussi originale que charmante cette habitation dont nul ne peut nier le cachet exotique? acheva M. C..., qui tout en parlant nous avait amenées de l'intérieur du palais à l'entrée du café en question. Puis il nous fit remarquer les vigoureux koolies (serviteurs chinois) qui arrosaient et bêchaient avec ardeur les plates-bandes confiées à leurs soins.

— Oh! qu'ils ont de beaux cheveux! s'écria Marie jetant un regard de convoitise sur les magnifiques tresses que deux des jardiniers portaient enroulées autour de leur tête. C'est cela qui ferait un chignon à la mode! Mais pourquoi ne les laissent-ils pas pendre dans toute leur beauté?

— Parce que ces nattes flottantes les gêneraient dans leurs travaux. Mais patience, lorsqu'ils auront fini leur journée, tu verras comme ils s'empresseront de les détacher pour les livrer à l'admiration du public.

— Voyez-vous cela!... Ils sont donc coquets, les Chinois? demanda étourdiment Marie.

— Hum! un peu peut-être... mais pas à coup sûr autant que toi, fillette, riposta à brûle-pourpoint M. C... avec une malicieuse bonhomie qui fit rougir notre compagne jusqu'aux tempes. Ce que voyant, son excellent père s'empressa d'ajouter: Suivez-moi vite, mesdemoiselles, tandis qu'il y a peu de monde, je vais vous montrer, dans cette espèce de musée chinois qui s'étale là-bas au rez-de-chaussée, une boîte faite par l'ordre de l'empereur Kien-Long, avec le crâne d'un général qu'il chérissait tout particulièrement, et une foule d'autres choses intéressantes.

— Et plus haut, qu'est-ce qu'il y a à voir, mon père?

— Plus haut, c'est le restaurant et le café chinois.

— Est-ce que réellement ton intention est de nous y faire faire une collation?

— Autant que vous le désirerez seulement.

— Alors nous ne le désirons pas du tout, déclara vivement Lucie. N'est-ce pas, mesdemoiselles, que vous n'avez pas plus de goût que moi pour les vers frits, le potage aux nids d'hirondelles, les nageoires de requin...

— A l'huile de ricin, pour faire la sauce et la rime? acheva Marie.

— Sans compter les côtelettes de chien qu'on pourrait nous servir.

— De chien, dites-vous, Jeanne? De chien? Mais c'est une horreur, s'écria Marie, et il me semblerait que je mange quelque membre de mon pauvre *Bijou!*

M. C... intervint.

— Si ces succulentes friandises ne vous conviennent pas, mesdemoiselles, il en est encore une foule d'autres à vous offrir : que diriez-vous, par exemple, d'un ragoût de têtes de moineau, d'yeux de poisson?... Il y aurait aussi les cœurs de pigeon cuits dans le jus d'oignon, ce qui est fin et délicat au possible; puis le riz accommodé de mille manières, sans compter la volaille, les légumes et les fruits que messieurs les Chinois apprécient autant que nous.

— Mille remercîments, monsieur, nous préférons ne rien prendre du tout.

— Ah ! mesdemoiselles, mesdemoiselles, vous avez des préjugés ! Et pourtant, les choses qui vous inspirent tant de répugnance ne sont pas mauvaises, je vous assure. Ainsi, les nids d'hirondelles ressemblent, pour le goût et pour la forme, à notre vermicelle, les ailerons de requin ont une grande analogie avec le homard.

— Y as-tu goûté, petit père ? demanda Marie incrédule.

— Non pas moi, mais un ami en qui j'ai confiance entière, le capitaine L...

— Ah ! celui qui t'a rapporté de Canton une carte de géographie où l'empire chinois est représenté grand comme les cinq parties du monde réunies, le fleuve Jaune, large comme une mer, la Russie grosse comme une pièce de cinq francs en argent, et la France, l'Angleterre et les autres nations larges comme des centimes tout au plus?

— C'est cela même: voilà l'idée modeste que l'on se forme en Chine de nos contrées européennes.

— Est-il vrai que les Chinois commencent toujours leur dîner par le dessert?

— Je l'ai entendu dire.

— Et qu'ils boivent du vin chaud ? Et qu'on leur sert la viande coupée d'avance par petites bouchées ?

— Je crois que oui, encore.

— On m'a raconté aussi qu'ils ne se mettent jamais plus de six à la même table, et que, dans les repas de cérémonie, ces tables, en nombre suffisant pour les invités, sont garnies de drap de couleur éclatante, richement brodé, et couvertes de fleurs.

— Il me semble, en effet, que mon ami le capitaine m'a parlé de ces choses. Je tiens encore de lui que, dans ces sortes de repas, il y a toujours de quatre-vingts à cent services différents, mais que chacun de ces services ne se compose que d'un plat.

— C'est déjà bien raisonnable !

— Les femmes chinoises ne font jamais partie des réunions de ce genre, car elles ne doivent pas être vues par les hommes, mais souvent elles assistent au festin, cachées par un grillage ou un rideau, et soutiennent de là la conversation avec ceux à qui leurs pères ou leurs maris veulent faire honneur.

— Ce doit être bien agréable pour elles !

— Ah ! dame, l'existence qu'elles mènent n'est digne d'envie en nulle chose. En Chine, la naissance d'une fille est toujours considérée comme un malheur; aussi la condition des femmes, à quelque âge qu'on la prenne, est-elle toujours déplorable. Enfants, elles peuvent être vendues, abandonnées impunément par des parents qui ont, sur elles, droit de vie et de mort; jeunes filles, on les livre, pour une somme d'argent, à un mari qu'elles n'ont jamais vu, et dont elles deviennent l'esclave de tous les instants; veuves, elles rentrent sous la tutelle de leur propre fils, car elles sont regardées comme des êtres si inférieurs, si incapables, que, quel que soit leur âge, on leur refuse le droit de se gouverner elles-mêmes.

— Mon Dieu ! la triste destinée, soupira Marie.— Et à quoi occupent-elles leur vie, ces malheureuses créatures ?

— A obéir toujours ! dès qu'elles ont atteint l'âge de douze ans, — je parle des enfants issues d'une classe aisée, car les filles du peuple, destinées à aider leur mari dans ses rudes travaux, jouissent d'une liberté bien plus grande, — dès qu'elles ont atteint l'âge de douze ans, dis-je, on les séquestre dans l'appartement des femmes, et, à partir de ce jour, elles n'aperçoivent plus le monde extérieur qu'à travers les jalousies qui masquent leurs fenêtres. — Quelquefois, pour mieux voir au dehors, elles attachent à ces fenêtres, à l'exemple des Hollandaises, un petit miroir qui reflète tout ce qui passe dans la rue ; c'est leur plus grande distraction. — Des maîtresses leur enseignent à filer, à peindre des fleurs, à manier l'éventail, à tisser, à broder avec de la soie, de l'or, de la laine, à faire de la musique, à offrir des sacrifices aux divinités révérées et à ranger, sur l'autel de ces dernières, les vases sacrés dans l'ordre convenable. — Elles leur apprennent encore à vivre dans la dépendance, dans la soumission la plus absolue. Cette éducation dure environ jusqu'à l'âge de quinze ans, mais ce n'est guère avant celui de vingt qu'on marie les jeunes Chinoises. Je ne vous entretiendrai pas du cérémonial usité en ces circonstances. — On l'a tant de fois raconté que vous devez en connaître les détails aussi bien que moi.

— Père, est-ce que c'est vrai qu'on déforme les pieds des petites filles en les leur serrant, dès la plus tendre enfance, avec des bandelettes?

— Très-vrai ; ce qui donne aux *filles du ciel* la plus disgracieuse, la plus ridicule des démarches. — Elles vont titubant, hésitant, comme si elles étaient ivres. — Heureusement, ce barbare usage, qui doit occasionner d'affreuses douleurs à ces pauvres enfants lors de leur croissance, tend à disparaître. Depuis longtemps déjà, les femmes tartares n'y sont plus soumises, et dans quelques riches familles chinoises, on y a déjà renoncé.

— Père, j'ai lu quelque part que les Chinoises laissent pousser leurs ongles si longs, que cela leur fait comme des griffes sous lesquelles elles sont quelquefois obligées de mettre de petits soutiens d'argent.

— J'ignore si le récit est exact, mon enfant; mais ce que je crois savoir pertinemment, c'est que les élégantes du Céleste Empire se badigeonnent de blanc, de rouge et de noir comme les merveilleuses de notre Paris et que, pour parfaire l'effet de cette peinture, les raffinées se dessinent même quelquefois à la place des sourcils, avec tout l'art dont elles sont capables, une jolie feuille de saule.

— Cela doit produire bon effet, vraiment !

— Elles oublient rarement aussi de placer des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux, et mélangent presque toujours, dit-on, dans leur toilette, le rose et le vert, leurs nuances de prédilection. Pour ce qui est du détail de leur costume, je ne saurais vous le donner, attendu que je m'entends fort peu à ces sortes de choses; mais il y

a plus loin, au comptoir où l'on vend le thé, deux Chinoises aussi authentiques que les Japonaises de tout à l'heure, et vous pourrez voir par vous-même, ce qu'il en est.

— Deux vraies Chinoises?... Sais-tu comment elles s'appellent, père?

— L'une se nomme A-Naï, et l'autre A-Tchoë, — elles ont quatorze et seize ans, et viennent de la province de Fo-Kien, où elles ont été achetées un prix très-élevé pour être amenées ici. — Elles paraissent heureuses de leur vie européenne, et passent tous leurs instants de loisir sous un petit retrait, meublé à la façon chinoise, qui leur a été organisé au premier étage du kiosque. Là elles se reposent, jouent du luth, peignent des éventails, font des parties de domino, prennent leurs repas ou dorment étendues sur une couchette de bois recouverte d'une seule natte, qu'elles trouvent encore trop douillette; leur tête est appuyée sur un oreiller de bois qui maintient l'édifice compliqué de leur coiffure. — Mais tenez, les voilà en personne, regardez-les bien : il parait que ce sont deux types accomplis de la beauté chinoise.

— Eh bien! elle est jolie, la beauté chinoise! exclama Marie en riant. — Ah! mais j'aime mieux la nôtre! — nous n'avons pas des faces jaunes et aplaties comme celles-là, au moins!...

— Mon Dieu! ma chère, riposta Lucie avec un fin sourire, sais-tu si tes joues rondes et ton teint rose produiraient meilleur effet en Chine?

— C'est vrai..... je ne dis pas... fit Marie légèrement embarrassée.

— Qu'est-ce que cela prouve, mesdemoiselles? conclut leur père; que, puisque la beauté est une chose toute de convention, on ne doit y attacher qu'une fort médiocre importance, et ne pas se complaire dans l'étude de son miroir comme le font.....

— Chut! méchant père, interrompit gaiement Marie. — Tu vas médire de quelqu'un, et je n'ai pas de mal à deviner de qui...

Nous nous assîmes sur la terrasse, en face du théâtre chinois, et l'on nous versa à chacune, dans une jolie petite tasse de porcelaine, de l'eau chaude sur quelques feuilles de thé. — Bien qu'on la prenne sans sucre, cette boisson parfumée nous parut exquise : elle était composée d'un véritable thé chinois ne ressemblant nullement à ce que l'on nous vend, sous ce nom, en Europe. Là se borna, du reste, notre collation chinoise.

Tout en dégustant ce liquide de gourmet, nous assistions de loin à la représentation, nous étonnant de ne voir figurer, au lieu de la troupe singulière que nous avions rêvée, que des gymnastes, des jongleurs, des avaleurs de sabres, semlables à ceux que l'on eût pu nous montrer dans tout autre théâtre français de ce genre.

Après s'être un instant amusé de notre désappointement, M. C*** nous donna le mot de l'énigme. Il nous apprit que le théâtre chinois de l'Exposition n'est pas plus chinois que toi et moi, vu que c'est le directeur de l'Hippodrome qui en fournit les sujets. — Puis, pour nous dédommager de cette déception, il nous parla longuement des représentations théâtrales en Chine. C'est, parait-il, l'enfance la plus complète de l'art. Les acteurs chinois font à peu près comme nous lorsque nous organisons des charades en action. Ils n'ont pas de décors, et c'est leur intelligence et celle des spectateurs qui doivent suppléer, sur ce point, à ce qui manque. Par exemple, s'ils ont à représenter une forêt, ils apportent en scène deux ou trois branches d'arbre, et tout est dit. — S'il leur faut traverser un fleuve, ils sautent par-dessus une potiche remplie d'eau, et les spectateurs n'en demandent pas davantage. — S'il s'agit d'un voyage à faire ou du lieu de l'action d'un drame à changer, ils marchent un instant autour du théâtre et apprennent au public, lorsqu'ils s'arrêtent, que, tout à l'heure, ils étaient à Shang-Haï, et qu'à présent les voilà à Canton ou à Pékin, et ainsi du reste. Tous les rôles de femmes sont remplis par de jeunes adolescents. Les pièces chinoises (des drames en général) ont pour but de déifier le bien et de punir le mal. Elles sont parfois semées, dit-on, de traits un peu grossiers peut-être, mais pleins de gaieté et souvent d'esprit. Les comédiens des drames historiques revêtent seuls les riches costumes empruntés par les *fils du ciel* aux conquérants tartares. Dans les bouffonneries, les satires ou les pièces qui ressemblent à nos vaudevilles européens, ils portent leurs vêtements usuels.

Mais avec tous ces détails, j'outre-passe encore une fois l'espace accordé à notre causerie, et voilà qu'il m'est aussi impossible aujourd'hui que l'autre jour, de te dire un mot de l'éléphant du roi de Siam et de la fameuse Smala algérienne, où de si prodigieuses horreurs nous étaient promises.

Fort heureusement, tu ne perdras pas grand'chose à mon silence; car, à part le palanquin doré et étincelant de pierreries que je me proposais de te décrire, je n'ai rien de curieux à te raconter sur l'éléphant en question.

Pour la Smala, c'est une autre affaire; j'aurais eu une foule d'impressions à te communiquer, mais à quoi sert puisqu'elles ne sont pas bonnes?

Le spectacle donné par cette tribu était si bizarrement naïf, la musique si monotone et si énervante, les exercices et les personnages si primitifs et si laids que, malgré la nouveauté de la chose, on n'avait qu'une pensée, quand on s'était fourvoyé là: s'en aller au plus vite!

Pourvu que tu n'éprouves pas pareille impression en entamant cette trop longue causerie, chère Florence? J'en ai peur, et c'est pour cela que je me hâte de signer.

JEANNE.

MODES

J'arrive de Biarritz, ma chère Laure, avec une moisson de *on dit*. En vain j'ai pénétré dans les sanctuaires de nos meilleurs faiseurs, je n'ai pu récolter rien de certain sur les modes d'hiver. A l'aurore de chaque saison on voit surgir un grand nombre de *nouveautés*, produits de l'imagination plus ou moins bien inspirée, plus ou moins excentrique des couturières et des modistes, mais ces *nouveautés* ont besoin de la sanction de la mode, et toutes les bourses modestes, toutes les femmes *raisonnables*, se garderont d'adopter ces innovations. — Les achats trop hâtés

sont la ruine des petites bourses : attendre, voilà la maxime que je te prêcherai aujourd'hui, en t'initiant aux changements que méditent pour nos toilettes les oracles les plus respectés par l'élégance parisienne.

Que te raconterai-je de Biarritz? Encore les costumes courts et un peu plus de robes *Marie-Antoinette*; toujours aussi les longues traînes le soir, et grande exhibition de cheveux. En vain les moqueries, les critiques, ont-elles poursuivi les têtes féminines.

Je lisais, l'autre jour, dans un journal anglais, qu'un jeune gentleman, après avoir acheté un de ces magnifiques chignons qui ornent les montres des coiffeurs, se rendit à cheval, à Rotten-Row, à l'heure où les élégantes de la fashion y affluent. Ayant habilement piqué le chignon au bout de sa cravache, notre jeune homme indiqua par ses gestes qu'il venait de le ramasser et cherchait sa propriétaire. On raconte que toutes les dames portèrent machinalement la main derrière leurs têtes, trahissant ainsi le secret de leurs luxuriantes chevelures.

Si nous devons en croire un docteur russe, les trois quarts des cheveux employés pour les chignons sont infestés de parasites auxquels il a donné le nom de *grégariens*. Les cheveux infestés sont, paraît-il, presque absolument semblables aux autres; seulement, après une minutieuse observation, on découvre à leur extrémité des petits nœuds bruns, visibles même à l'œil nu : ce sont les grégariens; ils résistent au séchage et autres procédés. Les acides, l'alcali, l'éther et autres agents les tueraient, mais comme ces agents seraient nuisibles aux cheveux, ils ne peuvent être employés. Dans la chaleur d'une salle de bal, les *grégariens*, nous dit-on, revivent, grossissent et se multiplient : volant par myriades dans la salle, ces *germes-globules* sont respirés, tombent dans les rafraîchissements, et entrent dans le corps de mille façons. Ainsi, chaque danseur devrait, comme mesure de prudence, soumettre préalablement le chignon de sa danseuse à un examen microscopique.

Une excellente recette anglaise pour blanchir et conserver les dents : Dissoudre deux onces de borax dans trois litres d'eau bouillante; avant que ce ne soit complètement froid, ajouter une cuillère à thé d'esprit de camphre. Battre le mélange et le mettre en bouteille; verser environ un verre de cette composition dans un demi-litre d'eau tiède. Se gargariser la bouche avec ce dentifrice, chaque matin.

Fais teindre ton chapeau de paille en marron doré très-clair; sur le côté, une rose; puis, deux rubans de moire marron, d'environ douze centimètres de largeur, prenant à la hauteur des oreilles, tourneront derrière, formeront un joli nœud sous le chignon, et tomberont en bouts flottants; mentonnière en feuilles de roses marron doré clair.

Conseille à ta cousine de faire teindre en noir son chapeau de paille de crin blanc; sur la passe, une touffe de marguerites roses; brides en moire rose; deux rubans étroits en moire rose également, posés sous les marguerites, tourneront derrière et s'attacheront par un nœud sous le chignon.

Ces deux chapeaux peuvent parfaitement conduire jusqu'au mois de décembre, et vous donneront le temps de savoir la forme adoptée par les femmes distinguées. On parle de grands bavolets, de chapeaux formant pour ainsi dire le capuchon. Faut-il en croire cet on dit? n'est-il pas prématuré? Je ne serais pas étonnée de nous voir tomber d'un excès dans un autre. Tu vois qu'il est bon d'être prudente...

Par exemple, j'ai vu un costume d'hiver fort joli : Jupe rasant la terre, en faye marron, avec une bordure de chinchilla de sept centimètres de hauteur; tunique-casaque descendant sur le jupon, dont elle laisse voir environ vingt centimètres; cette tunique est ornée de même que le jupon; pèlerine Marie-Antoinette, en faye marron, bordée de chinchilla, avec grands pans croisant derrière; manches étroites. Et à ce propos, pour répondre de suite à ta question! je crois que les manches larges ne se porteront cet hiver que pour les *toilettes* très-habillées.

On m'a montré, comme une grande nouveauté, un manteau *mandarin* dont je ne suis pas du tout enthousiasmée. Tu vois cela d'ici? le nom est bien donné.

On ne fera jamais rien, à mon avis, de plus jeune et de plus élégant que la casaque, aussi restera-t-elle toujours de mode, en dépit des innovations des confectionneurs; tu peux sans crainte compter, pour ton hiver, sur celle que je t'ai achetée l'année dernière. Les femmes âgées, les personnes un peu fortes devront adopter le manteau espagnol. Quant au mantelet breton à capuchon, il habillera parfaitement une personne grande et mince; Marie peut avec assurance en commander un pareil à sa robe de velours noir : le capuchon en Chantilly et le petit volant pareil feront une garniture du meilleur goût.

J'ai admiré tout à l'heure un joli costume d'automne en popeline gris fer; sur un jupon tout uni, tombait une tunique à dents creuses très-aiguës, ornées d'un ruban de taffetas vert d'environ deux centimètres. Au bord de ce ruban, un effilé torse gris assorti à la robe, et au bout de chaque brin de l'effilé (d'environ cinq centimètres), une petite boule verte, assortie au ruban. Pour confection, un manteau espagnol à dents découpées et garnies comme la jupe — avec un capuchon *simulé* bordé d'un ruban de taffetas vert plus large, et ayant un nœud avec grands pans. — Ce dernier ruban devra avoir dix à 12 centimètres de largeur. — Chapeau en crin gris; sur la passe, une guirlande de feuilles de lierre, avec fruits rouges.

Si ta tante n'a pas plus de cinquante ans, voici une jolie coiffure du soir que je lui conseillerai : Une ruche de tulle illusion découpée, d'environ douze centimètres, sur laquelle est posée une branche d'acacia rose; un voile de tulle illusion ou de dentelle d'Angleterre tombera sur la tête et voilera le chignon.

En fait d'étoffes, on prétend que l'écossais sera très-porté cet hiver, ainsi que les rayures en *large*. Je suis persuadée que toutes les femmes de goût protesteront contre ce dernier revirement de mode.

A une élégante, j'ai vu un chapeau! cinq grosses roses, jaune, blanche, rose, rouge, montées en diadème et nouées derrière par de longs rubans de moire noire; un voile de tulle illusion avec ruche au bord retombait sur la tête.

Une coiffure de maison : catalane en guipure blanche avec diadème en bouclettes de velours noir étroit; oreillères en guipure blanche; au milieu de

chaque oreillère ou bride, un ruban de velours noir d'environ trois centimètres.

Une jolie toilette d'automne : robe de taffetas noir rasant la terre, avec cinq petits volants à tête, lisérés de taffetas maïs. — Un rouleau de taffetas maïs sur la tête de chaque volant. — Ces volants remontent devant sur la jupe où ils forment tablier. Fichu Marie-Antoinette croisant derrière, garni de même. Chapeau de crêpe maïs, avec rouleaux de satin de même nuance et guirlande de fuschsias ; brides maïs, sur lesquelles se trouve une guirlande de fuschsias.

Un charmant costume en mohair gris très-beau. Tunique *simulée*, ornée de cinq rangs de petits velours noirs, cloutés de petits boutons blancs, avec effilé torse gris, d'environ cinq centimètres, terminés par de petites boules de jais noir et de jais blanc. — Le bas de la jupe, ce qui représente le jupon, avec cinq rangs de la même garniture. A partir de la taille, cinq pattes pointues, ayant toujours la même garniture; au bord, le même effilé qu'à la tunique. Ces pattes auront 30, 35, 40, puis 35, puis 30 centimètres de longueur. Bien entendu, la plus longue de ces pattes est pour le milieu du dos ; les plus courtes doivent être placées sur chaque côté du lé de devant. Ceinture ronde en velours noir, cloutée de boutons blancs ; autour de l'encolure, cinq petites pattes en velours noir. Chapeau de crin noir avec guirlande de marguerites des champs.

Une jolie toilette du soir pour jeune fille. Tunique en sultane rose, à dents très-aiguës bordées d'un velours noir, sur un jupon pareil, garni de trois rangs de velours noir d'environ deux centimètres. Corsage en organdi blanc avec entredeux de Cluny et velours noir ; le haut du corsage avec des losanges en velours noir et en Cluny blanc alternés. Coiffure relevée et ondulée, avec une rose sur le côté et trois bandelettes en velours noir, — nœuds à bouts flottants, en velours noir et en ruban rose. — Pour chignon, une seule grosse natte posée en rond très-haut sur le sommet de la tête, avec un peigne en corail rose.

Une autre toilette du soir : robe en grenadine maïs, avec grandes dents de velours cerise étroit, posées entre trois rangs de très-petits volants qui formeront aussi des dents très-aiguës. Ces volants seront bordés d'un biais de satin pareil. — Coiffure : bandelettes de paille et fuschsias.

Robe en cachemire gris sur un jupon en cachemire violet. Les lés de la robe sont séparés par des biais de soie de même nuance que le jupon, et garnis d'une rangée de boutons gris et violets. — Corsage rond, avec bretelles se prolongeant devant et derrière de quinze à vingt centimètres. Ces bretelles en taffetas violet se terminent par une frange violette et grise. Manches étroites, avec boutons ornant toute la couture du coude et le même biais qu'aux lés de la jupe. Sur le jupon, trois rangs de large lacet violet tissé de gris. Paletot demi-ajusté (à trois coutures derrière, cambrant la taille). Petit capuchon en taffetas violet, bordé d'un effilé gris et violet. — Au bord du paletot, biais en taffetas violet et effilé de cinq à dix centimètres. Chapeau de tulle violet, rayé de rouleaux de satin pareil, très-étroits; touffe de pensées à cœurs jaunes ; mentonnière en pensées sur de larges brides de blonde blanche.

Chapeau en tulle de malines rose; le chignon est à demi-voilé par une frange de plumes blanches terminée par des gouttelettes de cristal,—même frange sur le devant du chapeau. — Dessous, une natte en velours noir. Pour mentonnière, des pattes en velours noir sur de larges brides en tulle rose bordées d'une blonde blanche.

Chapeau en crin gris et noir, orné d'une natte en velours cerise. Larges brides en blonde noire prenant très-haut sur la passe.

Robe de soir, pour jeune fille, en taffetas rose à mille raies, avec petits volants étroits posés en tablier tout du long de la jupe et arrêtés par des boutons de nacre ; manches larges à la juive, avec doubles manches en tulle, ornées de rubans roses et un nœud sur l'ouverture ; corsage montant, avec nœuds de ruban sur les épaules ; large ceinture à grands pans en taffetas pareil, attachant derrière.

Pour jeunes filles, encore un costume de ville. — En popeline à petits damiers blancs et noirs; tunique simulée à cinq dents par trois rangs de velours noir. Glands aux cinq pointes — il faut que ce soit une jupe fourreau, bien entendu). Le bas de la jupe représentant le jupon avec cinq rangs de velours. Mantelet à la paysanne, avec capuchon froncé, garni d'un petit volant d'étoffe pareille, à dents, bordées d'un velours noir ; un velours noir, faisant un joli nœud à grands pans, serre le capuchon. J'ai déjà expliqué la forme de ce mantelet, montant, cambrant derrière à la taille, avec pinces sur les épaules et grands pans carrés devant — carrés aussi derrière, venant sur les bras à la saignée — et cambrant la taille derrière au moyen de petites pinces cachées par le capuchon, qui est froncé. Chapeau rond en castor gris, orné de plumes noires.

Je te le répète, les robes rasant la terre vont remplacer pour la rue les costumes courts.

Une garniture qui sied bien à une personne ayant de l'embonpoint, ce sont les deux bretelles au corsage, se prolongeant devant et derrière d'environ vingt centimètres sur la jupe. On les pose bien en biais, de façon à avantager la taille le plus possible. Les rubans sur les coutures des lés de la jupe et s'arrêtant sur le jupon, allongent et amincissent aussi. Ces cinq pattes en ruban se terminent par des effilés ou des nœuds.

Rien de nouveau en lingerie; les cols marins n'ont pas réussi. Toujours des corsages blancs, le soir ; mais les fichus Marie-Antoinette, en tulle, en mousseline, en dentelle, auront la préférence.

EXPLICATIONS

Planche XI

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Taie d'oreiller — 2, M. L. — 3 et 4, Parure — 5 et 6, Parure — 7, Alphabet — 8, *Catherine* — 9, *Élisabeth* — 10, Entredeux — 11 à 14, Guimpe d'enfant — 15 et 16, Bande et patte bretonnes — 17, *Céline* — 18, *Suzanne* — 19, R. T. — 20, P. D. — 21, L. D. — 22, Garniture — 23, Mouchoir — 24, M. B., pour taie d'oreiller — 25, C. T. — 26, E. M. — 27, D. B. — 28, C. D. — 29, E. F. — 30, *Irène* — 31, G. R. M. — 32, C. F. — 33, J. D. — 34, *Pauline* — 35, V. M. — 36, *Eugénie* — 37, Bande pour jupon.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 5, Robe demi-longue — 6 à 10, Veste albanaise — 11 à 13, Guêtre — 14 et 15, Chausson de baby — 16, Chaise en appliques — 17 et 18, Jardinière — 19 et 20, Fond en tricot — 21, Point de compte use-laines — 22, Travail à fils tirés — 23 et 24, Serviette à thé — 25 et 26, Dentelle en frivolité.

COTÉ DES BRODERIES

1, Taie d'oreiller, feston, plumetis et cordonnet.

2, *M. L.*, anglaise, chiffre pour la taie d'oreiller n° 1.

3 et 4, Parure, broderie mexicaine en soie noire mêlée de broderie en plumetis, coton blanc dans le milieu des fleurs ; les groupes de trois petits pois sont également en coton blanc.

5 et 6, Parure, plumetis, cordonnet et point de sable.

7, Alphabet, anglaise pour trousseau, plumetis.

8, *Catherine*, anglaise, plumetis et cordonnet.

9, *Élisabeth*, anglaise, plumetis et cordonnet.

10, Entredeux, plumetis.

11 à 14, Guimpe d'enfant.

11, Devant.

12, Dos.

13, Col.

14, Manchette.

On la fait ouverte devant ou derrière avec un pli double de chaque côté de la broderie, sur lequel on fait un point *d'épine ;* si l'on veut fermer la guimpe devant, on continuera la broderie du col jusqu'au milieu ; la manche se fait en droit fil, froncée légèrement du haut et du bas, on la fixe à la manchette n° 14.

15 et 16, Bande et patte bretonnes pour coin de feu ou robe d'enfant ; on fait cette broderie sur drap, cachemire ou flanelle en soie blanche sur noir ou couleur, ou en soie noire sur étoffe blanche ou de couleur, ou bien encore en soie de plusieurs nuances ; si l'on emploie du drap pour ces ornements, on pourra les découper à petites dents.

17, *Céline*, anglaise, plumetis et cordonnet.

18, *Suzanne*, anglaise, plumetis et cordonnet.

19, *R. T.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

20, *P. D.*, romaine, plumetis et cordonnet.

21, *L. D.*, romaine, plumetis, cordonnet et pois.

22, Garniture, plumetis, cordonnet et feston.

23, Mouchoir, plumetis, cordonnet et feston.

24, *M. B.* enlacés, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et feston.

25, *C. T.*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

26, *E. M.*, anglaise enlacés, plumetis et cordonnet.

27, *D. B.*, romaine, plumetis et pois.

28, *C. D.*, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

29, *E. F.*, enlacés, plumetis.

30, *Irène*, romaine, plumetis et cordonnet.

31, *G. R. M.*, anglaise pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et feston.

32, *C. F.*, enlacés, plumetis.

33, *J. D.*, gothique, plumetis, cordonnet et pois.

34, *Pauline*, anglaise, plumetis et cordonnet.

35, *V. M.*, enlacés, plumetis et cordonnet.

36, *Eugénie*, anglaise, pois.

37, Bande pour jupon, petit lacet, broderie au passé, broderie russe et points lancés.

COTÉ DES PATRONS

1 à 5, Robe demi-longue.

1, Première pointe.

2, Deuxième pointe.

3, Moitié du lé de devant.

4, Patte de poche.

5, Croquis.

Cette robe est plate devant et sur les côtés, et froncée derrière ; on ajoute pour faire la moitié de la jupe, un lé en droit fil ayant 60 centimètres de large en haut et en bas ; la longueur de ce lé est celle de la 2e pointe, de F à G.

6 à 10, Veste albanaise pour petit garçon, gravure d'enfants.

6, Devant.

7, Moitié du dos.

8, Petit côté du dos.

9, Manche.

10, Sous-manche.

Cette veste se brode entièrement comme l'indique le dessin de la gravure ; la manche n° 9 est également brodée, elle est cousue seulement de J à K, et le bas est fermé par un ou deux boutons. Le jupon plissé du costume albanais descend jusqu'au

genou; les plis sont très-creux. On place entre chaque pli une bande pliée, en popeline noire, qui couvre la moitié du pli gris.

11 à 13, Guêtre.

Cette guêtre, qui accompagne le costume albanais, se fait en étoffe pareille, et brodée comme la veste; on la double de toile très-solide, et, si l'on veut, de flanelle; il ne faut cependant pas doubler de flanelle le patron n° 13, sur lequel on fait les boutonnières; on coud un élastique dans le haut de la guêtre.

14 à 19, Chausson, crochet russe.

Montez 9 mailles-chaînettes.

Un rang de demi-brides.

2e rang. — Demi-brides crochet russe — 4 mailles — 3 mailles dans la maille du milieu du rang précédent — 4 mailles.

Faites 14 rangs en augmentant de 2 mailles par rang; on fait l'augmentation en faisant 3 mailles dans celle du milieu — 18 mailles en arrêtant le rang au milieu du chausson; faites 15 rangs de 18 mailles d'un côté et 15 rangs de 18 mailles de l'autre.

Pour le haut du chausson, faites un rang de demi-brides, maille pour maille dans la lisière des deux côtés, c'est-à-dire 30 mailles — retournez votre ouvrage — faites 2 fois (1 rang de brides — 1 rang de demi-brides), puis vous faites l'écaille du bord ❊— 2 mailles-chaînettes — 2 brides prises dans la 3e maille du rang précédent — 2 mailles-chaînettes— 2 brides prises dans la même maille que les deux autres brides — 2 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 3e maille après celle où ont été prises les 4 brides — retournez au signe ❊. — Tous ces rangs du bord sont faits en allant et en revenant; on réunit les deux côtés du chausson par un surjet lorsque le bord est terminé, et l'on fait la petite fourrure du haut, en tournant la laine sur un moule et l'arrêtant à chaque point avec une aiguille.

La semelle se fait en crochet Marie-Louise sur le patron n° 14.

16, Chaise en appliques sur drap noir.

Le trait ponctué qui traverse les dessins indique le milieu de la chaise. On suivra, pour exécuter ce travail, les indications données sur la planche; les appliques sont en drap, la broderie en soie d'Alger dédoublée.

17 et 18, Jardinière en osier.

17, Quart du lambrequin de la jardinière.

18, Croquis.

On se procurera cette jardinière chez madame Nanteau.

La soutache qui forme les contours du dessin est blanche, maintenue par des points en soie d'Alger dédoublée, la broderie est faite au passé et en points lancés. Ces jardinières coûtent 5 francs la paire; on en fait de plus grandes.

19 et 20, Fond en tricot pour jupon ou couverture.

Ce tricot est fait en retournant l'ouvrage à chaque rang.

1er rang. — A l'endroit.

2e rang. — A l'envers.

3e rang. — ✛ 1 maille à l'endroit — 2 mailles à l'envers. — Retournez au signe ✛.

2e rang. ✛ 1 maille à l'envers — 2 mailles à l'endroit. — Retournez au signe ✛.

21, Dessin de tapisserie use-laines; suivant les nuances que vous aurez, il vous sera facile de changer la disposition des dessins.

22, Voile de fauteuil ou dessus d'édredon; travail à fils tirés, travail de grandeur naturelle.

Prenez de très-grosse mousseline claire, tirez un nombre pair de fils, supposons 24, pour former la raie à jours; laissez 24 fils, pour la raie mate; vous défilez tout autour un effilé de la longueur indiquée sur le côté du dessin n° 22: lorsque vous avez terminé votre travail, vous nouez ces effilés. Lorsque vous avez tiré tous vos fils, vous prenez du *coton-chaîne* que vous passez dans la raie claire, en entre-croisant les fils 7 par 7, comme il est indiqué sur le croquis. — Fixez votre coton en bas par un nœud, en laissant un bout de la longueur de l'effilé; votre voile de fauteuil terminé, vous défilez ce coton qui se mêle à l'effilé. Le travail se fait en remontant ✛ — passez l'aiguille sur 14 fils — passez-la en redescendant sous les 7 fils supérieurs de ces 14 fils — tirez le fil — passez l'aiguille en remontant sous les 7 fils inférieurs — retournez au signe ✛. Lorsque vous avez fait le travail à jours, vous faites avec le même coton la broderie à longs points lancés sur la raie mate.

23 et 24, Petite serviette pour dessous de tasse à thé.

23, Quart de la serviette de grandeur naturelle.

24, Croquis de la serviette terminée.

Vous brodez cette serviette en soutache de laine, et broderie mexicaine en laine de couleur sur toile de lin, vous faites l'effilé en tirant les fils lorsque vous avez terminé la broderie.

25 et 26, Dentelle en frivolité.

Cette dentelle devant être exécutée à deux fils, vous vous dirigerez sur le croquis n° 26, pour l'ordre dans lequel vous devez faire les feuilles; les deux barrettes 3 et 12 marquées d'un signe sont faites avec les deux fils, tout le reste du travail est à un seul fil; lorsque vous travaillez à deux fils, il faut retourner votre ouvrage. Le croquis 26 représente la dentelle du côté du travail à deux fils.

1, — 5 nœuds doubles — 1 picot — 5 fois (2 nœuds doubles — 1 picot) — 5 nœuds doubles, — fermez l'anneau.

2, — 5 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le 6e picot du n° 1 — 5 fois (2 nœuds doubles — 1 picot) — 5 nœuds doubles, — fermez l'anneau.

3* — A deux fils, retournez votre ouvrage. — 7 nœuds doubles — 1 picot — 4 nœuds doubles.

4, — Retournez votre ouvrage. — 4 nœuds doubles, — arrêtez le fil dans le picot du n° 3 — 6 fois (2 nœuds doubles — 1 picot) 4 nœuds doubles, — fermez l'anneau.

5, — Laissez un bout de fil de la longueur indiquée sur le croquis, pour passer d'une feuille à l'autre. — 4 nœuds doubles, — arrêtez le fil dans le dernier picot de la feuille précédente, 5 fois — (2 nœuds doubles — 1 picot) —4 nœuds doubles, — fermez l'anneau.

6, — 4 nœuds doubles, — arrêtez le fil dans le dernier picot de la feuille précédente — 4 fois — (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles,— fermez l'anneau.

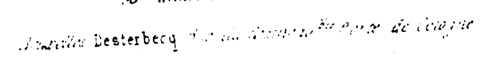
7 et 8, — Comme le n° 6.

9, — Comme le n° 5.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Paul Lacourière sc.

Imp. à la Vapeur de Th. Dupuy, 3, Pass. du Désir

Réval

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

N° XI

35e année. 1867

S B Fuller 34 Pall Mall London

Bruxelles Desterbecq

Amsterdam Desterbecq

10, — 4 nœuds doubles. — Arrêtez le fil dans le dernier picot de la feuille précédente — 6 fois (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles, — fermez l'anneau.

11, — 4 nœuds doubles — 1 picot — 4 fois (2 nœuds doubles, — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau.

12° — A deux fils. — Retournez votre ouvrage — 4 nœuds doubles, — arrêtez le fil dans le dernier picot de la feuille n° 10 — 7 nœuds doubles.

Vous retournez au n° 1, et vous remplacez le 2° picot par un fil arrêté dans le 5° picot du n° 2.

Si vous voulez fixer le fil de la tige avant de commencer les feuilles 8, 9 et 10, vous arrêterez le fil à la base des feuilles 6, 5 et 4.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande, style renaissance, pour ameublement.

PETITE PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Rond au crochet pour voile de fauteuil ou dessus de guéridon.

Entredeux crochet.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Moitié du dossier du PRIE-DIEU, paru en Mai.

LANTERNE CHINOISE

Nous donnerons, le mois prochain, les explications et dessins nécessaires pour monter cette charmante lanterne.

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas noir. — Jupe découpée en écailles ornée de biais et de boutons en taffetas vert.— Sous-jupe avec volant plissé en taffetas vert. — Paletot pareil à la robe orné de même. — Chapeau en velours tulle, avec guirlande de feuillage vert en velours.

Toilette de jeune femme. — Robe en moire mauve ornée de pattes en Chantilly remontant sur le corsage; manches ornées de pattes plus petites. — Coiffure en velours royal et dentelle noire.

Toilette de petite fille. — Toilette en popeline d'Irlande Bismark de deux teintes. — Robe et paletot de teinte claire, avec étoiles et biais en étoffe foncée.— Sous-jupe en étoffe teinte foncée avec étoiles en étoffe claire. —Toque en paille mordorée ornée de plumes et d'une draperie en velours royal.

SECONDE GRAVURE.

COSTUMES D'ENFANTS

Toilette de petite fille de cinq à sept ans. — Robe en velours bordée d'une bande de cygne. — Corsage décolleté en carré, avec manche courte plate, bordée d'une bande étroite.—Basquine ajustée découpée en larges languettes, bordée de même ceinture, recouverte d'une bande de cygne. — Toque russe en velours royal blanc, avec draperie en velours bleu.— Demi-bottes en cachemire bordées de cygne.

Toilette bretonne pour fillette de dix à quatorze ans. — Robe en cachemire blanc, avec pattes brodées en couleur et boutons d'argent posés en écailles. — Chemisette en cachemire, à larges plis doubles. — Des pattes brodées en couleur, de dix centimètres, partent de l'épaule, et retombent devant et dans le dos sur les plis; la bande de devant, le poignet et le dessus d'épaule sont également brodés. — Paletot pareil à la robe. — Chapeau Metternich en feutre blanc orné d'une bande en velours.

Toilette négligée pour petite fille de sept à huit ans. — Blouse chinoise en sibérienne Bismark clair, avec pattes en taffetas Bismark foncé. — Robe de dessous en sibérienne, de nuance foncée. — Chapeau siamois en feutre orné de velours.

Costume albanais pour petit garçon de quatre à six ans. — Jupe plissée en popeline; plis alternés: un noir, un gris. — Veste pareille avec broderie en soutache. — Ceinture orientale en bourre de soie. — Chemisette en nansouk. — Toque en cachemire avec bande en velours noir. — Guêtres en drap gris assorti à la nuance du costume, et ornées d'une broderie en soutache.

Toilette de petit garçon de huit à dix ans. — Veste à revers. — Gilet et pantalon en velours noir avec boutons milanais. — Cravate en foulard de Chine. — Bottes en veau verni. — Casquette anglaise en velours.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 16 novembre les patrons suivants:

Collet.

Pardessus japonais. Basquine pour petite fille, 1re toilette. Robe de petite fille, 3e toilette.	Gravure d'enfants du 1er novembre.



Mosaïque

LES ORNEMENTS DU TEMPLE DE SALOMON.

Titus fit enlever, du temple incendié par ses soldats, le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, les encensoirs et les cymbales, qu'on voit encore, représentés sur l'arc de Vespasien à Rome; ces dépouilles de guerre ornèrent la maison des empereurs au Mont-Palatin; Genséric, qui saccagea la ville sainte durant quinze jours, enleva ces objets sacrés et les porta en Afrique; Bélisaire les reconquit et les porta à Byzance, d'où ils furent reportés à l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

—

DINER EXCENTRIQUE SERVI CHEZ UN VOYAGEUR.

Consommé aux nids d'hirondelles de Java.
Hors d'œuvres. Caviar de Russie. — Pontarriga de Barcelone. — Olives de Séville. — Achards de Pondichéry.
Relevé. Esturgeon de Hollande, sauce au soya du Japon.
Entrées. Canard à la chinoise, aux ailerons de requins. — Langues de rennes de Laponie. — Cervelas de Suisse et saucisses d'Espagne à la purée de pois. — Kari à l'indienne.
Rôti. Selle de daim d'Écosse aux raiforts d'Allemagne.
Entremets. Ignames de Chine frites. — Crème de patates d'Algérie à la vanille. — Gelée créole aux goyaves. — Paniers de fruits à la napolitaine.
Dessert. Noix de coco. Bananes. Figues de Barbarie. Dattes de Tunis. Gingombre confit. Citrons de Chine. Ananas de la Guadeloupe.

—

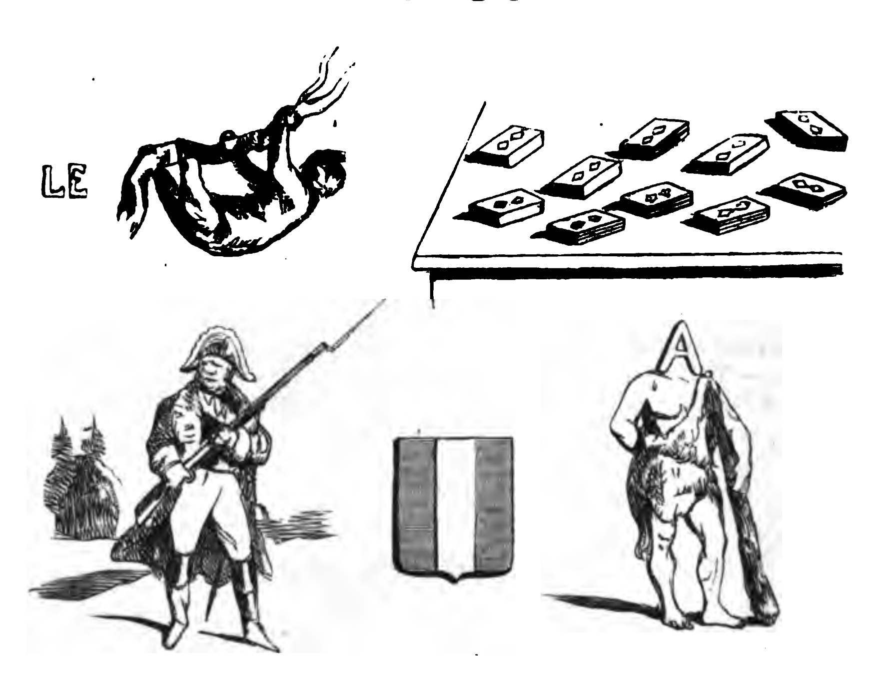
Sans le devoir, la vie est molle et desséchée, elle ne peut se tenir.

JOUBERT.

Le mot du Logogriphe d'Octobre est **CONSTANCE**, où l'on trouve : *Caton* (les deux) — *Canton* — *Sonate* — *Canon* — *Ane* et *Anon* — *Noce* — *Canne* — *Conte* — *Stanée* — *Case* — *Note* — *Soc* — *Once* — *Nonce* — *Ton* — *Son* — *Non.*

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : **Ne trouble pas la source qui t'a désaltéré.**

RÉBUS



Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

MADAME DE SÉVIGNÉ

A MADAME DE C***

I



quoi pensez-vous, mon amie? Hélas!... votre silence le prouve assez, ce n'est point à moi. Vous semblez avoir oublié le jour où, les yeux noyés de larmes, vous me disiez ces mots, qu'on répète vingt fois à ceux qui partent: « Vous m'écrirez! » mots qui sont comme un pont jeté à l'avance sur l'abîme de la séparation près de s'ouvrir entre des cœurs amis, et qui resteraient sans valeur s'ils n'impliquaient la condition d'un engagement réciproque.

Cet engagement, vous y êtes demeurée quelque temps fidèle. Mais les années ont coulé; l'habitude de mon éloignement a, peu à peu, engourdi l'activité de votre plume, comme celle sans doute de votre souvenir, et, depuis six mois enfin, pas une seule ligne tracée par cette plume aimée n'est venue réjouir mes yeux.

Il est vrai que vous habitez Paris, où chaque heure, même appartenant à l'existence la mieux réglée, fuit emportée par ce tourbillon général qui laisse peu de temps à la pensée pour se porter ailleurs, et où le vivant qui a quitté la grande ville est à peu près compté comme s'il n'existait plus; tandis que moi, fixée en terre étrangère, je végète, les yeux tournés vers le pays natal, berceau de toutes mes affections, dépositaire de tous mes souvenirs; envoyant là toutes mes sympathies, appelant à moi toutes celles que je puis y réveiller.

Je relis votre dernière lettre (car je les conserve toutes précieusement), vous m'y donniez déjà ces mille excuses qu'invente la paresse pour sa justification : « Je n'ai, me dites-vous, aucun talent pour le style épistolaire. »

Menteuse! qu'est-ce que ce style, si ce n'est la simple expression du cœur et de l'esprit, et qu'avez-vous d'autre à faire que de laisser librement s'épancher les vôtres sur le papier, pour écrire des lettres charmantes?

« Ma vie est si uniforme, ajoutez-vous, que je n'ai rien à dire. »

Rien à dire! hé quoi! ne pensez-vous pas? ne sentez-vous pas? Et le petit souffle qui chante par le trou de la serrure; le petit nuage qui glisse sur le soleil; la petite flamme qui danse dans le foyer; que vous racontent-ils donc? De grands secrets qu'on ne dit pas à tout le monde, j'en conviens, mais à moi!...

Donner du prix aux moindres choses par tout ce qu'une vive et impressionnable nature y prête d'intérêt, c'est là précisément le grand charme des correspondances intimes, et j'ajouterai un talent éminemment féminin.

Aussi les hommes, si jaloux de leur prééminence sur nous dans tous les domaines de l'intelligence, confessent-ils sans difficulté celle des femmes en ce seul point. Rappelez-vous ce qu'en dit un de nos grands écrivains (1) :

« ... Elles trouvent sous leur plume des tours et » des expressions qui souvent, en nous, ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des » termes qu'elles placent si juste, que tout connus » qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et » semblent être faits pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans » un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont » un enchaînement de discours inimitable qui se » suit naturellement, et qui n'est lié que par le » sens. Si les femmes étaient toujours correctes, » j'oserais dire que les lettres de quelques-unes » d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons » de mieux écrit dans notre langue. »

Non, La Bruyère, ce ne sont pas les lettres de *quelques-unes* d'entre elles que vous deviez dire, mais de l'*une* d'entre elles; car en analysant avec tant de soin les mérites du style épistolaire sous la plume des femmes, vous traciez évidemment un portrait, dont vous aviez sous les yeux l'original vivant et charmant; figure aimable entre toutes, que chacun nomme en vous lisant, et qui reste à jamais le type de la perfection dans le genre d'écrire, dont elle a fait, sans le savoir ni le vouloir, l'une des gloires littéraires de la France.

Certes, c'était une enfant bien gâtée de la nature et bien richement dotée par elle que cette Marie de Rabutin-Chantal, d'un esprit si vif, et d'un jugement si droit; si mobile dans ses impressions, si légère dans son badinage, et si profonde parfois dans ses pensées, si fidèle dans ses amitiés, si appliquée à tous ses devoirs.

(1) La Bruyère.

Petite-fille d'une sainte, amie de rigides solitaires, mère d'une cartésienne, elle a la foi sincère d'une âme tendre et d'une raison éclairée. Une humble soumission envers la Providence est le caractère principal de sa piété. Elle y trouve l'apaisement du cœur, au milieu des deuils ou des contrariétés de la vie, et cet apaisement laisse toute liberté à son esprit pour voltiger çà et là, pour se poser, brillant papillon, sur la fleur ou le brin d'herbe, ou même sur l'épine qui borde la route. Partout elle se plaît, partout elle est à sa place; dans le bruit et le mouvement de la cour, comme dans la solitude des bois; dans la compagnie de son jardinier Pilois ou de sa chienne Marphise, comme dans le salon des La Fayette et des La Rochefoucauld. Sa belle humeur, son grand sens, son affectueuse disposition se plient sans effort à toutes les circonstances, et sont, pour ainsi dire, toujours en situation. Elle ressent les peines qui viennent du dehors, jamais l'ennui qu'on loge en soi et qu'engendre la stérilité interne. Comment l'eut-elle éprouvé? Ne portait-elle pas en tout lieu avec elle son propre esprit, y trouvant ce que nous y trouvons nous-mêmes : une variété inépuisable, quoique constamment renfermée dans les limites du bien et du vrai !

C'est qu'il faut le dire : ce naturel charmant devait son développement complet à la meilleure culture. Restée orpheline bien jeune, elle n'avait jamais connu son père; à peine, tout enfant, avait-elle pu connaître sa mère; pourtant le sentiment filial ne manquait pas à sa vie. Elle le reportait, avec toute la tendre reconnaissance qui en fait le fond, avec tous les soins pieux qui en sont le témoignage, sur son oncle maternel, l'abbé de Coulanges, que ses lettres ne nomment jamais que le *Bien bon*, et qui s'était donné la douce tâche de remplacer auprès d'elle ses parents. Sous l'autorité judicieuse de ce sage tuteur, d'excellentes études littéraires avaient nourri et fortifié la rare intelligence de la jeune pupille; mais ne craignez pas qu'elle y perde rien de sa vive spontanéité. Marie de Rabutin sort des mains de ses maîtres, les beaux esprits les plus renommés du temps, — de celles même de l'érudit Ménage, le *Vadius* de Molière, — exempte de toute sotte vanité, de toute prétention, de tout pédantisme; largement pourvue de lumières, pour être son propre guide dans la vie, en même temps que parée de grâces nouvelles, pour être le charme de la société. De même, plus tard, elle sortira de l'hôtel de Rambouillet avec toute sa droite simplicité, avec toute sa franchise originale de langage; du contact de la cour, avec toute sa fière honnêteté : d'une sagesse trop ferme, là, pour tomber dans la pruderie, ici, pour voir dans les intrigues et les corruptions dont elle est témoin, autre chose qu'un objet de mépris tranquille et de fine raillerie.

Elle a dix-huit ans, on la marie. Heureux l'homme à qui vont échoir tous ces trésors de séduction, joints à ce cœur qui ne demande qu'à se donner tout à lui!... Non, le marquis de Sévigné reste insensible à son bonheur. Il ne le comprend pas, parce qu'il en est indigne. Elle-même exprimait fort bien leur disposition réciproque par une de ces saillies ingénieuses que, parfois, elle jette comme un voile doré, mais transparent, sur un sentiment douloureux, sur une pensée amère, et qui la font accuser, par certains lecteurs superficiels, d'une blâmable légèreté :

« M. de Sévigné, disait-elle, m'estime et ne » m'aime point; moi, je l'aime, et ne l'estime » point. »

Ce nœud mal formé se brise. Le marquis est tué en duel, et tué pour une autre qu'elle. La belle veuve rejette toute idée, toute proposition d'un second mariage; elle concentre l'activité de ses sentiments dans un cercle de sincères amitiés, et surtout dans les soins qu'elle donne à l'éducation de ses deux enfants. Elle a pour son fils la tendresse d'une mère indulgente et la sollicitude d'une sage amie; pour sa fille, une idolâtrie passionnée. Mais comme toute passion, même quand elle n'est que l'exagération d'un sentiment permis, est une souffrance et porte en soi son expiation, c'est de cet amour maternel, poussé au delà des bornes de la raison, que naîtront ses plus grandes peines.

Marguerite de Sévigné, soigneusement élevée par une telle mère : solide dans ses goûts, sérieuse dans sa conduite, et surnommée par leurs amis la plus *belle fille de France*, épouse à vingt et un ans le comte de Grignan, fort laid de visage, veuf déjà de deux femmes, père de deux grandes filles, mais qui porte l'un des plus anciens noms de la Provence. Il se fait presque prier pour le lui donner, au prix d'énormes avantages pécuniaires stipulés au contrat. Cela s'appelait un grand établissement; mais la tendre mère, en l'assurant à sa fille, avait espéré quelque chose de mieux qu'une satisfaction de vanité. Elle croyait ainsi la fixer à la cour, et près d'elle. Là encore, on peut voir combien nos prévisions et nos calculs sont impuissants à préparer nos destinées. M. de Grignan est appelé à suppléer, comme lieutenant, le duc de Vendôme dans le gouvernement de Provence. A défaut de ce prince peu jaloux d'exercer les devoirs de sa charge, c'est lui qui en aura tous les honneurs et toutes les fatigues. La belle comtesse tient sa cour, tantôt au milieu des splendeurs ruineuses du château de Grignan, tantôt à Aix, à Salon, à Lambesc, où siége l'assemblée des États. Disciple assidue de Descartes, ce n'est pas en vain qu'elle a fait son étude favorite de la philosophie, car elle paraît prendre assez bien son parti de cet éloignement. Mais si la fille se résigne, il n'en est pas de même de la mère. Alors commence cette correspondance célèbre, empreinte immortelle de son âme, et où reviendra sans cesse se peindre sous mille formes ingénieuses, à côté de mille traits heureux et enjoués, cette douleur des séparations, comprise dans toute son étendue de ceux-là seuls qui ont fortement aimé.

Vingt-six années s'écouleront, sans en affaiblir la vivacité, sans en amoindrir l'expression. Chaque réunion passagère est suivie d'un nouveau départ; chaque départ donne lieu à un nouveau déchirement aussi violent, aussi passionnément ressenti que le premier. C'est seulement dans les derniers temps, que l'heure des adieux laisse après elle une tristesse plus calme, effet de l'âge peut-être plus que d'une habitude qui ne pouvait prendre place dans l'existence de la sensible marquise. Durant ce quart de siècle, quelque lieu qui soit son séjour,

celui qu'habite son âme, c'est la Provence. Les distractions ne lui manquent pas; elle est loin de les repousser. Les événements publics l'émeuvent, les choses de l'esprit l'occupent, les caquets du monde l'amusent. Elle reste en sympathie constante avec tous ses amis; elle s'inquiète pour son fils exposé aux périls de la guerre, ou qu'à force de douceur assaisonnée de raison, elle arrache à une vie de désordres, qu'explique en lui la faiblesse du caractère bien plus que l'ardeur des passions. Plus tard, elle a le regret et le plaisir à la fois de le voir, loin des grandeurs de la cour, auxquelles il était destiné, trouver son bonheur dans le calme de la province et d'un heureux mariage. Mais si madame de Grignan n'est pas l'intérêt unique de sa vie, elle en est l'intérêt suprême, auprès duquel tous les autres tombent à un rang secondaire. Enfin, elle ne veut pas se torturer; elle se regarde comme ayant suffisamment rempli tous ses devoirs envers le monde et la famille : elle va consacrer à sa fille seule le reste d'une existence désormais entrée dans la période de la vieillesse.

Après deux années employées philosophiquement et sans ennui en Bretagne, près de son fils et de sa belle-fille, à vivre d'économie et à rétablir sa fortune, diminuée de tout ce qu'elle en avait jeté dans le gouffre ouvert sous les pieds de sa fille par les prodigalités du fastueux Grignan, elle part, elle se rend en Provence. Les voilà réunies, elles ne se quitteront plus. Telle est leur volonté, telle est leur espérance. Deux autres années à peine ont passé, et la plus terrible de toutes les absences, — celle qui ne finit pas, — est venue les séparer. Une de ces lentes maladies qui font le désespoir des médecins, et dont la nature seule détermine l'issue, atteint madame de Grignan. Quels soins, quelles fatigues, pour cette mère de soixante-dix ans ! surtout quel tourment d'esprit et de cœur !... Madame de Grignan recouvre la santé, mais une tombe autre que la sienne s'était ouverte, et à qui eût demandé quelle maladie avait emporté madame de Sévigné, on pouvait répondre : la maladie de madame de Grignan !

Où vais-je m'égarer ? quelle idée m'a prise de suivre ainsi pas à pas cette aimable femme depuis son berceau jusqu'à sa tombe ? Aurais-je, par hasard, la prétention d'avoir fait une trouvaille bibliographique, et découvert les lettres de madame de Sévigné, comme certaines gens d'esprit passent pour avoir découvert de nos jours la Méditerranée ? N'a-t-on pas mille fois écrit son éloge ? mille fois analysé son style et recherché curieusement sa biographie ? Qui ne l'a pas lue ? qui ne la connaît pas ? Et qu'ai-je besoin de vous raconter ce que vous savez aussi bien que moi ?

C'est que, je dois le confesser, mon amie, je ne m'adressais plus à vous, je me parlais à moi-même. N'est-ce pas un plaisir bien naturel de s'occuper à part soi de ceux qu'on aime; de se rappeler en détail leurs moindres paroles, leurs moindres actes, et jusqu'à leurs moindres jeux de physionomie ? — Depuis longtemps, vous le savez, j'ai fait de madame de Sévigné mon intime amie; société charmante et salutaire dont je ne me lasse jamais. Plus je la pratique, plus je m'y complais. J'y découvre sans cesse quelque chose de neuf et d'inattendu qui m'avait précédemment échappé. Quand je sens se faire en moi le vide de l'isolement et de l'ennui; quand un accès de dégoût misanthropique m'envahit : Allons, me dis-je, lisons une lettre de madame de Sévigné, cela me remettra. Je prends un volume, n'importe lequel, je l'ouvre au hasard, n'importe où. Je lis une lettre, j'en lis deux, j'en lis trois. Les heures se passent, je me trouve à la fin du volume sans avoir levé les yeux. Je l'avais entamé par le milieu, je retourne en arrière, je lis à reculons jusqu'au commencement. Le lendemain, je prends un autre volume; les choses se reproduisent de même. Et de lettre en lettre, de volume en volume, je relis encore une fois tout d'une haleine le recueil entier de cette correspondance, que je sais par cœur. Je vis avec l'agréable causeuse; j'entre dans ses sentiments, dans ses pensées, dans ses habitudes. Je fréquente ses contemporains, et quels contemporains !

C'est là, en effet, l'intérêt des lettres familières. Mieux encore que les mémoires, elles nous montrent toute une époque pour ainsi dire en déshabillé, alors que l'histoire nous la fait voir en costume officiel. Il n'en est guère qui mérite mieux d'être considérée sous ce double aspect que notre dix-septième siècle; mais ne serait-ce pas une étude curieuse d'examiner quelle a pu être, en divers temps et en divers pays, sous le rapport du style, comme sous celui de la peinture exacte des mœurs et de l'esprit de tel ou tel siècle, la valeur des œuvres épistolaires livrées à la connaissance du public ? Qu'en pensez-vous ?

Ce que je pense, moi, c'est que tout ceci est un vrai fatras, dont vous n'avez que faire; mais il est écrit, et je vous l'envoie.

BIBLIOGRAPHIE.

LE TRÉSOR DE NANETTE

PAR Mme DE STOLZ.

Nous ignorons ce que les éditeurs préparent, en fait de merveilles pour la nouvelle année; mais quelle que soit la splendeur des reliures et la beauté des images, nous doutons que le maroquin puisse enserrer et le crayon illustrer un plus charmant livre que celui qu'aujourd'hui nous recommandons à nos lectrices. Elles connaissent madame de Stolz, esprit délicat et profond, qui sait unir les notes fines et gaies aux accents de la sensibilité la plus vraie, qui sait faire parler juste les pauvres et les enfants,

qui sait faire rire et faire pleurer. Tous les caractères de ce talent sympathique se trouvent dans ce volume que l'auteur a écrit avec amour, pour les jeunes filles de dix à quatorze ans, et que nous leur souhaitons à toutes pour étrennes. — Disons-en le sujet en peu de mots.

Blanche a douze ans, elle devrait être très-heureuse, car elle a une excellente mère, elle habite un beau château, rien de ce qui est raisonnable ne lui est refusé; mais comme son caractère n'est pas sans défauts, sa jeune vie n'est pas sans ombres. Sa mère lui a déclaré qu'elle renonçait à faire seule son éducation, et elle la traite avec froideur, comme une enfant qui n'a pas répondu à ce qu'on attendait d'elle, et qui rend la tristesse en échange de tout le bonheur qu'on lui avait prodigué. Blanche, sous son apparence boudeuse, cache une véritable peine et un véritable repentir; elle avoue ses torts et son chagrin à Nanette, la vieille nourrice de sa mère. Nanette l'écoute, la console, l'encourage, et pour mieux la stimuler au bien, elle lui raconte une histoire et elle lui montre un trésor.

Le trésor, aux yeux d'un avare, aurait eu peu de valeur : il se compose d'une tulipe peinte sur papier, d'un morceau de soie taché de sang, de feuilles de fraisier, d'une couronne de fleurs d'oranger, mais l'histoire explique pourquoi Nanette conserve avec tant d'amour ces pauvres reliques. Elles lui rappellent la mère de Blanche; chaque objet redit un trait d'amour filial, de patience, de courage de l'enfant qu'elle a nourrie, et qui est devenue mère à son tour, et la fidèle nourrice raconte ses souvenirs à Blanche, qui l'écoute et qui veut devenir semblable à cette mère, si aimable quand elle était enfant, et à laquelle jusqu'à ce jour elle a si peu ressemblé.

La conversion est commencée; pour la soutenir, la mère et la nourrice promettent à Blanche que, plus elle sera bonne et sage, plus elle pourra faire de bien à une petite paysanne de son âge, qui a grand besoin que la Providence se montre à elle sous une forme visible. Des scènes gaies et touchantes se succèdent, et Blanche arrive enfin à sa première communion toute parée de ses jeunes vertus; elle a même si bien fait, que Nanette a pu ajouter au trésor de famille un bout de dentelle qui lui rappelle un trait de charité admirable de cette enfant autrefois si rebelle.

Nous avons lu tout d'une haleine ce livre écrit pour les enfants; nous y avons trouvé un plaisir extrême, plaisir de l'esprit et du cœur; les jeunes filles et les mères remercieront l'aimable auteur qui a si bien écrit pour l'âge délaissé, qui n'est plus l'enfance, qui n'est pas encore la jeunesse, et auquel les auteurs ne s'adressent que bien rarement (1).

Livres recommandés pour étrennes :

Pour les jeunes femmes : *Récit d'une Sœur* (2).

Pour les jeunes gens : *Lectures historiques et géographiques de Raffy.*

(1) Chez Hachette. Bibliothèque Rose. Prix 1 fr. 50. c.
(2) Chez Didier. Prix 15 fr.

Pour les jeunes filles : *Fabiola,* nouvelle édition illustrée (1).

La Journée chrétienne de la jeune fille, par madame Bourdon (2).

(1) Chez Lethielleux, 23, rue Cassette. Prix 15 fr.
(2) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. Broché, 6 fr. 50. Relié en percaline, 8 fr.

UNE FAMILLE AU XVe SIÈCLE

Le Père Félix, l'orateur de Notre-Dame, a écrit sur ce livre une parole qui suffit à le recommander: « Le manuscrit, dit-il, est, à mon sens, un vrai trésor; c'est une perle précieuse, retrouvée dans notre siècle, pour donner une idée de la richesse morale d'un autre siècle. » En effet, il ne s'agit pas ici d'un roman, mais d'une œuvre très-authentique, due à la plume d'une femme, d'une mère qui n'a écrit que pour la gloire de Dieu et l'instruction de ses enfants. Sans le savoir elle-même, elle a légué à notre temps un précieux tableau des mœurs domestiques d'un autre âge, oserai-je dire d'un meilleur âge?

Jeanne du Laurens, qui vivait au temps de Henri IV, a voulu laisser à sa postérité la généalogie et l'histoire de sa famille, non par frivole vanité, mais pour montrer à ses enfants comment la vertu, la probité, les bonnes mœurs et la confiance en Dieu aident puissamment, même à la postérité temporelle. Dans un style simple, presque ingénu, elle a groupé ses souvenirs; elle a dit qu'elle était fille d'un médecin et d'une noble demoiselle, qui, sans biens, sans domaines, sans autre fortune que le talent du père et l'économie de la mère, réussirent à élever une très-nombreuse famille, dont tous les fils occupèrent des postes distingués dans le clergé et la magistrature. Elle fait connaître l'intérieur du foyer : la piété de ses parents, leur amour du travail, leur sobriété, leur vigilance, la tendresse éclairée qu'ils avaient pour leurs enfants, la discipline tendre et sévère avec laquelle ces enfants étaient conduits et qui étonnerait fort les *bébés,* grands et petits, de nos jours; elle loue, avec un enthousiasme touchant, les vertus paternelles et les talents, les hautes qualités de ses frères, et ce document curieux, écrit pour une famille seulement, renferme bien des leçons morales dont les familles du dix-neuvième siècle pourraient profiter.

Ajoutons que le volume est édité d'une manière charmante : c'est un chef-d'œuvre de netteté et d'élégance typographiques (1).

M. B.

(1) Chez Joseph Albanel, rue de Tournon, 15. Prix 1 fr.





Gilquin fils imp. Paris

PIERRE DE LA BARBINAIS

PIERRE DE LA BARBINAIS

(FIN)

XII

L'altezza Pedro.



La captivité de Pierre de la Barbinais dans la Casbah ne ressemblait en rien à celle des autres chrétiens. Plutôt prisonnier qu'esclave, il n'était assujetti à aucun travail manuel, mais traité en raison du prix de sa rançon royale par l'agha, son maître, au double titre d'armateur de l'expédition de Mudji-Kafiz et de seigneur souverain d'Alger.

Sous le régime des pachas, le droit du huitième, c'est-à-dire le choix d'un captif sur huit leur appartenait. Quels que fussent les armateurs, ou, comme on disait alors, *les armeurs,* dès que les chrétiens débarquaient, ils étaient conduits en présence du pacha qui prélevait sa part, non sans s'être informé des titres et qualités de chacun, afin de se réserver ceux qui pourraient être revendus le plus cher. Ali-Agha n'avait eu garde de renoncer à ce privilége lucratif, en sorte qu'en tous les cas possibles, pourvu qu'il eût connu la prétendue naissance de Pierre, il se fût emparé de sa personne.

En revanche, le pauvre Maclou, s'il n'eût été de fait l'esclave d'Ali, aurait couru grand risque d'être vendu à la criée au bazar *le Batistan*, et, selon les chances, de devenir esclave de mer, rameur sur les galères et chebecs, esclave de ville, ouvrier, domestique, homme de peine, ou enfin esclave des champs, condition non moins triste que les deux autres.

Le sort des captifs variait beaucoup. Ceux que leurs maîtres louaient à la journée ou à l'entreprise étaient au moins vêtus et nourris. Les plus misérables, relativement libres, devaient s'industrier, non-seulement pour gagner le strict nécessaire, mais encore pour rapporter chaque soir à leur propriétaire, sous peine de bastonnade, la somme à laquelle on les taxait. Ils passaient la nuit couchés sur la dure, dans des casernes voûtées, humides et malsaines qui empruntaient le nom de *bagne,* littéralement de *bain,* à d'anciens établissements thermaux qu'on affecta d'abord à leur emprisonnement.

En espagnol et en italien, *bagno* signifie en même temps *bain* et *bagne*; et le jargon hybride, mélange de vingt idiomes divers, dont se servaient les esclaves pour s'entendre entre eux et avec leurs maîtres, dérivait principalement de l'italien et de l'espagnol. Ce langage qui, dans le Levant, s'appelle langue franque, et que nous traitons dérisoirement de *sabir* (savoir), était la première chose qu'il fallût apprendre. Malheur aux nouveaux arrivants qui l'ignoraient. On ne se bornait pas à leur infliger la dénomination de *sauvages*, on les accablait de coups.

L'heureux Maclou avait échappé à la loi commune; Pierre, ayant autrefois fait campagne dans les échelles du Levant, lui donna les premières notions de *sabir;* en allant et venant dans la Casbah, avec les nombreux esclaves francs de l'agha Ali, Maclou eut bientôt passé maître. Du reste, ne doutant de rien selon son habitude, il avait hardiment adopté la version de Mudji-Kafiz.

« Si mon capitaine, pensait-il, n'est pas tout à fait prince du sang, il mériterait bien de l'être. A d'autres de détromper nos scélérats de Turcs. On nous enverrait ramer aux galères, labourer les champs ou faire des cordes, merci! nous la passons plus douce : autant de pris sur l'ennemi, pas vrai?

Se rencontrant fort innocemment avec un classique :

« Qui diable, ajoutait-il, n'est pas de près ou de loin fils ou arrière-petit-fils de roi? »

Parlait-il aux Francs, Juifs, Turcs ou Maures, Maclou n'appelait son maître que l'*Altezza Pedro;* Ali-Agha le désignait de même par la qualité d'*Altesse,* et le capitaine Mudji-Kafiz, qui n'avait rien négligé, s'était adroitement fait un titre du profil d'on ne sait quelle monnaie pour démontrer que son prisonnier avait les mêmes traits que le sultan Louis XIV.

Tout cela n'empêchait point l'ombrageux agha d'être fort indécis. Ne faisant aucun fond sur les serments d'un renégat dont le mobile venait de lui être dévoilé, il avait été ébranlé par cet argument de Raoul :

« L'escorte d'un convoi de marchandises est-elle une mission digne d'un fils ou d'un frère d'empereur ?

— Seigneur, ajoutait le père Vacher, la ville de ce capitaine t'offre pour sa rançon dix mille piastres à colonnes; accepte, tu auras fait une excellente affaire.

— Assez! chiens de chrétiens, » dit brusquement Ali-Agha.

Le bourreau, personnage considérable qui exerçait une autorité directe sur les juifs, les affranchis, les gens de mauvaise vie et les vagabonds, et qui jouissait dans Alger d'une foule d'attributions lucratives, était entré suivi de quatre de ses aides, nègres plus noirs que l'ébène, chargés des instruments de torture. Il avait salué avec le sentiment

de sa dignité de *Mézouar* ; puis, selon son droit, il s'était accroupi sur un coussin à la gauche et aux pieds de l'agha. Tandis que le capitan Mudji-Kafiz, quelques autres courtisans, les officiers des gardes et les divers fonctionnaires de la Casbah se tenaient respectueusement debout, il avait l'insigne honneur de prendre place parmi les membres du divan.

Le bourreau ne touchait aux fers, aux tenailles ni aux brodequins; il ne donnait le fouet ou la bastonnade qu'à des gens de qualité; il ne pendait point, et se bornait à surveiller les supplices vulgaires. Il ne procédait personnellement qu'aux exécutions d'un ordre élevé. Il étranglait avec le cordon de soie, décapitait les vivants avec le sabre ou décollait les morts avec le yatagan. Il était, en conséquence, entouré d'une très-haute considération.

Ses noirs se mirent à l'œuvre. L'un d'eux allumait le feu du réchaud, un second remplissait d'eau un vaste bassin de cuivre, les autres s'apprêtaient à faire rougir des fers.

« Seigneur Agha, dit humblement Mudji-Kafiz, j'ai juré par le Koran. A quoi bon les épreuves? Ne sais-tu pas que la douleur est menteuse?

— Hier, répondit Ali avec un sourire cruel, tu as interrogé de même cinquante esclaves pour savoir qui t'avait volé un collier et tu t'es vanté d'avoir retrouvé tes pierreries.

— *Bono!* fit le vieux raïs Mohammed Trick.

— *Bono!* » répéta Baba-Hassan.

Mudji-Kafiz était livide. Les graves membres du divan riaient dans leurs barbes.

Raoul s'avança et dit :

« Si la rançon proposée par la ville de Saint-Malo ne suffisait pas, j'aurais offert en outre ma propre liberté pour la délivrance du capitaine Pierre; maintenant, je demande à subir la question à sa place. »

Le révérend père Vacher, hochant la tête, ne traduisait pas cette proposition trop généreuse; mais le renégat Mudji-Kafiz, qui entendait parfaitement le français, se hâta de faire office d'interprète et ajouta :

« Ceci, par Mahomet, est la preuve du rang de l'Altesse! »

Introduit par ses gardiens, Pierre entrait.

Il n'était pas enchaîné. Le riche costume oriental dont il était revêtu faisait ressortir la noblesse de ses traits et de sa démarche. Les membres du divan en furent frappés. Mohammed Trick se penchant vers Baba-Hassan, lui dit à l'oreille :

« Altesse, c'est véritablement une Altesse! »

Et Baba-Hassan inclina la tête en signe d'assentiment.

En apercevant Raoul, Pierre ne put contenir un mouvement de surprise, mais aucune exclamation ne s'échappa de ses lèvres. Il ne tendit point les bras à son ami, réprima tout élan de joie ou de douleur, et se sentant observé, observa de même, afin de comprendre, autant que possible, ce qui avait dû se passer.

« Je viens en parlementaire! s'écria Raoul.

— Silence! audacieux jeune homme! » interrompit l'agha.

Puis, s'exprimant en langue franque, il dit à Pierre :

« Ceux-ci proposent pour ton rachat dix mille patagons d'Espagne et nient que tu sois fils ou frère du sultan de ton pays. Celui-là jure, au contraire, que tu es prince et altesse. Qui es-tu? réponds! Et par ta tête, n'essaye pas de nous tromper! »

Pierre prit le temps de la réflexion. Le cupide agha ne se dessaisirait pas de lui pour dix mille piastres, le ferait torturer, l'estropierait et le mettrait ainsi hors d'état de donner suite à un grand projet d'évasion combiné depuis quelque temps à l'aide du bon Maclou, qui, ne doutant de rien, avait eu le don de conquérir ses coudées franches en se mêlant aux corvées d'esclaves envoyés au Môle. Un certain nombre de ceux-ci s'étaient ménagé des intelligences avec les rameurs d'une galère amarrée dans la darse, prêts à se révolter dès que le prince Pedro viendrait leur en donner le signal, car ce qui leur manquait par-dessus tout, c'était un capitaine capable de commander la manœuvre. Pierre avait fait donner sa parole par Maclou. Il se devait aux infortunés qui comptaient sur lui. Enfin, pourvu qu'il ne compromît ni Raoul, ni le père Vacher, il avait tout avantage à ne pas laisser entamer la négociation de son rachat.

« Réponds donc! s'écria l'agha impatienté.

— L'homme sage doit peser ses paroles, répondit Pierre avec lenteur. La langue coupe la tête. Seigneur Agha, il y a des princes qui, même pour ceux de leur pays, gardent le secret de leur naissance. De grands prophètes se sont déguisés sous l'apparence la plus vile. Le roi Salomon voulut tour à tour être berger, pêcheur, jardinier et tailleur de pierres. Le calife Aroun-al-Raschild, pour voir par ses yeux, pour entendre par ses oreilles, descendait de son trône et allait, vêtu en mendiant, demander l'aumône aux portes des mosquées. Qui veut devenir digne de commander doit d'abord apprendre à obéir. J'ai commencé par être simple matelot. Mais ce gentilhomme qui vient te proposer pour ma rançon la faible somme de dix mille piastres ne m'a jamais connu que capitaine. Sa ville ne m'a connu que capitaine de navire. Soldats et matelots ne m'ont connu que capitaine. Qui veut qu'un secret soit bien gardé ne le confie à personne! Parmi tes esclaves, un seul de mes serviteurs sait bien toute mon histoire. S'il n'avait trop parlé, peut-être, serais-je racheté par ce gentilhomme, et dès aujourd'hui je serais libre.

Le capitaine Mudji-Kafiz, reprenant son assurance, s'écria :

— Il est prince, vous l'entendez! »

Raoul interrogeait du regard le révérend père Vacher, qui se hâta de dire :

« Seigneur Agha, la ville de Saint-Malo n'envoyait proposer que la rançon du capitaine Pierre de la Barbinais. Personne, en cette cité lointaine, ne croit qu'il soit altesse. Nos offres étant inutiles, pardonne-nous d'être venus et permets-nous de nous retirer. »

Pierre n'aspirait qu'à voir Raoul hors de l'antre du lion. L'agha méditait. Son avarice était satisfaite, sa cruauté ne l'était point, et le divan avait perdu le spectacle toujours agréable de la question contradictoire.

« Vous retirer, non! s'écria enfin le despote d'Alger. Votre erreur était-elle aussi involontaire que

vous voudriez nous le faire croire? Mézouar, fais raviver le feu! Par Allah! je saurai qui a menti!

— Par le Dieu vivant, dit aussitôt Pierre de la Barbinais, que tes bourreaux ne portent pas la main sur ces hommes de bonne foi! Écoute, Ali-Agha, et souviens-toi de mes paroles. Un jour, tu me verras à la tête d'une flotte qui réduira ta ville en cendres, et je t'emmènerai captif au pays de France, où je te traiterai comme tu m'auras traité. Tu m'as fait donner un appartement, une nourriture et des vêtements convenables, c'est bien! Jusqu'ici tu t'es ménagé mon indulgence. Mais si tu violes le droit des gens sur les personnes de cet officier parlementaire et de ce consul de l'Empereur mon maître, malheur sur toi!...

— Ta vie est en mes mains! interrompit l'agha.

— Prends-la donc! répondit Pierre avec l'accent du dédain suprême. Pour échapper à ma vengeance, hâte-toi de me faire trancher la tête!... Ma vie est en tes mains, dis-tu, mais elle est d'abord dans les miennes!... Et demande à ton capitaine Mudji-Kafiz si je la marchande quand il s'agit de l'honneur de ma nation! »

Ces paroles ramenèrent l'attention sur l'infortuné favori qui se croyait sauvé, mais qui paya pour tous. La rapacité du despote, rêvant de rançon royale, fléchit devant l'énergie hautaine du captif. Mudji-Kafiz, livré aux bourreaux, fut tour à tour forcé d'avouer le pour et le contre aux risées de leurs seigneuries les membres du divan.

« La douleur est menteuse! je l'avais bien dit! s'écriait-il par intervalles entre la torture par le feu et la torture par l'eau.

— Tu n'es qu'un lâche!

— Cent fois j'ai combattu en brave, » répondait à juste titre le renégat dont on se raillait.

Après son supplice, il fut dépouillé de tous ses biens, remis en esclavage et, par malheur, envoyé comme rameur précisément sur la galère dont la chiourme devait se révolter au signal de Pierre de la Barbinais.

Raoul, désespéré de l'insuccès de sa tentative, ne retourna point à Saint-Malo, mais rejoignit la flotte montée par le duc de Beaufort qui l'admit à son bord en qualité de volontaire.

XIII

Diplomatie. — Politique. — Rencontre.

François de Vendôme, duc de Beaufort, petit-fils du roi Henri IV et successeur du duc César de Vendôme, son père, en la dignité de *grand maître, chef et surintendant de la navigation et du commerce de France* (1), l'un des hommes de guerre les plus audacieux de son temps, après avoir été le héros de la Fronde, ce qui lui valut le fâcheux sobriquet de *Roi des Halles*, inaugurait sa haute charge par sa campagne contre les barbaresques. L'échec de Djijéli lui tenait fort à cœur. Il brûlait de le réparer.

Secondé comme il l'était par les plus habiles de nos officiers de mer, et notamment par le glorieux commandeur Paul, il remporta coup sur coup les deux mémorables victoires navales du 24 juin 1665 devant la Goulette, et du 24 août dans les eaux de Cherchell.

Raoul de Beauchesne, en ces occasions, se signala par un courage à toute épreuve et des talents de marin qui lui valurent le commandement d'un léger croiseur. Il fit pour sa part plusieurs captures importantes.

La marine algérienne était anéantie. Les côtes strictement bloquées. Le commerce impossible. L'orgueil d'Ali-Agha dut fléchir.

Il signa un traité par lequel il s'engageait à rendre tous les esclaves chrétiens. Raoul eut un instant de joie, trop vite déçu. Pierre de la Barbinais ne fut point délivré.

Raoul intéressa le commandeur Paul à sa douleur fraternelle. Malheureusement le père Vacher fut chargé de répondre au nom de l'agha que le prince Pedro, s'étant mis à la tête d'une révolte d'esclaves, avait péri les armes à la main. L'émeute avait eu lieu sur le Môle, et son cadavre, comme ceux de tous les rebelles, avait été précipité à la mer.

« Mon père, demandait Raoul, est-ce bien vrai? Pouvez-vous affirmer que Pierre n'ait point survécu?

— Non, répondit le consul. Je n'affirme rien. Je sais seulement que votre ami se serait emparé d'une galère sans la trahison du renégat Mudji-Kafiz, qui a dû à cette infamie de rentrer en faveur...

— Maclou bien certainement était mêlé à la révolte? interrompit Raoul.

— Il ne s'en vante point.

— Qu'est-il devenu?

— En vertu du dernier traité, il est affranchi, mais ne veut plus quitter la régence.

— Donc, Pierre est vivant! s'écria Raoul.

— Maclou ne le dit point.

— Ne pourrais-je voir ce garçon-là?

— Rien de plus facile; je l'ai attaché comme domestique de confiance au service des pères de la Merci. Dès demain, capitaine, je l'enverrai à votre bord. »

Le lendemain, en effet, bien qu'à contre-cœur, Maclou comparut en présence de Raoul. Mais avec la finesse cauteleuse d'un Normand, il ne fit aucune réponse précise. Enfin, sans dire positivement que Pierre eut succombé, il se permit, en drôle qui ne doutait de rien, de conseiller à Raoul de retourner à Saint-Malo et d'y épouser mademoiselle Abeline.

« La fiancée de Pierre! s'écria Raoul; pour qui me prends-tu?

— Pour le matelot de mon capitaine qui ne peut pas vous faire savoir sa volonté, pas vrai, s'il a été tué et jeté à la mer?

— Tu doutes?

— Ce n'est pas ma coutume, monsieur Raoul.

— Tu ne resterais point à Alger, si tu n'espérais encore!

— Pardon, fit Maclou. J'ai honte de retourner au pays, vu que j'aurais dû mourir pour mon capi-

(1) Cette dignité, créée en 1627 par le cardinal de Richelieu, premier titulaire, fut successivement occupée par le jeune marquis de Brezé, qui périt, à l'âge de vingt-sept ans, en remportant sa cinquième victoire navale, — par la reine régente Anne-d'Autriche, — par le duc César de Vendôme, et enfin par le duc de Beaufort, après lequel l'amirauté fut rétablie en 1669.

taine, et si vous voulez bien me faire un brin de plaisir, vous répéterez à mademoiselle Miquelle ce que je vous dis là. »

Raoul, touché de cette dernière réponse, ne congédia point Maclou sans lui donner une somme considérable ; puis, forcé d'appareiller pour rejoindre la division navale du commandeur Paul, il resta longtemps plongé dans la plus cruelle incertitude.

Cependant, à Alger, la faction hostile à la France ne tarda point à se remuer. L'agha Ali, accusé de faiblesse, fut assiégé dans son palais par la populace. Mudji-Kafiz l'assassina. Et le vieux Mohammed Trick, élevé au pouvoir avec le titre de Dey que ses successeurs ont porté depuis, improvisa des forces maritimes qui écumèrent de nouveau la Méditerranée.

Raoul de Beauchesne, comme d'Hocquincourt, Tourville, Cruvillier, d'Artigny et foule d'officiers de renom, les uns appartenant à l'ordre de Malte, les autres agissant pour le compte des ports levantins français, courait sus aux barbaresques singulièrement oubliés à la cour qu'absorbait alors la politique européenne.

Les avantages obtenus par ces hardis corsaires chrétiens occasionnèrent à Alger une famine et une nouvelle sédition. Mohammed Trick agit en homme prudent. Sachant comment avaient généralement fini les pachas et les aghas ses prédécesseurs, il s'enfuit à Tripoli et laissa le pouvoir à Baba-Hassan, son gendre, qui, pour apaiser l'émeute, fit distribuer tous les vivres en réserve dans les magasins de la marine.

Le nouveau dey envoya aussitôt ses capitans en croisière avec ordre de rapporter des provisions de bouche. Les Baléares, les côtes d'Espagne et de Sicile furent pillées. On brûla plusieurs villages de Provence dont les habitants furent réduits en esclavage. Les denrées chrétiennes ramenèrent l'abondance. Le pouvoir de Baba-Hassan se raffermit, et à la faveur des dissensions des grandes puissances, il eut tout le loisir d'accroître ses armements.

La Provence jetait les hauts cris. Les États du Languedoc firent au roi des remontrances respectueuses. En conséquence, le marquis de Martel, lieutenant général des armées navales, dirigea contre les Algériens une nouvelle expédition qui força le dey à solliciter la paix. « Louis XIV, dont l'intention était d'utiliser prochainement ses vaisseaux dans une guerre qui avait plus d'intérêt pour lui, l'accorda, dit un historien, à des conditions avantageuses. » Mais, sur les entrefaites, le rusé Baba-Hassan, qui avait conclu avec l'Angleterre un traité d'alliance justement qualifié de *honteux* par le père Vacher, n'attendit que le temps d'avoir rétabli ses arsenaux pour faire valoir des prétentions exorbitantes.

Ainsi, comme sous Charles VI, lors de l'expédition franco-génoise de Louis de Bourbon, comte de Clermont et de notre vieil *amiral de mer*, Jean de Vienne, comme sous François Ier, Charles IX, Henri IV et Louis XIII, l'on ne cessait de passer par les mêmes alternatives, et malgré tous les efforts isolés de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France, ce honteux état de choses devait se prolonger encore durant plus d'un siècle et demi.

Raoul, que ses hasardeuses tentatives avaient enrichi, sans lui avoir fait atteindre son but, convaincu maintenant que son noble ami devait avoir succombé, se résigna enfin à rejoindre sa sœur Miquelle, seule au manoir des Tertrées, depuis qu'elle avait eu la douleur de fermer les yeux du comte de Beauchesne. Par des lettres pressantes, elle le conjurait de revenir.

Il avait donc désarmé son navire, et il allait partir de Marseille, quand, tout à coup, s'offrirent à ses regards, deux hommes dont l'un avait à peine changé, c'était Maclou ; dont l'autre, presque méconnaissable, avait vieilli de vingt ans, c'était Pierre de la Barbinais.

« En France ! sauvé ! délivré !... » s'écria le bouillant gentilhomme avec des transports de joie.

Pierre l'embrassa non plus comme un frère, mais comme un père et comme un père mourant.

Oh ! c'était une horrible histoire de chaînes, de cachots, de menaces, de promesses, de sévices et de traitements barbares que celle du malheureux ami de Raoul de Beauchesne. C'était aussi l'histoire sublime d'un martyr que ses bourreaux trouvèrent toujours plus fort que leurs persécutions.

Ses cheveux avaient blanchi; des rides profondes creusaient ses traits où les souffrances héroïquement subies avaient imprimé un nouveau caractère de grandeur.

Ali-Agha, furieux de la révolte, le dey Mohammed Trick, qui voulut obtenir une trahison, Baba-Hassan, qui cessa d'user de rigueur, tout en tenant son prisonnier au secret, lassés par sa constance, furent de plus en plus confirmés dans la pensée qu'ils avaient en leur pouvoir un prince du sang.

« Ami, dit Pierre, je suis chargé par le dey d'une mission auprès du roi. Va rejoindre et consoler ta noble sœur.

— Et Abeline ?... tu ne parles point d'elle !

— Tu connais mes volontés dernières.

— Eh bien ? demanda Raoul d'une voix tremblante.

— Pourquoi ne pas les avoir suivies ?

— Tu vivais !

— Esclave, proscrit !... Frère, le seul fiancé d'Abeline, c'est toi !

— Bon ! pensa Maclou qui écoutait sans souffler mot. Les affaires s'arrangent donc à la fin !... En route pour les deux noces ! »

Raoul ne parvenait pas à comprendre.

« Pierre ! s'écria-t-il, explique-toi !

— Sur mon honneur, Abeline ne peut plus être ma compagne; aime-la donc sans remords ! »

XIV

L'audience du Roi.

« Sire, dit au roi Louis XIV le capitaine malouin Pierre Porcon de la Barbinais, le dey d'Alger, dont je suis le captif, m'envoie sur parole vers votre auguste Majesté, pour lui proposer un traité de paix indigne d'Elle : — un tribut annuel, des hommages, la honte !

» Sire, j'ai accepté cette mission dans le dessein

de dire à Votre Majesté qu'il y va de sa gloire de détruire à jamais le repaire de la piraterie barbaresque, de délivrer tous les chrétiens captifs, de mener à fin une entreprise que ses nobles ancêtres, depuis le roi saint Louis jusqu'à Sa Majesté Louis XIII, ont successivement tentée, de s'emparer du littoral de l'Afrique septentrionale et d'en faire le midi de la France.

» Puisse Votre Majesté compatir aux souffrances des milliers de chrétiens qui gémissent dans la servitude et qui, condamnés aux travaux les plus rebutants, périssent à la peine! Puissent les armées de terre et de mer du roi de France faire, avec l'aide de Dieu, ce que ni l'empereur Charles-Quint, ni l'Angleterre, ni aucune autre des puissances chrétiennes n'ont eu la force d'accomplir, et le nom de Votre Majesté sera béni de génération en génération jusqu'à la fin des siècles!

— Bien! dit le roi devenu soucieux, car ses desseins politiques ne cadraient aucunement avec la conquête des rivages africains.»

Les rois, hélas! ne sont que des hommes et ne voient leur gloire qu'à travers le prisme de leurs passions.

« Sire, continua Pierre, mon séjour parmi les Barbares m'a permis d'apprécier le fort et le faible de la Régence, et j'ose offrir très-humblement à Votre Majesté un mémoire sur les mesures à prendre pour assurer le succès de l'expédition. »

Pierre plia le genou et remit son travail au roi lui-même, qui dit alors :

« Ce serait, en effet, une œuvre digne de nous, nous aviserons!

— La paix entre les princes chrétiens, Sire! L'anéantissement des pirates, la délivrance des infortunés qui tournent leurs yeux en pleurs vers le trône de Votre Majesté, et enfin, Sire, la conquête de riches contrées peu éloignées de nos rivages, assurant la puissance française dans la Méditerranée, et la prospérité commerciale du royaume!

— Capitaine Porcon de la Barbinais, reprit le roi, que Dieu vous ait en sa sainte et sauve garde! »

L'audience était finie.

Pierre partit sur l'heure avec le fidèle Maclou, qui, ne doutant de rien, croyait bien fermement aller à la noce. L'honnête garçon, ravi de savoir que désormais Abeline était destinée à Raoul, faillit vingt fois, tant sa joie était folle, manquer à sa promesse la plus sacrée et trahir les secrets de Marie-Andrée Miquelle de Beauchesne, objet de son culte reconnaissant.

XV

La main et la tête.

Pâle comme la statue de la douleur, Miquelle disait à son frère :

« Eh quoi! tu n'as pas compris?... Prisonnier sur parole, chargé par le dey de quelque mission insolente, Pierre n'a daigné l'accepter que pour donner au roi les conseils d'un serviteur loyal et pour venir ici mettre lui-même dans ta main la main d'Abeline.

— Miquelle, tu m'ouvres les yeux! mais que faire maintenant ?

— Ce qu'il veut! » répondit mademoiselle de Beauchesne.

Nos livres classiques sont remplis du nom de Régulus, exhortant le sénat romain à ne point accepter la paix avec Carthage. Pas un écolier qui ne connaisse ce trait de patriotisme antique. Mais parmi nous, qui sait le nom de Pierre de la Barbinais plaidant par-devant le roi Louis XIV la cause de l'humanité, la destruction de la piraterie, l'émancipation des esclaves chrétiens, la transformation d'un foyer de haine en grenier d'abondance?

Les rares chroniqueurs qui nous ont transmis sa mémoire, disent qu'il se rendit à Saint-Malo pour y mettre ordre à ses affaires (1).

Il y allait, — Miquelle l'avait trop bien deviné, — il y allait accomplir un dernier sacrifice, il y allait immoler son cœur.

Aux Tertrées, il le dit simplement.

« Pierre, vous désespérez donc de survivre! » s'écria la châtelaine.

Raoul, le front courbé, pleurait frémissant.

Et il y eut alors un échange de regards profonds entre cet homme jeune que les tortures de l'esclavage avaient revêtu de la majestueuse beauté du vieillard, du martyr, et cette noble jeune fille qui avait savouré dans la solitude toutes les ineffables souffrances d'un dévouement mystérieux.

Comme la lumière jaillit au contact de deux sombres nuées chargées d'orages, la vérité resplendit éclatante aux yeux de Pierre. Elle acheva de lui percer l'âme.

« O mon Dieu! pensait-il, je ne puis donc pas laisser le bonheur à ceux que j'aime! »

....

Et cependant Maclou, tout en sablant le cidre, causait gaillardement avec le jeune aveugle Jugon, qui, depuis la mort de son aïeul, avait été recueilli aux Tertrées, où Miquelle lui fit apprendre le métier de tisserand.

« Mon garçon, la coque est parée, disait le matelot. Ça va naviguer! Et si je n'ai pas de brume dans l'entendement, nous aurons bientôt par ici deux noces au lieu d'une.

— Plus bas! murmura Jugon.

— Pas de soins, nous sommes seuls!

— O mon doux Jésus! fit le jeune aveugle en joignant les mains, si jamais ça se pouvait que mon capitaine et mademoiselle de Beauchesne fussent bénis par le prêtre comme ils le sont par le pauvre Jugon!

— Ça se pourra, j'en réponds, moi! » répliqua l'incorrigible Maclou qui ne doutait jamais de rien.

A Saint-Malo, où, grâce aux précautions de sa sœur, Pierre de la Barbinais fut d'abord reçu par le vieux Nicolas Trouin, un embrassement paternel, puis un court récit précédèrent l'aveu terrible.

---

(1) L'abbé Manet, *Biographie des Malouins célèbres;* — Cunat, *Saint-Malo illustré par ses marins.* — *Biographie Bretonne.* — P. Lerot et Doneaud, *les Gloires maritimes de la France.*

« En présence de six cents prisonniers chrétiens, le dey m'a fait jurer de revenir en me jurant à moi-même sur le Koran que leurs vies dépendaient de mon retour. — Précaution inutile, lui ai-je répondu, ma parole simple et brève suffisait !

— Bien ! c'est juste, fit l'armateur fronçant les sourcils.

— Mon père, reprit Pierre de la Barbinais, en allant mettre le feu à ma soute, j'avais légué à mon matelot l'amour d'Abeline. J'ai survécu par miracle. Dans peu je ne serai plus. Ordonnez-lui, à elle, de m'aimer en lui... »

Nicolas Trouin s'attendait à cette prière. Il n'eut pas d'emportements. Depuis longtemps il prévoyait le dénoûment demandé par Pierre lui-même.

« Garçon, dit-il, tu suis notre vieille coutume ; je la suivrai donc, moi aussi. Beauchesne est ton digne matelot. Attendons pour pleurer. Du calme, maintenant !... A moi de préparer Abeline. »

A ces mots, l'ancien corsaire se rendit auprès de sa fille que Raoul et Miquelle retenaient au parloir.

« Pauvre enfant, lui dit-il en la pressant sur son cœur, du courage par amour pour ton vieux père.

— Dieu ! Pierre est mort ! s'écria-t-elle.

— Pierre a perdu toute chance de rachat ; il veut nous rendre ta parole de fiancée.

— Quoi ! il ne m'aime plus !

— Il t'aime assez pour ne pas te condamner à un veuvage sans fin.

— Puis-je en aimer un autre que lui ?

— S'il l'ordonnait, pourtant ?

— Lui ! Oh ! je ne le croirais que s'il me le disait lui-même.

— Eh bien, ma fille, c'est lui-même qui te le dira ; car, envoyé au roi par le dey, avant de retourner prendre ses fers, il vient...

— Il est ici ! interrompit Abeline. Pierre ! Pierre !

Pierre entra. Elle recula effrayée de sa pâleur de spectre, de son apparence de vieillard ; puis, se jetant dans ses bras :

— Que m'ordonnes-tu donc ? s'écria-t-elle.

— D'aimer cet autre moi-même, afin que je vive et que je meure en paix sur la terre d'exil ! »

Abeline, anéantie, laissa poser sa main dans la main de Raoul. Miquelle la baisa au front. Le vieux Trouin pleurait.

....

Ce fut en vain que Pierre essaya de repartir seul. Au moment où le navire parlementaire qui devait le ramener à Alger déployait ses dernières voiles, son frère, son serviteur, montèrent sur le pont.

« Vous ici ! tous deux ! dit-il en leur tendant les mains.

— Matelot, s'écria Raoul en saisissant la droite, si j'étais à ta place et toi à la mienne, qu'aurais-tu fait ?

— Capitaine, dit Maclou prenant timidement la gauche, je viens pour une idée à moi. N'y aurait-il pas moyen de me déguiser en Altesse et de me faire passer pour vous ?

— Mon brave garçon, répondit Pierre en souriant, toujours le même, tu ne doutes de rien !... Mais parviendrais-tu à prendre mon apparence, c'est ma parole à moi que j'ai donnée.

— Pour ça, fit Maclou, j'ai la manche large ! une parole à ces Turcs maudits, je m'en moquerais pas mal !

— Soit ! reprit Pierre avec bonté ; mais ferais-tu aussi bon marché de la vie de six cents chrétiens répondant de ton retour ?

— Diable ! ceci me défrise ! dit Maclou trépignant de colère. Scélérat de Baba-Hassan, si je le tenais !

....

Jusqu'à la fin, le dévouement du pauvre marin et l'héroïque obstination de Raoul devaient être inutiles. Lorsque le révérend père Vacher se représenta devant le dey en introduisant le capitaine Pierre de la Barbinais :

« Altezza Pedro, dit Baba-Hassan, tu tiens parole ; j'y comptais. Qu'a répondu ton sultan de France ?

— Rien !... Il a écouté en silence tes insolentes propositions et m'a renvoyé à la garde de Dieu !

— Eh bien ! par Mahomet, ton Dieu ne te préservera pas de ma fureur ! s'écria le dey qui, s'adressant au père Vacher, ajouta cette parole enregistrée par l'histoire :

« La paix avec ton pays est rompue ! Malheur à » ton maître ! Dans quelques jours mes vaisseaux » auront anéanti sa marine et son commerce. »

Pierre sourit de pitié en entendant cette provocation téméraire.

Le bourreau fut mandé sur-le-champ. Sur-le-champ fut dressé au-dessus de la porte de la mer un échafaud que l'on pouvait voir de tous les navires au mouillage et des remparts de la ville.

Le révérend père Vacher ne remplissait plus les fonctions de consul, mais celle de confesseur.

En présence de plusieurs milliers d'esclaves français, italiens, espagnols, et d'une multitude innombrable de Maures, Turcs ou Arabes, Pierre monté sur l'échafaud, cria :

« Le roi très-chrétien me vengera en détruisant l'esclavage sur cette terre ! *Vive la France ! vive l'Empereur !* »

Le mezouar leva son sabre, frappa, prit la tête par les cheveux, et la montra au peuple étonné.

La mort n'avait pas altéré l'expression de cette tête vénérable. Elle rayonnait d'enthousiasme prophétique. Elle annonçait la délivrance des esclaves chrétiens par les armes de la France.

« Al Djezaïr est condamnée ! » murmurèrent quelques vieux musulmans.

Du pont de son navire, Raoul avait tout vu ; il tomba sans forces entre les bras du malheureux Maclou.

Et le mois d'après, Marie-Andrée Miquelle de Beauchesne, vêtue de deuil, remettait à Abeline la lettre écrite par Pierre de la Barbinais à bord de la frégate *le Saint-Malo*.

« Ma sœur, lui dit-elle, maintenant je puis l'avouer, j'étais ta rivale, et je viens pleurer avec toi ! »

G. de la Landelle.



RIQUET A LA HOUPPE

(FIN.)



Marc faisait son possible pour n'être à charge à personne et pour payer l'hospitalité qu'on lui accordait. Il proposa de donner des leçons à ses cousines, et madame Jervy accepta. L'éducation des jeunes filles était bien imparfaite encore; elles n'avaient de professeurs que pour les arts d'agrément, et madame Robert se trouvait hors d'état d'enseigner quoi que ce fût. C'était une personne pleine de mérite, voilà tout. Elle avait été l'amie de madame Jervy en des temps moins heureux, et l'aïeule l'avait prise chez elle uniquement pour veiller sur les deux jeunes orphelines. Celles-ci, dès les premières leçons, reconnurent que la manière d'enseigner de leur cousin n'avait rien d'ennuyeux et ne rappelait point le pédagogue. Il ne s'adressait pas à la mémoire, mais seulement à l'esprit et au cœur. Il intéressait, il captivait l'imagination, et forcément on retenait ce qu'il avait dit.

Le soir, par les nuits pluvieuses, quand la famille était réunie auprès de l'âtre, il racontait quelque épisode historique, quelque fait curieux, non point d'une façon monotone et sèche, mais en multipliant de telle sorte les détails émouvants ou les jolis incidents, que nul ne pouvait oublier sa narration.

Quand la soirée était tiède, le ciel bleu, et qu'on allait s'asseoir sur la terrasse, pour voir les étoiles s'allumer, et la lune se lever resplendissante au sommet des collines, Marc promenait l'imagination de ses auditeurs parmi les merveilles du firmament. Il leur disait les noms de ces astres mystérieux, et tout ce que la science de l'homme a surpris et deviné au sujet de ces choses que son œil n'a point vues, et que son esprit n'a point conçues.

Les jeunes filles écoutaient, troublées par cet infini dont on leur parlait. Le silence était solennel. On n'entendait que le frémissement du vent d'automne dans les peupliers, et quelques battements d'ailes dans les cépées des saules et des bouleaux. Pouvait-on ne point se souvenir de ce que disait cette voix, qui s'élevait seule dans la campagne endormie?

Lorsqu'on se promenait en forêt, ou par les sentiers des prés, ou dans les chaumes tristes et solitaires, Marc, qui aimait les fleurs, cueillait celles que les gelées n'avaient point flétries. On enviait ses bouquets, toujours composés avec art, on les lui demandait, on les voulait. Mais lui ne les cédait qu'à celle des trois cousines qui avait pu décrire le caractère botanique et les propriétés de chaque fleur.

Presque toujours c'était l'ignorante fillette aux cheveux blonds qui répondait le mieux et remportait le prix. L'aïeule en était bien charmée. Cette gentille Gabrielle témoigna le désir de composer un herbier. Marc lui montra comment il fallait s'y prendre. Il l'aida dans cette entreprise, beaucoup d'abord, très-peu ensuite, et un jour arriva où elle put écrire, seule et sans hésiter, le genre, la famille, et même le nom latin de chaque plante qu'elle faisait dessécher.

« Bientôt Gabrielle saura le grec, disait ironiquement Suzanne. Lorsque Marc voudra, il en fera un bachelier. »

Si Marc réussissait à faire une savante de l'ignorante Gabrielle, celle-ci transformait, avec non moins de succès, le pédagogue en lunettes, en un homme du monde d'extérieur avenant et distingué. Non pas qu'elle se permît de lui donner le moindre conseil; c'était à son insu, sans y penser, qu'elle exerçait sur lui cette influence. Plus Marc la connaissait et appréciait ses qualités charmantes, plus il s'efforçait de lui ressembler et de franchir la barrière qui le séparait d'elle. Parce qu'elle était extrêmement gracieuse, il rougissait d'être si gauche; parce qu'une distinction exquise la caractérisait, il avait honte de ses habitudes vulgaires; parce qu'elle était d'une beauté remarquable, il cherchait à dissimuler, à effacer, à diminuer sa propre laideur.

Dès le soir de son arrivée, à cause d'elle il avait rougi de son ridicule accoutrement; mais le moyen de suivre la mode quand la bourse est vide et qu'on n'a pas de crédit? Marc se contenta d'abord d'apporter à sa toilette les changements qui n'exigeaient point la coopération d'un tailleur. Il soigna ses mains, ses cheveux, sa chaussure; il maudit l'économie qui lui avait fait acheter des souliers, dans chacun desquels ses deux pieds se fussent logés aisément. Il jeta ses lunettes au fond de sa valise, et trouva bien son chemin sans cela; car s'il avait la vue basse, il n'était pas myope. Il redressa sa taille flexible, qui ne se voûtait que par l'habitude qu'il avait prise de passer ses journées courbé sur des livres. A présent, Dieu merci, il avait le loisir de lever la tête et de prendre de l'exercice.

Tout cela ne donnait point meilleure apparence à ses vêtements; mais un jour il s'en alla à Paris, et revint habillé de neuf des pieds à la tête, simplement et avec goût.

Sabine poussa une exclamation de surprise en l'apercevant.

« Oh ! Marc, dit-elle, où avez-vous pris tout cela? Quel est le tailleur qui vous a fait crédit? »

L'instituteur baissa la tête et voulut parler d'autre chose; mais elle, tenace, le regarda plus attentivement et dit encore :

« C'est incroyable! il a vendu sa montre et sa chaîne d'or auxquelles il tenait comme à la prunelle de ses yeux! »

Marc rougit et l'aïeule se hâta de détourner le cours de l'entretien.

« Mon cousin, dit un soir madame Jervy au jeune homme, il y a une chose que je ne m'explique point.

— Laquelle, chère tante? » demanda t-il.

Sabine et Marc donnaient le nom de tante à madame Jervy, qui n'était que leur parente éloignée.

« C'est, dit-elle, que vous n'ayez pas cherché à vous procurer un autre emploi que celui d'instituteur. Avec l'éducation que vous avez reçue, il vous est facile d'exercer des fonctions — non point plus honorables — mais plus lucratives et plus distinguées.

— Ne le croyez pas, ma tante. Justement l'éducation que j'ai reçue me rend incapable d'exercer une foule d'emplois. Je ne sais rien d'utile. J'ai été élevé par un vieux savant, qui ne se souciait guère de ce qu'on enseigne au collége et à l'Université. Il m'a appris à déchiffrer les hiéroglyphes, à distinguer un mammouth d'un mastodonte, et d'autres choses aussi peu nécessaires pour faire son chemin dans le monde...

— Sans moi, vous l'eussiez fait tout comme un autre, votre chemin dans le monde, interrompit brusquement Sabine.

— Que vas-tu dire, folle enfant? répliqua-t-il avec anxiété.

— Rien qui ne soit à votre louange.

— Mais...

— Mais il est inutile de chercher à m'interrompre, vous n'y réussirez pas. Oui, ma tante, vous avez raison, Marc est en état d'occuper les plus brillants emplois. Notre vénéré parent, M. Louis Jervy, le savait bien. Il avait entendu parler de nous. Il avait appris que nous étions pauvres, orphelins, et que Marc, à peine plus âgé que moi, travaillait déjà pour me faire vivre. Quand ce bon frère, muni de tous les diplômes et de tous les brevets requis, sollicita une place d'instituteur dans une école primaire, M. Jervy offrit de le faire entrer comme secrétaire chez un homme illustre, dont le nom a pénétré jusque dans notre pauvre village. Marc tressaillit d'orgueil et de joie, mais il refusa.

— Pourquoi? demandèrent vivement les jeunes filles.

— Pour ne point me laisser seule. J'avais quinze ans, pas de fortune, pas de parents proches.

— Et alors, reprit timidement Gabrielle, M. Jervy...

— M. Jervy? c'était un homme étrange, nous n'entendîmes plus parler de lui pendant plusieurs années. »

Chacun se tut, Marc était embarrassé et n'osait regarder personne.

« Mon cousin, dit enfin l'aïeule, je ne m'étonne point que vous ayez un noble cœur; ce qui me frappe, c'est qu'une petite fille de ma connaissance a eu la même pensée que vous, dans une circonstance à peu près semblable. Cette enfant, qui ne manque point d'intelligence, n'apprenait guère au pensionnat que la couture et la broderie; mais en ceci, elle excellait, par exemple. Comme je lui disais un jour : « Mon pauvre ange, je ne comprends point que tu aies la tête si dure, et qu'en même temps tu sois une véritable petite fée pour tout ce qui concerne le travail manuel. » Elle me répondit : « Moi, je me l'explique fort bien. Je n'ai pas de goût pour l'étude et j'en ai beaucoup pour le travail manuel, parce que, si je deviens très-instruite, je serai obligée d'instruire les autres et de me séparer de vous, et si je suis au contraire une ouvrière habile, je pourrai gagner votre vie et la mienne, sans que nous cessions de vivre ensemble.

— Oh! vraiment, Gabrielle, tu as songé à cela? dit Suzanne. Voilà donc pourquoi tu apprends si bien, depuis que tu es sûre de ne plus quitter bonne-maman.

— Nous ne nous quitterons ni les uns ni les autres! s'écria Sabine en leur tendant la main avec expansion.

— Comme ce sera agréable! » murmura Suzanne.

Gabrielle sourit, et madame Jervy commença à trouver que ses jeunes parents n'en prenaient qu'à leur aise.

VI

La plupart des amis de madame Jervy avaient quitté la campagne aux approches de l'hiver. D'autres étaient restés dans leurs solitaires villas, et parmi ceux-ci on distinguait la famille du Laurier.

Plusieurs causes avaient empêché madame Lecomte et ses enfants de passer la mauvaise saison à Paris. La principale et la moins avouée était la raison d'économie; venait ensuite le goût prononcé de M. Gaston pour la chasse; puis la mode anglaise, qui veut qu'on passe les fêtes de Noël dans ses terres; puis enfin on tenait à ne point perdre de vue les deux petites orphelines de Neuville, si riches et si jolies, et l'on savait que madame Jervy n'irait point habiter Paris tant qu'elle serait en deuil.

L'existence de Suzanne et de Gabrielle était donc toujours la même, malgré le givre et les frimas. Le chemin qui conduisait au château n'était ni triste, ni désert. Les parties de promenade, de chasse, de pêche continuaient. On se réunissait le soir. On attendait les fortes gelées et les neiges pour patiner et faire des courses en traîneau. Sabine était de tous les divertissements. On tolérait sa présence et l'on ne s'occupait plus de sa mise excentrique. Suzanne seule en souffrait encore, mais elle ne l'avouait à personne. Du reste, à présent, la paysanne parlait comme tout le monde. Insensiblement, elle avait pris le langage et l'accent de ses cousines. Elle avait de l'éducation, et l'on ne pouvait dire qu'elle fût sotte, bien qu'elle continuât à saluer et à s'habiller selon la mode de son village. Il y avait beaucoup de fausse honte dans l'entêtement qu'elle mettait à garder ce costume. Le quitter,

c'était avouer qu'elle le trouvait ridicule. En adopter un autre, c'était s'exposer à être plus ridicule encore.

Gabrielle était toujours la grâce et la simplicité mêmes. Elle confectionnait presque tous ses ajustements et savait leur appliquer un cachet de distinction exquise.

Suzanne ne suivait point l'exemple que lui donnait sa jolie cousine. Elle aimait mieux faire assaut d'élégance avec mesdemoiselles du Laurier, dont le luxe extravagant commençait à être fort remarqué.

Vers la fin de décembre, madame Lecomte et ses filles vinrent inviter leurs voisines de Neuville à une soirée dansante qu'elles se proposaient de donner prochainement.

« Toutes nos amies de Paris assisteront à ce bal; elles nous l'ont promis, elles viendront exprès, et l'on dansera jusqu'au jour, » dirent Fernande et Géraldine.

Madame Jervy n'était pas trop décidée à conduire ses petites filles à cette fête. Elle éleva quelques objections. On était en deuil d'abord.

« Parce que vous le voulez bien, répliquèrent vivement mesdemoiselles du Laurier. Il y a plus de six mois que M. Jervy est mort, ces demoiselles peuvent quitter leurs vêtements noirs.

— Nous choisirons des robes de tulle blanc garnies de violettes, dit Suzanne pour aplanir toute difficulté au sujet du deuil.

— Ce sera charmant, déclara madame du Laurier. Monsieur et mademoiselle Jervy nous feront aussi l'honneur de venir, ajouta-t-elle en regardant Marc et Sabine.

— Oui, madame, répliqua celle-ci, avec plaisir. J'aime beaucoup à danser. Je mettrai ma robe de percale blanche, un tour de cou en velours noir et mes pendants d'oreilles en jais. Ce sera aussi tout à fait demi-deuil.

— Mademoiselle Sabine sera la reine du bal, » dit gaiement Fernande.

Marc prit un air mécontent, Gabrielle rougit, et Suzanne fut comme une âme en peine, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'occasion d'entretenir les deux sœurs en particulier.

« Chères amies, voulez-vous me faire bien plaisir? leur dit-elle d'un ton presque suppliant.

— Cela se demande-t-il? répliquèrent d'une seule voix Fernande et Géraldine.

— Eh bien! aidez-moi à empêcher Sabine d'assister à votre bal.

— Pourquoi? Laissez-la venir; elle sera si drôle. Et nous rirons!

— Je ne veux pas qu'on rie, s'écria Suzanne; je ne veux pas être tournée en ridicule par vos brillantes amies de Paris.

— Mais, ma chère, il n'y a rien de commun entre vous et votre cousine. Le ridicule retombera sur elle seule. »

Suzanne en était très-peu convaincue.

« Si Sabine assiste à votre bal, je n'irai pas, dit-elle.

— Oh! alors, c'est elle qui ne viendra pas. Mais voilà qui est très-embarrassant; car enfin nous l'avons invitée. A présent, comment faire?

— Je vais vous le dire, » murmura Suzanne.

Elle les prit par la main, les attira tout près d'elle et se mit à leur parler très-bas.

— C'est convenu, dirent les deux sœurs; rien n'est plus simple. Comptez sur nous. »

Il arriva que Sabine se fit une grande joie d'assister à cette fête. Elle en parla tout le jour. Elle aimait la danse avec l'ardeur de ses vingt ans, et elle ignorait ce que c'est qu'un bal. Elle questionna ses cousines, elle leur demanda des conseils, et elle parut même assez disposée à remplacer sa robe de percale par une autre, toute fraîche, en tarlatane blanche, que lui offrait Gabrielle.

Le lendemain, lorsque Marc revint d'une promenade en forêt, sa sœur lui remit une lettre.

« Voici, dit-elle, ce qu'un domestique de madame Lecomte a apporté pour vous. Il avait une lettre semblable pour notre tante. J'ai ouvert celle-ci, pensant qu'elle me concernait un peu... Je me suis trompée, » ajouta-t-elle avec un sourire amer.

Marc sortit de l'enveloppe un morceau de carton satiné. C'était une invitation pour le bal. Madame la comtesse du Laurier priait M. Jervy de lui faire l'honneur, etc.

« Et toi? dit-il à Sabine.

— Il paraît qu'on m'a oubliée, » répliqua-t-elle avec son rire strident et amer.

Marc relut l'invitation.

« Non, dit-il, ce n'est point un oubli, et je n'irai pas.

— Nous n'irons ni l'un ni l'autre; mais n'en parlons à personne, cela ferait de la peine à Gabrielle, et Suzanne serait trop contente.

— Tu crois donc que Suzanne?...

— Oh! elle a comploté cette malice avec mesdemoiselles Lecomte, je n'en doute point. Elles ont causé longtemps ensemble, et Suzanne riait méchamment, quand le soir je lui demandais des conseils pour ma toilette. »

Elle s'interrompit et essuya quelques larmes.

« Te voilà bien affectée à propos de peu de chose, lui dit tristement Marc.

— Ce n'est pas pour cela seulement, s'écria-t-elle; mais on me fait perdre patience à la fin. Depuis que je suis ici, on me raille, on m'humilie, on me tourne en ridicule. Je ne le supporterai pas plus longtemps, et je suis bien déterminée à me venger.

— Te venger? De quelle manière? demanda Marc un peu inquiet.

— Par une bonne action; ainsi ne te tourmente point, mon frère.

— A la bonne heure, dit-il rassuré. Aussi bien cette vengeance est la seule qui soit digne de toi.

Sabine rougit, car son projet n'était une bonne action qu'autant que serait vraie cette maxime : « La fin justifie les moyens. »

Et il était tellement extravagant, tellement ambitieux, ce projet, qu'on ne sait vraiment comment il avait pu entrer dans la tête de cette petite paysanne.

Voici simplement ce qu'elle se disait en sa colère:

« Il faut que je triomphe de celles qui m'écrasent en toutes circonstances, de celles qui rougissent de moi, et de celles qui en rient. Il faut que je sois plus jolie, plus élégante, plus à la mode qu'elles. Il faut surtout que je prouve à cette orgueilleuse

Suzanne, qui espère épouser M. Lecomte, combien il se soucie peu d'elle. En me vengeant ainsi, j'accomplirai deux bonnes actions. Premièrement, je guérirai ma cousine de sa manie de suivre la mode, — de la précéder plutôt, — dans tous ses écarts. Mes toilettes, richement extravagantes, lui montreront le ridicule des siennes, et elle en reviendra à cette simplicité aimable qui rend Gabrielle si attrayante. Secondement, j'empêcherai un mariage qui ferait le malheur de la pauvre Suzette, et, peut-être, par la même occasion, j'amènerai Marc et Gabrielle à... »

Elle s'arrêta et prit un air sérieux.

« Oh! ceci, dit-elle, ce sera plus difficile. »

VII

CÉCILE JERVY A Mᵉ LERDON, NOTAIRE, A ÉPINAL.

Château de Neuville, 22 décembre 1865.

Mon cher monsieur,

Nous sommes encore ici, et pas plus avancés que le premier jour. C'est la faute de Marc; il s'obstine à garder le silence, et m'a fait promettre de ne rien dire de mon côté. Qu'attend-il? qu'espère-t-il? Je crois qu'il répondrait difficilement à ces questions. Il voudrait, c'est probable, que la situation se prolongeât telle qu'elle est, pendant plusieurs années encore. Mais ce n'est certes point le vœu de nos aimables parentes, et je prévois le moment où l'on nous mettra à la porte avec force excuses et politesses, comme à la comédie un homme en assomme un autre de coups de bâton, mêlés de révérences et de compliments. Si cela arrive, nous l'aurons bien mérité. Vit-on jamais des gens plus importuns? Voilà tantôt quatre mois que nous sommes ici. Ce n'est pas que nous y perdions notre temps; Marc du moins, il change tous les jours à son avantage. Vous ne le reconnaîtriez pas. Le savant, pâle, maigre, voûté, grimé, affreux enfin, dont vous avez conservé le souvenir, n'existe plus. Mort, le pédant! mort, le grimaud! mort, le maître d'école!

Qui donc les a enterrés, allez-vous dire? Qui? c'est toute une histoire. Mon vénérable ami, permettez-moi de vous la conter.

Il y avait une fois un prince éminemment spirituel et singulièrement laid. Je suppose qu'il avait des lunettes bleues, des vêtements ridicules, cependant l'histoire ne le dit pas. Il se nommait Riquet tout court; mais, à cause de ses cheveux ébouriffés, on l'appelait Riquet à la houppe. Sa laideur, vraiment choquante, n'était point un mal incurable. Les destins et les fées avaient décidé qu'une princesse, jolie entre toutes, pourrait lui donner la moitié de sa beauté, pourvu qu'il lui donnât moitié de son esprit. Troc pour troc.

Eh bien! mon respectable ami, l'échange s'est fait, ici, sous mes yeux. J'ai vu Riquet à la houppe se métamorphoser, sinon en prince Charmant, du moins en un jeune homme de bonne mine et d'agréable tournure, en même temps que s'éveillaient l'esprit, l'intelligence, l'imagination d'une ignorante jeune fille, jolie comme un ange, mais qui, sans être inepte, avait eu jusque-là une mémoire et une cervelle de linotte.

« Petite sotte! direz-vous, tu n'as rien vu, il n'y a pas eu de métamorphose, et tu entends tout de travers la morale de ton conte. Cette morale, la voici : on n'est ni laid, ni bête aux yeux des personnes dont on est aimé. Riquet à la houppe conserva sa laideur et son esprit, mais la belle princesse s'attachant à lui, et lui s'attachant à elle, ils en vinrent à oublier... »

Non, non, monsieur notre ami, ce n'est pas cela. Je vous assure que Riquet à la houppe est devenu beau, que la jolie princesse est devenue spirituelle et que la sagesse des nations ne se trompe point : « On ressemble à ceux que l'on hante, » et l'on prend les qualités de ceux que l'on aime.

Mais où cette affection mutuelle va-t-elle conduire Riquet et la princesse? Mon vieil ami, ne vous frottez point les mains, ne préparez ni vos manchettes, ni votre bel habit noir. Nous n'en sommes point là encore. Il y a bien des obstacles. Madame Jervy est une grande dame, malgré l'obscurité de sa naissance; la petite Gabrielle est fière; Marc veut être aimé pour lui-même et non pour... — disons-le bien bas — pour sa fortune.

Comment concilier tout cela?

Nous y parviendrons, je l'espère; en attendant, permettez-moi de réclamer de vous un service. J'aurais besoin d'une petite somme rondelette. Pouvez-vous me l'envoyer? Vous me ferez plaisir. Nous compterons plus tard.

Recevez, etc.

Mᵉ Lerdon envoya, courrier par courrier, dix mille francs à Sabine. Il ne lésinait pas, ce notaire.

« Bon! dit-elle en comptant son trésor, j'en ai pour six mois! »

Six semaines plus tard, il ne lui restait pas le sou. Il est vrai qu'elle avait glissé deux ou trois billets de mille francs dans les poches de son frère, en lui disant :

« Voici pour payer vos cigares. J'ai prié M. Lerdon de m'envoyer quelque argent.

— Tu as bien fait, répliqua Marc. Nous eussions dû commencer par là. D'où vient que nous n'y avions pas pensé?

— Oh! dit Sabine, c'est que nous étions deux grands innocents. Mais, patience, ajouta-t-elle, nous n'arriverons pas toujours d'Épinal. »

Moins de quarante-huit heures après, personne n'eût reconnu Sabine.

Depuis le commencement de la semaine, elle allait chaque jour à Paris, accompagnée d'une vieille femme de chambre. On ne se doutait guère de ce qu'elle y faisait. Si quelqu'un eût dit qu'elle employait ses journées à conférer avec des couturières et des marchandes de modes, nul ne se fût avisé de le croire. C'était la vérité pourtant.

Un jour, elle rentra au château parée à ravir et à la dernière mode.

Suzanne, qui la vit la première, jeta un cri d'étonnement.

« Sabine en chapeau et en robe à queue! dit-elle. Qu'est-ce qu'un événement aussi grave nous présage? Rien de mauvais, j'espère. Heureusement qu'il n'y a pas de comète, on croirait qu'elle va se

détacher. Oui, oui, Marc, je sais ce que vous voulez dire. Les comètes sont des corps fluides qui... N'en parlons plus. Ma cousine, vous êtes superbe. »

Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, Sabine eut des toilettes nouvelles et plus charmantes encore. Madame Jervy commença à en prendre de l'inquiétude.

« Ma nièce, lui dit-elle d'un ton sévère, vous aviez donc aussi une montre à vendre?

— Non, ma tante, j'en ai acheté une, au contraire, répliqua cette belle fille en exhibant le plus joli bijou du monde, une montre de poupée qui marchait mieux qu'une grosse horloge à carillon.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit la vieille dame en fronçant le sourcil.

— Nous avons fait un héritage, répliqua tranquillement Sabine. N'est-ce pas, mon frère?

— Oui, c'est vrai, ma tante, nous avons fait un héritage, » dit Marc qui était la franchise et la loyauté même.

L'aïeule se calma aussitôt.

« Allons, tant mieux, mes pauvres enfants, dit-elle; mais vous avez eu tort de m'en faire un secret. »

On croit peut-être que Sabine portait gauchement ses nouvelles parures. Bien au contraire; en la voyant, on eût cru qu'elle n'avait fait que cela toute sa vie. Sans en avoir l'air, et presque malgré elle, il lui était arrivé d'examiner beaucoup les ajustements de ses cousines. Parfois elle les avait aidées à se vêtir, elle leur avait même donné quelques conseils, et ainsi elle avait appris à se parer. La pratique lui manquait, mais non point la théorie. Deux ou trois leçons de la couturière et de la modiste achevèrent de l'instruire et la mirent en état de se ranger parmi celles qui donnent le ton.

Car jamais elle n'eût consenti à grossir la foule des imitatrices, qui vont à la queue leu leu, tout en croyant porter l'étendard et montrer le chemin. Bien loin de copier les toilettes des autres, ce fut elle qui imposa les siennes. Ses parures ont été calquées scrupuleusement, et quelques-unes ont fait leur tour de France. Elle a inventé une ceinture et des ornements de jais auxquels le fabricant voulait donner le nom de Sabines. Elle eut la modestie de s'y opposer.

Elle a inventé bien autre chose : une coiffure qui deviendra célèbre.

On le sait, elle n'aimait point les chapeaux, elle n'était pas à son aise là-dessous. Et puis, elle s'en était tant moquée ! Il faut dire aussi qu'ils ne l'embellissaient point. Les passes voilaient ses jolies tempes et des oreilles faites à peindre. Les toquets cachaient son front, et les pointes si bien dessinées de son opulente chevelure. Elle avait, il est vrai, un faible pour le bolivar, et elle eût bien voulu le mettre à la mode; mais, d'instinct, elle comprenait que le moment serait mal choisi. D'ailleurs le bolivar ne pouvait passer pour une nouveauté, et Sabine voulait quelque chose d'original et de neuf, qui tînt le milieu entre le chapeau et le bonnet des plus jolies filles de village. Elle médita, compara, essaya ; elle tint conseil avec sa marchande de modes, et enfin un jour elle put dire : J'ai trouvé!

Trouvé une coiffure qui ne faisait tort à aucun de ses charmes. Heureuse Sabine ! Elle en fit l'essai à l'occasion d'une visite qu'on rendait à mesdames du Laurier. Ce fut une belle surprise, quand elle apparut la tête à demi couverte d'une petite calotte ronde et blanche, avec de larges brides, indispensables pour maintenir cette coiffure si légère qu'un souffle l'eût enlevée.

C'était par une riante matinée d'hiver. Le soleil était brillant, il n'y avait plus de givre, et l'on sentait passer dans l'herbe déjà verte une brise printanière et douce. Des marguerites mignonnes émaillaient le gazon, toutes semblables à celles que Sabine portait en couronne autour de sa petite calotte. On eût dit qu'elle avait cueilli les pâquerettes des prés pour les glisser dans ses cheveux.

Le chapeau eut un succès fou, et la modiste fit fortune. Gaston du Laurier et ses amis trouvèrent à Sabine une vague ressemblance avec la plus belle princesse de la cour de Louis XVI. Elle en laissa tout l'honneur à sa petite calotte, et le chapeau Lamballe fut inventé.

Sabine se figurait avec quelque raison que les crinolines ne lui seyaient point; elle contribua, pour sa part, à leur déchéance, et mit en faveur les robes traînantes, qui lui donnaient l'air d'une impératrice romaine. Si les chignons et les tresses ont fini par se vendre au poids, dans le monde où régnait Sabine, c'est parce qu'on chercha à avoir plus de cheveux qu'elle, qui en avait plus que personne. Au lieu de les relever au sommet de la tête, comme jadis, elle les déroula hardiment sur ses épaules, où ils firent merveille.

Mesdemoiselles du Laurier et d'autres jalouses déclarèrent que ce n'était point une chevelure de femme, mais une crinière de lion. Les admirateurs de Sabine applaudirent, et se souvinrent, à propos, de cette belle mademoiselle Paulet, surnommée la Lionne, à cause de ses cheveux fauves, à une époque où les rousses étaient moins en faveur qu'aujourd'hui. On voit que l'engouement prenait des proportions inquiétantes pour les amies de Sabine. Elles étaient singulièrement humiliées d'assister aux triomphes de cette villageoise, de lui faire cortége, d'entendre qu'on la comparait à la belle princesse de Lamballe et à la lionne de l'hôtel de Rambouillet. Fernande et sa sœur ne s'en consolaient point

Sabine était très-recherchée, très-admirée, très à la mode ; à cause d'elle on se disputait la société de Gabrielle et de Suzanne, fidèles et pâles satellites de cet astre brillant.

Madame Jervy, après avoir essayé vainement d'imposer quelques règlements somptuaires à la folle jeune fille, songeait à la renvoyer à Épinal, trouvant, avec justice, qu'elle donnait un fort mauvais exemple à ses cousines.

Marc blâmait hautement sa sœur, et s'étonnait de lui voir des goûts aussi étranges, car il l'avait toujours connue très-raisonnable.

« Mais je ne suis point du tout coquette, comme tu parais le croire, lui disait Sabine dans les entretiens particuliers qu'ils avaient ensemble. Je me venge, voilà tout. Dès que j'aurai atteint mon but, je jetterai au feu cet attirail, pour reprendre les petits châles et les bonnets ruchés.

— Mais enfin, répliquait Marc, quel est-il donc ce but ?

— D'abord, je veux inspirer à Suzanne l'amour de la simplicité.

— Eh ! tu en prends joliment le chemin.

— Tous les chemins conduisent à Rome. Ne remarques-tu point que la pauvre Suzon commence à se fatiguer de faire avec moi assaut de luxe et d'élégance ?

— Si c'est par la fatigue que tu espères la convaincre !

— Non. Écoute-moi. Certain poète, dans certain poème, parle en très-belles rimes d'un certain miroir du diable. Ce miroir, dans lequel chacun peut se regarder, c'est le prochain de chacun.

— Au diantre ! s'écia Marc avec impatience, tu t'exprimais mieux que cela à Épinal.

— Bon ! tu vas comprendre. Tu te fâches, je suppose. Je me fâche plus que toi. Tu me vois... c'est-à-dire tu te vois en moi. Voilà le miroir du diable. Tu me trouves fort laide, fort ridicule dans mon emportement, et tu te dis : La colère est un vice affreux, il faut que je me corrige. Ainsi pour tous les défauts. La vue d'un avare te guérit de l'avarice ; celle d'un prodigue, de la prodigalité. De même Suzanne, qui ne voyait rien de plus charmant qu'une jeune fille aux parures excentriques, originales, bizarres, finira par trouver cela extrêmement ridicule, à présent qu'elle m'a sans cesse sous les yeux.

— En attendant, tu te nuis beaucoup.

— De quelle façon, je te prie?

— Mais... par exemple, quel est l'homme sensé qui voudrait épouser une jeune fille qu'on appelle la Lionne et la Belle aux cheveux d'or? »

Sabine se mit à rire.

« Si on savait cela à Épinal ! dit-elle. Rassure-toi, ajouta-t-elle, je n'ai nulle envie de me marier maintenant. Je suis déjà bien assez occupée du mariage de mes cousines.

— Plaît-il? s'écria Marc. Tu ne vas pas, j'espère, t'immiscer en des choses qui ne te concernent nullement.

— Non, ne t'inquiète pas, laisse-moi faire, je ne veux que votre bonheur à tous. »

Ces conversations ne rendaient point Marc plus tranquille, et chaque fois il terminait l'entretien en se disant à lui-même : Il faut en finir !

VIII

Suzanne était triste, mécontente d'elle-même et des autres. Elle ne pouvait plus supporter Sabine, qui lui jouait une foule de mauvais tours. Elle trouvait profondément choquants le ton, les manières, les toilettes de cette sœur de maître d'école. Elle rougissait de honte, en se rappelant qu'elle aussi avait aimé ce luxe tapageur, ces parures extravagantes, ce parler libre, cet aplomb, cette assurance.

Elle remarquait combien ces choses faisaient ressortir la simplicité exquise de Gabrielle. Elle admirait la sagesse de la fillette aux cheveux blonds qui suivait la mode et ne la précédait point. Elle comparait ce joli modèle de grâce, de raison, de modestie, à l'éblouissante Sabine, et certes l'avantage ne restait point à cette dernière.

Cependant la paysanne des Vosges continuait à marcher de succès en succès. Ceux qui l'avaient le plus raillée autrefois étaient les premiers à l'applaudir. Gaston du Laurier ne tarissait pas sur son éloge. Suzanne, qui le remarquait, en était désolée. Elle avait compté sur l'attachement de Gaston, la pauvre Suzanne, elle avait espéré d'être comtesse ; madame du Laurier s'était plu à l'entretenir dans ces pensées, par mille allusions adroites et ingénieuses, et voici qu'elle devait renoncer à ces beaux rêves et céder la place à une personne que l'on trouvait naguère souverainement ridicule. N'était-ce pas bien fait pour blesser à la fois le cœur et l'amour-propre ?

Au fond, M. Lecomte tenait à Suzanne ou plutôt à sa dot. C'était involontairement, malgré lui, qu'il admirait Sabine. Il ne pouvait l'épouser, il n'était pas libre. Les exigences de ses créanciers l'obligeaient à choisir une riche héritière, et l'héritage recueilli par Marc et sa sœur n'avait rien de commun avec la splendide succession de M. Louis Jervy. Gaston, du moins, le croyait ; mais Sabine ne tarda pas à lui prouver le contraire.

Un jour, il trouva dans l'herbe, au jardin, sous ses pas, une lettre ouverte et largement déployée. Il lut quelques lignes, par distraction, sans le faire exprès ; puis, tout stupéfait, il ramassa le papier, le parcourut des yeux, rapidement d'abord, et enfin avec beaucoup de lenteur et d'attention. Il l'approcha ensuite de son cigare qu'il allumait, le réduisit en cendres et n'en parla à personne. C'était une lettre de Mᵉ Lerdon adressée à Sabine.

Le surlendemain, madame du Laurier vint à Neuville. Elle eut une longue conversation avec madame Jervy, et elle retourna chez elle, après avoir adressé un adieu assez bref à Suzanne et à Gabrielle, et embrassé cinq ou six fois Sabine avec une grande effusion de cœur.

« Qu'est-ce que cela signifie? » pensait la pauvre Suzanne.

Elle ne le sut que trop tôt. L'aïeule, ayant réuni autour d'elle toute sa famille, prit un air grave et attendri pour dire à Marc et à Sabine :

« Mes enfants, me voici bien heureuse d'avoir à vous transmettre une proposition qui, je l'espère, vous causera quelque joie. Gaston du Laurier, ce noble cœur, que la calomnie accusait d'être avide et intéressé, vient de nous donner la preuve qu'il n'est ni l'un ni l'autre : il désire épouser Sabine. »

Marc fit un geste de surprise, en regardant sa sœur avec sévérité ; Gabrielle examina, l'une après l'autre, ses deux cousines ; Suzanne pâlit et perdit toute contenance.

« Comment, ma tante, M. Lecomte fait-il preuve de désintéressement en désirant m'épouser? demanda superbement Sabine qui n'était ni étonnée ni émue.

— Mais, mon enfant, vous n'avez pas de fortune?

— Pas de fortune? Et l'héritage que vous oubliez, ma tante.

— L'héritage? C'est donc sérieux ? Est-il considérable?

— Très-considérable, je vous assure.

— Eh bien ! mais, dans tous les cas, Gaston

l'ignore; car sa mère m'a répété plusieurs fois que la dot qui vous manquait se trouvait avantageusement remplacée par tant de qualités charmantes qui vous distinguent. »

Sabine contracta ses jolies lèvres, et d'un air fier:

« Si j'ai des qualités, dit-elle, M. Lecomte ne le sait pas, je ne lui ai montré que des défauts. Donc, ce n'est point pour mon bon naturel qu'il voudrait m'épouser : serait-ce ma personne qui lui a plu? Je pourrais avoir la vanité de le croire, si je ne me souvenais des railleries amères avec lesquelles il m'a accueillie le jour de mon arrivée. Et s'il ne m'a choisie ni pour mes qualités morales, ni pour ma bonne mine, n'est-il pas permis de supposer que c'est pour ma fortune? Il en sait le chiffre exact; je lui ai fait parvenir une lettre de mon notaire... il l'a lue, il l'a apprise par cœur, et il a eu la délicatesse de la brûler, sans m'en demander l'autorisation.

— Sabine, qu'avez-vous fait? s'écria Marc irrité.

— Mademoiselle désirait donc beaucoup épouser M. Gaston? dit Suzanne incapable de se contenir plus longtemps.

— Non, repartit Sabine, je voulais seulement vous faire voir à tous combien les sentiments de cet homme sont vils et cupides. Je ne l'épouserai pas. Aucune de nous ne l'épousera. Ce serait un malheur pour chacune de nous, et, Dieu merci, nous en voilà bien convaincues toutes trois.

— Sabine a raison, dit madame Jervy. Si ce jeune homme est tel qu'elle nous le dépeint, sa femme sera malheureuse, et c'est un sort que vous n'avez point mérité, mes pauvres enfants.

— Mariage manqué! s'écria Gabrielle en riant.

— Nous le remplacerons par un autre, dit Sabine sur le même ton.

— Par lequel, cousine?

— Mais par celui de Marc et...

— Sabine, interrompit-il, je ne souffrirai point vos plaisanteries.

— Je ne plaisante pas, bonne tante; notre héritage s'élève à quatre ou cinq millions, pensez-vous que Marc soit assez riche pour entrer en ménage?

— Quatre ou cinq millions! répéta madame Jervy stupéfaite.

— Oui, ma tante. Et si Marc se procurait un emploi ou des occupations dignes de lui, trouveriez-vous qu'il est un trop mauvais parti pour la petite Gabrielle? »

Marc serra le bras de sa sœur, et avança la main comme pour la lui poser sur la bouche.

« Répondez, ma tante, répondez, dit-elle. Vous voyez qu'il va me forcer à me taire.

— Mais, répliqua l'aïeule, si Marc convenait à Gabrielle et si Gabrielle convenait à Marc..

— Ils se conviennent, ma tante.

— Sabine! cria Marc.

— Sabine! balbutia Gabrielle.

— Quoi donc? Est-ce que je me trompe? Il faut le dire... Silence complet... Vous voyez bien que j'ai raison.

— Mais, reprit l'aïeule inquiète et songeuse, cet héritage, mon enfant, comment se fait-il? De quel côté?... »

Sabine devina quels soupçons la bonne grand'-mère commençait à avoir; il lui sembla qu'il valait mieux lui apprendre la vérité brusquement et tout d'un coup, que de la laisser s égarer ainsi en mille conjectures.

« Ma tante, dit-elle en lui présentant un papier qu'elle sortit de sa poche, voici en quoi consiste l'héritage. »

Marc pâlit, mais il ne fit aucune réflexion.

« Un testament! s'écria l'aïeule. Le testament de M. Louis Jervy. »

Gabrielle et Suzanne se regardèrent interdites, tandis que leur grand'mère lisait tout bas.

« Eh bien! maman? firent-elles d'une voix tremblante.

— Mes pauvres enfants!» murmura la vieille dame.

Elle s'arrêta, essaya de reprendre un peu d'assurance, et dit d'un ton assez ferme :

« Mes chères petites, votre grand-oncle a légué tous ses biens à Marc et à Sabine. Tout ici leur appartient. Nous sommes chez eux...

— Nous sommes chez vous, ma tante, répliqua vivement Sabine. Nous ne venons point vous enlever votre fortune, mais la partager avec vous. Il y a longtemps que nous connaissons les dispositions testamentaires de M. Jervy. Il nous a envoyé ce testament, tout ouvert, un an avant sa mort. Mais lors même que nous ne vous avions jamais vues, mes cousines et vous, nous n'avions pas l'intention de vous dépouiller d'un bien qui vous revenait de droit. Nous ne voulions que vous demander des places autour de votre foyer. Nous voulions ne former qu'une famille avec vous, Gabrielle et Suzanne.

— Oh! je suis de trop, moi, interrompit amèrement Suzanne. En quelle qualité partagerais-je avec vous, une fortune que j'ai gardée pour moi seule, lorsque je croyais la posséder? Je n'ai aucun droit à votre générosité.

— Ne parlez pas ainsi, cousine, vous me désoleriez, si je n'espérais vous amener à penser autrement.

— Jamais, dit cette orgueilleuse. Je saurai gagner ma vie. Ma résolution est irrévocable. Je suis indigne de vos bontés et je ne les accepterai pas.

— Alors, c'est moi qui accepterai les vôtres, répliqua Sabine qui, par un geste prompt et irréfléchi, jeta le testament dans l'âtre où flambait un bon feu.

— Ma sœur, tu es un ange! s'écria Marc.

— Je savais bien que je le forcerais à reconnaître que tous les anges ne s'appellent pas Gabrielle,» dit Sabine un peu troublée par ce qu'elle venait de faire.

Il n'y avait plus à discuter; le testament détruit replaçait Marc et sa sœur dans leur condition de parents pauvres. Maintenant, comme auparavant, il fallait que madame Jervy, Suzanne et Gabrielle leur offrissent l'hospitalité. Il est vrai qu'ils l'acceptèrent sans se faire prier.

Ces cinq personnes, étroitement unies, qui s'aiment et s'estiment mutuellement, ne forment plus en effet qu'une seule famille. On dit que le mariage de Marc et de Gabrielle aura lieu l'hiver prochain. Suzanne est devenue simple et bonne comme sa cousine. Sabine n'a point repris son costume de paysanne, elle s'habille toujours avec élégance, mais elle a déposé le sceptre de la mode entre les mains de Géraldine et de Fernande.

MICHEL AUVRAY.

SOUVENIR MUSICAL

LE PÈRE ÉTERNEL



VANT de prendre nos passe-ports pour le pays de l'analyse, où, malgré le bon vouloir des habitants, les nouveautés musicales ont tant de peine à vivre en paix, qu'on veuille bien nous permettre de raconter un incident de voyage, de nature à intéresser les artistes et les penseurs. Nous le tenons d'un de nos amis, homme du meilleur monde, très-recherché à Paris; musicien éminent, fort apprécié en Allemagne. Sauf les formules dont le souvenir ne nous est pas resté, voici son histoire :

« Il y a deux ans, j'étais venu à Spa passer la saison des eaux; mais le bruit, le mouvement, l'encombrement, les fêtes m'y produisirent des impressions si énervantes, qu'au lieu de me guérir d'une indisposition grave, je faillis tomber tout à fait malade. Quinze jours après, j'étais à Liége, dont je parcourais avec délices les environs calmes et agrestes. Ce séjour me remit en mémoire une invitation que, chaque année, je recevais invariablement, de venir passer quelques mois chez de bons vieux amis de ma famille, habitant le château de Walberg, à trois heures de Liége. Je résolus de m'y rendre.

» A mesure que j'approchais du village, auprès duquel est situé le manoir, je remarquais, non sans désappointement, que la campagne devenait plate et monotone. Du tabac et du colza, du colza et du tabac, poussant dans d'immenses plaines sans arbres, des moulins peints en rouge sur des monticules dénudés, tel était le paysage.

» Selon le récit cent fois répété des propriétaires du Walberg, je m'attendais à fouler le sol vénérable d'un vieux domaine de la féodalité; je m'imaginais trouver une de ces pittoresques et majestueuses ruines du moyen âge, comme on en remarque quelques-unes sur les bords du Rhin. Là encore je fus déçu dans mon attente.

» Le castel était tout prosaïquement une grande maison de couleur grise, tenant le milieu entre la caserne et le couvent.

» On apercevait, il est vrai, un reste de pont-levis qu'il eût été impossible de lever, et un fossé couvert de lentisques, où les grenouilles avaient établi leur quartier général; mais de tourelles, de créneaux, de meurtrières, de remparts, d'ogives et de vieilles portes seigneuriales surmontées d'écussons, pas la moindre trace.

» Malgré l'excellent accueil de mes respectables hôtes, je me sentis pris d'un horrible ennui. Ces dignes vieillards, heureux dans leur nid, ne recevaient personne, ne sortaient pas de leurs murs et ne lisaient jamais. Leur principale occupation consistait à remuer toutes les pierres du bâtiment, à fouiller dans tous les trous, à faire déraciner et replanter tous les arbres de leur domaine, pour chercher un trésor qui devait y être enfoui. — Cette croyance avait été, depuis cent ans, de père en fils, l'idée fixe de la famille. On prétendait qu'un aïeul de la maison très-illustre de Walberg était mort dans ce château, pendant les guerres, après y avoir enseveli toute sa fortune.

» Quitter ces vieux amis si heureux de me recevoir eût été une offense dont la pensée ne me vint pas. J'avais à faire quinze jours de prison; je pris héroïquement mon parti.

» Je suivais les fêtes des alentours, qu'en ce pays on appelle kermess pour les grandes villes et ducasses pour les villages.

» Par un beau dimanche d'août, je me promenais en flâneur sur le champ de foire du hameau de Walberg, dont deux ou trois cents campagnards, composant la population, célébraient la ducasse. Une place battue et nivelée, entourée de bancs de bois et sans autre abri que le ciel, devait servir de salle de bal. Dans ce pays, les exercices chorégraphiques de la jeunesse commencent à deux heures de la journée et finissent à dix heures du soir.

» De grosses et belles filles en costume de gala, des garçons à larges épaules et à figures réjouies, avaient les yeux obstinément braqués du même côté, où je n'aperçus cependant qu'un chemin effondré par les roues de charrettes et qu'aucun arbre ne bordait. Un murmure d'impatience se faisait entendre à travers les voix confuses de la foule. — Qu'attendent-ils? demandai-je à une vieille matrone assise à l'extrémité d'un banc. — Eh! parbleu, monsieur, ils attendent le père Éternel. — Je suppose qu'ils l'attendront encore longtemps, repris je en souriant. — Pourquoi donc, monsieur? le père Éternel est renommé pour son exactitude; s'il n'avait pas bu un coup de bière sur sa route, nos enfants danseraient à l'heure qu'il est.

» Je compris que le père Éternel était le ménétrier du village. — Je remarquai seulement alors le trône peu divin qui lui avait été élevé dans l'enceinte du bal. Il se composait d'une porte vermoulue posée sur deux tonneaux vides. Une chaise unique, placée sur l'estrade, semblait honteuse de sa solitude. Un méchant escabeau de bois devait aider

le père Éternel à prendre possession de son empirée.

— J'étais en train de faire des réflexions sur ces joies absolument primitives, lorsqu'un hurra joyeux retentit parmi les paysans.

» On apercevait de loin un pauvre vieux, barbotant péniblement dans les ornières boueuses du chemin. Cet homme, dont la tête était presque complètement dépouillée de cheveux, avait une belle et respectable figure. Il paraissait âgé de quatre-vingts ans; mais son regard avait conservé je ne sais quel reflet adouci des feux de la jeunesse. Ses grosses lèvres souriantes avaient une expression de bonté, et ses deux mains pressaient affectueusement celles des jeunes gens qui accouraient au-devant de lui.

» L'affreux crin-crin des ménétriers de campagne me produisant un effet désagréable, je m'éloignai de la fête, au pas de course. — Lorsque je fus à quelque distance du champ de foire, je distinguais à peine les airs dont nous ont bercés nos grand'-mères : *Il pleut, bergère, au Clair de la Lune, Ah! vous dirai-je, maman, le Carillon de Dunkerque*, arrangés en contre-danse. — Il faisait une chaleur étouffante; je cherchais un peu d'ombre, sans pouvoir en trouver près de moi. Je me rappelai alors avoir aperçu dans le chemin un bouquet de frênes, sous lequel je me fusse reposé avec plaisir.

» Je revins sur mes pas, en me rapprochant de la fête, et je m'assis au pied des arbres avec l'intention de lire les nouvelles de Paris dans le journal que j'avais en poche.

» Dans ce moment j'entendis quelque chose de suave, de pénétrant, de délicieux, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. C'était la valse de Weber, exécutée d'une façon inimitable sur un excellent violon.

» Je me levai soudainement pour gagner la fête, et fis route avec deux paysans qui s'y rendaient du hameau voisin.

» — Mais, leur dis-je, il est impossible de valser avec un morceau joué dans ce mouvement.

» — En effet, reprit un jeune garçon, c'est trop lent pour qu'on frétille, mais dans les intervalles des contredanses on demande souvent au père Éternel de jouer des airs, et le pauvre bonhomme ne s'y refuse jamais. Ah! alors, monsieur, il nous remue le cœur, comme on remue le grain sous le fléau; il y en a d'aucunes de nos filles qui ne peuvent se retenir de pleurer en l'écoutant.

» Je pressai le pas et fus bientôt au pied de l'estrade du père Éternel.

» — Monsieur, lui dis-je sans préambule, vous êtes un grand musicien.

» — Je le fus, il y a bien longtemps, du moins le disait-on, monsieur; mais aujourd'hui ces quelques airs que je joue à ces braves gens ne sont plus que des réminiscences de mes péchés de jeunesse.

» — Nobles péchés que je voudrais avoir commis, admirables réminiscences dont je voudrais être coupable, dis-je à ce singulier vieillard. Voulez-vous me permettre, ajoutai-je, de vous engager à déjeuner demain matin au château du Walberg?

» — Mille fois merci, monsieur, je ne mange jamais hors de chez moi, c'est une manie de vieillard, et je lui dois peut-être de me porter aussi fièrement qu'un jeune homme, à quatre-vingt-deux ans. Mais je le sens bien, moi, que vous êtes un musicien; or, nous sommes frères; daignez, dans une de vos promenades, pousser jusqu'au petit village de Hoth, vous marcherez sur des gazons pleins de fleurs, vous boirez, si vous avez soif, au ruisseau qui descend de la colline, vous entendrez les oiseaux chanter sous nos taillis, ce qui vaut bien la valse de Weber, et vous mangerez des œufs frais sous mon toit rustique.

» — A demain, dis-je au vieillard en lui serrant cordialement la main, et je quittai le hameau plus heureux de cette invitation que si j'avais été engagé chez les plus riches châtelains de la Belgique.

» Le lendemain, à dix heures, j'étais chez le père Éternel, devant une table servie de tout ce que le vieillard avait pu découvrir de meilleur dans la localité. Sa maisonnette, isolée de toutes les autres, était couverte de chaume, propre, exiguë, mais commode et admirablement située au bas d'un château ombragé, au pied d'une source jaseuse; une vieille femme du hameau faisait son ménage et sa cuisine.

» — Monsieur, me dit-il, le nom du père Éternel m'a été donné par tous les paysans d'alentour, parce que, vous le devinez bien, je suis toujours jeune dans ma vieillesse; je m'appelle Vrangel.

» — Vrangel! m'écriai-je, Vrangel de Munich!

» — Oui, monsieur, répondit simplement le vieillard.

» — Vrangel! le professeur de Weber! Vrangel le maître de chapelle du roi de Bavière!

» — Pourquoi pas?

» — Et Vrangel, l'illustre Vrangel, est devenu ménétrier de village.

» — Par goût, mon cher monsieur, ce qui vous prouve, tout bonnement, que Vrangel est un philosophe à sa manière.

» Je ne saurais dire ce qui se passa en moi dans ce moment. C'était un attendrissement mêlé d'admiration, un enthousiasme contenu qui me laissait béant sur ma chaise, quand j'eusse eu l'envie de me jeter au cou du vieillard pour l'embrasser.

» — Mon enfant, ajouta-t-il, la musique a été la passion de toute ma vie; mais elle m'a causé d'immenses douleurs et d'atroces déceptions!

» J'ai été le professeur du roi, qui m'a comblé d'argent et d'honneurs. J'ai été le professeur des plus grandes dames de mon pays, elles payaient mes leçons au poids de l'or; j'ai donné à mes enfants et à mes petits-enfants l'amour de la grande musique, le sentiment qui la rend éloquente, la science qui la rend correcte. J'ai joué mon rôle dignement. Aussi ai-je gagné le grand prix, un prix immense pour lequel je n'aurais pas échangé tous les royaumes de la terre.

» — Et quel est ce prix? lui demandai-je.

» — Venez avec moi, me dit le vieillard en m'entraînant dans la pièce voisine.

» J'étais dans une toute petite chambre proprette, mais dont les murs, peints à la chaux, me rappelaient les cellules des Chartreux. Un petit lit de bois de noyer en occupait presque tout l'emplacement. Des rideaux de calicot l'enveloppaient entièrement. J'attendais avec curiosité ce fameux grand prix. Le vieillard entr'ouvrit les rideaux, et je vis dans un cadre une couronne de laurier, en or.

» Au bas était écrit : « A mon ami et excellent professeur Vrangel.

» Weber. »

» — Monsieur, me dit le digne musicien avec des larmes dans la voix, ce fut la couronne que tous les compositeurs bavarois envoyèrent à Weber, après qu'ils eurent entendu *Freyschütz*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

» A partir de cette époque, ajouta le père Éternel, la chance me devint contraire. Je perdis ma femme et le plus jeune de mes fils. L'envie me fit perdre mon emploi à la chapelle. Un banquier chez lequel j'avais placé mes fonds fit banqueroute et se pendit ; ceux que j'avais crus mes amis s'éloignèrent de moi. Une lassitude immense de la vie, un découragement impossible à rendre me plongèrent dans une tristesse voisine de la folie. Les médecins m'ordonnèrent la campagne et la solitude. Je louai une maison à dix minutes de Spa. Le bruit de la ville arrivait encore jusqu'à moi. En me promenant par les chemins les plus déserts, je découvris ce hameau, dont quarante ou cinquante braves cultivateurs composent tout le personnel. Là, il n'y avait pas de maison bourgeoise, j'achetai une cabane de paysan. J'aime à faire danser cette brave jeunesse, qui se ferait griller vive pour m'être agréable. Elle ne me paie pas en argent, mais elle pourvoit à ma vie matérielle en m'envoyant de la volaille, du laitage, du gibier, du beurre, des œufs et de la bière. Je pêche moi-même du poisson dans la rivière, quand il me prend la fantaisie d'en manger. Je joue du violon aux noces, aux baptêmes et aux ducasses ; je fréquente assidûment sept villages, et je fais quatre lieues à pied sans me lasser.

» — Mais, dis-je à cet étrange vieillard, comment un homme de votre distinction intellectuelle, et pendant si longtemps habitué au monde, peut-il se priver de tous les secours, de tous les bienfaits de la pensée, du progrès, en un mot de la société?

» — Mon bon ami, me répondit-il, tout est transformé dans le monde, les hommes, les choses et les idées. Ce que l'on considérait autrefois comme les jouissances du luxe, permises seulement aux grandes fortunes, est devenu aujourd'hui pour toutes les classes sociales d'une impérieuse nécessité. La vanité greffée sur l'envie, pousse si drue et si serrée dans les champs humains, que la bonne semence en est étouffée; le chacun pour soi, cet évangile des égoïstes, est la religion commune. Depuis l'ouvrier jusqu'au capitaliste, tout le monde la pratique avec conscience.

» Les villages éloignés des grands centres n'ont pas encore été frappés par ce fléau, il s'avance et les envahira assurément ; mais en ce temps, je serai près du père Éternel, dont j'ai l'insigne honneur de porter le nom. Nos paysans tiennent à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs champs. Ils finasseront sans scrupule pour vous arracher vingt sous sur un marché, mais ils n'envieront ni votre cheval, ni votre château, ni vos laquais. Ils aiment ce qu'ils possèdent, et ils s'en contentent. Ils ont des idées justes, des amitiés franches, des joies vraies, des sentiments naïfs. Ils croient à Dieu et au diable, contrairement aux campagnards français auxquels on apprend à ne croire à rien. Bref, j'aime mieux leur ignorance que la philosophie moderne, et je vis plus heureux au milieu de ces braves gens qui m'aiment, que je ne vivrais dans vos salons où l'on se moquerait de moi.

» Je causai longtemps avec ce charmant vieillard, auquel je promis de revenir le voir l'année suivante.

» Au mois de septembre dernier, après un court séjour au château de Walberg, je me dirigeai vers la demeure du musicien.

» La porte était close. Plus de chien dans l'enclos, plus de pigeons sur les toits.

» Je m'informai. Une vieille femme que je rencontrai en chemin, m'apprit que le père Éternel était mort au mois de février dernier, à la suite d'une congestion cérébrale. Tous les villages dans lesquels il était connu et aimé étaient dans la tristesse et le deuil. Il avait été admirablement soigné et visité par les plus grands médecins de Liége et de Spa.

» Il avait légué 3,000 fr. à chacun de ces villages, son mobilier à la vieille femme qui lui servait de domestique, et la couronne de Weber à la ville de Munich.

» C'était tout ce qu'il possédait. »

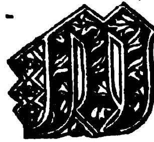
Tel fut le récit de notre ami, qui affirme l'exactitude des faits.

Marie Lassaveur.



Correspondance.

JEANNE A FLORENCE



Ma chambre était encombrée des divers objets qui allaient être expédiés à tes cousines, à madame R..., à toi et à une foule d'autres personnes encore, lorsque nos amies y entrèrent pour notre réunion habituelle.

— Bon Dieu! s'écria Marie, voilà que Jeanne est à la tête d'un bazar; elle a transformé sa chambre en boutique!

— Est-ce qu'il y a vente de charité ou loterie chez vous aujourd'hui, ma chère? ajouta sa sœur.

— Non, ma bonne Lucie; il y a tout simplement expédition aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, du *Petit Courrier* et de *la Poupée Modèle*. A cause des étrennes, nous sommes accablés de commissions; et comme il nous en viendra encore beaucoup d'autres d'ici au 15 décembre, nous nous empressons de faire droit aux demandes qui sont arrivées les premières, afin d'être complètement libres d'exécuter ensuite les autres.

— Pourquoi dites-vous jusqu'au 15, Jeanne? Ne sera-t-il plus permis de vous demander quelque chose après cette date mémorable?

— Si; mais nous ne pourrons répondre d'arriver en temps si l'on ne se presse un peu, car beaucoup de maisons, notamment celles des confiseurs et chocolatiers célèbres, comme Boissier, Siraudin, Marquis, etc., refusent d'accepter les commandes, passé le 20 décembre.

— Est-ce qu'il y a beaucoup d'abonnées friandes qui réclament de vous les bonnes choses fabriquées dans ces maisons?

— Sans nul doute! On ne les trouve pas aisément en province, ou si on les trouve, on les a parfois d'assez médiocre qualité, tout en les payant au poids de l'or; tandis que par notre entremise, elles sont toujours de premier choix, ne coûtent pas plus cher, et enfin portent l'estampille d'un fournisseur en renom, ce qui double la valeur du cadeau que l'on en veut faire.

— C'est joliment vrai, affirma Marie. Moi, me donnât-on les bonbons les plus exquis, s'ils ne sortent pas d'une maison en vogue, je ne les trouve qu'à moitié bons.

— Par exemple, cela ne t'empêche pas de les croquer comme s'ils l'étaient tout à fait, acheva en riant sa sœur. Toi, d'ailleurs, Marie, tu es ridicule avec ton culte pour tout ce qui est mode!

— Un joli culte, fit Thérèse d'un léger accent de regret, quand on a le moyen de se le permettre!

— Un culte niais, riposta Lucie, car il est rarement raisonné; il entraîne à toutes sortes de sottises... et puis, qu'est-ce qu'on risque à être modérée, modeste dans ses goûts et dans ses désirs? Sait-on jamais ce que l'avenir vous réserve? Or, moins on s'est créé de besoins, de nécessités futiles, mieux on sait accepter la situation qui peut vous être faite par la suite.

— Trêve de réflexions morales et philosophiques, mesdemoiselles, interrompis-je. Acceptez plutôt mes excuses, pour vous recevoir au milieu d'un tel désordre, car je commence à craindre de ne pouvoir venir à bout de trouver un siége pour chacune de vous.

— Bah! bah! répondit Adrienne, entre amies on n'y regarde pas de si près. Si nous manquons de chaises, nous nous assiérons sur ces caisses.

— D'ailleurs, conclut Marie,

Souvent un beau désordre est un effet de l'art,

et la chambre de Jeanne a un petit faux air d'exposition industrielle qui ne manque pas d'attrait. Son exhibition ne vaut pas tout à fait celle qui vient de fermer au Champ-de-Mars, cependant! mais enfin elle y fait penser... de loin.

— Oui, de très-loin, affirmai-je.

— Sais-tu, Marie, dit Lucie, que tu es bien indiscrète de fureter ainsi partout.

— Pourquoi cela? je m'instruis... je vois de quel genre de commissions notre bon ami, le *Journal des Demoiselles*, veut bien se charger pour ses correspondants, et c'est utile à savoir, cela!

— Mais tu touches à tout...

— Je ne casse rien, c'est l'essentiel! N'est-ce pas, Jeanne, que vous me permettez de continuer mon inspection? Je ne suis pas un baby, que je sache: on peut bien se fier à moi.

— Tu n'es pas un baby? tu oses le dire de sang-froid et dans ce moment! exclama Lucie qui de l'œil et du geste nous désigna sa sœur.

Notre folle compagne venait, tout en parlant, de découvrir une collection de jouets à bon marché,

et, y prenant un petit shako de soldat, elle l'avait posé crânement sur ses jolis cheveux blonds, faisant mine, en même temps, de battre la caisse sur un tambour à six sous, et soufflant de toutes ses forces dans une trompette en fer-blanc.

Nous partîmes toutes d'un franc éclat de rire auquel Marie se joignit de la meilleure grâce du monde.

— Les nourrices auront bon temps, dit mademoiselle Berthe, les enfants s'amusent!

— Tu ne seras donc jamais raisonnable, Marie? demanda Lucie à sa sœur.

— Je le deviens à la minute, ma petite Lucie, pour que Jeanne m'explique à quoi tous ces bibelots peuvent servir.

— A une bonne œuvre, je pense : distribution dans une salle d'asile, vente ou loterie au profit des pauvres, arbre de Noël pour des marmots déshérités d'étrennes. Nous avons été chargés de l'achat de ces mille brimborions par une abonnée charitable et avisée qui, moyennant une trentaine de francs ingénieusement répartis, va faire bien des petits heureux autour d'elle.

— C'est une excellente idée, en effet.

— Et ici, qu'est-ce que c'est? demanda Lucie, qui, tout en gourmandant sa sœur, ne pouvait s'empêcher de faire comme elle; des bas, des chaussettes, des chemises, des serviettes ourlées?

— Vous voyez le trousseau confectionné d'un jeune garçon qui va entrer au collége. On nous a donné son âge et ses mesures, et, munis de ces renseignements, nous nous sommes procuré tout ce que voilà.

— Tiens, tiens, tiens! comme c'est commode pour des parents de vous avoir! Quel embarras de moins pour eux! car dès qu'ils vous ont envoyé l'argent qu'ils veulent dépenser et leurs instructions, ils n'ont plus à s'occuper de rien?

— Non vraiment, de rien absolument.

— Oh! la jolie perse rayée de bleu ciel et de blanc, avec des boutons de rose semés partout! s'écria Thérèse.

— Quels ravissants rideaux Pompadour cela fera!

— La chambre entière sera garnie de la sorte : housses de chaises et de fauteuils, dessus de lit, de cheminée, lambrequins, etc. Voici même le papier de tenture exactement assorti à cette perse.

— Il n'y a que Paris pour des raffinements pareils, dit mademoiselle Berthe. Et savez-vous pour qui cette coquette chambre?

— Pour une jeune fille qui rentre à la maison paternelle, après avoir terminé son éducation au couvent.

— La petite gâtée! sera-t-elle heureuse dans ce joli nid! Je gage que cette table à ouvrage incrustée, cette jardinière, cette cage à barreaux dorés et cette bibliothèque-bureau lui sont encore destinées?

— Oui, de même que cette lampe suspendue, si élégante de forme, et ce ballot de livres destinés à peupler les rayons de la bibliothèque.

— Oh! Jeanne, laissez-moi voir le titre de quelques-uns de ces livres, fit Lucie, qui est non moins amateur de lecture que d'horticulture.

— Regardez-les tous si bon vous semble, chère Lucie; seulement ne défaites pas les ficelles du paquet, car je ne serais pas capable de les remettre.

— Bon, je me contenterai de lire de côté.

Et tandis que Lucie, penchée, découvrait tour à tour *la Journée chrétienne de la jeune fille*, *la Vie réelle*, *le Droit d'aînesse*, *les Souvenirs d'une institutrice*, de madame Bourdon; *Fabiola* (cardinal Wiseman), *Picciola* (de Saintine), *les Reines de France* (Mlle Celliez), *l'Art d'être malheureux*, *Mignon*, *Pour une épingle* (J. T. de Saint-Germain), *le Dictionnaire historique et géographique* (Bouillet), et une foule d'autres choses encore, je montrai à ces demoiselles une ravissante toilette de bal en tarlatane blanche, lisérée de satin rose, frais cadeau qu'un aimable grand-père nous avait chargés de faire confectionner pour l'entrée dans le monde de sa petite fille. La parure était là au grand complet, depuis les souliers de satin à bouffettes, jusqu'à la coiffure de boutons de rose et de pâquerettes blanches, depuis le médaillon émaillé qui devait se suspendre au cou de l'heureuse enfant, jusqu'à son éventail semé de fleurs peintes comme on le sait faire chez Duvelleroy.

Puis elles s'extasièrent devant des robes de soie et de foulard en pièce, des colifichets sans nombre, en lingerie; un splendide manteau de velours, orné de dentelles et de broderies, riche présent d'un opulent mari à sa jeune femme.

Thérèse ensuite se pâma d'aise devant le charmant costume d'étoffe gros bleu, à boutons d'or, que nous avons fait exécuter, d'après tes instructions, pour madame R.... Elle le trouva comme il faut, modeste, solide, tout à fait dans ses moyens, et me pria, séance tenante, d'en commander un semblable pour elle et un autre pour sa petite sœur.

Marie était bien tentée aussi par une de ces ceintures nouvelles, à anneaux superposés, dont tu as certainement lu la description, mais elle avait si fort outrepassé son budget pour ses dépenses d'hiver, que force lui fut d'être raisonnable.

Adrienne, apercevant un lot de couvertures de laine et de gros draps demandés pour un hôpital de province, me pria de lui faire faire un achat semblable pour ses pauvres, et elle ajouta à cette commande celle d'un ornement d'église complet pour les étrennes du bon vieux curé qui dessert le village auprès duquel est située la jolie maison de campagne d'où je t'écrivais dernièrement.

Nous nous entendions pour ces diverses choses, quand la petite Pauline qui n'avait pas soufflé mot depuis un bon moment, occupée qu'elle était à examiner de beaux jouets et des keepsakes d'étrennes déposés là aussi pour la prochaine expédition, laissa échapper une exclamation admirative qui nous attira toutes auprès d'elle.

Elle venait, en soulevant un papier de soie étendu soigneusement sur une malle de voyage portant l'estampille de la maison Lavallée-Péronne et l'adresse de Bahia, de découvrir les deux plus jolies poupées articulées qu'il soit possible de voir.

Ces futures Brésiliennes, impatiemment attendues par deux petites jumelles, abonnées de *la Poupée Modèle*, étaient revêtues d'un délicieux costume de voyage et mollement couchées sur un lit de brimborions élégants et faits comme par des mains de fée; car vu leur petitesse, il semblait impossible que des mains de femme eussent pu les confection-

ner. Ici, des chapeaux de tulle et de satin ; là, des objets de lingerie dignes d'une duchesse; des robes, des manteaux à la dernière mode, des petites bottes, jolies à croquer; une boîte remplie d'ustensiles de toilette aussi mignons que les raffinées jeunes personnes auxquelles ils étaient destinés, une valise à ouvrage avec un dé, des ciseaux, un miroir, microscopiques comme le reste. Bref, une série de merveilles lilliputiennes dont l'inspection amusa autant les grandes demoiselles que la petite.

— Mon Dieu! que je regrette de n'être plus une fillette de l'âge de Pauline, s'écria Marie. J'aurais tant de plaisir à manier tout cela et à avoir des poupées pareilles à celle-ci!

— Allez, mademoiselle Marie, fit Pauline avec tristesse, ce n'est pas une raison, parce qu'on est petite fille, pour posséder ces belles choses, voyez plutôt si je les ai, moi!

Thérèse soupira. La pauvre enfant serait si heureuse de pouvoir satisfaire les fantaisies de sa jeune sœur, que son cœur saigne chaque fois qu'elle se voit forcée de lui imposer une privation de ce genre. Notre bonne Adrienne surprit au vol ce soupir et cette impression intime.

— Va, petite Pauline, s'empressa-t-elle de dire, j'ai bien dans l'idée que si tu es sage d'ici à la fin de décembre, le bonhomme Noël t'apportera une poupée qui ressemblera fort à celle que tu admires.

— Le bonhomme Noël?... à moi!... une poupée comme celle-ci!... répéta l'enfant abasourdie autant que charmée d'une semblable prédiction.

— Je pense même qu'il pourrait y joindre un joli lit de fer, avec des rideaux roses, ajoutai-je.

— Et peut-être bien des chaises et un guéridon, déclarèrent successivement Lucie et Marie.

— Pourquoi pas aussi une commode ou une armoire à glace pour ranger les effets de mademoiselle Lily? Car c'est Lily qu'elle s'appellera, cette charmante demoiselle, n'est-ce pas, Pauline?... acheva en souriant notre nouvelle amie Berthe.

— Lily... ou Chiffonnette... ou Charmante... ou Bellotte... répondit la chère fillette ouvrant de grands yeux ravis et comprimant avec sa petite main les battements de son cœur, mis tout en émoi par cette série de perspectives inattendues.

Thérèse nous serra à toutes la main en silence. Je vis même une larme perler dans ses yeux noirs. Chère Thérèse, tant de gratitude pour si peu! Ah! Dieu, sont-ils heureux les gens qui sont en position de faire souvent de semblables petits plaisirs à des amis moins riches qu'eux-mêmes! Malheureusement, ceux qui ne manquent d'aucune des superfluités de la vie, songent rarement qu'il n'en est pas de même des autres.

Pour faire diversion à cette émotion des deux sœurs, je priai notre aimable virtuose, Berthe, d'essayer la jolie rêverie de Félicien David, donnée le mois dernier dans le *Journal des Demoiselles*, et je n'étais pas fâchée de savoir si ces demoiselles partageraient mon opinion sur ce charmant morceau.

Par complaisance ou par conviction, elles déclarèrent piano, pianiste et morceau aussi satisfaisants que possible, et entre nous, je crois qu'elles eurent raison de tout point.

La séance de cette gentille commission d'examen se termina par l'exhibition du service de porcelaine vert et blanc, à bon marché, que je t'adresse; du chapeau de velours bleu de ta cousine Juliette; d'une provision de papier à lettre marqué au chiffre de ta cousine Emma, et de laine à tricoter que je ferai expédier dès demain, pour les longues soirées d'hiver, à la mère de tes parentes. J'y joindrai certaine magnifique parure — palatine et manchon — en martre du Canada, que monsieur votre père, ma belle dame, me charge de vous remettre. Ce généreux père prétend qu'on ne peut trop vous récompenser d'avoir été assez raisonnable pour sacrifier à l'amour du devoir et du logis le joli voyage que vous auriez pu faire à Paris, à l'époque de l'exposition. Je suis complètement de son avis, et pour te le prouver, amie chérie, je me permets d'ajouter mon petit souvenir au riche cadeau de ton père. C'est un porte-monnaie autrichien en cuir blanc, à ferrure d'or mat, que j'ai choisi, non parce que cela a plus de valeur qu'autre chose, mais parce que, dans un raffinement d'égoïste amitié, j'ai voulu que l'objet que je t'offrirais te servît souvent, et, par conséquent, souvent aussi te rappelât à ma pensée. Or, de quoi se sert-on plus fréquemment que d'un porte-monnaie, je te le demande?

JEANNE.

MODES

Voici la pluie, la pluie grise et froide, les vents glacés, la neige, voici l'hiver!

Pressons nos couturières, bouleversons les magasins, devinons l'étoffe solide, qui aura « du genre » cette année. Les popelines de soie se coupent, n'en parlons point pour les robes d'usage; les popelines de laine sont ternes, prennent facilement la poussière, et se grippent souvent. Les brochés? pas solides non plus. Aussi, ma chère Laure, ne te laisserai-je le choix qu'entre le drap Chambord, les diagonales, les veloutés, le cachemire et les draps. Eh quoi! t'écries-tu, est-ce de la nouveauté?

Tu me demandes une robe pouvant braver la froidure et les temps mauvais?

Ne cherche pas d'autres tissus que ceux que je te cite, et qu'ont éprouvés nos grand'mères. Je pourrais, pour faire valoir mon petit courrier, te citer des noms bizarres et *nouveaux*.

Pour nous, dont le budget est restreint, notre tactique est de laisser aux autres les déboires de l'expérience. J'approuve le costume de drap Bismark, bien que cette couleur commence à être un peu usée. Tu feras faire le haut du jupon avec ta robe d'alpaga grise, qui aura été teinte en noir; en bas, une roue en drap Bismark d'environ vingt centimètres; jupe garnie de tresses de laine même couleur; paletot sac derrière, plus long sur les hanches et plus court sur le devant; mêmes tresses pour garniture, avec effilés torses assortis.

Costume de croisé anglais, bleu et noir. La jupe, qui rase la terre, est garnie de trois rangs de galons tresses de laine d'environ 4 centimètres; au-dessus et au-dessous, un petit rouleau de satin noir, pris dans la tresse; branches de satin noir d'environ dix centimètres, posées verticalement au-dessus des galons; grande casaque pareille demi-ajustée, simulant seconde jupe, serrée à la taille par une ceinture. Cette casaque a donc l'avantage de pouvoir se porter

sur un jupon de couleur quelconque, où elle forme la tunique et le corsage. De même, le jupon pourra se porter avec un autre pardessus. Cette casaque est ornée devant jusqu'en bas de brandebourgs en satin arrêtés par un bouton de satin, et les brandebourgs sont encadrés par le même large lacet que nous connaissons déjà, lacet bordé de chaque côté du rouleau de satin.

Un costume en reps de soie lie de vin; jupon pareil, c'est-à-dire une roue; haut de jupon fait avec une robe ancienne, soie noire ou de couleur, alpaga, etc. Jupe garnie de tresses de soie larges, même couleur; paletot court, plus long sur les côtés que devant et derrière, coupé par pans carrés, garni d'effilés torses même couleur. Chapeau de castor noir, avec ornements noirs.

Un chapeau de demi-saison, en tulle noir uni, bouillonné, forme fanchon derrière, et venant sur la passe; nœuds de satin noir, une fanchon mantille ouverte derrière avec franges de jais; grandes brides en tulle garnies de ce même effilé, attachées par une rose rose.

Les chignons hauts sont toujours portés; mais il est bien entendu qu'une personne qui aura un cou long et maigre, devra baisser sa coiffure. Aussi, une personne petite, grosse, ayant les épaules hautes et rondes, devra poser son chignon plus haut, parce que cela la grandira. On porte moins de cheveux. — Le chignon rond, tout en tresses plates, garnissant tout le derrière de la tête, est fort adopté.

Pendant que j'y songe, laisse-moi te dire que je n'aime point les brides de chapeaux attachées sur la poitrine. — Le nœud sous le menton me paraît de meilleur goût.

Les tissus imperméables sont très-commodes. Le grand paletot large avec capuchon, cachant toute la toilette, est une heureuse invention; on peut dessous, même par un temps pluvieux, mettre une toilette élégante sans craindre de la gâter. La mode des grands manteaux de drap, pour couvrir une toilette élégante — manteaux qu'on laisse dans l'antichambre pour les visites, et sous lesquels on a un fichu Marie-Antoinette ou un châle de dentelle — est aussi bien imaginée pour la santé que pour le bon goût. Les toilettes claires ou très-élégantes sont si mal portées dans la rue! Et tout le monde n'a pas voiture. Enfin, on évitera ainsi bien des rhumes.

Les robes de foulard clair, le soir, sont charmantes pour les jeunes filles, avec un corsage décolleté ou une chemisette blanche.

Tu me parles d'une robe de chambre; mais ne penses-tu pas faire teindre en marron bismark celle que tu avais en cachemire gris clair?

Les ceintures longues, attachées derrière la taille, sont bien portées.

Je te citerai maintenant plusieurs toilettes :

Première robe, en taffetas rose, avec un grand volant de 20 centimètres festonné dans le bas. — Seconde robe, courte, en taffetas gris clair, avec un effilé gris descendant de 10 centimètres. Au-dessus du volant rose, corsage montant rose, avec bas de corsage gris et épaulettes grises; nœuds sur l'épaule. La jupe grise est simulée, relevée de chaque côté avec deux nœuds gris et franges.

Une robe de tarlatane blanche, avec trois volants plissés, séparés par un ruban de moire rose d'environ 3 centimètres. Ceinture de moire rose. — Nœuds roses sur les épaules. Couronne de petites marguerites roses dans les cheveux, gants roses demi-longs.

Une petite chemise russe en cachemire bleu, avec revers de satin noir, et poignets de satin noir, pour mettre avec une jupe de cachemire bleu, garnie de cinq rangs de ruban de satin noir, d'environ 3 centimètres.

Robe de satin vert, ouverte sur un devant de satin blanc. Des deux côtés de la jupe ouverte, des choux verts avec une perle blanche pour cœur. Boutons de cristal vert, sur le devant blanc. Pour coiffure, bandelettes de feuillages verts avec pluie d'argent.

Robe de knikerbocker brun, chiné de noir. Mac ferlam en drap marron avec galons pareils et effilé torse marron. Chapeau de velours noir avec feuillages marron. — Ceci, pour ta grand'mère.

Je réponds à ta question : Une belle étoffe foncée est moins habillée le soir qu'un taffetas léger. Je parle, bien entendu, pour les jeunes femmes et les jeunes filles.

Le velours anglais ras compose des toilettes fort élégantes. Je conseille à ta tante un costume complet de cette étoffe. Une rotonde ornée simplement d'un effilé chenille assorti.

Robe de soie grise, à raies, tombant sur le jupon, à une hauteur de 30 centimètres devant, à une hauteur de 10 centimètres sur les côtés, et derrière rasant la terre. Au bord, un effilé gris et noir, et deux rangs de velours noir; jupon ayant un haut volant plissé, en cachemire gris assorti à la nuance de la robe, avec plusieurs rangs de velours noir.

Robe de veloutine pensée unie, rasant la terre; petit paletot de velours noir, tout uni; chapeau de velours violet, avec fanchon de dentelle noire.

Robe en popeline de soie bleue, garnie devant de brandebourgs nattés en velours bleu, arrêtés par des glands de chenille bleue. — Paletot de velours bleu, chapeau de velours bleu ou chapeau de crêpe blanc, avec guirlande de feuillage en velours bleu.

Robe de drap gris clair, sur jupon pareil. — Le haut du jupon est en soie ou en alpaga. — La jupe et le jupon garnis de plusieurs rangs de petits velours marron. La jupe est simulée ouverte devant, par ces petits velours posés en remontant jusqu'au corsage. Un gland marron de chaque côté, sous les velours qui simulent l'ouverture. Petite casaque demi-ajustée, garnie de même avec effilés marron.

Robe de taffetas bleu clair, bouillonnée de tulle blanc dans le bas, à une hauteur de 15 centimètres. Tunique en tulle blanc ouverte sur le côté, et attachée sur le jupon bleu par des nœuds de tulle. Petit corsage breton, bleu dans le bas, bouillonné de blanc dans le haut, décolleté, bien entendu.

Pour jeune fille : jupon de taffetas rose; dessus, tunique de linos blanc, bretelles en taffetas rose, à longs pans, croisées derrière. Une rose dans les cheveux; chignon rond, nattes posées à plat, tressées avec rubans roses. (Charmant dans des cheveux noirs.)

Robe en taffetas violet, garnie de franges en chenille de même couleur, sur un jupon pareil. Paletot de velours noir à dents; sous les dents, une dentelle d'environ 10 centimètres. Chapeau de crêpe pensée, avec pensées noires.

Je regrette bien vivement, ma chère Laure, que tu

aies dépassé ton budget; si tu veux m'en croire, tu te garderas de prendre à *crédit.* — C'est une mauvaise et détestable habitude que de ne payer sa couturière, sa modiste, que tous les ans; c'est ainsi que l'on achète beaucoup plus cher, car tu dois comprendre que les fournisseurs s'assurent une compensation à leur obligeance.

Jolie toilette de jeune fille pour petite soirée: robe en foulard blanc à petits pois bleu ciel, garnie dans le bas de trois petits biais plats festonnés de bleu. Corsage en crêpe lisse blanc. Bretelles en taffetas bleu découpé croisant derrière, longs pans. Bandelettes bleues dans la coiffure manches à la juive. Bracelets en taffetas bleu, petites boucles en perles blanches pour les arrêter.

Robe de moire antique verte, revers au corsage et à la jupe, en dentelle noire. Ce revers, étroit au cou, plus large sur la poitrine, diminuant au corsage, et allant en élargissant jusqu'à l'ourlet. Traîne de feuillage vert pour coiffure, avec mantille de dentelle noire retombant sur le chignon.

Robe en faye noire, ornée de feuillages en satin, formant tablier carré. Corsage orné de chaque côté d'une guirlande semblable, formant bretelles; — manches à coudes, ornées au coude, à l'entournure, et au poignet de ce même feuillage; boutons de vieil argent au corsage. Dans les cheveux, bandelettes en feuilles de houx et fruits rouges. Chapeau en feuilles de satin noir; derrière, voilant le chignon, une mantille de dentelle; dessous, au-dessus de l'oreille, une rose rouge. — Ceci pour la mère de Marie.

Fais teindre en rose ton dessous de taffetas blanc défraîchi, recouvre-le de deux voiles de tulle rose, bordés d'une blonde blanche. Le premier voile sera relevé par des lambrequins en satin rose ornés d'une petite blonde blanche.

Ta tante fera teindre en noir sa robe de gaze de Chambéry blanche; elle mettra dessous sa jupe de taffetas noir, avec un haut volant plissé.

La tunique de gaze sera garnie de chaque côté, et relevée devant par des nœuds de satin noir. Aux épaules, puisqu'elle est maigre, des nœuds de satin noir. Un carré de Cluny blanc, avec couronne de pensées en velours violet. Cette toilette est très-bien pour son demi-deuil.

Ma prochaine lettre te parlera plus spécialement des chapeaux et des bonnets, et je t'en indiquerai, comme tu me le demandes, les proportions exactes, pour que tu puisses les exécuter toi-même.

Je te le répète, si tu cèdes *aux fantaisies* (c'est ce qui est le plus coûteux dans la toilette d'une femme), tu n'arriveras jamais à être d'accord avec ton budget.

EXPLICATIONS

Planche XII

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Dessin pour jupon — 2, C. B. — 3, *Clotilde* — 4, A. M. M. enlacés — 5, *Césarine* — 6, Mouchoir — 7, *Odily* — 8, Coin de cravate — 9, D. L. croisés — 10, A. K. avec couronne — 11, Dessin pour coin de cravate — 12, M. D. — 13, Mouchoir avec M. B. — 14, *Victoire* — 15, E. P. — 16, M. B. — 17 et 18, Parure — 19, *Geneviève* — 20, Dessin pour cravate — 21, O. B. enlacés — 22, Barbe — 23, *Adélaïde* — 24, A. G. — 25, A. D.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 9, Coin de feu — 10 et 11, Bonnet grec — 12 à 21, Glands et cordes pour la lanterne chinoise — 22 à 25, Coiffure, cordon de feuillage — 26, Jupon d'enfant — 27, Effilé-natte — 28, Entredeux filet guipure — 29 à 32, Dessous de lampe.

COTÉ DES BRODERIES

1, Dessin pour jupon, broderie au passé et soutache; le grillage dans l'intérieur du dessin peut être fait en soutache ou en points lancés en gros cordonnet. Ce dessin est d'un très-joli effet en noir sur couleur ou sur blanc, mais on peut également le faire en couleur.

2, *C. B.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

3, *Clotilde*, plumetis et cordonnet.

4, *A. M. M.* enlacés, plumetis, point de sable et pois.

5, *Césarine*, plumetis et cordonnet.

6, Mouchoir, plumetis, cordonnet et point de sable; l'ourlet est arrêté par un cordonnet tracé en double, en suivant les contours, puis découpé à l'envers.

7, *Odily*, avec écusson de feuillage, plumetis, cordonnet et point de sable.

8, Coin de cravate, points lancés et broderie au passé.

9, *D. L.*, croisés, linge de table, plumetis.

10, *A. K.*, avec couronne, plumetis et cordonnet.

11, Dessin pour coin de cravate, broderie au passé, point lancé et point de sable.

12, *M. D.*, pour linge de maison, plumetis et cordonnet.

13, Mouchoir avec *M. B.*, plumetis et feston.

14, *Victoire*, plumetis et cordonnet.

15, *E. P.*, linge de table, plumetis et pois.

16, *M. B.*, plumetis, cordonnet et point de sable.

17 et 18, Parure, broderie russe et broderie mexicaine.

19, *Geneviève*, plumetis, cordonnet et pois.

20, Dessin pour cravate, point lancé et broderie au passé.

21, *O. B.*, plumetis et cordonnet.

22, Barbe, plumetis.

23, *Adélaïde*, plumetis, cordonnet et pois.

24, *A. G.*, gothique, plumetis et cordonnet.

25, *A. D.*, plumetis, cordonnet, pois et point de sable.

COTÉ DES PATRONS

1 à 9, Coin de feu.
1, Devant.
2, Moitié du dos.
3, Petit côté du dos.
4, Petit côté du devant.
5, Moitié du col.
6, Manche, dessus.
7, Manche, dessous.
8, Croquis, devant.
9, Croquis, dos.

Vous pouvez indifféremment faire cette veste coin de feu en drap, en velours ou en cachemire ouaté, bordé d'un galon ouvragé avec ou sans jais. Les boutons en passementerie assortis au galon. Taillez le dessus de la manche n° 6, sans ajouter de rempli, du côté des pattes; bordez cette partie de la manche ainsi que les deux pattes de l'autre côté; réunissez-la au dessous n° 7 par une couture à l'envers de K à la première patte du dedans de la manche, puis bâtissez vos pattes sur le dessous par un fil que vous lancez au milieu de chaque patte. Lorsque vous les avez bien ajustées en les essayant sur le bras, vous les fixez au-dessous par des points devant en suivant tous les contours, puis vous posez les boutons; au devant n° 1, la ligne ponctuée marque l'endroit où vous pliez le revers, si votre étoffe est sans envers; dans le cas contraire, vous rapporterez le revers que vous taillerez en vous dirigeant sur le trait ponctué. Cette veste ne doit pas être ajustée.

10 et 11, Dessin pour bonnet grec.
10, Fond.
11, Bande du bonnet grec.

On peut mélanger ce dessin de perles, et l'exécuter sur drap ou velours.

12 à 21, Glands et cordes pour la lanterne chinoise. (Voir, pour le montage de la lanterne, la petite planche supplémentaire.)
12 à 14, Détail du travail des cordes.
15 à 20, Détail du travail des glands.
21, Croquis du gland.

Prenez de la soie, de la laine ou du coton de couleur, que vous doublez plusieurs fois suivant la grosseur nécessaire à la corde, deux fois et un tiers la longueur dont vous voulez faire votre corde; si vous voulez faire la corde de deux nuances, vous taillez vos soies sur la moitié de la longueur que nous avons indiquée; vous les entre-croisez comme il est représenté au dessin n° 12; vous faites un nœud à chaque extrémité, vous fixez avec une grosse épingle l'une de ces extrémités sur un plomb, dans l'autre vous passez une aiguille à tricoter; puis, en tendant vos soies que vous maintenez avec la main gauche contre l'aiguille, vous faites tourner l'aiguille sur elle-même en dehors, pour rouler les soies très-serrées. Vous prenez une seconde aiguille à tricoter que vous maintenez au milieu de la corde en la tendant; puis vous ramenez la première aiguille sur le plomb, vous passez l'extrémité de la corde sous l'épingle, et vous croisez l'aiguille sur la corde devant l'épingle, figure 14, vous maintenez la corde avec la main gauche contre la seconde aiguille, et vous faites tourner sur elle-même en dedans, pour terminer la corde. Il faut pour les deux parties tourner longtemps la corde qui doit être très-serrée, *trop serrée*, car lorsque vous retirez les aiguilles et l'épingle, elle se desserre toujours un peu. Après les avoir retirées, vous faites un nœud du côté de l'épingle, afin de maintenir la corde. Les cordes pour maintenir les glands doivent avoir la grosseur de coton à crochet n° 15, mis en double; pour le haut de la lanterne, elle doit être huit ou dix fois plus grosse.

Les glands seront également en soie, laine ou coton. Taillez un carton sur le carré n° 15; maintenez votre petite corde avec la main gauche sur le haut du carton; puis vous enroulez de la soie autour de ce carton autant de fois qu'il est nécessaire pour donner à votre gland la grosseur que vous désirez lui donner. Vous nouez ensuite votre petite corde à la distance donnée au n° 16; vous maintenez vos soies sur le carton avec la main gauche et vous les coupez sur la tranche opposée à celle où la corde est arrêtée; vous retirez votre carton, vous tournez la corde pour enfermer le nœud dans le milieu du gland. Avec une grosse soie de nuance tranchante, vous faites une boucle que vous maintenez sur le haut du gland, figure 17, puis vous tournez l'extrémité de la grosse soie autour du gland, toujours en remontant; vous passez cette soie dans la boucle, figure 18, puis vous tirez en même temps de chaque côté les deux extrémités de cette soie; la boucle glisse dans la soie tournée qui forme la tête du gland, et le nœud ainsi fait est couvert par cette soie, figure 19. Vous coupez vos deux soies contre la tête du gland.

Taillez sur le patron n° 20 un carton pour chaque gland, recouvrez ces petites plaques de papier glacé de couleur, et faites à l'encre de Chine, ou avec une coquille d'or sur papier noir, les inscriptions chinoises. Percez le carton avec une grosse aiguille pour y suspendre les glands que vous enfilez en tirant la boucle formée par la corde avec un crochet, passant le gland dans la boucle et serrant contre le carton. Les plaques et glands de cette lanterne doivent être très-variés de couleurs.

22 à 25, Coiffure, cordon de feuillage.

Vous faites cette coiffure en velours noir ou de telle nuance que vous voulez. Tendez votre velours sur un métier à tapisserie; collez à l'envers un morceau de mousseline roide; lorsqu'elle est séchée, vous tracez des feuilles sur les trois patrons n°s 22, 23 et 24, que vous aurez taillés en carton. Bordez les feuilles d'une soutache d'or, et figurez les nervures par des points lancés en cordonnet d'or. Vos feuilles terminées, vous les découpez, puis vous les montez sur un fil de fer en enroulant autour une soie d'Alger verte ou du cordonnet d'or; il faut commencer par fixer la petite feuille de l'une des extrémités et monter jusqu'à la touffe du milieu en augmentant graduellement les grandeurs des feuilles. Vous faites ensuite l'autre extrémité commençant également par une petite feuille, vous terminez par la touffe du milieu, pour laquelle vous entremêlez des feuilles des trois dimensions.

26, Jupon d'enfant, crochet russe, laine de Saxe. (Voir le *Petit Manuel*, page 8.)

Montez une chaîne de 60 mailles — faites * 6 rangs de 60 mailles — au 7e rang vous faites 42 mailles — 1 maille passée — retournez votre



Imp. à la Vapeur de Th. Dupuy 5 Pass. du Désir.

Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.

année Decembre

Desterbecq

S B Fuller

Desterbecq

ouvrage — faites le 8ᵉ rang de 42 mailles en prenant la 1ʳᵉ maille dans la 42ᵉ maille du rang précédent — retournez au signe ✻. Faites 48 rangs en faisant tous les huit rangs 2 rangs de 42 mailles, comme il a été expliqué plus haut, le haut du jupon devant être plus étroit. Du 49ᵉ au 60ᵉ rang, vous diminuez d'une maille à la fin des rangs impairs pour diminuer la longueur au milieu du devant, en continuant toujours les rangs de 42 mailles à la même distance les uns des autres ; du 61ᵉ au 72ᵉ rang, vous augmentez d'une maille à la fin des rangs impairs; puis vous terminez le jupon par 48 rangs. Vous fermez le jupon par un rang de mailles passées prises dans la chaîne du 1ᵉʳ rang et dans les mailles du dernier rang ; pour la dentelle du bas, faites * : — 1 demi-bride sur l'une des côtes — 3 mailles-chaînettes — 2 brides prises dans la côte suivante — 3 mailles-chaînettes — 2 brides prises dans la même côte — 3 mailles-chaînettes — retournez au signe ✻.

Vous montez ce petit jupon en le fronçant légèrement sur une ceinture à coulisse.

27, Effilé natte monté sur mignardise.

Fixez dans chaque picot 4 brins de soie que vous passez avec un crochet ; fixez sur un plomb avec des épingles la partie que vous nouez et nattez ; faites un nœud avec 2 brins de l'un des picots et 2 brins du suivant; commencez à natter par la gauche, croisez d'abord vos mèches deux à deux, en passant celle de gauche sur celle de droite. Ce travail est facile à exécuter en se dirigeant sur le croquis, qui montre le travail à ses différents points. La natte est terminée par des nœuds faits avec deux mèches.

28, Entredeux, filet guipure, pour séparer des carrés pour dessus d'édredon et voile de fauteuil.

La grande étoile du milieu et les branches de côté sont en point *natte*; les quatre étoiles des bouts sont en point de *cône*. Au centre de chacune de ces étoiles on fait une *petite roue* ; les angles sont terminés par des *rosaces*; le cadre des étoiles est en point de *toile* et le fond en point *d'esprit*.

29 à 32, Dessous de lampe.

Notre modèle est en drap ponceau avec entredeux au crochet en cordonnet noir, et fourrure en laine de nuance assortie au drap ; on peut faire l'entredeux au crochet en coton.

Taillez deux ronds en carton, puis un rond en drap et un en percaline plus grand que les ronds en carton. Passez un fil à points devant autour de l'étoffe; placez le carton au milieu et serrez le fil de manière à enfermer le carton, puis jetez des fils d'un côté à l'autre, afin de bien tendre l'étoffe ; vos deux cartons préparés ainsi, vous les réunissez par un surjet. L'entredeux en crochet est posé en quatre morceaux se croisant au centre ; on peut les faire séparément, afin de ne pas couper.

Montez une chaîne de la longueur du diamètre de votre dessous de lampe et cassez votre fil.

1ᵉʳ rang. — 7 mailles-chaînettes — fixez ce rang à la chaîne par 1 demi-bride dans la 2ᵉ maille ✻ — 2 mailles-chaînettes — 1 picot (ce picot se fait par 4 mailles-chaînettes — 1 maille passée dans la 2ᵉ maille-chaînette après la demi-bride) — 7 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans la 6ᵉ maille de la chaîne après la dernière demi-bride — retournez au signe ✻. Terminez par 2 mailles-chaînettes et cassez le fil.

2ᵉ rang. — 4 mailles-chaînettes — fixez ce rang au premier, en faisant 1 demi-bride dans la 4ᵉ maille-chaînette — + 2 mailles-chaînettes — 1 picot — 7 mailles-chaînettes — 1 demi-bride prise dans la 4ᵉ maille-chaînette après le picot — retournez au signe +. Terminez par 2 mailles-chaînettes et cassez le fil.

3ᵉ rang. — Attachez le fil dans la première maille-chaînette ✻ — 5 mailles-chaînettes — 1 demi-bride dans la 4ᵉ maille-chaînette après le picot — retournez au signe ✻. Terminez par 3 mailles-chaînettes.

Pour la fourrure, si vous ne pouvez vous procurer le moule en bois, remplacez-le par un moule en carton fort. Le dessin indique parfaitement la manière de placer la laine autour du moule ; on retire la laine dans la maille qui est sur le crochet, puis on fait une maille-chaînette serrée avant de recommencer à tourner la laine sur le moule ; coupez les laines sur le bord du moule du côté opposé au crochet ; il faut, pour garnir le dessous de lampe, 4 fois le tour du rond, puis on défile cette fourrure avec un peigne en cuivre, et on la coud autour du rond en faisant 4 fois le tour en spirale et en rapprochant tous les rangs, afin de la faire plus épaisse.

TAPISSERIE COLORIÉE

Coin pour coussin ou escabeau.

LANTERNE CHINOISE

Dernières parties de la lanterne de vestibule. (Voir la petite planche supplémentaire.)

PETITE PLANCHE JAUNE

Explications et croquis pour monter la lanterne.

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en moire antique ornée de biais en satin noir maintenus par des boutons en passementerie. — Pardessus en velours garni de vison d'Amérique. — Chapeau en velours royal avec natte en velours royal et satin, feuillage de velours.

Toilette de jeune fille. — Robe en drap bleu garnie de rouleautés et de feuilles en satin. — Paletot pareil à la robe. — Chapeau en velours bleu avec rouleautés en satin noir, ornements et brides en velours bleu ; barbes en tulle.

Toilette de petite fille. — Robe écossaise en popeline d'Irlande. — Pardessus en cachemire garni de peluche. — Chapeau rond en velours noir avec guirlande.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 16 décembre les patrons suivants :

Déshabillé en cachemire.

Pardessus de la première toilette de la gravure de décembre.

Paletot de petit garçon de sept à huit ans.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus une grande planche de patron à découper.

Corsage décolleté.

Capuchon pour enfant.

Mosaïque

LE LUXE D'AUTREFOIS.

« Rien de plus modeste que nos soupers, disait le duc Pasquier ; quelques bougies, deux plats de résistance, et rarement plus d'une espèce de vin, mais, en revanche, la conversation était générale, chacun cherchait à payer son écot en amusant les autres, personne ne prétendait étonner par sa richesse, et tout le monde voulait plaire. »

∴

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs ; le manque d'appui et de protection, non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite ; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit pas, elle demeure vertu.

LA BRUYÈRE.

∴

LA FILEUSE.

La fileuse est assise au seuil de la chaumière,
Un rayon de soleil tremblote à ses genoux.
— Tant d'ingénuité sourit sous ta paupière,
Tes cheveux sont si blonds et ton accent si doux

Qu'en te voyant porter au sein ta croix bénite,
Et tourner ton rouet à l'ombre des lilas,
Je crois voir dans sa fleur, je crois voir Marguerite,
Une fileuse aussi que tu ne connais pas.

Fillette, les beaux jours, hélas ! tout les abrége,
Et le printemps du cœur est si vite passé !...
Semblable au voyageur qui marche sur la neige,
En une heure déjà son pas est effacé.

Un soir, on cherche en vain l'essaim des joyeux rêves,
Au souffle des chagrins ils se sont dissipés,
L'horizon s'assombrit, le froid glace les séves,
On ne va plus au bois, les lauriers sont coupés !

ACHILLE MILLIEN.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : **Le paresseux dit : Je n'ai pas la force.**

RÉBUS



Paris. — Typographie MORRIS et Comp., rue Amelot, 64.